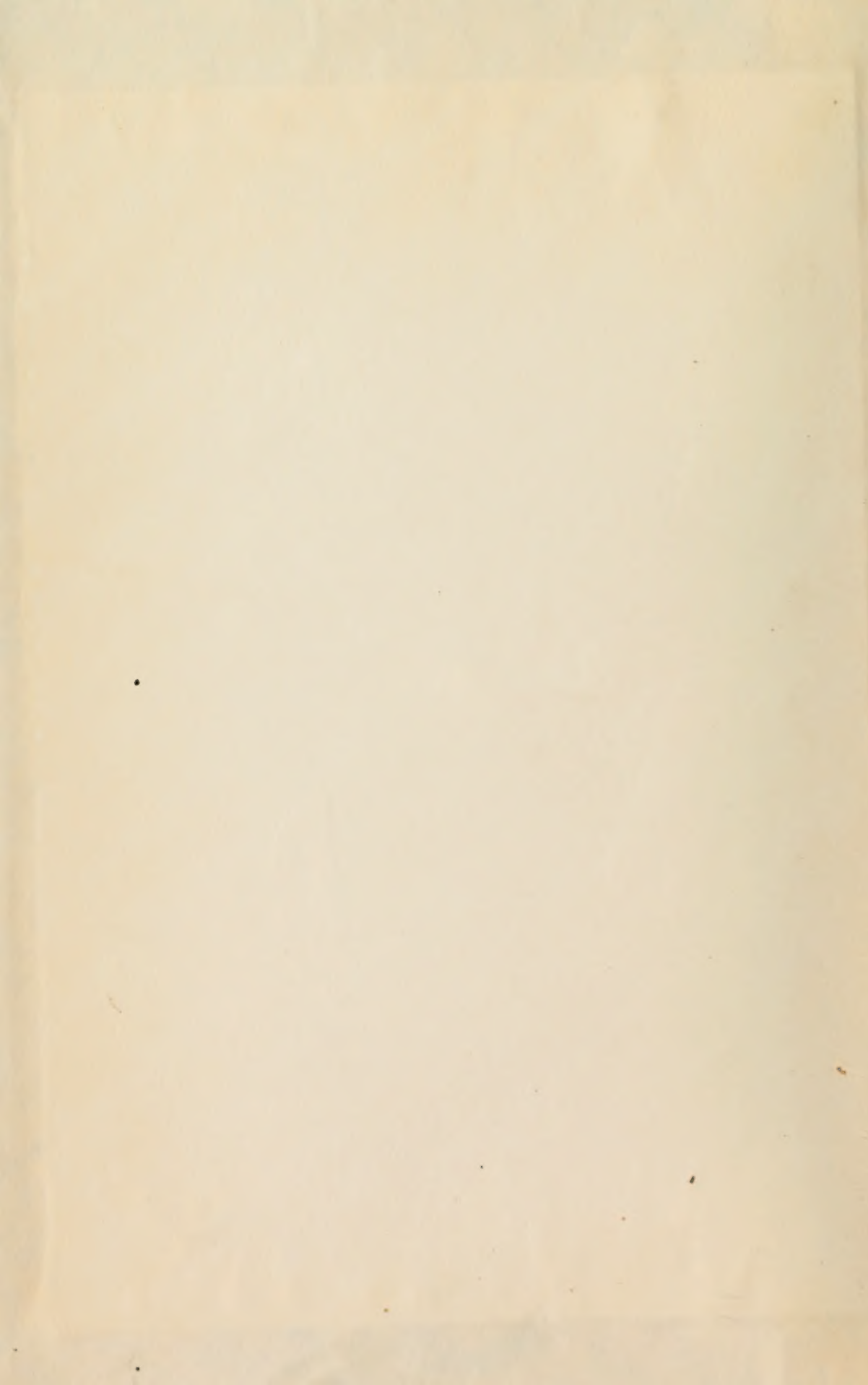






P
IB
2

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÈS, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, SARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, RQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE, (LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DES ŒUVRES COMPLETES DE LA PESSE
ET LES ŒUVRES COMPLETES DE CHAUCHEMER.

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845



ELENCHUS

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE P. LA PESSE.

OEuvres complètes, seconde partie.

Suite des sermons.

col. 9

LE P. CHAUCHEMER.

Sermons sur les mystères.

833

BX

1756

A2 M5

1844

V.22

SUITE DES SERMONS

DE LA PESSE.

SERMON XXVIII.

Sur la rechute.

*Fuit novissima hominis illius pejora prioribus.
La dernière condition de cet homme est pire que la première (S. Matth., ch. XII).*

Saint Luc n'a point exprimé dans son Evangile ce que nous représentait ce démoniaque qui devait être en pire état après sa délivrance, si le démon rentrait dans lui ; mais saint Matthieu fait l'application de cette parabole : *Sic erit, dit-il, generationi huic pessimæ (Matth., XII, 45)* : il en sera de même de cette nation si méchante, c'est-à-dire des Juifs, comme l'explique saint Jérôme ; parce que l'obstination des Juifs après la venue du Fils de Dieu est un état pour eux plus funeste même que leur ancienne idolâtrie. En effet, l'idolâtre, parlant en général, ignore la vérité ; le Juif la rejette. L'idolâtre ne hait point la vérité, le Juif la combat. La conséquence qui suit de là, c'est que la conversion de l'idolâtre est plus aisée que celle du Juif ; parce que l'ignorance n'oppose point tant d'obstacles à la lumière que l'erreur ; et la grâce pénètre avec moins de peine un cœur corrompu qu'un cœur obstiné.

Toutes ces réflexions, messieurs, m'engagent naturellement à vous entretenir aujourd'hui de la rechute ; il ne faut pas abandonner un sujet si important, et qui se présente, pour ainsi dire, de lui-même. N'attendez pas toutefois que je donne à mon discours cet air de terreur que l'on répand d'ordinaire sur la matière que j'entreprends. Je sais que la rechute forme l'habitude, que l'habitude est suivie de l'endurcissement, que l'endurcissement conduit à l'impénitence finale et au désespoir ; mais, messieurs, je ne suis point assez prévenu contre les méchants fidèles, pour croire qu'il faille les contraindre de changer à force de menaces ; et une âme peu disposée au bien ne fait quelquefois que s'étourdir quand on veut l'épouvanter. Il y en a peut-être parmi vous qui continuent dans leurs dérèglements ; auraient-ils perdu pour cela certains sentiments naturels qui peuvent réveiller leur repentir et leur crainte ? Non, chrétiens, ils serviront Dieu, s'ils pénètrent la manière indigne dont ils le traitent ; ils craindront de se perdre quand ils apercevront leur danger. Sans examiner toutes les suites funestes de la rechute, je me contenterai de considérer la rechute elle-même, c'est-à-dire les sujets que nous avons de confusion et de peur quand nous ajoutons péché à péché. N'allons point fouiller dans les causes, dans les démarches, dans tous les secrets de la réprobation. Vous avez, mes chers auditeurs, les idées de gens honnêtes et raisonnables ; n'est-il pas vrai qu'il faut être bien

méchamment pour renouveler l'offense d'un Dieu qui nous a déjà pardonné tant de fois ? N'est-il pas vrai qu'il faut être bien misérable pour vouloir l'obliger à ne plus nous pardonner ? C'est par là que j'espère de vous donner de l'horreur pour la rechute. Deux mots renferment tout ce que j'ai à vous en dire : La malice qui la commet et la misère qui la suit ; c'est le partage de ce sermon. Vierge sainte, daignez soutenir notre faiblesse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Pécher, c'est mépriser Dieu ; nous lui refusons, en péchant, la gloire que nous lui devons, gloire que nous ne saurions lui dérober qu'en le méprisant. Notre péché blesse ou sa souveraineté qui nous a imposé sa loi, ou sa sagesse qui nous a marqué la voie que nous avons à tenir pour arriver à notre fin ; ou sa justice qui doit punir notre désobéissance, ou sa miséricorde qui s'est engagée à récompenser notre fidélité : *Quid est omne peccatum, dit le grand saint Grégoire, nisi Dei contemptus quo ejus præcepta contemnimus (III Pastor. ad mont. 31)* ? Tout péché qu'est-il autre chose, sinon un mépris de Dieu et de ses ordres ? Les causes, la matière, les circonstances du péché peuvent en diminuer l'énormité ; mais enfin, l'on peut dire qu'il est péché autant qu'il est mépris de Dieu ; d'où il s'ensuit, messieurs, que si la rechute marque un mépris particulier de Dieu, elle a, parlant absolument, quelque chose de plus offensant, de plus malin que les péchés ordinaires, qui ne succèdent pas à d'autres péchés. De ce principe, chrétienne compagnie, je tire toutes les preuves de mon premier point. La rechute renferme en quelque manière plus de mépris de Dieu, donc elle renferme ordinairement plus de malice. Développons les degrés de ce mépris qui fait son caractère.

Premièrement, vrai mépris, mépris volontaire, formel en quelque manière. Le pécheur qui retombe est pénétré de la grandeur de Dieu ; son premier péché lui a fait sentir ses perfections adorables ; couvert de confusion, il s'est humilié devant sa majesté infinie ; percé de crainte, il a redouté sa vengeance ; convaincu de sa faute, il a imploré sa miséricorde ; plein de l'idée de ce juge souverain, il s'est prosterné devant son trône pour obtenir grâce. Ignorance, oubli, défaut d'expérience, on pourrait se flatter par là sur une première offense. Légèreté, surprise, curiosité, négligence, faiblesse, une personne a pu commencer ses dérèglements par cet endroit. Peut-être aurait-elle défendu son innocence avec plus de force, si elle eût prévu plus exactement les suites de sa faute. Hélas ! ce fut pour elle un grand malheur que cette occasion, que la

rencontre de cette personne, que cet engagement; elle ne connaissait pas encore le monde; elle ne se déliait point tant de son propre penchant; ses passions n'avaient point encore fait éclater leur tyrannie. Ayons de la compassion, messieurs, pour un fidèle qui vient pour la première fois de faire brèche à la pureté de son âme; il est coupable, il est ennemi de Dieu, mais son repentir lui rendra son innocence et les bonnes grâces du Seigneur.

Ce fidèle renouvelle son péché, que dirons-nous pour sa défense? Après sa première chute, quelle couleur chercher au mépris qu'il fait de Dieu! Que pourrait-on dire sinon qu'il l'a bien voulu mépriser? Un passager qui s'est sauvé du naufrage dit adieu à la mer; ce sont les expressions de Tertulien; il honore la bonté de Dieu par le souvenir du danger dont elle l'a tiré, et de peur de lui être à charge, il ne se rembarque plus : *Dei beneficium salutem suam scilicet memoria periculi honorant; nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse* (lib. de Pœn., c. 7). Vous ne vous choqueriez pas, mon cher auditeur, si vous aviez sujet de croire qu'on n'a pas voulu vous choquer; du moins votre colère serait désarmée par l'aveu qu'on vous ferait de ne vous avoir pas bien connu, d'avoir été engagé par surprise dans l'action qui vous a fâché. Mais vous avouer sans façon : c'est bien vous à qui j'en voulais, c'était bien mon dessein de vous déplaire, je ne vous ai point pris pour un autre; c'est alors que vous vous sentiriez piqué, et que vous auriez besoin de tout votre christianisme pour étouffer votre ressentiment.

Vous ne sauriez excuser votre première injustice, votre première impureté, en disant que vous ne pensiez pas que Dieu s'en dût offenser; vous étiez bien persuadé de l'injure que vous lui faisiez en la commettant; tout ce qui a pu adoucir votre douleur, c'a été l'espérance de profiter de votre malheur pour vous tenir mieux sur vos gardes, pour veiller aux pièges du monde, et aux mouvements de vos inclinations. Après l'avoir commise cette première injure, je sais, avez-vous dit, je sais, mon Dieu, ce que je puis espérer de votre miséricorde, ce que je dois craindre de votre justice; je sais ce que c'est que vous offenser, je ne le sais que trop; la honte, la douleur, le remords, le repentir m'ont appris la soumission aveugle que m'impose votre volonté souveraine; vous êtes le seul arbitre de mon sort, et je suis un néant devant vous. Après cela, mon cher auditeur, retomber dans l'impureté et dans l'injustice; quel mépris, si je l'ose dire, plus formel que celui-là? Allons plus avant.

Mépris ingrat : Quel pensez-vous que fut le malheur où vous jeta votre péché? malheur naturellement sans ressource et sans fin. Dès que vous l'eûtes commis, vous fûtes à la merci de votre juge votre ennemi; et il aurait pu, sans vous faire tort, vous abandonner à sa vengeance et à votre faiblesse; pouviez-vous le forcer à vous rendre son amitié? Pouviez-vous le forcer à se conten-

ter de la satisfaction que vous étiez capable de lui faire? Qui l'aurait empêché de vous punir sans délai et de vous précipiter dans l'abîme? Qui aurait pu l'obliger à vous donner sa grâce et du temps pour faire pénitence? Tous les hommes, toutes les créatures, qu'auraient-ils jamais gagné sur lui, s'il eût voulu s'en tenir à ses droits? Le mal que nous fait un homme peut être réparé par le bien qu'un autre homme nous peut faire; si nous avons un ennemi, nous pouvons trouver un patron; nous sommes-nous attiré la vengeance d'une personne puissante et résolue à nous perdre, encore pouvons-nous lui échapper par la suite. Tout autre mal que le péché peut souffrir quelque adoucissement, quelque remède; le péché n'en peut trouver que dans la seule miséricorde de Dieu offensé.

Ce même Dieu, mon cher auditeur, qui ne vous devait point de pitié, devant qui vous ne pouviez vous sauver en nulle manière, de qui vous n'aviez à attendre qu'un châtiment juste, terrible, éternel; il vous a mis en état de fléchir sa bonté, de désarmer sa colère, de lui faire oublier votre offense, et comment? il est allé au-devant de vous, il vous a invité, pressé de retourner à lui, il vous a fait mille caresses pour se faire aimer, il a attendu des gémissements de quelques moments, dit saint Ambroise, pour vous remettre des gémissements éternels, il a attendu quelques larmes, pour répandre sur vous les torrents de son amour : *Exspectat gemitus nostros sed temporales; ut remittat perpetuos; exspectat lacrymas nostras ut profundat pietatem suam* (lib. de Pœn., c. 4). Enfin, il vous a pardonné, et si vous pouvez lui témoigner encore votre ingratitude et votre mépris, vous tenez de lui le temps, la force, la vie, l'esprit, le cœur dont vous abusez contre sa gloire.

Quelles sont vos pensées, messieurs, sur un oubli aussi méprisant que celui-là, des bienfaits et de la miséricorde de Dieu? Une personne qui vous serait redevable de sa fortune, de son repos, de sa vie, et qui se moquerait de vos bontés et de vous-même, de quel œil la regarderiez-vous? Fussiez-vous assez généreux pour n'avoir en vue d'autre intérêt dans vos grâces que le plaisir d'obliger, une ingratitude si criante ne vous rebuterait-elle pas pour toujours? et si cette personne se déclarait contre vous, si elle en venait jusqu'à flétrir votre gloire, jusqu'à vous dérober les biens dont vous êtes seuls les possesseurs légitimes, jusqu'à attenter injustement sur vos droits, sans raison, sans ménagement, sans respect; votre bonté, votre générosité ne serviraient alors qu'à vous aigrir, et qu'à faire succéder dans votre âme une indignation plus irritée à une inclination noble et bienfaisante. Qui l'aurait dit que ce malheureux dût perdre sitôt toute idée des biens dont je l'ai honoré; qu'il eût jamais le cœur assez mal fait pour offenser si vivement son bienfaiteur? Sujet indigne de toute marque de bienveillance, vous mériteriez d'être livré à votre malheur. En effet,

chrétiens, rien de si lâche qu'un procédé si malhonnête, rien de si choquant qu'un mépris si indigne. Telle est votre conduite envers Dieu, tel est votre mépris de Dieu quand vous retombez dans vos péchés; délivrez-moi de la peine de vous mettre devant les yeux, les démarches de votre ingratitude, et peut-être tirerez-vous plus d'avantage de votre condamnation, si vous vous condamnez vous-mêmes.

En troisième lieu, mépris malin à quoi votre volonté se détermine de sang-froid et sans prétexte, comment cela? c'est que vous le témoigniez à Dieu, après lui avoir témoigné votre estime. Ne vous souvenez-vous point, mon cher auditeur, de l'état pitoyable où vous vous êtes vu, il n'y a pas longtemps, aux pieds du prêtre et de l'autel? Vous aviez le cœur percé de componction, les larmes coulaient peut-être de vos yeux, à peine osiez-vous déclarer votre faute pour en obtenir l'absolution. Dans cette situation de votre esprit, vous faisiez des réflexions dignes de votre foi sur la grandeur de ce Maître absolu et aimable que vous aviez offensé, sur la justice de ce juge redoutable que vous aviez irrité contre vous, sur la clémence de ce Rédempteur mort sur une croix pour votre amour, que vous aviez traité si indignement; quelles protestations ne lui faisiez-vous pas pour lui persuader votre repentir et le sentiment que vous aviez de votre dépendance devant le trône de sa majesté? Qu'un ver de terre, mon Dieu, qu'un néant, lui disiez-vous, se soit révolté contre vous! où était ma raison? qu'était devenue ma foi? suis-je digne de vos regards? comment, étant aussi grand que vous l'êtes, pouvez-vous me souffrir en votre présence? il faut être bien insensé pour m'en prendre à vous; aveugle passion, maudit monde, à quoi m'avez-vous engagé?

Mon cher auditeur, vous avez bientôt changé de langage; comment, après des marques si sincères de respect et d'amour, vous êtes-vous livré si aisément à votre passion et au monde contre les intérêts de Dieu? Le plaisir m'a attiré, répondez-vous, la compagnie m'a gagné, il me fallait faire trop de violence; cette personne m'enchantait; l'occasion était favorable à mon penchant. Que voulez-vous dire? Dieu n'est-il plus si grand qu'il l'était quand vous pleuriez votre péché, n'avez-vous pas les mêmes raisons de l'aimer et de le craindre? Vous vous repentez, ce semble, de lui avoir donné des témoignages d'estime; a-t-il donc cessé de les mériter? Parmi nous la chose pourrait arriver de la manière; tel a été honoré qui se rend méprisable par une lâcheté, par une infidélité, par un mauvais traitement; on découvre en lui un faible nouveau jusqu'alors inconnu; l'estime que nous faisons des créatures se termine même assez souvent par un changement semblable; l'esprit défail de sa prévention découvre tout d'un coup ce qui l'aurait dû rebuter. Mais Dieu peut-il être exposé à ces révolutions de l'âme, à ces variations propres des créatures? Il est tou-

jours le même; et si vous ne voulez pas l'aimer, vous êtes forcé de le craindre; et la manière douce et pleine de miséricorde, dont il avait usé envers vous en vous pardonnant, devait être pour vous un motif particulier de lui marquer votre respect par votre fidélité.

Cependant vous méprisez sa loi, vous le méprisez lui-même; oui, vous le méprisez lui-même, puisque vous ne vous souciez point de profiter de la grâce qu'il vous a faite. On se met peu en peine du bienfaiteur, dit Tertullien, quand on fait peu de cas de son bienfait : *Quemadmodum ei potest placere, cujus munus sibi displicet* (lib. de Pœn., c. 5)? Vous craindriez de vous déclarer contre un homme que vous auriez considéré, vous songeriez à honorer votre estime, si vous ne vouliez plus honorer son mérite. J'ai eu des égards pour lui, ce serait une raison pour vous d'en avoir encore; un patron se fait une affaire de défendre une créature, fripon même, si vous voulez, et scélérat; telle est la délicatesse de notre amour-propre de soutenir par vanité les démarches les plus injustes. Nous passons au-dessus de tout, rien ne nous touche quand il s'agit de mépriser les ordres de Dieu; ce maître aimable pouvait bien s'en fier à vos larmes, à vos protestations, à tous les mouvements éclatants de votre douleur. Vous pouviez bien dire : plutôt je perdrai tous mes plaisirs, plutôt j'abandonnerai ce que j'ai de plus cher au monde, plutôt je mourrai mille fois que de lui déplaire. Vous n'êtes point mort, vous n'avez point quitté l'objet de votre tendresse, vous ne vous êtes point interdit vos plaisirs; et vous avez offensé Dieu pour un rien, de peur de vous gêner, de vous incommoder tant soit peu, de peur de faire un léger chagrin à la personne méprisable qui vous fait révolter contre lui, de peur de vous priver d'un contentement injuste et criminel. Ah! du moins, puisque vous vouliez avoir si peu de respect pour sa loi, vous deviez avoir plus d'égard à votre parole et à vos résolutions. Se peut-il faire, mon Dieu, qu'on se mette au-dessus de tant de considérations pour vous mépriser?

En quatrième lieu, mépris outrageant, mépris d'insulte. Nous n'avons pas de mépris plus piquant à témoigner, que celui que nous faisons sentir à une personne en nous unissant à son ennemi le plus déclaré; et si cet ennemi est d'ailleurs également vil et insolent, nouer liaison avec lui, c'est un affront sanglant pour cette personne. Que vous ne m'estimiez pas, pourrait-elle vous dire, à la bonne heure, je m'en consolerais; mais que vous préféreriez à moi mon ennemi mortel, ennemi que vous ne pouvez vous-même estimer, que vous avez en horreur, dont vous connaissez la perfidie, la malice, de qui, enfin, vous ne pouvez attendre que le poison et la mort : c'est ce qui doit outrer ma patience. Vous avez peine à le croire, mon cher auditeur, que vous portiez jusque-là le mépris que vous faites de Dieu; il m'est aisé de vous en convaincre.

Vous vous étiez fait l'esclave du démon par votre péché, n'est-il pas vrai? vous voulûtes changer de maître en faisant pénitence de ce péché. Qu'est-il arrivé ensuite? vous avez quitté Dieu, pourquoi? pour vous rendre au démon. Par votre rechute, pour me servir des expressions de Tertullien, vous avez fait pénitence de votre première pénitence : *Ita qui, per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, diabolo per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfaciit* (lib. de Pœn., c. 5). Il y a du danger à le dire : *Quod dicere periculosum est*. Un fidèle, en l'entendant, devrait mourir de confusion et de déplaisir; mais enfin la chose est véritable; ce rival infâme du Seigneur, il n'a point de honte de le préférer au Seigneur : *Diabolum Domino præponit*. N'est-ce pas là, messieurs, l'outrage, l'insulte qui fait le caractère du mépris dont je viens de vous parler? Vous avez été sous le joug du démon, Dieu vous a possédés à son tour; après avoir goûté ces deux maîtres, vous avez abandonné le service de Dieu pour servir le démon son ennemi. Le pénitent d'hier avait dressé un trophée à la gloire de Jésus-Christ, le pécheur d'aujourd'hui en dresse un autre à la gloire de Satan. Remords, inquiétudes, alarmes d'une part : votre perfidie ne vous dérobe ni le sentiment de son horreur, ni la crainte de ses tristes suites; pour peu que vous y fassiez attention, la noblesse de votre cœur se réveille, et vous ne pouvez, sans rougir et sans souffrir, vous souvenir de l'outrage que vous faites à Dieu. D'une autre part : douceurs, consolations, joie, tranquillité aimable, agréable espérance; vous ne sauriez ignorer les avantages que vous apportez et que vous promet votre fidélité dans le service de Dieu. N'importe, après avoir éprouvé ces deux conditions si opposées, vous choisissez de votre plein gré celle qui doit vous accabler de peines et qui vous expose à un malheur éternel; et cela, parce que vous aimez mieux vous ranger du parti du démon, que de demeurer fidèle à Dieu. En vérité, je ne sais comment en user envers vous, quand je vous fais pareils reproches.

On ne comprend rien de semblable, me direz-vous, quand on retombe dans son péché, mais en fait-on moins pour cela, mon cher auditeur? et ne devriez-vous pas vous pénétrer de toutes ces choses avant que de vous rendre coupable d'une rechute? On ne comprend rien de semblable : je le crois; le temps vous dure, ce semble, de secouer le joug du Seigneur; vous vous empressiez pour retrouver les appas du péché, vous rentrez dans le monde presque en même temps que vous en sortez; aussitôt que vous avez commencé votre pénitence, vous songez à vous dédommager du peu qu'elle vous a coûté; et l'on dirait, comme l'a remarqué Salvien, que vous vous repentez plutôt d'avoir résolu de bien vivre, que d'avoir mal vécu : *Putes... non tam prius pœnituisse quod male vixerint, quam postea quod se promiserint bene viuturos* (lib. V, de Gubern.). On ne comprend

rien de semblable : je sais qu'à peine prenez-vous quelques moments sur vos plaisirs pour faire une bonne réflexion. Mais que comprenez-vous donc quand vous faites succéder en si peu de temps la rechute à la pénitence? Pourriez-vous vous imaginer que vous ne méprisez pas Dieu, ou qu'il vous importe peu de le mépriser, ou qu'il n'est pas sensible à votre mépris?

On ne comprend rien de semblable : peut-être avez-vous fait seulement semblant de vous repentir de votre premier péché : oh ! si vous aviez prétendu vous jouer ainsi de Dieu ! juste ciel ! quel mépris ! Dire à Dieu : Je vous ai offensé, mon souverain Créateur, aimable Rédempteur de mon âme, j'en suis fâché pour l'amour de vous, mais dans le fond de mon cœur, je me sens tout résolu de continuer mon offense. Dieu m'en garde, vous récrieriez-vous, de lui tenir ce langage; après avoir confessé ma faute et témoigné ma douleur, je ne suis pas si insensé que de lui témoigner une résolution si offensante. Quoi donc ! pour échapper à la honte d'un si étrange égarement, c'est assez à vous de la dissimuler cette résolution ? ou de dire tout le contraire de ce que vous pensez, d'assurer une fidélité que vous ne voulez pas garder ? Dieu n'a pas peut-être les yeux assez perçants pour pénétrer dans le secret de votre cœur ; il ne démêle pas sans doute le vrai et le faux. N'allons pas plus loin : vous traiteriez Dieu avec moins de mépris, mon cher auditeur, si vous confessiez de bonne foi et le péché que vous avez commis, et le péché où vous voulez retomber ; et si vous en usez de la manière avec lui, il est évident que vous vous moquez de lui, et je vous défie de le nier.

Si votre Sauveur Jésus-Christ vous faisait les reproches que votre conduite lui donne lieu de vous faire, je ne crois pas que vous pussiez jamais les soutenir. Vous me méprisez, vous dirait-il, par quoi ai je mérité votre mépris ? Par l'amour que je vous ai témoigné, par les souffrances dont j'ai voulu être accablé afin de vous ouvrir le ciel ; par l'empressement ardent dont mon cœur est consumé de vous rendre éternellement heureux ? J'ai pu naître dans une étable ; j'ai pu vivre dans la pauvreté et dans les persécutions ; j'ai pu mourir sur une croix, et je ne puis pas vous gagner ? Je répands sans cesse mes grâces sur vous ; je tâche de vous engager par mes caresses, et vous m'êtes infidèles ? Vous m'abandonnez pour faire honneur au démon : ce tyran, vil et infâme, n'est-il pas la proie de ma justice ? que vous promet-il ? Père du mensonge, il ne pense qu'à vous tromper, pour vous livrer aux flammes éternelles de l'enfer. Avez-vous oublié que je suis votre Dieu et votre juge ; que vous tomberez dans mes mains quand il me plaira, pour être traité sans pitié ? qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre pour toujours à l'heure même ? Si je vous ai pardonné, c'est par un pur effet de ma bonté. Je n'ai point encore donné à un autre la place que je vous ai marquée, que je vous

ai préparée; au prix de mon sang, dans le ciel : voulez-vous me forcer de vous en exclure ? Vous renouvez vos offenses, tandis que je vous renouvelle les excès de ma tendresse : que faut-il donc que je fasse pour vous maintenir dans le devoir ? Il me serait aisé de vous apprendre ce que vous êtes et ce que je suis ; de vous donner un juste sentiment de votre bassesse et de ma grandeur ; mais je ne veux pas vous perdre : je souhaite que vous me serviez de gré en bon sujet, en sujet reconnaissant et attaché à son maître. Quel intérêt pouvez-vous avoir à me quitter si lâchement ? Le contentement d'une passion ; un plaisir qui passe, qui vous aveugle, qui vous déshonore ; une gloire, un bien qui vous coûtera le paradis. Etes-vous donc résolu à me mépriser, au danger de vous perdre vous-même pour toute une éternité ? Pensez, je vous prie, mon cher auditeur, à ce que vous pouvez répondre. Je passe à la seconde partie de mon discours : nous avons examiné la malice de la rechute : il en faut considérer la misère.

SECONDE PARTIE.

Un mal qui succède à un autre mal, est naturellement plus grand et plus dangereux que le premier ; soit qu'il ait plus de pointe pour imprimer de la douleur, soit que nous soyons plus faibles pour lui résister. L'on plaint une personne qu'un renversement de fortune jette dans les ténèbres et dans l'indigence ; si après avoir rétabli ses affaires elle vient à retomber, on la plaint encore plus, parce qu'on se représente son courage épuisé, son industrie rebutée, ses amis lassés, son bonheur plus incertain. Fût-elle en état de réparer ce second malheur, elle paraîtrait toutefois plus digne de compassion. Ce sentiment est encore plus juste à l'égard de la rechute dans le péché. Il faut distinguer en cette matière le péché que l'on continue de commettre, et la disposition où nous jette ce péché continué. Il se peut faire que le péché ne sera pas plus considérable que ceux qui l'ont précédé ; mais ses effets nous rendent nécessairement plus malheureux. Comme j'ai rapporté la malice qui commet la rechute au mépris de Dieu, je rapporterai la misère qui la suit à la difficulté du pardon. Dieu offensé est moins disposé à pardonner : l'homme coupable est moins touché pour demander et pour obtenir le pardon : la rechute mérite moins qu'on la pardonne. Expliquons ces trois pensées.

Rien de plus difficile à la clémence, messieurs, que de pardonner plusieurs fois, parce que rien de plus haïssable que l'abus du pardon : le crime est grand, dit saint Jean Chrysostome, quand on y tombe malgré toutes les lumières qui nous en donnent de l'horreur ; mais il est plus offensant quand on y retombe malgré le pardon qu'on nous a accordé d'autres fois : *Grave est hominem instructum delinquere, gravius absolutum peccare* (De Lapsu pr. hom.). Si nous suivions les connaissances que la raison et la grâce opposent à notre penchant, nous ne pécherions jamais : nous les combattons,

nous les étouffons ces connaissances, notre péché est sans excuse ; mais enfin nous revenons à nous-mêmes, et honteux du désordre de notre âme, nous implorons la miséricorde du Seigneur, qui exauce notre prière et nous remet notre faute. Ce n'est point tant dès lors notre résistance aux rayons de la foi qui nous rend coupables, que l'oubli de la bonté qui nous a pardonné. L'on mérite en quelque manière la grâce que l'on demande ; mais l'on se rend indigne de la grâce dont on abuse.

Dieu vous a rétabli dans son amitié, après que vous l'avez perdue par votre faute ; quel cas ne devez-vous pas faire de cette faveur ? mais il ne vous importe pas de conserver le rang qu'il vous a rendu dans son cœur : combien doit-il être indigné contre vous ? N'eût-il d'autre raison pour vous traiter avec rigueur que la crainte d'exposer sa bonté à un nouveau mépris, il aurait sujet de se rendre inexorable. Nous avons à cœur l'honneur que l'on doit à notre amitié : est-il juste, messieurs, que Dieu soit jaloux de la gloire de la sienne : Dieu, dis-je, qui découvre toute sa majesté, qui pénètre tout notre néant, qui comprend toute l'horreur de nos fautes ; Dieu qui nous a donné sa grâce pour retourner à lui, et qui n'a que faire de nous ; Dieu qui a oublié notre révolte, et dont nous oublions la tendresse ? Renoncer à son amitié heureusement recouvrée, n'est-ce pas vouloir le contraindre de nous punir sans pitié, ou de nous abandonner tout à fait ?

Chétives créatures que nous sommes, quelle est notre fierté quand on s'obstine à nous fâcher ? La personne qui nous a offensés s'humilie devant nous ; elle désavoue sa faute, elle rétracte la parole qui nous a aigris : Dieu veuille que nous lui pardonnions sincèrement, quoique notre propre faiblesse et notre propre malice nous touchent en sa faveur. Car, qui n'est pas capable de faire une faute ? Cette même personne vient-elle à nous choquer encore par le même discours, par la même action qui avait allumé notre colère : elle ne garde donc pas de mesure, disons-nous, elle veut rompre sans égard, elle se moque de notre indulgence ; ah ! elle n'aura pas à faire à des dupes : tout est conclu ; qu'elle ne se promette plus de grâce. Une injure réitérée perce jusqu'au vif les âmes les plus généreuses, et le christianisme a peine à fermer la plaie qu'elle y a faite.

Les hommes n'ont-ils pas fait des lois pour châtier plus sévèrement les malfaiteurs surpris dans le crime qui les avait déjà exposés d'autres fois aux rigueurs de la justice ? Vous-mêmes, messieurs, ne sentez-vous pas chaque jour la difficulté de pardonner souvent la même faute ? Si vous épargnez un enfant, un domestique qui vous a désobéi, n'avez-vous pas coutume de lui dire : Je te pardonne, mais n'y retourne pas. Il n'est pas jusqu'aux personnes indifférentes qui ne refusent leur compassion à un criminel obstiné dans son dérèglement :

tout le monde le juge digne de sa peine, quand la clémence ne l'a pas fait sage : l'on a sujet de croire qu'il veut bien être malheureux, quand il ne veut pas cesser d'être coupable. Dieu aurait droit de punir sans miséricorde un premier péché : il le remet, il l'oublie pour toujours : *Non judicabit bis in idipsum*, dit un prophète (*Nahum*, XIII), son jugement est irrévocable. Mais Dieu nous a marqué lui-même l'éloignement où il était de nous pardonner nos rechutes. J'ai pardonné déjà trois fois à la ville de Gaza, dit-il, c'en est fait, elle sera désormais l'objet de ma vengeance : *Super tribus sceleribus Gaza, et super quatuor non convertam* (*Amos*, I). Et combien de pécheurs ont éprouvé la colère du Seigneur, après leur première désobéissance ? Avec quelle sévérité les anges rebelles furent-ils traités au commencement des siècles ? Votre expérience vous apprend ce qu'il en coûta à Adam d'avoir violé les ordres de son Créateur. Caïn ne fut pas plutôt homicide qu'il fut désespéré. Cham manqua-t-il de respect à son père Noé ? il est aussitôt maudit. Quelles calamités n'attira pas un adultère sur David et sur ses sujets ? Ananias et Sapphira mentent, et meurent tout ensemble. Remercions Dieu, mes chers auditeurs, de la bonté infinie qu'il nous a témoignée en nous pardonnant la perte de notre innocence : nous ne reconnaitrons jamais assez une si grande grâce : il pouvait nous perdre, il pouvait nous damner ; mais craignons de mettre sa miséricorde à de nouvelles épreuves, ne fatiguons pas sa patience : une patience outrée devient fureur, vous le savez. Oserions-nous nous promettre de sa majesté souveraine ce que nous n'attendrions pas d'un de nos semblables ? Si nous venions à nous imaginer que Dieu ne se rebute point d'une opiniâtre et volontaire succession de péchés, quelle idée aurions-nous de lui ? Est-ce que sa bonté peut servir de prétexte à nos désordres ? n'aurait-il de pitié pour nous que pour favoriser nos révoltes ? jusqu'où les pécheurs porteraient-ils leurs excès, s'ils se persuadaient qu'il sera toujours prêt à leur pardonner ? Funeste nécessité que nous imposons à notre juge, messieurs, de nous frapper, de nous perdre, plutôt que d'autoriser nos vices et de nous y laisser endurcir.

Dieu fût-il assez bon pour ouvrir encore au pécheur les trésors de sa miséricorde : le pécheur, après une longue suite d'offenses, sera-t-il en état d'y puiser de nouvelles grâces ? L'impunité, dit saint Bernard, nous rend négligents pour notre sûreté : elle est la mère de l'insolence, la racine de l'impudence, la nourrice du crime : *Impunitas incurie soboles, insolentie mater, radix impudentiæ, transgressionum nutritrix* (*Lib. III de Conf.*, c. 8). Portés d'une part à contenter nos passions, accoutumés de l'autre à ne pas craindre la peine de leurs déréglemens, il est naturel d'en venir jusqu'à l'effronterie dans notre conduite : on ne se soucie pas de terminer un péché dont le

progrès a été tranquille et heureux. Rien ne trouble la licence, on s'applaudit, on triomphe. Si cette première injustice avait renversé cette maison avec éclat, au lieu de l'établir sourdement, infâme au yeux de toute une ville, le fourbe songerait à pleurer sa faute. Si la première démarche de l'intrigue avait exposé cette femme à l'honneur du public, la honte l'aurait engagée au repentir ; la friponnerie réussit, le commerce roule, une indolence présomptueuse, une impudence assurée les entretient : *Impunitas incuriæ*. . . Le pécheur fait suivre sans crainte un péché par un autre péché, parce qu'il croit volontiers qu'une grâce suivra une autre grâce.

Il ne se peut faire, dites-vous, que l'on entasse crime sur crime, sans avoir un vil pressentiment de la vengeance que l'on se prépare : j'en veux bien convenir avec vous ; mais un pécheur qui a continué ses désordres, n'a-t-il rien perdu de la confiance qu'il doit avoir en la miséricorde de Dieu ? Dieu, s'il veut bien lui pardonner, doit être meilleur à son égard après ses rechutes, qu'il n'aurait dû l'être au commencement de ses débauches, parce qu'il a à pardonner plus d'injures. Or, comme Dieu a plus de sujet de se défier de la douleur du criminel qui a vieilli dans son péché : ce criminel a aussi plus de sujet de se défier de la bonté de Dieu qui a déjà exercé une longue patience. Combien de fois sommes-nous obligés de dissiper le désespoir naissant des pécheurs qui craignent, qui rougissent même d'espérer encore de ressource auprès de Dieu ? Quoi ! me pardonnerait-il encore ? non, sans doute il ne me pardonnera pas. Nous en sommes réduits à sécher leurs larmes, à arrêter leurs soupirs, non pour étouffer leur douleur, à Dieu ne plaise, mais pour animer leur confiance. La nature, et beaucoup plus la foi, nous prévient tous de ce sentiment que saint Grégoire de Naziance a exprimé par ces paroles : *Grave ac periculosum est ignoscendi assiduitate clementiam exhaustire* : il est extrêmement dangereux d'épuiser la clémence par des pardons réitérés.

Quel que soit l'état de votre âme, mes chers auditeurs, implorez la clémence de votre juge : il écouterà vos prières, et si vous paraissez devant lui avec un cœur humilié et brisé de contrition, il vous regardera d'un œil de pitié. Mais n'oubliez pas ce tissu d'infidélités qui l'ont irrité contre vous, et que le souvenir de vos péchés, accumulés peut-être depuis tant d'années, vous fasse élever la voix et pousser des soupirs plus perçants. Vous m'avez défendu, mon Dieu, de désespérer de votre bonté ; et je ne veux pas vous désobéir encore en ce point ; mais, puis-je croire que vous ne me rejetterez pas de votre face ? Combien faut-il que vous m'aimiez, si vous me donnez encore quelque accès auprès de vous ? Vous êtes offensé en tant de manières ; mes injures ont duré si longtemps ; je vous connaissais pourtant ; je savais que vous êtes ce grand Dieu qui suffisez seul à votre gloire,

et devant qui toutes les grandeurs humaines disparaissent comme de la fumée. Aurez-vous pour moi plus de miséricorde que n'en aurait un autre homme, votre esclave tel que je suis ? Il n'y a que vous qui puissiez abandonner vos droits jusque-là : et si j'avais un autre maître que vous, je serais perdu sans ressource. Les mêmes raisons qui devraient m'ôter l'espérance, me la donnent : je me jette à vos pieds, parce que vous seul avez assez de bonté pour me remettre tant de perfidie. Votre tendresse n'a point arrêté ma révolte : c'est cette même tendresse qui m'en fait espérer le pardon.

Examinons encore, messieurs, comment la rechute, considérée en elle-même, mérite naturellement qu'on ne la pardonne pas. Vous verrez l'état déplorable où elle nous jetterait, si nous n'avions à traiter avec un Dieu infiniment bon. De tous les péchés, la rechute est celui qui a le plus d'opposition avec le pardon : pourquoi cela ? Pour deux raisons : l'une, tirée de la grâce de Dieu qui pardonne ; l'autre, tirée de la contrition du pécheur à qui Dieu pardonne. La grâce de Dieu bannit pour toujours le péché, autant que la chose peut dépendre d'elle : la contrition du pécheur est aussi un engagement à ne plus pécher ; la rechute affaiblit et la grâce et la contrition, elle les rend en quelque manière inutiles, parce qu'elle rouvre le chemin au péché ; elle rappelle cet ennemi mortel de l'âme que Dieu et le pénitent prétendaient chasser pour toujours.

La rechute, que l'on prie le Seigneur de nous pardonner, peut être la dernière de notre vie, il est vrai, mais cela n'empêche pas que, de sa nature, elle ne soit opposée au dessein de Dieu qui veut pardonner pour toujours, et au dessein du pénitent qui veut pour toujours être absous. D'ailleurs elle est une disposition naturelle à de nouvelles rechutes, comme vous l'avez souvent ouï dire ; elle irrite le penchant, elle fortifie la tentation ; elle anime les charmes des objets qui peuvent corrompre notre cœur ; elle fournit des armes aux ennemis de notre salut ; elle imprime dans l'âme de profondes traces du mal, traces qui s'effacent avec peine et qui sont une route aisée par où le péché peut reprendre le poste qu'il avait perdu. Cela est si véritable que dans le commerce même ordinaire de la vie, une personne qui a renouvelé souvent la même faute, ne s'engage qu'en tremblant à l'éviter : vous voyez dans ses yeux et dans son maintien une irrésolution qui trahit sa parole ; elle se sent un fonds d'incertitude qui dément son courage, et, tandis qu'elle promet son amendement, un air interdit et des manières chancelantes font appréhender sa faiblesse.

L'on voit peu dans le christianisme, messieurs, de ces conversions éclatantes qui édifient les villes par leur fermeté : d'où vient cela ? c'est que la rechute nous a attachés au péché que nous voudrions quitter, et que dans un changement véritable la plus grande

difficulté consiste, non à renoncer au péché, mais à rompre l'attachement qu'on a contracté avec le péché. L'on tombe, et avec une bonne résolution, et avec la grâce de Dieu l'on se relève ; l'on retombe, et par un effet de la justice de Dieu et de notre engagement, souvent on ne se relève plus. Le prophète Jérémie reprochait au peuple de Dieu qu'à force d'ajouter iniquité à iniquité, il avait endurci ses péchés : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ dura facta sunt peccata tua* (Jerem., XXX, 14). Une chose extrêmement dure, le marbre, par exemple, ou le bronze rejette tout ce qui tombe dessus avec un peu de violence, et ce qui y tombe avec douceur, pénètre encore moins, tout coule ou tout rejaillit, rien n'entre. Ainsi la rechute oppose, pour ainsi dire, une dureté impénétrable à tout ce qui pourrait y faire brèche, une grâce ordinaire ne lui donne pas atteinte. Dieu traite-t-il avec sévérité un pécheur accoutumé à l'offenser ? Le pécheur se roidit contre la main qui le frappe. Le traite-t-il avec bonté ? il méprise la main qui le caresse. Il faut des coups réitérés de miséricorde et de justice pour le toucher ; il faut un courage héroïque et des renoncements violents pour le tirer de l'état misérable où il est plongé.

Je parle depuis longtemps, mes chers auditeurs, pour vous inspirer de l'horreur de vos rechutes dans le péché : c'est vous ménager bien peu, c'est vouloir vous couvrir de confusion ; un premier péché ne vous paraît-il pas assez détestable pour craindre d'en commettre un second et un troisième ? Quelle foi ! quelle religion ! L'on peut dire sans regret à un fidèle : Ne péchez pas, parce que nous sommes faibles, et que le monde attaque de toutes parts notre vertu ; mais dire à un fidèle, vous avez péché tant de fois, ne péchez plus ; vous avez vécu vingt ans dans le grand monde, quittez-le ; vous entretenez ce commerce impur depuis votre jeunesse, il est temps de le rompre ; vous profitez depuis si longtemps du bien de cette personne, restituez. Peut-on l'exhorter de la manière sans le mépriser ? Entrons, chrétiens auditeurs, dans les sentiments de David quand il eut reconnu l'énormité de son adultère.

Peccatum meum, disait cet illustre pénitent, *peccatum meum contra me est semper*. Un homme qui vous a offensé, mon Dieu, peut-il oublier son offense ? Ah ! l'image de ce crime horrible me suit partout ; je la trouve au milieu de ma cour comme dans mon cabinet : c'est un monstre affreux qui ne m'abandonne jamais. *Peccatum meum contra me est* ; il me flattait de quelque plaisir, ce maudit péché, quand j'étais sur le point de le commettre, et dans le temps que je le commettais ; mais il est devenu un bourreau cruel qui me déchire sans cesse, et il est bien juste qu'il tourmente son auteur : pourrais-je souhaiter le repos après ma révolte ? *Contra me est* ; infâme cruelle impureté, pourquoi te déguisais-tu ? pourquoi cachais-tu la difformité et tes pointes ? Je connais maintenant

ta laideur, je sens les traits dont tu me perces, je te déteste : hélas ! il est bien temps de te détester ! J'ai désobéi à mon Dieu, et il est irrité contre moi : *Peccatum meum contra me est semper* ; il me fâcherait bien, Seigneur, que mon crime m'épargnât le moins du monde, il est trop énorme, vous êtes trop aimable, et je suis trop criminel. Mais, triste condition que la mienne ! je ne puis presque plus vous aimer sans être obligé de vous craindre ; je ne puis plus goûter les douceurs de votre miséricorde sans redouter les rigueurs de votre justice. Je vous aime, oui, je vous aime, mais je ne vous ai pas toujours aimé, et parmi les délices dont vous me comblez, mon repentir remplit mon âme d'amertume. Qu'il me fasse donc sentir toutes les peines que votre bonté me remet, c'est l'unique consolation dont je puisse lui être redevable. *Peccatum meum contra me est semper*. Que n'ai-je prévu mon malheur ! je vous ai forcé, mon Dieu, de me haïr, de n'avoir plus pitié de moi, comment osé-je paraître devant vous ? Quelle est votre bonté de me souffrir en votre présence ! Je puis donc encore espérer grâce ? Ah ! je mêlerai mes larmes avec ma boisson ; je couvrirai mon corps de la haire et du cilice, je m'y engage et je tiendrai ma parole ; j'ai commis un péché, j'en ai trop commis, et j'ai de quoi pleurer jusqu'à ma mort : secourez-moi de votre grâce, et ne permettez pas que je retombe.

Où emporte une âme fidèle, messieurs, le repentir d'un seul péché ! N'en avez-vous qu'un à détester ? Elle est unique cette impureté, cette injustice, cette vengeance qui vous perce le cœur de douleur ? Eh bien ! rougissez, mourez de regret : tout le reste de votre vie passée dans une austère pénitence n'eût suffirait pas pour l'expier, si votre Juge n'avait pitié de vous. Mais tant de crimes que tant d'années mondaines ont entassés les uns sur les autres, tant de péchés secrets mêlés avec tant de scandales, tant d'intrigues sourdes, soutenues par tant de mouvements éclatants pour satisfaire des passions criminelles, où trouverez-vous du temps et des larmes pour les effacer ? Le premier péché de votre jeunesse demande toute votre pénitence ; une si longue succession de péchés, quelle pénitence en ferez-vous ? Je porte la chose trop loin, j'en dis trop : comment j'en dis trop ? Et vous n'en avez pas encore fait assez : vous retombez encore, vos désordres durent, vous voulez encore entretenir vos attachements ; vous voulez encore aimer le monde ; vous vous obstinez encore dans vos ressentiments païens, et dans vos liaisons impures. Hélas ! je craignais de vous jeter dans le désespoir, et je ne vous ai passablement donné de la crainte : j'avais résisté quelque temps à la pensée de vous parler sur la rechute, de peur de vous trop épouvanter, et je ne vous ai pas seulement touchés ; il faut que je songe à vous imprimer plus de terreur.

Mais, non, chrétiens, je vous le dis avec saint Paul : *Confidimus de vobis, dilectissimi meliora et viciniora saluti* (Heb., VI, 9). Je

me promets de vous, mes chers frères, quelque chose de meilleur, et qui va plus au salut : j'ai meilleure opinion de votre conduite ; vous ne voulez pas sans doute abandonner tout à fait vos devoirs, vous êtes résolus de mettre votre âme en sûreté ; vous n'avez pas si peu de foi, que vous vous mettiez peu en peine de votre éternité : vous avez pour Dieu du moins les sentiments de respect et de reconnaissance que vous lui devez. Vous avez d'ailleurs le cœur trop bien fait pour ne songer qu'aux agréments d'une vie qui nous échappe, et dont le cours rapide vous conduit à une immortalité heureuse ou malheureuse. Vous coupez chemin, je l'espère, à ces rechutes qui mettent si visiblement votre salut en danger ; vous aurez honte d'avoir offensé Dieu durant tant d'années, vous craindrez de l'offenser désormais. Vous voyez que vous ne pouvez pas compter sur une pénitence qui ne termine point vos dérèglements : la pénitence que vous vous promettez après de nouveaux péchés, vous doit être encore plus suspecte. Si dans l'état présent où vous êtes, vous avez de la peine à vous sauver, comment vous sauverez-vous quand vous serez plus endurcis, quand le Seigneur sera plus irrité, quand vos rechutes seront plus indignes de pardon ? Après avoir mal vécu durant une grande partie de la vie, l'on peut commencer à bien vivre ; mais il y a beaucoup plus d'apparence qu'on ne changera pas et qu'on mourra dans son péché.

Vous y êtes à temps : vous pouvez demander le pardon de vos péchés passés, vous pouvez l'obtenir. Il n'y a donc plus à délibérer : servons ce Dieu aimable que tant d'injures n'ont point rebuté, et qui nous offre encore sa grâce. Je n'ai point exagéré la vérité ; au contraire, je vous ai caché ce qu'elle renferme de plus terrible, parce que je n'ai pas cru en user envers vous comme je devais, si je vous traitais comme des gens qui n'ont nulle prévoyance de leur malheur. Vous avez fait sans doute quelques bonnes œuvres, Dieu s'en souviendra : *Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri* ; il aura pitié de vous, il vous aidera à rompre vos engagements, il souhaite que vous l'aimiez ; mais ne méprisez plus sa bonté, ne le forcez pas de vous abandonner.

Quel bonheur pour vous d'avoir tant de fois échappé à l'enfer ! de pouvoir encore gagner le ciel ! Vous vivez encore : vivez pour servir ce Maître souverain, qui a arrêté les traits de sa justice pour vous donner le temps de recourir à sa bonté. Tant d'autres sont morts sans pénitence après leur première rechute ; tant d'autres ont été surpris dans leur premier péché, et leur malheur est sans ressource. A quoi vous résoudrez-vous ? je le sais, vous serez désormais fidèles à Dieu. Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que vous avez donné à mes auditeurs le temps de se reconnaître : quelques-uns seraient déjà dans les enfers, si vous ne les aviez sauvés de votre colère ; ils ne vous feront pas repentir d'une faveur si singu-

lière. Les voici à vos pieds qui bénissent votre miséricorde, qui vous tendent les bras pour vous demander de nouvelles grâces, qui, à la face de vos autels, s'engagent à vous servir jusqu'à la mort. Mesuis-je trop avancé, messieurs ? non, je ne le crois pas ; vous vivrez saintement pour mériter la gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMON XXIX.

Sur le mauvais exemple.

Qui præibant, increpabant eum ut taceret : ipse vero multo magis clamabat.

Ceux qui allaient devant lui disaient rudement de se taire, mais il en criait bien plus fort (S. Luc, ch. XVIII).

Un aveugle souhaitait d'être guéri ; il implore la miséricorde et la puissance du Fils de Dieu ; ceux qui entendent sa demande et ses cris s'en ennuiant, et s'efforcent de lui imposer silence ; l'aveugle s'anime par leurs reproches à élever sa voix pour obtenir le bien qu'il désire. Figure assez juste de ce qui se passe dans le monde à l'égard des pécheurs qui voudraient changer ; ils deviennent importuns aux personnes qui se soucient peu de leur changement ; on les rebute dans les compagnies ; on se moque de leurs projets : Eh ! leur dit-on, laissez-nous aller notre chemin, et ne nous fatiguez pas par votre présence ; ce n'est pas à vous à nous apprendre ce que nous devrions faire nous-mêmes, retirez-vous de nous, et ne nous embarrassez point. C'est là, messieurs, un des plus déplorable dérèglements du siècle : y veut-on pratiquer la vertu, on est dès là exposé au chagrin, au mépris, à la raillerie. Méprisable ennemi de la piété, triomphez-vous toujours si insolamment ? vous sera-t-il toujours permis de retenir tant de nobles âmes dans vos fers ? Imitons, chrétiens, l'aveugle dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour : *Ipse vero multo magis clamabat*. Bien loin de nous taire, crions-en plus fort ; bien loin d'en croire au monde, il ne faut pas lui faire l'honneur de l'écouter ; ce n'est pas à nous une raison de vivre peu chrétiennement, que d'être environnés de gens qui mènent une vie peu chrétienne. Vous prétendez rejeter la honte de votre mauvaise conduite sur la mauvaise conduite de vos frères ; savez-vous bien que le grand nombre de pécheurs à qui vous voulez ressembler vous rend plus criminels vous-mêmes, si vous leur ressemblez en effet ? Mais enfin les libertins voudraient que nous fussions leurs imitateurs : servons Dieu et tâchons d'engager les libertins à nous imiter nous-mêmes ; soyons gens de bien pour cette raison même qu'ils nous portent à ne l'être pas. Le méchant exemple doit nous rendre bons, c'est la proposition que j'espère d'établir dans ce discours, après etc. : *Ave, Maria*.

Il faut l'avouer, chrétien auditeur, le mauvais exemple rend votre sort digne de pitié ! vous voudriez vous sauver, je le crois, et vous vous trouvez pressé de toutes parts par une foule qui vous entraîne et qui vous pousse dans l'abîme. Les maximes du monde relentissent sans cesse à vos oreilles : vous

ne voyez que des spectacles mondains et des actions qui insinuent malgré vous dans votre âme l'amour du vice ; votre état me touche, votre péril m'alarme, et votre vertu me donne de la défiance, ne m'en sachez pas mauvais gré ; quelles peines ne vous coûtera-t-elle pas, si vous la faites triompher de ses ennemis ? Quelle force, mon Dieu, ne doivent pas avoir vos serviteurs, pour vous être fidèles ? moqués, s'ils vous obéissent : décriés, s'ils se déclarent pour vous ; sollicités à abandonner votre service ; instruits à combattre votre sainte loi ; animés à se ranger du parti du siècle : forcés, si je l'ose dire, à se ménager avec vous ! Soutenez, Seigneur, soutenez mes auditeurs ; ils sont embarqués sur une mer fatale par ses orages et par ses écueils ; ne permettez pas qu'ils soient enveloppés dans les naufrages où tant d'âmes vous sont enlevées.

C'est le malheur que je crains pour vous, messieurs, lorsque je vous vois exposés au torrent du monde ; mais j'espère d'aider votre piété, et de l'armer par ce discours contre l'impression du mauvais exemple. Je dis donc que le mauvais exemple doit vous rendre bons, bien loin de vous faire les imitateurs des dérèglements dont il vous fait les témoins ; deux raisons vous persuaderont cette vérité dans les deux parties de ce discours. La première, vous devez vaincre le mauvais exemple ; la seconde, vous devez le corriger. Si vous le vainquez, et si vous le corrigez, comme vous êtes obligés de faire, il est tout visible qu'il contribuera à votre sanctification ; je n'aurai pas de peine avec la grâce de notre Seigneur à éclaircir ces deux points.

PREMIÈRE PARTIE.

L'on peut vaincre le mauvais exemple en deux manières : en fuyant ou en résistant, en évitant la rencontre des objets qui peuvent vous porter au mal, ou en combattant ces mêmes objets, lorsque vous les rencontrez. La première de ces deux victoires peut être naturelle, parce qu'elle peut être l'effet de l'humeur, du tempérament, de la bizarrerie même et de l'indolence, qui vous éloignent du commerce ordinaire, et vous retiennent dans une solitude outrée qui peut ne pas convenir à votre état. Inaccessible par mélancolie dans un cabinet, ou retirés par intérêt à la campagne, vous ignorez les désordres païens de la ville, et vous n'en serez pas plus vertueux, à moins qu'un motif sur naturel ne règle votre retraite. Si la sagesse chrétienne et la crainte de Dieu vous séparent des compagnies et des mouvements dangereux du siècle, comme il est vrai qu'elles doivent vous en séparer, lorsque vous courez risque d'imiter ceux qui font mal ; alors, quoique vous n'ayez pas à soutenir les impressions du mauvais exemple, votre fuite ne laissera pas de vous être salutaire et de vous faire un mérite devant Dieu.

Mais pour la victoire que vous remportez, lorsque témoins malgré vous des méchantes actions des mondains, vous tenez ferme dans votre devoir, elle ne peut manquer d'être

agréable au Seigneur, et de vous valoir des faveurs nouvelles de sa bonté. Preuve de cela, c'est une vérité de la foi, selon saint Augustin et les théologiens, que la grâce vient à votre secours dans les occasions où votre innocence est en danger : vous trouverez-vous en des conjonctures où votre fidélité peut recevoir quelque atteinte, le ciel vous présente aussitôt le remède de votre faiblesse, dit saint Fulgence : *Nec in aliquo vulnere, nec in aliquo tempore celestis potest deficere medicina*. Or, le bon usage de la grâce vous rend bons vous-mêmes, et si vous avez la grâce sanctifiante, il vous rend meilleurs ; il est donc évident que le mauvais exemple qui vous présente l'occasion de profiter des grâces de Dieu, doit servir à augmenter votre vertu au lieu de la diminuer et de la corrompre ; car enfin vous ne me disputerez pas l'obligation que nous avons tous de le surmonter : si vous doutiez de ce principe de la morale chrétienne, vous pourriez douter si vous devez vous sauver : dites que les dérèglements du siècle vous donnent droit d'être dérégés, je me tairai.

Puisque c'est à vous un devoir indispensable de ne pas succomber sous la force du mauvais exemple, si vous est également commandé de prendre les mesures nécessaires pour vaincre avec plus de sûreté. Vous présenter au combat faibles et désarmés, ce serait abandonner la victoire à l'ennemi, ce serait vouloir périr de plein gré ; vous devez donc vous munir particulièrement contre ces deux dangers où vous jette le scandale qu'on vous donne. L'ennemi, dit saint Augustin, vous tend un piège qui vous expose à l'erreur et à la crainte : à l'erreur, pour vous attirer en vous trompant ; à la crainte, pour vous affaiblir en vous effrayant ; fermez votre esprit à l'illusion, fermez votre volonté à la peur, et vous ne donnerez point dans le piège : *Posuit in misticula errorem et terrorem : errorem quo illicitat, terrorem quo frangat* (In Psal. XXX, Conc. 1).

Les méchants scandaliseront votre vertu par des maximes fausses, captieuses, mais agréables, qui tendent toutes à la séduire. Quels sont les principes que débitent les mondains ? S'ils en étaient crus, la vanité, le plaisir, l'intérêt devraient l'emporter en toutes choses sur l'Evangile de Jésus-Christ. Hélas ! il n'est que trop vrai que le cœur de tant de gens est gâté, parce que leur esprit a embrassé à l'aveugle la morale damnable que l'on fait valoir dans le monde. Vous vivrez comme les autres, mon cher auditeur, si vous ne pariez à ce danger par la prière, par l'étude des vérités éternelles et de notre sainte religion ; par la considération des bienfaits et des vengeances de Dieu ; par des réflexions vives sur le néant de ce qui passe, sur le prix de votre âme, sur les terreurs de l'éternité. Vous vous mêlez parmi les mondains, parce que, dites-vous, votre condition vous y contraint ; si vous n'avez pas de meilleurs sentiments qu'eux, vous devez vous attendre à être les imitateurs comme les témoins de leurs vices. Prétendriez-vous

penser chrétiennement malgré les préventions du siècle, si vous n'avez appris à estimer ce que vous devez estimer, et à mépriser ce que vous devez mépriser ?

Vous ne pouvez vous éloigner tout à fait des compagnies et du commerce : votre état, les affaires, les bienséances vous y conduisent nécessairement ; vous y êtes exposés à entendre tout ce qu'on a coutume d'y dire pour autoriser l'injustice, la vengeance, l'impureté ; pour justifier ces libertés, ces désordres aujourd'hui si communs, et si opposés à la sainteté du christianisme. C'est donc à vous un devoir indispensable de vous pénétrer, avant que d'y paraître, de tous ces sentiments qui peuvent soutenir votre vertu et honorer votre foi. Si vous y portez un penchant disposé à recevoir les impressions de l'erreur et du mensonge, il est fort naturel que vous y perdiez la crainte d'offenser Dieu ; et que les fausses idées qui flatteront vos passions vous rendent plus passionnés et plus méchants.

Votre vertu sera encore plus ébranlée par les peines que vous aurez à essayer, pour la défendre des agréments d'une vie licencieuse, à moins que vous ne vous soyez pénétrés des jugements de Dieu et de l'horreur du péché. Tant de gens de tout caractère qui paraîtront à votre tête pour deshonorner le christianisme ; tant d'engagements différents qui vous offriront leur liberté et leur joie ; tant d'occasions de partager avec eux leurs intrigues et leurs délices ; tant de rebuts à dissimuler si vous tenez une conduite plus régulière que la leur ; tant de violence qu'il faudra vous faire pour ne pas vous permettre ce qu'ils se permettent ; tant de personnages que vous serez forcés de jouer pour éluder leurs sollicitations, leurs complaisances, leurs importunités. Eh ! mon Dieu ! comment résisterez-vous, si vous n'apportez au combat des résolutions sincères, fermes, de ne pas offenser Dieu, quoi qu'il faille prendre sur vous ; le mérite des bonnes œuvres qui vous attirent des secours extraordinaires du ciel ; un désir ardent, efficace, de tenir votre conscience à l'abri de tout reproche ? Funeste monde, monde ennemi de Jésus-Christ, il est bien cruel qu'il soit si difficile de vous fuir, et si aisé de vous aimer, vous qui perdez jusqu'àux âmes les plus généreuses.

Faut-il s'étonner, chrétiens, que vous soyez si faibles dans ces conjonctures pénibles, délicates, où vous avez à repousser les traits du mauvais exemple ? Vous vous jetez parmi les méchants sans bouclier, sans armes, sans courage ; un grand amour du plaisir, une ridicule délicatesse sur un faux point d'honneur, une haine insurmontable de la contrainte, peu d'amour de Dieu, peu de zèle pour votre salut. Allez, plongez-vous dans les compagnies, dans les affaires, dans les divertissements, vous serez entraînés comme les autres par les flots du siècle. Se négliger comme vous faites dans un péril aussi pressant, ce n'est point sécurité. Et saint Bernard, c'est desespoir : *Negligentia in graviori periculo non tam securitatis est,*

quam desperationis indicium (Serm. 10). Se hasarder follement, lorsqu'on a sujet de tout appréhender, c'est vouloir périr. Que ce soit donc à vous, c'est votre ressource ordinaire, que ce soit à vous une nécessité de participer au bruit et aux mouvements du monde, je dis que les scandales que l'on vous y donne vous imposent l'obligation de devenir plus chrétiens, puisqu'ils vous engagent à vous munir du bouclier de la foi et des armes de la justice pour votre défense; c'est ma première raison. Bien loin de donner dans les égarements de tant de gens qui semblent oublier jusqu'aux premiers principes de la religion, quel progrès au contraire ne feriez-vous pas dans les voies de la sainteté, si le sentiment que vous avez de votre faiblesse, si la pitié que vous avez du malheur de vos frères vous engageait à approfondir les vérités de la foi, pour affermir votre innocence et sanctifier vos mœurs?

Vous vous plaindrez peut-être encore de la force des exemples que vous suivez. *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*, direz-vous avec le Prophète : Les torrents de l'iniquité troublent ma sagesse et ma raison. Je démêle avec autant d'équité que de compassion ce qu'il y a de juste et d'injuste dans votre plainte. L'iniquité se répand de tant d'endroits et en tant de manières que vous devez avoir bien de la peine à vous garantir de sa contagion : ici une volupté débordée, là des haines violentes ; dans cette maison des commerces scandaleux, dans cette place publique des railleries impies ; des compagnies où l'on flétrit l'honneur du prochain, où l'on plaisante sur les mystères redoutables de la foi ; des airs dissolus et des manières libertines dans les conversations ; des profanations, dont une galanterie vaine et impure fait gloire, si je l'ose dire, de souiller les autels dans les églises ; des envies malignes qui éclatent par une infinité de mouvements pour décrier, pour perdre ceux qui peuvent couper chemin à une ambition téméraire ; chicanes, perfidies, malversations dans le maniement des affaires publiques et particulières ; enfin des traces assez légères de religion et une dissolution criante, autorisée, pompeuse dans le christianisme, ce sont là des torrents d'iniquité qui vous environnent : torrents que vous avez à passer si vous ne prenez les sentiers de la justice, torrents où vous devez craindre de vous noyer.

Je pourrais ici, messieurs, vous montrer, comme le Prophète à son serviteur, des légions d'anges prêtes à vous secourir ; je pourrais vous mettre devant les yeux un grand nombre de saints, qui, engagés par leur état dans le monde, ont franchi tous ces pas glissants qui vous menacent d'une triste chute. Je pourrais vous animer en vous disant : Voyez le Seigneur qui vous appelle à lui pour vous protéger sous l'ombre de sa main toute-puissante ; voyez tant de cavaliers, tant de magistrats, tant de dames, tant de personnes de votre condition et de votre âge, qui, du milieu du siècle, savent

se sauver de la corruption du siècle. Mais vous ne sauriez peut-être détourner votre vue de ces personnes brillantes et enjouées qui irritent plus agréablement votre penchant, gens, toutefois, que vous ne devriez regarder que de bien loin si vous aviez quelque envie de mener une vie sainte. Pensez-vous que Loth fut mal conseillé quand les anges lui persuadèrent de s'éloigner de ses concitoyens débauchés ; que Noë n'en usa pas selon les bienséances quand il ne traitait avec les enfants des hommes que pour les exhorter à la pénitence, et quand il se bâtit une arche pour s'y renfermer?

Mon conseil est bon, vous n'en doutez pas ; il est même soutenu par le commandement qui vous est fait de fuir le scandale et les occasions de mal faire ; cependant vous vous obstinez à suivre la foule ; vous êtes charmés de ces personnes sur qui roulent les mouvements du grand monde. Je consens, mes chers auditeurs, que, supposé la nécessité de vous rencontrer au milieu d'eux, vous les étudiiez encore de plus près, que vous soyez attentifs à toutes leurs démarches, et que vous pénétriez, s'il se peut, jusque dans le secret de leur cœur, sûrs qu'ils vous serviront de maîtres sur ce que vous avez à penser, à dire, à faire, à éviter. Vous aurez bientôt aperçu leurs caprices ridicules, leur méprisable légèreté, leur chagrine mollesse, leurs entêtements extravagants, leurs pitoyables préjugés. Il ne faut, pour cela, que les voir et que les entendre. Quels airs ! quelles manières ! mais ce n'est pas de quoi il s'agit ; vous raisonnerez fort juste sur leurs passions et sur leurs vices. Tout prévenus que vous êtes en leur faveur, quels seront vos sentiments sur leur conduite déréglée ?

Que penserez-vous de cette fille autrefois modeste et dévote ; éventée et impudente, depuis qu'il a plu à sa mère de la souffrir dans le grand monde ? Que penserez-vous de ce jeune homme sage, régulier avant qu'il se livrât à son amour ; sans raison et sans piété depuis qu'il est l'esclave de cet attachement ? Cette femme voluptueuse et infidèle, n'en parlez-vous pas à vos amis avec indignation, avec horreur ? Ne raillez-vous pas sur sa faiblesse, sur sa légèreté et sur son aveuglement ? car enfin elle est jouée. Vous la méprisez, j'en réponds, dans le temps même qu'elle vous plaît, et après l'avoir méprisée vous la haïrez. Ce cavalier emporté, violent, débauché, ne passe-t-il pas dans votre esprit pour ce qu'il est ? Cet homme d'affaires, qui s'enrichit, qui s'élève par la concussion et par la rapine, ne le traitez-vous pas de fripon ? Ne vous moquez-vous pas d'un tel et d'une telle qui enrichissent des joueurs de leur argent, et qui font dévorer leurs fonds à une troupe que l'intempérance a déjà abîmée ? Ce qui nourrit la médisance de vos assemblées, ne sont-ce pas les intrigues, les lâchetés, les fourberies, les perfidies, qui confondent leurs auteurs avant même qu'ils en aient appris l'éclat ? Enfin, messieurs, les personnes les plus mondaines se connaissent et se font justice ; elles ne se

pardonnent rien, tant unies qu'il vous plaira pour se divertir ensemble, mais toujours prêts à se reprocher le point essentiel de leur mauvaise conduite. La moindre rupture lèvera la digue de leur dissimulation, et leur haine répandra à grands flots des vérités bien amères; la querelle aura bientôt fourni à ces deux bonnes amies un pinceau et des couleurs pour se dépeindre au naturel. Vous qui balancez encore entre Dieu et le monde, vous avez sans doute un sentiment plus délicat de leurs dérèglements; ils font de la peine à votre vertu, ils effarouchent votre conscience, ils irritent l'une et l'autre contre votre penchant.

Quoi! mon cher auditeur, après cela vous vous retrancherez encore sur le mauvais exemple, vous qui le condamnez, qui le combattez, qui outre peut-être la vérité pour blâmer avec plus d'aigreur ceux qui vous scandalisent? Le mauvais exemple ne vous fait-il pas sentir malgré vous l'horreur que vous devez avoir pour le mal, et l'attachement que vous devez avoir pour le bien? Je déplorerais votre sort si vous veniez à tomber avant que d'avoir aperçu le précipice; je ne pourrais pas vous excuser de votre chute parce que vous auriez dû prévoir le danger; mais, malheureux par légèreté et par imprudence, vous me paraîtriez digne de pitié. Quel prétexte imaginer pour vous plaindre? l'illusion? Vous distinguez sans vous tromper le vrai et le faux; nous ne sommes point dans un siècle qui permette à la simplicité de s'endormir: le peu de réflexion? Vous avez l'œil à tout pour faire le portrait des gens; l'ignorance? Le christianisme n'est point nécessaire pour connaître et pour détester le vice; la présomption? Pourriez-vous vous flatter d'une vertu inaltérable parmi tant de gens qui étouffent jusqu'aux principes les plus communs de la religion: les charmes trompeurs du vice? Vous le voyez, vous avez beau vous étourdir, vous le voyez sous ses couleurs naturelles; les attraits cachés de la vertu? Vous n'y songez pas: elle vous plaît, la vertu, vous l'estimez, vous l'honorez malgré vos préjugés affectés, malgré l'inclination qui vous porte à vous mettre à la suite des vicieux; le milieu que vous espérez de trouver entre une vie chrétienne et une vie mondaine? Comme si, après avoir dit: celle-ci la porte trop haut, celle-là fait parler la ville par ses liaisons, vous n'étiez pas forcé de conclure: la modestie, la pudeur devraient faire toute sa gloire; comme si, après avoir convenu qu'un en amasse de toutes les mains, que l'autre est un fourbe, celui-ci un blasphémateur, celui-là un homme abruti par ses excès, vous pouviez refuser à la droiture, à la modération, à la piété, les éloges que vous leur devez. Il faut, mon cher auditeur, ne vous faites pas contraindre de le confesser, il faut que vous vouliez être bien méchant si le mauvais exemple ne vous force pas d'être bon.

En vain exagérerez-vous encore la corruption du siècle et la difficulté de n'y avoir

point de part: il vous sera aisé de vous en défendre si vous vous préparez à lui résister aussitôt que vous remarquerez le péril; il en coûte beaucoup moins d'en arrêter les impressions, dit saint Grégoire de Nazianze, avant qu'on lui ait donné le temps de prendre cours: *Minoris laboris est primum improbitati non cedere, sed eam accedentem fugere: quam progredientem altiusque grassantem reprimere atque superare* (Orat. 26).

Mais encore, comment oseriez-vous chercher votre justification dans la corruption du siècle? Plus les crimes que vous voyez commettre sont énormes, plus vous devez les abhorrer, et plus fortement ils vous montrent la conduite que vous devez tenir. Si la vanité et l'affectation vous choquent, combien doit vous choquer une ambition farouche et cruelle? Si une légère messéance vous fait mal juger de votre prochain, ne blâmez-vous pas plus aigrement ses impuretés? Si une posture peu respectueuse devant le tabernacle du Seigneur rappelle, dans votre idée, les hommages que l'on doit à sa souveraine majesté, la profanation, l'impiété, le sacrilège, doivent vous percer de frayeur. Indigné d'une chicane sourde et artificieuse, vous ne vous récrierez pas sur une injustice déclarée?

Après tout, vous vous piquez de fermeté, de force d'esprit, quand le caprice, la jalousie, la haine vous persuadent d'aller votre train ordinaire, quelque train qu'aillent les autres; il vous fâcherait de changer vos démarches pour leur ressembler: c'est quelquefois une bonne raison pour vous de ne pas donner dans leur sens, pour vous distinguer en des bagatelles. Telle dame porte telle étoffe, vous en choisissez une autre de peur de paraître asservie à son goût; tel gentilhomme donne tel plan de la maison qu'il veut bâtir: si vous avez à élever une maison, vous ne bâtirez point comme lui, vous ferez un dessein tout contraire au sien; s'agit-il d'offenser Dieu, vous vous ferez un esclave imitateur de ceux qui l'offensent. Cette dame se fait un point d'honneur d'une galanterie qui la déshonore: vous rougirez de n'avoir point de liaison qui flétrisse votre réputation; ce gentilhomme s'abîme en dépenses folles et criminelles: vous croirez ne pas soutenir votre rang si vos excès ne passent ses excès, comme de petits enfants sans expérience et sans discernement, qui veulent faire tout ce qu'ils voient faire aux autres.

Mais vous les puniriez, vos enfants, s'ils s'émancipaient, sous vos yeux, de courir après une personne insensée; vous appréhenderiez avec raison que la vue, que l'imitation de gestes déconcertés et d'actions extravagantes ne gâtât leur imagination tendre et délicate; vous les instruiriez même, vous leur donneriez de salutaires avis sur le spectacle dangereux qui les frappe, pour les former à la bienséance et à la régularité; vous tâcheriez de leur inspirer une grande horreur des manières de cette personne. Est-il possible, chrétiens, que vous profitiez si

peu de votre raison, de votre sagesse, de votre expérience, de votre grâce, de votre foi, lorsque vous avez à vous garantir vous-mêmes d'une imitation qui doit, non dérégler votre air et votre maintien, non déconcerter votre geste et vos manières, mais défigurer votre âme; et de l'image de Dieu qu'elle est, en faire l'image du démon? Vous pourriez aisément changer le poison en remède, et, sur les actions des mondains que vous savez qui irritent Dieu et qui damnent leurs auteurs, former la résolution et le plan d'une vie sainte.

Si vous trouvez trop de peine à vaincre l'impression que font sur votre âme les actions de tant de gens qui vivent dans la licence, sauvez-vous loin de ces lieux et de ces compagnies infectés qui peuvent vous communiquer le mal dont ils sont atteints; vous y êtes obligés par la loi de Dieu et par le désir de gagner le ciel. Et si vous êtes faciles à suivre l'exemple, proposez-vous les saints pour modèles: imitez votre Sauveur Jésus-Christ. Il vous dit encore aujourd'hui ce que le Seigneur disait autrefois à son peuple par son prophète Jérémie : *Quid invenerunt patres vestri in me iniquitatis, quia elongaverunt a me et ambulerunt post vanitatem* (Jer., II, 5). Vos pères se sont éloignés de moi pour courir après la vanité, qu'ont-ils trouvé de mauvais dans moi? Ceux qui vous ont précédés ont-ils mérité le ciel autrement que par les vertus que je vous commande de pratiquer? Ceux qui ont abandonné mon service, qu'ont-ils gagné que l'enfer? Suis-je un maître qui voulût vous tromper? suis-je un guide qui voulût vous perdre? Comparez ma morale à la morale du monde et vous verrez laquelle des deux peut vous rendre heureux. Peut-être ne vous fâche-t-il point de périr; que le siècle règne donc dans votre esprit et dans votre cœur, mais vous n'échapperez pas à mon jugement et à mes vengeances : c'est à vous, mes chers auditeurs, à choisir le parti que vous croirez le meilleur. Je vous ai prouvé que le mauvais exemple doit vous rendre bons parce que vous êtes obligés de le vaincre: il me reste à vous faire voir que le mauvais exemple doit vous rendre bons, parce que vous devez le corriger.

SECONDE PARTIE.

Comme le dessein de ce sermon est de vous persuader que le mauvais exemple devrait contribuer à votre sanctification, si vous en vouliez faire un bon usage, je n'ai point à entamer la vaste matière que présente l'obligation générale de le corriger, ni à développer les devoirs divers qui sont imposés à diverses personnes à cet égard. Je me propose seulement de vous montrer que ceux qui vivent au milieu d'un siècle dérégulé ne peuvent se dispenser d'opposer de bonnes à de méchantes actions; que, par conséquent, le prétexte de l'exemple qui pervertit tant de gens devrait au contraire les convertir et les sanctifier. Il est tout visible que ceux dont les actions sont plus remarquées sont aussi plus obligés de mener une vie ré-

gulière, de peur de scandaliser avec plus d'éclat ceux qui les voient; que les pères et les mères doivent honorer par une plus grande vertu l'innocence de leurs enfants; que les maîtres doivent montrer une grande retenue devant leurs domestiques, crainte d'allumer et de favoriser leurs passions; que les personnes élevées aux charges publiques, ou consacrées à Dieu par leur état, sont redevables au public d'une conduite plus édifiante; mais je n'entrerai point dans ce détail : il me suffit de vous convaincre de votre tort, si vous ne vivez en chrétiens, pour cette raison même que vous vivez parmi des mondains; venons à la preuve. Je m'attacherai à une seule raison pour fixer votre attention et ma pensée; la voici cette raison : c'est qu'en devenant méchants par l'exemple des autres, dès là vous rendrez les autres méchants par votre exemple.

Vous rejetez, mon cher auditeur, les péchés que vous commettez sur le scandale que l'on vous donne; que me répondrez-vous si je vous reproche que vous êtes vous-même l'auteur du scandale? Osez-vous soutenir que vous n'êtes pas obligé d'être régulier si vous déréglez vous-même les autres? Or, en imitant leurs vices vous les obstinez dans leurs vices. Vous savez qu'on s'enhardit au crime quand on trouve des complices, que le nombre des coupables semble en diminuer l'horreur et lui donner des charmes nouveaux : *Nec coram cæco pones offendiculum* (Lev., XIX, 14). Dieu vous l'ordonne : vous ne mettrez point devant un aveugle ce qui peut le faire tomber; votre frère est aveuglé par les entêtements de l'amour, par les excès de l'intempérance, par les appas de l'intérêt; vous lui ouvrirez peut-être les yeux en vous éloignant de ses désordres; vous vous unissez à lui pour les faire durer; au lieu de redresser l'aveugle, vous le conduisez au précipice; vous lui ôtez la crainte d'y tomber, vous l'y poussez. Comment arrive-t-il, messieurs, que les villes se remplissent de débauchés et de libertins, que le monde domine avec tant d'empire dans le christianisme qu'à peine l'Evangile et la religion s'y font remarquer? C'est que les personnes qui ont ouvert le chemin au vice ont trouvé des sectateurs qui l'agrandissent, qui l'aplanissent, qui le parent pour ainsi dire, et qui semblent y appeler tous ceux qui les voient marcher. Un homme, une femme, qui aiment le monde, auraient honte de manquer de compagnie; ils trouvent des imitateurs; ils ne gardent plus de mesure dans leur enjouement, dans leurs libertés et dans leurs intrigues. Un jeune libertin, une fille qui aime la cajolerie, seraient fatigués des mouvements de leurs passions s'ils n'étaient soutenus par leurs semblables; il n'est point d'âme assez brutale pour se plonger dans la débauche, à moins qu'elle ne se vit accompagnée. Une petite troupe qui vivrait dans l'oubli de Dieu deviendrait méprisable, haïssable, quand le nombre n'animerait pas son libertinage; peu de pestiférés ne répandent pas la conta-

gion bien loin, pourvu qu'on s'interdise tout commerce avec eux. Cette personne rougirait de se ruiner par le jeu, si le dé et la carte n'étaient dans vos mains aussi longtemps que dans les siennes; la vanité n'abîme celui-ci que parce qu'elle a abîmé celui-là; il ne prendrait pas seulement envie à tel et à telle de nouer un attachement si la liaison d'un autre ne leur persuadait qu'ils ont assez de charmes pour engager.

D'ailleurs les méchants ne se plaisent point avec les gens de bien, qu'ils croient fermes dans leurs devoirs; et ils seraient gênés en leur présence lorsqu'ils auraient à faire la guerre à Jésus-Christ par leurs crimes. David s'étant trouvé dans la cour d'Achis lorsque ce roi philistin se disposait à donner bataille aux Israélites, le conseil du prince porta qu'il eût à se retirer de peur que, durant l'action, il ne tournât ses armes contre eux en faveur des Hébreux : *Revertatur vir iste... ne fiat nobis adversarius* (I Reg., XXIX). David, fidèle au Seigneur, donnait de la crainte aux ennemis du Seigneur. A quoi l'on veille principalement dans les sociétés déréglées pour en assurer les plaisirs, c'est à en bannir ceux dont la délicatesse et l'exemple pourraient refroidir la licence de la compagnie. Ce ne sont point là des gens avec qui l'on puisse librement se divertir; on ne saurait être disposé à la joie sous leurs yeux, et leur maintien donne toujours quelque défiance; il faut les éloigner, il faut s'en défaire : *Revertatur vir iste... ne fiat nobis adversarius*. Mondains toujours armés contre le Sauveur et ses serviteurs, vous n'oseriez seulement les attaquer si vous vous attendiez à être combattus vous-mêmes par une fidélité, par une vertu déclarée. C'est donc vous, mes chers auditeurs, je suis contraint de vous le dire, c'est donc vous qui êtes la cause que Jésus-Christ est outragé; ses ennemis ne se défient pas de vous, ils vous engagent même dans leur intérêt; vous embrassez leur parti, vous faites ce qu'ils font; ils lui font la guerre, ils le déshonorent, ils lui insultent, pourquoi? parce que vous les imitez.

Oh! que vos sentiments sont opposés aux sentiments de ce fidèle David, qui a donné lieu au reproche que je vous fais! *Vidi prævaricantes*, s'écriait cet homme zélé pour la gloire du Seigneur, *Vidi prævaricantes et tabescebam* : Je sèche de tristesse, mon Dieu, lorsque je vois des prévaricateurs de votre sainte loi. J'ai la vie à regret, je suis incapable de goûter aucun plaisir en ce monde : que je meure plutôt que d'être le témoin des outrages que l'on vous fait. Pour vous, vous n'avez point le cœur percé de chagrin, vous n'êtes point ennuyés de vivre; que dis-je? vous n'en perdez pas un moment de plaisir; je vous ménage encore : vous autorisez, vous animez les ennemis de Dieu, vous voulez en augmenter le nombre et continuer, par vos exemples, les péchés qu'ils ont commencés par les leurs.

Si les intérêts de Dieu ne vous touchent pas, je ne m'étonne plus que vous laissiez

perdre vos frères, que vous les perdiez vous-mêmes. Leurs méchantes actions rebutent votre christianisme, réveillent en vous la crainte des vengeances divines, révoltent contre vous une conscience encore tiède, vous font pressentir un malheur éternel; n'importe : que vos frères périssent en perdant vous-mêmes avec eux. Me répondrez-vous ici ce que répondit Cain au Seigneur quand il lui demanda ce qu'était devenu son frère Abel qu'il avait tué de sa propre main? *Numquid custos fratris mei sum ego?* Est-ce que c'est à moi à garder mon frère? Je vous répliquerai, avec saint Jean Chrysostome : *Noluisti esse custos fratris, quare ergo illius interfector es factus* (Hom. 19 in Gen.)? Eh! malheureux, si vous ne vouliez pas le défendre, pourquoi l'avez-vous assassiné? Si vous n'aviez pas assez de charité pour travailler à la conversion de ces personnes mondaines, en opposant de saintes actions à leur vie licencieuse, pourquoi les avez-vous rendues plus mondaines en soutenant leur vie licencieuse par votre imitation? Vous répondrez de leur salut devant Dieu, puisque, au lieu de les ramener dans la voie du ciel, vous les avez engagées plus avant dans la voie de perdition.

Malgré le danger de vos frères, malgré votre propre danger, vous ne pouvez vous résoudre à prendre une route différente de la route que tiennent tant de gens avec qui vous prétendez avoir un commerce nécessaire. De quoi donc s'agit-il de si important qui doive l'emporter sur votre zèle et sur votre piété? L'on vous fera peut-être la question qu'Absalon, révolté contre son père, fit à Chusai, qui, attaché jusqu'alors au service de David, paraissait se ranger du parti de ce fils rebelle : *Quare non ivisti cum amico tuo* (II Reg., XXXVI)? Eh! d'où vient donc que vous abandonnez ainsi votre ami? Comment, vous dira-t-on, vos amis, vos proches, les personnes de votre connaissance jouent, se divertissent, nouent des intrigues, vivent dans le grand monde, et vous les quittez, et vous refusez de les suivre? Voulez-vous les offenser? ne craignez-vous point de vous attirer leur haine et leurs reproches? Comptez-vous pour si peu de chose leur amitié et leur crédit? Y a-t-il de la bienséance et de la sagesse à vous séparer d'eux dans le temps qu'ils vous voient plus volontiers dans leur compagnie? *Quare non ivisti cum amico tuo?*

Il ne vous sera pas difficile de répondre, si vous avez à cœur votre salut. Je songe, direz-vous, à vous empêcher de vous damner, et à ne pas me damner moi-même en vous imitant; exigez de moi tous les devoirs d'une juste complaisance et d'une amitié réglée, il me fâcherait d'y manquer; j'entrerais dans vos parties de plaisir, pourvu que Dieu n'y soit point offensé; je m'assujétirai à vos modes, si elles ne blessent pas la modestie chrétienne; je jouerai avec vous, si votre jeu est un divertissement honnête; j'aurai des liaisons comme vous, si une volupté impure en est bannie; mais je vous

déclare encore une fois, que je voudrais faire mon salut en contribuant au vôtre, et que je ne me démentirai point de la fidélité que je dois à Dieu. Ainsi Chusai se mêla avec les partisans d'Absalon rebelle pour dissiper ses projets, et le ramener à l'obéissance qu'il devait à son père.

Sur cette réponse on ne manquera pas de se récrier : mais le monde veut qu'on en use de la manière. Tout y serait froid avec cette gênante exactitude ; le triste personnage qu'on y fait , quand on y veut jouer un rôle particulier ! vous ne gagnerez que la raillerie par votre réserve. Ne craignons pas, mes chers auditeurs, d'interrompre un discours si indigne de l'Evangile et de vous. Quel est cet affreux Goliath qui prétend faire peur au peuple du Dieu vivant ? Il n'est pas jusqu'à un jeune berger qui ne puisse le confondre et le terrasser : *Quis est hic Philistæus incircumciscus qui exprobravit acies Dei viventis* (I Reg. ; XVII) ? Si nous considérons le géant par sa taille, elle est terrible ; par ses armes, elles sont belles, fortes, dorées, pesantes ; par sa démarche, elle est fière et hautaine ; par son langage, il est insolent ; mais enfin c'est un Philistin, méprisable, idolâtre , et qui a contre lui le Tout-Puissant. Une femme capricieuse, bizarre, ridicule dans sa vanité, sans modération, sans pudeur dans ses plaisirs, sans jugement, sans égard dans ses jalousies, emportée, violente, irrécconciliable dans ses haines, et à qui il ne reste presque pas les apparences de la piété. Une jeune personne dont les passions se jouent à leur gré ; qui ne nourrit son esprit que d'illusions ; qui livre follement son cœur à mille mouvements divers ; que la bagatelle amuse , que l'entêtement entraîne, que la nouveauté enchante , que des inclinations contraires agitent tantôt par le chagrin, tantôt par la joie, et qui charmée des adorateurs qui se moquent d'elle, n'adore elle-même que les idoles détestables du siècle. Un cavalier dont l'âme sert de théâtre aux événements ou burlesques ou tragiques de l'amour, de l'ambition, de la vengeance ; toujours transporté par des inclinations qui se succèdent les unes aux autres pour satisfaire un penchant brutal ; toujours errant comme un aveugle pour aller là où la cupidité l'appelle ; farouche quand il devrait être tranquille, lâche quand il devrait être généreux, esclave quand il devrait être libre, et toujours sans piété et sans religion. Tels sont les géants qui insultent à votre vertu, ils sont chargés de dorures comme Goliath, ils sont vrais ; ils marchent avec pompe, ils se font remarquer par leur maintien, on parle d'eux et de leurs équipages, on applaudit à leur figure, ils occupent tous les yeux et toutes les langues ; voulez-vous vous en défendre, mon cher auditeur ? Je ne voudrais pas que vous prissiez seulement la peine de vous armer, le premier caillou que vous trouverez sous votre main les jettera à vos pieds. Il appartient bien à un Philistin d'effrayer un Israélite ? Dieu ne mérite-t-il pas votre constance ? ne vous soutient-il pas par

sa grâce ? ne vous promet-il pas une couronne éternelle ? ne lui devez-vous pas vos services ? Etes-vous faits pour le monde ? n'aspirez-vous pas à la sainteté et à la gloire qui en est la récompense ? ne rougirez-vous donc point d'étendre l'empire du monde en imitant ceux qui le font régner ?

Vous comprenez sans doute, messieurs, l'obligation que vous avez de vous sanctifier en corrigeant le mauvais exemple par une conduite chrétienne ; que si, par votre lâche et criminelle complaisance, vous aviez déjà augmenté le scandale, combien seriez-vous plus obligés de réparer votre faute, en professant une piété exemplaire ? Hélas ! jusqu'où le mal est-il peut-être déjà allé, parce que vous n'avez pas osé vous déclarer pour Dieu ? Que d'âmes n'avez-vous point perdues en autorisant leurs dérèglements ! Ne vous y prenez-vous point trop tard pour les tirer de l'abîme où vous les avez précipitées ? Pourrez-vous ressusciter les morts, forcer et ouvrir les enfers, arracher des mains d'un Juge implacable les victimes de sa vengeance ? Cette personne serait chaste, si vous n'aviez tourné en raillerie les premiers feux de sa passion, si vous n'aviez répondu aux premières avances du commerce, si vous n'aviez tendu le premier piège à sa pudeur. Elle ne serait point plongée dans la licence du monde, si vous ne lui aviez dépeint le monde avec des couleurs si agréables, si vous ne l'y aviez attirée par une flatteuse cajolerie, si vous ne l'y aviez conduite vous-même à force de sollicitations et de promesses. N'est-ce point vous qui avez étouffé la piété dans le cœur de cette jeune dame, en lui disant qu'il ne faut point mettre un mari sur le pied de régler ses heures et ses plaisirs, qu'il n'est que les hiboux qui ne soient pas faits pour le jour, que la jeunesse et les agréments doivent avoir leur temps.

Ambulate, ambulate in lumine ignis vestri et in flammis quas succendistis (Isa. , L). Vous n'avez qu'à marcher à la lueur des flammes impures que vous avez allumées, et vous verrez le ravage que vous avez fait en tant d'âmes ; que de cœurs brûlent encore des ardeurs de votre jeunesse ! Ne serait-ce pas à vous une douce consolation, si vous pouviez fermer les plaies mortelles que vous avez faites à votre prochain ? Je crains de les découvrir, ces plaies, de peur de les voir désespérées ; ne retraçons pas l'idée du passé, elle est triste, elle est affligeante, et il s'agit du présent. Pourquoi, messieurs, ne mettez-vous pas à profit les exemples des méchants ? Vous en connaissez la force, le danger, l'horreur ; combattez-les avec courage, afin que vous ne soyez pas entraînés avec la foule, et que vous n'ayez pas le regret d'avoir suivi des gens dont vous condamnerez les démarches ; corrigez-les avec zèle, de peur d'être les auteurs du scandale et de la perte de vos frères ; vous ne pouvez plus ignorer les maux que vous leur causerez en les imitant.

Ce n'est point outrer mon sujet, je vous en fais juges vous-mêmes, que de vous dire que vous devez devenir bons par le mauvais

exemple ; quelle excuse, de rejeter vos péchés sur les péchés d'autrui ! Tels et tels ne songent qu'à se divertir, et vivent dans l'oubli de Dieu, donc j'en dois faire de même ; vous seriez moins déraisonnables en tirant cette conséquence ; tels et tels se sont arraché les yeux, donc je dois m'arracher les yeux. Si quelqu'un vous jetait de la boue sur le visage, vous ne pardonneriez cette insulte qu'avec une peine extrême ; et à vous entendre, l'on dirait que vous savez gré aux mondains de ce qu'ils souillent votre âme en mille manières, et qu'ils la rendent horrible aux yeux de Dieu. Je vous épargne ici de grands sujets de confusion : je suppose qu'après tout vous êtes bien résolus deservir Dieu, que vous voulez vous sauver, et je n'examine point les motifs de votre liaison avec ses ennemis déclarés. Ce mot de saint Augustin vous fera comprendre ce que je tais : *Bis victi, vel tertio, sapite* (In B. 40). Il est étrange qu'une funeste expérience ne puisse vous éloigner d'un monde où vous avez fait tant de honteuses chutes. Rappelez dans votre idée ce qui s'y est passé par rapport à l'état présent de votre conscience. Puisque ces jeunes libertins, ces femmes voluptueuses, ces hommes débauchés ont tant de charmes pour vous, il faut que vous ne vous mettiez guère en peine de ce qui vous attend en l'autre vie ; les profanations, les intrigues, tous les excès que vous partagez avec eux vous auraient alarmés ; non sans doute, autant attachés que vous l'êtes à ces sociétés païennes qui flétrissent la sainteté des autels et de la religion, vous ne vous souciez nullement des terribles jugements de Dieu ; et il y a grande apparence que vous êtes tout résolu à vous réunir dans les enfers aux compagnons de vos jeux et de vos impuretés.

Ah ! chrétiens, une teinture légère de foi vous remplirait de pitié pour ces troupes brillantes qui entretiennent la licence dans le christianisme. Vous verriez au travers de leur enjouement la main pesante du Seigneur armée de son glaive pour les frapper sans miséricorde, et leur destinée vous ferait frémir d'horreur. Vous ne sentez pas assez de force pour vous interdire des dérèglements communs à tant de gens de tout caractère, je le crois. Vous priez peu, vous ne considérez point les vérités éternelles, vous n'usez des sacrements que par une bienséance forcée ; à peine laissez-vous entrer la parole de Dieu dans votre cœur. Paraître, effacer vos semblables, emporter les applaudissements, passer agréablement votre vie, malgré vos dégoûts, malgré vos incertitudes, malgré les peines que vous avez quelquefois pour achever la journée et empêcher votre sensuelle oisiveté de s'ennuyer ; les dés et les cartes vous sont-ils tombés des mains ? vous êtes à charge à vous-mêmes ; cependant, c'est sur quoi roulent vos pensées et vos desseins. Vous imitez les mondains dans leurs idées, vous les imitez aussi dans leurs actions. Vous languissez touchant l'affaire de votre salut, le salut de votre prochain vous in-

téresse encore moins. Je n'en suis pas surpris, les choses présentes occupent toute votre application ; vous ne daignez pas seulement prévoir le terme de vos mouvements, vous regardez la mort comme un fantôme éloigné de vous. Vous vivrez et vous mourrez comme les mondains.

N'alléguez plus pour prétexte les engagements de votre état, qui ne vous permet pas de choisir les gens et de vous écarter du train commun. Comment ? Est-il condition dans le monde qui justifie le luxe, l'intempérance, des plaisirs scandaleux et éternels, la perfidie, l'effronterie, des commerces impurs, une mollesse qui ne vous permet presque pas de vous souvenir que vous avez une âme à sauver. Quelle vocation, quelle société serait la vôtre, si vous vous trouviez dans le siècle pour y traiter de fable l'Evangile de Jésus-Christ, pour y pratiquer les vices ordinaires aux idolâtres, pour y oublier les mystères redoutables de votre croyance ! S'il vous est permis d'être méchants, parce qu'il y a des méchants, il faut donc abolir nos cérémonies, nos lois, notre sacrifice, et renouveler toutes les abominations du paganisme le plus corrompu. Votre état, messieurs, est d'être chrétiens et d'honorer votre baptême et votre Eglise ; votre état est de servir Dieu dans la crainte de ses jugements, et dans la reconnaissance que vous devez à son infinie miséricorde ; votre état est de faire une société de fidèles qui s'entr'aident à gagner le ciel pour s'y aimer éternellement : votre état est de vivre comme des passagers sur cette terre maudite, et de soupirer sans cesse après les honneurs et les délices de la terre des vivants. Je me promets de votre sagesse et de votre piété quelques réflexions salutaires là-dessus, et j'espère que vous n'aurez désormais de commerce ensemble que pour vous animer mutuellement à remplir les devoirs du christianisme, et à mériter la gloire éternelle qui doit couronner votre vertu et votre zèle. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXX.

Sur la foi.

Nunc scimus quia seis omnia, et non est opus tibi, ut quis te interroget : in hoc credimus quia a Deo existis.

Nous sommes convaincus présentement que vous savez toutes choses, et vous n'avez pas besoin que personne vous interroge : c'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu (S. Jean, ch. XVI).

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que les disciples du Sauveur avaient différé bien longtemps ce témoignage d'une foi soumise et sincère ? Le temps de la passion de leur Maître approchait, et ses oracles, ses merveilles, ses exemples n'avaient point encore fait assez d'impression dans leur esprit pour les obliger à se déclarer si ouvertement. C'est maintenant, lui dirent-ils, que nous croyons enfin que vous êtes le fils du Père céleste. Je n'examine pas pourquoi leur foi s'était perfectionnée avec tant de lenteur ; mais un aveu si tardif de leur croyance me donne occasion de vous faire le caractère de la croyance de quelques fidèles qui, instruits

des vérités qu'ils professent, ou corrompent leur foi par leurs raisonnements, ou la déshonorent par leurs langueurs. Il y a peut-être parmi vous de faux fidèles ; vous n'en serez pas surpris, si je vous prouve qu'il y en a parmi vous qui ont une fausse foi.

L'exercice de la foi est le premier mouvement surnaturel qui porte notre âme à Dieu. Comme dans les choses purement morales, la connaissance précède tout exercice de la volonté, dans les choses qui concernent le salut, la lumière divine de la foi est comme le fonds de toute bonne pensée, de toute salutaire impression. C'est elle qui nous unit la première à notre principe, à notre dernière fin ; et il est nécessaire qu'elle agisse de la manière, non-seulement quand nous commençons l'ouvrage de notre salut, mais encore dans toute la suite de notre vie, et même dans toutes les actions particulières qui la composent, et qui doivent nous sanctifier, parce que l'on ne peut aller à Dieu qu'après l'avoir connu par la foi.

De là il s'ensuit que si peu de gens croient de la manière qu'il faudrait, le nombre des chrétiens véritables est nécessairement très-petit. Mais est-il rien, messieurs, où nous devons montrer plus de droiture, plus de sincérité que dans l'exercice de notre sainte foi ? En professant la foi chrétienne, dit le grand saint Basile, nous avons commencé notre glorification. Notre croyance est, en quelque manière, le gage de notre gloire : *Professionem fidei velut initium quoddam glorificationis fecimus* (lib. de Spir. sancto, c. 27). C'est renoncer à la sainteté, c'est renoncer au ciel que de corrompre, que de négliger les vérités qui nous y doivent conduire. Cependant, messieurs, bien des personnes, parmi ceux qui passent pour fidèles, tombent dans cette faute. Ou l'on croit mal, ou l'on croit peu ; c'est ce que j'espère vous montrer dans ce discours. Plusieurs croient mal, je le ferai voir dans la première partie ; plusieurs croient peu, c'est la matière de la seconde : donc la foi est fausse dans la plupart, ce sera la conséquence que nous tirerons de ces deux points. Adressons-nous à la sainte Vierge pour obtenir les secours qui nous sont nécessaires : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai lu un mot bien remarquable dans les Commentaires de saint Ambroise, sur le psaume cent dix-huitième. Apprenez, ô homme, dit ce saint docteur, apprenez ce qui vous rend grand et précieux : *Disce, homo, ubi grandis, ubi pretiosus sis* ; ce qui fait que vous êtes rare dans le monde, c'est votre foi : *Te facit fides rarum* (in Psal. CXVIII, Octon., 10). Vous découvrez sans doute, messieurs, le sujet que j'ai trouvé d'étonnement dans cette parole. La foi fleurissait, elle était répandue dans la plupart des régions connues : les empereurs chrétiens avaient soumis leurs sujets à l'Evangile ; l'Eglise se sentait encore de ses premières ferveurs, et cependant déjà dès le quatrième siècle, le fidèle était une chose rare : *Te facit fides rarum*, et les chrétiens étaient grands ;

ils étaient précieux, parce qu'il y en avait peu. Ce mot *rarum* a plus de force que je ne lui en donne par mon explication. Ce qui est rare ne se trouve qu'avec peine, il faut du bonheur pour le rencontrer, on l'apporte de loin, on en fait grand cas, parce qu'on n'est pas accoutumé à le voir, on le regarde avec admiration, il tient de l'extraordinaire et du merveilleux.

Et c'est la foi, dit saint Ambroise, qui rend un homme rare : *Te facit fides rarum* ; parmi tant de chrétiens, ce que nous devons estimer et admirer, c'est le fidèle, parce qu'au milieu d'un nombre presque infini de gens qui croient, le fidèle est rare. J'aurais cru, messieurs, qu'il n'y avait rien au contraire de plus commun, et que ce n'était point par la foi que les hommes se faisaient remarquer, surtout en des contrées où la doctrine de Jésus-Christ triomphe si visiblement. Mais il suffit d'avoir disposé vos esprits à ce que j'ai à dire par ce qu'en dit saint Ambroise : vous développerez sa pensée par vos réflexions beaucoup mieux que je ne saurais le faire par les miennes. La foi, le fidèle est rare, cela n'est que trop vrai ; le détail que je suis obligé de faire en sera une preuve convaincante.

Plusieurs croient mal. Je mets dans le rang des personnes qui croient mal : premièrement ceux qui règlent leur foi par une politique mondaine et par des préventions volontaires ; qui, pour des intérêts humains, trouvent des raisons de suspendre leur consentement et l'attachement qu'ils doivent à des vérités que l'Eglise a décidées. Saint Grégoire de Nazianze et saint Jérôme ont remarqué de leur temps des fidèles de ce caractère, qui veulent faire les indifférents en matière de foi, et qui regardent une controverse de religion comme une affaire de parti. Si le Saint-Esprit ne s'est point encore expliqué et que le point en question n'ait point été éclairci, attendez que l'on vous propose la vérité ; mais après que le Saint-Esprit a parlé, il ne vous est plus permis de balancer et d'être neutres. Ses dernières décisions sont aussi sûres, aussi infaillibles que les points fondamentaux du christianisme. Le symbole des apôtres n'a rien de plus incontestable et de plus divin. Si l'Eglise ne mérite pas toujours la même soumission, elle n'en mérite jamais : ou elle dit toujours vrai, ou elle peut toujours dire faux.

Vous trouveriez peut-être mauvais, messieurs, que j'examinasse moi-même s'il en est parmi vous de ces prétendus fidèles qui ne se déclarent pas après que l'Eglise s'est déclarée ; mes réflexions vous paraîtraient peut-être une digression amenée par un artifice affecté. Prenez la peine vous-mêmes de réfléchir sur le procédé de ces personnes qu'un engagement intéressé, ou un orgueil obstiné, ou une haine envenimée retient dans un silence indocile et scandaleux sur les oracles du Saint-Esprit, et qui, sous les dehors de catholiques réformateurs, entretiennent le feu de la division et d'une révolte concertée contre l'Eglise. Si vous démêlez

leurs vues et leurs démarches, vous les reconnaîtrez aisément, et vous conviendrez que l'Eglise peut leur adresser les mêmes paroles que Tertullien lui a fait dire à Marcion et à Valentin : *Qui estis? Quando, et unde venistis? Quid in meo agitis non mei (lib. de Prescript. Hæret., c. 37)?* Qui êtes-vous? D'où venez-vous donc? et que faites-vous dans mon sein, vous qui n'êtes point à moi? Ne sait-on pas l'origine, les progrès, les projets du parti que vous tâchez de grossir en le cachant? Vous n'embrassez pas les vérités que je vous propose; vous ne voulez pas me reconnaître, et n'est-ce pas vous qui avez reçu mon baptême? Vos aîeux n'ont-ils pas été fidèles parce qu'ils se sont soumis à mes décisions? Si vous ne voulez pas prendre mon parti, quelle que soit votre affectation à ne pas vous séparer de moi, vous ne m'appartenez point du tout, et je ne veux point de vous. J'ai parlé pour vous instruire, parlez pour m'obéir; je n'ai point déguisé la vérité, ne déguisez point votre soumission; vous m'avez oui, vous devez m'en croire. Un véritable fidèle, messieurs, n'a point d'intérêt plus cher que l'intégrité de sa foi.

En second lieu, il y en a qui croient mal, parce qu'ils ne croient qu'après s'être convaincus eux-mêmes de la vérité à force de raisonnements; ils ne l'embrassent point parce que l'Eglise la propose, mais parce qu'eux-mêmes ont jugé par leurs réflexions naturelles que cette vérité avait toutes les couleurs qui peuvent engager un esprit. Je ne vois rien, vous diront-ils, qui la détruise cette vérité; je n'ai rien lu qui la rende incroyable, il est juste qu'on se soumette en cela. Est-ce croire, messieurs, que d'appuyer sa croyance sur ses propres raisonnements? est-ce là l'obéissance humble et religieuse que l'on doit au Saint-Esprit? Sera-ce la raison humaine qui établira notre sainte religion? J'avoue, dit saint Augustin, que la foi a des yeux pour voir que ce qu'elle ne voit pas est véritable; mais aussi il faut avouer qu'elle a des yeux pour voir qu'elle ne voit pas ce qu'elle croit : *Habet fides oculos suos, quibus quodammodo videt verum esse quod nondum videt: et quibus certissime videt nondum se videre quod credit (Epist. 222).*

Il y a une grande différence, messieurs, entre ces deux propositions : croire une chose parce qu'on voit qu'elle est véritable, et croire une chose parce qu'on voit la vérité. Pour découvrir qu'elle est véritable, il suffit d'avoir des motifs de croire qu'elle a été révélée; et pour découvrir la vérité, il faudrait connaître évidemment la révélation même. Nul esprit raisonnable ne peut rejeter les points que l'Eglise nous présente, s'il considère les motifs qui les rendent croyables; mais nul esprit raisonnable ne peut se persuader d'atteindre, par ses lumières, les mystères qu'il embrasse. Ce ne serait pas merveille que l'on crût, si la raison naturelle nous convainquait de ce que l'on croit : *Si ratio queritur, non erit mirabile*, dit encore saint Augustin (*Ep. 3, ad Volus.*). Le vraisemblable merveilleux et divin des vé-

rités incontestables de la foi, qu'aurait-il de plus que le vraisemblable naturel et ordinaire des opinions douteuses de la philosophie? La foi est nécessairement obscure, par conséquent elle est nécessairement au-dessus de la raison, qui ne peut ni découvrir clairement l'objet que nous croyons, ni le pénétrer en aucune manière, quand même elle pourrait le découvrir. Les choses surnaturelles sont éloignées d'un espace infini de toutes les lumières naturelles; les connaissances humaines ne sauraient arriver à des mystères divins et à rien qui ne soit pas à portée de leur faiblesse.

Il est donc évident qu'on croit mal quand on s'en tient à ses propres raisonnements en matière de foi. L'on se persuade qu'il faut croire, et tous les fidèles se le persuadent; mais nul bon fidèle ne songe à établir les mystères de sa croyance sur les lumières de sa raison. Cependant, messieurs, bien des personnes aujourd'hui n'ont guère d'autre foi que la foi qu'ils appuient principalement sur leurs réflexions. Ils vous diront qu'ils ne doutent pas sur certains points de religion, parce qu'après avoir bien considéré les choses, elles doivent être comme on les croit; parce qu'un tel auteur, en faveur de qui l'on est entêté, prouve clairement que la vérité est telle qu'on nous la montre; parce qu'un tel homme, qui se pique de lettres et qui raisonne fort juste, a trouvé qu'il n'y avait rien dans cette proposition qui choquât les principes du bon sens et de nos sciences; parce qu'on risquerait plus en refusant de croire que l'on ne risque en croyant, argument fameux, mais, ce me semble, très-dangereux en matière de foi; quoiqu'il ait fait tant de bruit dans le monde; quoique, pour le soutenir, on ait distingué avec tant de subtilité le doute de l'esprit d'avec le doute du cœur. Car enfin la foi ne doit être ni conditionnelle ni chancelante; et d'ailleurs l'esprit et le cœur peuvent se tromper, soit qu'ils doutent, soit qu'ils se rassurent. Je n'ai pas à combattre tous ces motifs divers, et également indignes, pourquoi tels fidèles se déterminent à croire.

Voilà donc leur foi, chrétienne compagnie, voilà l'appui de leur foi. Au lieu de dire : Je crois, parce que Dieu a révélé ce que je crois, et que j'ai tous les sujets de me persuader qu'il l'a révélé. Je crois, parce que l'Eglise, qui est infallible, me présente la vérité. Je crois, parce que ma foi ne peut m'exposer à aucune erreur, à aucune fausseté. Je crois, parce que je suis infiniment incapable de comprendre nos mystères. Je crois, parce que toutes les sciences ne sauraient m'apprendre les secrets adorables et impénétrables que Dieu a la bonté de me découvrir. Il nous doit suffire à tous tant que nous sommes de pouvoir dire, avec l'Apôtre des nations : *Scio cui credidi, et certus sum* (II Tim., I. 12), je sais à qui je me suis fie, et je suis persuadé de sa fidélité. Le garant de ma foi n'est point un homme, un livre, un auteur; ce n'est point la raison humaine, ce ne sont point nos réflexions et nos

sciences, c'est Dieu à qui je crois, c'est Dieu qui a parlé et qui a révélé sa parole à son Eglise, et son Eglise est infailible : *Scio cui credidi, et certus sum.*

En troisième lieu, le monde est rempli, plus que jamais, de certaines gens qui regardent divers points de foi comme vérités de peu d'importance, qu'on peut ou rejeter ou embrasser selon qu'il nous plaît. Ce détail de choses qui regardent les sacrements, la conduite de la Providence divine, la grâce et les mérites de Jésus-Christ, le trésor des indulgences et semblables sujets, on s'imagine qu'on peut en croire ce qu'on veut, sans se tourmenter de ce que l'Eglise enseigne. C'est la licence, c'est l'enjouement dissolu du monde, c'est quelquefois encore une curiosité dangereuse, et l'estime que l'on fait sans raison de son esprit et de son savoir, qui inspirent ce mépris pour ce qu'on traite de minuties en matière de religion. Pour convaincre cette sorte de fidèles qu'ils croient mal, je ne voudrais pas leur opposer autre chose que leur foi même. Vous croyez certaines vérités, leur dirais-je, parce qu'elles vous paraissent de conséquence, et vous n'en croyez pas d'autres, parce qu'elles vous paraissent peu considérables : les grandes vérités ne sont-elles pas naturellement plus incroyables que celles que vous jugez si petites ? N'y a-t-il pas naturellement plus de peine à croire l'incarnation du Verbe, par exemple, qu'à croire tous ces secours que cette même incarnation nous a apportés ? Or, il me semble que qui croit le plus doit croire le moins, lorsque le plus et le moins sont proposés aux fidèles par la même autorité et de la même manière.

Saint Augustin convainquit autrefois, par un argument semblable, ceux qui doutaient de l'accomplissement de quelques prophéties, parce qu'il ne leur semblait pas qu'il dût arriver. C'est être fou, leur disait-il, de refuser de croire peu de chose qui reste à se développer, après avoir adoré la justification de tant de mystères par des événements si surprenants. Ce que vous avez vu vous garantit ce que vous avez à voir. Ce que vous tenez vous assure ce que vous espérez : *Quis non et ea quæ nondum viderunt, ventura speret, propter illa quæ jam tanta impleta sunt?..... Stultus est qui non vult credere pauca quæ restant : cum videat tam multa impleta esse (in Psal. LXII).* En effet, messieurs, c'est bien mal raisonner que de douter d'une vérité qui n'est qu'une suite d'une autre vérité que l'on croit, et qui est toutefois plus éloignée de la faiblesse de nos lumières. L'esprit se révolte plus aisément contre un mystère qui l'humilie davantage par son élévation et par sa grandeur. Si l'on croit un Dieu fait homme, est-il rien de ce qui suit de ce mystère qui doive faire de la peine à un fidèle, après que l'Eglise a déclaré ce qu'elle en pensait elle-même.

Mais ces prétendus fidèles ont-ils fait réflexion qu'il n'y a rien dans notre sainte croyance dont ils puissent faire peu de cas ? non-seulement parce que tout ce qui est de

la foi est infiniment relevé, mais encore parce que ce qui peut paraître de moindre conséquence a une liaison nécessaire avec les mystères les plus ineffables. Les sacrements, le trésor des indulgences, les grâces surnaturelles, ne sont-ce pas des suites de l'incarnation du Verbe et de toutes les vérités que renferment la vie et la mort de Jésus-Christ ? La conduite de la Providence n'est-elle pas une suite de la vérité de l'existence d'un Dieu ? Sur quoi donc peut-on fonder cette distinction qu'on veut faire parmi les points de notre croyance ? sur ce que les uns ne sont pas si considérables que les autres ? et tout ce que Dieu a révélé n'est-il pas considérable ? L'Eglise a-t-elle pu décider des bagatelles ? Le Saint-Esprit a-t-il pu inspirer quoi que ce soit qui fût indigne d'être cru ? De qui tiennent leur autorité ceux qui jugent avec tant de scandale de l'importance des points de foi au gré de leur téméraire orgueil et de leur aveugle penchant ? N'est-ce pas un grand sujet de confusion et de chagrin pour nous, chrétienne compagnie, que nous soyons obligés de faire de semblables objections à des gens qui veulent passer pour fidèles ?

Ils me font souvenir de cet Israélite qui prenait les soldats d'Abimélech pour des ombres. Abimélech, comme vous savez, voulait reprendre la ville de Sichem qui avait reçu ses ennemis. Il avait posté son armée sur les hauteurs qui étaient à l'entour de la place, le jour étant venu, il commanda aux troupes de descendre dans la plaine en bonne ordonnance de bataille. Comme elles s'ébranlaient pour la marche, Gaal, qui était aux portes de la ville, s'aperçut de leur mouvement, et dit à son ami Zébul : Voici l'ennemi qui vient à nous, je le vois qui descend de la montagne : *Ecce de montibus multitudo descendit (lib. Jud., c. IX).* Nullement, lui répondit Zébul, vous vous trompez, vous prenez les ombres des montagnes pour des têtes de soldats ; ce n'est point là Abimélech avec son armée : *Umbras montium vides quasi capita hominum, et hoc errore deciperis.* C'était Zébul lui-même, messieurs, qui était dans l'erreur ; ces ombres furent en effet les soldats d'Abimélech, qui vint, qui assiégea la ville, mit tout à feu et à sang et renversa tout jusqu'aux fondements.

N'est-il pas vrai, chrétienne compagnie, que ce Zébul est une image assez juste de ces fidèles qui n'aperçoivent rien de grand en certains points de la foi ? Ce sont là des ombres de mystères, disent-ils ; ce sont les rêveries d'un théologien qui dispute avec sa plume pour raffiner sur la vérité, qui abandonne le solide pour égayer sa subtilité sur l'inutile et sur le possible. Faut-il donc se laisser aller de la manière au caprice des docteurs ? quel danger peut-il y avoir à faire peu de fonds sur les questions frivoles de leur scholastique ? Language ordinaire aux hérétiques, qui ne peuvent la souffrir cette théologie scholastique, parce que, par un enchaînement nécessaire de diverses propositions qui s'appellent, qui se suivent les

unes les autres, ils forcent le mensonge à sortir de toutes les enveloppes qui le couvrent. Débarrassés des règles gênantes d'un raisonnement soutenu, ils se donnent toute liberté pour étaler d'un style captieux de faux principes qu'ils sentent qu'une preuve juste et exacte ne relèverait jamais si l'on venait à les faire tomber en les niant. Les fidèles dont nous parlons, peu capables d'apercevoir le faible de leurs discours, ne veulent pas qu'on le leur montre; les docteurs, ajoutent-ils, peuvent écrire selon leurs idées, et nous pouvons penser comme il nous plaît : *Umbras montium vides*; on nous fait un fantôme d'un rien, on nous donne de vaines spéculations, on nous donne des ombres et des ténèbres pour quelque chose de réel. Qu'arrive-t-il, messieurs, à ces personnes qui s'imaginent de distinguer avec tant de justesse l'ombre du corps? Ce qui arriva à Zébul : ces ombres se trouvent des corps qui les accablent du dernier malheur; ces vérités qu'ils traitent de songes et de fables se trouvent des vérités qui les jettent dans une misère éternelle; ils se sauveraient s'ils les croyaient, ils se damnent parce qu'ils ne jugent pas à propos de les croire.

Il y a encore une quatrième espèce de fidèles, moins raisonnables que ceux que je vous ai montrés qui l'étaient si peu : ce sont ces gens qui se contentent de n'être pas infidèles. Ils n'ont point renoncé à la doctrine de l'Eglise et à la foi de Jésus-Christ, ils en font profession, mais il leur suffit de se former une idée confuse de certaines vérités essentielles, qui font la principale distinction de ceux qui croient d'avec ceux qui ne croient pas. Un Dieu, je ne sais quelle providence et quelle immortalité, un fantôme grossier de quelques mystères qui frappent plus sensiblement. Voilà le sommaire de leur croyance : l'ambition, le libertinage leur ferme les yeux à tout le reste. On aurait beau disputer avec ces gens-là pour leur montrer la vérité, ils ne sont presque pas capables de recevoir la lumière. Il n'est rien qui se corrige avec plus de peine que l'habitude à croire de la manière : dès qu'on s'est déterminé à n'entrevoir que peu de chose dans les points de la foi, on n'y voit presque plus rien, témoins les hérétiques que l'on persuade de leurs mensonges, que l'on convainc de leurs impostures et qui en demeurent là.

Méchants liseurs de quelques méchants livrets conçus, enfantés, nourris dans les ténèbres, sur quoi formez-vous ordinairement une idée si pitoyable de la foi? sur les doutes malins et mal fondés, sur les fades railleries, sur les contes impertinents, sur les histoires burlesques d'un étourdi, d'un impie. Une expression de Lucrèce, un sophisme d'Epicure, un bon mot d'un auteur hardi, téméraire, qui fait l'esprit fort, qui n'a point de religion, rendra un esprit inaccessible aux rayons de la vérité, et le consentement de tous les siècles, de tous les docteurs, de toutes les académies, les décisions de dix-huit conciles généraux ou l'on a vu assem-

blées les plus sages et les plus éclairées personnes du monde, le sang de vingt millions de martyrs, une infinité de miracles et toutes les preuves les plus incontestables de la religion ne pourront pas donner atteinte à cet esprit.

Que diriez-vous, mon cher auditeur, d'un fidèle qui en viendrait jusqu'à nier la divinité même, parce que six ou sept scélérats n'ont pas appréhendé, du moins en apparence, de la combattre? car après toutes les recherches qu'on a faites, il ne s'en est pas trouvé un plus grand nombre dans l'antiquité qui aient osé, qui aient pu se déclarer athées. Je vous les nommerais, messieurs, si je ne craignais de les trop honorer et de vous manquer de respect. Que diriez-vous donc d'un fidèle qui nierait toute divinité, parce que ces abominables personnages n'ont pas eu horreur de la nier, nonobstant la voix de toute la nature, de toutes les créatures les plus insensibles, nonobstant le témoignage de leur propre raison? Pourriez-vous lui témoigner un mépris et une indignation dignes de son affreuse extravagance?

En quoi ces faux fidèles, dont je vous fais ici le caractère, vous paraissent-ils moins déraisonnables, que ne le serait la personne qui se ferait l'esclave de l'opinion brutale de quelques malheureux? Pour partager, pour choisir, comme ils font, les vérités de la religion, ne suivent-ils pas les impressions ou d'une politique mondaine, ou d'un orgueil impie, ou d'une volupté débordée? Ne se livrent-ils pas sans discernement à un esprit bouffon que la seule concupiscence conduit comme une bête? Saint Grégoire de Nazianze s'est plaint autrefois d'une manière tout à fait touchante, de ce que ces braves troupes que Julien l'Apostat avait trouvées dans l'empire, ne pouvaient résister aux artifices et aux raisonnements trompeurs de cet impie empereur; de sorte que la fumée d'un peu d'encens, l'éclat d'un peu d'or, renversait des gens qui avaient soumis toute la terre par leur valeur, et leur était jusqu'au sentiment de leur défaite. *Et qui universum orbem terrarum armis subegerant, parvo igne, atque auro, ac per exiguum suffitum corruerant : magna ex parte, ne suam quidem necem, quod omnium gravissimum erat, agnoscetes* (Orat. 3. in Jul. 1).

Nous pourrions faire aujourd'hui une plainte semblable, et peut-être même des gens de guerre, qui sont quelquefois plus exposés que les autres aux tristes suites de la licence, mais plus polis et plus religieux qu'ils ne le furent jamais; ce serait les offenser que de les distinguer par ce reproche, et il vaut mieux parler plus en général : le vice comme la vertu est répandu dans tous les états. Déplorable corruption que celle de nos jours! Des personnes qui ont vaincu le monde, le démon, tout l'enfer par leur baptême; des personnes qui pourraient voir à leurs pieds tous les ennemis de leur Dieu et de leur âme, se laissent dominer ou par leurs passions propres, ou par les passions

d'autrui, pour vivre en païens, sous prétexte qu'ils ne se sont point déclarés contre l'Eglise de Jésus-Christ; ils se contentent de quelques actes extérieurs de religion, et n'ont guère d'autre croyance que les principes naturels d'une raison aveuglée et corrompue; ils se font eux-mêmes le plan de leur foi, au gré ou de leur penchant, ou du penchant du maître impie qui les assujettit à ses idées.

J'ai dit, messieurs, que les chrétiens dont je vous ai entretenus dans ce premier point de mon discours croyaient mal; j'ai exprimé par ce terme la fausseté de leur foi, parce qu'ils sont mêlés avec les fidèles véritables; qu'ils ne se séparent point de leur communion par une révolte déclarée, et qu'ils se glorifient même de passer pour catholiques; mais il est vrai que j'aurais dû vous dire qu'ils ne croyaient point du tout; car la foi doit être entière, soumise, respectueuse, ferme, universelle. Si on la partage, si on la règle par les lumières naturelles, si l'on vient à la condamner en quelque chose, on la détruit, et l'on ne croit plus en fidèle.

Ces faux fidèles qui, environnés des lumières des enfants de Dieu, vivent néanmoins dans les ténèbres d'une espèce d'infidélité; quelle confusion souffriront-ils, lorsque Dieu leur demandera compte de cette foi divine qu'il avait répandue avec tant de bonté dans leur âme? Il les punira sans doute par un supplice semblable à celui qu'il fit souffrir à quelques Israélites qui avaient méprisé leur loi, pour commettre des impuretés; il ordonna à Moïse des les faire mourir tournés du côté du soleil : *Suspende eos contra solem* (Num. XXV). Ces malheureux avaient fui la lumière pour pécher; il faut qu'ils la voient cette même lumière, lorsqu'ils rendront le dernier soupir, afin qu'ils découvrent la grièveté de leur crime. Ces vérités que vous méprisez, méchants fidèles, vous les verrez un jour, mais vous ne les verrez que pour augmenter les horreurs de votre mort. Triste agonie que celle d'un homme qui est forcé à sa mort de sentir les vérités dont il a étouffé le sentiment durant sa vie! je voudrais avoir le temps de vous la représenter cette agonie. Ah! chrétiens, se voir mourir en réprouvé, pour n'avoir pas voulu croire en fidèle: quel désespoir! C'est assez parler de ces chrétiens qui croient mal, parlons de ces chrétiens qui croient peu, le sujet conviendra mieux sans doute à cette assemblée.

SECONDE PARTIE.

Dieu conduit les fidèles par la foi, et selon les règles ordinaires de sa providence, il a dû les conduire de la manière, parce que notre sainte religion ne renfermant rien que de grand et de divin, nous ne pouvions pas par nous-mêmes découvrir ses mystères pour y conformer notre conduite; et d'ailleurs, il était nécessaire que d'une part nos lumières eussent quelque obscurité, afin de mériter en exerçant notre liberté à les suivre, et que d'une autre part nos lumières fussent sûres, afin que le doute et l'incertitude ne nous fissent point chanceler dans le chemin

du ciel; or, la foi était ce rayon si convenable à notre état. C'est la foi qui nous découvre ces mystères ineffables que nous devons adorer, et en vue desquels nous devons agir; c'est la foi qui nous présente ces mêmes mystères d'une manière obscure, pour nous engager à soumettre notre esprit à la première vérité par un choix également sage et libre; c'est la foi qui nous ôte toute crainte d'erreur, son objet étant nécessaire, et son principe infaillible.

Il est donc de la dernière conséquence pour le salut, messieurs, de nous pénétrer des vérités de la foi, pour nous sanctifier et aller à Dieu qui est notre fin; et les fidèles néanmoins ne sont peut-être en rien si négligents que dans l'usage de leur foi; ils se conduisent la plupart de telle sorte, qu'on a sujet de dire que s'ils croient, ils croient peu. Pour vous le persuader, je garderai la méthode dont j'ai usé dans la première partie de ce sermon: j'examinerai les manières diverses dont les fidèles font voir qu'ils ont peu de foi. C'est premièrement en négligeant d'approfondir les vérités de leur croyance; je vous prie de concevoir ici l'idée que vous devez avoir de cette négligence: puisque ces vérités doivent nous conduire à Dieu, il serait inutile de vous dire combien il importe de les étudier et de s'en remplir l'esprit. Il est encore tout visible qu'elles s'effaceront aisément dans notre idée, à moins que nous ne les y retracions souvent, et qu'à force de considération nous ne les y gravions profondément, parce que leur élévation passe infiniment la faiblesse et la capacité de notre esprit; il faut ajouter à cela que les lumières dont nous avons plus de sentiment et un sentiment plus agréable, nous emportent avec plus de rapidité: telles sont les lumières humaines, qui s'accommodent mieux à notre manière ordinaire de penser, et font par conséquent des impressions plus vives dans nous.

Cependant, messieurs, où sont les fidèles qui prennent la peine de considérer les vérités de la foi, de les méditer, de les pénétrer, de se les imprimer dans l'âme? Où sont ceux qui, dans les mouvements qu'ils se donnent pour leurs affaires temporelles, se réservent, je n'ose pas dire dans le jour et dans la semaine, mais je dis dans les mois et dans les années, se réservent, dis-je, quelques heures, pour s'appliquer à la considération des maximes de l'Evangile? Où sont ceux qui parmi les démarches infinies à quoi le monde les engage, savent se retirer de temps en temps des embarras du siècle, pour faire quelques réflexions sur la doctrine de Jésus-Christ? Qu'est-ce que les pères et les mères disent là-dessus à leurs enfants? les pères et les mères qu'en savent-ils eux-mêmes pour en parler? Qu'est-ce que les maîtres en apprennent à leurs domestiques? les maîtres eux-mêmes ont-ils appris ce qu'ils devraient leur en dire? Une petite troupe résolue de gagner le ciel étudie les vérités de la foi, tout le reste n'y pense point du tout. Quelques cavaliers, quelques soldats dans un

corps d'armée; quelques gens de robe, parmi tant de gens qui administrent la justice; quelques négociants au milieu d'une grande ville célèbre par son commerce; quelques femmes qui savent mépriser la bagatelle, parmi un nombre infini de femmes mondaines; si j'excepte un fort petit nombre de fidèles véritables, solitaires, il faut pénétrer l'obscurité de vos cellules, pour trouver des personnes qui désirent d'approfondir les vérités de la foi.

Faut-il s'étonner après cela si l'on croit peu? Les maximes de religion se présentent-elles d'elles-mêmes à nous? nous engagent-elles à les retenir par le plaisir dont elles flattent nos sens? se font-elles jour aisément au travers des objets qui nous amusent? Il ne se peut pas faire, chrétiens, qu'une si grande négligence soit accompagnée d'une foi vive. Puisque vous êtes obligés de croire des choses si relevées, dit saint Augustin, du moins attachez-vous à Dieu par vos desirs, par vos prières, pour avoir quelque part à ses connaissances; il voit ce qu'il vous a révélé, il vous le fera voir à vous-mêmes; vous saurez beaucoup, si vous savez vous unir à lui, si vous croyez : *Non parva pars scientiæ est scienti conjungi.... quod videt Deus, crede tu* (In Isa. XXXVI. Conc. 2).

Cette négligence à nous prévenir, à nous pénétrer des maximes de l'Evangile et des principes du christianisme, est une preuve sensible non-seulement de notre peu de foi, mais encore des sentiments et des vices qui accompagnent naturellement une foi à demi éteinte. Nous n'avons rien de plus fort à opposer aux erreurs et aux égarements de nos passions que les vérités de la foi; nous les ignorons ces vérités, du moins nous ne les connaissons que superficiellement : pouvons-nous manquer de donner dans le dérèglement? Un père de famille qui ne s'appliquerait point aux industries ordinaires d'une sage économie, ébranlerait infailliblement sa maison; un magistrat qui ne donnerait presque point de temps à l'étude des lois, quelles injustices ne serait-il pas en danger de commettre en prononçant? Un chrétien n'a qu'une teinture légère des vérités qu'il professe, comment serait-il plus chrétien dans ses mœurs que dans ses idées?

En second lieu, plusieurs fidèles croient peu, parce qu'ils unissent autant qu'ils peuvent les lumières profanes du siècle aux lumières pures de la foi; ils ne doutent pas des maximes de l'Evangile, mais en même temps ils embrassent avec ardeur les fausses maximes du monde; et comme la sagesse de la chair ne peut s'accorder avec l'esprit de Jésus-Christ, la foi s'affaiblit à mesure qu'on s'efforce de l'allier à l'erreur et au mensonge : autant qu'on prend de soin pour s'accoutumer aux principes de l'une, autant l'on néglige les principes de l'autre, à cause de l'opposition qui est entre eux. La foi ressemble à cette nuée qui servait de guide au peuple d'Israël dans le désert : durant la nuit elle était une brillante colonne de feu, et durant le jour, une vapeur obscure et

épaisse; elle éclairait durant la nuit, pour-quoi? parce que sa lumière n'était point confondue avec une autre lumière; durant le jour elle répandait de l'ombre, parce que la terre recevait les rayons ordinaires du soleil : *Erat nubes tenebrosa et illuminans noctem* (Exod., XIV, 20). De même la foi verse sa lumière abondamment, lorsque nulle autre lumière ne se montre en même temps qu'elle; et aussitôt que les lumières naturelles et profanes mêlent leurs rayons avec les siens, ce flambeau divin s'éclipse et ne paraît presque plus. Ce n'est plus qu'une obscurité trop sombre pour nous éclairer et nous conduire. *Erat nubes tenebrosa et illuminans noctem.*

Cette union indigne et impossible qu'on tâche de faire de lumières si opposées, est ce qui fait languir la foi en toutes sortes d'états; car en tout état les chrétiens ont des maximes qui combattent celles de la foi. Quelle est la condition où l'on ne dise pas qu'il faut que la jeunesse passe, que le temps du plaisir n'est pas un âge propre à la piété, qu'il n'est pas possible de faire fortune sans une industrie peu scrupuleuse, qu'après tout il faut s'établir, qu'on ne saurait toujours résister aux coutumes et aux manières du monde? Quelle est, dis-je, la condition où l'on ne tienne pas ce langage? L'on forme, tant qu'on peut, ses sentiments sur ces idées, pour étouffer les impressions de la foi, ou du moins pour les assaisonner de telle sorte qu'elles gênent moins. Dès là la foi, cette nuée si belle, si brillante quand on ne voit qu'elle et que par elle, n'est guère plus que ténèbres inutiles; tout au plus elle ne laisse échapper que des rayons languissants qui ne frappent point les yeux, ni n'ont point assez de force pour leur montrer le bon chemin.

Les chrétiens qui confondent de la sorte les lumières saintes de la foi avec les maximes détestables du monde, rappellent dans ma mémoire une action abominable de l'impie Elisabeth, reine d'Angleterre. Elle fit mêler les ossements de la concubine de Pierre martyr, cet hérétique fameux, avec les ossements de cette vierge admirable sainte Frisvide, et ordonna qu'on gravât cette épitaphe sur le tombeau qui les renfermait : *Hic requiescit religio cum superstitione* (lib. III, de Schism. Angl.) : ici reposent ensemble la religion et la superstition. Ferais-je tort aux fidèles de qui je viens de parler, messieurs, si je leur reprochais quelque mélange semblable? Ne pourrions-nous point écrire sur ces fronts baptisés? *Hic requiescit religio cum superstitione* : la religion et la superstition sont ici unies ensemble. Pour exprimer plus juste le procédé de ces fidèles, il faudrait dire : c'est ici que l'on a confondu la vérité et le mensonge, la foi et l'erreur, les lumières du ciel et les lumières de la terre, l'évangile de Jésus-Christ et la morale de Satan. Elisabeth empêcha par ce mélange sacrilège que l'on témoignât aux précieuses reliques d'une grande sainte la vénération qu'on leur devait; et tels fidèles par l'enlour

de maximes si contraires, s'ôtent en quelque manière le pouvoir de rendre à la vérité les hommages qu'elle mérite, et de profiter de ses lumières. Oh! qu'il est indigne d'un fidèle de marquer si peu d'estime de cette foi divine, dont Dieu l'a honoré par une miséricorde si singulière!

J'ai une troisième raison fort sensible, pour prouver qu'il y a peu de foi sur la terre : c'est la facilité des chrétiens à prêcher, c'est-à-dire à combattre par leurs actions les principes de leur croyance : *Torquet impietatem Fides*, dit saint Ambroise (*in Psal. CXVIII, Octon. 10*). Cette parole est bien remarquable, et elle exprime très-fortement ma pensée. La foi tourmente l'impiété, elle la met à la gêne, elle la poursuit sans cesse, sans lui donner un moment de relâche; ce sont deux ennemis irréconciliables que la foi et l'impiété; et si l'impiété a quelquefois le dessus, sa victoire lui coûte des chagrins cuisants et amers qui étouffent tout le plaisir d'avoir vaincu : *Torquet impietatem Fides*.

Quand il est question de commettre une méchante action, le fidèle est contraint d'essuyer de terribles combats en lui-même. Avant le crime, la vérité lui déchire le cœur par la crainte, et après le crime par le repentir; la raison de cette opposition qui est entre la foi et l'impiété, c'est que les lumières de la foi sont infiniment pures et infaillibles, et qu'elles ne présentent rien à l'esprit qui ne soit de la dernière conséquence pour le salut : tout y est saint, tout y est vrai, tout y est important. Lors donc qu'il s'agit de se révolter contre ces lumières, l'âme est nécessairement accablée d'une peine secrète qui la condamne; jusque-là, messieurs, que si nous voulons pénétrer la force de la foi, nous confesserons qu'il n'est peut-être pas un état plus triste et plus misérable que l'état d'un chrétien qui croit et qui pèche. Il est aisé d'en juger sur le soin qu'il prend pour se cacher les vérités de l'Evangile, pour se rassurer contre la crainte que lui donne la colère du Dieu qu'il offense, pour se tirer de l'inquiétude où le jette un avenir incertain et éternel, pour calmer les frayeurs de sa conscience, pour aller sans horreur au but de sa passion. Pourquoi le malheureux ne prend-il pas le parti de conserver son innocence, plutôt que de souffrir une peine si insupportable? qu'il ne pèche pas, et il goûtera la joie d'un fidèle.

Parlons sincèrement, chrétiens auditeurs, puisqu'il en coûte tant de tenir une route contraire à la route où la foi vous conduit; si l'on avait une vive foi, commettrait-on tant de crimes, et avec si peu de répugnance, avec si peu de crainte, avec si peu de repentir? vivrait-on dans des habitudes de péché, dans des commerces impurs, qui durent les années entières, et plusieurs années de suite; dans l'étude de ces artifices cruels que l'injustice invente pour dépouiller, pour opprimer les plus faibles; dans le tumulte de ce monde maudit qui ferme notre

âme aux rayons les plus perçants de la vérité? Passerait-on une partie de la vie sans songer à ce que l'on croit, sans faire la moindre réflexion sur ce que Dieu attend de nous en ce monde, et sur ce que nous attendons de Dieu dans l'autre? A quoi les méchants chrétiens nous engagent-ils, messieurs? l'unique excuse que nous puissions apporter de leurs désordres consiste à dire qu'ils croient peu; mais croire peu, quelle excuse? mépriser des vérités infaillibles, éternelles; vérités qu'on ne peut changer, qu'on ne peut altérer en quoi que ce soit; vérités qu'on ne peut négliger sans s'égarer, sans se perdre; vérités que l'on voit, que l'on sait, que l'on sent, quelque effort qu'on fasse pour les ignorer et pour s'étourdir; oh! que les chagrins qui rongent le cœur démentent souvent la tranquillité du visage! excuser les pécheurs par le mépris de ces vérités, peut-on au contraire les condamner d'une manière plus invincible?

Tels fidèles ressemblent aux idolâtres, qui, pour se livrer plus tranquillement à leurs passions, se sont fait des divinités d'une faiblesse à ne pas leur faire peur, des idoles incapables de les punir, des idoles stupides, muettes, insensibles. Vous savez qu'il n'est pas jusqu'à la tortue et au limaçon qu'ils n'aient élevés sur l'autel, afin que ces dieux méprisables ne troublassent point par leur majesté et par leur puissance le cours de leurs iniquités et de leurs plaisirs; digne artifice de gens qui ne voulaient pas être obligés d'appréhender le châtiment de leurs crimes. Théodoret a remarqué que l'espérance de pécher impunément inspira aux Philistins la pensée d'adorer des mouches; un petit souffle, dit-il, leur suffisait pour donner la fuite à ce vil insecte, et les voilà loin des yeux de leur divinité et à couvert de ses traits : *Quem viventem flabellis expellunt ejus figuram Deum appellaverunt* (Q. 3, in IV Reg.). Un léger mouvement de l'air chassait la mouche, et le Philistin avait toute liberté. Que pouvons-nous penser, messieurs, de cette pitoyable imagination des idolâtres? Leur libertinage eût-il pu éclater d'une manière et plus ridicule et plus insensée? Etait-il vraisemblable qu'une divinité ne pût ni connaître le crime, ni punir le criminel? Et si toute divinité doit juger son adorateur, à quoi servait-il de s'imaginer qu'elle ne le pouvait pas?

La comparaison que je fais d'un chrétien avec un idolâtre vous paraît sans doute trop forte; il m'est aisé de la justifier. Pourquoi un chrétien a-t-il une foi si languissante sur les jugements de Dieu, par exemple? sinon pour se délivrer de la crainte que ces jugements lui donneraient, et ensuite pour être moins gêné dans sa conduite; il adoucit tant qu'il peut ces jugements dans sa folle imagination, afin de goûter l'impureté plus en repos; afin de se dispenser, sans remords, s'il est possible, de cette restitution; afin de différer sans danger, comme il tâche de se le persuader, sa confession et sa pénitence. Cependant, mes chers auditeurs, tant d'ima-

ginations, tant d'adoucissements qu'il vous plaira, les fausses idées du fidèle n'apporteront nul changement aux jugements infailibles et irrévocables du Seigneur. N'ai-je donc pas raison de comparer le fidèle à l'infidèle ? Loin de lui faire tort, je le ménage ; car son procédé est en un point moins soutenable que celui de l'idolâtre. Le Philistin ne croit pas, ni ne peut croire que la mouche le juge, le condamne et le punisse ; mais le chrétien a beau déguiser la vérité, il croit que Dieu le jugera, que Dieu le condamnera, que Dieu le punira ; et il n'appréhende pas ce juge inexorable : pourquoi ? parce qu'il n'en croit que faiblement la sagesse, l'équité, le pouvoir et la sentence. Il s'imagine d'affaiblir la vérité, parce qu'il affaiblit sa foi ; et parce qu'il croit peu, il pèche ; se tromper soi-même pour croire peu, et pécher parce qu'on croit peu : que puis-je vous dire de plus fort pour la condamnation du fidèle ?

Je pourrais apporter, messieurs, une quatrième preuve du peu de foi des chrétiens, laquelle suit de celles que j'ai expliquées ; c'est le petit nombre de saints que cette foi forme aujourd'hui. Cet argument est plus convaincant qu'il ne vous paraît peut-être à la première vue. Dans les premiers temps de l'Eglise, il y avait presque autant de saints que de fidèles. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout était prêt à tout moment au martyre ; et combien de vierges, combien de confesseurs cette foi sainte a-t-elle élevés au-dessus de toutes les faiblesses humaines ? C'est qu'elle fleurissait alors, et qu'elle ne ressemble point aux lumières stériles des philosophes. Les Platon, les Aristote, les Zénon et les Socrate, quel ordre ont-ils apporté sur la terre avec toutes leurs belles idées de gouvernement et de morale ? Cette foi, avec sa simplicité, avec sa faiblesse, a été plus efficace que toute la philosophie et la politique ; elle a été plus forte que les armées des conquérants les plus fameux ; il s'en faut bien que ces vainqueurs des nations aient soumis à leurs armes autant de royaumes, qu'elle en a gagné à Jésus-Christ. Aujourd'hui néanmoins l'on voit rarement que la sainteté accompagne la foi ; on le voit si rarement qu'un saint dans une ville, dans une province, est considéré avec étonnement ; on le regarde comme une merveille, comme on regarderait un étranger, qui viendrait des extrémités de la terre, et qui ne serait point fait comme le reste des hommes : Voyez-vous cet homme ? c'est un saint ; voyez-vous cette femme ? c'est une sainte ; on est étonné lorsqu'ils paraissent. D'où vient cela, messieurs ? c'est que la foi languit extrêmement dans le christianisme ; c'est que, comme je l'ai avancé au commencement de ce discours, parmi tant de personnes que Dieu par sa miséricorde a honorées de cette foi, plusieurs croient mal et plusieurs croient peu ; le nombre des fidèles qui croient comme il faut, est très-petit. Finissons.

Il me semble, chrétiens auditeurs, qu'il

se passe aujourd'hui parmi nous quelque chose de semblable à ce qui se passa en Egypte, dans le temps que Dieu disputait, pour ainsi dire, avec Pharaon, pour la délivrance du peuple d'Israël. Une des peines dont il frappa ce malheureux prince, ce furent les ténèbres. *Factæ sunt tenebræ horribiles in universa terra Egypti (Exod., X)* : des ténèbres épaisses et horribles furent répandues dans toute l'Egypte ; *ubicumque autem habitabant Filii Israel, lux erat* : tous les endroits toutefois que les enfants d'Israël habitaient, étaient éclairés. Ce fut un spectacle bien surprenant que celui-là, et pour les Egyptiens et pour les israélites. Il est croyable, messieurs, que les ténèbres des Egyptiens ne furent que dans leurs yeux, et c'est ce qui rendit le spectacle plus étonnant. Le soleil versait sa lumière, l'air en était pénétré, et ce peuple ne voyait rien ; ce n'étaient de toutes parts qu'aveugles qui tâtonnaient, et qui faisaient en plein jour tous les mouvements qu'on a coutume de faire dans une nuit bien obscure. Ces aveugles entendaient les israélites qui agissaient à leur ordinaire, comme gens qui n'étaient point dans les ténèbres ; que pouvaient-ils penser dans cette circonstance de l'obscurité qu'ils souffraient ?

D'une autre part les israélites, qui ne sentaient point de changement ni dans l'air ni dans leurs yeux, ne devaient-ils pas être bien surpris de voir leurs tyrans aveugles en plein jour, incapables d'agir, de marcher, de se pourvoir de leurs besoins ? Ceux-ci ne voyaient point de ténèbres, tandis que les autres ne voyaient point de lumière. Voilà, mes chers auditeurs, une image assez naturelle de la situation où sont les fidèles de nos jours, si nous les comparons les uns aux autres. La foi, ce soleil qui porte des rayons si vifs, si perçants, nous éclaire tous ; tous tant que nous sommes, nous avons des yeux pour voir ; il n'y a cependant que peu de personnes qui profitent et de la lumière et de leurs yeux. Ce qui est encore plus étrange, c'est que Dieu souhaite que chacun voie ; il ne faut point lui imputer les ténèbres ; il les répandit en Egypte, mais ici il les dissipe ; c'est nous seuls qui sommes les auteurs de l'aveuglement que nous souffrons.

Nous ne pouvons pas nous empêcher d'admirer les saints, qui marchent si heureusement dans la voie de la perfection, en suivant la foi comme leur guide ; malgré nous, malgré toutes les préventions du siècle, nous leur faisons la justice qu'ils méritent : nous sommes forcés en lisant leur vie et en remarquant leurs actions, de dire qu'ils avaient l'âme grande, le cœur bien fait, les sentiments nobles ; qu'ils étaient au-dessus de nos faiblesses, au-dessus de toutes les créatures ; il n'est pas jusqu'à notre amour-propre qui ne nous apprenne leur droiture, leur courage, leur constance, leur magnanimité, leur vertu et leur mérite. Mais quels sentiments les saints peuvent-ils avoir de nous, quand ils nous voient traîner dans

l'obscurité, hors du chemin du salut, en danger de nous perdre pour toujours? Voilà des gens bien malheureux, disent-ils, ils ont la lumière, et ils n'en tirent aucun avantage; où prétendent-ils donc aller? Où peuvent les conduire ces maximes mondaines qui sont la règle de leurs démarches? Hélas! messieurs, où irons-nous en effet, si nous ne voulons pas nous conduire par la foi? Pouvons-nous manquer de nous égarer et de tomber dans l'abîme? Et il n'y a nulle apparence que la foi soit notre guide puisque nous allons si mal. Oh! que nous sommes éloignés de la route que tiennent les bons fidèles! Oh! qu'il y a un grand espace entre les saints et nous! Les saints cherchent dans leur chemin des humiliations et des croix, et nous employons toute notre application à nous en défendre; nul intérêt passager, nulle créature n'est capable d'arrêter les saints dans leur carrière; et tout nous amuse dans la nôtre, jusqu'à des bagatelles, jusqu'aux choses les plus méprisables. Les saints ne tiennent point de compte de tout ce qui passe, et nous n'estimons que ce qui passe; les saints haïssent tout ce qui les éloigne de Dieu, et nous n'aimons que ce qui nous éloigne de Dieu. C'est que les saints sont de vrais fidèles, et nous de faux fidèles.

Assurez-moi, disait autrefois saint Ambroise, assurez-moi que je traite avec des infidèles, je ne serai plus surpris des obstacles que l'on oppose à la foi; je m'attends à voir mépriser la foi par un infidèle. Mais, ô chrétiens, à qui j'adresse mon discours, les infidèles se convertissent, et vous ne vous convertissez pas. *Sciam mihi adversum Gentiles esse contentionem; sed illi convertuntur: vos non convertimini* (lib. V de Fide, c. 4). Quoi donc? chrétienne compagnie, la foi vivra dans un Américain, tandis qu'elle mourra dans vous? Elle percera les ténèbres profondes de l'idolâtrie, et elle ne pourra pas dissiper les illusions de votre amour-propre; elle triomphera des passions les plus brutales d'un barbare, et elle ne pourra pas rompre dans vous l'attache ridicule qui vous déchire le cœur; elle chargera sans résistance un idolâtre de la croix terrible de Jésus-Christ, et elle ne vous détachera pas de vos plaisirs impurs et scandaleux! *Sed illi convertuntur, vos non convertimini*. A la première lueur de la foi, les idolâtres devenus chrétiens, vivent chrétiens; et vous, chrétiens dès votre enfance; et vous, avec tant de lumières, tant de grâces; malgré tant de soins, tant de sujets d'espérance, tant de motifs de crainte, vivez encore en païens.

Vous voulez aller au ciel, messieurs, prenez donc, je vous en conjure, prenez au plutôt ce bouclier brillant de la foi, qui doit vous défendre contre tous les ennemis de votre salut: *In omnibus sumentes scutum fidei* (Ephes., VI, 16). Satan, et vous tous, ses suppôts, quelle atteinte pourrez-vous donner à mes auditeurs, si en toute rencontre vous les trouvez couverts de ce bouclier? Si vous

employez les traits de l'intérêt, la foi les repoussera: elle leur apprend qu'il ne sert de rien de gagner toute la terre, si l'on perd son âme; si vous vous servez des traits de la volupté, la foi les fera tomber en vain: elle les persuade qu'à moins qu'ils ne portent leur croix, ils ne sauraient être les disciples de Jésus-Christ, et que rien d'impur n'entrera jamais dans le royaume des cieux; si vous lancez les traits de la vanité, la foi n'aura pas de peine à les briser: ne leur enseigne-t-elle pas que Dieu résiste aux superbes, qu'il les confond, qu'un Dieu nous est venu donner des leçons et des exemples d'humilité, et que nous ne pouvons rien faire de plus grand que de marcher sur ses vestiges? Ayez une foi véritable, messieurs, toutes les puissances des ténèbres ne vous enlèveront jamais à votre Sauveur; et après avoir combattu sur la terre avec ce bouclier divin et impénétrable, vous irez recueillir dans le ciel les fruits éternels de votre doctrine; c'est le bonheur, etc.

SERMON XXXI.

Sur le remords de la conscience.

Quis est hic sermo quem dixit? Quæretis me, et non invenietis.

Que vient-il de dire là? Vous me cherchez, et vous ne me trouverez point (S. Jean, ch. VII).

Remarquez-vous, messieurs, l'embarras de ces Juifs malins? Ils ne pouvaient refuser leur estime au mérite qu'ils découvraient dans le Fils de Dieu; et en même temps ils formaient tant de mauvais desseins contre sa personne, que déchirés par des mouvements si opposés, ses paroles et surtout ses menaces les mettaient toujours en peine. Ils cherchaient l'occasion de se saisir de lui pour le perdre; mais ses discours les convainquaient de la pureté de sa doctrine et de la sainteté de ses mœurs. Ils en étaient réduits à donner à tout ce qu'il disait un tour qui combattit la haute idée qu'ils étaient forcés d'avoir de lui, et qui favorisait la haine qu'ils lui portaient. Leur conscience ne pouvait accommoder leur juste prévention avec leur persécution injuste; et ils étaient accablés de ses reproches; elle les rendait malgré eux extrêmement sensibles au mal même qu'ils s'efforçaient de mépriser. Ils faisaient les insolents, et dans le fond de leur âme ils étaient percés de mille remords, et leur frayeur démentait leur insolence. Que dit-il? que veut-il dire: *Quis est hic sermo quem dixit?* Il nous annonce de grandes vérités: il fait des miracles; mais il n'y a rien d'assez clair dans sa conduite et dans ses discours: tâchons de démêler plus exactement ce qu'il est et ce qu'il prétend.

Pauvres insensés, votre déguisement, votre incertitude, vos doutes sont d'inutiles remèdes à la plaie qui vous dévore. Si cet homme dont vous examinez les réponses et les démarches avec tant d'attention, n'est ni prophète ni le Messie que vous attendez, de quoi vous tourmentez-vous? laissez-le parler comme il l'entendra, et allez votre chemin; si ses vertus et ses merveilles vous étonnent; si ses oracles vous persuadent,

qu'y gagnerez-vous à le maltraiter ? Vous hésitez ; sur quoi ? S'il vit saintement et qu'il dise vrai , il faut l'honorer , il faut l'en croire , il faut le suivre. Il vit saintement , il dit vrai , vous en convenez malgré l'envie qui vous ronge ; que prétendez-vous donc ? Etouffer cette voix qui vous crie que vous avez tort , vous n'en viendrez pas à bout , et tous les efforts que vous ferez pour vous justifier , ne serviront qu'à vous condamner avec un chagrin plus vif , à vos propres yeux. La peine intérieure d'une mauvaise conscience est une terrible peine , messieurs ; c'est la réflexion que le procédé des Juifs m'a inspirée , et que j'entreprends de développer dans ce sermon , si le Saint-Esprit daigne conduire une entreprise , où il s'agit de pénétrer dans le cœur des méchants ; demandons lui cette grâce par l'intercession de Marie : Ave.

La conscience , parlant en général , est une connaissance du bien et du mal , laquelle nous porte à pratiquer l'un et à éviter l'autre. Dieu , après les désordres que le péché a causés dans notre âme , a eu la bonté d'y laisser ce frein naturel pour nous tenir dans le devoir. D'une part , notre entendement est éclairé d'une lumière vive qui nous découvre l'horreur du crime ; d'une autre part , notre volonté sent un éloignement secret de tout ce qui peut la souiller. En quoi le Seigneur a fait éclater sa miséricorde envers nous , malgré notre révolte et les sujets qu'il avait de nous livrer à notre penchant. Le péché nous rebute naturellement , quoique le poids de notre corps nous y entraîne ; il nous effraie avant que nous le commettions : après que nous l'avons commis , il nous déchire , il bannit nécessairement la tranquillité et le repos de notre cœur. Je considérerai dans ce discours , premièrement la peine d'une âme qui veut pécher ; secondement , la peine d'une âme qui a péché. Le tourment qui précède le crime , et le tourment qui le suit : ce sont les deux points de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Afin que la vérité ait toute sa force , je veux vous prévenir d'abord sur ce que vous pourriez lui opposer. La conscience , dites-vous , peut s'endurcir jusqu'au point de s'approprier avec le péché : malheur qui n'est que trop commun parmi les personnes débauchées. J'en conviens , messieurs , et je gémis avec vous sur un signe si visible de réprobation ; car dès que la conscience se tait , le mal du pécheur n'a presque plus de ressource : *Ira est Dei non intelligere peccata* , dit saint Cyprien (*Lib. I, Epist. 3*) : il faut que Dieu soit dans une grande colère , quand le pécheur n'entend plus la voix de ses désordres. Ou le pécheur est sourd , ou sa conscience est muette. Pourquoi ? Parce qu'il n'a guère plus d'espérance de retour et de pénitence : *Ne sequatur penitentia*. Il faudrait , messieurs , un discours entier pour vous dépeindre le malheureux , qui serait dans une situation si funeste. Ah ! pécheur , vous buvez l'iniquité comme l'eau , c'est fait de vous. J'adresse mes paroles à ceux d'en-

tre vous , qui ne sont point encore tombés dans cet abîme affreux , et qui sont encore sensibles à la raison et à la grâce. Ne m'objectez donc plus que le pécheur peut en venir jusque-là que d'étouffer les cris et désarmer les furies de sa conscience : je suis d'accord avec vous là-dessus , et nous parlons pour toucher des gens qui peuvent encore être touchés. Soutenez , mon Dieu , la faiblesse de mes pensées , et réveillez dans mes auditeurs le sentiment qu'ils ont eu peut-être de ce que j'ai à leur dire.

Pour commettre un péché considérable , il faut mépriser toutes les lumières qui nous montrent notre tort , raison , grâce , foi , Evangile ; lumières qui nous mettent devant les yeux , non de simples rayons de vérité , mais des démonstrations claires et évidentes. Tout homme qui fait ce que je vais faire s'expose à être damné : donc je m'expose en le faisant à être damné. J'offense Dieu , et je puis mourir sans pénitence. Honnêteté blessée , vertu méprisée , devoir violé , je veux qu'une âme mal faite passe là-dessus à la légère ; mais quelque teinture de christianisme nous suffit pour nous représenter un Dieu irrité , un salut risqué et un enfer mérité. Vous êtes résolu de vous satisfaire , mais ne vous perdrez-vous point ? votre passion aura son plaisir , mais votre âme que deviendra-t-elle ? vous aimez votre contentement , pouvez-vous vous haïr vous-même ? vous voulez commettre ce péché , toutefois il vous donne de l'horreur , vous en prévoyez les suites. En vain vous travaillez à éloigner la vérité de votre esprit , vous la voyez ; en vain vous disputez avec vous-même pour combattre ses impressions , vous les sentez ; en vain vous usez d'artifice pour la déguiser , elle se présente à vous avec ses couleurs naturelles. Attiré d'une part , rebuté de l'autre , animé et chancelant en même temps , passionné et fidèle tout ensemble , que ferez-vous ? quel parti prendrez-vous ? vous pécherez , mais vous pécherez avec répugnance , avec horreur , accablé de peine et de crainte. Cruelle résolution que la vôtre ! ne seriez-vous pas plus heureux , mon cher auditeur , si la loi de Dieu l'emportait dans votre cœur sur votre penchant !

Le prophète-roi nous apprend par ces paroles combien coûte de peine à une âme le seul projet du péché : *Concepit dolorem* , dit-il parlant du pécheur , et *peperit iniquitatem* (*Psal. VII*) : Il a conçu la douleur , et il a enfanté l'iniquité. Il semble d'abord qu'il eût été plus naturel de dire : Il a conçu l'iniquité , et il a enfanté la douleur ; nous comprenons par notre expérience que la douleur suit l'iniquité. Non , dit saint Augustin expliquant ces mots du psalmiste , c'est une peine bien cuisante que est la source de l'iniquité , parce que le péché est comme le principe de cette peine : *Labor est semen iniquitatis* , *peccatum conceptio laboris* , c'est-à-dire il suffit de vouloir pécher pour souffrir : la première peine du péché , c'est le péché même. Raison de ceci : comme la vertu est conforme à nos lumières et naturelles et sur-

naturelles, le vice a une opposition nécessaire avec ces mêmes lumières; et une personne qui pèche, trouble, renverse ce rapport aimable que le Créateur a mis entre les connaissances et les puissances de notre âme. Elle sent cette âme, en péchant, une douleur semblable à la douleur qu'elle sentirait, si une chute ou une blessure donnait aux membres du corps une situation différente de celle que la nature leur a donnée: Un os disloqué, déboîté, un pied, une main tirés de leur place naturelle, lui causeraient une vive douleur. Il en est à peu près de la même manière à son égard, quand par son péché elle détruit la proportion qui doit être entre ses lumières et ses actions. Elle voit le bien, et elle fait le mal; par ce désordre l'âme sort de son assiette naturelle. La passion, qui doit être l'esclave, devient la maîtresse dans elle; la raison, qui devrait commander, est soumise au joug. C'est un renversement dans cette pauvre âme, lequel traîne après soi une vive peine.

Quelle horreur ne fait pas à une jeune personne la première brèche que le monde fait à son innocence! La bonne éducation, la délicatesse de la conscience, le christianisme, tout se soulève dans son âme contre cette affreuse impureté; la seule idée qu'elle en conçoit alarme sa pudeur, elle est forcée de l'envisager comme un monstre, jusqu'à ce que des discours passionnés, des complaisances tendres, des libertés agréables, des flatteries, des assiduités, des instances l'aient accoutumée à cet objet hideux. Son penchant commence-t-il à prendre le dessus sur sa vertu: Eh! mon Dieu, à quoi m'engagé-je, dira-t-elle encore? où aboutira la chaîne qui m'entraîne? la rompre lorsqu'elle sera nouée, je ne dois pas l'espérer; la serrer par de nouveaux nœuds, je désespère mon honneur et mon salut. Que deviendrai-je? Dejà plus de goût dans mes actions de piété, plus de sincérité, plus de repentir dans mes confessions, plus de docilité dans mes devoirs, plus de retenue dans mes manières, plus de sentiment des choses de Dieu. Pourquoi écouter cette personne, pourquoi chercher à lui plaire, pourquoi la trouver elle-même si agréable? Heureses années qui ne me présentiez que des plaisirs innocents, qu'étes-vous devenues! Fatal engagement, tout affreux, tout cruel que vous êtes, je vous veux et je vous aime. Que de tourments, mes chers auditeurs, pour un plaisir!

Une femme qui songe à violer la fidélité qu'elle doit à un époux, en combien de manières sent-elle son âme déchirée? La continence, qui fait son caractère essentiel, la sainteté du lit conjugal, les obligations du mariage, le déshonneur de sa famille, le tort qu'elle fait à des enfants légitimes, les suites de son adultère, elle pénètre vivement toutes ces choses. Elle ne peut s'empêcher de détester l'égarement où elle s'obstine, de haïr la personne à qui elle est sur le point de se livrer, de maudire la passion qui a abusé de sa tendresse. Un rayon de raison lui suffit pour prévoir les justes mépris d'une hon-

teuse faiblesse; voilà ma réputation à la merci d'un brutal capable de me diffamer. Cependant il faut imposer à un mari par des complaisances étudiées, il faut se rassurer devant le monde par une modestie hypocrite, il faut prendre tous les airs d'une vertu inaltérable; et si la trame de l'intrigue vient à être développée, si l'intérêt gagne le confident au rival, si une lettre perdue découvre le mystère d'iniquité, s'il faut soutenir la démarche par le sacrilège; mais enfin c'est une nécessité de couvrir son jeu: le visage n'a garde de parler contre le cœur, la contrainte doit sauver le libertinage. Chose étrange, chrétiens, la seule image du crime agite, effraie, irrite, désespère cette femme infidèle, elle le commettra pourtant. Comment, mon Dieu, pouvez-vous nous pardonner nos offenses? Vous avez voulu, par votre infinie miséricorde, que le péché portât son remède avec sa laideur, et nous y tombons; sommes-nous dignes de pardon?

Et vous, qui méditez cette injustice, quelle épreuve ne faites-vous pas des peines qui précèdent le crime? Vous ne sauriez étouffer ce principe gravé dans les esprits même les moins raisonnables, que nous ne devons pas faire à nos frères le mal que nous ne voudrions pas souffrir: vous pensez fort juste sur la nécessité et sur la difficulté de la restitution, vous avez sans doute quelque pressentiment des malédictions que le ciel a coutume de jeter sur un bien mal acquis. Vous êtes sûr que Dieu vous rejettera pour jamais de sa face et qu'il vous renfermera dans la prison éternelle de l'enfer, s'il vous trouve à votre mort possesseur de ce qui n'est pas à vous. A quoi vous sert de cacher ce papier qui condamne votre injuste et violent dessein, et d'en substituer un autre qui le favorise? A quoi vous sert de fermer la bouche à un tel et à une telle, à force de promesses ou de menaces, de présents ou de mauvais traitements? A quoi vous sert de colorer la concussion par des droits inventés, l'usure par un prétexte de pitié et de charité, la malversation par des services prétendus? Les inquiétudes, les alarmes que vous donne la crainte d'être reconnu pour ce que vous êtes; les embarras, les chagrins, les frayeurs qui vous désolent, quand vous vous imaginez de l'être en effet, vous font le caractère de l'iniquité que vous tramez. Rencontrez-vous la personne qui doit essuyer les effets de votre artificieuse et barbare avidité, alors de quelles pointes votre âme n'est-elle point piquée? Voyez-vous les préparatifs des pièges que vous tendez à la bonne foi et à l'équité: instructions, chicanes, formalités, impostures; cet objet ne vous fait-il pas tantôt pâlir, tantôt rougir, tantôt frissonner d'horreur? Vous ne sauriez échapper aux reproches amers de l'injustice, partout elle se trouve dans votre chemin; parez-moi, vous dit-elle, fardez-moi, masquez-moi, me voici avec ma laideur naturelle: telle vous m'avez conçue, telle vous m'enfanterez, et je se-

rai votre impitoyable et éternel bourreau.

Je ne sais, chrétiens auditeurs, comment nous sommes faits : les peines légères que nous trouvons à servir Dieu nous rebutent, nous fatiguent, nous font abandonner notre salut, et les peines insupportables que nous trouvons à l'offenser ne nous empêchent point d'aller notre train ordinaire et de nous perdre. Nous souffrons, nous sommes mécontents, malheureux, lorsqu'il s'agit de contenter nos passions : n'importe, il faut poursuivre notre point et leur accorder tout. Nous sommes consolés, tranquilles, animés par l'onction de la grâce, soutenus par l'espérance du ciel, lorsque nous prenons sur nous ce que la loi de Dieu demande ; il n'en est rien de plus pour cela : plutôt que de nous gêner tant soit peu, nous aimons mieux risquer notre éternité. La raison s'efforce de nous retenir, la foi nous représente le péril que nous courons, les inspirations du Saint-Esprit nous portent à prendre la bonne voie ; nous franchissons toutes ces barrières pour être infidèles à Dieu. Ainsi, dit saint Ambroise, nos péchés, selon l'expression d'un prophète, nous dominent, nous trahissent et nous vendent à nos ennemis : *Sine venditore vendimur, ut dixit propheta : vendiderunt nos, et dominantur nobis* (in *Psal. XXXVII*). A quel prix nous vendent-ils ? au prix de notre réputation, de notre repos, de notre âme. A qui nous vendent-ils ? à des tyrans inhumains, qui, après nous avoir chargés de mille pesantes chaînes durant la vie, nous livrent à une mort éternelle.

Ce ne sont pas seulement les lumières de notre entendement qui nous tourmentent avant le péché, ce sont encore les affections de notre volonté. La volonté, tout aveugle qu'elle est, ne laisse pas de tendre toujours à un bien véritable et souverain, et d'avoir un sentiment secret des biens faux, trompeurs et indignes d'elle : son étendue, sa capacité naturelle lui donnent ce discernement de ce qui peut ou contenter ou irriter son désir. Gloire, richesses, délices, que la cupidité lui présente, tout ce qu'elle recherche avec plus d'ardeur, cette volonté ne pourra jamais être satisfaite que de Dieu : toute autre chose la laissera dans l'inquiétude et dans l'indigence. Peut-être, pécheurs, pourrez-vous l'amuser quelques moments par le tumulte de vos passions, mais la surprise ne servira qu'à la révolter contre vous ; toujours altérée, toujours affamée, jusqu'à ce que Dieu remplisse ses désirs, elle se vengera de votre imposture en cent manières différentes.

C'est pour cela, comme l'a remarqué Tertullien, que vous ne sauriez pécher sans crainte : *Nullum maleficium sine formidine est, quia nec sine conscientia sui* (*Lib. IV adv. Marcion.*, c. 17). Vous ne chercherez qu'en tremblant votre contentement dans le crime, et vous serez aussitôt punis de votre égarement ; vous souffrirez des peines intérieures et des peines extérieures ; intérieures, parce que le péché prend sa source au dedans

de vous ; extérieures, parce que souvent son succès dépend d'une infinité de circonstances qui ne peuvent se ménager que par des mouvements fâcheux et violents. Les pécheurs ont d'ordinaire d'autres intérêts que de souiller leur âme par des pensées criminelles : la satisfaction de leurs sens, les avantages de leur fortune, le contentement de leurs passions entrent presque toujours dans leurs projets ; pécher sans viser à autre chose qu'à pécher, ce serait l'effet d'une monstrueuse perversité. L'ambition, l'injustice, l'impureté, la vengeance naissent dans le cœur ; mais on peut dire, en un sens, qu'elles ne s'y arrêtent pas, elles cherchent hors de lui de quoi se satisfaire. Il est donc nécessaire d'agir pour arriver à leur but, de souffrir, pour ainsi parler, la peine du crime, et tout ensemble la peine de criminel.

Voyons, dans un exemple, comment la volonté se révolte contre le pécheur qui prétend la contenter en l'éloignant de Dieu. Un homme s'est mis dans l'esprit d'amasser de grands biens ; de faire une puissante maison par quelque voie qu'il en puisse venir à bout. Aussitôt s'accomplissent dans lui ces paroles d'Isaïe : *Impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest : et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum* (*Isa.*, LVII) : Les méchants sont comme une mer agitée, qui ne peut se calmer, et dont les flots vont se rompre sur le rivage avec une écume sale et bourbeuse. Cette mer ne s'apaise point, et cette tempête ne sert qu'à faire de l'écume et à amasser de la boue. Ainsi la mer voisine de nos rivages que pourrait-elle nous apporter par ses ondes irritées, sinon les ordures des rivages barbares d'Afrique ? Image sensible de ce que vous promettent tous les mouvements que vous vous donnerez pour accumuler des richesses étrangères ; comment pourraient-ils remplir la capacité de votre cœur ? Mais il n'est pas question de cela : il s'agit de la tempête dont votre cœur sera agité, pour faire cet amas projeté.

Saint Jean Chrysostome apporte deux raisons pourquoi elle est si opiniâtre et en même temps si violente : *Perpetua in ejus animo tempestas est : et reciprocantes fluctus et contrarii* (*Hom.*, XX, in *Genes.*). Les flots se suivent toujours ; et les flots se combattent toujours. Les flots se suivent toujours. Une pensée est suivie d'une autre pensée ; un dessein d'un autre dessein, une intrigue d'une autre intrigue. Les événements qui arriveront, échappent à la prévoyance, et les événements qui n'arriveront pas l'occupent. Une fausse confiance renverse le projet qu'une injuste défiance avait ébranlé. Le doute présente divers partis ; et l'empressement prend souvent le plus mauvais. L'incertitude trouble la joie que l'espérance avait apportée. Tout ce que l'on gagne par un succès, c'est d'allumer un nouveau désir. Combien de fois une timide modération doit-elle raccommode ce qu'une ardente avidité avait gâté ? Veiller avec ennui, attendre avec impatience, promettre avec chagrin, feindre

avec artifice, mentir avec effronterie, tromper avec crainte, demander avec lâcheté, donner avec regret : digne occupation d'une personne qui sacrifie son âme à sa fortune et déshonore sa noblesse par ses attaches.

Les flots se suivent toujours, mais les flots se combattent toujours : *Reciprocantes fluctus et contrarii*. L'on veut paraître, et l'on ne veut pas dépenser ; l'on se pique de générosité, et l'on descend à des bassesses infâmes ; l'on aime sa servitude, et l'on hait ses maîtres ; l'on condamnera demain les démarches d'aujourd'hui ; l'on fuit l'engagement que l'on cherche, c'est tout à la fois un désintéressement forcé qui prodigue, et une avarice qui est acharnée au gain ; une souplesse qui ploie, et un attachement qui s'obstine ; une amitié qui grimace, et une aversion qui rampe. O la triste vie ! *Reciprocantes fluctus et contrarii*. Oh ! qu'il en coûte de vouloir détourner son cœur de Dieu pour l'attacher aux créatures !

Si je considère les mouvements extérieurs de ce malheureux esclave d'un intérêt criminel, il me semble voir un de ces insensés dont il est parlé dans l'Ecclésiaste, lesquels étaient en action pour élever une tour jusqu'au ciel (Gen., XI). Quel oubli de leur Créateur ! Quel attentat contre le Tout-Puissant ! Quelle extravagance de petits vers de terre, entêtés d'eux-mêmes et des créatures ! Mais les voilà d'abord empressés à bâtir des fourneaux, à préparer de la terre, à faire du ciment et à cuire de la brique ; toujours brûlés de l'ardeur du soleil et du feu de leurs fourneaux ; toujours couverts de poudre et de boue ; toujours les yeux remplis de fumée ; toujours les mains sales et le visage crasseux et barbouillé, suant, travaillant sans relâche. Que prétendent-ils ? *Celebremus nomen nostrum* ; ils veulent faire parler d'eux dans le monde ; ils veulent se faire une maison qui les mette à l'abri de la foudre ; hélas ! ils en seront plus méprisés sur la terre, ils en seront plus près de la foudre, et plus exposés à la vengeance du ciel. Vous savez, chrétiens, la manière humiliante dont Dieu confondit leur ridicule vanité.

Telle est la conduite, tel est le sort du pécheur qui désobéit à Dieu, qui compte son âme pour peu de chose, qui n'épargne pas le crime pour s'enrichir. Supputations, contrats, voyages, entreprises, procès, fourberies, violences, larcins, concussions ; c'est là son occupation ordinaire ; et il n'a point encore atteint le bonheur qu'il cherche ; car c'est le propre de l'iniquité de regarder un crime seulement comme une voie pour aller à un autre crime ; elle se trouve toujours au commencement de sa carrière, jamais rassasiée, jamais contente.

Et que sera-ce que cette âme terrestre, si après tant de mouvements qui la rendent coupable en tant de manières, le Seigneur vient à dire : *Succidite arborem, et præcidite ramos ejus, excutite folia ejus et dispergite fructus ejus* (Dan., IV). Coupez cet arbre, coupez les branches de cet arbre, secouez ses feuilles, abattez et dispersez ses fruits, cette fortune naissante,

qu'elle tombe ; ce dessein si heureusement concerté, qu'il soit renversé ; cette maison qui s'élève, qu'elle fonde par terre ; ces enfants qui s'établissent, qu'ils meurent ; ce fonds, triste fruit de tant de peines, qu'il ne rende rien ; ces personnes qui ont été si cruellement trompées, qu'elles ouvrent les yeux sur le tort qu'on leur a fait, et que de toutes parts elles intentent des procès ; ces papiers, source féconde de tant d'iniquités, ce fondement fragile de tant de frivoles espérances, qu'ils soient enlevés, qu'un incendie les dévore. L'ouvrier enfin de cette trame abominable d'injustices, qu'une infirmité honteuse, qu'une maladie habituelle le fasse sécher de langueur, et le retienne dans les ténèbres jusqu'à la mort. Si le Seigneur vient à prononcer ces paroles foudroyantes, voilà le malheureux réduit à sentir le vide de son cœur, à désirer ce qu'il ne peut obtenir, à regretter une peine inutile à sa passion et funeste à son âme.

Ah ! mes chers auditeurs, résolvez-vous à vivre chrétiennement, attachez-vous à Dieu, et vous serez à couvert de ces contradictions amères, de ces accablantes incertitudes, de ces combats mortels qui vous agitent et qui vous déchirent. Vos peines vous apprennent ce que vous devez penser de la vertu ; pourquoi voulez-vous vous tromper vous-mêmes ? Votre propre expérience vous convainc de la vérité, et vous demeurez dans l'erreur, et vous aimez votre égarement ! Il est bien étrange que l'horreur dont nous sommes forcés d'envisager le crime, avant que de le commettre, ne puisse pas nous retenir. Avez-vous jamais bien considéré cette humiliante réflexion ? Nous nous permettons l'action que nous condamnons et qui nous rebute. Voilà une corruption d'esprit et de volonté, dont la seule idée devrait nous suffire pour défendre notre innocence ; car il faut être bien méchant pour le devenir par une résolution formée malgré toutes les lumières qui nous montrent ce qu'elle a de hideux. Avouez, chrétiens, que c'est là à vous un grand sujet de confusion. Vous vous trompez vous-même, me direz-vous, on n'y regarde point de si près ; on ne fait point tant d'attention à ce qu'on connaît et à ce qu'on veut, lorsqu'on se dispose à pécher. Permettez que je vous réplique que je ne me trompe point ; je soutiens que vous ne sauriez vous empêcher de voir le vrai et le faux, le bien et le mal ; et une erreur volontaire dans un sujet, où il y va de l'honneur de Dieu et de votre salut éternel, quelle excuse.

Qu'attendre, dit saint Ambroise, qu'attendre d'un homme qui fait si peu de cas de lui-même, qui s'étudie à s'imposer et à s'étourdir par le mensonge ? *Cui idoneus videri potest, qui sibi vilis est* (In Psalm. XXXVIII) ? Après tout, vos lumières, vos affections, tous les mouvements de votre âme combattent votre procédé. Vous n'êtes point faits pour la terre ; votre âme n'est point préparée pour le vice ; malgré le dérèglement de vos inclinations ; tout vous crie sans cesse aux oreilles qu'il faut servir le Seigneur, qu'il faut se sancti-

fier : que hors de là point de contentement, point de repos, point de solide plaisir. Vous l'avouerez, je l'espère, après que vous aurez ouï ce qu'il me reste à vous dire sur la peine qui suit le crime. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Tout le monde souhaite d'être content : mais le pécheur, dit saint Augustin, ne saurait le devenir. Voici comme il explique sa pensée. Il y a trois désirs divers de son contentement, l'un est satisfait : c'est le désir des bienheureux qui possèdent Dieu dans le ciel ; l'autre commence à l'être : c'est le désir des justes qui vont à Dieu sur la terre ; le troisième ne l'est jamais, ni ne peut l'être : c'est le désir des méchants qui ne vont pas à Dieu durant leur vie, ni ne posséderont pas Dieu après leur mort. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que le prophète a dit, que le désir des pécheurs périra : *Desiderium peccatorum peribit* ; c'est-à-dire que le pécheur n'aura jamais que la peine de désirer, et la peine de désirer en vain.

Sans m'arrêter à faire des réflexions hors de mon sujet, j'avance, messieurs, qu'il suffit d'être pécheur pour être malheureux : pourquoi ? parce que le pécheur porte avec son péché une espèce d'enfer dans lui-même. *Eduxisti ab inferno animam meam*, disait David, après avoir obtenu le pardon de son péché : Seigneur, vous avez tiré mon âme de l'enfer. Quel était l'enfer de David ? demande Hugues le cardinal, c'était son péché ; *Ab inferno, id est a peccato*. L'on peut dire que Dieu est vengé en deux manières des outrages du pécheur ; il se venge lui-même dans l'enfer qu'il a allumé, et le pécheur le venge dans l'enfer que sa conscience traîne avec elle. Si vous m'écoutez avec attention, messieurs, vous trouverez peut-être assez de rapport entre les tourments de ces deux enfers. Nous n'avons qu'à examiner la peine d'une conscience criminelle.

Premièrement, peine nécessaire, on ne saurait l'éluder : un damné porte son enfer partout. La conscience ne peut empêcher son remords ; et si elle ne peut empêcher son remords, elle ne peut pas non plus empêcher son supplice : l'un suit infailliblement de l'autre. Le péché est un mal connu : la conscience condamne nécessairement le mal qu'elle connaît. Ce jugement, dit saint Jean Chrysostome, est un jugement naturel, inséparable du péché : *Non interit iudicium conscientiae : est enim naturale et a Deo institutum*. Comme la nuit succède au jour, comme le froid et la chaleur accompagnent la fièvre, l'aiguillon, le ver de la conscience suit le péché, et pique, ronge le pécheur jusqu'à ce que son péché soit effacé. Or, l'opposition qui est entre la conscience et le péché durant toujours, la peine du pécheur est inévitable. Vous qui, dans le temps que je parle, voyez en face ce péché secret, avouez-le que vous ne sauriez échapper à votre enfer. Vous vous imaginez peut-être, chrétiens auditeurs, que les libertins rient, se divertissent, parce qu'en effet ils goûtent la joie : ils rient, ils se divertissent pour éloigner, s'il

était possible, leurs abominations de leur pensée. Au milieu de leurs plaisirs, ils ressemblent, dit l'Écriture (*Prov., X*), à un homme qui a de la fumée dans les yeux ou qui a les dents agacées. Ces incommodités, quoique trop légères pour être comparées au tourment de la conscience, ne laissent pas de troubler les plus agréables délices. Quelle impression ne doit pas faire dans leur âme un crime dont ils sont forcés de détester l'horreur, et qui les expose, à tous les moments, aux rigueurs d'un juge infiniment plus terrible que la conscience !

Secondement, peine sans soulagement : un damné souffre toujours le même feu et le même ver. La douleur du corps peut s'adoucir par la raison, par l'espérance, par la grâce, par les remèdes ; l'on a de bons intervalles : ce n'est pas toujours la même violence. Mais qu'est-ce qui pourrait adoucir le tourment d'une mauvaise conscience ? La raison ? elle en est l'auteur, parce qu'elle désapprouve le mal. L'espérance ? tant que le péché sera péché, il n'y a pas de guérison à attendre. La grâce ? quel blasphème, mon Dieu, si nous venions à penser que votre grâce peut favoriser nos crimes ! Les remèdes ? il n'y en a pas d'autres que la pénitence, mais pénitence que le coupable ne fait pas. Cet usurier cruel, qui s'est engraisé du sang des peuples, se livre à une licence débordée, et répand dans la débauche ce que la rapine lui a apporté ; il s'imaginer de se dérober, par les infâmes excès où il se plonge, aux infâmes injustices qui le poursuivent. Cette femme mondaine encore souillée de ce crime secret, fruit abominable de tant de pénibles intrigues, tâche d'en effacer l'idée par la confidence, par la conversation, par le jeu, par les repas, par les parties de plaisir, par des éclats de rire messéants et dissolus, par les raffinements d'une impudente volupté. Pauvres malheureux ! le bourreau qui vous suit est toujours également impitoyable.

Vous pourriez échapper, dit saint Augustin, à tout autre persécuteur qu'à la conscience. Vos amis vous trahissent, vos proches vous abandonnent, vos ennemis vous pressent, vous traitent sans pitié : si vous êtes bien avec Dieu, votre conscience sera pour vous un retranchement assuré, un asile tranquille contre vos disgrâces : *Si autem ibi quies non fuerit, quid facturus est homo ? quo confugiet* (in *Psal. XLV*) ? D'une province, d'un royaume, vous pourrez vous retirer dans une autre province et dans un autre royaume ; de la ville, vous irez à la campagne ; de la campagne, vous retournerez à la ville ; dans la ville, vous trouverez une maison ; dans cette maison, des cabinets secrets pour vous sauver des menaces, des reproches et des coups. Le pécheur peut aller où il lui plaira : *Et sequitur tribulatio* ; sa crainte et sa peine n'en diminuent point : notre forçat traîne partout sa pesante chaîne. Partout le pécheur est son ennemi, parce que partout il est pécheur. *Quocumque fugerit se, talem trahit post se : et quocumque ta-*

lem traxerit se, cruciat se : De là, continue saint Augustin, il ne lui reste qu'à se renfermer dans l'intérieur de son cœur. Ah ! là même est le crime qu'il fuit ; là est la source du tourment qui le désespère. Que fera-t-il donc ? il faut qu'il souffre toutes les rigueurs de son persécuteur.

Du moins s'il pouvait ignorer, oublier, déguiser son crime, perdre de vue ce tyran inexorable qui l'accable. Job n'eût point été si malheureux s'il n'eût pas su tous les sujets qu'il avait de s'affliger ; mais des débris de sa fortune, des ruines de ses maisons, s'échappaient toujours quelqu'un pour lui en porter la nouvelle. *Sonitus terroris*, disait un de ses amis, *semper in auribus illius* (Job, XLV) : Ses oreilles sont toujours frappées d'un son de terreur. Rien n'est capable de calmer cette âme irritée contre elle-même. D'où vient, misérable pécheur, que les caresses de cette personne si aimable, si chère, ne vous touchent point ? Ah ! funestes caresses, qui ont ouvert mon cœur à mon bourreau ! Cette affaire si épineuse et si importante vous réussit : tels succès m'ont conduit à l'injustice qui me déchire. Vos amis vous environnent et vous présentent les délices les plus agréables : je ne sens que trop ce que me coûte la complaisance criminelle que j'ai eue pour leurs passions. Vos confidents sont sûrs, et vous pouvez tout entreprendre et tout exécuter sans défiance : vils et cruels complices du péché qui me ronge le cœur, je ne suis redevable que de mon supplice à leur fidélité. Vos enfants s'établissent heureusement, votre maison devient tous les jours plus opulente : triste bonheur où je ne suis arrivé que par les voies de l'iniquité. *Sonitus terroris semper in auribus illius*. Je suis en santé : et je puis mourir à l'heure même pour être damné. Dieu me souffre sans dire mot : et si c'est pour me perdre, pour me réprouver sans pitié ! Le monde ignore mes dérèglements : que m'importe, si le Seigneur doit les punir par un enfer ? Je coule mes jours dans tous les agréments de la vie : quels agréments ! quelle vie ! si je dois être banni du ciel. *Sonitus terroris semper, semper in auribus illius*.

Troisièmement, peine sans relâche : un damné est toujours également tourmenté, toujours également faible pour résister à ses douleurs ; et ses bourreaux sont toujours également forts, également furieux pour le faire endurer. Juste ciel ! comment le pécheur à qui il reste un peu de conscience passe-t-il les jours et les nuits ? Que d'agitations cruelles ! que de troubles cuisants ! que de songes épouvantables ! que de terribles pensées ! Ferme-t-il les yeux pour dormir, la dernière chose qu'il voit, c'est son crime ; ouvre-t-il les yeux pour veiller, le premier objet qui paraît devant lui, c'est son crime ; son sommeil est-il interrompu durant la nuit, voilà aussitôt cette injustice criante, cet adultère affreux qui viennent se montrer ; s'il s'occupe de son domestique et de ses affaires, s'il agit pour remplir les fonctions d'une charge, l'injustice, l'adultère, ne le

quittent point : comme une personne qui aurait un chancre sur la poitrine serait forcée d'endurer sans cesse la laideur, la puanteur, la honte, toute l'horreur de son mal.

Ce serait à ce père un grand sujet de consolation, de se voir environné d'une famille aimable, d'enfants bien faits, modestes, de bonnes inclinations et de bonnes mœurs ; il compterait pour rien les soins pénibles qu'il donne à leur éducation ; mais cette malversation, ce commerce vient lui ravir sa joie, et le plonger dans une tristesse farouche et insupportable. Ce même péché qu'il a ménagé avec tant de circonspection, médité avec tant de sang-froid, commis avec tant d'empressement, le rend haïssable à tout le monde et à lui-même. Femme, enfants, amis, domestiques, ont à essuyer auprès de lui mille rebuts et mille emportements. Ce serait un doux contentement à cette mère, de voir une chère postérité en état de soutenir ses peines, ses épargnes et ses vœux ; mais cet engagement criminel ne lui permet pas seulement de réfléchir sur les effets de cette miséricorde, qui a opposé tant de faveurs à tant d'égarements. Le péché qui l'a fait oublier, était aventure, galanterie, amitié, faiblesse, complaisance ; il est devenu un monstre hideux qui la pousse à se précipiter, à se noyer, à se poignarder ; et la vertu du mari, l'innocence des enfants, la douceur et la fidélité des domestiques le lui reprochent à tous moments et lui disent qu'il est tel.

Le pécheur, messieurs, a bien plus de raison que n'en avait Job, d'adresser à Dieu ces paroles : *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* (Job, XIII). Vous ne cessez, mon Dieu, de graver dans ma conscience, des sujets d'amertume contre moi ; il semble que vous vouliez me consumer par le souvenir des péchés de ma jeunesse. Je noue des liaisons tendres, pour couler agréablement mes jours ; je tâche d'avoir toujours quelque passion nouvelle qui m'occupe : *Scribis* ; et vous écrivez dans ce temps même ma condamnation dans mon cœur. Je me plonge dans le tumulte du monde, dans l'embarras des affaires, dans les mouvements des compagnies : *Scribis* ; et vous, vous me préparez des remords cuisants. J'entreprends des voyages de plaisir, je me livre aux excès du jeu et des repas : *Scribis* ; suis-je abandonné à moi-même dans la solitude, je trouve que vous avez tracé au fond de mon âme une vive image de mon dérèglement. Je cours là où la volupté m'appelle ; je forme mille projets divers, pour détourner mon esprit de la terreur de vos jugements : *Scribis* ; en vain je tâche d'effacer l'idée de mon péché, vous la marquez avec des couleurs voyantes qui me le mettent malgré moi devant les yeux. Je continue de vous offenser : *Scribis* ; vous continuez d'écrire mes offenses d'un style amer. Après tout, mon Dieu, je ne veux pas mourir sans avoir fait pénitence ; mais un peu de repos durant mes belles années : *Scribis* ; non, vous avez toujours la plume en main pour marquer mes péchés, et pour

m'obliger à m'en repentir sans délai. Puis-que j'ai l'audace de douter, de plaisanter sur les vérités de la religion, laissez-moi vivre tranquille dans le danger que je veux bien courir : *Scribis* ; je ne puis me mettre à couvert du trouble et de la frayeur ; je sens que vous remplissez mon âme d'une amertume nouvelle.

Scribis, scribis contra me amaritudines. Dans le temps que je trouve cette personne si aimable, vous me dites qu'elle est l'objet de votre vengeance, et le suppôt du démon pour me précipiter en enfer ; lorsque je goûte la joie qu'un gain injuste m'avait donnée, vous me faites souvenir de cette sentence irrévocable que vous porterez contre moi. Du moins, mon Dieu, épargnez-moi le regret des désordres de ma jeunesse ; mais, *consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* ; parce que je n'ai pas encore effacé par mes larmes, mes anciens péchés, vous en renouvelez à tout moment la peinture pour me faire sécher de chagrin. Jamais une conscience qui soit calme ; jamais un plaisir qui soit pur ; jamais un jour qui soit serein ; jamais de relâche : *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.* Profitez de votre tourment, chrétiens, faites pénitence ; réconciliez-vous avec Dieu ; éloignez le péché de vous par votre douleur ; ne souffrez pas inutilement une si vive peine : c'est la miséricorde de votre juge qui répand l'amertume dans votre âme, pour vous faire souhailer, pour vous faire mériter les douceurs de sa grâce et de sa tendresse.

En quatrième lieu, peine universelle qui, comme celle des damnés, renferme en quelque manière les peines de toute espèce, de tous les temps et de tous les lieux. L'Écriture et les Pères de l'Église nous représentent la conscience comme un tribunal, où elle est elle-même l'accusateur, le témoin, le juge, le bourreau, le supplice et le coupable. Quelle peine, quand on est accusé par un ami, par un autre nous-même ! C'est le pécheur qui est forcé lui-même de s'accuser, et de s'accuser avec aigreur, avec amertume, dit saint Jean Chrysostome : *Conscientia acerba et amarulenta accusatrix* (*Hom. 3, de Verb. Isa.*). Quelle peine, quand malgré les efforts que l'on fait pour colorer son crime, on se trouve convaincu et sans réplique ! Ce sont les propres yeux du pécheur qui témoignent contre lui : *Nullus molestior oculus suo cuique*, dit saint Bernard (*Lib. V de Cons.*). Quelle peine, lorsqu'un juge ne nous marque point de pitié ! Le pécheur se condamne lui-même avec une extrême rigueur : *Nullum severius judicium quam domesticum*, dit saint Ambroise (*Lib. VII, ep. 47*). Quelle peine, quand on ne peut obtenir le moindre adoucissement dans la sentence prononcée contre nous ! Le pécheur, dit le même saint Père, se tourmente avec la même sévérité dont il se juge : *Unusquisque animum suum severum judicem,..... et vindicem criminis habet* (*Ibid.*). Quelle peine, lorsqu'on ne se contente pas d'un supplice, et qu'on voudrait nous les faire tous endurer ! Le pécheur s'ac-

cable lui-même d'un nombre infini de tourments, c'est la pensée de saint Jean-Chrysostome : *Peccator post facinus obambulat, sustinens innumerabiles penas.* Selon l'expression du Saint-Esprit et des saints docteurs, sa conscience le pique, le fouette, le bat, le mord, le déchire, le ronge, le brise, le tue, le désespère. J'en appelle à l'expérience de chacun de vous.

Le pécheur, comme l'a remarqué saint Ambroise, souffre non-seulement ses propres peines, mais en quelque manière les peines de tous les autres pécheurs : *Conscientia offenditur, cum alius castigatur, et in alieno vulnere semper ipsa percussur.* Un tel meurt d'une mort subite ; ne sera-ce point là ma destinée ? Cette maison est renversée, la mienne durera-t-elle ? Cet impudique passe une vieillesse infâme dans la misère et dans la douleur ; selon toutes les apparences, je ne serai pas moins malheureux. Cet injuste avare se voit dépouillé de ses larcins ; c'est à quoi je dois m'attendre.

Le pécheur souffre, non-seulement les peines qu'il est obligé en effet de souffrir, mais même des peines qu'il ne souffrira point et qu'il se fait lui-même de son plein gré. Le Seigneur, dit l'Écriture, marchait dans le paradis de délices. Adam et Eve, après leur péché, crurent l'entendre qui parlait, quoiqu'il ne parût point encore : *Cum audirent vocem Domini Dei deambulantis in paradiso, abscondit se Adam et uxor ejus* (*Gen., III*). Dieu offensé ne fait ni reproches ni menaces, il ne dit mot ; et le pécheur est effrayé de sa voix terrible et menaçante. Caïn, après avoir tué son frère Abel, erra tremblant sur la terre ; Dieu lui a imprimé un caractère pour la défense de sa vie ; il est seul dans les contrées qu'il habite ; il n'y a d'homme que lui : *Cum adhuc percussor deesset*, dit saint Ambroise (*In Psal. XXXV*) ; et Caïn appréhende d'être tué ; il lui semble rencontrer partout des assassins armés pour se défaire de lui.

Si le pécheur entend gronder le tonnerre sur sa tête, il s'imagine que la foudre est prête à le frapper ; si la terre tremble sous ses pieds, il lui semble qu'elle va s'ouvrir pour l'engloutir. Il n'en faut pas tant pour aigrir sa plaie ; une parole qu'il entendra en conversation ; un trait d'histoire qui n'aura même nul rapport à l'état présent de sa conscience, sera capable de le percer de terreur. Vous le verrez inquiet, trouble, pâle, durant un sermon ; un visage comédien ne saurait cacher l'agitation de son âme. Toutes les créatures lui paraissent déchaînées pour le tourmenter, et sa frayeur n'est point vaine. Que peut espérer, que ne doit pas craindre un ennemi de Dieu ? Après toutes ces alarmes, Dieu, dit-il, me pardonnera-t-il jamais ? Je suis indigne de sa miséricorde, je suis à la merci de sa justice ; je n'ai de ressource que son pardon et ma pénitence. Ce pardon, j'en suis réduit à l'attendre d'un juge souverain et irrité ; cette pénitence, je ne puis l'entreprendre, beaucoup moins l'accomplir, à moins que ce grand Dieu offensé n'y ait pa-

tié de moi. Et après même ce pardon, après cette pénitence, un amer repentir succédera encore à un remords cuisant et cruel ; il suffira au pécheur d'avoir été pécheur pour pleurer jusqu'à sa mort.

Qu'est-ce donc qui rendra la tranquillité à cette pauvre âme ? Confidences, concerts, festins, spectacles, jeux, intrigues, vous charmez peut-être une mélancolie naturelle, une humeur sombre, le chagrin qu'a causé une vanité humiliée, un intérêt combattu ; mais les larmes seules pourront calmer cette tempête que le péché a excitée ; et ces larmes, comme je viens de dire, ne cesseront peut-être qu'avec la vie. Je me représente donc un pécheur, messieurs, comme un criminel qui se voit à la veille d'être exécuté. Il prévient la mort par l'horreur vive qu'il en conçoit ; il la souffre en quelque manière autant de moments qu'il l'attend ; rien ne le rassure, rien ne le distrait du mal qui le menace, rien ne console sa douleur ; au contraire, tout irrite, tout désespère sa crainte ; quoique les juges puissent être trompés ou touchés de compassion ; quoique ses bourreaux puissent s'adoucir et le ménager ; quoique digne de la mort qu'il attend, il puisse la regarder d'un œil ferme, comme un mal inévitable. Soulagement qu'un pécheur ne peut avoir, puisque sa conscience ne lui pardonne rien, et que son péché l'expose toujours aux mêmes maux. Va, misérable Caïn, va ; porte partout ce tribunal insupportable, où tu es sans cesse accusé, condamné, puni ; va, et que l'image de ton crime ne s'éloigne jamais de tes yeux et de tes oreilles : tu as péché, c'est assez pour être malheureux.

Enfin, peine éternelle comme la peine des damnés. Mais, non, mon cher auditeur, la vôtre ne le sera pas : vous pleurerez votre péché, vous satisferez à la justice divine par la pénitence, vous serez désormais fidèle à Dieu ; et vous vivrez dans la confiance et dans la joie. Fallait-il pour ce plaisir, pour cette liberté, pour cet intérêt, pour cette parole, dont il ne vous reste que la honte et le regret ; fallait-il vous priver des bonnes grâces de Dieu et du repos de votre cœur ? fallait-il vous exposer à tant de maux ? Un peu de contrainte vous en aurait garanti ; un peu de christianisme aurait défendu votre vertu. Je m'aperçois bien que j'augmente votre tourment par mes paroles ; votre peine croît, vos yeux me le disent, dans le temps que je m'efforce de vous la dépeindre. En vain vous vous composez pour cacher votre inquiétude. Je veux bien vous pardonner cette dissimulation ; mais je ne saurais vous pardonner le silence que vous voudriez peut-être imposer à cette voix qui crie au fond de votre âme. Ne m'imputez point, je vous prie, le supplice que vous endurez ; s'il ne tenait qu'à moi de vous réconcilier avec Dieu et avec vous-même, je le ferais sans délai, je le ferais avec plaisir, quoi qu'il m'en dût coûter.

C'est ce maudit péché qui est le bourreau impitoyable de votre cœur. Allez vous jeter

aux pieds d'un prêtre pour le confesser, pour le détester : la confession sera pour vous un port assuré, où l'orage cessera infailliblement. Pourquoi avez-vous tant attendu d'apaiser cette tempête qui vous menace de l'abîme ? Combien de fois avez-vous ouï le Seigneur, qui vous disait, c'est l'interprétation de saint Augustin : *Venite ad me omnes qui laboratis (in Psal. XIII)* ; votre péché vous accable de mille maux, il vous déchire, il vous persécute, il vous désespère ; vous êtes toujours aux alarmes, point de repos pour vous. Que ne vous jetez-vous entre les bras de ma miséricorde ? Venez, ma grâce vous fera vivre content ; vous me servirez avec un contentement que vous préférerez à tout autre bien ; vous sentirez les effets de ma protection ; la vertu vous sauvera des traits de ma colère et des furies de votre conscience : venez, je vous y exhorte, je le souhaite, rapprochez-vous de moi ; vous trouverez un bon Maître qui brûle du désir de vous rendre heureux.

Mon cher auditeur, vous n'avez pas daigné répondre à l'invitation du Seigneur ; vous avez méprisé toutes ses caresses, qu'avez-vous gagné par votre ingrate obstination ? dites-le aux pieds de cet autel : rien que de nouveaux tourments, de nouveaux sujets de crainte et de désespoir. Hélas ! vous auriez pu fermer votre cœur à ce tyran qui le consume de tristesse ; vous ne l'avez pas fait ; vous pouvez chasser ce tyran de votre cœur ; aimez-vous mieux l'endurer les pointes dont il vous perce ? Je ne puis me persuader que vous soyez ennemi de vous-même jusque-là ; vous n'avez déjà que trop éprouvé sa cruauté.

Si vous vous imaginez que les autres pécheurs passent d'agréables jours, et que, comme eux, vous pourrez vivre tranquilles ; ne vous en fiez pas à vos yeux, vous dit saint Ambroise : *Vides convivium peccatoris ; interroga conscientiam ejus.... intueris lætitiā : introspecte ulcera (lib. I, Off., c. 12)*. Vous les voyez dans les excès des jeux et des repas, dans la licence du siècle ; interrogez leur conscience, et informez-vous de la part qu'elle prend au plaisir. Vous les voyez sous de riches parures, au milieu des compagnies enjouées, plongés dans ce brillant fracas du monde ; portez vos regards jusque dans leur cœur, pour y découvrir d'horribles ulcères, qui empoisonnent toutes leurs délices ; mais ils se vantent de leurs crimes, c'est qu'ils voudraient étouffer le remords ; ils voudraient s'accoutumer à voir l'image de leurs désordres ; et plus ils s'efforcent d'en éloigner l'idée ou de la souffrir sans trouble, plus leur conscience les leur reproche, plus ils en sont tourmentés.

Je vous presse, messieurs, pour vous obliger de rappeler la paix dans vous ; pardonnez ma déliance à mon zèle ; à l'heure que je parle, je n'en doute plus, votre contrition est si grande, si sincère, si vive, que vous avez effacé votre péché, et qu'il ne vous reste plus qu'à soutenir votre douleur par le sacrement de pénitence. Ne me sachez

done plus mauvais gré de ce sermon ; vous devez être persuadés que je n'ai ouvert votre plaie que pour vous engager à la fermer tout à fait : vous êtes trop raisonnables, trop chrétiens, pour vous plaindre de mon procédé. Doutant de l'état pitoyable où vous étiez, pouvais-je m'empêcher de faire tous mes efforts pour vous soulager et pour vous guérir ? Si j'en avais usé autrement, ne m'auriez-vous pas reproché un jour ma dureté ? et Dieu ne m'en aurait-il pas puni ? Jouissez jusqu'à la mort des fruits de votre repentir ; quand les méchants pécheraient impunément, leurs plaisirs passeraient avec leurs jours, et leurs péchés dureraient éternellement pour les tourmenter dans les enfers ; au lieu que, servant Dieu fidèlement, vous ne serez heureux sur la terre, que pour être infiniment plus heureux dans le ciel, etc., etc.

SERMON XXXII.

Sur la paix de la conscience.

Quousque animam nostram tollis ? Si tu es Christus, dic nobis palam.

Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous nettement (S. Jean, ch. X).

Il faut avouer, messieurs, que les Juifs étaient des ennemis bien opiniâtres de leur propre tranquillité ; de combien de peines se seraient-ils garantis s'ils avaient voulu écouter et reconnaître le Fils de Dieu ? Toutes les fois qu'il ouvrait la bouche pour les instruire de son Evangile, ces malheureux étaient contraints d'essuyer de cruelles perplexités, et de sentir toute la malignité de leurs intentions à son égard. La vérité qu'il prêchait et la vertu qu'il pratiquait leur paraissaient malgré eux si aimables que, pour se défendre de leurs impressions, ils étaient réduits à souffrir et à marquer le vil tourment dont ils étaient déchirés. Rien de plus clair, rien de mieux soutenu que les expressions du Sauveur ; et jusqu'à quand, lui disaient-ils, nous arracherez-vous ainsi la vie, par les doutes où nous jette l'obscurité de vos paroles ? Parlez sans ambiguité et nous vous comprendrons et nous vivrons. Triste état d'une âme qui veut s'aveugler sur ses égarements ! Les disciples du Fils de Dieu goûtaient cependant ce doux repos qui accompagne la docilité à la grâce et l'innocence des mœurs ; attentifs aux oracles de leur divin Maître et toujours disposés à le croire et à le suivre, ils vivaient sûrs et contents : nulle incertitude, nul embarras dans leur esprit ; ils n'avaient à se reprocher ni déguisement, ni mauvais dessein. Après vous avoir entretenus, messieurs, des peines intérieures d'une conscience criminelle, j'ai cru que je devais vous parler du contentement d'une conscience qui ne se sent pas coupable, et l'occasion que m'en fournit l'Evangile m'a paru assez naturelle. O l'agréable paix que celle qui règne dans une âme docile et pure ! J'atteste ici les serviteurs de Dieu qui me font l'honneur de m'entendre ; mais que ne leur est-il permis à eux-mêmes de nous exprimer et de nous donner le sentiment de leurs joies ? Je voudrais honorer leur vertu,

et je ne suis pas digne d'en pénétrer et d'en représenter les mouvements. Prions la sainte Vierge de suppléer à ma faiblesse par sa puissante intercession : *Ave, Maria.*

Saint Augustin a défini en général la paix véritable qui peut régner dans chaque chose : *Tranquillitas ordinis*, lib. XIX de *tra. Dei*, c. 13, une tranquillité d'ordre. Ce ne serait pas assez qu'un couple fût tranquille ; ce ne serait point assez qu'il fût réglé pour goûter les avantages de la paix, il est nécessaire qu'il soit et tranquille et réglé tout ensemble : tranquille pour ne point sentir ces mouvements violents qui peuvent troubler son repos ; réglé pour ne pas être exposé à ces mêmes mouvements. La tranquillité ne suffirait pas à son bonheur, il pourrait la devoir à la licence ; l'ordre ne suffirait pas non plus ; malgré toute sa police, il pourrait être dans l'agitation. La tranquillité fait aimer l'ordre, et l'ordre assure la tranquillité : *Tranquillitas ordinis*. Telle est, messieurs, cette paix de l'âme dont j'ai à vous entretenir. Un homme juste jouit de cette paix aimable, source unique d'un solide contentement sur la terre. Il est tranquille, parce qu'il est à l'abri de ces émotions tumultueuses qui agitent les méchants ; et il est réglé pour faire durer le calme dans son cœur. Sa tranquillité défend son bonheur, et sa régularité défend sa tranquillité. Ces deux réflexions seront la matière des deux parties de ce discours. Je considérerai dans mon premier point cette tranquillité qui fait son contentement ; et dans le second, cet ordre qui assure sa tranquillité. Par là nous découvrirons les avantages de cette douce paix qui règne dans l'âme des gens de bien.

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne faut pas s'étonner, messieurs, si les personnes mondaines jugent d'ordinaire si mal des personnes de piété ; incapables de porter leurs regards jusque dans le fond de leur cœur, ils ne vont pas au delà de certaines apparences qui ne sauraient convenir avec leurs inclinations et leurs préjugés. Des airs modestes, des manières simples, rien de bruyant dans leur conduite, rien qui frappe vivement les oreilles et les yeux : ce n'est pas là sur quoi le monde a coutume de former ses jugements ; il n'a pas même l'idée d'un vrai mérite et d'un vrai bonheur. Un corps bien fait et agréable, un vêtement brillant, un patrimoine somptueux, un visage fleuri et enjoué ; voilà ce que regardent les mondains pour décider sur les gens ; mais, dit saint Ambroise, rien de tout cela ne leur apprendra ce que c'est qu'un homme juste : *Qui videt justum, non illum videt in corpore, non in vestimento, non in patrimonio, non in vultu, sed intus videt* (in Psal. CXVIII, Oction 10). Il faut pénétrer jusque dans son intérieur pour le connaître ; c'est là, mon Dieu, que vous versez les trésors de votre grâce, et avec vos dons, les fruits précieux de cette paix qui accompagne votre amitié ; c'est là que l'on admire cette bonté tendre dont vous honorez vos serviteurs, comme si vous appréhendez de les perdre et de les re-

buter par votre froideur, comme si vous vouliez récompenser par avance une fidélité dont ils ne peuvent se dispenser envers vous.

Tâchons, mes chers auditeurs, de développer les mouvements de ce cœur uni à Dieu et goûtant les douceurs de sa présence; heureuse tranquillité que la sienne!

I. Tranquillité naturelle, qui n'a rien de faux et d'affecté comme celle des ennemis de Dieu. Le philosophe orgueilleux paraît tranquille, l'impie insensé veut le paraître; l'un et l'autre sont livrés à une tempête insupportable; parce que l'un cherche à se tromper, et l'autre à se perdre. Le stoïcien se contente d'une apparence de vertu qui pare les dehors de l'âme, mais qui laisse l'âme même en proie aux vices. Tandis qu'il règle le geste, qu'il compose le visage et le maintien, qu'il méprise certains événements inseparables des faiblesses de l'homme et de l'inconstance des choses humaines, l'ambition, l'avarice, la volupté, l'envie, mille passions différentes lui déchirent le cœur. Plus il s'efforce de répandre un faux calme sur son extérieur, plus il est agité dans l'intérieur; il ajoute à la peine du trouble qu'il souffre la peine de le couvrir. Sang-froid, indolence, honnêteté, sagesse, mépris, accordez tout ce qu'il vous plaira à votre philosophe pour croire qu'il est tranquille; l'orage, dont son âme est émue, éclatera toujours par quelque endroit, et le détachement qu'il montre de tout ce qui peut le troubler est une preuve nouvelle de tous ses lâches attachements.

Pour l'impie, c'est un oracle du Saint-Esprit qu'il n'y a pas de paix pour lui : *Non est pax impiis* (Isa., LVII). Une raison combattue, une foi forcée, une assurance démentie, une conscience alarmée, un présent qui échappe, un avenir qu'on prévoit, des vérités que l'on sent, des vertus que l'on estime, des vices qui fatiguent, des années qui s'envolent, un Dieu inexorable dans les mains de qui l'on se voit tomber; accablant, cruel repos qui est attaqué par tant d'ennemis! L'homme de bien est le seul qui naturellement soit content, content sans artifice, sans affectation, sans illusion, sans violence. Pourquoi cela? il est aisé de vous le faire comprendre : c'est que rien ne combat sa tranquillité; il connaît le bien et il l'aime; il estime la vérité et il l'embrasse; il est soumis à ses devoirs et il les remplit; il espère tout de Dieu, et il se confie en sa bonté; il ne craint que Dieu, et il le sert fidèlement; la vie s'enfuit, et il se dispose à la perdre; la mort est incertaine, il la prévient; l'éternité est terrible, il est dans la voie d'une éternité heureuse. Faut-il montrer de la régularité au dehors, il est réglé au dedans, et son corps n'a qu'à suivre les impressions de son âme; faut-il quitter ce qu'il ne peut retenir, il perd sans regret ce qu'il possédait sans attache; faut-il endurer une peine nécessaire, elle devient volontaire, agréable même par sa soumission.

Quoi de plus naturel, messieurs, que

d'être tranquille dans une telle situation d'esprit et de cœur? Ce serait une nouveauté contraire aux principes de la religion et de la morale qu'une âme révoltée contre Dieu ne fût pas agitée par ces orages qui accompagnent la honte, le repentir et la crainte; il y aurait aussi lieu de s'étonner qu'une âme qui lui est soumise eût à essuyer ces tempêtes inseparables de la révolte. C'est cette paix intérieure qui met une personne de piété au-dessus de toutes les considérations humaines et à l'abri des enchantements trompeurs du monde. Elle se moque, cette personne, des maximes du siècle; il faut vivre avec les gens, dit-on, ce sont des coutumes établies; la dévotion détruit les bienséances ordinaires; à cela l'on répond : Mais ces maximes ne sauraient s'accorder avec la foi et l'Evangile, et l'on ne saurait vivre content en blessant les règles d'une vie chrétienne. Elle s'éloigne des compagnies qui présentent, ce semble, les plus doux agréments de la vie; mais c'est là que règnent la jalousie, l'envie, la fourberie, la dissimulation, la licence. Elle a horreur de ces détours lâches et violents qui favorisent un injuste intérêt; mais n'est-ce pas la droiture et l'équité qui défendent la réputation d'un homme d'honneur? n'est-ce pas le désintéressement qui le sauve de toutes ces alarmes, lesquelles suivent le déguisement et l'injustice? Croyez-vous, dit saint Augustin, que le bonheur d'un fidèle consiste à avoir tout ce qu'il souhaite naturellement? Tel serait le bonheur d'un idolâtre, d'un barbare qui n'aurait nul sentiment de religion; comme ce n'est pas être heureux que de manquer de ce qu'on désire, ce n'est pas l'être non plus que de posséder ce que l'on désire mal; le véritable bonheur d'une âme sage et chrétienne, c'est d'avoir le bien qu'elle veut et de ne vouloir rien de mauvais : *Nec solum beatum esse, qui quod vult non habet : nec illum, qui quod male vult, habet, sed illum, qui et habet quæcumque vult bona, et non vult mala* (lib. XIII de Trinit.). Si nous ne réglons notre contentement par le rapport qu'il doit avoir avec le christianisme que nous professons, en vain nous disputons, en vain nous prêchons pour honorer la vertu et pour décrier le vice. Il s'agit du repos d'une conscience qui croit les oracles de Jésus-Christ et les suites de cette vie mortelle, s'il n'était question que de passer quelques tristes jours avec les infidèles, et si je l'ose dire, avec les insectes que nous foulons aux pieds : Terminons nos disputes et nos sermons; à quoi bon vous entretenir d'un genre de douceur dont la seule piété peut avoir l'idée et le goût? Une vie charnelle et sensuelle n'est pas capable de les connaître et de les sentir : *Pax Dei exsuperat omnem sensum* (Philip., IV, 7). C'est l'expression de l'Apôtre.

2. Tranquillité pure, sans mélange d'inquiétude et de chagrin. Mais qui n'a pas de méchants moments? n'objectez-vous d'abord : la vertu la plus ferme souffre ses langueurs, elle se relâche, elle se dement, et la passion lui donne de temps en temps

quelque atteinte. Faiblesse numaine, vous me fermez la bouche, et je n'ose pas me récrier contre un sentiment qui ne fait pas honneur à la vertu : convenons, messieurs, que la tranquillité des âmes justes n'est point si unie qu'elle ne soit quelquefois interrompue par le trouble. Telle est l'inconstance des biens les plus parfaits que nous ayons sur la terre; ce n'est que dans le ciel que nous en trouverons d'inaltérables. Mais, messieurs, diriez-vous qu'une ville, qu'une province serait dans le désordre, parce qu'un particulier peu considérable y ferait du bruit? Un mouvement que la loi étoufferait d'abord serait compté pour rien; le public n'en souffrirait pas, et les choses iraient leur train ordinaire : ainsi la surprise d'une faiblesse, d'une passion, ne suffirait pas pour renverser ce royaume de paix que la grâce établit dans les consciences : pour arrêter le cours de ce fleuve de paix qui coule dans les âmes saintes, c'est la comparaison d'un prophète : *Declinabo super eam quasi fluvium pacis* (Isa., LXVI, 12). Un torrent se répand avec impétuosité, les digues l'irritent, puis enfin il sèche; un fleuve méprise un léger obstacle, ses flots n'en paraissent pas émus, et il est toujours le même dans sa course.

C'est aux mondains, chrétienne compagnie, qu'il faut reprocher cette cruelle vicissitude de calme et de tempête : ils ont leurs plaisirs; s'ils n'en trouvaient pas dans la licence, ils prendraient le parti de la vertu; mais il est vrai que leurs plaisirs sont mêlés de chagrins cuisants, plus insupportables cent fois que ne le pourrait être l'accomplissement de leurs obligations. Ont-ils une pleine liberté de satisfaire leurs passions? ils en viennent à des excès qui emportent l'âme, qui l'agitent avec violence, qui la plongent dans le tumulte. Aiment-ils? ils ne se possèdent plus, ils oublient toute autre chose que l'objet qui les occupe; ils vont jusqu'à l'entêtement, jusqu'à l'extravagance; haïssent-ils? ce sont des fureurs : toujours allumés de colère, risquant tout sans égard, sans ménagement, sans repos. Ont-ils des sujets de chagrin? c'est une noire mélancolie qui les ronge, les voilà incapables de goûter le moindre contentement; un événement imprévu vient-il à choquer leurs espérances? quels emportements, bon Dieu! quels transports! s'ils souhaitent un bien difficile à acquérir, empressements, inquiétudes, projets, contradictions, irrésolutions, désordre éternel. Peut-être, dit le grand saint Basile, ne sentiront-ils pas tout d'un coup ces orages impétueux qui font tout ployer, qui renversent tout; mais comme ils ne sont point maîtres d'eux-mêmes, le moindre souffle de vent se fortifiera dans leur cœur et deviendra une tempête horrible, comme il arrive quelquefois dans la nature; le zéphyr qui, au commencement, faisait trembler doucement les jeunes plantes, est changé en un vent furieux qui arrache jusqu'aux chênes les plus élevés : *Perinde assolent tenella dum planta hanc, illac motitari susurro impulsa auræ* (in Ps. LXI).... Mais, dira-t-on encore,

les mondains ont des plaisirs tranquilles : tranquilles, mes chers auditeurs, durant un moment de débauche qui passe avec rapidité et qui abandonne l'âme à sa faiblesse et à son remords quand il a passé; tranquilles, parce qu'ils étourdissent la raison et la foi par le bruit de la licence; raison, foi, qui ne sont forcées de se taire que pour faire des reproches plus aigres et plus perçants; tranquilles, eh! comment le seraient-ils! Le commerce n'est-il pas troublé par la jalousie, par l'infidélité, par l'infamie? L'intempérance ne ruine-t-elle pas la santé? n'épuise-t-elle pas les fonds? ne donne-t-elle pas atteinte à l'honneur? L'injustice n'expose-t-elle pas son auteur aux alarmes, à la confusion, à la perte de réputation, de crédit, de biens? Après tout il se trouve toujours des personnes qui n'approuvent pas le vice, qui le décrient, qui le combattent; il n'est pas jusqu'aux vicieux mêmes qui ne lui fassent de la peine. Un mari débauché exige la fidélité de son épouse; un maître fourbe, usurier, prétend que ses domestiques soient attachés à leur devoir. Un homme d'affaires, adroit à détruire un droit légitime par une artificieuse formalité, a les yeux ouverts sur toutes les démarches des personnes avec qui il traite, et il ne leur pardonnera pas les détours qu'il se permet.

Il ne faudrait pour interrompre les joies d'un homme passionné, qu'un rival qui s'en offense, qu'un concurrent qui les lui envie, qu'un ennemi qui les traverse; elles sont même sujettes à des événements moins éclatants et quelquefois plus fâcheux : un caprice, un dépit, un ennui, un soupçon, une imagination, une humeur plongera tout d'un coup dans l'amertume cette âme qu'un contentement peu chrétien enivrait. C'est le propre du vice de se démentir : comme il ne convient pas à la raison, les fausses satisfactions qui peuvent le suivre ne sauraient durer. Disons, à la gloire de la vertu, que les plaisirs d'une conscience pure ne sont point exposés à ces vicissitudes cruelles de bons et de méchants moments : la grâce qui les a fait naître les nourrit; cette onction divine qui les accompagne les entretient. Comme il est vrai qu'il faut toujours remplir ses devoirs, il est vrai aussi qu'une personne, qui est heureuse parce qu'elle est fidèle à s'en acquitter, est toujours heureuse. La pratique du bien porte toujours les mêmes agréments avec la même égalité.

Je pourrais vous dire ici, mon cher auditeur, ce que disait Tertullien à ceux qui cherchaient à se défendre contre la vérité de l'existence d'un Dieu : Si vous n'en croyez pas à nos arguments; si vous rejetez la voix de la nature; si vous ne voulez pas vous rendre au sentiment que Dieu donne de lui-même, fiez-vous-en à votre âme même : *Ut et naturæ et Deo credas, crede animæ* (lib. de Testim. animæ). Parlez vous-même; le contentement que vous trouvez dans la licence n'est-il pas bientôt passé? et quand vous accomplissez la loi de Dieu, ne goûtez-vous pas une joie et plus agréable et plus sûre?

Un artisan, homme de bien, coule ses jours dans une allégresse digne de l'envie des grands qui se livrent à leurs passions : souvent même ils ne le maltraitent que parce qu'ils sont forcés de rendre hommage à sa vertu, et qu'ils le croient en effet plus heureux qu'ils ne le sont. Malgré les fatigues indispensables dont sa pauvreté le presse, vous l'entendez qui égaie son travail par le chant, vous le voyez qui se délasse par des divertissements simples et innocents ; il mène une vie agréable et unie, à peine sent-il les peines que vous croyez qui devraient l'accabler. Un bon solitaire, qui ne sait ce qui se passe dans le monde, qui défend son innocence loin du bruit, n'a pas même l'idée des mouvements violents qui vous agitent dans le siècle : le soleil qui lui avait porté la sérénité avec la lumière, n'élève point de nuage pour lui, il achève sa course sans avoir vu de changement dans le cœur de ce juste heureux.

La raison de ce calme toujours égal, toujours agréable, c'est que le serviteur de Dieu n'agit point par des motifs différents et opposés. Le dessein de se sanctifier et de plaire au Seigneur anime toutes ses démarches, et, en toutes choses, il peut aller à son but, parce qu'en toutes choses il peut trouver Dieu et avancer l'ouvrage de son salut. Les passions, accoutumées au joug et à l'ordre, ne jouent point dans son âme comme dans l'âme d'un mondain, tous ses intérêts se rapportent à l'accomplissement de ses devoirs, et, dans tout état, dans toute fortune, dans toute circonstance, il est maître de sa volonté pour les accomplir. Ce qui fait nos plaisirs, c'est le rapport, la proportion, pour ainsi dire, qu'ont avec nous les objets qui nous frappent. L'harmonie plaît à l'oreille, parce que les sons divers d'un concert lui conviennent. Ainsi, messieurs, la vertu plaît à une âme chrétienne, parce qu'elle est conforme à ses lumières et à ses affections. Tristes joies, fades, amers contentements que ceux de la terre à une personne qui goûte Dieu ! *Cui Christus incipit dulcescere*, dit saint Bernard, *profecto necesse est amarescere mundum* (*Serm. de vera Sapient.*).

3. Tranquillité constante. Les gens de bien, me direz-vous, ne sont pas à couvert des disgrâces de la vie ; les changements, les révolutions, les calamités se répandent en ce monde sur toutes sortes de personnes ; l'infirmité, la douleur, la mort, sont des fléaux communs à quoi nul ne pare. Vous dites vrai, mon cher auditeur ; nous ressentons tous l'inconstance des choses humaines et la fausseté des biens de la terre : richesses, santé, honneur, amis, parents, dignités, tout peut nous échapper, tout nous échappe dans le temps même que nous appréhendons le moins de rien perdre. Les serviteurs de Dieu ne sont point tout à fait insensibles à pareils coups ; mais ils n'en sèchent pas de tristesse. Ils sont fidèles, tendres ; mais quand ils voient disparaître les personnes qui leur sont chères, ils ont une ressource sûre à leur affliction auprès de Jésus-Christ qui ne

leur manquera jamais, ils s'occupent des soins nécessaires pour vivre en société ; mais un renversement imprévu ne les surprend pas, ils pensent ce qu'ils doivent penser sur la bizarrerie des événements et sur les secrets de la Providence. Leur vertu n'est point farouche et sauvage jusqu'au point de ne prendre intérêt à rien ; mais elle est toujours soumise aux ordres du ciel. Ils sont zélés pour conserver, pour perfectionner leur innocence ; mais une faute ne les désole pas ; ils trouvent dans la miséricorde de Dieu de quoi s'animer, bien loin de languir de chagrin et de perdre cœur. A l'égard des biens temporels, on souffre, en les perdant, autant qu'on les aime ; on souffre peu quand on les aime peu ; j'ose dire qu'on ne souffre presque point, quand on ne les aime qu'en vue des volontés divines. A l'égard des biens spirituels, on en sent vivement la perte ; mais une âme chrétienne trouve sa consolation dans ce sentiment ; notre faiblesse fait brèche à notre fidélité envers Dieu ; on s'en tient mieux sur ses gardes, on en aime davantage le Seigneur qui a la bonté de nous pardonner. Tandis que les méchants se livrent au désespoir dans leurs malheurs, la confiance réjouit les bons dans les leurs.

En effet, quel remède pourriez-vous trouver à vos peines, vous qui attendez tous vos contentements ou du monde, ou de vos passions ? C'est du monde et de vos passions que viennent vos peines. Le monde vous abandonne, il vous manque au besoin ; cette infidélité fait son caractère. Vos passions s'irritent quand elles sont privées de leurs plaisirs ; elles s'irritent de leurs plaisirs mêmes, elles sont faites pour inquiéter, pour tourmenter ; mais vous, mes chers auditeurs, qui avez recours à Dieu dans vos disgrâces, vous pouvez vous promettre le soulagement nécessaire à votre mal ; il a le pouvoir, il a la volonté de vous l'accorder ; il est la source de tout bien, et rien de plus aisé que de trouver Dieu : on ne le cherche jamais en vain, dit saint Bernard : *Solus Deus est qui frustra numquam queri potest* (*lib. III de Cons., cap. 11*). Combien de temps faut-il courir après un patron pour avoir une audience favorable ? combien de fois faut-il représenter nos besoins à un ami pour l'engager dans nos intérêts ? par combien de détours, par combien de ménagements faut-il s'insinuer dans l'esprit d'une personne qui peut nous servir ? Dieu se présente à nous à toute heure, en tout lieu, toujours prêt à écouter ses serviteurs, toujours les grâces à la main pour les secourir.

Cum perierint peccatores, videbis (*Psal. XXXVI*). Ne craignez, pas âme juste, vous dit le prophète-roi : lorsque les pécheurs périront, vous n'aurez qu'à voir ; et que verrez-vous ? leurs emportements inutiles quand ils tomberont en confusion ; leurs mouvements tumultueux quand la pauvreté les pressera ; leurs folies, leur fureur, quand leurs fonds étant dévorés, ils seront contrainits de vivre dans les ténèbres ? *Cum perierint peccatores, videbis*. Vous verrez les

traces du désespoir sur ces visages autrefois si contents ; les traits affreux d'une mélancolie noire dans ces yeux autrefois si brillants de joie ; les plaies sanglantes qu'un Dieu vengeur aura faites dans ces cœurs endurcis au crime. Vous verrez les effets terribles de la malédiction du ciel sur ces froids qui nourrissaient le faste et l'intempérance ; les tristes débris d'une maison opulente où régnait la volupté : *Videbis*. Dieu vous placera, pour ainsi dire, sur une hauteur éloignée du péril, sur une tour forte et élevée, d'où vous découvrirez sans crainte l'inondation et l'embrasement ; sa main vous servira de bouclier ; votre foi, votre religion, vous environneront de retranchements inaccessibles aux ennemis de votre repos. L'onction qui adoucira ces peines, la récompense qui les doit couronner, le sentiment des bontés du Seigneur qui vous protège, vous assureront : tout s'ébranlera, tout tombera, tout périra à l'entour de vous ; attachés à la vérité, attachés à Dieu, vous serez fermes et tranquilles : *Cum perierint peccatores, videbis*.

Serait-il possible, messieurs, que quelques-uns de vous ne fussent point touchés de ces joies pures et religieuses d'un cœur fidèle à ses devoirs et uni à Dieu ? Quoi, mon Dieu ! pour vous faire aimer, vous aurez rendu la vertu si aimable, et l'on méprisera la vertu pour vous mépriser vous-même ! Quel compte nous demanderez-vous, non de vos menaces et des terreurs de votre justice, mais des charmes de votre miséricorde ? Le vice est hideux, piquant, cruel ; l'innocence a mille attraits, elle est consolante, elle nous attire une infinité de bénédictions. Vous l'avez ainsi voulu pour nous engager à votre service ; vous avez ménagé jusque-là notre faiblesse et l'amour naturel que nous avons pour nos intérêts, mais tout cela en vain : nous préférons les peines amères de l'infidélité, aux plaisirs charmants de vos serviteurs fidèles. O mon Dieu ! défiez-vous de la bassesse de nos sentiments, traitez-nous comme des âmes mal faites que la seule crainte peut tenir dans l'obéissance ; laissez-nous languir dans le chagrin, dès que nous nous éloignerons de vous ; rebutez-nous, faites-nous estimer vos grâces, par le refus de ces mêmes grâces. N'eussiez-vous à vous venger que de notre lâche ingratitude, n'est-il pas juste que vous arrétiez le cours de vos caresses ? Peut-être que, plongés dans une cruelle amertume, nous souhaiterons des douceurs que vous répandez inutilement dans nous. C'est pour nous inspirer l'amour de la sainteté que vous en usez avec tant de bonté ; si vos rigueurs conviennent mieux à nos inclinations basses et perverses, faites que les dégoûts, les rebuts, les inquiétudes nous forcent à retourner à vous, pour ne nous en séparer jamais. C'est une nécessité de pratiquer la vertu, messieurs. Ah ! qu'elle nous accable de peines plutôt que de l'abandonner. Nous avons examiné la tranquillité qui fait le contentement d'un homme de bien ; examinons l'ordre qui assure la tranquillité : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est l'ordre, messieurs, qui fait subsister toutes choses ; l'harmonie du monde, qui dure malgré l'opposition des parties qui le composent, est l'effet de cet arrangement divin que le Créateur y a établi. L'Écriture donne aux astres le nom d'armée : *Perfecti sunt cœli et omnis exercitus eorum* (Gen., II) ; les astres suivent diverses routes, des routes contraires ; mais leurs mouvements ne les déconcertent point, ne les détruisent point, parce que tout y est réglé. Ainsi les corps naturellement ennemis sur la terre suivent de si justes lois, que la guerre qu'ils se font est le nœud le plus fort de leur liaison. Je laisse aux philosophes à vous développer cette pensée. Il faut de l'ordre pour assurer la tranquillité. Il se peut faire, dit saint Augustin, que les méchants aurent quelques moments de paix, et ils n'en seront pas pour cela moins misérables ; ils le seront même davantage pour cela, parce qu'ils ne sont point dans un état à ne pas la perdre, cette paix, et à ne pas souffrir le trouble ; ils seront contraints de voir évanouir le bien qu'ils ont goûté : *Inest ergo nonnulla pax : verum ideo miseri sunt quia etsi in aliqua securitate non dolent, non tamen ibi sunt ubi securi esse ac dolere non debeant : miseriorum autem si pax eis cum ipsa lege non est, qua naturalis ordo administratur* (lib. XIX de Civ., cap. 13).

Ce même saint Père nous instruit par deux paroles de ce qui peut établir dans nous l'empire tranquille d'une paix sainte : cette paix, dit-il, n'est autre chose qu'une conformité régulière de notre action avec notre connaissance : *Pax animæ rationalis, ordinata cognitionis actionisque consensio* (Ibid.) : pensée digne de sa pénétration et de son génie. Point de paix sans ordre dans notre âme ; point d'ordre, si l'âme ne pense bien et n'agit bien. Les personnes déréglées ont quelquefois l'esprit gâté, et leurs actions sont conformes à leurs sentiments ; mais manquant d'ordre, elles manquent aussi de paix ; quelquefois elles ont le cœur corrompu, quoique leurs lumières et leurs pensées soient chrétiennes ; et elles vivent dans l'agitation, parce qu'elles sont forcées de combattre leurs bonnes idées pour vivre mal. Il n'y a que le serviteur de Dieu qui pense comme il doit penser, et qui agisse comme il pense ; de là sa tranquillité, de là l'ordre qui assure sa tranquillité. Donnons un peu d'étendue à ces deux réflexions. Le serviteur de Dieu connaît la vérité qui le doit conduire, et il se conduit selon la vérité qu'il connaît : *Pax animæ rationalis, ordinata cognitionis actionisque consensio*.

L'on ne me persuadera jamais, chrétiens auditeurs, qu'une personne qui affecte de fermer les yeux aux rayons de la foi, puisse jouir d'un contentement qui dure ; eût-elle fait tous ses efforts pour dépouiller certains sentiments naturels en matière de religion, un doute secret, une vraisemblance sensible, des préjugés criants sur l'avenir nourriront malgré elle dans son âme des étincelles

du flambeau qui doit l'éclairer, et la jetteront dans des embarras, dans des perplexités insupportables. L'on ne s'étourdit jamais sur les jugements d'un Dieu et sur l'incertitude d'un malheur éternel; il s'agit de tout quand il s'agit de cela; et la vérité se montre en tant de manières qu'on ne peut s'empêcher de la voir. Témoins les soins fatigants que l'on prend pour se la cacher, et qui ne servent qu'à la rendre plus visible; témoins ces contradictions grossières que l'on tâche de dissimuler et que l'on découvre à travers les subtilités captieuses dont on les pare; témoins ces inquiétudes accablantes qui présentent sans cesse l'objet même que l'on fait.

Ces esprits libertins peuvent étouffer pour quelques moments leur raison et leur grâce; mais il n'est pas jusqu'au plaisir de les étouffer qui ne les réveille; ce plaisir passe, et les voilà, cette raison et cette grâce, qui se présentent en face pour reprocher ce plaisir. Cela n'est pas, disent-ils, dans le tumulte de la passion qui les possède; l'ardeur de la passion est-elle ralentie? mais si cela était, ajoutent-ils; mais il y a grande apparence que cela est; mais c'est tout risquer que d'en douter sans raison; mais il est tout vrai que je ne songe à en douter que pour me livrer à mes appétits; mais il faut avoir des lumières bien extraordinaires pour contredire toute la terre. Tout désabuse le libertinage du contentement qui peut suivre le mépris de la vérité: la brièveté de sa joie, l'ennui qui lui succède, la juste crainte de se tromper, le désir inutile de se rassurer. Il s'irrite par la facilité qu'il trouve à se satisfaire; la résistance que l'on oppose à sa satisfaction lui fait sentir la fausseté de ses préventions; il est forcé d'honorer la vertu et de condamner le vice; d'avoir recours à des apparences régulières pour déguiser son dérèglement; de tramer dans les ténèbres le tissu de ses désordres. Le libertinage n'eût-il point de honte de se déclarer; s'il peut éluder les objections et les reproches des hommes, Dieu, dit saint Ambroise, l'attend, et il ne saurait se soutenir en sa présence; s'il est assez effronté, assez endurci pour disputer avec Dieu même, sa conscience est un témoin convaincant du vrai et du faux: *Si negas alius, tibi non negas: et si homini inficiaris, Deo fateris; et si volueris negare, tue te cogitationes revincunt* (in Psal. CXVIII. Octon. 1).

Le libertin est forcé de ployer sous le joug même qu'il appréhende. Il vous est aisé, mes chers auditeurs, de comprendre comment un esprit peu soumis à la foi, peu attaché à la vérité, ne saurait être content durant un temps considérable; comment il est rappelé en lui-même par une force secrète d'une raison éclairée d'en haut qui le contraint de recevoir la chaîne à quoi il veut échapper. Qu'il serait à souhaiter que ces esprits révoltés pussent se faire une idée de cet ordre qui fait régner une paix constante dans vous! En effet, quel contentement, au contraire, de vivre à l'ombre, pour ainsi dire, du bouclier de la foi, bouclier impénétrable aux traits

du chagrin et du dégoût! Le juste, qui pense sagement et chrétiennement, n'est point exposé à cette incertitude cruelle d'une âme indocile; il croit, et il a toujours à croire les mêmes vérités; les maximes du christianisme ne changent point, et comme elles sont la règle de sa conduite, elles sont pour lui une source de joie qui coule toujours. Quand même tous ses autres plaisirs viedraient à cesser, il trouvera dans les principes de sa croyance une ressource à cette perte, un plaisir mille fois plus aimable que ceux qu'il a perdus.

Il vivait tranquille dans la possession des biens de la terre, parce qu'il adorait la main libérale du Seigneur de qui il les avait reçus; il vivra tranquille lorsqu'un événement imprévu lui aura enlevé ces mêmes biens, parce qu'il bénira toujours la volonté du Maître souverain qui l'a ainsi ordonné. La splendeur d'une dignité ne l'éblouira pas, parce qu'il en connaît le néant; l'humiliation ne le fera pas rougir, parce qu'il se connaît soi-même; languirait-il dans les peines inévitables de la vie? il sait que Dieu les compte, que Dieu les soulage, que Dieu les récompense; s'attristerait-il du mauvais succès d'une entreprise? il est persuadé de l'inconstance des créatures, de l'infidélité du monde, des illusions de la prudence humaine, des erreurs d'un intérêt passager; se rebuterait-il de la violence éternelle qu'il faut se faire à soi-même pour ne pas se démentir dans ses devoirs? il a l'idée qu'il doit avoir des suites fatales du péché, du prix du ciel qu'on doit conquérir par une succession de victoires qui durent jusqu'à la mort; s'il sent allumer l'envie dans son cœur à la vue de la prospérité d'autrui, il se souvient qu'il gagne tout s'il sauve son âme; s'il est effrayé à certains moments du mépris et des rebuts des mondains, il fait aussitôt réflexion que la vertu ne saurait leur plaire, et que nous ne sommes en effet que ce que nous sommes devant Dieu.

Le juste, messieurs, raisonne toujours sur les mêmes principes, et il en tire en toute conjoncture des conséquences qui font durer son contentement. La vérité n'a point ses variations et ses modes; la providence, la sagesse, la justice et la miséricorde de Dieu inspirent toujours les mêmes sentiments au fidèle. Ce fidèle, appuyé sur l'Evangile et sur la foi, sera inébranlable au milieu des agitations inséparables du commerce du siècle. En tout temps, en tout lieu, il pourra dire, comme le saint roi David: *Dormivi conturbatus* (Psal. LVI): le trouble n'a point interrompu mon sommeil; j'ai reposé tranquillement au milieu même de la tempête. Dès que l'esprit est attaché à la vérité, il ne flotte plus au gré de son incertitude naturelle, et il devient inaccessible aux défiances et aux alarmes qui suivent nécessairement de fausses maximes.

Mais de combien des personnes de piété sont-elles plus heureuses en ajustant leurs actions à leurs lumières? Elles pensent selon leur raison et leur foi, et elles agissent de

même. C'est ce qu'il y a de plus agréable dans la pratique du bien que cette conformité de sentiments et de conduite; c'est ce qui assure le repos des gens de bien: *Pax animæ rationalis, ordinata cognitionis actionisque consensio*. Quel plaisir pour un serviteur de Dieu, mes chers auditeurs, de pouvoir dire: Je crois des vérités infaillibles, des mystères sublimes et impénétrables, et je vis d'une manière conforme à ce que je crois! Ce Dieu adorable, incompréhensible, inaccessible, j'ai l'idée que je puis avoir de sa majesté, et je me sou mets à ses ordres; sa justice à qui rien n'échappe, et qui doit venger tous les crimes, je suis pénétré de ses terreurs, et je tâche de me dérober à ses traits, je ne l'irrite pas, je ne me sens pas digne de sa vengeance. Sa miséricorde infinie, si incroyable à l'infidélité, je la bénis, je la remercie et je profite de ses grâces. Sa providence, dont les secrets profonds passent nos raisonnements, je l'adore et j'ai un vif sentiment de sa protection, de ses soins et de ses caresses.

Quel plaisir pour un serviteur de Dieu de pouvoir se rendre à soi-même ce témoignage: J'embrasse avec soumission, avec reconnaissance, avec joie, les maximes de ma religion, et je ne démens point ces maximes par mes actions; je ne saurais pénétrer jusque dans un avenir incertain et éternel, mais je fais ce que me prescrit l'Evangile pour m'y disposer! Mon caractère de chrétien exige de moi des renoncements pénibles, mais je souffre constamment, gaîment, plutôt que de le déshonorer. Ma faiblesse, ma légèreté, ma malice, me tiennent aux alarmes; mais je suis résolu à tout entreprendre, à tout souffrir, plutôt que d'offenser Dieu et que de risquer mon salut. Comment la joie de ce serviteur de Dieu serait-elle exposée à ces changements qui font succéder en si peu de moments dans les âmes mondaines de longs chagrins à de courts plaisirs? Ce qui seul pourrait l'altérer, c'est la peine de bien croire et de bien faire. Peine qu'il embrasse, qu'il aime, qu'il préfère à toutes choses. Bien davantage, jamais il n'est plus content que quand il remporte sur lui-même des victoires plus difficiles; la vérité qui lui coûte plus de docilité, l'action dont il vient à bout avec plus de violence est celle-là même qui le remplit de plus de douceur; parce que ce sont telles victoires qui témoignent plus fortement de sa fidélité, et qui animent plus agréablement son espérance. Aussi sa joie est-elle véritablement dans le cœur; elle n'est pas seulement dans les yeux et sur le visage comme la joie des mondains: *Dedisti lætitiā in corde meo*, disait le prophète (*Psal. IV*), Seigneur, la joie dont je vous suis redevable est dans mon cœur; il est vrai que cette joie ne flatte point les sens jusqu'à les posséder sans règle, jusqu'à les enivrer, pour ainsi dire, mais elle est à l'abri de ces réflexions amères, de ces retours qui ont coutume de l'étouffer, et qui vengent si cruellement la vertu blessée; il est vrai que cette joie ne se fait point remarquer par des gestes messéants, par un maintien immo-

deste, par des ris dissolus; mais elle ne passe point avec l'enjouement qui nous déconcerte, avec la conversation qui nous enchante, avec le jeu qui nous transporte, avec la compagnie qui nous quitte, avec le spectacle lequel nous livre à une solitude qui nous désole, à un remords qui nous déchire quand il est fini; elle ne nous défend pas des peines communes aux bons et aux méchants, mais elle dure dans la douleur; le travail ne la trouble pas, elle n'est point interrompue par l'affliction.

Il est vrai que la personne qui la goûte cette joie ne sait pas dissimuler, qu'elle méprise le faste, qu'elle s'éloigne des divertissements déréglés du monde; mais sincère, droite, modeste, elle est dans une situation à jouir toujours de sa tranquillité. La crainte ne l'inquiète pas, parce qu'elle est disposée à tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner. Les désirs ne l'embarrassent pas, elle en a peu, et elle les règle tous par son attachement à ses devoirs. Son espérance n'est point frustrée, parce que, prête à tout événement, rien n'arrive contre son attente. Elle sait nouer avec bienséance une amitié que Dieu permet, et la rompre sans peine quand Dieu le commande; elle s'occupe de son domestique et de ses affaires sans empressement, sans inquiétude; pourvu que Dieu soit glorifié, bon ou mauvais succès, elle est contente; elle exige ce qui lui est dû avec humilité, avec douceur, nulle aigreur, nul attachement; elle se divertit quand l'honnêteté ou la nécessité le demandent; rien de sauvage, mais rien de dissolu dans ses manières. Vous n'avez qu'à la voir pour juger du calme de son cœur; c'est un air sûr et ouvert; c'est une modestie simple et noble, régulière sans affectation et sans contrainte; c'est un maintien qui donne de la confiance, et qui tout ensemble inspire l'amour de la sainteté.

Ne cherchons point, messieurs, des preuves de la vérité loin de cette assemblée. A l'heure que je parle, qui sont les plus contents d'entre vous? ou de ceux qui se sentent dans les bonnes grâces de Dieu; ou de ceux qui se sentent l'objet de la haine? Du gentilhomme qui, défait de ses anciennes attaches, soutient son nom selon les lois de l'Evangile; ou du gentilhomme qui, embarrassé dans les intrigues de la volupté et de l'ambition, appréhende le renversement de sa maison et l'indignation du ciel? Du magistrat qu'un lâche intérêt trouva toujours inflexible, ou du magistrat qui a devant ses yeux l'injustice sordide qui l'a fait mollir? De la dame qui, loin des engagements du siècle, marche avec honneur et avec assurance dans la voie du ciel; ou de la dame qui, liée par des nœuds infâmes, voit flétrir ses agréments et court au penchant de l'âge pour trouver l'enfer, terme fatal de sa course? De cette mère de famille qui vit honorablement selon son état, s'occupant de son domestique pour y maintenir et accroître la crainte de Dieu; ou de cette mère qui abandonne les soins et les bienséances de sa con-

dition, pour donner dans les excès du jeu et dans les dérèglements d'une vie mondaine?

Je me persuade que ceux de mes auditeurs qui ne vivent pas chrétiennement ne laissent pas d'aimer leur religion et de croire les vérités qu'elle renferme; mais, bon Dieu! croire de si grandes et de si terribles choses et démentir sa croyance par des actions païennes, quel plaisir solide pourrait accompagner ce genre de vie? Plus le dérèglement flatte les sens, plus il est contraire aux maximes de la foi; de sorte que les plaisirs les plus agréables sont ceux qui tourmentent plus un méchant fidèle. Etre toujours aux alarmes par l'incertitude de la vie et de la mort; frémir sans cesse à la vue d'une éternité; ne voir d'autre ressource à son désespoir que la miséricorde d'un Dieu que l'on a offensé et que l'on ne veut pas aimer; tristes et funestes contentements, si l'on en peut goûter dans ces circonstances! Saint Augustin, qu'une malheureuse expérience avait instruit de la fausseté des plaisirs du siècle, n'a pas cru qu'un chrétien licencieux eût seulement le goût des vrais plaisirs; l'iniquité, dit-il, vous a dépravé le goût, elle vous a même ôté le discernement des joies véritables: *Palatum de febre iniquitatis perdidisti, palatum cordis non habes ad hæc bona gustanda* (in *Psal.* XX). Vous êtes comme des malades, comme des frénétiques qui trouvent doux ce qui est amer, et qui trouvent amer ce qui est doux.

Ah! chrétiens, s'il en est parmi vous qui jusqu'à présent n'aient espéré de contentement que dans la licence, je les conjure de faire désormais l'épreuve des joies pures et constantes de la vertu: *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*: Vous avez goûté les plaisirs que le monde vous présente; goûtez les plaisirs que vous offre le Seigneur; donnez-vous le temps d'examiner, de comparer les choses; voyez si ce que je dis est vrai; ne vous en fiez, je le veux, qu'à votre propre expérience. Essayez de rompre vos attaches pour servir Dieu; si je vous ai trompés en vous promettant des consolations qui valent infiniment mieux que toutes les satisfactions d'une vie déréglée, il vous sera aisé de rétracter votre choix et de rentrer dans vos anciens engagements. Après tout, vous ne sauriez me refuser un essai si juste, si aisé, si nécessaire. Oh! je suis sûr que quand vous aurez été à Dieu quelque temps, vous ne pourrez plus entendre parler du monde; que toutes les joies de la terre vous paraîtront fades et insupportables, quand vous aurez éprouvé les joies pures et solides d'une âme innocente.

Il est tout à fait étrange qu'il faille vous presser, vous importuner, afin de vous engager à apprendre, par votre propre sentiment, combien Dieu est aimable; comme si vous n'aviez pas seulement l'idée des délices que l'on goûte à son service. Mais je veux oublier le sujet que j'ai de vous faire ce reproche, pourvu que vous m'accordiez ce que je viens de vous demander; pourvu que, brisant toutes les chaînes qui vous lient aux

créatures, vous vous attachiez à Dieu. Vous ne pouvez pas vous imaginer les douceurs qui inonderont votre cœur, dès que vous aurez l'honneur de lui appartenir et d'être dans ses bonnes grâces. Je veux bien vous faire la justice de croire que vous n'êtes engagés dans les désordres du siècle, que parce que vous ignorez encore combien on est heureux quand on mène une vie sainte.

Secura mens quasi juge convivium, dit l'Écriture (*Prov.*, XV). La sûreté, le repos de la conscience est comme un festin continu; l'âme jouit toujours de cette liberté, de cette tranquillité aimable que goûtent des amis tendres et réglés, quand ils se régalaient mutuellement. Dissimulation, défiance, intérêt, crainte, envie, embarras, rien ne trouble leur plaisir; tout autre contentement leur paraît méprisable quand ils se voient ensemble à la même table; ils défont ce qu'il peut y avoir ailleurs d'agréable de les toucher; mais enfin ils sont obligés de se séparer et de voir finir une joie que l'amitié et la confiance leur rendaient si précieuse. La joie d'un homme de bien n'est point interrompue. *Secura mens, quasi juge convivium*. C'est toujours la même gaité, la même tranquillité, le même repos. Dans les affaires, dans la retraite, dans le mouvement, dans la prière, dans les peines, le cœur se possède toujours, et n'est jamais ouvert à cette amertume qui accompagne le dérèglement. Pourquoi, mes chers auditeurs, pourquoi nous privons-nous de cette suavité charmante de la vertu? Pourquoi péchons-nous pour vivre mécontents et malheureux? Pourquoi préférons-nous à cette onction divine de la grâce les peines d'une âme criminelle? Peines qui sont si mal récompensées du monde, et que le Seigneur punira encore par des tourments cuisants et éternels? Sommes-nous donc si ennemis de nous-mêmes que nous ne voulions jamais être heureux, ni sur la terre, ni après notre mort? Demandons à Dieu, mes chers auditeurs, la même grâce que saint Augustin lui demandait autrefois: *Peto ut omnia mihi amarescant, et tu solus dulcis appareas animæ meæ* (*Sol.*, c. 22). Faites, mon Dieu, que tout ce qu'il y a de plus doux sur la terre soit amer pour nous; beautés, liaisons, engagements, spectacles, assemblées, biens, gloire, prospérité, faites que rien ne nous contente, que tout nous rebute, que tout nous fasse souffrir; faites que nous ne trouvions de contentement qu'après de vous. Répandez des sujets de dégoût sur toutes les créatures, mais particulièrement sur les attraits du vice, afin que nous ne goûtions que les charmes de la vertu, de votre grâce, de vos perfections adorables et de l'espérance de vous posséder éternellement vous-même dans le ciel.

SERMON XXXIII

Sur les peines de l'enfer.

Ibi erit fletus, et stridor dentium.

C'est là que l'on pleurera et que l'on grincera des dents.

(*S. Math.*, ch. VIII.)

Il est donc vrai qu'il y a un enfer : oui ,

chrétiens; c'est une vérité essentielle de notre croyance, que la justice divine punira les méchants par un châtement éternel; cet enfer est sous nos pieds, nous y pouvons tomber; quelques-uns d'entre nous, peut-être, ne tarderont-ils pas d'y tomber. Je me hâte de vous le dire, afin qu'une sage crainte vous garantisse d'un si grand malheur. Mais que me proposez-vous de vous expliquer: *Quis novit potestatem iræ tuæ* (Ps. LXXXIX, 13)? Qui connut jamais, mon Dieu, les forces de votre colère? On peut souffrir, on souffre les coups de votre bras tout-puissant. Il y a des réprouvés depuis le commencement des siècles, et nous ignorons encore les rigueurs de votre justice. Quelle espèce de tourment que cet enfer que vous avez préparé à vos ennemis? on peut le souffrir, on le souffre, et on ne peut le comprendre.

Nous voyons, Seigneur, nous voyons vos serviteurs alarmés, qui se sauvent dans les plus affreux déserts, couverts de haïres et de cilices, mêlant leurs larmes avec leur boisson, ne vivant que des racines qu'ils foulent aux pieds, ne parlant à personne, éloignés de tout commerce avec les mortels. Nous voyons de jeunes enfants, des cavaliers, des dames, des ecclésiastiques, des religieux, des gens de toute condition, de tout caractère, insensibles à tous les agréments de cette vie, quand ils pensent aux tourments qui attendent le pécheur dans l'autre; ce sont des âmes que vous éclairez, que vous chérissez, qui vous sont fidèles; ils craignent pourtant votre vengeance: ah! nous avons encore plus de sujet de la redouter.

Mais, *quis novit potestatem iræ tuæ*? quel homme vivant conçut jamais une juste idée de votre fureur? Sortez, sortez des abîmes, quelqu'un de vous qui y êtes dévorés par les flammes, et venez nous instruire de votre sort; montrez-nous les plaies que les traits brûlants d'un Dieu vengeur vous ont faites; découvrez-nous votre visage hideux, tout fumant, tout en feu; faites tomber sur nous une étincelle de vos brasiers; regardez-nous du moins avec ces yeux qui ne se ferment jamais, avec ces yeux sanglants d'où les flammes sortent avec d'inutiles larmes; faites retentir en ce lieu un de ces cris que le désespoir vous arrache; ouvrez cette bouche pleine d'amertume et de feu, et prononcez quelques paroles de ce ton lugubre dont vous blasphémez. Nous perdriions la raison, messieurs, nous mourrions de frayeur à la vue d'un damné. Prions le Dieu qui sauve et qui damne d'avoir pitié de nous, de nous conduire par ses lumières dans les effroyables trésors de sa colère, afin que, pénétrés de l'horreur des tourments qu'ils renferment, nous flechissions par notre pénitence la justice qui doit y jeter les criminels. Sainte Vierge, daignez soutenir notre demande: *Ave, Maria.*

Quand nous sommes menacés de quelque mal considérable, nous avons coutume de l'imaginer plus grand qu'il n'est; nous formons mille fantômes qui l'aigrissent, qui nous épouvantent: troublés, déconcertés,

nous le souffrons avant qu'il arrive, et souvent notre crainte est plus insupportable que le mal même qui la cause. Si, malgré la peur qui nous aveugle, qui nous agite, nous voyons quelque jour à échapper, nous étudions, nous embrassons avec ardeur les moyens de nous mettre en sûreté; tandis que notre courage est abattu par notre faiblesse, il est soutenu par notre espérance; nous prévoyons notre malheur, et nous agissons en même temps pour nous en défendre.

Tels sont les mouvements naturels de notre âme dans les maux que nous devons craindre et que nous pouvons éviter. S'agit-il d'appréhender et de fuir l'enfer? la foi, la raison ne réveille ni notre crainte, ni notre sagesse. Nous savons qu'il y a un enfer pour nous, si nous vivons et si nous mourons mal: enfer infiniment plus terrible que tout ce que nous pouvons y découvrir d'effrayant; et nous tâchons d'en adoucir l'idée, d'en croire moins qu'il n'en est. Nous savons qu'il dépend de nous d'échapper à cet enfer, et c'est toujours le même train de vie; tranquilles, indolents sur le bord de cet abîme épouvantable, nous nous divertissons, nous irritons le juge qui nous y doit précipiter; nous croirions nous déshonorer devant le monde si nous laissions entrevoir dans nos sentiments une crainte véritable des jugements du Seigneur. L'enfer ne nous fait pas peur; craignons-le du moins, mes chers auditeurs, comme nous craignons les maux passagers de cette vie, perte de bien, d'honneur, de proches; et puisqu'il est en notre pouvoir de l'éviter, ne soyons pas insensés jusqu'à nous jeter de sang-froid dans cette horrible prison. Si vous faites peu de compte de ce que j'ai à vous dire, oh! que vous êtes dignes de pitié!

Ibi erit fletus et stridor dentium: on pleure, on grince des dents en enfer; on pleure parce qu'on souffre, on grince des dents parce qu'on souffre sans espérance de soulagement: cette vérité est exprimée encore plus clairement dans ces paroles de l'Ecclésiastique: *Vindicta carnis impii, ignis et vermis* (Eccl., VII): Dieu tirera vengeance de la chair de l'impie par le feu et par le ver: le feu nous apprend la douleur des réprouvés, le ver est une image de leur désespoir: leur douleur sera le sujet de ce sermon, et une autre fois je vous entretiendrai de leur désespoir. Ne vous rebutez pas, je vous prie, si je m'efforce d'exprimer et de représenter une vérité si terrible. Pénétrés de la terreur des vengeances du Seigneur, vous serez sans doute plus dociles aux vérités morales que j'ai à vous expliquer.

Dieu, dans l'ancienne loi, a fait cette menace à son peuple: *Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis* (Deuter., XXXII); j'assemblerai tous les maux, et je lancerai sur eux tous mes traits. Cette parole ne s'accomplit dans toute son étendue qu'en enfer; là, Dieu a réuni toutes les peines, là il épuise les traits de sa colère: pourquoi? parce que l'enfer est le lieu propre des tourments: *Locum tormentorum*;

c'est le nom que lui donne le mauvais riche dont parle saint Luc (c. XVI). Sur la terre Dieu fait sentir sa miséricorde et sa justice : *Misericordia et judicium*. Dans le ciel, sa miséricorde éclate par-dessus toutes ses perfections : *Ostendam ei omne bonum*; sa justice triomphe en enfer : *Congregabo super eos mala*.

L'enfer, le séjour des criminels, est aussi le lieu propre des supplices ; de là je tire trois conséquences qui feront le partage de ce discours : La première, donc il n'y a en enfer que des tourments ; car s'il y avait quelque plaisir, il ne serait pas le lieu propre des tourments. La seconde, donc tous les tourments qui peuvent être en enfer y sont en effet. Les astres roulent dans le ciel, où le Seigneur leur a tracé la route qu'ils ont à tenir ; les poissons nagent dans les eaux, elles leur ont été destinées. Les tourments sont en enfer, c'est leur élément, pour ainsi dire ; ils y doivent naître, ils y doivent durer, ils s'y doivent tous rencontrer ; il serait aussi surprenant que les tourments ne fussent pas en enfer, qu'il serait surprenant que les étoiles nageassent dans les eaux, et que les poissons roulassent dans les cieux. La troisième, donc tous les tourments qui peuvent être en enfer y sont tous à la fois : ce serait un bien de souffrir des maux qui se succèdent les uns aux autres ; la fin d'un mal qui a cessé, et la privation d'un mal qui n'est pas encore, est un véritable bien, et nul bien ne peut subsister dans le lieu propre des tourments : *Locum tormentorum*. Développons ces trois conséquences dans les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'enfer est le lieu destiné aux criminels et aux supplices, il n'y a que des peines en enfer. O mondains ! si délicats, si mous, éternellement occupés à parer, à engraisser votre corps, à raffiner sur une volupté qui vous damnera, tâchez de comprendre le sens de ce mot : Aurez-vous rendu le dernier soupir, jamais de plaisir pour vous, toujours des tourments. Aujourd'hui, à quoi tendent tous vos mouvements ? C'est à éloigner la peine, et à satisfaire ou votre esprit ou vos sens : vous passez peu de moments sans quelque satisfaction, soit permise, soit défendue, ce n'est pas ce que j'ai ici à examiner. L'occasion, l'artifice, le hasard, l'étude, la ville, la campagne, la compagnie, la solitude, l'erreur, la vérité, l'action, le repos, vous présentent divers sujets de joie, qui contentent du moins successivement vos passions, si elles ne peuvent pas toutes à la fois posséder les objets qui leur conviennent.

Vous ne souffrez même aucun mal qui ne soit adouci ou suivi par quelque avantage. Avez-vous peu de bien ? vous êtes moins embarrassé : un petit génie vous délivre de bien des inquiétudes, une considération médiocre dans le monde vous rend plus tranquille. Vous pouvez reposer après avoir fatigué : la faiblesse appelle le sommeil et le sommeil étouffe le sentiment de vos chagrins et de vos peines. On s'accoutume assez souvent à cer-

taines douleurs ; il arrive rarement que la compassion ne vienne au secours de la patience, quelquefois même on se fait un art de se consoler par l'illusion : on soulage sa peine en la déguisant, en se trompant pour la divertir.

Tous ces plaisirs, faux ou véritables, sont bannis de l'enfer : corps, esprit, entendement, volonté, passions, inclinations, rien de vous-même ne goûtera jamais ce qu'il souhaite. *Congregabo super eos mala* : le Saint-Esprit ne fait mention d'aucun mal particulier, pour ôter au pécheur toute espérance du moindre bien. Il n'est point de mal particulier qui n'ait son remède : la mort même peut servir de remède à tous les autres maux. Ceux qui sont renfermés dans l'enfer sont des maux purs, sans aucun mélange de quoi que ce soit qui puisse les empêcher d'être tels. De quel ennui seriez-vous accablé, si époux, épouse, enfants, jeux, festins, spectacle, assemblées, amitiés, amours, ne vous touchaient plus ? Satisfactions qui vous amusent, qui soulagent les plus malheureux, et font succéder quelques bons moments à d'autres moments tristes et fâcheux. Si vous deveniez insensible à ces malins contentements que vous devez à l'envie, à la haine, à la dissimulation, à l'imposture ? Satisfactions qui, toutes criminelles qu'elles sont, ne laissent pas d'endormir quelquefois la douleur. Le moindre mal vous déconcerte : un rebut, un oubli, une incommodité légère effarouche votre modération. Quel accablement, si vous perdez un plaisir que vous attendiez ; si le jour se passe sans voir cette personne adorée, sans paraître dans cette salle, l'asile de l'enjouement ; si, renfermé dans un sombre cabinet, vous imaginez, vous entendez, le bruit de ceux qui se divertissent ? Alors la tristesse s'empare de votre âme : inquiet, brusque, sauvagement, vous auriez besoin de longs divertissements, pour vous dédommager d'une courte peine. Que deviendriez-vous, si vous deviez toujours être dans la situation où vous vous trouvez, lorsque votre vanité est humiliée, votre intérêt combattu, votre jalousie moquée, votre colère inutile, votre passion dépitée ? peines pourtant toutes méprisables. O mondains, que sera-ce que de l'enfer, s'il ne doit jamais y avoir le moindre plaisir !

Malheur à vous, si vous y tombez, avant que de le craindre, avant que de le prévoir, avant peut-être que de le croire ! Affreux changement ! Vous mourrez en aimant les créatures ; vous ne corrigerez point cette inclination, et jamais vous ne la contenterez : vous souffrirez des mouvements opposés, sans qu'aucun vous porte la joie. L'aversion et le désir s'allumeront alternativement dans votre cœur : après avoir été saisi de crainte, vous serez transporté de colère ; du feu de la colère vous rentrerez dans le froid de la crainte : vous vivrez toujours, vous mourrez toujours, et jamais l'ombre d'un plaisir. Votre nourriture ne sera qu'absynthe, votre boisson ne sera que fiel : *Cibabo eos absynthio et potabo eos felle* (Jer., XXXIII, 15) : tous

les sens, toutes les parties de votre corps, toutes les puissances, toutes les facultés de votre âme seront plongées dans l'amertume.

Peine inouïe, impossible en ce monde, je l'avoue. Sur la terre, des choses mutuellement opposées en elles-mêmes, le sont aussi dans leurs effets : si un désir attriste, un désir contraire réjouit ; si une passion abat, une passion contraire anime : un moment étouffe la douleur d'un autre moment, le jour chasse les chagrins avec les ténèbres de la nuit. Il ne peut se faire, durant cette vie, que tous les sens de notre corps, toutes les puissances de notre âme, soient privés dans le même instant de tous les objets à quoi ils ont un agréable rapport ; si l'œil souffre, l'oreille est satisfaite : le cœur peut avoir des joies, tandis que le corps languit ; les concerts, les spectacles, les confidences peuvent étourdir les peines de l'esprit. Convenons de tout cela pour ce monde ; mais tout cela est faux, si nous parlons de l'enfer, parce que le lieu propre des tourments ne peut renfermer aucun plaisir. Le sable ne peut pas pousser des plantes, les ténèbres ne peuvent pas éclairer : c'est l'essence de l'enfer de n'avoir que des supplices, et d'exclure tout plaisir. Ne diriez-vous pas que je ne sais ce que c'est que péché, que justice, que religion, et que je me moque de vous, si je voulais vous persuader que vous trouverez en enfer des sujets de joie : comme si les réprouvés pouvaient être condamnés à l'enfer, pour autre fin que pour souffrir ! Ah ! chrétiens, s'écrie saint Bernard, quelle tristesse après de frivoles plaisirs ! *Post tantillam voluptatem, quanta tristitia* (lib. de Anima, c. 3). Quelques délices fades, courtes, fatigantes ; après quoi, plus que tourments, et mériter ces tourments par ces délices : y avez-vous pensé ? y penserez-vous désormais ?

Ne vous est-il point venu en pensée de tenir le langage ordinaire des pécheurs, dans l'ardeur de vos passions, et de dire : *Non venit super nos malum* (Jerem., VII, 12) : Il faut espérer qu'il ne nous en viendra pas de mal. Si vous avez ainsi parlé, c'est que vous vous attendiez à apaiser votre juge avant votre mort ; mais si vous ne songiez pas même à satisfaire à sa justice, comment pouviez-vous vous imaginer qu'il ne vous arriverait point de mal, après avoir péché ? Hélas ! le mal seul devait suivre vos crimes. Vous vouliez peut-être dire que le mal que vous aviez sujet d'appréhender était un mal qui souffrirait son appareil, qui vous permettrait de vous distraire, qui ne serait point répandu dans tout vous-même, qui ne vous priverait pas de tout soulagement, qui vous laisserait quelque liberté, quelque jour à vous en consoler. Erreur bien indigne de la vérité de l'enfer, mon cher auditeur ; le mal que le pécheur aura à y endurer ne sera, ni ne pourra être que mal, sans que jamais il soit permis au malheureux de goûter le moindre bien. Dès que les flèches du Seigneur auront été lancées, les voilà pour toujours dans les plaies qu'elles auront faites, sans que nulle main puisse ni les briser, ni les retirer, ni les émousser, pour interrompre ou pour di-

minuer, ou pour détourner la douleur que leurs pointes causeront. *Sagittas meas complebo in eis*. On ne peut que souffrir en enfer.

SECONDE PARTIE.

Je passe à ma seconde conséquence. Si l'enfer est le lieu propre des tourments, il n'y a en enfer que des tourments, je vous l'ai montré ; je conclus, en second lieu, que tous les tourments qui peuvent être en enfer, y sont en effet. Tout est destiné en enfer ou à souffrir, ou à tourmenter, et ce qui peut souffrir et tourmenter tout ensemble, y est destiné pour cela : il est donc vrai que les réprouvés y endurent tous les supplices qui peuvent s'y rencontrer. Il faut expliquer cette pensée. Tout ce qui peut tourmenter est en enfer, et c'est un Dieu tout-puissant qui l'y a réuni. Dieu, dit le saint cardinal Damien, frappa Pharaon avec son doigt, Josaphat avec sa main ; mais il étendit tout son bras pour frapper Lucifer. *Desœvit tunc omnipotentis indignatio : totaque Divinitatis dextera percussus est inimicus* (Serm. de S. Matth.). En ouvrant et en allumant l'enfer, il fit éclater une colère égale en quelque manière à son pouvoir. Or, la toute-puissance irritée se fait sentir et par les créatures qu'elle emploie, et par la manière dont elle emploie ces créatures pour tourmenter ses ennemis ; elle choisit, sans se tromper, ce qui peut causer de la douleur, et, sans se tromper, elle s'en sert pour aigrir la douleur qu'il peut causer. Ainsi le feu, par exemple, qu'elle a allumé pour brûler les damnés, est l'instrument qui lui a paru le plus propre à sa vengeance, et l'action de ce feu doit être, par conséquent, extrêmement vive et douloureuse. Que le libertinage ne songe point ici à se récrier sur la vérité de ce feu ; il ne peut, sans une témérité peu religieuse et impie, combattre le sens naturel d'une parole par quoi l'Écriture, l'Eglise, les Pères et les docteurs expriment toujours l'enfer : *Miris sed veris modis* ! feu merveilleux, mais feu véritable. L'expression est de saint Augustin, vous le savez ; mais n'écoutez pas les libertins incrédules, ils n'éprouveront que trop la vivacité de la flamme dont ils doutent. Après la privation de Dieu, le feu est comme le fonds principal du supplice des damnés ; mais ce supplice s'étend à une infinité d'autres peines.

Cette toute-puissance irritée présentera elle-même aux sens et aux facultés d'un damné, les objets qui pourront le faire souffrir : juste ciel, quelle douleur ! ce malheureux voit, entend, connaît, veut ; il ne voit que ce qui peut le tourmenter ; ce qu'il voit ne peut que le tourmenter, et ce qu'il voit le tourmente en effet de la manière du monde la plus sensible. Il n'entend que ce qui peut lui causer de la douleur, c'est la nature de ce qu'il entend de lui en causer, et il lui en cause autant qu'il peut ; il ne connaît, il ne veut que ce qui peut l'affliger ; ce qu'il connaît, ce qu'il veut est fait pour l'affliger, et il le frappe dans toutes les circonstances propres à augmenter son tourment. De sorte, messieurs, que les objets même qui plaisent

naturellement à l'esprit et aux passions deviendront une source inépuisable de peines. Beauté, bonté, vérité, agréments, bienfaits, attachements, tout apportera un tourment particulier au réprouvé. Il y a des auteurs qui font un long dénombrement des maux que le corps et l'âme sont capables d'endurer, et qui assurent que le même damné les endurera : calcul, colique, migraine, fièvres brûlantes ; alarmes, inquiétudes, envies, fureur, désespoir. Vous qui pensez si peu au terme fatal des délices du siècle, imaginez vous-même les peines qui pourraient accabler de plus de douleur et votre corps et votre âme, et attendez-vous à les souffrir dans les enfers ; mais je parle indignement d'une justice toute-puissante et irritée. C'est bien à vous, mondains, réprouvés, à vous figurer ce que peut inventer pour vous punir, le grand Dieu que vous offensez ; c'est bien à vous à examiner le feu qui vous brûlera et la manière dont il vous brûlera ; à vous, jeune libertin, qui mettez en chanson ce qu'il y a de plus redoutable dans votre sainte croyance ; à vous, femme voluptueuse, qui n'avez d'autres règles de vos actions qu'un miroir et une passion !

Suivant le principe que j'ai établi, les démons doivent être des exécuteurs bien cruels des ordres de la justice divine ; et ce que je dis des démons, nous devons le dire de tous les damnés qui, comme les démons, sont en enfer autant pour tourmenter que pour souffrir. *Sunt et spiritus qui ad vindictam creati sunt (Eccl. XXXIX)*. Il y a des esprits, dit l'Ecriture, qui sont créés pour servir à la vengeance du Seigneur : quoi ! leurs lumières, leur malice, leur haine, leur fureur, seront appliqués à tourmenter un damné ? oui, mais ce sont les lumières que Dieu leur a données pour cela, c'est la malice qu'il a permise, c'est la haine, c'est la fureur dont il se sert à ce dessein. Rassemblez dans votre esprit les rigueurs dont les pénitents macèrent leurs corps, les supplices dont les bourreaux font mourir les criminels, les tourments que les tyrans ont inventés pour accabler les martyrs, vous croirez peut-être vous être fait une idée de l'enfer : détrompez-vous, dit saint Jean Chrysostome. *Nec umbra sunt ad hæc illa tormenta (Hom. 49 ad pop.)*. Les confesseurs de Jésus-Christ ont souffert des cachots profonds et puants, des peignes de fer, des tenailles, des grils rouges de feu, des plombs fondus, des huiles bouillantes, des rasoires tranchants, des roues hérissées de cou-teaux ; mais Dieu soutenait ses serviteurs par l'onction de sa grâce, par les douceurs de la charité et de l'espérance ; Dieu se déclarait contre leurs persécuteurs, par les menaces, par les frayeurs, par les tremblements de terre, par la mort de leurs proches, par leur propre désespoir. Il n'en est pas de même en enfer : Dieu lui-même commande aux démons de tourmenter les damnés ; Dieu allume le feu qui les brûle les uns et les autres ; Dieu aiguise toutes les pointes qui les percent et qui les déchirent.

La toute-puissance de ce Dieu en fureur ne

se borne pas là : elle rend les damnés autant sensibles à leur douleur qu'elle rend les démons ingénieux et cruels à les tourmenter ; autant qu'elle donne de force et d'activité au feu et aux autres instruments de sa vengeance, autant elle donne de faiblesse et de sentiment à ses ennemis. Remarquez comment l'Evangile explique ma pensée touchant le feu de l'enfer. Le Messie qui viendra après moi, disait saint Jean-Baptiste au peuple qui l'écoutait, brûlera ses ennemis comme des pailles, et par un feu qui ne se pourra jamais éteindre : *Paleas comburet igni inextinguibili (Matth., III)* ; ne parlons pas de la grandeur d'un feu qui occupera les abîmes : il aura d'autant plus d'ardeur qu'il aura plus de matière et plus d'étendue ; ne parlons pas de la qualité d'un feu que Dieu aura produit dans le dessein de le rendre plus actif que tous les feux ordinaires ; il est tout visible qu'il pénétrera plus vivement ; ne parlons pas de la fournaise fermée où il sera allumé ; il en sera plus dévorant s'il ne trouve pas de passage pour se dissiper. Les damnés brûleront comme des pailles. Est-il corps qui résiste moins au feu que la paille, à quoi le feu s'attache et où il se répande plus aisément ? à peine l'a-t-on vue en flammes qu'on la voit en cendres ; mais si la paille entretenait le feu sans se dissoudre ; si le feu la pénétrait sans la consumer, s'il y avait un grand bûcher de paille tout enflammé, en sorte que chaque partie augmentât l'ardeur de la partie qui la touche, et que toutes ensemble donnassent une pointe nouvelle au feu commun qui les dévore. Quel embrasement, chrétien auditeur, quel incendie ! et je viens de vous dépeindre les damnés brûlants : *Paleas comburet igni inextinguibili*.

Un feu allumé pour contenter la fureur d'un Dieu tout-puissant ; le corps et l'âme d'un damné pénétrés par ce feu pour satisfaire à cette même fureur ; une infinité d'autres supplices ; une infinité de bourreaux tous instruits de Dieu même, tous soutenus de sa main, tous exécutant ses ordres ; tous les damnés qui, extrêmement faibles pour résister à leurs douleurs, seront extrêmement forts pour faire souffrir les compagnons de leur malheur ; qui pourrait vous exprimer la confusion, les peines, la rage des réprouvés ! Une étincelle de feu, selon l'expression du prophète Ezéchiel, a renversé, désolé, abîmé toute la Judée ; quel ravage, dit saint Jérôme expliquant le passage du Prophète, quel ravage ne doivent pas faire des pluies immenses et éternelles de flammes : *Si tanta est stilla, quid de totis imbribus æstimamus (in Ezech. XX)* ? Si, au lieu de torrents d'eau, Dieu avait versé des torrents de feu pour noyer la terre, pourrions-nous imaginer l'horreur de ce spectacle ! tous les hommes rouler pêle-mêle dans des gouffres de flammes, au gré du souffle de Dieu qui allumait ces gouffres, qui les poussait, qui les enveloppait les uns dans les autres ; non, nous ne saurions atteindre l'horreur d'une pareille inondation.

Représentez-vous seulement tous les habitants d'une grande ville, le tison dans une main, le poignard dans l'autre, courant tous les uns sur les autres pour se brûler, pour s'égorger; voyez-les se dresser mutuellement des bûchers au milieu des places publiques, et s'efforcer à l'envi de rendre le feu plus ardent pour tourmenter plus cruellement le malheureux à qui il est destiné; voyez-les ensuite se jeter les uns les autres, avec une haine enragée, dans les flammes, se couvrir de charbons, se rouler dans le brasier.

Après s'être déchirés, brûlés sans humanité, sans pitié, voyez-les par les rues, traînant des membres enflammés, le visage noirci, ouvert, grillé par le feu, les yeux à fleur de tête, hors de leur place, et encore fumants, tout le corps à demi allumé et dégouttant les flammes avec le sang. Je vous fais de la peine, messieurs, je vous effraie par cette peinture; est-ce que l'enfer n'a rien de plus épouvantable? et si vous étiez vous-mêmes les malheureux dont je parle? Vous aurez sans doute encore plus de répugnance à voir dans cet état, le mari et la femme, le père et l'enfant, la mère et la fille, le frère et la sœur, l'ami et l'ami, l'ennemi et l'ennemi continuer leurs cruautés les uns contre les autres, se regarder en furieux, se mordre, se déchirer, se ronger réciproquement; se traîner sur les cailloux sanglants, sur les pointes des poignards, sur les tisons allumés, sans se lasser de leur cruauté, sans perdre leurs forces pour se tourmenter, sans être sensibles aux effets de leur fureur; toujours plus faibles pour endurer leurs propres tourments; toujours pleins de vie pour prolonger leur supplice; toujours.... je suis incapable moi-même de soutenir l'horreur de cet objet, et je descendrais volontiers de chaire, si le désir de vous faire craindre l'enfer ne m'y arrêta; l'enfer est terrible, mais il est bien plus terrible en ce que vous avez peut-être vous-mêmes à le souffrir.

Efforcez-vous aujourd'hui de vous faire quelque idée de cet assemblage affreux de tourments qui doit nécessairement se rencontrer en enfer. Les réprouvés n'auront pas même la liberté d'y faire quelque attention: interdits, désespérés, accablés de leurs tourments, ils ne pourront que souffrir en furieux: *Hi sunt quibus procella tenebrarum serata est in æternum*; c'est l'expression de l'apôtre saint Jude (*Ep. cath.*). Un orage ténébreux leur est réservé pour toute l'éternité. Les ténèbres où les damnés seront plongés ne seront pas seulement extérieures; il est aisé de comprendre comment ils seront privés du jour, renfermés dans le centre de la terre, entassés les uns sur les autres, et la fumée de la flamme qui les devorera, ne pouvant pas s'évaporer, ne pouvant, au contraire, que se répandre en tourbillons toujours plus obscurs et plus épais par la durée du feu qui les élèvera, et par leur choc réciproque, dans une prison qui les repoussera de toutes parts. Les ténèbres des damnés seront encore intérieures; le nom-

bre et la rigueur de leurs peines leur ôteront tout discernement, tout raisonnement; leurs passions seules, allumées jusqu'à la rage, les posséderont et les agiteront à leur gré par leurs aveugles mouvements: *Usque in æternum non vacabit lumen* (*Ps. XLVIII*). Il est encore jour pour vous, chrétiens auditeurs; je vous en conjure, considérez, examinez, voyez ce que ce peut être qu'un enfer, où sont en effet tous les tourments qui peuvent y être réunis. Je n'ose vous rien dire de plus, de peur de découvrir en vous un aveuglement qui vous conduit aux ténèbres dont je parle.

TROISIÈME PARTIE.

Abrégeons nos tristes raisonnements et examinons la troisième conséquence qui suit de cette vérité: L'enfer est le lieu propre des tourments; donc toutes les peines que peut endurer un damné, il les endure toutes à la fois. O mon Dieu, ne nous abandonnez pas à notre faiblesse; nous ne pensons point à contenter une vaine curiosité, beaucoup moins à nous plaindre de votre juste rigueur: *Quis tibi imputabit, si perierint nationes quas fecisti* (*Sap., XII, 12*)? Qui osera vous reprocher la perte éternelle de tant d'âmes? N'êtes-vous pas leur créateur et leur juge? N'est-ce pas vous que nous devons aimer, que nous devons craindre, et n'est-ce pas vous que nous offensoons par nos péchés? Il est juste, maître souverain de notre sort, que vous ayez préparé un enfer pour punir des esclaves rebelles et insolents. Les damnés souffriront donc en même temps toutes les peines qu'ils peuvent souffrir: comment cela? Tout souffrira dans eux, et tout souffrira, autant qu'il est possible, toutes sortes de peines.

La plupart des maux de cette vie sont incompatibles; la diversité de leurs sujets et la contrariété de leurs effets les partagent nécessairement. Un mal qui est causé par la chaleur ne se trouve pas ensemble avec un mal qui est cause par le froid; un mal qui fait souffrir l'œil et la tête ne fait pas souffrir la main et la poitrine; le mal d'aujourd'hui n'est pas le mal de demain. Il ne peut pas arriver qu'à chaque instant et dans chaque partie de vous-même vous sentiez les douleurs que le temps, les parties qui vous composent, leurs qualités propres, votre faiblesse, la faiblesse de vos ennemis, éloignent naturellement les unes des autres; la puissance de Dieu irrite s'est réservée à faire ce miracle dans les enfers. Je ne veux point dire que toutes les douleurs essentiellement inaliablés s'y réunissent dans le même temps et dans le même sujet; mais, puisque l'Écriture et les Pères parlent des peines de l'enfer comme de peines ineffables, inconcevables, il faut avouer que Dieu y franchit les lois ordinaires de la nature pour satisfaire à sa vengeance, et il est vraisemblable qu'il les franchit en assemblant des maux dont nous ne pouvons comprendre l'assemblage.

Cet impudique, acharné il y a peu de jours à un plaisir criminel, plongé présentement dans cet abîme de feu, souffre dans tout lui-

même et souffre généralement toutes les douleurs qui naturellement se répandent en divers sujets et en divers temps. *Omnis dolor irruet super eum* (Job., XX, 22) : tous les tourments, comme autant de monstres furieux, fondent sur cet impudique. *Irruet* : ils se jettent sur cette misérable proie pour assouvir leur faim en suçant son sang ; pour apaiser leur rage, en la brisant, en la mettant en pièces, en la dévorant, et ce sera toujours la même impétuosité, le même carnage. *Irruet* : cet impudique souffrira lui seul tout l'enfer ; il sera autant tourmenté que s'il n'y avait que lui à tourmenter ; tout l'enfer armé contre un impudique. *Irruet super eum* : c'est bien vous, jeune débauché, en qui des passions débordées étouffent tout sentiment de religion ; c'est bien vous, fille effrontée, à qui il ne reste que les honteux débris du naufrage de votre pudeur, c'est vous qui serez accablé de tous les bourreaux et de tous les supplices de l'enfer.

Omnis dolor irruet super eum, omnis dolor, omnis dolor : tous les tourments, et tous ensemble, et tous en diverses manières, et tous avec une égale violence ; de toutes parts, dessus, dessous, au dedans, au dehors, tomberont sur la même tête : je ne dis pas sur Lucifer et sur Judas, je dis sur cet impudique, sur cet homme adultère, sur cette femme infidèle, sur cet infâme usurier, que l'on avertit, que l'on menace et qui s'obstine dans ses désordres ; je dis sur ce malheureux qui s'attend à faire pénitence et qui mourra sans l'avoir faite. *Omnis dolor* : la douleur même à venir, cela se peut-il faire ? Je vais vous en convaincre. L'éternité, qui n'a point de fin, est toute pourlant, en un sens, à chaque moment de sa durée : ne m'en croyez pas, croyez-en Tertullien qui avance que l'éternité fait le temps, mais qu'elle n'en a point elle-même : *Non habet tempus æternitas..... quod facit, pati non potest* (lib. V, adv. Marcion., c. 8) : croyez-en un saint Augustin, qui soutient que l'éternité n'a ni passé, ni avenir, mais seulement un présent qui dure toujours : *In æternitate nec præteritum quidpiam est, quasi esse desiderit, nec futurum, quasi nondum sit : sed præsens tantum ; quia quidquid æternum est, semper est* (In Psal. II). L'on peut dire que, comme l'immensité qui remplit tous les espaces, ne laisse pas d'être toute dans chaque partie de l'espace qu'elle remplit, l'éternité, qui remplit tous les temps, est aussi toute dans chaque moment des temps qu'elle renferme.

Sans nous arrêter à cette raison, qui demanderait une plus longue explication, n'est-il pas vrai qu'une crainte, vive et juste, d'un mal considérable, hâte ce même mal par le pressentiment qu'elle nous en donne ? Si nous appréhendons une grande calamité et que nous soyons sûrs d'y tomber, nous la souffrons, en quelque manière, avant même qu'elle arrive ; notre faiblesse, intimidée par nos réflexions, avance notre douleur. Or, les damnés n'ignoreront pas l'éternité de leurs peines ; ils perceront par leurs pensées dans cette suite infinie de siècles qui doivent con-

tinuer leurs tourments ; Dieu, de son côté, augmentera leurs lumières pour aigrir leur désespoir, de sorte qu'ils ne souffriront pas un moment qu'ils n'aient en vue ces moments innombrables qu'ils seront forcés de souffrir ; et, pénétrés de l'idée d'une si longue misère, on peut dire qu'ils l'endureront sans cesse tout entière. Je brûle, diront-ils, et je brûlerai toujours ; je suis accablé par la fureur de mes bourreaux et je le serai toujours ; ma conscience me désespère et toujours elle me désespérera. Ainsi leur cruelle prévoyance réunira, à tous les moments de l'éternité, toutes les peines de l'éternité.

Joint qu'on ne peut perdre Dieu sans le perdre tel qu'il est, et Dieu est, tous les instants, tout ce qu'il est ; il est donc tous les instants éternel ; et, être privé d'un bien éternel c'est, en quelque sorte, souffrir une peine éternelle tous les instants qu'on est privé de ce bien. Supputez maintenant toutes les douleurs que peut souffrir un damné et tous les moments qu'il doit souffrir ces douleurs, et concluez que, si vous mourez ennemi de Dieu, vous souffrirez tous les moments, vous souffrirez en quelque manière, tous les moments de l'éternité, toutes les douleurs de tous les moments.

Le roi-prophète n'était-il point effrayé de cette pensée, lorsque, dans la douleur de son repentir, il disait à Dieu : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi, et confirmasti super me manum tuam* (Ps. XXXIII) : Ah ! Seigneur, toutes vos flèches sont entrées si avant dans moi qu'il n'est pas possible d'en arracher une seule ; vous avez tellement appesanti votre main que je sens sans cesse tout son poids ; vous ne la détournerez, vous ne la lèverez jamais cette main redoutable, et il me semble de recevoir chaque instant tous les coups qu'elle me prépare : *Confirmasti super me manum tuam* : percé de vos traits, frappe de votre main, je suis dans la situation où je serai éternellement, et j'avance mes maux à venir par le sentiment des maux que j'endure ; je ne cesserai jamais d'être ce que je suis et je suis si misérable que je n'espère point de changement dans ma misère et que je souffre à ce moment toutes les peines dont sa durée me menace : *Confirmasti super me manum tuam* : O grand Dieu, que votre main est pesante !

Mais le même prophète, m'objecterez-vous peut-être, parlant du calice de la colère du Seigneur, dit qu'il l'a penché d'un endroit à un autre et qu'il ne le répand pas tout à la fois : *Et inclinavit ex hoc in hoc* (Psal. LXXIV, 8). David, mon cher auditeur, n'entendait par ce calice que des peines temporelles, qui sont légères, que l'on peut compter et qui ne sauraient toutes ensemble tomber sur la même personne ; et, si vous voulez que j'applique ses paroles aux peines éternelles de l'enfer, remarquez qu'elles renferment ce qu'on en peut dire de plus effrayant : *Inclinavit ex hoc in hoc*. Cet amas, cette infinité, cette éternité de douleurs, cet enfer passera bien d'ici là, mais, en même temps, de là il repassera ici. De l'âme il ira au corps,

et, au même instant, du corps il retournera à l'âme; de l'entendement il se communiquera à la volonté et de la volonté il se communiquera à l'entendement; de la tête il descendra dans le cœur, et du cœur il remontera à la tête; l'enfer d'une partie redoublera l'enfer d'une autre partie : *Inclinavit ex hoc in hoc*. Les douleurs que cet enfer causera seront et si universelles et si violentes que, par le sentiment perçant et aigu qu'elles imprimeront d'elles-mêmes, elles se rendront les unes les autres beaucoup plus vives et plus accablantes.

D'un damné il passera à un autre damné cet enfer, et chaque damné souffrira, si je l'ose dire, l'enfer de tous les damnés. Le vieillard endurci et le jeune homme brutal se tourmenteront mutuellement; le père scandaleux rendra plus insupportables les peines du fils débauché, et le fils, les peines du père; la mère voluptueuse fera souffrir son enfer à la fille libertine, et la fille fera souffrir son enfer à la mère; le maître avare et le serviteur infidèle, l'impudique et le vindicatif, l'ecclésiastique et le laïque, le religieux et le séculier exerceront réciproquement leur fureur, pour endurer un enfer commun : *Inclinavit ex hoc in hoc* : la haine qui transportera les damnés les uns contre les autres, animera le plaisir furieux qu'ils auront à se voir et à se faire souffrir mutuellement et, par cette haine, par ce plaisir, leurs tourments deviendront communs. Cet enfer, ces enfers passeront d'ici là et, en même temps, de là ils repasseront ici, et, par ce passage, par cette communication continue, se multiplieront presque à l'infini et rendront un damné, si vous me permettez cette expression, damné une infinité de fois.

La vérité de l'enfer, chrétiens, fût-elle seulement probable, à quoi ne devriez-vous pas vous résoudre pour éviter l'enfer, vous qui aimez si éperdument le plaisir et qui regardez avec tant d'horreur les peines légères et passagères de cette vie? Mais en vain vous écouterez les doutes du monde, les raileries du libertinage, les mensonges de l'infidélité : *Ibi ceciderunt qui operantur iniquitatem* : Dans cet enfer tombent ceux qui pêchent, tombent ceux qui vivent comme vivent quelques-uns d'entre vous; votre foi vous oblige de le croire. Et cet enfer aura une juste proportion avec les crimes des réprouvés. Vous, ambitieux, vous l'endurerez cet enfer, mais foulés comme des créatures méprisables, mais sous les pieds d'une multitude de malheureux, mais chargés de fers comme des esclaves indignes de pitié. Vous, avares, vous l'endurerez cet enfer, mais privés de tout bien, de tout secours, dans une pauvreté que vous ne sauriez imaginer, jusqu'à ne pouvoir obtenir une goutte d'eau pour vous rafraîchir. Vous, impudiques, vous l'endurerez, mais vos délices infâmes seront punies par la morsure des bêtes les plus affreuses et les plus sales, et par une variété prodigieuse de cruels tourments. Vous, vindicatifs, vous l'endurerez, mais vous serez le jouet d'une infinité de bourreaux qui

exerceront sur vous une haine éternelle, sans que vous puissiez vous donner le moindre mouvement pour échapper à leurs coups.

Au reste, les réprouvés, durant une éternité, n'auront autre chose à faire, et ne feront autre chose que souffrir cet enfer. En cette vie, la diversité des objets, des passions, des peines mêmes, soulagent leurs peines; un domestique, une famille, des bienséances, des affaires, occupent leur temps et leur esprit; une fatigue leur fait oublier une autre fatigue, un chagrin leur adoucit un autre chagrin. En enfer, rien ne les distrait de leur tourment, ils souffrent, ils souffrent une infinité de peines en une infinité de manières; ils y sont pour cela, et il ne leur est pas permis d'éluder pour un moment leur destinée.

Quels soupirs, quels gémissements pousseront ces malheureux! Qu'est-ce que se diront les uns aux autres, proches, parents, amis, ennemis, chrétiens, idolâtres? On ne leur entendra crier autre chose, répond saint Augustin, sinon : Frappe, déchire, brûle, tue. Interrogeons nous-mêmes un de ces désespérés : *Quid clamas super contritione tua* (Serm. 26, ad Fratr. in Erem.)? Ecrasé sous la main d'un Dieu qui se venge, pourquoi criez-vous, mondain réprouvé? pourquoi poussez-vous de si lamentables sanglots : *Quid clamas* (Jer., XXX)? Avez-vous encore assez de force pour crier? pouvez-vous encore pleurer? la violence de la douleur comment ne vous ôte-t-elle pas tout sentiment? vous reconnaissez-vous encore? On se plaint d'une peine médiocre, on pleure un mal qu'on espère de soulager par des larmes. C'est insulter à ce mondain réprouvé que de lui tenir ce langage : qu'il se plaigne, qu'il pleure, qu'il crie, qu'il se livre à son désespoir.

Non, ne pleure pas, ne crie pas, malheureux : *Insanabilis est dolor tuus* : ta douleur est sans remède, tu es malheureux pour jamais. Voilà un motif bien étrange de retenir ses cris et ses larmes : ne pas se plaindre parce qu'on doit toujours se plaindre, ne pas pleurer parce qu'on doit toujours pleurer, ne pas crier parce qu'on doit toujours crier. La pitié devrait, ce semble, au contraire demander des pleurs et des cris sur un supplice qui ne doit pas avoir de fin et dire à ce damné : pleure, misérable victime du Dieu que tu as offensé, pleure, parce que ton enfer durera éternellement. Que veut dire le prophète dont nous avons emprunté les paroles? il veut dire que la plus grande peine des damnés n'est pas de souffrir, mais d'avoir à souffrir toujours, que l'éternité de leur supplice ne leur permet pas le moindre soulagement; qu'en vain ils s'efforceraient d'étourdir, de dissiper leur douleur, puisque leur douleur n'aura jamais un seul moment de relâche. En effet, si de leurs tourments naît leur désespoir, leur désespoir est le plus cruel de leurs tourments, et qui est désespéré ne doit songer qu'à souffrir. Ce désespoir sera le sujet d'un autre sermon : finissons celui-ci.

Jeunesse déjà sage, encore innocente, qui suivez sans résistance cette main secoura-

ble, laquelle vous conduit hors du monde pour vous éloigner de l'enfer, réjouissez-vous ; allez avec courage là où vous appelle le Père des miséricordes ; il vous tire de la voie de perdition , et vous serez un jour à l'abri de sa vengeance : n'ayez pas à regret ce que vous perdez, vous gagnerez le ciel. Et vous, messieurs, et vous, mesdames, qui savez au milieu du monde vous faire une solitude pour considérer les vengeances du Seigneur, et le néant de tout ce qui peut vous exposer aux traits de sa fureur, n'êtes-vous pas heureux de vous sauver, tandis qu'à l'entour de vous tant de gens se damnent ? Vous vous privez, il est vrai, des plaisirs que vous présentent ces brillantes sociétés, où la loi de Dieu est oubliée ; vous vivez dans la modestie et dans le recueillement, il vous en coûte, mais vous échapperez à l'enfer,

Peut-être dit-on de vous que vous êtes sans cœur et sans esprit, que vous ne savez pas vivre ; l'on vous sollicite, l'on vous presse de prendre part aux délices et aux spectacles du siècle ; fidèles à Dieu, vous êtes moqués. Je ne souhaite pas que votre bonheur doive rien au malheur d'autrui ; mais ces personnes si agréables, si spirituelles qui adorent l'idole avec tant de pompe, et se font adorer elles-mêmes avec tant de gloire, vous apprendront un jour le prix de cette grâce, qui vous a sauvés de leur compagnie et de leurs divertissements. Dans quelques années tout au plus commencera leur enfer ; leur corps deviendra pourriture et cendre sous le marbre de leurs aïeux ; et leur âme sera livrée aux flammes pour y attendre ce corps, et brûler ensemble éternellement.

Ecoutez-moi, pécheurs, s'écriait Tertulien d'un ton de pitié, écoutez-moi, afin que vous deveniez pécheurs sans alarmes. Dieu n'a que de la bonté, il en a infiniment davantage que vous ne croyez ; il ne s'offense point, il ne se met point en colère, il ne songe pas à se venger ; il n'a point de feu pour vous punir : *Audite peccatores, quique nondum hunc estis, ut esse possitis : Deus melior inventus est, qui nec offenditur, nec irascitur, nec ulciscitur, cui nullus ignis... bonus tantum est* (lib. 1, adv. Marcion. c. 27). Le croyez-vous, pécheurs, le croyez-vous, que le Dieu que vous offensez soit tel ? O insensés, vous le reconnaissez pour votre juge souverain, et sa justice ne vous effraie point : *Stulte, quem Dominum appellas, negas timendum*. Vous qui ne pouvez pas souffrir le feu deux moments de suite, vous écoutez donc, comme une fable, cette menace : Vous brûlerez toujours ? Parlez, votre foi et votre conduite m'embarrassent ; vous vous étonnez peut-être de la question que je vous fais, je m'étonne bien plus de votre silence et de votre folie.

Ah ! chrétiens, qui sont les sages dans cette compagnie ? ou ceux qui dans la débauche oublient l'enfer ; ou ceux qui dans la pratique des bonnes œuvres, l'ont toujours devant les yeux ? ou ceux qui se refusent quelques plaisirs passagers, de peur d'endurer

d'éternelles peines ; ou ceux qui aiment mieux souffrir éternellement que de ne pas se divertir durant quelques jours ? Décidez vous-mêmes là-dessus, mais que vos actions soutiennent donc votre raison ; ne choisissez pas le bien faux pour perdre le bien véritable ; ne craignez pas le mal qui finit, pour être accablés du mal qui ne finit point. Quoi ! serai-je contraint durant le cours de mes prédications de me défier de votre sagesse, et de vous parler comme à des gens qui n'appréhendent point l'enfer ? Pourquoi m'a-t-on imposé l'obligation pénible de vous annoncer la parole de Dieu ? Prétendait-on me rendre malheureux, en me faisant le témoin, et peut-être l'instrument de votre malheur ? Car si les tourments horribles de l'enfer ne vous touchent pas, comment des paroles faibles vous toucheront-elles ? à moins, mon Dieu, que cette miséricorde qui veut sauver tous les hommes, ne vienne à mon secours, je ne saurais arrêter un seul de mes auditeurs sur le penchant de l'abîme.

Je me fais une grande peine sans sujet, messieurs ; y a-t-il la moindre apparence que vous ne craigniez pas de vous damner ? puis-je le penser sans vous faire tort ? pour qui vous prendrais-je en vous imputant un sentiment si insensé ? Daignez, je vous en conjure, accepter les efforts de mon zèle, soyez dociles à la vérité ; nous nous entr'aiderons dans la voie dure et épineuse du salut ; mes sermons ne vous seront pas inutiles, et je tâcherai de profiter de votre vertu. D'intelligence vous et moi pour nous sanctifier, nous vivrons dans la crainte des jugements de Dieu, nous nous animerons dans la vue de nos péchés, pour en faire une digne pénitence ; nous nous consolerons de nos misères, dans l'espérance de nous réunir un jour dans le ciel que je vous souhaite.

SERMON XXXIV.

Sur l'éternité de l'enfer.

Ibi erit fletus et stridor dentium.

C'est là que l'on pleurera et que l'on grincera les dents.
(S. Matth., ch. VIII).

S'il vous reste quelque idée, messieurs, des vérités que je vous ai expliquées touchant les tourments de l'enfer, avouez que l'enfer, enduré peu de temps, est un mal plus grand que tous les maux ensemble qu'on pourrait endurer hors de l'enfer ; et cet enfer est éternel. Terrible peine, qu'une petite peine qui dure toujours ! Une grande peine qui dure toujours est incompréhensible. Un réprouvé dans un enfer ! mais un réprouvé dans un enfer qui ne finira jamais ! Il faut aujourd'hui, chrétiens, pénétrer le plus avant que nous pourrons dans l'éternité de cet affreux supplice ; vous riez, vous vous divertissez. Où tomberez-vous après votre mort ?

Le temps passé nous paraît d'ordinaire fort court ; au contraire le temps à venir nous paraît toujours fort long. Il semble à une personne qui a vécu quarante ans, qu'à peine elle a commencé de vivre ; lui reste-t-il quarante ans à vivre, elle voit la mort dans un grand éloignement ; les années qui ont précédé et les

années qui doivent suivre sont pourtant également écartées; l'amour de la vie amuse notre imagination, en les abrégéant ou en les prolongeant de la manière. Trompés par la longueur de quelques années que nous nous promettons, et qui ne viendront point peut-être, nous ne songeons pas à la mort; d'où vient donc que l'éternité de l'enfer entre si peu dans notre esprit, et que nous oublions une infinité de siècles, qui ne diminuera jamais, qui recommencera toujours? Il ne tient pas à nous de l'envisager comme un temps qui s'écoulera tôt. Ainsi combattons-nous pour notre perte nos sentiments les plus naturels.

Dans le dessein de vous représenter le désespoir des réprouvés, je ne m'amuserai pas à ces supputations qu'on a coutume de faire, pour faire sentir l'éternité de leur supplice. Il n'est personne d'entre vous qui ne soit capable de les imaginer assez vivement plus ou moins, et les livres spirituels nous fournissent ces images effrayantes d'une peine éternelle. Si tout l'univers dans les espaces des cieux, des terres, des mers, des abîmes ne renfermait que des chiffres multipliés d'arithmétique, dont le moindre portât cent millions de siècles, et dont chacun ne fût tiré de la somme qu'après cent mille millions de siècles, tous ces chiffres seraient épuisés, tous ces siècles seraient écoulés avant que l'éternité eût reçu la moindre brèche. Si tout l'univers était rempli, composé de grains de sable, et qu'il ne perdît un de ces grains qu'après cent mille millions de siècles, l'éternité n'aurait pas seulement commencé après la destruction de tout l'univers par la destruction des grains de sable qui le remplissent et le composent. Telles idées, ce me semble, peuvent frapper tout esprit raisonnable, et je ne me propose point de les développer. J'établirai dans mon premier point l'éternité de l'enfer; dans le second j'examinerai quelques circonstances de cette éternité: c'est tout le partage de ce sermon. Vierge sainte, ayez la bonté de nous secourir. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un point de la foi que l'enfer est éternel. Trois conciles généraux ont décidé cette vérité, elle est marquée clairement dans l'Écriture, tous les Pères l'ont soutenue; l'Église a condamné Origène qui la combattait; saint Jérôme, saint Augustin et saint Epiphane lui ont reproché son erreur avec beaucoup de force et de zèle. Il n'est donc pas question, messieurs, de vous parler de l'éternité de l'enfer comme d'un point de doctrine, dont on puisse douter; il s'agit de vous faire voir la conformité de notre raison avec notre foi touchant ce terrible châtement. Or, je dis, les damnés sont en enfer, parce qu'ils ont offensé Dieu, donc ils doivent être en enfer durant toute une éternité; comme le péché n'a pu être réparé que par des mérites infinis, il ne peut être puni que par une peine qui ait quelque infinité. La raison de cela, c'est que le crime tire son énormité de la dignité de la personne à qui il fait tort.

La mauvaise action par quoi on outragerait un particulier obscur, deviendrait un attentat énorme, si elle outragerait un grand roi: et digne d'une peine ordinaire quand elle regarderait un inférieur, ou un égal, elle mériterait les dernières peines par la qualité du monarque; Dieu est infini dans sa grandeur, il est offensé par le pécheur, il s'ensuit que le pécheur doit être puni par une peine infinie.

Le pécheur, me direz-vous, ne comprend point cette infinité de Dieu; sa connaissance est limitée et son péché répond à sa connaissance: frivole objection. Un misérable qui insulterait à son roi, ne serait-il pas criminel de lèse-majesté, à moins qu'il n'eût une juste idée de la sagesse, de la valeur et des autres qualités de ce prince? Il outrage son roi, la justice humaine n'en demanderait pas davantage pour le châtier par les supplices les plus rigoureux: le pécheur offense un Dieu infini en perfections et en grandeur; c'est assez pour mériter un châtement qui ait quelque proportion avec ce Dieu offensé; et si son châtement ne durait toujours, il est visible qu'il n'aurait pas cette proportion, parce qu'il serait fini; fini en lui-même, il n'y en peut point avoir d'infini en ce genre; fini dans sa durée, il pourrait cesser et il cesserait en effet. Chose étrange, chrétiens, Dieu ne peut point dans un temps limité faire endurer de si grands tourments au pécheur, qu'il ne puisse le condamner à des tourments plus cuisants: quelque feu qu'il lui allume, à quelques tourments qu'il le livre, il pourrait encore le brûler par un feu plus vif, et l'abandonner à de plus cruels bourreaux. Il lui faut un temps infini pour se venger, sa justice est infinie, sa justice dure toujours, toujours elle est offensée; le coupable fût-il anéanti, elle ne serait pas satisfaite: elle ne peut l'être que par une peine qui dure autant qu'elle-même.

Cela est si vrai, messieurs, que si l'on examine les choses avec l'exactitude de l'école, le Fils de Dieu même avec tous ses mérites n'a point réparé en rigueur de justice l'injure que le péché avait faite à Dieu; proposition qui vous surprend peut-être; en voici la preuve. Ce fut un effet de la miséricorde de son Père de vouloir accepter les satisfactions quoique d'un prix infini, qu'il lui offrit à la place du coupable; son Père pouvait rejeter toute autre satisfaction que celle du coupable même; l'ordre demanderait naturellement que le coupable fût le malheureux; le péché est naturellement irréparable; par conséquent sa malice est en quelque manière infinie et ne peut être punie que durant un temps infini. Après cela est-ce à nous un sujet d'étonnement que Dieu, qui permet que nous l'offensions, veuille qu'à cause de nos offenses, nous endurions une éternité de supplices? Le péché qui le met en colère, n'est-il pas un plus grand mal que l'enfer ou nous devons être châtiés? Je pourrais ajouter que Dieu ayant une infinité de perfections toutes infinies, et toutes ses perfections étant offensées par le pécheur, il

a autant de titres pour condamner le pécheur et qu'il serait en droit de le condamner à une infinité d'enfers, s'ils étaient possibles. Sa seule justice, sa seule miséricorde, sa seule sagesse exigerait telle peine avec équité, beaucoup plus toutes ses perfections ensemble. Voyez, mon cher auditeur, où vous conduit cette impureté, cette injustice, cette vengeance, qui ne vous coûte aujourd'hui pour ainsi dire, que la peine de la commettre.

Mais si Dieu est infini dans tout ce qu'il est, et s'il a une infinité de perfections infinies, l'obligation qui nous est imposée de le servir est aussi en quelque sorte infinie; car il peut exiger nos services par autant de titres, qu'il a de perfections; et si nous étions capables de lui témoigner un amour infini, il ne pourrait se dispenser de nous le commander. Nous nous devons à sa toute-puissance, elle nous a créés, elle nous conserve; à sa Providence, elle préside à ces événements qui composent notre vie; à sa sagesse, elle nous gouverne, elle nous conduit; à sa miséricorde, elle nous comble de ses grâces; à sa justice, à elle nous devons rendre compte de nos actions et de nous-mêmes. Nous nous devons même à ses perfections adorables, lesquelles, selon notre manière de parler, ont moins de rapport avec nous; telles sont son éternité, son immensité, son indépendance, sa beauté, sa majesté; parce qu'elles sont en effet lui-même, et Dieu ne peut ni aliéner ni perdre le droit qu'il a sur nous, ni révoquer le décret qu'il a porté de récompenser ou de punir nos actions. Nous avons donc une obligation en quelque manière infinie de ne pas offenser Dieu et de l'aimer; si nous ne l'aimons pas, si nous l'offendons, nous méritons par une suite nécessaire un châtement infini: il n'y peut avoir de châtement infini qu'en durée, l'enfer est donc éternel. O mon Dieu! que nous aurions peu l'idée de vous, si nous doutions, si nous nous plaignions de l'éternité de l'enfer!

Il est vrai, messieurs, que ces châtements éternels d'un péché mortel ne font de la peine à la raison humaine, que parce que cette raison pense indignement de Dieu. Si nous étions capables d'approcher par nos lumières cet Être infini, indépendant, éternel, immense, le principe, le centre de tout bien, il nous paraîtrait incroyable qu'une chétive créature pût oublier sa grandeur et sa souveraineté, pour se révolter contre ses ordres: nous verrions sans étonnement retomber tout l'univers dans son néant, quand sa destruction pourrait contribuer en quelque chose à la gloire de son souverain Créateur. Nous regarderions l'enfer préparé pour brûler l'insolent qui a offensé ce Dieu incompréhensible, infiniment adorable et aimable, comme nous regarderions une étincelle qui s'attacherait à un petit brin d'herbe. Nous serions beaucoup plus surpris de l'indulgence qui laisserait consumer le coupable par les flammes, que nous ne le sommes de la justice qui le condamne à être brûlé sans être dévoré. O grand Dieu, que nous avons le bonheur de connaître: daignez verser dans notre

âme un rayon de cette splendeur inaccessible où vous habitez; votre miséricorde seule fera le sujet de notre étonnement, et nous nous soumettrons sans peine et avec une humble docilité à toutes les lois de votre équité; nous nous efforcerons de vous aimer, et nous nous condamnerons nous-mêmes à tous les supplices imaginables, si nous ne vous aimons pas.

Donnons encore un autre jour à mon raisonnement. Servir Dieu, c'est tendre à notre souverain bien, parce que c'est tendre à la possession de Dieu qui est un bien infini; de là il faut conclure qu'offenser Dieu, c'est tendre à notre souverain mal, parce que c'est tendre à nous priver de notre souverain bien, qui est la possession de Dieu, et la perte d'un souverain bien est un souverain mal. Vous me permettez, s'il vous plaît, de m'expliquer en ces termes: les premiers principes de l'équité nous enseignent que la peine la plus naturelle, la plus juste d'une personne qui se rend coupable en méprisant un bien, est la perte de ce bien même qu'elle méprise, sans parler des autres châtements positifs qu'elle a encourus par le mépris de ce bien. L'on condamne un voleur au gibet, mais la première peine qu'on lui fait souffrir, consiste à le dépouiller du larcin, dont on le trouve encore saisi: si le pécheur mérite un souverain mal, il mérite un mal éternel; nul mal qui peut et qui doit finir, ne saurait être un souverain mal; la fin de la misère, est un bien; et plus la misère qui finit est grande, sa fin est un bien d'autant plus grand. L'anéantissement, direz-vous, est de tous les maux le plus grand; quoi? vous qui me faites cette objection, vous n'aimeriez pas mieux être anéanti, que de souffrir toujours et de souffrir toujours un enfer?

Les damnés ne se plaindront point tant de cet assemblage de tourments dont ils seront accablés que de l'éternité de leurs peines. Le sujet de leur plus vive douleur consistera à ne pouvoir cesser de vivre pour cesser de la souffrir: *Et dixi, perit finis meus (Thr.; III):* Perdu pour jamais, il faut que je dure; feux dévorants, brûlez-moi; frappez, frappez-moi, bourreaux impitoyables; justice divine, n'épargnez pas votre victime: mais point d'espérance de périr tout à fait. O nécessité de vivre, plus insupportable mille fois que la nécessité de subir de si effroyables supplices! *Perit finis meus*: Ma fin est aussi éloignée de moi que mon soulagement; ma mort est aussi impossible que mon repos. Juge redoutable de mes crimes, tant de siècles qu'il vous plaira de cette prison et de ces peines, mais laissez-moi disparaître enfin devant vous. Vous auriez pu ne me pas donner l'être; que vous importe que je subsiste? Permettez qu'un atôme s'anéantisse à vos yeux: *Et dixi: perit finis meus*: En vain je souhaite de périr; en vain cet abîme de feu devrait naturellement m'engloutir, jusqu'au point d'effacer tout vestige de moi-même: ma vie est aussi certaine que mon enfer: *Perit, perit finis meus*: Je n'ai qu'à me livrer à tous les excès de mon désespoir.

Mais d'où vient que vous n'avez rien à m'objecter touchant l'éternité du paradis ? D'où vient que les plus impies mêmes ne songent pas à la combattre ? On est bien aise d'avoir à espérer une récompense éternelle , et l'on ne voudrait pas avoir à craindre un châtement éternel. Cependant, il est naturel de croire que si le bien qui doit couronner la vertu n'aura pas de fin , le mal qui doit punir le vice , et qui est directement opposé à ce bien, n'en aura pas aussi. Le paradis et l'enfer doivent paraître égaux en durée à toutes sortes d'esprits. Dieu a préparé un paradis éternel pour nous animer à la vertu ; il a préparé un enfer éternel pour nous éloigner du vice. Malgré cette éternité de récompense et de châtement , nous vivons mal ; quel serait le débordement des mondains , s'ils n'avaient à attendre que des biens et des maux passagers ? Je me flatte, je m'égare sur les suites de mes infidélités : qu'y gagné-je ? Dieu en sera-t-il moins équitable, moins terrible dans ses vengeances ? Je l'offense parmi tant de sujets de frayeur , il en sera encore plus irrité contre moi. Il n'est pas de mépris plus outrageant que le mépris d'une puissance qui nous tient à sa merci , et qui nous menace pour se faire craindre.

Il est donc vrai, mon Dieu, que vous punirez mes péchés par un enfer , si je ne les efface par mes larmes. Tout grand que vous êtes, serez-vous éternellement en colère contre un ver de terre : *Numquid irasceris in perpetuum* (Jer., III, 5) ? Que peut devenir un ver de terre sous ce bras tout-puissant , qui le frappera impitoyablement durant une éternité ? Le malheureux qui tombe à ce moment dans les enfers, ne vous verra jamais, mon souverain Créateur ; c'en est fait , le voilà privé pour toujours de cette beauté infinie qui rendra vos amis éternellement heureux : *Abcondam faciem meam ab eo* (Deut., XXX). Le voilà banni à jamais de l'héritage du royaume que vous lui aviez préparé , tandis que vos serviteurs fidèles triompheront dans une gloire ineffable. Quelle opposition entre un prédestiné et un réprouvé , entre le ciel et l'enfer ! Qui pourrait concevoir le désespoir d'un mondain, renfermé dans une prison qui ne s'ouvrira jamais, dans des flammes qui ne s'éteindront jamais, dans des tourments qui ne cesseront jamais , dans ce lac de la colère de Dieu, dans ce puits de l'abîme, qui, pour parler comme l'Écriture, ne séchera jamais ? Venons aux circonstances du désespoir des damnés ; c'est ce que je me suis proposé pour mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il nous serait aisé, messieurs, de prévoir tout ce qui peut aigrir le désespoir des damnés, si nous jugions de leurs sentiments par les sentiments que nous avons en cette vie dans les disgrâces qui nous accablent et de repentir et de douleur ; mais nous ne sommes attentifs qu'à nos maux présents , et , quoiqu'il s'agisse d'un malheur éternel, nous négligeons de connaître nos maux à venir. Tâchons de suppléer à cette négligence

par quelques réflexions. Il ne vous sera pas difficile , messieurs , d'apercevoir que mes réflexions sont fondées sur l'essence même du désespoir, je perdrais trop de temps à vous le montrer. Le damné désirera le paradis : première circonstance de son désespoir. Quand on souffre un mal violent, le premier mouvement qui occupe l'âme la porte au bien qui est contraire à ce mal ; bien dont elle connaît alors et dont elle sent vivement le prix , et bien qui peut être le seul remède de sa peine. Le damné verra fermé le paradis, et ne laissera pas de le désirer. Patience qu'on n'ait pas ce qu'on ne désire point, ou ce qu'on désire peu ; mais n'avez jamais ce qu'on désire toujours ; et ce qu'on désire toujours ardemment. Que peut penser, que peut dire un réprouvé qui, du milieu d'une fournaise ardente , soupire sans cesse après le ciel, et sans cesse souffre un enfer ? De quelle amertume cette vue du ciel remplit-elle son cœur ? Quels cris, combien de larmes ne lui coûte pas ce désir du ciel ? Paradis, heureux séjour des saints, je ne vous verrai jamais ; et vous, flammes dévorantes, je vous souffrirai toujours ; mon Dieu, mon souverain bien, je ne m'approcherai jamais de vous, et vous, horreurs de l'abîme, vous me retiendrez toujours ; aimable compagnie des prédestinés , je ne goûterai jamais vos délices, et vous, démons, et vous, maudits damnés, je serai éternellement avec vous dans cet étang de feu ; proches, amis, qui possédez Dieu, je n'aurai jamais de part à votre bonheur , et vous, impitoyables bourreaux, durant une éternité, vous déchargerez sur moi votre fureur ; il n'y a plus de ciel pour moi : il n'y a plus pour moi qu'un enfer. Ah ! si du moins le réprouvé pouvait oublier , mépriser le ciel qu'il a perdu ; mais il sera encore plus malheureux par les plaisirs dont il ne jouit pas que par les tourments qu'il endure : ce serait assez à lui de n'être pas dans le ciel pour souffrir un enfer !

Il désirera le paradis , à quoi il ne peut prétendre : cruel supplice ! Il désirera le paradis, qu'il a pu acquérir, et qu'il a perdu pour peu de chose : seconde circonstance qui le rendra plus sensible à son désespoir. Une personne qui est malheureuse par sa faute , ne songe pas à excuser son procédé , au contraire, elle se le reproche avec aigreur ; indignée contre elle-même, elle souffre souvent davantage de son imprudence que de sa misère ; et si sa misère est sans ressource , elle lui est beaucoup plus insupportable, parce qu'elle en est l'auteur. Le damné, accablé de toutes sortes de maux , pénétré, environné, brûlé par des flammes, dont notre feu naturel n'est pas l'ombre ; compagnon des démons, et la proie de leur cruauté, rempli d'une idée vive des beautés et des délices du ciel, considérera avec un chagrin mortel le peu que Dieu lui demandait pour le sauver, et le peu qu'il a refusé à Dieu, en danger de se damner. Un malheur inconcevable qu'il n'a tenu qu'à lui d'éviter ; un bonheur ineffable, qu'il n'a tenu qu'à lui d'acquiescer par une action juste, raisonnable, ai-

sée : cette comparaison doit le déchirer bien cruellement.

Un impudique damné pour un plaisir brutal, pour un court plaisir, pour un plaisir, funeste fruit de tant d'inquiétudes et de tant d'alarmes; un vindicatif damné pour n'avoir pas dit sincèrement à son ennemi : Je vous pardonne; une femme damnée pour s'être obstinée dans une liaison qui la faisait montrer au doigt dans les rues d'une ville. Elle avait beau faire la prude et l'enjouée : La voilà, disait-on; une fille damnée pour avoir souffert des libertés et entretenu des commerces qui la déshonoraient, même devant le monde le plus gâté, dans l'esprit même de ses adorateurs prétendus; une personne mondaine damnée pour les tristes contentements de son envie, pour les frivoles et fatigantes attaches de sa vanité. La peine d'un moment comparée à un enfer éternel, à un paradis éternel; le plaisir d'un moment comparé à un enfer éternel, à un paradis éternel, et cela sans ressource et sans remède. J'ai pu être ami de Dieu, enfant de Dieu, héritier de Dieu, et, plutôt que de gagner les bonnes grâces d'un maître si grand et si aimable, je me suis fait l'esclave d'une chétive créature, l'esclave du démon, mon ennemi, l'ennemi de mon Dieu; j'ai préféré un rien à une félicité parfaite et sans bornes, tandis que tant de pauvres, tant de personnes grossières et obscures ont marché dans la bonne voie et se sont sauvées. Jugez du désespoir où cette pensée jette un réprouvé, vous qui ne pouvez souffrir la vie, si vous avez manqué le moment de vous établir sur la terre, de prendre un plaisir, de voir la personne que vous adorez.

Cette réflexion percera ce malheureux d'un chagrin que nous ne saurions exprimer, et sa conduite lui attirera mille reproches cuisants et insupportables. Quoi ! diront les idolâtres et les barbares à ce fidèle qui s'est damné, malgré tant de secours pour se sauver, quoi ? *Et tu vulneratus es sicut et nos (Isa., XIV, 10)* ? Tes lumières, tes grâces, tes sacrements, tes prédicateurs, les prêtres, n'ont pu l'empêcher de tomber avec nous dans cet abîme de feu ? Ah ! infâme ; nous serions dans le ciel si, comme toi, nous avions connu le néant du monde, les suites de la vie, et les rigueurs de notre juge. Gémissant, insensé, pleure, grince des dents, déteste le jour de ta naissance, tu n'es pas digne de pitié. Les bienheureux lui insulteront dans sa misère : *Lætabitur justus, cum viderit vindictam (Ps. LVII, 11)* : T'y voilà donc où tu voulais aller, enfant dénaturé, impie frère, sœur mondaine, ami débauché ! Voilà donc les délices que tu t'es préparées par tes intrigues et par ton mépris des choses saintes. Sans doute, tu as entendu le monde mieux que nous ; tu voyais, sans être touché, sécher un père et une mère de douleur sur tes désordres ; tu entendais tranquillement les plaintes de tes créanciers ruinés, puisque la flamme qui te dévore a été l'heureuse production de ces sourdes menées qui oppriment la faiblesse et qui flétrissaient l'inno-

cence ; tu étais l'habile et le sage, et nous étions les sots et les fous, nous qui tremblions sans cesse dans l'attente de notre dernière heure. Que chacun jouisse du fruit de ses œuvres : toi dans l'enfer, et nous dans le ciel : *Lætabitur justus cum viderit vindictam*. C'est être bien malheureux que de servir de jouet à un ennemi, que de lui donner un goût nouveau de sa félicité par notre malheur.

Il se présente ici à mon esprit une troisième circonstance du désespoir des damnés, laquelle a beaucoup de rapport aux deux précédentes ; c'est qu'un réprouvé ne perd jamais de vue les crimes qui l'ont perdu. Le misérable qui s'est perdu lui-même, ne se contente pas d'un souvenir vague et confus des actions qui lui ont coûté sa perte ; il les rappelle dans sa pensée avec un soin cruel, et les envisage de tous les biais qui peuvent aigrir l'horreur qu'il en a. La violence de sa douleur pourrait adoucir son désespoir, s'il pouvait oublier le sujet de son tourment ; on devient comme stupide par l'excès de sa peine, pourvu qu'on ne fasse pas attention à ce qui désespère notre chagrin ; mais souffrir toujours des maux extrêmes, et penser toujours à ce qui nous les fait souffrir, c'est là ce me semble, le comble de la misère. Tâchez, je vous prie, messieurs, de pénétrer cette réflexion ; peut-être ne vous frappe-t-elle pas autant que je le souhaiterais.

Vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur (Matth., IX, 46) : Comme le feu qui brûle les damnés aura toujours la même ardeur, les furies qui déchirent leur conscience auront toujours les mêmes pointes. Terribles bourreaux ! si nous pouvions découvrir l'horreur d'une âme qui est souillée d'un péché mortel, nous serions si effrayés de sa laideur, disait une grande sainte du siècle passé, que nous mourrions de notre frayeur. On se représente quelquefois un damné, comme un misérable environné de monstres affreux ; on s'imagine de voir des serpents et des vipères qui se replient sur son corps, lui piquent le sein, s'entortillent à ses jambes et à ses bras ; on se le figure au milieu de ces animaux horribles et venimeux, que la nature produit dans ces contrées malheureuses éloignées de nos provinces. Cet objet, il est vrai, frappe, effarouche notre imagination ; mais quel spectacle qu'une âme chargée, pénétrée, accablée de ses péchés, de ces monstres hideux, dont Dieu même ne peut souffrir la vue ; et lesquels, dit saint Bernard, crieront sans cesse à cette âme désespérée : *Tu nos egisti, opera tua sumus, non te deseremus (lib. de Anima, c. 2)*. Se repliant, pour ainsi dire, les uns sur les autres dans cette pauvre âme, ils la piqueront tous à la fois, ils la mordront, ils la rongeront, ils la déchireront en criant.

Tu nos egisti, tout horribles que nous sommes, c'est toi qui nous a faits ; mais nous vengerons le Dieu que tu as offensé en nous faisant ; nous te reprocherons en face ton ingratitude, ta perfidie, ton insolence, ta folie ; en vain tu fermes les oreilles et les

yeux; tu nous entendras, tu nous verras; et jamais tu n'auras de nous un seul moment de relâche: *Opera tua sumus*. Tu les reconnaissais ces médisances malignes que tu répandais de sang-froid, ces vengeances cruelles que tu goûtais avec tant de plaisir, ces infâmes injustices, que tu méditais avec tant de circonspection; ces brutales impuretés que tu traitais de galanterie selon le monde; ces jeux scandaleux que tu prétendais accorder avec le christianisme; pour nous, tu as abandonné, outragé ce Père des miséricordes qui t'honorait de mille faveurs pour se faire aimer; qui jusqu'à ta mort fut toujours prêt à t'embrasser, si tu te fusses jete entre ses bras; que tu as forcé de te maudire et de te perdre. Pudeur, raison, foi, grâce, espérance, crainte, promesses, menaces, gratitude, évangile, religion, éternité, rien n'a pu te retenir sur le point de nous donner l'être; mais tant que ce Dieu de bonté sera, tu sentiras l'aiguillon qui le doit venger.

Jeunes gens, qui commencez à goûter le monde, et vous que le monde tient dans ses fers depuis tant d'années, vous avez beau déguiser l'horreur de vos dérèglements, de peur de gêner vos passions, car quelle couleur ne leur donnez-vous pas pour être mondains sans scrupule? Vous les verrez tels qu'ils sont, vous ne cesserez jamais de les voir; vous n'en étoufferez pas le remords, et le ver qui vous rongera ne mourra point. Alors, chrétiens, à quelle rage se livreront les pécheurs qui auront été ou l'occasion mutuelle, ou les complices des mêmes crimes? Les pères et les mères se verront chargés des dérèglements que leur indulgence aura permis à leurs enfants; les maîtres négligents souffriront la honte des désordres de leurs domestiques; et s'ils avaient eux-mêmes abusé de leur autorité pour les y porter, et les partager avec eux? Les personnes mondaines seront accablées des tristes effets de leurs scandales. Alors ce que les réprouvés auront eu sur la terre de plus cher, sera l'objet de leurs malédictions. Dans cette fournaise ardente s'élèveront une infinité de voix, qui d'un ton de désespéré seront retentir ces paroles de toutes parts: maudit enfant, maudite fille, maudit père, maudite mère, maudit serviteur, maudit maître, maudit ami, maudit plaisir, maudits spectacles, maudit jeu, maudites compagnies, maudite vie, maudite mort, maudite terre, maudite paradis, maudit enfer! Ah! parents voluptueux et avarés, que vous arracherez de cris aux enfants que vous avez laissé perdre! ah! enfants impudents et emportés, que vous coulerez de sanglots aux parents, dont vous avez méprisé les avis, ou imité les désordres! ah! femmes peu chrétiennes, qui par vos exemples avez étouffé la pudeur en tant de cœurs, que de bouches s'ouvriront pour vous maudire! et vous, infâmes séducteurs de tant d'âmes innocentes, vous n'échapperez pas à leurs reproches amers et lamentables. Tous les damnés ne cesseront de maudire et d'être maudits, parmi les horreurs d'un désespoir furieux.

Ils n'auront pas même la consolation ordinaire aux malheureux de pouvoir se plaindre. Ils haïront Dieu, haine qui vous paralysa plus horrible, plus insupportable que tous les tourments ensemble l'enfer, si vous avez quelque teinture de religion; et ils seront forcés d'avouer que Dieu ne leur fait point de tort, que le ver qui les ronge, le feu qui les brûle, que toutes leurs peines sont très-justes, qu'elles sont mêmes au-dessous de leurs péchés; c'est la dernière circonstance que j'expliquerai touchant le désespoir des damnés, je n'en puis toucher que peu et encore fort légèrement. C'est un tourment inconcevable que celui que cause la circonstance que je viens de proposer; il est toutefois fort naturel de croire que le réprouvé est forcé de le souffrir, parce qu'il est tout évident qu'il ne peut se rien cacher de son tort, et de l'énormité de ses offenses. Les damnés donc, malgré leurs tourments inconcevables, désespérés, brûlés, ennemis de Dieu, avoueront que Dieu n'est point si sévère à leur égard qu'il pourrait l'être, et qu'il leur fait grâce: *Cruciatibitur ante conspectum agni*, dit l'Ecriture (*Apoc.*, XIV). Ils seront tourmentés à la vue d'un agneau. Rendez-vous attentifs, messieurs, à cette réflexion, et pénétrez-la: souffrir toutes sortes de maux dans toutes les parties de son corps, dans toutes les facultés de son âme; et regarder comme un agneau, le juge qui vous condamne à les souffrir.

Nous aurions, ce semble, une idée plus juste de la rigueur de ce juge, si on nous le représentait comme un lion; si le Saint-Esprit avait dit: *Cruciatibuntur ante conspectum leonis*. Un lion affamé se rassasie de sang; on sait qu'on doit tout craindre de sa fureur; on s'attend à être déchiré, dévoré, s'il peut nous atteindre; mais qu'un agneau tourmente, qu'un agneau déchire, qu'un agneau dévore, c'est ce qui doit faire une étrange peine au malheureux, qui a moins de sujet d'appréhender sa colère. Comment vous exprimer ici les sentiments d'un damné, qui durant une éternité aura devant les yeux tous les témoignages de miséricorde que Dieu lui aura donnés; et qui durant une éternité souffrira les rigueurs extrêmes, pour ainsi dire, de cette même miséricorde? Du fond des abîmes il verra Jésus-Christ mourant, mort sur le Calvaire pour sa rédemption, et pour son amour; et il se verra au fond des abîmes, par un juste jugement de ce même Jésus-Christ: il confessera que ce juge aimable a usé de trop de bonté envers lui, tandis qu'il pouvait profiter de ses faveurs, et que maintenant qu'il est livré à sa justice, il ne peut le traiter avec assez de sévérité.

Est-on à la merci d'un ennemi, c'est une espèce de plaisir de pouvoir dire: mon ennemi ne m'épargne pas, il se venge autant qu'il peut se venger, on ne veut lui être obligé de rien. Frappez, tuez: plus on le hait, plus on craint de lui être redevable de la moindre grâce. Mais être accablé de ses traits et de ses coups, et confesser en même

temps qu'il nous ménage, que nous devons des actions de grâces à sa clémence, tandis que sans pitié il décharge sur nous sa colère; si je ne me trompe, cette douceur de notre ennemi est une espèce d'insulte, qui doit nous causer plus de chagrin et plus de douleur que sa vengeance. Or, messieurs, le pécheur dans les enfers se trouve dans cette situation à l'égard de Dieu, il est pénétré de l'idée de sa grandeur, et Dieu lui en donne un sentiment particulier, pour lui découvrir l'énormité de ses offenses; il lui fait voir clairement qu'il n'est point de tourment, dont il ne puisse augmenter la rigueur, et que quelques peines qu'il endure pour son péché, il en pourrait endurer de plus cuisantes. Instruit vivement et de la majesté de son juge et de la grièveté des crimes, au milieu de ses flammes, dans son désespoir, il est contraint d'avouer que le bras qui le frappe n'est point si pesant qu'il pourrait l'être; qu'il est obligé à Dieu des maux qu'il ne souffre pas, que dans son mal on ne lui fait point de tort, et qu'il n'a pas lieu de se plaindre; qu'enfin, loin d'accuser Dieu de trop de rigueur, il lui devrait des actions de grâces, si sa haine et son désespoir lui permettaient de les lui rendre, parce que souffrant une infinité de peines, il est digne d'une infinité de peines qu'il ne souffre pas.

Cruciabitur ante conspectum agni. Mais puisqu'un agneau, puisqu'un Dieu si bon l'a condamné à l'enfer, il conclut qu'il l'a mérité sans doute, et qu'il n'y a pas d'espérance d'en sortir. Non, ne l'espérez pas, malheureux; vous n'en sortirez jamais, et vous n'y mourrez jamais; vous y êtes pour souffrir, vous y vivrez éternellement pour y souffrir éternellement. Je m'aperçois, ce me semble, messieurs, que ces vérités ne sont pas écoutées avec plaisir par quelques-uns d'entre vous. Voudraient-ils donc se tromper touchant un si affreux danger? La peine qu'ils ont à m'entendre est une preuve assez forte du mauvais état de leur conscience; la vertu véritable peut se rassurer avec sagesse par la confiance, contre la crainte des châtimens dus à une vie licencieuse. C'est peut-être le moment auquel je parle, qui doit décider de leur éternité; la grâce de Jésus-Christ les presse; et puisqu'elle les inquiète, qu'elle les trouble, n'est-ce point pour faire ses derniers efforts, et pour ne plus les toucher? Je les conjure d'y songer. Recueillons nos pensées pour finir.

Les damnés seront donc à jamais dans une fournaise ardente, allumés, roulés eux-mêmes comme des charbons, pour entretenir la flamme qui les dévorera sans les consumer; pressez les uns contre les autres, ils n'occuperont d'espace qu'autant qu'en demandera la diversité de leurs supplices; mêlés tous ensemble parmi les démons, ils se tourmenteront mutuellement avec une cruauté impitoyable. Une lumière sombre éclairera leur prison profonde, et ne servira qu'à les montrer les uns aux autres, et chacun à soi-même, pour voir leurs gestes furieux, leurs plaies sanglantes, leurs visages déchirés,

leurs supplices et leurs bourreaux. Ils crieront tous, ils gémiront tous, ils hurleront tous, jamais vivants et jamais morts, dit saint Augustin (*lib. XIII, de Civ., c. 11*), mais toujours mourants; toujours incapables d'avoir ce qu'ils voudront, dit saint Bernard (*lib. V, de Consid., c. 12*), et toujours forcés de souffrir ce qu'ils ne voudront pas. Ils boiront la flamme, ils la respireront, ils en seront environnés, pénétrés; ils n'ouvriront les yeux et la bouche que pour souffrir, et ils ne les fermeront que pour souffrir; dans ce tas de malheureux, s'ils peuvent quitter leur place ce ne sera que pour souffrir, et immobiles, soit par faiblesse, soit par nécessité, ils ne le seront que pour souffrir; ils ne penseront que pour souffrir, et ils ne changeront de pensées que pour souffrir; s'ils se plaignent, ils ne seront pas écoutés; s'ils soupirent, personne ne leur compatira; s'ils prient, on ne leur accordera rien; s'ils frappent, bien loin de leur ouvrir, on ne daignera pas leur répondre; de tous côtés se présenteront à eux les causes et les instruments de leur supplice, et quelle que soit la situation de leur corps et de leur âme, ils souffriront les mêmes douleurs, les mêmes remords, les mêmes flammes, le même enfer, le même désespoir; et ces douleurs, ces remords, ces flammes, cet enfer, ce désespoir, seront éternels.

Après que tous les réprouvés auront été rassemblés dans cet effroyable abîme, on pourra dire : *Justitia et pax osculatae sunt* (*Ps. LXXXIV*) : La justice et la miséricorde sont l'une et l'autre satisfaites; elles se sont dit, pour ainsi parler, le dernier adieu; elles n'auront plus d'intérêts à ménager pour le salut ou pour la perte des hommes; la justice a fermé tous les pécheurs dans l'enfer, où elle aura une liberté entière de les châtier. La miséricorde a réuni tous les saints dans le ciel, où elle aura un plein pouvoir de les récompenser; il n'y a plus de tourments et de plaisirs passagers; il ne reste que des douleurs et des délices éternelles; tout est partagé, chacun a sa place. L'on ne promet plus, l'on ne menace plus, l'on n'attend plus; le monde a passé, le temps est fini, l'éternité commence, et l'éternité commencera éternellement.

N'avez-vous pas ici une question à me faire, mes chers auditeurs? Je la lis, ce me semble, sur votre visage et dans vos yeux; c'est sans doute la question que fit autrefois le prophète Isaïe : *Quis poterit habitare cum igne devorante... cum ardoribus sempiternis* (*Isa., XXXIII, 14*)? Qui pourra habiter avec un feu dévorant et des ardeurs éternelles? Epouvantable question! Mais je vous demande moi : quelqu'un doit-il donc habiter avec ce feu dévorant et ces éternelles ardeurs? vous me demandez si quelqu'un le peut, et je vous demande si quelqu'un le doit. *Quis poterit?* qui le pourra? et qui ne le pourra pas? Ah, mes chers auditeurs! ayez compassion de moi; c'est moi qui pourrai habiter avec ce feu dévorant et ces ardeurs éternelles, si la robe que j'ai l'honneur de porter ne me sauve. *Quis poterit?* vous ne

le pourrez que trop, vous qui me faites la question : plutôt à Dieu ne le puissiez-vous pas ! Mais vous ne le pourrez que trop. Vous le pourrez, vous, qui vous efforcez vainement d'étouffer la vérité, le remords qui vous inquiète ; vous m'entendez, vous qui, plongés dans une volupté païenne et honteuse, sacrifiez votre âme à un monde perfide et cruel ; vous le pourrez, vous qui n'êtes riche que de la misère de vos frères, qui, pour nourrir votre luxe et vos plaisirs, abandonnez les pauvres, accablez cet artisan d'un inutile travail, et vous moquez des larmes d'un créancier ; vous qui, pour soutenir un jeu criminel, ne rougissez point... je n'ose pas vous le dire, pensez ce que je tais. Vous qui n'en voulez pas revenir sur le ressentiment d'une injure, et qui, par la raillerie, par la médisance, par l'imposture, déchirez la réputation de votre prochain, c'est vous qui le pourrez. Ma réponse est-elle nette et juste ? me demanderez-vous encore qui pourra habiter avec ce feu dévorant et ces ardeurs éternelles ?

Disputez, doutez, espérez ; il faut vous y résoudre, si vous ne réglez votre conduite selon les maximes de l'Évangile, si vous ne pardonnez, si vous ne restituez, si vous ne rompez vos commerces, si vous ne quittez ce monde dissolu, ennemi de Dieu, si vous ne faites pénitence : *Quis poterit ?* il ne s'agit plus qui pourra souffrir l'enfer ; il s'agit, qui le souffrira ? et c'est vous, femme mondaine, qui n'êtes occupée que de la parure de votre tête et de l'engagement de votre cœur ; c'est vous, homme débauché, qui pour assouvir vos brutales passions, vous faites un vain fantôme d'une religion ridicule ; vous, homme d'affaires et d'intrigues, qui travaillez à faire briller votre postérité des dépouilles des misérables. Croyez, ou ne croyez pas ce que je dis ; à moins que vous ne profitiez de mes reproches vous serez damnés. Allez, l'on vous attend en enfer, vous y trouverez la récompense que vos vices et votre monde vous ont promise. Vous ne sauriez vous jouer longtemps des menaces et de la parole de Dieu : le jour ne tardera pas de venir que vous ne mépriserez plus et que vous ne profanerez plus les sacrements ; on ne peut pas toujours rire, jouer, cajoler, se parer, railler, amasser, se divertir ; mortels comme vos semblables vous mourrez, criminels comme vos semblables vous serez damnés. Infâme impureté, barbare vengeance, monde trompeur, l'enfer était donc le terme fatal de tous vos mouvements.

Avons-nous de la raison, chrétiens, avons-nous de la foi ? nous croyons l'enfer, et nous ne l'appréhendons pas ; et nous nous y précipitons, et nous voulons bien y tomber ; et ni la raison, ni la foi, ni l'enfer même ne peuvent nous engager à prendre le chemin du ciel : *Quid ergo causæ est*, s'écrie Salvien, *ut si quispiam christianus futura credit, futura non timeat ?* Pourquoi donc un chrétien ne craint-il pas l'enfer qu'il croit ? pourquoi donc ? La chose est en effet bien surprenante. Est-ce que l'enfer est une fable ? est-ce que l'enfer n'est point si épouvantable qu'on le

fait ? est-ce que l'enfer n'est pas pour les pécheurs, pour les mondains, pour les libertins, pour les impudiques, pour les vindicatifs, pour les blasphémateurs, pour ces hommes et pour ces femmes qui, sans pudeur, sans religion, paraissent aux pieds des autels, la tête encore chargée de la fumée et de ces lustres scandaleux, et de cet encens idolâtre, et de ces liqueurs voluptueuses et intempérantes ? Est-ce que l'enfer, que l'éternité finira ? *Quid ergo causæ est ?* c'est peut-être que Dieu épargnera ce jeune homme, l'esclave insensé de ses inclinations débordées ; qu'il fera grâce à ce vieillard encore embarrassé de ses commerces et de ses usures ; qu'il aura pitié de cette femme enivrée de sa vanité et de sa mollesse jusqu'à oublier les terreurs de l'autre vie : *Quid ergo causæ est ?* A moins que Dieu ne se prescrive une conduite particulière pour ceux qui ne vivent pas chrétiennement, c'est un article de la foi qu'il les damnera, s'il les surprend dans leurs désordres ; et comment ferait-il de nouvelles lois en leur faveur, puisque c'est pour eux qu'il a allumé l'enfer ?

Le temps viendra, dites-vous, que vous le servirez fidèlement : là-dessus vous risquez une éternité. Quoi ! vous ne savez pas si vous vous convertirez, et vous vous exposez à être damné ? Comment pouvez-vous, incertain de votre dernier moment, et sûr de périr si vous mourez mal ? Je le vois, et j'ai peine en le voyant à me le persuader, qu'un homme qui doit être damné, s'il ne change, ne songe pas à rompre ses attaches criminelles ; qu'une femme qui doit être damnée, si elle ne se sanctifie, continue tranquillement son jeu, sa cajolerie, ses intrigues : *Quid ergo causæ est, ut si quispiam christianus futura credit, futura non timeat ?* Puisque nous croyons un enfer, chrétiens auditeurs, concluons que le péché, que le monde qui nous conduit en enfer doit être l'objet unique de notre horreur, et que nous devons pratiquer avec courage, avec joie les vertus qui nous éloignent de l'enfer. Puisque nous croyons un enfer, avouons que ce serait une brutale folie d'aimer richesses, plaisirs, dignités, jeux, spectacles, confidence, en danger de nous damner, que tous les maux de cette vie ne sont rien en comparaison de l'enfer, et que plutôt que de le souffrir un seul moment, il vaudrait mieux être jusqu'à notre mort pauvres, obscurs, baffoués, persécutés, trahis, abandonnés, opprimés, dans l'infamie et dans la misère. Oui, vous qui mendiez à la porte de cette église et dans les rues de cette ville, fussiez-vous encore plus misérables, vous êtes heureux, si un jour vous échappez à l'enfer ; et vous, messieurs, et vous, mesdames, qui traînez la soie et le brocard, qui êtes adorés dans votre élévation, envieux dans votre opulence, redoutés dans votre rang, il n'est pas sur la terre de créatures plus misérables que vous, si vous devez un jour être damnés.

Encore une fois, puisque nous croyons l'enfer, pensons-le, disons-le, que celui seul que nous devons craindre, c'est celui seul

qui peut jeter notre corps et notre âme dans cet enfer : *Timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth., X, 28). Cela est vrai, et nous le sentons, malgré nos raisonnements insensés. Le bruit des cartes, des dés, des jetons, de l'assemblée, ne vous étourdit point ici. Nous n'avons de parti à prendre que de servir le Dieu qui nous peut damner, qui nous doit damner, qui nous damnera, si nous sommes rebelles à sa loi. Qu'avez-vous à me répliquer ? ces conséquences ne sont-elles pas justes ? elles vous paraissent telles, j'en suis sûr ; et vous voudriez peut-être dire à votre prédicateur, ce que dit une certaine femme à son roi, lorsque la faim, comme il est raconté dans l'Ecriture, désolait la ville de Samarie : *Salva me* : Sauvez, sauvez-moi ; je vous ferai, mon cher auditeur, la réponse de ce roi à cette femme : *Non te salvat Dominus, unde te possem salvare* (IV Reg., VI) ? Que ne voudrais-je pas faire pour vous sauver ? mais comment puis-je vous sauver, si Dieu ne vous sauve pas ? Vous rendez inutiles ses grâces, ses promesses ne vous touchent point ; ses menaces ne vous donnent point de peur ; ses vérités n'entrent pas même dans votre esprit ; tous ses soins, toute sa tendresse ne suffisent pas pour vous obliger d'éviter l'enfer : *Non te salvat Dominus, unde te possem salvare* ? Serais-je assez téméraire pour me promettre de vous ce que vous refusez à Dieu ?

Ce qui soutient ma faiblesse, et j'élève volontiers la voix pour vous le dire, c'est que vous pouvez semer une éternité bienheureuse comme une éternité malheureuse : vous avez en main la clef du paradis et de l'enfer ; c'est à vous à vous ouvrir l'un ou l'autre : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (Galat., VI). O mon Dieu, qui m'avez créé pour vous bénir éternellement, ne permettez pas qu'éternellement je vous blasphème : ayez pitié d'un frénétique, qui veut se perdre malgré vous ; attachez-moi, liez-moi, afin que je n'aille pas en enfer. Demeurer, mon Dieu, éloigné de vous, sans vous aimer, vous haïr durant toute l'éternité. Oh ! si je suis dans votre grâce, finissez mes jours à ce moment : qu'on me remporte mort du lieu où je suis, je suis las de vivre, je souhaite la mort, ce monde ne m'est rien ; donnez-moi cette marque de votre bonté, ne me laissez pas dans le danger de me damner. Si je vous aime, si vous m'aimez, terminez par ma mort et mon inconstance, et ma faiblesse et ma malice.

A quoi sert, chrétiens, de répandre de vains desirs ? Dieu veut que nous augmentions nos mérites avec nos années. Suivons le conseil de l'Apôtre ; travaillons à notre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Philipp., II). Vivons comme gens qui peuvent être damnés et qui ne seront pas damnés, s'ils veulent se sauver : ne nous damnons pas et sauvons-nous. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

Sur la communion sacrilège.

Dicite filie Sion : ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Dites à la fille de Sion : voici votre roi, qui vient à vous dans un esprit de douceur (S. Matth., ch. XXI).

L'Eglise semble inviter les prédicateurs par ces paroles à avertir les fidèles qu'ils ont en ces saints jours à recevoir Jésus-Christ par la communion : Dites aux filles de Sion que leur Roi vient, et qu'elles se préparent pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus. Ames saintes, l'ordre qu'on nous donne ne vous regarde pas ; vous soupirez après ce Maître aimable ; vous répandez votre cœur au pied de ses autels pour vous disposer à la grâce qu'il veut vous faire ; votre modestie, votre retraite, vos desirs, vos empressements, tous vos mouvements marquent le zèle que vous avez pour le recevoir. C'est vous, âmes mondaines, que nous sommes obligés de prévenir sur l'arrivée de ce grand Dieu qui va descendre pour vous sur la sainte table. J'obéis, et je vous annonce le commandement de l'Eglise, qui vous ordonne de communier dignement. Mais quoi ! vous n'aurez pas horreur d'un sacrilège détestable ! vous ne craindrez pas de profaner le corps et le sang de votre Rédempteur Jésus-Christ, vous vous endurez aux impressions de cette frayeur qu'inspire naturellement la présence redoutable d'un Dieu. Ah ! chrétiens, la passion et le monde peuvent-ils posséder un fidèle jusque là ?

Il est vrai pourtant qu'il y a des communions sacrilèges, et je crois, moi, qu'il y a plus de communions sacrilèges qu'on ne pense. Réjouissons-nous de voir durant les fêtes de Pâques les chrétiens approcher en foule des autels ; mais frémissons à la vue des profanateurs qui se mêlent parmi les justes. C'est mon dessein de vous donner par ce discours quelque idée d'une profanation si horrible et si scandaleuse : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. Ces paroles me présentent les sujets principaux que vous avez de l'abhorrer : c'est le Roi du ciel et de la terre que renferme l'eucharistie ; c'est votre Roi plein de douceur ; vous avez à recevoir l'unique, le véritable, le grand Dieu que vous adorez ; vous avez à recevoir le Dieu bienfaisant, libéral, qui n'épargne rien dans cet auguste sacrement : sa grandeur devrait vous remplir de crainte, sa miséricorde devrait vous brûler d'amour. Quel attentat de mépriser si insolemment sa majesté ! quelle ingratitude d'abuser avec tant d'impiété de sa bonté ! Comment la foi ne vous fait-elle pas trembler devant lui ? comment la religion ne vous engage-t-elle pas à honorer sa présence ? Ce que j'ai à vous dire dans les deux parties de ce discours, roulera sur ces deux réflexions : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. Il est infiniment grand le Dieu qui doit entrer dans votre bouche pour nourrir votre âme, et vous ne deutez pas de sa grandeur : vous devez donc craindre de le recevoir indignement : *Ecce Rex tuus*. Il est infiniment bon, et vous êtes convaincus de sa bonté ; vous devez donc vous efforcer de le recevoir

avec quelque dignité : *Venit tibi mansuetus*. Le respect que vous demande sa grandeur, la gratitude que vous impose sa miséricorde vous découvriront l'énormité d'une communion sacrilège. Vierge sainte, aidez-moi à préserver mes auditeurs d'un crime si abominable : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise, messieurs, que pourrait-elle souhaiter avec plus d'ardeur pour la sanctification de ses enfants, que l'usage fréquent de la divine eucharistie ? C'est le trésor le plus précieux, le plus abondant qu'elle puisse leur ouvrir pour les enrichir de grâces. J'atteste ici votre foi, pour démasquer l'artificieux hérétique qui voudrait opposer votre vénération à la pratique de ce sacrement. L'Eglise cependant a été si effrayée du danger que couraient ses enfants de mal communier parmi leurs engagements mondains, que sa sagesse l'a forcée à ne leur commander ce saint exercice qu'une fois chaque année. Sur la fin du premier siècle, les fidèles commencèrent à se relâcher sur la préparation à leur communion de chaque jour et sur leur communion même. Le pape Anaclel espéra de ranimer leur ferveur sans exposer leur conscience, en ordonnant sous de graves peines que la coutume établie fût observée. On ne laissa pas d'en venir à la communion du dimanche seulement ; et comme le relâchement s'étendait encore plus loin par la négligence des fidèles qui ne voulaient ni se rendre coupables d'un sacrilège, ni se donner la peine nécessaire pour l'éviter, le pape Fabien commanda, sous peine d'excommunication, les communions de Noël, de Pâques et de la Pentecôte.

Enfin Innocent III, pour prévenir, et le danger du sacrilège, et l'abolition du sacrement, ordonna dans le concile de Latran la seule communion de Pâques. Telle est encore aujourd'hui l'obligation de communier. Quelle horreur les souverains pontifes ont-ils dû avoir d'une mauvaise communion, pour n'en exiger des fidèles qu'une chaque année, à laquelle ils eussent le temps de se disposer pour la faire saintement !

Et c'est cette unique communion que plusieurs font mal, soit en refusant à la loi, ou de confesser leurs péchés mortels, ou de les déclarer tous en les confessant ; soit en retenant l'attachement qu'ils ont à ces péchés, dont ils n'ont ni repentir pour le passé, ni horreur pour l'avenir. Catholiques de profession, ils croient pourtant toutes les vérités qui composent le mystère de l'eucharistie : ils croient donc par conséquent qu'ils ont à recevoir le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ. Si leur foi ne leur présentait un Dieu sous ces espèces adorables du sacrement, ils ne songeraient pas à prendre place au banquet sacré où il est offert. Toutes leurs idées de religion se réunissent en quelque manière dans leur esprit pour leur en représenter la grandeur. Il n'en est pas un qui, avant que d'approcher de la sainte table, ne se dise à lui-même : C'est mon Rédempteur vivant, Fils du Père éternel, Dieu comme toi

et égal à lui que je vais prendre dans ma bouche de la main du prêtre. Cette réflexion, chrétiens auditeurs, n'arrête point le sacrilège, et voilà la Divinité même profanée par un impie mondain.

Car, considérez je vous prie, premièrement, que le crime dont nous parlons est plus énorme, plus injurieux à Dieu que les autres crimes, en ce qu'il s'en prend singulièrement à la personne même d'un Dieu ; c'est Jésus-Christ lui-même avec toutes ses perfections divines et toutes ses perfections humaines qu'il déshonore. Le communiant est obligé de le recevoir avec une bouche et une conscience pures ; une légère teinture de religion doit le faire frémir d'horreur, s'il ose seulement l'approcher dans une disposition contraire ; il le reçoit avec une bouche et une conscience souillées ; et ce Dieu tout grand et tout Dieu qu'il est, est lui-même en personne traité si indignement : *In reliquis*, dit saint Pierre Damien, *Deum offendimus in rebus suis : hic autem in persona sua* (Opusc. 26, c. 2). Il y a des péchés qui offensent Dieu dans sa loi, d'autres dans sa souveraineté, d'autres dans son image, d'autres dans ses sujets qui sont nos frères, d'autres dans ses temples et dans son culte ; il y a des péchés qui offensent quelque-une de ses perfections adorables, ou sa sagesse, ou sa providence, ou sa miséricorde, ou sa justice ; encore une fois la communion sacrilège outrage la personne même d'un Dieu, Jésus-Christ se donne, on le sait qu'il se donne, et on le prend sans respect, sans frayeur ; on le prend avec insolence, avec impiété.

O Père céleste, souverain et charitable Père de famille, vous aviez espéré que les vigneronniers auraient du respect pour votre Fils : *Verebuntur Filium meum* (Matth., XXI) ; vous le voyez pourtant traité sans égard, outragé, profané, tiré de son tabernacle où il reçoit les hommages des anges, pour être livré à un infâme pécheur. Vous paraissiez effrayés de cette profanation, mes chers auditeurs, ce sentiment me console, mais ne croyez pas que j'outrage la vérité. La plupart des fidèles communieront durant les fêtes prochaines ; je n'oserais penser qu'il s'en trouve qui le fassent sans s'y être préparés par la confession de leurs péchés ; confession toutefois qui ne les garantira pas tous du sacrilège que vous détestez. Le passé ne nous instruit que trop sur l'avenir. La haine qui met mal ensemble ces deux personnes, ces deux familles déjà depuis plusieurs années, n'a point été éteinte par des communions répétées ; le tort que l'on fait à ce créancier en différant son paiement, en prenant même des mesures pour s'en dispenser, par des chicanes étudiées et par le crédit d'une autorité tyrannique, dure encore après tant de pâques. L'on a vu bien des fois ces deux personnes à la sainte table, et leur commerce roule comme auparavant. Pourrait-on s'imaginer que cet amour du monde, cette vie molle, cet acharnement au jeu qui dérègle un domestique, scanda-

lise des enfants, desespère des époux, ruine des familles, ne soient pas péchés mortels ? Si on ne les accuse pas, la profanation est visible ; si on les accuse, il faut encore convenir du sacrilège ; on ne les accuse pas pour les corriger. Ces jeunes personnes qui veulent sauver les apparences et leur inclination tout ensemble ; ces époux qui ont à ménager des engagements injustes et étrangers, quelles couleurs n'emploieront-ils pas pour cacher au confesseur et pour se cacher à eux-mêmes l'horreur de la liaison ? ils s'excusent, ils se coupent, ils pâlisent, ils rougissent, ils échappent au repentir de la conscience, à l'indignation du prêtre, à la nécessité de changer ; rassurés par une funeste expérience, ils calment tant qu'ils peuvent, tous les mouvements de leur âme. Que ne vont-ils, les malheureux, traîner le scandale à la campagne pour oublier Jésus-Christ, plutôt que de lui insulter en face ?

Après une absolution inutile d'un crime que l'on a ou tu ou déguisé, qu'on fait semblant de détester et que l'on veut bien continuer, l'on va d'un pas ferme à la table de communion ; un visage serein couvre sous une modestie forcée l'attentat qu'on est sur le point de commettre, et un Dieu vivant est distribué à des morts. Que veux-je dire, chrétiens ? ce que font d'ordinaire ces profanateurs qui perdent parmi les dérèglements du monde les principes les plus communs du christianisme. Je veux dire avec saint Cyprien, qu'il n'y a nul intervalle entre l'hommage qu'on a rendu au démon, et l'hommage qu'on veut paraître rendre à Dieu ; que de l'autel de l'idole on passe à l'autel du Sauveur des nations ; qu'on porte au banquet des anges des mains encore fumantes des parfums d'un sacrifice païen ; que le corps du Fils de Dieu tombe dans une bouche qui exhale encore la médisance, l'intempérance et l'impureté : *A diaboli aris revertentes ad sanctum Domini sordidis et infectis nidore manibus accedunt : mortiferos idolorum cibos adhuc pene ructantes, exhalantibus etiamnum scelus suum faucibus, et contagia funesta redolentibus, Domini corpus invadunt* (Serm. de Laps.).

Voilà la communion que l'on fait pour obéir à un père et à une mère, pour contenter un époux, pour plaire à une femme, pour défendre le libertinage de l'infamie ; et je soutiens qu'un grand nombre de chrétiens n'en font pas d'autres. Quoi ! cette femme mondaine, pour se préparer à une bonne communion, s'est donné la peine d'exposer aux yeux d'un confesseur tout ce détail d'attachements, de plaisirs, de désordres, de désirs criminels, d'intentions malignes, de mépris des choses divines, d'actions et de mouvements qui marquent un oubli profond de Dieu et de ses devoirs ! ce cavalier a développé le tissu abominable de ses railleries impies, de ses commerces débordés, de ses profanations scandaleuses, de ses emportements furieux, de ses extravagances passionnées, de tous les crimes de plusieurs mois,

de plusieurs années peut-être passées sans prières, sans sacrements, sans aucun exercice d'un véritable christianisme ! ce magistrat a détérré dans son cabinet et dans son cœur tous les détours de sa vigilante avarice ; toutes les injustices, ou de ses inclinations, ou de ses aversions intéressées, et de sa tranquille ignorance ; les délais, les duretés, les négligences qui ont désespéré des malheureux abîmés ; les ressources cruelles d'une avidité sans pitié ; enfin, tout ce tissu secret de ménagements pour mollir, de déguisements pour imposer, de chicanes pour usurper, d'artifices pour tromper, de raisonnements pour s'endurcir ! cet homme d'affaires et d'intrigues a démêlé exactement les pièges qu'il a tendus à la bonne foi, pour s'assurer un sourd avantage ; les distinctions qu'il a colorées de prétextes spécieux, pour faire retomber sur un seul les frais que plusieurs devaient partager ; les fardeaux dont il a accablé un indifférent ou un ennemi, pour en décharger un ami ; les voies secrètes que son habile intérêt a ouvertes, pour attirer dans ses coffres le fruit des peines d'autrui ; les violences qu'il a heureusement hasardées, sous la protection d'un patron, pour se revêtir des dépouilles de gens qui, légitimes possesseurs de leurs biens, se croyaient en sûreté et vivaient sans défiance !

Exceptons les personnes qui vivent dans la crainte du Seigneur et professent une régularité chrétienne : il en est peu, je ne crains pas de le dire, il en est peu, parmi le reste des fidèles, que la grandeur du Dieu dont ils ont à se nourrir, frappe assez pour les obliger à purifier leur âme des péchés et des attachements qui les exposent visiblement à le profaner ; si j'exagère, il faut que vous puissiez m'assurer que les libertins, que les mondains paraissent changés après Pâques, que les créanciers se plaignent moins, que les jeux sont plus modérés, que les inclinations illégitimes sont éteintes, qu'il y a plus de droiture dans le commerce, plus de retenue dans les conversations, plus de piété dans les églises ; en un mot, que le monde est moins déréglé, moins voluptueux, moins scandaleux : vous souriez, ce me semble, à la proposition ; je vous comprends : vous voulez me répondre que c'est toujours le même train de vie, et que les dérèglements croissent, au lieu de diminuer ; avouez donc que, communier et commettre un sacrilège, est pour plusieurs la même action.

C'est envisager ce crime dans toute son étendue, que de vous dire, messieurs, qu'il blesse la personne même du Fils de Dieu ; je ne laisserai pas de l'examiner, par rapport au corps du Sauveur, et cette seconde réflexion ne sera peut-être pas moins forte que la première. Le Sauveur, disent les théologiens, en instituant l'eucharistie, a eu singulièrement en vue d'honorer son corps sacré, soit pour réparer les ignominies de sa passion, soit pour laisser aux fidèles qui n'ont pas eu le bonheur de le voir vivant sur la terre, la consolation de lui

adresser leurs hommages, sous le signe qui le renferme, jusqu'à la fin des siècles. L'Eglise, animée de l'esprit de son divin instituteur, rapporte toutes les solennités, toutes les cérémonies, toute la magnificence de son culte à glorifier ce corps adorable, c'est la pensée du docteur subtil : *Quasi omnis devotio in Ecclesia est in ordine ad hoc sacramentum (in 4 Dist. 8, q. 1)*. Autels, temples, prêtres, fêtes, sacrements mêmes et mystères, tout ce qu'il y a de plus auguste dans les exercices de la religion, nous inspire la vénération que nous lui devons. Cette victime divine repose sur une infinité d'autels dans toutes les contrées de la terre, toujours unie à la Divinité, partout contenant ces miracles surprenants que la foi nous enseigne, en tous lieux le gage et l'abrégé des effets les plus admirables de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu.

Il est impossible qu'un fidèle, avant que de recevoir cet adorable corps, ne soit ému par toutes ces considérations. Dans les premiers temps de l'Eglise, le diacre obligeait les chrétiens d'y faire attention, avant que la communion leur fût distribuée : il criait d'une voix haute : *Sancta sanctis* : qu'on se souvienne que les choses saintes ne sont que pour les saints ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Jean Chrysostome : *Si quis non est sanctus non accedat (Hom. 17 ad Hebr.)* : Que celui qui n'est pas sanctifié par la pénitence, se donne bien de garde d'approcher. Cette coutume n'est plus en usage, parce que l'Eglise s'en fie à la religion des fidèles ; mais les anges qui, sans cesse, sont prosternés dans nos tabernacles devant ce corps sacré, la sainteté des autels, les cérémonies du sacrifice, la modestie du sacrificateur, les ornements religieux du temple, la foi, la conscience, ce corps lui-même, continuent de crier : *Sancta sanctis* ; on entend cette voix menaçante, on voit l'hostie divine : et à ce spectacle, le bruit du monde, le tumulte des passions, les chaînes retentissantes du crime, les raisonnements d'un hypocrite débordement ne sauraient étouffer le souvenir de la vénération qu'attend de nous cette chair sainte qui doit devenir notre nourriture. Qu'en arrive-t-il ? je vous prie de ne pas me le demander à moi-même : la douleur ne me permettrait pas de vous répondre ; interrogez ces profanateurs effrontés, lesquels, si je l'ose dire, nourrissent leurs vices du corps de notre Rédempteur, et ne le prennent que pour le souiller, selon l'expression d'un prophète : *Coinquinabar in medio eorum (Ezech., XXII, 26)*. Mais pourraient-ils eux-mêmes nous dépeindre les horreurs de leur sacrilège ? ils regardent la communion de Pâques comme un commerce passager qu'ils doivent avoir avec Dieu s'ils se résolvent à la faire, soulageant leur chagrin par l'espérance d'en être quitte en peu de temps : ils s'informent cependant du confesseur, qui chicane moins sur l'absolution de ses pénitents ; ils le trouvent : ah ! malheureux confesseur ! Ils lui

racontent froidement un abrégé grossier, tracé à la hâte de leurs longues et nombreuses abominations ; ils écoutent sans compunction des avis donnés quelquefois sans discernement ; ils acceptent à la légère une pénitence imposée au hasard. Ils communient : une heure, deux heures de temps ont réuni leur pénitence, leur communion, et l'oubli de leur pénitence et de leur communion. N'ai-je rien omis ? hé ! plutôt à Dieu n'eussé-je pu assembler en si peu de paroles tant de profanations !

En quoi ces méchants fidèles font éclater le mépris qu'ils font du corps et du sang du leur Sauveur, c'est qu'ils n'en viennent pas là sans avoir franchi toutes les terreurs de leur conscience révoltée. Cette femme, plongée dans le grand monde, appelle à son secours les dehors d'une modestie affectée : elle enveloppe les mouvements de son cœur sous les apparences d'une piété sûre et tranquille ; mais qui pourrait, au travers de cet extérieur étudié, découvrir toutes les agitations de son âme ? la foi et le monde se disputent, pour ainsi dire, cette misérable proie : traiterai-je si indignement le corps de mon Rédempteur, que de m'en nourrir sans me défaire de mes attachements criminels ! Mais renoncer à mes plaisirs : il s'en faut de beaucoup que j'aie les dispositions nécessaires pour manger ce pain de vie ; mais j'ai à ménager la personne qui me perd : une confession, sans une sincère douleur, sans une véritable résolution, ne m'a pas rétablie en grâce avec Dieu ; mais je suis engagée dans une société que je ne saurais abandonner sans éclat. La pudeur et la volupté font aussi dans elle des impressions opposées, qui la partagent et qui la déchirent : où en suis-je venu ! il faut que je sauve ma réputation par une dévotion forcée, ce n'est pourtant pas mon dessein de mener une vie plus édifiante : pour qui me prendrait-on si je m'éloignais tout à fait de la sainte table, surtout dans un temps que l'Eglise me commande d'en approcher ? cependant je suis résolue de continuer les excès de mes jeux et de mes délices. Dans le même moment qu'un respect humain la traîne à l'autel, un reste de religion l'en retire ; mais enfin elle immole le corps de son Sauveur au penchant honteux de son propre corps. Nous avons fait durer sa peine trop longtemps ; elle s'en est déjà dédommée : déjà elle a réparé le tort qu'elle avait fait au monde ; et quel tort ? je me suis trompé : les mystères les plus tristes et les plus touchants, les ordres les plus solennels de l'Eglise n'avaient pas interrompu ses jeux, ses intrigues, sa dissolution.

Le libertinage met ainsi le corps et le sang du Sauveur à la merci des plus infâmes passions, et, si je puis le dire sans vous faire horreur, à la merci du démon même ; car le pécheur qui les reçoit indignement n'est-il pas l'esclave du démon, n'est-il pas comme sa maison, où il domine avec empire ? De sorte que le Sauveur n'entre dans le corps

du pécheur que pour servir à la gloire du démon, vil ennemi de son nom et de sa grandeur. Ainsi le libertinage fait renouveler aux fidèles les horribles profanations que les Juifs ont faites sur la chair du Fils de Dieu. Communier en état de péché, dit l'Apôtre, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini* : comme s'il eût voulu dire, c'est l'interprétation de la glose, que l'auteur de cet attentat mérite le même châtement que ceux qui ont fait mourir Jésus-Christ : *Hoc est, ac si Christum occiderit, punietur* (I Cor., XI). Plusieurs Pères de l'Eglise, et saint Augustin en particulier, donnent le même sens aux paroles de saint Paul : les injures, les coups, cette passion affreuse qui a arraché la vie à notre Sauveur, deviennent le crime propre d'un communiant sacrilège, plus coupable en un sens que les Juifs et que les Romains, lesquels, selon l'expression du même apôtre, n'eussent jamais crucifié le Seigneur et le Roi de gloire, s'ils l'eussent connu : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor., II) ; au lieu qu'un fidèle connaît, adore le Rédempteur, dont il profane le corps et le sang. Ajoutons que toutes les humiliations de cette croix, qui était scandale aux Juifs et folie aux gentils, ont fait la plus grande gloire du Fils de Dieu devant toutes les nations. Mais l'outrage qu'on lui fait par une méchante communion ne peut que le déshonorer : le vice en est plus impudent, le monde en triomphe, le démon s'en glorifie.

C'est du pain divin qui nous est offert dans le sacrement de l'autel, dit saint Ambroise, que le Prophète a parlé, quand il a fait cette prédiction : *De hoc pane dictum est, omnes qui elongant se abs te peribunt* (in Psal. CXVIII, octon. 18) : Ceux qui s'éloignent de vous périront. Et comment vivraient-ils, mon Sauveur, ceux qui refusent la nourriture que vous leur faites de votre corps et de votre sang ? *Peribunt*. Il faut que leur âme tombe dans une défaillance mortelle. Quand ils languiront dans ces infirmités spirituelles qui les conduisent à la mort et à la mort éternelle, comment guériraient-ils, s'ils ne cherchent leur remède dans ce banquet sacré que vous leur avez préparé ? *Peribunt*. C'est vous, Seigneur, qui êtes l'antidote de la mort et le médecin sûr et charitable de tous nos maux. Comment se défendraient-ils des traits de leurs ennemis, s'ils ne prennent des forces en mangeant ce pain adorable qui est vous-même ? *Peribunt, peribunt*. Faibles et désarmés, les voilà le jouet des puissances des ténèbres : car c'est vous qui animez les pénitents dans la guerre qu'ils sont contraints de soutenir ; c'est vous qui fortifiez les martyrs contre la cruauté des tyrans ; c'est vous qui faites vaincre, qui faites triompher les justes en tant de pénibles conjonctures : *Qui elongant se a te peribunt*.

Mais, Seigneur, que deviendront ceux qui s'approchent de vous pour vous profaner ? qui changent, par leur mauvaise disposition,

vos corps et votre sang en un poison mortel ? qui, bien loin d'emprunter de vous les armes qui leur sont nécessaires pour leur défense, vous irritent vous-même, et s'attirent votre vengeance par le plus détestable de tous les crimes ? *Qui elongant se a te peribunt*. C'est vouloir périr que de s'abstenir par dégoût de la communion : prétendrait-on se sauver en communiant d'une manière impie ? On est en danger de se perdre quand on se prive des grâces que la miséricorde de Dieu répand à la sainte table : quel risque ne court-on pas quand on mérite toutes les terreurs de sa justice en approchant de cette même table ? *Qui elongant se a te peribunt*. Ah ! chrétiens ! si vous vous rendez indignes de communier, réservez-vous du moins la communion comme une ressource à votre malheur : ne désespérez pas votre salut en empoisonnant, en tarissant cette source de votre espérance. Après avoir offensé Dieu, vous le trouverez encore sur nos autels, prêt à vous pardonner ; après avoir erré loin de lui, au gré des ennemis de votre salut, vous pourrez encore vous réunir à lui. Vous retournerez auprès de votre Sauveur, et votre Sauveur se rendra à vous ; charmé de ses bienfaits et de ses caresses, vous le prierez de ne plus permettre que vous le quittiez, et vous lui serez fidèles. Mais si vous le rebutez, si vous outre sa patience par vos profanations, si vous vous fermez cet asile qui vous est ouvert dans le tabernacle, hélas ! où irez-vous ? que deviendrez-vous ? ne devez-vous pas vous attendre à mourir de faiblesse, de misère et de faim ? Votre Sauveur, vivant dans l'hostie, ne sera plus pour vous qu'un juge implacable, qui sera forcé de venger son corps et son sang profanés.

Si ces paroles vous touchent, souvenez-vous, mes chers auditeurs, de cet oracle de saint Paul : *Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ demoniorum* (I Cor., X) : Vous ne pouvez pas, prenez les mesures que vous voudrez, excusez-vous, trompez-vous, raisonnez comme il vous plaira, la chose est impossible, à moins que vous n'appréhendiez point d'être sacrilège ; vous ne pouvez pas avoir part à la table du Seigneur et à la table des démons. De ces tables d'intempérance, où votre raison étouffée n'est pas capable de vous montrer la mes-sance de vos excès ; de ces tables de jeu, où vous attache un libertinage d'esprit et de cœur, malgré le désordre d'une famille abandonnée, malgré ce renversement scandaleux de nuits en jours et de jours en nuits, malgré les chagrins cruels qu'on en rapporte, malgré cet éloignement affreux qu'on a coutume d'y prendre de tout sentiment de piété ; de ces bureaux d'iniquité, où l'on perd jusqu'à la pitié naturelle que donnent les malheureux, où l'âme abîmée dans les choses de la terre oublie jusqu'à l'idée de l'éternité, où l'on s'apprivoise si aisément avec l'injustice et la violence : non, de ces tables des démons vous ne sauriez passer à la table du Seigneur.

Je sais que vous ne manquerez pas de

prétextes ; pour franchir sans crainte ce terrible pas : complaisance, facilité, engagement, surprise, nécessité, usage du monde. Si ce sont là de bonnes raisons pour profaner le corps et le sang de Jésus-Christ, continuez de vivre dans vos méchantes habitudes ; regardez l'eucharistie comme une cérémonie frivole, qui ne demande de vous qu'une bienséance extérieure ; communiez sans préparation, sans amendement, et ne soyez point alarmés d'un sacrilège. Chrétiens, où en seriez-vous, si vous étiez insensibles à ces reproches ? Vous avez vu ce que le respect nous défend quand il s'agit de recevoir le grand Roi qui vient à nous : voyons ce que la gratitude nous demande pour honorer un Roi si bon : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

SECONDE PARTIE.

L'énormité de l'ingratitude se mesure par la grandeur et par la magnificence du bienfaiteur. C'est un Dieu qui nous appelle à sa table, c'est un Dieu qui s'y donne lui-même à nous ; je ne puis pas exprimer plus fortement ni la grâce qui nous est offerte dans l'eucharistie, ni l'ingratitude que nous témoignons quand nous abusons de cette grâce. Il faut pourtant remarquer une circonstance qui concerne singulièrement les profanateurs dont nous parlons : c'est que le Sauveur les invite, dans le temps même qu'ils l'offensent, à se nourrir de lui-même, afin que, touchés de sa bonté, ils cessent de l'offenser. Mondains obstinés, il pense à vous combler de ses bienfaits, à vous changer, à vous sanctifier, lorsque vous pensez à l'outrager par vos crimes ordinaires, à le recevoir dans la communion, sans vous mettre en peine de l'honorer par une vie plus chrétienne.

Nous lisons au quatrième livre des Rois (cap. 6) une figure de ce trait de miséricorde de notre aimable Rédempteur : Le roi de Syrie était en guerre avec le roi d'Israël ; il tâchait de le surprendre par divers pièges ; mais le prophète Elisée évitait toutes ses ruses et les rendait inutiles. Le Syrien, irrité contre l'homme de Dieu, résolut de se saisir ou de se défaire de lui : il détache une troupe choisie de son armée pour faire le coup. Elisée, les voyant venir, prie le Seigneur de les aveugler à son égard, afin qu'ils ne le reconnaissent pas : sa prière est exaucée. Alors il va lui-même au devant de ces soldats : Vous vous trompez, leur dit-il, vous n'êtes pas dans le bon chemin ; vous cherchez cet Elisée, qui donne tant de chagrin à votre roi ? suivez-moi, si vous voulez le trouver. Les soldats, qui ne le connurent point, le suivirent, et il les conduisit à Samarie, où était le roi d'Israël. Là, leurs yeux furent ouverts, et ils se virent entre les mains de leurs ennemis. Ils se crurent perdus : en effet, c'eût été fait d'eux, si le prophète ne les eût sauvés : bien loin de les livrer à la vengeance du roi et des troupes d'Israël, il leur fit préparer un magnifique régal. Quelle surprise, dit saint Jean Chrysostome, de recevoir des caresses, lorsqu'ils

auraient dû attendre la mort ! Ils mangèrent, ils burent, après quoi ils se rendirent auprès de leur maître, et ne voulurent plus désormais servir contre Israël : *Apposita est eis ciborum magna preparatio : et comederunt et biberunt, et dimisit eos, abieruntque ad dominum suum, et ultra non venerunt latrones Syrie in terram Israel.*

Les libertins, les mondains font la guerre au Fils de Dieu : leurs irrévérences dans les églises, leurs impuretés, leurs injustices, leurs blasphèmes, leurs délices criminelles, tous les excès d'une vie déréglée ne font que trop éclater les sentiments qu'ils ont contre sa gloire et ses intérêts. Dans cette conjoncture, *Apposita est eis ciborum magna preparatio*, il leur présente une place au banquet qu'il leur a préparé de son corps et de son sang. Au lieu de les frapper, de se venger d'eux, de les perdre, châtimment qu'ils ont mérité par une longue suite d'offenses, il veut les nourrir, non-seulement à ses frais, mais de sa substance propre. Ils assisteront à ce banquet, ils prendront cette nourriture ; mais, pour ajouter le sacrilège à leurs crimes ordinaires, ils se retireront de la table où ils ont été conviés avec tant de miséricorde ; ils s'en retireront, dis-je, pour continuer leurs révoltes. Qu'ils ne paraissent pas, les ingrats, parmi les conviés, plutôt que de faire une si sanglante injure à leur bienfaiteur.

Comparons, messieurs, par un petit détail, la miséricorde du Sauveur avec leur profanation : examinons les biens qu'il veut leur faire, en les recevant à sa table, pour mieux comprendre l'indignité, l'ingratitude de leur procédé envers lui. Nous pouvons dire, pour me servir des expressions du saint concile de Trente, que le Fils de Dieu a renfermé et répandu dans l'eucharistie toutes les richesses de son amour : *In quo Deus divitias sui erga homines amoris velut effudit* (Sess. XIII). L'effet naturel et principal de ce sacrement, la fin pour laquelle il a été institué, c'est l'augmentation de la grâce sanctifiante : par là, il est distingué du baptême, qui nous fait membres de l'Eglise ; de la confirmation, qui nous donne des forces pour défendre notre sainte foi ; de la pénitence, qui nous rétablit en grâce ; et de tous les autres sacrements, qui ont chacun une fin différente pourquoi ils sont institués. Et remarquez, messieurs, que c'est le Sauveur lui-même qui agit dans l'eucharistie ; qui agit par conséquent avec beaucoup d'efficacité, comme auteur de toute grâce : au lieu que, dans le reste des sacrements, il emploie des créatures sensibles, matérielles, inanimées, pour en produire les effets, tant il souhaite de signaler sa miséricorde en se faisant nourriture de notre âme. Remarquez encore que par cet accroissement de grâce, qui est l'effet particulier de la communion, il songe à s'unir, à se donner à nous pour toujours : car, avec ces degrés multipliés de grâce que nous acquérons en communiant, nous sommes en état d'en acquérir toujours de nouveaux et de plus parfaits. Les théolo-

giens qui confondent l'habitude de la charité avec la grâce sanctifiante nous font encore mieux sentir le désir qu'a le Sauveur que nous ne nous séparions jamais de lui : plus on aime Dieu, plus aussi on s'engage à l'aimer, plus aussi on l'oblige lui-même à nous aimer : de sorte qu'en recevant le Sauveur à la sainte table, nous contractons avec lui une amitié qu'il ne tiendra qu'à nous de rendre toujours plus étroite, toujours plus tendre.

C'est là l'essentiel du sacrement de l'autel : venons à ces effets particuliers qui découlent de celui-là comme de leur source. Le concile de Trente a fait le dénombrement des plus considérables. L'eucharistie, dit-il, nous délivre des fautes vénielles et ordinaires, et nous préserve des péchés mortels : *Sacramentum hoc esse antidotum, quo liberamur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservamur* (Sess. XIII, c. 2). Il se trouva même dans le concile plusieurs docteurs qui osèrent avancer que comme le Fils de Dieu avait remis aux hommes, par les mérites de sa passion, leurs péchés passés, il avait institué l'eucharistie pour leur remettre leurs péchés à venir. Ces docteurs portaient la chose trop loin, et leur opinion fut rejetée; mais cela prouve que si l'on pénètre ce mystère, il est naturel de lui attribuer un pouvoir extraordinaire pour conserver et pour augmenter notre grâce. Si vous me demandez des raisons particulières de cette efficacité du sacrement, j'en apporterai quelques-unes toutes tirées de son fond.

Outre cet accroissement de la grâce sanctifiante, la communion est suivie de grâces actuelles qui nous portent, qui nous aident à pratiquer le bien et plus aisément et plus constamment; mais, parce que ces grâces perdraient leur force, si nos passions nous dominaient avec l'empire ordinaire qu'elles exercent sur nous, les théologiens tombent d'accord qu'après une bonne communion, la cupidité est affaiblie en nous, qu'elle y trouve plus de résistance lorsqu'elle nous éloigne de la vertu ou qu'elle nous entraîne au mal; soit que la communion embrase de telle sorte la volonté, que la volonté ensuite communique ses feux sacrés à l'appétit; soit qu'elle tempère l'ardeur de ce penchant qui cause nos dérèglements; soit qu'elle combatte les mauvaises impressions des sens. Comme la nourriture corporelle contribue beaucoup aux qualités de notre tempérament, cette nourriture spirituelle, quoiqu'elle ne se change point en notre substance, ne laisse pas d'imprimer dans nous des traces de ses qualités. Le sacrement de nos autels, dit saint Ambroise, assoupit, enivre, pour ainsi dire, les passions des fidèles : *Hoc sacramentum inebriare affectus Fidelium* (in Psal. CXVIII, oct. 15).

Les passions ne tarderaient peut-être pas de se réveiller et de nous révolter contre la vertu, si, par la communion, la vertu ne nous devenait plus aimable : c'est l'usage de l'eucharistie qui découvre et qui anime ces charmes. J'atteste ici les personnes de piété,

j'atteste leurs soupirs, leurs larmes, tous les mouvements de leur cœur. Oh! que les créatures paraissent méprisables, horribles, quand on possède Jésus-Christ et que l'on sent sa présence. D'ailleurs, la communion est inséparable de la pratique des vertus les plus nécessaires au salut. De la foi : quelle foule de miracles renferme l'eucharistie? combien de vérités toutes impénétrables à notre raison et à nos yeux nous oblige-t-elle à croire? De la reconnaissance : qui ne serait touché de la libéralité d'un Dieu qui se donne à nous sans réserve! De la pureté : c'est la vertu qui se présente la première à nous, quand nous pensons à nous nourrir du corps et du sang de notre Sauveur. De l'humilité : serait-il possible de ne pas approfondir notre néant, quand un Dieu, Dieu de majesté, roi de gloire, entre dans notre bouche et descend dans notre estomac? De la haine du monde : pourrait-on ne pas haïr l'ennemi mortel de ce Dieu aimable qui nous honore en tant de manières, qui comble de chétives créatures de ses bienfaits les plus précieux. De la charité : il faudrait être plus froid que le marbre pour ne pas sentir dans son cœur une ardeur vive et tendre pour ce Sauveur si bienfaisant, qui semble oublier sa grandeur et ses intérêts, afin de nous élever et de nous enrichir.

Qu'après une communion bien faite le monde s'efforce de nous séduire par ses agréments; que les obstacles ordinaires de la sainteté se présentent à nous pour nous ébranler; que les tentations les plus délicates nous sollicitent; que tout l'enfer s'arme contre nos saintes résolutions; nourris, soutenus par le pain de vie, nous serons fermes dans nos devoirs, et rien ne nous détachera de Dieu, tant qu'il nous restera quelque idée de la grâce qu'il nous a faite. Vous voyez, chrétiens, que le Sauveur ne donne presque point de bornes à sa miséricorde dans l'adorable eucharistie; qu'il ne ménage rien pour nous attirer, pour nous gagner à lui; qu'il y verse avec profusion ses richesses dans notre âme, pour nous obliger à le recevoir avec préparation, avec quelque dignité, pour piquer, s'il est possible, notre gratitude par la variété, par la multitude, par le prix de ses faveurs. A cette bonté, à cette magnificence de ce Dieu aimable, les libertins, les mondains répondront par quoi? par la confusion de leurs désordres; par le repentir de leurs crimes? par les desirs d'une reconnaissance humble et généreuse? par un sincère dévouement d'eux-mêmes? Non, ils y répondront par un sacrilège.

Refuser avec mépris la grâce d'un grand roi, c'est l'outrager; mais recevoir sa grâce pour l'outrager en effet, c'est le comble de la plus offensante ingratitude. Que les personnes déréglées s'éloignent de la sainte table, il est naturel au vice de ne pas désirer, de ne pas goûter la nourriture divine qui nous y est préparée; mais qu'elles paraissent à la sainte table, et qu'elles y viennent sans la robe nuptiale pour souiller le corps de leur Rédempteur, pourraient-elles le traiter plus indignement? Elles ne veulent pas l'aimer;

quelque beau semblant qu'elles fassent, elles veulent même l'offenser, et elles veulent encore que sa miséricorde serve de voile à leur malice : l'indifférence, la froideur, le mépris, par là elles ne pourraient pas sauver leur peu de religion ; il leur faut la profanation et l'impiété, pour forcer, autant qu'elles peuvent, Jésus-Christ même à autoriser leurs vices. Saint Cyprien donnait la sainte hostie aux chrétiens qui étaient prêts à monter sur les échafauds, pour les fortifier contre leurs tourments. Dans ces temps malheureux des persécuteurs de la foi, l'Eglise permettait aux fidèles de porter l'eucharistie dans leurs maisons, afin qu'ils pussent la prendre pour animer leur courage, et défendre leur religion avec constance.

O fidèles de nos jours, que vous ressemblez peu aux anciens fidèles ! Un chrétien ne prend la communion que pour braver les tyrans et les bourreaux, et un autre chrétien ne la prend que pour avoir des complaisances plus lâches, plus scandaleuses pour les ennemis de son salut et de son Dieu. Un chrétien, après avoir communiqué, ne craint ni l'horreur des prisons, ni les rasoirs, ni les roues, ni les flammes ; un autre chrétien craint de se priver d'un plaisir impur et d'un spectacle païen. Un chrétien reçoit Jésus-Christ pour traîner ses chaînes en triomphe et aller expirer sur un gibet ; il perd sans regret patrie, parenté, biens, vie ; un autre chrétien rentre plus avant que jamais dans le grand monde, dans les compagnies débauchées, et renouvelle tous ses plus honteux attachements. Un chrétien sort de la sainte table pour renoncer à ses charges, à ses possessions, et servir de jouet à un idolâtre brutal ; un autre chrétien ne restitue pas même le bien d'autrui, ni ne songe pas seulement à finir des excès qui ruinent des enfants, qui oppriment des pauvres, qui désespèrent des créanciers. Un chrétien se prépare à la communion par la solitude, par les larmes, par un détachement universel de toutes les créatures ; un autre chrétien s'y dispose par l'intempérance des repas, par l'acharnement au jeu, par tous les dérèglements d'une vie licencieuse. Un chrétien reconnaît la grâce que son Sauveur lui a faite de vouloir lui servir de nourriture ; il la reconnaît, dis-je, en risquant tout pour sa gloire, en se privant de tout commerce, plutôt que de s'exposer à le déshonorer ; un autre chrétien en se plongeant dans tous les engagements du siècle, en sacrifiant, avec plus d'ardeur que jamais, à la vanité, à l'intérêt, à la volupté, son temps, son repos, ses affections, son âme.

Vous le savez, mes chers auditeurs, et il me fâcherait d'exagérer la vérité pour faire des reproches. Cette femme reçoit la communion sous un habit négligé, pour revêtir ensuite avec un chagrin plus délicat les ornements du luxe, et découvrir avec plus d'artifice une infâme nudité. Cet homme approche l'autel, parce que, depuis sa tendre jeunesse, il a été prévenu sur l'obligation de communier aux fêtes de Pâques ; mais il ne se fait

guère d'autre peine, en obéissant à cette loi, que la peine d'interrompre, durant un demi-jour, le tissu ordinaire de ses actions et de ses crimes. Des gens qui, comme dit saint Jean Chrysostome (*Hom. ad Neoph. et Hom. 61*), devraient, en quittant l'autel, paraître tout enflammés et donner la fuite aux démons en leur montrant une bouche ensanglantée, en quelque manière, du sang d'un Dieu, regardent la communion comme un fardeau incommode dont ils n'ont qu'à se décharger pour courir plus librement à l'objet de leurs attachements ; ils ne sont gênés par la bienséance, par la nécessité de cette action, que pour être moins gênés, après l'avoir faite, par la crainte de vivre mal ; ils n'ont, dès là, durant plusieurs mois, qu'à suivre les impressions de leur penchant et du torrent du monde.

Prétendez-vous donc, chrétiens, mépriser, profaner toujours de la manière le mystère le plus auguste, le plus redoutable de votre religion ? Si vous faites si peu de compte de Jésus-Christ dans l'eucharistie, qu'est-ce qui vous adoucira les amertumes de la vie ? qu'est-ce qui vous soutiendra parmi les terreurs de la mort ? Les Israélites, dans les disgrâces de leur fortune, ne trouvaient de consolation qu'auprès de l'arche du Seigneur : *Afferamus ad nos arcam fœderis Domini, et veniat in medium nostri ut salvet nos* (1 Reg. IX) ; ils ne goûtaient de sûreté et de joie que quand cette arche était au milieu d'eux. Vous défieriez les événements et les révolutions de troubler votre tranquillité, si vous cherchiez le soulagement de vos maux auprès de cette arche divine qui repose sur nos autels. Et votre aimable Sauveur vous y attend pour vous servir d'asile dans vos afflictions, pour fermer vos plaies ; mais vous l'approchez avec des mains impures, avec une bouche criminelle, avec une conscience accoutumée, endurcie au mépris qu'elle fait de lui ; voulez-vous qu'il récompense vos outrages par de nouvelles marques de bonté ? Allez, livrez-vous à vos passions ; mais mille chagrins vous perceront le cœur, vos plaisirs les plus doux seront accompagnés de mortelles inquiétudes, et ce Dieu outragé, qui repose dans nos tabernacles, vous verra sans pitié flotter, périr au gré de ce monde que vous aimez et que vous préférez à lui.

Vivez comme il vous plaira, continuez vos injustices, vos impuretés, tous vos désordres, ne vous séparez point de ces compagnies où l'on rougirait d'une apparence de christianisme ; malgré vos communions, faites durer les spectacles et toute la licence du siècle, il faudra enfin mourir ; alors, peut-être songerez-vous à sortir de ce monde avec ce viatique sacré qui conduit les âmes saintes à l'immortalité ; mais osez-vous seulement le regarder, le Dieu que vous profanez aujourd'hui par vos sacrilèges ? Prêtres du Seigneur, triste ministère que le vôtre ! Vous ne porterez le corps du Sauveur, dans cette chambre affreuse par son silence et par ses ténèbres, que pour désespérer le moribond. Voici, direz-vous, le Dieu qui par-

donne, qui sauve, qui introduit ses serviteurs dans le ciel. C'est le Dieu, répondra le malade, qui doit punir, qui doit damner les profanateurs sacrilèges de son sang. Mondains impies, hommes et femmes voluptueux, aveugles esclaves d'un siècle qui défigurez tous les jours plus impudemment la face de la religion, je vous importune, je vous fatigue par le sujet que je traite, je suis trop longtemps en chaire pour vous : il ne tiendrait pas à vous de sortir brusquement de cette Eglise pour échapper à ces furies secrètes que j'ai armées contre vous, en vous mettant devant les yeux l'horreur de vos méchantes communions. Arrêtez, vous m'écoutez encore quelques moments, je vous dirai ce que disait Samuel aux Israélites : Je ne vous ai point fait de tort, je vous ai prêché la vérité, j'ai un zèle sincère pour vos intérêts.

Nunc ergo state, ut judicio contendam adversum vos coram Domino, de omnibus misericordiis Domini (1 Reg., XII). Nous sommes ici, vous et moi, en présence de Jésus-Christ ; il faut, avant que de nous séparer, convenir des miséricordes du Seigneur et de votre ingratitude. Que je serais heureux, si je pouvais vous inspirer des sentiments plus dignes de lui et de vous, et le venger de vos profanations en vous disposant à le recevoir avec une douleur et une piété convenables à votre foi : *Judicio contendam adversum vos coram Domino, de omnibus misericordiis Domini* ? Dieu adorable, Dieu aimable, en suis-je réduit à disputer avec mes auditeurs, pour leur faire appréhender, détester par le souvenir de vos grâces, le sacrilège qu'ils peuvent commettre contre vous-même. Chrétiens, vous le croyez ce Dieu si grand et si bon ; vous l'adorez caché sous les apparences de l'hostie que ces tabernacles renferment, vous savez qu'il s'est incarné, qu'il a vécu, qu'il est mort pour vous ? vous avez appris dès votre enfance, que sur le point de monter sur sa croix, la tendresse qu'il avait pour vous l'obligea à demeurer en personne avec son corps et son sang pour servir de nourriture à votre âme ; que la crainte qu'il a eue de vous être inutile et d'être abandonné de vous dans le sacrement de l'autel, l'a engagé à vous faire commander par son Eglise de l'approcher, et de le recevoir dans vous par la communion.

O bonté ineffable ! ô excès de miséricorde ! ô faveur que toutes les nations ont ignorée et qui nous était réservée ! Il s'agit, mes chers auditeurs, de démêler avec soin tous les péchés qui vous rendent l'objet de la haine de ce Rédempteur qui veut entrer dans vous, et ne faire, autant qu'il est possible, qu'une même chose avec vous ; il s'agit de vous résoudre à mener une vie plus chrétienne pour mériter l'honneur qu'il veut vous faire et les biens dont il veut vous enrichir. Je m'interromps ici moi-même, je n'ose pas en dire davantage, tout me donne de la défiance. Il faut peut-être une volonté bien différente de la vôtre pour rompre un commerce d'impureté, établi, tranquille, pour

rendre un bien mal acquis, dont on jouit sous toutes les apparences d'un droit légitime, pour se séparer de ces sociétés païennes où l'on a brillé, pour étouffer des ressentiments qui rongent sourdement le cœur, pour ne plus aimer ce monde qui étend de jour en jour son empire à la honte du christianisme. A ce mot, vous voudriez que je pensasse comme vous pensez ; mais je vous déclare que l'Evangile me le défend ; je vous soutiens encore une fois que votre vie molle, voluptueuse, ennemie de la prière et des choses saintes, que vos jeux immodérés, que votre luxe messéant et outré, que la licence de vos libertés et de vos spectacles, de vos liaisons et de vos plaisirs offensent mortellement Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous n'y voyez pas, me répliquez-vous, le mal que j'y vois ? pourquoi disputer avec vous-mêmes ? vous n'avez plus rien à ménager : puisque vous n'êtes point effrayés d'un sacrilège, communiez.

Ames pures et saintes, qui passez vos jours dans la crainte du Seigneur, priez-le de ne pas permettre qu'on lui fasse une si grande injure, allumez tout le zèle que vous avez pour sa gloire, afin d'obtenir de sa bonté le changement de ces personnes mondaines et libertines qui sont à la veille de le déshonorer par un si sanglant outrage, redoublez les exercices de votre piété pour le dédommager, autant qu'il dépendra de vous, d'une profanation si offensante. Ah ! que ne nous est-il permis de mourir au pied des autels de notre Dieu, pour réparer, s'il était possible, la manière indigne dont on le traite ! mais je me rétracte sur le sujet de mon indignation et de ma peur : tous mes auditeurs, je l'espère, prendront toutes les précautions nécessaires pour faire une sainte communion, et recevoir avec le corps du Sauveur, le gage précieux de leur bienheureuse immortalité.

SERMON XXXVI.

Sur l'éducation des enfants.

Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebédæi cum filiis suis, adorans et petens... Dic, ut sedeant hi duo filii mei : unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Alors la mère des enfants de Zébédée Jean et Jacques s'approcha de lui avec ses deux fils, et l'adora lui faisant cette demande... Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voilà, soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche (S. Matth., ch. XX).

Ce fut une ambition bien téméraire dans cette mère, que de faire telle demande. Elle espérait de voir régner Jésus-Christ à la manière ordinaire des souverains ; et sans autre réflexion, elle prétend l'engager à placer ses deux enfants dans les deux postes les plus honorables de son royaume. Nul égard aux talents de ses enfants et au mérite de leurs concurrents, nulle attention sur la volonté du Maître et sur le bien commun de l'Etat ; elle songe à pousser, à établir sa famille, contente, si cette prospérité temporelle la met à l'abri des événements de la fortune. Bien des mères n'ont guère d'autres vues aujourd'hui sur leurs enfants ; les mettre sur la tête de leurs semblables, les laisser

en des emplois considérables et avec un riche héritage; ont-elles réussi? c'est la consolation la plus agréable de leur vieillesse et de leur mort.

Mais, messieurs, des parents de ce caractère, quels sentiments, quel christianisme sont-ils capables d'inspirer à leurs enfants? La mère des deux frères, Jean et Jacques, veut qu'ils soient témoins de sa brigue ambitieuse; elle les flatte sans déguisement de la vaine espérance d'une fausse grandeur, elle irrite leurs passions par d'éclatantes promesses, elle ne consulte pas même leur inclination pour les engager; le parti à quoi elle les destine paraît bon à son intérêt, leur salut ne doit pas même y entrer. L'occasion est favorable, messieurs, pour vous entretenir de l'éducation que les pères et les mères doivent donner à leurs enfants. Pauvres enfants, ne serez-vous confiés à leur conduite, que pour être heureux sur la terre, et les esclaves de leurs passions et du monde?

Les parents sont redevables à leurs enfants d'une bonne éducation. Je renferme leurs devoirs principaux en ces deux mots. Or, une bonne éducation doit être honnête et chrétienne; honnête, pour régler leurs passions; chrétienne, pour sanctifier leurs mœurs; honnête, dans les usages du monde; chrétienne, dans les pratiques de religion; honnête, par les bienséances morales; chrétienne, par les vertus évangéliques; honnête enfin, pour former un véritable honnête homme; chrétienne, pour former un véritable chrétien. Ce sont les deux points de ce discours. Pour traiter un sujet si important, implorons l'assistance de la plus heureuse et de la plus sainte des Mères: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les devoirs mutuels que Dieu a établis entre les hommes, il n'en est point qui engage plus fortement que les devoirs des parents envers leurs enfants; la liaison qui est entre eux a tant de nœuds, et tous si forts, que pour les rompre il faut avoir violé auparavant ce que la nature et le christianisme ont de plus sacré. Dieu qui a commandé si souvent aux enfants d'aimer leurs parents, n'a pas même jugé nécessaire de commander aux parents d'aimer leurs enfants; quoiqu'ils soient obligés de les aimer, nous ne trouvons point de précepte formel pour les soumettre à cette obligation. Comme si Dieu eût voulu honorer par ce silence, l'inclination naturelle qui porte les pères et les mères à servir et à élever leur postérité. Il est d'ailleurs tout visible que les hommes ne faisant qu'une grande société, ce qui contribue le plus au bon ordre que le Créateur veut maintenir sur la terre, c'est le soin qu'on prend, afin que ceux qui viennent succèdent dignement à ceux qui passent; et Dieu recevant sa plus grande gloire des créatures qui adorent sa divinité et qui embrassent sa loi, il est encore évident que sa volonté est que les hommes qui naissent, soient pénétrés des idées de la véritable ro-

ligion, afin qu'eux-mêmes puissent la transmettre toute pure et toute sainte à leurs successeurs.

C'est aux pères, chrétienne compagnie, à faire de leurs enfants de dignes membres du monde civil et du monde chrétien. Devoir à quoi la plupart pensent peu; ils s'imaginent qu'après avoir mis leurs enfants en état de soutenir les intérêts de leur famille, et de ne point démentir leur nom, ils n'ont qu'à goûter les douceurs d'une vie unie et tranquille pour finir heureusement leurs jours dans le sein de leurs héritiers. De cette prévention paternelle viennent les plus grands déordres des fidèles qui violent les lois humaines et les lois divines, parce qu'ils n'ont pas appris de jeunesse à les observer. Vous trembleriez, pères et mères, si vous vouliez comprendre l'importance de vos devoirs, et les suites de votre négligence à les accomplir.

Pour cette éducation honnête que les parents sont obligés de donner à leurs enfants, il faut remarquer avec saint Thomas (*in Ep. ad Ephes.*, c. VI), que, quoiqu'un enfant dépende plus de son père, qu'un serviteur ne dépend de son maître, le père dans l'exercice de son autorité doit se proposer des vues bien différentes des vues du maître. Celui-ci songe à son avantage propre, lorsqu'il entretient un domestique à gages; et celui-là doit penser à l'avantage de l'enfant qu'il élève. Il est même naturel aux parents de souhaiter que leur enfant passe la fortune de ses ancêtres. Une plante ne sèche et ne tombe, ce semble, que pour en laisser une nouvelle, qui, plus fraîche et plus belle, continue son espèce sur la terre. Ainsi, une personne que le Seigneur a destinée pour la propagation d'une famille, est portée par sa propre inclination à agir, à vieillir, plutôt pour son enfant, que pour elle-même, parce que cet enfant doit maintenir son nom, et peut-être encore sa race après elle.

La sagesse divine n'a point borne par là le penchant des pères et des mères en faveur de leurs enfants. Ce serait peu, s'ils n'avaient à les considérer que comme les héritiers de leur nom et de leurs fonds. Il suffit à toute autre créature qu'à l'homme d'en substituer d'autres à sa place en cessant d'être: leur utilité se renferme dans le bien propre de leur espèce; mais l'homme est un don en quelque manière universel, qui est fait au public, au prince, à la patrie, et, si je l'ose dire, à toute la terre. Combien de fois voyons-nous fleurir une ville, une province, un royaume par la sagesse et par les soins d'une seule personne, l'instrument de la providence, de la miséricorde et de la justice de Dieu? de sorte que cet enfant que vous négligez, pères et mères, est moins à vous qu'à ses concitoyens, qu'à son souverain, qu'à la société des hommes et qu'à Dieu. D'où il s'ensuit que vous devez cultiver ses talents, lui faire apprendre les arts, les sciences, les exercices qui conviennent à sa condition, et qui peuvent servir à le rendre bon sujet, bon artisan, bon négociant, bon soldat, bon ca-

pitaine, bon magistrat, bon ecclésiastique, bon religieux, selon ce que Dieu attend de lui et selon ce que les hommes en peuvent attendre. Que si, pour assouvir vos passions, vous veniez à dévorer vos fonds et à priver cet enfant des soins, des secours dont il a besoin pour mettre à profit ses bonnes qualités, vous seriez responsables de cette perte devant Dieu et devant les hommes.

On voit néanmoins de ces parents injustes et impitoyables qui laissent croupir dans les ténèbres, dans l'oisiveté et dans l'oubli de pauvres enfants quelquefois même brillants d'esprit et d'une grande espérance, pour consumer leur temps et leurs biens aux extravagances de leur caprice et aux excès de leur libertinage. Cet enfant ne promet-il point par ses qualités ce que peut souhaiter votre vanité, est-ce une juste raison à vous de l'abandonner? Ne devez-vous pas au contraire vous appliquer avec plus d'exactitude à réveiller et à former son discernement? Mais savez-vous bien, vous dit le Seigneur, comme il l'a dit autrefois aux Israélites, que les enfants que vous croyez qui languiront obscurs et esclaves seront ceux-là mêmes qui posséderont avec éclat les terres qu'il a promises à votre postérité? *Parvuli vestri, de quibus dixistis quod captivi ducerentur..., ipsi ingredientur* (Deut., I, 39). Peut-être votre famille sera-t-elle un jour redevable de toute sa gloire à ce fils et à cette fille que vous ne daignez pas regarder aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit de la destinée de cet enfant, car je ne prétends flatter l'ambition de personne, toutes conditions n'ouvrent point les mêmes routes aux enfants. Une profession abjecte, une vie privée ne fait point ordinairement espérer au public certains services éclatants des enfants qu'on a à élever; mais il ne faut pas pour cela leur refuser les instructions convenables à leur état, et l'honnêteté dont je parle ne consiste point ni en certains airs nobles et grands que la qualité seule soutient, ni en ces manières fines et délicates que donnent l'étude et l'usage du monde, ni dans ces idées qu'un intérêt ou orgueilleux ou injuste peut inspirer: elle consiste principalement dans la soumission des passions, dans un éloignement sincère de tout ce qui blesse la bienséance, et dans cette pudeur qui doit faire rougir un enfant, lorsqu'il se prépare à mal faire ou lorsqu'il connaît qu'il a mal fait: et toute condition est capable de cette honnêteté, il n'y a point de père ni de mère qui n'en doive faire des leçons et en donner des exemples.

Pour faire l'esprit d'un enfant, pour l'ouvrir, pour le nourrir, qu'ils se souviennent des soins qu'on prend de son corps. A peine est-il né qu'on donne à ses tendres membres une forme et une situation naturelle; on les étend, on les unit, on les lie, on les serre, de peur qu'ils ne prennent quelque mauvais pli; et à mesure que leur force croît, on leur permet des exercices qui contribuent toujours davantage à les bien former. Telle est à peu près la vigilance qu'on doit avoir sur leur esprit. Il s'agit de leur apprendre à rai-

sonner, à bien juger, à régler leurs passions; et il est d'une extrême conséquence qu'on s'y prenne de bonne heure pour réussir. Il serait presque aussi aisé à un enfant, si d'abord on le tournait là, de bien parler et de bien faire que de mal parler et de faire mal. Comme ses yeux s'accoutument à voir la lumière sans la connaître, son âme s'accoutumerait à suivre les principes de la sagesse sans les pénétrer, et il ferait le bien avant même qu'il pût le choisir. Car il faut se détromper sur la faiblesse des enfants; ils sont capables de plus de choses qu'on ne pense, et quand ils ne seraient pas disposés à profiter sitôt des instructions de leurs parents, l'expérience leur rendra peu à peu et utiles et agréables les bons sentiments dont on les aura prévenus, et ils ne tarderont pas de faire par jugement ce qu'ils auront fait par docilité.

Voilà quelle est l'importance de cette éducation honnête dont je parle; venons à ses difficultés. J'avoue qu'un enfant oppose trois grands obstacles à une éducation véritablement honnête, savoir: le défaut de raison, l'inclination au mal et l'amour du plaisir. Le défaut de raison lui fait ignorer le bien, l'inclination au mal lui fait chercher le mal, et l'amour du plaisir lui fait mépriser le bien et trouver le mal. A prévenir et à combattre ces ennemis de l'honnêteté doivent tendre les soins principaux des pères et des mères. Car toutes les plus dangereuses imperfections d'un enfant croissent avec ses années: comme, lorsque la terre forme une plante, tout y avance en même temps, elle élève, elle grossit sa tige, elle étend ses branches, elle pousse ses feuilles, elle mûrit ses fruits; ainsi avec le corps d'un enfant ses passions, ses inclinations mauvaises, son attachement à sa volonté et à ses plaisirs, tout croît à la fois. Il se porte lui-même avec lui-même; son aveuglement, son ignorance, ses erreurs, sa légèreté, sa facilité, son penchant ne le quittent point; ses mauvaises habitudes se fortifient avec l'âge, et ce qui avait fait ses jeux fera ses crimes: d'étourdi et de badin, il deviendra insolent et débauché; il sera méchant, parce qu'il n'a pas été raisonnable. Tant il importe de rectifier les lumières naissantes d'un enfant, de régler les premières saillies de ses passions, pour les soumettre au joug de la raison et de la sagesse.

Les défauts des enfants ne sont pas toujours ceux que l'on doit le plus appréhender dans leur éducation, ce sont les défauts des parents mêmes. *Induraverunt cervicem suam, juxta cervicem parentum*, dit l'Écriture (IV Reg., XVII): Les enfants s'obstinent dans leurs mauvaises habitudes, selon les mauvaises habitudes de leurs parents. Les pères et les mères n'ont pas eux-mêmes les sentiments qu'ils devraient communiquer à leurs enfants; ils sont eux-mêmes les esclaves de leurs passions propres, faut-il s'étonner qu'ils livrent leurs enfants aux leurs? Comment un père violent et emporté inspirera-t-il à un enfant une conduite rai-

sonnable, la soumission envers ses supérieurs, le respect envers ses égaux, la modération envers tout le monde? Comment une mère fière et chagrine formerait-elle une fille à la douceur, à la retenue et à toutes ces manières honnêtes qui sient si bien à son sexe? Des parents toujours déréglés, toujours prêts à parler et à agir au gré de leurs inclinations, sans égard, sans bien-séance, ignorent même ce qu'il y a à corriger dans les démarches d'un enfant. Fussent-ils disposés à le connaître et instruits de la manière dont ils doivent s'y prendre pour couper chemin aux désordres de son penchant, à peine oseraient-ils le reprendre des défauts à quoi ils se sentent sujets; ils craindraient de se condamner en le condamnant. Et, après tout, tandis qu'ils ne voudront rien prendre sur leurs volontés injustes et sur leurs mouvements déréglés, tandis qu'ils seront emportés par leurs bizarres humeurs, en vain feront-ils de sages leçons à un enfant. Il en sera de leurs avis comme du livre d'un hérétique : quelque sainte matière qui y soit traitée, quelque dévotion qu'on ait affecté d'y répandre, on n'y saurait puiser l'esprit de religion, parce que l'auteur s'y montre toujours en quelque chose; il y a toujours je ne sais quoi dans le style qui gâte le sujet.

Mais il est vrai que le plus souvent les parents ne savent pas dire à un enfant ce qu'ils ne savent pas pratiquer eux-mêmes. Occupés de leur fortune, de leurs intrigues, de tous les objets qui nourrissent leur cupidité, ils ne sont guère capables de développer dans un enfant les mouvements qui commencent à éclater de cette même cupidité, et de le munir contre leurs suites funestes. Si un père qui ne songe qu'à amasser du bien ou qu'à prendre ses plaisirs, n'en vient pas à laisser ce fils languir parmi des domestiques grossiers et libertins, ou entre des mains étrangères, mal choisies et peu veillées, de quoi lui parlera-t-il, sinon d'industrie, d'avarice, de projets d'ambition, d'événements et de spectacles mondains? Il lui donnera peut-être de bons maîtres pour ces exercices du corps qui font le bon air, il affectera peut-être de charger sa mémoire de cent bagatelles, pour avoir de quoi se vanter en le vantant; à ces soins près, il l'abandonnera à lui-même. Dieu veuille qu'il ne lui sache pas gré de ces libertés qui sont de l'usage d'un monde licencieux, qu'il ne loue pas les préludes de sa dissolution comme un feu agréable, qu'il ne traite pas ses friponneries de traits brillants de jeunesse, qu'il n'accoutume pas lui-même sa tendre imagination à recevoir sans répugnance des images dangereuses, et à ne pas se blesser de l'impression qui les suit!

Cette mère, qui n'a dans l'esprit et dans le cœur que les vanités, les grandeurs et les délices du siècle, ne pensera qu'à préparer une jeune fille à y paraître avec éclat. Agencements, assortiments d'habit, parures, fard, bonne contenance, démarche fine et agréable, civilités enjouées, c'est sur quoi roule-

ront tous ses reproches. S'imagine-t-elle d'avoir réussi à embellir son idole, elle la promène dans les salles, dans les assemblées, persuadée qu'elle ferait tort au monde, si elle cachait ce chef-d'œuvre en agréments. Combien de querelles entre les époux, quand il s'agit de contraindre le fils ou la fille? chacun a son inclination, l'un veut tout souffrir, et l'autre ne veut rien pardonner. Combien d'emportements dans le domestique, si l'on se plaint de leurs légèretés, de leurs jeux malins, de leurs actions messéantes? On prétend que cet aîné ait de quoi jouer, qu'il voie les compagnies, qu'il se fasse à la galanterie. On veut que cette fille reçoive le monde, sans autre garant de sa pudeur que sa passion; qu'elle ait sa place aux spectacles, pour rompre sa timide innocence; qu'elle ordonne selon son caprice, qu'elle conte en toutes choses sa bizarre mollesse.

On leur défend à l'un et à l'autre de céder à tels et à tels. L'un des deux a-t-il fait une querelle mal à propos et sans raison, on applaudit à sa générosité, on embrasse sa cause : *Filii colligunt ligna*, dit un prophète, *et patres succendunt ignem* (Jer., VII, 17). Les enfants libertins amassent le bois, et les pères insensés y mettent le feu. On leur permet d'être étourdis, volontaires, mutins; de parler sans considération, d'agir selon leur humeur, de faire des demandes ridicules et qui favorisent leurs mauvaises inclinations, de paraître avec un maintien déconcerté, de prendre leurs aises avec messéance, d'échapper à la contrainte, à l'obéissance et à leurs devoirs. Sur cela, du moins peu de vigilance, tout au plus de molles et froides corrections : comme si telles habitudes devaient se perdre d'elles-mêmes, ou comme s'il importait peu qu'elles ne durassent pas. Je vous honore trop, pères et mères, pour vous adresser les paroles que saint Pierre Chrysologue a dites d'Hérode, qui reconnut la fille qu'il avait eue de son Hérodiade à l'air peu honnête, peu chaste qui accompagnait ses actions, et qui l'aurait prise pour étrangère, si elle eût paru plus modeste : *Revera suam credidit tunc Herodes, cum talem vidit : nam putasset alienam, si pudicam vel aliquantulum pervidisset* (Serm. 174). Non, messieurs, le respect ne me permet pas de vous parler en ces termes : mes reproches seraient aussi injustes qu'offensants.

Mais comment veut-on qu'un enfant qui, dès sa première jeunesse s'est vu chargé de ce que la parure a de plus exquis et de plus mondain, n'aime pas dans la suite une dépense brillante et excessive? qu'un enfant, qui n'a eu presque d'autre guide que son tempérament et son humeur, montre des inclinations raisonnables, lorsqu'il est en état de goûter sa liberté? qu'un enfant que l'autorité et la présence de ses parents n'ont pas retenu, se gêne dans une compagnie de jeunes gens aussi mal élevés que lui? qu'un enfant à qui on n'a point montré le faux et le vrai, l'honnête et le messéant, le bon et le méchant, ne se trompe pas dans

ses réflexions, lorsqu'il lui importera pour sa satisfaction de se tromper ? qu'un enfant à qui on a tout permis, quand on pouvait le conduire, se défende tout, quand il se conduit lui-même ? qu'un enfant en qui on a laissé étouffer la pudeur, fasse paraître une grande délicatesse dans ses mœurs, en un âge où il peut être insolent impunément ? qu'un enfant, qui a ignoré la véritable honnêteté, apprenne la véritable vertu ? *Puer qui dimittitur voluntati suæ, confundit matrem suam*, dit le Saint-Esprit dans les proverbes (XXIX, 13) ; l'enfant est livré à sa propre volonté ; le jeune homme fera un sujet éternel de confusion au père et à la mère.

Telle est, messieurs, l'importance, la nécessité de cette éducation honnête que les parents doivent à leurs enfants, tels sont les obstacles qu'ils ont à surmonter pour la leur donner, telles sont les suites funestes de leur négligence en ce point. Avant que de passer à la seconde partie de ce discours, traçons en peu de paroles quelque idée de cette même éducation. Étudiez le naturel de vos enfants, pères et mères, pour leur rendre plus utiles vos instructions, vos corrections, vos louanges, vos récompenses et vos châtimens ; pour employer à propos la sévérité et la douceur ; car, crier et frapper, ou se taire et flatter toujours, sont deux excès également dangereux. Caressez-les, sans cesser de vous faire craindre ; châtiez-les dans leur devoir, sans leur ôter tout à fait la liberté ; obligez-les à faire le bien, mais obligez-les aussi à aimer le bien qu'ils font ; ménagez si bien leur docilité, qu'ils appréhendent également, et de vous déplaire et de se séparer de vous ; que votre silence et votre froideur soient leurs plus rudes châtimens ; que vous leur paraissiez aimables, lors même que vous ne paraissiez pas les aimer. Ne leur souffrez point de faute, mais punissez-en quelques-unes en les pardonnant ; conservez un cœur de père avec un visage de juge. Ne les reprenez point, parce que vous êtes de mauvaise humeur, mais parce qu'ils sont coupables. Ne vous emportez pas en les corrigeant : un furieux ne saurait apprendre la sagesse ; votre emportement étourdira le criminel, sans le changer ; surtout ne donnez pas de mauvais exemples en donnant de bons avis.

Ce sont là des lois générales que vous avez à observer, selon les occasions et les besoins. A quoi vous devez des soins particuliers et presque continuels, c'est à enseigner à vos enfants l'usage qu'ils doivent faire de leurs sens et de leur raison ; ce qu'ils peuvent voir, entendre, dire et penser ; et de quelle manière ils doivent voir, entendre, parler et penser. Détournez vos yeux de tels objets, devez-vous leur dire : et lorsque certains objets se présenteront à vous, faites telle réflexion. Remarquez combien un homme, en colère ou dans l'ivresse, est ridicule et affreux ; combien une femme qui le porte trop beau, qui prend des airs de

fiercé, qui souffre la cajolerie et une compagnie suspecte, raisonne mal sur le point d'honneur, et s'expose à l'indignation et à la risée des gens sages. Donnez-vous de garde de prêter l'oreille à des discours déshonnêtes et impies ; et quand vous entendrez parler le monde, faites réflexion sur la fausseté de leurs idées, estimant d'ordinaire ce qu'ils devraient mépriser, attachés lâchement à leurs intérêts peu sincères, peu raisonnables, peu chrétiens. Réglez votre conduite sur les sentiments que vous avez de la conduite des autres : la brusquerie, la malhonnêteté vous choquent ; la fourberie, l'infidélité vous irritent ; le vice, la débauche vous scandalisent. Pensez donc, parlez, agissez d'une manière qui ne vous confonde pas avec ceux que vous blâmez si justement ; que la bienséance, la modération, l'équité, la droiture, la bonne foi, la piété se fassent sentir dans toutes vos démarches.

Ce détail serait infini, messieurs, et il serait inutile de le continuer devant vous, qui pourriez prescrire des lois justes et exactes sur mon sujet. Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que j'aie prétendu engager les parents à faire de leurs enfants d'honnêtes mondains ; l'éducation honnête, dont j'ai parlé, est le fondement de l'éducation chrétienne, dont j'ai à parler. Peut-il y avoir de christianisme sans bienséance, sans régularité, sans modestie ? peut-il y avoir de christianisme qui ne suppose pas la contrainte de l'humeur, la soumission du naturel, la mortification de la passion. Si l'on avait combattu le penchant de l'enfance, la jeunesse ne serait pas dans les fers du vice. Les instructions qui doivent disposer un enfant à la pratique des vertus évangéliques, est ce pain qu'il demande à un père et à une mère ; Dieu veuille qu'ils prennent la peine de le lui rompre, et qu'ils n'aient pas la dureté de le lui refuser : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret* (Thren., IV, 4). Cruelle négligence que celle-là, qui perd sans pitié ce qu'on peut avoir de plus cher ; qui ouvre à tant d'âmes le chemin de la perdition ; qui leur ferme la voie du ciel, lorsqu'à peine peuvent-elles distinguer le salut qu'elles ont à souhaiter, et la perte qu'elles ont à craindre ! Mais les mauvais parents seront peut-être plus sensibles à mes reproches, après que j'aurai développé les obligations de cette éducation chrétienne, qui est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'Écriture-Sainte raconte que les rois de Juda, d'Israël et d'Edom, ayant uni leurs forces pour combattre les Moabites, l'armée des confédérés vint à manquer d'eau, et fut sur le point de périr ; mais le prophète Elisée, à la prière du roi de Juda, s'intéressa à son malheur, et obtint du Seigneur des sources, qui jaillirent en si grande abondance, qu'elles inondèrent la campagne (IV Reg., III). Ces eaux parurent ensanglantées aux Moabites : d'où ils jugèrent que

les alliés en étaient venus aux mains, et s'étaient défaits les uns les autres. Prévenus de cette pensée, ils fondent sur eux, pour achever leur défaite; mais ils furent reçus par des gens frais et braves, qui les battirent et les réduisirent à sauver, par la fuite, le triste débris de leurs troupes. Leur roi eut à peine le temps de se retirer dans la ville la plus voisine avec quelques soldats d'élite. Les vainqueurs le poursuivent et l'assiègent. Pressé par les efforts de ses ennemis, il se résolut à faire un coup, qui obligerait ou ses dieux à le secourir, comme il l'espérait follement, ou les assiégeants à se retirer. Il conduisit son fils aîné sur les murailles de la place, et à la vue des armées qui ne s'attendaient à rien de si barbare, il l'égorgea comme une misérable victime : *Arripitensque filium suum primogenitum, obtulit holocaustum super murum*. Israël ne put souffrir ce cruel spectacle; on lève le siège, et la valeur cède au désespoir.

Je viens, messieurs, de vous représenter par cette action ces pères assassins et parricides, comme les appellent saint Jean Chrysostome et saint Bernard : *Non parentes, sed preemtores* (*Hom. 27 de liber. Educ. ; Epist. 3*), qui sacrifient leurs enfants à une inclination injuste, à un vil intérêt, à une raison de famille, sans écouter ni la loi de Dieu, ni les sentiments de la nature. Roi cruel, qui trempe ses mains dans le sang de son propre fils, pour conserver une place à demi ruinée ! Plus cruels ces pères dénaturés, qui, pour des considérations encore plus indignes, livrent l'âme de leurs enfants à la mort et à l'enfer. Toute nation qui a eu quelque idée de religion, s'est fait un devoir essentiel d'engager les enfants dans la croyance de leurs pères; parce que cet engagement est le plus nécessaire pour continuer l'adoration et le culte de la divinité que l'on croit. Toutefois il en coûte peu à des barbares de reconnaître et de servir des idoles : quelques cérémonies extérieures, qui ne gênent point la nature corrompue, et rien de plus. Quel devrait être le zèle des parents chrétiens, pour élever chrétiennement leurs enfants, dans une religion qui nous propose des vérités si obscures, et qu'il faut croire avec tant de fermeté; des vertus si difficiles et qu'il faut pratiquer avec tant de force ?

La foi, dont la miséricorde divine nous a honorés, est si au-dessus de la raison, qu'on ne saurait s'y prendre de trop bonne heure, pour l'insinuer peu à peu dans un jeune esprit, et qu'il est d'une extrême conséquence de profiter de la docilité de l'âge pour le soumettre à son joug. L'on n'en voit que trop qui, pour n'avoir reçu dans leur enfance qu'une teinture légère et une grossière explication des vérités de la foi, se révoltent contre ces mêmes vérités, et prétendent les établir sur une aveugle raison, lorsque les années les ont rendus plus presomptueux et plus indociles. Ce n'est donc pas assez d'apprendre ou de faire ap-

prendre à un enfant ces termes latins ou français, qui renferment le sommaire de notre croyance; il est nécessaire de les leur développer, et de les instruire de nos mystères, pour les remplir d'une grande idée de notre sainte religion et des sentiments que doivent avoir de bons fidèles, sur la grandeur, sur la Providence, sur la miséricorde et sur la justice de Dieu.

Or, messieurs, sait-on, dit-on, dans un grand nombre de familles ce qu'il faudrait savoir, ce qu'il faudrait dire à des enfants, pour leur inspirer l'estime qu'ils doivent faire de leur baptême et de leur Eglise, et la reconnaissance qu'ils doivent à Dieu qui a eu la bonté de les marquer du caractère de fidèles ? Etablissements, alliances, emplois, patrons, gloire, richesses, charges, grandeurs : c'est de quoi l'on se hâte de graver les images dans leur esprit. Un Dieu ne, mort pour nous racheter; un Dieu à aimer, un enfer à craindre, un paradis à espérer, une âme à sauver; peut-être quelques mots là-dessus, en passant; mais nulle instruction solide, qui persuade les enfants, que ce sont là leurs affaires capitales, et les connaissances essentielles qui conviennent à leur profession; souvent même les pères et les mères, toujours dans les embarras, dans les dérèglements du monde, étouffent encore par leurs exemples ce peu de lumières qu'ils ont communiquées à leurs enfants en matière de religion.

D'ailleurs, la loi chrétienne est si contraire à nos inclinations naturelles, que, si l'on n'anime point un enfant à l'observer, elle ne tardera pas d'être l'objet de son horreur. Se combattre soi-même, porter sa croix, fuir le péché plus que tous les maux du monde, refuser à son penchant la plupart des choses qu'il demande : hélas ! si vous n'avez soin d'accoutumer cet enfant à la pratique de la vertu, de le munir contre les appels du vice, ne vous plaignez pas, si dans peu de temps vous avez chez vous un impudique, un vindicatif, un débauché, qui attirera sur vous et sur votre maison les malédictions du ciel.

Lorsque Dieu vous donna cet enfant, c'était son dessein que vous en fissiez un citoyen de la Jérusalem céleste; et lui-même l'avait destiné à cet honneur : *Nascitur infans, dit saint Augustin (in Ps. CXXXVI), futurus civitatis Hierusalem; et in predestinatione Dei jam civis*. Pour vous, vous eûtes d'autres vues, des vues bien éloignées de celles de Dieu, vous ne songeâtes qu'aux avantages que votre nom et votre fortune pourraient retirer de cet enfant. Uniquement occupés de vos intérêts temporels, vous ne vous faites pas une affaire de soutenir les projets de Dieu sur cet enfant : il vous l'a confié pour le conduire à la gloire; mais vous laisserez périr celui qu'il voulait sauver. Pourvu que sur le théâtre du monde, il joue le rôle que votre ambition ou votre avarice lui a préparé, vous n'aurez ni à vous reprocher votre conduite, ni à vous repentir de vos peines.

Etes-vous père, je vous le demande avec saint Jean Chrysostome, vous qui abandonnez ce fils aux passions qui l'emportent, aux compagnies qui le gâtent et aux vices qui le perdent ? vous qui, pour ne pas être gêné dans vos intrigues et dans vos excès, chargez du soin de son éducation une épouse aussi peu chrétienne et autant attachée que vous à ses plaisirs ? vous qui ne daignez pas seulement vous informer du progrès qu'il fait dans la piété, et dans les exercices qui peuvent favoriser sa piété ? *Audes adhuc pater appellari, ita prodito filio, et ut in omnibus vitiis perderetur, neglecto (lib. VI Hom. 27 de liber. educ.)* ? Etes-vous mère, vous qui, de peur de sortir du grand monde, y faites entrer cette fille pour lui en donner le goût : exposée aux artifices d'adorateurs voluptueux, au poison de flatteries impudiques, aux appas de présents funestes, quelquefois loin de vos yeux, et à la merci de la volupté ? L'étrange spectacle ! qu'une fille accompagnée de sa mère au milieu des déréglemens les plus licencieux du monde ; ou accompagnée d'un jeune libertin, et abandonnée de sa mère ! Vous aurez peine à le croire, messieurs, que des mères mondaines puissent se moquer d'un enfant, le maltraiter même, si elles le surprennent en des exercices de piété ; je sais néanmoins que le monde forme des mères de cet affreux caractère.

Le temps, dites-vous, le fera sage cet enfant ; vous voulez donc, pères et mères, m'engager à vous faire les reproches que vous méritez : je m'y laisse engager, et je n'ai pas de peine à abandonner les raisonnemens que j'avais commencés sur la foi et sur la loi chrétienne ; ils se présentent assez naturellement à votre pensée. Le temps le fera sage cet enfant ; et si vous pouvez, si vous devez le faire sage vous-mêmes ? et si vous avez à répondre de ses crimes ? et si vous le perdez pour toujours ? demandez-le à Job si le temps le fera sage ; à Job, dis-je, qui chaque jour de grand matin, offrait des victimes au Seigneur, pour obtenir de sa miséricorde que ses enfans ne l'offensassent pas durant la journée, non pas même dans l'intérieur de leur cœur (*Cap. I, 5*) ; à Job qui vous assure que les vices de la jeunesse pénètrent jusque dans les os, et qu'on les porte au tombeau (*cap. XX, 10*).

Cet enfant est unique, et vous appréhendez d'affaiblir sa santé, si vous le contrariez, si vous vous opposez à ses volontés et à ses plaisirs. Il est unique, donc il doit être débauché, du moins vous ne trouverez pas mauvais de le laisser dans le danger de le devenir. O que vous raisonnez sagement ! vous devez favoriser ses vices par tendresse. Et n'êtes-vous pas plus coupables, si, n'ayant qu'un enfant, vous ne tâchez point de le sanctifier ? à quoi il vous serait aisé de réussir, en réunissant sur lui toute votre vigilance, toute votre application. Cette généreuse mère, dont l'Eglise fait une si honorable mention, et que saint Basile appelle véritable mère d'un martyr : *Revera*

martyris mater (Conc. de 40 Mart.), avait bien d'autres sentimens que vous. Après avoir vu mettre en pièces ses autres enfans, elle ne put souffrir que le bourreau lui laissât son Mélithon mutilé et sanglant, mais encore vivant, sans l'achever. Elle prend entre ses bras cet enfant unique qui lui restait, et court après le chariot chargé des corps des autres martyrs ; est-elle arrivée au bûcher, elle le voit expirer sur son sein, et le jette elle-même dans les flammes, pour y être consumé avec les compagnons de son bonheur. Vous savez comment la mère des Machabées témoigna sa tendresse à l'enfant que le tyran eût voulu lui conserver. Son exemple vous apprendra à raisonner d'une manière plus religieuse.

Cet enfant est l'aîné, et il doit être l'héritier de la maison. Selon toutes les apparences, il sera encore comme Michas l'héritier des idoles de sa mère : *Consecravi.... hoc argentum Domino : ut de manu mea suscipiat filius meus, et faciat sculptile (Jud., XVII)*. Parce qu'il est l'aîné de vos enfans, vous voulez qu'il soit riche, et il vous importe peu qu'il soit aussi intempérant et impudique ; il semble même que vous consentiez à cela, si l'on juge de vos pensées sur la conduite que vous tenez envers lui ; tel doit être votre successeur et l'appui de votre famille. Ne serait-il pas plus digne de vos caresses, s'il était chrétien ? Et ne pourrait-il pas être votre aîné sans être impie ?

Je ne sais, messieurs, si c'est la faute des parents ou des enfans ; mais j'ai remarqué en lisant l'Ecriture sainte, que les enfans uniques sont d'ordinaire malheureux, et que les aînés ne sont point autant aimés de Dieu que les cadets. Pour les uniques, celui que le démon possédait avec tant de cruauté, et que le Sauveur délivra en descendant du Thabor était unique, celui qu'il ressuscita aux portes de la ville de Naïm était aussi unique (*Luc., VII, 12*). La fille à qui il alla rendre la vie dans la maison même du chef de la synagogue, était encore un enfant unique (*Luc., VIII, 42*). Le jeune homme qui abandonna le Sauveur, crainte d'abandonner ses richesses, ne fut-il pas de même un enfant unique ?

Pour ce qui regarde les aînés, Dieu choisit Abel, et réprouve Caïn ; Dieu ne veut point Esaü, et il donne sa bénédiction à Jacob. Parmi les enfans de Jacob, Joseph qui était cadet fut le plus illustre et peut-être le plus saint. Quand Jacob adopta Manassés et Ephraïm enfans de Joseph, il mit à sa droite Ephraïm qui était le plus jeune, et laissa Manassés à sa gauche (*Gen., XLVIII, 14*). Adonias était le frère aîné de Salomon, et toutefois Salomon fut le successeur de David. Dans la loi de grâce les cadets ont eu les mêmes avantages. Saint André était plus âgé que son frère saint Pierre ; néanmoins saint Pierre fut choisi chef de l'Eglise. Saint Jacques que l'on appelle le mineur, était l'aîné de saint Jean ; mais celui-ci fut le favori du Sauveur. Dieu, messieurs, ne semble-t-il pas condamner l'affection déréglée

que les parents ont coutume d'avoir pour leurs uniques et pour leurs aînés, par le malheur des uns et par l'abaissement des autres ?

Vous vous plaignez encore du mauvais naturel de cet enfant. On ne gagne rien à le reprendre, dites-vous ; peut-être le trouveriez-vous plus docile, si vous étiez vous-mêmes plus raisonnables ; ses passions ne vous paraîtraient point si vives, si les vôtres ne l'étaient point tant ; ne m'obligez pas à vous le prouver. Mais si vos avis l'effarouchent, c'est pour cette raison même qu'il faut étudier ses bons moments, veiller avec plus de sagesse à ses actions, le suivre de plus près. Déjà il est porté au mal, et vous l'y laissez aller avec plus de liberté ; il a de l'éloignement pour la vertu, et vous le découragez encore en le négligeant. Ce procédé est sans doute bien louable dans un père et dans une mère, qui ont à se faire saints, en travaillant à la sanctification de leur enfant !

Vous n'y êtes plus à temps, ajoutez-vous, cet enfant a pris de trop méchantes habitudes, il faut se résoudre à le voir vivre à sa fantaisie. Lâches et cruels parents, vous avouez donc de bonne foi que vous êtes la cause de sa perte ; car à qui faut-il s'en prendre s'il est devenu incorrigible ? n'est-ce pas à vous ? Il n'est pas, dit saint Ambroise, jusqu'aux bêtes que l'on ne dresse, et en qui l'on ne vainque la nature par l'attention et par l'industrie : *Tantum valet institutio, ut vincat naturam* (lib. II de Cain. et Abel, c. 2). Vous auriez pu prévenir l'endurcissement de votre enfant ; mais vous ne lui avez dit mot, lorsqu'il était encore susceptible de bonnes impressions ; vous voilà récompensé de votre impitoyable négligence. O David, père infortuné ! Si vous aviez corrigé votre Absalon, vous ne le verriez pas révolté et les armes à la main contre vous (II Reg., XVIII) ; il fallait avoir coupé chemin à son impie ambition par une sage rigueur ; l'homicide impuni d'un frère pouvait devenir l'insolent persécuteur d'un père, Absalon a tué Amnon, et vous ne l'avez pas châtié ; Absalon attentera sur la vie même de David, et vous le châtierez en vain. Il faut souffrir par une funeste nécessité l'insolence d'un fils que vous avez souffert par une indulgence criminelle ; il n'est plus temps de se repentir des excès de bonté, il n'est plus temps de venger un excès de malice ; que le fils vive impie, et que le père vive malheureux.

Enfin, dites-vous, vous n'oubliez rien pour donner de salutaires pensées à cet enfant, et il n'y veut pas entendre. Je vous comprends, vous voulez vous divertir, et selon toutes les apparences, votre héritier ne sera pas embarrassé de vos restes. Ce n'est point cela, me répliquez-vous ; je vous en crois. Cet enfant est mal fait, il n'a pas le bonheur de vous plaire ; vous en voudriez faire un homme d'Eglise, ou un chevalier. Sentiment digne de votre équitable tendresse, digne de votre religion, digne de Dieu. Vous

réservez à l'autel celui qui ne pourrait pas faire honneur au monde. C'est dans cette vue que vous le revêtez de noir ou de violet ; que vous louez sa sagesse, lorsqu'une crainte forcée semble l'assujettir à vos injustes desseins ; que vous lui donnez un nom, prélude fatal de son engagement ; que vous lui faites souffrir mille reproches, mille rebuts, mille indignes traitements, pour peu qu'il laisse éclater une volonté contraire à la vôtre. Il faut qu'il soit malheureux, parce qu'il appréhende sagement de le devenir ; il faut qu'il soit déshérité sur la terre, parce qu'il ne veut pas risquer son héritage céleste. Peut-être viendrez-vous à bout de votre dessein ; semblables, dit le grand saint Basile (*Orat.* 18), à ces oiseaux de rapine, qui, à force de coups de becs et de griffes contraignent leur petit de sortir du nid, pour être déchargés de la peine de l'entretenir ; vous éloignerez de vos yeux et de votre maison cet enfant, ce cadet, à force de le piquer, de le déchirer et de le mordre ; et cet enfant, cet aîné que vous adorez ; que vous dites qu'il serait dommage de dérober au siècle, aura toute la dot que vous lui préparez. Prenez garde que par un juste jugement de Dieu, un jour l'enfant adoré et chéri ne vous fasse regretter l'enfant chassé et immolé ; ne verrez-vous point celui-là ou mort ou infâme ? et ne souhaiterez-vous point en vain celui-ci pour votre héritier ?

La pitié vous touchera peut-être plus que la raison. Les Egyptiens condamnaient à ce supplice un père qui avait ôté la vie à son enfant. Durant trois jours ils l'obligeaient à demeurer assis devant le cadavre, en présence de tout le peuple. Châtiment assez doux, ce semble, mais en effet très-sévère. Une place publique servait de théâtre à ce triste spectacle ; les spectateurs étaient mornes et pâles d'horreur ; l'accusateur était un enfant mort ; les témoins, les yeux et les mains d'un père mourant ; le juge, sa conscience irritée ; les bourreaux, son amour et sa douleur. L'on voyait le corps de l'enfant percé des coups du père ; et l'on voyait l'âme du père percée des reproches de l'enfant, l'enfant qui eût dû vivre était mort, et le père qui eût souhaité de mourir était vivant ; le sang de l'innocent criait, et les larmes du parricide étaient muettes. Ce spectacle vous frappe sans doute, j'en ai horreur moi-même ; mais enfin ce n'est ici qu'un supplice de trois jours pour le père ; ce n'est qu'une mort, et peut-être qu'une mort corporelle pour le fils. Et vous, parents, qui avez engagé votre enfant dans un état où Dieu ne l'appelait pas, vous verrez durant les vingt et les trente années les effets de votre cruauté ; vous ferez souffrir à ce fils et à cette fille autant de morts qu'ils auront de moments à vivre ; et après avoir plongé leur âme dans un désespoir mortel, vous la jetterez peut-être encore dans les flammes éternelles de l'enfer.

Auteurs inhumains de la vie et de la mort de vos enfants, pitoyables victimes de vos intérêts et de vos vices ! Est-il objet plus

digne de notre compassion, messieurs, qu'un enfant qui trouve tout son malheur dans le sein même d'un père et d'une mère, qui devrait faire tout son bonheur? Misérable, parce qu'il est leur enfant; misérable, parce qu'il attendait d'eux tous ses biens; misérable, parce qu'il est obligé de révéler, d'aimer les auteurs de tous ses maux. Elle périra cette malheureuse proie de vos affections injustes et de vos passions criminelles; mais vous périrez vous-mêmes en la perdant.

Le Seigneur avait commandé à Séphora, femme de Moïse, de circoncire son fils; cette mère négligea l'exécution de cet ordre. Cependant Dieu destine Moïse à la délivrance de son peuple; déjà il lui a mis dans les mains cette baguette qui doit opérer tant de merveilles, déjà il l'a instruit des paroles qu'il doit porter à Pharaon; mais, lorsque Moïse s'avance pour se rendre auprès de ce prince, voilà le Seigneur qui s'apparaît à lui sous la figure d'un ange, et qui veut lui ôter la vie : *Cumque esset in itinere, in diversorio, occurrit ei Dominus, et volebat occidere eum* (Exod., IV, 24). Moïse en danger de sa vie, parce que sa femme a négligé de circoncire son fils ! Un mari serait bien malheureux s'il était responsable de toutes les fautes de son épouse. Moïse avait renoncé aux délices et aux honneurs de la cour pour servir le Seigneur : il a eu l'honneur de s'entretenir avec lui et de recevoir ses ordres de sa propre bouche; il doit être le maître des éléments et de toute la nature; le Nil, la mer, le ciel, tout doit obéir à sa voix; et, parce que Séphora a manqué dans le soin qu'elle devait prendre de consacrer à Dieu son enfant, Moïse est en danger de mourir de la main de Dieu même. Que de larmes, que de sang eût coûté cette perte à Israël ! Pharaon eût vécu, il eût régné en tyran : en vain les Hébreux opprimés eussent poussé leurs gémissements et levé leurs mains vers le ciel, Séphora a différé de sanctifier son fils; Moïse, son mari, mourra, et tout Israël languira encore dans les fers. La mère répara sa négligence, et le père vécut et fit triompher la puissance du Seigneur, en brisant les chaînes de son peuple.

Mais jugez, sur ce trait, des peines que Dieu vous prépare, si vos enfants se perdent par votre faute; si, pour vivre avec plus de liberté et de plaisir, vous rejetez sur un mari ou sur une femme les peines nécessaires dans l'éducation de vos enfants. Mais, de quel caractère, seriez-vous, pères et mères, si vous-mêmes, par une tendresse impie, veniez à détourner vos enfants de la voie que Dieu leur ouvre pour les sauver; si vous les précipitez vous-mêmes dans le torrent du monde pour en faire les héritiers de vos intrigues et de vos vices? A qui voudriez-vous que Dieu eût confié ces pauvres enfants pour les conduire dans le chemin de la vertu et de la gloire, sinon à vous-mêmes, pères et mères? Si des étrangers les attaquaient dans leurs biens et dans leur fortune, vous risqueriez tout pour les défendre : sera-ce

vous qui ferez brèche à leur innocence, ou en négligeant de la soutenir, ou en l'exposant au danger de tomber? Le Seigneur ne serait-il pas obligé de les venger, puisque vous les réduisez à n'avoir d'autre appui que lui?

Soyez donc, messieurs, au milieu de vos enfants, comme Job était au milieu des siens : *In circuitu meo pueri mei*, disait-il (Job., XXIX, 5) : Mes enfants sont à l'entour de moi. Il se considérait comme le centre de sa famille, à quoi aboutissaient, dans une égale distance, toutes les parties qui la composaient; ainsi tous les points d'un cercle ont le même rapport au point du centre. Il voulait dire que ses enfants lui étaient tous également chers. Aimez-les tous, regardez-les tous comme des présents du ciel, que vous devez rendre purs et saints au Maître commun de qui vous les avez reçus. Pouvez-vous rien avoir de plus cher que ceux qui sont une partie de vous-même et qui doivent tenir votre place? Quelle affaire peut excuser votre oubli à leur égard? Si Dieu n'avait pas béni votre mariage, vous vous plaindriez peut-être de sa providence, et vous auriez besoin d'une vertu extraordinaire pour vous souffrir sans successeurs; vous avez la famille que vous auriez souhaitée, et à peine songez-vous aux obligations qu'elle vous impose. Vous êtes peut-être vous-mêmes les écueils funestes où elle fait un naufrage irréparable. Ah ! du moins, ne soyez pas une pierre de scandale à la jeunesse qui vous environne.

Espérez-vous que ce fils, témoin de votre dissolution, soit tempérant, chaste, régulier? que cette fille apprenne la modestie, la douceur, la charité, tandis que la médisance, l'envie, l'emportement partagent à ses yeux la plus grande partie de vos actions et de vos paroles? D'où vient que l'un donne sitôt dans les excès du jeu, du vin, de l'impureté? Interrogez le père qui lui en donne l'exemple. D'où vient que l'autre, dès sa plus tendre enfance, sait toutes les industries de la vanité? qu'elle n'a dans l'esprit que les atours d'une beauté naissante, que déjà même elle goûte les ruses et les délicatesses d'un amour impur? Que voit-elle autre chose que l'appareil de la vanité de sa mère? Qu'entend-elle, sinon les éloges engageants des agréments et des plaisirs qu'un monde corrompu a coutume de faire valoir? Vous ne manquez pas, je veux le croire, d'inspirer de l'horreur à vos enfants pour les mauvaises compagnies : serez-vous la mauvaise compagnie qu'ils ont à fuir? Où voulez-vous donc qu'ils se retirent? Et ne vaudrait-il pas mieux pour eux qu'ils apprennent le vice dans toute autre école que la vôtre? Les exemples des étrangers ne feraient point tant d'impression dans leur esprit.

Des libertés dans les repas, des messéances dans les entretiens, des veillées outrées qui désespèrent l'ordre d'un domestique, des blasphèmes, des vengeances, des maximes du monde sans cesse étalées; des fourberies

d'intérêt proposées, méditées dans le secret de la famille, des intrigues d'impureté, dont le voisinage même retentit; nul discours sur les choses de Dieu, nulle réflexion chrétienne, nulle louange de la vertu, nulle mention de l'Evangile, telle est la vie des mondains. Et nous voudrions que là s'élevât dans la crainte de Dieu un enfant léger, ignorant, porté au mal, éternellement scandalisé. Mais quel sujet de honte à des parents chrétiens, s'écrie saint Jean Chrysostome! vous revêtez vos enfants d'habits précieux, vous leur faites dresser de bons chevaux, vous leur préparez de riches terres et vous abandonnez leur âme; vous les laissez perdre, vous les damnez vous-mêmes. Je ne rougis point, pères et mères, esclaves de votre fortune et de vos passions, je ne rougis point de vous faire de si aigres reproches, puisque vous ne rougissez pas de manquer à des devoirs si naturels et si importants.

Que vos premières vues dans l'éducation de vos enfants soient les mêmes que celles du père de Samson : consultez Dieu sur ce qu'il souhaite qu'ils deviennent entre vos mains : *Doceat nos quid facere debeamus de puero* (Judic., XIII, 8). Si la volonté du Seigneur est la règle de votre conduite, vous ne ferez point de fausses démarches, et Dieu bénira vos soins; il vous animera vous-mêmes des sentiments que vous devez leur inspirer. Vous leur ferez craindre les jugements de Dieu et mépriser les jugements des hommes, vous les accoutumerez à estimer ce qui est éternel, et à faire peu de cas de ce qui passe, vous les préviendrez de toutes les pensées qui peuvent former un véritable honnête homme et un véritable chrétien. Vos corrections seront efficaces, parce qu'ils seront persuadés que vous haïssez les dérèglements dont vous les reprenez.

Les enfants d'Héli se moquaient des défenses de leur père, parce que, pour les détourner d'un sacrilège, il leur disait froidement : *Nolite facere rem hanc* : Ne faites pas cela. Saint Louis concevait une horreur sincère du péché, lorsqu'il entendait sainte Blanche, sa mère, qui lui disait d'un air de mère, et de mère résolue de se sanctifier en le sanctifiant : Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir pécher. Enfin vous travaillerez à l'établissement temporel de vos enfants, vous devez le faire, mais vous travaillerez encore plus à les établir dans le ciel; que s'ils ne répondaient pas à vos instructions et à votre zèle, du moins vous ne seriez pas coupables de leurs fautes, et leur malice ne fatiguerait votre patience que pour relever votre mérite. Mais vous avez lieu d'espérer la consolation de les voir saints, si vous vous appliquez en parents chrétiens à les conduire à la sainteté. Heureux pères, heureuses mères, qui augmenterez le nombre des prédestinés, puissiez-vous être vous-mêmes prédestinés et vivre éternellement dans le ciel avec les enfants que vous y aurez conduits, etc.

SERMON XXXVII.

Sur la gloire du juste au jour du jugement

Hic autem fieri inapientibus, respice et levate capita vestra.

Lorsque ces choses commenceront à s'exécuter, ouvrez les yeux et levez la tête (S. Luc, ch. XXI).

C'est vous, âmes justes, à qui ces paroles sont adressées : lorsque le Sauveur s'assiera sur son trône de justice pour décider du sort éternel de tous les hommes, à vous seuls il sera permis de lever la tête et de regarder votre Juge avec confiance; quel sujet de consolation pour moi de vous le dire, de vous le promettre de la part de Dieu! Et je souhaiterais par cette promesse vous procurer dès cette vie toute la considération qu'on doit faire de vous; je souhaiterais engager les méchants à vous imiter pour vous mettre à l'abri des terreurs dont ils seront accablés, lorsque le Seigneur sera sur le point de prononcer cet arrêt fatal qui finira et les peines de l'espérance, et les attentats de la présomption. Mais les seuls jugements de Dieu peuvent faire la juste distinction de ses serviteurs fidèles; et sa loi sera violée jusqu'au jour de la séparation des pécheurs d'avec les saints. Viendra enfin le temps, dit saint Augustin, que l'on pourra dire que le sort de Lazare et du mauvais riche a changé; que l'un de la porte cruelle où il mendiait, a été porté dans le sein d'Abraham; et que l'autre de la table magnifique où il mangeait, a été précipité dans les flammes. Celui-là souffrait et ne vivait que de charités, tandis que celui-ci reposait et avait de quoi faire des profusions; mais le premier qui a languï dans la misère jusqu'à sa mort, vivra toujours dans la joie; et l'autre qui a passé ses jours dans le plaisir, mourra éternellement dans la douleur. Terrible changement, messieurs : *Mutaverunt vicem ambo*, ille a *janua divitis sublevatus est in sinum Abraham*, ille ab *epulis splendidissimis missus est in ignem*; ille *requiescebat*, ille *ardebat*; *satiabatur ille*, ille *satiabat*; ille *laboraverat in finem*, *vixit in æternum*; ille *vixerat in finem*, *laborabit in æternum* (in Psal. XLVIII).

Oui, chrétiens, fidèles serviteurs de Jésus-Christ, votre vertu sortira un jour de l'obscurité et sera vengée de toutes les injustices des hommes; ne laissez point abattre votre courage, tenez ferme dans vos devoirs contre les mépris et les railleries du monde; le Maître que vous servez vous fera triompher à la vue de vos ennemis confus et désespérés. Ou ils affectent de ne pas vous connaître, ou ils font gloire de vous mépriser; ou ils se cachent votre mérite, ou ils le décrient; ou ils jugent injustement de vous, ou, forcés de vous faire justice, ils vous persécutent : deux torts que le Juge souverain des bons et des méchants réparera avec écat dans les derniers temps. Votre vertu ignorée sera reconnue et admirée, c'est mon premier point; votre vertu décriée, persécutée sera justifiée et honorée, c'est mon second point : ainsi le Seigneur la vengera premièrement de ses ténèbres, secondement de ses peines. Vierge sainte, vous serez alors plus

glorifiée que tous les prédestinés ensemble : obtenez-moi des lumières et des sentiments par quoi je puisse obliger mes auditeurs à souhaiter et à mériter une partie de votre gloire : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le sort, ce semble, de la vertu de demeurer cachée sur la terre, parce que la gloire qu'elle y peut recevoir n'est pas digne d'elle; et que Dieu seul par ses jugements et par ses récompenses peut découvrir son mérite. Elle fait son séjour dans le cœur, et il n'appartient qu'au Seigneur scrutateur des cœurs d'en pénétrer les secrets; s'il nous est permis de révéler cet air aimable et vénérable des personnes saintes, nous ne laissons pas d'ignorer ces mouvements intérieurs qui font leur véritable sainteté et les rendent si agréables à Dieu. D'ailleurs les passions confondent notre discernement et ajustent nos pensées à nos inclinations et à nos humeurs. Un esprit badin et enjoué regardera le sérieux de la modestie comme l'effet d'un chagrin sauvage; et un esprit mélancolique et sauvage traitera de dissolution une joie pure et honnête; nous empruntons assez ordinairement ou d'une imagination injuste, ou d'un aveugle penchant les couleurs que nous donnons et aux bonnes et aux méchantes actions. Il fâcherait même aux hommes passionnés de connaître le prix d'une vertu qui les condamne, ils la noircissent, ils l'empoisonnent pour échapper à une maîtresse sévère et ennemie de leurs attaches et de leurs plaisirs.

La vertu, messieurs, se cache elle-même; elle tient d'ordinaire un milieu si délicat qu'il est difficile de l'apercevoir et de la distinguer du vice qui se pare de ses dehors. Et il importe peu aux saints d'avoir les yeux des hommes pour témoins de leurs mouvements, leur humilité tend un voile obscur sur leur mérite pour le défendre, pour le raffiner en le dérobant à notre vue. Toute leur gloire, mon Dieu, vient de vous et peut venir de vous, heureux si, en répandant leur cœur en votre présence, vous daignez l'honorer de vos complaisances. Vous-même, Dieu de miséricorde, jaloux si je l'ose dire, du plaisir de les honorer, vous souffrez qu'ils ne paraissent pas ce qu'ils sont; qu'ils soient exposés aux rebuts de l'ignorance et du vice pour les attacher à vous. Mais n'est-ce pas là une grâce singulière de votre bonté? Les honneurs du monde, vous le savez, leur font peur; et ils ne goûtent pas de plus agréables délices que quand ils conversent avec vous loin de ses applaudissements et de ses regards. Je n'ai garde de les plaindre, s'ils ne sont connus que de vous; si vous éclairez leurs ténèbres, elles leur sont trop glorieuses : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus (Ps. CXXXVIII, 17).*

Cependant, messieurs, il est de la providence, de la sagesse et de la justice de Dieu d'ouvrir les yeux de tous les hommes sur le mérite de ses serviteurs pour justifier et ses jugements et leur conduite; pour dédommager et sa miséricorde et leur vertu d'une si

longue obscurité. Ce ne serait point assez de punir les méchants et de couronner les bons, il faut que tout l'univers sache les raisons qu'il a de châtier ceux-là et de récompenser ceux-ci; pourqu岸 il a aimé, caressé ces personnes obscures, inconnues dans le monde; et pourquoi ces personnes attentives aux occasions de lui plaire se sont moquées de l'estime, du mépris des hommes et de tout le bruit qu'ils pouvaient faire parmi eux. C'est ce qui sera développé, lorsque le Fils de Dieu paraîtra sur son trône de justice pour déclarer les prédestinés et les réprouvés.

Alors donc la vertu aura tout l'éclat qui lui convient, son caractère ne portera rien de douteux et de suspect. La raison particulière d'une vérité si agréable et si honorable aux gens de bien est fondée sur cette parole du Sauveur. Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'Homme se déclarera pour lui devant les anges de Dieu : *Dico vobis, omnis qui confessus fuerit me coram hominibus; et Filius hominis confitebitur illum coram angelis Dei (Luc., XII).* *Dico*, je vous le dis, je m'y engage et je ferai tôt ou tard la distinction que je promets. Notre bassesse et notre néant ne rebuteront point sa majesté et sa grandeur; il nous reconnaîtra pour ses serviteurs, pour ses amis, pour ses enfants, pour ses héritiers, à la face du ciel et de la terre, si nous avons eu pour lui un attachement sincère et constant. En qualité de Souverain, il nous a imposé des lois; il s'en fait une de distinguer ceux qui les auront observées. Il a aimé les hommes jusqu'à la tendresse, jusqu'à l'excès; comment sa miséricorde se dispenserait-elle de donner à ceux qui ont répondu à son amitié le rang que demande leur fidélité? il nous a donné l'être; nous tenons de lui tout ce que nous sommes; les personnes qui ont consacré leur vie pour sa gloire ne méritent-elles pas les caresses de leur Créateur? il nous a rachetés pour nous placer dans son royaume; il est de sa gloire de nous en rendre possesseurs, si par nos services nous avons conservé le droit qu'il nous avait donné d'y prétendre. Ainsi un bon capitaine met après la victoire une juste différence entre les soldats qui ont combattu vaillamment, et les soldats qui ont abandonné avec lâcheté son étendard. Ainsi un bon roi sépare avec plaisir ses sujets soumis et zélés d'avec ses sujets rebelles et insolents. Ainsi un bon père honore ses enfants obéissants par les marques de sa bonté. C'est un Dieu qui a promis aux gens de bien qu'il se déclarerait pour eux, qu'il les ferait connaître, qu'il les regarderait en présence du reste des hommes, comme personnes qui lui appartiennent, qui sont de sa maison et dans ses bonnes grâces, et qu'il veut que tout le monde revère comme tels. Ce grand Dieu tiendra sa parole; quel honneur pour ses serviteurs et pour ses amis qu'il s'intéresse à leur gloire jusqu'à ce point!

Premièrement, la distinction qu'il fera d'eux sera sensible, il les démêlera d'une

manière éclatante : *Servus meus es tu Israel, quia in te gloriabor* (Is., XLIX, 3). C'est vous qui m'avez été fidèle, dira-t-il à chacun en particulier, et je veux que le ciel et la terre sachent que je fais ma gloire de la vôtre; de sorte que dans cette multitude innombrable de gens qui comparaitront pour subir un jugement public, il n'y aura qui que ce soit qui ne puisse dire : tel ecclésiastique, tel religieux, tel cavalier, tel magistrat s'est acquitté de ses devoirs et a servi Dieu; cette dame, cette demoiselle, ce négociant, cet artisan a pris le bon parti et s'est appliqué sagement à l'affaire de son salut. Durant cette vie, dit saint Augustin, les bons sont mêlés avec les méchants, comme le bon grain avec le mauvais grain dans l'aire. Voyez l'aire d'un peu loin, vous n'apercevez qu'une paille commune au froment et à l'ivraie : *Quicumque longius attendit aream, paleam solam putat* (Enarr. 2 in Ps. XXV). Est-il question de fermer la moisson pure et nette, on bat l'épi, le fléau sépare ce qu'on a ou à retenir, ou à rejeter; puis enfin le van éloigne pour toujours ce qu'on retient d'avec ce que l'on rejette. Tandis que nous vivons, vertu, vice, tout est confondu en apparence; quand nous mourrons, l'épi sera brisé, la sainteté et le crime ne seront plus enveloppés sous des dehors assez ressemblants; au jugement universel l'innocent et le coupable ne se toucheront plus du tout, et chacun prendra la place qu'il doit toujours occuper.

L'agréable journée, messieurs, pour les justes destinés à la gloire! Quels charmes la pureté répandra-t-elle sur le front des vierges? Quels rayons brilleront sur les cicatrices des pénitents et des martyrs! Quel éclat dans ces yeux que la modestie fermait, ou qui ne s'ouvraient que pour pleurer! Quelle beauté sur ces visages pâles et négligés, que la pauvreté, le repentir, l'amour de Dieu desséchait! L'on dit que plus la perle demeure cachée dans sa nacre, plus elle est belle quand elle en sort; combien la vertu éclatera-t-elle, lorsque Dieu la tirera de l'obscurité de tant de siècles? et il l'en tirera, vous n'en doutez pas, vous êtes fidèles, l'espérance des gens de bien ne sera point vaine; les martyrs, les confesseurs ne souffrent point pour un méchant maître; les âmes saintes qui, dans la retraite, loin du bruit et des plaisirs du monde, n'aspirent qu'à mériter les bonnes grâces de leur Juge n'ont pas sujet de se défier de son équité et de sa miséricorde. Hilarion, qui, après une vie si pure et si austère, redoutiez encore son tribunal, vous n'aurez que des actions de grâces à lui rendre. Jérôme, qui frappiez impitoyablement votre poitrine au bruit de la trompette qui vous appelait devant lui, sûr et tranquille vous bénirez sa bonté.

Ce bon artisan qui souffrait sans impatience son indigence et son travail, que pensera-t-il lorsqu'il sortira de la foule pour recevoir les caresses de Jésus-Christ? Ce pauvre honteux qui, sous un extérieur toujours égal, toujours bienséant, étouffait le

sentiment d'une misère irréparable, combien s'estimera-t-il heureux, lorsqu'au travers de tant de grands qui vivaient dans l'opulence, il passera pour être comblé d'honneur et de bien? Cet officier qui, abandonné de la faveur, s'est contenté de remplir ses fonctions, tandis qu'un autre par le crédit d'un patron en emportait les avantages, avec quelle joie remerciera-t-il le Seigneur à qui seul il a confié sa fortune? Cet époux qui a essuyé en silence tous les chagrins secrets d'un domestique, travers d'humeurs, caprices haultains, bizarreries fatigantes, emportements injurieux, affaires épineuses, tristes renversements, pertes, disgrâces, malheurs, sans permettre jamais à sa soumission de se rebuter des peines de son état, sans jamais chercher qu'au pied des autels quelque adoucissement à son sort, pourra-t-il exprimer son contentement devant le Juge qui a été le témoin et qui doit être le rémunérateur de sa fidélité et de sa constance? Ce malade qui, durant plusieurs années a langué, ne recevant de soulagement que par les services de personnes rebutées de sa longue infirmité, et peut-être souhaitant sa mort, ayant à souffrir les reproches, la négligence d'une parenté ingrate, l'oubli de faux amis à qui il est devenu en même temps haïssable et inutile; la dureté des personnes à la merci desquelles il s'est vu réduit pour prolonger son agonie plutôt que ses jours; cependant toujours patient, doux, reconnaissant; toujours disposé à vivre pour endurer; toujours baisant les chaînes dont il a plu au Seigneur de l'attacher à un lit affreux, aura-t-il des termes assez forts, assez tendres pour témoigner à son Sauveur les sentiments qu'il a de sa bonté, qui lui a fait part de ses souffrances pour lui faire part de sa gloire?

A ces justes humiliés, souffrants, méprisés, haïs, inconnus, le Maître du ciel et de la terre fera un commandement semblable à celui que fit Josué aux officiers favoris de son armée. Josué ayant défait les Amorrhéens apprit que leurs rois s'étaient sauvés dans une caverne pour échapper à ses armes; il en fit rompre l'entrée, il les arracha, par la force, de leur trou en présence de toutes ses troupes, il commanda aux principaux chefs de leur marcher sur la tête : *Ponite pedes super colla Regum istorum* (Josue, X) : que la pitié ne vous touche point, ne craignez pas de leur insulter. Le Seigneur lui-même traitera vos ennemis avec la même sévérité : *Nolite timere, ne pereatis; sic enim faciet Dominus cunctis hostibus vestris*. Ces malheureux vaincus ayant été foulés aux pieds, le vainqueur les condamna au dernier supplice, et ils furent exécutés sur l'heure : *Interfecit eos, atque suspendit*. Ainsi, messieurs, triompheront les serviteurs de Dieu de ces mondains dont ils ont été la risée : *Ponite, ponite pedes super colla* : j'ai rompu leur sépulchre, dira le Seigneur, pour les exposer à votre juste indignation; j'ai commandé à mes anges de les arracher des ténèbres où ils voudraient demeurer en-

sevelis ; les voici tremblants devant vous, mettez-leur les pieds sur la tête, ils ne sont pas dignes de votre compassion : marchez hardiment sur ces visages fiers et insolents, après qu'ils vous auront servi de jouet, ils seront la proie de ma vengeance, et je les sacrifierai sans égard à ma fureur : *Ponite pedes super colla*. Vous m'avez suivi comme des disciples dociles et attachés à ma doctrine : moquez-vous de ces insensés qui, avec leurs raisonnements pitoyables et impies, ont bien voulu s'égarer du bon chemin. Vous m'avez servi en domestiques zélés pour mes intérêts ; insultés sans pitié à ces misérables esclaves du monde qui ont perdu dans les fers de cet infâme tyran jusqu'à la prévoyance du malheur où ils devaient tomber. Vous avez honoré ma loi par votre fermeté inébranlable à l'observer : ne soyez point touchés du désespoir de ces traîtres qui n'ont point rougi de se révolter contre moi pour être la victime de mon indignation et de la fureur des démons. La charité, l'amitié, le sang, l'humanité ne doivent plus vous rendre sensibles à la réprobation de cette troupe maudite de pécheurs que ni mes bontés, ni vos exemples n'ont pu changer : je les rejette de ma face, refusez-leur jusqu'à vos regards.

Mondains orgueilleux, les connaîtrez-vous les serviteurs, les amis de Jésus-Christ, lorsqu'ils vous feront sentir si vivement le crédit qui accompagne leur bonheur ? vous ramperez devant eux comme de chétifs vers de terre, qu'ils écraseront sans miséricorde ; vous saurez alors combien le Seigneur les estime, combien vous deviez les considérer, le respect que vous deviez à leur mérite et à leur personne ; vous saurez qu'il y a un Dieu vengeur impitoyable des âmes qui lui sont fidèles, un Dieu qui, après leur avoir donné le plaisir de vous voir frémissants de rage et désespérés sous leurs pieds, vous séparera d'eux, comme étant indignes de leur compagnie, et vous précipitera dans les flammes.

Ce qui augmentera la gloire des saints, chrétienne compagnie, lorsque Dieu les fera connaître, c'est qu'il étalera tout le détail de leur vie. Ce Juge souverain de tous les hommes ne se contentera pas de distinguer ses serviteurs d'une manière sensible et éclatante ; il les distinguera en second lieu d'une manière si honorable qu'il forcera tous les spectateurs d'un jugement si solennel de confesser qu'il leur fait justice, et qu'ils sont dignes de la considération qu'il a pour eux, de toute la gloire dont il les fait triompher. Nul soupçon ni de ménagement, ni de faveur dans le Seigneur qui juge ; nul soupçon ni d'artifice, ni de déguisement dans le juste qui est jugé. Les réprouvés ne pourront pas dire que Dieu juge en maître absolu, qui donne droit à qui il lui plaît, et qui ne daigne pas examiner les faits sur quoi il a à décider. Il est infiniment équitable, infiniment infailible dans ses jugements, et il porterait une juste sentence, sans cette discussion que demandent l'ignorance et les préjugés. Cependant, pour honorer ses ser-

viteurs, il rendra publics jusqu'aux mouvements les plus secrets de leur cœur ; ce ne lui sera pas même assez de développer en général leurs bonnes œuvres, sans distinguer l'âge, la condition, l'état, le fonds de chaque particulier ; ce ne sera point un seul livre, dit saint Augustin, qui contiendra le tissu de leurs mérites ; autant de prédestinés, autant de livres, où l'on verra clairement marqués leurs pensées, leurs paroles, toutes les démarches de la grâce dans eux et de leur fidélité à la grâce : *Non unus liber erit omnium, sed singuli singulorum* (*De Civ. Dei, lib. XX, c. 14*). Je vous laisse à juger, messieurs, de la gloire des saints, lorsque tous les hommes apprendront les sentiments qu'ils avaient et qu'ils ne pouvaient exprimer, qu'ils étaient même forcés de taire, sur leur Créateur et sur leur Rédempteur. Des âmes bien faites n'ont pas de plus grand honneur à souhaiter, que de paraître fidèles, reconnaissantes, zélées, droites, désintéressées, généreuses. Un bon sujet s'estimerait bien récompensé, si son prince faisait devant toute sa cour, devant tous ses peuples, tous ses alliés, tous ses ennemis le récit des marques qu'il lui a données de son attachement à son service. Consolation qu'une personne qui aime Dieu peut seule comprendre, de voir ce grand Dieu, qui a la bonté de compter, de publier tous les témoignages de son amour envers lui.

Prenez donc le rang qui vous est dû, serviteurs de Dieu, l'on n'ignorera plus enfin la grandeur, la pureté de ce cœur qui n'a été ouvert qu'à ses yeux, tous les anges, tous les hommes admireront votre vie sainte. Cet attachement inviolable que vous avez eu à vos devoirs au milieu de la licence du siècle, cette dévotion tendre que vous avez nourrie sous les apparences d'un genre de vie qui n'avait rien que de simple et de commun, ces bienséances humaines que vous avez sanctifiées par des intentions si pures, ces victoires que vous avez remportées sur vous-mêmes jusque dans les plaisirs nécessaires et honnêtes, cette union étroite de votre âme avec Dieu que les affaires, les spectacles, les embarras n'ont pu interrompre, votre modestie sera inutile pour couvrir ce fonds de mérite. Les justes auront devant leur Juge la même humilité qui les a anéantis en sa présence durant leur vie ; mais cette humilité ne cachera plus les pénitences qu'un visage doux et serein déguisait : les aumônes que la main droite répandait et que la main gauche ignorait ; les sacrifices secrets que la charité offrait à Dieu chaque jour, de ce que l'amour-propre avait de plus cher ; les services, les honneurs rendus à un ennemi, et qu'il n'avait mérités que par sa haine et par ses outrages ; les délicatesses d'une conscience qui a rejeté des avantages qu'elle eût recueillis, si elle eût été moins timorée ; les larmes qui ont été versées dans le cabinet sur des fautes échappées à la faiblesse ; les regrets amers d'un cœur qui se sentait trop petit pour aimer Dieu ; les désirs d'un zèle dont l'infirmité ou l'obéissance ont ar-

rété la flamme. Ces âmes saintes ne pourront plus retenir l'éclat de leur beauté dans les ténèbres ; leurs vertus, dont la solitude et les autels ont été les seuls dépositaires, auront autant d'admirateurs que de spectateurs.

L'on ne dira plus : Je ne sais que penser de cette personne, j'aperçois de la bizarrerie dans sa régularité, il y a grande apparence qu'elle se dédommagera de son austerité par le repos de ses passions ; l'on ne demandera plus à quoi elle peut s'occuper durant la journée, parlant peu, ne jouant pas, paraissant rarement dans le monde. C'est bien là, dira-t-on, le gentilhomme qui savait rendre à Dieu et à César ce qu'il leur devait, sans donner dans nos excès et sans se laisser toucher par nos exemples ; c'est bien là le magistrat qui est allé à son devoir malgré les sollicitations du sang et de l'amitié : il était véritablement fidèle à son Dieu, à son prince et à sa charge, quand il nous paraissait dur et intraitable ; c'est bien là la dame que nous avons vue modeste dans ses habits, chaste dans ses manières, charitable dans les maisons des pauvres : sa conduite n'était point affectation et hypocrisie ; c'est bien là l'ecclésiastique que nous croyions qui manquait de discrétion dans ses avis, de droiture dans ses bonnes œuvres, de sagesse dans son procédé. Il n'y aura pas, mes chers auditeurs, jusqu'à la servante la plus grossière, jusqu'au paysan le plus sauvage, jusqu'aux malheureux que vous voyez à demi nus et mendiant leur pain par les rues, dont les vertus ne soient étalées. Quelle surprise, et pour eux de se voir reconnus les favoris de leur Juge, et pour les mondains de les voir si avant dans ses bonnes grâces ! Les maîtres de la terre seront contraints de révéler leurs esclaves, et d'admirer des trésors de mérite dans ces âmes viles en apparence, dont Dieu seul aperçoit la grandeur.

Comment les saints ne seraient-ils pas distingués parmi cette foule innombrable de personnes ? Tout parlera en leur faveur : les yeux du Fils de Dieu, qui, terribles à ses ennemis, n'auront pour eux que des regards de bienveillance et de tendresse ; sa croix, signe fatal de réprobation pour les méchants, qui sera à leur égard le gage de leur confiance ; ses anges qui, prêts à pousser les réprouvés dans l'abîme, témoigneront de l'empressement pour démêler les prédestinés et les introduire dans la gloire ; la terre détruite qui confondra ceux qui lui avaient donné toute leur attache, et qui rejoindra ceux qui ont su la mépriser ; les démons qui insulteront aux âmes qui ont écouté leurs mensonges, et qui seront forcés de féliciter les âmes lesquelles se sont moquées de leurs artifices. Les affligés que les gens de bien ont consolés se présenteront pour les remercier et pour se réjouir de leur bonheur ; les pauvres qu'ils ont nourris, vêtus, instruits viendront baiser les mains de leurs bienfaiteurs et demander le ciel pour leur récompense ; les pécheurs que leurs exemples ont convertis témoigneront de leur zèle, de leur

constance dans leurs exercices de piété, de leur fermeté parmi les rebuts du monde, et rendront grâces au Sauveur qui doit couronner leur vertu ; les enfants qu'ils ont pris soin d'élever dans la crainte du Seigneur, et qui crieront : Sauvez, Seigneur, ceux qui se sont donné tant de peine pour nous sauver ! les amis qu'ils ont soutenus contre les appas du siècle, contre l'ardeur des passions, ménageant avec sagesse, l'autorité, la créance que leur donnait l'amitié, béniront la liaison qu'ils ont eue avec eux, et rendront justice à leur inviolable intégrité. Tous les peuples, toutes les nations qui, désabusés de tous leurs faux préjugés, n'auront de voix que pour applaudir à la vérité qu'ils ont suivie et à la sainteté qu'ils ont acquise, et feront retentir ces paroles : Que les serviteurs de Dieu soient heureux, qu'ils soient seuls heureux ; c'est pour eux que le paradis est fait, et ils méritent de le posséder éternellement !

Mes chers auditeurs, si tel doit être votre sort, que vous importe qu'aujourd'hui on vous fasse justice ? Un Isidore labourer, un Alexis déguisé, qu'ont-ils perdu par leur obscurité ? Vous semez dans un temps de pluie, dit saint Augustin ; les nuées vous cachent le soleil ; l'intempérie de l'air éloigne de vous les spectateurs : abandonnez-vous votre travail ? attendrez-vous un jour plus brillant ? Eh ! c'est ainsi qu'il faut semer pour faire une heureuse moisson ; une lumière plus vive pourrait sécher votre grain et l'empêcher de germer. L'été viendra ; le maître du champ verra alors avec plaisir le fruit de votre travail ; vous en serez vous-mêmes d'autant plus contents, qu'il vous aura coûté plus de peine : *Si inter pluvias seminas, noli esse piger, aestas veniet.... In qua te gaudeas seminasse* (in Psal. XXXVI, conc. 3). Vos saintes actions sont ensevelies dans les ténèbres ; le monde ne vous connaît pas : hélas ! vous perdriez peut-être votre mérite si vous receviez ses applaudissements, et vous savez que la piété n'est pas pour lui un objet fort agréable ; mais Dieu n'est-il pas le témoin de vos bonnes œuvres ? ne les compte-t-il pas ? ne leur prépare-t-il pas une juste récompense ? Si vous le servez fidèlement, n'avez-vous pas encore goûté le plaisir d'être vu de lui seul ? votre gloire n'en sera-t-elle pas plus grande le jour qu'il fera connaître tous les hommes ? Vivez contents, souffrez vos ténèbres, aimez-les encore une fois, je ne puis vous plaindre. Monde ennemi de Dieu, quel honneur pouvez-vous faire à ses serviteurs ? et ses serviteurs se mettent peu en peine de passer devant vous pour ce qu'ils sont ; il ne vous appartient pas de penser dignement de leur mérite : c'est bien à vous à découvrir toute la grandeur, toutes les beautés, toutes les richesses de leur âme ? Examinez, jugez, critiquez, louez, condamnez comme il vous plaira, vos jugements seront réformés ; la vertu sera vengée de vos jugements. Elle le sera, messieurs, non-seulement parce qu'elle sera reconnue après avoir été ignorée, mais encore parce que,

après avoir été décriée et persécutée, elle sera justifiée et honorée : c'est le sujet de la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Saint Jérôme distingue quatre jugements de Dieu dont le rapport doit effrayer toute la morale mondaine : deux de ces jugements, dit-il, regardent la vie présente, et c'est la prospérité des méchants et la tribulation des bons. Les âmes charnelles s'imaginent que les bons doivent être heureux, et les méchants malheureux ; mais Dieu juge tout autrement : sa justice permet que les gens de bien passent leurs jours dans l'adversité, et les pécheurs dans l'abondance et dans la joie. Les deux autres jugements de Dieu regardent la vie à venir : c'est la récompense des saints qui ont souffert et la condamnation des méchants pour qui la terre n'a eu que des douceurs. Voilà une conduite bien opposée à la première : le Seigneur justifie, honore, couronne ceux qu'il a laissés languir dans l'humiliation et dans les souffrances, et il méprise, il confond, il châtie ceux qu'il a laissés briller et se divertir. Il faut avouer, messieurs, que le monde ne pense point de la manière sur la vertu et sur le vice : *Quatuor sunt judicia Dei, duo de presenti et duo de futuro ; in presenti, prosperitas mulorum et tribulatio sanctorum, in futuro, remuneratio sanctorum et condemnatio peccatorum (in Psal. XVII).*

Cependant il faut aussi avouer que Jésus-Christ, auteur adorable de l'Evangile que nous croyons et qui doit régler nos idées, ne peut pas prendre d'autres mesures pour soutenir sa doctrine et ses exemples. Il y en a qui triomphent sur la terre, et ce sont les ennemis de sa parole et de sa loi : il faut qu'ils soient misérables après leur mort ; il y en a qui gémissent ici-bas sous le joug de l'injustice, et ce sont les observateurs de sa parole et de sa loi ; il faut que, dans l'autre vie, ils aient l'avantage sur les premiers, autrement vaines vérités, vaines promesses que les vérités et que les promesses de l'Evangile. J'ai à examiner particulièrement la manière dont le Fils de Dieu justifiera ses serviteurs. Quoi ! les justes qui sont méprisés ne seraient jamais honorés ! la médisance ne serait jamais forcée de se rétracter ! le vice ne rendrait jamais hommage à la vertu ! les apparences, les illusions, le mensonge dureraient toujours ! Les choses ne peuvent pas aller de la manière : il y a un Dieu, il y a un Juge infiniment saint et infiniment équitable.

Les injustices ordinaires que la vertu souffre de la part du monde consistent principalement en ce qu'il s'efforce de lui ravir et sa gloire et ses avantages ; il la défigure par la calomnie et il la dépouille par la violence ; en quoi le monde combat lui-même les justes sentiments qu'il en a ; car, s'il n'était convaincu de l'honneur qu'elle fait, il n'aurait pas recours au mensonge et à l'imposture pour lui donner les couleurs du vice ; et, s'il ne sentait pas son mérite, il ne la traverserait point, lorsqu'elle peut espérer quelque

bonheur sur la terre. Il voudrait qu'elle ne fût pas vertu, tant il est persuadé que seule elle est digne d'être honorée et récompensée. Je n'entreprends pas, messieurs, de vous faire voir jusqu'où va sa malignité en ce point : vos jalousies, vos envies, vos haines, vos intérêts ne vous l'apprennent que trop.

J'espère, messieurs, d'animer votre indignation contre les jugements injustes que les mondains ont coutume de porter sur la vertu, et je n'aurais besoin que de votre droiture naturelle pour vous en donner de l'horreur ; vous songerez peut-être désormais à la tirer du mauvais jour où l'on la met, votre charité se réveillera pour sa défense. Prévenus sur le tort qu'on lui fait, vous prendrez son parti, vous vous déclarerez pour elle ; vous étoufferez du moins les impressions mal fondées que des discours déraisonnables et intéressés ne font que trop souvent dans votre esprit à son désavantage. Si vous avez la force de la soutenir, vous aurez encore la force de la pratiquer. L'on est charmé dans le monde même le plus déréglé de la modestie de ce père de famille, qui soutient son rang, qui gouverne sa maison sans bruit, sans affectation, sans excès : il faut le faire passer pour un homme singulier qui a les vues fort bornées, qui est sordidement attaché au bien, qui n'a pas de cœur, qui ne craint l'éclat, que pour favoriser des passions basses et rampantes. Vous êtes édifiés malgré vous, des bonnes œuvres d'une dame à qui la qualité et la dot pourraient ouvrir un chemin aisé dans les compagnies, dans les spectacles et dans les intrigues ; elle songe, dira-t-on, à se dédommager de quelquel rebut secret ; elle s'est dépitée dans la vaine poursuite d'un honneur ou d'un plaisir ; elle a trouvé l'art de voiler ses caprices, ses emportements, ses humeurs ; une vanité a succédé à une autre vanité dans son cœur. Qu'une âme zélée entreprenne des établissements pour glorifier Dieu ; qu'elle s'attire la confiance des gens qui ont des aumônes secrètes à répandre ; qu'elle blâme avec une sage liberté une licence autorisée ; l'on tâchera de la trouver en faute dans ses devoirs essentiels ; on lui imputera une hauteur, une fierté qui languirait loin des occasions d'ordonner ; on lui reprochera de l'entêtement et de l'opiniâtreté. Une personne distinguée qui donnera des exemples d'une piété éclatante, fera servir au rapport de certains esprits, l'Evangile à la prudence de la chair. Un officier de guerre ou de justice, qui maintiendra une rigide observation de la loi, qui, se soumettant lui-même aux rigueurs de son emploi, n'épargnera pas aux autres dans l'occasion le poids de son autorité, sera un homme farouche qui fait tout ployer, parce qu'il est incapable de ployer lui-même, un homme ambitieux qui ne veut pas que la pitié et des égards inutiles embarrassent sa fortune. Un ecclésiastique solitaire de profession, n'agissant que pour édifier, n'étudiant que pour communiquer en son temps les fruits de son étude d'une ma-

nière convenable à son état, songera par son silence à faire parler de lui, et cherchera dans sa retraite la route qui le doit conduire sur le chandelier.

Dieu, messieurs, dépouillera enfin la vertu du masque infâme dont on flétrit sa beauté, et les méchants ne la déguiseront plus pour lui refuser les honneurs qui lui sont dus ; le monde entier la verra brillante, et de l'éclat qui lui est naturel, et de l'éclat dont le Seigneur relèvera ses charmes à la honte de ceux qui l'ont noircie : *Manifestabit consilia cordium*. Non-seulement il manifestera les cœurs, mais les principes, les motifs, les fins, les intentions qui ont animé tous les mouvements des cœurs, toutes les actions saintes qui auront été mal interprétées, paraîtront soutenues de la grâce et des faveurs les plus tendres de la miséricorde divine : cette modestie extérieure qui avait passé pour stupidité ou pour affectation, portera le caractère d'une âme grande qui se possédait, qui, maîtresse de ses passions, était soumise en toutes choses au joug du Seigneur ; cette retraite qu'on appelait dépit, caprice, fierté, découvrira un généreux mépris de l'estime et du bruit du monde, une crainte délicate de souiller de la moindre tache une constante innocence. Cette probité ferme et droite, qui ne mollit jamais contre ses devoirs, ne sera plus ostentation et dureté, mais un attachement inviolable aux intérêts de Dieu, et une fidélité supérieure à toutes les considérations humaines. La doctrine catholique condamnera toutes ces erreurs dont l'artificieuse nouveauté surprend l'ignorance et la faiblesse.

Cette justification de la vertu comblera les écus de joie. Les vérités qui ont été la règle de leur conduite, seront les vérités qui seules pouvaient leur servir de flambeau ; les maximes qu'ils ont professées à la face du monde qui en faisait un sujet de raillerie, seront les maximes sûres et incontestables à quoi ils devaient conformer leurs actions. On les regardait d'un œil de pitié, et ils étaient dans la route qui les conduisait à la gloire ; ils étaient sollicités de toutes parts à prendre un autre chemin ; toujours constants, toujours pleins de confiance, ils ne se détournèrent jamais, et ils ont enfin touché au bonheur où ils espéraient d'atteindre. Cette sagesse si éclairée, si ferme, si invariable, remplira les saints d'un contentement dont la seule expérience peut donner le goût. Vous avez acquis le bien que vous souhaitiez malgré tous les efforts qu'on a faits pour vous faire prendre des mesures contraires à celles que vous avez imaginées ; il ne s'agissait pourtant que d'un bien frivole et de peu de conséquence ; vous ne laissez pas de sentir une satisfaction qui vaut mieux que la chose même que vous vouliez emporter. Devant le tribunal du Dieu vivant, c'est le ciel, c'est une félicité éternelle où les gens de bien seront arrivés par la bonne et l'unique voie.

Combien de pauvres patients, humbles, sincères sur la tête de ces riches durs et violents ! combien de serviteurs fidèles, crai-

gnant Dieu, élevés au-dessus de leurs maîtres défiants et emportés ? combien d'officiers exacts, irréprochables, domineront ces patrons farouches et ingrats de leur fortune ! combien de femmes vertueuses vengées des reproches amers de leurs injustes maris ! combien d'époux sages et équitables, glorifiés à la honte de leurs femmes mondaines et libertines ! Les justes seront jugés comme le reste des hommes, il est vrai ; mais selon la promesse du Sauveur, les justes jugeront le reste des hommes. Quel honneur, messieurs, dans cette terreur générale, de partager en quelque manière l'autorité de leur juge, et de devenir comme les arbitres du sort de ceux-mêmes dont ils ont essayé les mépris ? Cette Madeleine qui avait été traitée de pécheresse dans le temps même qu'elle brûlait d'amour pour le Sauveur, quels reproches ne fera-t-elle pas au pharisien auteur de la calomnie ? cette Madeleine qui devait être louée partout où l'Evangile serait porté, pour avoir versé des parfums sur les pieds de son bon Maître, quels éloges n'entendra-t-elle pas, pour lui avoir consacré son cœur, pour l'avoir aimé avec tant d'ardeur dans les larmes et dans les rigueurs d'une si austère pénitence !

Ah ! chrétiens, vous, à qui votre vertu attire les railleries et les rebuts des mondains, vous comprendrez alors mieux que jamais la différence que fait le Seigneur entre l'Israélite et l'Egyptien ; vous serez en vénération à tout l'univers : *Ut sciatis quanto miraculo dividat Dominus Ægyptios et Israel (Exod., XI)* ; vous sentirez alors avec une joie que votre âme ne pourra contenir, tous les miracles que sa miséricorde a opérés en votre faveur ; miracles qui vous ont sauvés cent fois de la contagion du monde ; miracles qui vous ont conduits à la gloire par des routes cachées à toute la sagesse humaine ; miracles qui ont étouffé vos passions dans le temps qu'elles pouvaient vous emporter avec plus de rapidité ; miracles qui vous ont détachés de vous-mêmes parmi tous les agréments de la vie ; miracles qui vous ont rendus insensibles aux exemples, aux coutumes, à l'estime, au mépris, aux applaudissements, aux délices de la foule qui vous environnait ; miracles enfin qui vous introduiront dans la terre de promesse, dans une félicité inaltérable et éternelle, tandis que les Egyptiens gémiront, non parmi les insectes de l'air, non dans le sang de leurs aînés, non dans les eaux de la mer, mais dans un gouffre de feu qui fournira éternellement de nouvelles flammes pour les dévorer sans les consumer.

La récompense des gens de bien ne tardera pas de succéder à leur justification. Plus une calamité est universelle, plus il est glorieux d'être en sûreté et d'être séparé des malheureux ; monter sur le trône tandis qu'un nombre infini de gens sont condamnés à la roue et au feu, que peut-on imaginer de plus honorable ? Être couronné de la main de ce même Juge qui vient d'éteindre les astres, d'agiter les mers, d'ouvrir les tombeaux,

de remplir la terre d'effroi, de confondre les éléments, d'ébranler les colonnes du firmament, de renverser tout l'univers jusqu'aux fondements. Comment, mon cher auditeur, pourrai-je vous expliquer un si grand bonheur ? je puis pourtant vous le promettre, je dois vous le faire espérer si vous voulez le mériter.

Il arrive rarement que la vertu soit récompensée sur la terre : incapable de rendre certains services que la droiture et la piété doivent refuser ; éloignée de ces détours qui conduisent une ambition déguisée à ses fins ; ennemie de ces lâches artifices qui supplantent un concurrent, qui reculent le mérite d'un rival, qui abusent de la bonne foi, qui imposent à l'autorité, qui intéressent jusqu'à la haine, qui éblouissent l'équité même et la sagesse : en vain elle est fidèle, sincère, soumise, généreuse ; la dissimulation, la fourbe, l'intrigue et le crime, la reculent ordinairement et la laissent bien loin en arrière. Les hypocrites qui la craignent se soustraient volontiers à son crédit et à ses ordres. Ils tromperont sa candeur et sa confiance pour élever son secret ; ils tireront avantage de son humilité et de sa douceur pour la rendre méprisable ; ils lui feront un sujet de blâme de sa tranquillité et de son indifférence ; ils profiteront de sa modération pour lui susciter des ennemis ; et tout cela, dans le dessein de la décréditer et de la priver d'une autorité qui pourrait nuire à leur fortune, et servir de frein à leurs passions.

Cependant, messieurs, la vertu ne peut pas être frustrée du prix de ses peines. Si le monde paie un faux mérite par de faux biens, Dieu infiniment plus libéral que le monde ne laissera pas un vrai mérite sans récompense. Si une valeur forcée, une sagesse apparente, un zèle trompeur, une fidélité intéressée trouvent des patrons sur la terre, la sainteté pourrait-elle manquer de protecteur dans l'autre vie ? Non, messieurs, le Seigneur s'est engagé à nous montrer un jour l'éloignement qu'il y a entre ses serviteurs et ses ennemis, entre le juste et l'impie : *Videbitis quid sit inter justum et impium et inter servientem Deo et non servientem ei* (Malach., III). Que le monde prenne soin de la fortune de ses esclaves, Dieu prendra soin de la fortune de ses amis. La piété traversée par les particuliers, rebutée des grands, oubliée des juges, raillée des mondains, persécutée par les libertins, sera enfin récompensée : Dieu lui tient compte de tout pour enrichir la couronne qu'il lui prépare, et au jour du jugement, il lui ouvrira devant toute la terre, tous les trésors de sa miséricorde.

Pour donner aux gens de bien tout le plaisir de la distinction qu'il fera d'eux, il les jugera les premiers, dit saint Bernard, afin que leur ayant assuré la gloire, les méchants sentent une plus vive douleur de la perte qu'ils ont faite : *Ut acrius dolerent, videntes quid amiserint* (Serm. 8, in Ps. XC). Saint Grégoire le Grand ajoute que les mé-

chants seront arrêtés devant son tribunal jusqu'à ce que la gloire des justes soit consommée, qu'ils les verront monter au ciel, qu'ils les y verront entrer, qu'ils seront témoins des caresses, des honneurs, des délices qui leur seront réservés ; qu'ensuite les derniers de tous, ils seront tirés de devant leur juge et rejetés de sa face, pour être la proie des flammes : *Usque ad perficiendam electorum gloriam perducuntur, ut ad majora tunc reatus sui supplicia, repulsi videant quod perdiderunt* (In illud Job. 6, *Venerunt usque ad me*). Ce sera un désespoir bien cruel pour les mondains, d'avoir combattu la gloire des personnes de piété pour l'augmenter, et pour tomber eux-mêmes dans l'ignominie ; mais qu'ils seront ridicules dans leur désespoir ! Au contraire, quel honneur pour les personnes de piété, de n'avoir été l'objet de la haine des mondains que pour triompher avec plus d'éclat ! honneur d'autant plus grand, d'autant plus sensible, que leurs ennemis auront été plus injustes, plus violents, et qu'ils seront alors plus humiliés et traités avec plus de rigueur ; honneur qui sera accompagné de l'assemblage de tous les biens, et qui ne finira jamais.

Les portes du ciel commençant à s'ouvrir pour montrer aux justes leur récompense éternelle, le Fils de Dieu en présence de tous les réprouvés les invitera avec tendresse à venir y prendre place : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (Matth., XXV, 34). Venez, vous qui avez été bénis par mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : *Venite*, venez, vous avez souffert, vous serez plongés dans un torrent de volupté ; vous avez été rebutés, vous ne recevrez que des caresses ; vous avez été pauvres, vous posséderez tous les biens ; passez de la région de la mort dans la terre des vivants. Venez, vierges, qui avez toujours suivi l'Agneau sans tache ; venez, âmes charitables, qui m'avez vêtu et nourri en la personne des pauvres ; venez, mes serviteurs fidèles, qui avez fait violence à vos passions, qui avez porté ma croix ; venez, je ne puis plus différer les témoignages de mon amour, je veux partager avec vous la félicité que j'ai achetée pour moi et pour vous au prix de mon sang ; venez, vous saurez si je vous tiendrai mes promesses, si je suis libéral envers mes amis ; venez, venez, ne craignez pas que vos persécuteurs troublent jamais votre repos : vos doutes, vos craintes, vos alarmes sont finis ; le temps de la joie et de l'abondance est arrivé pour vous.

Benedicti Patris mei : C'est vous que mon Père considère ; ce ne sont point les grands, les puissants et les sages du monde. Que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas enduré pour seconder les desseins qu'il avait sur vous ! Vous avez su profiter de ses faveurs et des miennes ? il veut que vous entriez dans son sein comme ses enfants. Tandis que vous étiez méprisés, décriés, haïs, maltraités, na

sentiez-vous pas les douceurs de ses bénédictions ? Vous en usiez avec rigueur envers votre corps, quelles consolations ne répandait-il pas dans votre âme ! Vous étouffiez les mouvements de vos passions, il vous faisait oublier votre peine par l'unction de sa grâce ; vous versiez des larmes au souvenir de vos péchés, il faisait succéder des larmes de joie à ces pleurs amers ; de peur de lui déplaire vous ne paraissiez pas dans le monde ; il vous trouvait dans le secret de votre cabinet pour vous faire sentir son amitié. Il vous a bénis jusque dans vos chagrins les plus cuisants, jusque dans vos malheurs les plus accablants. Il ne veut plus vous ménager ses bienfaits, et il m'a établi votre juge pour vous introduire dans son royaume.

Possidete paratum vobis regnum ; possédez-le, il l'a préparé pour vous ; possédez-le, il est à vous, vous l'avez mérité, c'est l'héritage qui vous appartient ; possédez-le, on ne vous l'enlèvera pas, vous y vivrez sûrs et tranquilles. Vous vous êtes détachés de toutes choses pour le gagner ; vous l'avez emporté en effet, et personne ne vous y disputera votre place ; possédez-le, ce n'est point un royaume passager, qui vous laisse dans l'incertitude de sa durée : les biens que vous y trouverez ne cesseront point, et vous les goûterez toujours avec des agréments nouveaux. Montez, chère troupe, montez, je veux moi-même vous conduire dans le séjour des bienheureux ; vous ne vous séparerez plus de moi, et je partagerai durant des siècles infinis mon propre bonheur avec vous.

Applaudissons nous-mêmes, chrétiens auditeurs, à cette compagnie sainte qui doit recevoir de si grands honneurs, de si riches récompenses de notre Sauveur Jésus-Christ. Cabinets secrets, cellules obscures, autels du Dieu vivant, vous ne retentirez pas toujours des soupirs des gens de bien, vous ne serez pas toujours arrosés de leurs larmes ; maisons grossières et terrestres, vous tombez enfin ; vous cesserez d'être le théâtre de leurs peines et de leur patience ; ils habiteront une maison que la main des hommes a à point faite. Terre ingrate, terre maudite, tu te venges par tes injustices du mépris qu'ils font de toi ; mais à leur tour, ils seront vengés de tes injustices. Jeunesse, qui avez sauvé votre innocence avec tant de courage des appas et de la corruption du monde ; vieillards qui avez blanchi dans les exercices d'une vie chrétienne ; hommes et femmes, qui avez préféré votre salut à tout autre intérêt, soyez à jamais heureux ; triomphez, vertus nobles et aimables, humilité méprisée, généreuse charité, justice désintéressée, charmante douceur, pureté inaltérable, triomphez éternellement.

Mes chers auditeurs, nous ne saurions nous empêcher de témoigner notre joie, quand nous pensons à la destinée des serviteurs de Dieu ; c'est un sentiment naturel de souhaiter du changement à leur fortune ; nous convenons malgré nous qu'ils sont dignes des vrais honneurs et des vrais biens ; que le maître qu'ils servent est seul assez grand et

assez bon pour payer leurs services, et qu'il les paiera en Dieu, équitable, libéral, magnifique, plein de miséricorde. Sentirons-nous inutilement ces mouvements dans notre cœur ? Nous qui nous piquons tant de plaire au monde de qui nous espérons peu durant notre vie, et de qui nous n'attendons rien après notre mort, ne songeons-nous jamais à plaire à Dieu, qui peut et qui veut nous rendre heureux pour tous les temps ?

Après ce que vous venez d'entendre, messieurs, je ne crois pas qu'il soit encore nécessaire de vous animer à vous mettre au-dessus de tous les torts que les hommes peuvent faire à votre vertu ; vous ne bornez pas vos espérances par cette terre et par cette vie ; vous croyez un jugement et une immortalité. Il vous fâchera peut-être durant quelques moments de voir votre mérite contesté, enterré même par l'envie, par la haine, par l'intérêt ; mais après tout, vous connaissez le monde et vous êtes sûrs de Dieu. Et d'où vient donc que vous avez tant de peine à marcher constamment dans les voies de la sainteté ? D'où vient que la crainte des jugements des hommes vous arrête si souvent dans votre course, et vous porte à faire tant de fausses démarches ? L'avenir, dites-vous, ne touche pas tant que le présent, il faut bien de la force pour n'avoir en vue que les jugements de Dieu. Pénétrez-vous, mon cher auditeur, le sens de ces paroles ? Elles ne sont pas dignes de vous. L'avenir ne fait point tant d'impression sur vous que le présent ; et votre loi, votre religion, vous permet-elle d'oublier l'éternité ? Pouvez-vous échapper à votre juge ? et ce juge n'a-t-il pas sans cesse les yeux sur vous ? Croyez-vous de pouvoir un jour lui faire ce reproche : *Quare jejunavimus, et non aspexisti : humiliavimus animas nostras, et nescisti* (Isa., LVIII, 3). Seigneur, vous ne nous avez point regardés lorsque nous jûnions pour faire pénitence ; nous nous sommes humiliés, anéantis devant vous, et vous n'en avez rien su. Ah ! il compte tous vos pas, il compte jusqu'aux mouvements les plus imperceptibles de votre cœur ; rien n'échappe à ses regards de ce que vous faites, de ce que vous souffrez pour vous rendre dignes de ses complaisances. Ce n'est peut-être pas assez pour vous que le Seigneur se charge du soin de vous venger de toutes les injustices que vous avez à souffrir de la part du siècle, qu'il vous soutienne par sa grâce, qu'il vous encourage par ses promesses, qu'il vous offre, qu'il vous promette, qu'il vous assure son propre royaume ? Peut-être avez-vous besoin de toute la vie pour vous déterminer sur le choix que vous devez faire, ou d'une gloire fausse et passagère, ou d'une gloire véritable et éternelle ? Si vous êtes plus touchés du présent que de l'avenir, quel sera un jour votre sort ? car le présent passe, et l'avenir viendra enfin, et l'avenir ne passera point.

Ah ! chrétiens, il faut servir Dieu, ce Dieu aimable qui est mort sur une croix pour vous sauver, ce Dieu fidèle qui s'engage à

publier avec tant d'exactitude et devant le monde entier, tout ce que vous avez fait pour son service ; ce Dieu tout-puissant qui doit mettre à vos pieds toutes les puissances et toutes les grandeurs humaines ; ce Dieu magnifique qui récompensera jusqu'aux desirs de lui plaire ; jusqu'à un verre d'eau donné pour l'amour de lui ; ce Dieu éternel qui prétend que vous le possédiez toujours ; ce Dieu, votre principe, de qui vous tenez toutes choses, votre fin dans le sein duquel vous devez rentrer, lorsque toutes les créatures vous auront abandonnés, et qui, après vous avoir reconnus pour ses serviteurs, pour ses amis, pour ses enfants, vous déclarera les héritiers de sa gloire.

SERMON XXXVIII.

Sur la confusion du pécheur au jour du jugement.

Congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hordis.

Toutes les nations se rassembleront devant lui : et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs (S. Matth., ch. XXV).

Rien de plus aisé, ce me semble, si nous avons la foi, que de nous faire quelque idée des terreurs du jugement général ; les signes qui le précéderont suffiraient pour en tracer une image effrayante dans notre imagination ; si telle confusion, tel renversement n'est que le prélude du spectacle de ce dernier jour du monde, ce spectacle même que peut-il être, et quelle frayeur ne doit-il pas nous donner ? Un Dieu en colère sera sans doute un juge bien terrible ; un Dieu sur son trône de justice pour confondre, pour condamner, pour perdre le pécheur, nous doit remplir d'effroi, pour peu que nous connaissions sa majesté et sa grandeur. Malgré ce que nous lisons dans les Ecritures saintes, malgré ce que nous sommes capables d'imaginer touchant cet assemblage épouvantable d'objets qui seront réunis à cette journée fatale du dernier jugement, peut-être ne sentons-nous pas encore dans nous assez de crainte du Dieu qui doit nous juger ; j'ai cru que nous prendrions de plus justes précautions pour paraître avec quelque sûreté aux pieds de son tribunal, si je considérais plus exactement la situation du pécheur contre qui il doit prononcer une sentence irrévocable. Il n'aura garde de se montrer avec ces airs présomptueux et insolents dont il semble aujourd'hui affronter l'arbitre souverain de sa destinée ; confus et désespéré, il cherchera au contraire les ténèbres et le néant. Ces têtes superbes, qui ne daignent pas voir les misérables, craindront les regards des misérables mêmes ; ces visages masqués qui brillent à la lumière souhaiteront une éternelle obscurité : tôt ou tard il faut que le vice soit confondu.

Les mondains règnent aujourd'hui : grande pompe, grand bruit, injustice, violence, sacrilège, impiété, rien n'abat leur orgueil, rien ne trouble leurs plaisirs. Dieu cependant, dit saint Augustin, bande l'arc de sa justice pour les percer de mille plaies également honteuses et mortelles. Or, plus l'arc

recule du côté de celui qui le tend, plus la flèche qui sera lancée ira loin et fera une plus profonde plaie : *Quanto plus erit ejus extensio retrorsum, tanto majore impetu illa currit in priora (In Psal. LIX)*. Examinons dans ce discours, quelle sera la confusion du pécheur devant le tribunal redoutable du Dieu vivant : ses illusions seront dissipées, et ses crimes seront étalés ; la vérité changera ses idées, et la justice châtiara ses passions. Confus dans la découverte de ses erreurs, il souffrira la honte de sa conduite : c'est mon premier point ; confus dans le jugement de ses désordres, il souffrira l'ignominie de sa condamnation : c'est le second. Rougissons aujourd'hui pour notre salut, messieurs, de ce qui nous fera rougir alors pour notre perte. Je commencerai après avoir imploré l'assistance de cette mère de miséricorde qui nous servira d'asile, si nous méritons ses faveurs : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est surprenant que le Saint-Esprit nous dise dans l'Ecriture que lorsque Dieu jugera le juste et l'impie, ce sera le temps de chaque chose : *Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit (Eccles., III, 17)*. Comment, dans ce tumulte, dans ce renversement universel de la nature, toutes choses paraîtront-elles ce qu'elles sont ? Comment prendront-elles la place qui leur convient ? Il semble au contraire qu'elles seront tellement mêlées ensemble qu'on aura peine à les distinguer. Une révolution si générale, si épouvantable paraît peu propre à faire remarquer leur caractère particulier. Est-ce donc qu'elles changeront d'essence ? est-ce qu'on verra un monde nouveau ? ou n'est-ce point que nous aurons d'autres yeux qui ne confondront plus les objets et qui démèleront juste leur prix : *Tempus omnis rei tunc erit* ? Tout sera ce qu'il est aujourd'hui, mes chers auditeurs, mais nous en penserons ce que nous en devons penser : le faux et le ridicule nous paraîtra faux et ridicule, et le vrai et le louable nous paraîtra vrai et louable ; les biens passagers ne ressembleront en rien aux biens éternels, le plaisir criminel ne passera plus pour plaisir honnête, le néant sera néant, le vice sera vice, la vertu sera vertu, le mensonge sera mensonge, la vérité sera vérité : *Tempus omnis rei tunc erit*. Nous pouvons même dire qu'il faut un grand renversement pour donner à chaque chose son rang naturel, puisque aujourd'hui nous les confondons sans discernement par nos folles imaginations et par nos préventions pâfennes.

Cruelle confusion pour nous, si nos sentiments doivent être rectifiés aux yeux de tous les hommes témoins de nos pitoyables égarements ! Il est vrai, chrétiens, que le changement ne sera pas tout à fait nouveau pour nous, parce qu'à notre mort nous aurons déjà vu toutes choses dans leur état naturel, avec leur grandeur ou leur petitesse, avec leur beauté ou leur laideur, avec leurs agréments ou leur horreur ; mais l'idée de ce changement sera renouvelée à la face de

tout l'univers, et alors nous serons couverts de toute la honte de nos volontaires et funestes illusions. Le mondain affectait des apparences qui imposaient aux gens ; le mondain nourrissait des préjugés qui lui cachaient la vérité : il sera dépouillé de tout ce qui trompait les autres, il sera désabusé de tout ce qui le trompait lui-même et deviendra un objet de risée. Deux réflexions, messieurs, qui vous apprendront sa confusion : puisqu'il doit y avoir un jugement universel où toutes choses seront pesées, mesurées par une règle infaillible et inflexible, il est évident que leurs dehors trompeurs s'évanouiront, et qu'elles se présenteront à toutes sortes d'yeux sans aucun déguisement qui puisse ou corrompre ou falsifier le moins du monde l'idée que l'on en doit concevoir. Ce serait une illusion visible que le jugement, si la sentence qu'on y portera n'était fondée sur l'essentiel de ce qui sera jugé, sans aucun égard à un extérieur qui ne peut ni en rehausser ni en rabaisser le prix. Non-seulement le juge, qui est Dieu, pénétrera sans se tromper dans le fond de chaque chose, et réglera leur valeur par ses lumières infiniment justes ; mais encore il fera connaître ce qu'il en pense à tous les spectateurs, afin qu'ils en pensent comme lui. De sorte que tous les hommes assemblés attendront leur sentence, sans rien voir autour d'eux qui puisse ou éblouir par son éclat, ou toucher par son apparence, ou suspendre le discernement par son ambiguïté, ou arrêter l'indignation par sa fausseté. Leurs véritables vertus et leurs véritables vices seront toute la différence qui pourra être parmi eux.

Représentez-vous maintenant un grand qui sort d'un tombeau chargé de pompeuses inscriptions, triste monument d'une fière vanité, laquelle s'efforce inutilement de retenir une ombre de gloire. Il reprend la vie pour être égal au reste des hommes, dégradé de toutes ses dignités, dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, sans gardes, sans suite, sans équipages, mêlé avec la foule comme un misérable inconnu. Représentez-vous l'âme d'une femme mondaine rappelée des abîmes pour se réunir à son corps et partager avec lui les excès de son tourment. A-t-elle ranimé cette chair voluptueuse et criminelle, on voit cette femme, autrefois si parée, si impérieuse, et toujours environnée ou de gens de service occupés à chatouiller sa mollesse, ou d'esclaves adorateurs rampant à ses pieds pour flatter son impudique fierté ; on la voit, dis-je, seule, abandonnée, méprisée ; point d'ornements, point de domestiques, point de livrée qui la distinguent des femmes de la lie du peuple.

Quel changement, mon cher auditeur ! Il n'en faudrait pas davantage pour vous faire redouter le jour terrible du jugement : à vous, qui vous faites un mérite essentiel de votre faste, qui n'avez en vue que d'éblouir les yeux du monde par vos parures et par vos ameublements précieux, qui regardez la solitude comme le caractère d'une âme digne

d'être oubliée. Si un jour de cérémonie, de bal, de spectacle, vous étiez forcé de vous renfermer au logis, faute d'un vêtement assez voyant pour vous faire remarquer, ou crainte d'être effacé par vos semblables, jusqu'à quel point la mélancolie irriterait-elle votre humeur hautaine et emportée ? Comment pourrez-vous souffrir cet abandonnement universel qui vous humiliera si étrangement en présence de tous les anges et de tous les hommes ? Vous ne connaîtrez les personnes obscures, mais vertueuses, qui ont été le sujet de vos railleries, que pour les voir au-dessus de vous et leur envier leur gloire ; et l'on ne vous connaîtra ainsi dénué de tout appareil, de toute marque de distinction, que pour vous reprocher votre humiliation. O vanités de la terre, vous échapperez donc un jour à mes auditeurs, et vous deviendrez à leur égard la matière d'une confusion accablante.

Ces grands génies, ces esprits sublimes, ces personnages fameux qui ont signalé leurs noms par des découvertes si curieuses et si admirables dans les arts et dans les sciences, mais qui ont eu l'audace de soumettre les mystères de la religion à l'extravagance de leurs raisonnements, et qui ont erré dans les premiers principes du salut, ramperont les yeux baissés dans la vallée de Josaphat, comme de pauvres idiots, que les idiots même les plus ignorants et les plus stupides ne daigneront pas seulement regarder. Ces auditeurs, ces admirateurs qui autrefois applaudissaient à leur orgueil autant qu'à leur savoir, bien loin de les environner pour recueillir leurs oracles, convaincus de leur présomptueuse ignorance, les montreront au doigt avec insulte et les traiteront comme des barbares qu'une raison aveugle et impie a approchés du rang des bêtes.

Potentissimi quondam reges, c'est une parole célèbre de saint Jérôme, *potentissimi quondam reges nudo latere palpitabunt.... tunc tu rusticanus et pauper exultabis et ridebis*, et dices : *ecce crucifixus Deus meus* (Epist. 1). Ces princes puissants, qui faisaient trembler la terre sous l'autorité de leurs lois et sous la force de leurs armées, trembleront eux-mêmes et oseront à peine respirer, se voyant sans escorte et mêlés avec leurs sujets les plus vils ; ils ne verront plus autour d'eux ces lâches flatteurs qui leur donnaient le goût d'un faux mérite, en relevant une fausse grandeur ; ces menteurs intéressés qui adoraient leur élévation pour la partager avec eux ; ces âmes de chair et de sang qui, aveugles sur les terreurs de l'avenir, avaient soin de leur tenir les yeux ouverts sur les agréments du présent. Rien ne cachera à ces malheureux désespérés leur misère naturelle, leurs imperfections humiliantes, les effets honteux de leur changement. Le roturier cependant et le pauvre paysan triompheront de joie, riront du renversement de leur fortune, et tourneront avec confiance leurs regards du côté de leur Sauveur crucifié, qu'ils ont servi dans l'abaissement et dans l'indigence. Que pense-

rez-vous alors, mes chers auditeurs, de tout ce fracas qui vous fait oublier les jugements de votre Dieu ? vous rebutez les pauvres, les pauvres vous rebuteront à leur tour ; vous opprimez les faibles, et les faibles vous verront sans pitié traîner à leurs pieds ; vous refusez jusqu'à votre pitié, jusqu'à vos regards aux malheureux, ces malheureux vous affronteront en face ; votre crédit insulte à vos créanciers, vos créanciers insultent à votre misère ; votre injustice se rend inaccessible à l'innocent, l'innocent se rendra inexorable à votre désespoir.

La raison, dit saint Augustin, pourquoi ce dépouillement de tout ce qui impose aujourd'hui à la vérité et à la raison, sera si humiliant, c'est que dans cette journée décisive, l'on saura évidemment en quoi consiste la véritable misère et le véritable bonheur. Durant cette vie les méchants sont misérables et ils paraissent heureux ; les justes sont heureux et ils paraissent misérables ; le malheur des uns et la félicité des autres se développeront sur ce théâtre qui doit dénouer toutes les comédies du monde : *In novissimo judicio non sic erit ; sed aperta iniquorum miseria, et aperta felicitate justorum, longe quam nunc est, aliud apparebit* (l. XX de Civ. Dei, c. 28). Je comprends, ce me semble, les suites honteuses pour les mondains de cette révolution générale. Voir sur leur tête ceux mêmes sur la tête de qui ils ont marché ; tomber dans l'infamie, après avoir été applaudis et enviés dans la gloire ; n'avoir gagné par ces brillantes apparences qui se sont évanouies, que la juste indignation du ciel et de la terre. Vous, messieurs, qui peut-être vous laissez aussi tromper par les faux appas d'une fortune passagère, quand vous les verrez parmi les débris du monde détruit, et éloignés pour une éternité, des richesses, des dignités, des palais, de toutes les créatures, à qui ils doivent leur élévation, vous leur direz, comme les autres, ce que Daniel disait aux Babyloniens, après qu'il eut tué le dragon qu'ils adoraient : *Ecce quem colebatis* (Dan., XIV, 26). La voilà l'idole : ce monde à l'honneur de qui vous avez brûlé votre encens, à qui vous avez sacrifié tout ce que vous aviez de plus cher ; cherchez dans les ruines de l'univers cet or et cet argent, la nourriture de votre luxe ; ces maisons superbes, ces trains magnifiques, l'occasion de vos injustices et de vos violences ; vous profitiez de la faiblesse de nos yeux pour vous faire valoir au milieu de nous par l'éclat extérieur de votre condition ; la bonté que Dieu vous témoignait à souffrir vos offenses, ne servait qu'à vous enivrer toujours plus de vous-mêmes, et qu'à vous révolter plus insolemment contre lui : *Ecce, ecce quem colebatis*, le voilà ce monde agréable que vous avez préféré au ciel ; mais où en trouverez-vous les restes ? tout est renversé, tout est en cendres, et vous êtes réservés vous-mêmes comme des scélérats détestables à un feu qui ne s'éteindra jamais.

Ah ! chrétiens, craignez qu'on ne vous

fasse un jour les reproches que je vous prédis que vous ferez aux autres ; vous ne pensez peut-être qu'aux biens de ce monde, et les jugements de Dieu ne font pas impression sur vos esprits ; ce monde ne vous en sera pas plus fidèle qu'à vos semblables, et comme eux vous paraîtrez devant votre juge, sans autre ressource que vos bonnes œuvres ; vous n'avez en vue que de vous établir sur la terre, sans vous souvenir que vous êtes faits pour le ciel, et que la piété seule peut vous y conduire ; la terre vous manquera sous les pieds, et le ciel sera fermé pour vous ; si vous brillez par vos dépenses somptueuses, si vous achetez aux dépens de votre conscience, ou la crainte ou les applaudissements des hommes, vous croyez passer heureusement vos jours ; les hommes ne vous défendront pas des traits de la justice divine, cette justice inexorable vous traitera comme de chétifs vers de terre indignes de compassion. Veillez, fatiguez, trompez, usurpez, dominez ; artifices, lâchetés, mensonges, perfidies, malversations, concussions, mettez tout en œuvre pour élever ici-bas une grande fortune ; nous serons tous égaux aux pieds du tribunal du Dieu des vengeances ; et tous tant que nous sommes nous n'aurons d'espérance qu'autant que nous aurons pratiqué les vertus chrétiennes : *Quid facietis in die visitationis... ubi derelinquetis gloriam vestram* (Isa., X, 3) ? que deviendrez-vous au jour de la visite du Seigneur ? vous la laisserez votre gloire ! à qui ? aux personnes qui ont su la mépriser, qui se sont sanctifiées dans l'obscurité ; trop heureuses d'avoir été l'objet de votre mépris, pour être honorées des grâces de Dieu.

La confusion du pécheur sera infiniment plus insupportable, en ce que, désabusé de ses préjugés, il sera contraint de changer toutes ses idées, de donner à ses passions des objets nouveaux et tous humiliants, affligants, affreux ; de confesser en présence de tous les hommes assemblés les égarements qui le désespèrent. C'est un sujet de honte plus cruel mille fois que je ne saurais vous dire, de s'être trompé, d'avoir bien voulu se tromper ; pour quelle fin ? pour être éternellement malheureux. Avec quelle peine en revenez-vous d'une fausse opinion, si vous pouvez colorer votre erreur, et s'il s'agit d'être méprisé par des gens même sujets à errer autant que vous ? Quel chagrin ! quel crève-cœur ! si, pour avoir pris une chose pour une autre, vous avez manqué le moment heureux d'un gain considérable, et d'un solide établissement ! Il est question ici d'avoir le ciel et la terre pour témoins de vos erreurs ; il est question de la perte d'un bonheur immense et éternel qui était à votre disposition, si vous eussiez eu assez de sagesse pour l'emporter. Oh ! que vous serez dignes de risée, lorsque vous serez forcés d'estimer ce que vous avez méprisé, et de mépriser ce que vous avez estimé ; de désirer le bien dont vous avez fait peu de compte ; d'envier un honneur à quoi vous

n'avez point été sensibles ; de haïr les mêmes choses qui ont occupé votre attachement ! Et il vous sera impossible, dit saint Bernard, et de soutenir le mensonge, et de résister à la vérité : *In judicio nec fallere, nec resistere possibile erit* (Serm. de Primordiis et novissimis).

Déjà désespéré par le jugement que Dieu aura porté à votre mort ; déjà instruit par une longue expérience des peines de l'enfer, direz-vous que Dieu est rempli de miséricorde et qu'il épargnera votre faiblesse ? que sa justice peut se fléchir, et que vous y serez à temps pour éluder sa colère ? Déjà plongé dans l'abîme d'une éternité malheureuse, direz-vous qu'on vous en conte sur les mystères de la religion, sur l'immortalité de l'âme, sur les récompenses et sur les châtements des hommes ? Déjà convaincu par vos tourments de ce qu'il en coûte d'avoir suivi les mondains et les libertins, direz-vous qu'il faut vivre comme les gens vivent, et qu'il y a de la folie à ne pas imiter la foule ? Percé de frayer devant le trône de Jésus-Christ votre Dieu et votre juge, et le plus humble, le plus doux, le plus pauvre, le plus patient des hommes, vous étalerez sans doute ces maximes détestables qu'un monde païen autorise : que l'humilité chrétienne est une bassesse de cœur ; que le pardon d'une injure est une infamie ; qu'il faut tant qu'on peut faire durer les belles années pour se divertir ; que la morale qui nous apprend, qui nous ordonne de souffrir, ne convient pas à des personnes qui ont une beauté à cultiver, et à ménager un corps délicat ; à la vue de cette foudre menaçante que le souverain maître de votre sort doit lancer sur ses ennemis, ne craignez-vous point de décrier, de maltraiter ses serviteurs, ses amis fidèles ? de vous moquer de leur simplicité et de leur droiture ; de blâmer leur réserve et leur modestie ; de railler sur leur piété et sur leur solitude ?

Aujourd'hui vos passions donnent de la vraisemblance aux préjugés qui les favorisent ; alors vos passions, forcées de ployer sous le joug de la raison, vous reprocheront la folie qui s'est fiée à leurs impostures, et qui les a pris pour guides. Aujourd'hui les libertins font valoir vos erreurs par leurs railleries et par leurs impiétés, pour errer plus impudemment avec vous ; alors l'Evangile du Sauveur vous fera toucher au doigt et votre funeste crédulité, et leurs égarements irréparables. Cette prétendue force d'esprit qui vous armait contre les principes les plus incontestables de votre religion, contrainte de raisonner juste, armera contre vous les furies de votre conscience : cet honnêteté païenne qui vous sauvait de la contrainte d'une vraie vertu, dépouillée de ses apparences, vous fera l'image naturelle de vos vices, et vous livrera à un repentir inutile. Plus de doutes pour vous étourdir, plus de complices pour vous obstiner, plus d'incertitudes pour vous amuser, plus d'espérance pour vous corriger.

Ne vous semble-t-il pas, mes chers auditeurs, à vous qui tremblez sans cesse au

souvenir de ce jour de tribulation et d'angoisse qui commencera votre éternité : à vous qui honorez votre religion par vos vertus, ne vous semble-t-il pas en m'écoulant entendre aussi les mondains, qui, ne voyant plus de jour à réparer leurs erreurs, rendront un témoignage public à la vérité : *Nos insensati* (Sap. V. 4) ! Oh ! que nous avons été insensés ! Sur ce mot interrompons les : vous insensés ? et vous étiez si aimables, si agréables, si charmants ? vous insensés ? vous, qui étiez si habiles, si heureux dans l'avancement de votre fortune, vous qui saviez nouer vos intrigues avec tant de secret et de succès : vous insensés ? avec votre enjouement, votre belle humeur parmi les caresses et les éloges, toujours flattés, toujours applaudis : vous insensés ? à qui chaque jour apportait de nouveaux plaisirs avec de nouvelles aventures, et qui laissez les délices des assemblées ; laissez tenir ce langage à ces hommes et à ces femmes, qui se renfermaient dans leur domestique, et dans les bornes de leur condition pour s'attacher à leurs devoirs : les insensés ont été ceux qui révéraient les choses saintes, qui observaient avec une religion scrupuleuse jusqu'aux minuties de la loi.

Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam : il est vrai, nous traitions de folie leur vie simple, retirée, modeste ; mais en cela même consistait notre folie : *Eccē quomodo computati sunt inter filios Dei* : seuls ils ont part aux faveurs du rémunérateur souverain de nos actions ; et nous, amants superbes, perfides calomniateurs, nous sommes destinés au gibet, à quoi nous avons condamné l'humble et l'innocent : *Ergo erravimus a via veritatis*, nous nous sommes donc écartés de la voie de la vérité ! Il est bien temps de faire cet aveu : il fallait bien attendre que tous les hommes fussent assemblés pour être reconnus insensés par un si grand nombre de spectateurs ; nous devions convenir d'un si funeste égarement, quand nous pouvions être redressés avec profit : *Justitie lumen non luxit nobis, et sol intelligentie non est ortus nobis* ; la lumière de la justice ne nous a point éclairés ; le soleil d'intelligence ne s'est point levé pour nous. Si nous n'avions pas marché dans les ténèbres, serions-nous tombés dans ce précipice d'où nulle main ne nous tirera ? Mais malheureux que nous sommes, ce juge sans miséricorde qui nous va livrer à sa vengeance, combien de fois s'est-il présenté à nous pour nous ouvrir les yeux, et nous mettre dans le bon chemin ? Ne savions-nous pas que nous tomberions dans ses mains ? ne fallait-il pas retentir à nos oreilles la sentence qu'il porterait un jour contre nous ? qui nous empêchait de prendre pour nos guides, sa grâce, sa foi et son Evangile : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, etiam autem Domini ignoravimus*. Que ne nous en coûtait-il pas de dire qu'il fallait couler nos belles années dans le plaisir ? qu'une vie sans attachement était une espèce de mort ?

que la sagesse viendrait assez tôt, et qu'une vieillesse pénitente corrigerait une jeunesse déréglée ! Nous sentions une dure peine à étouffer la voix qui nous criait le contraire : les prédicateurs, les confesseurs ne nous laissaient pas endormir sur le mensonge ; notre conscience nous piquait vivement, pour nous obliger à le rétracter : nos passions mêmes, tantôt frustrées de leurs espérances, tantôt lassées de leurs contentements, tantôt révoltées contre elles-mêmes par leurs mouvements fatigants nous forçaient à nous dédire. Malgré tant de flambeaux, tant de cris, tant de tourments, nous avons ignoré la voie du Seigneur : vengez-vous, Seigneur, perdez-nous, damnez-nous, nous le méritons.

Je reviens à vous, messieurs, la vérité que vous reconnaîtrez au grand jour du jugement, sera cette même vérité que vous combattez aujourd'hui, et qui devrait régler votre conduite : l'Evangile ne peut pas changer ; si vos idées ne s'accordent pas avec les maximes de Jésus-Christ, elles sont fausses ; et vous serez détrompés à son tribunal : être détrompés, ce n'est pas ce qui vous doit le plus alarmer ; mais être détrompés sur une erreur volontaire, étudiée, soutenue, et après tout sensible et connue ; mais être détrompés pour être jugés en dernier ressort, pour être condamnés à des flammes éternelles ; mais être détrompés aux yeux de tout l'univers qui sera témoin de votre folie, de votre confusion, de votre désespoir, et qui vous insultera par son mépris, par ses malédictions, par toutes les marques d'une indignation, d'une haine juste et furieuse ; c'est, messieurs, ce qui devrait vous pénétrer d'une salutaire frayeur, et vous obliger de penser dès ce moment tout autrement que vous ne pensez. Car, remarquez, je vous prie, que ce sont vos péchés qui sont la cause de vos erreurs, qui vous engagent à étudier l'art d'imposer aux autres et de vous imposer à vous-mêmes : vous ne voulez pas vivre chrétiennement, vous aimez le bien, le plaisir, le monde ; vos passions ne s'accommoderaient pas de votre procédé, si vous vous repénitiez, si vous vous corrigiez de bonne foi ; et ce sont ces mêmes péchés qui devraient rectifier vos sentiments. Vous cherchez à vous étourdir pour offenser Dieu, pour l'irriter, pour lui donner lieu de vous maudire et de vous rejeter de sa face ; que prétendez-vous ? lui fermer les yeux en vous les fermant, corrompre sa sagesse en corrompant votre raison, amuser sa justice en abusant de votre foi, y a-t-il la moindre apparence que vous en veniez jamais à bout ? Néanmoins pour pécher vous vous cachez la vérité, vous oubliez le jugement, où la vérité sera développée d'une manière si évidente, et tout ensemble si triste pour vous ; n'est-ce pas déjà être en quelque manière jugé, condamné, désespéré ? Oui, dit saint Augustin, une des plus terribles peines du péché est d'avoir perdu la crainte du jugement : *Arbitror magnum esse peccati poenam, timorem futuræ perdidisse judicii* (Serm. 120, de

Temp.). Voyez sur cette réflexion, mes chers auditeurs, quelles mesures vous avez à prendre : pour moi, je n'ose pas sonder votre cœur, de peur de me convaincre que toutes vos mesures sont prises, et que vous aimez mieux périr que de changer. La confusion du pécheur sera grande, quand les erreurs seront découvertes, je vous l'ai montré ; mais quelle sera sa confusion, quand ses désordres seront condamnés ; c'est ce que j'ai à expliquer dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est une pensée assez commune dans les saints Pères, que le pécheur qui reprend la vie de la grâce par la miséricorde de Dieu, ressuscite à peu près comme Lazare, lorsque le Sauveur par sa toute-puissance le rappela du sein du tombeau pour lui rendre le jour : le rapport qu'ils trouvent entre ces deux résurrections est tout à fait consolant ; le pécheur reprend la vie de la grâce comme Lazare reprit une vie naturelle : quelle faveur ! quel bonheur ! j'y en trouve un autre qui m'effraie. Lazare, comme le raconte l'évangéliste saint Jean, avait le visage enveloppé d'un suaire, quand le Fils de Dieu le ressuscita : *Facies illius sudario erat ligata* (Joan., XI) ; le ressuscité ne fut pas hors du sépulcre, que le Fils de Dieu ordonna qu'on le déliât, qu'on lui levât ce linge, et qu'on le laissât aller : *Dixit eis Jesus : solvite eum et sinite abire*. Ainsi, messieurs, le pécheur ayant repris la vie au son de cette trompette épouvantable que le souffle du Seigneur fera retentir pour assembler tous les hommes, il paraîtra avec le visage découvert pour voir, et pour être vu : *Solvite eum et sinite abire* : allez, pécheur, allez devant le tribunal de votre juge, l'on vous connaîtra ; mais bien loin d'être ressuscité pour vivre, vous serez ressuscité pour mourir éternellement. Car, messieurs, le pécheur ne sera pas traité à ce tribunal, comme l'est un criminel lorsqu'il est jugé par les hommes.

Les magistrats de la terre n'ont d'ordinaire qu'une action à examiner et à prouver pour condamner le coupable : s'il est accusé de plusieurs crimes, on ne les entame point tous à la fois : on les recherche les uns après les autres : il faut des formalités, des verbaux, des interrogatoires pour instruire le procès, et souvent la procédure ne sert qu'à embarrasser le fait au lieu de l'éclaircir : *Nos manifestari oportet ante tribunal Christi*, dit saint Paul (II Cor., V, 10) ; nous comparâtrons nous-mêmes devant le tribunal de Jésus-Christ, et avec nous-mêmes tels que nous sommes, tous nos péchés en même temps : ce que je veux dire est clairement exprimé par le texte grec qui porte : *Oportet nos pellucidos fieri* ; nous serons comme transparents en présence de Jésus-Christ, de sorte qu'on n'aura qu'à nous regarder pour lire en un clin d'œil dans notre cœur toutes les iniquités de notre vie. D'ailleurs les juges de la terre apportent dans leur jugement, de la douceur et de la pitié ; ils ne sont point les offensés, et s'ils le sont, il est

permis au criminel de les récuser, afin que l'indifférence penche plus aisément les juges du côté de la clémence. Au lieu qu'au jugement dont nous parlons, le Fils de Dieu jugera dans sa propre cause, et c'est lui-même qui a été outragé; et il est de sa gloire et de son intérêt de faire une discussion exacte de tous les torts du coupable, et quelle que soit sa miséricorde, il ne peut déroger en rien à son équité.

Or, pour comprendre quelle sera la confusion du pécheur en sa présence, il faut distinguer deux sortes de péchés : les uns qui éclatent malgré qu'on en ait, et lesquels quelquefois on ne se soucie pas trop de déguiser; les autres que l'on couvre tant qu'on peut, et qu'il importe extrêmement qu'ils échappent aux yeux des gens. L'on s'efforce de s'endurcir à l'infamie des premiers, et si vous voulez, une âme brutale en viendra à bout; mais pourquoi? parce que, et leurs auteurs et leurs témoins n'en jugent pas comme ils devraient, parce que quelque peu de front que l'on ait, on en cache toujours quelque circonstance essentielle, qui ferait rougir les plus effrontés, parce qu'une honteuse accoutumance dans le mal a rompu le frein de la pudeur. Pour les crimes dont on appréhende l'éclat, il est tout visible qu'on est sensible à la honte qui les suit; les uns et les autres rendront le pécheur confus, infâme, l'abomination de tout l'univers dans cette vallée de gémissements et de pleurs, théâtre fatal du dernier jugement.

Cet homme débauché ne prétendait pas cacher ses débordements, lorsqu'il se livrait à une volupté scandaleuse; il passait pour concubinaire, pour adultère; l'on savait dans le monde qu'il nourrissait ses amours infâmes par l'intempérance et par la crapule; il ne laissait pas de lever la tête, d'être reçu dans les compagnies, d'avoir des amis, d'avoir part aux grandes affaires et d'occuper un poste dans les finances, dans la justice, dans les armes, de jouer son rôle sur la scène du siècle comme les personnes les plus régulières; un petit nombre de zélés serviteurs de Dieu déploraient son sort, et pleuraient aux pieds du crucifix la perte de cette pauvre âme; tout le reste lui laissait aller son chemin sans le blâmer et sans le plaindre. Telle est, siècle maudit, votre indifférence pour la religion et pour la gloire du Seigneur.

Cet homme paraît enfin devant Jésus-Christ : là, il est regardé de tout autre œil qu'il ne l'était durant sa vie; l'on compare les grâces qu'il a méprisées, les sacrements qu'il a profanés, le paradis qu'il a perdu, l'Eglise qu'il a déshonorée, les vices qu'il a répandus, les complices qu'il a débauchés, les proches qu'il a flétris, l'épouse qu'il a maltraitée, les enfants qu'il a ruinés, les créanciers qu'il a abîmés; l'on compare tout cela aux plaisirs de quelques années, plaisirs qui l'ont enfin conduit en enfer. Et tout se déchaîne aussitôt pour l'accabler d'outrages et d'ignominie. Dieu qui veut

venger sa miséricorde et le sang de son Fils Jésus-Christ, les fidèles qui souhaitent réparer le déshonneur de l'Eglise, les infidèles qui voudraient excuser leurs crimes par les siens, ses enfants qui lui reprochent leur innocence exposée et corrompue, sa parenté autrefois intéressée à sa réputation, maintenant refusant de le reconnaître et ardente à déterrer toute son infamie; ses complices qui ne songent qu'à décharger sur lui toutes les fureurs de leur désespoir; en un mot, tous les peuples, qui, frappés de la grandeur du Dieu des nations, chargeront d'injures le misérable qui a eu l'imprudence de s'en prendre à lui. Que d'yeux ouverts sur les crimes de ce débauché! que de langues animées à les détester! que de reproches! que d'insultes! que de malédictions! quelle honte! quelle infamie! quelle ignominie!

Mais alors le tissu obscur des débauches de ce malheureux sera développé; on n'y avait point regardé de si près en ce monde, l'on n'allait pas au delà de ce qui frappait par lui-même : ici, toute la trame de l'innocence sera démêlée jusqu'au fond, l'on verra les combats qu'une jeunesse encore timorée a essuyés avant que de lever la digue des passions; l'on verra l'étude secrète que le pécheur a faite dans le cabinet d'un auteur impie pour combattre avec plus de tranquillité jusqu'aux principes les plus naturels de la raison et de la foi; l'on verra ces dépit insensés d'une conscience éperdue avant qu'elle ait pu se résoudre à dire, nous en serons quittes pour être damnés; l'on verra les fourbes violences qui ont enfin donné atteinte à la pudeur de cette personne, les ressources cruelles qu'une volupté déchaînée a trouvées pour suppléer aux fonds déjà dévorés, les affreuses impiétés que l'impudence même n'a osé confier qu'à un petit nombre de scélérats, les motifs de ces voyages sourdement entrepris, de ces courses nocturnes, de tous ces mouvements incertains, chancelants, interdits, d'une aveugle cupidité. Notre débauché, tout débauché qu'il est, rougirait encore de cela, il déroberait encore ce détail à la lumière; tout cela, tout ce détail sera représenté : que pensera-t-il? que dira-t-il? que pensera-t-on? que dira-t-on de lui? Pourrions-nous nous imaginer son accablement, sa consternation, son désespoir? C'est ce qu'on lui mettra en face avant que d'être condamné à des flammes éternelles.

Cette femme voluptueuse ne saurait dissimuler le commerce qu'elle entretient; le domestique, le voisinage, les cercles retentissent du bruit de ses chaînes; toute une ville est instruite des assiduités, des présents, des dépenses qui nourrissent sa passion : après quelques ménagements forcés et inutiles, elle a franchi toute considération; elle ne songe plus à retenir l'éclat de sa flamme; elle accoutume en quelque manière les gens à l'odeur de sa mauvaise vie, et elle s'approprie elle-même avec sa mauvaise réputation. On lui fera entendre en présence de

toutes les nations ce que c'est que violer les liens sacrés du mariage, perdre d'honneur un époux, noircir toute une famille, désespérer la fortune d'une troupe d'enfants, semer des dissensions éternelles sur une postérité incertaine : sa pudeur naturelle se réveillera en ce temps-là, et lui fera préférer son anéantissement à son infamie. Mais le voile qu'elle tend sur ses abominations secrètes sera encore levé, et tous les yeux attentifs au spectacle en pénétreront l'horreur. Quel antre, quel abîme ne souhaiterait-elle point pour se cacher, quand on lira à la lumière du Seigneur les chagrins, les emportements, les fureurs d'une mollesse qui sacrifiait tout à un corps insatiable de plaisir; les inquiétudes, les bizarreries, les extravagances d'une vanité qui s'efforçait de dédommager l'honneur par les parures mêmes qui étaient le fruit honteux de sa perte; les sentiments détestables d'une infidélité étudiée, qui travaillait à s'endurcir à tous les motifs de l'espérance et de la crainte; les délicatesses ridicules d'une passion ardente, qui à certains moments voulait se parer des dehors d'une solide vertu; les discours artificieux et lascifs d'une inclination impudente, qui se répandait en messéances et en saletés pour donner des charmes au vice; les reproches injurieux et piquants que faisait une jalousie extravagante pour se conserver un esclave qu'elle tenait enchaîné; les impiétés hypocrites d'une volupté inquiète qui allait jusqu'aux pieds des autels pour mêler son feu au feu du sanctuaire ! Ne prévenons pas les temps, c'est assez lire; cette femme infidèle, cette fille impudique peuvent-elles se promettre assez d'impudence pour soutenir la honte et l'horreur de cette suite de choses ? et après que l'histoire de sa vie aura été publiée, elle sera précipitée pour jamais dans les enfers.

Les crimes que les pécheurs tâchent d'ensevelir dans les ténèbres seront rendus publics avec la même exactitude, avec la même confusion pour leurs auteurs : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Sophon.*, I, 12), dit Dieu par un de ses prophètes : J'aurai plusieurs lampes dans les mains, quand j'aurai à découvrir les péchés de Jérusalem. On prendra lampe et le flambeau, quand on ne veut pas que rien de ce qu'on cherche demeure enterré; quand on veut fouiller partout, jusque dans les coins, dans les trous les plus imperceptibles. Jésus-Christ la sagesse incréée, la foi, la raison, la conscience, la loi de grâce, les inspirations du Saint-Esprit, les livres de piété, la parole divine écrite et prononcée, les exemples des saints seront les lampes et les flambeaux avec quoi le Seigneur éclairera les péchés que les coupables auront le plus heureusement cachés : *Scrutabor in lucernis*. Il aura même un flambeau particulier pour tirer de l'obscurité chaque péché particulier, afin que l'objet devienne plus visible par le rapport qu'il aura avec la lumière qui luira dessus.

À la lueur d'un de ces flambeaux, vous serez vu autant injuste et intéressé que vous

l'êtes, caractères dont vous rougisiez aujourd'hui : tantôt dans un bureau pour vous engraisser, par la malversation, de l'argent, du travail, du sang des peuples; tantôt sur vos terres pour chicaner, pour dépouiller un voisin; tantôt devant les juges pour soutenir des prétentions mal fondées, et emporter par une formalité captieuse un bien qui n'est pas à vous; tantôt dans votre cabinet pour préparer avec sûreté les pièges que vous devez tendre à la veuve et à l'orphelin; tantôt dans la conversation pour surprendre par une question échappée avec prévoyance la simplicité et la bonne foi; tantôt auprès d'un homme d'affaires affamé chicaneur, pour apprendre à affaiblir un titre et à invalider une créance; tantôt dans des pays étrangers pour abuser plus aisément de la confiance de gens qui ne vous connaissent pas; toujours acharné au gain, toujours défiant pour vos avantages, toujours fourbe dans la poursuite des affaires, toujours cruel pour opprimer le faible et le misérable : *Scrutabor in lucernis*.

Un autre flambeau fera apercevoir les plus fins replis de cette hypocrisie qui vous a mis sous tant de figures pour aller à vos fins, qui a coloré une haine opiniâtre par tant de prétextes spécieux de contrainte, de zèle, de sagesse, d'équité; qui d'un air de dévotion a tiré d'une injure toute la vengeance qu'une aversion irréconciliable eût pu souhaiter; qui a répandu la médisance, l'imposture, la calomnie, le libelle en apparence pour défendre la vérité, et en effet pour donner vogue au parti lequél la combattait; qui sous le maintien de réformateur outré, sous des manières humbles et modestes, donnait toute liberté à de vives passions. La prétendue honnêteté des mondains n'échappera pas à son flambeau; tout ce manège comédien qu'elle a coutume de faire sera débrouillé. Ici paraîtra cette fausse amitié toujours prête à trahir jusqu'aux amis les plus intimes, jusqu'aux parents les plus chers; là cette droiture affectée qui se cherchait elle-même dans ses empressements les plus ardents à servir les autres; là cette probité païenne dont la morale autorisait le libertinage.

L'ambition sera éclairée et forcée de développer non-seulement ses démarches éclatantes qui frappent les yeux et les oreilles des gens, mais les lâches complaisances à quoi elle se résout pour atteindre à son but; mais les inquiétudes, les alarmes, les bizarreries pitoyables qui l'agitent; mais les confidences qu'elle ménage pour couper chemin à la personne dont elle a éventé le secret; mais cette attention maligne aux occasions de noircir et de reculer un concurrent; mais ces noirs attentats sur l'autorité sacrée de ceux que Dieu a mis sur nos têtes. Qui d'entre vous ne craindrait pas de passer pour homme à tenir un tel procédé ? Cependant, *Scrutabor in lucernis*, le flambeau de la justice divine vous représentera avec toutes ces couleurs.

Et croyez-vous, mon cher auditeur, de ne

pas être confondu, si vous avez été durant votre vie serviteur inutile? Il ne vous importe pas pour votre gloire de pratiquer les vertus de votre état; content de vous-même, si vous évitez les péchés considérables; et l'on ne s'avise pas dans le monde de vous tourner à blâme votre nonchalance dans le service de Dieu? Votre juge, dit l'Écriture, vous sacrifiera au filet qu'il vous avait tendu pour vous engager à devenir un grand saint : *Immolabit sagena sua, sacrificabit reti suo* (Habac. I); ses inspirations, sa grâce, ses bienfaits, toutes les marques de sa miséricorde méprisée vous accableront de confusion. Quoi! il comptera pour beaucoup au gentilhomme de n'avoir pas flétri son nom par la concussion et par la débauche, au lieu de défendre l'innocent et d'édifier par de grands exemples? à la dame de n'avoir pas scandalisé toute une ville par ses liaisons, du reste ne pouvant se contraindre, ni rien prendre sur sa mollesse pour mener une vie chrétienne? au magistrat de n'avoir pas sucé goutte à goutte le sang d'un plaideur poussé à bout, au lieu de le soutenir et d'abrégé son chagrin; au religieux de n'avoir pas été désobéissant, propriétaire, scandaleux, quoique sa vocation exigeât de lui une obéissance d'Abraham, une pureté d'ange, un zèle d'apôtre? Un officier ne croira pas mériter les regards de son prince, s'il ne montre les traces de sa valeur dans ses cicatrices; et un chrétien pour être honoré de son Dieu s'imaginera qu'il n'est point nécessaire d'avoir combattu, souffert, vaincu sous ses étendards; que c'est assez de n'avoir été ni idolâtre, ni hérétique, ni impie? L'on fatigue, l'on veille, l'on dépense, l'on risque pour acquérir un vain honneur, un bien passager; et le ciel sera la récompense du repos et de l'oisiveté? *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (Matth. XXV, 30) : qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures.

C'est à quoi aboutira la confusion des pécheurs jugés : *Discedit a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo* (Ibid., 41) : Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le démon : *Discedit*. Eh! juge redoutable, faites-nous souffrir tous les maux, l'enfer même, pourvu que ce soit sous vos yeux, et que nous puissions vous voir; nous ne demandons pas que vous nous pardonniez, que vous nous regardiez en pitié, mais ne nous méprisez pas jusqu'à nous rejeter pour jamais de votre face : *Discedit*. Je suis votre principe et votre fin; je suis né et mort pour vous, je puis seul vous rendre heureux, mais ne prétendez rien à ma présence, à ma protection, à mon royaume; retirez-vous de moi, je ne veux pas même que vous ayez le moindre commerce avec les personnes que je considère; séparez-vous, infâmes, des martyrs mes soldats, des confesseurs mes amis, des vierges mes épouses. Ismaël, n'approchez plus votre père Abraham; Caïn, quittez votre frère Abel; Esaü, dites adieu à Jacob : *Discedit, discedit a me*.

A qui irons-nous, Seigneur? à qui pourrions-nous aller? *Ad quem ibimus* (Joan. VI, 69)? Sujets disgraciés par leur roi, serviteurs chassés par leurs maîtres, enfants déshérités par leur père, hélas! que deviendrons-nous? vous nous condamnez à ne voir jamais votre gloire : *Quid igitur cætera vidisse præstat* (Bernard., in *Declamat.*)? A quoi nous sert-il d'avoir vu toute autre chose, palais, terres, beautés, spectacles : *Discedit, maledicti* : Je vous maudis pour toute une éternité; je maudis votre âme, votre corps, votre entendement, votre volonté, vos yeux, vos oreilles, tous vos sens; je maudis les compagnons que vous aurez, le séjour que vous habiterez; je maudis le jour qui vous a vu naître; je maudis la prison où vous serez renfermés; vous n'y trouverez que des roues, des gibets, des couteaux, des flammes, des bourreaux : *Discedit, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo*. Allez, maudits, dans ce feu éternel que j'ai préparé pour les démons; je ne fais pas plus de cas de vous que d'eux; je vous exile en enfer, non pour y vivre à votre fantaisie, comme des bannis méprisables que l'on abandonne à eux-mêmes, mais pour y brûler éternellement, comme les démons, la proie et les exécuteurs de ma justice. O indignation! ô mépris! ô sentence du juge des vivants et des morts! ô honte! ô confusion! ô désespoir des pécheurs jugés!

Chrétiens auditeurs, hâtez-vous de faire pénitence de vos péchés, afin que si vous venez à être surpris de la mort, vous ne soyez pas un jour méprisés et confondus si sanglamment; vous n'en rougirez pas de vos péchés, dit saint Ambroise, si vous les effacez par vos larmes, si votre douleur oblige votre juge à vous les remettre : *Non habet quod erubescat cui peccatum remissum est* (I. II de *Pæn.*, c. 7). Il dépend de vous d'échapper à cette confusion cruelle et sans ressource des réprouvés. Si vous pouviez porter dans l'autre monde votre crédit, votre autorité, vos charges pour vous faire respecter et redouter; si vous pouviez imposer à Dieu comme vous imposez aux hommes par un visage double, par de fausses apparences, par l'éclat de vos dorures, par le bruit de vos équipages; si vous pouviez vous moquer de ses jugements, comme vous vous moquez des jugements des gens de bien sur la terre; si vous pouviez aller à la gloire par l'ignominie de l'iniquité; si vous pouviez traîner impunément le scandale, et vous vanter de vos excès à la vallée de Josaphat, pensez-vous que J'osasse vous faire de si fâcheux reproches pour vous obliger à changer de vie? Non, très-certainement, je ne prendrais pas cette liberté; quelque estime que je fasse de vos sentiments, je douterais si les seuls intérêts de Dieu, si sa seule gloire pourrait vous réduire à tenir une conduite chrétienne.

Mais vous savez si le péché peut demeurer caché, s'il peut être dissimulé, pardonné, honore, récompensé de vant Dieu, vous le savez. Comment donc, vous qui connaissez le prix de

l'honneur, qui le préférez avec raison à votre fortune, à votre vie même, ne craignez-vous pas d'être diffamé aux yeux de tout l'univers, pour ne jamais vous relever de l'ignominie où vous serez ensevelis : toujours outragés, toujours insultés, toujours traités comme de chétives créatures indignes du jour, et dignes de tous les tourments dont une fureur toute puissante peut accabler un misérable ? Ah ! messieurs, ah ! mesdames, permettez-vous aux vanités de votre monde de vous cacher les terreurs du jugement ? n'abattez-vous jamais ce voile fatal qui vous aveugle ? faites - vous réflexion que votre confusion sera d'autant plus grande, d'autant plus insupportable que vous l'aurez moins prévue et appréhendée ?

Des gens qui peuvent être comptés parmi les bien-aimés du Père céleste, qui peuvent avoir place dans le royaume de Jésus-Christ, et partager sa couronne avec lui ; qui peuvent être revêtus d'une gloire que des siècles infinis ne verront jamais obscurcir ; trahir leur conscience, combattre leur raison, étouffer leur foi pour être esclaves, livrés à d'impitoyables bourreaux pour brûler comme des criminels sans honneur ! Mon divin Sauveur, aurez-vous pris en vain tant de peine pour nous faire triompher avec vous, le jour que vous exercerez toutes vos justices ? serez-vous forcé de nous condamner vous-même, après avoir tant souffert pour nous absoudre ? Nous sommes pécheurs, mais seriez-vous notre Sauveur, si nous n'étions pas pécheurs ? Réveille la noblesse de cette âme que vous avez créée pour être votre compagne dans l'immortalité. Rallumez cette lumière sainte, dont vous nous avez favorisés pour nous découvrir les illusions de nos préjugés, le néant de nos amusements, et l'horreur de nos péchés. Vous ne nous ferez point de tort en nous chargeant de confusion, en nous réprouvant, en nous désespérant ; mais souvenez-vous que nous sommes vos frères, vos enfants, et que vous nous avez honorés jusque-là, pour nous faire vos héritiers. C'est à nous, chrétiens, à profiter de ses faveurs pour mériter sa gloire.

SERMON XXXIX.

Sur le bruit du monde.

Qui præibant, increpabant eum ut taceret ; ipse vero multo magis clamabat.

Ceux qui allaient devant lui disaient rudement de se taire ; mais il en criait encore plus fort (S. Luc, chap. XVIII).

J'ai peine à croire, messieurs, que ce fussent les apôtres, ou les disciples choisis du Sauveur, lesquels se plaignaient des cris importuns de ce malheureux aveugle, qui demandait sa guérison. C'étaient sans doute les gens que le hasard, ou la curiosité, ou peut-être même la malice avait rassemblés autour du Fils de Dieu. Saint Augustin l'a ainsi pensé, c'étaient dit-il, des enfants du siècle qui, sentant dans leur cœur des engagements secrets qu'ils étaient résolus de ne pas rompre, ne pouvaient souffrir que cet homme réveillât par ses demandes empressées les reproches de

leur conscience, et qu'il obînt pour lui une grâce qu'ils ne voulaient pas demander pour eux. Une âme mal faite fait son chagrin du bien d'autrui ; et une âme criminelle s'offense de la vertu qu'elle ne pratique pas. Il faut être bien injuste et bien cruel pour se consoler par le malheur de son prochain.

Toutefois, ce qui arriva alors n'est qu'une figure de ce qui arrive encore aujourd'hui dans le monde. Je parle à vous, mes chers auditeurs, qui courez pour ainsi dire après le Sauveur, pour guérir, pour sanctifier votre âme ; tandis que tant de personnes s'offensent de votre dessein, et ne songent qu'à entretenir leurs passions et leurs vices. Vos prières, vos exemples sont des cris importuns, qui percent les oreilles des méchants ; les mondains ont bien l'audace de vous imposer silence, et leurs actions sont aussi autant de voix, qui vous crient de vous taire. Quel parti prendrez-vous ? continuerez-vous ou cesserez-vous de prier Jésus-Christ ? Mais y a-t-il à balancer le moins du monde, dit saint Augustin, sur la résolution que vous devez former ? Pourquoi n'iriez-vous pas toujours après le Seigneur qui vous conduit, et oseriez-vous bien le quitter, pour vous abandonner à une multitude insensée ? *Quare vis vivere secundum incrementum turbæ prohibentis, et non secundum vestigia Domini præeuntis !* Généreux fidèles, redoublez vos cris, puisque les méchants redoublent les leurs pour vous empêcher de parler ; courez après le Sauveur avec plus de ferveur que jamais, puisque le monde fait de si grands efforts pour vous retenir.

J'espère, messieurs, de vous montrer que les divertissements, la gloire, les intrigues, en un mot, que tout le bruit du monde ne doit pas même vous toucher, bien loin de vous entraîner. Je ne porterai pas la chose aussi loin que je le pourrais ; ce n'est pas mon dessein de vous engager à l'étude de la sainteté par l'éclat scandaleux de la dissolution ; quoiqu'il me serait bien plus aisé de vous faire voir qu'une impiété déclarée doit vous porter à vous sanctifier avec plus d'empressement. Je me contenterai de vous persuader, si Dieu a la bonté de favoriser mon entreprise, que le bruit de ce monde même que l'on appelle beau et grand monde, doit vous en donner du dégoût et de l'horreur. Il vous présente, ce monde, divers plaisirs ; il vous flatte par une pompe assez agréable ; il fait un fracas qui vous étourdit d'une manière douce et engageante ; naturellement vous seriez peut-être assez tentés de le suivre. Et je dis que tous ses attraits doivent vous obliger au contraire à vous en éloigner non-seulement sans répugnance, mais encore avec plaisir.

J'ai deux raisons pour le prouver dans les deux parties de ce discours : la première, parce que l'esprit de ce monde doit rebuter un esprit raisonnable ; la seconde, parce que l'esprit de ce monde doit effrayer un esprit chrétien. La raison ne peut l'estimer, parce qu'il est toujours méprisable ; la piété doit le fuir, parce qu'il est toujours criminel. Si

ce monde que votre penchant vous ferait peut-être volontiers aimer, est digne de votre mépris et de votre horreur, il est tout visible que tous ses cris seront voix perdues, et que l'indignation d'une part et la crainte de l'autre, vous retiendront dans votre devoir. J'entreprends, messieurs, de combattre un ennemi qui paraît terrible, qui fait grand bruit, que bien des gens aiment; ce ne sera pas sans de grandes difficultés que nous ferons abandonner son parti. Implorons l'assistance de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, messieurs, avouons-le dès le commencement de ce discours, qu'il n'est pas d'ennemi plus dangereux de votre salut, que ce monde agréable à qui je viens déclarer la guerre. On ne le connaît pas, et il cache ses traits les plus empoisonnés sous des apparences qui attirent et qui réjouissent. Il répand je ne sais quel air de plaisir dont on ne sent pas l'infection; il donne des agréments qui surprennent des yeux simples et faibles; il inspire une liberté dont les passions s'accommodent sans crainte; il présente un genre de vie tout propre à faire couler un temps précieux dont on ne regrette point la perte. Les personnes engagées dans ce monde paraissent avec un éclat qui leur unit insensiblement ceux qui en sont frappés. Un visage enjoué, fleuri, content, semble garantir l'innocence de leurs mœurs; une propreté riche et brillante semble assurer leur vanité et leur mollesse contre les reproches d'une conscience timide. Les témoins de leur conduite s'imaginent de les entendre, qui disent qu'il n'est pas de manière de vivre plus aimable que la leur; qu'ils se divertissent sans blesser en rien leurs devoirs; qu'ils éloignent de leurs assemblées et le crime et la violence tout ensemble: Venez, suivez-nous, ne craignez pas, vous passerez vos jours sans chagrin.

Ces personnes, chrétiens auditeurs, n'ont pas besoin d'autre artifice pour rendre leur compagnie plus nombreuse. On ne manque pas d'envie de les imiter, parce qu'on aime le plaisir; on les suit de près ou de loin, comme l'on peut, et l'on ne songe dans toute condition qu'à goûter ces délices, dont la vertu, comme on voudrait le persuader, ne doit pas s'effaroucher. Ceux d'entre vous qui se défont de cet extérieur si charmant, et qui n'entrent pas dans cette société que le dérèglement a unie, on les regarde avec pitié, on plaint leur triste simplicité, et ils peuvent s'appliquer ces paroles de saint Augustin: *Quis eorum nos non miseros dicat, quia cum eis non insanimus (In Ps. XXXIX)?* On se moque de nous dans l'assemblée; on nous y traite de misérables, parce que nous tâchons de vivre régulièrement. Laissez rire l'assemblée, mes chers auditeurs; vous saurez, comme je l'espère après quelques moments, ce que c'est que de vous et que d'eux. J'ai avancé que ce grand monde n'avait pas un esprit qui fût raisonnable, et qu'il était digne de votre mépris; j'ai bien des raisons

pour vous en convaincre; j'en choisirai deux ou trois.

Premièrement, il est évident que tout ce qui blesse la sagesse est méprisable. Comme c'est à la sagesse à juger du prix des choses, le premier de ses jugements, et qui est le fondement de tous les autres, consiste à condamner tout ce qui est contraire à elle-même; elle se doit cette justice, avant que d'exercer son équité sur d'autres sujets. Si l'on y regarde de près, les choses morales méritent notre estime, selon qu'elles s'accordent plus ou moins avec la sagesse; et nous devons les mépriser, autant qu'elles s'en éloignent. Dispensez-moi, je vous prie, de vous faire un détail sec et inutile pour établir cette pensée. Vous conviendrez sans peine avec moi qu'une conduite qui n'est pas sage et raisonnable, est une conduite méprisable. C'est sur ce principe que l'on juge des gens, de quelque condition qu'ils soient, lorsqu'il est question ou de les louer ou de les blâmer. Un procédé convenable à leur caractère est le fonds principal de leur mérite, par rapport à la société civile dont ils sont membres; et rien ne contribue tant ni à leur propre avantage, ni au bien commun, que cette régularité qui contient chaque particulier dans les bornes que demande le personnage qu'il a à soutenir dans le monde.

Mais trouvez-vous, messieurs, que ces personnes qui ne s'occupent presque qu'à faire succéder un plaisir à un autre plaisir, trouvez-vous, dis-je, qu'elles se conduisent sagement? Le devoir le plus essentiel de la sagesse nous engage à vivre selon les véritables bienséances, et surtout, selon les bienséances de notre emploi et de notre état. Je ne parle point encore du salut, qui doit être le premier et le dernier terme de tous nos mouvements, je parle de ce genre de vie que nous devons mener, pour accomplir les obligations que notre condition nous impose; car, dit saint Ambroise, la première étude, le premier exercice du chrétien, doit l'attacher aux devoirs de l'honnêteté: *Apud omnem christianum prima honestatis debet esse militia (Dom. XXII post Pent.)*; ce que la bienséance exige de lui dans le rang où il est sur la terre, est comme le fonds capital des vertus que le christianisme lui demande; vous ne vivez pas d'une manière conforme à votre état, vous ne sauriez donc vivre chrétiennement.

Un coup d'œil nous apprendra maintenant ce que nous devons penser de ces personnes qui entretiennent avec si peu de modération les divertissements ordinaires du siècle; supposons qu'il y a parmi eux des pères et des mères de famille, qu'il y a des hommes d'épée et des hommes de robe, et de jeunes gens qui ne sont point liés par un établissement fixe, que les pères et les mères jugent à propos d'abandonner à eux-mêmes; ces gens-là ne peuvent pas tous jouer le même jeu, ni porter des habits du même prix, ni entretenir le même train; quelques-uns sont médiocrement accommodés des biens de fortune, la

plupart ont besoin de tout ce qu'ils ont de revenu pour faire rouler le domestique; il en est peu qui puissent faire une dépense, une perte considérable; l'on ne vendrait pas, l'on n'emprunterait pas, l'on n'engagerait pas, l'on ne chercherait pas de quoi fournir aux frais, là où l'honneur ne saurait conduire; mais je devine peut-être, et lorsqu'on parle sur des conjectures, il faut être fort réservé et ne pas dire tout ce qu'on pense. Tous ces gens-là pourraient et devraient donner plus de temps à des occupations honnêtes et nécessaires, s'ils voulaient s'assurer à une vie plus réglée; la troupe néanmoins ne songe à rien autre qu'à unir les jours aux nuits, et les nuits aux jours par le jeu et par divers plaisirs; de sorte que leurs heures se ressemblaient toutes, si leurs délices se ressemblaient.

Démêlez, mon cher auditeur, dans cette compagnie, une seule personne qui vive selon sa condition et son état; qui vive selon les bienséances véritables. Mari, femme, enfants, domestique, emploi, charge, c'est à quoi ils appliquent la moindre partie de leur temps et de leurs soins; je veux que quelques-uns ne soient point appelés par semblables sujets à une vie plus régulière; n'ont-ils donc autre chose à faire qu'à passer leurs jours dans l'oisiveté, dans le jeu, dans les mouvements d'un monde voluptueux? oublier ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent devenir, est-ce là ce que leur état leur permet? car est-il état où la providence divine n'ait prétendu autre chose, sinon que l'on perdît la plus grande partie de ses années, et qu'on suivît le torrent de ses passions? Nulle application, ou une application fort légère à ce qui devrait faire leur plus essentielle occupation; nul travail, ou un travail très-superficiel pour perfectionner les talents par quoi ils ont à se distinguer; nulle crainte à l'égard du passé; nulle vigilance sur le présent; une réflexion passagère et presque inutile sur les malheurs dont on est menacé; l'on s'étudie à s'obstiner contre le sentiment forcé qu'on a quelquefois de son dérèglement; l'on se dérobe tout au plus quelques moments pour certains devoirs qu'impose le commerce nécessaire du monde, encore les passe-t-on avec chagrin ces moments, et souvent la patience est échappée qu'ils ne sont pas encore finis.

Je ne sais pas vos pensées, messieurs, mais je crois qu'elles s'accordent en ce point avec les miennes, et que vous direz que telle conduite est extrêmement méprisable et indigne de gens sages; car je n'allègue pas ici ni ce qu'exige, ni ce que défend la loi chrétienne; qu'après tout, il faut garder des mesures et ne pas abandonner de la manière les obligations de son état; que les choses ne peuvent manquer de tomber à moins qu'on n'y tienne la main; qu'il n'est pas possible que l'esprit ne se sente de cette mollesse étrange qui flatte le corps; que tout excès marque quelque dérèglement qui est encore pire que l'excès même. Que ne diriez-vous pas sur des enfants négligés et

témoins de la dissolution? ils sont peut-être encore assez propres, il est vrai, mais c'est là toute l'éducation qu'on leur donne, c'est tout le christianisme qu'on leur inspire; sur des domestiques abandonnés à eux-mêmes? il n'est pas jusqu'à leurs maîtres qui ne souffrent de leurs excès; sur une maison qui est en désordre, qui tombe et que les dettes ne tarderont pas de renverser? on a beau s'efforcer d'éblouir les yeux par le brillant extérieur, ils percent jusqu'aux besoins honteux que l'on voudrait leur cacher; sur une réputation que l'on flétrit? car le monde n'est point si dupe qu'on se l'imagine; sur une charge que l'on déshonore par le peu de soin qu'on prend à la remplir? les plaintes éclatent de toutes parts, et l'on parle sans déguisement de l'ignorance, de la négligence et de l'injustice de l'officier; sur les tristes emportements d'un mari? sur les larmes inutiles d'une femme? sur divers autres sujets qui excitent ou votre indignation ou votre pitié? mais que ne diriez-vous pas sur le peu de compte que l'on fait de toutes ces suites d'une scandaleuse licence?

C'est là, néanmoins, le genre de vie qui fait le bruit du monde, qui attire tant de personnes, qui paraît si agréable particulièrement aux jeunes gens; cet enfant prodigue dont parle saint Luc (*cap. XV*) ne fut pas séduit autrement; appelé par le fracas, par les cris, pour ainsi dire, des mondains qui se divertissaient, qui se répandaient en jeux, en repas, en luxe, il s'ennuya des douceurs de la maison de son père, et voulut absolument goûter une liberté qui semblait lui promettre tant d'agrément: il fut bientôt misérable. Pourquoi cette jeunesse qui se jette dans les délices du siècle ne prend-elle pas conseil sur sa démarche? elle trouverait bien des gens qui lui représenteraient son illusion et son danger, qui lui prédiraient les funestes effets de son engagement, et peut-être craindrait-elle de prendre la méchante route où elle entre avec tant de facilité et de joie. Il faut que la passion soit bien aveugle déjà dès sa naissance, puisqu'elle ne permet presque pas à l'innocence et à la raison d'examiner ce qu'elles ont à mépriser et à fuir.

Ce grand monde qui se divertit est donc bien éloigné de la fin qu'il devrait se proposer; il n'arrive pas même à la fin qu'il se propose, et il ne gagne pas ce qu'il prétend; cette seconde réflexion, messieurs, doit vous en donner un grand dégoût. On est méprisable lorsqu'on oublie ses devoirs, et qu'on tient une conduite toute contraire à celle qu'on devrait tenir pour s'en acquitter; mais combien est-on plus méprisable, si l'on ne tire pas même de son dérèglement l'avantage que l'on croyait d'y rencontrer? c'est s'exposer non seulement aux reproches, mais encore aux railleries des gens: car une personne qui fait une faute pour se contenter, et qui n'y trouve pas son contentement, mérite d'être moquée. Vous qui composez ces sociétés occupées à nouer tant de plaisirs divers par tant d'artifices, vous

vous vantez de goûter la véritable douceur de la vie, et vous riez de ceux qui ne se soucient pas de la partager avec vous; vous leur faites un sujet de blâme des peines qu'ils veulent bien se donner, pour vivre avec plus de retenue; vous les accusez de faiblesse d'esprit; il ne faudrait pas, dit saint Jérôme, condamner les autres, si vous pouvez être condamnés vous-mêmes par vos propres paroles; c'est une grande imprudence de faire un reproche que vous méritez : *Caveas in alterum dicere quiddam in te statim retorqueri potest* (l. III, *Apol. adv. Rufin.*).

Ceux qui ne vous imitent pas ne savent point se divertir, dites-vous; et si vos chagrins sont plus cuisants que les leurs, si vous avez plus de peines à endurer qu'eux, si au milieu de vos joies vous sentez une amertume qu'ils ignorent, n'ont-ils pas sujet de se moquer de vous? Ne nous en fions pas aux apparences, mes chers auditeurs, tâchons de pénétrer la vérité à travers cet enjouement qui éclate avec tant de bruit. Je soutiens qu'une personne qui erre au gré et sous le poids de son oisiveté et de sa mollesse, a des passions plus vives, plus violentes, qu'elle a plus de passions à satisfaire qu'une personne qui s'attache aux devoirs de son état, et qui fait profession d'en faire les fonctions; une vie mondaine ouvre le cœur à une infinité de desirs, de craintes, de jalousies, d'aversions, d'attachements, de mouvements qui se combattent les uns les autres : un petit détail le prouvera.

Il faut songer à porter des vêtements propres et riches, et à trouver de quoi les porter, chose quelquefois assez embarrassante, à quoi le père, le mari ne veut pas entendre, à quoi, malgré les empressements et les protestations, on n'est pas toujours d'humeur de fournir; il faut souffrir les traits piquants de la jalousie et de l'envie, il faut colorer certains défauts qui sautent aux yeux, il faut étouffer pour son intérêt les mêmes mouvements que cet intérêt a fait naître, il faut jouer autant de personnages que le cœur a de fantaisies; et si l'argent manque, et si la parure n'est pas assez éclatante, et si l'on ne voit pas de ressource à la dépense, et s'il faut se faire esclave pour soutenir des airs de fierté, que de paroles on fait semblant de ne pas entendre, que de caprices il faut déguiser? Les applaudissements de l'assemblée ne sont point ordinairement partagés avec justice; ce qu'on attendait ne vient pas toujours; le corps et l'esprit souhaitent je ne sais combien de choses qu'on n'ose pas demander, que l'on craint de recevoir; on ne voudrait pas que le monde parlât, et l'on sait qu'il parle; on voudrait rire de ce qu'il dit, et l'on est convaincu qu'il dit vrai. Change-t-on de jeu, de compagnie, de salle, des objets nouveaux allument des passions nouvelles, mais l'âme est toujours dans une situation également pénible. Il arrive à ces gens-là, dit le grand saint Basile (*Ep. I, ad Greg. Naz.*), comme à ceux qui sont incommodes de la mer, ils

descendent du vaisseau pour entrer dans un esquif, et ils sont balancés, agités dans l'esquif de la même manière que sur le vaisseau, parce qu'ils portent les mêmes dispositions dans l'un et dans l'autre, et qu'ils flottent sur la même mer.

Ne poussons pas ce détail plus loin, je suis sûr qu'une personne mondaine sentira toujours plus de peines que je n'en saurais compter; je n'expose point à vos yeux les chagrins que les passions de ses semblables lui feront; une assemblée de gens qui ont des humeurs, des inclinations, des intérêts différents et opposés, et qui ne sont point maîtres d'eux-mêmes, qui tendent tous avec ardeur à leur contentement, peut-elle manquer de blesser les yeux et le cœur par une infinité d'endroits? Le penchant d'un tel et d'une telle ne favorise point le vôtre; si vous avez l'un et l'autre le même objet, vous vous combattez mutuellement; si vous visez à différents buts, vous vous combattez encore; le succès de l'un traverse les mesures et ruine les espérances de l'autre; un esprit vain ne saurait s'accommoder d'un autre esprit vain, notre amour-propre trouve toujours sur son chemin l'amour-propre d'autrui; la légèreté, l'imprudence, l'indolence même et la stupidité sont une source féconde de mouvements qui troublent et qui inquiètent; il y a ordinairement peu de personnes raisonnables dans une compagnie où il y en a beaucoup de passionnées. Mais, dites-vous, on prendrait un autre train de vie, si celui-là était si pénible; votre objection, si vous y regardez de près, ne prouve pas qu'il soit agréable, elle prouve qu'il est déréglé, et que la passion seule vous le fait aimer. Vous savez ce qu'il faut conclure de là; le peu de temps que j'ai à parler me contraint de m'en fier à vous, quoiqu'il soit question de vous condamner.

Après toutes ces peines qu'une personne mondaine porte nécessairement avec elle-même, elle en rencontre encore d'autres qu'elle ne saurait éviter; le jeu a-t-il cessé, l'assemblée est-elle rompue, la veillée, le repas est-il enfin terminé, il faut retourner au logis tôt ou tard. Oh! que le ménage est alors triste et hideux? tout ce qui s'y présente semble reprocher le plaisir passé : les domestiques, les enfants savent ce que ce plaisir leur coûte; le père et la mère, le fils et la fille sentent condamner leur déréglement, en voyant ce qui devrait les occuper; ils ne peuvent se cacher leur négligence, ils ne peuvent ignorer l'injustice de leur procédé; je vous laisse à penser si c'est là à eux un sujet de contentement; de sorte que le divertissement d'où l'on sort, ne sert plus qu'à aigrir la peine où l'on rentre; on la sentirait beaucoup moins, on ne la sentirait pas même si elle n'avait été précédée par toutes ces délices qui en augmentent le poids. Il suffirait à la personne qui a oublié son devoir pour se divertir, il lui suffirait, dis-je, de se trouver elle-même, pour tomber dans un chagrin insupportable; fatiguée du vide que le plaisir a laissé dans son âme, elle est

dans une disposition à s'irriter de tout , à se moquer de ses propres entêtements , à se faire un tourment des objets mêmes qui flattent sa délicatesse et ses caprices. Or , messieurs , revenons à notre principe ; c'est s'exposer à un juste mépris que de manquer à son devoir pour souffrir , pour rendre son devoir même plus pénible ; augmenter un mal inévitable par un autre mal volontaire , c'est une conduite tout à fait éloignée de la sagesse et de la raison.

Je veux vous apporter encore une troisième preuve du tort que ces personnes mondaines se font par leur vie molle et voluptueuse : c'est qu'elles rendent inutiles toutes leurs belles qualités, ou qu'elles en font un usage ridicule. Il ne faut pas leur refuser les louanges qu'elles méritent ; si mon estime, ce que je ne crois pas, va au delà de la vérité, si j'en dis trop, on ne m'en saura pas mauvais gré. Convenons, si vous voulez, que la plupart ont de l'esprit, de la douceur, de la politesse ; qu'elles ont du génie pour l'économie et pour les affaires ; qu'elles seraient capables de bien régler une maison, de donner un bon conseil, de suivre de bonnes impressions ; je crois même que, toutes plongées qu'elles sont dans les dérèglements du siècle, elles n'ont point les sentiments gâtés ; qu'elles estiment, qu'elles aiment la vertu ; qu'au fond de leur âme elles approuvent, elles louent la pratique de la dévotion, quoiqu'il leur échappe des railleries sur les dévots. Il est difficile d'accorder toutes ces choses dans la même âme ; mais passons sur la difficulté de leur union. Enfin, messieurs, soyons bien aises de leur attribuer tous ces talents, qui peuvent faire des personnes très-régulières et de véritables gens d'honneur.

Mais auront-elles lieu de s'offenser, si l'on est chagrin de leur voir tirer si peu d'avantage de leurs bonnes qualités naturelles ? elles nous feraient repentir de la justice que nous leur faisons, si elles prétendaient être louées, parce qu'elles abaissent leur pénétration à des bagatelles, et que tout ce que leur naturel a d'aimable, ne sert qu'à les éloigner de leur véritable gloire ? Non, mes chers auditeurs, nous pouvons dire la vérité sans craindre de nous attirer leur indignation ; elles jugeront favorablement de nous, si nous nous déclarons, et pour leur intérêt, et tout ensemble pour l'intérêt de la vertu. Elles diront sans doute, avec nous, qu'une personne qui s'amuse à des choses basses, tandis qu'elle pourrait s'élever à de grandes choses, ne mérite pas notre estime ; que c'est s'avilir extrêmement, quand on étouffe la noblesse de ses sentiments pour suivre une inclination folle et dérégée ; qu'il n'est pas de faiblesse plus méprisable, que de négliger la perfection qu'on pourrait atteindre. Il ne s'agit donc plus, messieurs, que de nous instruire des occupations, des desseins, des vues de ces personnes mondaines, qui font tant de bruit dans une ville par leurs divertissements et par leurs intrigues.

Me permettrez-vous de vous le dire ? Je sais que la dignité de mon ministère ne s'en accommode pas ; et je suis contraint de descendre à des bassesses pour réussir dans la peinture que j'entreprends d'ébaucher ; mais je ne saurais m'y prendre autrement, puisqu'il est question de vous montrer le ridicule de ce monde maudit, qui impose à tant de personnes. Les esprits étant animés par la beauté du spectacle et par le nombre des spectateurs, vous en voyez qui prétendent briller par des airs, ou efféminés, ou affectés ; par des complaisances quelquefois basses, quelquefois outrées, quelquefois impertinentes ; par certains services, qu'un défaut de politesse ou de sens règle assez ordinairement ; par des récits que la stupidité, l'ignorance et la faiblesse peuvent seules écouter sans ennui ; tantôt déconcertés, pour faire les agréables ; tantôt sérieux, pour prendre le maintien d'hommes d'importance ; tantôt enjoués par le contentement que leur donne leur mérite, et par l'espérance de le faire remarquer.

Parmi les personnes d'un autre caractère, l'une mettra sa gloire à inventer un divertissement froid et badin, à mêler d'une manière plus voyante diverses couleurs, à imaginer des plis et des replis qui distinguent une parure ; l'autre à faire un conte d'un style plus cavalier, vous entendez ce que je veux dire, ou plutôt ce que je veux taire ; à raffiner sur les délicatesses de la table, à allumer des soupçons dans le cœur de gens qui s'entendent, à jeter la naissance d'un incident d'intrigue, à se jouer d'une dupe ou à s'empêcher de l'être ; l'autre à s'attirer l'attention et les regards par l'inquiétude et la variété de ses mouvements, par les louanges qu'elle donne, dans le dessein d'en recevoir, par le soin qu'elle prend d'interrompre les discours qui pourraient l'exposer à l'oubli ou au mépris, par l'artifice grossier dont elle relève un mot pour en faire admirer un autre, qu'elle s'imagine être meilleur.

Les uns et les autres s'amuseront de confidences, qui n'apprennent que des bagatelles ou quelque chose de pis ; quel est l'objet, quel est le motif de leur bonne intelligence ? à quoi aboutissent ces secrets confiés avec tant d'affection, ces mouvements, ces regards, qui font quelquefois une distinction si offensante des personnes ? Ils seront contents d'eux-mêmes, s'ils font paraître l'étendue de leur génie à décider sur la bizarrerie d'une mode, sur la marche et sur les suites d'une aventure ; à dissimuler durant plusieurs heures leurs secrets dépits, et l'ennui mutuel qu'ils se causent ; à partager leur chagrin, leur joie, leur aversion, leur pitié, leur intérêt aux événements du jeu. Peut-être encore seront-ils forcés de chercher dans le silence de quoi se dédommager des fatigues de la conversation. Si l'on ne s'asssemblait que pour jouer, il serait fort inutile de faire un long détail pour représenter les amusements frivoles des mondains ; chacun voit assez ce qu'il faut de mérite pour attendre du hasard le coup qui peut, ou at-

trister, ou réjouir. Interrompez - moi , chrétiens auditeurs, je parle d'une manière indigne de la chaire, indigne de vous ; mais ce que j'ai dit, à qui, vous et moi, sommes-nous contraints de l'adresser ? sinon à ces personnes qui font retentir toute une ville du bruit de leurs assemblées ? Ne sont-ce pas là des occupations convenables à des personnes qui pourraient se faire tant de réputation par leurs talents ? ne sont-ce pas là des affaires de conséquence pour des personnes sages ? C'est ainsi sans doute qu'elles feront valoir un fonds heureux de qualités naturelles, qu'il leur serait aisé de perfectionner. Le voilà pourtant ce monde bruyant, ce monde, qui vous enchante et qui vous entraîne, le voilà. Mon dessein ne m'oblige pas à vous exposer ce qu'il a de criminel ; et mon respect me défend de vous dire tout ce qu'il a de méprisable.

Saint Augustin a remarqué que les païens mêmes ont songé à inspirer de l'horreur pour cette volupté, que tant de personnes se proposent comme le but principal de leurs mouvements. Ils la représentaient, dit-il, cette volupté, comme une reine assise sur un trône magnifique, d'où elle commandait à toutes les vertus, comme à des esclaves. La Prudence exécutait ses ordres tyranniques, pour lui procurer de nouveaux divertissements ; la Justice, pour éloigner d'elle les ennemis de son repos ; la Tempérance, pour lui faire goûter ses plaisirs avec plus de délicatesse ; la Douceur, pour flatter sa mollesse par une tranquillité étudiée. Toutes les Vertus étaient empressées au pied de son trône pour lui obéir : *Tabulam quamdam verbis pingere, ubi voluptas in sella regali, quasi delicata quædam regina, considat, eique virtutes famulæ subjiciuntur observantes ejus nutum* (l. V de Civ. Dei, c. 20). Cette peinture était fort propre à faire impression sur les esprits. Quelle injustice, quelle indignité, que les vertus qui doivent régner elles-mêmes, fussent condamnées à servir une volupté qui sert les plus basses passions !

Voilà toutefois une représentation fidèle de ce qui se passe dans les intrigues, dans les mouvements du monde. Toutes les vertus morales, toutes les perfections du corps et de l'âme, on sacrifie tout cela à une volupté vile et lâche. Vous, qui avez de l'esprit et de l'adresse, dit cette Volupté, avec son air mou et passionné, je vous charge du soin de nouer toutes ces parties qui m'empêchent de m'ennuyer ; vous, qui avez naturellement une grande complaisance, vous étoufferez toutes les dissensions qui pourraient mettre mal ensemble les personnes qui me sont fidèles ; vous, qui aimez la droiture et le désintéressement, vous fournirez aux frais du plaisir ; car il faut toujours quelque dupe. Ne découvrons pas, chrétienne compagnie, tous les ordres de cette maîtresse infâme ; n'ayons pas le chagrin de les entendre et de les voir accomplir. Nous n'en savons déjà que trop, pour déplorer la servitude de tant de gens qui pourraient faire honneur à un meilleur maître.

Ne courez donc plus, mes chers auditeurs, ne courez plus après ce monde qui vous déshonore, et dont la conduite blesse votre sagesse et votre mérite ; il ne vous présente rien qui ne doive vous rebuter, si vous voulez écouter votre raison. Vous n'êtes pas des enfants qui se paient d'une apparence, qui vont là où l'on va, sans crainte, sans discernement, sans réflexion. N'oubliez pas les bienséances de votre condition et de votre état, pour suivre à l'aveugle le penchant qui vous emporte. Cette manière de vivre, molle et licencieuse, s'accorde-t-elle avec vos obligations, selon même les sentiments humains ? Pouvez-vous passer la plus grande partie de votre temps dans l'oisiveté et dans les délices ? Je ne vous fais point encore souvenir de votre salut et des jugements de Dieu. J'ai voulu jusqu'à présent vous désabuser par des raisons naturelles : que pourraient vous dire sur ce genre de vie un Socrate et un Sénèque ? Mais je ne dois pas citer telles gens devant une assemblée chrétienne. Je ne crois pas d'ailleurs qu'aucun de vous voulût soutenir que cette conduite des personnes mondaines est sage et honnête ; elle vous éblouit, toutefois, elle vous enchante : vous l'embrassez.

Pour vous, chrétiens auditeurs, qui n'avez nulle part à tout ce bruit, à tout ce tumulte du monde, je n'aurai pas de peine à vous persuader que vous devez le mépriser toujours davantage. Quelle joie ne sentez-vous pas de vous en voir éloignés, lorsque vous sentez le faux et le ridicule de ses joies ? Je suis sûr qu'il vous touche peu, et qu'il vous touchera encore moins désormais. Bénissez Dieu, qui vous a attachés à vos devoirs, qui vous a donné de l'horreur pour tous ces excès, source ordinaire du trouble et de la perte des familles ; la grâce qu'il vous a faite est plus grande que vous ne pensez. Hélas ! vous vous perdriez peut-être, comme les autres, dans ce grand monde ; il est méprisable, votre raison ne peut l'estimer ; et il est encore criminel, il n'est nullement chrétien ; son esprit doit effrayer votre piété. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne veux pas d'autres juges de ce qui me reste à dire, messieurs, que les personnes mêmes qui composent ce monde enjoué dont je parle ; et pour prouver leur dérèglement, je me contenterais du témoignage de leur conscience. Il me suffirait de leur faire quelques questions sur leur conduite ; je leur demanderais, d'où vient que, quand elles veulent se disposer à quelque exercice de religion, comme à la pratique des sacrements, elles interrompent leurs assemblées ordinaires ? d'où vient qu'elles les quittent tout à fait, dès qu'elles commencent à travailler tout de bon à leur salut ? car je ne comprends pas comment un homme et une femme, qui font profession de piété, peuvent paraître régulièrement dans ces spectacles du monde ; comment la dévote peut se divertir à son ordinaire durant toute la semaine, et communier le dimanche. Je leur

demanderais la raison pourquoi elles sont bien aises d'attirer dans leur compagnie des gens d'une probité reconnue, qui puissent les justifier en les imitant : je leur demanderais la cause de tous ces doutes, de tous ces raisonnements qu'elles ont coutume de former pour s'éclaircir sur certains points, et pour s'étourdir sur d'autres ; je leur demanderais si elles croient que les saints aient vécu, et qu'ils aient pu vivre comme elles vivent ? que l'Evangile s'accorde avec leurs manières et leurs maximes ? qu'on peut apprendre, qu'on peut professer les vertus chrétiennes au milieu de leurs délices ? Si je leur faisais ces questions, je m'en ferais à leurs réponses ; et je ne voudrais pas d'autre preuve des désordres de ce monde, qu'elles aiment.

Il faut, mes chers auditeurs, leur épargner la honte de se condamner elles-mêmes ; le respect que nous leur témoignerons contribuera peut-être encore à leur changement. J'ai bien des objections à leur faire, et je ne pense pas qu'elles puissent et, beaucoup moins, qu'elles veuillent résister à la vérité. Je ne me propose pas néanmoins dans ce discours de vous faire le dénombrement des crimes criants qui se commettent sous ces brillantes apparences du siècle ; puisqu'on y abandonne les obligations de son état, il est tout visible qu'on s'y rend coupable de plusieurs péchés : je n'aurais qu'à vous faire remarquer ce point pour vous montrer une partie de son dérèglement. Tâchons de convaincre les mondains par des raisons générales, qui détruisent les prétextes dont ils s'efforcent de se justifier.

Premièrement, le motif même qui les engage dans leurs sociétés me convainc qu'ils ne peuvent y être attachés, et, tout ensemble, vivre chrétiennement ; c'est l'amour du plaisir, du jeu, d'une liberté dissolue, lequel les y a fait entrer et les y retient ; on ne me chicanera pas là-dessus, on ne saurait presque penser autrement. L'on appréhende donc la peine, la vigilance, la contrainte, l'exactitude, et tous ces soins indispensables qui peuvent gêner dans le service de Dieu. De là je conclus qu'on n'aime point la vertu, et qu'on est bien éloigné d'une vie régulière. En deux mots je vous aurai développé la preuve de cette conséquence. Pour vivre chrétiennement dans le séjour, pour ainsi dire, de la volupté, il faudrait vous condamner à une si grande violence, il vous faudrait soutenir des combats si longs et si rudes, il faudrait vous mortifier en tant d'occasions, prendre tant de choses sur vous, veiller à votre penchant avec tant de circonspection et de crainte, que vous perdriez le sentiment de vos joies et de vos plaisirs. Vous fatigueriez moins sans doute dans une compagnie plus régulière, pour demeurer fidèles à Dieu. Votre pureté, votre charité, votre humilité, votre modestie, ne trouveraient point sans doute tant d'ennemis à combattre, loin de l'enjouement et de vos grandes assemblées.

Comment voulez-vous donc que j'accorde ces deux choses ? Supposons, comme je veux bien le croire, et je parle dans cette supposition ; car, encore une fois, je passe sous silence les débordements du monde : je prétends seulement faire voir aux personnes mondaines, qu'elles ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, se flatter de christianisme, qu'il n'est pas possible qu'elles soient chrétiennes ; supposons, dis-je, que, malgré tous vos divertissements, vous voulez servir Dieu, vous ne voulez pas mépriser sa loi. Vous seriez donc contrainte de vous assujettir à une infinité de peines, pour ne pas commettre de péché au milieu du grand monde ; et cependant, vous n'êtes de ce grand monde que pour vous mieux divertir. Je vous avoue que je ne vois pas comment la nécessité de vous contraindre davantage, et le dessein de vous plus réjouir, peuvent s'allier. Se divertir pour diminuer ses peines, et se divertir pour augmenter ses peines, il y a là de la contradiction. Etre dans le grand monde pour prendre plus de plaisir, être dans le grand monde pour se faire plus de violence, la chose n'est pas possible ; il faut, ou que vous ne vous mettiez point en peine d'obéir à Dieu, ou que vous soyez accablés d'une contrainte insupportable, si vous lui obéissez.

L'on a de l'honneur, dites-vous, et l'on se résout, par nécessité, à bien des peines. Vous voulez dire que la modestie et la pudeur sont ordinairement plus exposées, et que vous les défendez aussi avec plus de courage et de fermeté. Presque toutes les vertus courent de grands dangers parmi le bruit et les délices du monde ; convenons toutefois qu'il y a plus de difficulté d'y être chaste et modeste, et que vous avez besoin de plus de vigilance à cet égard. Mais, mon cher auditeur, une pureté qui n'est gardée que par la nécessité et par la contrainte, n'est pas fort sûre, dit saint Jérôme : *Infida custos est castitatis necessitas* (Ep. XLIII) : il est bien difficile de défendre un bien que tant de gens attaquent : *Difficile custoditur quod plures amant*. Puisque vous m'avez donné vous-même l'occasion de vous parler de cette vertu, il m'est aisé de vous faire remarquer qu'il vous en coûte beaucoup plus d'être réservé et retenu dans vos assemblées que dans une vie plus retirée. Combien de choses saliront votre imagination, avant que vous vous rendiez à votre domestique ? quels discours certaines gens y tiennent-ils ? quelles railleries n'y fait-on point sur ces événements qui ont quelque rapport à l'impureté ? quelles couleurs y donne-t-on à la beauté et à la laideur ? quels désirs a-t-on coutume d'y concevoir et d'y témoigner ? Je m'imagine qu'on y honore les gens, que les gens y veulent être honorés, et que l'on craint d'en user envers eux avec une familiarité dissolue. Mais, pour peu que vous paraissiez d'humeur à ne pas vous choquer de certaines manières trop libres, à quelles messéances ne se laissez-t-on pas aller ? Je ne puis, ni tout deviner, ni tout dire ; vous

avez, dans ces circonstances, la nécessité et un honneur montain pour défense; vous êtes si bien mal défendu. S'il ne s'agit que de garder les apôtres, ou le relâche tout aisément du devoir, que le seul extérieur doit garantir, sera bientôt violé.

C'est encore la crainte d'offenser Dieu, me direz-vous, qui assure votre vertu: je n'ai garde de vous disputer ce point, je vous en crois trop volontiers; mais cette crainte de Dieu augmente la peine que vous trouvez à résister. Car enfin, si la justice divine vous fait peur, vous en serez bien mieux sur vos gardes; vous vous permettrez bien moins de choses; vous ne sourirez pas même à certains discours, bien loin de les entretenir par vos réponses; vous aurez une sévérité terrible pour tous les esprits libertins; et je suis très-persuadé que c'est la manière dont vous en usez. Mais tout cela prouve ce que j'ai avancé: que si vous vous plongez dans le monde pour vous divertir, il n'est pas possible qu'en même temps vous vouliez servir Dieu fidèlement, puisque le monde rend nécessairement plus pénible la difficulté de l'obéissance que vous devez au Seigneur. Portés, autant que vous l'êtes, au plaisir, vous ne prendriez pas le parti où il faut vous faire plus de violence.

Ne parlons plus de la disposition où vous êtes à l'égard du bien et du mal; je la suppose bonne et chrétienne; parlons en second lieu de la disposition de ce monde enjoué dont vous ne sauriez vous passer. Il est évident que ce monde vous plaît, puisque vous y paraissez avec assiduité; il est sûr encore que vous plaisez à ce monde, puisqu'il vous reçoit volontiers, et qu'il vous trouve même à dire, lorsque vous vous en absentez. N'examinons pas le plaisir que le monde vous fait; il me faudrait expliquer trop de choses, et il y a grande apparence que vous vous trouveriez en certains torts où je ne veux point penser que vous soyez. Examinons seulement le plaisir que le monde reçoit de vous. Non, mon cher auditeur, il n'est pas possible que vous soyez aussi vertueux, aussi chrétien que vous devez l'être, si vous êtes selon son goût; la preuve de cette conséquence est toute visible. Le monde demande tant de choses contraires à la loi de Dieu, qu'il n'est pas même vraisemblable qu'il soit satisfait de vous, quand vous ne lui accordez rien. Il faut parler sa langue; à moins que de cela il vous déclare son ennemi, il vous fait une guerre impitoyable.

Nous lisons au livre des Juges (*Cap. XII*) que les Galaadites ayant occupé une partie des terres des Ephraïmites, après la bataille qu'il avait gagnée contre eux, furent obligés d'avoir recours à l'artifice pour conserver leur conquête. Quelques troupes de ceux d'Ephraïm se présentaient à eux pour demander passage sur leurs terres; comme la langue de ces deux peuples avait beaucoup de rapport, peu s'en fallut que les vainqueurs ne fussent surpris; mais ils obligèrent les vaincus de prononcer certain mot

dont ils se servaient les uns et les autres, et qu'ils ne prononçaient point de la même manière. Les Ephraïmites dirent, par cette équivoque, ce qu'ils étaient; ce mot prononcé différemment les trahit; et autant qu'ils en présentaient, autant Galaad en égorgé. *Exprobrare non valens; statimque apprehensum jugulabant.* Le monde tient à peu près une conduite semblable à celle des Galaadites; si vous ne parlez comme lui, vous voilà exposé à tous ses traits; il ne vous ôtera pas la vie, mais il vous décriera, il se raillera de vous, il vous tournera en ridicule. D'où je conclus que puisqu'il vous souffre, qu'il vous souhaite, qu'il vous reçoit avec joie, il n'a pas sans doute sujet de vous prendre pour étranger à votre langage, et qu'il s'accorde fort bien de vous; il s'ennuierait de votre présence, si vous le gêniez par votre régularité; et il ne tarderait pas de vous donner votre congé par mille rebuts.

Or, messieurs, il est certain que le monde (je parle de ce monde que vous croyez qui garde de justes mesures envers Dieu) exige une infinité de choses qui blessent l'Évangile et la vertu. Pouvez-vous porter dans ces compagnies d'hommes et de femmes qui ne s'assemblent que pour passer le temps, pouvez-vous, dis-je, porter une charité inaltérable; vous dispenserez-vous toujours d'approuver, de soutenir, d'entendre des contes outrageux, des médisances, peut-être même des calomnies? Vous dites vous-mêmes qu'on ne saurait faire autrement; il n'est pas, ajoutez-vous, jusqu'aux personnes qui ont plus de réputation de probité, lesquelles ne s'émancipent à décrier les personnes dont le mérite les blesse; toute la grâce qu'ils leur font, c'est de se taire quand on les loue. Puisqu'on ne peut faire autrement, nous sommes d'accord sur ce point, passons à un autre. Si vous vouliez vous contenter d'une propreté simple, modeste, convenable à votre état, dans vos vêtements, le monde n'y trouverait-il rien à redire? ne vous regarderait-il pas d'un air de compassion? ne vous ferait-il pas cent objections sur les justes considérations qui retiennent votre vanité? C'est sur l'assortiment et la richesse de l'habit que roulent les premiers regards et les premières civilités; que l'empiette soit ou ne soit pas payée; on exige qu'elle frappe et qu'elle plaise.

Si vous ne paraissiez pas ému d'une injure, et que vous agissiez avec son auteur d'un air qui persuadât les gens que vous lui avez pardonné sincèrement, sans toutes ces formantes qui ne servent qu'à nourrir, et quelquefois qu'à aigrir la haine; que dirait le monde sur votre douceur? Quel tour donnerait-il à une action aussi chrétienne que celle-là? Combien ferait-il valoir le point d'honneur pour rallumer votre aigreur? Si vous montriez dans votre maintien une pudeur sévère, qui étouffât jusqu'au désir de prendre la moindre liberté, et d'exprimer un sentiment passionné par l'équivoque la moins deshonnête, pour qui le monde vous prendrait-il? Selon ses prin-

cipes, sauriez-vous vivre? seriez-vous digne de converser avec les honnêtes gens, si vous prétendiez jouer, vous divertir, seulement dans ces occasions où la bienséance semble vous arrêter à l'assemblée, sans vous en faire une occupation éternelle; sans jouer la somme que vous devez; sans jouer ce qui serait nécessaire pour entretenir honorablement votre famille; le monde se contenterait-il de ce tempérament? Manquerait-il de vous le reprocher comme une affectation, comme un caprice malhonnête? Si une de ces personnes avec qui vous avez coutume de manger et de jouer, vous recommande une affaire, et que vous fassiez scrupule d'agir contre le droit clair et incontestable d'une des parties, en ménageant un accommodement captieux, ou même en vous déclarant contre l'équité; le monde ne vous regardera-t-il pas aussitôt comme un homme sans amitié, sans complaisance, qui ne sait pas obliger, qui n'a ni cœur ni esprit?

Vous devez vous attendre à semblables jugements du monde sur tous les autres sujets où vous voudriez faire éclater votre christianisme. Je reprends mon raisonnement, et je dis : Puisque le monde est satisfait de votre procédé; qu'il languit même durant votre absence; je ne pense pas vous faire tort de croire que vous lui accordez plus qu'il ne faut; que votre vertu ne lui est nullement à charge; que vous êtes donc déclaré contre Jésus-Christ; la conséquence est-elle bonne? Je voudrais de tout mon cœur qu'elle fût fautive. Je ne sais, disait saint Ambroise, écrivant à une vierge (*Tract. de Virg. forma vivendi, c. 1*); remarquez ces paroles, messieurs, je ne ferai que les rapporter, et vous les interprétez vous-mêmes. Je ne sais ce que vous prétendez apprendre avec ces hommes et avec ces femmes du siècle; dites-moi, je vous prie, ce qu'ils peuvent vous enseigner; la chasteté qu'ils n'ont pas? la foi qui leur manque? la doctrine de Jésus-Christ? ils l'ignorent, et ils suivent la doctrine de Satan; le jeûne? ils l'ont en horreur; l'abstinence? ils s'en moquent; l'humilité qu'ils oppriment? la sobriété qu'ils méprisent? la sincérité et la droiture? leur science principale est la dissimulation et la fourberie. La pudeur? ils l'ont dépouillée. Quoique le passage de ce grand docteur soit un peu long, vous me permettez, messieurs, de vous le citer tout entier : *Homines hujus sæculi, qui non sequuntur vestigia Christi, rogo te, quid tibi demonstrant? Dic mihi: castitatem, quam non habent? Quid? fidem, quam non inveniunt? doctrinam quam non sequuntur, nisi diabolicam hujus sæculi? jejunium quod odiant? abstinenciam quam judicant? humilitatem quam opprimunt? sobrietatem quam negligunt? sinceram mentem, quam non habent nisi duplicem? verenciam quam projecerunt a se? Nescio autem quid vis studere cum ipsis? Ne trouvez-vous pas, chrétienne compagnie, que, parlant en général, ce portrait du monde est assez fidèle?*

Terminons ce discours par une troisième

preuve que j'espère qui sera quelque impression dans vos esprits; ceux d'entre vous qui ont aimé le monde auront sans doute appris par leur propre expérience ce qu'il me reste à vous proposer; et ils rendront témoignage à la vérité. Considérons en particulier les obstacles qu'une vie mondaine oppose nécessairement à la pratique de la vertu. Premièrement, les personnes qui mènent ce genre de vie, quel temps donnent-elles à Dieu et au soin de leur salut? prennent-elles un moment dans toute la journée pour se pénétrer de la crainte de l'avenir? font-elles des prières et de bonnes œuvres? se mettent-elles fort en peine de conserver la grâce et de prévenir les terreurs de la vengeance divine? sont-elles bien aises de faire des réflexions salutaires sur leurs attachements? Je demande ce qu'elles font de bien; il faut demander en second lieu ce qu'elles sont capables d'en faire; elles ne font pas de bien; mais en peuvent-elles faire? Le sommeil et la parure emportent une grande partie de leur journée; le jeu, la conversation, la promenade, les visites, l'intrigue emportent le reste. Compterez-vous parmi vos saintes actions la prière que vous faites à votre lever et à votre coucher? vous acquittez-vous chrétiennement de ce devoir, et vous en acquittez-vous? Si vous me répondez que vous courez avec empressement aux dévotions; je vous répliquerai qu'elles ne servent, ces dévotions, qu'à vous endormir sur votre dérèglement, et qu'à vous donner un goût nouveau de votre jeu et de vos plaisirs. Et ce jeu et ces plaisirs sont-ils interrompus par les offices divins, par les cérémonies saintes de l'Eglise, par vos devoirs essentiels et indispensables?

Vous êtes sans doute fort disposés à penser à de bonnes choses, lorsque vous avez l'esprit rempli des idées de ce qui s'est dit et de ce qui s'est fait dans l'assemblée. Ces paroles impures, ces contes lascifs, ces médisances, ces emportements, ces libertés, cette joie immodeste et dissolue, cet acharnement à rougir ou à pâlir dans l'espérance ou dans la crainte que donne le hasard du jeu : tous ces mouvements ont sans doute préparé votre âme aux lumières du ciel et aux inspirations du Saint-Esprit; il est aisé d'en juger quand on vous voit aux pieds des autels : l'attention, le recueillement, la piété que vous y portez, sont des preuves éclatantes et édifiantes de la pureté de votre intérieur. Je ne me souvenais pas que vos délices rendent extrêmement délicates les femmes du grand monde; que la moindre peine, la moindre violence les déconcerte et les effraie; un peu de froid ou un peu de chaud, une posture incommode, un objet qui ne leur plaît pas, la crainte de la plus légère incommodité renversera dans un moment le projet qu'elles avaient formé pour édifier par une action chrétienne.

Mais en troisième lieu, quand vous pourriez faire le bien, le voudriez-vous faire? songez-y, je vous en prie. Une bonne conscience, une personne qui veut se sauver est

troublée, épouvantée de l'ombre seule de l'impureté; la crainte d'offenser Dieu la renferme dans la solitude et dans elle-même; elle frémit à la pensée de la mort et de l'enfer; elle a souvent recours aux sacrements pour se fortifier contre son mauvais penchant, et pour se maintenir dans les bonnes grâces du Seigneur; elle est bien éloignée de chercher le danger de pécher et de s'y jeter de sang-froid; si elle a à faire pénitence des désordres de sa jeunesse, elle se donne bien de garde d'en différer le temps et d'en adoucir les rigueurs; elle se défie, elle tremble si elle est obligée de fréquenter des personnes qui ne vivent pas selon Dieu; elle fait paraître en toute rencontre un grand respect pour les choses saintes et pour les vérités de l'Évangile; jamais contente de sa vigilance sur les mouvements de ses passions, et sur les démarches des ennemis de sa vertu.

J'en dis trop pour vous découvrir les sentiments de votre cœur : jusqu'à présent, toutefois, je n'ai allégué que des conjectures pour établir mon discours; j'ai raisonné sur des vraisemblances, quelle force n'aurais-je pas donnée à ce sermon, si j'avais exposé ce qui se passe de criminel dans ces assemblées, dans ces jeux, dans ces repas, dans ces intrigues, dans ces liaisons qui ne peuvent être interrompus ni par une misère présente, ni par une misère à venir, ni par le malheur où l'on tombe pour cette vie, ni par le malheur où l'on tombera pour l'autre vie, ni par la ruine de la famille, ni par la perte de l'âme, ni par le respect qu'on doit aux hommes, ni par la crainte et par l'amour qu'on doit à Dieu, ni par les reproches d'une conscience effrayée, ni par le scandale de tant de personnes que l'on damne! Quels dérèglements, juste ciel! aurais-je été contraint de développer, si j'avais voulu, si j'avais pu sans méssance pénétrer dans tous les secrets de cette vie mondaine qui est aujourd'hui commune à tant de gens? Les vices qu'elle ne peut cacher choquent évidemment la loi de Dieu, et les obligations du christianisme; mais les vices qu'elle cache sont infiniment plus hideux et plus détestables.

Imitez-vous, mes chers auditeurs, imitez-vous ces troupes brillantes de personnes voluptueuses? Votre modestie, votre vertu leur fait un cuisant chagrin, et elles n'ont pas d'autre remède de leur peine que l'espérance de vous engager dans leur compagnie. Elles sont du caractère de ceux que saint Jérôme a dit qui ne pouvaient être contents, tandis qu'il y avait des saints, et qu'on s'éloignait d'eux de peur de se perdre; elles ne peuvent être contentes de vous, à moins que vous ne vous perdiez avec elles, à moins que vous n'abandonniez comme elles les pratiques de votre sainte religion. *Remedium panis suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus... si turba sit percutiunt, si multitudo peccantium* (Ep. 99. Ascl.). Livrez-vous avec eux à cette licence effrénée du monde, vous serez gens d'esprit et honnêtes gens ;

vous aurez des amis et des amies qui répandront vos louanges dans toute une ville; vous serez appelés à tous les plaisirs; vous tiendrez un rang honorable dans l'assemblée; l'on y applaudira jusqu'à vos faiblesses, jusqu'à vos vices; au reste, vos devoirs ne vous gêneront point, vous en serez quittes pour quelques apparences légères de christianisme.

Si je me défiais de votre sagesse, messieurs, je ne parlerais pas en ces termes : je n'appréhende point que vous preniez mes paroles pour des reproches, je suis sûr que vous regarderez avec pitié des gens qui s'oublient si fort; qui abusent d'une manière si indigne de tant de grâces du ciel; qui ont des idées si pitoyables sur le véritable mérite. Après tout, ces gens-là se damnent; ils disputent avec eux-mêmes pour savoir s'ils sont dans la voie de perdition; peut-on douter qu'ils ne soient dans la voie de perdition? Il me semble de les en avoir convaincus, sans avoir même exposé ce tissu d'actions qui les rend ou les complices ou les auteurs du crime. S'ils pensent eux-mêmes tenir la route qui conduit au salut, je ne puis comprendre ce qu'ils pensent en matière de religion.

Mais l'on vit de la manière, c'est là le monde, je le sais; ah! plutôt à Dieu que je ne fusse pas contraint d'en convenir! c'est cela même qui doit nous percer le cœur de chagrin; et il ne faut donc pas, mon cher auditeur, que vous augmentiez le nombre des personnes mondaines, puisqu'il est déjà si grand; il faut au contraire demeurer fidèle à Dieu. Vous fâcherait-il d'échapper au naufrage, si vos compagnons de voyage se noyaient? Approuveriez-vous mon conseil, si je vous disais que pour vivre content, vous pouvez sans crainte vivre selon les maximes et les exemples du siècle? vous me regarderiez au contraire comme un homme sans sagesse, sans charité et sans piété.

Mais cette vie est si agréable : une joie vive que rien ne trouble, un embonpoint que rien n'altère, une liberté que rien ne gêne; nul souci, nulle inquiétude. Je vous ai déjà dit ce que vous devez penser sur cet extérieur qui vous paraît si charmant; si vous ne voulez pas vous en fier à mon jugement, écoutez saint Jean Chrysostome qui nous assure (*Homil. 4 in Matth.*) que si vous portez vos regards jusque dans le cœur de ces personnes qui mènent ce train de vie, vous y verrez ce que vous voyez dans d'affreuses prisons et dans de misérables hôpitaux : des malades languissants, des malheureux accablés de mille maux aussi honteux que cuisants. Rien de plus beau, rien de plus magnifique et de plus agréable que les dehors de ces asiles que la charité a consacrés à la misère, une architecture somptueuse, des ornements superbes, au dedans rien de plus triste : ce n'est que langueur et que douleur. Ne m'obligez pas de retracer une peinture si désagréable; et je ne saurais vous dépeindre avec d'assez vives couleurs les querelles des époux, les larmes de la paren-

té, la destinée des enfants, les malheurs publics, la chute des maisons, le déshonneur des familles, le désespoir des consciences, et toutes ces suites funestes et infâmes de la vanité et de la volupté. Salles et académies destinées à entretenir des délices cruelles et scandaleuses; sources fatales des malédictions que le ciel verse sur nos provinces, vous tomberez un jour, mais n'accablerez-vous point sous vos ruines ceux qui vous entretiennent vous-mêmes?

Mes chers auditeurs, il faut songer à votre salut, il n'est pas jusqu'aux désordres du monde qui ne vous forcent d'y songer; les personnes mêmes qui y ont plus de part ne peuvent dérober à leur conscience certains souhaits qui sont une preuve bien sensible de leur peine. Oh! si je pouvais oublier et ne plus voir cette personne! si je n'avais pas une occasion si favorable de perdre le temps et de contenter mes passions! si j'avais le courage de rompre avec cette compagnie! Pourquoi me suis-je engagé dans la société qui étouffe dans mon âme tout christianisme? Ne serais-je pas plus content, si je vivais plus chrétiennement? si dans le recueillement et dans les pratiques de piété je me disposais à paraître devant Dieu? Semblables mouvements échappent de temps en temps aux hommes et aux femmes qui nourrissent avec plus d'ardeur l'esprit de licence et de plaisir; malgré eux ils rendent cet hommage à la vérité et à la sagesse, et vous voudriez, mes chers auditeurs, vous jeter dans leur parti et abandonner le parti de Dieu!

Sera-ce donc vous qui accomplirez cette prédiction terrible de notre Sauveur? *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum* (Matth., XXIV): parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira! Le monde règne aujourd'hui plus que jamais; il triomphe avec grand bruit, avec grand éclat; c'est pour cette raison même que vous vous rangerez de son côté, et que vous quitterez Jésus-Christ votre Rédempteur et votre juge! Le jeu, le luxe, la mollesse, les divertissements païens et impurs occupent la plus grande partie des fidèles, et ces excès seront à vous un motif de ne pas pratiquer les vertus chrétiennes! Ne devriez-vous pas au contraire vous attacher plus fortement à Dieu, parce qu'il a tant de serviteurs rebelles qui se déclarent contre lui? N'est-il pas juste que vous fassiez éclater les marques de votre fidélité, pour réparer le mépris qu'on fait de lui? Quoi! vous ne craignez pas même le malheur des personnes que vous ne pouvez vous empêcher de condamner? Vous vous mettez peu en peine de vous sauver, parce que les autres veulent se perdre: *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum*.

Ridicule monde, monde criminel, troupes ennemies de mon Dieu, je me confie en la grâce de Jésus-Christ, vous aurez la honte de ne plus gagner personne; j'espère même que plusieurs s'éloigneront de vous et con-

cevront l'horreur qu'ils doivent avoir de vos funestes enchantements. Que ne puis-je vous arracher ces âmes que vous perdez si cruellement, et que Dieu avait créées pour sa gloire! Non, vous ne les retiendrez plus ces âmes, elles ne sont pas faites pour vous, et vous ne méritez pas de les posséder; capables autant qu'elles le sont de se sanctifier et de sanctifier les autres, elles renonceraient à tous ces excès qui les aveuglent, qui les corrompent, qui les feraient enfin misérablement périr. Peut-être le monde vous posséderait-il toujours, messieurs, mais vous n'ignorerez pas l'obligation de l'abandonner; je vous l'ai représentée, et nous paraîtrons enfin vous et moi devant Dieu. C'est à vous, mon Sauveur, à soutenir nos désirs et nos espérances; vous êtes venu déclarer la guerre à ce monde qui lève si insolument l'étendard contre vous; ne permettez pas pour votre gloire et pour la consolation de tant de serviteurs fidèles que vous avez dans cet auditoire, ne permettez pas que ce monde méprisable et haïssable domine encore désormais, et qu'il continue de vous insulter. Détruisez ses maximes par la confusion de ceux qui les suivent, renversez tous ses desseins, punissez ses sectateurs, dissipez son parti, terminez par des coups éclatants de votre justice ces dérèglements qui semblent braver votre miséricorde. Demandons cette grâce à Jésus-Christ, chrétiens auditeurs, n'oublions rien pour la mériter, afin qu'unis par les mêmes sentiments nous travaillions sans cesse à gagner le ciel.

SERMON XL.

Sur l'espérance d'une tardive sagesse.

Quæretis me et non invenietis: et ubi ego sum, vos non potestis venire.

Vous ne chercherez, et vous ne me trouverez point: Et où je serai, vous ne saurez y venir (S. Jean, ch. VII).

C'est la coutume des personnes qui aiment le monde, de se prévenir de diverses erreurs, pour se tromper avec moins de crainte touchant l'affaire de leur salut. Ils ont je ne sais combien de fausses maximes qu'ils emploient selon les mouvements de leurs passions, pour se dispenser de la pratique des vertus chrétiennes. Une des plus dangereuses, ce me semble, est celle-ci. L'on se fait sage; le feu de la jeunesse passe; le temps vient qu'on s'ennuie d'une vie déréglée; les plaisirs nous fuient à certain âge; et malgré qu'on en ait, il faut prendre le parti de la dévotion. Je dis, messieurs, que si vous étiez dans cette prévention, vous seriez dans un danger évident de vous perdre; je n'en sache guère de plus funeste que celle-là; parce qu'elle nous flatte de quelque espérance de nous donner à Dieu; elle ne nous présente point la sainteté comme un bien à quoi il faille renoncer; dire un adieu éternel aux bonnes œuvres, cela nous choquerait trop; attendre tout à fait jusqu'à la mort pour se convertir, ce délai si long nous ferait trop de peur.

L'on prend un milieu, qui au fond ne vaut guère mieux, et qui ne nous effraie

point tant. Après certain temps, dit-on, l'on s'engage de soi-même dans le bon chemin; on ne détermine point ce temps, on prévoit toutefois quelques années d'une vie régulière, on s'y résout; l'idée qu'on se forme d'une partie assez considérable de la vie passée au service de Dieu nous accoutume plus tranquillement à une conduite peu chrétienne; on a moins de peine à vivre mal, quand on s'imagine qu'un jour enfin l'on commencera à bien vivre. Le Fils de Dieu combat cette imagination par une parole bien terrible. Viendra le temps, nous dit-il, que vous me chercherez sans me trouver; je vous appellerai, et vous ne viendrez point à moi. Il ne tiendrait qu'à vous de profiter de ma présence; ma doctrine vous persuade, mes exemples vous frappent, ma grâce vous presse; vous négligez tous ces avantages dans l'espérance de les avoir à votre disposition, lorsque vous jugerez à propos de vous les rendre utiles; ne vous laissez point amuser par cette présomptueuse pensée; ce que vous vous promettez, il y a grande apparence qu'il vous manquera; les moments heureux que vous perdez sans regret ne retourneront pas; après certain âge, craignez de n'y être plus à temps pour recouvrer le bien qui aujourd'hui vous touche si peu. *Queretis me, et non invenietis*; vous refusez de me suivre; prenez garde qu'un jour vous ne soyez si loin de moi, que vous ne soyez plus en état de vous en rapprocher: *Ubi ego sum, vos non potestis venire*.

Cette menace de notre Sauveur, messieurs, est l'effet de sa miséricorde; il voudrait vous préserver du malheur où votre témérité vous conduit. Je souhaiterais du moins vous le faire appréhender par ce discours; et dans ce dessein je vous oppose deux pensées, pour vous obliger à vous défaire de cette maxime: l'on se fait sage. La première, il faut servir Dieu le plus tôt qu'on peut. La seconde, il faut craindre de ne jamais le servir lorsqu'on se détermine à ne le servir que tard: voilà la matière des deux parties de ce discours. Il s'en faut bien qu'on soit sage, quand on se contente de l'espérance de l'être; mais même on court risque de ne jamais le devenir. J'ai sujet de croire, Vierge sainte, qu'il s'agit du salut de plusieurs personnes de cette assemblée; je vous supplie de m'obtenir de grandes lumières pour les détromper. *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Ceux qui disent que l'on se fait sage ne prennent pas garde sans doute qu'ils confessent fort clairement qu'ils ne le sont pas; ils ne peuvent s'attendre à prendre de la sagesse après leurs belles années, sans avouer que la sagesse leur manque avant ce temps-là. Cette réflexion devrait suffire pour les faire sages de bonne heure; car c'est un grand sujet de honte de convenir qu'on n'est pas sage. Qu'importe, dit saint Jérôme, que l'on allègue un motif honnête de sa folie, si en fait l'on a perdu le sens? *Nihil interest quod ex honesta causa quis insanat* (Lib. I *adv. Jovin.*). Tous les fous croient avoir de

bonnes raisons pour être fous; c'est là leur plus grande folie; mais l'on ne saurait se déclarer fou sur aucun prétexte raisonnable. Les personnes donc qui mènent une vie déréglée, dans l'espérance qu'un âge plus avancé les rangera dans leur devoir, ces personnes, dis-je, se condamnent elles-mêmes d'une manière bien honteuse, et l'aveu qu'elles font de leur mauvaise conduite devrait les engager à mieux vivre. Mais il n'est pas gens plus éloignés de la sagesse, que ceux qui connaissent, et tout ensemble aiment leur folie; il ne faut pas attendre qu'ils se mettent eux-mêmes dans leur tort pour s'amender; tâchons de les y mettre nous-mêmes, pour les corriger par nos raisons.

Vous dites que l'on se fait sage, et de là vous concluez que tandis que le feu de la jeunesse durera, la piété ne saurait être votre étude et votre occupation; qu'il faut laisser écouler le torrent de l'âge, avant que de se donner à Dieu. Premièrement, vous supposez donc qu'il y a un temps dans la vie qui n'est nullement destiné au service du Seigneur; il faut bien qu'on le suppose, puisque pour n'être pas troublé de vos dérèglements, c'est assez à vous de pouvoir dire que l'on se fait sage. Mais, mon cher auditeur, vous n'y pensez pas, sans doute: y a-t-il un seul moment dans la vie que Dieu ne soit pas votre Dieu? que vous ne vous deviez pas à lui? que vous ne lui deviez pas les grâces infinies dont il vous a comblé? Ce n'est pas lui peut-être qui vous donne la santé et tous ces beaux jours dont vous faites un usage si mauvais? Jésus-Christ n'est peut-être pas mort pour les jeunes gens? Vous êtes trop bon catholique pour ne pas croire que toutes les âmes peuvent profiter du sang de notre Sauveur. Quoi! l'on ne commence à être redevable à Jésus-Christ, que lorsqu'on est sur le retour, et qu'on ne peut plus soutenir les engagements du monde?

L'on se fait sage; je vous avoue que je ne puis comprendre les sentiments que vous avez de Dieu. Le regardez-vous comme un tyran qui vous tient par force à son service, à qui la seule contrainte doit vous engager, et qui n'a nul droit d'exiger votre obéissance, jusqu'à ce que vous ne puissiez plus satisfaire vos passions? Je ne m'étonnerais pas, dit Salvien, qu'un esclave qui est tombé sous le joug d'un maître violent et injuste songeât à briser ses fers, pour se soustraire à sa domination; il est naturel de chercher une liberté, un repos qu'on vous a ravi sans raison; mais le Maître que vous ne voulez pas reconnaître est un Maître qui a une bonté infinie pour vous, et à qui d'ailleurs vous appartenez par toutes sortes de titres: *Ille fugit forsitan malum dominum: et tu bonum* (Lib. IV *de Gub.*); d'où vient donc que vous ne réservez à ce Maître que les dernières années de votre vie?

Vous ne pouvez pas croire que Dieu vous dispense d'accomplir sa loi durant le temps que vous voulez employer à vous divertir; aussi ne le croyez-vous pas, puisque vous

confessez de bonne foi que vous n'êtes pas sage en vivant comme vous vivez. Si vous n'aviez pas dit que l'on se fait sage, je me persuaderais volontiers que vous dérobez vos services au Seigneur, parce que le monde étourdit votre foi et votre raison, sans y songer, sans faire réflexion à l'obligation indispensable que vous avez contractée en recevant la vie et le baptême, d'être toujours et tout à lui. Ce serait quelque adoucissement à ma douleur de pouvoir dire au moins que l'ardeur de la jeunesse vous emporte, et vous ferme les yeux à votre devoir; je ne vous excuserais point en imputant vos désordres à votre âge; ce n'est pas une raison d'être méchant, que de vouloir oublier les raisons qu'on a d'être bon; ce serait pourtant une espèce de consolation, quoique triste consolation pour vous et pour moi, si l'on pouvait dire que vous voulez servir le monde, parce que vous ne pensez pas à Dieu; mais sur votre avenir même, la chose est impossible. Il faut que vous ayez reconnu votre obligation d'être sage, puisque vous avez reconnu votre tort de ne l'être pas. Puisque vous dites que l'on se fait sage, vous avez pensé sans doute à la grâce du baptême et de la foi dont vous avez été honoré; aux obligations que vous avez à votre Rédempteur Jésus-Christ; aux terreurs dont la colère de votre Juge doit remplir votre âme; vous avez prévu un avenir incertain, malheureux, éternel.

Examinons encore plus exactement cette parole, l'on se fait sage. Que voulez-vous dire? Vous dites qu'il vous fâcherait fort de mourir dans les engagements où vous êtes; que vous vous croiriez perdu; si vous n'aviez le bonheur de changer un jour. Vous dites qu'il ne faut pas se jouer de la justice de Dieu, et que si elle vient à nous surprendre dans nos dérèglements, c'est fait de nous pour toute une éternité. Vous dites que vous seriez au désespoir; si vous aviez à subir le sort de ceux qui meurent dans leur péché, que vous n'en êtes pas encore à ce point d'oubli de vous-mêmes, que vous ne prétendiez faire pénitence avant votre mort. Vous dites que Dieu mérite seul le sacrifice de notre vie; que vous êtes très-persuadé que tout jeune que vous êtes, vous lui devez tout votre attachement, mais que vous voulez vous divertir encore quelques années. Je n'en veux pas savoir davantage; je suis assez instruit des réflexions que vous êtes forcé de faire; et après toutes vos réflexions, vous méprisez les commandements de Dieu, parce que vous vous êtes imaginé qu'un jour enfin vous ne les mépriserez plus; vous voulez vivre au gré de vos passions, parce que peut-être sur le retour leur feu se ralentira.

Voilà, chrétienne compagnie, une pensée qui doit nous remplir d'horreur. L'on se donne au monde par un dessein formé; et l'on ne veut pas se donner à Dieu, parce qu'on a résolu la chose de la manière; notre volonté s'est déterminée à l'offenser par tous les dérèglements d'une jeunesse aveugle et

passionnée; on a bien considéré toutes les circonstances de cette étrange résolution, et on l'a faite. Hélas! dit Tertullien, s'il ne s'agissait que d'une liberté de quelques jours, nous tâcherions de nous rendre agréables à notre Maître pour la mériter; combien devrions-nous nous empresser pour gagner ses bonnes grâces, puisqu'il s'agit d'une peine ou d'un bonheur éternel? *Quanto magis nos secundum Dominum moratos inveniri oportet: servos scilicet Dei vivi, cujus judicium in suos non in compede aut pileo vertitur, sed in æternitate aut pænæ aut salutis* (Lib. de Pénit., c. 3)? Pensez-vous que Dieu ne doive pas vous juger sur les actions que vous faites durant le bel âge? ou bien croyez-vous qu'il vous permette en certain temps de vous comporter comme il vous plaira? Se peut-il faire, mon Dieu, qu'on se détermine de plein gré à mépriser votre grandeur et votre justice? qu'on vous déshonore des années entières, et plusieurs années de suite, et la plus grande et la plus belle partie de la vie, parce que de sang-froid on a résolu de vous déshonorer? Vous risquez une éternité par cette conduite, mon cher auditeur, je vous le montrerai dans quelques moments, vous risquez une éternité. Mais ne devriez-vous pas être bien sensible au reproche que je viens de vous faire? Malgré toutes vos lumières, tous vos raisonnements, toutes vos alarmes, vous voulez qu'il y ait un âge dans la vie où vous puissiez librement servir le monde et offenser Dieu; comme si Dieu durant cet âge, n'était pas l'auteur de vos biens, votre Créateur, votre Rédempteur, votre Maître; comme si durant cet âge le monde avait droit sur votre âme et de vous enlever à Jésus-Christ sans injustice! Cette proposition offense extrêmement votre religion, je n'en doute pas; c'est néanmoins ce que vous voulez dire, lorsque vous prétendez excuser votre licence par l'espérance d'une sagesse, qui ne peut venir que tard, et qui ne viendra peut-être jamais.

Je ne sais presque plus que vous dire pour vous faire rentrer en vous-même, puisque vous confessez que toute votre sagesse consiste dans l'espérance de devenir sage: une personne qui se met elle-même et qui veut bien demeurer dans son tort, quel moyen de la convertir? Vous vous imaginez peut-être que les crimes qui se commettent dans le bel âge sont moins énormes parce qu'on y tombe plus aisément; mais faites réflexion, en second lieu, que si l'on y tombe plus aisément, l'on est plus coupable quand on prend moins de précaution pour n'y pas tomber; que vous êtes plus obligé de servir Dieu de bonne heure, pour cette raison même que vous êtes plus en danger de ne pas le servir. Tout ce que vous avez coutume de dire pour vous excuser, vous doit convaincre que vous en usez bien mal envers Dieu.

Vous dites que l'on se fait sage sur le penchant de l'âge: vous convenez par conséquent qu'on ne l'est pas avant ce temps-là, parce que les belles années nous engagent

en mille manières à ne l'être pas. Au lieu de vous livrer à vos passions, vous devriez donc vous tenir mieux sur vos gardes pour les régler; car, je vous prie, quel raisonnement est le vôtre? Le bel âge favorise nos mauvaises inclinations, il s'accorde parfaitement avec la volupté, avec l'oubli des commandements divins: donc il faut le laisser couler dans toutes sortes de dérèglements. Est-ce raisonner que de tirer cette conséquence? Vous ne diriez rien de plus indigne et de moins chrétien, si vous souteniez que les excès de la jeunesse ne sont point contre la loi de Dieu, ni ne doivent pas faire de peine à une bonne conscience. Ne devriez-vous pas conclure, au contraire, qu'il ne faut rien oublier pour arrêter les saillies et tous les mouvements d'une jeunesse naturellement déréglée? Répondez à cet argument du grand saint Basile: Que vous importe de dire que l'on se fait sage? Ou le crime est une bonne chose, ou il est un mal; s'il est une bonne chose, pourquoi dites-vous qu'on se fait sage? Il faut vous résoudre à vivre dans le crime jusqu'à votre dernier soupir. Si le crime est un mal, qu'attendez-vous de devenir sage? Il faut cesser dès ce moment votre attachement au crime: *Si bona res est peccatum, tuere ac tene hoc usque in finem; sin vero ei qui illud perpetrat noxium est, quid rebus perniciosus adhaerescis* (Orat. 4, de Pœnit.).

Cet argument est tout à fait convaincant. On ne doit jamais se repentir d'avoir fait le bien; on ne doit jamais faire le mal, et l'on ne peut se repentir que de l'avoir fait. Si vous croyez que votre excuse soit bonne, et que vous puissiez désobéir à Dieu parce qu'il vous est aisé de prendre vos plaisirs, qu'est-il nécessaire, mon cher auditeur, de songer à vous justifier sur votre conduite licencieuse? Vous pouvez, sans crainte et sans remords, vivre le plus longtemps que vous pourrez comme vous vivez; vous n'avez que faire d'apologie, du moins ce vous doit être assez qu'un avenir éloigné que vous attendez ne doive pas ressembler au présent. Mais je me trompe: si vous l'attendez cet avenir pour changer vos mœurs, vos mœurs sont donc mauvaises, et je suis surpris qu'un homme qui sait sa religion se résolve à être méchant, parce qu'il s' imagine de ne l'être pas jusqu'à la mort.

Votre prétexte du bel âge me donne lieu de vous dire encore quelque chose de plus fort. Si jamais le crime n'est tant à craindre que dans la jeunesse, et tandis qu'on passe ses beaux jours, n'est-ce pas alors que vous êtes obligé de prendre toutes les mesures possibles pour vivre dans l'innocence? C'est ce qu'a de plus essentiel la seconde raison que je vous explique. A quels excès ne vous conduira point une jeunesse abandonnée à elle-même? Vous dites qu'elle est la fleur de l'âge? Vous dites vrai; mais c'est une fleur qui est exposée à la main de tous les passants; la cueille qui veut, tout est capable ou de la faner ou de l'emporter; les seules injures de l'air suffisent pour la flétrir, et

d'elle-même, sans autre ennemi, elle perdra toute sa beauté, elle séchera. O mon Dieu, si vous vouliez bien la cueillir vous-même cette fleur délicate!

Est-il temps dans la vie où l'on soit et plus aveugle et toutefois plus présomptueux; plus emporté, et toutefois plus facile que dans la jeunesse? Nos mauvaises inclinations ont alors toute leur force, parce qu'elles sont soutenues ou d'une grande ignorance, ou d'un grand mépris de la vérité. Toutes les passions jouent sans peine pour les contenter, et quoiqu'elles se réveillent pour peu de chose, elles ne laissent pas d'aller presque toujours à des excès. C'est d'ordinaire dans les jeunes gens ou une joie outrée, ou un chagrin violent, ou une colère furieuse: d'ailleurs, une grande légèreté, une grande dissipation d'esprit et de cœur, un feu volage, téméraire, impétueux, peu de foi touchant les maximes de l'Evangile, nulle crainte des lois divines, un éloignement extrême de tout ce qui pourrait inspirer de bons sentiments; voilà les défauts qui ont coutume d'accompagner l'âge des plaisirs. Que si, avec cela, on forme la résolution de permettre à cet âge tout ce qu'il demande, tout ce qu'il souhaite naturellement, de combien le mal croîtra-t-il? Quel que puisse être le débordement de la jeunesse, il n'importe peut-être pas de veiller à vos démarches et de les régler, parce que c'est débordement de jeunesse. Où en seriez-vous, mon cher auditeur, si vous aviez cette pensée? Et la maxime qui vous enduret dans la licence, me persuade que vous l'avez; faites attention à ce qu'elle signifie, vous ne le nierez pas que ce ne soit là votre sentiment.

Mais toutes mes objections ne peuvent pas faire beaucoup d'impression dans votre esprit, puisque la raison même pourquoi vous voulez vous livrer à vos passions, c'est que vous êtes dans l'âge le plus propre pour vous satisfaire. Il faut avouer que vos pensées sont bien contraires aux miennes: vous dites que le temps d'être sage n'est pas encore venu pour vous, parce que difficilement on se donne à Dieu dans la fleur de ses années; et moi je dis que vous devez faire tous vos efforts pour pratiquer de grandes vertus, parce que si vous n'usez de violence, vous pratiquerez de grands vices. Nos raisonnements ne sauraient avoir plus d'opposition; il est question de savoir qui a la vérité de son parti, de vous ou de moi. Je ne pense pas que quelqu'un d'entre vous, messieurs, ose jamais soutenir qu'il dit vrai, et que je suis dans l'erreur.

Je n'ai qu'à suivre mes inclinations pour vivre mal, et je me détermine encore, par une tranquille délibération, à suivre mes inclinations, sur l'espérance de devenir sage; je condamne mon procédé, et je m'engage en même temps à tenir la méchante route où je me trouve: dites tout ce que vous voudrez, il faut convenir avec moi que cette manière de raisonner ne saurait s'accorder avec les principes les plus communs

de la raison et de la foi. Mais si vous condamnez votre procédé, comme je crois que vous le condamnez en effet, et que vous ne laissiez pas de vous obstiner dans vos mauvais sentiments, vous ne vous confessez donc jamais, car on ne peut faire une bonne confession tant que l'on dit : Ce n'est pas encore le temps d'être sage. Concevez bien cette conséquence : dans la disposition où vous êtes, ou vous ne pratiquez point les sacrements, ou vous commettez des sacrilèges en les pratiquant ; car enfin il faut alors s'éloigner de l'occasion du péché ; et quelle occasion plus dangereuse qu'une maxime qu'on veut bien se faire pour y tomber avec moins de crainte et de répugnance ?

Si l'espérance d'une sagesse tardive et éloignée est un juste prétexte de vos dérèglements, vous êtes donc sûr de vivre jusqu'à ce que la sagesse soit venue ; vous êtes donc sûr du temps nécessaire pour faire pénitence de vos péchés : cependant je puis bien vous dire, touchant le temps de devenir sage par une conversion sincère, ce que saint Grégoire de Nazianze disait touchant le temps de devenir chrétien par le baptême, que tous les âges, tous les temps sont destinés à la pratique de la vertu, parce que nul âge et nul temps ne nous assurent contre la mort : *Omne tibi tempus ad ablutionem idoneum est, quando quidem nullum tempus mortis periculo vacat* (Orat. 40, in sanct. Bapt.). Dans la fleur de vos années comme dans vos années plus avancées, vous ressemblez à un Holopherne, qui reposait tranquillement tandis que Judith, le fer à la main, se préparait à lui couper la tête. Vous ressemblez à un Saül, qui croyait d'être en sûreté, et qui toutefois avait David à ses côtés en état de le tuer. Holopherne mourut dans le sein de la volupté, il ne se réveilla jamais : vous pouvez mourir comme lui, ce ne serait pas là un événement, un spectacle fort nouveau. Saül ne perdit pas sitôt la vie, mais il en fut redevable à la seule clémence de David, qu'il avait offensé lâchement et injustement. Si vous arrivez à ce temps de votre retour, auquel vous dites qu'on se fait sage, ce sera par un effet singulier de la miséricorde de Dieu. Mais avez-vous grand sujet de l'espérer cette miséricorde ? Ce Dieu, vous l'outragez en mille manières, ce Dieu même est votre ennemi, et votre vie est entre ses mains. Je vous le dis encore une fois, mon cher auditeur, toutes les raisons dont vous tâchez de couvrir vos dérèglements devraient vous engager à mener une sainte vie. Au reste, je ne vous presse point sur l'incertitude de la vie, parce que je ne crois pas que vous vous promettiez comme un bien certain ces années encore éloignées, lesquelles doivent, selon votre raisonnement, vous apporter la sagesse. Dire : Je pratiquerai la vertu sur le penchant de l'âge, c'est-à-dire, je sais certainement que je vieillirai et que je changerai de mœurs, proposition pitoyable et digne d'une personne qui se joue d'elle-même pour se perdre.

Je pourrais ajouter, en troisième lieu, qu'il faut servir Dieu le plus tôt qu'on peut, parce qu'on lui offre dans le bel âge les services qu'on peut lui présenter avec plus de confiance, et, si j'ose m'exprimer ainsi, avec plus de dignité. Oseriez-vous demander place dans la maison et parmi les officiers d'un grand prince, après avoir vieilli dans l'oisiveté ? Mais vous l'oseriez encore moins si vous aviez passé le temps qu'on est capable de servir un grand maître, si, dis-je, vous l'aviez passé au service de son plus mortel ennemi. Une tête blanche qui aurait langui toute sa vie près de son feu, et qui s'aviserait de demander le commandement d'un régiment, d'un bataillon, d'un corps d'armée, s'exposerait à l'indignation de son prince ; tels postes sont bien destinés à récompenser un lâche attachement à toutes ses aises. Et si le hardi demandeur avait jusqu'alors été d'intelligence avec les ennemis de l'Etat ? Etre au monde l'ennemi de Dieu tandis que vous êtes en état de faire quelque honneur à un maître, après quoi vous donner à Dieu ! Oh ! que vous en usez bien envers Dieu ! J'en doute fort si vous vous donnerez jamais à lui ; mais, en vérité, vous le traitez fort honorablement. Vos rides vous éloignent des compagnies, vous glacez tous les divertissements par vos cheveux blancs ; on ne veut plus de vous dans le monde, on est las d'entendre vos proverbes usés et les aventures de votre jeunesse ; on n'est plus d'humeur de se gêner pour respecter les années : alors la saison de la sagesse est venue ; il faut faire l'homme de bien, il faut faire la prude ; la dévotion ne sied pas mal à une personne âgée : c'est le temps qu'il faut être sage.

Remarquez ce que vous dites : il faut être sage ; on ne le devient pas par choix. Si l'on pouvait encore se divertir et paraître dans le grand monde, on ne se mettrait point encore au bien, l'on ne se donnerait point encore à Dieu ; on ne songe à le servir que parce que la sagesse nous vient malgré nous. Eh ! quelle sagesse est celle-là que nous pratiquons par force ? Je ne veux pas confondre ici ce que j'ai à vous dire dans le second point de ce discours. Quoi donc, mon cher auditeur, ne saurais-je vous inspirer, je ne dis pas une charité tendre et ardente, mais je dis un peu d'estime, un peu d'honnêteté pour Dieu ? Ne le traitez pas avec plus de mépris que vous traiteriez un époux et une épouse ; que vous traiteriez un autre homme aussi méprisable que vous. Dieu ne mérite-t-il pas ce que vous avez à donner avec plus de bienséance, et vous-même ne mériterez-vous pas davantage, en le lui offrant, si vous lui présentiez des années encore pures, encore innocentes, du moins si vous lui présentiez des années que le monde exige de vous avec tant d'injustice et tant de violence ? Quoique vous soyez un néant aux yeux de Dieu, vous auriez la gloire et la consolation de vous être consacré à lui dans le temps que vous étiez moins indigne de ses regards.

Puisque vous ne lui pouvez donner que peu, ne retranchez pas de ce peu tout ce qu'il peut y avoir de meilleur, empressez-vous de le lui donner; votre empressement donnera encore quelque prix à votre oûtrage. Hâtez-vous, hâtez-vous d'échapper au monde; et si vous n'avez point encore d'engagement à son service, fuyez ce tyran tant que vous pourrez; il vous trahira, il vous perdra si jamais il vous possède. Voyez à quelle misère il a réduit ceux qui vous ont précédé; la plupart sont morts dans ses fers, ceux-ci ont passé une vieillesse triste et languissante et peut-être dans la pauvreté, dans la douleur, dans l'infamie; ceux-là se sont fait un point d'honneur de périr en dissimulant ses trahisons; car, combien de gens tiennent bon dans leur licence par un désespoir de bienséance? Tous n'ont eu pour récompense que des sujets de repentir et de tristesse. Je termine toutes ces réflexions par un avis qu'il vous importe extrêmement d'écouter. Il ne faudrait pas vous imaginer qu'il soit si aisé de quitter le service du monde pour se mettre au service de Dieu; il ne vous serait point maintenant si difficile d'entrer dans le chemin de la sainteté, si vous le vouliez: sachez que ce chemin vous sera peut-être fermé lorsque vous aurez quelque envie d'y entrer. C'est une peine très-juste du péché, dit saint Augustin, que le bien vous devienne très-difficile et comme impossible après avoir perdu une longue suite d'occasions de le pratiquer: *Ita est peccati pena justissima, ut qui recte facere cum posset, noluisset amittit posse cum velit* (l. III, de lib. Arb., c. 18). On se fait sage, dites-vous: vous courez grand risque de ne jamais le devenir. Quand on se résout à ne servir Dieu que fort tard, l'on a grand sujet d'appréhender de ne jamais le servir: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Nous lisons au livre premier des Rois une figure sensible de la conduite que le monde a coutume de tenir à l'égard de ceux qui veulent bien s'engager à son service. Quelques Israélites, effrayés des menaces et des exploits de Naaz, prince des Ammonites, formèrent la résolution de contracter alliance avec lui, crainte de l'avoir pour ennemi: *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi* (1 Reg., XI): Recevez-nous parmi vos alliés, lui dirent-ils, et nous vous servirons fidèlement. Naaz ne négligea pas l'occasion de faire de nouveaux sujets; mais en même temps il voulut se les assurer par un caractère d'infamie. Il leur répondit qu'il les recevait dans son alliance, à condition toutefois qu'on leur arracherait à tous l'œil droit, afin que le reste d'Israël les distinguât par cette marque d'ignominie: *In hoc fecim vobiscum fœdus, ut erum omnium vestram oculos dextros, ponamque vos opprobrium in universo Israël.*

Vous découvrez sans doute, messieurs, la politique barbare de ce prince; il songeait à faire des esclaves et non des sujets; il voulait mettre ce pauvre peuple hors d'état

de jamais secouer le joug de la tyrannie. Car, comment auraient-ils pu combattre, s'il ne leur fût resté que l'œil gauche, et une cicatrice qui les déshonorait si étrangement n'eût-elle pas éteint toute l'ardeur de leur courage? Ou ils eussent couvert l'œil gauche avec le boudier, et le reste du corps n'eût pu agir faute de lumière, ou ils eussent jeté leur boudier, et ils demeureraient exposés à tous les traits de l'ennemi. Ne nous arrêtons pas davantage à considérer l'artifice cruel de l'Ammonite; il ne lui réussit pas, parce que les Israélites furent sages: ils conservèrent leurs yeux et leur liberté.

Le monde renouvelle tous les jours l'inhumaine politique de Naaz: il vous attaque par mille enroits tandis que vous êtes propres à le servir; la peine de lui résister vous fait peur; vous songez à vous donner à lui plutôt que de le combattre. Il vous reçoit à son service; mais, tyran plus artificieux, plus cruel que l'Ammonite, sans différer il vous crève un œil, et il ne vous reste presque plus de lumière pour chercher et pour trouver un asile où vous puissiez être en sûreté, suite ordinaire, quoique si fatale, de votre engagement. C'est votre résolution, mon cher auditeur, de passer les belles années dans le plaisir; et si, durant ces belles années, vous perdez l'œil droit, perte presque inseparable de votre servitude, y verrez-vous assez clair pour vous conduire? J'espère que vous ne vous laisserez pas arracher les deux yeux; mais enfin l'œil gauche ne vous suffira peut-être pas pour voir vos chaînes et les moyens de retrouver la liberté? ne serez-vous point esclave pour toujours? Parlons sans métaphore: craignez, craignez qu'après avoir perdu la sagesse pour servir le monde, vous ne la recouvriez plus pour servir Dieu.

Il faut attendre que la jeunesse, que le bel âge se soit écoulé, après quoi vous prendrez parti parmi les serviteurs de Dieu; vous êtes si fort dans l'erreur, mon cher auditeur, que vous ne de devez pas même vos propres sentiments. Premièrement, n'est-il pas vrai que vous faites durer tant que vous pouvez cette jeunesse et ce bel âge, tant il est faux que vous soyez résolu à devenir sage? S'il est question de se divertir, qui d'entre vous croira qu'il n'est plus jeune à quarante ans? Si pourtant est-il vrai qu'à quarante ans on n'est plus jeune, et que, si alors on n'a pas de sagesse, on n'a pas grand sujet d'espérer qu'on fasse, dans un âge plus avancé, les réflexions qui peuvent l'appeler. Vous prenez au service du monde des yeux semblables à ceux de Lucifer, que Job dit avoir des paupières d'aurore: *In oculis ejus palpebræ diluculi* (Job., IV). Vous vous accoutumez à voir toujours le matin de la vie, pour ainsi parler; vous ne vous apercevez point qu'elle va sur son penchant; que, selon toutes les apparences, sa brièveté vous dérobera peut-être encore les années que vous vous promettez: *In oculis ejus palpebræ diluculi.* La vie vous paraît toujours longue quand il faut renoncer au monde:

ous y avancez toujours, et toujours vous voyez dans un grand éloignement ce temps que vous avez à cesser d'être mon-dain.

A quels artifices n'avez-vous pas recours pour tromper les autres et pour vous tromper vous-même sur le nombre de vos années? Plusieurs personnes rougiraient de confesser l'année de leur naissance, jusqu'à ce que leur vieillesse parle d'elle-même et apprenne aux gens ce qu'on voudrait bien leur cacher. On tâche de couvrir les rides et les cheveux blancs; on est des parties de la jeunesse; on l'imité tant qu'on peut dans ses légèretés et dans ses excès. La dignité de mon ministère ne me permet pas de faire ici un détail qui serait tout à fait honteux aux personnes dont je parle: vous apercevez assez la vérité, messieurs; car, combien de fois vous moquez-vous de ces hommes et de ces femmes qui veulent contrefaire les jeunes gens! de ces personnes mondaines qui s'efforcent de blanchir, de rougir, d'unir un teint que les années ont déjà commencé de flétrir; qui parent une chair déjà sèche et n'oublient rien pour y nourrir les feux impurs qu'ils y ont allumés autrefois! plaisant spectacle que le monde donne quelquefois. Un grand-père qui le disputera à un petit-fils en propreté et en galanterie; une grand-mère qui, la mouche sur le visage, s'efforcera d'effacer le brillant d'une petite-fille. Ces gens-là justifient cette parole de saint Jérôme, que la volupté se fait toujours désirer et que le plaisir qu'elle a donné ne rassasie point: *Semper voluptas famem sui habet, et transacta non satiat* (Ep. 146 Dam.).

Mais ces gens-là prouvent d'une manière bien sensible qu'il leur fâche extrêmement de vieillir, et qu'il ne tient pas à eux d'être jeunes jusqu'à la mort. Quand même ils perdraient toute espérance de retenir les agréments d'une jeunesse qui s'enfuit; quand même ils sentiraient éteindre cette vivacité qui anime le commerce des mondains, encore trouveront-ils toujours des raisons pour ne pas se retirer tout à fait; il leur semblera encore d'avoir assez de bonne grâce, assez de feu pour prendre quelque part aux divertissements, du moins ils se piqueront de juger des choses qu'ils ne pourront plus mettre en pratique, et seront volontiers le conseil des jeunes gens qui auront des passions à entretenir et à contenter. Peu de personnes veulent être avancées dans l'âge quand il s'agit de vivre chrétiennement et de rompre leur attache au monde. C'est la une preuve évidente du peu d'envie que l'on a de servir Dieu, quand on s'attend à être chrétien seulement sur le retour; on recule le plus qu'on peut ce temps que l'on destine à une conduite régulière; l'on use même de cent mes-séants artifices pour empêcher qu'il ne vienne jamais. Différer jusque-là de penser à son salut, c'est donc prendre des mesures sous un prétexte spécieux de n'y penser qu'à la mort, ou, pour parler plus juste, de n'y point penser du tout. O mondains, quelle espèce de christianisme est le vôtre!

Toutes ces choses me conduisent à une seconde réflexion que vous aurez sans doute déjà faite, messieurs, c'est que non-seulement on retient tant qu'on peut les grâces de la jeunesse, mais encore tant qu'on peut on retient les vices de la jeunesse, qu'on ne cesse point de les aimer, lors même qu'on ne peut plus les pratiquer. La volonté ne vieillit point comme le corps, et les habitudes qu'elle a contractées ne s'effacent point avec la fraîcheur et la vivacité du teint, parce qu'elles prennent racine, pour ainsi parler, dans le penchant que nous avons au mal; et comme ce mauvais penchant dure jusqu'à notre mort, les habitudes qui y sont enracinées durent avec lui. La volupté, (ce que je dis de la volupté, messieurs, vous pouvez le dire de tous les autres vices), la volupté, dis-je, fait dans nous un effet semblable à celui de la foudre; la foudre tombant sur une cassette remplie d'or, fondra, consumera l'or sans donner atteinte à la cassette, le dedans est brûlé, et le dehors ne marque pas la moindre trace d'étincelle; qu'elle soit neuve ou usée, ce qu'elle renferme est réduit en cendres, sans qu'elle prenne une autre apparence. De même la volupté consume le cœur sans faire aucun changement sur le visage; les fleurs ni les rides n'arrêtent point sa flamme; elle brûle le jeune homme et le vieillard au dedans, quoique leur extérieur montre les caractères différents qui conviennent à leur âge. C'est l'âme qui reçoit ses plus vives impressions, et elle peut les sentir dans tous les temps. Ce qui plaît, passe avec les années, dit Eusèbe d'Emèse, mais ce qui damne, subsiste: *Remanet quod damnat, præterit quod delectat* (Hom. 3, de Pasch.). Le plaisir fuit, et l'on est encore impudique; la passion du vieillard est la même que la passion du jeune homme, à cela près qu'elle a plus de ridicule. Le vieillard n'est plus en état de la déguiser et beaucoup moins de la soutenir. L'on voit bien de jeunes libertins tomber du milieu de leurs débauches dans le lit de la mort, et mourir avec des sentiments chrétiens; la même vivacité qui animait leurs dérèglements, sert à animer leurs bonnes résolutions; mais il est rare, messieurs, et je ne sais si on le vit jamais, qu'un vieillard débauché laisse en mourant quelque assurance raisonnable de son salut; le corps et l'âme languissent également.

L'on est ordinairement, je vous prie de m'en croire, messieurs, et de ne pas vous exposer à en faire vous-mêmes l'expérience; l'on est, dis-je, ordinairement toute sa vie tel qu'on a été durant la jeunesse, et ce que vous appelez les belles années, surtout lorsqu'on a voulu avec réflexion être tel. Il n'y a point de temps qu'on ne puisse se donner à Dieu, j'en conviens avec vous; mais aussi, vous devez convenir avec moi, que, quand on a méprisé Dieu pendant les premiers âges de la vie, il arrive fort rarement qu'on se donne sincèrement à lui sur le retour, et que lorsqu'on a ce bonheur, cela se fait avec des difficultés incroyables,

que vous qui m'écoutez n'aurez peut-être jamais le courage de surmonter. N'avez-vous jamais ouï parler de ce torrent que le prophète Ezéchiel a décrit dans ses prophéties, et qui est une image des passions et des vices de la jeunesse ?

Ce n'était qu'un filet d'eau que ce torrent dans son commencement, et on l'eût passé sans peine, si l'on eût voulu ; quand le torrent recevait de nouvelles eaux et qu'il croissait, on pouvait encore profiter du temps et le traverser ; mais on l'a laissé grossir jusqu'à un tel point qu'il n'est plus guéable : *Quoniam intumuerunt aquæ profundi torrentis qui non potest transvadari*. Les premières légèretés, les premiers emportements de la jeunesse pouvaient cesser par une bonne confession ; cette habitude d'intempérance et d'impureté eût été rompue avec une peine médiocre, lorsqu'elle commençait à se former ; toute cette vanité, tous ces ridicules entêtements, tous ces pitoyables respects humains n'auraient pas eu de suite, si on eût voulu en apercevoir l'injustice et l'extravagance ; le torrent n'était point encore assez enflé pour arrêter cette personne ; mais ses eaux se sont accumulées en si grande abondance, qu'il est devenu un abîme profond, où l'on ne saurait presque plus trouver de passage : *Qui non potest transvadari*.

Tant d'atteintes données à la pudeur, tant de libertés messéantes prises et permises, tant de louanges impures données et écoutées, et peut-être tant de commerces infâmes soutenus par tant de crimes ; oh ! quel torrent d'impureté ! et quel moyen de le passer : *Qui non potest transvadari*. Un si long enchaînement de discours impies, une si longue suite de profanations, des immodesties si scandaleuses dans les églises, des railleries si impudentes sur les choses sacrées, un mépris si obstiné des vérités les plus terribles, un si grand oubli de Dieu ; tant d'années passées sans prières, sans bonnes œuvres, sans pénitence, sans confession et sans communion, du moins sans un usage légitime et salutaire de ces sacrements ; hélas ! quel torrent ! et qui sera assez heureux pour n'y pas périr ? Toujours des intrigues d'amour, toujours des artifices criminels pour y réussir, toujours des aventures nouvelles pour irriter les passions, toujours des soins funestes pour relever une dangereuse beauté ; toujours un esprit occupé à des modes, à des bagatelles, à ce néant païen qui fait le bruit ordinaire du monde ; toujours un cœur partagé par l'envie, par la haine, par mille désirs vains, injustes, violents ; toujours un luxe et une mollesse abominables ; n'est-ce pas là une vie mondaine, messieurs : *Non potest transvadari*.

Et si ce torrent a encore été enflé par ces médisances malignes qui animent la plupart des conversations ; par ces inimitiés éternelles qu'un ressentiment déclaré, qu'un intérêt déguisé, qu'un faux zèle, qu'une piété hypocrite nourrit sans scrupule ; par les larmes des orphelins dépouillés, des veuves

persécutées, des créanciers ruinés, des pauvres abandonnés ; par toutes les fourberies que le désir du gain et l'espérance de s'enrichir mettent en œuvre ; le passerez-vous sans peine ce torrent ? serez-vous même jamais en état de le passer ? *Non potest, non potest transvadari*. De quelle grâce, de quel bonheur n'aurez-vous pas besoin dans ce pas terrible ? Et ce torrent n'a pas encore reçu toutes ces eaux d'iniquité que vous avez à y conduire ; quand cesserez-vous de le grossir par vos crimes ? vous en êtes encore à dire que l'on se fait sage. Je vous défie de me répondre à quelle année de votre vie vous terminerez vos désordres ; pensez-y, je vous défie de me le dire ; imaginez tant qu'il vous plaira un temps vague, un commencement indéterminé de changement ; j'aperçois l'embarras où vous jette la question que je vous fais. Plus ou moins vous pourrez toujours paraître dans le monde ; on y peut faire mille figures diverses, jouer différents personnages ; et seriez-vous assez peu raisonnables, pour croire que tant d'attachements noués par tant de nœuds et par de si fortes chaînes se rompent d'eux-mêmes ? Quand sera-ce que toutes les raisons qui vous retiennent dans le dérèglement n'auront plus lieu à votre égard ?

Aujourd'hui, vous ne voulez pas servir Dieu, parce que vos passions vous font de la peine ; vos passions vous laisseront-elles jamais en repos ? Vous craignez qu'on ne parle de vous, si vous vous retirez à trente ou à quarante ans ; et se taira-t-on, si vous vous retirez à cinquante ou à soixante ? Dans un âge plus avancé, vous n'aurez pas, dites-vous, les engagements du bel âge ? Vous vous trompez, ces engagements dureront ; combien de malheureux sont morts sans les rompre ? combien d'hommes, combien de femmes y a-t-il peut-être parmi vous, qui entretiennent sous des cheveux gris les attaches de leur jeunesse ? L'argument n'est-il point trop pressant pour vous ? Et quand vos engagements cesseraient, est-ce que vous n'en pourriez pas prendre d'autres ? A quoi se termine donc ce prétexte si ordinaire de vos désordres, l'on se fait sage ? Il se termine à nous persuader vous et moi, qu'il est très-vraisemblable que vous mourrez tout comme vous vivez, que vous mourrez dans les sentiments et dans les attachements de votre vie mondaine : *Quæretis me, et non inuenietis*. Vous me faites comprendre la vérité d'une parole remarquable de saint Grégoire de Nazianze : Que les gens qui veulent vivre dans le crime n'ont point de raison, et qu'on ne sait comment s'y prendre pour les convertir : *Considerationis expertus est improbitas ; nec ulla ratio iniri potest, qua homines nequam et improbos quisquam meliores efficiat* (*Orat. 3 in Jul. 1*).

Je devrais vous prouver, en troisième lieu, que vous avez grand sujet d'appréhender que Dieu n'use enfin de son droit, et qu'il ne veuille peut-être plus de vos services, lorsque vous ferez quelques démarches pour le servir. Je vous ai déjà prévenu là-dessus

dans la première partie de ce sermon, et je n'ai pas le temps de vous expliquer les raisons que la patience, la miséricorde, la providence, la justice de Dieu me fournissent contre vous. Dieu serait sans doute fort honoré du présent que vous lui ferez d'un pitoyable reste du monde; vous aurez assez de reconnaissance pour lui donner, sur le dernier penchant de votre vie, le rebut de son ennemi le plus insolent et le plus méprisable; Dieu n'aura garde de le rebuter, vous en userez trop généreusement envers lui. Vous avez de si grandes obligations au monde, et vous en avez si peu à Dieu : le monde vous promet une si riche récompense, et Dieu n'a rien à vous donner dans son paradis ! Allez, mon cher auditeur, allez, ou ne paraîsez jamais devant Dieu pour lui offrir vos services, ou résolvez-vous à réparer le tort que vous lui faites; à le réparer, dis-je, par une pénitence prompte, sévère, et qui dure jusqu'au dernier soupir de votre vie. Que ne puis-je, ô mon Dieu ! que ne puis-je vous venger, en engageant tous mes auditeurs à se donner à vous dans le moment même que je parle !

Considérez un peu la chose, messieurs, et vous verrez que Dieu doit regarder avec une indignation extrême ceux qui ne se présentent à lui pour le servir que quand ils ne peuvent plus servir le monde; jugez là-dessus des sentiments de Dieu par les vôtres. Si l'on en usait de cette manière envers vous, que penseriez-vous ? que feriez-vous ? Quoi ! je suis son pis aller ? Il me connaît mal, on ne se joue pas ainsi des honnêtes gens. Je voudrais qu'il me fût permis de vous faire la peinture des dépôts, des bizarreries, des fureurs d'une jalousie, d'une vanité piquée. Lorsque Moïse eut brisé le veau d'or que les Israélites avaient adoré, il le mit tout à fait en poudre, et mêla cette poudre dans leur boisson : *Contrivit usque ad pulverem, quem sparsit in aquam, et dedit ex eo potum Filiis Israël* (Exod., XXXII). Pourquoi contraindre les criminels de boire leur idole ? cette idole ne se changera-t-elle point en leur substance ? C'est là peut-être le dessein de Moïse. Pour tenir en crainte ce peuple léger et mutin, il les mit en état de paraître devant le Seigneur avec les restes infâmes de ce veau d'or qui l'avait si justement irrité. Ce veau était répandu, en quelque manière, sur leur front, sur leur bouche, sur leurs mains, sur tout le corps des coupables, et ces idolâtres n'avaient qu'à se montrer eux-mêmes, pour montrer leur idolâtrie.

Vous ne destinez à Dieu que quelques années languissantes de votre vie, encore peut-être ces années ne viendront-elles jamais ; mais, supposons que vous ne mourrez point sitôt, vous prétendez avoir place parmi les serviteurs de Dieu seulement sur la fin de vos jours ; les dérèglements de votre vie passée seront alors marqués, pour ainsi dire, sur tout vous-même : Dieu verra des yeux, une bouche, un cœur souillés en mille manières ; tout parlera dans vous de vos crimes : ce visage flétri par la débauche, par le

fard, tout ce corps qui s'est nourri d'injustice et qui a nourri l'impureté, dira sans cesse les outrages que vous avez faits à Dieu. Dieu pourra-t-il vous souffrir en sa présence, jusqu'à ce que vos larmes aient lavé vos crimes et les traces haïssables de vos crimes ? Ah ! mon cher auditeur, ne différez pas d'un seul moment de vous donner à Dieu ; vous n'avez que trop attendu ; je doute déjà s'il voudra vous recevoir. Je me tais ici ; je ne veux pas vous effrayer jusqu'à vous ôter toute espérance, Dieu m'en garde ! vous y êtes encore à temps pour en revenir ; mais servez Dieu, vous devez craindre, et je crains pour vous.

Songez-vous, chrétiens, à ce que vous faites ? La dernière chose que vous voulez mettre en sûreté, c'est votre âme ; vous voulez conserver votre santé, votre réputation, vos richesses, je ne veux point vous en faire un crime, je veux bien vous pardonner ce soin, s'il est modéré, s'il est chrétien ; Dieu n'en est pas offensé. Mais vous voulez assurer vos plaisirs, vos intempérances, vos jeux, vos intrigues, vos injustices, vos vengeances, tout ce que vous demande une mollesse damnable, une païenne volupté, et vous êtes bien résolu à ne penser à votre salut qu'après que vous aurez satisfait tous vos sens par une longue succession de crimes, qu'après que vous vous serez abandonnés à vos passions durant les trente et les quarante années, qu'après que vous aurez épuisé vos forces, lassé vos vices mêmes et votre malice ; c'est ce que mon devoir m'oblige de vous reprocher ici. Où avez-vous donc appris qu'il fallût négliger de la sorte ce qu'on a de plus précieux et ce qui seul doit nous être cher ?

Le patriarche Jacob vous enseignera ce que doit faire un homme sage dans le danger que vous courez (*Gen. XXXIII*). Il s'en retournait dans la terre de ses pères, d'où il était sorti depuis vingt années pour se mettre à couvert de la fureur d'Esau, son frère, lorsqu'il aperçut tout à coup Esau même à la tête de quatre cents hommes qui venaient à lui. Il craignit avec raison de voir périr toute sa famille, et, dans cette crainte, il la rangea de cette manière : il fit passer les premières ses deux esclaves Bala et Zelpha, avec leurs enfants ; il mit au second rang sa femme Lia, environnée aussi de ses enfants, et il donna la place la plus éloignée d'Esau à Rachel et à son enfant Joseph. Vous remarquez, sans doute, messieurs, la sagesse de ce patriarche ; il expose plus ce qu'il devait le moins aimer. Ses esclaves avec leurs enfants, qui faisaient comme l'avant-garde de ce petit escadron, n'auraient pas pu se sauver devant quatre cents hommes armés, il est vrai ; mais il était juste que, si Esau avait à se venger, elles fussent immolées les premières à sa vengeance. Lia, qui faisait comme le corps de bataille, aurait cédé de même à la violence de l'ennemi, je l'avoue ; mais elle devait mourir avant Rachel. Rachel, qui composait l'arrière-garde avec son Joseph, n'aurait pas non plus résisté à la troupe armée ; mais, parce que Jacob, son

époux, l'aimait plus qu'il n'aimait Lia et les esclaves, n'était-il pas raisonnable qu'il la vit tomber la dernière sous le fer, si personne ne pouvait échapper?

Vous avez déjà pensé, messieurs, ce que j'ai à vous dire; votre conduite ne s'accorde point avec celle de Jacob. Votre âme doit être à votre égard ce que Rachel était à l'égard de ce sage patriarche; vous avez à combattre un ennemi plus violent, plus cruel mille fois qu'Esau, et la première chose que vous abandonnez à sa furie, c'est votre Rachel. Pourvu que le plaisir ne soit point interrompu, pourvu que vous conserviez les ornements de votre luxe, pourvu que la dissolution et l'intrigue ne soient pas troublées, pourvu que les complices de vos désordres ne souffrent pas, que votre âme périsse, peu vous importe. Vous entretenez avec de grandes précautions les confidentes, les patrons de vos injustices et les compagnons de vos excès; vous craignez de vous éloigner de ces personnes mondaines qui animent les divertissements, de vous séparer des compagnies qui fournissent à vos passions leurs contentements; je ne veux pas vous faire des reproches encore plus forts; vous ne perdez jamais de vue ce qui peut servir à ce tissu de péchés qui composent votre vie. Et votre âme? et votre âme? qu'elle soit la première sacrifiée aux ennemis de votre salut. Comment donc? L'on se fait sage. Mais on doit toujours être sage, mais on court risque de ne jamais le devenir, mais la mort nous surprend, mais l'on meurt dans son péché, mais mourir mal est un malheur éternel et sans ressource, mais une sagesse forcée est une pure moquerie, mais l'espérance de cette sagesse est une illusion toute visible, et peut-être n'êtes-vous pas fort éloignés de la mort.

Eh! mon cher auditeur, la perte que vous avez faite jusqu'à présent n'est déjà que trop considérable, que trop dangereuse. Voilà trente, quarante années que vous avez données au monde; il n'en reste pas tant, sans doute, à la plupart d'entre vous pour donner à Dieu. Etes-vous donc déterminé à profiter des bienfaits de Dieu, pour lui faire la plus grande injure qu'il puisse recevoir de vous: pour lui préférer le plus vil de ses ennemis? Vous donne-t-il cet esprit, cette sagesse, cette beauté; vous donne-t-il ces richesses, ces dignités, ce crédit, afin que vous les employiez contre lui-même? Je n'ose pas suivre l'impression du juste chagrin que je sens, et je me défie trop de vous. Ah! mon Dieu, notre unique maître, notre souverain à qui nous devons tout ce que nous sommes, à qui nous rendons un compte terrible de tout ce que nous avons reçu, oubliez les années passées de notre vie; nous avons déjà vieilli au service du monde, et nous avons honte de paraître en votre présence; mais nous reconnaissons notre faute; ne nous rejetez pas, ayez pitié de nous, ayez encore la bonté de permettre que nous nous engagions à votre service; nous ferons tous nos efforts, aidés de votre grâce, pour réparer le tort

que nous vous avons fait; nous vous servirons avec fidélité, avec ardeur, avec joie, et toute la terre saura que nous faisons gloire de vous appartenir. Bénissez, Seigneur, bénissez notre résolution, afin que nous puissions mériter la récompense de vos serviteurs, etc.

SERMON XLI.

Sur les plaisirs.

*Quid exstis videre? Hominem molibus vestitum?
Ou êtes-vous allé voir? Un homme vêtu mollement? (S. Math., ch. XI).*

Par cette question, le Sauveur faisait bien entendre à ses disciples qu'ils ne devaient pas se promettre de vivre dans les plaisirs, s'ils voulaient vivre à sa suite. Quoi! ce Jean qui a annoncé mon arrivée et mon Evangile, espériez-vous de le trouver goûtant les agréments du monde? Les délices du siècle ne conviennent point à ceux qui font profession d'être à moi. Ne croyez pas, messieurs, que dès l'entrée de ce discours, je prétende condamner ces jeux innocents et honnêtes que l'esprit demande quelquefois pour se relâcher, qui ne blessent point les véritables bienséances, et qui servent assez souvent à entretenir les liaisons nécessaires que le commerce et la charité ont nouées; si vous vous imaginiez que j'ai dessein de vous engager dans une solitude éternelle, de vous inspirer un sérieux chagrin, opiniâtre, sauvage, ennemi de toute récréation, quittez, je vous prie, cette fausse prévention, et qu'elle ne vous rende point indociles à la parole de Dieu.

Je me propose de vous détacher des plaisirs, tels que les mondains ont coutume de les prendre. Il faut se divertir, disent-ils, et par là, s'ils ne peuvent justifier la dissolution, du moins voudraient-ils se permettre sans scrupule une mollesse oisive, peu chaste, un enjouement qui éloigne la plupart des peines inséparables des exercices et des devoirs chrétiens. L'indignation m'arrache déjà ce reproche de Tertullien: Vous êtes fidèles, vous croyez l'être, vous pensez tout autrement que le païen; ah! rendez-lui donc ses maximes et ses sentiments: *Dum christianus tibi videris, alius ab Ethnico es: redde illi suos sensus* (l. de Res. Carn. c. 3). Ne confondez point les principes de l'idolâtrie avec les principes du christianisme.

Si, pour goûter dans la vie tout ce qu'on y peut trouver d'agréable, l'on en est quitte pour se faire des maximes qui favorisent le penchant de nos sens, il est inutile de lui opposer des maximes de religion. Si l'on n'appréhende point de démentir le caractère de fidèle en imitant ceux qui n'en sont point revêtus, il suffira désormais de proposer aux chrétiens ces règles de morale qui peuvent les contenir dans les devoirs que les bienséances humaines prescrivent à des personnes qui ont de la raison, et ne manquent pas tout à fait d'éducation. Mais, après tout, l'Evangile que nous professons est le fond et des pensées et des lois à quoi nous devons conformer notre conduite. Si vous ne vou-

lez pas, mes chers auditeurs, être prêchés en païens, raisonnez en chrétiens, et laissez raisonner les païens au gré de leurs inclinations aveugles et corrompues.

Vous verrez dans la première partie de ce discours que tous ces divertissements meséants et dissolus du monde blessent étrangement la majesté et la sainteté de la religion; et dans la seconde, qu'ils sont tout à fait opposés aux préceptes pénibles et indispensables que la religion nous impose; cette étude si constante du plaisir, cet acharnement si opiniâtre au plaisir sont en premier lieu fort indignes du christianisme; ils sont en second lieu absolument incompatibles avec le christianisme; en deux mots, ils le déshonorent et ils le détruisent. Vierge sainte, daignez bénir mon entreprise. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il serait assez inutile, messieurs, de vous faire ici le détail de tout ce qui met la religion chrétienne, que nous professons par la miséricorde de Dieu, de tout ce qui la met, dis-je, au-dessus de toutes les fausses religions. Elle est, vous le savez, non-seulement la plus sainte qui ait été et qui puisse être, mais encore l'unique qui puisse nous enseigner et nous commander la véritable sainteté. Il n'y a pas même de comparaison entre la loi de grâce et la loi écrite; si l'on en considère l'élévation et la pureté. Pour peu qu'on ait d'idée de son baptême et de son Eglise, les plus mondains même n'hésitent pas là dessus; et ils ne sauraient étouffer l'heureuse prévention, qui, au milieu même de leurs dérèglements, leur met devant les yeux leur caractère et leur croyance; ils s'en estiment honorés, lors même qu'ils les déshonorent. Il faudrait avoir perdu tout sentiment de religion, pour perdre le sentiment de la gloire et du bonheur qui sont inséparables de la profession que l'on en fait.

Sans préparer nos esprits à la vérité par l'éloge du christianisme, nous comprendrons combien sont indignes du christianisme ces plaisirs ordinaires du siècle, qu'on ne trouve que dans les académies, dans les assemblées dangereuses, dans des intrigues licencieuses, dans des spectacles tout à fait profanes, dans une mollesse chagrine et délicate. Deux réflexions nous convaincront que la plupart de ces divertissements qu'on prend dans le monde, ne fussent-ils pas défendus aux fidèles, ils ne pourraient les partager, non pas même les souhaiter sans une horrible meséance. L'auteur du christianisme et la fin du christianisme seront la matière de ces deux réflexions. Jésus-Christ mort sur une croix vous a faits chrétiens; vous êtes chrétiens pour acquérir la sainteté et pour mériter la gloire; pourriez-vous de là tirer cette conséquence: je puis passer la plus grande partie de ma vie à me divertir?

C'est la doctrine de saint Paul que le Fils de Dieu nous a comme enfantés sur sa croix et dans son tombeau; que nous sommes morts et ensevelis avec lui par le baptême; que nous avons été revêtus de lui-même, afin

que nous marchassions sur ses vestiges. Par ces expressions nous apprenons que le Sauveur est non-seulement l'auteur de notre foi, mais encore le modèle sur lequel le fidèle doit se former. Aussi voulut-il être élevé en mourant, afin d'être vu de tout le monde, et d'attirer tout le monde à soi: il expira attaché à une croix dressée sur une hauteur, dans l'espérance qu'étant exposé aux regards de toutes sortes de personnes, ses disciples seraient en plus grand nombre et s'attacheraient à lui avec plus de fidélité et plus d'ardeur: *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Joan., XII, 32).

A sa croix, selon la belle remarque de saint Ambroise, il clora, pour ainsi dire, nos passions; elles y doivent mourir; et les mêmes clous qui ont percé ses mains et ses pieds sacrés, doivent arrêter nos mouvements déréglés: *Venit Dominus Jesus, qui nostras passiones cruci suæ affigeret: in illius morte moriantur: illius Crucis clavus affixæ teneantur* (l. I de Jacob et vita beata, c. 5).

Toute la vie de Jésus-Christ a été un renoncement continuels aux agréments de la vie: obscurité, pauvreté, humiliation, travail, souffrances. En quoi, disent quelques théologiens, il avait en vue et le salut et l'instruction des hommes; de sorte que n'eût-il pensé qu'à les instruire, il aurait vécu de la même manière. Il connaissait nos faiblesses et notre malice; il savait jusqu'où était allé le ravage que le péché avait causé dans nos âmes, et jusqu'où le penchant qu'il y avait laissé pouvait les emporter. Touché de pitié il voulait fermer nos plaies et réparer nos pertes; et il ne fallait pas à notre mal un remède moins efficace que ses exemples.

L'Evangile nouveau qu'il était venu nous apporter, et qu'il pratiqua lui-même, devait effacer les figures de la loi ancienne, et établir la loi de grâce par les vertus les plus sévères et les plus parfaites; les obligations qu'il impose y sont marquées partout avec des traits clairs et vifs. Que pourrait-on attendre naturellement des disciples d'un tel Maître? Les oracles, les sacrifices, les combats, les victoires, tous ces événements merveilleux que nous admirons dans l'histoire du peuple de Dieu; les prédictions des prophètes, qui nous représentaient ce fidèle des derniers temps, comme un homme qui ne connaîtrait ni la chair ni le sang, qui aurait un cœur pur et nouveau, comme un homme tout spirituel, tout céleste; les fatigues, les persécutions, les anéantissements d'un Dieu: tout cela peut-être nous promettait un chrétien parfumé, enjoué, voluptueux, qui n'aurait qu'à étudier une succession heureuse de divers plaisirs.

Vous vous piquez, messieurs, d'entendre les bienséances; vous êtes parfaitement instruits des devoirs mutuels qu'imposent les liaisons diverses qui nous unissent les uns aux autres; vous direz avec saint Augustin, que ce serait abuser du nom de chrétien, que de prétendre le porter sans imiter Jésus-Christ: *Christiani nomen ille frustra sortitur,*

qui *Christum minime imitatur* (de *Vita Christ.*). Vous direz avec saint Jérôme qu'on ne saurait, dans une mollesse délicate et tranquille, reconnaître pour législateur et pour maître un Dieu souffrant : *Non est delicata in Deum et segura confessio* (Ep. 151 *Algas.*). Vous direz que professer un Évangile terrible au penchant et aux passions, et passer la plus grande partie de son temps en des délices païennes, c'est démentir sa parole et sa croyance. Vous direz que selon même les sentiments humains, il faut être sans honnêteté, sans respect, sans reconnaissance, pour refuser de se conformer aux manières et aux volontés de son bienfaiteur et de son roi. Il n'est pas possible, ce me semble, à un fidèle de séparer l'obligation de croire au Fils de Dieu sur les vérités qu'il nous a enseignées, d'avec l'obligation de pratiquer les vertus qu'il a lui-même pratiquées ; car quelle apparence qu'il eût choisi un genre de vie si éloigné de nos préjugés et de nos inclinations ordinaires, s'il n'avait eu en vue de se mettre à notre tête et de nous engager à marcher dans son chemin et sur ses traces ? Nous ne saurions oublier, que comme il est l'auteur de la loi que nous avons à observer, il est aussi le modèle de l'obéissance avec laquelle nous devons accomplir cette même loi.

Mais pour concevoir une juste indignation contre ces mondains voluptueux, il faudrait entrer dans le détail de leurs plaisirs : plaisirs que l'on étudie, à quoi l'on se forme, pour ainsi dire, comme s'ils étaient un devoir de condition et d'état ; comme si les ignorer et les fuir était se rendre digne d'un juste reproche. A peine une jeune personne a-t-elle la liberté de paraître, qu'elle ne respire plus qu'un air de volupté, et qu'elle regarde les délices comme l'occupation qui convient uniquement à son âge. Soit que l'éducation qu'on lui a donnée flatte ses passions naissantes, soit que les objets que lui présente le commerce du monde réveillent ses passions encore assoupies ; soit qu'elle se fasse une obligation d'imiter les personnes au milieu desquelles elle se trouve ; soit enfin que ses inclinations vicieuses hâtent la corruption de son cœur ; dès là son esprit n'est tourné qu'au jeu, au spectacle, à l'intrigue ; c'est sa religion, ce semble, de se divertir ; une vertu modeste et timide serait une affectation et une singularité ridicule.

Plaisirs qui ne sont point pour une saison et pour un temps, mais qui se succèdent selon les temps et les saisons, et qui durent tout le cours de l'année et de la vie. Le printemps et l'automne portent avec eux leurs divertissements ; l'on a les promenades des nuits d'été et les assemblées de l'hiver, les repas, les conversations, les concerts, les senteurs, les dés, les cartes, la comédie, la cajolerie, les inclinations, les délicatesses précieuses et bizarres des vêtements, les soins ordinaires que l'on prend pour trouver toutes les aises d'une industrieuse mollesse, ne dépendent ni de la température de l'air, ni du cours des astres ; on en choi-

sit en toute circonstance ce que l'on veut.

Plaisirs, dont on fait profession avec le même zèle que l'on pourrait témoigner à pratiquer la sainteté. Les cavaliers, les dames qui reçoivent le monde, s'imagineraient perdre quelque chose de leur réputation, s'ils laissaient languir les divertissements, s'ils ne s'attiraient la foule par un enjouement plus piquant et par une liberté plus sûre et plus agréable. Les gens de robe que la gravité et l'étude ne dérobent point aux mouvements ordinaires du monde, à quelques heures près d'une audience forcée, se donnent tout le loisir des gens d'épée, pour entretenir et pour animer les délices. Il n'est pas jusqu'aux artisans qui ne soient toujours prêts à interrompre leur ouvrage pour se divertir, dès qu'une fois ils se sont tournés de ce côté-là. Il y a un grand nombre de gens qui se font un plan de vie à rouler sans cesse de plaisir en plaisir ; qui, oisifs ou par dérèglement ou par incapacité, regardent comme une affaire propre de leur caractère, l'attention à chercher et à goûter successivement les joies des personnes de condition et de fortune différentes.

Adorable Jésus-Christ, rédempteur crucifié de nos âmes ; qui avez vécu, qui êtes mort pour nous dans les souffrances ! voilà vos disciples. Je ne veux point d'autres juges que vous, messieurs, de l'équité de mes reproches ; tels chrétiens ne sont-ils pas tout à fait indignes du nom qu'ils portent ? sur cette question je ne crains pas que votre monde même m'embarrasse. Ils adorent Jésus-Christ comme l'auteur de leur loi ; et leur conduite n'a rien de conforme ni à leur loi ni à son auteur. Déserteurs déguisés de votre chef, déclarez-vous donc ; vous louez sa parole, dit saint Augustin, quand il vous dit de craindre, de fuir les joies fausses et dérégées du siècle ; et comment vous empêcheriez-vous d'admirer la pureté de sa morale ? Toute terrible qu'elle est, elle trouve tous les jours des admirateurs dans les plus barbares contrées. J'attends de vous quelque chose de plus que l'approbation et les éloges que lui donnent un Siamois et un Chinois ; mais d'où vient donc que lorsqu'il s'agit de la pratiquer cette morale, vous la renoncez en quelque manière, et que vous oubliez le Maître qui vous l'a enseignée ? *Quando audiebas sermonem Dei, collaudabas ; cum tibi dicitur : Fac hoc, blasphemias* (In Ps. XLVIII, *Conc.* 2). Des principes de religion sont-ils une speculation vaine et frivole ? Peut-on s'y soumettre par une pure cérémonie ? Ou n'est-il point nécessaire d'accommoder la vie qu'on mène à la doctrine que l'on professe ? Quelle secte s'avisa jamais de reconnaître un législateur pour faire peu de compte de ses préceptes ? Et un Dieu pour législateur, pour modèle, ne mérite-t-il pas d'être écouté et suivi par des fidèles ?

Trouvez-moi, mondains voluptueux, trouvez-moi une secte dans le monde, dont la morale ait été considérée comme une distinction de peu d'importance et d'un choix libre par ceux qui avaient à s'y soumettre.

D'où vient la différence des mœurs parmi les peuples divers de la terre, sinon de la différence des obligations qui leur ont été imposées par leurs législateurs ? Il n'est pas jusqu'aux idolâtres et aux hérétiques qui ne marquent, par leur manière de vivre, l'esprit du parti où ils se trouvent engagés. Ce serait une étrange confusion dans la société humaine, si l'on n'y tenait point compte des principes sur quoi chacun doit établir le plan de sa conduite. Et je vous laisse à décider, messieurs, si vous pouvez sans blasphème mettre en comparaison Jésus-Christ avec les auteurs des sectes qui ont partagé les nations.

Qu'un chrétien se divertisse, qu'il ait ses heures de plaisir, ce n'est point par quoi il blessera la pureté de sa croyance; son Sauveur ne l'oblige pas à le suivre de si près, qu'il souffre sans cesse avec lui; mais se livrer, comme un païen, à une éternelle volupté; mais n'avoir pas de plus sérieuse occupation que de passer ses jours dans la mollesse; mais ne penser à autre chose qu'à profiter de l'âge pour l'abréger par les délices : je ne vous dirai pas que la bienséance demanderait qu'on s'appliquât à régler un domestique, à élever des enfants, à remplir les obligations d'une charge, à veiller aux intérêts d'une famille : je laisse au monde à faire là-dessus ses réflexions. J'ai à vous faire souvenir de cette bienséance qui vous engage à garder quelques mesures envers un Dieu de miséricorde qui vous instruit, qui souhaite que vous souteniez avec quelque dignité le caractère de chrétien, dont il vous a marqués au prix de son sang; qui vous a donné lui-même l'exemple de ce qu'il exige que vous fassiez pour son honneur.

Savez-vous bien (cette pensée du grand saint Basile m'a paru admirable et demanderait un discours entier), savez-vous bien que la croix de Jésus-Christ a changé l'essence des choses qui réjouissent, comme elle a changé l'essence des choses dont on a coutume de s'attrister? *Tristium namque post crucem Domini immutata est natura* (Hom. de S. Barl. mart. 18). Je suppose, avec ce saint Père, que les fidèles les plus voluptueux n'ont pas dépouillé tout respect, tout amour pour leur Sauveur. Ce Sauveur si grand, si bienfaisant, si aimable, mon cher auditeur, ayant pris le parti de souffrir, les souffrances ne devraient plus avoir pour vous d'amertume : un exemple de cette force a dû changer vos idées et en quelque manière votre sentiment. Ce même Sauveur s'est éloigné des plaisirs, il les a condamnés; il vous a défendu les excès ordinaires qui les accompagnent; s'il vous reste quelque teinte de vénération et d'attachement pour un tel Maître, il est surprenant que vous trouviez encore ces plaisirs si agréables et que vous leur couriez après avec tant d'ardeur. Vous prendriez de nouvelles pensées, de nouvelles inclinations pour faire plaisir à un ami; vous vous déferiez de vos préjugés et de vos goûts pour honorer les inclinations

et les volontés d'un prince; vous combattriez sans peine votre penchant pour donner à l'aveugle dans les humeurs, dans les bizarreries d'une personne que vous estimez sans raison, ou que vous aimez follement : n'accorderiez-vous rien aux leçons, aux maximes, aux exemples, aux ordres de votre Sauveur Jésus-Christ? Vous avez de l'éducation, de la politesse, de bons sentiments; vous avez sans doute encore du christianisme, de la religion, de la vertu; vous penserez à ma proposition. O mon aimable Sauveur, si nous aimons tant ce que vous ne pouvez souffrir, si nous souffrons avec tant de répugnance ce que vous ne pouvez aimer, quel est notre attachement pour vous? *Tristium namque post crucem Domini immutata est natura.*

Ces disciples voluptueux du Fils de Dieu (pourrions-nous nous le persuader?) prétendent encore aller à la gloire du milieu de leurs délices. Cette seconde réflexion vous paraîtra peut-être moins forte que la première, et peut-être vous touchera-t-elle davantage. Si vous y regardez de près, vous trouverez que toute récompense distribuée par l'équité s'acquiert par la peine : le repos de la victoire succède aux fatigues du combat; une grande réputation est précédée par un grand travail, les richesses coûtent une application pénible et constante. Le mérite et le prix du mérite sont d'ordinaire d'une nature différente; le plaisir ne saurait conduire au plaisir. La chose arrivât-elle autrement à l'égard des biens ou naturels, ou moraux, nous savons tous par quelle route nous pouvons aller au ciel; le Sauveur nous l'a ouverte, les saints l'ont tenue : c'est la mortification, la violence, la pénitence, les croix. Lisez l'Evangile, examinez la conduite des serviteurs de Dieu, vous ne trouverez pas que les joies du monde puissent vous rendre heureux après votre mort. Je croirais, messieurs, blesser votre foi, si je vous alléguais ici ce que la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres nous apprend touchant la nécessité de souffrir pour mériter la gloire; il n'est pas de vérité qui se présente à nous ni si souvent, ni si vivement. *Regnum celorum vimpatur* (Matth., XI) : le royaume des cieux se prend par force, et on ne l'emporte point autrement. Que le monde étale et fasse valoir ses maximes comme il l'entendra, que les mondains imaginent tout ce qu'ils voudront pour les justifier, nous ne gagnerons le ciel que par la violence, la peine, le travail, les souffrances.

Quoi donc! cette troupe molle de fidèles ne veulent-ils pas se rendre dignes du ciel, ou prétendent-ils se faire une route nouvelle et jusqu'à ce jour inconnue pour y entrer? ou se le promettaient-ils sans se faire aucun mérite pour y avoir place? Trouveraient-ils eux-mêmes la chose équitable, que, tandis que les amis de Dieu subissent les plus durs renoncements, fuient les délices, pleurent, se traitent avec rigueur pour parvenir à la gloire, eux, esclaves du monde

et de leurs passions, ardents à satisfaire leurs penchants, uniquement occupés à éloigner les souffrances et à goûter les plaisirs, fussent néanmoins récompensés de cette même gloire? Récompensés, pourquoi? parce qu'ils ont contenté leurs sens, flatté leur corps, suivi les impressions de leurs inclinations basses et corrompues, méprisé la doctrine et les exemples de leur Sauveur; ils ne doivent pas s'y attendre, mais quelle mes-séance à eux de l'espérer! La justice les en éloigne, la leur interdit, cela est visible: je leur demande si la chose leur paraît convenable.

Vous n'oseriez vous présenter devant votre prince dans le temps qu'il récompense les braves guerriers qui montrent sur leur visage les marques de leur valeur, si, au lieu de partager avec eux la fatigue et le péril, vous aviez languï lâchement devant un miroir pour vous ajuster; une délicate propreté parmi des gens couverts de poudre et de sang vous ferait rougir, s'il vous restait un peu de cœur. Mondains plongés dans vos délices, tout de bon, vous oseriez paraître devant Dieu avec les apôtres et les martyrs, avec ces confesseurs illustres et ces géné-reuses vierges qui n'ont pu goûter de plaisir sur la terre qu'en souffrant? Quel spectacle! voir, auprès d'un saint François, ce jeune homme avec ce teint fleuri qu'allument la mollesse et la passion; ce cavalier, ce père de famille encore brillants de l'ardeur de leurs jeux et de leurs festins! voir, auprès d'une sainte Thérèse, cette femme, cette fille avec ses airs mous et passionnés, avec ses manières tendres et délicates! Je suis sûr, messieurs, que la seule idée que vous vous faites d'une compagnie si mal assortie vous fait sentir un ridicule qui prouve presque autant que la raison.

Tels fidèles pourraient avoir place dans le ciel, me dira-t-on peut-être, sans approcher de si près la place de ces grands saints; il est vrai, et je condamne moi-même un si indigne parallèle. Que ces personnes achar-nées aux délices du siècle nous marquent elles-mêmes le poste qu'elles espèrent d'oc-cuper dans la gloire, elles ne choisiront pas sans doute un rang fort élevé; qu'elles nous nomment les compagnons de leur bonheur, si elles en trouvent qui leur ressemblent, je consens qu'elles s'attendent à la félicité des élus. Sur qui pensez-vous, chrétiens auditeurs, qu'elles jetteront les yeux pour animer leur téméraire et criminelle espérance? Prenez la peine vous-mêmes de démêler leurs semblables parmi les bienheureux. Je m'aperçois que j'offense votre religion, j'offense encore plus la sainteté des bienheu-reux. Non, un mondain qui ne pense qu'à se divertir, n'entra jamais, ni n'entrera ja-mais dans le ciel.

Quelque terrible que soit ce sujet, que penseriez-vous, messieurs, si je vous disais que cette personne si inquiète dans le choix de ses plaisirs, si impatiente dans les servi-ces qu'elle exige, si capricieuse dans ses goûts, si ardente à se rendre partout où la

volupté l'appelle, n'ayant de souci que pour se partager sans ennui aux temps, aux lieux, aux compagnies qui la divertissent, que cette personne, dis-je, se dispose par là à être un jour couronnée dans le royaume de Jésus-Christ? Mais non, je ne ferai pas cette injure à l'Evangile et à mon ministère que de vous tenir ce langage; je vous déclare, au contraire, qu'il serait indigne de nous de penser seulement qu'elle pût monter au ciel, ni de ces cercles où l'on a flatté sa mollesse par tant de bassesses étudiées, ni de ces salles où la contrainte ne gêna jamais ses humeurs, ni de ces académies où des pas-sions ont pu jouer sans bienséance, ni de ces assemblées où la confiance, la ressem-blance, l'enjouement, ont donné une liberté entière à ses inclinations bizarres: Dieu nous garde d'oublier la grandeur des biens que nous espérons, jusqu'à les promettre à une oisiveté inutile et à une profane vo-lupté!

Un chrétien qui aspire aux joies du ciel, dit le grand saint Basile, ne doit rire que par contrainte, et il est absolument indigne de lui de chercher le plaisant et le ridicule : *Oportere Christianum non ridere, neque aliquo modo ridiculorum sectatoribus operam dare* (Ep. ad Canonic.). Que cette parole ne vous effraie pas; il veut dire que la modestie, la bienséance, la crainte de Dieu, doivent régler les joies d'un fidèle, et l'autorité des saints Pères n'est pas nécessaire pour vous inspirer et vous persuader ce sentiment. Vous, chrétiens, qui renfermez vos conten-tements dans la régularité d'un domestique où règne la piété, vous qui ne paraissez point dans ces assemblées où l'on ne s'étudie qu'à multiplier les plaisirs, vous vous reprochez avec raison que vous n'en faites point assez pour mériter la gloire: vous craignez encore de la perdre. Et combien de fois, en effet, une pensée présomptueuse a-t-elle renversé en un moment les espérances qu'avaient données quarante et cinquante années d'une vie régulière et retirée? Com-bien de fois une faiblesse imprévue a-t-elle détruit cet ouvrage du salut qu'une force héroïque avait commencé et soutenu? Il y a toutefois parmi vous des personnes qui attendent la même récompense que vous, et qui ne veulent que flatter et contenter leurs sens, passer le temps, jouer, bouffonner. Faites leur comprendre, je vous prie, l'in-justice de leurs prétentions: votre exactitude et vos alarmes vous inspireront aisément ce que vous avez à leur dire, pour les désabuser sur une attente si peu religieuse.

Pourrait-on vivre sans plaisirs, diront ces personnes mondaines? Comment? ne peut-on pas se récréer, sans se livrer à un enjouement dissolu, sans ces divertissements ou-tres qu'une fatigante et triste incertitude est forcée quelquefois de mendier, pour hâter la fin de la journée; sans se dissiper éter-nellement par toutes les bizarreries d'une volupté qui se moque des bienséances? Ne craignez pas, vous vivrez, vous aurez vos plaisirs: la vertu vous en promet, la grâce

vous en assure. Mais ne sauriez-vous faire un régal à un ami ; sans que la dissolution donne du prix aux frais de l'amitié ? Mais ne sauriez-vous converser ensemble, à moins que la cajolerie n'anime la société ? Mais ne sauriez-vous vous délasser par la lecture, sans lire des romans dangereux, des poètes lascifs, des auteurs impies ? Ne sauriez-vous jouer, sans jouer toujours, sans jouer gros jeu, sans jouer à des jeux défendus, et où vous permettez à un aveugle hasard de vous ruiner ? Vous ne pourriez pas vous entretenir, si vous ne nourrissiez votre vanité de vos modes et de toutes vos bagatelles, si vous n'allumiez vos passions par une criminelle complaisance et par l'éloge d'un monde qui n'a déjà que trop d'agréments pour vous, si vous n'appeliez au secours d'un esprit stérile et languissant la raillerie, la médisance, l'amour, la plupart des mouvements d'un cœur corrompu ? Je tombe dans la seconde partie de mon discours. Vos plaisirs ordinaires sont fort indignes du christianisme, parce qu'ils sont très-indignes et du Dieu qui en est l'auteur, et du Dieu qui en est la fin. Mais les motifs de bienséance ne font impression que sur des âmes nobles et droites : il faut vous représenter des obligations tout à fait indispensables, lesquelles puissent toucher tout le monde, et je dis, en second lieu, que vos divertissements si longs, si profanes, sont absolument incompatibles avec le christianisme et la sainteté nécessaire pour le salut ; ils le déshonorent, je vous l'ai montré ; ils le détruisent, je vais vous le faire voir.

SECONDE PARTIE.

La plupart de vos plaisirs sont des péchés : concluez vous-mêmes sur ce seul mot. Vous êtes mieux instruits que moi de ce qui se passe parmi vous ; avouez, et vous en conviendrez, j'en suis sûr, que de la manière dont on se divertit, il n'est pas possible en même temps d'être chrétien. Disons-le, à la face de ces autels, que les académies sont presque partout une scène ouverte aux emportements, aux blasphèmes, aux parjures, à l'intempérance, à la volupté la plus sale ; que les assemblées sont souvent une école d'envie, de haine, de médisance, d'intrigues impures ; que les visites, les conversations, les promenades, les jeux, les spectacles, sont d'ordinaire ou l'amorce ou la nourriture d'une passion déréglée. L'on fait des parties de chasse, de repas, de danse, de voyage ; il arrive rarement qu'on n'y cherche pas, que du moins on n'y trouve pas l'occasion de quelque plaisir criminel, et le contentement d'une inclination injuste. Les honnêtes gens, les gens de bien, un homme, une femme, qui craignent Dieu, je l'ai déjà dit, peuvent se divertir sans blesser la loi divine ; mais je soutiens, et vos yeux me le disent, que le crime anime la plus grande partie des divertissements du monde. Supposons que le mal n'aille pas si loin : encore m'est-il aisé de montrer que le christianisme est incompatible avec ce genre de vie.

Tout chrétien doit agir sans cesse ou pour

conservé ou pour réparer son innocence. Or, les divertissements mondains sont un obstacle essentiel à ces deux devoirs : il est très-aisé d'y perdre son innocence, il est impossible de l'y recouvrer : vous jugerez vous-mêmes de la vérité, quand j'aurai développé ces deux pensées. Nous sommes portés au mal, et le plaisir est l'appas le plus dangereux de ce funeste penchant. Il affaiblit la vertu, il éteint le courage, il étouffe nos bons sentiments, il désarme notre constance, il nous attire, il nous gagne insensiblement. La principale peine que nous trouvons dans la pratique des devoirs chrétiens consiste à lui résister. C'est l'amour du plaisir qui nous engage à ce combat cruel que nous avons à soutenir et contre nous-mêmes et contre la plupart des ennemis extérieurs de notre salut, combat cause fatale de la perte de tant d'âmes qui, lassées d'avoir sans cesse les armes à la main, se replongent dans les mêmes vices dont elles étaient heureusement sorties ; combat qui fait gémir les serviteurs de Dieu les plus fidèles, par la juste défiance où il les tient et de leur force et de leur faiblesse, et par les surprises à quoi il les expose, malgré leur vigilance et leurs généreuses résolutions.

Saint Ambroise demande pourquoi Dieu créa l'homme le dernier des créatures, et il répond que son dessein étant de le mettre au monde comme un athlète qui aurait à y combattre sans cesse, il était de sa sagesse de disposer tous les préparatifs du combat, avant que d'appeler le combattant : *Quasi athleta igitur postremus ingreditur in agonem* (Enar., I, ad Horentian.). Les créatures, dit-il, étaient autant d'ennemis qui devaient attaquer l'homme pour le corrompre par le plaisir. Ce saint docteur fait un grand dénombrement pour justifier sa pensée. Dieu voulut animer son courage, en lui montrant, dès sa création, tout ce qu'il avait à vaincre pour être fidèle à son Créateur. C'est notre endroit le plus faible, que l'inclination au plaisir ; et tous les objets qui nous environnent peuvent par là plus aisément faire brèche à notre cœur. Fussions-nous éloignés du commerce des mondains, il nous en coûterait encore bien de la contrainte et de rudes peines pour défendre notre innocence : nous suffirions à nous-mêmes pour appeler le plaisir par les désirs, par les mouvements divers de nos passions révoltées. Les solitaires se moquent du monde ; mais Dieu les préserve de s'endormir sur eux-mêmes : ils feraient bientôt une triste expérience du poids de leur penchant naturel.

On ne me persuadera jamais qu'on puisse vivre innocent au milieu des délices du siècle. Vous me permettrez, s'il vous plaît, un petit détail qui me confirme dans ce sentiment. Je sais ce qu'on en dira peut-être ; mais je sais aussi ce qu'il m'est permis de penser de ce qu'on en peut dire. Est-on assemblé pour une partie de divertissement, combien de regards tendres et touchants ? combien de légèretés étudiées ? combien de libertés criminelles ? N'y tient-on pas des

discours passionnés? N'y donne-t-on pas des louanges lascives? Et qu'est-ce que tout cela, dit saint Jérôme, sinon les premières convulsions, pour ainsi parler, d'une chasteté mourante? *Tactu, jocis, sibilis et cæteris hujusmodi, quæ solent morituræ virginitatis esse principia* (In Vita S. Hilarion). Pourquoi ces soins affectés de se parer, de se parfumer? pourquoi paraître quelquefois dans une négligence plus libre? Où tendent ces complaisances fades et outrées, ce choix prémédité de personnes, ces airs, ces manières également languissantes et animées?

C'est là, continue le même saint Père, qu'une fille mondaine usera de cent artifices pour faire remarquer les traits de beauté qu'elle croit avoir; que, par un hasard étudié, elle laissera tomber les voiles qui les cachent, et que, chagrine en apparence de l'accident, elle se hâtera de couvrir ce qu'elle a bien voulu montrer; je puis bien citer les paroles que je ne dois pas traduire: *Palliolum interdum cadit, ut candidos nudet humeros: et quasi videri noluerit, celat festina quod volens detexerat* (Epist. 47). Les femmes et les filles mondaines ne gardent point toutes tant de mesures, leur pudeur n'est pas toujours si timide et si embarrassée. Le spectacle étourdit l'esprit, amollit le cœur; peu à peu la passion s'empare de l'âme et des sens, et l'on en vient à se faire une bienséance d'un sujet de honte; j'en suis réduit à déguiser ici la vérité: l'on en vient à se faire une bienséance d'un sujet de honte. Mais vous me demanderez, ajoute saint Jérôme, comment moi, solitaire autant que je le suis, et peu entendu dans l'usage du monde, je puis deviner tant de choses. *Respondebis: Unde me nosti?... Fratris hoc tui mihi narraverunt lacrimæ* (Ibid.). Hélas! les larmes de vos frères et de toute votre parenté m'ont appris ce que je dis et ce que je tais; les suites de vos délices n'éclatent que trop; coupons ce discours.

Comment défendriez-vous votre vertu? vous ne ménagez pas même votre réputation, et vous ne craignez point de vous tourner en ridicule pour contenter votre acharnement au plaisir. En quelles bassesses, en quelles extravagances (je n'ai point d'autre terme pour exprimer la vérité) ne tombe-t-on pas pour partager tous les mouvements de ce monde voluptueux? On oublie tout: mari, femme, enfants, famille, charge, affaires, on court après une jeunesse qui depuis longtemps s'est envolée; on s'efforce de la retrouver sous les rides et les cheveux blancs; on pare, on polit tant qu'on peut une vieillesse qui veut ignorer le nombre de ses années, et l'on verra quelquefois la grand-mère se composer en jeune vierge devant une troupe de petits-fils. *Præteritam juventutem in rugis anilibus poliunt: ante nepotum gregem tremantes virgunculæ componuntur* (Ep. 19). C'est encore saint Jérôme qui parle. Que conclure, mes chers auditeurs, d'un désir si pitoyable de plaire, pour n'être pas rebuté dans les plaisirs? Est-il vraisemblable qu'on ait à cœur de veiller à son innocence, pour la mettre à couvert de toute surprise, quand

on se met au-dessus des bienséances les plus grossières? Un attachement si opiniâtre aux délices ordinaires du siècle est une preuve sensible de la licence qui les accompagne et à laquelle elles accoutument la conscience.

Qu'on examine tous les divertissements et la manière dont on les prend: si l'on veut dire la vérité, on y trouvera partout la vertu blessée. C'est une chose étrange que ce que raconte saint Jérôme de lui-même; je l'ai choisi pour guide dans un sujet si délicat, et c'est un des docteurs du monde qui ait parlé avec plus de netteté et plus de justesse. Pâle et défait par ses jeûnes, couchant sur la terre dure, ne cessant de frapper un corps dont les os se tenaient à peine les uns aux autres: des images de volupté l'allaient, dit-il, troubler dans sa grotte, et il était contraint de recourir aux gémissements, aux larmes et aux cris, pour ne pas succomber à leur flatteuse impression. La conséquence qu'il tire de là, la voici: Si ceux qui ont un corps déjà froid et desséché et qui n'ont à combattre que des pensées, souffrent néanmoins de si rudes attaques, à quoi n'est pas exposée une jeune personne qui, dans un âge bouillant, avec des passions vives, une grande légèreté, peu de jugement, encore moins de christianisme, ne songe qu'à se divertir, et sans crainte, sans modération, se plonge dans les délices? *Si autem hoc sustinent qui ex eo corpore solis cogitationibus oppugnantur, quid patitur puella quæ deliciis fruitur* (Ep. 22)? La réponse n'est que trop aisée, et le respect ne me permet pas de la faire.

Saints et heureux temps, où les fidèles ne se divertissaient que pour s'animer à servir Dieu, qu'êtes-vous devenus? Il n'était pas, dit Tertullien, jusqu'aux festins, où la volupté a coutume de s'égayer plus librement, d'où ils ne sortissent défenseurs plus vigilants et plus sévères de leur chasteté: *Bibitur quantum pudicis est utile* (Apol., 39). Loin d'en sortir pour se rendre au théâtre, et se permettre ces libertés qu'une chair rassasiée ne dispute plus, ils en étaient mieux disposés à adorer Dieu et à s'unir à lui par l'oraison. Mais enfin l'on voudrait savoir (il n'est pas nécessaire de vous demander ici une attention singulière), l'on voudrait savoir, dis-je, si une personne qui fait profession de participer à tous les plaisirs mondains, visites agréables, conversations enjouées, spectacles dangereux, danses, veillées, jeux, repas, intrigues, pèche grièvement. Je vais vous proposer le cas: une femme fait quelques prières, quelques aumônes, veille assez à son domestique pour en éloigner la friponnerie et la profusion, c'est là où se terminent ses soins; fréquente quelquefois les sacrements; elle n'a point de méchant commerce; d'ailleurs toujours dans le plaisir: peut-on en douter, messieurs, que cette femme ne soit dans la voie de perdition? Le cas n'est pas fort difficile, il est aisé d'en prouver la décision.

Cette personne ne s'expose-t-elle pas à mille occasions prochaines d'offenser Dieu?

vous comprenez le point de théologie et de morale qui s'ensuit de là. Un sommeil excessif, une assiduité constante dans les assemblées, un renversement d'ordre dans les heures de la journée, un attachement opiniâtre de des personnes qui n'ont point de crainte de Dieu, un jeu passionné, une mollesse toujours vigilante, et toujours ardente pour ses aises, ne l'engagent-ils pas à manquer en toute rencontre aux devoirs de son état ? Son esprit toujours détourné de Dieu, son cœur toujours occupé de ses agréables engagements, pourrait-elle pratiquer une piété solide ? Quelles confessions, quelles communions est-elle capable de faire ? Comment goûterait-elle les vérités et les maximes de religion ? Comment rentrerait-elle dans elle-même pour faire des réflexions salutaires sur son danger et sur son éloignement de la piété chrétienne. Ces raisons, messieurs, sont-elles bonnes ?

Et combien de sujets de scandale ne donne-t-elle pas à son prochain ? il lui suffirait, pour le scandaliser, de vivre comme elle vit ; mais elle le scandalise encore, tantôt se déclarant ouvertement ennemie des sermons, tantôt raillant sur la dévotion et sur les dévots, tantôt s'étudiant à insinuer de fausses maximes dans de jeunes esprits, pour se faire suivre dans le monde, tantôt rallumant la passion des personnes qu'un dégoût secret et la grâce rappelaient à leur devoir. Du reste, sans piété dans son domestique, sans christianisme dans sa conduite, sans souci pour son salut. Si cette personne, mes chers auditeurs, n'est pas en état de péché, et par la mauvaise disposition où elle est à l'égard des choses divines, et par la mauvaise édification qu'elle donne, et par une incapacité volontaire et habituelle de s'appliquer à sa sanctification, et par le danger continuels où elle se jette d'offenser Dieu en diverses manières ; si cette personne, dis-je, n'est pas en état de péché, je ne sais plus ce que c'est que péché, que vertu, que religion. Peut-être dans ses plaisirs réparerait-elle l'innocence qu'elle y a perdue : la proposition est absurde, il faut pourtant l'examiner.

Premièrement, c'est un premier principe en matière de pénitence, que si l'on veut satisfaire à Dieu pour une faute, il faut commencer par retrancher l'occasion de cette même faute. Ce serait se moquer de lui, que de lui demander pardon, et en même temps prétendre demeurer dans l'engagement qui l'a irrité : donc, la première démarche du pénitent doit l'éloigner du plaisir qui l'a rendu criminel. La douleur qui ne le soumettra pas à ce devoir, est une douleur illusoire, téméraire, criminelle. Comment accorderez-vous ce principe avec la vie voluptueuse de ces personnes mondaines dont la pénitence même n'interrompt point les plaisirs, ou qu'elle n'interrompt que pour les renouer ? Le triste jour de la confession ne sert qu'à les leur faire souhaiter, et qu'à les y replonger avec plus d'ardeur. Est-ce donc qu'on apaise Dieu par

l'intrigue, par le jeu, par la danse, par la comédie, par la bonne chère, par une dissipation générale des sens et de l'esprit ? Etrange théologie que celle-ci, qui voudrait accommoder une vie païenne avec les sacrements de l'Eglise et les sentiments d'un cœur brisé de douleur !

En second lieu, je veux que les divertissements n'aient point été la source des péchés qu'on a à pleurer ; peut-on pleurer ses péchés et se divertir avec messéance, avec dissolution ? Il faudrait avoir perdu toute idée de Divinité et de christianisme pour le penser. Ceux qui ont eu le bonheur de ne pas offenser Dieu peuvent prendre quelque plaisir, disait un saint homme : les plaisirs ne sauraient être pour moi qui ai péché : *Ista felicitibus, ego in Dominum deliqui*. Oh ! qu'on est bien éloigné de songer aux délices mondaines, quand on est percé du regret de ses péchés ! Cet amour du plaisir ne laisse pas même au pécheur le temps de penser à ses désordres. Un cavalier après les fatigues et les périls d'une campagne, devrait songer, s'il lui restait quelque teinture de piété, à expier les crimes de plusieurs mois, à remercier Dieu d'une vie qu'il lui a conservée avec tant de bonté ; le cavalier n'est pas de retour, qu'il pense à renouer ses anciens commerces et à en nouer de nouveaux ; il se délasse dans le sein de la volupté ; c'est là sa reconnaissance envers Dieu, c'est là toute sa pénitence. Un magistrat embarrassé, responsable des suites de sa négligence et de ses égards injustes, devrait, dans son loisir, en examiner le détail pour le réparer ; alors même il court au plaisir dont il est affamé, peu lui importe de dédommager la justice, pourvu qu'il dédommage la volupté. Un artisan, qui trompe peut-être autant qu'il travaille durant la semaine, attend avec impatience le dimanche comme un jour destiné à ses excès ; s'il passe à se divertir les jours singulièrement réservés aux exercices de piété, quel temps donnera-t-il aux besoins de sa conscience ?

Pour ces personnes du grand monde, elles ne mettent pas de distinction dans les jours et dans les semaines ; uniquement attachées à satisfaire leur oisiveté et leur mollesse, elles ne changent d'occupation qu'en changeant de plaisir. Un nouveau venu qui paraîtra dans l'assemblée, une inclination nouvelle, un raffinement de mode, la naissance d'une intrigue imprévue, semblables événements font toute la variété de leur train de vie ; mais c'est toujours le même luxe, le même jeu, la même indifférence pour les choses saintes, les mêmes profanations des lieux saints. Voyez-vous dans ces gens-là la moindre trace de douleur, la moindre disposition à apaiser la colère de Dieu ? La volupté les suit jusqu'aux pieds des autels. Quel dessein, quelle compagnie les y amène. En quelle disposition assistent-elles au sacrifice auguste et redoutable de la messe ? et leurs moments de christianisme ne servent, après tout, qu'à donner plus de pointe aux divertissements qui se préparent, et

n'aboutissent qu'à quelques apparences de modestie que garantissent des vêtements négligés. Vous ne sauriez vous imaginer, messieurs, les sentiments étranges qu'ont tels fidèles sur les jugements de Dieu et sur leur salut. Non, vous ne sauriez les imaginer. A peine savent-ils leur croyance; cette parole vous surprend, je dis vrai pourtant; tant de probité, tant de docture, tant de réputation qu'il vous plaira, à peine savent-ils leur croyance. Les maximes les plus communes de la religion sont pour eux une science barbare; ils rient, ils brillent, ils jouent, et sous ce teint fleuri et enjoué, ils traînent une âme fermée aux lumières des enfants de Dieu.

Ils vont cependant assez souvent à confesse, me direz-vous : je le sais, je le vois, et c'est cela même qui m'effraie. Pitoyable, injuste, cruelle absolution que leur donne un confesseur ou négligent, ou ignorant, ou intéressé. Car enfin une seule confession devrait leur suffire pour renoncer à pareils excès. Bien des personnes que le monde ne rebute pas, ni ne force point de s'éloigner de ses délices, avouent tous les jours qu'on ne saurait y être engagé et travailler à son salut; et vous, qui voulez vous divertir, je vous défie de me dire que vous espérez sagement de vous sauver parmi vos divertissements. Vites-vous jamais qui que ce soit qui, après une résolution sincère de servir Dieu, n'ait commencé à l'accomplir en faisant un éternel divorce avec les sociétés et les mouvements ordinaires du siècle? Vous savez quels motifs vous y retiennent : vous savez quels dérèglements vous avez à vous y reprocher. Or, détestait-on jamais ses péchés comme l'on doit, si jamais on n'a coupé chemin au péché jusque dans sa source? Un léger retour sur vous-mêmes vous instruira de ce que je souhaite que vous vous pénétriez.

Vous demande-t-on trop, mon cher auditeur, lorsque, pour vous retirer de la voie de perdition, l'on vous demande que vous vous en teniez aux bienséances chrétiennes dans les plaisirs, et que vous imitiez dans votre état ceux qui savent soutenir les engagements d'un monde réglé, sans se rien permettre de ce que la loi de Dieu défend? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras* (IV Reg., V). Vous êtes dans un état plus pitoyable que Naaman; vos péchés vous rendent hideux aux yeux de Dieu que vous offensez, aux yeux des hommes mêmes que vous scandalisez; obéissez au prophète, suivez les conseils, les ordres de ce confesseur qui veut vous guérir. Il est des maux dont le remède ne saurait trop coûter; le vôtre est naturellement incurable. L'on exige de vous que, pour guérir, vous renonciez à des plaisirs par quoi votre guérison devient toujours plus difficile; plaisirs qui, d'ailleurs, vous fatiguent, vous exposent à des ennuis accablants, à des retours cruels, à des chagrins insupportables; plaisirs qui vous dégoutent enfin, qui vous font languir, et que vous ne continuez que par un égarement incurable : *Et si rem grandem dixisset tibi*

propheta, certe facere debueras. Vous demande-t-on des rigueurs extrêmes contre vous-même, des jeûnes et des macérations? si ces peines étaient nécessaires pour votre salut, il faudrait vous y soumettre, et vous n'auriez rien à répliquer, lorsqu'on viendrait à vous les proposer. S'agit-il de si peu, quand il s'agit d'obtenir le pardon de vos péchés et de sortir de l'occasion d'y retomber? A quel état en êtes-vous, si vous refusez même de pénétrer et votre danger et vos désordres?

Vous rentreriez dans la bonne voie, si vous vouliez faire attention seulement aux maux temporels que les divertissements du siècle traînent après eux. Combien de personnes déshonorées par ces liaisons suspectes? combien de mariages malheureux par cette licence mondaine? combien de gens abîmés pour fournir aux frais de tant de délices? Et votre expérience vous apprend plus que cela. Que devez-vous penser de cette personne qui vous retient auprès d'elle malgré vous, et qui vous arrête dans ces sociétés de plaisir? Vous lui avez demandé plusieurs fois peut-être, et les larmes aux yeux, la liberté d'un cœur qui se sent fait pour Dieu seul, et qui voudrait se donner à lui; vous vous êtes jeté à ses genoux en la conjurant de vous permettre une séparation qui doit sauver votre honneur et vous disposer à sauver votre âme. En vain vous avez prié, pleuré, importuné; il faut être esclave, il faut vous perdre : quels sentiments devez-vous avoir de ce tyran cruel et impitoyable? Si vous êtes déterminés à tout risquer, je ne songe plus à vous arracher des cercles, des spectacles et des intrigues; continuez vos jeux, toutes les dépenses, tous les excès de votre mollesse.

Mais vous qui faites profession d'honnêteté et de politesse, vous qui vous faites un juste honneur d'avoir de l'équité et de la droiture, croyez-vous de pouvoir abandonner Dieu si lâchement pour vous plonger dans une volupté qui étouffe en votre âme jusqu'à l'idée de sa grandeur, de sa miséricorde et de sa justice? Jésus-Christ est votre chef; vous combattez sous ses étendards, et vous devriez, avec l'Apôtre, vous glorifier uniquement de sa croix, vous devriez vous interroger souvent, comme saint Jérôme, sur la part que vous prenez à ses souffrances : *Quotam partem angustiarum perpessus sum qui cruci milito* (Ep. 99)? Créé pour servir Dieu, racheté par votre Sauveur Jésus-Christ, engagé par votre caractère de fidèle à suivre l'enseigne de la croix, n'importe, vous voulez être au monde et vous divertir. Ah! chaînes infâmes que la volupté noue avec tant d'injustice et tant d'audace, ne vous rompra-t-on jamais? divertissements profanes et scandaleux, maudites délices, sources détestables de tant de désordres, régnez-vous toujours? plaisirs chastes, plaisirs innocents, ne goûtera-t-on jamais vos attraits?

Quel sujet et de confusion et de douleur pour nous, chrétiens, de voir une partie du

christianisme, je le dis à regret, de voir la plus noble partie du christianisme occupée à se divertir comme les ennemis de Dieu et de l'Eglise! Quel honneur cette brave noblesse, qui a le cœur si grand, des inclinations si généreuses, des manières si droites et si aimables, ne ferait-elle pas à l'Evangile? Tant de dames, d'ailleurs, si bien disposées à la pratique des bonnes œuvres, capables de sentiments si raisonnables et si chrétiens, quelle gloire ne donneraient-elles pas à Jésus-Christ. Ces gens de robe pleins d'esprit et de lumières, équitables, désintéressés, avec quel éclat ne soutiendraient-ils pas le christianisme, s'ils réglaient leurs divertissements par les sentiments de leur religion? Il ne faut pas attendre d'eux cette marque de piété et de zèle, tandis que vous les possédez, indigne et criminelle volupté!

Divertissez-vous, chrétiens, je vous ai assuré en commençant ce discours, et je vous assure en le finissant, que je n'ai pas la pensée de vous interdire tout divertissement, mais divertissez-vous en chrétiens. Au lieu que vos premières vues vous proposent votre plaisir, examinez avant toutes choses votre devoir; le genre de vie que vous menez ne peut pas toujours durer; il faudra souffrir après vous être réjouis; malheur à vous si vous ne songez qu'à rire! *Væ vobis qui ride-tis!* La mort vous enlèvera plutôt que vous ne pensez du milieu de vos délices; n'attendez pas qu'elle les termine malgré vous, vous en connaissez l'abus, vous en sentez les remords. Dussiez-vous vous sauver dans la retraite, dans les larmes, dans les rigueurs de la plus austère pénitence : *Beati qui nunc flent*, vous êtes heureux, si vous vous sauvez; en effet, aux délices de la vertu succéderont les délices du paradis, que je vous souhaite, etc.

SERMON XLII.

Sur la crainte de se distinguer dans le monde par une vie régulière.

Miserunt Judei ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean, pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous ? (S. Jean, ch. I.)

Il ne faut pas douter, messieurs, comme l'a remarqué un saint Père, que les Juifs ne fussent extrêmement choqués du genre de vie que menait Jean dans le désert. Sur le bruit de sa pénitence et de ses prédications : Ce nouveau venu, disaient-ils, ferait bien mieux s'il vivait comme les autres; que prétend-il avec son abstinence et ses vêtements de peaux ? notre loi n'est-elle pas bonne ? et lui prendrait-il envie de la réformer ? nous savons notre religion aussi bien que lui ; le commerce ordinaire du monde, il ne l'entend point aussi bien que nous. Voilà-t-il pas un homme extraordinaire pour mépriser ainsi notre synagogue ? C'est bien à lui à condamner par sa conduite la conduite de tant d'honnêtes gens ; sachons qui est ce réformateur si singulier. Vous entendez ce langage, messieurs. Les Juifs voulaient dire ce que l'on dit encore aujourd'hui : qu'il faut

vivre comme l'on vit, qu'il faut vivre avec les gens. Examinons cette maxime dans ce discours.

Le grand saint Basile a dit qu'il n'y a que des insensés qui offensent Dieu ; parce que pour pécher, il faut combattre toutes les lumières en quoi consiste la véritable sagesse : *Omne enim peccatum per stultitiam fit* (in Ps., XXXVII). Mais si tout péché est folie, quel égarement d'esprit sera-ce de se prescrire des maximes de vie qui sont nécessairement une source féconde de crimes ? N'est-ce pas renoncer absolument à la raison ? C'est, néanmoins, ce que font ces personnes qui n'apportent pas d'autre excuse de leur mauvaise conduite, sinon, qu'il faut suivre le train commun ; raisonnement ordinaire de ceux qui aiment le monde. Ils sont tout résolus à s'abandonner à leurs passions ; ils ne veulent point être gênés par la crainte des jugements de Dieu ; et sous prétexte qu'ils se trouvent engagés parmi des personnes qui se livrent à leurs inclinations déréglées, c'est une bonne raison pour eux de faire le mal, parce que les autres le font. L'on vit de la manière, disent-ils, c'est de la manière qu'il faut vivre. L'on serait trop aisément remarqué si l'on s'éloignait de la route ordinaire ; il est bien difficile de ne pas suivre l'impression du torrent : comment se séparer de la foule qui nous entraîne ? Et après tout, c'est une nécessité de traiter avec le monde, quel moyen d'agir toujours en étranger ? Il n'y a presque pas de remède ; il faut vivre comme les gens vivent.

Pour faire mieux comprendre ce que vous entendez par cette expression, ajoutez, mon cher auditeur, qu'il faut se damner avec les gens qui se damnent ; car c'est là le sens le plus naturel de vos paroles. Vous ne serez pas fâché que j'entreprenne ce discours pour vous empêcher de tomber dans l'abîme où vous courez. Vous dites qu'il faut vivre avec les gens ; j'oppose deux maximes à la vôtre : la première, il faut vivre avec les gens qui vivent bien ; la seconde, il faut bien vivre avec les gens mêmes qui vivent mal. Je suis assuré que vous avouez déjà que j'ai la vérité de mon côté ; mais j'espère de vous en convaincre en vous expliquant ces deux pensées dans les deux parties de cet entretien ; il faut vivre avec les gens qui vivent bien ; il faut bien vivre avec les gens mêmes qui vivent mal. Demandons l'assistance de la sainte Vierge : Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, messieurs, qu'une personne engagée dans le monde doit trouver plus de peine à mener une vie chrétienne qu'une personne solitaire, qui passe ses jours loin du bruit et dans le recueillement. Ne croyez pas que, pour vous rendre coupables, je veuille me cacher les fatigues des combats que vous avez à donner, et la difficulté des victoires que vous avez à remporter. Il n'est que trop véritable que le commerce des hommes oppose d'étranges obstacles au désir que vous auriez d'observer la loi de Dieu. Nous avons beaucoup plus de sujet de faire

en ce siècle la plainte que saint Augustin faisait dans le sien. Autrefois, disait ce docteur incomparable, les tyrans à force de tourments contraignaient les fidèles à renoncer Jésus-Christ; mais aujourd'hui la persécution a pris un autre train : d'autres tyrans ont succédé aux premiers; et ceux-ci, encore plus dangereux que les autres, enseignent ce renoncement par mille artifices, et accoutument peu à peu les fidèles à mépriser le Sauveur. Il y a quelque temps que l'idolâtrie dressait des échafauds pour pervertir les chrétiens; et présentement le christianisme même ouvre une école publique au crime et à l'infidélité : *Persecutio... illo tempore cogebat Christianos negare Christum : isto autem tempore docet Christianos negare Christum ; tunc cogebat, nunc docet*. La violence, la cruauté, la lueur attaquaient, opprimaient la foi des chrétiens durant les persécutions déclarées des empereurs idolâtres; et durant la tranquillité de l'Eglise, on combat cette même foi par des leçons étudiées, par des méthodes régulières, par des maximes débitées avec art. Les tyrans ne gardaient point de mesures pour ébranler les pauvres fidèles; et les maîtres du vice ne gardent de mesures que pour les pervertir à coup sûr : *Tunc cogebat, nunc docet*.

Quel malheur pour vous, âmes faibles, de trouver presque partout de ces persécuteurs déguisés qui vous enseignent le vice! Si le mauvais exemple qu'on vous donne était une bonne excuse des péchés que vous commettez, en quel état, en quel emploi, en quelle condition ne pourriez-vous pas dire : l'on vit de la manière, et il faut vivre comme l'on vit? Mais en premier lieu, cette excuse même dont vous tâchez de colorer vos dérèglements, fait votre condamnation. Voici comment je tourne vos armes contre vous-mêmes. Vous ne pouvez vous empêcher de mal vivre, dites-vous, parce qu'il faut vivre avec les gens : donc il faut vivre avec les gens de bien, comprenez-vous la conséquence? S'il n'est pas possible de vous sauver au milieu des compagnies ordinaires du monde, vous devez traiter avec des personnes que vous puissiez imiter sans danger; car vous devez vous sauver. Ce raisonnement n'a rien ni de faux ni d'obscur; si vous ne devez pas vous sauver, je n'ai point d'argument à vous faire.

Il ne tiendrait qu'à vous de vous éloigner de la compagnie de ceux qui font durer les dérèglements du siècle, afin de vous éloigner aussi de leur conduite. Aux bienséances près à quoi votre état vous soumet, rien ne vous assujettit à ces liaisons qui vous rendent les imitateurs des personnes qui vous scandalisent. Puisque, de votre aveu, vous ne pouvez vous défendre d'être méchants, lorsque vous vous mêlez avec les méchants, prenez le parti de ne pas vous unir à eux. Mais je ne veux point encore vous presser là-dessus : je veux m'en tenir à ce que vous confessez de bonne foi; vous ne pouvez être chrétiens dans votre procédé si vous faites comme les autres, donc vous ne devez pas

faire ce qu'ils font; car enfin leur mauvais exemple ne justifie pas vos mauvaises actions : et vous êtes indispensablement obligés de mener une vie chrétienne; et la même difficulté que vous alléguiez pour prétexte de votre vie mondaine découvre évidemment l'injustice de votre procédé : il n'est pas nécessaire de le dire.

Qui ne voit, mon cher auditeur, que si vous voulez vivre comme les gens vivent ordinairement, vous vivrez très-mal? Quel genre de vie pouvez-vous embrasser, où vous ne puissiez imiter de méchants exemples? Avez-vous pris engagement dans les armes? l'emportement, la violence, l'impureté, un oubli profond du salut se présentera à vous de toutes parts. Le soldat, le cavalier a-t-il coutume de penser à Dieu et à son salut, quand il est en marche, ou quand il campe? et lorsqu'il est en quartier, lui voit-on fréquenter les sacrements? Si vous avez de l'emploi dans les finances, combien pourrez-vous apprendre d'artifices pour arrêter dans vos coffres l'argent du prince ou du public; pour exiger des gens certains services, dont vous retiendrez sourdement la récompense; pour vous engraisser des dépouilles du peuple? Si le barreau vous occupe, vous serez bientôt instruit de tous les détours d'une avare chicane, de toutes ces machines qu'on peut dresser pour faire tomber dans vos mains la somme d'argent qu'une partie a amassée par les sueurs de plusieurs années.

Sans parcourir les conditions diverses des hommes, faisons un détail plus menu pour nous instruire. Dans une compagnie un peu enjouée, quelle violence ne serez-vous pas obligé de vous faire pour vous abstenir de médire, de parler d'une manière peu sage, peu honnête, de prendre des libertés meséantes? Si dans une maison qui assemble plusieurs personnes à peu près de votre âge et de votre caractère, vous voulez régler vos heures et vos occupations, pour passer chrétiennement la journée, comment le reste de la troupe s'élèvera-t-il contre vous? voilà aussitôt la raillerie, l'impudence déchaînée, pour vous tourner en ridicule. Vous ne voulez point avoir de part au commerce impur de l'ami, il faut rompre, il ne faut plus parler d'amitié. Cette jeune personne méprise la bagatelle, elle est fidèle dans ses pratiques ordinaires de dévotion, vous savez à quoi elle doit s'attendre. Sa solitude, sa réserve fera pitié à ces personnes spirituelles, agréables et enjouées, qui font toute la joie d'une ville; ces femmes qui ont un esprit d'une si grande étendue, qui ont des qualités si admirables, qui sont si adroites, si charmantes qu'elles savent engager un homme qui meurt d'envie d'être engagé, et dont elles sont la dupe, ne manqueront pas de s'en moquer.

Parlez ici à ma place, mon cher auditeur, car je ne veux vous dire aujourd'hui que ce que vous pensez vous-même mieux que moi; si pour vivre avec les gens, il faut vivre comme les gens, comment vivrez-vous?

Serez-vous dévot à l'armée ; droit, désintéressé dans les affaires ; équitable, inflexible dans l'administration de la justice ; chaste, régulier, modeste dans le commerce du monde ? Si vous parlez comme l'on parle, de quelles saletés n'empoisonnerez-vous pas vos discours ? si vous vous divertissez comme l'on se divertit, vos heures et vos jours que seront-ils autre chose qu'un tissu d'offenses de Dieu ? Si vous voulez accommoder votre dévotion à la dévotion de ce monde que vous imitez, quelle sera votre piété dans les églises, votre estime pour les choses saintes, votre zèle pour glorifier Dieu ? Si vous vous parez comme certaines personnes se parent, que deviendront votre modestie et votre pudeur ?

Je ne sais si je me trompe ; mais à juger de vos sentiments par vos regards, il me semble que vous voudriez m'interrompre, pour me dire ce que dit Moïse à Pharaon : *Quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent (Exod., VIII)* : Si nous immolons aux yeux des Egyptiens les divinités qu'ils adorent, ils nous lapideront. C'est que, pour retenir les Israélites, Pharaon voulait qu'ils fissent leurs sacrifices dans l'Egypte même. Vous dites donc, mon cher auditeur, que vous ne pouvez vous dispenser de vivre comme les gens vivent, parce que si vous ne les imitez pas, on vous lapidera ; c'est-à-dire, si vous immolez au Seigneur ces idoles abominables du monde, cette volupté, cette vanité, cet intérêt, ce jeu scandaleux, l'on vous accablera de railleries, l'on vous fera mille affronts, l'on vous tournera, si l'on peut, en ridicule. Cela est très-faux : on ne se déclare point si ouvertement contre la vertu, et il vous fâcherait bien que l'on crût qu'on ne se mettrait nullement en peine de vous ménager. Mais, quoi qu'il en soit, vous vous imaginez peut-être que je m'empresserai de vous consoler du malheur que vous dites qui vous menace ; et très-certainement je n'y songe pas. Oui, j'en veux convenir, vous serez moqué, persécuté par les personnes mondaines, si vous prenez une conduite plus chrétienne que la leur ; et de là je conclus que vous vous condamnez vous-même toujours davantage par l'excuse dont vous prétendez couvrir vos dérèglements. Le monde s'offense de votre vertu, donc vous ne devez pas vivre comme le monde. Qu'avez-vous encore à me répliquer ? Le monde n'aime pas la loi de Dieu, donc vous aimerez le monde ? Si cette conséquence vous paraissait raisonnable, il serait inutile de raisonner avec vous.

Vous nous menacez, vous nous tourmentez, disait Tertullien aux idolâtres (*Apol., XXI*), vous nous chassez d'auprès de vous comme des misérables, vous nous faites mourir comme gens indignes du jour ; mais votre injuste cruauté ne saurait nous arracher notre sainte foi. Tout déchirés, tout ensanglantés, nous élevons encore la voix, nous crions encore pour vous dire en face, que nous adorons le vrai Dieu et son Fils

Jésus-Christ : *Lacerati et cruenti vociferamur, Deum colimus per Christum*. Il n'est pas nécessaire de vous dire, messieurs, à quoi vous engage ce raisonnement des premiers fidèles. Ils étaient contraints de vivre parmi les ennemis de Dieu, et ils étaient l'objet de leur haine et de leur horreur, parce qu'ils ne voulaient pas être les imitateurs de leurs abominations ; ils souffraient des maux incroyables ; ils perdaient la vie ; et l'exil, les prisons, les fers, les échafauds, les tourments, la mort, toutes leurs peines ne servaient qu'à leur ouvrir la bouche, pour s'écrier nous adorons Dieu, nous adorons son Fils Jésus-Christ : *Lacerati et cruenti vociferamur, Deum colimus per Christum*. Nous voyons vos gibets dressés, nous voyons vos cachots ouverts, nous voyons vos glaives brillants et acérés, et toute votre fureur ne nous empêchera pas de rendre nos hommages au Dieu unique et véritable.* Jugez là-dessus de ce que vous avez à dire à votre monde.

Mais je veux, mon cher auditeur, je veux en user envers vous avec toute l'honnêteté, la douceur que mon ministère me permet ; je me repens de n'avoir pas voulu écouter votre plainte ; vous avez bien raison de dire que les coutumes, les manières, les exemples des gens vous imposent une espèce de nécessité de vivre comme l'on vit ; qu'il faut faire de plus grands efforts que je ne pense, pour nous tirer du milieu d'une foule qui nous presse et nous entraîne. Permettez que j'expose moi-même vos raisons ; mais puisque j'entre dans vos sentiments, ne me refusez pas d'entrer dans les miens. Je prétends que tout ce que vous alléguiez de plus fort pour votre défense soit une seconde preuve très-forte aussi, très-convaincante de la fausseté de cette maxime que je combats ; car plus vous trouvez de peine à ne pas vivre comme les gens, plus vous en devez prendre pour ne pas vivre en effet comme ils vivent ; je le répète, plus vous trouvez de peine à ne pas vivre comme les gens, plus aussi vous devez prendre de peine pour ne pas vivre comme eux. Vous reconnaissez que vous faites mal, en vous conformant aux manières des personnes qui vous environnent ; et cet aveu devrait vous suffire, pour vous obliger à vous conduire tout autrement. Pour vous justifier en quelque manière, vous vous retranchez maintenant sur la difficulté de prendre un meilleur chemin ; et c'est cette difficulté même que j'espère qui vous convaincra de votre tort ; voyons qui de vous ou de moi aura la raison de son côté.

La raison pourquoi vous êtes peu chrétien dans votre manière de vivre, c'est que vous êtes environné de gens qui ne vivent pas chrétiennement. L'on joue en tel endroit, les personnes qui voient le monde ne peuvent manquer de s'y rendre ; l'on s'assemble en telle maison, j'y suis connu, et mon absence y serait trop remarquée, on m'y trouverait à dire. L'on peut jouer, l'on peut s'assembler, sans blesser les lois

de l'Evangile; ne me faites pas dire, je vous prie, ce que je ne pense pas, vous voyez assez où je vais. C'est la coutume, continuez-vous, d'égayer ses discours par quelque équivoque sale, par quelque raillerie sur les choses saintes et sur les personnes ecclésiastiques; si je ne tiens le même langage, personne ne voudra de moi dans les compagnies; l'on fait une pauvre figure en conversation, si l'on ne soutient l'enjouement sur le même ton. N'avez-vous, mon cher auditeur, que semblables choses à me dire? Je vous interromps pour vous représenter que vous vous défendriez bien mal. Dites que naturellement nous ne souhaitons rien tant que de trouver des exemples du vice, pour excuser nos fautes par les fautes de nos frères; dites que la prévention où nous sommes sur la politesse de notre siècle est un fort engagement pour nous à suivre le train commun; dites qu'on s'accoutume aisément au crime, quand on voit tant de criminels; dites qu'on ne peut se résoudre à condamner des actions que tant de gens autorisent; dites que le vice ne trouve jamais moins de résistance dans notre cœur, que lorsqu'il y entre sous des images agréables; dites que l'on s'étourdit volontiers sur des maximes qui flattent nos mauvaises inclinations; dites que, comme l'on ne peut se dispenser de traiter, de converser avec les gens, l'on se persuade volontiers qu'il faut leur ressembler, pour n'être pas rebuté, et pour réussir dans nos desseins.

Voilà, messieurs, ce que vous pourriez encore apporter pour votre justification; et je soutiens que voilà ce qui vous ôte toute espérance d'être justifiés. Car premièrement, n'est-ce pas une preuve évidente que votre conduite est mauvaise, puisque vous faites tant de raisonnements pour pouvoir croire qu'elle ne l'est pas? Vous êtes persuadés que vous ne pouvez vivre comme les gens, sans mal vivre; c'est pour cela que vous prenez tant de soin pour exagérer la force de l'exemple que vous voyez. Mais je vous demande avec saint Augustin: pouvez-vous ignorer que les personnes dont vous suivez les vestiges ne sont pas dans le bon chemin? A quoi est-ce qu'elles vous appellent? Que vous orient-elles? Que demandent-elles de vous? Le voici: *Amate mecum illum pantomimum: amate mecum illam turpitudinem; clamat ille in populo ut ametur cum illo turpitude* (in *Psalm. XXXIII, conc. 2*). Aimez comme moi ce comédien, ce bouffon, aimez cette messéance, cette liberté impure; n'entendez-vous pas ce langage? vous ne l'entendez que trop. Quoi donc! vous avouez que ceux que vous imitez sont méchants, et vous les imitez? Un mauvais exemple reconnu pour mauvais doit perdre toute sa force dans un esprit bien fait; et je suis surpris qu'il fasse la moindre impression sur vous; si cela ne me surprenait, pour qui vous prendrais-je, mon cher auditeur? Cet homme d'affaires vous dit: apprenez de moi l'usure, le larcin, l'injustice; ce jeune cavalier vous dit: apprenez de moi à entretenir

une volupté débordée, à perdre tout sentiment de Dieu; cette femme vous dit: apprenez de moi à exposer votre pudeur, à satisfaire votre vanité, à abandonner vos enfants et vos domestiques, à souffrir une infâme cajolerie. Que répondrez-vous? qu'il faut vivre comme l'on vit; vous pouvez faire cette réponse; mais vous démentirez votre conscience, et cette parole vous coûtera des remords cuisants.

En second lieu, vous êtes forcé, dites-vous, de faire ce que font les autres; et vous espérez couvrir vos désordres par un prétexte de contrainte; je n'ai qu'à vous opposer ces mots de Tertullien: *Nulla necessitas excusatur, quæ potest non esse necessitas* (*Exhort. ad Cast., c. 5*): on n'excuse point une contrainte qui ne nous engage qu'autant que nous voulons. Qui vous oblige de regarder les méchants comme les modèles sur lesquels vous devez vous former? Comment osez-vous dire que vous êtes contraint de les imiter? Il ne tenait qu'à vous de vous proposer les gens de bien pour exemples: la pratique du vice n'est-elle pas de votre choix comme la pratique de la vertu? C'est une nécessité de vivre de la manière; ah! je vous prie, ne traitez point de nécessaire une chose qui dépend absolument de vous. Bien loin de nouer amitié avec des personnes mondaines; loin de prendre part à leurs intrigues, d'entrer dans leurs sentiments et dans leur commerce, de vous associer avec elles pour faire durer un jeu maudit; vous pouviez renoncer à leur conversation, beaucoup plus à leur confidence, comme font tant d'hommes et tant de femmes qui veulent vivre chrétiennement; vous pouviez n'avoir de rapport avec elles, qu'autant que la société civile et la loi de Dieu exigent que vous en ayez. Et vous deviez concevoir une grande horreur de leur conduite, puisqu'elle blesse l'Evangile; et vous deviez professer des maximes tout à fait opposées aux leurs, puisque les leurs sont contraires à celles de Jésus-Christ: *Nulla necessitas excusatur quæ potest non esse necessitas*.

Vous êtes contraint d'imiter les méchants quand il s'agit de votre salut; je vous prouve évidemment que vous n'y êtes pas contraint. Dans vos affaires temporelles, êtes-vous forcé d'en user comme ceux qui ont abîmé leurs maisons par leur mauvaise conduite? Direz-vous que, parce qu'un tel s'est ruiné par son peu de sagesse, vous ne pouvez vous empêcher de vous jeter vous-même dans la pauvreté. Si vous connaissiez un homme capable de renverser les desseins les mieux concertés, sera-ce cet homme que vous choisirez pour votre associé? si vous avez lieu de craindre que ce seigneur ne tombe pour toujours dans la disgrâce du prince; sera-ce ce seigneur dont vous rechercherez la protection, et que vous voudrez qui soit votre appui? Ne m'obligez pas à vous dire toutes les mesures basses que vous prenez, quand il est question d'un méprisable intérêt. Il s'en faut bien que ceux qui sont moins propres pour vous enseigner

l'art de vous établir, ou pour contribuer à votre établissement, soient l'objet de vos regards, de votre attachement, de votre imitation. Vous n'êtes donc forcé de suivre de méchants exemples, que lorsqu'il faudrait obéir à Dieu. Oh ! la proposition digne d'un fidèle qui peut être, qui doit être naturellement ou heureux ou malheureux ! Je sens ici le respect qui m'arrête, mon cher auditeur, car je devrais vous charger de confusion par mes reproches : *Nulla necessitas excusatur quæ potest non esse necessitas.*

Enfin je vous condamne par un mot de saint Jérôme. Ce troisième coup doit renverser toutes les vaines machines que vous tâchez d'élever pour votre défense. Rien de plus fort qu'un mauvais exemple pour vous entraîner, cela est certain ; rien de plus engageant que des manières établies par la plus grande partie du monde et surtout par ces personnes qui passent pour bien entendre le bel usage des choses ; qui savent vivre et s'accommoder en toute rencontre aux temps et aux gens ; cela est encore véritable. Mais puisque vous connaissez le danger, puisque vous n'ignorez pas le mal d'autrui, vous devez profiter de cette connaissance pour votre avantage : *Aliorum vulnus nostra sit cautio* (Épist. 10, ad Furiam). Le malheur des autres doit faire notre sûreté. J'aurais pitié de vous, si un accident imprévu vous engageait dans une méchante compagnie, dans une action criminelle ; si l'ennemi de votre salut vous surprenait lorsque vous êtes hors de défense, sans soupçon, sans crainte, sans prévoyance ; si vous vous attachiez au monde, avant que d'avoir l'idée de ce qui s'y passe, je ne pourrais pas alors vous refuser ma compassion.

Mais, messieurs, comment défendre vos dérèglements par la facilité que vous trouvez dans le monde de les commettre ? Vous faites vous-mêmes un grand détail des périls qui vous environnent ; vous avez remarqué fort exactement les occasions de crime qui se présentent à vous de toutes parts ; vous comprenez parfaitement bien ce que sont tous ces agréments que vous affectez ; ce que c'est qu'on appelle tour du bâton dans les affaires. Vous distinguez sans vous tromper les ornements de la propreté et de la bienséance, d'avec les atours de la vanité et de la volupté ; vous ne confondez nullement les railleries honnêtes, avec les médisances, les médiances et les calomnies ; vous parlez fort juste sur un jeu qui fait une récréation de nécessité et de complaisance, et sur un jeu qui fait une occupation ordinaire incompatible avec des devoirs indispensables. Enfin vous connaissez le monde ; il vous est à charge ce monde, il vous ennuie bien des fois ; vous êtes assez souvent insupportables à vous-mêmes par l'étude de ces plaisirs que vous ne savez comment enchaîner pour ne pas languir ; vos amis s'y perdent dans le monde ; les personnes de votre connaissance s'y damnent, vous le savez : *Aliorum vulnus nostra sit cautio.* Sauvez-vous donc loin de ce monde gâté et corrompu ; courez donc dans la compagnie

des gens de bien ; frémittez de peur quand vous êtes obligés de traiter avec des gens qui vous sont suspects par tant d'endroits ; tâchez donc de copier dans votre état la personne qui s'y comporte plus chrétiennement. Vous, homme de guerre, étudiez les actions de ce cavalier, qui s'acquitte si fidèlement de tous ses devoirs ; qui règle ses dévotions sans faste, sans détour, sans déguisement ; mais qui perdrait plutôt la vie que d'offenser Dieu. Vous, homme de robe, marchez sur les pas de ce magistrat, qui montre une droiture si inflexible, un désintéressement si glorieux à Dieu et au Prince, un amour si sincère du bonheur public et de l'avantage des particuliers ; vous, négociant, imitez le marchand qui songe plus à se sanctifier qu'à s'enrichir, qui a tant d'horreur de tous les gains qu'il pourrait faire aux dépens de sa conscience ; vous, femme, vous manque-t-il des exemples d'une piété sage et solide ? examinez la conduite de cette dame, de cette demoiselle, de cette veuve qui sait mépriser la bagatelle, soutenir avec tant de dignité sa modestie et sa pudeur, fuir avec tant de courage ce qui sent un enjouement mondain et la dissolution.

Il n'est point de condition où, grâce à Jésus-Christ, il ne se présente à vous des personnes véritablement chrétiennes, lesquelles vous instruisent par leurs actions de la conduite que vous avez à tenir ; il y en a dans tous les états ; il y en a dans les rangs les plus considérables qui doivent vous toucher encore plus sensiblement que les autres. Pourquoi vous attachez-vous à imiter ceux que vous condamnez vous-mêmes ? Car je veux bien m'en tenir à ce que vous en pensez, lorsque le bruit de l'assemblée et les agréments de l'intrigue n'étourdissent plus votre raison. Mais la plus grande partie du monde est composée de ces gens-là et s'éloigner d'eux, c'est s'attirer leurs mépris et leurs outrages : toutes les fois que vous me faites cette objection, mon cher auditeur, j'ai peine à modérer l'indignation qu'elle m'inspire ; et je ne puis pas vous en montrer toute l'absurdité, toute l'injustice, parce que mon dessein ne me permet pas de vous entretenir du respect humain ; je me contente de vous proposer ces paroles de saint Grégoire de Nazianze, pour vous soutenir contre une crainte si indigne de votre caractère et si injurieuse à Dieu. On vous dira : vous me faites grande pitié ; j'ai honte pour vous qui voulez vous distinguer de la foule et de tant d'honnêtes gens ; ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous ? Je ne puis vous voir sans chagriner l'objet des traits de la raillerie de tant de personnes. Répondez à cela : et moi je rougis de votre honte ; car quoi de plus honteux que de se scandaliser de la vertu : *At, inquis, tuarum contumeliarum nos pudet : me vero vestri quos ob eam rem pudescat* (Orat., 27). Vous ne voudriez pas, mes chers auditeurs, perdre les yeux et la langue, parce qu'il y a des aveugles et des muets ; et parce qu'il y a des mondains sans régularité et sans piété, vous craignez d'être réguliers et

vertueux; vous ne voudriez pas mettre le feu à votre maison, parce que la maison de votre voisin brûle; et vous allumez des flammes impures dans votre cœur sous prétexte que le cœur des autres en est consumé. Voilà le juste sujet qu'on aurait de vous mépriser; l'on vous estimera malgré qu'on en ait, si vous êtes tels que vous devez être; et si l'on témoigne pour cette raison faire peu de cas de vous, portez compassion à ceux qui auront pareils sentiments; rien ne nous rend si méprisables que le mépris du bien: *At tuarum contumeliarum nos pudet; me vero vestri quos ob eam rem pudeat.* Fallût-il vous éloigner du grand monde, il faut vivre avec les gens de bien et comme les gens de bien. J'ai encore à vous montrer qu'il faut bien vivre avec les gens mêmes qui vivent mal.

SECONDE PARTIE.

Le monde est si corrompu, chrétienne compagnie, que nous ne devons pas espérer de voir régner sur la terre la seule innocence; nous serions trop heureux, si nous étions tous liés ensemble par les nœuds aimables de la vertu; il ne faut attendre ce bonheur que dans le ciel, le mélange des bons et des méchants durera jusqu'à la fin des siècles. C'est un grand sujet de douleur pour nous qu'il y doive toujours avoir des pécheurs. Mais ce qui doit nous accabler de douleur, c'est que les pécheurs rougissent si peu d'être pécheurs; que le vice soit autorisé par les actions de tant de gens; qu'il ne craigne point la lumière; que ceux qui le pratiquent ne cherchent point les ténèbres; qu'au contraire ils le répandent avec tant d'audace, qu'ils y accoutument en quelque manière les yeux et les esprits. Ah! si du moins les ennemis de Dieu appréhendaient de paraître; s'ils étaient vus avec horreur; mais le crime est si commun, qu'il n'effraie presque plus ni ses auteurs ni ses témoins.

L'on donne, l'on aime divers spectacles qui tendent la plupart à flétrir la pureté; il y a des maisons ouvertes aux excès de l'intempérance; l'on tient des assemblées où l'on enseigne, où l'on assure la marche d'une intrigue impure; on ne cache point les peintures déshonnêtes, l'on porte le scandale à la face même des autels par des regards et par des discours criminels; la médisance et l'amour animent souvent les plus brillantes compagnies; l'on s'étudie à faire éclater son peu de foi par des airs libres et affectés. Le dérèglement en est à ce point; je vous plains, mes chers auditeurs, de ce que vous êtes obligés d'entendre ce que je vais vous dire; mais plaignez-moi de ce que je suis obligé de vous le dire; le dérèglement en est à ce point, qu'un des plus grands obstacles que l'on ait à surmonter, si l'on veut être vertueux, c'est la crainte de le paraître; loin de fuir les yeux du monde, les personnes déréglées se font une espèce de gloire d'une vie qui n'est nullement chrétienne: *Peccatum suum.... prædicaverunt*, dit le prophète Isaïe, *nec absconderunt* (Isa., III, 9); ils n'ont point caché leur péché, ils l'ont même publié, ils sont devenus en quelque manière les predi-

cateurs du vice. C'est cette audace qui porte si loin la licence de nos jours, qui entraîne tant d'âmes dans le crime. On n'appréhende pas de suivre des gens qui marchent avec tant de fermeté; on s'imagine aisément de pouvoir faire sans scrupule ce que les autres font avec hardiesse. Mais, quoi qu'il en soit et du grand nombre des méchants et du peu de crainte qu'ils ont de montrer leurs vices, vous devez vivre en gens de bien au milieu d'eux.

Vous dites que vous ne sauriez vous empêcher de voir de mauvais exemples et de traiter avec les personnes qui vous les donnent: supposons que la chose va de la manière, et que vous ne pouvez faire autrement; je vous réponds: La première raison pour quoi vous êtes obligés de vivre chrétiennement parmi tant de chrétiens déréglés, c'est cela même que vous êtes sans cesse scandalisés des actions de gens qui vivent mal. Tâchez, je vous prie, de la comprendre cette raison. De tous côtés vous êtes sollicités à violer la loi de Dieu; je raisonne sur votre principe. Etrangers, indifférents, amis, parents, toutes sortes de personnes vous enseignent, dites-vous, par leur conduite, d'injustes chicanes, une vanité molle et licencieuse, une ambition insatiable, un intérêt sordide et violent, un jeu excessif, un luxe tout à fait étrange, des libertés, des manières qui marquent un grand oubli de Dieu, une extrême nonchalance dans l'affaire du salut; vous concluez de là que c'est à vous une nécessité de mener un train de vie qui est commun à tant de personnes; et moi je conclus que vous devez servir Dieu, parce que peu de gens le servent. Fidèles adorateurs du Dieu qui doit ou vous sauver ou vous damner, ai-je raison de tirer cette conséquence?

Puisque la foule des méchants chrétiens est si grande, faut-il l'augmenter encore? et si vous le pouvez, ne devriez-vous pas au contraire la diminuer? ne devriez-vous pas la dissiper tout à fait si la chose dépendait de vous? Les maximes du monde l'emportent aujourd'hui sur les maximes de l'Evangile: tant de raffinements de modes, de politesse, de civilités, tant de tours d'adresse dans la conduite des affaires, tant de sortes de plaisirs établis par la coutume et par le crédit, en un mot, la plupart des lois qu'on se fait et que l'on suit pour vivre parmi les gens, détournent les fidèles de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu. Ne déguisons pas la vérité, messieurs; songet-on jamais aux commandements et à la gloire du Seigneur, lorsque l'on convient de ces lois qu'on doit observer pour entendre et pour suivre l'usage du monde? Je ne condamne point celles qui s'accordent avec une honnêteté véritable, avec les bienséances chrétiennes; mais n'est-il pas vrai qu'ordinairement les lois que l'on prescrit et que l'on garde dans le monde, tendent à dissiper l'esprit, à sécher la dévotion, à inspirer un grand orgueil ou une grande mollesse? Je ne parle point de ce qui est visiblement criminel, de tout ce qui blesse évidemment les

obligations du christianisme. Il faut l'avouer, messieurs, à la honte des fidèles de nos jours : l'esprit de ce monde, ennemi de Dieu, règne aujourd'hui avec un scandale criant dans leurs cœurs et dans leurs manières : sous prétexte de complaisances agréables et polies, il engage les âmes dans ses fers et les enlève à Jésus-Christ. Il y a des personnes solidement vertueuses dans tous les états, je vous l'ai déjà dit ; il y a des saints dans toutes les conditions ; mais parmi les fidèles, ce ne sont pas eux qui font la foule ; la multitude s'accommode et s'asservit à la corruption du siècle.

Vous voulez donc, mon cher auditeur, vous voulez, en vivant comme l'on vit, accroître l'opprobre de l'Evangile, la honte de l'Eglise, les outrages que l'on fait à Jésus-Christ, le mépris qu'on témoigne des miséricordes et des jugements de Dieu, les persécutions que l'on suscite contre ses serviteurs, la perte des fidèles qui se damnent ? Puisque le mal est déjà si grand, vous le confessez vous-même, est-ce une bonne conséquence de vouloir l'étendre encore plus loin par l'imitation des autres ? Qu'aurait-ce été de l'Eglise, messieurs, si, durant les persécutions dont elle a été si souvent agitée, les fidèles avaient raisonné comme vous ? s'ils avaient dit qu'il fallait suivre le torrent et vivre avec les gens ? Mais à quoi bon vous interroger, si vous êtes prévenus de cette maxime ? Il est difficile que vous en pénétriez les suites : je n'attends point de réponse de vous, et je ne vous demande que votre attention. Les chrétiens, dit saint Augustin (*in Psal. XXXIV, Conc. 2*), souffraient mille insultes, parce qu'ils ne voulaient pas mener la vie des idolâtres : aussitôt qu'il en paraissait un, c'était à qui l'outragerait le plus sanglamment. Oh ! le pauvre homme, lui criait-on ! oh ! l'ignorant ! oh ! le lâche, qui n'a ni honneur, ni cœur, ni esprit ! *Ubi-cumque invenerint christianum, solent insultare, exagitare, irridere : vocare hebetem, insulsum, nullius cordis, nullius peritiae.*

D'ailleurs, en ces temps-là, chacun courait au théâtre, chacun farsait gloire de quelque commerce impudique, on se contentait de quelques apparences de religion ; c'était assez pour des idoles, c'en était même trop, on voyait partout les traces d'une conduite païenne. Les chrétiens n'avaient qu'à dire : vivons avec les gens, et dès lors c'eût été fait et de la foi et de l'Eglise de Jésus-Christ ; ils étaient, sans comparaison, en plus petit nombre que les idolâtres. Tout est chrétien aujourd'hui dans nos provinces, et alors presque tout était païen. Cette petite troupe de fidèles comment osait-elle combattre les exemples de tant de gens ? de gens qui étaient les maîtres de leur fortune et de leur vie ? de gens qui les traitaient avec des rigueurs barbares pour les forcer à vivre comme eux ? C'est que ces fidèles, si généreux et si constants, avaient du zèle pour la gloire de l'Evangile et de l'Eglise ; ils croyaient d'une foi vive les vérités du christianisme, ils étaient pénétrés de la terreur des juge-

ments de Dieu, ils voulaient gagner le ciel. Vous êtes, messieurs, convaincus aussi bien qu'eux de toutes les maximes de votre sainte religion, elle est la même que la leur ; je me persuade que vous êtes aussi tout résolus à sauver votre âme ; et vous ne sauriez nier que vous n'ayez moins d'obstacles à surmonter, plus de moyens pour faire votre salut ; cependant vous voulez vivre avec les gens et vous damner avec les gens. Dites, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne puis rien vous reprocher d'assez fort sur cette étrange résolution.

En second lieu, puisque les coutumes et les maximes du monde sont si fort répandues dans toutes sortes d'esprits, puisqu'il y a tant de personnes qui ne montrent guère de christianisme dans leur conduite, non-seulement vous devez bien vivre, de peur d'augmenter le nombre de ceux qui vivent mal, mais même vous devez prendre de là occasion de professer une vie exemplaire, de pratiquer les vertus les plus sublimes, les plus parfaites, qui conviennent à votre état. La crainte de vous abandonner à des dérèglements si communs vous doit porter à des actions grandes et héroïques : pour ne pas reculer dans la voie du ciel, vous devez vous déterminer à y avancer le plus loin que vous pourrez. Le seul désir de réparer la gloire que l'on ôte à Dieu, d'arrêter tant de gens qui courent de sang-froid en enfer, d'inspirer l'étude et l'amour de la sainteté à cette foule de chrétiens qui la méprisent, devrait suffire pour vous engager à donner au public des exemples extraordinaires d'une vie véritablement chrétienne.

Pour moi, messieurs, je ne fais pas difficulté de croire qu'il y a dans cette assemblée plusieurs personnes que Dieu a destinées peut-être pour sanctifier cette ville et cette province, si elles veulent profiter de sa grâce pour s'opposer par leur vertu au torrent d'iniquité. Il serait difficile qu'elles coupassent chemin au mal en gardant toutes ces mesures, toutes ces fausses bienséances qui blessent la loi de Dieu, quoiqu'on s'efforce de les ajuster ensemble ; en tenant je ne sais quel milieu qui ne saurait être glorieux à Dieu, qui est toujours trop honorable au démon, et qui n'est point offensant pour le monde. Oui, une langue molle et lâche serait peu propre à fermer la plaie que l'on fait au christianisme : il est besoin d'une vertu déclarée que l'on voie et dont on ne puisse pas douter. Mais quel bonheur pour vous, mon cher auditeur, si vous pouviez convertir, si vous pouviez sanctifier ceux mêmes qui ne manqueront pas de vous pervertir et de vous perdre, à moins que vous ne redoubiez votre vigilance et votre ferveur ! Ah ! si j'avais l'honneur de la connaître cette personne d'entre vous, qui doit être l'instrument de la miséricorde divine pour la sanctification de personnes qui me seront si chères, quel plaisir pour moi de pouvoir lui donner des marques de mon respect ! Mais je ne cesserais point de l'exhorter, de la solliciter, jusqu'à ce qu'elle eût entrepris ce grand ouvrage.

Ne croyez pas, je vous prie, que je veuille faire le prophète; mais je puis l'assurer, que ce gentilhomme qui s'abandonne à ses passions déréglées, vil esclave d'une volupté impure, était peut-être dans les desseins de la Providence celui sur qui elle avait jeté les yeux pour apprendre à toute la noblesse d'une ville à s'acquitter chrétiennement de tous ses devoirs. Cette dame qui entraîne tant de personnes dans les dangers du grand monde, qui ne s'occupe que d'un jeu éternel et des soins d'une vanité insupportable, hélas ! Dieu avait peut-être prévu que si elle était fidèle à ses grâces, elle arrêterait par sa piété le cours de tant de désordres qui se passent dans les compagnies et dans les plaisirs. Et vous, jeune homme, qui ne soupirez qu'après les satisfactions brutales de votre penchant, qui vivez sans prières, sans sacrements, presque sans religion, n'était-ce point vous à qui Dieu avait comme confié le salut des complices de vos crimes ? Si vous aviez pris le chemin du ciel, mille gens qui courent dans la voie de perdition se seraient mis à votre suite.

Je vous avoue encore une fois, messieurs, qu'une vertu languissante, timide, et qui voudrait encore se ménager avec le monde, serait trop faible pour l'exécution d'entreprises si glorieuses et si difficiles ; mais avouez aussi que les obstacles que votre vertu trouverait infailliblement, lui doivent servir d'aiguillon et vous obliger à la fortifier par des actions éclatantes, qui ne laissent pas douter de vos sentiments. Mettons à part les intérêts de vos frères, ne pensons qu'aux vôtres ; plus la corruption est grande dans le siècle, plus vous devez craindre pour vous-mêmes, et votre vertu doit égaler votre crainte. De mauvais exemples dont on rougit, dit saint Ambroise, ne feront pas beaucoup d'impression sur nos esprits, pour peu que nous soyons raisonnables ; mais des crimes dont on se vante, dont on fait gloire, doivent nous faire une grande peine et nous tenir dans des alarmes continuelles. La honte de paraître criminel n'excuse pas le coupable ; mais il n'est pas supportable si, loin d'en rougir, il se glorifie de l'être : *Culpam fateor : sed tolerabilior est quæ premittitur verecundia, quam quæ insolentia prædicatur* (2. Apol. David., c. 6).

Les intrigues, les commerces d'amour, les excès de l'intempérance, le mépris des choses saintes et des vertus chrétiennes, et mille autres dérèglements sont, si je l'ose dire, à la mode, et la profession naturelle de certain âge et de certain état ; on ne s'en cache point, on en tire même vanité. Jugez si vous devez vous défier de votre vertu à la vue de scandales si pressants, et peut-être encore si agréables. Le saint roi David, considérant le petit nombre des serviteurs de Dieu, le peu d'attention que l'on faisait à sa loi, et le mépris qu'on témoignait de la vérité, frémissait de crainte, et implorait avec beaucoup d'instance le secours de la miséricorde divine, de peur de périr avec la foule. O Seigneur ! s'criait-il, sauvez-moi ; il n'y a plus de saint

sur la terre ; on oublie les vérités que vous nous avez enseignées ; les enfants des hommes n'y songent plus : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus : quoniam diminute sunt veritates a filiis hominum* (Ps. XI). Nous avons bien plus de sujet que David de faire cette prière à Dieu. Si la dissolution du siècle continue de croître, comme l'on voit qu'elle augmente toujours, il faut craindre qu'on n'y perde enfin jusqu'à l'idée de la religion. Le crime s'enseigne aujourd'hui par des manières si fines et en même temps si assurées, que l'usage du monde l'introduit presque sans peine et sans résistance dans le cœur. L'on a, en apparence, tant d'honnêteté dans les liaisons qu'on noue, que jamais, ce semble, on ne dit avec moins d'injustice et de fausseté qu'il faut vivre avec les gens. Mais vous savez, mes chers auditeurs, à quoi se terminent cette délicatesse et ces liaisons de nos jours, vous le savez ; vous en pénétrez les suites mieux que moi. Les fidèles durent-ils jamais ni se tenir mieux sur leurs gardes pour leur propre défense, ni agir davantage pour la défense de leurs frères ? Et le mal ne manquera pas d'aller plus loin, si une piété ferme et généreuse ne lui oppose pas des barrières qu'il ne puisse pas franchir.

Mais quoi ! il faut donc fuir le monde ? Eh ! comment voulez-vous qu'on le fuie ? Vous avez bien peur, chrétiens, de vous éloigner de votre monde, puisqu'à peine me donnez-vous le temps de vous convaincre de la vérité, que vous vous récriez contre moi. Oui, il est vrai, je ne vous le dissimule pas, il faut fuir le monde gâté et corrompu, et, si vous ne pouvez pas vous en séparer tout à fait, Dieu vous défend de l'imiter ; et vous êtes obligés de vous munir par la prière, par la pénitence, contre les dangers auxquels il vous expose. Au reste, votre éloignement de ce monde dissolu et ennemi de Jésus-Christ, ne vous rendra point solitaires ; un nombre considérable de personnes de tout caractère savent entretenir un commerce honnête, sans partager la licence qui les scandalise. Vous trouverez encore bonne compagnie si vous professez la vertu, et vous ne passerez point toutes les heures de la journée dans un silence morne et triste ; je vous verrais moi-même avec chagrin devenir farouches en devenant vertueux.

Ce que j'exige de vous, et que vous ne pouvez pas me refuser, c'est que vous évitiez et les crimes et les dangers du siècle ; quand on ne professe pas une vie solitaire, voilà, dit saint Ambroise, ce que c'est que fuir le siècle.... *Fugientes hoc sæculum et ejus contaginem : hoc est autem fugere, abstinere a peccatis* (1. de Fug. sæc., c. 15). Je vous ai trop peu demandé, messieurs, et ce saint docteur m'apprend que la fuite du siècle vous engage à quelque chose de plus : *Et ad similitudinem et imaginem Dei formam virtutum assumere*. Ce n'est point assez de vous tenir éloignés et du péché et des occasions du péché, il faut encore orner votre âme des vertus chrétiennes, afin que vous

ressembliez au Père céleste. Les personnes mondaines portent sur leur visage et dans tout leur air je ne sais quel enjouement qui marque fort peu de réserve, fort peu de crainte de Dieu ; montrez dans votre maintien l'une pudeur, une modestie inaltérable, qui fassent entendre à tous ceux qui vous voient, qu'il faut être fidèle à Dieu et le servir. Cette jeunesse libertine ne saurait faire une partie de divertissement sans se déterminer de sang-froid à offenser Dieu. Opposez à cette licence une fermeté noble et inflexible dans votre devoir. Ces femmes sensuelles et voluptueuses ne songent qu'à contenter leurs bizarres inclinations par mille indignes artifices, qu'à unir les plaisirs par le mépris de cette piété si convenable à leur caractère : quel genre de vie ! Ne vous permettez quoi que ce soit qui ne s'accorde avec la chasteté et la vertu qui doivent faire votre gloire. L'on tient des discours messéants en conversation, l'on y médit, l'on y raille sur les choses saintes ; ah ! vous devez par votre silence, par votre froid fermer ces bouches empoisonnées, et si la prudence vous le permet, vous ne les devez point ménager : obligez-les de se taire.

Vous qui êtes les témoins des dérèglements du siècle, vous n'avez pas besoin de mes conseils, vous ne voyez que trop en quoi vous devez le combattre et le corriger. Au lieu de vivre mal, comme les méchants, faites tous vos efforts pour engager les méchants à vivre chrétiennement comme vous. Que diriez-vous à une personne qui voudrait se jeter dans la mer, parce qu'une autre y est tombée ? Vous la rencontrez qui court à perte d'haleine, vous l'arrêtez, et vous lui demandez : Où courez-vous donc ? Quelle serait votre surprise si cette personne vous répondait froidement : Vous me faites tort de me retenir ; un tel, une telle de ma connaissance, et avec qui j'avais coutume de me divertir, s'est noyé : je vais aussi me noyer. Comment, lui répartiriez-vous, vous n'avez pas d'autre raison de vous précipiter dans la mer ? Non ; je veux me perdre, parce que l'homme, la femme, que je connaissais, s'est perdu. Mais encore, ajouteriez-vous, est-ce là à vous un juste motif de vouloir être englouti dans les eaux ? Tout ce que vous voudrez ; mais je veux suivre l'exemple de cette personne, je veux me noyer, et la mer nous recevra tous les deux dans ses abîmes. Plutôt que d'approuver ce raisonnement, vous regarderiez celui qui le fait comme un insensé, comme un furieux ; et si vous ne pouviez pas seul le retenir, vous feriez venir du secours, et vous le feriez enchaîner. Maintenant, messieurs, je vous demande la différence qu'il y a entre celui qui veut pêcher, qui veut se damner, parce qu'il y en a d'autres qui pêchent et qui se damnent, et celui qui veut se noyer, parce que d'autres se sont noyés ; il n'y en a pas de différence, si non en ce point, que l'un veut se jeter dans la mer et l'autre en enfer : qui des deux est le plus insensé ?

Un peu d'humanité vous intéresserait à la

perte d'une personne qui se résoudrait à périr dans la mer, et vous obligerait à la prévenir, et le christianisme ne réveillera point votre indifférence sur le malheur de tant de personnes qui n'appréhendent pas de tomber dans les flammes éternelles de l'enfer ; vous vous unirez même à eux pour étourdir leur imprudence, et, si je puis m'exprimer ainsi, pour animer leur désespoir par le bruit de la compagnie. Si vous teniez ferme dans les devoirs d'un véritable chrétien, vous auriez la consolation et de vous sauver et de sauver encore les autres. Saint Jean Chrysostome appelle les personnes qui ont une probité solide et constante : *Civitatum fermentum* (*Hom. XLIII, in Gen.*) : le levain des villes. Il veut dire que ce sont eux qui font lever, pour ainsi parler, les bons sentiments que leurs concitoyens ont de temps en temps ; qui donnent aux méchants le goût de la piété ; qui arrêtent la contagion du vice. On ne voit pas d'abord l'effet de leurs bons exemples ; mais ce levain spirituel agira peu à peu, et l'on s'apercevra enfin qu'il a conservé, qu'il a purifié une masse gâtée de citoyens débauchés : *Civitatum fermentum*. C'est une heureuse expérience que vous avez pu remarquer vous-mêmes, qu'une vertu exemplaire abat l'audace du crime, et le force assez souvent à se cacher dans les ténèbres.

Pour vous qui voulez vous rendre inséparables de ces personnes plongées dans le tumulte, dans les plaisirs ordinaires du monde, vous vous moquerez sans doute des gens de bien qui tâchent de se sanctifier loin de vos sociétés dérégées ; vous les plaindrez de ce qu'ils se privent volontairement de vos délices. Vous ne manquerez pas de leur dire : pauvres gens, quel genre de vie menez-vous ? On ne vous voit point dans les assemblées, vous ne paraissez point aux théâtres, aux spectacles, aux académies, vos jours se passent dans la triste obscurité d'un domestique ; vous comptez, ce semble, vos pas, vos gestes et vos paroles ; rien de piquant, rien de nouveau dans vos récréations : tant de mesures gênantes émoussent la pointe des agréments du commerce, il faut vivre avec le gros du monde pour passer agréablement la journée. Tels sont les reproches que vous ferez à cet homme, à cette femme qui, craignant de se perdre, ont pris le parti de s'interdire les mouvements tumultueux de vos divertissements scandaleux ; voici la réponse qu'ils ont à vous faire : saint Ambroise l'a exprimée en ces termes : après les avoir rapportés je finirai : *His me delectari posse creditisti, his revocari ? Hæc sunt quæ ego fugi ; nec reor tuorum verborum invidiam ; fugi, nemetalia sequerentur... non enim talibus deductoribus ad Ecclesiam Dei pervenitur* (*Annot. ad Iren. sup. quibusd. cap. Ezodi*). Quoi ! vous espérez m'engager par des délices dangereuses et criminelles ? Vous vous imaginez de me faire repentir de mon choix en me présentant les fausses douceurs que vous vous vanitez de goûter ? Vous pénétrez bien peu les motifs de mon procédé ; les choses mêmes

par quoi vous prétendez m'attirer à vous, sont ce qui m'oblige à vous fuir : *Hæc sunt quæ ego fugi* : je me retire, je me renferme dans mon domestique, pour ne pas être le témoin et le complice des dérèglements de vos assemblées, de vos spectacles, de vos repas, de vos parties de jeu et de plaisir : *Fugi, neme talia sequerentur*. Je sais ce qui se passe parmi vous ; j'ai une juste idée de vos joies, et c'est la raison qui me les fait appréhender. Au reste, vous ne m'obligerez pas à déshonorer le nom de chrétien et la religion sainte que j'ai le bonheur de professer ; vous ne voulez pas rentrer en vous-mêmes pour connaître combien vous flétrissez la pureté et la gloire du christianisme ; mais je me range du parti des vrais fidèles, ce sont eux que je veux suivre et non pas vous ; je n'ai pas reçu le baptême pour vivre en païen. Jugez, parlez comme il vous plaira de ma conduite, je vous dis en face que je me moque de vos mépris, de vos railleries et de vos outrages : *Nec vereor tuorum verborum invidiam* ; je me fais un honneur de ne pas vous ressembler, et si Dieu a la bonté d'agréer ma fidélité, je défie tout votre chagrin de troubler mon contentement. Prenez vos plaisirs, gardez vos coutumes, permettez-vous toutes vos libertés : *Fugi, fugi, neme talia sequerentur* : encore une fois, je ne veux point de liaison avec vous, pour perdre tout ce que vous me présentez.

Je me persuade, mes chers auditeurs, que je viens de dire ce que vous direz vous-mêmes, s'il est question de montrer votre attachement à vos devoirs ; vous êtes trop sages, trop chrétiens pour vous unir à ces troupes licencieuses qui semblent insulter à Jésus-Christ par leur obstination à mener une vie mondaine. Oublier et son état et sa religion et son salut sous ce prétexte qu'il faut vivre comme l'on vit, votre piété m'assure que vous n'en viendrez jamais là ; ce ne sera jamais à vous une raison de vous damner, parce que les autres se damnent. Je bénis Dieu de ce que vous connaissez le monde et les mondains : ces personnes avec qui l'on vous dit qu'il faudrait vivre ne vous paraissent pas de bons guides pour aller à l'Eglise de Dieu et dans son royaume éternel : *Non enim talibus deductoribus ad Ecclesiam Dei pervenitur*. Hélas ! où vont-ils, et où iriez-vous, si vous les suiviez ? Oh ! je suis sûr que vous ne risquerez pas le ciel pour passer quelques années dans la compagnie et dans les délices de gens qui, selon toutes les apparences, le trouveront fermé à leur mort. Vous n'avez garde de renoncer à la récompense des serviteurs de Dieu, rien aussi ne vous fera renoncer à leur vertu ; car il faut vivre comme les saints sur la terre, si vous voulez vivre avec les saints dans le ciel ; je vous souhaite et leur mérite et leur gloire.

SERMON XLIII.

Sur les avantages temporels de la piété.

Facta autem die egressus ibat in desertum locum : et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum ; et detrahent illum, ne discederet ab eis.

Dès que le jour parut, il sortit et alla en un lieu désert :

des troupes de gens le vinrent chercher, et le trouverent ; et ils s'efforçoient de le retenir de peur qu'il ne les quittât (S. Luc, ch. IV).

Les caresses que les Juifs firent au Sauveur, me donnent occasion de combattre une maxime assez commune dans le monde, savoir : que la pratique de la piété combat ordinairement nos avantages temporels. Le Fils de Dieu n'avait gagné que par ses vertus cette multitude qui témoignait tant d'attachement pour sa personne ; plus d'une fois le peuple a voulu le faire roi, et, pour échapper à la royauté, il a été obligé de fuir en des lieux déserts. Tout intéressés qu'étaient les Juifs, ils ne pouvaient s'empêcher d'estimer et de vouloir récompenser son mérite, et leur intérêt même les y engageait. On est toutefois si prévenu dans le monde contre la vertu, que bien des gens la regardent comme un obstacle essentiel à un heureux établissement sur la terre.

Comme elle nous prescrit des lois sévères qui soumettent nos intérêts aux ordres de Dieu, il ne leur paraît pas possible de faire une grande fortune, et, tout ensemble, professer une grande piété. Est-il croyable, disent-ils, que ces personnes qui amassent des richesses considérables, ne blessent ni la justice ni la charité ? qu'ils ne prennent que ce qui leur vient de droit ? Comment la sincérité et la bonne foi conduiraient-elles toutes leurs entreprises ? Quoi ? la violence ne viendrait jamais à leur secours pour emporter ce que la modération ne saurait gagner, et le mensonge ne prendrait point la place de la vérité en certaines conjonctures pour agir avec succès ? Lorsqu'il est question de s'établir par quelque grand coup, on trouve trop de difficultés à franchir pour n'employer que le christianisme à les surmonter. Est-il état, est-il emploi, est-il profession, où une industrie peu religieuse ne soit nécessaire pour s'avancer ? Si chacun avait ce qui lui est dû, les hommes se surpasseraient de peu les uns les autres ; l'on vit donc dans l'opulence aux dépens des misérables et il ne faut pas être scrupuleux pour devenir grand. Je ne voudrais pas, messieurs, garantir le christianisme de tous ces gens qui font de si gros amas de biens en si peu d'années, qui passent si vite de la pauvreté à l'abondance ; leur adresse n'est que trop souvent injustice, rapine, concussion. Mais, quoi qu'il en soit, c'est là une des maximes ordinaires du monde, qu'une fortune considérable ne saurait presque suivre une véritable vertu ; et je soutiens que, selon le cours naturel des choses, les gens de bien ont plus d'avantage pour s'établir heureusement sur la terre. Je sais que les biens de ce monde sont souvent abandonnés à ceux qui les acquièrent par le crime ; je sais que Dieu châtie souvent les criminels par les biens mêmes de ce monde ; je sais qu'il exerce quelquefois la vertu des justes par la pauvreté, par l'humiliation et la douleur. Tout cela est vrai ; l'Evangile nous apprend ces vérités et je vous prie de vous souvenir que je vous les ai mises moi-même devant les yeux, afin que je ne révoque

point votre docilité en vous paraissant outrer mon sujet. Je dis néanmoins qu'il est très-faux que la piété soit un méchant moyen pour faire fortune, et j'espère de vous persuader qu'au contraire, selon les lois ordinaires de la Providence divine, les gens de bien peuvent être plus heureux sur la terre. Deux raisons fort simples feront la preuve de cette proposition et le partage de mon discours. La première : parce que les hommes s'opposent moins à la fortune d'une personne de piété; la seconde : parce que Dieu la favorise davantage. Si la piété n'est pas un obstacle à notre prospérité, même temporelle, ceux d'entre vous qui ont peine à s'élever au-dessus des choses de la terre, n'auront plus de prétexte pour se dispenser de la pratiquer. Je vous allège avec répugnance semblables raisons, messieurs, elles ne sont pas dignes de votre vertu, elles sont encore moins dignes de mon ministère; je m'y prends comme je puis pour vous faire saints; quelle que soit notre fortune, notre vie doit être chrétienne. Permettez pourtant que je vous montre que la vertu ne combat point ces intérêts méprisables que vous croyez qui la combattent elle-même. Les hommes s'opposent moins à la fortune d'une personne de piété : c'est mon premier point; Dieu la favorise davantage : c'est mon second point. Vierge sainte, ne nous refusez pas votre secours, puisqu'il s'agit de faire aimer la vertu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les grandes fortunes sont fort rares dans le monde, parce que trop de gens y aspirent; lorsque plusieurs personnes ont formé le même dessein, son exécution en devient dès là plus difficile; outre les difficultés naturelles de l'entreprise, ils s'arrêtent, ils s'embarrassent les uns les autres et les mesures diverses que chacun prend pour réussir sont un obstacle nouveau pour les autres prétendants. Dès qu'il y aura moins de personnes intéressées, il y en aura aussi plus d'heureuses. Preuve bien sensible du néant des choses terrestres : les uns montent, il faut que les autres descendent. Il n'en est pas de même des biens surnaturels; personne, mon Dieu! n'est appauvri quand il vous plaît d'enrichir vos amis; vous pouvez faire grands devant vous tout à la fois une infinité de vos serviteurs; vos faveurs ne diminuent point pour être multipliées. C'est l'intérêt, messieurs, qui inspire à tous le désir de s'avancer et qui, pour cette raison même, retient la plupart dans leur première condition et les abaisse même davantage. Croiriez-vous que cet intérêt qui allume tant de jalousie parmi les hommes, qui leur suggère tant d'artifices pour se supplanter mutuellement; le croiriez-vous, dis-je, que c'est à cet intérêt même que les gens de bien peuvent devoir leur bonheur sur la terre? Je tire en effet de cet intérêt la première preuve de ma pensée.

Il est tout visible, messieurs, qu'une personne qui n'a rien à ménager dans le dessein d'amasser du bien et de s'agrandir, se fera

souvent une route plus aisée et plus courte pour aller à son but; lorsque l'iniquité n'embarrasse pas l'ambitieux et l'avare, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur chemin la justice divine, qui renverse leurs projets et leurs mesures, ils ne tarderont peut-être pas de sortir de la poussière; une conscience qui n'est pas gênée par le crime entreprend avec audace et exécute avec rapidité. Je n'ai pas à vous désabuser sur la facilité dont un méchant homme peut devenir riche, j'en veux convenir avec vous; mais vous ne voudriez pas devoir votre opulence au mépris que vous feriez des lois divines et des lois humaines. Distinguez, je vous prie, ma pensée; nous avons ici à examiner, si la piété est aussi contraire qu'on le pense à l'heureux succès des affaires temporelles; et j'avance, en premier lieu, que les hommes sont assez souvent intéressés à lui procurer ce bonheur, même passager, qu'elle regarde avec indifférence et avec mépris.

On peut haïr la vertu qu'on ne veut pas pratiquer, parce qu'alors on la regarde comme un juge austère qui nous condamne; mais on l'aime malgré qu'on en ait, lorsqu'on espère de la faire servir selon nos vues. Or, messieurs, dans le commerce que les hommes sont obligés d'entretenir les uns avec les autres, il ne se peut pas faire que les personnes de piété ne soient fort considérées, parce qu'elles font espérer plus de service. La piété est fidèle, elle est constante, droite, généreuse, désintéressée; ce qui dépendra de ses soins promet un succès plus considérable et plus sûr. Toutes sortes de personnes, et les plus méchants même, sont contraints de faire justice aux gens de bien; ils ne se défient point d'eux, au contraire, ils trouvent dans leur parole et dans leur droiture leur plus ferme appui; ils recherchent leur alliance, leur amitié, leur société; ils les emploient volontiers, ils voudraient que tous ceux avec qui ils traitent, pratiquassent la piété. Les personnes mêmes les plus injustes et les plus avides des biens de la terre, se regardent avec une mutuelle horreur, et dans le temps qu'ils concertent un larcin et une violence, ils sont forcés de combattre avec eux-mêmes pour étouffer la haine secrète et réciproque qui trouble leur société; ils se craignent les uns les autres, et leurs précautions principales tendent à prévenir les mauvais coups qu'ils peuvent se porter. Ils honorent cependant les gens de bien, par une tranquille assurance, lorsque le commerce les oblige d'avoir avec eux quelque rapport, et il ne tiendrait pas à eux qu'ils n'eussent assez d'autorité pour faire la sûreté publique. Je prouverai mieux ma pensée par le détail.

Si dans un Etat il y a une charge importante à remplir, et que parmi ceux à qui elle peut être confiée, il s'en trouve un qui soutienne ses talents naturels par sa vertu, n'est-ce pas celui-là même sur qui le prince jettera les yeux, pour l'y élever? sûr qu'il l'exercera avec une équité et une application qui assurera le bonheur de tout le monde. *Le*

souverain ne mettra qu'un grand capitaine à la tête de ses troupes ; mais s'il peut leur donner un général d'une probité égale à sa valeur et à son habileté dans l'art de la guerre, il préférera sans doute celui-ci à tous les autres. Quand on veut que les finances et la justice soient bien administrées, on n'hésitera pas sur le choix de l'officier, s'il se présente un homme habile, qui soit tout ensemble homme de bien. Qui est-ce que le peuple verra plus volontiers son juge et son chef, qu'un magistrat d'une modération et d'une intégrité déclarées ?

Dans les affaires particulières qui font les liaisons ordinaires du commerce des hommes, on a les mêmes égards pour la piété. Le cavalier qui sera plus tôt avancé dans le service, si les choses se font dans leur ordre naturel, ce sera le cavalier qui, brave d'ailleurs, fait paraître plus de conduite et plus de christianisme ; le bénéficiaire qui sera reçu avec plus de joie dans un corps réglé, ce sera celui qui peut l'honorer davantage par sa régularité. Il n'est personne qui ne souhaite d'avoir un héritier sage et chrétien. Un maître violent même et débauché, se reposera plus volontiers sur un domestique qui craint Dieu, et il augmentera ses gages pour le retenir à son service. Si vous connaissez un artisan fidèle, exact, sûr, attaché à son devoir, ce sera cet artisan à qui vous confierez les ouvrages qui dépendent de son art. Les parents les moins religieux tâchent de trouver à leurs enfants des époux qui n'aient pas de mauvaises inclinations et des habitudes vicieuses ; et les jeunes gens les plus libertins ne voudront point pour femme une fille immodeste et éventée. Ces mères peu chrétiennes qui permettent, qui veulent que leurs filles reçoivent le monde, qu'elles écoutent des flatteries équivoques, qu'elles acceptent des présents suspects, qu'elles répondent à la cajolerie ; ces mères, dis-je, s'y prennent fort mal pour marier ces pauvres filles ; qui serait l'étourdi qui en voudrait ? L'étourdi l'épousera peut-être par libertinage, et par libertinage il la quittera après l'avoir épousée. Non, il n'y a pas apparence que ces filles, qu'une escorte brillante ne quitte point, trouvent jamais de mari. Les gens qui n'ont pas de vertu se plaisent avec leurs semblables pour se divertir, pour faire la débauche ; mais ce n'est point eux en qui ils mettent leur confiance, ils se donnent bien de garde de leur abandonner leurs biens, leurs secrets, leurs intérêts et ce qu'ils ont de plus précieux.

Vous voyez, chrétienne compagnie, quels égards les personnes les moins régulières sont obligées d'avoir pour la vertu. Mais outre cet intérêt dont je viens de vous parler, elles en ont un autre qui les porte à en user de cette manière ; c'est que si l'on se déclarait contre la vertu, l'on s'attirerait toute la terre sur les bras. Si vous persécutiez un homme de bien, que ne dirait-on pas de vous ? et combien vous haïrait-on ? On imputerait votre violence à une envie, à une haine maligne, et chacun vous regarderait comme

un monstre de qui il faut tout appréhender. De sorte que la vertu est protégée, aimée, honorée, non-seulement à cause des avantages qu'on trouve en traitant avec ceux qui la pratiquent, mais encore à cause des maux qu'on se procurerait, si l'on venait à la maltraiter. Ces persécuteurs insolents de la probité sont ordinairement abandonnés de toute une parenté, de toute une ville, personne n'ose entrer dans leurs intérêts, crainte de partager leur infamie et leur malheur. On les regarde comme gens qui se mettent, quand il plaît à leur passion, au-dessus de toute considération, et qui n'épargneront pas leur propre sang, si un caprice brutal les porte à n'en être pas touchés. Si l'on ne rompt pas ouvertement avec eux, c'est par la seule crainte qu'on a de tourner contre soi-même leur emportement et leur perfidie ; mais l'on rougirait de prendre leur parti, et de se donner quelque mouvement éclatant pour leur défense.

Il est assez rare qu'une personne d'une véritable piété ait des ennemis ; et s'il se trouve des gens assez déraisonnables pour la haïr, on ne voit guère qu'ils osent se déclarer contre elle, sans un prétexte feint et imaginé dont il est aisé de découvrir la fausseté. La vertu est presque toujours à l'abri de toutes ces défiances, de ces soupçons, de ces pièges, de ces mouvements, de ces intrigues qui rendent la vie des méchants chrétiens si amère, si insupportable. Une probité reconnue est une grande avance pour la conclusion d'une affaire ; on ne chicane point tant des gens de bien, on ne leur fait pas querelle pour rien, on craint de troubler leur tranquillité, et l'on est ravi de se lier à eux pour son repos. L'on connaît même les vrais gens de bien, lorsqu'il s'agit de l'intérêt : leur droiture, leur bonne foi, font sentir la vertu qui les anime, un faux dévot ne sera point si net, si désintéressé dans son procédé. Des gens de tout caractère regardent un fripon avec horreur.

Je ne prétends pas, messieurs, je vous le répète, je ne prétends pas vous engager à aimer la vertu par ces motifs bas et lâches d'un intérêt passager ; non, je vous honore trop pour croire que vous ayez besoin d'être prêchés de cette manière, et je ne voudrais pas faire ce tort à la vertu. Il me suffit de vous convaincre que la vertu n'est point un obstacle à votre fortune ; qu'au contraire, elle est la cause la plus ordinaire, la plus naturelle de votre établissement. Je suis persuadé, messieurs, je vous le dis aussi pour la seconde fois, je suis persuadé que vous ne voudriez pas trouver la prospérité par le crime ; je parle et je dois parler dans cette supposition : un scélérat pourrait devenir heureux par cette voie. Un homme sans conscience, résolu de tromper et de piller, il lui est aisé d'amasser du bien ; mais si vous souhaitez de réussir par les voies honnêtes et chrétiennes, ayez une vertu solide et constante, et espérez ces bénédictions temporelles dont il plaît à Dieu d'honorer ses serviteurs : il vous les accordera, si sa

miséricorde n'a pas à vous conduire à la sainteté par la tribulation.

Voici une autre raison tout à fait sensible des avantages qui accompagnent naturellement la piété par rapport aux biens passagers de la terre. Il est rare qu'un homme d'une probité véritablement chrétienne, trouve dans sa route des ennemis de son bonheur, et il est sûr que lui-même ne le combat pas; la preuve en est toute visible. C'est que les gens de bien ne dissipent point comme les méchants les fonds qu'ils possèdent; tout est à profit entre leurs mains à cause de la régularité de leurs mœurs. Ils méprisent toutes les choses terrestres et passagères, ils n'y ont pas d'attache; car, qui ne mépriserait les douceurs du siècle, dit saint Augustin, s'il a quelque goût, quelque désir des douceurs de la vie éternelle : *Quis non contemnat dulcedinem sæculi, inhians dulcedini vitæ æternæ* (In Ps. LXVIII, Conc. 11)? Mais comme ils ont une grande modération en toutes choses, il arrive presque toujours qu'ils augmentent leurs revenus et leurs possessions, bien loin de les diminuer. Cela est si vrai, chrétienne compagne, qu'on les voit quelquefois inquiets et tremblants sur leur bonheur. Prévenus que les biens de la terre ne sont point une récompense convenable à la vertu, ils appréhendent de manquer de vertu, lorsque ces biens leur viennent en abondance; il leur semble que telles bénédictions ne sont point l'effet de l'amitié de Dieu; et ils entrent avec scrupule dans l'examen de leur conduite, pour démêler ce qui peut y être désagréable au Seigneur. Délicatesse, crainte que les directeurs sont obligés de calmer, mais qui doivent nous donner une grande idée de la sainteté chrétienne et de la bonté de Dieu envers ses serviteurs fidèles.

Combien de gens sont contraints de traîner dans la poussière, parce qu'ils ont voulu s'élever trop haut? Semblables à ces boulets, à ces machines d'artillerie qui, après avoir fait grand bruit, grand éclat, grand fracas, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à leur passage, tombent pour serpenter sur la terre et s'aller cacher dans un trou. Une ambition excessive les a jetés dans la misère, ils n'ont plus de quoi soutenir leur nom et leur rang; accablés de dettes, ils manquent de crédit pour en faire de nouvelles, il faut tomber. Et la volupté, le jeu, la bonne chère, combien de maisons ne consomment-ils pas tous les jours? la débauche a bientôt dévoré un héritage. C'est la plainte qu'on entend plus ordinairement dans le monde, que les enfants libertins abîment dans peu d'années la maison que les parents sages et modérés ont eu peine à établir par les fatigues de toute leur vie. Les familles les plus considérables voient évanouir par là leur nom avec leur opulence; ce qu'il leur reste de grandeur n'est plus qu'un méprisable monument de leur dérèglement. Joint que ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu, perdent par un excès ce qu'ils ont gagné par un autre excès. Un or-

gueil indomptable prodigue ce qu'uneavarice infâme a amassé; rien de plus sordide que cet homme et que cette femme dans le temps qu'ils s'étaient mis dans l'esprit d'épargner : veulent-ils paraître? ils répandent tout, c'est une profusion insensée. Il faut abandonner son honneur et sa réputation, si l'on se laisse aller à ses plaisirs; trop de précaution vous enlèvera ce qu'un intérêt criminel vous avait apporté.

Au lieu que la vertu vous retient dans une juste modération : elle règle vos projets et vos dépenses, elle ne vous permet point de prétentions qui vous engagent à trop risquer, elle éloigne toute dissolution de vos divertissements, elle vous applique à vos affaires et vous défend en même temps tout empressement téméraire propre à les ruiner. Soyez persuadés, mes chers auditeurs, que si elle s'oppose à tous ces artifices injustes que l'avarice, la tromperie, la violence pourraient mettre en œuvre pour augmenter vos revenus et vos fonds, elle supplée à toutes ces voies criminelles de s'enrichir, en retranchant tous les excès qui dépouillent l'injustice et la rapine de leurs larcins, en multipliant par la sagesse ce qu'on a acquis par la droiture et la bonne foi.

Si ce marchand par une avidité outrée du gain n'avait hasardé de tant de côtés, son négoce roulerait encore. Si ce gentilhomme n'avait entretenu une table, un équipage peu proportionnés à ses revenus, il ne vivrait pas aujourd'hui sans train et dans une honneuse obscurité. Si cette femme n'avait joué gros jeu, si elle ne l'avait porté trop beau, elle n'en serait pas réduite à vendre ses meubles, à chercher de quoi se parer là où elle ne devrait pas même paraître, à emprunter de ceux qu'elle a enrichis de sa folie. Tandis que ces gens-là ont le chagrin de voir changer d'une manière si triste la face de leurs affaires, un homme de bien ne souffre point ordinairement ces changements fâcheux dans sa maison; il a le plaisir d'y maintenir toutes choses dans l'état que sa condition demande, il pourrait même y faire entrer plus d'éclat, plus de pompe, si la modestie n'arrêtait les saillies de sa vanité. Il faut avouer avec Tertullien que la foi et la piété ne peuvent être récompensées par ces biens temporels dont les méchants abusent pour offenser Dieu : *Felix nimirum fides*, dit-il en se moquant d'un intérêt indigne de l'Evangile : *Felix nimirum fides, si ea consecuturæ est, quibus hostes Dei et Christi non modoutuntur, verum etiam abutuntur* (l. de Resur. carn., c. 21). Mais il est toutefois véritable qu'un fidèle vertueux est heureux sur la terre selon le cours ordinaire de la Providence divine.

Dieu vous garde, mes chers auditeurs, de le servir dans la vue d'obtenir de sa miséricorde une prospérité temporelle, ce ne serait pas le servir; attendez de lui toutes les bénédictions qu'il lui plaira verser sur vous, ayez recours à sa libéralité dans vos besoins, demandez-lui sa protection dans les affaires que vous avez à conduire pour votre établissement sur la terre; mais que votre dé-

tachement des créatures l'engage à veiller sur vous, et recevez ses bienfaits avec une reconnaissance qui lui assure votre soumission quand il voudra vous les refuser. Vous êtes le maître, ô mon Dieu ! soyez également bénédans les événements qui mettront notre patience à l'épreuve ; si vous nous faites part des biens de la terre, c'est que vous avez pitié de notre faiblesse et que vous n'oubliez rien pour nous attacher toujours plus à vous.

Personne peut-être ne fit jamais une expérience si avantageuse et si éclatante des égards que les hommes sont comme forcés d'avoir pour la vertu, que le saint et illustre Joseph, fils du patriarche Jacob (*Gen.*, XXXVII) ; l'exemple est commun, mais il frappe toujours vivement. De la manière dont ses frères s'y étaient pris pour le perdre, qui aurait osé espérer que la vertu du pauvre cadet l'élevât jamais à une si haute fortune ? Son père l'aimait avec beaucoup de tendresse, non-seulement parce qu'il l'avait engendré dans le penchant de ses années, mais encore parce que c'était une douceur, une soumission, une obéissance tout à fait aimables que celles de Joseph. C'est ce qui alluma l'envie de ses frères, c'est ce qui les porta à le vendre à des étrangers. La simplicité et l'innocence permirent à Joseph le récit de quelques songes qui semblaient menacer ses frères de le voir un jour sur leur tête ; c'étaient des songes, mais il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'envie à se défaire de lui. Nous verrons, disaient ses frères en formant le dessein de le mettre hors d'état de tirer avantage et de la flatteuse illusion de ses songes et de la tendresse de son père, nous verrons où le conduiront les belles idées qu'il conceit à notre désavantage : *Tunc apparebit quid illi prosunt somnia sua.*

Oui, sans doute, vous le verrez, persécuteurs injustes et inhumains de la vertu de votre frère ; ses songes ne seront point visions frivoles : vous le vendez, vous l'éloignez des yeux et de l'héritage de son père, mais sa piété fera sa fortune et il vous verra à ses pieds. Cependant, messieurs, Joseph est conduit en Egypte : les négociants qui l'ont acheté le vendent eux-mêmes à Putiphar, favori de Pharaon et le général de ses armées. Le voilà donc esclave ; il a perdu toute espérance de liberté : inconnu dans une contrée éloignée, oublié de ses proches, il va être accablé des services tristes et pénibles d'une dure servitude. Mais Joseph se rend toujours plus agréable à Dieu, et toutes choses lui réussissent : *Fuitque Dominus cum eo : et erat vir in cunctis prospere agens.* Il est déclaré intendant de la maison de Putiphar, tout y est soumis à ses ordres, et le Seigneur comble cette maison de bénédictions pour l'amour de son serviteur Joseph : *Benedixitque Dominus domui Egyptii propter Joseph.* Un fidèle homme de bien dans la cour d'un idolâtre devait-il s'attendre à tant de bonheur ? Vous qui ne songez qu'à vous divertir et qu'à déshonorer le christianisme par une vie mondaine, votre maison

serait déjà renversée si ce valet, si cette servante qui craignent Dieu ne la soutenaient.

Mais la fortune de Joseph ne tardera pas de prendre un autre train, à moins qu'il ne perde son innocence. La femme de Putiphar conçoit de l'amour pour son beau et chaste esclave. Pauvre Joseph, votre sort est à plaindre ; si vous résistez vous êtes perdu, si vous succombez, c'est encore fait de vous. Cette maîtresse passionnée sera étrangement irritée contre lui, messieurs, s'il ne contente pas ses désirs infâmes, et s'il les contente, peut-il s'en fier à sa passion ? Une femme infidèle fut-elle jamais digne de foi ? commandez à la passion de se taire pour quelques moments, la raison vous dira la vérité. La pudeur et la continence perdues, qu'est-ce qu'un esprit faible n'est pas capable de risquer ? Ces fidèles indignes de leur religion, qui croient qu'on ne saurait s'établir heureusement par la vertu n'auraient pas manqué de raisons pour intimider Joseph, s'il ne cède pas à la violence. Joseph, songez bien à ce que vous avez à faire ; on n'irrite pas impunément une femme qui n'a pas de fidélité et qui a du pouvoir : son mari l'aime, elle en sera crue. Vous pouvez consentir à sa passion sans danger, Putiphar ne se défie pas, la coupable a trop d'intérêt à se taire. Que deviendrez-vous si, n'ayant pu vous gagner, elle se résout à vous perdre ? Conseils détestables de gens sans honneur et sans conscience !

Joseph craint Dieu, chrétienne compagne ! il est inébranlable dans son devoir ; mais il est accusé, dites-vous, par la femme de son maître du crime même qu'il n'a pas voulu commettre, et il est aussitôt précipité dans un noir cachot où il traîne chargé de fers. Ajoutez que de la prison il entrera dans le palais du prince, et qu'il ne tardera pas à voir tomber ses chaînes, pour partager le sceptre et la couronne du souverain. La sainteté force l'indignation la plus furieuse à se calmer et à l'honorer ; les avantages qu'elle assure peuvent effacer l'idée des préventions les plus injustes qui font tort à son mérite. Joseph, comme vous savez, donna dans sa prison diverses marques de l'esprit de Dieu qui l'animait. Pharaon lui-même voulut en faire l'épreuve, l'événement répondit à son attente, et le prince l'honore de son propre anneau, lui donne le collier d'or, le fait revêtir de pourpre, monter sur son char et ordonne à tous ses sujets d'avoir pour tous ses ordres une entière soumission. Je ne saurais, dit Pharaon à Joseph, je ne saurais trouver un homme plus sage que vous, ni même qui approche votre mérite : *Numquid sapientiorum et consilium tui invenire potero* (*Gen.*, XLI) ? Frères barbares et intéressés, il faudra ployer le genou devant le trône de ce même Joseph que vous n'avez pu souffrir dans les bonnes grâces de votre père. Quoi donc ? Pharaon a-t-il si tôt oublié l'attentat de son esclave ? Ne savait-il pas aussi bien que les politiques de nos jours, que la vertu ne fait point jouer tous ces ressorts secrets

et injustes pour amasser de grandes sommes ? qu'elle est libérale, charitable, et que sa droiture fait gloire de perdre tous les biens que l'on peut devoir à la violence et au crime ? Pharaon n'ignorait pas sans doute toutes ces damnables maximes dont le siècle tâche de décrier la vertu ; mais tout idolâtre qu'il était, il éleva un homme de bien pour faire régner la paix et l'abondance dans ses Etats : *Numquid sapientiorum et consimilem tui invenire potero ?*

La vertu n'est pas toujours heureuse, messieurs ; je vous l'ai déjà dit plus d'une fois, je conviens même que souvent elle est méprisée et affligée : en quoi, Seigneur, nous adorons, nous bénissons vos jugements. Toutefois il faut avouer que naturellement elle est une source féconde et assurée des biens même temporels, et qu'il n'est pas jusqu'aux hommes les plus impies qui ne soient obligés de la révéler et de la récompenser. J'ai honte de vous le dire, parce que semblables raisonnements sont fort indignes de la sainteté de l'Evangile ; mais les maximes fausses et damnables des mauvais chrétiens contraignent quelquefois les prédicateurs à abaisser leur ministère jusqu'à ces sortes de discours ; il faut prendre les méchants par leur faible pour les changer. La nécessité d'en user de la manière, pour tourner les fidèles du côté de la vertu, est une preuve humiliante de la corruption de leur cœur. Plusieurs ne se soucient pas de devenir saints, parce qu'en travaillant à leur sanctification, ils n'espèrent pas de pousser bien loin leur fortune ; cela veut dire qu'ils préfèrent leur fortune à leur sanctification, comme si la grandeur de Dieu, l'honneur de le servir, l'obligation de l'aimer ne suffisaient pas pour les attacher à lui. N'est-ce pas penser bien indignement de la noblesse du caractère de fidèle ? n'est-ce pas oublier tout à fait la fin pourquoi nous sommes sur la terre ? Quoi ! si la piété ne peut pas s'allier à ces sortes de biens que la cupidité peut aimer, la piété sera pour nous un objet fort indifférent, haïssable même ? Est-ce là, messieurs, raisonner chrétiennement ? Dussions-nous passer nos jours dans l'indigence et dans les ténèbres, je pense que nous ne renoncerions pas pour cela le saint Evangile, et que nous nous estimerions encore heureux de le professer. Ah ! je prie les véritables serviteurs de Dieu de ne pas se scandaliser de la complaisance que je témoigne à ces serviteurs lâches et rebelles, en leur prouvant que la sainteté chrétienne n'est point toujours un obstacle à un heureux établissement sur la terre. Elle nous défend, cette sainteté, de nous empresser avec une ardeur passionnée pour acquérir des biens passagers, d'y mettre notre affection, d'en jouir avec une joie mondaine et païenne ; mais il est vrai qu'elle nous permet de les posséder, et qu'assez souvent elle en facilite la possession. Je vous ai montré jusqu'à maintenant que les hommes, parlant absolument, combattaient moins la prospérité des gens de bien que la prospérité des mé-

chants ; il me reste à vous faire voir qu'assez souvent aussi Dieu la favorise d'avantage.

SECONDE PARTIE.

Le grand saint Basile, expliquant ces paroles du psaume trente-deuxième : *Exsultate justi in Domino* : O vous qui êtes justes, réjouissez-vous au Seigneur, dit qu'en effet nous ne devons point nous réjouir, parce que tout se passe chez nous dans un grand bonheur ; ni parce que nous avons des forces et de la santé, ni parce que nos terres portent toujours une grande abondance de fruits, mais parce que Dieu est pour nous ce Seigneur si aimable, si beau, si bon, si sage : *Exsultate justi in Domino, non quando rem prosperam domi habetis, non item quando corpori bene fuerit, non eum ager fructibus omnigenis refertus est ; sed quod Dominum habetis tali insignem pulchritudine, tali præditum bonitate, tali denique sapientia præcellentem*. Remarquez, messieurs, combien les sentiments des saints sont éloignés de nos sentiments ordinaires ; si vous voulez faire plaisir à ceux qui prennent part à vos intérêts, vous ne leur dites pas autre chose, sinon que votre fortune va un bon train, que vous avez des espérances assez bien fondées, que vos projets vous ont conduits au but où vous visiez. Nous ne devons point nous laisser aller à la joie, dit saint Basile, parce que nous sommes heureux selon le monde, mais parce que Dieu, la source de tout notre bonheur, est dans nos intérêts.

Si j'ai pénétré la pensée de ce grand docteur, il me semble qu'il ne veut pas dire seulement que la possession de Dieu doit nous combler de joie, parce que Dieu vaut infiniment mieux que tous les autres biens, mais encore parce que possédant Dieu, nous possédons le gage, et comme je viens de dire, la source de tous les biens que nous pouvons souhaiter. Dieu seul suffit pour rendre heureux ceux qui le possèdent, et il leur porte encore tous ces avantages qui peuvent faire une partie de leur bonheur. Premièrement, vous ne sauriez nier que c'est Dieu qui distribue tous les biens ; sa Providence est comme l'économe de tout ce que l'on peut désirer et posséder sur la terre : il ne se forme pas un brin d'herbe dans vos prairies, il ne se fait aucun changement dans votre personne que le Seigneur n'agisse pour cela ; et il ne se perd pas un cheveu de votre tête, il ne tombe pas une feuille d'arbre sans sa permission, et même sans quelque commandement de sa part.

Loin d'ici tous ces noms impies et païens de hasard, d'étoile, de fortune et de destin : la raison nous en inspire du mépris, et la foi nous en donne de l'horreur. Dieu voit tout, Dieu gouverne tout, c'est sous son bon plaisir que nous sommes ou dans l'opulence, ou dans la misère. Les chrétiens les moins religieux nous convainquent eux-mêmes que Dieu seul est le maître souverain de leur fortune. Quand est-ce qu'ils font de bonnes œuvres, sinon quand il s'agit d'acquérir ou de conserver quelque bien temporel ? Quel était

le motif de cette aumône d'éclat? le gain d'un procès, la guérison d'un malade. Quelle gloire pour votre piété! mes chers auditeurs, de voir le vice même contraint de la révéler? Mondains, vous profanez les autels, tandis que la prospérité vous fait oublier le Dieu à qui ils sont consacrés : nous nous attendons à vous voir prosternés au pied de ces mêmes autels, lorsque l'adversité humiliera votre orgueil. Pour se maintenir dans un poste honorable, dans un emploi avantageux, les personnes les plus déréglées auront recours aux prières des gens de bien, afin de fléchir le Seigneur en leur faveur : elles laisseront des dons, elles feront des vœux devant le trône du Dieu qui habite dans nos églises.

Bien davantage : il y a des chrétiens qui ne se souviennent presque de Dieu que quand il s'agit de se le rendre favorable pour un intérêt temporel. Comme vous n'honorez Dieu, dit saint Augustin, que pour obtenir de sa bonté le fonds après lequel vous soupirez : est-ce que vous ne l'honorerez point pour arrêter sa justice qui vous enlève ce même fonds? Sans doute vous ne l'oublierez pas encore dans cette conjoncture ; car vous n'avez en vue dans les exercices de votre piété que des biens terrestres : *Si ideo colis Deum, quia dat tibi fundum : non cum culturus es, quia tollit tibi fundum* (in Psal. XLIII) : or, messieurs, puisque Dieu lui-même règle la fortune des hommes, qui pensez-vous qu'il considérera davantage dans la distribution des biens? ceux qui se révoltent contre lui et qui l'offensent? Si ces biens peuvent servir d'instrument à sa colère pour les punir, comme il arrive d'ordinaire, hélas! par un terrible jugement, ce sera ceux-là même sur qui sa main redoutable les laissera tomber.

Mais parlant en général, ne seront-ce pas les personnes de piété sur qui il répandra ses faveurs? il n'y a pas lieu d'en douter : il se comportera néanmoins en bon ami, c'est-à-dire qu'il ne les enrichira pas, s'il craint de les perdre par les richesses ; il gardera en cela les lois de la véritable amitié, qui n'oblige point pour nuire ; mais il est naturel de penser que, hors de pareil danger, il favorisera en toutes choses les personnes de piété, parce qu'elles font un bon usage de ses faveurs. Il est aisé de remarquer dans la conduite qu'il tient à leur égard qu'après même qu'il les aura laissées tomber dans la pauvreté et dans la douleur, il les relèvera enfin contre toute espérance et les comblera de bénédictions : témoin Joseph dont nous avons déjà parlé ; témoin David, Daniel, Job et une infinité d'autres saints ; du moins leurs enfants, leur postérité recueillera tôt ou tard les fruits que la piété de leurs pères aura semés. Un ami ne peut avoir de plus grand plaisir qu'à faire du bien, quand il n'a pas sujet de craindre que sa libéralité ait de méchantes suites. Il est même de la sagesse et de la providence de Dieu d'honorer du moins quelquefois la vertu de ces bienfaits que les méchants estiment, afin de les engager à la

pratiquer : jugeant aussi mal des choses qu'ils en jugent, ils regarderaient la vertu avec horreur, s'ils s'apercevaient qu'elle est toujours malheureuse.

Il serait bien étrange, chrétienne compagne, que quelqu'un d'entre vous vint à s'imaginer que, pour être à son aise dans le monde, pour y vivre dans l'abondance, il faut négliger le service de Dieu, il faut abandonner son âme au crime ; l'infidélité la plus aveugle condamnerait ce détestable sentiment. Vous pouvez nous instruire là-dessus, Juifs intésés, qui songiez à maltraiter le Messie pour conserver votre nation, vous qui disiez : *Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan., XI, 50). Il est de votre intérêt qu'un homme seul meure pour la nation, et que la nation ne périsse pas tout entière. Vous le savez, s'il vous a été avantageux d'abandonner Jésus-Christ à un intérêt également méprisable et cruel : les aigles romaines qui ont volé jusqu'à vos murailles vous l'ont appris. Ah! vous ne disiez pas *expedi*, lorsque les armées ennemies couvraient vos campagnes, et que votre Jérusalem était la proie du fer et du feu. Trouviez-vous que vous eussiez travaillé heureusement pour votre conservation, lorsque les ruines de vos maisons renversées et les cris de vos proches mourants vous menaçaient d'une prochaine mort?

Vous accusâtes, vous chargeâtes de calomnies, vous fîtes condamner, vous fîtes mourir l'innocent : votre barbare injustice ne trouva nul obstacle qui pût arrêter sa violence ; mais vos épouses sont traînées toutes déchirées dans vos rues ; mais vos enfants ont servi de nourriture à leurs mères affamées ; mais les restes pitoyables de vos concitoyens ont été chargés de chaînes et vendus presque pour rien ; mais vos vieillards les plus vénérables ont été étranglés sur des gibets. Oh! que vous raisonnâtes en habiles politiques, lorsque la crainte des étrangers vous engagea à persécuter la sainteté? Cependant votre temple, votre autel, votre sanctuaire sont réduits en poudre ; vos oracles, vos prophètes sont devenus muets ; vos cérémonies, vos lois sont abolies ; vous errez sans prêtre, sans victime, sans sacrifice ; esclaves de ces mêmes conquérants dont vous vouliez éviter le joug, et le rebut, le jouet de tout ce qu'il y a de souverains sur la terre : *Ne locum perderent, dit saint Augustin, Dominum occiderunt, et ideo perdidit, quia occiderunt* (in Ps. LXIV). Les Juifs ont fait mourir Jésus-Christ pour conserver leur ville et leurs terres, et ils ont perdu leur ville et leurs terres, parce qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ. Le crime ne se commet pas impunément, et s'il est quelquefois heureux, c'est par un effet terrible de la vengeance divine. La vertu au contraire n'est jamais sans récompense ; et si on la voit languir quelque temps dans l'obscurité, on ne marque pas aussi de l'en voir sortir avec plus d'éclat : seule elle peut plaire à Dieu, seule elle est digne de ses bienfaits.

Je conviendrai sans peine avec vous, messieurs, que Dieu n'en use pas toujours ainsi, qu'il la laisse quelquefois dans l'oppression et dans les ténèbres; c'est sa gloire, c'est la gloire de la vertu de tenir cette conduite. Par là, il donne occasion aux gens de bien de lui faire quelque honneur par une constance véritablement chrétienne et de s'assurer les honneurs et les récompenses qui les attendent dans la bienheureuse immortalité. La vertu perdrait, ce semble, quelque chose de son élévation et de sa noblesse, si le bonheur ne cessait point de l'accompagner sur la terre; elle ne brillerait point avec tant d'éclat; les âmes basses ne la considéreraient peut-être point pour elle-même, plus touchées de ses avantages étrangers que de son propre mérite. Mais enfin quelle que soit sa destinée ici-bas, il est évident que seule elle est digne des bénédictions du ciel: ce principe ne saurait être contredit par les âmes même les plus vicieuses et les plus charnelles.

En second lieu, le succès de vos affaires temporelles dépend de tant de circonstances, qu'il n'y a que Dieu qui puisse les conduire heureusement; par conséquent vous n'avez pas de plus grand intérêt que de gagner Dieu par votre piété, afin qu'il lui plaise bénir vos entreprises. De combien de choses avez-vous besoin pour réussir, quand vous avez formé un projet un peu considérable? Déjà vous n'arrêterez pas le cours naturel des saisons et des éléments, et vous serez arrêtés vous-mêmes par la révolution des temps et des événements, sans qu'il y ait de remède à votre chagrin; mais il ne se peut pas faire que vous n'ayez des ennemis à surmonter: l'envie, la jalousie rompront cent fois vos mesures; il ne vous faudrait qu'un esprit mal fait, capricieux, chagrin, pour déconcerter toutes vos vues, pour vous déranger, quand il vous trouvera dans son chemin. Mille accidents imprévus changeront dans un moment la face des affaires. Si vous n'avez des amis, le moindre de vos desseins ira en fumée: il est donc nécessaire d'en faire des amis, de les engager à vous servir, de leur confier votre secret; mais seront-ils fidèles, constants, zélés pour votre service? Eh! mes chers auditeurs, vous n'ignorez pas ce qui se passe dans le monde et de quel caractère sont les amis de nos jours. Pourriez-vous répondre de leur intention? Êtes-vous sûrs qu'ils ne changeront pas à votre égard, qu'ils ne feront point de fausse démarche dans les mouvements qu'ils ont à se donner pour vous être de quelque utilité?

Je ne parle point de ces incidents infinis que votre habileté ne saurait prévoir et qui font d'ordinaire le bon ou le mauvais succès des entreprises les plus importantes. Ce qui se passe loin de vous sera peut-être ce qui vous conduira à votre but; ce que dira un inconnu, un étourdi, vous ouvrira les yeux sur ce que vous avez ou à craindre ou à espérer; le démêlé ou la liaison de deux personnes, les vues opposées de deux amis qui avaient toujours été de bonne intelligence; un mot échappé à la légèreté ou à la stupi-

dité, un papier à quoi on ne pensait pas et que le hasard déterre; un soupçon, une action téméraire, un mouvement de piété, tout peut servir à faire ou évanouir, ou réussir vos projets. Je défie toute votre prudence de réunir cet assemblage de choses, sans quoi toute sa prévoyance sera inutile, et toutes ses vues se dissiperont d'elles-mêmes.

D'ailleurs, il faut supposer que la santé, l'esprit, les forces ne vous manqueront pas, que vous aurez le crédit, l'argent nécessaire pour venir à bout de ce que vous avez entrepris, que rien ne vous empêchera d'agir, de rêver, de voyager, de dissimuler, de choisir selon le besoin. Que de créatures, que de circonstances, que d'intrigues vous aurez à ménager! que de précautions, que de mesures à prendre pour en tirer quelque utilité! Hélas! mon cher auditeur, comment mettez-vous en œuvre tant de machines, si Dieu ne se mêle de les faire jouer? Eussiez-vous suivi toutes les règles de la sagesse et de l'industrie les plus exactes, encore seriez-vous incertain du succès; un petit ressort viendra à manquer, et tout fondra aussitôt par terre.

Qu'est-ce donc que vous devez avoir plus à cœur, quand vous formez quelque dessein pour votre établissement temporel, que d'obliger Dieu par votre piété à prendre soin de vos intérêts? Si vous avez Dieu pour vous, est-il rien de ce que le christianisme vous permet d'entreprendre, dont vous ne veniez à bout? Et qu'est-ce que vous pourriez exécuter si vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces, et qu'il vienne à se déclarer contre vous? C'est bien mal juger quand on impute quelquefois les mauvais succès de certaines personnes à leur peu de prévoyance, à leur mauvaise conduite; la chose a pu arriver de la manière, mais ne point songer à la part que Dieu a prise à l'événement, il faut avoir bien peu de religion, pour réfléchir si peu sur sa miséricorde et sur sa justice. Un tel a échoué dans son entreprise, dit-on, ne devait-il pas prévoir qu'elle serait traversée par cet endroit? Cette charge lui est échappée, comment s'y était-il pris pour l'obtenir? Il fallait faire d'autres avances, il a trop parlé, il ne s'est pas adressé à qui il fallait. Ce n'est pas merveille que ce projet de commerce n'ait pas eu une suite heureuse; quel associé, quel correspondant avait-on choisi? on risquait trop au commencement, on avait négligé ses sûretés. C'est se moquer que de parler de la manière. Il faut dire qu'on a été malheureux, parce qu'on n'a pas eu recours à Dieu; parce qu'on était son ennemi lorsqu'on s'est embarqué dans l'affaire, et qu'on n'a pas eu soin de se réconcilier avec lui par la pénitence. Il faut dire du moins que Dieu a eu ses desseins, et qu'il lui a plu selon sa sainte et souveraine volonté d'humilier, de confondre la sagesse et la force humaine.

Achior, général des troupes Ammonites, tout infidèle qu'il était, avait bien compris cette vérité (*Judith*, V.). Holopherne ayant demandé quel peuple c'était qu'Israël, et comment

Il pourrait le soumettre au joug des Assyriens; Seigneur, lui dit Achior, il ne faut pas penser ni à siège ni à bataille, avant que de vous être informé si ce peuple n'a point offensé son Dieu; s'il s'est révolté contre lui par quelque crime nouveau, marchons, Israël est à nous, j'en réponds; mais s'il est dans ses bonnes grâces, en vain nous irons à lui, résolu de le combattre nous serons contraints de lui céder avec infamie : *Perquire: si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei eorum, ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Deus eorum tibi... Si vero non est offensio populi hujus coram Deo suo, non poterimus resistere illis... et erimus in opprobrium universæ terræ.* Je sais l'histoire de ce peuple; tant qu'il a été fidèle à son Dieu, il est entré dans les terres de ses voisins sans arc, sans flèche, sans bouclier et sans épée; et il n'a pas laissé de vaincre, parce que son Dieu combattait pour lui; jamais ses ennemis n'ont eu sur lui le moindre avantage, qu'après qu'il a abandonné le service de son Dieu : *Ubi cumque ingressi sunt sine arcu et sagitta, et absque scuto et gladio, Deus eorum pugnavit pro eis et vicit: et non fuit qui insultaret populo isti, nisi quando recessit a cultu Domini Dei sui.*

Que pourrais-je vous dire de plus fort, messieurs, que les paroles de ce général idolâtre? Le peuple de Dieu est sans armes et ses ennemis tombent devant lui, parce qu'il est fidèle à son Seigneur; ce même peuple manque-t-il d'obéissance à son Dieu, ses ennemis sont aussitôt les vainqueurs. Israël n'a ni troupes, ni magasins, ni provisions, ni chariots, ni officiers; et il triomphe, parce qu'il adore et qu'il sert le Seigneur; Israël a de grosses armées, des magasins bien fournis, d'excellents hommes de guerre; et il est battu, dépouillé, esclave dès qu'il se révolte contre le Seigneur. C'est qu'il suffit d'avoir Dieu pour nous afin de réussir dans les affaires les plus mal concertées, les plus désespérées; et c'est assez que Dieu nous manque, pour être malheureux, lors même que tout nous promet l'accomplissement de nos vœux. Vous ne souhaitez rien tant, dit saint Augustin, que d'être riche et considéré dans le monde: songez donc à mériter, à conserver les bonnes grâces de ce maître souverain, qui ne nous abandonnera jamais. On vous enlèvera tous les biens qu'il vous a donnés: mais on ne saurait vous l'enlever lui-même qui en est la source. Sentiment, messieurs, qui doit bien vous consoler dans vos disgrâces; l'on vous dépouillera de cette terre, de cette charge dont il avait plu à Dieu de vous enrichir: mais toute la force, toute l'injustice humaine ne vous dépouillera jamais de Dieu même; vous le posséderez malgré l'envie, malgré la violence, malgré la cruauté: et possédant Dieu, vous serez toujours contents et heureux. *Nullum quare qui desse nunquam potest; subtrahuntur que dedit: nunquid subtrahitur qui dedit (In Psal. XXXIV Conc. 1)?*

Pitoyable et insensée politique, qui re-

garde le crime comme la voie de l'abondance et de la grandeur! Vit-on jamais durer longues années la maison qu'un argent mal acquis avait faite? Malversation dans les finances, violences, concussions, abus des biens d'Eglise; la troisième génération ne vous est jamais redevable que de son obscurité et de sa misère. Si l'on a vu des méchants et des infidèles heureux sur la terre, savez-vous bien, messieurs, que Dieu a voulu récompenser en eux des vertus naturelles par un bonheur passager; tant il est vrai que la vertu seule, selon les lois ordinaires de la Providence, est suivie de la prospérité. Saint Augustin a fait cette remarque en divers endroits de ses œuvres; il l'a appliquée singulièrement aux Romains; et nous pouvons l'appliquer aux autres peuples et même à divers particuliers qui se sont signalés sur la terre par leur sagesse, par leur valeur et par leurs autres qualités morales. Les Romains étaient idolâtres, ils adoraient des statues dont ils se moquaient eux-mêmes; c'était sans doute un plaisant spectacle de voir les consuls romains, ces maîtres du monde, fléchir le genou devant un morceau de bois ou de pierre. Cependant ils étaient de grands conquérants; toute la terre a ployé sous le joug de leur domination; c'est, dit saint Augustin, qu'ils étaient fidèles, droits, sincères, équitables, désintéressés, magnanimes. Les Goths et les Huns étaient cruels, ils ne laissaient pas de vaincre; c'est qu'ils avaient horreur de la volupté. Les Vandales ravageaient tout, mais ils avaient plus d'ardeur pour exterminer l'idolâtrie, que pour perdre leurs ennemis. Les Mahomet et les Soliman nous étonnent encore aujourd'hui par leurs conquêtes: ils étaient libéraux, sûrs dans leur parole, amateurs de l'ordre et de la justice. Comparez un Constantin, un Théodose, un Charlemagne à un Julien l'Apostat, à un Zénon, à un Anastase. Je ne puis pas continuer ce détail, il me conduirait trop loin.

C'est la piété, mon cher auditeur, c'est la piété qui doit faire votre fortune. Je ne désavoue pas, je l'ai déjà dit plusieurs fois, que les gens de probité sont quelquefois affligés, opprimés, contraints de passer leurs jours dans les ténèbres et dans la souffrance. Il est difficile, je vous prie de faire attention à cette parole, il est difficile de se réjouir toujours, quand on ne veut prendre que des plaisirs permis et honnêtes; il est difficile d'être toujours riche, quand on ne veut posséder que les biens que la justice, la droiture et la charité nous apportent. Mais enfin, à moins que Dieu n'ait des desseins particuliers sur les personnes de piété, il est tout visible qu'elles auront plus de part à ses faveurs même temporelles. Un bon ami, un bon maître protège celui qu'il aime, et fait son plaisir et sa gloire de l'avancer, de le distinguer par ses bienfaits. Les serviteurs de Dieu manquent-ils des biens de la terre? croyons que ces biens seraient des maux à leur égard; et cela est vrai, il faut le croire; la pauvreté et l'humiliation ne

rendent point malheureux le serviteur de Dieu. Servons Dieu, mes chers auditeurs, et jetons-nous avec confiance entre les bras de son adorable Providence ; il a la bonté de veiller sur nous : c'est de lui que nous devons attendre tout notre bonheur, et quelle que soit notre fortune, elle sera heureuse, si nous sommes dignes d'être aimés de lui. Il n'est pas jusqu'à l'adversité la plus triste, la plus irréparable, qu'il ne fasse servir à notre avantage, tant que nous serons dans ses bonnes grâces. Mais s'il le juge encore ainsi, pour nous aider à lui être fidèles, il fera tomber sur nous cette rosée du ciel, qui peut donner la fécondité à la terre et adoucir les besoins de la vie. Ce serait offenser bien vivement un Maître si libéral, que de nous défier de lui, lorsqu'il s'agit des biens qu'il considère le moins, et dont nous devons nous-mêmes faire le moins de cas, de lui, dis-je, qui en verse sur nous de si précieux et de si inestimables.

Direz-vous donc encore désormais que tant de piété n'est pas le moyen de s'avancer ? reconnaissez la fausseté de cette maxime ; je vous réponds que les méchants sont plus malheureux ici-bas que les gens de bien. Mais il faudrait faire un discours entier pour justifier la comparaison. Si je suivais ce fourbe avare, ce lâche fripon dans toutes ses démarches, vous en auriez horreur, et vous en auriez encore pitié. Quelque dessein que vous formiez dorénavant pour votre établissement, la première réflexion que vous devez faire, c'est sur l'état auquel vous êtes devant Dieu : *Perquire, si est aliqua iniquitas in conspectu Dei*. Vous, père, qui envoyez cet enfant loin de sa patrie, pour étudier les lois, pour apprendre ses exercices ; qui préparez cet enfant à sa première campagne, vous l'équipez proprement et richement, vous le chargez de lettres de recommandation, de lettres de change, d'avis et d'adresses, à la bonne heure ; mais pour le disposer aux avantages que vous souhaitez qu'il tire de son voyage, engagez-le à se pénétrer de la crainte de Dieu, et à se rendre agréable à ses yeux. L'on vous dira, mon cher auditeur, et ce qui est étrange, vos amis même les plus intimes vous le diront : je ne blâme pas les conseils de la prudence, mais je demande plus de christianisme dans ses conseils : Si vous voulez conclure ce mariage, vous dira-t-on, il faut avant toutes choses entrer par telle et telle voie dans les bonnes grâces des parents. Si vous voulez gagner ce procès, il faut en commencer la poursuite par cette requête. Si vous voulez emporter cette charge, sans vous amuser à d'autres mesures, adressez-vous à cette personne. Si vous voulez entrer dans cette société, vous n'avez qu'à faire telle avance.

Et moi je vous dis, et je vous conjure de m'en croire, de vous en fier à moi, je vous dis qu'avant toutes choses vous devez vous assurer autant que vous pouvez que Dieu vous aime : *Perquire, perquire, si est aliqua iniquitas in conspectu Dei*. Qu'une bonne confession, qu'une sincère pénitence engage

Dieu à vous regarder d'un bon œil ; si Dieu est pour vous, toute la terre se déclarât-elle contre vous, vous réussirez. Avant que de voir les personnes qui peuvent vous servir, visitez Jésus-Christ sur les autels ; avant que de faire des présents à ceux dont vous cherchez la faveur, faites des aumônes aux pauvres ; avant que de présenter des requêtes à vos juges, faites des prières à Dieu ; mais surtout, *Perquire, si est aliqua iniquitas in conspectu Dei*. Donnez-vous bien garde de rien entreprendre, avant que de vous être reconcilié avec le souverain maître de toutes choses. Si vous veniez à réussir, tout ennemi de Dieu que vous êtes, il y a grande apparence que vous réussiriez pour votre perte, et que vous ne sauriez être plus malheureux ; au lieu que quelque cours que vos entreprises, que vos affaires prennent, si vous êtes agréable à Dieu, vous êtes sûr d'y trouver votre bonheur. Nous ne connaissons pas votre bonté, mon Dieu, ou si nous la connaissons, nous ne voulons pas en profiter ; nous devons pourtant attendre tous nos biens de votre main. Si vous en devez être glorifié, bénissez-nous, Seigneur, même pour cette vie ; mais si la prospérité temporelle nous met en danger de vous déshonorer et de nous perdre, laissez-nous languir dans le mépris et dans la douleur ; nous ne voulons d'autre bonheur que le bonheur de vous plaire en ce monde, dans l'espérance de vous posséder éternellement après notre mort.

SERMON XLIV.

Sur la vanité.

Omnis mons et collis humiliabitur.

Toute montagne et toute colline sera abaissée (S. Luc, ch. III).

Saint Jean avait choisi un genre de vie qui disposait les esprits à la pureté de cet Evangile qu'ils étaient à la veille de recevoir ; ouvre-t-il la bouche pour parler, il condamne sans déguisement toutes leurs fausses préventions, il ne parle que d'humiliation et de pénitence. Vous croyez, dit-il à ses auditeurs, vous élever par l'ambition et par l'orgueil, il faut vous abaisser pour devenir grands. Terrible coup, messieurs, porté à ce monde superbe que le Messie venait combattre et détruire ! lui prêcher d'abord l'humilité, la vertu qu'on peut dire qu'il ignorait davantage. Qui l'avait pensé jusqu'alors, que l'élévation était la voie de l'abaissement ? Nous n'avons qu'à consulter les oracles du Sauveur pour nous attendre à voir la vanité des hommes confondue : *Qui se exaltat humiliabitur*. Mais, comme la crainte des maux à venir n'est point d'ordinaire assez forte pour leur faire sentir la vérité au travers de leurs entêtements, faisons voir que la vanité porte sa peine avec elle-même, qu'elle est elle-même un vice très-humiliant : *Omnis mons et collis humiliabitur*, toute montagne et toute colline sera abaissée.

Ces têtes superbes qui s'élèvent avec fierté au-dessus des autres seront livrées à la justice divine, elles apprendront leur néant de-

vant son tribunal redoutable; tremblantes sous sa main vengeresse, elles reconnaîtront leur difformité, leur bassesse naturelle, et les horreurs infâmes de leurs péchés les accableront de confusion. Elles méprisent les hommes, les hommes les mépriseront; elles méprisent Dieu, et Dieu les méprisera. Là se terminera cette enflure, cette présomption, cette arrogance qui les fait égarer dans leurs pensées et dans leurs desirs; par là se dénouera la comédie qu'elles jouent sur la terre, lorsque le voile qui cache ou qui pare leurs défauts sera levé. N'attendons pas qu'un Dieu en colère démasque le personnage, peut-être nous en coûterait-il trop à nous-mêmes. L'humiliation suivra la vanité, la foi nous l'apprend; contentons-nous de découvrir aujourd'hui l'humiliation qui accompagne la vanité. La vanité nous humilie, nous rend méprisables devant les hommes et devant Dieu : devant les hommes, par son aveuglement, par son injustice : c'est mon premier point; devant Dieu, par son ingratitude et par son infidélité : c'est mon second point. Implorons l'assistance de la plus élevée et tout ensemble de la plus humble des vierges : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

La vanité est le vice qui a le premier régné dans le monde : des anges orgueilleux se révoltèrent contre Dieu et ouvrirent les abîmes dès le commencement des siècles; la vanité perdit nos premiers parents et nous perdit avec eux. C'est le vice qui ait un empire plus étendu : elle se répand partout, dans le bien et dans le mal, dans les perfections et dans les défauts; et ce qui est plus déplorable, c'est que son remède ne sert souvent qu'à l'irriter : l'humiliation, qui devrait la guérir, l'obstine ou la raffine. Cependant, messieurs, le Saint-Esprit nous apprend que la vanité n'est point naturelle à l'homme : *Non est creata hominibus superbia (Eccli., X, 22)*; c'est-à-dire que l'homme naturellement n'a point de sujet d'être superbe et que c'est sans raison qu'il s'en fait accroire. N'est-ce point en effet le sentiment qu'il a de sa bassesse et de sa misère qui le porte à s'estimer et à exiger des autres qu'ils l'estiment, pour suppléer par là à l'honneur qu'il ne mérite pas? convaincu qu'il est très-petit, très-méprisable, il s'enfle, il s'efforce de se donner du relief pour se croire et pour paraître plus grand qu'il n'est. Quelle espèce de vice que la vanité qui se combat elle-même pour durer, et qui ne dure que par le soin qu'elle prend de se combattre? Nous ne sommes superbes et fiers que parce que nous sentons fort juste que nous ne devrions pas l'être; il faut nous en imposer à nous-mêmes, il faut en imposer aux autres pour nous faire un mérite dont nous puissions nous flatter avec arrogance.

Je ne demande de vous ici, messieurs, qu'un peu de sagesse et de raison pour vous persuader que la vanité est digne d'indignation et de risée, qu'il n'est pas d'aveuglement plus ridicule, plus insensé, que l'aveuglement qui fait comme le fonds et l'essence de

son caractère. Un homme veut s'estimer, et il ne veut pas se connaître; un homme s'estime, et il ne se connaît pas; il prend le vrai pour le faux et le faux pour le vrai. Que pourrait-on imaginer de plus pitoyable, de plus humiliant pour un orgueilleux? Ce qui nous frappe d'abord et plus vivement, lorsque nous nous considérons nous-mêmes, ce sont nos misères et notre néant; les faiblesses d'un corps qui n'est que boue et qui nous abaisse en une infinité de manières par son penchant, par ses besoins et par ses douleurs; les imperfections d'un esprit assujéti aux impressions de ce corps, d'un esprit volage, inquiet, aveugle, exposé à tous les désordres des passions; mille défauts qui font éclater follement les caprices de nos humeurs, les bizarreries de nos imaginations, les extravagances, les injustices de nos inclinations, notre dépendance absolue du Createur pour la naissance, pour la fortune, pour la vie et pour la mort; la difformité, l'horreur que le péché répand sur nous, péché qui nous expose au mépris et à la haine de notre Juge, arbitre souverain de notre sort, et qui nous met à tous moments dans l'état où nous voyons un criminel livré à l'exécuteur et aux pieds de l'échafaud; cette incertitude effrayante dans laquelle nous vivons sans cesse à l'égard de notre bonheur et de notre malheur éternel.

Voilà ce que nous découvrons, mes chers auditeurs, lorsque nous arrêtons nos regards sur nous, parce que c'est là ce que nous sommes. Pour être vains, nous en sommes réduits à nous chercher dans un assemblage de traits que nous sommes sûrs qui ne peut nous représenter, à nous ignorer nous-mêmes, à tirer de notre seul orgueil les raisons de le concevoir : semblables, selon l'expression de saint Augustin, à ces insensés qui prétendaient se mettre à l'abri des foudres du ciel en élevant une tour d'où ils en pouvaient être frappés plus aisément; leur vanité leur faisait sentir leur faiblesse à mesure qu'elle s'efforçait de la leur cacher : *Superbia se munitis esse arbitrabantur (In Psal. LIV)*. Pour oublier que nous sommes naturellement méprisables, nous sommes forcés de nous oublier et de prendre pour nous-mêmes ce qui en effet n'est point nous-mêmes.

Un grand, tiré de la masse commune des hommes, faible et imparfait comme ses semblables, se considérera comme un homme singulier, éloigne des autres par des basses-cours et des antichambres, par des gardes et des serviteurs : comme si ses gens de service et son palais changeaient son essence. Un homme de guerre qui a quelque commandement dans une armée ne se souviendra point qu'il est mortel comme le moindre de ses soldats, que la balle qui lui traversera le corps terminera ses espérances avec sa vie, et l'exposera à la vengeance du Dieu des armées, que son rang ne sert qu'à effaroucher ses passions; il se cherchera dans les soldats qui lui obéissent, dans les ennemis qui furent devant lui, dans les morts qu'il

foule aux pieds ; toutefois les soldats, les ennemis, les blessés et les tués ne sont pas le capitaine et le général. Un magistrat n'aura garde de se reconnaître dans ses lâches intérêts, dans sa criminelle négligence, dans ses injustices ou imprudentes ou étudiées, dans les dangers d'un emploi qui lui attirera peut-être toutes les rigueurs d'un Juge implacable : cette foule de gens qui environne son cabinet, ces solliciteurs tremblants à qui il ménage un regard et une audience, la crainte dont il frappe les uns, la confiance dont il anime les autres, cette robe flottante, cette place élevée d'où il fait des heureux et des malheureux, ce sont les traits qu'il réunit pour se représenter à soi-même. Mais, pour envelopper ses défauts sous ces éclatants dehors, en a-t-il moins et devient-il différent de lui-même ?

Une femme prend pour elle-même le fard de son visage, ces cheveux empruntés, ces atours, l'ouvrage de tant de mains étrangères, ces hommages achetés de lâches adorateurs ou de moqueurs passionnés. Assise fièrement dans une chaise dorée ou dans le fond d'un pompeux carrosse, elle veut qu'on juge d'elle par la magnificence de sa livrée, par le nombre de ses valets, par le prix de ses vêtements, par l'éclat de son équipage : elle n'est toutefois ni les habits qui la couvrent, ni les personnes qui la suivent, ni la chaise qui la porte, ni le carrosse qui la traîne ; elle est cette femme mondaine dont la mollesse fait éclater les caprices en mille manières, elle est cette mère cruelle qui dissipe le bien et oublie le salut de ses enfants, elle est cette épouse infidèle qui désespère la probité de son mari. Mes chers auditeurs, ne mépriserez-vous pas cette vanité qui ne vous donne de l'estime de vous-mêmes qu'en vous déguisant vous-mêmes ? Que pensez-vous de ces empereurs qui se revêtaient en Saturne, en Pallas, en Mercure, en Hercule et en Jupiter, pour ignorer leur mortalité et leurs faiblesses, et pour inspirer à leurs sujets la vénération qu'auraient étouffée les vices de leurs maîtres ? Tels personnages jouèrent autrefois les Antigonus, les Commode, les Héliogabale, les Andronique et les Alexandre. Pardonnons à des païens cet artifice extravagant, ils n'avaient en vue que de paraître sur le théâtre de ce monde ; mais des fidèles, qui s'attendent à être jugés devant le tribunal de Dieu, ne songeront-ils qu'à perdre l'idée de leur misère sous des masques que l'Évangile lève malgré qu'on en ait ?

L'aveuglement de la vanité ne va pas toujours si loin ; ne pas voir ce qui est, voir ce qui n'est pas, la ruse est trop grossière ; l'orgueil s'aveugle sur le vrai comme sur le faux, il grossit les perfections, il diminue les défauts d'une personne, il la console de cent imperfections par le sentiment qu'il lui donne d'une bonne qualité. Croit-elle avoir de l'esprit, elle s'imagine de percer les ténèbres des affaires les plus embarrassées, des sciences les plus obscures, de la politique la plus impénétrable : toutefois ce que voit un

bon esprit plus vivement, c'est son ignorance et sa faiblesse. Croit-elle avoir de la beauté, son miroir la flattera par cent impostures ; il lui répondra par cent mensonges, pour justifier les applaudissements qu'elle se donne, pour relever les traits qu'elle adore : toutefois une beauté véritable méprise des airs étudiés et ne se laisse point éblouir par une régularité brillante, qu'un léger accident peut rendre hideuse quand il plaira au Seigneur.

Est-elle forcée de confesser un défaut, elle s'en dédommagera par une exagération fade et outrée : Si j'ai le visage difforme, j'ai bon air ; si je parle mal, je pense bien ; si je suis lente à concevoir, je suis juste dans mon raisonnement ; si je suis d'un naturel violent et farouche, j'ai le cœur bon et généreux. Souvent même elle se consolera des qualités qu'elle n'a pas par les qualités qu'elle aurait pu avoir et qu'elle n'aura peut-être jamais : Je serais riche, si mon père eût été sage ; je serais bien faite, si je ne ressemblais à ma mère qui ne l'était pas ; j'aurais de la politesse, si l'éducation ne m'avait manqué ; si la fortune ne me favorise pas, je mérite ses faveurs. Quel raisonnement, chrétiens auditeurs ! mais quelle humiliation pour une personne superbe d'être forcée de tirer de ses défauts mêmes le sujet de sa vanité, d'employer de fausses couleurs pour apercevoir un faux mérite, de se rendre méconnaissable pour se voir avec plaisir ! semblable à un petit enfant qui, pour se faire considérer de ses compagnons, chercherait de la gravité et de la taille en s'élevant sur la pointe des pieds, en enflant les joues, en s'asseyant sur un trône de mousse et de feuilles ; semblable à ces petits rois de l'Orient qui, maîtres de deux ou trois villes, font valoir leur royauté en ajoutant à leur titre la possession de trois cents éléphants, de deux mille chevaux, de cent diamants, de dix maisons de plaisance.

Un fidèle, qui est poudre et cendre, oublie son berceau et son tombeau pour nourrir sa vanité d'un éclat trompeur ; un fidèle, qui ne peut être que ce qu'il est devant Dieu, a recours à l'artifice pour tromper ses propres yeux et les yeux des autres ; un fidèle, que le péché défigure si horriblement, n'attache ses regards que sur le fard criminel dont son entêtement le pare ! C'est bien s'aveugler, dit l'Apôtre, que de se croire quelque chose : *Si quis existimat se aliquid esse, ipse se seducit* (Gal., VI, 3). Remarquez, messieurs, que l'Apôtre ne dit pas : Celui-là est dans l'erreur qui s'imagine d'être grand, d'être spirituel, d'être sage ; mais celui-là est dans l'erreur qui s'imagine d'être quelque chose. En effet, nous condamnons nous-mêmes notre aveuglement dès que nous venons à nous estimer. Tout prévenus que nous sommes sur notre mérite, nous rougissons quand on le loue devant nous, parce que la louange qu'on nous donne nous découvre notre illusion, et nous punissons le soin que nous prenons à nous cacher nos défauts par la vigilance que nous apportons à dévelop-

per les défauts de nos semblables ; car nous ne sommes si habiles à remarquer ce qui humilie les autres que pour empêcher les autres, s'il se peut, de remarquer ce qui nous humilie nous-mêmes ; c'est pour cela que, pour être modestes, nous n'aurions qu'à regarder nos qualités du même œil dont nous regardons les qualités de notre prochain et dont notre prochain regarde les nôtres. Vous ne penseriez point, ni vous ne parleriez point de vous comme vous faites, si vous saviez comment on en pense et comment on en parle, et vous devez juger des sentiments que vos frères ont de vous par les sentiments que vous avez de vos frères. Nous avons presque toujours une grande pénétration lorsqu'il s'agit de démêler ce qui peut nous donner sur eux quelque avantage ; nous déterrons les imperfections qu'ils couvrent avec plus de soin : bien loin de leur pardonner les défauts qui nous sautent aux yeux, notre maligne jalousie leur en attribue assez souvent qu'ils n'ont pas. Si nous avons sujet de croire qu'ils se trompent sur leur chapitre, qu'ils ignorent leurs méchantes qualités, et que c'est sans fondement qu'ils font grand cas d'eux-mêmes, rien n'étouffe plus aisément l'estime que nous en pourrions faire d'ailleurs que cette injuste et aveugle prévention. Soyons persuadés, mes chers auditeurs, que les autres en usent de la même manière envers nous : qu'ils nous considèrent peu s'ils connaissent nos faiblesses, qu'ils nous considèrent encore moins si nous ne les connaissons pas. Ainsi cette même vanité, qui nous amuse si agréablement à notre avantage, nous paraît ridicule et insupportable dans notre prochain.

C'est ce qu'il y a encore de singulier dans son aveuglement, qu'elle ne nous fait estimer que par les choses même que nous méprisons : comment cela ! un homme vain méprise les autres, et il ne s'estime que par les hommages, par les flatteries, par les services de ceux mêmes qu'il méprise ; il se moque de leurs jugements, et il s'empresse pour se les rendre favorables ; il ne peut les souffrir quand ils témoignent avoir bonne opinion d'eux-mêmes, et il veut les passer en tombant dans la même faute ; il les regarde avec indignation quand ils affectent de déguiser leurs défauts et de rehausser leurs perfections, et il veut être respecté, il prétend se faire valoir en les imitant ; il raille sur des richesses que le mérite n'accompagne pas, et il veut avoir du mérite parce qu'il est riche ; il condamne une vertu que l'ostentation rend suspecte, et il veut qu'on le croie vertueux parce qu'il se pique de le paraître.

Une femme vaine s'irrite contre la fierté des autres femmes, et elle prétend être honorée en faisant la fière ; elle s'offense si la jalousie lui refuse les applaudissements qu'elle attend, et elle espère d'être louée en refusant l'éloge qu'elle doit. Elle tâchera de tourner en ridicule le bel esprit qui brille, et elle s'efforce de briller par le bel esprit ; elle rit d'une délicatesse qui se choque de tout ;

attentive à tout pour flatter sa propre délicatesse ; rebutée si l'on veut trop plaire, elle ne songe qu'à plaire sans craindre de rebutter. Tel aveuglement, avouons-le, doit nous donner une grande horreur d'un vice si contraire à l'esprit de notre sainte religion. Il semble que Dieu ait permis que la vanité se combattît aussi follement, pour soulager la peine que nous trouvons naturellement à aimer l'humilité, le fondement de toute la perfection chrétienne. Mais quel sujet de confusion d'être superbe ! le plus misérable et le plus imparfait des hommes peut avoir autant de vanité que le plus heureux et le plus accompli. La stupidité et l'ignorance ne le cèdent pas en ce point à l'habileté et au savoir, ni l'indigence à l'opulence, ni la laideur à la beauté, ni le vice même à la vertu. Les défauts les plus grossiers ne refroidissent point l'envie, la facilité qu'ont les orgueilleux de se comparer aux personnes dont ils sentent les avantages ; malgré les sujets qu'ils ont de s'humilier à la vue du mérite d'autrui, ils sont portés à se préférer à ceux mêmes qu'ils sont convaincus qu'ils valent mieux qu'eux : les ténèbres les plus obscures ne sauraient les empêcher de se voir avec complaisance, et ils voient avec un secret mépris ceux mêmes dont les qualités brillent avec plus d'éclat. La bassesse et la misère chagrinent, désespèrent l'orgueil sans le dompter. Lucifer est aussi orgueilleux dans les enfers, où il n'a qu'à souffrir, qu'il le fut dans le ciel, où il avait à perdre tant de biens. Objet, messieurs, digne de la risée du monde même le plus païen, qu'une personne qui n'étant ni spirituelle, ni belle, ni riche, ni vertueuse, ne laisse pas de faire la spirituelle, la belle, la riche et la vertueuse.

Un aveuglement aussi humiliant est nécessairement accompagné d'une méprisable injustice. C'est l'essence de la vanité de rapporter tout à soi ; et elle découvre la bassesse et les besoins par les torts qu'elle fait en ne considérant que ses propres intérêts. On rend volontiers justice à tout le monde quand on se sent de quoi se soutenir sans rien ôter à personne ; on ne songe à les rabaisser que parce qu'on les croit au-dessus de nous. De là vient que les intérêts de la vanité ont une opposition particulière avec les intérêts de la société qui doit être entre nous. Il est des vicieux qui se souffrent mutuellement, qui concourent même à nourrir leurs dérèglements ; les voluptueux s'accordent pour leurs excès. Chacun cherche son plaisir comme il l'entend ; les vindictifs ne se font point une guerre réciproque ; chacun en veut à son ennemi sans cesser d'être amis entre eux : les avares vont leur chemin sans s'embarrasser les uns les autres ; chacun tend à son but par la voie qui lui convient. Les vicieux du même caractère, parlant en général, ne se contrarient mutuellement qu'autant qu'ils s'empêchent les uns les autres de toucher à leur fin ; mais les superbes ont une haine mutuelle : ils ne peuvent se rencontrer sans se choquer ; et,

quelques qualités qu'on ait, bonnes ou méchantes, on se sent de leur injustice, parce que l'amour de leur propre excellence anime tous leurs mouvements. Tout plaît ou tout déplaît à une personne superbe, selon qu'il favorise ou qu'il combat l'idée dont elle est prévenue en sa faveur.

Les orgueilleux sont injustes dans leurs sentiments, indociles envers leurs supérieurs, fiers envers leurs égaux, farouches envers leurs sujets; la grande idée qu'ils ont d'eux-mêmes ne leur permet pas de penser juste de leurs frères; leurs perfections les blessent, et ils les noircissent; leurs défauts les réjouissent, et ils les imaginent plus grands qu'ils ne sont. Le mérite qu'ils croient passer leur fait pitié; le mérite qu'ils ne peuvent atteindre les aigrit. Injustes dans leur air et dans leur maintien, ils n'ont qu'à paraître pour dire à toute une compagnie que nul ne les égale: c'est un regard hautain, ce sont des manières chagrines et dédaigneuses; l'attention qu'ils ont sur ce qu'ils peuvent avoir de louable force en quelque manière les gens de s'y rendre attentifs eux-mêmes et de leur céder les honneurs qu'ils pourraient non-seulement leur disputer, mais leur refuser justement. Injustes dans leurs discours, tournant toutes choses à leur avantage; tantôt mendiant des louanges sans honte, tantôt les achetant avec artifice, toujours prêts ou à contredire pour s'asservir la vérité ou à exagérer pour emporter les applaudissements, ou à railler pour affaiblir le mérite: vantant leurs projets, leurs succès, quelquefois grossièrement, quelquefois finement, et d'ordinaire d'une manière à offenser ceux qui les effacent par leurs belles qualités. Injustes dans leur délicatesse: il faut s'étudier en leur présence, de peur d'irriter leur entêtement; ils se choquent de tout ce qui plaît à leur bizarrerie de ne pas interpréter en leur faveur; et tandis qu'ils ont si peu d'égards à la gloire de leur prochain, il leur semble que leur prochain doit veiller uniquement à leur gloire. Injustes dans leurs désirs, ils voudraient seuls avoir l'estime du monde, seuls paraître, seuls vivre dans l'opulence, malgré leur bassesse et leur incapacité. C'est une inquiétude éternelle sur les événements qui peuvent les égaler à leurs semblables: c'est une présomption téméraire, à tout entreprendre pour se distinguer; c'est une envie maligne des avantages qui peuvent les obscurcir. Injustes enfin dans toute leur conduite. Saint Bernard fait un grand détail pour le prouver. Ont-ils fait une faute? s'ils ne peuvent pas la déguiser, ils ne craindront pas d'en faire retomber le blâme sur un innocent; ont-ils eu quelque part à une action d'éclat, ils s'en feront les seuls auteurs; s'agit-il d'observer des lois communes? ils s'en dispenseront par des singularités affectées: mauvais maîtres, inférieurs intéressés, amis infidèles.

Toutes ces injustices, chrétiens auditeurs, n'échappent ni à notre vue, ni à notre sentiment quand nous traitons avec des personnes superbes; nous y tombons nous-mêmes,

si nous avons de la vanité, et les mêmes raisons qui nous font mépriser, haïr nos semblables, nous font mépriser, haïr nous-mêmes par nos semblables. Un orgueilleux n'a pas de pire ennemi qu'un autre orgueilleux: toujours disposés à se reprocher l'un à l'autre leurs faiblesses et à se tourner en ridicule, parce que chacun est sûr qu'il ne peut assez être estimé par une personne qui s'estime trop. Le Saint-Esprit les compare à un bouquet d'épines; le moyen de les agencer, de les ajuster ensemble? il faut qu'ils se croisent et qu'ils se piquent.

Voilà, messieurs, jusqu'où nous rabaisse un vice par lequel nous prétendons nous élever, en quoi la vanité n'a pas même les tristes avantages des autres vices: la volupté cherche le plaisir et elle le trouve; l'avarice court après les richesses et elle les obtient, au lieu que la vanité, voulant monter à la gloire, tombe dans l'humiliation, juste châtiment de l'oubli de nous-mêmes. Oserai-je vous dire qu'il en est d'une personne vaine comme d'un singe, jamais plus bête, si je puis m'exprimer par ce terme, que quand il paraît sous les vêtements d'un homme: ainsi une personne vaine n'est jamais moins raisonnable que lorsqu'elle prend les apparences qui ne conviennent pas à sa misère. Je puis du moins, sans blesser le respect que je dois à mes auditeurs, la comparer à ces figures dont l'éloignement adoucit les traits: elles brillent, elles plaisent, quand on les regarde de loin; les voit-on de près, l'on découvre une argile grossière, raboteuse, informe: à peine y aperçoit-on un linéament proportionné et régulier.

Quel sujet de honte à nous de nous laisser aller à nos folles imaginations pour nous croire ce que nous ne sommes pas! Que penseriez-vous d'un pauvre mendiant qui ferait le fier au milieu d'autres mendiants? Nous sommes tous pauvres devant Dieu. Souvenons-nous de notre néant naturel; n'étouffons pas les sentiments que nous inspirent malgré nous les imperfections, les faiblesses de notre esprit et de notre corps. Quoi! nous ne savons pas seulement profiter des rebuts que notre vanité a à essuyer, des peines qu'elle nous coûte, des illusions où elle nous jette, des extravagances à quoi elle nous engage; rebuts, peines, illusions, extravagances que nous ne saurions dissimuler! Ne sommes-nous pas tous les moments tels que nous nous trouvons à ces moments chagrins où, dépouillés de nos apparences trompeuses, nous avons horreur de nous-mêmes? car loin du bruit, et défaits de nos préventions par un caprice, par un dégoût, par un dépit, par un travers de mélancolie, par une humiliation ou secrète ou éclatante, nous nous faisons quelquefois une sévère justice; nous voyons alors nos défauts, nous les développons, nous nous en moquons; nous avons honte de cette comédie où nous jouons un faux personnage. Ne serions-nous pas plus contents, ne mériterions-nous pas plus d'honneur si nous étions modestes, doux, équitables, charitables, sincères? et faut-il sacrifier toutes nos belles qualités, toutes nos ver-

tus à un vice dont nous sentons le frivole et qui nous déshonore véritablement ? Eussions-nous du mérite, nous le perdriions en affectant de le relever. Remercions Dieu, chrétiens, de nous rappeler quelquefois en nous-mêmes par tant d'infirmités, par tant de misères, par tant de preuves de notre bassesse. L'heureux commerce qui serait entre nous, si la connaissance de nous-mêmes aimait nos mouvements ! Mais il est temps de parler plus chrétiennement ; je n'ai guère employé, jusqu'à présent, que des couleurs naturelles pour dépeindre la vanité ; les prédicateurs sont forcés quelquefois d'en user de la manière pour prendre les vicieux par leur faible. La vanité est humiliante devant les hommes par son aveuglement et par son injustice. Voyons combien elle est humiliante devant Dieu par son ingratitude et par son infidélité.

SECONDE PARTIE.

Les théologiens nous apprennent que l'orgueil est un vice en quelque manière universel qui, en rapportant tout à nous-mêmes, voudrait tout dérober à Dieu : biens naturels, biens surnaturels, il ne distingue rien, il les fait servir également au désir que nous avons de nous élever et d'oublier notre dépendance et la misère qui nous est essentielle. Il est vrai, messieurs, que si nous examinons les choses à la rigueur, nous trouverons que tous nos péchés viennent de l'estime et de l'amour déréglé que nous avons pour nous-mêmes : il serait aisé de justifier cette pensée par le détail ; mais la preuve s'en présente d'elle-même à vous. Qui ne s'aperçoit que nous ne violons la loi divine que pour satisfaire à notre propre inclination, et que si nous avions moins d'idée de nous, nous aurions aussi moins de peine à nous priver de ce que nous ne pouvons posséder qu'en désobéissant à Dieu ? Plaisirs, richesses, honneurs, nous n'aurions point tant d'empressement pour toutes ces choses, si nous étions pénétrés de la pensée de notre néant ; nous soupirions après ce qui accommode notre penchant, parce que nous nous estimons beaucoup, et nous en venons jusqu'au crime pour nous contenter. Si nous voulons nous former une idée plus particulière de l'orgueil, nous serons forcés d'avouer qu'il détourne nos regards de Dieu de qui nous tenons toutes choses, et qu'il les arrête sur nous comme sur les auteurs de nos biens ; qu'il tend directement à priver Dieu de sa gloire en nous attribuant ce qui vient de lui.

Comme l'humilité, dit saint Thomas (22, q. 161, a. 1), s'occupe à retenir l'homme dans les bornes qui lui sont naturelles, à l'empêcher de s'élever au-dessus de lui-même, et de s'imputer ce qui passe ses propres forces : sentiment que David a exprimé par ces mots : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me (Psal. CXXX)* ; la vanité nous persuade que nous sommes quelque chose de plus que ce que nous sommes en effet, et que nous avons lieu de nous applaudir, comme si nous nous devions à nous-mêmes ce que

nous sommes. En quoi elle se contredit elle-même ; car tandis qu'elle nous trompe pour nous donner de grands sentiments de notre mérite, elle nous convainc que nous en avons peu ; elle nous enfla, pour ainsi dire, afin de nous cacher notre petitesse. Une âme qui a une véritable grandeur est toujours modeste, parce qu'au-dessus des sentiments communs, elle ne borne son estime qu'aux grandes choses, parce qu'elle reconnaît son indigence et sa dépendance du Créateur ; une âme faible et petite montre de la fierté, comme surprise de se sentir quelques bonnes qualités : elle n'est pas à l'épreuve d'une occasion d'oublier sa misère, elle sort en quelque manière d'elle-même pour se considérer avec plaisir ; et pour s'attirer les yeux des autres, elle oublie ce qu'elle est dans les mains de Dieu. Un vase qui a reçu peu de capacité de l'ouvrier se répand, se fêle, se rompt si on le veut trop remplir.

Mais à quoi bon tant raisonner sur notre néant ? Pouvons-nous douter que nous n'ayons reçu de Dieu toutes choses : ce qui est à nous, ce qui est en nous, la vie, l'esprit, la beauté, la santé, l'élevation, l'opulence ? ne les donne-t-il pas, ne les refuse-t-il pas quand il lui plaît ? les petits deviennent grands, les grands deviennent petits, selon sa sainte volonté. Maître de notre fortune, arbitre souverain de notre sort, il préside à tous les événements qui font les heureux et les malheureux. Pouvons-nous douter que Jésus-Christ ne soit la source de toutes nos grâces ? qu'il ne les ait demandées, qu'il ne les ait obtenues pour nous par ses mérites infinis ? Il n'est pas jusqu'aux biens naturels, dont nous ne lui soyons redevables : ils lui appartiennent en propre ; tout cet univers a été créé pour lui servir de palais, et nous n'y avons eu entrée qu'en qualité de ses serviteurs et de ses esclaves. Le Père céleste nous fait-il du bien ? c'est en son Fils bien-aimé qu'il nous le fait, dit l'Apôtre : *Gratificavit nos in dilecto*.

Nous croyons toutes ces vérités, messieurs, ce sont là les premiers principes de notre sainte religion : la vanité les efface de notre idée pour nous faire oublier notre bienfaiteur. Ingrats que nous sommes, Dieu daignera-t-il seulement nous regarder ? L'ingratitude est le plus lâche des vices, et par conséquent le plus méprisable. Vous qui exigez une reconnaissance si exacte, si humble, si constante pour un léger bienfait, pour une faveur que le caprice, que votre propre intérêt, que votre propre gloire vous a arrachée, et que vous avez lussée tomber sur une personne à qui vous ressemblez par les faiblesses, par la mortalité d'une nature commune, et qui peut-être vaut mieux que vous par les talents que le Ciel lui a départis, et par les perfections qu'elle a acquises, tâchez du moins d'entrer dans les sentiments de Dieu envers un misérable ver de terre qui n'a que ce qu'il a reçu de sa bonté, et qui n'est rien de son fonds. Ce Créateur absolu, indépendant, éternel, immuable, tout-puissant, de quel œil peut-il regarder sa creature,

lorsque renfermée dans elle-même, occupée de son mérite, elle ne songe pas à rapporter à ce principe universel d'être et de perfection ce qu'elle s'imagine qui la distingue parmi ses semblables? Méprisable figure de terre, le sculpteur ne vous a-t-il pas fait figure, et tous vos traits ne doivent-ils pas hommage à la main qui les a formés?

Cette jeune personne a reçu de Dieu de l'esprit, de la beauté, du bien. On la souhaite dans les compagnies, on la loue, on la flatte sur son air et sur ses manières : l'éclat de sa parure, la pompe de son équipage frappe les yeux, irrite l'envie ; la voilà enivrée d'elle-même, elle ne se souvient plus du Seigneur qui l'a honorée de ses faveurs et qui la jugera un jour sur l'abus qu'elle en aura fait. Cette femme emporte les applaudissements : sa naissance, son rang, ses belles qualités lui assurent des adorateurs ; dès là elle ne considère qu'elle-même. Son miroir fait toute son étude : elle applique toute son attention aux artifices indignes qui peuvent soutenir sa fierté ; nulle reconnaissance pour ce Dieu bienfaisant et souverain qui l'a tirée de la foule, et qui pouvait l'exposer à la risée de tout le monde. Cet homme d'épée, cet homme de robe se voit en état de ne pas ménager un patron : ses talents et son opulence lui épargnent la peine lâche de se rendre esclave d'un supérieur. Plongé dans lui-même et dans son bonheur, il ne daigne plus adorer la main de son bienfaiteur ; comme si un plus grand mérite et une fortune plus considérable ne marquaient pas plus de dépendance et n'exigeaient pas plus de gratitude. Cet ecclésiastique a trouvé sur l'autel de quoi entretenir son ambition : son savoir et sa dignité le font craindre et respecter ; pourrait-on le croire que dévoué au Seigneur par son caractère, son caractère lui fait oublier le Seigneur ? qu'il prétend recevoir lui-même la fumée de l'encens qu'il brûle ? qu'il enrichit les idoles des Egyptiens des dons offerts au Dieu d'Israël ? Prêtre, ministre du Dieu vivant, il sacrifie tout à sa vanité. Tous ces gens, chrétiens auditeurs, qui ont des qualités pour paraître dans le grand monde, des richesses pour nourrir de grands vices, du crédit pour effrayer la faiblesse, de l'adresse pour animer l'intrigue, que pensent-ils de la grandeur et de la miséricorde de Dieu ? dirait-on, à les voir et à les entendre, qu'ils ont des actions de grâces à lui rendre ?

Oh ! que Dieu les méprise ces gens-là ! Il les juge indignes de lui donner de la gloire. Grézy est envoyé par Elisée pour ressusciter le fils de la Sunamite : le prophète lui met son bâton dans les mains, comme l'instrument de la merveille qu'il a à faire : il lui ordonne seulement de taire le motif de son voyage. Grézy se fait honneur en chemin de la commission du prophète ; il s'en retourne avec la honte d'avoir espéré vainement la résurrection du mort. Dieu prend plaisir, ce semble, à résister aux superbes, à les humilier par des coups d'éclat, pour leur inspirer de justes sentiments sur ses grâces et

sur le besoin qu'ils en ont. Les Pères spirituels ont remarqué qu'une ingrate vanité est assez souvent punie par des crimes humiliants que Dieu permet pour la corriger. Ainsi Adam pécha en insensé, dit saint Augustin, afin qu'il rougît d'avoir trop présumé de lui-même : *Ut per humilitatem peccati, quam de se falso præsumperit, disceret* (lib. XI, de Gen., ad Lit. cap. 4 et 5). Ainsi une personne superbe, dit saint Jean de Damas, tombera dans une action infâme, afin que, selon les desseins de Dieu, honteuse de sa faute, elle se repente d'une vanité en quelque manière plus infâme : *Permittitur quis quandoque in turpem decidere actionem ad emendationem deterioris affectus* (lib. II de Fide, cap. 29). Cette femme vaine s'oubliera et deviendra infidèle à un mari ; mais s'il lui reste quelques bons sentiments, qu'elle sera humiliée quand le plaisir brutal de son impureté sera passé ! Il échappera une injustice fourbe et criante à cet homme rempli de lui-même ; mais quelle confusion pour lui lorsque l'injustice retentira dans les assemblées ! Ces jeunes têtes que l'orgueil découvre et lève si fièrement, attendez, un déshonneur ne tardera pas de les couvrir et de les courber.

Abominatio Domini est omnis arrogans. C'est une parole du Saint-Esprit dans les Proverbes (Prov. XVI, 5). Un arrogant est l'objet de l'abomination du Seigneur : le Seigneur est si indigné contre un misérable qui oublie ce qu'il lui doit, qu'il ne le peut souffrir, ni lui-même, ni rien de ce qui le fait s'enorgueillir. Ces richesses, ces ameublements, ces équipages, ces palais, ces emplois, cet esprit, cette beauté, nous estimons toutes ces choses, nous les envions, nous en tirons vanité, et Dieu les a en horreur, pourquoi ? pour cette raison même que nous les estimons, que nous les envions, que nous en tirons vanité sans nous souvenir de celui qui nous les donne. Tandis que cet homme, entêté de sa dignité, de ses alliances, de son crédit, étouffe l'idée des bienfaits de Dieu, parmi les mouvements éclatants de son orgueil, Dieu ne le souffre sur la terre que par un effet de sa miséricorde infinie. Tandis que cette femme sacrifie à sa fierté le repos de tant de personnes, et qu'elle perd jusqu'au souvenir du Seigneur dans les illusions présumptueuses de son entêtement, le Seigneur la regarde comme la proie de sa vengeance inexorable : *Abominatio Domini*, etc.

Cependant, messieurs, la grâce de Dieu va tomber, sur qui ? sur cette personne solitaire, inconnue, méprisée, persécutée du monde, rebulée au palais, opprimée dans les bureaux, rejetée de sa parenté, raillée par ses voisins, oubliée par ses maîtres, mais contente de son sort, bénissant le Père des miséricordes des faveurs dont il l'honore, et lui témoignant sans cesse une humble reconnaissance. Vous serez le jouet de votre orgueil, âmes mondaines, tantôt accablées des inquiétudes qu'il vous coûte, tantôt ennuyées des faux plaisirs qu'il vous donne ; tantôt détrompées des frivoles imaginations

dont il vous amuse, tantôt dévorées des chagrins où il vous plonge. Mais Dieu vous traitera comme des ingrats qui ne méritent pas ses bienfaits : il vous laissera languir entre la vérité et le mensonge, entre l'illusion et le soupçon ; il retirera ses grâces de vous, et vous tomberez d'erreur en erreur : jamais satisfaits et toujours vous défiant d'une fausse gloire. Quel spectacle donnerez-vous alors à sa justice ? Vous croirez de briller, et vous mériterez toujours plus de mépris ; vous ne songerez qu'à une réputation passagère, et vous vous préparerez une infamie éternelle ; vous affecterez de plaire au monde, et le monde se moquera de vous ; vous négligerez l'approbation du ciel, et le ciel vous chargera de confusion : incapables d'une action véritablement chrétienne, aveugles aux maximes de l'Évangile, car tels sont les superbes, vous serez enfin ensevelis dans l'ignominie des ennemis de Dieu.

Digne peine d'une orgueilleuse ingratitude, de trouver son châtiment dans les biens mêmes dont elle ne daigne pas reconnaître l'auteur, et de perdre tous les biens qui peuvent suivre une humble et sincère reconnaissance. Grand Dieu, devant qui disparaît tout l'univers comme une goutte de rosée devant un soleil d'été, daignez-vous souffrir en votre présence une créature qui est par vous tout ce qu'elle est, et qui vous oublie pour ne s'occuper que d'elle-même ?

L'infidélité qui accompagne l'ingratitude de la vanité mérite encore plus de mépris de Dieu : une seule reflexion vous en convaincra ; je n'ai pas de temps pour m'étendre plus au long sur ce point. Quelques biens que Dieu nous ait faits, il a prétendu que nous en usassions pour sa gloire : l'orgueilleux en abuse pour la sienne propre. Que fait Dieu pour témoigner son indignation à cet infidèle ? il l'humilie, il le perd par les choses mêmes où le coupable cherche à s'élever : *An ideo...* dit le grand saint Basile, *acceptam misericordiam ad occasionem arrogantia rapis ? Gratiam sequitur iudicium* (*Hom. de Humilit.* 22). Quoi ! vous êtes superbes parce que Dieu est bon ? sa miséricorde vous est une occasion d'insolence ? Ah ! il vous jugera, il vous condamnera sur les biens mêmes qui vous font élever contre lui.

Cet esprit avec quoi vous pourriez faire tant d'honneur à la vertu et à l'Évangile, confondre les libertins, ramener les âmes à Dieu, calmer les passions des personnes déréglées, vous vous en servez pour justifier les maximes du monde, pour deshonorer, pour décrier la religion par des raisonnements captieux, pour allumer des affections impures dans les cœurs : Dieu le livrera cet esprit à ses égarements et à ses extravagances ; il se perdra dans ses idées, il sera fermé à la vérité, et, après avoir flotté dans le doute, dans l'incertitude, dans les contradictions, dans les alarmes, il vous conduira de l'impiété au désespoir. Ainsi l'orgueilleux Lucifer, plein de lui-même et se confiant en ses lumières, tomba du plus haut des cieux

dans le plus profond des abîmes. Ces richesses, ces dignités qui vous mettent dans les mains de quoi appuyer la faiblesse, consoler l'indigence et soutenir la justice et la vertu, vous en faites les instruments de la violence et de l'iniquité : vous y trouvez la nourriture de l'intempérance et des plus honteux excès. Dieu vous en dépouillera, pour vous exposer aux insultes des personnes les plus misérables, ou, s'il permet que vous en jouissiez, il vous regardera comme une victime qu'il prépare à sa vengeance. Les exemples qui doivent vous inspirer la crainte d'un tel malheur sont si communs que vous pouvez les choisir vous-mêmes pour vous instruire.

Cette beauté qui devrait parer votre modestie et votre pudeur, vous retient dans la crainte pour l'intérêt de votre âme, vous soumette à une circonspection timide et délicate pour ne pas scandaliser vos frères, vous engage à veiller avec plus de réserve à toutes vos démarches, vous en faites l'appât du vice, le piège de votre vertu et de l'innocence de votre prochain ; vous lui donnez vos heures les plus précieuses et presque toutes vos heures. Dieu permettra que cette beauté vous étourdisse sur la rigueur de ses jugements, sur la brièveté de la vie, sur les horreurs du tombeau, qu'elle vous embarrasse, qu'elle vous fatigue, et que parmi les mouvements païens dont elle vous occupe, vous quittiez la terre pour aller comparaître devant son tribunal redoutable. Telle fut la triste fin de Jézabel : cette malheureuse reine se fardait encore lorsqu'elle fut précipitée par les fenêtres de son palais pour être rongée des chiens. Et vous, Absalon, cette même tête qui vous donne tant de fierté, qui vous fait révolter contre votre Dieu et contre votre père, pour porter une couronne, vous arrêtera dans votre course et vous coûtera une cruelle mort.

Votre industrie, votre habileté dans les affaires vous a acquis de grands fonds, vous ne songez qu'à sortir de la poussière, qu'à bâtir de magnifiques maisons, qu'à vous élever au-dessus des autres par des airs fiers et par un train somptueux. C'était le dessein de Dieu que vous profitassiez de vos talents pour le soulagement des pauvres, pour l'établissement et le progrès des vertus chrétiennes ; néanmoins il ne s'est point opposé à l'élevation de votre maison, il vous a laissé plonger dans vos projets et vous endormir touchant l'affaire de votre salut : mais ne vous condamnera-t-il point à souffrir le chagrin cruel de voir évanouir vos espérances et tomber le fruit de vos travaux ? de vous voir vous-même imbecille et sans action avant votre mort, également incapable de penser et à votre fortune et à votre éternité. C'est de sorte que fut confondu ce peuplet téméraire qui voulait bâtir une tour laquelle touchât jusqu'au ciel : il perdit en quelque manière l'usage de la parole, et fut dispersé sur la terre comme un exemple de son juste mépris.

Au lieu de bénir et de servir le Seigneur

dans votre grandeur et dans votre opulence, vous l'offensez; vous ouvrez à la licence le chemin que vous devriez lui fermer, vous donnez vous-même les mauvais exemples que vous devriez corriger dans les autres, vous animez, par le fracas de votre licence, le libertinage que vous devriez arrêter par votre zèle; impérieux, farouche, violent, vous vous rendez inaccessible aux ministres du Seigneur, qui souhaiteraient vous représenter vos devoirs et vous y conduire; vous n'avez de sentiment que pour goûter tranquillement votre bonheur dans l'oubli de Dieu. Dominez, vantez-vous, foulez aux pieds les misérables; Dieu vous attend, il ne vous ménage que pour vous frapper avec plus d'indignation. Vous faites le petit Dieu sur votre trône, Nabuchodonosor, vous vous applaudissez de votre magnifique Babylone, vous prétendez avec vos richesses vous rendre indépendant du Seigneur; descendez de dessous ce dais précieux, quittez votre couronne et allez paître avec les ours. Quoi! vous parlez encore; mais vous n'achèverez pas: le Maître que vous irritez par votre orgueil n'a plus la patience de vous écouter: partez, partez pour brouter l'herbe dans les forêts: *Cumque sermo adhuc esset in ore Regis, ecce vox de caelo ruit.*

Chose étrange, chrétiens, la vanité ne peut, ce semble, être guérie que par les rigueurs les plus redoutables de la vengeance divine: il faut, si je puis m'exprimer ainsi, il faut que Dieu perde un orgueilleux pour le faire sage: telle est son ingratitude, telle est son infidélité, telle est sa folie. Mais comment des gens raisonnables peuvent-ils être superbes? Ne nous moquons-nous pas nous-mêmes de ceux qui le sont? ne sentons-nous pas en mille manières les misères dont nous sommes environnés, dont nous sommes pénétrés? ne voyons-nous pas que nous n'avons d'autre raison de prendre de la vanité que notre vanité même? que nous ne pouvons être fiers sans être aveugles et extravagants?

J'oublie ici la sainteté de mon ministère; je rougis de vouloir confondre la vanité des fidèles par de semblables raisonnements: laissons aux idolâtres ces sujets de confusion. Nous croyons un Dieu humble, un Dieu outragé, un Dieu crucifié; si nous ne révérerons les abaissements ineffables de sa vie et de sa mort, nous méritons l'enfer. Prenez vos airs de fierté en sa présence, je vous le conseille; venez jusqu'aux pieds de ses autels faire parade de votre ostentation. Moquez-vous de sa doctrine, de son Evangile, de ses exemples; c'est là l'unique ressource de votre vanité: *Erubescat, s'écrie saint Augustin, erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus (in Ps. XVIII, En. 2).* Rougissez, petit ver de terre, rougissez d'être superbe, vous pour qui un Dieu a été humble et humilié.

Quelle opposition entre ses sentiments et les vôtres? le Créateur veut cacher sa grandeur, et la créature veut cacher sa misère; le Roi cherche le mépris, et le sujet cherche la gloire; le Maître craint de paraître ce

qu'il est, et l'esclave voudrait paraître ce qu'il n'est pas: un Dieu s'anéantit et un homme oublie qu'il a été dans le néant, et qu'il y peut retomber. N'importe, faites-vous un mérite de vous rendre insupportable au ciel et à la terre par vos vains entêtements et par vos pompeuses illusions.

Ah! chrétiens, qu'il nous sera aisé de nous défendre de la vanité, si nous jetons les yeux sur le crucifix que nous adorons! Je n'ai, mon Sauveur, qu'à me souvenir de l'ignominie de votre croix pour me guérir de tous ces préjugés ridicules qui me flattent, de toutes ces délicatesses indignes sur le point d'honneur qui m'irritent, de tous ces emportements dont m'aveugle la crainte du mépris. Je ne crois pas, ô mon divin Rédempteur attaché à ce bois infâme, que j'en vienne jamais à ce point d'effronterie que de porter ma vanité jusque devant vous. Ayons de la pitié, messieurs, ayons de l'indignation pour un idolâtre orgueilleux, il ne connaît pas Jésus-Christ; mais qu'un fidèle qui adore Jésus-Christ et qui est orgueilleux soit regardé avec horreur: *Erubescat homo*, etc.

Si notre foi ne peut abattre notre vanité, prions le Seigneur de nous faire connaître à nous-mêmes par quelque coup de sa justice; car enfin, si nous ne devenons comme de petits enfants, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Cet esprit, qu'une humeur en étouffe le brillant; cette beauté, qu'une maladie en efface les traits; ces charges, qu'un événement imprévu les enlève; ces richesses, qu'un procès opiniâtre les dévore. Tandis que notre imagination nous en fera accroire, de quoi serons-nous capables pour avancer l'ouvrage de notre salut? Estimerons-nous les choses saintes? étudierons-nous les maximes de notre religion? craindrons-nous les jugements de Dieu? Tâchons du moins de prévoir ce dépouillement universel de toutes choses, qui doit suivre notre mort, pensons au tombeau pour apprendre ce que nous sommes et ce que nous serons un jour. Dès que nous connaîtrons notre néant, que nous serons remplis de l'idée de nos misères, nous serons mieux disposés à connaître la grandeur de Dieu. Soutenus de sa grâce qu'il verse abondamment dans les âmes humbles, nous concevrons le désir de le servir; nous nous estimerons heureux d'avoir à obéir à un si grand Maître, et, par notre fidélité, nous nous rendrons dignes de son royaume.

SERMON XLV.

Sur l'opposition de la volonté avec elle-même, dans l'affaire du salut.

Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.
Tout royaume divisé et opposé à lui-même sera ruiné (S. Luc, ch. XV).

Le Fils de Dieu avait chassé un démon qui était muet, et quand il l'eut chassé, le muet, qui n'avait point parlé, parla. Tout ce qui se trouva de témoins de cette merveille en fut dans l'admiration: *Et admiratae sunt turbæ.* Tout surpris qu'ils furent d'une action qui marquait si visiblement une puissance di-

vine, ils ne laissèrent pas de combattre le sentiment de vénération que leur inspirait leur étonnement; ils songèrent à décréditer l'auteur du miracle. Quelques-uns, sans balancer, assurèrent qu'il avait chassé ce démon par le moyen de Bézélzébub, prince des démons : *In Beelzebub prince demoniorum ejicit demonia*. D'autres, moins insolents, n'osèrent pas refuser si ouvertement au Sauveur la gloire qu'il méritait; mais, faisant semblant de vouloir s'assurer de sa divinité et de sa puissance, lui demandèrent quelque prodige céleste : *Signum de celo querebant ab eo*. Sur cela le Sauveur leur dit : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur* : tout royaume divisé et opposé à lui-même sera ruiné.

Il voulait leur faire entendre que le démon agirait contre ses propres intérêts, s'il était vrai qu'il lui aidât à faire des miracles; car enfin tels miracles prouvaient évidemment que son ennemi était Dieu. Mais il voulait encore leur apprendre que la peine qu'ils souffraient pour partager leur âme à l'adoration et à l'incrédulité était inutile, et ne pouvait tourner qu'à leur perte. Ces esprits malins et envieux étaient forcés de révéler le Fils de Dieu : les merveilles qu'il opérait passaient toute la puissance humaine, et en même temps ils ne pouvaient se résoudre à le croire et à le suivre; leur passion les obstinait dans leur indocilité. Contrariété de sentiments qui fut enfin la cause de leur malheur.

Voyons, messieurs, s'il n'y a rien de semblable dans le procédé des fidèles. Il ne s'agit plus pour eux s'ils embrasseront ou s'ils rejeteront la doctrine de Jésus-Christ; par la miséricorde divine ils la professent; il est question s'ils observeront ou s'ils violeront sa loi, et plusieurs sont en ce point opposés à eux-mêmes comme les Juifs. Nous pouvons dire qu'ils veulent pratiquer la vertu, et, tout ensemble, qu'ils ne veulent pas la pratiquer, qu'ils veulent et qu'ils ne veulent pas se sanctifier, qu'ils veulent et qu'ils ne veulent pas se sauver. C'est cette double volonté que j'entreprends d'examiner aujourd'hui, et, pour vous rendre cet entretien plus utile, je ne me contenterai pas de vous représenter cette volonté opposée à elle-même, touchant l'affaire du salut, mais en même temps je vous montrerai que votre salut vous devient presque impossible par cette volonté : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur*. Au reste, je ne ferai pas d'autre partage dans ce discours que ce que je vais vous dire. Dans le premier point, je tâcherai de vous convaincre que bien des gens courent un grand risque de se perdre, parce qu'ils ont effectivement ce cœur multiplié, ce cœur double et opposé à lui-même, qui veut et ne veut pas le salut; et dans le second point, je ferai quelques réflexions salutaires sur la disposition de ce cœur. Je ne me propose pas autre chose à vous expliquer dans les deux parties de ce discours. Vierge sainte, je vous prie d'animer ma faiblesse par votre secours, et de soutenir mon entreprise en m'obtenant

les lumières dont j'ai besoin pour l'exécuter : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

L'on peut dire, messieurs, que le cœur de l'homme est en quelque manière tout l'homme même : c'est le cœur, en effet, qui est comme le siège de la vie et qui la retient par son mouvement; c'est le cœur qui, selon notre manière ordinaire de parler, répand dans les autres membres ce feu et ces esprits qui animent les organes du corps, et sont les instruments de l'âme. Aussi, la nature, quelquefois si capricieuse dans la production de ses monstres, ne donna-t-elle jamais deux cœurs à un seul homme. Elle a multiplié les bras et les têtes; mais elle ne forma jamais qu'un cœur quand elle n'a fait qu'un homme. Deux cœurs demandent et portent naturellement deux vies : comment les unir dans une même personne?

La fable même, qui a laissé aux poètes une pleine liberté d'inventer les monstres les plus bizarres, n'a jamais pu imaginer un homme à deux cœurs : telle imagination aurait trop révolté l'esprit et le sentiment. Il me semble, messieurs, que nous pouvons raisonner à peu près de la même manière sur le cœur chrétien; nous avons sujet de penser qu'il fait tout le chrétien même, qu'il donne et la naissance et la nourriture à ses vertus. C'est à ce cœur que le Saint-Esprit adresse ses lumières, ses plaintes, ses caresses, ses menaces, comme si seul il était capable de recevoir ses impressions. Vous n'avez qu'à ouvrir l'Écriture sainte pour justifier cette pensée : tout ce qui concerne les vertus et les vices du fidèle y est attribué à son cœur; là se passent tous ces changements qui sont les suites ou de notre coopération, ou de notre désobéissance à la grâce.

Nous trouvons cependant, et la chose est assez ordinaire, nous trouvons, dis-je, dans le christianisme ce monstre à deux cœurs que la nature et la fable n'ont jamais produit. Dieu s'est plaint par la bouche de ses prophètes de ceux qui l'honorent des lèvres, tandis qu'ils révoltent leur cœur contre lui; c'est déjà là une opposition de mouvements assez extraordinaire en des personnes qui croient et qui devraient agir selon leur croyance. Dieu s'est plaint beaucoup plus fortement de ceux qui lui parlent du cœur; mais qui ont deux cœurs, lesquels tiennent chacun leur langage particulier et n'ont rien de semblable dans leurs sentiments : *In corde et corde locuti sunt*. Considerons, je vous prie, les paroles et les pensées de ces deux cœurs; et faisons voir en même temps que cette multiplication de cœurs, qui se ressemblent si peu, est un obstacle presque insurmontable dans l'affaire du salut.

Dans la peinture que je vais commencer, il vous sera aise, mes chers auditeurs, de remarquer, en premier lieu, comment un chrétien qui fait parler deux cœurs se combat lui-même et détruit ses propres forces, lorsqu'il pourrait travailler heureusement à sa sanctification. Ce combat intérieur du fidèle avec lui-même vous a paru peut-être

une nouveauté peu vraisemblable lorsque je vous l'ai proposé; j'avoue qu'à la première vue on ne voit pas d'apparence à la guerre qu'il se fait pour sa perte : j'espère, néanmoins de vous persuader sans peine que c'est sa conduite ordinaire, dans ces occasions qu'il cherche à s'imposer à lui-même pour se partager à Dieu et au monde; et qu'il voudrait échapper à la résolution même qu'il forme de se donner uniquement à Dieu. Si je prouve cette contrariété de mouvements dans son âme, vous aurez sans doute pitié de lui; et si vous croyez avec raison de lui ressembler, vous aurez pitié de vous. Car quelle peut être la fin d'un chrétien qui renverse lui-même les mesures qu'il semble prendre pour mener une sainte vie et faire une sainte mort? qui détruit d'une main l'ouvrage de son salut qu'il prétend élever de l'autre; qui traverse par une démarche le projet de conversion qu'une autre démarche lui a fait entreprendre? Si nous sommes nous-mêmes nos ennemis, comment échapper? Nous trouverons toujours de bonnes armes contre les ennemis extérieurs de notre bonheur; et, soutenus de la grâce de Dieu, nous manierons ces armes avec succès; mais si nous nous portons nous-mêmes le coup mortel, il n'est pas possible d'y parer, et nous périrons infailliblement. Démêlons ces deux volontés, ces deux cœurs que nous entretenons dans nous, qui ont des intérêts si incompatibles et qui, par leur opposition mutuelle, trompent notre conscience, font durer nos vices et nous éloignent du bien et du ciel.

In corde et corde locuti sunt : ce qu'un cœur veut, l'autre ne le veut pas; ce qu'un cœur demande, l'autre le refuse; ce qu'un cœur aime, l'autre le hait; ce qu'un cœur dit, l'autre le rétracte : *In corde et corde locuti sunt*. Ce gentilhomme aurait quelque envie de finir ses déréglemens : il vient avec son double cœur se présenter au tribunal de pénitence. Mon Dieu, dit le cœur chrétien, troublé des menaces du Seigneur, je sais que vous me défendez la vengeance, et j'ai tort de nourrir ce ressentiment qui vous irrite; et dans le dessein d'accomplir désormais votre sainte loi, je dois commencer par le pardon que j'ai refusé jusqu'à maintenant à mon ennemi. Cependant, dit le cœur païen, prévenu des maximes du monde, je ne suis pas si lâche que de souffrir cet affront; il y va de mon honneur à me venger : en demeurer là, que dirait-on de moi? Ce négociant touche du sermon qu'il vient d'entendre fait de grandes réflexions sur l'injustice de son négocioc; le cœur fidèle s'écrie aussitôt : à quoi sert-il de gagner toute la terre si l'on perd son âme? Je ne posséderai pas toujours mes richesses, elles s'évanouiront bientôt; si je les amasse par le crime, que deviendrai-je, lorsque j'en serai dépouillé? Mais le cœur avare crie encore plus haut : il faut donc abandonner le commerce s'il ne roule plus de la même manière : voilà des enfans malheureux, une exacte fidélité ne saurait établir une nombreuse famille; désespérer sa

fortune en perdant son crédit, en découvrant sa mauvaise foi, c'est une affaire qui demande de la réflexion et du temps.

Cette dame qui aime le monde, et ne laisse pas de répandre de temps en temps auprès d'un directeur des mouvements chagrins de dévotion, fait aussi parler deux cœurs en des termes bien opposés. Quoiqu'elle soit chargée des ornemens d'un luxe immodeste et injuste, et qu'elle ne soit point encore disposée à rompre l'attache qui lui a déjà fait tant de peine, son cœur dévot témoigne une horreur extrême des vanités et des engagements du siècle; il est ennuyé, effrayé de tout ce bruit, de tout ce tumulte si contraire à la piété chrétienne; il se trouve seul avec la grâce et la raison à certains moments de chagrin; il est touché de compassion pour lui-même, lorsque certains événemens lui représentent au naturel le vrai et le faux; il ne tiendrait pas à lui de se dégager pour goûter les douceurs d'une régularité édifiante; mais le cœur mondain de la dame a bientôt étouffé ces sentimens. Le temps est-il déjà venu, dit-il, de s'éloigner des compagnies et des plaisirs? Ce serait une étrange affectation de renfermer la beauté dans la solitude, tant qu'on est en état de suppléer par les manières aux brèches de l'âge, la bienséance ne permet pas qu'on se retire, quitter brusquement le monde, il s'agit d'un peu trop; il est plus honnête d'y demeurer que d'en sortir pour y rentrer. Ah! mon Sauveur, dit le cœur chaste de cette jeune fille encore alarmée des suites du plaisir; je serais content et heureux si je n'aimais que vous; je vous dois tout mon attachement; que ne m'en coûte-t-il pas de vous l'avoir refusé? quand serez-vous l'objet unique de mes affections? Dès que je serai à vous, je me moquerai de toutes les créatures, et ma confiance me remplira de joie. Là-dessus un autre cœur à demi engagé au monde, et déjà désaccoutumé des charmes de l'innocence, rompt le frein de la pudeur pour dire qu'on ne saurait rebuter des témoignages de tendresse; qu'une sévérité inflexible est une injure offensante, qu'il ne faut pas tout défendre à une inclination qui trouve des agréments et du mérite; qu'il est naturel à la jeunesse de se faire un honneur de plaire.

Examinez, messieurs, les mouvements de votre âme sans déguisement et sans flatterie, vous trouverez en vous deux volontés qui tiennent à peu près le même langage. Il s'agit de faire ces renoncemens nécessaires pour assurer votre vertu, de rompre cette habitude d'où viennent vos déréglemens les plus ordinaires; vous avez à vous acquitter de divers devoirs chrétiens qui ne vous permettent pas de ménager la passion qui vous domine. Vous dire clairement à vous-même, pourquoi changer, pourquoi me faire tant de violence? ce sera toujours trop tôt que ma pénitence troublera mes plaisirs; vous auriez de la peine à vous entendre parler ainsi, un reste de foi et de crainte de Dieu vous en ferait repentir dans le moment même. Pour adoucir l'idée de tels

sentiments, vous convenez qu'il serait de la sagesse, qu'il serait même d'une extrême conséquence de vous donner à Dieu sans délai et de commencer à vivre plus chrétiennement. Après quoi rassuré d'une part par le mouvement qui vous flatte de piété, attiré d'une autre part par le mouvement qui favorise votre penchant, vous prenez avec moins de répugnance le parti de continuer encore dans le même train de vie.

Il est vrai, et c'est à quoi vous devez faire une attention singulière ; il est vrai, dis-je, que tandis que votre cœur chrétien parle avec une liberté entière, et qu'il élève la voix pour se faire entendre, votre cœur mondain parle quelquefois si bas et, en apparence, avec tant de réserve, qu'il vous semble de ne pas même distinguer ce qu'il dit. Artifice cruel dont il use de crainte de vous effaroucher et pour vous gagner à coup sûr. Il se contente de faire une guerre sourde à votre piété, afin que votre grâce et votre foi ne vous arment point contre lui, sa timidité affectée endort votre confiance. Cependant vous l'écoutez, et comme votre inclination est pour lui sans bruit et sans trouble, il vous persuade, il vous entraîne et il vous conduit, il vous arrête où il lui plaît. Prenez-y garde, dans le même temps que les cris d'une conscience timorée vous amusent, les sollicitations artificieuses d'une mauvaise conscience dissipent votre crainte et vous plongent toujours plus avant dans vos engagements criminels. Si le cœur chrétien parlait seul, puisqu'il veut votre conversion, vous seriez convertis, vous seriez saints ; car on peut dire que tout est fait dès qu'on veut sincèrement, dit saint Jean-Chrysostome : *Sufficit velle, et totum factum est* (Hom. 8, ad Pop.). Mais le cœur mondain n'a pas plutôt ouvert la bouche, que vous voilà plus attachés que jamais aux objets que vous aimez contre la loi de Dieu. Saint Thomas prouve évidemment que vous opposant ainsi vous-mêmes à vous-mêmes, l'on peut assurer absolument que vous ne voulez point du tout ce qu'il semble que vous vouliez tout de bon : *Dicendus est proprie et reipsa non velle* (Psal. 1, q. 19. a. 6). Ce cœur ennemi de Dieu, qui parle le dernier, quoiqu'il semble s'expliquer faiblement, vous fait oublier les desseins du premier ; il décide, il commande, vous l'écoutez, vous lui obéissez, vous tombez par là dans une faiblesse mortelle : pourquoi ? parce que vous voulez bien que la chose arrive de la manière ; si vous ne le vouliez pas, vous imposeriez silence à cette méchante volonté qui vous entraîne. Il n'est pas possible de vaincre quand au fond l'on veut bien être vaincu : *In corde et corde locuti sunt*.

Un prophète nous a découvert ces deux cœurs qui se font une guerre si funeste ; un autre prophète nous instruit du malheur qui suit ce cœur double et multiplié : *Væ duplici corde et labiis scelestis* (Ecl. II, 14) : Malheur à ceux qui ont deux cœurs ! En effet, messieurs, y a-t-il homme plus misérable que ce fidèle qui emploie ses propres forces pour s'affaiblir, qui se déchire, qui se tour-

mente ? et cela dans la vue de se détruire lui-même et de se perdre. En vain il s'efforce de soulager sa peine par ces bons sentiments qu'il affecte de ne point étouffer tout à fait ; il sent en lui-même la désolation insupportable de ce royaume divisé dont Jésus-Christ a parlé. La nature et la grâce ne lui ont donné qu'un cœur, il s'en fait un autre pour le combattre et n'avoir jamais de paix. Pour exprimer plus naturellement la vérité, disons qu'il a partagé ce cœur sans pitié, et que sans cesse il oppose les deux parties de ce cœur l'une à l'autre ; de sorte que le malheureux, qui est comme le champ de bataille, est accablé de leur choc ; et fatigué de la guerre qu'il a à soutenir, il ne garde enfin plus de mesures et s'abandonne à son penchant. Il serait encore plus malheureux s'il n'était point sensible aux peines de cette dissension intérieure, et si sa perte ne troublait pas même son repos. Est-il charmé de cette gloire immortelle que Dieu promet à sa fidélité et à sa constance ? un moment après il est effrayé de la violence qu'elle lui doit coûter, il veut et il ne veut pas, et dans cette opposition de mouvements il tombe, il périt : *Delectant præmia*, dit saint Jérôme, *cum promittuntur : deterrent certamina, cum jubentur ; sic volunt et nolunt*. Une moitié du cœur dit qu'il faut changer de vie, et l'autre moitié dit qu'il ne le faut pas. Il serait temps de me désabuser sur ces délices mondaines qui m'aveuglent ; mais non, ignorons encore quelques années, s'il se peut, le péril où elles me jettent. Je devrais quitter cette compagnie, je ne saurais. Mon Sauveur, ayez pitié de mon âme, rompez tous mes attachements ; quel moyen de m'éloigner de cet objet qui me charme, de perdre cette liberté du grand monde ? Mais il le faut, non il ne le faut pas ; mais je le veux, non je ne le veux pas.

Væ, væ duplici corde ! O la déplorable condition de ce chrétien qui n'a pas de plus mortel ennemi que lui-même ! qui se perce par ses propres armes, qui meurt de sa propre main ! Un homme se noie et voit cependant bien des gens qui pourraient le sauver, s'ils daignaient lui tendre la main, et ce sont ses amis et ses proches qui ont la cruauté de le laisser enfoncer dans les eaux. Mais c'est lui-même à qui seul il tient de toucher le rivage et qui se refuse un mouvement de pied et de main, comme s'il craignait d'échapper. La triste mort ! la triste mort ! et c'est vous, mon cher auditeur, c'est vous qui mourez ainsi, parce que vous voulez, et que vous ne voulez pas vous sauver. Si vous vous perdiez, parce que vous ne croyez pas qu'il y ait de remède à votre mal, vous seriez sans doute moins à plaindre ; une perte que l'on juge nécessaire et inévitable nous étourdit et arrête en quelque manière le sentiment que nous en devrions avoir ; mais vous vous dites à vous-même : j'ai mon salut entre les mains, je desire de me sauver, je le puis, et vous dites aussi : je ne saurais travailler à mon salut, je me perds, je me damne. Étrange, cruelle opposition de sentiments ! Il m'est

impossible de vouloir ce que je veux, il m'est impossible de faire ce que je puis. Un désespéré périt en voulant périr, et vous périssez en voulant vous sauver; vous vous jetez avec connaissance dans le précipice que vous voyez, et précipice que vous voulez éviter. Avez-vous jamais bien considéré cette situation de votre âme? *Væ, vœ duplici corde!*

Expliquons encore par un plus grand détail comment ce double cœur rend inutiles ses propres forces et étouffe enfin tout amour de la vertu. La conscience reproche quelquefois au fidèle d'une manière trop sensible cette division avec lui-même, et il a trop de peine à souffrir ses cuisants remords; il a donc recours à une ruse nouvelle pour s'épargner une partie du moins de son tourment; il partage ses forces, parce qu'il a honte de les combattre si visiblement de son plein gré. Après avoir dit: je veux et je puis, il ne dit plus je ne veux pas et je ne puis pas; il ne rejette pas ses saintes pensées et ses bonnes volontés par des pensées et par des volontés contraires; mais il cherche un milieu qui ne l'engage point à se déclarer si ouvertement son ennemi, et qui l'affaiblisse néanmoins, qui le trompe avec moins de sujet de crainte et de repentir. C'est ainsi que pour défaire un ennemi, on le contraint, si l'on peut, à partager ses troupes et à combattre tout à la fois en divers endroits. Où en êtes-vous, mes chers auditeurs, si vous usez d'artifice pour envisager avec moins d'horreur votre perte?

Ce chrétien à double cœur divise les forces de son esprit : il y reçoit les lumières du ciel qui le remplissent d'une grande estime de la vertu, de la patience, de la charité, de la modestie et de l'humilité chrétienne; car enfin il faut convenir que la sainteté est notre bien véritable; le monde ne saurait prescrire contre ce juste préjugé. Il y reçoit en même temps les lumières du siècle qui lui donnent une grande idée des honneurs et des plaisirs de la terre : c'est un agréable enchantement que l'opulence, le crédit et une succession heureuse de délices. Cet esprit partagé à des objets si différents, forme des pensées toutes contraires, qui occupent de deux côtés la moitié de lui-même; et comme un homme qui s'appliquerait tout ensemble à deux sciences éloignées l'une de l'autre, n'emporterait jamais ni l'une ni l'autre et ne ferait que confondre ses idées; de même cet esprit dans l'embarras, dans l'accablement où il est, ne distingue ni ce qu'il sait ni ce qu'il ne sait pas.

L'on dirait que le même homme a deux esprits comme il a deux cœurs. Il lit de bons livres, il entend la parole de Dieu, et convaincu des maximes de l'Evangile : il est vrai, dit-il, que la grandeur mondaine n'est que fumée, les richesses un néant, la volupté une infamie : qu'il faut travailler pour le ciel et mépriser tout le reste; les rayons d'une foi encore vivante lui découvrent ces vérités. Le même fidèle se trouve engagé dans une compagnie, où on loue l'adresse de l'un à se pousser, le bonheur de l'au-

tre à faire fortune, la gloire d'une personne qui s'attire des applaudissements par son élévation et par ses manières libres et brillantes; les délices d'une femme qui vit dans l'oisiveté et dans la mollesse; et l'on y peint le monde avec mille couleurs agréables; cet esprit affaibli et divisé unit aussitôt l'erreur à la vérité, la sagesse de la chair à l'Evangile; il partage ses vues et ses connaissances; et, conduit par différents guides, il voudrait aussi agir en deux manières toutes contraires; il voudrait combattre de deux côtés; et, dans cette incertitude, il demeure enchaîné par sa passion.

Le partage de la volonté suit le partage de l'esprit; d'une volonté l'on en fait deux, dit saint Augustin, l'une charnelle, l'autre spirituelle, qui par la guerre qu'elles se font dissipent toutes les forces de l'âme. Ce saint docteur avait fait lui-même une triste expérience de cette volonté ainsi partagée : *Ita duæ voluntates meæ, una vetus, alia nova : illa carnalis, illa spiritualis confligebant inter se, atque discordando dissipabant animam meam* (Conf., l. VIII, c. 5). Qui aime plusieurs choses contraires tout à la fois, n'aime pas beaucoup; le cœur se refroidit à mesure qu'il se partage. Mais parce que les objets qui flattent les sens, sont naturellement plus agréables, que ceux qui tendent au bien de l'âme, cette volonté divisée se tourne aisément du côté où elle trouve plus d'attraits et moins de peine. La volonté spirituelle rapproche le chrétien de Dieu quelquefois durant le cours de l'année; elle conduit cette femme mondaine au tribunal de la pénitence : jeunesse licencieuse, vous n'aurez plus d'accès auprès d'elle. Ne hâtons point tant la victoire, messieurs, et déjà la victoire nous est échappée; la volonté charnelle retient l'homme et la femme dans la méchante route d'où ils paraissaient vouloir sortir. Cette personne n'a voulu sa conversion qu'à demi; et encore a-t-elle voulu en même temps entretenir tous les obstacles de sa conversion; elle a appréhendé le crime, et elle a aimé l'engagement du crime; l'honneur, l'innocence, la piété, elle n'oserait y renoncer, mais elle ose encore moins se défaire des attachements qu'elle combat. C'est comme si je vous disais qu'un marchand veut s'enrichir sans négoce; qu'un gentilhomme veut mériter la gloire de la valeur sans porter les armes; qu'un homme de lettres veut être savant sans étude; qu'un artisan veut vivre à son aise sans travail. Le fidèle dont je parle voudrait de même que Dieu fût pour lui une vertu qui fût un vice, une charité qui ne donnât jamais rien, une patience qui n'eût rien à souffrir, une pureté sale et souillée, une ferveur lâche, une humilité ambitieuse, une modestie vaine et impudente, une pénitence voluptueuse; il voudrait que le ciel fût la terre, et il s'empresserait pour le gagner; que l'Evangile fût le monde, et il observerait ses lois; que Dieu fût en quelque manière son plaisir et ses attaches criminelles, et il l'aimerait. Comment accorder cette volonté spirituelle avec cette

autre volonté charnelle ? se peut-il faire que l'âme ne soit extrêmement embarrassée, et tout à fait affaiblie par toutes ces contrariétés aussi ridicules que funestes : *Una vetus, alia nova : illa carnalis, illa spiritualis conspicebant inter se ; atque discordando dissipabant animam meam.*

Il y a, messieurs, une autre raison sensible, évidente : pourquoi le chrétien à double cœur ne saurait presque agir pour son salut ? c'est que l'empêchement le plus grand de sa conversion consiste peut-être dans le désir même de se convertir ; il faut vous expliquer ma pensée. Il se flatte d'être dans une bonne disposition tandis qu'il sent ce désir, et ce désir n'a toutefois jamais d'effet ; il est toujours désir, et rien de plus. De sorte qu'il vaudrait mieux en quelque sens que ce chrétien n'eût point ce mouvement qui le porte à la vertu, et qui ne sert après tout qu'à nourrir ses vices. Si vous me parliez d'un pécheur déclaré, je vous dirais : attendez, vous ne pouvez pas prévoir ce qu'il fera ; la grâce a trouvé jusqu'à présent son cœur fermé, mais si elle y entre une fois, elle en deviendra la maîtresse ; une sainte pensée, un bon mouvement réveillera ce malheureux et le changera tout à fait.

Mais que pouvons-nous espérer d'une personne qui est accoutumée à désirer en chrétien, et à vivre en païen ; à vouloir la vertu, et à pratiquer le vice ; à condamner les maximes et les manières du monde et à les suivre ; à reconnaître Dieu pour son maître, et à obéir au démon : *Venerunt filii usque ad partum, et virtus non est pariendi* (Isa. XXXVII, 3). Tels fidèles, selon l'expression d'Isaïe, ont été sur le point d'enfanter, et ils n'ont point eu la force de le faire. Malheureuse mère, qui souffrez les tranchées de l'enfantement, sans jamais vous délivrer de votre fruit, il faut vous résoudre à mourir ; l'enfant à qui vous ne pouvez donner la vie, vous donnera sans doute la mort. Ame malheureuse, qui concevez tant de desirs, et qui en demeurez là, votre fécondité faible et inutile vous coûtera tôt ou tard la vie : *Desideria occidunt pigrum*. C'est une parole du Saint-Esprit dans les Proverbes (XXI, 25) ; les desirs vains étouffent, tuent les paresseux.

Supposons, si vous voulez, messieurs, que cette âme n'est pas toujours si stérile, et que quelquefois ses bons desirs sont suivis de bonnes actions, car enfin l'on se confesse, l'on communie ; et j'ai peine à croire qu'on voulût se rendre coupable d'un sacrilège. L'on a de bons moments, le christianisme se réveille en certaines occasions ; on sent un avenir éternel qui s'approche ; l'on n'a pas toujours les oreilles fermées aux menaces du Seigneur ; l'on fait alors quelque effort pour se tirer du péril. Cette mère, pour me servir encore de la comparaison du prophète, enfante donc, mais sa fécondité ne sera pas moins déplorable que sa stérilité même. Il lui arrivera comme à cette femme que saint Jean vit dans ses révélations, laquelle étant grosse et, souffrant le travail de l'enfantement, voyait

devant elle un dragon furieux, qui attendait qu'elle eût mis son enfant au monde pour le dévorer : *In utero habens, clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat... et Draco stetit ante mulierem quæ erat paritura, ut, cum peperisset, filium ejus devoraret.* (Apoc., XII). Voilà à quoi se terminera le plus grand effort de ces hommes de desirs. Ils feront une action sainte, qui donnera l'espérance d'une sainte vie ; mais aussitôt cette action sera comme dévorée par ce dragon ennemi de leur salut ; la passion et le monde n'en laisseront pas le moindre vestige. La pénitence sera suivie de la rechute ; la contrition, d'un enjouement dissolu ; la prière, d'une raillerie impie ; de l'autel on retournera à l'assemblée ; du sermon, auprès de cette personne de qui on fait gloire d'être aimé. Ce sera là tout l'effet de ces tranchées cruelles qu'on a souffertes pour enfanter, car que ne coûte pas une confession, une œuvre chrétienne à cette personne mondaine ? Ce désir, qui promettait une conversion sincère, ferme, édifiante, n'aura pas rompu la moindre attache criminelle. Avouons-le, messieurs, on ne peut faire aucun fond sur ces sortes de desirs ; on ne les entretient que pour se flatter de quelque espérance de salut ; et si l'on désire chrétiennement, c'est tout que de désirer, l'on ne va pas plus loin. Ce sont ces desirs trompeurs et stériles, qui font d'un chrétien une espèce de monstre, dit l'éloquent Grenade ; car il a l'appétit concupiscible pour souhaiter le bien, et il n'a pas, ce semble, l'appétit irascible pour surmonter le mal, et vaincre les difficultés qui se trouvent dans la poursuite du bien. Nous ne nous tromperons pas en disant que ce chrétien n'a pas d'autre occupation pour ce qui regarde son salut, que de concevoir d'inutiles desirs.

Tota die concupiscit et desiderat (Prov., XXI, 26). Que font tout le jour cet homme et cette femme qui veulent garder quelque apparence de christianisme ? travaillent-ils dans le dessein de gagner le ciel ? Nullement ; mais ils voudraient travailler pour cela. Ne voilà-t-il pas un emploi digne de leur foi et de leur baptême ? Ils désirent depuis le matin jusqu'au soir. Que diriez-vous d'un homme qui serait affamé des richesses, et qui ne voudrait pas traiter de la moindre affaire pour en acquérir ? que diriez-vous d'une femme qui aimerait jusqu'à la folie à paraître, et qui se cacherait dans les ténèbres d'un cabinet de peur d'être vue ? Mais vous ne serez jamais obliges de répondre à la question ; quand on aime les richesses et les distinctions du monde, on sait bien agir, on n'est même jamais en repos, on ne vit pas plutôt que de les laisser échapper ; il n'y a que le salut qui rende les gens oisifs. Cette femme voudrait bien défendre sa pudeur, mais elle le veut encore, et il y a longtemps qu'elle le veut, elle ne l'a pas encore fait ; la vanité d'une part, le plaisir de l'autre étouffent les mouvements de cette pudeur alarmée : *Tota die concupiscit et desiderat*. Cet homme d'affaires voudrait tout le jour repa-

rer cette injustice, et c'est tout; elle crie cette injustice, elle saute aux yeux; la conscience ne manque pas de la dépeindre avec ses couleurs naturelles, après quoi le malheureux qui en souffre n'est point soulagé, parce qu'il ne restitue pas. Ce gentilhomme voudrait bien se donner à Dieu, il y songe même assez souvent; sa droiture et sa pénétration ne l'épargnent pas sur le chapitre de l'intrigue, et, il est encore dans les fers d'une sale et cruelle volupté. Ce riche avare veut à tout moment rendre ce fonds qu'il possède injustement, et toujours il le retient, toujours il cache ce papier, témoin fidèle de son usurpation : *Tota die concupiscit et desiderat*. Ces ouvriers de la vigne du Seigneur veulent à toutes les heures du jour mettre la main à l'œuvre, et, à toutes les heures du jour, ils ont les bras croisés. Le spectacle que donnent ces ouvriers oisifs est triste sans doute, il me paraît également ridicule; désirer toujours, et ne rien faire pour obtenir ce qu'on désire, c'est un objet digne de pitié et de risée : *Tota die concupiscit et desiderat*.

Mais, comme la grâce de Dieu frappe toujours à notre cœur, il arrive de temps en temps que ces volontés multipliées, que ces désirs inutiles donnent de la crainte au fidèle; malgré lui, il entrevoit la fin malheureuse où ses illusions le conduisent. Quelle sera la suite de sa crainte? Rien de plus qu'une erreur nouvelle qui le trompe encore plus grossièrement. Il s'étourdit sur la pensée du salut par une confiance téméraire qui n'a pas assez de crainte, et par une crainte imaginaire qui n'a pas assez de confiance. Il ne fait rien pour sauver son âme, parce qu'il espère trop et qu'il ne craint pas assez, parce qu'il craint trop, et qu'il n'espère pas assez. Nouvelle preuve de son double cœur; mais nouvelle étincelle d'une guerre intérieure qui lui déchire l'âme. Développons encore en peu de paroles cette opposition de sentiments. En vain notre fidèle entre-tient deux volontés, deux cœurs, deux esprits; il découvre, à travers la variété de leurs mouvements, le danger où il est de se perdre, et il est forcé de conclure qu'il faut ou quitter l'espérance du ciel, ou prendre le chemin du ciel, ou abandonner tout à fait son salut, ou travailler à son salut comme il faut.

Que fait-il, dans cette conjoncture, pour s'amuser? Il accorde tout en général au désir de son salut et à la crainte de sa perte, et, en particulier, il refuse tout. Il convient qu'il faut servir Dieu, que ce devoir est indispensable, et que, pour le remplir, ce devoir, il faut se défendre l'injustice, renoncer à la volupté, faire de bonnes œuvres, régler son domestique et ses plaisirs, pratiquer les sacrements. Dieu est le maître, dit-il, et je serais le plus insensé des hommes si je prétendais me soustraire à ses commandements. Commencez donc à exécuter ce qu'il vous ordonne; restituez ce fonds, cette somme d'argent que vous savez qui ne sont pas à vous; éloignez-vous de cette compagnie qui vous rend toujours plus criminel; arrêtez le

scandale que vous répandez par vos délices dissolues et outrées; éteignez cette haine que vous nourrissez par une vigilance si maligne et par tant d'empportements éclatants; coupez chemin, sans aucun changement, à cette inclination qui vous fait tomber en tant d'impuretés; priez; considérez les jugements de Dieu; pénétrez-vous des vérités éternelles. Ah! ne me pressez pas là-dessus; c'est mon dessein de recouvrer et de conserver les bonnes grâces de Dieu; mais le temps nous donnera l'occasion d'accommoder toutes choses. Remarquez-vous, chrétiens auditeurs, la présomption de cet homme? Sur cette pensée générale qu'il a conçue touchant la nécessité de servir Dieu, il ne s'engage à rien pour le servir en effet; il ne songe pas seulement à faire le moindre changement dans ses mœurs; semblable à ces figures que vous voyez dans vos tapisseries et dans vos peintures, lesquelles ont toujours l'épée haute et leur ennemi sous le coup, sans jamais remuer le bras pour frapper; toujours, à les entendre, disposés à faire ce qu'ils sont obligés de faire, et ne faisant rien; toujours sur le point de s'interdire toute méchante action, et, cependant, menant toujours le même train de vie. Il est évident, messieurs, que cette fausse confiance ne sert qu'à l'endurcir au crime, et qu'elle lui rend la vertu plus difficile, lorsqu'il s' imagine peut-être qu'en différant de la pratiquer, il la rendra plus aisée.

Mais sa funeste présomption est combattue par une crainte insensée. L'imagination qui a pris, pour ainsi dire, dans lui, la place de la raison, lui grossit tous les objets qui peuvent lui faire quelque peine, et lui en forme des monstres et des fantômes. Il se persuade que ce n'est pas vivre que de vivre chrétiennement, que la probité bannit toute allégresse, tout plaisir, que l'équité et la droiture sont les compagnes inséparables de l'humiliation et de l'indigence. La mollesse donne d'étranges alarmes à cette femme; elle lui représente la vertu comme une maîtresse sauvage et cruelle qui ne ménage point ceux qui la servent, qui voudrait ne les nourrir que de cendres et de larmes, ne les vêtir que de cilices, ne leur faire habiter que les déserts. Une âme peu chrétienne applique cette idée générale qu'elle se fait de la vertu dans tous les sujets particuliers où la vertu se présente. Est-il question de payer ses dettes, de faire des aumônes, de restituer : *Dicit piger; leo est in via, leona est in itineribus* (Prov., XXVI, 13)? Voilà aussitôt la pauvreté qui paraît comme une lionne affamée pour dévorer sa substance. Faut-il donc me dépouiller? et comment soutenir mon rang? comment établir mes enfants? S'agit-il de se séparer de cette troupe d'adulateurs impudiques qui font jouer selon leur gré la passion et la faiblesse dont ils abusent? Voilà la mélancolie sous les apparences d'un monstre affreux, qui va enterrer toute vivante cette jeune personne dans une horrible solitude. Chrétiens qui vous abandonnez à une confiance si présomptueuse et

à une crainte si aveugle et si ridicule, si vous étiez des enfants, je ne m'étonnerais pas qu'on vous donnât ou du courage ou de la peur par des fantômes et par des chimères ; mais, puisque l'âge a formé votre raison, puisque votre raison peut profiter de votre foi, ouvrez les yeux, et voyez si les personnes de votre condition et de votre état se sont sanctifiées par de vains desirs, par de trompeuses volontés, par des craintes mal fondées, par de pitoyables illusions, par des délais éternels. Examinez de près leur conduite, trouverez-vous qu'ils n'aient pas voulu ce qu'ils voulaient sincèrement, qu'ils se soient endormis sur quelques bons sentiments, sans faire les renoncements que l'Evangile ordonne, qu'ils aient permis à leur penchant de faire évanouir en un moment leurs bonnes résolutions, que leur christianisme s'en soit tenu à des incertitudes, à des mouvements superficiels d'une piété oisive ? Sondez-vous vous-mêmes, approfondissez vos intentions, vous aurez bientôt aperçu la situation de votre âme et le frivole de tous ces ménagements, frein inutile à vos inclinations vicieuses. Du moins, serez-vous forcés de convenir que vous vous opposez vous-mêmes à vous-mêmes, lorsque vous auriez quelque envie de travailler à votre sanctification, et que c'est là un signe visible que vous ne songez qu'à vous tromper.

Si, à force de raisonnements, vous pouviez encore vous flatter sur ce double cœur qui sera enfin la cause de votre perte, je ne saurais, moi, vous déguiser ce que c'est que de vous. Vous êtes de faux chrétiens qui avez un cœur faux, un esprit faux, une fausse raison, une fausse foi, une fausse volonté. Encore une fois, vous n'êtes point, et vous ne paraîtrez point chrétiens devant le tribunal de Dieu. Tous vos déguisements, toutes vos contradictions seront de vaines armes contre les lumières de sa sagesse et contre les traits de sa justice. Vous voulez et vous ne voulez pas vivre en fidèles ; vous voulez et vous ne voulez pas vous sauver ! Ah ! vous vous connaîtrez en présence de votre juge ; l'on vous connaîtra ; les replis de votre âme seront exposés aux yeux de toute la terre. Ne permettez plus, je vous en conjure, que votre volonté charnelle l'emporte sur votre volonté chrétienne et spirituelle ; soyez ce que vous devez être, et ce que vous dites que vous voulez être. Je ne vous demande que ce que vous souhaitez vous-mêmes ; vous désirez de vous sanctifier, travaillez à devenir saints ; vous êtes résolus de servir Dieu, servez-le. Il me reste à faire quelques réflexions sur cette opposition de votre volonté avec elle-même, dans l'affaire de votre salut ; c'est ce que j'ai proposé pour le sujet de mon second point ; je ne tarderai pas de finir.

SECONDE PARTIE.

La première réflexion que vous devez faire avec moi sur la contrariété de vos sentiments, c'est que non-seulement vous vous liez les mains à vous-mêmes, et vous ne sauriez agir pour Dieu ; mais encore vous

liez les mains à Dieu, et Dieu ne saurait agir pour vous. Deux raisons développées en peu de paroles vous en convaincront : l'une, vous ne voulez pas en effet que Dieu fasse pour vous ce qu'il peut faire. Il peut vous solliciter par de saints mouvements, vous soutenir par son secours, vous animer par ses caresses ; mais, au fond, vous ne voulez point qu'il prenne tant de part à vos intérêts ; si vous le vouliez, vous voudriez votre salut, et vous ne voudriez que votre salut ; car Dieu vous présente, vous donne sa grâce pour cela ; il souhaite vous mettre en état de mériter le ciel ; il est donc beaucoup plus certain que vous ne voulez pas vous sanctifier et vous sauver, comme je vous l'ai montré, qu'il n'est certain que vous le voulez.

L'autre raison : vous voulez que Dieu fasse pour vous ce qu'il ne peut pas faire. Peut-il, selon les lois ordinaires de sa providence, faire entrer sa grâce dans votre cœur, si vous fermez votre cœur à sa grâce ? peut-il vous rendre chastes, si vous êtes résolus à ne point vous interdire vos plaisirs impurs ? peut-il vous conduire à la sainteté, si vous vous obstinez à marcher dans les voies de l'iniquité ? Dieu démente, sans se tromper, vos véritables intentions ; vous avez beau vous flatter sur ces légers mouvements qui semblent vous ramener à lui. Il voit que vos démarches vous éloignent de son service, et que, malgré vos incertitudes et vos irrésolutions apparentes, c'est en effet votre véritable dessein de courir après les objets qui vous font perdre ses bonnes grâces. À moins que de vous ôter toute liberté, il ne saurait, disposé comme vous l'êtes, vous retenir dans la bonne voie et vous empêcher de vous égarer. Espérez-vous donc qu'il vous enchaîne comme un esclave, qu'il vous traîne malgré vous, pour vous faire aller où vous ne voulez pas aller ? Dieu ne vous fera jamais cette violence. Pourrait-il avec équité vous récompenser, si vous n'aviez pas mérité de l'être ? et quel serait votre mérite, si une contrainte invincible vous engageait à vos bonnes actions ? Attendre que Dieu, malgré cette volonté qui vous attache au mal, en use envers vous comme si vous étiez fidèle à sa loi, c'est offenser sa sagesse, c'est vouloir imposer à sa bonté.

Que s'ensuit-il de là, mon cher auditeur ? il s'ensuit que je puis vous adresser cette parole terrible de saint Paul aux Galates (V. 2) : *Christus vobis nihil proderit* : Jésus-Christ avec toute sa miséricorde, toute sa passion, tous ses mérites, toutes ses grâces, ne vous servira de rien. Vous voulez accorder la loi du monde avec l'Evangile, comme les Galates voulaient accorder la loi ancienne avec la nouvelle ; je vous le dis, Jésus-Christ ne vous servira de rien ; et que devez-vous penser de votre salut, si Jésus-Christ ne vous doit servir de rien ? O mon divin Sauveur ! si vos mérites ne nous rendent agréables à vos yeux, que pouvons-nous devenir ? Qu'est-ce qui peut nous donner quelque confiance ?

Seconde réflexion : si vous voulez toujours

chanceler entre ces deux cœurs, entre ces deux volontés qui ont été la matière de ce discours, vous rendrez donc toujours inutiles et parole de Dieu, et sacrements, et tous les secours que l'Eglise vous présente dans ces saints temps pour vous aider à gagner le ciel. A quoi bon vous prêcher, vous exhorter à la pénitence, s'il est vrai que vous vouliez, et tout ensemble que vous ne vouliez pas vous convertir? C'est dans cette conjoncture qu'il faut vous déclarer, si vous êtes déterminé à sauver votre âme : dans peu de jours, dans peu de moments vous serez changé. Si vous n'avez pas d'autre résolution que cette incertitude dans laquelle vous êtes, sermons, grâces, mystères touchants, rien ne sera assez efficace pour vous changer, et vous serez toujours moins sensible à votre malheur : vous êtes trop éclairé pour ne pas voir que je dis vrai. Vous n'êtes pas seulement incertain sur votre changement; vous êtes tout résolu à entretenir vos méchantes habitudes; ce cœur corrompu qui, après avoir parlé, demeure toujours le maître, vous doit instruire de votre résolution.

Troisième réflexion : jugez du dangereux état où vous êtes, sur le peu de sentiment que vous tâchez d'avoir des peines intérieures que vous endurez. Je suis sûr que vos contradictions, vos mouvements partagés, vos desirs opposés vous déchirent par de cuisants chagrins. Quand vous dites que vous voulez vous sanctifier, vous êtes bien convaincu que vous devez parler de la manière. Quand vous dites que vous ne voulez pas vous sanctifier, vous êtes aussi très-persuadé que vous parlez mal et que votre cœur ne devrait pas faire succéder ce langage au premier. Dans ce combat de paroles et de pensées, vous découvrez l'abîme que vous devez éviter et où vous courez. Se peut-il faire que vous ne frémissiez pas de peur et que votre conscience vous laisse en repos sur le bord du précipice? Ah! je vous prends à témoin du tourment que vous souffrez, et je vous fais juge vous-même de la conduite que vous tenez dans une affaire de cette conséquence. Mais que devez-vous penser de votre danger, puisque vos peines, vos alarmes, tous les mouvements d'une âme effrayée ne vous réveillent point, et que vous usez même d'artifice pour vous y accoutumer? Si vous ne paraissiez point à vous-même rétracter le dessein de continuer vos péchés et qu'il vous restât assez de lumières pour découvrir le risque que vous courez, vous vous croiriez perdu; si vous condamnerez vous-même votre procédé et que vous n'en fassiez rien de plus pour vous tirer de péril, n'avez-vous pas encore plus de sujet d'appréhender votre perte?

Je finis ce discours, messieurs, par le reproche que le prophète Elie fit autrefois au peuple d'Israël. Malheureuse nation, lui disait-il, lorsque vous entrez dans le temple de Baal, vous adorez Baal comme une divinité; et lorsque vous entrez dans le temple du Seigneur, vous avouez aussi que le Dieu de vos pères est le Dieu du ciel et de la terre :

Usquequo claudicatis in duas partes (III Reg., XVIII)? Balancerez-vous toujours entre deux divinités, dont l'une est nécessairement fausse? Mais comment le prophète s'y prit-il pour établir ce peuple chancelant dans le service du Dieu d'Abraham et de Jacob? Le trait est digne de son zèle et de sa confiance en Dieu. Il oblige le roi Achab avec tous les prophètes de Baal et de Jézabel, avec tout le peuple de se rendre à la montagne du Carmel; pressés par la faim qui les dévorait et dans l'attente de quelque merveille, ils obéissent sans peine au prophète. Elie commence par leur reprocher leur perfidie envers Dieu : *Et non respondit ei populus verbum*; et Israël ne répondit rien, il sentit l'équité du reproche; couvert de confusion il demeura dans un profond et triste silence.

Le prophète profitant de la disposition où ses premières paroles les avaient mis : Vous ne tarderez pas, mes frères, ajouta-t-il, de connaître le Dieu véritable; je vois ici assemblés huit cent cinquante prophètes de Baal (car pour un prophète du Seigneur, messieurs, il y en a à centaines pour Baal) : qu'ils dressent de leur côté un autel et un bûcher, je préparerai aussi de mon côté un autel et un bûcher; le Dieu qui enverra le feu du ciel pour consumer la victime, sera sans doute le Dieu qu'Israël doit adorer. La condition est acceptée; la défiance aurait été un préjugé invincible contre les faux prophètes. Les voilà qui, autour de leur victime, invoquent avec de grands cris leur Baal, pour l'obliger à réduire en cendres le bœuf qu'ils ont égorgé en son honneur. Ils redoublent leurs cris, ils hurlent depuis le matin jusqu'à midi; ils se font de cruelles incisions sur tout le corps; ils usent de cent cérémonies également affreuses et ridicules. Mais en vain toutes ces cérémonies et tous ces cris : leur idole n'a ni yeux, ni oreilles. Elie les regardait avec indignation et d'un ton de mépris : Vous ne faites point retentir vos prières assez loin, leur disait-il, votre Dieu est sans doute occupé ailleurs et il ne peut vous entendre : *Clamate voce majore*.

Là-dessus : A moi, peuple d'Israël, à moi, s'écrie-t-il; toute cette grande multitude se tourne aussitôt vers le prophète. Il élève son autel avec douze grandes pierres qui représentaient les douze tribus; il dispose le bûcher, il étend la victime, il fait jeter dessus jusqu'à trois fois quatre grands vases d'eau. Tout étant prêt pour le sacrifice, Elie sur qui tout le peuple avait les yeux attachés, s'approche de l'autel, et de l'air d'un prophète que l'Esprit du Seigneur possédait : Dieu d'Abraham, dit-il d'une voix haute et éclatante, Dieu d'Isaac et de Jacob, exaucez la prière de votre serviteur et consumez la victime que je vous immole, afin qu'Israël sache qui vous êtes. A peine eut-il achevé sa prière que le feu descend rapidement du ciel, et à la vue de tout le monde consume avec la même rapidité victime, bûcher, autel et l'eau même qu'Elie avait fait verser dessus. Il s'élève aussitôt un grand cri dans l'assemblée; tous les spectateurs prosternés

la face contre terre et fondant en larmes, poussent ces paroles jusqu'aux nues et les font retentir de toutes parts : *Dominus ipse est Deus, Dominus ipse est Deus* : le Dieu d'Abraham est le Dieu unique, et nous ne voulons adorer que lui. Elie voit avec joie la conversion du peuple; mais pour assurer sa foi, il commande qu'on saisisse les faux prophètes de Baal; et ils furent tous égorgés par son ordre et immolés au Seigneur : *Apprehendite prophetas Baal, et ne unus quidem effugiat ex eis... et interfecit eos ibi*.

Vous faut-il des miracles, messieurs, pour vous faire résoudre à servir Dieu et à ne servir que Dieu? Ah! je puis vous faire voir un miracle dont celui d'Elie n'est qu'une ombre grossière. A moi donc, chrétiens, à moi; que voyez-vous sur cette croix? que voyez-vous sur cet autel? Voilà la victime adorable qui brûle du feu sacré qu'elle a apporté du ciel en terre; toutes les eaux froides de votre langueur, tous les torrents glacés de votre opiniâtre iniquité ont inondé cette précieuse victime, en brûle-t-elle moins pour vous de cette flamme que la miséricorde de votre Dieu a allumée? Quoi donc? Un taureau consumé par le feu du ciel touchera-t-il plus le cœur d'un Israélite, qu'un Dieu brûlant de l'amour qu'il a pour nous ne touchera le cœur d'un chrétien? *Dominus ipse est Deus*. Adorable victimel ô Dieu tout puissant! Dieu de miséricorde! vous seul méritez nos hommages et nos services. Fidèles qui m'écoutez, courez donc sans délai sur ces faux prophètes de Baal; n'en laissez pas échapper un seul et qu'ils meurent tous de vos mains, qu'il n'en reste pas le moindre vestige : *Apprehendite, apprehendite prophetas Baal, et ne unus quidem effugiat ex eis*. Ce sont eux qui vous révoltent contre votre Dieu et qui entretiennent votre infidélité; qu'ils soient immolés sans pitié.

Qui sont-ils ces fourbes prophètes de l'idole? c'est cette volonté charnelle dont j'ai parlé, c'est ce cœur païen, c'est cet esprit mondain, ce sont ces désirs lâches et trompeurs, c'est ce penchant qui sacrifie votre âme à l'ambition, à l'intérêt et à des plaisirs criminels. Ils se jouent de votre raison et de votre foi pour vous faire chanceler dans le choix du maître que vous avez à servir; vous les tenez ces prophètes, il faut qu'ils meurent, il les faut laisser morts au pied de cet autel.

Comment, mon cher auditeur, vous hésitez, vous palissez, vous ne faites pas semblant de m'écouter, vous voudriez reculer; est-ce que vous avez encore quelque chose à ménager entre le Seigneur et Baal? Ne méditez-vous point encore quelque partage nouveau? sur quoi balancez-vous? Qu'attendez-vous pour donner le coup? votre résolution n'est pas encore prise sur le parti que vous devez embrasser? Il faut vous solliciter, il faut vous prier, vous presser, vous forcer de vous déclarer pour Dieu. Sans doute Dieu ne peut pas se passer de vous; il a besoin de vous pour goûter une félicité parfaite; il manquerait un rayon à sa gloire, si vous,

homme de plaisir, n'aviez pas place dans son paradis; vous qui avez des manières si fines et qui entendez si bien le monde! Si vous, femme mondaine, ne vouliez pas être du nombre de ceux qui le louent; vous, dis-je, qui ménagez avec tant d'esprit les intérêts de votre vanité et qui profitez avec tant de raffinement des doux moments que la volupté vous présente.

O chétives créatures! car on ne peut vous traiter autrement, quand il s'agit de venger la grandeur d'un Dieu; chétives créatures, méprisables vers de terre, vous disputez avec Dieu, vous baisez, vous avez peine à vous résoudre; savez-vous ce que vous êtes devant lui et ce qu'il peut faire de vous? Misérables esclaves, vous mettez un si grand Maître en comparaison avec un ridicule point d'honneur qui vous rend ridicules vous-mêmes; avec un sale plaisir qui vous deshonne vous-mêmes; avec un intérêt vil et criminel qui vous expose vous-mêmes au mépris et à l'horreur des gens. Faux chrétiens, on le verra enfin ce cœur double que vous voulez partager à Dieu et au monde. Mais encore comment voulez-vous que Dieu y entre aujourd'hui par sa grâce? Et oseriez-vous espérer qu'il y entrât un jour par sa gloire? Gardez, gardez-le ce cœur pour vous et pour le monde, Dieu n'en veut point et il n'a pas sujet de s'en soucier.

Tu quid proferas vide : ces paroles de saint Augustin (*In Psal. LXII*) termineront tout ce qu'il me reste à vous dire : *Tu quid proferas vide, ut quid tibi paretur, attendas... ecce cum loquor, muta cor*. Vous êtes en peine de savoir la récompense que Dieu vous prépare : vous n'avez qu'à considérer ce que vous lui présentez pour la mériter. Examinez votre cœur; voyez s'il est pur, droit, sincère, si vous le donnez de bonne foi, et si en le donnant, vous donnez quelque chose qui soit digne d'être accepté. Mais je ne veux plus vous parler de ce cœur que vous partagez si indignement; vous n'ignorez pas ce que c'en est, vous le sentez assez; vous y voyez bien des défauts qui échappent à mes yeux : et je ne suis pas fâché de vous épargner la honte d'en voir exposer tant de mouvements messéants et criminels : *Eccc cum loquor, muta cor*; changez ce cœur dans le moment que je vous parle; rendez-lui cette unité qui lui est naturelle; rendez-lui cette droiture que vous lui avez ôtée; il est fait pour Dieu seul; s'il se trouve divisé, il sera rejeté, il sera livré à ses idoles. Quelle espérance pouvez-vous concevoir de le sanctifier jamais, si vous voulez le multiplier et l'opposer à lui-même de peur de devenir saint? Hélas! après que nous aurons bien fatigué vous et moi, vous aurez encore un cœur de réserve pour le monde. Vous n'avez qu'un Dieu à aimer, aimez-le; vous n'avez qu'un paradis à gagner, gagnez-le; vous n'avez qu'un Évangile à observer, observez-le. O mon Dieu! Vous l'avez dans vos mains ce cœur; dépouillez-le de tous ces replis sous lesquels il veut se dérober à vous; disposez-le à être tout à vous, à n'ai-

mer que vous, afin qu'il vous aime éternellement dans le ciel.

SERMON XLVI.

Sur la médiance.

Quid dicis de teipso?

Que dites-vous de vous-même? (S. Jean, ch. I).

Les Juifs avaient envie de savoir quel était cet homme qui baptisait dans le désert; il me semble, messieurs, que pour des gens aussi médisants qu'ils l'étaient, ils tinrent en cette rencontre une conduite assez raisonnable. Avant que de rien décider sur le chapitre de Jean, ils interrogèrent Jean lui-même et le prièrent de leur dire ce qu'il était; quelque choqués qu'ils fussent de sa manière de vivre, ils craignirent d'en parler. Cet admirable précurseur du Messie leur répondit avec tant de modestie qu'il désarma leur chagrin; après quelques objections qu'ils lui firent sur le baptême qu'il donnait, ils n'allèrent pas plus loin; et malgré leur maligne curiosité, ils gardèrent le silence sur sa conduite. Pour moi, je trouve que cette réserve fut fort louable en des personnes naturellement portées à médire.

Les médisances cesseraient sans doute, si ceux qui parlent de nous, voulaient s'en tenir au portrait que nous ferions de nous-mêmes; notre vanité et notre amour-propre suppléeraient à leur charité; comme d'ordinaire nous nous estimons beaucoup, il y a grande apparence que les autres nous estimeraient de même, s'ils voulaient s'en fier au jugement que nous porterions de nous, et que nous n'aurions plus tant à craindre leur satire. Il ne serait pas juste que les fausses préventions que nous nourrissons sur nos perfections et sur nos défauts nous valussent ce que valut l'humilité à saint Jean; mais enfin on ne se donnerait point dans le monde une si grande liberté de dépeindre les gens avec toutes sortes de couleurs. À dire le vrai on n'y règle pas toujours ce qu'on dit sur ce qu'on pense; souvent on s'y fait une affaire de décrier le mérite même que l'on connaît: ainsi notre vanité et notre humilité seraient peut-être encore un bouclier fort inutile pour arrêter les traits de la médiance.

Quoi qu'il en soit, nous nous pardonnons peut-être à nous-mêmes la faute que nous faisons dans notre prochain; songeons à corriger nos frères qui détractent de nous; songeons à nous corriger, si nous détractons de nos frères. Nous serions heureux, si nous étions unis ensemble par les liens d'une charité, d'une estime et d'un respect réciproques; et plusieurs d'entre vous, messieurs, auraient peu de fautes à se reprocher, s'ils étaient plus réservés à parler d'autrui. Je veux ménager vos intérêts autant que ceux de votre prochain en vous parlant de la médiance; car, mettant à part l'offense de Dieu, je ne sais à qui elle fait plus de tort, si c'est à la personne dont on médit, ou à la personne qui médit: elle est également infâme et maligne. Le péché que l'on commet en médisant est bien honteux à celui qui le

fait, c'est mon premier point; il est bien cruel à celui qui le souffre: c'est le second. Implorons l'assistance de la sainte Vierge, Ave.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est difficile de parler beaucoup sans mal parler, les passions dérégées du cœur éclatent assez ordinairement par une langue dérégée; et qui est chrétien dans ses discours, on a lieu de croire qu'il l'est de même dans ses mœurs. Obligés d'entretenir par la parole le commerce qui est entre nous, nous devrions nous étudier singulièrement à parler avec charité et avec sagesse; car nous souffrons avec plus de peine les défauts qui nous font dénier des personnes avec qui nous traitons. Cependant un des vices des plus communs dans la société humaine, c'est le mauvais usage qu'on y fait de la parole. Il y a encore une chose assez singulière à remarquer touchant la liberté que l'on prend de dire peu charitablement tout ce qui vient dans la pensée. Les mondains s'efforcent volontiers de s'étourdir par diverses maximes sur certains vices qui ne leur semblent pas intéresser leur réputation; mais ils condamnent sans peine les vices qu'ils croient qui les déshonorent devant les hommes, en quoi ils sont fort injustes; car l'insulte faite à Dieu par le péché doit régler l'horreur qu'un fidèle conçoit du péché; et, pour être raisonnables dans nos jugements, nous devons les conformer à ceux de Dieu. Il est vrai toutefois que c'est la coutume parmi les personnes peu chrétiennes de mesurer l'énormité d'une faute par la flétrissure de notre honneur. Une usure secrète et un larcin déguisé ne fera point tant de peine qu'une infidélité, qu'une friponnerie publique. D'où vient donc, messieurs, que la médiance qui est un vice si lâche, est néanmoins un vice si commun? l'on méprise, l'on hait une personne qui porte dans les compagnies une dent envenimée contre son prochain; et peu de personnes se défendent de le mordre et de le blesser. Il est surprenant qu'on craigne si peu sur soi-même la tache qui nous effraie dans les autres. Profitez aujourd'hui, chrétiens, je vous en conjure, profitez des sentiments que l'honneur et l'Évangile vous inspirent, pour couper chemin à un vice qui doit vous faire plus de confusion qu'il n'en fait à eux-mêmes qu'il noircit.

La médiance est un vice honteux à son auteur, premièrement par le caractère ordinaire et naturel de ceux qui font profession de médire; caractère qui les rend eux-mêmes beaucoup plus méprisables que les personnes dont ils détractent. Il me fâche, messieurs, d'être obligé de vous apporter semblables raisons, je voudrais ne point rendre suspect le respect que j'ai pour mes auditeurs; mais, pour arrêter un dérèglement si contraire à la charité chrétienne, je dois aller jusqu'à la source du mal; l'on étouffera peut-être plus aisément la médiance, si je découvre ce qu'il y a à corriger dans l'âme qui la conçoit. Les Pères de l'Église en trai-

tant du même sujet ont usé du même style, et je ne prendrai pas la liberté de vous dire ce qu'ils ont dit de plus amer. Le grand saint Basile (*Hom. 11*), saint Jean Chrysostome (*Hom. 3 ad Pop. antioch.*), saint Jérôme (*Ep. 4, 99, etc.*), saint Bernard (*Serm. 24, sup. Cant.*) se sont exprimés en des termes que je tâcherai d'adoucir.

La médisance peut être l'effet d'une indigne bassesse d'âme ; on se sent peu propre à mériter l'estime des gens, on tâche de se consoler de son faible en relevant les faibles d'autrui ; des sentiments nobles, une véritable bonnêteté attacheraient nos regards aux belles qualités de nos frères, nous engageraient à excuser les fautes qui leur échappent, nous feraient envisager leur conduite par le bon endroit. La piété, qui viendrait au secours de l'éducation et de la droiture, nous réjouirait quand ils seraient en état de glorifier Dieu par leurs talents, et nous attristerait, quand nous apprendrions qu'ils l'ont offensé. Quel cas peut-on faire dans le monde honnête et poli d'une personne qui ne semble avoir des yeux que pour remarquer ce qui humilie les autres ? N'a-t-on pas sujet de penser qu'elle songe à cacher ses propres imperfections ? qu'elle n'est pas capable de se soutenir d'elle-même ? qu'elle a de méchantes inclinations ? qu'elle a un grand fonds de malignité ? Un homme qui aurait un vrai mérite honorerait le mérite de ses semblables ; une femme qui aurait de l'esprit et de la beauté ferait justice aux femmes qui n'en manquent pas. Mais, si l'on juge selon les principes du christianisme qui nous unit tous par le même baptême, par la même fin, par les mêmes lois, qui doit nous rendre nos biens et nos maux communs, qui ne nous établit en société qu'afin que nous nous entraïdions à gagner le ciel, quelle horreur n'aurons-nous pas de cette lâcheté qui borne nos vues à remarquer ce qui rabaisse, ce qui décrie des personnes que nous sommes obligés d'aimer, et avec lesquelles nous espérons de vivre éternellement dans la gloire ? Non, qu'on mette le médisant au jour qu'on voudra, on ne trouvera jamais en lui rien de grand et d'élevé, on le verra toujours ramper. Il faut qu'on se sente soi-même fort méprisable, quand on marque un désir si indigne, si criminel de rendre méprisables ses frères.

Il y en a qui médisent par une méprisable légèreté, laquelle répand sans discernement tout ce qui vient en pensée ; et comme on n'est pas porté à faire valoir des qualités qui mettent les autres au-dessus de nous, et à louer des vertus qu'il coûte de pratiquer et qui condamnent nos vices, il arrive que l'amour-propre ne leur met en bouche que les défauts et les méchantes actions de leur prochain. C'est un grand embarras, pour les personnes qui ont de la piété et de la sagesse, que ces gens-là : ils sont contraints d'essuyer mille récits importuns d'un caprice aveugle et contraires à la loi de Dieu ; ils parleront de choses nécessaires, honnêtes, saintes, et tout à coup on viendra leur battre les oreilles

d'un événement d'intrigue, d'une chicane d'avarice, d'un trait de friponnerie ; il faudra qu'ils apprennent malgré eux que cette fille s'est oubliée, que ce cavalier a fait une lâcheté, que ce juge a molli dans son ministère, que cette dame a maltraité, joué son époux. Je vous fais juges vous-mêmes, messieurs, de ces langues déchaînées qui étalent au hasard dans les compagnies l'histoire ou la fable de toute une ville : vous sentez le chagrin qu'ils vous font, et je ne dois pas l'aigrir. Il n'y a pas le moindre rayon de prudence dans leur procédé, mais il y a encore moins de christianisme : nul égard aux bienséances qui demandent de la réserve, de la circonspection, du ménagement ; un mépris visible du commandement de Dieu qui ordonne qu'on sauve tant qu'on peut l'honneur de ses frères.

C'est légèreté, dit-on, je vous l'ai déjà dit moi-même ; mais quelle légèreté qui allume des querelles, qui trouble les familles, qui noircit des personnes de tout caractère ! quelle légèreté qui expose quelquefois à la risée publique ceux mêmes qui vivent avec plus d'honneur, qui fait à une maison une brèche suivie souvent de sa ruine entière, qui débite, comme un conte à faire rire, une action qui fera verser d'éternelles larmes ! quelle légèreté qui scandalise les gens de bien et les engage quelquefois eux-mêmes à donner le scandale qu'ils ont reçu, qui décrie la vertu en déshonorant ceux qui passaient pour vertueux, qui autorise le vice en faisant du crime un sujet de raillerie, qui viole ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile et chrétienne ! Pardonnons, messieurs, à une personne qui manque de jugement une saillie bizarre, un travers d'humeur, une messéance qui n'est que messéance ; mais reprochons-lui fortement un péché qui fait un si grand tort à son prochain, et qui la rend digne elle-même des coups de la vengeance divine.

Un chagrin sauvage est aussi dans quelques-uns la source de leurs médisances. Ce sont des âmes farouches qui ne se plaisent qu'à nuire et qu'à fâcher ; semblables à ces oiseaux de rapine qui ne vivent que de la proie que leur bec et leurs griffes ont déchirée. Ils se choquent de tout, tout les irrite ; toujours disposés à donner un mauvais tour aux choses les plus louables, ils trouvent dans tout ce qui se présente de quoi aigrir, de quoi entretenir leur fiel : ils outrent et la vérité et le mensonge, ils aperçoivent des excès dans la plus juste modération. Voyez-vous un monde réglé, c'est dissolution ; vous renfermez-vous dans votre domestique, c'est une mélancolie noire, c'est une pitoyable solitude ; si vous vous occupez de la lecture, vous voulez faire le bel esprit, si vous faites de bonnes œuvres, vous êtes visiblement hypocrite. Un homme qui veille chrétiennement à ses affaires est un avare sordide ; une femme qui prend soin de sa famille est une méprisable ménagère ; une fille qu'une mère vertueuse élève sous ses yeux, n'a ni agréments, ni mérite ; une jeune personne se

permet un enjouement modeste et chrétien, la voilà libertine.

Des gens résolus à médire-trouvent à médire sur toutes choses ; rien de plus aisé pour eux que de grossir les plus petites, que de diminuer les plus grandes, que de gâter les plus belles. L'idée de la piété, de l'Evangile, de la religion ne saurait entrer dans ces âmes sous une forme naturelle, non plus que l'idée des belles qualités morales ; la grâce de Dieu ne saurait presque avoir des attrait pour leur imagination insensée et pour leur inclination maligne. Ne voilà-t-il pas, mes chers auditeurs, une aimable, une édifante espèce d'esprits ? N'en parlons plus, abandonnons-les à eux-mêmes ; car il arrive souvent qu'ils se souffrent eux-mêmes avec autant de peine qu'ils souffrent les autres, et qu'ils vengent l'injustice qu'ils font à leurs frères en les noircissant sans égard, par la justice qu'ils se font en se tourmentant sans pitié. Mais ne rougisons-nous point, messieurs, si nous sommes forcés de nous reconnaître tels ? Ne prendrons-nous pas des sentiments plus chrétiens en faveur de notre prochain, si, pour en user mal envers lui, nous nous rendons nous-mêmes si haïssables ? C'est votre bonté, mon Dieu, qui a répandu tant d'horreur sur le vice pour nous obliger à le haïr ! c'est pour nous éloigner de la médisance que vous nous découvrez le caractère hideux de son auteur.

Enfin, messieurs, le principe le plus commun de la médisance, c'est une vanité ridicule. Je me suis convaincu, en méditant sur ce sujet, que, pour peu qu'on eût d'humilité, on parlerait toujours des autres avec respect ; pourquoi ? parce qu'on ne condamne pas volontiers, quand on se croit coupable soi-même ; et même, par une délicatesse d'amour-propre, nous excusons sans peine dans notre prochain ce que nous sentons qu'on a à nous pardonner. On est entêté de soi-même, dès-là on tourne tout à son avantage, on ne peut souffrir ce qui choque notre prévention, et ce qui la favorise, on s'y attache, on le fait valoir. Humiliante vanité, qui ne peut s'applaudir qu'en flétrissant la gloire des autres ! Je veux que vous ayez une conduite nette et irréprochable sur le sujet de la détraction que vous faites ; mais si votre prochain n'avait pas plus de charité que vous, sur combien de chefs ne pourrait-il pas détracter de vous ? vous n'avez point d'inclination qui apprête à parler dans les compagnies, je n'en sais rien, peut-être savez-vous mieux couvrir votre jeu ; mais n'êtes-vous point attaché à de vils intérêts qui ont surpris la bonne foi en cent occasions ? vous n'êtes point homme à trahir un ami pour faire votre fortune ; je conviens que vous êtes assez adroit pour aller sans bruit à vos fins ; mais combien de fois avez-vous abandonné vos devoirs pour prendre vos plaisirs ? pour combien d'excès, de violences, de bassesses, de lâchetés pourriez-vous être sur le tapis ? n'eût-on à vous y mettre que pour cette vanité même qui vous rend si hardi à mal parler, comment

vous défigurerait-on si l'on vous entreprenait ? on n'aurait qu'à ébaucher vos airs affectés, vos manières méprisantes, les délicatesses de votre fierté, les louanges fades que vous vous donnez, l'assemblée ne tarderait pas de rire à vos dépens. Pour briller, vous voudriez effacer tout le monde par vos médisances ; vous n'oseriez pas seulement paraître, si les autres médisaient de vous ; votre vanité même vous imposerait silence et vous renfermerait dans les ténèbres, si votre vanité n'était épargnée. O humilité chrétienne ! ne nous apprendrez-vous jamais à nous connaître pour nous apprendre à honorer nos frères ? N'arrêterez-vous jamais ces traits piquants que nous lançons contre des personnes qui les méritent moins que nous ? Mettez-nous en face nos faiblesses et nos égarements, afin du moins que la crainte de trouver des médisants comme nous, nous inspire plus de charité. Cette même vanité, messieurs, qui étouffe la charité dans vous, je suis contraint de la mettre en œuvre pour vous rendre plus charitables ; vous n'êtes point assez pénétrés des maximes de l'Evangile, assez touchés des exemples de notre Sauveur pour régler vos paroles par le peu d'estime que vous devez faire de vous ; mais, puisque vous vous estimez tant, craignez du moins d'être méprisés, en marquant une si injuste vanité.

La médisance est un sujet de honte dans son principe ; elle l'est, en second lieu, dans les motifs pour quoi on a coutume de médire. Saint Ambroise a dit qu'un homme qui se connaîtrait bien soi-même ne prendrait jamais la liberté de détracter de qui que ce soit : *Nunquam profecto detrahas, si teipsum bene perspexeris* (Epist. ad Florian.). Il me semble en effet, messieurs, que si, après avoir donné au médisant une idée générale de lui-même, je lui développe une partie des mouvements de son cœur, lesquels animent d'ordinaire ces médisances, confus de se reconnaître tel qu'il est, il comprendra l'intérêt qu'il a à se corriger. Le médisant est presque toujours sa propre dupe et la dupe de ceux qui l'entendent ; il dépeint ses vices en croyant dépeindre les vices d'autrui, et ceux qui reçoivent le portrait qu'il leur présente font en même temps son portrait. Oui, messieurs, peu de personnes médisent simplement pour médire ; l'amertume de leurs discours coule presque toujours de quelque source empoisonnée qu'ils ne peuvent s'empêcher de découvrir en parlant.

Saint Grégoire le Grand (31 Moral.) et saint Thomas (2. 2. q. 73) ont nommé la médisance la fille de l'envie, parole qui est aisée de justifier. Vous voulez être bel esprit malgré la nature et la vérité ; il faut y renoncer, si un tel passe pour l'être : vous voilà acharné à décrier ses réflexions et ses jugements. Quelle pitié que de l'entendre raisonner ! l'essentiel lui échappe toujours ; toujours il fait sentir son faible par quelque bévue grossière ; hé ! l'on voit de quoi il est question ; il a du goût, il a du savoir, il a de la modestie ; l'on s'en tient à ses décisions ;

vous les admireriez vous-même, si vous ne lui enviez ces avantages. Vous vous mêlez de bonnes œuvres; cette dame a la confiance des gens, elle entend avec sagesse, elle exécute avec succès; votre jalousie a l'œil à toutes ses démarches pour y découvrir de l'imprudence, de l'affectation, de l'opiniâtreté. Ne peut-elle pas les blâmer? elle en fera des éloges malins pires qu'une critique déclarée; vous feriez justice au mérite de la dame si vous étiez dans le premier rang par le vôtre. Cette femme ne garde pas de mesure dans son enjouement; vous la trouveriez très-moderne, si elle ne vous effaçait pas. Cette personne établit heureusement sa fortune; elle a emporté, par les voies d'honneur, l'emploi qui a échappé à vos lâches intrigues. Ne dites pas qu'elle a livré sa conscience à son intérêt, qu'elle a été injuste et perfide pour devenir riche, dites que vous ne pouvez la souffrir dans une distinction où vous voudriez être.

L'avarice entre aussi quelquefois dans la médisance. Tel prodigue tout sans ménagement, c'est que vous ménagez tout sans bienséance. Pourquoi cet homme, selon votre rapport, doit-il passer pour un libertin qui tôt ou tard renversera sa maison? Parce qu'il a fait une dépense que l'amitié et la bienséance exigeaient de lui, dépense que vous auriez faite vous-même si vous n'étiez sordidement attaché au bien. Tel en amasse de toutes mains, pourquoi? Parce qu'il a acquis par la justice le fonds que vous auriez voulu enlever par la chicane: pour la haine et la vengeance, il est tout visible qu'elles ont un grand parti parmi les médisants. Il ne faut pas être fort habile pour deviner la raison qui vous oblige à dire sans fondement que cette femme et cette fille donnent dans une galanterie scandaleuse; l'on sait que l'époux de cette femme vous a plaidé et a gagné une cause que vous aviez poursuivie à grands frais; l'on sait que le père de cette fille vous a refusé un service que son honneur et la loi de Dieu ne lui permettaient pas de vous rendre. Ces deux familles ne sauraient imposer au monde sur le motif qui les porte à s'étudier, à s'entre-déchirer sans cesse; l'ancienne querelle qui les a mis mal ensemble n'a que trop éclaté: les enfants ne font qu'aigrir le levain que les aïeux leur ont laissé. Échauffez-vous tant qu'il vous plaira sur les malversations prétendues du magistrat et sur les violences imaginées du cavalier, vous n'en serez pas cru; l'on n'a pas oublié la raillerie, le démêlé qui vous irrite et qui étouffe la vérité et la charité dans votre bouche; je n'ai pas le temps de poursuivre ce détail. Qu'il est glorieux à vous, mon cher auditeur, de vous déclarer envieux, avare, vindicatif en vous déclarant médisant! telle est la récompense de votre péché. Plutôt que de traiter votre prochain avec respect, vous exposerez-vous à être regardé avec mépris et avec horreur? Aimerez-vous mieux passer pour passionné que pour charitable? Offenserez-vous Dieu, vous moquerez-vous de ses commandements

pour vous tourner vous-même en ridicule?

Le principe, le motif de la médisance vous déshonorent; vous faites une troisième brèche à votre réputation par la manière dont vous médisez. Tout est honteux dans ce vice, quoiqu'il règne si fort dans les compagnies les plus honorables même et les plus brillantes. Vous médisez d'un absent qui ne peut se défendre, qui ne se défie point de vous, qui se corrigerait sur le prétexte que vous prenez de le diffamer, s'il en avait la moindre idée, qui est peut-être innocent et que vous ne connaissez que sur le rapport des gens intéressés à le décrier. N'est-ce pas là une grande lâcheté: vous donnez sans doute un plaisant spectacle aux gens lorsque quelquefois la présence d'une personne vous arrache des flatteries et des éloges, après que son absence avait armé votre satire. Vous faisiez rire la compagnie à ses dépens lorsqu'elle est entrée, vous parlez d'abord sur un autre ton: le compliment affecté succède à la mordante raillerie; votre rôle est tout à fait convenable à votre personnage. Vous médisez avec arifice pour déguiser, autant que vous pouvez, votre faute; il vous fâcherait de passer pour ce que vous êtes, parce que vous sentez malgré vous que c'est à vous un grand sujet de confusion de détracter. J'honore cette personne, direz-vous; elle est raisonnable, elle a du mérite; il me fâche qu'elle se soit démentie en cette occasion: au reste, je ne puis pas douter de son tort, et je ne vous le dirais pas, si je n'étais sûr que vous ne le publierez point: *Hoc vero ridiculum est*, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. 3 ad Pop. Ant.*), *quod... cum aliquid arcanum dixerint, rogant audientem et adjurant ne cuiquam amplius alteri dicat*. Si la chose demande le secret vous deviez retenir votre langue. Quelle fidélité est la vôtre? prétendez-vous qu'un jeune libertin, qu'une femme mondaine et sans pitié soient plus réservés que vous à parler?

Après avoir montré une fausse crainte, vous affecterez une sincérité sûre et hardie. Cette femme racontera une querelle domestique, un événement d'intrigue, le détail d'une injuste usurpation, avec le même enjouement, du même air qu'elle raconterait une action sainte; mais elle fera cent réflexions étudiées pour faire remarquer les endroits les plus piquants; elle sourira de temps en temps pour réveiller votre attention; elle fera semblant de prendre le change pour faire desirer sa médisance; puis enfin, elle reprendra la suite de son conte: il faut que je vous l'achève, dira-t-elle, car j'ai de la franchise et je parle comme je pense. A-t-elle fini l'histoire, chacun rit, mais chacun craint de devenir la matière de sa fourbe sincérité. Après lui avoir applaudi on la hait, châtement ordinaire des personnes médisantes.

Vous médisez avec une modestie forcée et hypocrite qui vous reproche à vous-même l'horreur de vos discours, et qui marque la crainte que vous avez d'en faire retomber le

blâme sur vous : *Videas præmitti alta suspiria*, dit saint Bernard (*Serm. 24 in Cant.*), *Sicque quadam cum gravitate et tarditate, vultu mæsto, demissis superciliis et voce plangenti egredi maledictionem*. Quelle comédie ! pousser des soupirs, baisser les yeux, prendre un maintien grave et triste, donner à sa voix un ton plaintif pour diffamer une personne à coup sûr ; répandre, avec un air réformateur, une calomnie, un libelle, et, avec un soin dévot, les faire tomber en des mains qui ne peuvent démêler le tissu de l'imposture. Que prétendez-vous ? nous persuader que votre conscience vous déchire au même temps que vous déchirez la réputation de votre frère ? Nous savons qu'un homme de bien, qu'une femme vertueuse ne médisent pas ; nous imposer en vous contrefaisant de la même manière ? Il faudrait avoir bien peu de pénétration pour ne pas apercevoir les sentiments que vous vous efforcez de colorer ; nous faire entendre qu'il vous fâcherait de blesser la piété en blessant la charité ? La contradiction est trop grossière ; nous apprendre l'art d'offenser notre prochain sans offenser Dieu ? Les premiers principes du christianisme nous suffisent pour détester cette étrange morale : le masque est inutile, nous vous connaissons.

Terminons, messieurs, la première partie de ce discours. La médisance est un grand sujet de honte à son auteur : je pourrais vous dire encore bien des choses pour le prouver, mais la crainte des jugements de Dieu doit nous toucher plus vivement que la crainte des jugements des hommes : *Impius confundit et confundetur* (*Prov., XIII, 15*). Les méchants seront couverts eux-mêmes de la confusion qu'ils veulent faire à leur prochain, c'est un oracle du Saint-Esprit. Il importe peut-être peu à une âme mal faite d'être méprisée des esprits raisonnables et chrétiens, il s'agit d'être méprisé de Dieu même ; ah ! qu'un jour il vengera bien sévèrement l'honneur de tant de personnes, flétri par la licence de vos discours ! Vous imposez à vos frères pour les décrier, Dieu n'aura qu'à vous faire connaître pour vous confondre. Pour peu que vous aimassiez votre propre honneur, vous devriez défendre l'honneur d'autrui ; mais, puisque le caractère honteux attaché à la médisance ne peut servir de frein à la vôtre, craignez de paraître devant Dieu pour être rejeté de sa face. J'ai encore à prouver, messieurs, que le péché que l'on commet en médisant est bien cruel à celui qui le souffre : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Jean Chrysostome a remarqué que, de tous les vices, la médisance était en quelque manière le plus malin, parce qu'il n'a rien qui puisse attirer et qui ne doive rebutter son auteur (*Serm. 2, de Obscuritate prophetiarum et Hom. 3, ad Pop. Ant.*). Il y a des vices qui flattent les sens : la médisance n'a rien d'agréable pour eux ; il y a des vices qui aveuglent l'âme : on se possède quand on médit, on médit de sang-froid ; il y a des

vices que l'on pratiqué en secret et d'autres dont on ne craint pas d'être blâmé : on médit devant des gens qui nous écoutent, qui nous blâment, s'ils sont raisonnables ; il y a des vices qui nous portent quelque avantage : d'ordinaire il n'en revient rien de détruire, de sorte qu'il est vrai, comme l'a dit saint Jean Chrysostome, qu'on ne peut médire que par malice ; mais une preuve forte et sensible de la malice du médisant, c'est la manière cruelle dont il offense son prochain : je vais développer ma pensée.

Premièrement, le médisant blesse son frère dans l'endroit le plus délicat ; il lui ravit le bien le plus précieux qu'il ait. Qu'avons-nous en effet, messieurs, de plus cher, qu'avons-nous qui soit plus à nous que notre réputation ? Une mort honnête nous paraît plus douce qu'une vie infâme, et lors même qu'on peut, sans injustice, nous enlever richesses, emplois, parenté, nous retenons toujours le droit naturel que nous avons sur notre honneur, honneur toutefois à qui seul en veut la médisance. Cette raison saute aux yeux de tout le monde, et surtout d'une assemblée aussi noble que celle qui compose cet auditoire. Voilà donc ce trésor sans prix, conservé avec tant de soin, défendu avec tant de vigilance, préféré à tout autre bien, le voilà à la merci d'un ennemi violent, d'un lâche rival, d'une femme envieuse, d'un fade railleur. Il nous est enlevé par une parole qui ne coûte rien, par une raillerie faite avec plaisir, dans une courte conversation, dans une compagnie de personnes de tout caractère.

Vous qui avez fait cette perte, on ne vous regardera plus dorénavant du même œil ; vous marchiez avec assurance, vous appréhendez de vous montrer ; vous aviez à vous défendre des éloges qu'on faisait de vous, vous aurez à essuyer de piquantes critiques ; vous étiez reçu avec respect dans les assemblées, quand vous y paraîtrez vous verrez sourire les gens, vous les entendrez qui se diront à l'oreille, c'est là le héros de la farce ; enfin vous aviez de la réputation, vous n'en avez plus. Le mal ne va pas toujours si loin, m'objectez-vous, il est vrai, il se trouve d'ordinaire un nombre assez considérable de personnes sages et chrétiennes qui n'en croient pas à la légère un étourdi, un libertin, un pharisien, une femme mondaine et passionnée, sur sa parole, mais combien de personnes assez crédules, assez peu charitables pour donner dans la satire ? mais combien de temps faudra-t-il pour réparer la brèche que l'on a soufferte ? La bonne conduite de plusieurs années ne dédommagera peut-être pas la personne blessée du coup qu'elle a reçu dans un moment ; mais tous les yeux attachés sur ses démarches ne se laisseront point détromper aussi aisément qu'on les a trompés ; mais, après tout, le trait qu'on lui a lancé laissera toujours quelque trace, il restera toujours quelque flétrissure à sa vertu ; mais quand une fois on a été accusé d'une faute considérable surtout en matière de pureté et de fidélité, on

n'efface presque jamais toute l'impression que cette accusation a faite dans les esprits.

Du moins, messieurs, si ceux qui donnent une si rude atteinte à l'honneur d'une personne, étaient eux-mêmes irréprochables; ils ne sauraient l'être tout à fait puisqu'ils médisent; mais je souhaiterais qu'ils le fussent touchant le sujet même de leur médisance; et c'est d'ordinaire les plus exposés à la critique qui critiquent les autres. Qui traita jamais avec plus de sévérité les devins et les enchanteurs, que le roi Saül? Et qui les consulta avec plus d'empressement? Après avoir fait mourir tous ceux qu'on avait pu rencontrer, il ordonna à ses serviteurs de lui chercher une devineresse : *Quærite mihi mulierem habentem Pythonem et vadam ad eam* (I Reg., XXVIII). On la trouve, et ce juge terrible des enchantements se dépouille de ses vêtements royaux, et s'en va de nuit, accompagné de deux hommes seulement, équipage tout à fait indigne, consulter une misérable femme que le démon faisait parler. Quelle injustice! qu'un homme qui n'a ni parole ni bonne foi, vous fasse passer pour un fripon; qu'une femme que toute une ville sait qui est engagée, qui a sa place dans la chanson, s'avise de vous accuser d'un engagement; qu'une fille trop éventée pour trouver jamais de mari, ne craigne pas de vous imposer une inclination messéante! Gens au reste qui n'ont pas besoin de grand appareil et d'étudier les occasions pour vous traiter si indignement; c'est une réflexion de saint Jean Chrysostome. On ne tient pas toujours un ennemi, on n'a pas toujours de bonnes armes, on le manque quelquefois; au lieu que le médisant vous rencontre partout; quelque part que vous soyez, présent ou absent, il vous déchire; une parole, un sourire, un geste, la raillerie, les louanges, le silence même lui sert à faire son coup. Après cela votre réputation, ce bien dont vous êtes si jaloux, ne croyez plus de le posséder, vous n'avez qu'à pleurer sa perte.

Ce qu'il y a de cruel en second lieu, dans la médisance; c'est que sur une faute qui passe et qui peut-être n'aura pas de suite, on fait le portrait d'une personne, comme si elle devait toujours être ce qu'elle a été une fois; c'est que, au lieu de juger de l'action, l'on juge de la personne, et d'un trait particulier l'on forme un jugement général et absolu. Parce qu'une personne a eu un accès de fièvre, diriez-vous qu'elle n'a point de santé? parce qu'un artisan n'a pas réussi dans un ouvrage, diriez-vous qu'il n'entend pas son métier? parce qu'un peintre qui ne vous aurait vu qu'en passant, ne voudrait pas s'engager à vous tirer juste, diriez-vous que c'est un ignorant? Pourquoi donc si une fille a paru une fois avec quelque messéance, vous donnerez-vous la liberté de conclure qu'elle est une fille vaine et immodeste? Le hasard a uni un ecclésiastique à des libertins, est-ce donc qu'il sera libertin lui-même? Dites, je vous le pardonne, que cette parure, que cette compagnie ne seyait pas à cette personne, mais

ne dites pas que cette personne est tout à fait dérégée et qu'elle franchit toutes les bienséances de son état; elle peut se repentir de sa faute, elle peut s'en corriger, peut-être même l'a-t-elle déjà fait.

Il ne faut pas s'étonner, messieurs, si le médisant qui vous décrie sur un sujet particulier et si mince, s'étudie à donner un tour faux, malin, à ses paroles pour leur donner de la vraisemblance. Il est obligé d'exagérer, de grossir la chose, de la représenter sous des couleurs vives qui puissent frapper; il ne racontera pas ce qui s'est fait, mais ce qu'il a imaginé; il dépeindra ce qu'il a pensé et non pas ce qu'il a vu; il mettra cette personne en tant de situations différentes, et à tant de jours qu'enfin elle paraîtra ce qu'il veut qu'elle soit. Ne m'objectez pas, je vous prie, que cette personne est telle en effet; je veux qu'elle le soit, avez-vous droit pour cela de la diffamer, sa mauvaise conduite justifie-t-elle la vôtre? Devez-vous manquer de charité parce qu'elle manque d'humilité et de douceur? faut-il que vous offensiez Dieu parce qu'elle l'offense? mais Dieu lui-même, comme les Pères de l'Eglise l'ont remarqué, Dieu qui voit l'avenir, qui pénètre le secret des cœurs et qui a sur les pécheurs une autorité absolue, craint, ce semble, de publier leurs désordres. Sur le point d'exterminer Sodome et Gomorrhe, il douta s'il avertirait Abraham, un particulier, un homme très-discret, très-sage, du dessein qu'il avait conçu et de l'occasion qu'il avait eue de le concevoir, quoique Abraham courût risque d'être enveloppé dans le malheur des coupables : *Num celare potero Abraham quæ gesturus sum* (Gen., XVIII, 17)? Abraham mon serviteur périra si je ne lui révèle la vengeance que je prépare, mais si je le sauve il apprendra les crimes qui m'ont irrité. Saint Thomas fait là-dessus cette réflexion : *Valde difficilis est Deus ad publicanda occulta crimina nostra*; Dieu ne découvre nos crimes secrets qu'avec peine. Le Sauveur a ménagé jusqu'au plus scélérat des hommes, jusqu'à Judas, quand il fut question de l'exposer au mépris et à la haine des autres apôtres : *Unus ex vobis me traditurus est* : Un d'entre vous me doit trahir; il ne nomme personne, il épargne au traître la confusion qu'il méritait. N'ayez point d'égard à la bonté de Dieu et de Jésus-Christ pour les pécheurs; allez, tout pécheur que vous êtes, continuez de noircir vos frères.

La médisance engage son auteur à la soutenir, troisième preuve de sa cruauté. Puisque vous avez les yeux si perçants pour détecter ce qu'il y a de honteux dans la conduite de cette personne, vous ne l'aimez pas sans doute; la chose parle d'elle-même; une charité médiocre vous empêcherait d'étudier sa généalogie et l'histoire de ses ancêtres; elle étoufferait ce sentiment si délicat que vous avez de ses fausses démarches; elle ne vous permettrait pas de déguiser l'action que vous racontez, jusque-là qu'on peut vous reprocher que vous calomniez au lieu de médire. Si vous n'aimez pas cette

personne, vous vous ferez une affaire, et si je l'ose dire, un point d'honneur de maintenir la parole que vous avez jetée contre son honneur. Pour faire voir que vous avez dit vrai, quand sur une liberté, sur une lettre, sur un présent, sur une entrevue, vous avez avancé qu'elle n'était pas la plus chaste du monde, combien de mots piquants ! combien de réflexions malignes sur ses manières enjouées, sur son air et sur son maintien ? Voyez, direz-vous, si je ne la connaissais pas pour ce qu'elle vaut ; comment avoir bonne opinion de sa vertu ? Aveugle, sourd, insensible à tout ce qui peut vous faire revenir de votre erreur ou vous faire réparer votre faute, vous ne cesserez d'aigrir la plaie que vous avez faite.

Par là vous engagerez toujours plus de gens à penser de cette personne ce que vous en pensez, et à médire d'elle comme vous en médisez ; car vous savez que dans le monde on écoute volontiers la médisance, qu'on s'y pique de l'embellir, de la rendre toujours plus agréable ; qu'un conte en appelle un autre ; que les villes sont d'ordinaire infectées d'une espèce de plaisants qui vont de cercle en cercle, de quartier en quartier, recueillir et répandre les aventures. Quel tort, juste ciel ! ne ferez-vous pas à cette personne si vous livrez sa réputation à tant de langues déjà aiguës pour la déchirer ! Par là, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. 3 ad Pop. Ant.*), vous donnez du crédit au vice, non-seulement à la médisance, en quoi on est porté naturellement à vous imiter, mais même à tous les autres vices qui ont coutume de régner dans le siècle. Ceux qui vivent mal s'obstinent dans leurs dérèglements, ils en perdent la honte quand ils apprennent qu'ils ont des semblables dans leur genre de vie : *Segnior fit, peccati communicatorem nactus*. L'impudique qui paraît sur la scène, enhardit l'impudique qui est spectateur. Combien de jeunes personnes ont rompu le frein de la pudeur, après avoir ouï développer une liaison criminelle ? Par là, vous êtes un sujet de scandale aux gens de bien qui deviennent fiers et présomptueux quand ils se voient éloignés des désordres que vous racontez ; rien de plus aisé que de s'en faire accroire, quand on ne se sent pas ressembler à ceux qui font mal parler d'eux ; une femme qui pense être à l'abri de la satire, s'imaginera de pouvoir prendre des airs hautains et méprisants : *Sive justus sit, in arrogantiam tollitur, et inflatur ex aliorum peccato, magna de seipso sentire persuasus*. Par là, continue ce Père, vous portez un grand préjudice à toute l'Eglise, parce que vous faites triompher les hérétiques et les impies en découvrant les méchantes actions que les fidèles ont eu le malheur de commettre.

Mais que vous ont fait les enfants et tous les proches de cet homme et de cette femme dont vous faites une si noire peinture ? Ce pauvre enfant qui à peine a vu le jour, a déjà un surnom ridicule qui doit le priver du plaisir de voir le jour ; il ne sait encore

ce que c'est que l'honneur, et déjà il l'a perdu. Toute une parenté qui renferme tant de gens de mérite, doit se sentir du coup que vous portez ; on craindra de s'allier à eux, de les hanter, de les servir parce qu'il vous a plu de les déshonorer. C'est ce que vous prétendez par cette stupidité que vous affectez lorsqu'on loue cette personne, par cette approbation artificieuse que vous donnez au mal qu'on dit d'elle, par ce manège fourbe des personnages divers que vous faites pour rendre ineffaçables les couleurs qui la défigurent. Cruel que vous êtes, de quelle trempe êtes-vous, vous qui ne voulez pas retenir une parole laquelle doit faire tant de ravage !

Il y a quelque chose de plus que tout cela dans la cruauté de la médisance ; elle emploie jusqu'à l'apparence de la piété pour faire son coup. Quatrième réflexion. Les hérétiques, qui font plus de bruit sur la réformation des mœurs et de la morale, sont de tous les hommes les plus médisants et ceux qui font retentir leurs médisances avec plus d'éclat. Imposture, calomnie, tout leur est permis ; mais nous ne devons pas nous étonner que des gens qui manquent de foi, manquent aussi de charité ; que des gens qui déchirent l'Eglise, n'épargnent pas les bons catholiques. L'on voit de faux dévots, car une vertu véritable ne blesse pas la charité ; l'on voit, dis-je, de faux dévots qui se font une pratique de piété d'honorer Dieu des victimes qu'ils immolent à leur amour-propre, à leur envie et à leur ressentiment : tout ce qui les blesse, blesse l'Evangile, et l'Evangile, interprété à leur manière, leur ordonne de déchirer indifféremment tout ce qui ne s'ajuste pas à leurs intérêts et à leurs idées. Leurs traits font d'ordinaire de plus profondes, de plus dangereuses plaies, parce qu'on se défie moins de leur pointe, et qu'ils sont empoisonnés avec plus d'artifice : on a peine même à les voir venir, enveloppés sous des apparences trompeuses. Cette personne, dira-t-on, serait accomplie, si elle corrigeait ce faible : c'est la vérité, qu'elle en est venue jusque-là ; mais il faut la plaindre. Quel malheur qu'un intérêt, qu'une inclination l'ait portée si loin ! La chose paraîtrait incroyable, si des gens sages n'en étaient de sûrs garants. Après tout, c'est dommage, et j'en suis extrêmement chagrin.

Comment parer à une médisance colorée si chrétiennement ? On la croit, ce qui est un grand mal ; on ne la croit point injuste, ce qui est encore pis. Quand je pense à ces vertueux médisants, il me semble de voir de ces sauterelles dont saint Jean a parlé dans l'Apocalypse (c. IX). Pour expliquer ma pensée, je choisis deux mots de la description qu'il en a faite. *Facies earum tanquam facies hominum.... et dentes earum sicut dentes leonum erant* : Elles avaient le visage d'un homme et les dents d'un lion. Cet avocat est honnête homme, il entend sa profession, voilà l'homme qui parle ; mais pour l'argent, il le prend de toutes mains, voilà le lion qui mord. Cet ecclésiastique a

d'excellentes qualités, il étudie, il ne manque pas à ses fonctions : la sauterelle paraît sous le visage d'un homme ; mais cet ecclésiastique fréquente de jeunes étourdis , et il voit volontiers les dames : la sauterelle montre les dents du lion. Cette jeune demoiselle ne manque pas de bonnes inclinations : elle est douce, elle aime assez le travail et la prière, c'est le langage de l'homme ; mais cette jeune demoiselle prend des airs à donner un jour dans la galanterie : elle me trompera fort, si elle ne ressemble bientôt à sa mère, qui n'avait pas trop bonne réputation : c'est la morsure du lion. N'irritons pas ces sauterelles par un plus grand détail : les avis leur sont assez inutiles, et les avis les effarouchent.

Enfin, messieurs, ce qui doit nous donner une horreur extrême de la médiancée ; ce qui la rend tout à fait cruelle à la personne qui la souffre, c'est qu'elle est d'ordinaire irréparable. Cinquième et dernière réflexion. Quelque importante qu'elle soit, je ne la toucherai néanmoins que légèrement. Je n'ai pas le temps de traiter divers sujets qui ont liaison avec ce point ; il faudrait vous développer l'obligation de rendre l'honneur à qui on l'a ôté, de le rendre par des rétractations publiques, quand on l'a ôté publiquement, comme par des éclats scandaleux, par des chansons, par des satires, par des libelles qui tombent de main en main, et se répandent dans les villes, dans les provinces et dans les royaumes ; c'est ce que commande la loi de Jésus-Christ, et la voilà, sa véritable morale : les égards singuliers qu'on doit avoir pour les personnes ou élevées aux charges publiques, ou consacrées à Dieu, ou qui ont une réputation mieux établie, et plus constante ; les devoirs que la charité ou la justice imposent à ceux qui entendent ou qui ont ouï médire, et semblables matières, lesquelles entrent naturellement dans celle-ci, plusieurs discours ne suffiraient pas à cette discussion. Je vous représenterai, en peu de paroles, la difficulté qu'il y a de réparer la médiancée.

La chose est difficile, sans doute, puisque presque personne ne le fait. Messieurs, vous avez ouï médire bien des gens, avez-vous jamais ouï quelqu'un se rétracter sur ses médiancées ? C'est faute de christianisme, j'en conviens ; mais puisqu'on risque visiblement son salut, en manquant à ce devoir, il faut qu'on trouve de grands obstacles à l'accomplir : obstacles, à la vérité, qui n'excusent pas le coupable, et qui prouvent la cruauté de la médiancée ; car enfin, vous qui médisez, comment pourrez-vous vous résoudre à exposer votre honneur, pour rétablir l'honneur de cet homme et de cette femme ? Vous avez un vif pressentiment du danger que vous courez de passer pour menteur, pour étourdi, pour envieux, pour malin, et peut-être pour quelque chose de pis ; de vous attirer la risée publique et les insultes des libertins ; vous dedire, c'est vous accuser vous-même de bien des chefs humiliants. Cependant vous êtes obligé de vous

rétracter à ce prix, sans quoi point d'absolution, point de salut. Comment vous y prendrez-vous pour détromper ceux qui vous ont ouï médire ? En combien d'esprits, en combien de lieux, la personne que vous avez noircie paraît-elle défigurée ? Si vous avez à faire autant de chemin que votre médiancée en a fait, de longtemps vous ne serez à votre terme. Cependant vous ne devez rien négliger pour cela ; et si vous avez sujet de craindre d'agrandir la plaie, au lieu de la fermer, que de précautions, que d'inquiétudes, que d'embarras ! Et si votre médiancée a eu des suites fâcheuses, des haines, des querelles, des pertes temporelles ; si le négociant est sans crédit, si l'avocat n'a plus de causes, si le magistrat est flétri, si la fille ne peut plus trouver d'époux, si la femme est mal avec son mari, si l'ecclésiastique, si le religieux ne peut plus remplir les fonctions de son état ; si sur la lettre, dont je ne veux pas examiner le caractère, le prince ou son ministre livre cette famille à son indignation ; si, par ce trait de plume, vous avez fait une ouverture à cette maison, qui la met en danger de tomber, voilà bien des maux dont vous êtes responsable, et à quoi pourtant vous devez suppléer autant qu'il sera en votre pouvoir. Cette théologie est évidente, cette morale est infallible, ce devoir est indispensable.

Ne serait-ce pas une grande avance pour votre salut, mon cher auditeur, si, parmi tant d'occasions, tant d'exemples de médiancée, vous régliez votre langue selon les lois de la charité ? Il y a bien des personnes dans cet auditoire qui auraient peu de choses à se reprocher sans cette cillie indigne et criminelle à mal parler. Faudra-t-il que cette personne soit diffamée, qu'elle ait le cœur percé de douleur, parce que vous n'avez pu retenir une parole ? Faudra-t-il qu'à l'heure de votre mort vous ayez à craindre les rigueurs de votre juge, parce que vous avez jugé impitoyablement vos frères ? Les gens de bien sauront, comme saint Grégoire de Nazianze, se consoler devant Dieu de vos médiancées ; ces médiancées ne les changeant point, ils n'en seroient pas moins chrétiens ; ce qui seul les remplira de chagrin, c'est que Dieu est offensé avec eux, mais c'est cela même qui les soutiendra ; il leur est glorieux que leur cas soit la cause de Dieu même : *Nec me vituperantes immutabunt... una cum Iho. malitiosis impetitur* (Orat. 14. de Pac., n. 3.). Mais vous, qui est-ce qui pourra jamais vous consoler de vos cruelles detractions ? tandis que la conscience recréa un témoignage honorable à ceux dont vous avez detraité sans raison : *Gloria nostra hac est testimonium conscientie nostræ* (II Cor., I.) : La conscience vous reprochera sans cesse le tort que vous leur avez fait ; vous ne sauriez les voir sans dire en vous-même : voilà la triste victime que j'ai sacrifiée à mon imprudence, à ma vanité, à mon envie, à ma vengeance ; c'est moi qui l'ai marquée de la tache honteuse qui la déshonore ; tache qui lui coûte tant de mépris et tant de rebuts ; tache que mes larmes seules

ne sauraient effacer; tache qui rejaillira un jour sur moi, et dont peut-être je serai puni par une éternelle infamie.

Il y aurait, messieurs, quelque remède à un si grand mal, et ce remède est dans vos mains; vous vous en servirez si vous avez quelque pitié et de ceux qui médisent et de ceux dont on médit. N'écoutez pas la détraction, vous fermerez par là ces bouches empoisonnées et vous sauverez la réputation des gens; car, dit saint Jérôme, *Nemo invito auditori refert* (*Epist. ad Nepotian.*): Nul ne médit volontiers en présence d'un auditeur qui écoute contre son gré. Interrompez sans crainte, mais avec sagesse un discours qui vous apprend les vices de votre prochain; embrassez le parti de la personne qu'on veut diffamer, opposez au mal qu'on dit d'elle, le bien que vous en savez; faites voir de la contradiction dans ce qu'on publie à son désavantage; rejetez sa faute sur l'ignorance, sur la tentation, sur l'occasion, sur la surprise; enfin ne déguisez point la peine que l'on vous fait en vous racontant ce qui tourne au déshonneur de votre frère; le médisant qui apercevra votre chagrin, craindra votre indignation et votre mépris, et il se taira.

Il serait encore plus à souhaiter, messieurs, que chacun s'efforçât pour son salut de suivre le conseil de saint Pierre : *Benefacientes, obmutescere faciat imprudentium hominum ignorantiam* (I *Petr.* II) : Vivons tous si chrétiennement, donnons de si bons exemples à tout le monde, que la médisance la plus impudente, la plus envenimée ne trouve rien à redire en nous; elle tâchera peut-être encore de donner un mauvais tour à nos actions les plus saintes, de les interpréter selon le langage ordinaire des mondains, qui les traitent de faiblesse, d'hypocrisie, d'affectation; mais enfin, elle fera justice à une vertu toujours modeste, toujours égale, toujours constante.

Que si votre piété ne peut désarmer cet ennemi déraisonnable et furieux, n'êtes-vous pas heureux, mon cher auditeur, de subir le même sort que le Sauveur du monde, qui ne fut maltraité que parce qu'il ne méritait pas de l'être? Ne vous laissez donc point rebuter, affermissez-vous au contraire dans les exercices du christianisme, quand malgré vos bonnes résolutions vous tomberez en quelque faute, et que cette faute sera relevée par ces personnes médisantes; bénissez le Seigneur qui permet que vous en soyez puni par la confusion qu'on vous en fait; il laisse aux méchants la liberté de mal parler, afin que vous viviez bien; peut-être ne le serviriez-vous point si fidèlement, si la crainte de la honte ne servait d'aiguillon à votre langueur.

Soyez plus touché du crime de ces esprits licencieux qui vous décrient, que de votre humiliation : hélas! que deviendront-ils, lorsque les enfants leur demanderont compte de la réputation de leurs parents; lorsque les parents se plaindront de l'infamie de leurs enfants; lorsque les familles entières

s'élèveront contre eux; lorsque le noble et le bourgeois, le riche et le pauvre, le prêtre, le laïque, le religieux et le séculier les forceront à réparer leur honneur flétri? Que répondront-ils? Comment pourront-ils se justifier? Quelle sera leur condamnation? Quel sera leur désespoir? Ah! mes chers auditeurs, prévenons nous-mêmes le malheur qui les attend; prions le Seigneur de mettre sur nos lèvres cette sentinelle que le prophète lui demandait, afin de ne les ouvrir que pour le louer, et pour louer ceux qui ont le bonheur de lui plaire et de le glorifier; tâchons de sanctifier nos frères sans les déshonorer; usons-en envers eux comme nous voudrions qu'ils en usassent envers nous; honorons-les, aimons-les; unis ensemble par les liens les plus sincères et les plus tendres de la charité, commençons à vivre sur la terre, comme nous vivrons éternellement dans le ciel.

SERMON XLVII.

Sur le danger d'un fidèle qui ne souffre pas.

Dixit illi : noli flere.

Il lui dit : Ne pleurez point (S. Luc, ch. VII).

La bonne Veuve à qui le Sauveur parla en ces termes venait de perdre son fils unique; elle fut fort sensible à cette perte et elle ne pouvait s'en consoler : bien des mères verseraient autant de larmes qu'elle, dans une semblable circonstance, et tous tant que nous sommes, nous sommes assez peu raisonnables pour nous attrister avec excès des événements que Dieu permet qui nous fâchent. Nous ne voulons pas souffrir, c'est ce qui nous rend si cuisant le sentiment de nos maux. Cependant, messieurs, le Fils de Dieu nous dit aussi bien qu'à la Veuve de l'Evangile : *Noli flere*; ne pleurez point. Il consola cette femme en ressuscitant l'enfant dont la mort lui causait une vive douleur, et ce fut une grande grâce : il nous laissera peut-être dans l'affliction, peut-être n'arrêtera-t-il point le cours de nos larmes, ni n'en séchera-t-il point la source, et ce sera encore par un effet de sa miséricorde qu'il en usera de la manière.

Car, dit saint Augustin, quand il trouble nos plaisirs et qu'il nous prive des agréments de la vie, nourriture fatale de nos vices, nous devons croire qu'il nous est contraire par la pitié qu'il a de nous, et qu'il nous frappe, ou qu'il ne nous guérit point par bonté. *Cum evertit subsidium vitiorum, et copiosas libidines, inopes reddit, misericorditer adversatur* (*Epist.* 5). Ce sentiment est assez inconnu aux personnes qui sont engagées dans un monde sensuel et voluptueux : ce sentiment toutefois est conforme à l'Evangile que nous avons le bonheur de professer, et toutes sortes de gens doivent le prendre pour vivre en chrétiens. Vous voyez sans doute, chrétienne compagne, le sujet que je me propose dans ce discours, mais ne vous en alarmez pas, je vous prie; je sais qu'on ne nous fait pas plaisir de nous entretenir sur l'objet de nos aversions, mais je sais aussi que nous avons des aversions

injustes, et que nous devons changer, ou du moins corriger la plupart de nos inclinations pour nous sauver. Je vous parlerai donc de cette science de la croix si propre, si nécessaire au fidèle selon saint Paul. Prions la sainte Vierge de bénir notre entreprise : *Ave*.

Il m'a paru bien surprenant, messieurs, qu'étant si difficile de ne rien souffrir, il soit si ordinaire de souffrir mal. Les hommes ne sauraient se défendre de la douleur, et ils ne savent pas en profiter; il serait ridicule de prétendre n'être incommodé de rien en ce monde, il est donc honteux de se comporter dans l'inconfort, comme si on ne l'avait pas dû attendre; et comme il ne faut pas avoir beaucoup de raison pour prévoir un mal nécessaire, il en faut avoir fort peu pour s'impatiser dans le mal qu'on a dû prévoir. Mais un fidèle qui connaît sa misère et sa faiblesse, peut-il espérer de se mettre à l'abri de toute peine? Un fidèle qui doit souhaiter, qui doit aimer les souffrances, peut-il témoigner de l'emportement dans ses maux? Il suffit d'être homme pour souffrir; il devrait suffire d'être chrétien pour bien souffrir. Nous vivons, il n'en faudrait pas davantage pour avoir à endurer quelque mal : nous avons à vivre selon les maximes de Jésus-Christ; c'est donc à nous une obligation indispensable d'endurer avec patience et avec soumission.

Ne serons-nous jamais raisonnables, messieurs, ne serons-nous jamais chrétiens dans nos sentiments? C'est ce funeste esprit du monde, c'est cet amour infâme d'un corps terrestre et mortel, c'est l'oubli de l'éternité, c'est notre indifférence pour Jésus-Christ notre Rédempteur crucifié, qui rendent inutiles les lumières de notre raison et de notre foi. Pour vous inspirer des pensées plus justes sur les souffrances, j'ai résolu de vous armer et contre la privation de la douleur et contre la douleur même. Je souhaite de vous engager à moins appréhender les maux de cette vie et à en profiter mieux; dans cette vue je tâcherai de vous faire craindre et l'état d'une personne qui ne souffre pas, et l'état d'une personne qui souffre mal. Si vous voulez gagner le ciel, mes chers auditeurs, c'est un étrange mal pour vous que d'éloigner le mal et d'avoir à endurer peu : je dis endurer peu, car il n'est pas possible d'être à couvert de toute douleur; ce doit être aussi pour vous un étrange sujet de chagrin de ne tirer aucun avantage de vos souffrances. Je vous ferai voir aujourd'hui le danger d'une personne qui, autant qu'elle peut, ne souffre rien; et dans un autre sermon je vous montrerai la perte d'une personne qui, contrainte de souffrir, souffre mal. Cette aversion, cette horreur des souffrances est suivie ordinairement de deux effets bien dangereux : le premier, d'une grande ignorance des vérités qui peuvent le plus vous servir à sauver votre âme; le second, d'une faiblesse extrême à l'égard des actions qu'il faut faire pour la sauver en effet : un chrétien mou et lâche, content,

heureux selon le monde, est ordinairement fort ignorant dans les choses qui concernent son salut, c'est mon premier point; il est toujours fort faible pour l'accomplissement de ses devoirs, c'est mon second point. Ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne fait pas seront la preuve du danger qu'il court de se perdre.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est l'effet naturel d'une mollesse tranquille qu'une grande ignorance des choses célestes et des vérités de l'Evangile. Quand on aime le repos, comment aimerait-on ce qui pourrait le troubler? Quand on craint la peine, serait-il possible qu'on fût volontiers les réflexions qui ne peuvent manquer de nous gêner? Les maximes du christianisme nous découvrent des renoncements terribles à nos inclinations, un engagement indispensable à nous mortifier en mille manières; l'on est bien aise de se cacher ces maximes, l'on n'a garde de les étudier de peur de souffrir. Nous fermons les yeux aux lumières que nous ne voulons pas suivre, et pour nous flatter de quelque sûreté, nous négligeons de connaître le danger. La raison pourquoi si peu de fidèles sont pénétrés de l'esprit de leur religion, c'est que la plupart aiment avec excès le plaisir et le repos. Ces personnes qu'une maison bien accommodée, qu'une santé constante, qu'une longue suite d'événements heureux, qu'un amour déréglé des délices de la vie ont rendue si ennemies des souffrances, que pensent-elles de Dieu? que pensent-elles d'elles-mêmes? que pensent-elles des vérités les plus communes et les plus visibles du christianisme? *Qui non est tentatus quid scit* (*Eccli.*, XXXIV, 9)? C'est le Saint-Esprit qui fait cette question : celui qui n'est pas éprouvé que sait-il? le détail que je viens de proposer vous l'apprendra. Connaît-il Dieu? se connaît-il lui-même? a-t-il une idée raisonnable? a-t-il la moindre idée des principes de l'Evangile? Cette personne mondaine que la tribulation épargne, et qui ne prend de la peine que pour éviter toute peine, cette personne, dis-je, perd insensiblement jusqu'aux sentiments les plus naturels que la connaissance d'un Dieu nous inspire. Comme elle est accoutumée à ne pas sentir les maux de la vie, elle se trouve rarement obligée à recourir au ciel; car nous ne pensons guère à Dieu que dans le temps de la tribulation et si nous cherchons auprès de lui le soulagement de nos misères, c'est d'ordinaire parce que nous ne l'avons pu trouver dans les créatures. Dans cette tranquillité, dans cette indolence, si je puis user de ce terme, cette personne oublie aisément la grandeur de Dieu et sa dépendance du Créateur : les biens, les plaisirs, la gloire du monde lui cachent peu à peu les traits les plus visibles de la majesté, de la puissance divine et de son propre néant; parce qu'elle se croit à couvert des coups pesants qui font succomber notre faiblesse, et nous forcent à implorer le secours du Tout-Puissant.

Pourquoi pensez-vous, mes chers auditeurs, que les Israélites en vinrent jusqu'à adorer des idoles après avoir abandonné le Seigneur? C'est qu'ils s'étaient rassasiés, dit l'Ecriture, des délices que leur présentait la terre de promission : lorsqu'ils eurent oublié leurs fatigues, ils oublièrent leur Dieu ; dès qu'ils furent engraisés, ils n'aimèrent plus que leur corps. *Cumque comederint et saturati crassique fuerint, avertentur ad Deos alienos (Deuter., c. 31)*. Vous eussiez attendu, messieurs, qu'après avoir goûté les douceurs de cette heureuse région, ils auraient été plus reconnaissants envers Dieu et qu'ils l'auraient servi avec plus de fidélité ; ses bienfaits devaient les y engager, j'en conviens, mais nous connaissons mal les tristes suites de l'abondance. Israël n'a pas cessé de souffrir, qu'il perd la foi ; il se gorge des fruits de la terre ; la sûreté, le repos étouffent la piété et la religion dans son cœur ; et de peur de troubler son bonheur par les idées d'un Dieu redoutable, souverain maître de toutes choses, il ne veut d'autre divinité que des idoles méprisables. Cet événement doit vous paraître bien étrange, chrétiens auditeurs ; le peuple de Dieu honoré d'une suite de faveurs si singulières, si merveilleuses, se déclare idolâtre, dès qu'il n'a plus qu'à jouir en sûreté des aises de la vie. *Cumque comederint...* Gens du monde, vous passez vos jours dans une suite heureuse et de plaisirs et de péchés : demandez à Dieu un de ces coups favorables qui vous pénètre de l'idée de sa grandeur.

Si l'on méprise la grandeur de Dieu parce qu'on n'est pas dans la tribulation, est-il croyable, messieurs, qu'on se mette en peine de sa miséricorde? L'ingratitude succède fort aisément à une longue suite de grâces ; l'on cesse d'estimer des bienfaits qui durent toujours, et nous regardons comme une dette les faveurs que Dieu a la bonté de continuer. Une vie mêlée de biens et de maux nous apporte des moments de joie, mais sans nous ôter la crainte des fâcheux moments qui peuvent les suivre. Dieu nous rend-il la santé après la maladie? fait-il succéder le gain d'un procès à la perte d'un autre? nous relève-t-il après nous avoir abaissés? Nous le bénissons, nous le remercions, nous reconnaissons l'obligation que nous avons à sa miséricorde, parce que nous avons encore l'idée fraîche du mal qu'il a guéri et de la plaie qu'il a fermée ; la tribulation dont il nous a tirés, nous a instruits du prix de ses grâces. Des âmes peu chrétiennes seront moins touchées de ses grâces si les souffrances ne les leur ont pas fait souhaiter : l'on devient ingrat dès lors qu'on ne craint pas de devenir malheureux.

Nous en usons envers Dieu comme cet officier de Pharaon en usa envers Joseph ; ils s'étaient trouvés ensemble dans la prison, Joseph lui avait témoigné prendre beaucoup de part à ses intérêts ; il avait tâché de le consoler dans sa disgrâce ; éclairé des lumières du ciel, il l'avait assuré de son élar-

gisement et du bonheur qui succéderait à son malheur. On ne pouvait pas être plus reconnaissant que l'était l'officier envers Joseph, il lui promettait mille marques de gratitude, il voulait lui être redevable toute sa vie de son rétablissement et des bonnes grâces de son prince : *Et tamen*, c'est ce que nous lisons dans la Genèse, *et tamen succedentibus prosperis, præpositus pincernarum oblitus est interpretis sui (Gen., XL)*. Le chef des échansons du roi fut libre, il fut heureux et il ne pensa plus à Joseph. Voilà un homme bien farouche, lui qui avait été si humble et si doux dans la prison ; quelle fierté ! quelle dureté ! quelle ingratitude ! *Succedentibus prosperis* ; un bonheur établi, une prospérité sûre le rendit tel. Quand cette maladie aura desséché votre embonpoint, mon cher auditeur, quand la mort de cet aîné, de cet enfant unique aura renversé vos espérances, quand cette inondation aura emporté une partie de vos fonds ; quand cette méchante affaire aura épuisé vos coffres, vous apprendrez ce que valent les bienfaits de Dieu, vous songerez à reconnaître une miséricorde qui ne vous doit rien. Mon Dieu ! n'éloignez pas pour longtemps de nous cette main terrible qui nous oblige d'estimer et de désirer vos grâces.

A moins que nous ne souffrions, messieurs, il en sera à notre égard de la justice de Dieu, comme de sa miséricorde ; nous ne sommes point touchés de sa miséricorde, nous ne serons point effrayés de sa justice, nous ne la connaîtrons presque plus. Etant portés au mal, comme nous le sommes, c'est une espèce de plaisir pour nous de ne pas appréhender les châtimens de nos mauvaises actions ; et quand elles sont impunies, nous croyons volontiers qu'elles ne sont pas criminelles ; de sorte que quand Dieu ne nous réveille point par les coups de sa justice nous nous flattons de je ne sais quelle sûreté, qui nous endort, qui nous assoupit, pour ainsi dire, dans nos méchantes habitudes ; il nous fâcherait de prévoir les châtimens qu'il nous prépare ; et parce qu'il a la patience de nous souffrir, sans nous faire souffrir nous-mêmes, nous nous imaginons qu'il n'est pas même irrité. La crainte nous tiendrait les yeux ouverts ; le mal que nous sentirions nous ferait appréhender le mal que nous pourrions sentir ; la colère du Seigneur ne nous alarme point ; pourquoi ? parce qu'elle n'éclate pas.

Quand saint Paul parle du jugement général des hommes, il dit que Dieu fera sonner sa dernière trompette : *In novissima tuba (I Cor., XV, 52)*. Si la trompette de ce jour terrible sera la dernière, il faut dire que d'autres trompettes auront sonné avant celle-là, lesquelles doivent nous alarmer durant notre vie. Et quelles peuvent être ces trompettes sinon les adversités et les tribulations ? Si de temps en temps nous en entendions le son éclatant, nous n'aurions garde d'oublier les rigueurs de notre juge ; comme quand nous ressusciterons pour comparaître devant lui, nous ne saurions faire les sourds au bruit de cette trompette qui retentira de toutes

parts pour nous assembler. Vous ne craignez pas que Dieu se venge un jour, parce qu'il ne se venge pas encore; parce que sa justice ne vous donne point de sujet de patience, sa justice ne vous donne point de peur. Ah! pourquoi l'éclat effrayant d'une de ses trompettes ne frappe-t-il point vos oreilles? Le Seigneur devient toujours plus redoutable par son silence; mais vous abusez de sa miséricorde pour mépriser sa justice. Si l'on vous dépouillait de cette charge qui entretient vos plaisirs et peut-être vos débauches; si votre vanité venait à être humiliée par un déshonneur imprévu; si vous trouviez un ennemi qui vous persécutât sans relâche. Oh! que vous penseriez bien autrement sur les jugements de Dieu! vous entendriez alors sa voix menaçante; vous redouteriez le juge qui peut vous perdre sans ressource. Quelle félicité qui nous expose à tous les traits d'un Dieu irrité! c'est toutefois cette félicité que vous souhaitez à vos enfants, pères et mères: vous fatiguez, vous avez mille inquiétudes pour leur laisser un riche héritage, c'est-à-dire pour éloigner d'eux la tribulation et les disgrâces de la vie; là se termine toute votre tendresse à leur égard. Du moins ayez soin de les instruire chrétiennement sur les joies et sur les souffrances : *Qui non est tentatus quid scit?* Cherchez, messieurs, cherchez les sources les plus ordinaires de vos péchés, vous verrez que si vous aimiez davantage la croix de Jésus-Christ, vous n'oublierez point de la sorte ce que vous avez à espérer et à craindre de la part de votre juge.

Vous pénétrerez plus aisément, messieurs, la seconde réflexion que je vais faire; une personne heureuse selon le monde ignore en quelque manière la grandeur, la miséricorde, la justice de Dieu; elle s'ignore encore elle-même : *Nemo sibi innotescit nisi tentatus*, dit saint Augustin (*In Psal. LX*); nul ne se connaît, s'il n'est éprouvé par la tribulation. Une personne qui ne souffre pas, parce qu'elle ne veut pas souffrir, est nécessairement superbe, mais d'une vanité grossière, qui lui cache ses défauts sous un voile faux et ridicule. L'on se croirait méprisable, si l'on se voyait méprisé; la peine que nous sentirions à souffrir le mépris, nous découvrirait du moins ces imperfections qui le méritent; la douleur du corps nous apprendrait notre faiblesse et notre néant; un renversement de fortune nous donnerait l'idée que nous devons avoir de tous ces biens extérieurs, dont l'orgueil et la fierté se nourrissent. Cet homme riche, si dur, si farouche traite tout le monde avec hauteur, il ne faut pas vous en étonner; ses grandes possessions le distinguent des malheureux; il ne croit pas de leur ressembler, parce qu'il n'est pas humilié comme eux. Cette femme dont les airs sont si dédaigneux, dont la délicatesse est si chagrine, dont les manières sont si méprisantes; cette femme, dis-je, vous paraît extrêmement vaine et insupportable; elle l'est en effet. C'est qu'une maison commode lui présente de quoi contenter ses sens; c'est qu'un long sommeil, une indigne oisiveté,

un éternel habil, un choix bizarre de jeux et de viandes l'ont accoutumée à ne rien souffrir. Mais si un jour le mari et la femme viennent à tomber dans la pauvreté et dans l'humiliation, vous les verrez plus doux et plus humbles; quand cette substitution découverte les aura dépouillés de leur faste, elles les montrera à eux-mêmes tels qu'ils sont.

Si vous voulez me permettre dans un sujet aussi chrétien qu'à celui-ci, une remarque fondée sur les bienséances purement humaines, je vous dirai, messieurs, qu'il n'y a pas de plus malhonnêtes gens dans la société civile que ceux qui craignent si fort d'être incommodés; ils manquent d'ordinaire de toutes ces qualités qui siéent si bien à une personne qui a un peu d'éducation. N'attendez pas d'eux aucun service qui puisse les priver de leurs aises et les gêner tant soit peu. Les devoirs de civilité, de bienséance, d'amitié, de charité même et de justice ne les toucheront pas, s'ils leur doivent coûter de la peine. L'on traitera plus volontiers dans le monde avec des hommes de guerre, qui auront d'ailleurs de bons sentiments et de bonnes mœurs, qu'avec ces hommes, qu'une lâche mollesse aura retenus dans la maison de leurs pères; parce que l'on acquiert par les dangers et par les fatigues des armes un désintéressement noble et généreux, qui est une grande avance pour la conclusion d'une affaire. L'officier et le soldat sont si souvent obligés de rompre leurs attachements, il faut qu'ils essuient tant d'incommodités, qu'ils n'ont pas de peine à mépriser de petits intérêts et à exposer leur repos pour terminer un différend et pour servir un ami. Il y a d'honnêtes gens dans tous les états; mais les exercices pénibles de la guerre en formeront naturellement un plus grand nombre, s'ils sont soutenus par des manières honnêtes et des principes de religion.

Rien de plus efficace que la tribulation, messieurs, pour nous inspirer les sentiments que nous devons concevoir de nous. Quand le centurion, dont il est parlé au chapitre 8 de l'Evangile de saint Matthieu, demanda au Fils de Dieu la guérison de son valet, il compara le pouvoir que le Sauveur devait avoir sur les maladies, au pouvoir qu'il avait lui-même sur ses soldats et sur ses valets. J'ai des soldats sous moi, disait-il; Je dis à l'un, allez, et il va; et à l'autre, venez, et il vient; je dis aussi à mon valet, faites cela, et il le fait : *Dico huic : vade, et vadit; et alii : veni, et venit; et servo meo : fac hoc, et facit*. Ce centurion nous fait entendre, par cette comparaison, que les maux de cette vie sont comme des messagers, des ministres dont Dieu se sert pour faire porter ses paroles et exécuter ses ordres. Une personne oublie ses devoirs et s'oublie elle-même dans le repos d'une vie sensuelle; Dieu en a pitié, il lui envoie quelque infirmité, quelque disgrâce pour lui représenter son dérèglement; pour me servir de l'expression du centurion, allez, dit-il à cette fièvre, allez, et faites entendre à

cette femme qu'elle est une mondaine, et que ses intrigues la damneront. Il enverra, pour ainsi dire, cette pleurésie, cet affront, pour dire à ce jeune homme qu'il n'a rien de raisonnable, rien de chrétien, qu'il est un emporté et un impudique. Et vous, homme si attaché aux biens de la terre, cet incendie, cette chicane, ce malheur viendront vous avertir de sa part de votre dureté envers les pauvres, de vos injustices, de vos fourberies et de vos violences. Oui, messieurs, la tribulation nous rend attentifs à la grâce, et nous découvre le mauvais état de notre âme. Comment donc pouvons-nous espérer de nous sanctifier et de nous sauver, si elle ne nous réveille et ne nous corrige ?

Il est bien difficile à une personne, d'ailleurs peu chrétienne et passionnée, de rentrer en elle-même pour examiner l'état de sa conscience, lorsqu'une longue tranquillité l'a accoutumée à n'y point réfléchir. Ses passions, ses mauvaises inclinations ont pris sur elle un empire si absolu, qu'à peine aperçoit-elle leur tyrannie : portée à leur obéir, elle leur obéit sans répugnance ; et ce qui est encore plus pitoyable, elle leur obéit sans crainte. Vient-elle à être troublée dans sa voluptueuse indolence, l'affliction et la douleur lui mettent ses péchés devant les yeux, comme la cause la plus naturelle de son mal. Elle est comme forcée de se condamner lorsqu'elle est forcée de souffrir, parce que sa conscience reprend une liberté qu'elle avait à demi perdue par l'accoutumance à se plaindre sans être écoutée. Elle aurait peine à étouffer certaines réflexions salutaires que les souffrances inspirent à une âme à qui il reste encore quelques idées de christianisme. La vie me devient triste et insupportable, elle doit donc finir, il y a donc une autre vie où la mort doit me conduire. Les créatures ne peuvent pas guérir le mal que j'endure ; c'est donc de la main de Dieu que je dois attendre mon soulagement et tous les véritables biens. Je sens que j'ai mérité l'infirmité qui m'accable ; j'ai donc à redouter une justice qui peut me rendre éternellement malheureux. Semblables retours sur nous-mêmes sont les heureux fruits de la tribulation ; d'où il est aisé de conclure qu'elle est ordinairement pour nous une école de sagesse et de sainteté.

Un fidèle, ennemi de la croix, n'a point l'idée qu'il devrait avoir des perfections divines ; il ne saurait connaître ses propres imperfections et sa misère : je vous l'ai montré ; il ne me sera pas difficile de vous convaincre ; en troisième lieu, qu'il ne sait presque ce que c'est que les vérités de l'Evangile et les principes les plus essentiels de la religion. Il hait les souffrances, il les fuit, il les regarde avec horreur ; il n'oublie rien pour mener une vie douce et agréable. Sait-il que les souffrances sont la monnaie dont on achète le ciel, et que le Seigneur ne le vend à personne qu'à ce prix ? C'est là une des maximes les plus incontestables de

l'Evangile, la comprend-il ? S'il la pénétrait, il songerait à se sauver en souffrant ; du moins dans la crainte de ne pas se sauver, il n'appréhenderait point tant de souffrir. Car il n'y a pas d'apparence que de sang-froid il forme la résolution de se perdre. Un enfant, dit saint Augustin, qui ne peut être l'héritier de son père qu'en se soumettant à ses châtiments et à ses corrections, ne se révolte point contre ce père irrité ; mais il se console des coups qu'il en reçoit par le rang qu'il espère dans son testament : *Noli attendere quam pœnam habeas in flagello, sed quem locum in testamento* (in Psal. CII).

Ce fidèle, mou et lâche, sait-il ce que Dieu estime le plus ? Et qu'est-ce qui peut nous rendre plus agréables à ses yeux que la tribulation endurée avec soumission ? elle nous détache en effet de nous-mêmes pour nous unir plus étroitement à lui : elle est la preuve la plus forte de notre fidélité et de notre amour. Avez-vous vu, avez-vous considéré mon serviteur Job ? dit le Seigneur à Satan : *Numquid considerasti servum meum Job* (c. II). Comme s'il eût voulu dire, Job n'est pas un homme dont on connaisse le mérite dès la première vue : il faut étudier de près sa conduite pour juger de sa fidélité et de sa vertu. Je le frapperai, et il me remerciera ; je le dépouillerai, et il me bénira ; je l'abandonnerai à la persécution ; et il admirera ma bonté : voilà un de mes serviteurs, fidèles ; voilà un spectacle digne de moi, Job qui souffre et qui m'aime.

Ces fidèles, si attachés à toutes les douceurs de la vie, savent-ils ce que Jésus-Christ nous est venu enseigner sur la terre ? Se pourrait-il faire, mon Sauveur, que nous oubliassions votre crèche et votre croix, et que, de peur de vous suivre, nous voulussions ignorer vos exemples ? Je n'ose pas, mes chers auditeurs, vous représenter le Sauveur notre maître pauvre, persécuté, outragé, déchiré, crucifié : si je me défiais de vous à cet égard, j'appréhenderais de blesser votre sainte foi ; mais souvenez-vous donc que notre maître n'a voulu vivre comme il a vécu que pour nous montrer le chemin qui pouvait nous conduire à la gloire. Vous demanderai-je encore, messieurs, si ces fidèles, indignes disciples d'un Dieu souffrant, savent ce qu'ils sont capables eux-mêmes de faire de grand et d'héroïque ? Convenons de notre faiblesse, convenons de notre amour-propre : mais être faible, et ne pas succomber dans la tribulation ; mais s'aimer et soutenir constamment la douleur, n'est-ce pas là l'épreuve la plus sûre d'un grand cœur ?

Saint Paul étonna autrefois toute la force romaine, lorsqu'au rapport de Nicéphore, on le vit porter comme en triomphe la chaîne dont il avait été chargé en prison : *Circumferbat tantus peregrinus coronam gloriæ suæ* : il se couronnait de ses précieux lers ; il s'en parait comme d'un ornement qui honorait sa foi et son Dieu. Dans les places publiques, dans les assemblées, à la face

des grands et du peuple, il portait ce glorieux gage de sa fidélité et de sa constance. Les Romains, ces maîtres de toute la terre, étaient surpris de cette action : tout généreux qu'ils étaient, ils se sentaient plus faibles que ces chrétiens qui leur paraissaient si méprisables ; ils étaient contraints de condamner par vanité cette grandeur d'âme que leur magnanimité ne pouvait atteindre. Si vous savez souffrir, mes chers auditeurs, j'ose vous le dire, vous porterez avec dignité le nom de fidèles, et vous ferez honneur à l'Evangile.

Je n'ai pas le temps de continuer un détail qui prouve si visiblement l'ignorance funeste de ces âmes languissantes, qui ne sont point purifiées par la tribulation : il ne se peut pas faire qu'elles ne vivent dans une stupidité étrange à l'égard des vérités de leur croyance ; vous n'avez, messieurs, qu'à examiner la vie des mondains pour vous en convaincre : à peine y trouverez-vous des traces légères de leur foi ; ou elles se feront des idées de vertus qui ne les engageront point à souffrir, ou elles deviendront insensibles à tout ce qui pourrait les sanctifier ; elles n'estimeront que les créatures, elles y mettront leur confiance, et négligeront tout à fait leurs devoirs et leur salut : *Flagellum interius et exterius erudit ignorantem*, dit saint Augustin. C'est la tristesse de l'âme et la douleur du corps qui nous peuvent rendre habiles dans la science du salut. Nabuchodonosor était plongé dans les délices, il voyait la terre à ses pieds : les prédictions terribles de Daniel n'avaient servi qu'à lui donner un goût plus délicat de ses plaisirs et de sa grandeur. Un jour, s'applaudissant de sa Babylone et de sa fortune, il fut abattu de son trône, et le Seigneur le condamna à brouter l'herbe comme une bête. Ce pauvre prince erra sept ans durant dans les forêts avec les bêtes fauves, comme un monstre affreux qui n'avait pas même de figure humaine, et à qui il ne restait de raison que pour vivre en bête. Le terme d'une si étrange pénitence étant arrivé, Nabuchodonosor, messieurs, eut-il d'autres sentiments ? *Igitur post finem dierum, ego Nabuchodonosor oculos meos ad cælum levavi, et sensus meus redditus est mihi*. Donc, concevez cette conséquence, chrétiens auditeurs, donc moi Nabuchodonosor, j'ai enfin levé les yeux au ciel, et mon sens m'a été rendu. *Nunc igitur Nabuchodonosor laudo et magnifico et glorifico regem cæli* : Maintenant donc, moi Nabuchodonosor, j'adore, je loue, je glorifie le roi du ciel. Je sais qui je suis ; je connais le Seigneur ; j'ai appris ce que c'est que ma Babylone. Puissance, majesté, trône, vous ne m'imposerez plus ; volupté, grandeurs, vous ne m'aveuglerez pas désormais. *In ipso tempore sensus meus reversus est ad me* : au moment que j'ai senti ma misère, j'ai eu la raison. Rois de la terre, vous n'êtes point ce que j'ai été ; vous ne serez jamais ce que je suis : instruisez-vous par ma chute. Il fallait, messieurs, que Nabuchodonosor fût malheureux pour être sage ; il fallait qu'il de-

vint bête, pour devenir homme ; il fallait qu'il souffrit ce qu'il méritait, pour vivre comme il devait. Examinez-vous vous-mêmes, mes chers auditeurs ; si vous avez des sentiments chrétiens, vous trouverez la plupart que vous en êtes redevables à la tribulation, à cet enfant qui désespère votre piété ; à cette femme, dont les caprices et les passions vous désolent ; à ce mari, dont les emportements et les débauches vous coûtent tant de larmes ; à ce voisin, dont les chicanes épuisent vos ressources ; à cet ennemi, dont les sourdes intrigues déconcertent votre probité et votre droiture ; à cette incommodité qui vous rend inutiles aux plaisirs du monde, et qui vous rend inutiles à vous-mêmes les plaisirs du monde. Pourquoi donc la craindre la tribulation ? pourquoi la fuir ? pourquoi vous en plaindre ? On ne peut manquer d'être extrêmement ignorant dans l'affaire de son salut, à moins qu'on ne souffre, je vous l'ai montré ; il me reste à vous faire voir, que le repos d'un fidèle qui ne souffre pas, le rend très-faible dans les devoirs qu'il est obligé de remplir pour se sauver.

SECONDE PARTIE.

Il est évident, ce me semble, qu'on ne saurait se sanctifier sans souffrir, parce que toute vertu est opposée à nos inclinations naturelles, et tout ce qui les choque nous fait de la peine : jugez là-dessus de la vertu de ces personnes qui ne veulent que se divertir. Je dis même qu'une peine médiocre ne peut suffire, si l'on veut vivre chrétiennement. Comme nous trouvons toujours de nouveaux obstacles dans la voie du ciel, il faut nous faire une violence continuelle pour les vaincre : et toute peine qui est longue, on peut dire qu'elle est grande. Nos passions, les passions d'autrui, les événements ordinaires de la vie nous engagent même de temps en temps à remporter sur nous des victoires très-pénibles, si nous voulons être fidèles à Dieu. Et l'expérience nous apprend, à tous tant que nous sommes, que l'âme ne peut s'attacher au bien, tandis que le corps a tous ses plaisirs ; que si les sens ne sont pas domptés par la douleur, ils font succomber notre vertu en mille rencontres. Toutes ces vérités, et plusieurs semblables que je ne puis vous développer, suivent des principes de notre foi. N'appréhendez-vous point, messieurs, le danger d'un fidèle accoutumé à ne pas souffrir, si je vous convains qu'il est encore plus faible que les autres dans les peines qu'il faut prendre pour se sauver.

La mollesse ou l'indolence, si je puis m'exprimer par ce terme, est la cause la plus ordinaire de la délicatesse, c'est-à-dire de cette répugnance, de cette faiblesse que nous sentons, la moindre chose que nous ayons à endurer. Moins nous souffrons, plus nous devenons sensibles au mal. Cette délicatesse nous ôte la force de résister, et elle donne plus de point à tout ce qui nous incommode. Il en est de ce fidèle délicat comme d'une personne qui a été malade. Un convalescent souffre avec plus de diffi-

culté les impressions de l'air, et l'air le pénétre plus vivement. De même, une personne amollie par les douceurs de la vie, n'est point capable de fatiguer, et les peines le plus légères l'accableront : un peu de soleil, un peu de serein renversera, altérera le tempérament de cette personne occupée à se délicater ; au lieu que la personne qui ne se ménage point tant, sera à l'air du midi et du minuit, sans en recevoir la moindre atteinte. Que de langueurs, que de fatigues ne coûte pas une première campagne à ce jeune homme que sa mère défendait par tant de précautions des plus petites incommodités ! Mais a-t-il porté les armes quelque temps, il est toujours prêt aux fonctions pénibles de la guerre : il n'a plus de teint à conserver ; il ne songe plus à choisir les jours et les saisons ; il s'est endurci aux fatigues militaires ; et ses peines passées ne lui permettent plus de craindre ses peines à venir.

Quelles sont les impatiences, messieurs, de ces chrétiens efféminés ? quel trouble ne causent-ils pas dans un domestique, la moindre chose qui les blesse ? Il faut sans cesse étudier leurs aises et leurs humeurs ; autrement ce sont des plaintes et des cris qui tiennent en alarme toute la famille. Cet homme sensuel s'emportera contre ses enfants et contre ses valets, pour peu qu'il soit incommodé ; cette femme molle aura un chagrin insupportable, il faudra deviner ses goûts et ses volontés : et quelque soin qu'on ait pris pour lui plaire, elle ne trouvera rien selon son gré. Ces sortes de gens souffrent toujours beaucoup, quoi que ce soit qu'ils aient à souffrir. Semblables à ces petites machines où l'art doit apporter tant de menus soins pour y réussir : si la moindre pièce vient à sortir de sa situation naturelle ; si on les manie avec un peu de rudesse, les voilà désajustées, elles ne jouent plus ; elles se dissoudront même avec éclat.

Adressons à ces fidèles languissants ces paroles de Tertullien : *Absit a servo Christi tale inquinamentum, ut patientia majoribus tentationibus præparata, in frivolis excidat* (lib. de Patient., c. 8) : Loin d'un serviteur de Jésus-Christ ce sujet indigne de reproche, de perdre en des peines légères et frivoles une patience qui doit être à l'épreuve des plus grands maux. Comment ces serviteurs lâches et voluptueux d'un maître crucifié, emporteront-ils le ciel, si, pour le gagner, il faut faire une guerre éternelle à ses sens ; bénir le Seigneur dans les disgrâces les plus terribles de la vie ; souffrir la persécution, la pauvreté, la mort, plutôt que de perdre l'innocence ; s'exposer aux plus cuisantes douleurs et aux tourments les plus cruels, pour conserver la foi et la grâce ? Ils n'ont pas la force de supporter une petite incommodité, et ils méritent la gloire par la pénitence et par la mortification ? La patience que le christianisme exige de vous, mes chers auditeurs, doit vous rendre victorieux de la maladie, de la dou-

leur, du mépris, des outrages, de la pauvreté, de la perte de biens, de fonds, de charges, d'emplois, de toutes les calamités de cette terre maudite : et vous ne sauriez endurer un mal méprisable, le mal d'un moment ? Deviendrez-vous jamais saints ? serez-vous jamais bienheureux ? Voyez, je vous prie, où vous conduit l'étude de vos plaisirs et la crainte de les perdre : *Absit a servo Christi tale inquinamentum, ut patientia majoribus tentationibus præparata, in frivolis excidat*. Moins on souffre, plus on devient délicat ; et plus on est délicat, moins on veut, moins on peut souffrir.

Cette indolence dont nous parlons, ne diminue pas seulement les forces qui nous sont nécessaires pour pratiquer la vertu, elle étouffe encore les sentiments et les desirs qui nous portent au bien, parce qu'elle nous renferme dans l'amour de nous-mêmes ; elle nous attache aux créatures qui font notre repos et nos délices ; de sorte que le moindre renoncement nous effraie, et à peine sommes-nous en état de songer à nous défaire de ce qui nous éloigne de la sainteté. Nous ne pensons en toute circonstance qu'à nous satisfaire nous-mêmes ; nos commodités, nos plaisirs sont les motifs ordinaires de nos actions, à cause de l'accoutumance que nous avons contractée de nous chercher et de nous trouver partout. Il en est d'une personne qui aime trop à être à son aise, comme d'une personne qui aime trop à être propre ; si celle-ci remarque dans ses vêtements quelque chose qui ne soit pas bien agencé, ou qui manque pour un assortiment complet, il lui semble voir une horrible difformité ; c'est un manège éternel d'yeux, de tête et de mains ; c'est une vigilance continuelle sur elle-même pour découvrir ou pour réparer cette brèche de sa parure. Et si celle-là se sent privée de je ne sais quoi qui pourrait contribuer à son repos, c'est là un grand supplice pour elle, et il n'en faut pas davantage pour occuper toute son attention.

Il faudrait bien parler à telles gens de ces bonnes œuvres qui incommode, qui humilient, qui mortifient la chair et l'esprit ; il faudrait bien leur proposer ces actions généreuses qui pourraient les perfectionner dans leur état : hélas ! ils ne souhaitent pas même d'atteindre à cette sainteté, sans quoi le salut est impossible ; c'est tout ce qu'on peut attendre d'eux qu'ils n'oublient pas tout à fait le ciel et la nécessité de se sauver. Ils sont plongés si avant dans l'amour d'eux-mêmes et des créatures qu'ils ne sauraient presque concevoir une pensée digne de leur Evangile et de leur baptême. Il n'est personne parmi vous, mes chers auditeurs, qui veuille aller en enfer ; vous voulez tous entrer dans le ciel ; je me persuade que vous vivez assez bien pour l'espérer sans présomption ; mais je ne laisse pas de craindre que plusieurs ne soient trompés dans leurs espérances. Voulez-vous savoir, dit saint Basile, quelle est l'espérance qui ne vous expose point au danger d'être un jour confondus ? C'est l'espérance où la tribulation

vous conduit : *Vide quo te tribulatio tandem deducat : ad spem quæ non confundit* (In Psal. LIX).

Vouloir se sanctifier sans se détacher des créatures, sans refuser au corps une partie de ses contentements, sans se soumettre aux événements que les temps, que les révolutions traînent après eux, ou, pour mieux dire, qu'il plaît à la Providence d'ordonner, en un mot, sans participer à la croix de Jésus-Christ, c'est attendre ce qu'on n'aura jamais ; c'est espérer pour être chargé de confusion. Saint Paul nous en a assurés lui-même, quand il a dit que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem* (Rom. V). Un homme affligé, patient, éprouvé, a un juste sujet d'espérer le ciel ; d'où il s'ensuit en quelque manière que sans tribulation on n'a pas droit d'y prétendre.

J'ajoute une troisième raison aux deux précédentes. Quand on craint si fort de souffrir, et qu'en effet on souffre peu, on perd les forces dont nous avons besoin pour faire le bien ; on perd même le sentiment, le goût, le désir de la vertu ; que sera-ce que de vous, en troisième lieu, si dans cet éloignement des souffrances, c'est une espèce de nécessité d'être méchant ? L'on dit ordinairement que toute la vie naturelle consiste à agir et à souffrir ; l'on peut dire que toute la vie chrétienne ne consiste qu'à souffrir, parce que, quoique nous soyons obligés d'agir pour vivre chrétiennement, nous ne saurions bien agir sans souffrir en quelque chose. Toute bonne action est contraire à nos inclinations naturelles, je l'ai déjà dit ; mais remarquez encore, messieurs, que toute vertu chrétienne nous oblige à prendre quelque chose sur nous, et nous engage à quelque renouement de nous-mêmes, qui ne peut se faire qu'en nous combattant et en nous mortifiant : par conséquent, nous serons sans vertu dès que nous vivrons sans peine et sans croix. Si vous voulez avoir de la charité, combien d'intérêts serez-vous obligés de sacrifier ; si vous voulez être humbles, en combien d'occasions vous faudra-t-il vaincre l'amour naturel que vous avez pour la vaine gloire ; si vous voulez être chastes, ô ciel ! combien de légèretés, combien de complaisances, combien de plaisirs vous défendrez-vous !

Cependant, il faut être charitable, il faut être humble et chaste pour n'être pas méchant. Mais vous ne voulez pas souffrir : que ferez-vous donc, mon cher auditeur ? Si cet ennemi vient à vous inquiéter, à interrompre vos délices par ses chicanes et par ses injures, lui pardonnerez-vous ? Si l'on vous demande cette terre, qui n'est pas à vous, et dont le revenu sert à nourrir votre embonpoint et vos excès, la rendrez-vous ? Si l'on vous témoigne du mépris, arrêterez-vous dès sa naissance le désir de vous en venger ? Sera-ce une affaire pour vous que de violer l'abstinence et le jeûne, si vous vous imaginez qu'ils peuvent flétrir les traits agréables

de votre visage, et altérer le moins du monde votre santé ? Pour n'être pas trouble dans votre repos, vous ne ferez pas façon d'approuver les manières et la licence des personnes mondaines ; vous vous donnerez bien de garde de faire l'éloge des personnes vertueuses, dont les exemples vous condamneraient trop fortement. Vous ne manquerez pas d'accommoder le mieux que vous pourrez votre conscience avec vos inclinations ; la modestie, la pureté en sera blessée, il est vrai, mais enfin, autant que la chose dépendra de vous, vous êtes résolu d'éloigner de vous toute peine.

Ah ! si du moins vous étiez forcé, mon cher auditeur, d'endurer quelque tribulation qui vous viendrait d'une main étrangère, vous songeriez peut-être à mener la vie d'un véritable fidèle ; vous apprehenderiez davantage le genre de vie que vous menez ; vous verriez, vous sentiriez le danger que vous courez en vous ménageant de la manière, contre toutes les lois de l'Evangile. Frappez, Seigneur, frappez vous-même ces personnes qui ont pour elles une si funeste indulgence. Il y a des gens de bien, dites-vous, qui ne souffrent presque rien ; vous vous trompez, il n'y en a point de ce caractère, et il n'y en eut jamais ; ils savent se consoler dans leurs maux ; mais s'ils n'avaient pas à souffrir, c'est cela même qui les ferait souffrir : ce serait une étrange peine pour eux de n'en point avoir. Judith était riche, dit le saint cardinal Damien, Judith était riche, Ruth était pauvre, et l'une et l'autre furent agréables au Seigneur : celle-là parce qu'elle souffrait ses richesses, et celle-ci parce qu'elle jouissait de sa pauvreté ; Judith trouvait sa croix dans l'abondance, et Ruth trouvait son plaisir dans l'indigence : *Illa tolerabat quibus abundabat, ista fruebatur quæ patiebatur* (lib. VIII, Epist. 14). Ces paroles sont belles, elles demanderaient une plus longue explication.

Pussiez-vous avoir de la vertu loin des souffrances, et dans votre mollesse, messieurs, votre vertu serait toujours chancelante, et vous seriez dans un danger continu de la perdre. Il ne faut pas de longues sollicitations à ces personnes voluptueuses pour se permettre quelque désordre. C'est une parole du Saint-Esprit que le juste fleurira comme le palmier : *Justus sicut palma florebit* (Psal. XCI, 13). Le palmier pousse des épines pour des fleurs, et ses épines croissent à mesure qu'il croît lui-même ; et plus il est beau, plus il est fécond, plus aussi ses épines sont aiguës, fortes et nombreuses. C'est ainsi que le juste se forme, pour ainsi dire, dans les épines et dans la tribulation, qu'il s'y conserve et qu'il y croît. Soyez persuadés, mes chers auditeurs, qu'il n'y a point de vertu qui coûte peu, et que si l'on en peut acquérir quelque une avec une peine médiocre, elle ne sera pas de durée. Il en est des fidèles, en particulier, comme de l'Eglise en général. L'Eglise, selon la remarque de saint Jérôme, s'accrut, se sanctifia par les persecutions suscitées contre ses enfants : elle s'étendait

par l'effusion du sang de ses martyrs ; dès que les princes furent entrés dans son sein, elle eut plus de puissance et plus de richesses, mais elle eut moins de sainteté.... *Persecutionibus creverit, martyriis coronata sit : et postquam ad christianos principes venit, potentia, quidem et divitiis major, sed virtutibus minor facta sit (de Vita Malch.)*. Grâce à Jésus-Christ, cette Eglise, attaquée de toutes parts, déchirée, persécutée, durera jusqu'à la fin des siècles, et tout l'enfer armé ne l'ébranlera jamais. L'on a vu toutefois la synagogue, à qui elle a succédé, on l'a vue, dis-je, tomber presque sans violence et par sa propre faiblesse. D'où vient que l'une est si ferme et que l'autre le fut si peu ? C'est sans doute qu'Abraham avait formé la synagogue dans la prospérité et dans l'abondance, et que Jésus-Christ, au contraire, forma son Eglise dans l'ignominie et dans la douleur. La vertu que la tribulation a produite et élevée ne change pas aisément : les coups, l'adversité la fortifient. Tandis que les frimas fanent, séchent les fleurs tendres du printemps, les plantes qui sont venues dans la saison la plus incommode, soutiennent sans se flétrir toutes les rigueurs de l'hiver.

Craignez donc votre opulence, vous que le monde croit si heureux, puisqu'elle éloigne cette croix qui doit vous sauver. Aimez donc votre pauvreté, vous, que le monde traite comme des malheureux, puisqu'elle est accompagnée de ces souffrances, qui vous conduisent à la sainteté et au ciel. Et vous, mes chers auditeurs, persuadez-vous bien ce sentiment de saint Augustin, que nul serviteur de Jésus-Christ ne peut-être sans tribulation, et que si vous vous imaginez de pouvoir couler vos jours sans persécution et sans chagrin, vous n'avez pas seulement commencé d'être chrétiens : *Nullus servus Christi sine tribulatione est : si putas te non habere persecutiones, nondum capisti esse christianus*. Si vous ne souffrez pas, si vous croyez pouvoir vous exempter de souffrir, il s'agit, dans la pensée de saint Augustin, non-seulement de la sainteté et de la perfection, mais même du christianisme et de la foi. Non, mon cher auditeur, vous n'avez pas commencé d'être chrétien, si vous n'avez pas commencé de souffrir. Il est difficile de vivre sans souffrir, mais vivre chrétiennement sans souffrir, cela ne se peut en aucune manière.

Eh! qui ne souffre pas en ce monde ? m'objecterez-vous peut-être. Vous me disiez, il n'y a que quelques moments, qu'on voyait des gens de bien à couvert de presque toute peine ; vous avez bien changé de langage. Mais vous dit-on qu'on puisse vivre en sorte qu'on n'ait rien du tout à souffrir ? Il n'est pas jusqu'au plaisir même qui ne coûte de la peine. Ce malheureux monde n'est pas le séjour de la joie ; le paradis seul est le lieu d'où la tristesse et la douleur soient bannies. Il est pourtant véritable, que ce qu'on appelle beau et grand monde, est d'ordinaire une compagnie d'hommes mous et de femmes

déliçates, qui tâchent de n'avoir pas de plus grande peine que celle qu'ils prennent pour n'en point avoir. Si j'excepte un petit nombre de personnes qui connaissent, qui étudient l'esprit de Jésus-Christ, et qui font profession de le suivre, tout le reste des fidèles n'agit que pour se délivrer de la croix, ne souffre que pour ne pas souffrir. Ce serait ici le lieu de vous faire le caractère de cet esprit de volupté que l'on respire et que l'on répand dans le monde ; je conjure les personnes qui le respirent et qui le répandent, de se mettre elles-mêmes dans leur tort, et de se faire justice. Quelle est l'occupation de ce jeune homme, qui est toujours si propre, si parfumé, qui entend si bien les modes, qui est reçu avec tant d'empressement dans les compagnies ? A quoi passent toute la journée, cette femme et cette fille, qui aiment tant à parler et qui parlent tant ? qui se rendent si exactement aux assemblées de plaisir, qui ont tant d'horreur des soins d'un ménage ? qui usent de tant d'artifices pour passer les heures dans l'oisiveté ? Quelles sont les principales affaires de ces hommes voluptueux, qui se font un point d'honneur de paraître peu gênés par les préceptes divins, et d'entretenir des liaisons qui leur font oublier Dieu ? Je serais bien fâché, messieurs, de savoir le détail des actions de ces personnes ; tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'ils ne songent qu'aux commodités et aux délices de la vie. Que pensez-vous ? Ce sont gens qui trouvent dans chaque saison des divertissements particuliers, qui ne mettent pas de différence entre les jours de pénitence et les jours de joie ; qui se dédommagent des malheurs des temps par des plaisirs, ou secrets, ou scandaleux. Profitant de tout ce qui peut rendre leurs moments agréables ; ils n'ont de souci que pour ignorer l'amertume de la vie. Je dois honorer mon ministère, et vous cacher un tissu d'actions que les âmes saintes rougiraient d'entendre. C'est pourtant là le monde de nos jours.

L'on pense si peu à souffrir dans le monde, que ceux même qui souffrent, souffrent presque sans y penser. Car enfin, ce cavalier, ce soldat à bien des choses à endurer ; ce magistrat, cet homme d'affaires, ce père et cette mère de famille, ce marchand, cet artisan, ont bien de méchants moments à essuyer ; et ils ne pensent à leurs peines que pour les soulager et pour les finir ; leur journée s'écoule comme un songe, sans qu'ils fassent la moindre réflexion chrétienne, sans que la justice, ou la miséricorde de Dieu, se présente une fois à leur pensée ; la nécessité où ils sont de fatiguer, leur ôte, en quelque manière, la connaissance et le sentiment de leurs fatigues ; et leurs peines ne servent qu'à les endurcir ou qu'à les rendre plus impatients. Qui seront donc ceux qui penseront, qui agiront chrétiennement, puisque ceux qui souffrent malgré eux sont si peu chrétiens dans l'usage de leurs souffrances ?

Croix ! ô croix de mon divin Maître, ne

vous connaîtra-t-on jamais? et vous fuirait-on, vous haïra-t-on toujours? vous êtes pourtant le plus ferme appui de nos espérances, et nous vous devons toutes nos lumières et toutes nos forces : *Nulla pœna, quanta pœna!* disait le grand saint Augustin; n'avoir point de peine, ô ciel! quelle peine! Pénétrez-vous le sens de ces mots, chrétiens auditeurs? *Nulla pœna, quanta pœna!* N'avoir rien à souffrir, quel supplice! vous vint-il jamais rien de semblable dans l'esprit? Prenez-vous plaisir d'entendre un sentiment si contraire à vos inclinations et à vos maximes? *Nulla pœna, quanta pœna!* c'est un horrible tourment que de vivre sans tribulation. Les âmes qui sont pénétrées de la crainte des jugements de Dieu, et qui veulent aimer Dieu, le pensent de la manière; non, elles ne sauraient goûter de repos sans douleur. Ce sont là les sentiments des saints; mais songeons à ce que nous pensons nous-mêmes. Le croyons-nous, mes chers auditeurs, que ce doit être à nous une grande peine, que de n'avoir rien à souffrir? Nous n'en pouvons pas douter, si nous croyons les vérités de l'Evangile. Dieu ne vous réveille point par la tribulation; il vous méprise sans doute, il vous juge indignes des grâces qu'il fait à ses favoris; il se soucie peu que vous lui témoigniez votre fidélité et votre amour. Vous avez horreur des souffrances, et vous n'oubliez rien pour les éviter; vous ne vous connaissez donc point, vous n'avez donc qu'une vertu fausse et suspecte? vous ignorez votre religion, votre Eglise, votre chef, votre récompense; vous êtes donc fort indifférents sur l'affaire de votre salut, et il vous importe peu de tomber en de grands dérèglements et de vous perdre. Si vous vous sentez dans cet état, pouvez-vous être tranquilles? ne direz-vous pas, avec les serviteurs de Dieu, que c'est un supplice de ne rien souffrir? *Nulla pœna, quanta pœna!* Car, après tout, vous voulez vous sanctifier et gagner le ciel. Vous prendrez les résolutions qu'il vous plaira; mais enfin, qui voudra être disciple de Jésus-Christ, il faut qu'il porte sa croix; qui voudra sauver son âme, c'est une nécessité qu'il souffre en ce monde. Trop heureux, mes chers auditeurs, si par des peines courtes et légères nous pouvons mériter des délices éternelles. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XLVIII.

Sur la perte d'un fidèle qui souffre mal.

Domine, ecce quem amas, infirmatur.

Seigneur, voilà celui que vous aimez, qui est malade (S. Jean, ch. XI).

Ne vous paraît-il point surprenant, messieurs, qu'un homme, que le Sauveur aimait tendrement, fût tombé malade? l'amitié d'un Maître, si bon et si puissant, n'aurait-elle pas dû, ce semble, le préserver d'un danger évident de mort? c'était, après tout, se mettre bien peu en peine de Lazare, que de lui refuser une grâce que son ami pouvait lui faire si aisément. Du moins, si le Fils de Dieu se fût empressé pour le visi-

ter et pour le guérir; mais, après avoir reçu la nouvelle de sa maladie, il demeura encore deux jours sans l'aller voir; et Lazare mourut. A moins qu'un ami ne s'intéresse à ce qui nous touche, pouvons-nous compter sur son amitié? Pour apprendre les plaintes que l'ami divin de Lazare semble nous avoir donné occasion de faire sur son procédé, il faudrait interroger ces personnes remplies de l'esprit du monde, qui font consister leur bonheur dans un genre de vie toujours agréable, et mesurent l'intérêt qu'on prend à ce qui les touche, par le zèle que l'on témoigne pour leur tranquillité et pour leur fortune. Mais telles gens ne sont pas dignes de parler sur un sujet aussi chrétien que le sujet des souffrances.

M'en croirez-vous, mes chers auditeurs, Lazare fut malade parce que Jésus l'aimait; qu'il l'aimât, nous n'en pouvons pas douter, puisque l'Evangile le dit si clairement : *Diligebat autem Jesus... et Lazarum*. Que la maladie de Lazare fût une preuve de l'amitié de Jésus, c'est de quoi nous ne conviendrions peut-être pas, si nous en jugions naturellement. Nous avons coutume de mesurer le bien qu'on nous veut par le bien qu'on nous fait; et les maux de cette vie ne passent pas d'ordinaire dans notre esprit pour des biens. Mais l'Evangéliste ne dit-il pas encore : *Quem amas infirmatur* : celui que vous aimez est malade? Lazare, languissant, mourant, était aimé du Sauveur; et la bonté, la puissance du Sauveur ne l'empêchait point de languir et de mourir; l'infirmité du malade ne blessait donc point l'affection de l'ami? Il faut ajouter ce que j'ai dit, qu'elle en était un témoignage incontestable, puisqu'elle fut l'occasion du miracle qu'opéra le Sauveur en le ressuscitant; mais, sans faire mention de cette merveille, ce que je vous ai expliqué, touchant le danger d'une personne qui ne souffre rien, ou qui souffre peu, doit vous avoir persuadé cette vérité. Et c'est dans cette supposition que, pour développer tout ce que j'ai proposé sur cette matière, je tâcherai de vous découvrir aujourd'hui la perte d'une personne qui souffre mal. Il faut implorer auparavant le secours de cette Vierge divine, qui est l'asile des malheureux : *Ave*.

Nous jugeons si mal de la tribulation, qu'une personne qui montre plus de sentiment de sa douleur, nous touche presque toujours davantage qu'une personne qui la souffre avec constance; les plaintes, les cris, les impatiences de l'une réveillent notre pitié, et à peine la force de l'autre lui attire-t-elle nos regards; comme s'il fallait mesurer la grandeur du mal par la faiblesse du malheureux. C'est la douleur et l'injustice de la douleur, qui émeuvent notre compassion, et nous nous imaginons aisément que la douleur qui éclate le plus est plus grande, et, tout ensemble, plus injuste. Nous croyons que celui qui pousse des cris plus perçants, qui s'abandonne à de plus violents emportements, souffre plus, et qu'il

mérite moins de souffrir. Il est vrai pourtant qu'un homme, tranquille et constant dans les souffrances, est autant digne de notre pitié qu'il l'est de notre admiration ; que nous devons prendre plus de part à ses intérêts , parce qu'il montre plus de vertu. Nos sentiments sont peu raisonnables sur toutes les choses qui effraient notre amour-propre, et nous sommes émus selon ce que nous pensons. C'est notre coutume de nous en fier au rapport de nos yeux, quand nous avons à décider sur ce qu'ils voient, et particulièrement lorsque l'image qu'ils nous présentent favorise notre penchant. Nous appréhendons de souffrir ; la personne qui souffre nous paraît fort malheureuse, parce qu'elle donne de grandes marques d'impatience ; nous n'allons pas plus loin , dans l'espérance , si jamais nous sommes contraints de souffrir nous-mêmes , de mériter, en nous impatientant, la pitié qu'elle nous inspire.

Mais savez-vous , mes chers auditeurs, pour quel motif nous devons être plus sensibles au malheur d'une personne qui ne souffre pas comme il faut ? c'est qu'en effet son mal est plus grand ; mais en quoi son mal est-il plus grand ? en cela même qu'elle souffre mal. Partageons avec nos frères leur tristesse et leur douleur ; mais , si nous les aimons chrétiennement , soyons plus touchés de leur impatience que de leur misère ; notre compassion la plus tendre n'est point due à cette maladie, à cette persécution, à cette pauvreté, mais à ces plaintes impies et à ces emportements furieux. Si nous sommes malheureux par les calamités de cette courte et triste vie, nous le sommes beaucoup plus par la perte que nous faisons en les souffrant mal. Que perd un fidèle, qui s'impatiente dans ses souffrances ? il perd premièrement le soulagement qui pourrait les adoucir ; secondement il perd le mérite qui pourrait les récompenser ; il augmente même sa douleur, et il se prive de tout le fruit qu'il en peut tirer. Un chagrin qui blesse l'Evangile rend la peine plus cuisante, et il la rend encore inutile : ce sont les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La patience est une vertu qui fortifie l'âme contre la douleur ; elle ne nous ôte point le sentiment de nos maux : une fièvre , un affront, un renversement de fortune se font sentir , malgré toute la sagesse et toute la force ; mais il n'est point de mal que la patience n'adoucisse, soit parce qu'elle nous conserve cette présence d'esprit nécessaire pour faire de sages réflexions, soit parce qu'en soutenant la douleur, elle nous y enduret en quelque manière. La philosophie, même païenne, trouve dans la patience le soulagement de ses peines, quoiqu'un courage naturel et une vaine gloire soient les seules armes dont elle se sert pour leur résister. Nous admirons un païen qui souffre sans émotion, convaincus que nous sommes qu'il doit le remède de sa douleur à sa constance.

Un fidèle patient, messieurs, doit sans doute rendre bien légères toutes les calamités de la vie ; lui, à qui la foi présente tant de motifs pour souffrir généreusement, tant de vérités capables de le consoler, tant de maximes propres à le fortifier ; lui, qui a embrassé la doctrine d'un Dieu crucifié, et qui doit se proposer, pour modèle de ses actions, les exemples de ce même Dieu ; lui, qui ne doit pas attendre d'autre bonheur sur la terre, que le bonheur qu'il peut rencontrer dans la persécution et dans les larmes ; qui, selon les principes de sa croyance, est obligé de regarder si souvent la prospérité, comme la vengeance la plus terrible d'un Dieu irrité ; qui doit se défier extrêmement de toutes les douceurs que le monde peut lui offrir. Ce fidèle, mes chers auditeurs, peut-il manquer de courage, de force, de consolation dans sa patience ?

Sans vous proposer d'abord toutes ces fortes raisons que l'Evangile nous met devant les yeux, j'aurais pu vous dire que tout homme qui s'empporte dans le mal, aggrave son mal en s'emportant, et que son impatience ne sert qu'à le faire souffrir davantage. Qu'est-ce que sont ces cris aigus, ces larmes amères, ces plaintes outrées, ces gestes lugubres, tous ces mouvements déconcertés, sinon la cause ou l'effet d'une peine nouvelle ? La douleur ne saurait diminuer par toutes ces marques de faiblesse ; je dis qu'elle augmente même, et qu'outre le mal qui nous fait emporter, il faut encore sentir malgré nous le mal de l'emportement ; vous ne réparerez pas la perte que vous avez faite, vous ne ferez pas prendre une autre conduite à ce mari, à cette femme, à cet enfant ; vous ne changerez pas le cours des saisons, vous ne donnerez pas de douceur à cet ennemi, en vous laissant aller au sentiment de votre peine ; et vous serez contraint d'endurer encore les impressions fâcheuses et violentes de ce sentiment. Ne parlons donc point ici, ni de foi, ni de piété, ni de vertu ; je ne demanderais de vous que la raison, pour vous munir d'une grande patience, et vous soutenir dans toutes vos peines.

Mais si nous regardons les souffrances selon les vues d'un véritable fidèle, non-seulement nous les adoucirons extrêmement, nous y trouverons encore des sujets de joie. Faisons un petit détail des réflexions chrétiennes qui doivent animer notre patience. La première, c'est un Dieu, maître de toutes choses, qui permet que nous soyons frappés, qui nous frappe, en quelque manière, lui-même ; nous ne saurions parer à ses coups : il est tout-puissant, il est immense ; en tout temps et en tout lieu nous sommes sous sa main. Un Seigneur souverain, et d'une si grande majesté, ne nous honore-t-il pas, s'il pense à nous, quoi que ce soit qu'il ordonne ? Pour peu que vous connaissiez Dieu, mes chers auditeurs, pour peu que vous l'aimiez, vous lui rendrez des actions de grâces, quand il daignera vous faire servir à sa gloire en vous jetant dans

la tribulation. Vous traitez avec outrage, vous haïssez les ennemis de votre repos. Ce créancier, intéressé et violent, est l'objet de vos médisances et de vos imprécations. Vous vous en prenez à Dieu même, par des murmures impies contre sa Providence. Avez-vous oublié qu'il peut disposer de vous comme il lui plaira, et qu'il vous fait grâce de vous faire souvenir que vous lui appartenez? Méprisable ouvrage de terre, l'ouvrier qui vous a fait veut vous briser; n'êtes-vous pas à lui, et peut-il vous faire le moindre tort? Il faut avoir bien peu de sagesse pour se soulever contre la main d'un Dieu, dont vous ne sauriez en aucune manière éluder les coups. Car, puisque c'est lui qui veut bien que vous enduriez, comment vous y prendriez-vous pour détourner le mal dont vous vous plaignez? Où pourriez-vous vous cacher, que son bras ne pût pas vous atteindre? mais il faut avoir bien peu de piété pour ne pas savoir gré à ce grand Dieu de ce qu'il ne vous oublie pas, de ce qu'il a des desseins sur vous, qu'il exécute de la manière qu'il juge le plus convenable. O mon Dieu! pourvu que vous ayez les yeux attachés sur nous, faites-nous sentir notre dépendance; forcez-nous à vous rendre nos hommages, sans avoir égard qu'à votre souveraine grandeur. Nous avons reçu tant de biens de votre bonté, comment oserions-nous nous révolter contre vous, lorsque vous laissez tomber quelques maux sur nous? *Tuus est dies, et tua est nox*: vous êtes le maître de la nuit comme du jour; vous avez le même pouvoir sur les ténèbres et sur la lumière. Adversité, prospérité, tout vient de vous; commandez, je suis votre créature, je dois obéir à tous vos ordres; et mon obéissance fait toute ma gloire.

Ce Maître absolu, tout grand qu'il est, songe à vous donner des marques de miséricorde, lorsque vous vous plaignez de sa rigueur; il veut vous obliger à penser à lui, à le craindre, à le servir. Voulez-vous qu'il vous traite en Seigneur qui ne se soucie point de vous? il en usera à votre égard selon la menace qu'il fit à son peuple: *Auferetur zelus meus a te.... nec irascar amplius* (Ezech. XVI, 42): Non, je ne vous témoignerai plus mon indignation, je ne vous troublerai plus par les effets de ma colère. Eh! mes chers auditeurs, la bonté divine vous préserve de ce terrible traitement! Pauvre enfant prodigue, si vous ne souffrez la faim, retournerez-vous jamais à votre père? Ne regarderiez-vous pas un malade comme désespéré, dit saint Jérôme, si le médecin ne lui ordonnait plus de remèdes? s'il l'abandonnait à ses appétits déréglés, sans l'obliger de rien prendre ni de fâde ni d'amer? *Medicus, si cessaverit curare, desperat*. Dieu connaît vos plaies, dit saint Augustin, il sait que votre âme est ulcérée; devez-vous vous récrier contre lui, s'il fait sur vous des incisions fâcheuses, s'il retranche ce qui pourrait corrompre tout votre cœur? Sa sévérité n'est-elle pas un témoignage incontestable de sa clémence? *Secaris quia non*

desperaris (in Ps. LXIII). Dites-lui dans ces tristes moments où vous avez un sentiment si vif de votre chagrin: accablé des fatigues qu'il vous faut prendre pour faire rouler votre domestique; lassé des caprices injustes et violents de l'époux et de l'épouse; contraint par la pauvreté d'humilier cette vanité et de mortifier cette mollesse; dites-lui: Mon Dieu, c'est à vous à disposer de toutes choses selon votre sainte volonté; je suis dans vos mains comme une créature indigne de vos grâces; mais quelle grâce, mon Dieu, que vous pensiez à me sauver, et que vous me forciez d'y penser? Je vous adore, je vous bénis dans mon affliction et dans ma douleur. Voilà la première réflexion que vous devez faire, si vous voulez adoucir vos maux; je souffre parce que Dieu veut que je souffre, et qu'il le veut pour mon avantage; je serais bien ingrat, si je ne recevais avec respect, avec reconnaissance les traits de sa bonté.

La seconde: je souffre, mais un Dieu m'a appris lui-même à souffrir; c'est après un Dieu que je souffre; l'exemple, la compagnie de Jésus-Christ souffrant, messieurs, ne suffiront-ils pas pour sécher vos larmes et pour arrêter vos soupirs? Je suis pauvre, mon Sauveur l'a été; je suis méprisé, abandonné, persécuté, mon Sauveur l'a été; je languis dans une longue infirmité, mon Sauveur a versé son sang sous les fouets et sous les épines; j'en suis réduit à passer mes jours dans une obscurité indigne de mon nom et de mes aïeux, mon Sauveur n'est-il pas mort sur un gibet en plein midi? O Jésus crucifié, si cette passion cruelle et infâme que vous avez voulu endurer n'adoucit point mes peines, je ne mérite pas de soulagement, je suis indigne de toute consolation. Savez-vous, chrétiens, demande saint Ambroise, pourquoi votre Rédempteur a pleuré, pourquoi il a souffert tant d'injures? c'a été afin que vous pleurassiez moins, et que vos injures vous touchassent peu. Quel remède qu'un Dieu souffrant pour nous guérir: *Ille flevit ne tu homo diu fletis; ille injurias passus est, ne tu injuriam tuam doleres. Grande remedium, solatium habere de Christo* (lib. II, de Fide, c. 4)! L'esclave qui verrait son Maître chargé de chaînes sans se plaindre, pourrait-il trouver ses fers trop pesants? le sujet qui serait traité comme son roi, aurait-il raison de s'emporter?

La bonne compagnie est un grand adoucissement dans les peines qui sont communes. Un misérable qui souffre avec les grands, un ignorant qui est traité comme les plus habiles, une personne méprisante qui se trouve engagée dans les malheurs des personnes distinguées par leur dignité et par leurs perfections, doivent supporter avec beaucoup de patience les maux qu'ils partagent de la manière. On s'anime, on se soutient plus aisément quand on a d'illustres compagnons de sa peine; la douleur paraît plus équitable et on la sent moins. Osez-vous, mes chers auditeurs, osez-vous vous comparer à Jésus-Christ? et s'il souffre sans se plain-

dre, osez-vous vous plaindre en souffrant? *Communicantes Christi passionibus gaudete* (I Pet., IV), vous dit le chef de ses apôtres. Ah! réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ. Un Dieu pour compagnon dans votre tribulation; n'étouffera-t-il pas les mouvements de votre chagrin? ne goûterez-vous pas la tranquillité et la joie dans sa compagnie? Eh! que souffrez-vous que vous puissiez comparer aux souffrances de ce Maître aimable? et mérita-t-il jamais de rien endurer?

Vous l'avouez sans doute qu'on endurerait plus chrétiennement les maux de cette vie, si l'on songeait à un Dieu souffrant; mais on n'y songe pas : la tristesse, la misère nous occupent, et nous n'attachons point nos yeux sur le crucifix. C'est cela même que j'ai à vous reprocher, messieurs, vous ne pensez qu'aux plaisirs, qu'aux biens de la terre que vous perdez; et vos impatiences éloignent de vous le soulagement que l'exemple d'un Dieu vous présente. Souffrez donc, souffrez sans consolation, vous le méritez. Les mesures, injustes, violentes que vous prenez pour relever votre maison, les emportements où cette infirmité vous jette, la médisance, la calomnie, la haine qui animent la poursuite de ce procès ne vous consolent pas. Non, je ne suis point surpris que souffrant mal, vous souffriez beaucoup.

Vous souffrez par les ordres d'un Dieu, après un Dieu, avec un Dieu; c'en serait trop pour diminuer votre mal; si vous étiez raisonnable et chrétien; vous pouvez encore, vous devez endurer pour Dieu. Cette troisième réflexion devrait, ce me semble, ôter à vos maux ce qu'ils ont d'amer. Oubliez, mon cher auditeur, toute autre considération propre à vous donner de la patience. Le mélange du bien et du mal est nécessaire en ce monde, il est donc inévitable. La nature subsisterait-elle, si nous n'avions que de beaux jours? nous avons besoin des frimas même et des tempêtes. Il n'y aurait point de société entre les hommes, si chacun avait tout ce qui peut le contenter : il faut qu'il y ait des heureux et des malheureux. Nous sommes sur la terre, comme sur une mer; que deviendrions-nous, si nous avions toujours le même vent? nous ne pourrions jamais ni sortir du port, ni y retourner; nous ne pourrions jamais changer de route. La Providence divine qui veille sur toutes choses, ne permettrait pas nos disgrâces, si elles passaient nos forces. Elle distribue les peines de cette vie mortelle, selon ce qu'il est nécessaire que nous souffrions pour nous sauver. Mais je commençais à établir ma fortune quand ce malheur m'est arrivé; mais je faisais plus de bien lorsque j'étais en santé; mais avant qu'on m'eût décrié, j'étais en état de donner plus de gloire à Dieu. Ne faites point tant de raisonnements : Dieu n'agit pas à l'aveugle, il sait ce qu'il fait quand il vous afflige, et il ne dispense personne de porter sa croix; les justes, les méchants, tous doivent souffrir. Si les bons souffraient seuls, la vertu ne paraîtrait pas assez aimable à

bien des gens; si les impies seuls souffraient, bien des gens n'aimeraient la vertu que pour des intérêts passagers; la tribulation perfectionne les uns, elle corrige les autres, elle nous humilie tous sous la main de Dieu.

Toutes ces considérations adouciraient sans doute vos peines, messieurs, mais la bienséance, mais la piété même ne semblent pas me permettre de vous les proposer, lorsque je vous fais souvenir que vous avez à souffrir pour Dieu. Se pourrait-il faire que vous ne fussiez point touchés du désir de l'honorer? se pourrait-il faire que vous ne vous missiez point en peine de l'assurer que vous l'aimez? c'est votre Dieu qui vous aime lui-même jusqu'à l'excès; qui vous a persuadé sa tendresse par une longue suite de douleurs; et vous n'avez pas de plus forte preuve à lui donner de votre reconnaissance que la tribulation endurée pour l'amour de lui : ne sera-ce pas à vous un véritable sujet de joie, si vous le convainquez par la patience que vous n'êtes pas tout à fait ingrat de ses grâces; si vous pouvez lui dire sans déguisement : Mon Dieu, je vous aime? Je m'aperçois bien, mes chers auditeurs, que je puis douter si vous aimez Jésus-Christ, puisque j'ai tant de sujet de douter que vous vouliez souffrir pour lui plaire. Je suis contraint de vous dire ce que disait saint Jean Chrysostome dans une semblable occasion : *Siquis amat Christum, novit quod dico* (Hom. de patient. Job.). Celui d'entre vous qui aime Notre-Seigneur Jésus-Christ, comprend mes paroles; il sent qu'il est vrai qu'on ne saurait aimer Dieu sans souffrir pour lui, et que nous n'avons pas de plus douce consolation dans nos misères, que ce témoignage de notre amour. Mais quelqu'un d'entre vous aime-t-il Notre-Seigneur Jésus-Christ? puis-je le croire? dois-je m'en fier à vous?

C'est vous, confesseurs illustres de son nom, c'est vous qui avez le bonheur de l'aimer; vous qui cherchez dans la vie une continuelle mort; vous qui pouvez tout souffrir hors du plaisir; vous qui pouvez montrer sur votre corps les traces d'une affreuse pénitence; vous qui ne sauriez vivre qu'au milieu des horreurs de la croix. C'est vous, généreux martyrs, qui pouvez vous flatter d'avoir quelque amour pour Dieu; j'atteste vos chaînes, vos prisons, vos roues, vos échafauds, vos bourreaux et vos tyrans. La pauvreté, la faim, la soif, les opprobres, les dangers de mer et de terre, votre sang répandu, vos membres déchirés, brisés, brûlés, tous ces tourments cruels qui ne vous ont ouvert la bouche que pour bénir le Seigneur et prier pour vos persécuteurs, rendent témoignage à votre charité. Ces serviteurs invincibles de Jésus-Christ étaient comme enivrés du calice amer de sa passion, dit saint Augustin; l'amour qu'ils avaient pour leur maître et pour les souffrances leur était jusqu'à la connaissance de ce qu'ils avaient de plus cher, jusqu'au sentiment de ce qu'ils pouvaient le plus craindre; leurs épouses éplorées, leurs enfants

baignés de larmes, leur parenté désolée, leurs possessions confisquées, leur patrie perdue, leurs forces épuisées, leur vie que le glaive, le gibet, les flammes allaient terminer. ils n'étaient sensibles à rien de tout cela. Ils aimaient Dieu, ils ne songeaient qu'à endurer pour sa gloire : *Hoc calice inebriati erant martyres, quando ad passionem euntibus suos non agnoscebant: quid tam ebrium quam non agnoscere uxorem flentem, non filios, non parentes?* etc. (in *Psal. XXXV*).

Je pense, messieurs, qu'à la vue de ce spectacle vous vous condamnez de bonne foi, et qu'il n'est point nécessaire que je vous fasse les reproches que vous méritez. Vous avouez sans doute que vous avez peu d'amour pour Dieu, puisque vous avez tant d'horreur pour les souffrances. Pour moi, je ne suis pas surpris que vous trouviez vos peines si amères et si cuisantes; mais il me paraît tout à fait étrange que vous soyez si indifférents, si froids envers Dieu. Et vous l'êtes, il faut vous le dire, vous l'êtes beaucoup plus que vous ne pensez. Vous fuyez la croix autant que vous pouvez; elle vous est insupportable, si vous la rencontrez malgré vous; vous la portez avec un chagrin tout à fait outrageux à Dieu; vous la déshonorez en mille manières par vos plaintes et par vos emportements; ce n'est point là encore de quoi je veux vous accuser. Vous cherchez ordinairement dans une mollesse criminelle le remède de votre mal, vous vous dédommagez d'une légère incommodité par des plaisirs que Dieu vous défend; vous vous livrez à la licence du siècle pour oublier dans la dissolution les malheurs de votre maison et les pertes que vous avez faites. Les libertés des compagnies enjouées, les excès des délices mondaines, le mépris de vos obligations, une volupté oisive, impure, scandaleuse; en un mot les dérèglements de ce monde ennemi de Dieu, c'est par quoi vous tâchez de calmer votre douleur. Le mari s'empporte, la femme se jette dans des délices outrées, pour échapper à l'emportement qui l'inquiète. La femme fait éclater un chagrin importun et fatigant par des caprices, par des saillies tout à fait déraisonnables; le mari se plonge dans la débauche, pour se mettre à l'abri des éclats de la légèreté et de la bizarrerie. La violence d'un ennemi a interrompu le succès heureux d'une entreprise par quoi ce père espérait d'établir sa famille; ce père abandonne tout, et pour n'être plus exposé à semblable déplaisir, dissipe lui-même le fonds qui pourrait le mettre en état de reprendre et d'achever son ouvrage. Un infidèle qui ignorerait tout à fait l'Evangile, que pourrait-il faire de moins raisonnable pour adoucir ses afflictions? Dieu n'est-il pas assez offensé par la manière dont vous souffrez, sans l'offenser encore par la manière dont vous combattez les souffrances?

Vous ressemblez à ces peuples dont il est parlé au livre premier de l'histoire des Rois (*Cap. V*). Le Seigneur les frappait par des maladies également violentes et honteuses,

parce qu'ils en avaient usé avec peu de respect envers l'arche d'alliance: ils souffraient de grandes douleurs, des douleurs qui les humiliaient tout insolents qu'ils étaient; et au lieu de reconnaître le Maître qui les invitait par cette peine à se repentir de leur sacrilège, au lieu de lui offrir leurs maux pour gagner ses bonnes grâces, ils pensent à se traiter avec mollesse: ils n'ont d'autre soin que de se faire des sièges et de vêtements de peaux, *Fecerunt sibi sedes pellicæas*: les douceurs qu'ils purent se procurer dans cet état, furent leur unique ressource. Trouvez-vous des sujets de chagrin dans le secret de votre conscience et de votre domestique? pour les oublier vous vous livrez au libertinage, si l'emportement est inutile à votre douleur. Vous ressemblez à Saül qui, agité des noires vapeurs que le malin esprit excitait dans son imagination, ne demandait qu'un homme qui jouât de la harpe : *Providete mihi aliquem bene psallentem, et adducite eum ad me* (*I Reg. XVI*). Il aurait dû remercier le Seigneur qui voulait l'obliger à implorer sa clémence; il aurait dû dans ces fâcheux mouvements concevoir plus d'amour pour Dieu, qui jusqu'alors ne lui avait fait que du bien; Saül n'eut pas la première pensée de se soulager de la manière; un joueur d'instruments lui suffit. Dieu bénit David qui joua, mais bientôt après Saül n'en fut pas moins malheureux. Avez-vous à souffrir la triste image d'une maison chancelante, les suites honteuses d'une méchante affaire? vous cherchez dans les académies, dans les débordements du siècle l'appareil de cette plaie sanglante. Du moins, chrétiens auditeurs, si vous n'êtes pas autant heureux sur la terre que vous le souhaiteriez, n'en devenez pas plus mondains et plus méchants.

Peut-être me trompé-je, et que vous n'avez point le cœur aussi généreux, aussi désintéressé que je pense; peut-être ne vous souciez-vous point tant de plaire à notre Seigneur Jésus-Christ, à moins que vous n'y trouviez votre avantage. Vous seriez plus tôt soulagés dans vos maux, si je vous découvrais les grands biens que vous en pouvez espérer. Car qui ne serait consolé d'une peine courte et légère, si elle doit être suivie de délices éternelles? Qui serait le fidèle assez lâche, pour succomber sous le poids des misères de la vie, si elles peuvent lui valoir la sainteté et le salut? Je veux bien, mes chers auditeurs, que vous songiez à vos propres intérêts en souffrant; mais souffrez donc chrétiennement; car si vous ne savez pas profiter de vos souffrances, vous perdrez non-seulement toute consolation, comme je vous l'ai montré, mais encore tout mérite: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il faut avouer, messieurs, que les hommes ont des sentiments bien différents de ceux de Dieu sur le véritable mérite. Pour faire de grandes choses devant le monde, il est nécessaire de beaucoup agir, d'agir avec un éclat qui frappe; il faut que le nombre des spectateurs, le bruit des applaudissements,

le bonheur réveillent l'estime des gens. Sans cet appareil, sans cette pompe les belles actions trouveraient peu de bons juges ; elles demeureraient dans l'oubli si de vaines circonstances ne les en tiraient. Des esprits faibles ont de la peine à découvrir le prix des choses ; des esprits jaloux et superbes ne veulent pas même le découvrir. Et comme nous nous sentons la plupart incapables de rien de grand, nous nous accordons par un secret mouvement de vanité à exiger des choses extraordinaires de ceux que nous estimons. Pour mériter devant Dieu, messieurs, il suffit de souffrir ; une personne obscure, pauvre, abandonnée, qui dans les ténèbres de sa condition supporte constamment ses peines, est la personne que Dieu estime ; toutes ces apparences qui éblouissent dans les actions des hommes, ne sont point ce qui les rend dignes de ses regards. L'aimable Maître !

Hélas ! messieurs, que serait-ce que de nous aux yeux de Dieu, si, pour avoir quelque part à son estime, nous étions contraints de faire de ces actions éclatantes et extraordinaires que les hommes ont coutume d'admirer ? Il en est peu parmi nous qui aient ou la force, ou l'esprit, ou l'occasion de se signaler. Dans un royaume combien trouverez-vous de généraux qui sachent conduire une armée ? de ministres qui puissent régler un Etat ? de savants qui effacent une doctrine commune ? Mais, mon Dieu, quelque méprisables que nous soyons, nous pouvons en souffrant devenir grands devant vous ; et vous nous donnez à tous votre grâce pour bien souffrir. Souhaitez, mes chers auditeurs, de glorifier Dieu par toutes les grandes actions dont la piété est capable ; souhaitez de convertir toutes les nations barbares, de sanctifier tout le monde, de combattre le siècle par toutes les armes de la science, de la religion et du zèle ; mais si votre faiblesse arrête l'effet de vos vœux, songez à porter vos croix avec soumission, avec courage, avec joie, et vous pourrez encore être du nombre de ceux que le Seigneur honore de son estime et de son amitié. La patience est d'un mérite si singulier auprès de Dieu, qu'elle fut dans le Sauveur, dit Tertullien, une preuve convaincante de sa divinité même. Un homme aussi patient que l'était le Messie, ô pharisiens, devait vous paraître quelque chose de plus qu'un homme : *Hinc vel maxime, Pharisei, Dominum agnoscere debuistis, patientiam hujusmodi nemo hominum perpetraret (lib. de. Pat.)*. Ce sont les paroles de cet illustre écrivain.

Ce n'est pas, mon dessein, messieurs, de vous expliquer en ce discours ce que le mérite des souffrances a de commun avec le mérite des autres actions de piété ; ce détail serait infini et inutile. Je prétends vous faire voir en particulier ce que la tribulation endurée selon l'esprit de l'Evangile nous peut valoir devant Dieu. Dans cette vue, j'avance premièrement que la tribulation supportée chrétiennement porte avec elle ce mérite qui adoucit à notre égard les rigueurs de la jus-

tice divine. Nous avons tous à subir des peines pour faire à Dieu la satisfaction que nous lui devons pour nos offenses ; les bonnes œuvres qui ne nous engagent pas à souffrir, ne diminuent pas par elles-mêmes l'obligation que nous avons contractée d'endurer pour réparer nos péchés. En nous révoltant contre Dieu, nous sommes devenus redevables à sa justice des peines qu'elle a droit d'exiger de nous ; pour éviter une partie du moins des tourments que cette justice nous prépare, il faut souffrir durant cette vie ; pourquoi ? parce qu'il faut une peine qui oblige le Seigneur à nous remettre une autre peine ; il y doit avoir de la proportion entre le châtiment que nous avons mérité, et la manière dont nous réparons notre faute ; puisque nous devons être châtiés, nous devons endurer quelque chose, afin de ne l'être pas. La tribulation supplée donc en quelque manière aux supplices à quoi un Dieu vengeur nous a condamnés.

Nous avons même sujet de croire que Dieu a accepté plus volontiers le mérite de la patience chrétienne, parce qu'ordinairement elle n'est point exposée à ces défauts qui nous rendent suspectes les autres vertus ; l'illusion et l'amour-propre ne la corrompent pas si aisément. Un fidèle qui souffre sans se plaindre, ne souffre pas sans doute par vanité ; un fidèle qui reçoit avec soumission les coups du Seigneur, quel intérêt passager pourrait-il se proposer en les recevant ? Un fidèle qui songe à effacer ses péchés par l'affliction et par la douleur, est bien éloigné de se chercher soi-même dans ses malheurs. De sorte que son mérite est un mérite qu'on peut dire qui est pur et désintéressé, qui ne peut manquer de plaire à Dieu. Le sacrifice que nous lui offrons par la souffrance lui est toujours agréable, parce que c'est celui qu'il doit le moins attendre, si je puis m'exprimer de la manière, et dont il peut le moins se défier. Le déluge ayant cessé, Noé sacrifia au Seigneur, et l'Ecriture dit : *Odoratusque est Dominus odorem suavitatis (Gen., VIII, 21)* : Le Seigneur a reçu son sacrifice en odeur de suavité. Ces termes marquent bien fortement le plaisir que ce sacrifice lui donna. Aaron, Salomon, Nehemias, les Machabées, tous les prêtres de l'ancienne loi ont immolé des victimes à l'honneur de Dieu, et nous ne lisons pas que Dieu ait témoigné les agréer autant que les victimes de Noé. Ce n'est pas qu'elles fussent plus riches ou plus saintes ; mais c'est que ce patriarche les immola en un temps qu'il ne semblait pas seulement qu'il en dût prendre la pensée. Toute la terre était couverte des horreurs de l'inondation qui l'avait noyée. Noé était sans toit et sans habitation, au milieu des ravages affreux répandus partout ; il avait à se pourvoir de toutes les choses nécessaires à la vie, dans une région sauvage, inconnue, où rien ne lui promettait le repos. Et il oublie tout ce qui le regarde pour honorer le Seigneur. Un sacrifice fait en ces circonstances était digne, si je l'ose dire, de l'agrément de Dieu : *Odoratusque est Domi-*

nus odorem suavitatis. Vous songez à le bénir, à l'aimer, lorsqu'il vous frappe, lorsqu'il permet le mauvais succès de vos affaires, et la ruine de votre maison; ne doutez pas qu'il ne vous regarde en cet état avec un œil de miséricorde. Les hommes n'ont pas coutume de se ménager si peu pour gagner ses bonnes grâces; il est comme surpris de votre générosité, et il ne peut s'empêcher de l'estimer et de la récompenser.

Mais remarquez, je vous prie, avec soin quelle est la peine qu'il vous remet pour honorer la tribulation endurée pour l'amour de lui. Vous aviez encouru son indignation par vos péchés; il vous avait condamnés au purgatoire, peut-être même à l'enfer; votre patience animée de votre charité lui fait oublier son arrêt; il vous remet cet enfer éternel; il abrège en votre faveur ce purgatoire terrible; et vous en serez quittes devant son tribunal pour une satisfaction infiniment moindre que celle qu'il aurait exigée de vous, si vous n'aviez souffert vos maux pour lui plaire. Comparez ce que vous auriez enduré avec ce que vous endurez, et vous comprendrez le mérite de votre patience. Le purgatoire! l'enfer! ô ciel! toutes les peines de cette vie, que sont-elles en comparaison? Tout ce que tous les hommes ensemble peuvent souffrir n'approche pas la douleur de quelques moments passés dans ces feux dévorants que la fureur d'un Dieu a allumés. Je vous vois attaché à ce lit accablé de tristesse et de douleur; je vous vois dans ce cabinet pleurer sur les ruines de votre maison; je vous entends pousser des soupirs et des sanglots, lorsque vous racontez les chagrins secrets qui vous rongent. Si vous savez endurer ces maux, mon cher auditeur, voulez-vous que je vous plaigne? vous éteignez le purgatoire, vous éteignez l'enfer, et vous voudriez que j'eusse la dureté de regretter votre sort? Ah! je prends trop de part à ce qui vous touche; soyez pauvre, soyez malade, soyez affligé plutôt que de tomber dans ces abîmes épouvantables, où vos péchés vous conduisent.

Cette réflexion, messieurs, nous rendrait incroyables les emportements des fidèles, si nous n'en étions pas les témoins; si nous n'étions pas si souvent scandalisés de leurs cris éclatants et de leurs murmures impies. Ils sont pécheurs, ils se reconnaissent pécheurs; ils sont, par conséquent, très-persuadés qu'ils tomberont entre les mains d'un Dieu vengeur, qui les condamnera au supplice qu'ils ont mérité. Ne devraient-ils pas s'estimer heureux de pouvoir, pour ainsi parler, se punir eux-mêmes, en supportant avec patience les disgrâces, les calamités, les douleurs qu'ils sont d'ailleurs contraints de souffrir? Que penser de leur foi, lorsqu'on les voit qui aiment mieux subir les tourments horribles que la justice divine leur destine, que ces petites peines que la miséricorde divine leur envoie? tant qu'ils vivront, et ils vivront peu d'années, ils auront malgré eux à souffrir; il ne sagit que de mettre à profit leurs souffrances par leur

soumission; c'est ce qu'ils ont la cruauté de se refuser. L'énormité de leurs péchés, les terreurs des jugements de Dieu, la vivacité des feux allumés dans l'autre monde; ils oublient tout cela; ils s'impatientent, ils s'emportent; et tout l'avantage qu'ils peuvent tirer du mauvais usage qu'ils font de leurs peines, c'est d'en devenir plus criminels pour en devenir plus malheureux. Maudits péchés qui avez irrité contre nous un Dieu tout-puissant, puissiez-vous nous rendre la vie insupportable, si nous pouvons vous expier à ce prix!

Je vous cache encore, messieurs, la récompense la plus agréable de vos peines, la possession de Dieu, le ciel avec toutes ses beautés, avec toutes ses richesses, leur succédera: *Momentaneum et leve tribulationis nostræ. . . æternam gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor., IV, 17): nos afflictions présentes qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légères, nous produisent, dit saint Paul, un poids éternel de gloire dans un haut degré d'excellence au-delà de toute mesure. Nous endurerons un moment, et nous serons heureux durant une éternité; le moment de la tribulation sera court; il passera tôt; *momentaneum*, et les délices qui le suivront ne passeront jamais; *æternum*, ce moment fâcheux sera aussi léger qu'il sera court; *momentaneum et leve*; et les plaisirs qui viendront après seront immenses; *æternum gloriæ pondus*. O! brèves années d'une triste vie! ô siècles infinis d'une vie glorieuse! ô méprisables peines de quelques jours! ô ineffable volupté de jours éternels! Pénétrez-vous bien, messieurs, la pensée de l'Apôtre? voyez-vous la disproportion étrange qui est entre les maux et les biens qu'il compare. Mais quoi! une tribulation courte et légère vous peut rendre dignes d'un bonheur éternel? oui, *æternum gloriæ pondus operatur, operatur*: ce bonheur ne sera pas seulement sa récompense, il sera comme son fruit: *operatur*: La chose doit arriver de la manière: l'un suit de l'autre; comme le soleil produit la lumière, les maux de cette vie endurés chrétiennement produisent les biens infinis de l'autre.

Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat (Job, VI, 10): disons-le avec Job, cet illustre patient; demandons, mes chers auditeurs, souhaitons, cherchons la consolation d'être affligés sur la terre pour gagner le ciel; prions le Seigneur qu'il ne nous épargne pas, qu'il nous frappe sans pitié, qu'après nous avoir dépouillés de nos possessions il nous ôte encore la santé; qu'il ajoute l'ignominie aux afflictions; nous avons peu de moments à vivre ici-bas, et nous vivrons éternellement dans la gloire. Douleur du corps, tristesse de l'âme, ennemis violents, jaloux persecuteurs, maris farouches et emportés, femmes bizarres et voluptueuses, enfants dénaturés, terre ingrate, malheurs publics, renversements de maisons; chagrins, misères, qui nous environnez de toutes parts, nous ne vous craignons plus, et vous n'ébranlerez jamais notre constance, vous nous devez ouvrir le ciel; hâtez-vous

de venir, dans quelques moments vous ne serez plus, et vous ne troublez jamais le bonheur où vous nous conduisez.

Je ne sais, chrétienne compagne, à quoi vous pouvez être sensible, si vous n'avez point à regret la perte que vous faites en souffrant mal. Mais ne soyez pas surpris que la tribulation ait des suites si heureuses; je puis vous dire en second lieu qu'elle emporte avec elle le mérite de presque toutes les vertus. C'est la patience chrétienne qui purifie, qui perfectionne la charité; n'en est-elle pas la plus forte preuve? pourrait-on souffrir pour Dieu sans l'aimer? une charité qui ne coûte pas, nous doit donner de la défiance, elle peut s'en tenir aux paroles; mais une charité qui nous engage à souffrir est nécessairement dans le cœur. Vous dites que vous voulez aimer Dieu, que vous l'aimez; ou dispensez-moi de vous en croire, ou souffrez pour lui: la sincérité de nos sentiments, dit saint Cyprien, doit paraître dans la force que nous montrons à supporter l'adversité: *Conflictatio in adversis, probatio est veritatis* (lib. de Mortal.). Pourquoi les saints ont-ils eu tant d'empressement pour les souffrances? Ils s'estimaient heureux de pouvoir assurer Dieu qu'ils l'aimaient.

Il est tout visible que l'adversité bien endurée est nécessairement accompagnée d'une grande foi. Il faut bien croire pour bien souffrir. Les sens peuvent-ils prendre quelque part à la constance, à la joie d'un fidèle qui est dans la tribulation? Naturellement les sens la craignent, naturellement ils cherchent à se soulager par l'emportement. Si la philosophie arrête leurs mouvements déréglés, c'est par un orgueil pire que l'impatience. Une foi vive et ferme est nécessaire à celui qui souffre avec tranquillité. Sans un grand attachement pour les vérités de l'Evangile, pourrions-nous nous persuader que ceux-là sont heureux qui pleurent et qui sont persécutés? Si nous portions nos vues sur les vérités éternelles, pourrions-nous trouver de la gloire et du plaisir dans l'humiliation et dans la douleur? Il paraît bien, mes chers auditeurs, que vous n'êtes pas pénétrés des maximes de Jésus-Christ, quand vous succombez si lâchement sous le poids de vos peines; ayez plus de foi, vous aurez plus de patience. De la manière dont l'Ecriture s'explique, il semble que la foi seule suffit pour soutenir l'épreuve des afflictions. *Fide obtulit Abraham Isaac cum tentaretur* (Hebr., XI, 17). C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsque Dieu l'éprouvait. Abraham crut, et aussitôt il fut résolu à sacrifier son fils.

Ce n'est pas la peine, chrétiens auditeurs, de vous faire remarquer que la patience est ordinairement appuyée sur une espérance vive du paradis. La pensée du ciel à peine laisse-t-elle aux confesseurs et aux martyrs assez de sentiment pour souffrir. Saint Jean Chrysostome s'exprime avec beaucoup de force sur ce sujet; l'on espère, dit-il, parce qu'on souffre, et l'on souffre parce qu'on espère; l'espérance et la souffrance

se produisent, s'animent mutuellement l'une l'autre: *Vicissim altera parit alteram, tolerantia spem, spes tolerantiam* (Homil. in cap. V Rom.). Tandis que vous ne soupirez, messieurs, qu'après les biens méprisables de la terre, vous serez toujours fort sensibles aux maux de la terre; dès que vous porterez vos souhaits jusque dans le ciel, toutes les afflictions de la vie ne pourront pas seulement troubler le repos de votre cœur, bien loin de l'en bannir tout à fait. Poursuivons ce détail touchant quelques autres vertus.

Une personne qui souffre avec une soumission chrétienne, peut-elle manquer d'avoir beaucoup d'humilité? La faiblesse et la délicatesse ne sont point les principales causes de l'emportement, c'est l'orgueil. Si vous vous estimez peu, vous ne seriez point si sensibles à vos déplaisirs. Lorsque vous seriez contraints de souffrir: Je suis traité selon mes mérites, diriez-vous, et je n'ai pas lieu de me plaindre. Mais vous êtes pleins de l'idée de vous-mêmes, la moindre chose qui n'aille pas à votre gré, la moindre incommodité qui vous arrive, alarme votre patience: vous vous emportez; pourquoi? parce que vous êtes vains, et que rien ne vous humilie tant que la nécessité de souffrir. L'humilité étouffe tous les feux de l'impatience. De même, quelle serait votre douceur envers le prochain, si vous saviez endurer vos peines? traiteriez-vous avec mépris, haïriez-vous des gens qui vous forcent, pour ainsi dire, de gagner le ciel? Dans un cœur qui recevrait les chagrins comme des grâces, s'allumerait-il jamais la moindre étincelle d'une envie lâche et maligne? L'on n'est pas fâché que les autres soient heureux, quand on vit content dans l'adversité. Vous n'auriez point d'attaché aux biens que ce monde vous présente, si vous n'aviez point d'horreur pour les maux que vous y rencontrez. Enfin, vous vivriez dans une grande innocence, si vous aviez la soumission que vous devez avoir pour toutes les volontés de Dieu, et pour tous les événements fâcheux que sa providence permet. Ecoutez encore ce que dit là-dessus saint Jean Chrysostome: *Tribulatio fastum contrahit, omnem excidit torporem, ad patientiam ungit, humanarum rerum vilitatem revelat: omnes motus illi cedunt, invidia, aemulatio, concupiscentia pecuniarum et corporum amor, arrogantia, fastus, ira et omne reliquum vitiorum examen* (Hom. 66 ad Popul. Ant.). La tribulation abat notre orgueil, elle nous tire de la langueur, elle nous donne de la force, elle nous découvre le néant des choses humaines et nous les fait mépriser; elle sert de frein à tous nos mouvements déréglés, à l'envie, à la jalousie, au désir des richesses, à l'amour du corps, à l'arrogance, à la colère, en un mot à tous les vices qui peuvent posséder notre cœur.

Ah! mes chers auditeurs, quel mérite ne perdez-vous donc pas si vous souffrez mal? Mais ce n'est point assez de vous représenter la perte que vous coûtent vos plaisirs et

vos emportements, il fallait vous mettre devant les yeux les châtements que vous méritez par votre impatience. Vous offensez Dieu en vous laissant aller à ces mouvements violents qui suivent votre douleur; ne doit-il pas s'irriter contre vous quand il vous voit vous révolter de la manière contre ses ordres, et vous en prendre à lui, pour ainsi dire, de tous les malheurs de la vie? Il voudrait vous convertir, vous sanctifier par l'affliction, et vous l'outragez. N'êtes-vous pas bien malheureux de devenir encore plus malheureux par le mauvais usage de vos peines? Vous souffrez dans l'autre vie, parce que vous aurez souffert dans celle-ci: d'une misère passagère vous tomberez peut-être dans une misère éternelle. Il ne tiendrait qu'à vous de participer en quelque sorte aux mérites des martyrs, si vous saviez endurer cette pauvreté, par exemple; car la pauvreté, endurée comme il faut, fait ses martyrs, dit le même Père que je viens de citer: *Habet paupertas martyrium suum, et egestas bene tolerata facit martyrem* (*Hom. de Divit.*). Votre chagrin, peu raisonnable, peu religieux, vous dérobe la palme de ce martyr; un fidèle que l'on traînerait malgré lui au lieu du supplice, un fidèle qui ne penserait point à Dieu dans ses tourments, serait-il martyr? et s'il donnait des marques de haine aux exécuteurs de la justice, s'il les regardait avec horreur, s'il les chargeait d'injures et de malédictions, ne se rendrait-il pas coupable devant Dieu, bien loin de paraître à ses yeux comme son martyr?

Si vous étiez de dignes serviteurs de Jésus-Christ, messieurs, vous devriez faire éclater de la joie dans vos souffrances, et vous n'y montrez pas même de soumission. Vous êtes si éloignés d'y goûter de la douceur, que l'amertume de votre âme se répand par mille transports contraires à la loi de Dieu. Je suis bien persuadé que vous ne demanderez pas au Seigneur les occasions de souffrir, que vous ne vous empressez point pour les trouver; mais du moins souffrez chrétiennement quand vous êtes contraints de souffrir. Peut-être vous a-t-on déjà expliqué quelqu'autre fois cette pensée de saint Augustin, je m'en servirai néanmoins pour terminer ce discours. Toutes les croix que l'on peut porter, et toutes les personnes qui peuvent porter la croix, se sont rencontrées dans le même lieu. Le Calvaire a vu crucifier tout à la fois un scélérat, un pénitent et un innocent; le premier devait être condamné, le second devait être absous, le troisième devait condamner et absoudre. Quoi de plus semblable que ces trois croix? quoi de moins ressemblant que ces trois crucifiés? *Tres cruces in loco uno erant: in una latro liberandus: in alia latro damnandus: in media Christus alterum liberaturus, alterum damnaturus. Quid similis istis crucibus? quid dissimilis istis pendentibus* (*Epist. 48*)? Ces trois personnes, attachées chacune sur sa croix, nous représentent tous les états qui renferment tout ce qu'il y a

d'hommes sur la terre: l'état de péché, l'état de pénitence et l'état d'innocence.

Nul n'est dispensé de souffrir, il n'est question que de la manière de souffrir. Vous ne pouvez pas souffrir comme Jésus-Christ, il était innocent, et vous avez perdu votre innocence. Vous ne voulez pas souffrir comme le mauvais larron; vous êtes criminels comme lui, mais comme lui vous ne voulez pas mourir dans votre crime: vous avez donc à imiter le bon larron, qui profita de sa croix pour faire pénitence et pour mériter les bonnes grâces de Jésus-Christ. Mes chers auditeurs, ne vous rendez pas inutiles des peines inévitables; puisqu'il faut être crucifiés malgré vous, soyez-le pour obtenir le pardon de vos péchés. Quel malheur serait-ce pour vous si vous vous fermiez le ciel avec la clef qui doit vous l'ouvrir? Vous méritez bien votre croix, puisque vous êtes criminels; n'y serez-vous attachés que pour vous perdre, dans la compagnie de votre Rédempteur qui veut vous sauver? dans la compagnie d'autres coupables comme vous, et qui se sauvent?

Après tout, souffrez comme il vous plaira; mais n'est-il pas juste que les peines et les combats soient pour cette vie, puisque les joies et les couronnes sont réservées pour l'autre? Ingrats que vous êtes, nous dit Dieu, pour un moment que je vous laisse souffrir, je vous prépare des biens éternels; ma colère passe comme un éclair, et ma miséricorde ne cessera jamais de verser mes grâces sur vous: *In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui* (*Isa., LIV, 8*). Je vous cache un peu ma face et pour peu de temps; et vous la verrez à découvert, et vous la verrez toujours. Quelles que soient vos afflictions, chrétiens auditeurs, quelque cuisantes que soient vos douleurs, vous pouvez tourner vos pensées et vos yeux du côté du ciel. Non, tous vos chagrins, toutes vos larmes ne sauraient vous cacher le ciel. Fussiez-vous renfermés dans les ténèbres d'une maison dépouillée; fussiez-vous arrêtés dans un triste lit par une maladie incurable; fussiez-vous abandonnés dans ce cabinet témoin de vos pleurs et de vos soupirs, il ne tiendrait qu'à vous de découvrir cette région bienheureuse où vos maux ne sauraient vous suivre. Mes douleurs, mes misères finiront, pourrez-vous dire, et voilà le lieu de mon repos. Terre ingrate, monde trompeur, je vous quitterai; corps faible et pesant, vous tomberez. Événements incertains et cruels de cette courte vie, les alarmes que vous nous donnez cesseront et le bonheur que j'attends ne sera jamais interrompu; je puis espérer le ciel, si je sais souffrir; vous pouvez espérer le ciel, mon cher auditeur! dites que vous avez droit de le demander, dites qu'il est à vous, si vous le souffrez bien.

Il faut être bien indifférent pour son salut, si l'on ne veut rien souffrir; mais il faut le négliger tout à fait, si l'on souffre mal. Vos plaintes et vos emportements aigrissent vos

peines, et vos peines sont comptées pour rien devant Dieu ; elles vous rendent encore dignes de sa terrible vengeance. Vous êtes, mon Dieu, le maître souverain de nos vies, c'est à vous à disposer de notre repos ; quoi que ce soit qu'il vous plaise d'ordonner, nous devons adorer vos ordres, et nous ne pouvons nous plaindre de vous sans oublier votre grandeur et notre dépendance. Mais, mon Dieu, puisqu'il s'agit de mériter de vous voir, n'ayez nul égard à nos inclinations et à nos craintes ; soutenez notre faiblesse de votre grâce et ne nous ménagez pas. Enlevez-nous tout ce qui peut nous éloigner de vous ; forcez-nous par la tribulation de redouter votre justice et d'implorer votre miséricorde ; engagez-nous à vous témoigner notre fidélité et notre amour. L'expérience nous a déjà bien convaincus que nous ne pouvons trouver de soulagement et de consolation qu'auprès de vous ; l'espérance de vous plaire et de vous posséder doit remplir notre âme de joie ; vous voulez que nous souffrions, et vous voulez, ce semble, en même temps que nous soyons insensibles à nos souffrances ; tant vous prenez soin de les adoucir par les effets de votre miséricorde ; tant vos grâces, tant vos promesses nous animent et nous soutiennent. Ne nous refusez pas, mon Dieu, cette tribulation, gage précieux, aimable, infaillible de votre gloire, afin que nous puissions la mériter et la posséder.

SERMON XLIX

Sur la mort.

Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.

Ne vous amassez point des trésors sur la terre (S. Matth., ch. VI).

Puisque nous la devons quitter cette terre, pourrions-nous être si peu sages que d'y établir nos espérances ? Nous sommes mortels, nous mourrons : toute la gloire, tous les plaisirs, tous les biens, tout le bruit du monde, tout ce que nous recherchons et que nous aimons ici-bas passera, et bientôt on nous portera nous-mêmes dans le tombeau comme des cadavres hideux, que nul serviteur, nul ami, nul proche, nulle personne vivante ne pourra plus souffrir : aurions-nous de la raison si nous n'amassons des trésors que pour cette vie ? L'Eglise et l'Evangile nous présentent aujourd'hui la mort et le sépulcre. Ne détournons pas nos yeux de cet objet ; il nous apprendra ce que nous devons penser de tous nos amusements.

La terre que nous habitons, messieurs, est semblable à ce temple dédié à l'idole Bel, où le prophète Daniel, pour découvrir les mensonges et les impostures des faux prêtres, montra au roi idolâtre des vestiges d'hommes, de femmes, de petits enfants, imprimés sur la cendre et sur la poussière. *Vide*, dit le prince convaincu par ses propres yeux du néant de ce que Babylone adorait : *video vestigia virorum et mulierum et infantium* (*Dan.*, XIV). C'est ce que nous voyons de toutes parts, mes chers auditeurs, des vestiges de gens qui ne paraîtront plus parmi nous, et dont nous ne saurions re-

connaître ni la qualité, ni l'emploi, ni l'esprit, ni la beauté, ni la grandeur. Tout ce que nous pouvons dire en voyant leurs traces, tristes restes d'eux-mêmes, c'est que toutes sortes de gens de toute condition et de tout âge ont passé, et que nous passerons après eux, sans laisser autre chose de nous qu'un peu de poudre.

Hélas ! qu'étaient donc ceux qui ont été avant nous ? Nous ne saurions marcher que sur les vestiges des morts ; mais que sommes-nous nous-mêmes, si ceux qui nous suivent ne doivent trouver de nous que nos vestiges ? Affreux tombeaux qui avez reçu nos prédécesseurs, et que nous voyons tous les jours ouvrir pour nos frères, serez-vous donc le terme de tous les mouvements de notre vie ? Lorsque le Fils de Dieu donna la vue à cet homme qui était né aveugle, et dont saint Jean raconte la guérison dans son Evangile (*Joan.*, IX), il employa un remède tout propre, ce semble, à causer le mal même qu'il voulait guérir. Il cracha à terre, et ayant détrempé de la terre avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle. De la boue dans les yeux ; quelle apparence que l'aveugle dût voir par cet appareil ? Admirons, messieurs, la puissance de notre Sauveur ; mais admirons aussi sa sagesse et sa bonté. Avant que d'ouvrir les yeux de l'aveugle pour lui faire voir ce qui était hors de lui, il les lui ouvre pour le montrer à lui-même ; il le fait souvenir qu'il n'était pétri que de poussière, et que la vue de son néant pouvait seule lui rendre utile la grâce qu'il recevait. Chrétiens auditeurs, nous sommes tous nés aveugles ; le péché nous a rendus tels. Voulons-nous voir ? n'oublions pas que notre corps n'est composé que d'une terre boueuse, et qu'il se dissoudra tôt ou tard, pour devenir cette même terre dont il est formé ; que notre tombeau soit le point de vue qui règle toutes nos idées. Partageons aujourd'hui ensemble, messieurs, la terreur que la mort doit nous donner, mais implorons auparavant l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Je vous prie, messieurs, de souffrir que je commence ce sermon par un trait de l'histoire profane : ce début ne doit pas paraître sage et agréable à des personnes qui connaissent l'élévation et la sainteté de l'Evangile ; mais je ne crois pas blesser la dignité de mon ministère, si je dispose par cette voie vos esprits à recevoir avec profit le sujet que j'ai à traiter ; et ce sujet étant commun et aux fidèles et aux païens, pourquoi des fidèles ne tireraient-ils pas quelque avantage des impressions qu'il a faites sur des païens ?

L'empereur Domitien, irrité contre quelques sénateurs de Rome, voulut leur faire souffrir l'horreur de la mort avant qu'ils en eussent le coup (*Xiphil. ex Dione in Domit.*). Il convia ces malheureux à sa table. Surpris de cet honneur et ne se défiant pas du prince, ils obéirent. Le temps du repas étant venu on les fit entrer dans une salle qui avait toute l'apparence d'un sépulcre.

Les murailles, le lambris, le plancher, tout y était noir, et l'on n'y voyait d'autre lumière que celle d'une petite lampe, qui semblait à tout moment être sur le point de s'éteindre. Un spectacle si imprévu et le silence profond qui régnait dans ce lieu affreux, ôtèrent la parole aux conviés ; on ne leur parlait que par signes, et ils exécutaient les ordres de l'empereur sans oser ouvrir la bouche. Ils prenaient place autour d'une table couverte d'une vaisselle et d'un linge noir. Domitien monta au haut de la table sur une espèce de trône qu'il y avait fait dresser, et qui n'était orné que de figures tristes et menaçantes. Les sénateurs s'assèrent chacun sur un tombeau, au côté duquel ils découvrent une grande urne, où leurs noms étaient écrits en gros caractères, et éclairés par une de ces lampes qu'on avait coutume de mettre auprès des cendres des morts. On commence à servir : les mets, les plats, tous les vases dont on couvre la table sont noirs ; l'on y présente dans des bassins les ornements et les instruments dont on usait aux exécutions des criminels et aux cérémonies des funérailles. Tandis qu'on dresse le premier service, autant de petits enfants qu'il y avait de conviés entrent brusquement dans la salle, tout le corps noir et hideux, tels qu'on représentait les malins génies des enfers ; ils dansent autour de la table cette danse lugubre qui était une des cérémonies des enterrements, et après avoir fait mille gestes effroyables, ces fantômes vivants vont se placer chacun aux pieds d'un des sénateurs.

L'empereur enfin commence à parler, et, effrayé lui-même d'un appareil que son ingénieuse cruauté avait imaginé, il raconte les morts les plus tragiques que sa mémoire put lui présenter. Les conviés l'écoutent avec cette attention qu'inspirent la crainte et le désespoir ; les yeux attachés sur celui qui parle, immobiles comme déjà morts, ils n'ont pas même la force de se regarder mutuellement pour témoigner et pour soulager leur frayeur. Le reste du repas se passa d'une manière également terrible ; un silence de gens désespérés, une lumière qui ne servait qu'à faire voir l'horreur des ténèbres, des hommes mornes et pâles comme des spectres, les regards perçants d'un prince irrité et furieux, une pompe funèbre, l'image d'une mort certaine, quelle impression tous ces objets ne firent-ils pas dans l'âme de ces sénateurs ?

Quand on leur donna leur congé ils avaient perdu l'idée de toute autre chose que de leur malheur ; tout leur sentiment, toute leur raison étaient occupés du sujet de leur frayeur. Pourpre, dignité, intérêts, alliances, famille, ils avaient tout oublié. Les cheveux hérissés d'horreur, ils se retirèrent mourants dans leur cabinet, pour y attendre la sentence et le coup de mort.

Il n'est pas difficile, messieurs, d'imaginer l'état pitoyable où se trouvèrent ces malheureuses victimes de la colère du prince. Ils ne perdirent pas la vie, mais leur crainte ne fut-elle point plus insupportable que la

mort ? Et combien eussent-ils été plus effrayés s'ils eussent eu les sentiments que nous avons sur le juge de nos actions et sur l'éternité qui doit suivre notre vie ? Faisons une réflexion plus conforme au sujet que j'ai à considérer. La mort n'est pas moins terrible pour n'être pas précédée d'un si terrible appareil ; elle est à tous les moments de notre vie aussi épouvantable qu'elle le parut à cet épouvantable festin. Nous pouvons et nous devons toujours craindre ce que ces sénateurs craignaient alors ; toujours incertains de la vie, nous pouvons mourir chaque instant que nous vivons, et quelque instant que nous mourions, c'est mourir. Une mort plus lente ou plus prompte ne nous ôtera ni plus ni moins ; nous mourrons, nous serons morts ; après quoi la terre sera pour nous un véritable néant ; ce sera comme si nous n'avions jamais été, nos seules actions nous survront dans l'autre vie. Tâchons aujourd'hui de découvrir les terreurs de ce passage épouvantable sans examiner toutefois ce sort éternel où il nous conduit ; considérons la mort en elle-même, c'en sera bien assez pour réveiller la peur que les vérités de la foi doivent nous donner. Je renferme en deux mots la matière de notre frayeur. Premièrement, il n'y a plus rien en ce monde pour une personne qui meurt ; secondement, une personne qui meurt n'est plus rien elle-même en ce monde. Tout est passé pour elle, c'est mon premier point ; elle-même passe, c'est le second.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut, messieurs, que la mort soit quelque chose de bien terrible, puisque les hommes qui malgré eux la voient sans cesse, et la rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas, ne laissent pas de l'oublier. La raison, ce me semble, pourquoi ils en éloignent l'idée, c'est qu'ils en découvrent tout à la fois et l'horreur et la nécessité ; tout épouvantable qu'elle est, elle est encore inévitable ; on craint de penser à un mal si grand et si certain. Nous nous dispensons volontiers d'une prévoyance capable de nous effrayer, et inutile pour nous défendre. Ce discours vous présentera une partie de ce que la mort renferme d'affreux. Convenons seulement que nous ne pouvons pas échapper à la mort. Nous mourrons tous, mes chers auditeurs, c'est un point de notre foi ; l'arrêt en a été porté contre nous depuis le commencement des siècles : *Morte morietis* (Gen., II, 17). Les hommes naissent mortels, et leur mortalité, dit saint Augustin, n'est autre chose que l'ombre de leur mort : *Mortalitas umbra mortis est* (in Psal. XLIII) ; cette ombre les suit partout, pour disparaître un jour avec eux-mêmes. Le temps, le lieu, les autres circonstances de notre mort, c'est ce que nous ignorons vous et moi, et contentons-nous, pour trembler de peur, des maux qui nous doivent rendre tous égaux. Je veux même vous cacher aujourd'hui toutes ces vérités effrayantes qui distinguent les réprouvés des élus. Nous mourrons ; ne pensons pas à autre chose.

Pour vous rendre votre attention moins désagréable, représentez-vous une personne qui meurt du genre de mort que vous pouvez le moins appréhender. C'est un père de famille qui a la consolation de laisser une maison bien accommodée et dans l'honneur, de voir autour de son lit une femme, des enfants, des amis, des domestiques tout éplorés et tout occupés à le regretter ; sa vie n'est point abrégée par de violentes douleurs, par des accidents imprévus ; il en est réduit à cette extrémité par le cours naturel d'une longue maladie que l'on a connue, que l'on a traitée selon les règles de l'art. Il a été servi avec tous les soins qu'a pu inspirer la crainte sincère de le perdre. Toujours présent à lui-même, et n'ayant rien eu à souffrir qui pût le rendre inquiet et sauvage, il a reçu volontiers toutes les personnes que l'estime et l'amitié intéressaient à son danger. C'était un empressement incroyable pour le divertir aux heures qu'il était susceptible de quelque plaisir ; c'était une extrême vigilance pour ménager les moments de son repos. Il ne lui a manqué dans sa maladie que la santé. Au reste, il avait prévu les embarras d'un testament ; il avait nommé ses héritiers, ayant que la faiblesse l'exposât à les mal choisir. Cependant le mal gagne insensiblement, et l'on juge à propos de l'avertir qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. A cette nouvelle le malade ne peut se plaindre, sinon de ce qu'il est mortel ; sa vie a été agréable et longue, il a été bien servi, il a peu souffert. Mais enfin le voilà étendu dans son lit, frappé à mort ; le crucifix à la main, il entre dans les convulsions d'une agonie qui doit peu durer. N'attendons pas, messieurs, qu'il ait expiré pour nous écrier : O illusion ! ô apparence ! ô vanité ! ô fausseté de tous les biens et de tous les plaisirs de la terre !

Qu'est-ce que tout cet univers à l'égard de ce mourant ? Il n'y a plus rien ici-bas, tout y est passé pour lui. La mort le prive premièrement de la possession, secondement de l'usage, troisièmement de l'espérance de toutes choses. Ce maître de tant de fonds, de tant de charges, de tant d'argent, de tant d'équipages, que possède-t-il en rendant le dernier soupir ? il a disposé pour la dernière fois de toutes les choses dont il a été le possesseur durant sa vie ; que lui reste-t-il dont il puisse encore disposer. C'est de lui que nous nous pouvons dire fort juste ce que saint Bernard a dit de tous ceux qui aiment les biens de la terre ; qu'il ressemble à un homme qui fait naufrage, lequel se prend à tout ce qui se présente à sa main, et ne tient jamais rien qui soit capable de le sauver ; un morceau de bois pourri qui flotte, une petite racine que la vase abandonne aussitôt, une coquille qui ne sert qu'à l'embarasser. Mais enfin il faut aller à fond : *Nimirum videas eos tenentes tenere, nec ulla ratione deserere quod primum occurrerit manibus, licet tale sit quod omnino prodesse non possit* (Serm. I, de Adv. Dom).

C'est à ce spectacle, messieurs, que je

commence à comprendre comment la mort rend tous les hommes égaux. L'un meurt sous une alcôve dorée, et l'autre sur de la paille pourrie. La fortune de ces deux hommes par quoi les distingue-t-elle ? Le premier a passé ses jours dans l'abondance et dans la grandeur, et celui-ci dans la pauvreté et dans les ténèbres. Tandis que l'un donnait ses ordres sous ses magnifiques lambris, et qu'il goûtait toutes les délices qui peuvent suivre l'opulence, l'autre n'était pas même connu, et souffrait toutes les suites de l'indigence, sans toit, sans vêtement, sans nourriture. Qu'ils étaient éloignés l'un de l'autre, lorsque la mort était encore éloignée d'eux ! Mais il faut avouer que la mort les fait bien semblables ; ce sont les mêmes faiblesses, les mêmes convulsions, les mêmes douleurs ; c'est la même pâleur, la même puanteur, la même misère. Les titres du gentilhomme et du magistrat sont effacés ; l'argent du financier n'est plus dans ses mains ; le seigneur est enlevé du milieu de ses palais et de ses terres ; il meurt dépourvu, dégradé, déchu de son autorité et de ses droits. Il n'est pas même connaissable par quelques restes de ces qualités naturelles et de ces qualités morales que la naissance, l'éducation, l'usage du monde lui avaient données. Ses beaux traits sont ensevelis sous les rides d'un corps desséché ; ces airs nobles et fiers sont étouffés par les tristes langueurs de la maladie ; ces manières fines et engageantes ne sont plus soutenues par la bonne mine et par une imagination agréable. Le malade avait été jusqu'alors considérable par son esprit, par sa pénétration, par son habileté ; il ne parle plus ; il ne pense pas même ; sa faiblesse, sa mortalité lui a dérobé tout ce qu'il était. Ces grands biens lui ont échappé, et avec ses grands biens tous ces talents qui donnaient tant de relief à sa fortune. C'était une nécessité, dit saint Augustin, qu'il perdît toutes choses, soit parce que ce qui le soutenait devait tomber ; soit parce qu'il devait tomber lui-même, et entraîner dans sa chute tout ce qui l'avait soutenu : *Necesse est transeat aut ipse per res suas, aut res ipsius per illum* (in Psal. CXXII).

Voilà, mes chers auditeurs, ce que c'en sera un jour à votre égard de ces fonds, de ces charges que vous avez peut-être acquies par des détours injustes et violents, et que vous n'entretenez que par l'inquiétude et par le chagrin. Voilà ce que c'en sera de tous ces talents naturels qui vous abaissent à des complaisances si lâches pour vous-mêmes, et de tous ces agréments que vous consacrez à la vanité, au plaisir, au monde, et qui vous font oublier le soin indispensable de votre salut. Vous êtes ici au pied des autels du Dieu vivant à la merci de sa main toute-puissante qui doit couper le fil de votre vie, que devez-vous penser de toutes ces choses ? et comment toutes ces choses peuvent-elles vous empêcher de penser à l'éternité ? Comment se peut-il faire, chrétiens, que vous vous attendiez à mourir, et que

vous viviez comme si la mort ne devait point vous enlever tous ces objets méprisables de vos criminelles attaches ? Je ne m'étonne pas d'entendre dire à des païens insensés et brutaux : *Venite.. et fruamur bonis.. et utamur creatura (Sap., II)* : Venez, jouissons de nos biens, et servons-nous de la créature. Le Saint-Esprit arrête toute ma surprise, quand il m'apprend que ces gens-là ne croient point d'immortalité, qu'ils regardaient leur corps comme un composé qui tomberait en cendres et qui ne pourrait plus être relevé après sa chute, et leur âme comme une vapeur légère qui devait se dissoudre pour toujours : *Cinis erit corpus nostrum, et spiritus diffunditur tamquam mollis aer*. Il n'y a pas sujet d'être surpris quand des personnes qui raisonnent de la sorte ne pensent qu'à goûter sans prévoyance la possession des créatures ; ils sont convaincus qu'ils ne les posséderont plus un jour, et en même temps ils n'espèrent pas de survivre à quoi que ce soit ; ils ne songent qu'à tirer des choses de la terre tous ces avantages qu'une âme voluptueuse et mortelle y peut rencontrer. La mort ne peut leur donner ni d'espérance, ni de crainte ; ils n'ont pas d'autre vue que de profiter du présent.

Mais vous, mes chers auditeurs, que la foi doit conduire à la mort, et après la mort à l'éternité ; est-il croyable que vous passiez vos jours dans les sentiments de ces malheureux qui terminent tous leurs plaisirs et tous leurs desirs par les bornes étroites de cette vie ? Souvenez-vous, je vous en conjure, que ces maisons que vous habitez changeront de maîtres ; que ces ameublements, ces équipages, ces vêtements précieux cesseront bientôt de vous appartenir ; que dans quelques années tout au plus vous ne posséderez rien, et que vous tomberez dans une misère épouvantable qui vous égalera aux personnes du monde les plus abandonnées. Biens de la terre, si nous devons vous perdre, devons-nous vous aimer ? Pouvons-nous n'aimer que vous ?

Le mal ne serait point si grand, s'il n'était question que d'être dépouillé de ce qu'on possède : il y a bien des misérables qui perdraient peu en mourant, mais il faut perdre l'usage de toutes choses. Quoique cette seconde perte doive plus épouvanter les personnes qui sont attachées au monde par la gloire et par les richesses, elle doit pourtant paraître fort terrible à toutes sortes de gens. La mort nous enlèvera tout d'un coup tous les objets de notre esprit, de nos passions, de nos sens : ce qui amuse notre pensée, ce qui occupe notre imagination, ce qui nourrit nos attachements, ce qui réjouit nos yeux et nos oreilles, ce que nous touchons et que nous sentons, dans un moment il ne restera pas pour nous la moindre trace de ce qui nous frappe en tant de manières sur la terre. Les amitiés seront rompues ; l'autorité manquera de tout ; le mensonge sera découvert ; les intrigues de l'intérêt, les illusions de la flatterie, l'appareil de la grandeur, les armes de la force, il ne

se présentera rien de tout cela. Plus de lumière, plus d'étoile, plus de soleil, plus de saisons, plus de campagne, plus de villes, plus d'églises, plus de cabinet. Je serai seul devant Dieu pour lui rendre compte de toutes choses. Quelle solitude ! Dieu et moi ! Après un instant, me voilà dans une région inconnue, où ma misère ne sera cachée ni par l'aveuglement des hommes qui estiment ce qu'ils devraient mépriser, ni par le faux éclat des choses du monde qui paraissent ce qu'elles ne sont pas, ni par cette variété d'actions que m'imposent le commerce et les nécessités de la vie. J'avais commencé ce procès, un autre le poursuivra ; j'avais formé ce projet, il en faut demeurer là ; cet ouvrage était ébauché, il est fini. J'avais des parents, des amis, des serviteurs, je n'en trouve plus ; j'aimais les affaires, les spectacles, le travail, la conversation, je ne découvre plus que Dieu et moi. Mon cher auditeur, de quel œil verrez-vous alors un monde qui vous flatte, qui vous enivre, qui vous perd ? Quelle indignation contre vous-même, si vous vous êtes trop attaché à un traître qui devait vous abandonner si cruellement ?

Quel chagrin aujourd'hui, messieurs, pour cette femme mondaine de ne pas voir à ses côtés cette troupe impie d'adorateurs impudiques qui se jouent de ses caprices, et qui divertissent leurs passions à faire jouer sa légèreté ! de ne pas entendre ces douceurs fades et messéantes qui font une partie de son mérite ! de ne pas trouver ce méprisable assemblage d'une parure affectée qui la dédommage du sentiment qu'elle a de ses mauvaises qualités ! Quel chagrin pour cet homme ambitieux et intéressé d'être privé des moyens de s'avancer, de perdre les yeux, ou la langue ou les oreilles, lorsqu'il était sur le point d'établir sa maison dans l'éclat ? Mais faut-il comparer l'embarras de ces personnes à la peine d'une âme qui manque tout d'un coup de toutes choses ? Je vous disais tantôt que la mort nous égalait tous : et il est vrai, dit saint Ambroise, que la nature nous fait tous ressembler au commencement et à la fin de notre vie : *Nescit natura discernere quando nascimur, nescit quando deficimus (lib. de Nabul., c. 1)*. Il y a pourtant une différence entre les mourants, c'est que les uns perdent plus, et les autres moins : *Nisi forte hoc solum, quod cum divite plura pereunt* : Le pauvre ne perd que l'usage des biens communs à tous les hommes, et le riche perd l'usage de tout ce qu'il a amassé dans sa maison, or, argent, peintures, vêtements précieux, officiers, valets. Une femme chrétienne et solitaire n'est privée que du domestique qui l'occupait, et une femme qui est engagée dans le grand monde perd assemblées, repas, intrigues, divertissements, tout ce détail de choses qui sert au luxe et à la volupté ; de sorte, messieurs, que vos desseins, vos charges, vos possessions ne sont, à proprement parler, que les préparatifs de plus grands sujets de terreur.

L'Écriture sainte, qui a coutume d'exprimer

mer ses oracles avec cette simplicité divine qui est le caractère de la vérité, semble exagérer la grandeur d'Alexandre pour représenter plus vivement la misère de sa mort (I *Machab.*, I). Je serais trop long si je vous rapportais tout ce qu'elle dit de la gloire de ce prince. Imaginez-vous ce fracas qui suivait un jeune conquérant, lequel traînait après lui une armée victorieuse pour aller jusqu'aux derniers confins de la terre, et se faire passage au travers des villes forcées, des provinces désolées, des royaumes subjugués. Que de choses ne fallait-il point à l'ambition d'Alexandre? *Siluit terra in conspectu ejus* : Toute la terre attendait, pour ainsi dire, en silence, les ordres de ce terrible vainqueur; mais enfin ce maître du monde tombe dans le lit de la mort : *Et posthæc cecidit in lectum et cognovit quia moreretur*. *Posthæc* ! Après cela ! Alexandre a tout perdu : *Posthæc* ! Il n'y a donc plus pour lui ni armée, ni triomphes, ni conquêtes, ni favoris, ni rois vaincus, ni nations sous son joug. *Posthæc cecidit* : Après cela il tomba. Ne diriez-vous pas que c'est un fruit pourri, une feuille sèche qui se détache de l'arbre? ne diriez-vous pas que c'est une machine qui, faute d'un petit ressort, se dissout en pièces et se brise? *Cecidit* ! Alexandre tombe au milieu de tant d'hommes tous prêts à perdre leur vie pour défendre la sienne; au milieu de tant de trônes, de tant de sujets, rien ne peut le soutenir : *Cecidit in lectum* : Il tomba sur son lit comme le plus faible et le plus lâche des hommes; si, du moins, cette chute lui était arrivée dans la mêlée, lorsque les armes à la main il était exposé aux traits ennemis : *Et cognovit quia moreretur* : Il ne vit plus que pour sentir une triste mort : sa fortune, sa gloire, ses conquêtes, il n'a plus d'yeux et de lumières pour cela, il ne connaît que sa faiblesse et sa misère. Etrange comparaison d'Alexandre conquérant avec Alexandre mourant ! Que pouvait penser ce jeune vainqueur, qui se vit arrêté de la sorte dans le cours de ses victoires ! qui ne sentit que sa chute ! Toute la terre eût-elle été sous sa loi, il ne lui reste que le lit où il expire.

Il faut vous y résoudre, chrétiens auditeurs; tout ce qui vous rend la vie aimable vous échappera. Vous n'y faites pas réflexion; vos intrigues, vos délices, vos intérêts occupent toute votre pensée. Mais déjà vous avez chez vous le lit où vous rendrez le dernier soupir; déjà vous avez à vos gages les domestiques qui vous fermeront les yeux; ils servent aujourd'hui votre orgueil et vos passions plutôt que votre personne; dans peu de temps ils vous envelopperont dans un suaire. Déjà vos enfants de qui vous recevez les caresses avec tant de joie, déjà vos infirmités, vos cheveux blancs vous avertissent de votre mort prochaine; vos actions les plus nécessaires, les plus communes vous menacent de votre dernier moment; prendriez-vous de la nourriture et du repos, si vous ne songiez à l'éloigner ce moment ter-

rible que vous sentez qui s'avance? Cependant à mesure que vous réparez vos forces, vous les perdez. Vous ne travaillez à rétablir les brèches de votre vie que pour en faire de plus grandes; et comme les mêmes plantes, les mêmes fruits, les mêmes animaux qui ont contribué jusqu'à maintenant à votre subsistance, ne retourneront plus pour votre usage, c'est un présage certain que vous ne tarderez pas vous-mêmes d'être hors d'état de vous en servir. Vous y songerez désormais si vous êtes sages, et vous ne vivrez qu'en vue de la mort.

Ce que je vais vous dire en troisième lieu est encore plus effrayant : vous perdrez avec la possession et l'usage de toutes les créatures, l'espérance de les jamais recouvrer. O mon souverain Créateur ! il ne tient pas à vous que je ne m'attache aux seuls biens qui doivent durer toujours; vous me prêtez les agréments de la terre, vous me les enlèverez bientôt, et jamais vous ne me les rendrez. Vous ne pouviez pas me persuader plus fortement que je dois toujours posséder. Que vous êtes méprisables, créatures ! je vous vois avec plaisir, et bientôt vous disparaîtrez à mes yeux comme un peu de fumée qui se dissipe et ne laisse nulle trace. Je ne veux pas vous arrêter longtemps, messieurs, sur cette réflexion; vous savez assez que vous ne devez pas attendre que la mort vous rende ce qu'elle vous enlèvera; mais je voudrais bien vous détacher par cette réflexion de toutes ces choses passagères que vous recherchez, que vous possédez avec le même empressement que vous pourriez avoir, si vous espériez qu'elles dureront éternellement. Vous vivez aujourd'hui, dit saint Jérôme, incertains si demain vous serez en vie : et vous bâtissez comme si vous ne deviez jamais sortir de ce monde : *Vivimus quasi altera die morituri, et ædificamus quasi semper in hoc sæculo victuri* (*Epist.* 12 ad Gaud.).

C'est l'espérance qui vous anime dans vos soins et dans vos fatigues; vous travaillez à votre établissement dans la vue que vous en goûterez les avantages quelques années. Dieu ne vous le défend pas; vous faites votre maison avec d'incroyables peines, parce que vous vous promettez de jouir sur vos vieux jours de l'abondance que vous y aurez fait entrer; mais il faut désespérer de rien retenir, de vous rien réserver à votre mort. Ne riez-vous pas de ces avares extravagants, qui, sur le point de mourir, ont avalé une partie de leur or, de peur de perdre en un moment et pour toujours ce qu'ils avaient amassé par le travail de toute leur vie? Vous vous moquez de ces âmes basses et insensées; profitez de ce sentiment pour prévenir, par votre détachement, cette perte éternelle de toutes choses. Il n'est pas un misérable, il n'est pas un de vos valets qui voulût échanger avec tous vos biens les années qu'il a encore à vivre. Non, il n'est personne, quelque malheureuse qu'elle soit, qui voulût mourir à votre place, sur l'assurance d'entrer pour quelque temps dans vos

droits : tant toutes sortes de personnes sont persuadées qu'il n'y a point de ressource à la misère où la mort nous jette !

Quand on est au lit de la mort, disait un saint homme, l'on voit toutes les choses de la terre comme dans un grand éloignement qui les dérobe peu à peu à nos yeux ; comme dans un horizon qui, loin de nous, n'est encore éclairé que des rayons faibles d'une aurore qui commence à poindre ; comme dans le lointain d'un tableau où les objets, s'apetissant toujours davantage, s'effacent insensiblement, jusqu'à ce qu'ils ne paraissent plus du tout. Vous voyez dans le fond d'un paysage je ne sais quelles figures que la vue ne saurait démêler : arbres, ruisseaux, rochers, hommes, tout y paraît confondu ; ce n'est qu'une couleur simple et tendre qui peu à peu trompe les yeux, jusqu'au point de ne plus rien distinguer. Il en est de même à peu près des derniers moments de notre vie, disait ce serviteur de Dieu ; à mesure que la mort s'approche, les choses de la terre perdent à notre égard leur grandeur, leur beauté, jusqu'à ce que la mort arrivant, elles sont perdues elles-mêmes pour nous ; il n'y a plus d'espérance de rien voir, tout est éloigné de nous d'un intervalle infini : les objets ne sont pas seulement devenus petits à nos yeux, ils sont devenus un véritable néant.

O mon Dieu ! que sera-ce d'un homme mourant, si son dernier soupir doit rompre les liens qui l'attachent à la terre ? Que sera-ce d'une femme mourante, si, en perdant le monde, elle l'aime encore ? Se trouver tout à coup dans un dénuement universel et éternel de toutes choses, sous les yeux perçants, sous le bras tout-puissant d'un juge implacable, et dans un silence profond où Dieu seul se fait entendre ! Qui pourrait comprendre l'étonnement des grands, des personnes mondaines, lorsque, dans un instant, ils ont passé à un état si nouveau et si terrible ? Pensez-y, n'y pensez pas, vous y viendrez ; mon tombeau sera comme l'écueil de tous ces fantômes qui m'amuse ; ils s'y briseront, et je n'aurai rien dans mes mains, rien, rien ; tout sera passé pour moi, excepté le Dieu à qui j'aurai à satisfaire, et l'éternité heureuse ou malheureuse que j'aurai à commencer. Aimez maintenant la terre, mes chers auditeurs, et tout ce que vous croyez d'y voir d'agréable ; dans peu d'années, dans peu de mois, et peut-être encore plus tôt, de tant de choses qui occupent, qui corrompent votre esprit et votre cœur, il n'y en aura pas une qui ne vous échappe, et qui ne vous échappe pour toujours. Il faut avoir bien peu de sagesse, mais il faut avoir encore moins de christianisme pour ne pas prévoir un si terrible avenir. Tout est passé pour celui qui meurt ; il passe lui-même, c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Perdre votre âme, perdre le ciel pour des biens, pour des plaisirs, pour des honneurs que vous devez perdre, tout au plus tard dans quelques années ! quelle folie ! quelle

folie ! L'on peut dire, chrétiens auditeurs, qu'il n'y a qu'un genre de mort, parce que de quelque manière que l'on meure, notre âme ne fait que quitter notre corps, et cette séparation est un même mal dans les personnes différentes qui le souffrent. Mourez d'une chute, d'une fièvre, d'une blessure, d'une apoplexie, les deux parties qui vous composent s'éloignent l'une de l'autre, et, ce composé étant détruit, vous disparaîsez. Nous sommes tous en ce monde comme de malheureux blessés qui, après un combat sanglant, sont restés dans le champ de bataille ; ils ne répandent pas tous leur vie et leur sang par les mêmes plaies : la balle n'a pas frappé sur eux, l'épée n'a pas percé les mêmes endroits, ils sont pourtant tous menacés de la même mort. C'est un tas de gens qui languissent et qui, sûrs de mourir, traînent dans une horrible confusion de tristes restes de vie. De même, de quelque manière que notre vie soit attaquée et terminée, notre mort ne sera différente de la mort de tant de gens qu'en quelques circonstances. Ce monde, dit saint Chrysostome, ne doit point être appelé le séjour de la vie, il est la région de la mort : *Mortis regio* (*Sup. Matth., X*) ; il ne renferme que des mourants qui par là se ressemblent tous.

Les cérémonies de la sépulture peuvent bien encore mettre quelque distinction entre les hommes ; mais leur vie finit toujours, pour ainsi dire, par le même coup. Aujourd'hui on ne brûle que les corps des scélérats, autrefois c'était la gloire des premières têtes de Rome d'être brûlées après leur mort ; mais aujourd'hui l'on meurt tout comme l'on mourait autrefois. De sorte que nous passerons, mes chers auditeurs, tout comme nos prédécesseurs ont passé ; c'est-à-dire qu'il ne restera rien de nous comme d'eux sur la terre, qu'un peu de poussière ; c'est-à-dire qu'une longue ou une courte vie n'empêchera point l'oubli où nous devons tomber ; c'est-à-dire que nous perdrons tous les principes de toutes sortes de vies, de la vie naturelle, de la vie civile, de la vie morale, de la vie chrétienne, et que nous serons à l'égard de ce monde comme si nous n'avions jamais été, et comme ces créatures possibles qui ne doivent jamais être. Développons en peu de paroles cette épouvantable vérité : puisque nous devons disparaître pour ne plus retourner, la chose est bien digne de nos réflexions ; il me semble que les horreurs du lit de la mort et les horreurs du tombeau peuvent nous instruire là-dessus.

Il est certain, chrétienne compagnie, que la Providence divine a marqué nos jours, qu'elle les a comptés selon les conseils de la miséricorde ou de la justice. Le Seigneur a prévu cette suite d'actions qui devait nous conduire au tombeau, après laquelle il a fixé le moment fatal qui nous arracherait de la compagnie des vivants : vous irez jusqu'à là, a-t-il dit à chacun de nous, et quand vous y serez arrivé, vous n'irez pas plus loin ; vous ferez place à un autre. Ce n'est pas là un décret que nous puissions éluder ;

le temps viendra que nous n'aurons plus de temps : *Tempus non erit amplius* (Apoc., X, 7). Tandis que ce personnage a eu quelque chose à dire ou à faire sur la scène, il a parlé, il a agi ; son rôle n'est pas plutôt achevé, qu'il disparaît, et que de roi, de juge, d'esclave, de soldat, de marchand, d'homme d'affaires, il n'est plus rien. Dites-moi, je vous prie, ce que vous devez attendre d'une personne que vous voyez dans les dernières convulsions de la mort ? qu'est-ce que vous promettrez ces mouvements languissants, cette pâleur livide et jaunâtre, ces regards farouches, ces yeux fixes, éteints, effarés, ces larmes sourdes et froides qui en sortent ; cette bouche ouverte, desséchée, noire, ces joues qui s'enfoncent, qui laissent déjà voir les traits du cadavre, ce front qui se serre, qui se retire, cette bave gluante, ces soupirs entrecoupés, ces agitations violentes, cette puanteur, ces cris, ce spectacle pitoyable d'enfants qui pleurent, de prêtres qui prient, d'assistants à qui la frayeur ôte l'action et la parole ? Encore une fois, que pouvez-vous attendre de cette personne mourante ? N'est-il pas vrai que si, dans cet état, elle était capable de prendre quelque soin de sa vie, ou du moins de souffrir les soins qu'on pourrait prendre pour la lui prolonger, toutes ces précautions ne serviraient qu'à la terminer plus tôt, parce qu'elles ne serviraient qu'à épuiser par le mouvement cette étincelle de feu qui lui reste ; comme il arrive, dit saint Augustin, à bien des gens qui ne craignent la mort que pour l'avancer : *Citius vitam finiunt, eo ipso quod finire formidant, et mortem dum declinant, accelerant* (Epist. 45, Arment. et Paulinæ). Ainsi les pilotes, les passagers durant la tempête jettent leurs provisions dans la mer ; pour vivre, ils se privent de ce qui peut les faire vivre : *Ut vivunt, projiciunt unde vivant*. Tout ce qu'on présentera au mourant pour le fortifier, l'affaiblira ; les ménagements dont on usera pour le soulager, l'accableront ; la moindre action, le moindre mouvement lui arrachera le dernier soupir. L'on est contraint de laisser partir cette pauvre âme, de peur de la détacher avant le temps. J'ai pitié de cette femme éplorée qui s'empresse autour de son mari agonisant ; dans le doute où elle est s'il respire encore, elle lui présente un miroir pour y recevoir son dernier soufle ; l'époux imprimera peut-être encore son haleine sur cette glace ; cette triste marque d'un reste de vie s'effacera aussitôt d'elle-même, après quoi il n'y a plus d'époux.

Mes chers auditeurs, tous tant que vous êtes, vous n'êtes que pèlerins en ce monde ; il vous est permis d'y voir en passant les objets qui vous environnent, mais il faut passer : *Viator es vitæ hujus*, dit saint Ambroise, *omnia in hac vita cernis et transis* (in Psal. I). La maison que vous habitez tombera, elle durera pourtant plus que vous ; vos ameublements précieux se dissoudront, mais on les verra encore après votre mort ; vos enfants mourront, mais ils vous verront

mourir : *Cernis et transis*. Vous êtes pleins de santé, votre beauté n'eut jamais tant d'éclat, cet embonpoint que vous nourrissez par la mollesse et peut-être par le crime, vous met à l'abri des alarmes de la mort ; Voyez donc encore quelque temps votre or, vos terres, vos meubles, votre bon air. Eh ! déjà vous avez vu tout ce que vous avez à voir, s'écrie saint Augustin, et il est temps de partir : *Transi, age iter, da venturo locum* (Serm. 29, de Verb. Dom.) ; votre successeur est arrivé, passez. Quoi ! vous vous amusez encore ? vous songez encore à agrandir votre maison, à prendre de nouveaux plaisirs ? *Transi* : il faut passer, il ne vous est plus permis de vous arrêter. Vous laisserez votre portrait à ceux qui viendront après vous, vous le placerez dans le jour le plus favorable de votre salle, on vous y verra avec toute la fraîcheur, avec toutes les grâces de la jeunesse : pour vous, vous ne serez plus.

Pourquoi croyez-vous, messieurs, que l'amour de la vie étant si naturel à tout le monde, il y a toutefois si peu de personnes qui pensent à la mort, et que quelquefois il s'en trouve qui y pensent tant ? Ces deux mouvements opposés sont une preuve convaincante de ce néant où nous tomberons par rapport à cette terre, quand on nous aura tirés du lit de la mort. Ce passage éternel est si effrayant qu'on l'oublie volontiers si l'on peut, ou qu'on ne peut s'empêcher d'en conserver une vive idée si l'on s'en souvient. Convenons avec saint Eucher qu'il est tout à fait étonnant que les hommes découvrent partout la mort, et qu'ils l'oublient : *Quid istud quæso, quid istud est ? Nihil ita quotidie homines ut mortem vident, nihil ita obliviscuntur ut mortem* (Paræn. ad Val.) ? La mort feinte d'un personnage de théâtre nous touche, et notre imagination s'accoutume à la mort véritable de tant de gens. Il y a des mourants autour de nous, il y a des morts sous nos pieds, et à peine y faisons-nous réflexion. Nous avons pourtant grand intérêt à prévoir les terreurs de la mort : ce ne sont pas les faiblesses du mourant, et les horreurs du mort, à quoi nous devons notre attention et notre crainte, c'est à la liaison qu'ont ces objets affreux avec l'éternité et les jugements de Dieu ; nonobstant tous ces sujets de frayeurs, on n'est point sensible à l'image et à la vue de la mort. C'est pour goûter la vie qu'on oublie la fin de la vie ; nous avons un pressentiment si fort de ce passage nécessaire, qui doit nous enlever à la terre pour toute l'éternité, qu'il nous semblerait de le hâter si nous y pensions.

Pour ceux qui craignent d'oublier la mort, et qui ont même recours à l'artifice et au spectacle pour s'en faire une idée plus vive, il est tout visible qu'ils songent à apprivoiser, pour ainsi dire, leur pensée avec elle. Un historien célèbre (Strada, 1, D. 23, L.) raconte que l'empereur Charles-Quint voulut, avant sa mort, souffrir toute la terreur de ses funérailles ; il fit faire un service so-

lennel pour lui, comme si, en effet, on eût dû l'enterrer; il voulut qu'on y gardât une partie des cérémonies qu'un empereur pouvait exiger; sa maison était en deuil, et observait toutes ces lugubres coutumes d'un enterrement véritable. A la fin du service, le prince s'étend comme un cadavre dans un cercueil, et l'on termina cette pompe funèbre et tout le convoi avec les soins que la religion et le respect demandaient. Ce n'est point à moi à louer ni à blâmer l'action de ce prince; ce n'est point à moi à examiner, s'il y a eu de la faiblesse ou de la force dans ce spectacle. La grâce de Jésus-Christ put faire ses impressions dans l'âme de Charles-Quint, en même temps que ces images touchantes s'y imprimaient. Mais ne m'est-il pas permis de dire qu'ordinairement on cherche dans ces tristes représentations de quoi adoucir l'idée de la mort; qu'on y penserait peut-être moins si l'on appréhendait moins d'y penser. Sortir du monde, sûr de n'y jamais retourner : ô que la sagesse humaine est faible pour soutenir ce sentiment !

J'ai sans doute donné trop d'étendue à ce que je m'étais proposé de vous expliquer touchant les horreurs du lit de la mort; il m'a semblé que tous les lieux que nous habitons sont pour nous un lit de mort, et qu'étant aussi incertains que nous le sommes de notre vie, nous devons craindre dans tous les temps ce que nous craignons après les symptômes divers d'une longue maladie qu'on ne peut guérir. Disons encore quelque chose des horreurs du tombeau, pour nous pénétrer des circonstances de ce passage effroyable qui ne doit rien laisser de nous sur la terre qu'un peu de poudre. Hélas ! messieurs, qu'est-ce que ce corps qui soutient toute notre vanité, et en quelque manière toutes nos espérances terrestres; qu'est-ce, dis-je, que ce corps doit devenir dans le sépulcre ? Que devons-nous penser de notre faible mortalité en considérant un cadavre ? A peine cette personne si brillante, si chérie, si accomplie, a-t-elle expiré, qu'on n'ose plus l'approcher, non pas même la regarder; on ne songe qu'à s'en défaire; on la couvre comme un objet insupportable, on donne promptement tous les ordres nécessaires pour délivrer les vivants de la puanteur qu'elle répand et de la frayeur qu'elle inspire. Ce corps affreux ne tardera pas d'être en terre; oserai-je vous représenter la corruption qui commence déjà à le consumer ? Pourquoi craindrais-je de vous dépeindre à vous-mêmes ? Mon ministère me permet-il de ménager votre orgueil et votre mollesse ? Ah ! vos intrigues, vos parures, votre enjouement, toutes vos manières vaines et lascives ne vous garantiront pas de la pourriture et des vers. Vous me blâmez, j'en suis sûr, de la peinture que je m'en vais faire : je veux même convenir que je mérite vos reproches ; mais ma terreur aussi bien que mon devoir me défend d'épargner votre païenne délicatesse.

Sur ce cadavre paraissent aussitôt toutes ces couleurs sales et horribles, que les ul-

cères les plus puants, que la gangrène la plus dévorante peut présenter à nos yeux ; après quoi il s'ouvre de toutes parts pour donner passage à un pus lent et noirâtre qui couvre toutes les chairs ; ces chairs pourries tombent elles-mêmes, et découvrent en tombant des ossements chargés d'ordures. Le visage est déjà à demi rongé ; les cheveux ne cachent plus le crâne ; les bras et les jambes ne sont plus qu'un tissu de quelques os, qui ne sont liés au reste du corps que par des muscles sans consistance ; la poitrine et les entrailles sont un assemblage épouvantable de tout ce que vous pouvez imaginer de plus infect. Et sur ce tas de chairs, de pus, de membres dissous, se roulent les vers, les serpents, et une partie de ces animaux qui s'engendrent dans la corruption et qui s'en nourrissent. Il serait difficile d'apercevoir encore en ce cadavre un reste de figure humaine : c'est un bourbier qui, par le défaut de matière, s'épaissit peu à peu, se dessèche, et ne laisse que des ossements déboîtés sur une poudre vilaine et légère : vers, serpents, vermine, peaux, nerfs, muscles, chairs, tout a été dévoré par la mort. Beauté, santé, gloire, délices où nous conduisez-vous ? Que l'époux cherche dans ce sépulcre vide les restes de cette épouse qui était sa divinité ; que la femme y découvre les vestiges de ce mari qu'elle aimait plus que son Dieu. Ami débauché, allez voir ce qu'est devenu le complice de vos brutales intempérances. Fille impudique, tâchez de reconnaître le jeune impie à qui vous avez sacrifié et votre honneur et votre âme.

Y a-t-il quelque apparence, chrétienne compagne, que le mort qui a disparu paraisse encore ? Pendant que le tombeau en faisait sa proie, on dépouillait la chambre obscure où il a expiré de tout ce qui avait été à son usage ; on détruisait le noir appareil de ses funérailles ; les larmes avaient cessé longtemps avant qu'il en fût réduit à ce néant ; toutes les condoléances étaient terminées ; toutes les visites étaient rendues ; toutes les aumônes, toutes les prières étaient faites ; on parlait déjà d'un autre mari, d'une autre femme, d'un autre ami. Les voisins, les indifférents n'ont pas tant attendu pour l'oublier : dans le temps qu'on portait le cadavre en terre, ils se sont entretenus des emportements, des injustices, des débauches du mari et des intrigues de la femme ; peut-être les ont-ils regrettés, s'ils étaient honnêtes gens et gens de bien ; le mort n'a pas été éloigné de leurs yeux qu'il l'a été de leur souvenir. Je diffère trop de vous exprimer l'oubli dans lequel cette personne qui a passé à l'autre vie est tombée. Aussitôt que le suaire a été appliqué sur son corps, que sa toilette a été pliée, sa ruelle abandonnée ; encore m'en fié-je trop à la reconnaissance et à l'amitié humaine ; à peine ses yeux et sa bouche furent-ils fermés, que parents, enfants, domestiques, amis, chacun s'écria avec un prophète : *Morientes non vivant* (Isa., XXVI, 14) ; que le mort ne retourne plus parmi nous : surprenant souhait, mes

chers auditeurs, que les morts ne vivent plus ! Quoi ! les bienfaits de cette personne, ses charmes, ses caresses, ses qualités, ses services ne sont pas capables d'étouffer la crainte de la revoir ? C'est que cette personne est tellement anéantie pour ce monde, qu'on ne peut rien imaginer de si effrayant qu'elle-même, si elle reprenait la vie et le mouvement : *Morientes non vivant* ; son ombre seule remplirait d'effroi toute une ville, toute une province : *Morientes non vivant*. Le prince, le gentilhomme, le magistrat, la dame, la demoiselle a passé ; c'en est fait.

O mon Dieu ! Ouvrier tout-puissant à qui je dois mon corps et mon âme, permettez-moi de vous faire la plainte qu'un de vos serviteurs vous a faite : *Ecce breves anni transeunt* (*Job*, XVI) ; mes années passent, finissent pour toujours ; et encore avez-vous voulu que mes années fussent courtes. La nuit tombe pour moi après un jour de quelque moment ; je suis contraint de perdre la vie quand je commence à la goûter. Du moins, mon Dieu, détrompez moi sur mes attaches et sur mes espérances. Oui, chrétiens, la mort vient à nous, dit l'Écriture, comme un courrier qui court sans relâche, comme un pèlerin qui frappe à notre porte lorsque nous nous y attendons le moins, comme une aigle qui fond tout à coup sur sa proie, comme une flèche qui nous perce avant que de l'avoir vue, comme une foudre qui éclate dans la nue et sur notre tête presque au même instant. Ces grands du monde, éloignés du reste des hommes par tant de basse-cours, tant de gardes, tant d'antichambres ; ces hommes enflés d'orgueil, qui n'ont d'autre religion que leur fortune ; ces femmes voluptueuses qui n'aiment qu'une chair souillée par l'impureté ; tous ces gens-là sécheront comme du foin : *Tamquam fenum velociter arescent* (*Psal.* XXXVI) ; dans un demi-jour, dans une heure, ils disparaîtront comme de la fumée : *Mox deficientes quasi fumus deficient*. La fumée est déjà battue de l'air ; dans un moment, *Mox*, on ne la verra plus. Je l'ai vu cet injuste usurier qui ne songeait qu'à s'établir sur la terre, *Vidi* : s'il ne s'agit que de voir, on a bientôt vu : *Transivi*, j'ai passé en le voyant ; si l'on ne fait que passer, l'on a bientôt passé : *Transivi et ecce non erat*, après quelques moments je ne l'ai plus retrouvé. Son corps a été dans cette même terre, où il avait mis son cœur : *Et ecce non erat*. Ce torrent furieux qui, le matin, avait ravagé tant de voisins, ne coulait plus sur le soir, et n'avait laissé que de la boue. Quelques heures suffiront, mon cher auditeur, pour vous faire passer de la santé à la maladie, de la maladie à la mort, et de la mort au tombeau ; ces trois états ne sont éloignés l'un de l'autre que d'un court espace de temps. O vie ! ô mort ! ô moment ! ô éternité ! Peut-être qu'avant la fin de ce jour une partie de moi-même sera la proie des vers, et l'autre la proie de la fureur d'un Dieu ; tout sera passé pour moi, je serai passé moi-même. O vie ! ô mort ! ô moment ! ô éternité !

Que ne puis-je, chrétiens auditeurs, vous pénétrer de ces pensées, dussé-je troubler vos plaisirs et vos desseins : *In domo pulveris pulvere vos conspergite*, dit un prophète (*Mich.*, I, 10) ; couvrez-vous de poudre dans la maison de la poudre. Vous vivez en ce monde, comme s'il était le séjour d'une éternelle vie ; il est l'habitation de la mort ; vous y bâtissez, vous y achetez ; le mal n'est pas en cela, le voici : vous ne pensez point que vous y mourrez. En serez-vous moins mortels en oubliant votre mortalité ? *In domo pulveris pulvere vos conspergite* ; je n'exige pas de vous que vous ayez toujours la tête couverte de cendres ; mais vous ne devriez jamais paraître qu'à voir vos habits et votre maintien on ne jugât de vous que vous attendez la mort à tous les moments. C'est ainsi qu'en usait cette sainte veuve (écoutez ces mots, mesdames), c'est ainsi qu'en usait cette sainte veuve Marcelle, dont saint Jérôme a fait un si bel éloge : *Sic induta est vestibus*, dit-il, *ut meminisset sepulchri* (*Epist.* 16, *ad Princip.*) Elle ne prenait point de vêtements qui ne la fissent souvenir du sépulcre. Quel spectacle serait celui-là, me direz-vous, si l'on ne voyait partout que des images de mort, de ces têtes et de ces ossements qu'on a coutume de peindre sur les draps mortuaires et dans les décorations funèbres ? Comment se divertir ? comment jouer ? comment cajoler ? Comment vivre ? Le spectacle serait épouvantable, je l'avoue ; partout des gens habillés de deuil qui pleureraient des morts ou des mourants ; il n'y aurait ni conversation, ni affaire, ni entreprise, ni intrigue, ni plaisir, ni amitié qui ne nous mit devant les yeux ce moment terrible qui doit rompre toutes nos liaisons et renverser tous nos projets ; on ne pourrait s'entretenir, se voir les uns les autres sans se dire adieu. Ne vous revêtez point de noir, ne vous couvrez point de toutes ces peintures effrayantes de la mort, j'y consens ; mais enfin pour éloigner de vous ces tristes représentations, vous n'en vivrez ni plus ni moins : vous n'en êtes pas pour cela moins sûrs de mourir.

In domo pulveris pulvere vos conspergite. Ne songez point à vous cacher votre fragilité ; habillez-vous d'une manière convenable à votre état ; ayez des moments pour relâcher votre esprit ; occupez-vous de vos droits, de vos fonds et de vos charges ; mais vivez avec un détachement véritablement chrétien, qui retienne sous vos yeux l'image de cette mort qui enlèvera tout, qui terminera tout, qui vous exposera en moins de rien à la sentence irrévocable d'un juge inflexible. Quoi donc ! un criminel tel que vous êtes, mon cher auditeur, un criminel condamné à mort devrait-il avoir besoin d'être averti de songer à lui ? n'est-ce point lui insulter, que de lui donner cet avis ? Vous me contraignez de vous traiter de la sorte. Vous faites de folles, de criminelles dépenses ; vous vous embarrassez en des intrigues d'amour ; vous chicanez sans cesse pour amasser, pour ne pas payer, pour ne pas restituer ; vous méprisez, vous profanez les sacrements ; vous

ne pensez point à l'éternité : l'on dirait que vous bornez toutes vos vues par cette courte vie. Je suis obligé de vous dire que vous mourrez et que vous n'y songez pas. Un homme sage aurait sujet de s'offenser de ce reproche ; mais est-il homme sage qui, sûr de mourir, oublie la mort ?

Ce qui me surprend dans votre conduite, c'est que vous n'oubliez la mort que quand il est question de vous y préparer pour sauver votre âme. Dans un contrat, dans un testament, dans une charge, la première de vos pensées vous présente votre mortalité, vos substitutions, vos survivances, toutes les précautions que vous prenez pour vous assurer un fonds, que sont-elles autre chose que des convictions de la nécessité de la mort et de l'incertitude de la vie ? Le crime même et la débauche vous font pressentir votre chute : combien de fois vous plaignez-vous qu'on ne peut point assez se divertir, parce qu'on ne vit point assez, que la vie passe comme un songe. Faut-il vivre saintement pour mourir saintement ; toutes ces idées s'effacent, et vous voulez passer vos jours comme s'ils ne devaient jamais finir. Hélas ! comment osez-vous voir la mort de près, si vous craignez tant de la voir de loin ? Et déjà peut-être lève-t-elle le bras pour vous donner le coup décisif qui terminera vos espérances avec vos années ; ces années que vous espérez, vinssent-elles, elles vous auront bientôt échappé ; mais viendront-elles ? Qui voudrait répondre de votre vie ? et si vous avez peu de temps à vivre, qui voudrait répondre de votre mort ? Préservez, mon Dieu, préservez mes auditeurs des malheurs où les conduit l'oubli de la mort.

Permettez, messieurs, que je finisse ce discours comme saint Paul finit autrefois un des siens (*Actor.*, XX) : il prêchait à Troade ; un jeune homme nommé Eutychus, pour entendre et voir en même temps l'Apôtre, monta et s'assit sur une fenêtre ; il s'y endormit, et accablé de sommeil, tomba du troisième étage en bas, et fut emporté mort. Saint Paul interrompit aussitôt sa prédication pour l'aller ressusciter ; étant descendu, il se pencha sur le mort et lui rendit la vie. Après quoi, dit saint Jean Chrysostome : *Substitut mortuum ut concionem absolveret* ; il substitua à sa place ce mort ressuscité pour achever son sermon. Je vous laisse, messieurs, ce mourant, ce mort, ce squelette que j'ai tâché de vous dépeindre ; écoutez-le, il vous prêchera plus fortement que moi. Voyez-le du moins, regardez cette tête penchée, collée sur la poitrine, ces yeux et ces joues enfoncés, ce corps pâle et immobile, ces membres qui se moisissent, qui se crèvent, qui se fondent en boue, qui sont percés, traversés par une infinité d'insectes, ces ossements décharnés qui se carient, que la terre ronge. Que cette image soit votre prédicateur non-seulement dans l'église, mais encore dans vos cabinets, dans vos jardins, dans vos promenoirs, dans vos salles, dans vos festins, dans vos assemblées. Vous apprendrez ce que vous êtes

et ce que vous serez. Je m'assure que vous songerez à vous, que vous romprez ces liens detestables du monde ; que vous vous disposerez à faire cette heureuse mort des justes qui est la fin de tous les maux de cette vie, et le commencement de tous les biens de l'autre, c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON L.

Sur l'amour de Dieu envers les hommes.

Dilige Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex tota mente tua.

Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit (S. Luc, ch. X).

Il y a longtemps, messieurs, que je devrais vous avoir entretenus de l'amour de Dieu ; c'est un sujet qui s'est présenté à nous bien des fois ; et nous ne le pouvons presque pas oublier ; tous les mystères, toutes les vérités de notre sainte religion nous y conduisent. Nous n'aurions besoin, pour y penser, que de nous souvenir que nous pensons et que nous vivons. Mais je vous avoue que j'ai appréhendé de le traiter ; tout fidèle s'attend à entendre de grandes choses, si l'on en parle. Il est extrêmement difficile d'en dire ce qu'il faut ; le plus souvent ce qu'on en dit ne touche pas beaucoup ; c'est ce qui effrayait ma faiblesse et semblait excuser mon silence. J'avais sujet de croire que je n'en pourrais parler que froidement ; ou que, si je donnais quelque force à mon discours, il ne servirait peut-être qu'à faire voir notre insensibilité et qu'à augmenter notre ingratitude.

Mais, ô mon Dieu ! lorsqu'il s'agit de vous aimer, de vous faire aimer, d'apprendre combien vous nous aimez vous-même, pouvons-nous avoir quelques égards qui nous arrêtent ? Pouvons-nous considérer quelque autre chose que votre amour ? Si nous vous aimions, nous ne cesserions jamais de parler de votre amour ; nous ne souffririons qu'avec peine qu'on nous parlât d'autre chose ; toutes nos demandes, toutes nos réponses ne tendraient qu'à cet amour. Partout, en tout temps, mon Dieu, vos attrait infinis se présenteraient à nous, et tout autre objet nous paraîtrait insupportable. Ah ! il paraît bien que cet amour n'est pas encore dans notre cœur : quand est-ce qu'il s'y allumera, qu'il le brûlera, qu'il le consumera ? Bénissez, Seigneur, bénissez le dessein que nous formons d'en concevoir du moins quelques étincelles ; je vous demande cette grâce par l'intercession de Marie, cette heureuse Vierge qui ne cessa jamais de vous aimer. *Ave, Maria.*

Quand on a à parler de l'amour de Dieu, l'on peut, par cette expression, signifier également et l'amour que Dieu a pour les hommes, et l'amour que les hommes ont pour Dieu ; c'est mon dessein de vous entretenir de l'un et de l'autre ; parce que c'est, ce me semble, le moyen de traiter cette matière avec plus de facilité et plus de fruit ; le rapport de ces deux amours nous sera d'une grande utilité, pour nous mieux pénétrer

des vérités qu'ils renferment. Dans cette vue, messieurs, je n'ai fait aucun choix sur la pensée qui me devait occuper. J'ai trouvé d'abord qu'il était bien étonnant qu'un Dieu aimât les hommes; qu'il était aussi bien étonnant que les hommes n'aimassent pas Dieu; la surprise où m'a jeté cette réflexion m'a engagé à ce discours; et elle sera la règle que je suivrai.

Mais cette matière a une trop grande étendue; il ne me serait pas possible de vous représenter tout à la fois et notre froideur et la charité d'un Dieu; un seul sermon ne saurait suffire pour faire la comparaison tout entière. Je m'attacherai au premier sujet qui a causé mon étonnement; je vous entretiendrai de l'amour que Dieu a pour nous; vous pourrez aisément conclure à la fin de cet entretien, si nous devons aimer Dieu, si nous l'aimons, s'il est temps de commencer à l'aimer; car enfin le moins que nous puissions faire, c'est d'aimer un Dieu qui nous aime. Combien il est surprenant que nous ne l'aimions pas, c'est ce que je tâcherai de vous expliquer dans un autre sermon. Je dois encore vous prévenir sur un point, c'est que je supposerai aujourd'hui ce qu'on a coutume de dire sur la nature, sur les propriétés, sur la noblesse, sur l'obligation de la charité considérée en elle-même, l'examen de toutes ces choses est inutile à mon dessein; il est bien plus difficile d'expliquer comment un Dieu aime un homme. Si nous n'en étions pas persuadés, nous ne pourrions pas même le penser, bien loin de le comprendre. Il y a bien de quoi s'entretenir sur cet amour. Oui, il est étonnant, il paraît incroyable qu'un Dieu aime un homme.

Je réduis à deux mots ce que j'ai pensé pour vous donner quelque idée de cette bonté de Dieu, aux difficultés et à la tendresse de son amour. Je vous ferai voir dans mon premier point combien Dieu devait être éloigné de l'amour qu'il a pour nous, et dans le second, jusqu'où il a porté ce même amour, quelque éloigné qu'il en dût être. Les obstacles et l'étendue de cette charité seront le sujet des deux parties de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous remontons au commencement des siècles, messieurs, nous trouvons un néant éternel de toutes choses, dont Dieu a tiré cette multitude de créatures qui sont dans le ciel et sur la terre. Cette réflexion doit nous inspirer de grands sentiments sur la grandeur de Dieu, qui, durant une éternité entière, a suffi seul à lui-même pour faire sa gloire et sa félicité, et il est aisé de conclure de là que Dieu ne peut ni rien perdre, ni rien recevoir; qu'il est indépendant de toute autre chose qui n'est pas Lui-même. Mais cette grandeur de Dieu n'est point une grandeur aveugle, qui ne connaisse ni ses propres richesses, ni le néant de tout le reste. Dieu se connaît, Dieu s'estime, Dieu s'aime autant qu'il le mérite; il ne peut ni ignorer, ni se cacher ses perfections; il ne peut ni en diminuer l'excellence par des défauts étran-

gers, ni l'augmenter par des perfections étrangères. De sorte que, remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence, s'il estime, s'il aime quelque créature, ce ne peut être ni la passion, ni la ressemblance, ni l'intérêt, ni la justice, ni la nécessité, qui lui donnent cette estime et cet amour. Développons en peu de paroles tous ces points: il faut commencer par là.

Ce ne peut pas être premièrement la passion: je rougis de parler de la sorte, mais j'espère, mon Dieu, que vous ne vous offenserez pas de nos paroles, puisque nous ne nous les permettons que pour connaître l'excès de l'amour que vous nous portez. Dieu ne peut nous aimer par un mouvement de passion, parce que Dieu est la sagesse et la sainteté même, et que d'ailleurs nous n'avons point d'attraits qui puissent ou le surprendre ou le tromper. Les grands du monde, quelque grands qu'ils soient, ils sont hommes; c'est-à-dire ils sont ignorants, légers, faibles, et il ne faut pas s'étonner qu'ils se laissent imposer, qu'ils s'abaissent pour contenter une inclination aveugle, et qu'est-ce que sont devant Dieu toutes les grandeurs humaines? Donc, si Dieu aime les hommes, il les aime sans ce trouble qui accompagne l'amour humain: il les aime sans être exposé à toutes les illusions, à toutes les erreurs qui nous engagent, qui nous flattent, qui nous plaisent, qui nous entraînent; il les aime, parce que infiniment grand, infiniment sage, infiniment saint, il les veut aimer; il les aime, parce qu'il est bon, son amour ne peut avoir d'autre motif que son amour même.

Dieu ne peut pas nous aimer, en second lieu, comme nous aimons les choses qui nous ressemblent; il ne peut avoir ni d'égal, ni de semblable. Un roi peut faire un favori, il peut partager avec ce favori sa couronne et sa puissance, Dieu ne peut pas faire un autre Dieu; il ne peut partager avec personne ni sa divinité, ni sa grandeur: ce qu'il daigne nous communiquer de biens a une liaison nécessaire avec notre bassesse et notre néant. Il est naturel, messieurs, d'aimer ceux qui ont des qualités conformes aux nôtres; ceux qui s'accroissent mieux à notre humeur et à nos manières; ceux qu'un même sang, que la même fortune, que les mêmes inclinations lient avec nous; mais avons-nous rien de tout cela qui nous puisse attirer l'amitié de Dieu? Il nous donne lui-même ce qui peut l'engager à nous aimer; et après nous avoir enrichis de ses dons, comparés à lui, nous ne sommes rien du tout, notre dépendance et notre misère nous éloignent de lui d'un intervalle infini.

En troisième lieu, l'intérêt n'est pas non plus le motif de l'amour que Dieu a pour nous. Ce serait ignorer absolument ce que c'est que divinité, si quelqu'un venait à s'imaginer que Dieu peut gagner quelque chose en nous aimant; ce qu'il nous a donné d'aimable, il le possède lui-même, et il n'est qu'une ombre légère, qu'un petit écoulement des attraits infinis dont il ne peut se

dépouiller. Qu'il y ait des hommes ou qu'il n'y en ait point, Dieu n'est ni plus ni moins riche ; tout le monde, tous les mondes possibles sont quelque chose de moins devant Dieu, que ne serait un grain de sable, un brin d'herbe à l'égard d'un homme qui serait le maître de toute la terre. Dieu ne peut avoir d'intérêt en nous aimant que celui de son amour : *In charitate perpetua dilexi te* (Jer., XXXI). Il n'attend rien de nous, et il n'en peut rien attendre ; il est la source, le centre de tout bien, il est le bien même ; ses lumières, ses richesses, ses perfections infinies ne lui permettent de nous aimer, que parce qu'il nous aime : *In charitate dilexi te*.

Oserons-nous dire en quatrième lieu qu'il nous aime par justice ? Mais un être si éloigné de nous par ses perfections peut-il nous devoir quelque chose ? et quand même il serait possible qu'il devint notre débiteur, nous devrait-il ce qu'il peut nous donner de plus précieux, nous devrait-il son amour ? Car qui s'acquitte de son devoir en aimant, peut-il se réserver quelque autre bien et le refuser à la personne qu'il aime ? Et sur quoi serait fondée une dette si engageante ? Pouvons-nous donner à Dieu quelque chose qui ne soit pas à lui et qui l'oblige à la gratitude ? Y a-t-il quelque égalité entre lui et nous ? Tout ce que nous pouvons alléguer sur ce point ne sert, messieurs, qu'à nous convaincre davantage de notre néant ; mais ce n'est pas parler en vain que de pénétrer notre bassesse et la grandeur du Dieu qui nous aime. Disons, chrétiens, que si Dieu nous faisait justice, il ne daignerait pas même penser à nous, bien loin de nous aimer ; sommes-nous dignes d'occuper un moment sa réflexion ? Nous sommes aussi nécessairement méprisables à ses yeux, qu'il est nécessairement indépendant de nous et de toute autre chose.

Enfin il ne reste plus à dire, sinon que Dieu nous aime par nécessité, j'ai horreur de cette pensée ; ce serait avoir perdu toute l'idée et de ce que c'est que Dieu, et de ce que c'est que l'amour. Il est véritable que Dieu ne peut rien produire au dehors de lui que pour lui-même ; qu'il est indispensablement la fin des choses dont il est nécessairement le principe ; mais Dieu qui avait laissé durant une éternité le monde dans le néant, qui le contraignait à l'en tirer, si ce n'est son amour pour les hommes ? Et y a-t-il rien de plus libre en Dieu que cet amour ? Aime-t-on quand on aime par contrainte ? Aime-t-on par contrainte, lorsqu'on peut ne pas donner l'être à ce qu'on aime ? Il n'y a qu'une beauté et qu'une bonté infinies qui puissent enchaîner le cœur et lui ôter la liberté d'être indifférent ; comme il arrive à l'égard des bienheureux dans le ciel. Comment nous y prendrions-nous, mes chers auditeurs, pour forcer Dieu à nous aimer ? Sans doute il ne peut se défendre contre les charmes de notre mérite ; peut-être notre vanité indignée lui donnerait-elle de la crainte, et qu'il nous ménagera pour ne pas s'attirer nos plaintes ? Mais quelles armes mettrons-nous

en œuvre pour venger le tort qu'il nous fera en nous refusant son amour ? O ciel ! est-il nécessaire que nous mettions notre indignité à tant de jours pour juger de l'honneur que Dieu nous fait en nous aimant ? Je diffère trop, messieurs, de vous dire la vérité comme elle est : rien ne pouvait engager Dieu à nous aimer ; et tout devait l'engager à nous mépriser et même à nous haïr.

Si je vous montre que Dieu avait sujet de nous mépriser, ne m'avouerez-vous pas qu'il n'en avait point de nous aimer ? Car on ne peut aimer ce que l'on méprise : l'on peut se tromper dans le choix qu'on fait de ce qu'on veut aimer ; l'on peut ignorer, l'on peut se cacher ses imperfections ; mais ce que l'on juge indigne d'amour, on ne peut l'aimer : or, nous sommes très-méprisables à l'égard de Dieu ; je vous ai montré que de sa part il n'avait nul sujet de nous estimer et de nous honorer de sa bonté, il faut encore vous faire voir que de notre part nous sommes des sujets très-indignes de son estime et de son amour : hélas ! par quoi la mériterions-nous, son estime ?

Que sommes-nous dans nous-mêmes ? Que sommes-nous aux yeux des hommes ? Que sommes-nous devant Dieu ? Faut-il que je découvre ici tous les sujets que nous avons de nous confondre ? Que sommes-nous dans nous-mêmes ? Nous avons un corps et une âme ; ce corps qu'est-il ? de quoi est-il composé ? en quoi doit-il se dissoudre ? à combien d'infirmités n'est-il pas sujet ? que de soins, que d'indignes soins, ne faut-il pas prendre pour le conserver ? qu'était-il dans le sein de nos mères ! que sera-t-il dans le tombeau ? Notre âme est spirituelle, immortelle ; mais elle a été tirée du néant comme tout le reste ; mais son ignorance, mais sa légèreté est extrême ; mais elle est la source de nos plus grands maux. Et ce corps et cette âme joints ensemble augmentent encore notre misère ; ils ne peuvent s'accorder que pour le crime ; le corps entraîne l'âme ; et l'âme ne peut suivre le corps qu'en s'abaissant. Leur union est la cause de toutes nos erreurs, de tous nos égarements, de nos plus honteuses faiblesses : et ce qui est encore plus déplorable, elle est la cause de toutes nos fautes et de tous nos crimes. Ce n'est donc plus notre pesanteur, notre grossièreté, notre laideur ; ce n'est donc plus la mort et le tombeau qui nous rendent très-méprisables : c'est la haine du bien, c'est l'horreur de la vertu, c'est l'offense de Dieu. Oh ! le triste, l'affreux objet que l'homme pour un Dieu, si ce grand Dieu n'a pitié de l'homme !

Que sommes-nous devant les hommes ? les hommes mêmes sont si convaincus des imperfections de leurs semblables, que jamais personne ne leur parut sans défaut ; ils ne se peuvent souffrir les uns les autres. Voyez, je vous prie, combien de médisances, combien de querelles, combien d'inimitiés ; les amis les plus tendres, les plus fidèles ne tardent guère à rompre : l'on se désabuse enfin, l'on se désabuse bientôt des faux attrait

qui nous charmaient ; l'estime la mieux établie se perd lorsqu'on y pense le moins. Connaissiez-vous une personne que vous puissiez dire qui soit parfaite, quoiqu'après tout vous ayez fort peu de lumières pour connaître ses défauts, quoique vous ne soyez nullement capable de pénétrer toutes ses imperfections ? On ne loue jamais qu'on n'ait de quoi blâmer celui qu'on loue ; qu'on ne puisse dire : *Il a cette bonne qualité, mais aussi il a ce défaut.* Nous ne saurions nous estimer mutuellement les uns les autres, sans nous mépriser encore davantage. Par quelles perfections, je vous le demande, messieurs, pourrions-nous nous attirer les regards et la volonté bienfaisante d'un Dieu ?

Disons-nous encore ce que nous sommes en effet à ses yeux ? Vous savez ce que sont les choses et surtout les petites choses, quand on les regarde de loin ; elles ne paraissent pas seulement. Dieu nous voit de la splendeur de sa gloire, du trône de sa majesté ; il vous sera aisé de penser ce que nous pouvons paraître devant lui ; il faut que ses yeux percent un espace infini pour nous apercevoir ; nous sommes si petits, nous sommes si éloignés de lui, que s'il n'était pas Dieu, s'il n'avait pas une connaissance infinie, il ne pourrait pas apercevoir notre petitesse et notre néant. D'ailleurs, nous sommes sortis de ses mains ; je vous laisse à conjecturer s'il peut ignorer combien nous sommes méprisables ; combien en effet il doit nous mépriser, lui qui ne peut estimer que ce qu'il y a de lui-même dans nous. Tant d'autres créatures qui nous effacent par leur grandeur ; tant d'autres créatures possibles toutes plus parfaites que nous, nous feraient disparaître devant sa majesté, si ses lumières qui éclairent tout ne tombaient sur nous comme sur tout le reste ; car enfin il faudrait tout à fait confondre le Créateur avec sa créature, pour croire que la créature puisse être quelque chose de considérable à l'égard du Créateur.

Dites ici ce qui vous vient dans l'esprit, messieurs : si vous n'étiez convaincus que Dieu vous aime, ne seriez-vous pas convaincus que Dieu ne peut pas vous aimer ? Et toutefois je n'ai encore rien dit du plus grand obstacle de son amour. Dieu nous estime et il devrait nous mépriser ; Dieu nous aime, et il devrait nous haïr. Premièrement son amour ne devait-il pas être rebuté, lorsqu'il prévoyait notre désobéissance ? Si Dieu eût suivi les mouvements ordinaires de l'amour, eût-il tiré du néant un homme dont il attendait la révolte ? Quel maître voudrait prendre un serviteur, par qui il serait assuré d'être un jour offensé, maltraité, outragé, surtout si ce maître n'avait que faire de ce serviteur, s'il pouvait se passer de ses services ? Vous voyez bien ce que je veux dire. Il n'est point nécessaire que vous consultiez ici votre foi ; je m'en fie au sentiment que vous inspirera votre amour-propre ; je m'en tiendrai au jugement de vos passions.

En second lieu, combien avons-nous offensé Dieu en la personne de nos premiers

parents ; Adam et Eve venaient d'être comblés de ses grâces ; ils étaient environnés de cette infinité de créatures destinées à les servir ; ils étaient enrichis des qualités de la nature, des beautés de la grâce, et des dons qui l'accompagnent ou qui la suivent. Pleins de lumières, comblés de mille bienfaits, sortant des mains de Dieu, vivant dans un lieu de délices, dans un paradis, ils se révoltent contre leur bienfaiteur, contre leur créateur ; et à qui obéissent-ils en se révoltant contre Dieu ? ils obéissent au démon déguisé sous la figure d'un serpent ; un démon, un serpent est donc préféré à Dieu. Et de quoi s'agissait-il pour demeurer fidèles à Dieu ? Il s'agissait de s'abstenir d'un fruit, dont le Seigneur leur avait défendu l'usage ; tout le reste était à leur disposition à ce fruit près. Et il ne faut pas vous imaginer que ce fruit surpassât toutes les autres choses en beauté, en douceur, en utilité ; non, la vanité seule, la seule curiosité les porta à en goûter ; et les caresses, les menaces d'un Dieu, le travail, la douleur, les misères, la mort, l'enfer, ne purent les retenir dans leur devoir. Enfants d'un tel père et d'une telle mère aurions-nous pu raisonnablement espérer les bontés de notre commun Créateur ? Tous les descendants de ces ingrats, de ces perfides n'auraient-ils pas dû être maudits pour toujours ? La tache dont ils étaient flétris ne les rendait-elle pas infâmes et haïssables jusqu'à la dernière postérité ? C'est un Dieu qui avait été traité si indignement ; l'injure était par elle-même irréparable ; toute la grâce que pouvait faire l'offensé à son auteur et à ses enfants, c'était de ne pas les exterminer tout à fait pour les laisser vivre malheureux.

En troisième lieu, après avoir péché en la personne de nos parents, nous avons encore péché, et nous péchons encore nous-mêmes ; les maux qui avaient suivi le premier crime des hommes n'ont pas arrêté le cours de nos crimes ; tout instruits que nous étions du misérable état où le genre humain était tombé par la désobéissance d'Adam, et des peines qu'un Dieu a prises pour l'en tirer, nous avons désobéi. Cela veut dire que nous approuvons, que nous autorisons par nos actions l'action d'Adam. S'il y a rien qui puisse choquer la justice et la miséricorde de Dieu, c'est cela, ce me semble ; parce que nous témoignons par là un mépris extrême de l'une et de l'autre. Nous avons vu ce qu'un péché a coûté aux hommes ; nous avons vu ce qu'un péché a coûté à un Dieu, et nous péchons ; voilà ce qui nous rend très-haïssables devant Dieu. Tout accablés de misères que nous sommes, nous sommes encore insolents ; nous nous révoltons encore contre ce maître souverain qui nous a frappés pour nous rendre dociles et soumis. Nous vivons et nous pouvons vivre heureux par un effet de son infinie miséricorde : n'importe, nous violons sa loi, nous méprisons et ses ordres et ses bienfaits ; que pourrions-nous faire de pis pour rendre sa haine implacable ? Chétives créatures que nous sommes, notre vanité et nos ressentiments nous

apprendront le traitement que nous méritons. O mon Dieu ! vous ne laissez pas de nous souffrir devant vous ; c'est ce que nous ne pouvons pas comprendre.

En quatrième lieu, vous voyez, messieurs, que je ne fais que vous indiquer ce que j'aurais à vous dire, parce que cette matière est infinie ; en quatrième lieu, nous sommes-nous contentés de commettre un seul péché ? Par combien de rechutes, par combien de sortes de crimes avons-nous offensé Dieu ? Renouveler si souvent sa perfidie, sa révolte, c'est ce qui doit lasser la patience, la clémence du meilleur des maîtres. L'on prêche, l'on promet, l'on prie, l'on menace ; avis, corrections, espérance, terreur, adversité, prospérité, grâces, châtimens ; rien n'est capable de nous retenir, nous voulons contenter nos passions. Mais offenser ce maître en tant de manières, avec tant d'insolence, tant d'obstination, par des motifs si lâches, si méprisants, si outrageants, pour des intérêts si bas, si méprisables, si horribles, par des crimes si noirs et accumulés les uns sur les autres, ne dirait-on pas qu'on veut le forcer à nous haïr, à nous perdre, à lancer sur nous toutes ses foudres ? Il est en effet bien surprenant que ses foudres ne nous aient pas encore frappés. N'est-il pas irrité ? N'est-il pas juste ? N'est-il pas tout-puissant ? Quelle main peut désarmer sa main ? Quelle force peut affaiblir sa force ? Quel protecteur, quel intercesseur nous a mis à couvert de ses coups ? O miséricorde incompréhensible ! O mystère de bonté qui doit nous remplir d'admiration et nous transporter de joie !

En cinquième lieu, ce qui devrait étrangement rebuter Dieu, c'est, messieurs, que tous tant que nous sommes, nous sommes dans une disposition habituelle de l'offenser. Sans doute vous n'avez jamais considéré ce point ; nos péchés actuels nous occupent, et nous ne songeons guère à l'inclination que nous avons à les commettre. Quel moyen de ne pas haïr une personne qui ne peut nous aimer que par la violence, que par la contrainte, qu'en se surmontant elle-même ? Notre penchant, notre naturel, notre plaisir nous éloigne de Dieu ; après qu'il nous aura fait mille biens, après qu'il nous aura pardonné mille fois ; si nous suivons notre inclination, nous le mépriserons, nous l'irriterons, nous le quitterons pour une créature, pour un rien. Voir une personne toujours armée contre nous, quoique nous l'ayons comblée de bienfaits, la voir toujours prête à nous percer le sein, et ne pas la haïr, et l'aimer ; qui d'entre vous se sent avoir cette charité ? Et faut-il mettre Dieu en comparaison avec vous-même qui êtes le coupable, pour vous donner quelque idée de son amour ? Qu'est-ce qui peut engager Dieu à nous souffrir dans cette disposition, avec une patience si longue, si tranquille, si inaltérable ? Il nous connaît tels, et sa douceur ne se dégoûte point de nous. Si, en le disant, si, en l'écoutant, nous ne faisons pas l'épreuve de ce que nous disons,

de ce que nous écoutons, pourrions-nous le croire ?

Mais Dieu nous aime-t-il, nonobstant tous les sujets qu'il a de nous mépriser et de nous haïr ? Nous aime-t-il, convaincu qu'il est de notre perfidie, de notre ingratitude, de notre malice ! Nous aime-t-il, quoiqu'il n'ait nullement besoin de nous ; quoiqu'il ne puisse trouver aucun avantage à nous aimer ; quoiqu'il s'abaisse infiniment pour nous aimer ; quoiqu'il soit Dieu et que nous soyons ses créatures, ses esclaves, ses ennemis ? Je vais répondre à cette question dans la seconde partie de mon discours ; vous le verrez si Dieu nous aime ; et j'espère que l'étonnement où vous jettera la tendresse, l'excès de l'amour qu'il a pour nous, nous obligera enfin à l'aimer.

SECONDE PARTIE.

Tout nous parle, tout nous instruit de l'amour que Dieu a pour nous ; tout nous le persuade, tout nous le met devant les yeux, et je ne puis vous dissimuler la peine où je suis. Je ne sais, messieurs, par où commencer pour vous représenter cet amour ; tout interdit et accablé, pour ainsi dire, à la vue des objets infinis qui me l'apprennent et me le persuadent de toutes parts, je me sens contraint de me déterminer au hasard sur le choix que j'ai à faire de ces objets. Ces grands sujets, ces vérités éclatantes que nul n'ignore, sont ordinairement les plus difficiles à développer, parce qu'il y a beaucoup de peine à frapper des esprits accoutumés à voir ce qu'on leur montre. Et dans cette matière, la crainte de paraître ingrat n'est pas un obstacle médiocre au désir qu'on aurait d'ailleurs de la traiter comme il faut. Mais mon Dieu, s'il nous est honteux de vous aimer si peu, vous qui nous aimez tant, il nous est aussi bien glorieux d'être aimés de vous, il nous est bien glorieux de pouvoir aimer un Dieu qui nous aime. Vous ne vous rebutez pas de nos mauvaises inclinations et de nos vices ; nous vous supplions de ne pas vous rebuter de notre ignorance et de notre incapacité. Pouvons-nous exprimer une charité que nous ne pouvons comprendre ? ajoutez à tant de grâces que vous nous faites, la grâce de pouvoir en raconter du moins une partie. Pleins de confiance, il faut, messieurs, faire nos efforts pour surmonter les difficultés que l'amour même d'un Dieu oppose à notre discours ; j'espère que votre piété suppléera ici à ma faiblesse.

Je dis en premier lieu, que Dieu pour pouvoir nous aimer, sans blesser la bienséance convenable à son infinie grandeur, a voulu nous créer tels que nous lui parussions en quelque manière aimables. Nous n'étions par nous-mêmes que néant ; il a voulu imprimer sur nous des traits qu'il ne pût juger tout à fait indignes de ses yeux, qu'il pût même aimer, malgré toutes ces adorables perfections qu'il aime dans lui-même. C'est une marque qu'on veut bien aimer, lorsque pour aimer une personne nous lui donnons ce qui la rend aimable. Il

est vrai que Dieu seul peut en user de la manière; les hommes aiment ce qu'ils trouvent bon, mais Dieu rend bon ce qu'il veut aimer. De lui nous tenons toutes ces qualités qui sont un écoulement de son être et de ses perfections. Avons-nous gâté, défiguré son ouvrage, il nous met en état de lui rendre sa beauté, en nous donnant sa grâce; avec cette grâce nous pouvons réparer ce que nous avons perdu de mérite aux yeux de Dieu. Avez-vous jamais bien considéré, messieurs, cette parole de l'Écriture, que vous avez si souvent ouï dire; savoir, que notre âme est l'image de la divinité? Il me suffirait de vous faire remarquer en général que Dieu a voulu nous aimer, puisque, comme je viens de le dire, il a voulu répandre dans nous quelques traits de lui-même; mais considérons en particulier quelques-uns de ces traits par quoi il nous a honorés de sa ressemblance. Cette réflexion n'est peut-être pas trop nécessaire, peut-être aussi ne sera-t-elle pas tout à fait inutile.

Notre âme, comme la divinité, est un être spirituel et indivisible; elle voit sans être vue; elle occupe un espace et n'a point elle-même d'étendue; elle est toute dans tous les membres du corps, et toute dans chaque partie de ces membres; elle entre en part des sentiments grossiers du corps, et n'a rien elle-même de grossier et de corporel; elle ne croît point; elle ne diminue point, quoiqu'elle soit dans des corps, ou plus grands, ou plus petits. N'est-ce pas là, dit saint Ambroise, une image de ce que nous ne pouvons comprendre dans Dieu? *Ut omni esset creaturæ miraculum (Ep. ad Horont.)*. Dieu voulait que toutes les autres créatures considérassent notre âme comme le chef-d'œuvre de ses mains. Oui, pécheurs, qui abandonnez votre âme, qui la sacrifiez à un lâche intérêt, à une passion infâme, au démon, à l'enfer, cette âme tant négligée, tant corrompue par vos vices, et que vous perdez enfin, est le chef-d'œuvre des mains de Dieu. Ce n'est pas ici le lieu, messieurs, de vous expliquer l'essence et toutes les nobles qualités de notre âme; je ne puis que toucher légèrement ce que Dieu a fait pour la rendre aimable et pour l'aimer.

Cette âme pense, raisonne, veut; elle peut connaître Dieu, elle peut l'aimer, sur quoi il faut considérer deux choses : la première, que Dieu lui a soumis tout ce que nous voyons dans l'univers. Pour faire voir qu'il le timait plus que toutes les créatures visibles, il l'a élevée au-dessus d'elles; il lui a fait part de cette puissance souveraine qu'il exerce sur tous ses ouvrages; il partage ainsi son pouvoir, et, si j'ose le dire, sa dignité avec elle, pour pouvoir l'aimer plus que tout ce qui lui est inférieur. La seconde chose qu'il faut considérer, c'est qu'il a particulièrement fait l'âme pour lui-même. Vos âmes, mes chers auditeurs, sont en quelque manière le bien propre de Dieu, parce qu'elles sont le bien seul sur la terre qui puisse véritablement glorifier Dieu. Dieu a voulu, par cette conduite, s'imposer quelque obli-

gation de faire cas de nos âmes; et pourrait-il refuser un amour particulier à une créature qu'il destine singulièrement à sa gloire? il nous regarde comme le bien qui lui fait, pour ainsi parler, plus d'honneur, et qui peut lui donner plus de plaisir. Aussi, selon la remarque de saint Ambroise (*lib. VI Hexam., c. 19*), se reposa-t-il lorsqu'il eut formé l'homme, quoique l'Écriture ne nous apprenne point qu'il se soit reposé après avoir tiré du néant le reste des créatures. Ah! rendons grâces à ce créateur souverain qui nous a faits pour repos en nous : *Gratias ergo ei qui hujusmodi opus fecit in quo requiesceret*. Dieu fut content quand il eut donné l'être à l'homme, parce qu'il avait donné une attention particulière à ce dernier ouvrage, *Homo cura divini ingenii*: c'est l'expression de Tertullien. C'est ainsi encore une fois, messieurs, que Dieu nous a rendus aimables pour nous aimer. Et tout cela ne regarde que notre état naturel; que n'aurais-je pas à vous expliquer, si j'avais le temps de vous exposer ce qui concerne notre état surnaturel? Que de dons, que d'habitudes, que de vertus ne vous mettrais-je pas devant les yeux? toutes faveurs infiniment au-dessus de notre faible et mortelle humanité.

Mais, en second lieu, après tant de soins, après tant d'empressements, Dieu nous a-t-il aimés? nous a-t-il beaucoup aimés? Sans entreprendre un dénombrement impossible de bienfaits infinis, sans chercher d'autres raisonnements, je ne veux, messieurs, que vous marquer, si je puis, les qualités de son amour. Premièrement donc, il faut que les plus méchants mêmes avouent que Dieu nous a aimés, tous tant que nous sommes, avec une sincérité extrême; c'est le premier degré de son amour : il nous aime sans déguisement, sans détour; il nous aime sincèrement, non-seulement parce qu'il n'a pu avoir d'autre motif de son amour que soi-même et son amour même, comme je l'ai montré dans la première partie de mon discours, mais encore parce qu'il ne peut nous aimer que de l'amour dont il s'aime soi-même.

C'est ce que nous enseigne saint Thomas : *Pater et Filius*, dit-il, *dicuntur diligentes Spiritu sancto et se et nos* (1 p. q. 17, a. 2). Le Saint-Esprit est le nœud de l'amour que le Père et le Fils ont pour eux réciproquement, et qu'ils ont pour nous; Jésus-Christ lui-même nous en assure. Je vous aime comme mon Père m'aime : *Sicut dilexit me Pater, ego dilexi vos* (Joan. XV). Dispensez-moi d'apporter la raison de cette vérité, dont nul docteur ne doute jamais, et dont nul fidèle ne peut douter : Dieu ne peut avoir qu'un amour comme il ne peut avoir qu'une connaissance. Au reste, qu'est-ce qui a engagé Dieu à nous aimer d'un amour si pur? nous ne saurions le trop répéter : son amour seul; la reconnaissance nous oblige de le dire souvent et de nous ressouvenir que l'amour de Dieu est différent du nôtre, surtout en ce point. Notre amour suppose la bonté de son objet, il ne la lui donne point; au lieu que l'amour de Dieu donne à son objet la bonté

qui le rend digne d'être aimé, de sorte que nous ne sommes et ne pouvons être aimables que parce que Dieu nous aime. Dieu ne pouvait donc pas nous aimer avec plus de sincérité; et il nous l'a bien persuadé, puisqu'il laisse dans le néant une infinité d'hommes, une infinité d'autres créatures possibles, toutes plus parfaites et plus dignes de son amour que nous : et tout imparfaits, tout méchants que nous sommes, il attache sur nous sa miséricorde.

Lorsqu'on nous prévient sans intérêt, sans en avoir été prié, sans nous avoir même consultés, pouvons-nous douter de la droiture de cette démarche? Dieu nous a donné l'être; il pouvait ne pas penser à nous; c'est de son plein gré qu'il nous a fait cette grâce; il nous a créés pour nous rendre heureux par la possession de lui-même; il nous a préparé une place dans son propre royaume. Quelles avances avons-nous faites pour le porter à nous traiter si favorablement? Il nous a honorés du baptême et de la foi : sont-ce nos mérites qui nous ont attiré cet honneur? Il nous a préservés, il nous préserve encore tous les jours des traits de sa justice. Que faisons-nous, que pouvons-nous faire pour obtenir ce trait de miséricorde? Est-ce à notre sollicitation qu'il a accordé tant de sacrements, tant de moyens de mériter la gloire? Il nous comble de ses bienfaits sans que nous y pensions, lors même que nous ne saurions y penser; il faudrait n'avoir ni lumières, ni raison, ni discernement pour nous défier de la sincérité de son amour.

En second lieu Dieu nous aime très-fortement; si je ne donne pas assez d'étendue à mes réflexions, ne vous plaignez pas de ma faiblesse, messieurs, plaignez-vous de la charité immense de Dieu, de l'infinité de son amour. La force est la seconde qualité de cet amour, c'est-à-dire que Dieu s'est lié à nous par des nœuds indissolubles. Quoique l'amour qu'il a pour nous naisse de l'amour nécessaire qu'il a pour lui-même, il n'y a toutefois rien de plus libre que l'amour qu'il nous porte. Dieu pouvait nous mépriser puisque ses propres perfections occupent tout son amour; il est évident qu'il pouvait nous laisser dans le néant, et s'il ne nous eût pas créés, il ne nous aurait pas aimés; mais c'est la liberté même de l'amour de Dieu, laquelle fait paraître sa force. Supposé l'être que Dieu nous a donné librement, il s'est engagé à nous continuer les effets de sa miséricorde, et par quoi? par le soin qu'il s'est imposé de nous conserver. Il nous fait habiter, pour ainsi dire, dans son immensité; il nous fait durer dans son éternité, il nous protège, il nous défend, il ne nous laissera jamais retomber dans notre néant naturel; il connaît nos besoins et il y pourvoit, et il nous console; il entend nos plaintes, il écoute nos demandes et il les exauce; il nous souffre et il nous souffrira jusqu'à la mort; il coopère avec nous en toutes choses, et le moindre de nos mouvements est un effet de sa bonté. C'est ainsi que son immen-

sité, son éternité, sa sagesse, sa puissance, sa providence le lient à nous. Sa sainteté, sa fidélité, sa libéralité l'attachent encore à nous par de nouveaux nœuds. Il nous aide pour aller à lui, et il ne peut nous permettre d'aller ailleurs; il a promis une récompense d'un prix infini à nos bonnes actions, et si nous la méritons, il ne peut plus nous la refuser, il s'est imposé cette loi; il ne peut pas même en finir la possession. Dieu lui-même se promet à nous, et il se donnera à nous pour toujours.

Quelle force de l'amour de Dieu, dit saint Bernard; il le lie, il l'attache, il triomphe de lui : *Quid amore violentius? Triumphat de Deo amor* (Serm. in Cant.). Vous dirai-je ici, messieurs, comment Dieu s'unit à nous par sa grâce; comment, par cette grâce, il nous fait ses enfants et nous communique, en quelque manière, sa divinité; comment, par les sacrements, il demeure dans nous, et comment nous demeurons dans lui; comment il ne se sépare de nous que par notre faute; comment tous les objets qui nous frappent sont autant de traits que lance l'amour de Dieu pour nous gagner et s'assurer de nous? Dieu n'oublie rien pour rendre indissoluble l'amitié qu'il désire contracter avec nous. Toutes les créatures qui nous environnent sont des liens divers qu'il a préparés pour nous attacher à lui; tous les événements de la vie sont autant de voix qui nous appellent à lui et nous crient que nous n'avons pas de plus terrible malheur à craindre que de demeurer éloignés de lui. Une infinité de mouvements, d'inspirations, de lumières; nos désirs, nos craintes, nos espérances, nos faiblesses mêmes, nos doutes, nos incertitudes; bien davantage, nos dérèglements, nos égarements, nos chutes, enfin il met tout en œuvre, ou pour nous empêcher de rompre l'union qu'il voudrait qui fût toujours entre lui et nous, ou pour nous obliger à la renouer si nous avons été assez malheureux pour la rompre. Son amour ne lui permet pas d'être indifférent pour des créatures qui lui sont très-inutiles, de négliger nos intérêts et notre félicité. Mais je ne saurais vous faire un détail de sujets qui renferment naturellement tant de différentes vérités. Dieu s'est lié à nous par tant de chaînes, et de si fortes chaînes, que lui-même ne peut les rompre : il faut aimer bien fortement pour en venir là.

Le troisième degré de l'amour de Dieu envers nous, c'est la tendresse. Ah! messieurs, que viens-je de vous dire? et qui l'exprimera jamais cette tendresse? Pouvons-nous tenir ce langage sans blesser la majesté d'un Dieu et le respect que nous lui devons? La tendresse suppose quelque proportion, quelque égalité; la tendresse demande de l'attention, de l'assiduité, de l'inquiétude, de l'ardeur; elle allume des désirs, elle souffre des alarmes, elle est accompagnée de mille prévoyances et de mille craintes. La tendresse de Dieu pour les hommes est digne de sa sainteté et de sa sagesse, mais aussi elle est digne de son infinie miséricorde : c'est tout

ce que nous pouvons penser pour suivre le mouvement de notre admiration, sans nous éloigner des impressions de notre foi. Dieu, ce semble, ne peut se passer de nous; quelles caresses ne nous fait-il pas, lorsque nous sommes dans ses bonnes grâces? quel empressément nous témoigne-t-il pour nous faire rapprocher de lui, quand nous nous en sommes séparés par notre infidélité? Il nous prévient par ses bienfaits, il nous suit, il nous cherche, toujours prêt à nous recevoir, toujours agissant pour nous conserver, toujours fâché de nous perdre, s'il m'est permis de m'exprimer en ces termes. Il use de tous les moyens possibles pour nous faire la même chose avec lui; ne s'est-il pas fait semblable à nous sur la terre en s'incarnant? n'est-il pas notre nourriture spirituelle dans l'eucharistie? ne nous promet-il pas de nous rendre semblables à lui dans le ciel par la gloire?

Que tardé-je de vous dire que le Père céleste nous a donné son propre Fils pour nous instruire, pour nous conduire, pour nous animer, pour nous racheter? que pour notre amour il a abandonné ce Fils jusqu'à le voir pauvre, méprisé, mourant; jusqu'à le voir mort, crucifié, chargé d'outrages et de plaies? Levez les yeux, et vous verrez l'image adorable de ce Fils. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan., III) : Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique. Ce Fils était sa propre substance, et il l'a donné pour racheter son esclave, pour rendre heureux son ennemi. En le donnant, il l'a livré comme un étranger à l'injustice et à la cruauté humaine; le monde a fait tout ce qu'il a voulu de cet adorable Fils; il a été maltraité par des personnes de tout caractère. Considérons ses ignominies et ses tourments, suivons-le par les rues de Jérusalem, dans les tribunaux de justice, sur le Calvaire. Interrogeons-le sur les motifs de sa patience, sur la cause de ses douleurs, sur le projet qu'il a formé en se mettant à la merci de la brutale fureur de tant de bourreaux; il nous répondra qu'il aime les hommes, qu'il les aime tendrement, et qu'il n'a pas voulu se ménager pour leur persuader sa tendresse. Quelle autre réponse, messieurs, pourrait-il nous faire? cherchez vous-mêmes une autre raison pour quoi il ait pu endurer une suite si affreuse d'injures et de coups, vous ne la trouverez pas. Il n'a pu nous voir dans les fers du démon, bannis du ciel, exposés à la colère de son Père; sa tendresse l'a jeté sous la figure de pécheur, pour souffrir et pour mourir en victime sur qui devait fondre les malédictions du ciel et de la terre. Pareil amour est-il étonnant?

Quel père eut jamais pour son enfant la tendresse que Dieu témoigne à son esclave? Dieu, pour sauver son esclave, immole son propre Fils. Racheter un homme, un pécheur, un criminel, un ennemi par le sang d'un Dieu mort en croix! Mais taisons-nous, nous ne pouvons qu'admirer; et si nous parlons, nous ne pouvons que remercier

faiblement. Après cela je puis former quelque idée de cette bonté qui nous souffre avec tant de douceur, lors même que nous l'offensons; qui témoigne tant de désir de nous pardonner; qui nous pardonne en effet avec tant de plaisir; qui nous a donné tant de prêtres, tant d'églises, tant de sacrements pour notre réconciliation; qui nous met en état de désarmer notre juge, lorsqu'il est irrité contre nous; qui n'est jamais satisfaite du bien qu'elle nous a fait, et qui pense sans cesse à de nouveaux moyens de nous combler de ses faveurs. O mon Dieu, que je parle mal de votre amour et que j'en dis peu de chose!

De cette tendresse il suit un quatrième degré de l'amour que Dieu a pour nous, il nous aime jusqu'à la jalousie. Plusieurs Pères de l'Eglise ont exprimé son amour par ce terme: je craindrais de m'en servir, s'ils ne me l'avaient pas appris. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que les trois Personnes adorables de la sainte Trinité voulurent concourir à la formation de l'homme : *Faciamus hominem*; afin, dit-il, que l'homme étant leur ouvrage commun, il eût une égale obligation à leur bonté, et qu'il les adorât, qu'il les aimât ensuite également : *Commune eorum opus extitisti, ut ipsos pariter adores et colas* (Orat. in illud : *Faciamus hominem*). Sur la manière dont ce Père s'exprime, n'avons-nous pas sujet de penser que le Père, le Fils et le Saint-Esprit se sont comme disputé votre cœur, pour en partager les affections avec une juste proportion? Mais Jésus-Christ, dit Tertullien, n'a pas dédaigné de regarder Satan comme son rival, pour l'obliger à lui restituer l'homme qu'il lui avait enlevé. Il n'a pu souffrir que cet infâme tyran nous retînt sous son empire et que nous demeurassions sa conquête : *Imaginem suam Deus a diabolo captam æmula inventione recuperavit* (lib. de Carn. res., cap. 17). Le démon nous avait enchaînés par le péché, le Fils de Dieu nous a rendu la liberté par les mérites de sa vie et de sa mort; le démon répandait de fausses maximes pour nous perdre, le Fils de Dieu nous a apporté une doctrine infiniment pure et infaillible; le démon nous faisait mille promesses trompeuses, le Fils de Dieu nous a promis des biens immenses et éternels; le démon faisait marcher devant nous les mondains et les libertins, ses esclaves, pour nous entraîner par leurs exemples : le Fils de Dieu s'est mis lui-même à notre tête pour nous obliger à le suivre.

Que n'a pas fait, que n'a pas souffert cet aimable rédempteur de nos âmes, afin de régner seul dans notre cœur? Sa jalousie, dit saint Bernard, l'a porté à ces adorables folies que l'impiété et l'infidélité s'efforcent encore aujourd'hui de rendre méprisables et incroyables. Se revêtir de la nature humaine, se faire enfant, naître dans une étable, vivre dans la pauvreté, se laisser condamner comme un scélérat, mourir sur une croix entre deux voleurs infâmes, ô folies aimables et admirables d'un Dieu qui veut se faire la caution, le sauveur de l'homme et

partager son royaume avec lui ! s'écrie saint Bernard. Un Dieu qui en est venu jusque-là, messieurs, nous aime-t-il, souhaite-t-il que nous l'aimions, veut-il nous arracher des mains du démon ?

Après des témoignages si surprenants de miséricorde, est-il rien dans les démarches de cette même miséricorde qui puisse nous étonner et à quoi nous ne devons nous attendre ? Dieu veut devenir notre redevable lorsque nous l'aimons, c'est la réflexion de saint Pierre Chrysologue ; nous sommes pourtant obligés de l'aimer pour l'amour de lui-même ; nous sommes obligés de l'aimer parce qu'il nous fait une infinité de biens ; nous lui appartenons, et sans une horrible injustice nous ne pourrions pas nous donner à un autre maître ; il nous fait grâce, lorsqu'il daigne agréer notre amour ; pourquoi donc se déclarer notre débiteur, si nous lui sommes fidèles ? Il en use ainsi, crainte que la fausse espérance d'un vil intérêt ne nous dégoûte dans son service, et que nous ne nous promettons ailleurs une plus grande récompense que celle qu'il nous assure. La défiance de sa jalousie, comme l'a remarqué Origène, lui a encore inspiré les menaces qu'il nous a faites, si nous lui refusions notre amour. Je vous rendrai éternellement malheureux, nous dit-il, si vous vous rendez insensibles à mes attraits et à mes bontés ; et vous n'échapperez pas à ma justice, si vous vous dérobez à ma miséricorde. Enfin, messieurs, il n'y a point de mesure imaginable qu'il n'ait prise pour nous persuader son amour, pour nous engager à l'aimer et à n'aimer que lui.

Mais Dieu permet que je sois accablé de peines durant cette vie ; mais Dieu pour me punir a préparé des tourments affreux dans les enfers. Ame indocile, âme lâche et ingrate qui osez former cette plainte, apprenez que vous devez reconnaître et bénir sa miséricorde dans les sujets mêmes où vous ne découvrez que sa justice. C'est ici la cinquième propriété de l'amour que Dieu a pour nous ; il fait servir sa rigueur même à sa bonté. Si Dieu m'aime, pourquoi m'afflige-t-il ? et s'il ne vous afflige pas, s'il ne vous frappe pas, aimerez-vous Dieu ? Rentrez-vous jamais en vous-même ? Ferez-vous jamais pénitence ? Si Dieu m'aime, pourquoi m'impose-t-il des commandements que j'ai tant de peine à garder ? Mais ne voulez-vous pas que Dieu récompense votre fidélité ? Si nonobstant ses commandements, vous êtes si méchant, que ne seriez-vous pas s'il ne vous en avait point fait ? Si Dieu m'aime, pourquoi m'a-t-il assujéti à la mort ? Combien aimeriez-vous et votre corps et la terre, si vous ne deviez jamais mourir ? Dieu veut vous faire aimer malgré vous de véritables biens ; il veut se faire aimer ; il veut faire aimer son paradis.

Mais si Dieu m'aime, ne devait-il pas me le donner pour rien son paradis ? Pourquoi a-t-il allumé les flammes de l'enfer dans le dessein de me châtier ? si Dieu vous aime, il a dû songer à votre gloire ; voudriez-vous

être élevé à une haute dignité seulement par faveur ? seriez-vous bien aise qu'on pût dire de vous que vous n'avez point de mérite, et que vous êtes tout à fait indigne de votre bonheur ? N'est-il pas juste que Dieu distingue ses serviteurs d'avec ses ennemis ? Serait-il infiniment sage, s'il ne mettait pas de différence entre le vice et la vertu ? Serait-il infiniment parfait, infiniment aimable, s'il n'avait ni discernement ni équité ; si Dieu vous aime, il a dû se servir de l'enfer même pour vous rendre heureux ; et ne le fait-il pas ? pourquoi vous menace-t-il de l'enfer, sinon afin que vous n'y tombiez pas, et que vous gagniez le paradis ? Dieu a-t-il allumé l'enfer pour vous damner ? Non, messieurs, il ne l'a allumé que pour vous sauver. Vous vous moqueriez d'une peine médiocre et passagère ; il vous menace de peines dévorantes et éternelles pour vous effrayer ; il voudrait vous forcer à vous rendre dignes du ciel. Si Dieu vous aime, il a dû vous aimer avec sagesse, et ne pas vous abandonner à vos passions et à votre malice. Et cet enfer est-il une peine proportionnée à vos crimes ? Il s'en faut bien.

Mais pouvez-vous souffrir, mes chers auditeurs, que je vous dise, que je vous répète cette parole : *Si Dieu vous aime ?* N'ai-je pas grand tort de vous parler, comme si nous doutions, vous et moi, de son amour ? Dieu ne nous aime-t-il pas ? Qui aime jamais si Dieu ne nous aime pas ? Qui osera dire qu'il aime en considérant l'amour de Dieu ? En effet Dieu aime, et Dieu est le seul qui aime ; trompons-nous, aveuglons-nous. Dieu seul nous aime ; après tout ce que je vous ai dit, ce n'est plus ce que nous devons mettre en question : il s'agit de savoir qui n'aime pas un Dieu capable de tant aimer, un Dieu qui aime tant ; qui est-ce qui ne l'aime pas ? C'est l'homme même qui est tant aimé. Cet homme n'a-t-il pas un cœur pour l'aimer ? Peut-il le trop aimer ? Peut-il aimer quelque autre objet ? Peut-il répondre à l'amour d'un Dieu autrement que par l'amour ? Peut-il aimer autant qu'il est aimé ? Peut-il assez aimer pour ne pas se croire toujours ingrat ? Aime-t-on Dieu, messieurs, l'aime-t-on ? Si Jésus-Christ tout déchiré, tout ensanglanté se présentait à nous, oserions-nous lui assurer notre reconnaissance et notre amour ? N'aurait-il pas sujet de se plaindre de ce que, pensant peu à l'aimer, nous ne pensons pas même qu'il nous a aimés jusqu'à l'excès ? O Dieu infiniment aimable, et qui avez été consumé par cette charité immense que vous avez conçue pour nous, punissez notre ingratitude et notre froideur ; mais pardonnez-nous la crainte que nous avons de considérer les témoignages étonnants de votre miséricorde ; nous ne saurions les mériter ; et, ce qui nous couvre de confusion et nous perce de douleur, nous ne pouvons pas seulement user de quelque retour envers vous. Quelle proportion peut-il y avoir entre votre amour et le nôtre ? Que sommes-nous ? De quoi sommes-nous capables ? Ah ! fidèles, comment

nous consoler de notre indignité et de notre faiblesse?

Je croyais que ces généreux confesseurs qui ont tant souffert, qui ont été tourmentés en tant de manières, qui sont morts dans de si affreux supplices plutôt que de manquer de fidélité à Dieu, oui, je croyais qu'ils avaient témoigné un grand amour à ce même Dieu qui les avait tant aimés; que ces admirables solitaires dont la vie est une continuelle mort, que les religieux qui se consacrent sans réserve au Seigneur, que tant de saints ecclésiastiques, tant de personnes de piété qui, au milieu du monde, se défendent non-seulement les plaisirs, mais la vue même du monde; je pensais qu'on pouvait dire qu'ils aimaient Dieu, et que leur amour n'était point tout à fait indigne de son amour; mais si nous comparons la charité que Dieu a pour les hommes avec la charité que les hommes peuvent avoir pour Dieu, qu'est-ce que les martyrs et les saints ont fait, qu'ont-ils souffert qui mérite le nom d'amour? Par quel endroit le cœur de l'homme pourra-t-il ressembler au cœur de Dieu? Cette charité qui dévorait les Augustin, les François et les Thérèse n'était qu'une légère, qu'une froide étincelle comparée à une fournaise immense de feu, à un brasier ardent qui n'a point de bornes. N'étaient-ils pas obligés d'aimer Dieu? N'était-il pas de leur intérêt de l'aimer? Et n'étaient-ils pas de chétives créatures en sa présence?

Où sera donc la personne qu'on puisse dire qui aime le grand Dieu dont elle est aimée? Puis-je penser qu'elle est dans cette assemblée? Quo! un de mes auditeurs aime Dieu autant que saint Augustin, saint François et sainte Thérèse l'ont aimé; il l'aime même davantage? Questions qui ne servent qu'à augmenter notre confusion, qu'à nous faire sentir notre ingratitude, qu'à nous convaincre d'insensibilité. Ne cherchons point les preuves de notre froideur, dans les excès de l'amour que Dieu a pour nous: tout indignes, tout faibles que nous sommes, nous pouvons l'aimer, mais nous ne l'aimons pas, non, nous ne l'aimons pas.

Quel malheur pour nous, mes chers auditeurs! Ne pouvoir pas dire sans crainte, et peut-être sans présomption que Dieu dans cette compagnie a un serviteur fidèle dont il est véritablement aimé! Nous n'hésiterions pas s'il fallait assurer qu'il s'y trouvera bien sans doute un homme pécheur, une femme pécheresse qui offense un Dieu si aimable et qui aime tant. Adressons à cette âme ingrate et infidèle ces deux mots de Tertullien: *Ibi peccat ubi Deus non est* (Cont. Marc., c. 13). Vous péchez: péchez là où Dieu ne sera point, où il ne vous donnera point de marque de son amour, où sa charité ne vous sera point de bien. De quel côté vous tournerez-vous? où irez-vous? où vous cacherez-vous pour outrager Dieu sans être forcé de vous souvenir qu'il vous aime? Ne vous restât-il que la vie, vous seriez contraint d'avouer qu'il exerce sur vous sa miséricorde; ne vous restât-il que la vue de la terre et du ciel, en-

core verriez-vous des témoignages infail-
bles de son amour; et il faudra convenir, malgré que vous en ayez, que vous offensez un Dieu arbitre souverain de votre sort, et qui a pour vous une bonté ineffable: *Ibi peccat ubi Deus non est*; contentez-vous d'être si froid, si léger dans le peu d'amour que vous pouvez lui témoigner; que ce soit assez à votre méchant cœur d'être si indifférent pour Dieu, de changer si aisément à son égard, de mêler dans votre faible amour tant d'imperfections, tant d'intérêt, tant de lâcheté, tant d'amour-propre; si vous aviez quelques bons sentiments, ce vous serait un grand supplice, un tourment insupportable de ne pouvoir pas aimer Dieu autant qu'il vous aime, sans l'offenser encore, sans lui désobéir, sans traiter avec tant de mépris et lui et son amour.

O mon Dieu! nous n'avons plus besoin pour vous aimer, de considérer votre beauté, vos richesses, la douceur de votre présence, votre libéralité, votre magnificence. Il n'est point nécessaire que nous pensions désormais aux biens que vous nous avez donnés, aux biens que vous nous promettez, au bonheur que nous attendons de vous; toutes ces considérations nous engagent à vous aimer; mais pour vous aimer, permettez-nous de ne penser qu'à votre amour. Vous nous faites la grâce de nous aimer; c'en est trop pour nous forcer à vous aimer vous-même; mais vous nous aimez jusqu'à la tendresse, jusqu'au transport; ce crucifix adorable est une preuve de ce que je dis. Vous nous aimez d'un amour infini; je ne puis l'exprimer, je ne puis le penser combien vous nous aimez; vous ne pouvez pas vous-même nous le dire et nous le faire comprendre. Ah! nous sommes à vous; nous nous devons à vous par une infinité de raisons; mais nous voulons être à vous, parce que vous nous aimez; votre amour emporte tout notre cœur; laissez-vous aimer sur la terre, afin que nous vous puissions toujours aimer dans le ciel.

SERMON LI.

Sur l'amour des hommes envers Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex tota mente tua.

Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit (S. Luc., ch. X.).

Saint Bernard ayant été prié par un cardinal de travailler sur divers sujets, et particulièrement sur l'amour de Dieu, répondit qu'il avait agréé ce dernier par-dessus tous les autres, parce que, dit-il: *Et sapit dulcius, et tractatur securius, et auditur utilius* (Præf. de dilig. Deo): le sujet de l'amour de Dieu console davantage, on le traite avec plus de sûreté, on l'écoute avec plus de profit. Une âme tant soit peu bien faite doit trouver beaucoup de plaisir à s'en entretenir: il est difficile de se tromper quand on veut l'approfondir, et il arrive rarement qu'une matière si tendre ne touche ceux qui s'en occupent. De quel caractère serait le fidèle

qui n'entendrait qu'avec répugnance et avec chagrin ce qu'on pourrait lui en dire ? De quoi le jugerions-nous capable ? à quoi penserions-nous qu'il pût jamais être sensible ? Une stupidité tout à fait aveugle, ou une corruption extrême nous paraîtrait la cause unique de son indocilité et de son dégoût. Nous voyons assez souvent des personnes qui sont dans une disposition à ne pas même comprendre ce qu'on leur explique touchant l'obligation d'aimer Dieu : si c'était faute d'intelligence, on ne devrait point du tout les prêcher, ils ont sans doute les yeux fermés à toute autre vérité ; qui ne voit rien des attraits de Dieu, est-il vraisemblable qu'il puisse voir quelque autre chose ? Si c'était faute de vertu, de religion et de foi, en quelle dépravation, en quel endurcissement sont-ils tombés ? Un rayon de raison, une lueur de christianisme suffirait pour connaître que Dieu est infiniment aimable, et pour découvrir, pour goûter ces motifs infinis qui nous portent à l'aimer.

Je suis bien éloigné, messieurs, de penser que vous soyez dans une situation si pitoyable et si peu religieuse ; j'espère donc que vous me saurez bon gré de vous entretenir une seconde fois sur l'amour de Dieu, et de vous en parler de telle manière que je vous engage, si le ciel nous favorise, à en concevoir du moins quelques étincelles ; car nous en tenir, vous et moi, à adorer les perfections, les bontés de Dieu, ce serait une insensibilité bien étrange, et nos lumières ne serviraient qu'à augmenter l'énormité de notre ingratitude et de nos crimes. Je crois de vous avoir persuadé dans mon dernier sermon, qu'il était bien étonnant que Dieu nous aimât, qu'il nous aimât jusqu'à l'excès, quoiqu'il eût tant de sujet de nous mépriser et de nous haïr. Pour peu que vous soyez parvenus de ce sentiment, et comment ne le seriez-vous pas ? il me sera aisé de vous convaincre qu'il est aussi très-étonnant que nous n'aimions pas Dieu. Ah ! mon Dieu ! ah ! chrétiens ! cela est si étonnant, qu'il doit nous paraître incroyable, à moins que nous ne combattions nous-mêmes nos idées et nos mouvements. Mais, avant que de commencer, implorons le secours de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Il n'est rien à quoi des personnes qui ont les sentiments raisonnables soient plus sensibles qu'à une juste confusion ; il fâche à tout le monde d'avouer une faute, mais il fâche encore plus à des gens qui voudraient ne l'avoir pas commise et qui se condamnent eux-mêmes. On rougit quand on voit que l'on a tort ; et si l'on a beaucoup de raison, beaucoup de droiture d'âme, l'on rougit encore davantage, parce que la faute que l'on commettrait en approuvant ou en méprisant la première, serait plus grande. Il est honteux de manquer à son devoir, mais il est encore plus honteux d'étouffer les mouvements de la honte. Si une juste confusion s'imprime si vivement dans l'âme, elle doit être un remède bien efficace au mal qui la cause. C'est ainsi que Dieu l'a

ordonné pour notre utilité ; il a voulu que la confusion d'avoir mal fait servît de frein à l'inclination de mal faire. On ne se corrige jamais ni plus aisément, ni plus volontiers, que lorsqu'on se met dans son tort avec plus de justice et plus de douleur.

Mais où tend tout ce raisonnement ? Ne dois-je point craindre de perdre en de vaines paroles les moments précieux que je devrais consacrer au seul amour de Dieu ? Non, messieurs, ce que je viens de dire me promet quelque succès dans le reste de mon discours. Nous rougirons sans doute si nous sommes forcés d'avouer que nous n'aimons pas Dieu : et je me promets que notre confusion ne sera pas inutile pour nous aider à l'aimer. Ah ! mes chers auditeurs, quels reproches n'aurons-nous pas à nous faire ? De quel œil regarderons-nous les objets qui nous ont détournés de Dieu ? Combien regretterons-nous les années, les jours, les moments que nous avons passés sans penser à lui, sans nous être attachés à lui, sans lui avoir consacré tout notre esprit et tout notre cœur ? Que ne souhaiterons-nous pas de faire et d'endurer pour réparer un si affreux égarement ? Il n'y a pas d'apparence que désormais nous puissions seulement souffrir les créatures qui nous ont causé un enchantement si détestable : ce monde infâme qui nous a possédés sera l'objet de nos malédictions et de notre horreur. Mais, messieurs, je n'ai encore rien dit de mon sujet, et j'oublie de vous le proposer. O mon Dieu ! faites-nous la grâce de soutenir et la honte de vous avoir refusé notre amour, et le désir que nous sentons de vous le donner à l'avenir tout entier. J'ai choisi les deux raisons qui m'ont paru les plus naturelles, les plus sensibles pour prouver qu'il est étonnant que nous n'aimions pas Dieu ; la première : il est si aisé de l'aimer ; la seconde : il est si difficile de l'aimer assez. Dieu est tant aimable, que nous ne pouvons nous dispenser de l'aimer, et que nous devons toujours craindre de l'aimer trop peu. Premièrement donc la facilité de l'amour de Dieu ; et en second lieu, la difficulté d'un amour digne de Dieu seront le sujet de notre confusion et de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne saurais vous faire voir d'une manière plus convaincante combien il est facile d'aimer Dieu, qu'en vous expliquant diverses propositions, dont la suite et l'enchaînement me conduisent au but que je me propose ; et, pour prendre la chose dans son principe, je dis premièrement que le cœur humain ne peut subsister sans quelque amour, qu'il ne saurait s'empêcher d'aimer toujours quelque chose. C'est sa vie que d'aimer, dit Hugues de Saint-Victor, cité par saint Thomas ; et par conséquent, pour vivre, il faut qu'il aime : *Vita cordis amor est : et ideo impossibile est, ut sine amore sit cor quod vivere querit* (Opusc. de dilig. Deo, c. 19). Comme on ne dirait pas qu'une personne qui ne voit point ait des yeux, qu'une personne qui n'entend point ait des oreilles, on ne pourrait pas dire non plus qu'une

personne qui n'aime rien ait un cœur. L'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre, et le cœur pour aimer : si ces puissances ont leur objet, et qu'elles n'en soient pas frappées, on les regarde comme inutiles; et, faute de recevoir les impressions qui leur sont naturelles, on peut assurer en quelque manière qu'elles ne subsistent plus.

L'amour du bien est un mouvement si naturel au cœur de l'homme, que la mort seule peut l'étouffer. Que deviendrait un homme qui n'aimerait rien? Il deviendrait, répond saint Augustin, non-seulement le plus misérable, mais le plus détestable des hommes; il deviendrait semblable à un mort; aussi ne vous défend-on point d'aimer, ajoute-t-il, mais c'est à vous à voir ce que vous aimez : *Non nobis dicitur, nihil ametis, absit : pigri, mortui, detestandi eritis, si nihil ametis; amate : sed quid ametis, videte* (*Pref. in Ps. XXXI*). On ne peut haïr le bien, on ne peut être indifférent pour toute sorte de biens; il faut donc aimer : et, s'il faut aimer, il faut donc aimer Dieu, qui est le bien essentiel et la source de tous les biens : ce n'est pas encore ici le lieu de développer cette conséquence. Ce qu'il y a dans cette première proposition de plus remarquable pour notre sujet, c'est que notre cœur n'a été fait que pour aimer Dieu : Dieu ne nous l'a donné que pour lui-même, et les créatures n'ont point de droit sur ses mouvements. Dieu en est le premier principe, il en doit être le dernier terme; de sorte que si notre cœur s'éloigne de Dieu, il s'éloigne de sa fin; et dès là il est vrai qu'il vaudrait mieux qu'il n'aimât rien du tout que de ne pas aimer Dieu; il est dans un état pire que celui où il serait, si tout son feu était éteint. Mais enfin, sans pénétrer plus avant dans l'explication de cette vérité, si le cœur de l'homme ne peut durer sans quelque amour, c'est nous préparer un grand sujet d'étonnement que de dire qu'il faut qu'il aime, et pouvoir douter s'il aime Dieu.

Ma seconde proposition est celle-ci : l'amour des hommes est un amour de choix, parce qu'il est libre. Quelque préoccupation qui corrompe nos lumières, quelque penchant qui entraîne notre volonté, nous sommes les maîtres de notre cœur et de ses mouvements; nous n'aimerons que ce que nous voudrions aimer, et rien n'est capable de nous faire aimer malgré nous. L'amour, dit saint Pierre Chrysologue, ne va pas toujours où il devrait, mais il va toujours là où on le mène : *Vadit quo ducitur, non quo debet* (*Serm. 147*). Si nous choisissons l'objet de notre amour, je vous montrerai, dans la suite, que Dieu seul est digne de notre choix. Disons cependant que si nous refusons notre amour à Dieu, nous voulons bien le lui refuser; le hasard ne dispose point de ses affections : c'est notre volonté qui les allume, qui les éteint, qui les tourne selon son gré. Le penchant n'a point sur elles un domaine absolu; il les demande, il s'efforce de les corrompre et de les emporter; mais soutenus, comme nous le sommes, de la grâce

divine, nous pouvons rendre tous ses efforts inutiles, et soustraire, quand il nous plaît, notre cœur à son empire; qu'il nous sollicite, qu'il nous flatte, qu'il nous importune; il ne laissera pas d'être notre esclave, si nous nous résolvons à le tenir enchaîné. L'aveuglement ne peut point excuser nos attachements illégitimes; nos passions peuvent ou grossir ou diminuer les objets, mais il ne tient qu'à nous de les voir dans leur état naturel, et de distinguer la réalité de l'apparence, le solide d'avec le frivole. Si nous sommes trompés, c'est que nous ne voulons pas lever le voile qui nous cache la vérité, et qu'avant que d'aimer le mauvais, nous aimons le faux; nous embrassons volontairement l'erreur, avant que de nous attacher au mal. Alléguons tous les prétextes que nous pourrions imaginer, pour excuser les attaches criminelles de notre cœur, nous ne sommes point forcés à aimer, nous sommes libres; si nous choisissons, si nous aimons mal, c'est notre faute.

En troisième lieu, nous aimons plus aisément l'objet que nous pouvons moins oublier et moins mépriser, et qui d'ailleurs est très-aimable. Lorsque rien ne réveille dans notre âme le souvenir d'une chose, quelques attraits qu'elle ait en elle-même, notre indifférence peut être fort pardonnable. Comment aimer ce qui ne se présente pas même à notre pensée? Ce peut être notre faute de n'en pas retracer l'idée, mais un objet ne saurait toucher sans se montrer. Quand on a quelque sujet d'en concevoir du mépris, on peut attacher ailleurs son cœur, on n'a qu'à l'envisager par ce qu'il a de mauvais, pour avoir quelque raison de ne s'en pas soucier. Mais y a-t-il rien, messieurs, que nous puissions moins oublier et moins mépriser que Dieu? Fût-il possible que nous laissions languir la connaissance que nous en avons, nous serions obligés de la ranimer par la réflexion. Mais comment oublier Dieu? Ne sommes-nous pas environnés des rayons de sa beauté et des traits de sa bonté? Ne sommes-nous pas comblés de ses bienfaits? Il n'y a point de créature qui ne nous le montre, pour ainsi parler : le soleil, les astres, les richesses de la terre, de toutes parts, en tout temps, tout nous parle du Créateur. Notre raison, notre foi, nos peines, nos plaisirs nous le découvrent en toutes choses; nos chagrins même, nos inquiétudes, tout ce qui est dans nous et hors de nous nous met Dieu devant les yeux comme le bien où nous devons tendre sans cesse. Nous ne saurions donc oublier Dieu.

Dire que l'on peut se souvenir de Dieu, et toutefois le mépriser comme un objet indigne de notre souvenir et de notre amour, c'est de quoi la plus brutale infidélité n'oserait convenir; on le méprise, on lui préfère la créature; mais on ne croit pas pour cela, ni l'on ne peut croire qu'il soit méprisable. C'est donc là une grande disposition à l'amour de Dieu; être contraint d'avouer qu'il mérite toute notre estime, tout notre amour, et ne pouvoir perdre de vue ses attraits

pour peu que nous voulions y faire attention. Si je veux, je vois toujours l'objet qui doit posséder mon cœur, et je vois toujours qu'il est aimable.

Je n'ai pas ici autre chose à vous prouver, messieurs, sinon qu'il nous serait aisé d'aimer Dieu, si nous ne nous rendions pas volontairement insensibles à ses perfections infiniment aimables. Si mon sujet me permettait de vous parler de l'oubli et, si je l'ose dire, du peu d'estime que nous lui témoignons, il faudrait employer le reste de ce discours à nous confondre en sa présence, maintenant que nous pensons à lui, et que nous sommes contraints de confesser que toute la beauté et toute la bonté des créatures ne sont que difformité et qu'horreur, comparées à sa beauté et à sa bonté. Qu'est-ce qui peut excuser notre froideur envers Dieu? Nous ne nous souvenons pas de lui; et que voyons-nous qui ne dût nous en faire souvenir? Ne nous restât-il que la vie, nous n'aurons qu'à faire réflexion que nous vivons, pour tourner nos regards du côté de notre Créateur; et tous ses ouvrages, et tous les traits de sa divinité, de sa sagesse, de sa puissance, de sa miséricorde imprimés en une infinité de manières sur les objets infinis qui sont à l'entour de nous, tout ce que la religion nous apprend, tous les sentiments que notre mortalité même et notre néant nous inspirent, tout cela ensemble ne suffit pas pour nous faire penser à Dieu; et si notre froideur envers lui va jusqu'à nous attacher à de viles créatures, contre sa volonté et contre sa gloire, sans avoir égard à sa majesté, à sa grandeur, à cet assemblage infini de perfections qu'il renferme nécessairement, oserons-nous confesser un mépris si offensant, et ne pas souhaiter de nous anéantir pour le réparer?

Je dis, en quatrième lieu, qu'il est fort aisé d'aimer, quand on n'a à aimer qu'un seul objet. Lorsqu'on est obligé de partager les mouvements de son cœur, non-seulement on n'aime guère, mais on aime même avec peine; les soins divers qu'il faut prendre, les mesures qu'il faut garder pour faire un partage égal de soi-même ne peuvent manquer d'embarrasser et d'inquiéter l'âme; tant de comparaisons, tant de délicats ménagements sont une preuve et de son incertitude et de son peu d'attachement. C'est une espèce de tourment que la nécessité de s'étudier sans cesse, pour s'acquitter de deux obligations qui prescrivent presque toujours des démarches opposées. Il est d'ailleurs presque impossible que divers objets méritent le même amour, et que nous les aimions également, quand même ils seraient dignes d'être également aimés; tel attachement proportionné, divisé en tant de manières différentes ne peut manquer de fatiguer. Au lieu que quand nous n'avons qu'un objet à aimer, auquel nous devons notre amour, et qui le mérite tout entier, notre cœur tend de tout lui-même à cet objet, et par conséquent il y tend avec plus de rapidité, parce que toutes ses forces, tous ses feux sont réunis.

Or il est évident que Dieu seul doit emporter tout notre cœur; il mérite tout son attachement; nous ne pouvons lui en dérober le moindre mouvement sans une horrible injustice; nous appartenons à Dieu; il veut nous posséder, et il ne peut nous posséder que par sa grâce, laquelle suppose notre amour. Je ne m'amuserai pas à prouver cette vérité devant des fidèles. J'ose même dire que, si l'on y regarde de près, il est absolument impossible de partager son cœur à Dieu et à quelque autre chose, parce que Dieu étant notre fin, et ne pouvant tendre vers lui que par notre amour, si nous partageons notre cœur, ce serait vouloir aller à lui de la moitié de nous-mêmes, et nulle créature ne peut aller à sa fin de la moitié d'elle-même. Il est encore tout visible qu'il y a une contrariété nécessaire entre l'amour de Dieu et l'amour de la créature; qui aime Dieu, n'aime pas la créature, et qui aime la créature, n'aime pas Dieu; les seuls termes sont une démonstration évidente de la vérité. Ces âmes neutres, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'imaginent de rendre à Dieu ce qu'elles lui doivent, tout attachées qu'elles sont à des objets naturels que leur penchant leur fait aimer, sont dans une illusion aussi grossière que criminelle. Quelle indignité, quel mépris, qu'elles osent égaler Dieu en quelque manière à un rien! Comme si Dieu pouvait avoir un rival; comme si, en se donnant à Dieu, elles avaient à craindre la jalousie de quelque créature; comme si elles avaient de justes raisons de ne pas se tourner tout à fait du côté de Dieu! Si vous trouvez, messieurs, quelque objet qui soit comparable à Dieu par quelque endroit, vous pouvez me disputer ce que j'ai avancé, savoir, que nous ne devons pas trouver de peine à aimer Dieu, si nous n'avons que Dieu à aimer.

Ma cinquième proposition est celle-ci : tous les motifs qui peuvent nous engager à aimer quelque chose, nous engagent à aimer Dieu; si cela est vrai, il nous doit être fort aisé de l'aimer. Premièrement, nous lui devons et à lui seul tous les amours que nous pouvons concevoir pour divers objets comparés les uns aux autres. Qui refuserait à Dieu cet amour que nous appelons de préférence, et qui est le premier de tous? Dieu n'est-il pas la source de l'être et de toute perfection? Ne renferme-t-il pas dans son essence tout ce que nous pouvons estimer, admirer et aimer? Nous parlons d'un Dieu, messieurs, qui est nécessairement le principe et le centre de toute beauté et de toute bonté; la plus brutale impiété rougirait de le mettre en comparaison avec quoi que ce soit : et je crains de blesser par semblables réflexions le respect que nous devons à sa majesté infinie; voilà à quoi nous contraint le peu d'amour que nous avons pour lui. Il est donc évident que nous devons préférer Dieu à tout ce qui n'est pas lui-même.

Il y a une seconde espèce d'amour qu'on nomme un amour de complaisance : c'est cet amour qui nous porte à nous rejouir de

ce que l'objet que nous aimons est aussi parfait qu'il l'est en effet. Puisque nous ne pouvons pas douter des perfections infinies de Dieu, il est naturel que nous trouvions du plaisir dans l'estime qu'elles nous inspirent et dans les hommages que nous leur rendons. Dieu doit nous paraître si grand, que ce doit aussi être à nous un sujet de joie de l'adorer tel. C'est l'effet ordinaire de l'admiration de nous complaire dans la beauté et dans la bonté de son objet, surtout si son objet est en même temps l'objet de notre amour. Quels sont les sentiments des saints, quand ils témoignent à Dieu la joie dont la considération de ses perfections infinies a coutume de les remplir ? Saint Augustin ne pouvait modérer les transports de son contentement, lorsqu'il répandait son cœur à la vue des grandeurs et des attraits ineffables de Dieu.

Il y a encore une troisième sorte d'amour, c'est l'amour de bienveillance. Ce n'est pas assez de préférer Dieu à toute autre chose ; ce n'est pas assez de se réjouir pour l'amour de lui des biens qu'il possède ; il faut encore lui souhaiter, lui procurer tous les biens qu'il peut recevoir. Et Dieu ne peut recevoir des créatures qu'une gloire extérieure ; cette gloire consiste dans la soumission de ces mêmes créatures, et, à l'égard de l'homme, elle consiste dans l'amour que l'homme a pour Dieu. De sorte que, par une suite naturelle des sentiments que la Divinité nous inspire, nous sommes obligés de l'aimer, parce que c'est l'unique gloire que nous puissions lui donner. Ce que les serviteurs de Dieu souffrent avec plus de peine, c'est la faiblesse, c'est l'incapacité qui les rend inutiles au Dieu qu'ils aiment. Que ne désirent-ils pas de faire et de souffrir pour l'honorer ! Les projets les plus vastes, les plus difficiles pour le faire connaître et aimer, ne sauraient effrayer leur zèle : les fatigues, la pauvreté, les douleurs, les tourments, la mort, rien ne les arrête, s'ils espèrent de gagner des âmes à Jésus-Christ. Ont-ils consumé leur vie dans des travaux immenses ; expirent-ils après avoir répandu leur sang par mille plaies, ils se plaignent encore de leur inutilité ; et ils ne peuvent s'en consoler que par un désir violent de s'en dédommager, et par le sentiment qu'ils ont de leur néant, en adorant le grand Dieu qu'ils ont le bonheur de servir. Recueillons en peu de paroles cette suite de pensées. La raison et la foi exigent de nous pour Dieu un amour de préférence ; cet amour de préférence produit l'amour de complaisance ; l'un et l'autre font naître l'amour de bienveillance, et tous ces amours, nous ne saurions nous dispenser de les concevoir pour Dieu. Aurons-nous de la peine à l'aimer, chrétiens auditeurs, si nous pouvons, si nous devons l'aimer en tant de manières ?

Secondement, tout ce qui peut rendre une personne aimable se trouve dans Dieu ; il a des attraits pour toutes sortes de cœurs : toutes les raisons qui ont coutume d'allumer l'amour dans notre âme, l'y doivent allumer

pour Dieu. Ne parlons ici que des motifs, que des raisons les plus ordinaires, pour-quoi les âmes communes se laissent toucher. On peut aimer ou par une espèce de nécessité qui ne nous permet pas d'être indifférents pour toutes choses, ou par inclination, ou par reconnaissance, ou pour le plaisir, ou pour l'intérêt, ou pour la gloire.

Or, quelque motif que vous vous proposiez en aimant, vous ne sauriez refuser votre amour à Dieu : il me semble que nous sommes en quelque sorte contraints de l'aimer, et que ce n'est que par un dérèglement étrange que nous n'attachons pas sur lui nos regards, quand nous aimons quelque chose. Ce qui nous charme dans la créature n'est-il pas une participation des attraits infinis de Dieu, et un écoulement de ce qui nous charme dans Dieu même ? Une autre preuve de cette vérité : nous sommes faits pour Dieu, et l'amour de Dieu est le bien propre de l'homme, parce que Dieu est le principe et la fin de l'homme, et que nous cherchons par une inclination naturelle ce qui peut nous perfectionner, et ce qui doit terminer nos mouvements. Ce raisonnement demanderait plus d'étendue.

Si la passion ne nous aveuglait, lorsque nous quittons Dieu pour nous attacher à la créature, il nous serait aisé d'apercevoir qu'il n'est pas jusqu'à l'amour déréglé que nous portons à la créature qui ne dût nous porter à aimer Dieu. Car enfin de qui la créature tient-elle ce qui la rend aimable ? N'est-ce pas de Dieu ? Et les attraits de toutes les créatures sont dans Dieu sans mélange d'imperfections, sans variation, sans inconstance, sans fin. Si nul objet passager n'est ni beau, ni bon par lui-même, et qu'il reçoive de Dieu ce qu'il a de beau et de bon, la plus grossière raison doit conclure sans peine que la beauté et la bonté de Dieu méritent infiniment davantage nos empressements et notre tendresse, puisqu'elles sont la source pure et inépuisable de tous ces agréments qui nous enchantent. O dérèglement incroyable, qui nous cache les attraits de Dieu là même où ils éclatent plus visiblement !

Ceux qui n'aiment que par inclination, s'ils sont raisonnables, peuvent-ils tourner leur amour ailleurs que vers Dieu ? Dieu n'a-t-il pas toutes les perfections qui peuvent plaire à toutes sortes d'esprits ? Les belles qualités qui sont répandues dans toutes les créatures, ne sont-elles pas toutes dans Dieu ? Et n'en a-t-il pas une infinité davantage ? Et dans Dieu ne sont-elles pas toutes infinies ? Celui qui a tout fait est meilleur sans doute que les choses qu'il a faites, dit saint Augustin ; celui qui a créé les belles choses est plus beau que ces belles choses qu'il a créées ; vous pouvez donc trouver dans Dieu tout ce que vous pouvez aimer : *Qui fecit omnia, melior est omnibus : qui pulchra fecit, pulchrior est omnibus.... quidquid amaveris, ille tibi erit (In Ps. XXXIX)*. Je pourrais vous dire, mes chers auditeurs, choisissez ce que vous voulez ai-

mer; examinez la perfection qui peut vous toucher davantage; si votre choix est sage, il ne faut pas chercher hors de Dieu ce qui peut vous plaire; et tout ce qui doit vous plaire, vous le trouverez dans Dieu seul.

Si vous êtes sensibles à l'amour que la reconnaissance demande de vous, ah! dit saint Bernard, la foi même vous est inutile pour aimer; un infidèle doit aimer Dieu, un infidèle, dis-je, qui ne connaît que soi-même, et qui n'a nulle idée de Jésus-Christ: *Mercetur... amari propter seipsum Deus et ab infideli, qui etsi nesciat Christum, scit tamen seipsum* (*De dilig. Deo, c. 1*). De qui tenez-vous la vie? qui a fait ce monde? qui vous a soumis tant de créatures? Mais, puisque je parle à des fidèles, qui vous a promis un paradis? qui vous a institué des sacrements? qui est mort pour vous sur une croix? Ce serait mépriser les bienfaits de Dieu que de vouloir les comprendre, que de vouloir les compter.

Cherchez-vous le plaisir en aimant? Supposé vos obligations et les devoirs d'un chrétien, supposé le désir que vous avez de faire votre salut, quel plus grand plaisir pouvez-vous avoir que d'aimer Dieu? Sans parler des joies qui accompagnent cet amour, n'est-ce pas cet amour qui adoucit les amertumes de la vie et toutes les peines qui se rencontrent dans le chemin de la vertu? La triste vie, messieurs, que nous mènerions, s'il ne nous était pas permis d'aimer Dieu!

Lorsqu'on souffre parce qu'on aime, souffre-t-on? *Ubi est amor, non est labor, sed sapor*. D'où vient que les confesseurs avaient un visage si serein sous la haire et le cilice et dans les rigueurs de leur pénitence? D'où vient que les martyrs couraient vers les échafauds, et se couronnaient des charbons ardents qui les consumaient? Les serviteurs de Dieu qui composent cet auditoire devraient ici parler à ma place. Oh! qu'il paraît bien que vous savez ce que c'est qu'aimer Dieu, si vous ignorez encore cette suavité charmante qui accompagne son amour! Auriez-vous bien l'audace, vils esclaves du monde, de comparer vos plaisirs à ces contentements intérieurs que Dieu répand dans les âmes qui l'aiment? C'est là, mon Dieu, une triste preuve du petit nombre de vos serviteurs; tant de personnes cherchent leur plaisir loin de vous, parce qu'elles n'ont pas même l'idée du plaisir que l'on trouve auprès de vous: cela veut dire qu'elles ne vous aimèrent jamais. Ah! disposez le cœur de mes auditeurs à vous aimer, en les prévenant par la connaissance, et, si vous me permettez de vous demander cette grâce, par le sentiment des douceurs que vous versez dans les cœurs qui vous sont fidèles.

Il faut encore satisfaire ceux qui pensent à leur intérêt en aimant. Si vous n'aimez pas Dieu, très-certainement Dieu ne vous aimera pas; et si Dieu ne vous aime pas, hélas! votre vie sur la terre sera une suite continuelle de malheurs; votre prospérité même vous rendra encore plus misérables;

et vous n'ignorez pas à quoi vous devez vous attendre dans l'autre vie. Comment les ennemis de Dieu sont-ils traités? Si vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces, comment vous sauverez-vous? N'est-ce pas son amour qui donne le prix à nos vertus? De quelques dons que Dieu m'honore, dit saint Paul (*I Cor., XIII*), et quoi que je puisse faire de grand, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale qui ne fait que du bruit, je ne suis rien. Je parle à des fidèles, il est inutile de m'arrêter sur ce point; le premier rayon de la foi nous montre la distinction que Dieu doit faire de ses amis et de ses ennemis; les récompenses qu'il prépare aux uns, et les supplices à quoi il destine les autres; le ciel et l'enfer nous la font sentir, cette distinction.

Que si enfin vous êtes touchés du désir de la gloire, la gloire véritable d'un chrétien ne lui vient-elle pas de l'amour de Dieu? Il n'y a que ceux qui l'aiment qui soient grands devant lui. C'est cet amour qui lui rend si agréable cette personne inconnue, cachée dans les ténèbres, et il n'a tant de mépris pour cette personne qui fait un si grand bruit dans le monde, que parce qu'elle manque de cet amour. *Dilectio sola*, dit saint Augustin, *discernit inter filios Dei et filios diaboli*: La charité seule fait la différence qui est entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Il vous est plus glorieux de donner un verre d'eau à un pauvre pour l'amour de Dieu, que de conquérir tout l'univers sans aimer Dieu. Et à cette gloire passagère, qui est inséparable de la charité, succédera la gloire éternelle des bienheureux; là aboutiront les mouvements d'un cœur qui aime Dieu.

J'ai encore une sixième vérité à vous proposer, et je l'expliquerai en peu de paroles. L'obligation la plus essentielle, la plus noble et la plus douce qui nous soit imposée est exprimée par le commandement qui nous est fait d'aimer Dieu; je dis la plus essentielle: *Hoc est primum mandatum* (*Matth., XII*). Si nous la considérons dans l'intention du législateur, il l'a eue et il l'a dû avoir la première en vue, parce que tous ses autres préceptes se rapportent à celui-ci. Si nous la considérons dans la soumission du sujet qui reçoit la loi, elle est la première qu'il doit observer; il doit accomplir tous les autres commandements, parce qu'ils le conduisent à l'accomplissement de celui-ci; beaucoup plus doit-il donc observer celui-ci, qui est le but où les autres le conduisent. Je dis l'obligation la plus noble, parce que la crainte ne peut point être le motif de notre obéissance en l'accomplissant. Nous ne pouvons nous dispenser d'aimer Dieu, et nous ne pouvons nous acquitter de ce devoir qu'en l'aimant; rien de servile n'entre ni dans le commandement, ni dans l'obéissance, et quand Dieu nous ordonne de l'aimer, il nous ordonne de tendre vers lui par le mouvement le plus excellent de notre âme. Je dis l'obligation la plus

douce : c'est l'amour de Dieu qui adoucit toute la rigueur des autres commandements ; pourrions-nous le concevoir cet amour, sans qu'il portât par lui-même dans notre cœur les douceurs qu'il y porte par l'observation de tant d'autres lois plus pénibles ? Ce qui fait le plaisir des puissances de notre âme, c'est la proportion qu'ont avec elles les objets auxquelles elles s'unissent ; c'est un Dieu infiniment aimable que notre âme a à aimer : et par son amour, elle s'unit à lui autant étroitement qu'elle en est capable. Or, une personne qui est obligée d'obéir, doit trouver moins de difficulté à accomplir un précepte qui lui est signifié avec plus de force, qui lui fait plus d'honneur, qui lui assure plus d'avantages, qui est le plus convenable à son caractère, qui est le fondement, la règle, l'âme, la fin de tous les autres préceptes. Je ne demande qu'une légère connaissance du commandement et de l'obéissance en question, pour convenir de cette conséquence.

Concluons de tous ces raisonnements que nous ne devons pas trouver beaucoup de peine à aimer Dieu. Nous aimons naturellement ce qui est aimable ; nous choisissons nous-mêmes l'objet que nous voulons aimer ; toutes choses nous font souvenir de Dieu et de ses attraits ; il faudrait n'avoir ni foi ni raison pour les mépriser ; quand il est question d'aimer Dieu, nous n'avons point à partager notre cœur ; Dieu est aimable de tous les amours que nous pouvons concevoir ; tous les motifs qui peuvent nous engager à aimer quelque chose, nous engagent à aimer Dieu ; le précepte qui nous oblige à cet amour est le premier de tous par son excellence, par son élévation, par sa nécessité, par sa douceur, par les biens qu'il nous apporte. Que prouve, messieurs, tout ce que je viens de dire ? qu'il est étrange, qu'il est bien étonnant que les hommes n'aiment pas Dieu ; cela n'est-il pas vrai ? n'est-ce pas là, en effet, un grand sujet d'étonnement ? Nous nous aimons les uns les autres, nous aimons de méprisables créatures, nous aimons des créatures qui nous perdent, nous aimons tout ce qu'une imagination déréglée, tout ce qu'une volonté corrompue, tout ce que des passions révoltées nous présentent, et nous n'aimons pas Dieu. Je ne vous aime pas, mon Dieu : ce n'est peut-être pas votre gloire ; ce n'est peut-être pas mon avantage ; vous ne le voulez peut-être pas ; peut-être y a-t-il un autre objet plus aimable que vous ; je ne sais que penser de ma froideur, elle me paraît incroyable. C'est vous cependant qui m'avez rendu capable de vous aimer, qui m'avez donné un cœur et votre grâce pour cela. C'est, sans doute, que je ne mérite pas moi-même de vous aimer ; mais vous méritez d'être aimé, et de moi, et de toutes les créatures, et je ne vous aime pas ! Que veux-je exprimer, messieurs, par tous ces mouvements d'indignation, par ces doutes, par ces demandes, par l'aveu d'un égarement si surprenant ? à qui parlé-je ? que devrais-je encore ajouter ? où me conduisent ces pen-

sées ? Vous m'entendez. Je ne saurais rien dire de plus ; le caractère de notre cœur m'effraie. Ce qui prouve encore plus notre insensibilité, c'est qu'il est autant difficile d'aimer Dieu, comme il mérite d'être aimé de nous, qu'il est facile de l'aimer. Faisons voir, dans mon second point, la difficulté d'un amour digne de Dieu ; et vous avouerez que si, d'une part, il est si aisé d'aimer Dieu, et, d'une autre part, si difficile de l'aimer assez, il est donc bien étonnant que les hommes ne l'aiment pas.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin, qui savait ce que c'est qu'aimer Dieu, se plaignait avec autant d'esprit que de piété de ce qu'il ne pouvait mesurer juste ce qui manquait à son amour : *Non possum metiri*, disait-il, *quantum desit mihi amoris ad id quod satis est* (lib. XIII Conf., c. 9). Nous exprimerions mal par ces mêmes termes notre froideur envers Dieu ; saint Augustin ne pouvait connaître ce qu'il n'avait pas d'amour : pourrions-nous connaître ce que nous en avons ? Saint Augustin aimait, mais il n'aimait pas assez : bien loin d'aimer assez, aimons-nous même tant soit peu ? Ce n'était point une exagération que la pensée de ce grand saint. Quoiqu'il aimât Dieu de cet amour tendre et ardent qui le transportait, qui le consumait, Dieu lui paraissait si aimable, qu'il ne lui semblait pas de l'aimer même médiocrement ; et il disait vrai, lorsqu'il assurait qu'il ne pouvait déterminer de combien son amour était au-dessous des attraits de Dieu. Il n'y a point en effet de proportion entre deux termes dont l'un est borné, et l'autre n'a point de bornes ; qu'est-ce qu'un cœur si petit et tout l'amour dont il peut brûler, si on les compare à un objet infini et infiniment aimable ? Mais il faut entrer en des preuves plus particulières ; commençons par celles que nous pouvons tirer de Dieu même.

Premièrement, Dieu est un être infini qui a une infinité de perfections infinies ; toutes ces perfections sont réellement Dieu lui-même ; si Dieu, comme Dieu, exige tout notre amour, il n'y a point de perfection dans Dieu qui ne l'exige encore ; et, puisque ses perfections sont infinies en leur nombre aussi bien qu'en leur nature, si nous pouvions concevoir une infinité d'amours, nous les devrions tous concevoir pour Dieu, et, pour la même raison, nous lui devons encore plus que cela, nous serions obligés de l'aimer d'une infinité d'amours infinis, si notre cœur était capable de les renfermer. La seule sagesse de Dieu, sa seule providence, sa seule justice, sa seule miséricorde demande tout notre cœur, toute l'étendue de notre respect et de notre tendresse ; et un respect, une tendresse d'une étendue immense, autant que la faiblesse de la créature peut s'y accommoder.

Il faut raisonner de la même manière sur toutes les autres perfections de Dieu, parce qu'elles sont toutes égales, et qu'elles sont toutes Dieu lui-même. Voyez, messieurs, combien notre amour est éloigné de l'amour que Dieu mérite. Nous n'avons qu'un cœur :

ce cœur est très-petit, inconstant, partagé, attaché aux créatures. Oh ! qu'il aime peu un Dieu que nous devrions tant aimer ! Oh ! qu'il est ingrat, qu'il est froid, puisqu'il aime si peu un Dieu que nous devrions tant aimer ! On n'exige pas de lui qu'il aime d'une manière digne des attrait infinis d'un Dieu ; en quoi il est coupable, c'est qu'il n'aime pas même d'une manière proportionnée à sa petitesse.

Secondement, Dieu ne mérite pas seulement un amour infini et une infinité d'amours infinis, mais il est encore aimable en une infinité de manières, parce qu'il a répandu, en quelque sorte, ses attrait sur toutes les choses que nous pouvons aimer, comme je l'ai expliqué dans la première partie de ce discours. Saint Augustin développe cette pensée par un long détail dans ses soliloques. Cette lumière, cette fleur, ce fruit qui vous plaît, vous avertit que Dieu vous doit plaire encore davantage, puisque c'est sa beauté et sa bonté qui vous rendent aimables toutes les autres choses. C'est Dieu qui vous chauffe par le feu, qui vous rafraîchit par l'eau, qui vous éclaire par le soleil, qui vous nourrit par les productions de la terre. Vous devez donc aimer Dieu dans toutes les choses que vous aimez, et, comme vous aimez des choses diverses par divers amours, vous devriez réunir tous ces amours pour aimer Dieu, puisque vous pouvez l'aimer et que vous êtes obligé de l'aimer en tout ce que vous aimez.

Dieu nous montre partout sa bonté et ses attrait : de même, Jésus-Christ ne s'est-il pas fait tout à tous pour nous gagner ? Si nous aimons naturellement nos bienfaiteurs, Jésus-Christ, pour être aimé de nous, a voulu être la source de toutes nos grâces : c'est la réflexion de saint Thomas de Villeneuve. Si nous aimons un ami, un maître, un époux, un frère, un libérateur, Jésus-Christ est devenu tout cela pour nous attacher à lui. Le même Dieu qui nous avait créés, dit saint Anselme, a voulu aussi nous racheter, afin que nous ne partageassions point notre amour, et que nous l'aimassions, ce Dieu, et comme notre Créateur, et comme notre Rédempteur : *Qui creavit te, ipse redemit te, ne amorem tuum divideres : partem Creatori, et partem tribuens Redemptori* (L. *Cur Deus homo*). Il a voulu être lui seul tout ce que nous ne pouvons nous défendre d'aimer, jusqu'à se faire notre semblable, dit saint Augustin, espérant que la familiarité dont nous pourrions user à son égard, nous engagerait à l'aimer plus volontiers : *Ut familiaris diligeretur ab homine Deus, in similitudinem hominis Deus apparuit*. Il s'est dépouillé de sa majesté, pour animer notre tendresse par une confiance sûre et aisée.

Si Dieu est aimable de toutes les manières que nous pouvons aimer, parce qu'il est en effet tout ce que nous pouvons aimer, il ne doit rien y avoir dans nous qui ne nous porte à son amour, qui ne tende à son amour, que nous ne fassions servir à son amour : notre esprit, notre corps, toutes les

facultés de notre âme, tous nos sens, en un mot, tout ce qui est en nous doit être consacré à l'amour de Dieu. C'est l'effet d'une justice même naturelle, dit saint Bernard, d'aimer de tout nous-mêmes celui à qui nous sommes redevables de tout ce que nous sommes : *Illum ratio urget et justitia naturalis totum se tradere illi, a quo se totum habet, et ex se toto debere diligere*.

N'allons pas plus loin, messieurs, avant que d'avoir examiné à quel degré d'amour nous en sommes envers Dieu. Nous devons l'aimer de tout nous-mêmes, de toutes manières, en toutes choses : nous devrions l'aimer infiniment, si notre cœur était d'une étendue à nous le permettre. Qu'y a-t-il dans nous que nous puissions dire qui soit uniquement occupé de cet amour ? Que de partages ! que de langueur ! que d'illusions ! que de faussetés dans ce peu d'amour que nous croyons de sentir pour Dieu ! Mais je suppose que nous l'aimions : y a-t-il apparence que nous l'aimions en effet, si nous n'appréhendons point de ne pas l'aimer assez ? Et cette crainte, l'avons-nous ? Toujours chancelants entre l'accomplissement de nos devoirs et la satisfaction de nos passions, souvent infidèles à la loi de Dieu, peu vigilants sur nous-mêmes pour donner à Dieu la préférence qui lui est due, peu attentifs aux occasions de le glorifier, tantôt chagrins, tantôt dissipés par les événements, ou tristes, ou agréables de la vie, sommes-nous dans une situation à pouvoir nous flatter d'une légère étincelle d'amour pour Dieu ? Oh ! qu'il s'en faut que nous ayons tout à la fois pour Dieu tout l'amour, toute la tendresse que nous devons à un maître, à un ami, à un libérateur, à un frère, à un époux, à toutes les personnes, à tous les objets qui exigent notre amour ! Hélas ! quand est-ce donc que notre cœur n'a été rempli que de Dieu ? quand est-ce que toutes nos passions ont été soumises à Dieu ? quand est-ce que nous n'avons eu nul attachement humain ? Toutefois nous sommes contraints de confesser que, comme nous ne devons aimer que Dieu, nous devrions aussi l'aimer tous les moments de notre vie, parce que tous les moments on peut dire, en quelque sens, que nous aimons quelque chose, ou le plaisir, ou le repos, ou quelque autre bien semblable ; et, quoi que ce soit que nous aimions, nous devons aimer Dieu plus que la chose que nous aimons, et c'est même Dieu seul que nous sommes obligés d'aimer quand nous aimons. Ah ! messieurs, que de sujets de repentir et de confusion nous préparons-nous par toutes ces réflexions !

Si nous considérons en troisième lieu sur combien de titres est fondée l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, que pourrions-nous penser de notre froideur ? Il n'y a qu'un Dieu, parlant à la rigueur, qui puisse nous faire un commandement de l'aimer : les hommes n'ont nul droit sur notre cœur ; la nature nous rend chères diverses personnes ; mais nous devons rapporter à Dieu la liaison que nous avons avec elles ; de lui seul nous

pouvons recevoir la loi qui règle souverainement nos affections. Et Dieu nous a commandé très-fortement et très-expressément de l'aimer : *Hoc est primum et maximum mandatum*. Ce commandement est le premier et le plus grand de tous les commandements ; je vous le disais il y a peu de moments. L'on peut même dire qu'il est l'unique, en quelque sorte, qui nous ait été imposé. Je suis contraint de taire ici plusieurs considérations que mon sujet demanderait, si j'avais le temps de les mettre dans leur jour.

Dieu nous commande de l'aimer : eh ! mon Dieu ! s'écrie saint Augustin (*lib. V Conf., c. 5*), que suis-je à votre égard, pour me faire un commandement si pressant de vous aimer, pour me faire de si terribles menaces, si je ne vous aime pas ? que vous importe de posséder un cœur aussi méprisable que le mien ? *O pie Domine ! quid tibi ego sum, ut amari te jubeas a me : et mineris mihi ingentes miseras, si non faciam ? Parvane ipsa est miseria si non amem te ?* Vous n'avez qu'à m'abandonner aux dérèglements de mes aveugles inclinations pour me châtier ; car quelle plus grande misère que de ne pas vous aimer ?

Après nous avoir commandé de l'aimer, Dieu nous demande encore notre amour, et il nous le demande par tous les biens qu'il nous a faits, par tous les biens qu'il peut et qu'il veut nous faire, par les larmes, par les douleurs, par la croix de notre Rédempteur, par l'espérance du bonheur éternel où il nous appelle, par toutes les vérités dont la foi soutient notre faiblesse. Il s'empresse pour se faire aimer, il nous prévient, il nous caresse, il nous comble de toutes sortes de grâces. Nous ne pouvons pas, messieurs, sans une insensibilité incroyable, lui refuser notre amour ; mais l'aimerons-nous jamais assez ? Sans entrer dans le détail de tant de raisons qui prouvent si évidemment que nous pourrions épuiser notre charité, et, néanmoins, aimer Dieu d'une manière qui serait toujours infiniment au-dessous de ses attraits, nous n'avons qu'à nous ressouvenir de la grandeur de Dieu et de la petitesse de notre cœur. Nous aimons selon que nous connaissons ; notre connaissance ne saurait atteindre que très-imparfaitement à la divinité, ni renfermer en elle-même aucune de ses perfections ; les affections de notre volonté n'ont pas plus d'étendue que les lumières de notre entendement. Toutes les flammes de notre charité ne seraient pas une étincelle que Dieu daignât remarquer, si sa miséricorde ne l'engageait à les agréer.

Dieu seul peut et se connaît et s'aimer dignement. Il est vrai que, comme nous pouvons toujours découvrir de nouveaux attraits dans Dieu, nous pouvons aussi l'aimer toujours davantage ; mais cela même prouve encore combien peu nous sommes capables de l'aimer, puisque durant des siècles infinis notre amour peut croître, sans arriver jamais à un point d'ardeur qui égale la beauté et la bonté de son objet. Quelle défiance ne devrions-nous pas concevoir d'un amour que

nous ne pouvons entretenir que durant quelques moments de vie ? Nous ne pouvons donc aimer Dieu que bien faiblement : nous n'avons qu'à considérer ce qu'il est et ce que nous sommes, pour convenir de cette humiliante vérité.

De ce que j'ai dit jusqu'à maintenant je puis tirer des conséquences qui nous donneront encore une plus juste idée de notre froideur : ces conséquences seront fondées sur la comparaison de l'amour que Dieu a pour nous, avec l'amour que nous pouvons avoir pour Dieu. La première : puisque Dieu est infini dans toutes ses perfections, il est aussi infini dans son amour ; car Dieu n'a qu'un amour, et il nous aime de l'amour qu'il a pour lui-même. De là il s'ensuit que Dieu aime plus un seul homme, que tous les hommes ensemble ne peuvent aimer Dieu ; tous les hommes ensemble ne peuvent avoir qu'un amour limité, et les hommes aiment les créatures avec ce même cœur dont ils aiment Dieu ; il n'y a que la grâce qui mette de la distinction entre l'amour qui les attache à Dieu, et l'amour qui les attache à la créature. Si l'amour de tous les hommes ensemble est si au-dessous de celui de Dieu, que sera-ce de l'amour d'un seul homme ? Voilà la première conséquence : Dieu aime plus un seul homme, qu'une infinité d'hommes ne peuvent aimer Dieu.

La seconde : quand nous aimerions Dieu autant qu'il nous aime, ce qui n'est pas possible, notre amour serait encore très-indigne de lui, parce que Dieu a des attraits infinis qui nous doivent transporter, et que Dieu n'a nulle obligation de nous estimer et de nous aimer, que celle qu'il a la bonté de s'imposer ; nous lui devons tout ce qu'il trouve d'aimable dans nous, et nous sommes obligés, par toutes sortes d'engagements, à lui consacrer notre cœur : Dieu est par lui-même tout ce qu'il est, et il ne peut nous rien devoir. Or, un amour qui est dû, et qu'on ne peut légitimement refuser, ne doit nullement être comparé à un amour qui est l'effet de la seule miséricorde.

La troisième conséquence : je veux même que nous aimions Dieu plus qu'il ne nous aime ; cette supposition, selon notre manière de penser et de parler, est encore plus impossible que la précédente. Je veux même, dis-je, que nous aimions Dieu plus qu'il ne nous aime : encore n'y pourrait-il point avoir de proportion entre notre amour et son amour, parce qu'un Dieu et une créature n'ont rien par quoi on les puisse comparer. Dieu nous a comblés de bienfaits, et il n'en reçut ni ne put jamais en recevoir aucun de nous ; Dieu nous a aimés le premier, et il nous a aimés éternellement, et nous ne pouvons l'aimer que quelques moments, tandis que nous sommes sur la terre ; car l'amour que nous aurons pour lui dans le ciel est un amour nécessaire qui ne peut point l'obliger : et nous aimons Dieu une éternité après qu'il nous a aimés. Dieu nous aime, quoique nous l'ayons offensé, il ne nous fit jamais que du bien. Dieu nous honore en nous permettant

de l'aimer, et il n'a nul sujet d'estimer l'amour que nous lui témoignons ; nous ne lui pouvons rien présenter qu'il ne puisse rejeter sans nous faire le moindre tort ; s'il n'avait pas une miséricorde infinie, il ne penserait pas seulement à nous, il ne daignerait pas même nous regarder. Il est donc véritable que, nous fût-il permis d'aimer Dieu plus qu'il ne nous aime, notre amour ne serait en aucune manière digne d'être comparé à l'amour qu'il a pour nous.

La dernière conséquence, qui est le but de tout mon discours : Puisqu'il est si facile d'aimer Dieu, puisqu'il est si difficile de l'aimer assez, et d'un amour qui puisse donner quelque gloire à son infinie majesté ; puisque, d'ailleurs, nous sommes obligés de l'aimer, et que sans l'aimer nous ne nous sauverons jamais, n'est-il pas bien étrange, n'est-il pas tout à fait étonnant que les hommes n'aiment pas Dieu ? Supposé la facilité de l'aimer, et la difficulté de l'aimer assez, de l'aimer dignement, quels efforts ne devrions-nous pas faire pour donner à notre amour l'étendue, l'ardeur, la tendresse qu'il est capable de recevoir ? *Prior ipse dilexit nos*, dit saint Bernard, *et tantus, et tantum, et gratis, tantillo et tales* (*De dilig. Deo*, c. 2). *Prior*, Dieu nous a aimés le premier : *Tantus*, il nous a aimés tout grand et tout indépendant qu'il est : *Tantum*, il nous a aimés sans ménagement et jusqu'à l'excès. *Gratis*, il nous a aimés de son plein gré, parce que sa bonté seule l'a porté à nous aimer. *Tantillo et tales* : il nous a aimés tout petits, tout méprisables que nous sommes ; il nous a aimés, quoique nous fussions pécheurs et ses ennemis. Combien donc devrions-nous l'aimer ? Ne faut-il pas avoir renoncé à l'humanité, pour ne pas répondre à une si grande bonté, pour ne pas se soucier d'user de quelque retour envers un Dieu qui n'est point rebuté de notre bassesse, de notre indignité, et qui nous donne des marques si surprenantes de sa tendresse ?

Je me dois à Dieu, dit encore saint Bernard, parce qu'il m'a fait ; que lui donnerai-je parce qu'il m'a refait, parce qu'il m'a racheté, et avec des témoignages si éclatants de miséricorde ? Je me dois deux fois à Dieu ; ce saint docteur pourrait dire : je me dois à Dieu une infinité de fois, si je ne considère que moi-même, que lui rendrai-je pour l'amour de lui ? Que me restera-t-il à lui offrir, si je souhaite d'honorer ses adorables perfections ? *Si totum me debeo pro me facto : quid addam jam pro reflecto et reflecto hoc modo ?... me pro me debeo et bis debeo : quid Deo retribuam pro se* (*Ibid.*) ? Quand on parle de l'obligation d'aimer Dieu, on découvre toujours de nouveaux motifs de l'aimer, on trouve toujours de nouvelles choses à dire. Comment donc, messieurs ? Avons-nous besoin de tant de pressantes considérations pour nous résoudre à aimer un Dieu qui nous aime ? pouvons-nous trop aimer un Dieu ? pouvons-nous l'aimer assez ? Je vous ai déjà fait plusieurs fois cette question : mais encore ne devons-nous pas aimer Dieu ?

et ne mérite-t-il pas d'être aimé pour l'amour de lui ? et la manière de l'aimer, n'est-ce pas de l'aimer sans mesure ? *Cauta diligendi Deum Deus est : modus, sine modo diligere* (*Ibid.*, c. 1).

Ce qui nous rend extrêmement criminels, c'est, messieurs, que Dieu se contente de notre amour ; ce trait de sa miséricorde doit nous toucher vivement. Quel sujet de consolation, et à ceux qui ont toujours été fidèles à Dieu, et à ceux qui veulent se convertir et commencer à l'aimer ! Dieu se contente de notre amour, il ne nous demande rien autre. Celui qui, pour s'acquitter de ses obligations, n'a qu'à aimer, peut aisément, ce me semble, faire éclater sa fidélité. S'il n'a qu'à aimer, à quoi pense-t-il ? De quoi parle-t-il ? De quoi s'occupe-t-il ? Qu'est-ce qui fait sa gloire et sa joie ? Quels sont ses desirs, ses desseins, ses vœux, ses intérêts ? Pourquoi agit-il ? Pourquoi travaille-t-il ? En quoi trouve-t-il son contentement et son repos ? Tous ses mouvements sont réglés, animés par son amour. N'est-il pas vrai, chrétiens auditeurs, qu'une personne qui peut accomplir la loi en aimant Dieu, peut encore suppléer à la petitesse de son cœur par l'ardeur de sa charité ? Si Dieu ne nous demande que notre amour, n'est-il pas vrai que malgré notre faiblesse nous pouvons encore l'aimer d'un amour assez tendre et assez fort ? Bonheur qui doit nous remplir de joie. Nous ne pouvons pas assez aimer Dieu : je conviens que cette réflexion est triste et humiliante ; mais enfin il se contente de notre amour.

Nous n'avons donc pas d'autre parti à prendre que de lui consacrer tout notre cœur ; c'est à quoi nous exhorte saint Bernard : *Si quantum eum diligere debes, non potes, dilige ergo eum ex toto corde* (*Serm. 1 in Cæna Dom.*). C'est l'unique moyen de dédommager Dieu en quelque manière, et de nous consoler nous-mêmes de notre incapacité et de notre néant. Ne le partageons pas, ce misérable cœur, il est déjà assez petit, il est déjà assez froid. N'aimons pas en esclaves un Dieu qui nous aime en Père ; ne mesurons pas notre amour, quand il s'agit d'aimer un Dieu qui nous a aimés sans mesure. Craignons-nous d'aller au-delà de nos obligations envers un Dieu ? de lui témoigner plus de reconnaissance qu'il ne nous a fait de bien ? Si nous entrions dans le détail de ce que nous lui devons, sa seule miséricorde pourrait assurer notre confiance, et nous craindrions avec sujet de l'offenser en nous offrant à lui ; nous sommes bien éloignés de pouvoir nous acquitter auprès de Dieu : il ne faut donc pas diminuer ce que nous pouvons lui présenter.

Mais en vous tenant ce langage, messieurs, je suppose, ce semble, que vous aimez Dieu et que je n'ai à vous reprocher que la crainte de le trop aimer ; cette crainte serait bien indigne et bien criminelle, ce n'est pourtant pas sur quoi je me défie de votre cœur. Vous aimez Dieu ? O mon Dieu ! que mes pensées sont indignes de votre

grandeur, si je crois si aisément que l'on vous aime ! Vous aimez Dieu ? Ne vous offensez pas, mes chers auditeurs, si je vous exhorte à l'aimer ; vous jugerez vous-mêmes de vos sentiments envers lui sur ces paroles de saint Augustin : *Cui dico et diligit Dominum, quid adhuc diligit amphitheatrum ? Cui dico ut diligit Dominum, quid adhuc diligit mimum ?... quid adhuc diligit vinolentiam ; quid adhuc diligit pompas sæculi et vanitates omnes et insanias mendaces (in Ps. XXX, Conc. 3) ?* Celui à qui je dis d'aimer Dieu, pourquoi aime-t-il encore l'amphithéâtre et les bouffons, et l'intempérance et toute la pompe, toutes les vanités, toutes les folies du siècle ?

Si vous aimez des choses que Dieu condamne, le pouvez-vous croire que vous aimez Dieu ? Et pourriez-vous le persuader à quiconque aura quelque teinture de religion ? Je vous prêcherai inutilement, en vain je vous exhorterai à aimer Dieu, tandis que vous aimerez les jeux, les spectacles dangereux, les compagnies déréglées et voluptueuses, tandis que vous ferez profession d'être du grand monde ; que vous vous ménagerez avec les personnes qui vous scandalisent, et que par un respect humain vous approuverez leurs actions et leurs manières ; tandis que vous entretiendrez ces liaisons et que vous souffrirez ces libertés qui allument dans votre âme des désirs impurs ; tandis que vous blesserez la modestie chrétienne par les excès de votre luxe, et que vous n'aurez dans l'esprit que des projets d'ambition. A quoi servira-t-il que je vous dise qu'il faut aimer Dieu, parce que vous lui devez tout votre cœur ; si vous voulez toujours contenter vos passions et ne songer qu'à votre plaisir ? Aimer Dieu, et en même temps aimer quelque autre chose, et aimer tout à la fois les objets même que Dieu nous défend d'aimer, ah ! mondains, ah ! pécheurs, allez, vous devriez mourir de honte, et vous mériteriez que je vous misse en face tous vos attachements criminels pour vous couvrir de confusion.

Pourquoi, messieurs, pourquoi les tant ménager ? Ils sont trop injustes, trop ingrats, trop dénaturés : écrivons-nous avec saint Paul : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema (I Cor., XVI) : Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur, qu'il soit anathème ; qu'il soit forcé par la pauvreté, l'humiliation et la douleur de rentrer en lui-même pour reconnaître et pour réparer sa détestable injustice ; qu'il soit livré aux furies impitoyables de sa conscience ; qu'il soit banni comme un infâme du commerce de tous les hommes ; qu'il ne goûte jamais de tranquillité et de repos ; qu'il passe ses jours dans des alarmes accablantes et dans des chagrins mortels ; qu'il soit l'horreur du ciel et de la terre, et que toutes les créatures lui déclarent la guerre ; qu'il périsse, il ne mérite ni compassion ni grâce ; ce n'est pas un chrétien, ce n'est pas un homme : *Sit anathema ;* ce monstre sans reconnaissance,*

sans tendresse, sans sentiment, sans cœur, qu'il soit anathème. Crions-le tous d'une même voix : *Anathema, anathema sit !* Vous serez vengé, notre aimable Sauveur, ou les hommes vous aimeront, ou ils périront ; oui, votre miséricorde et votre amour seront vengés ; ce sont vos ennemis qui ne vous aiment pas, et vos ennemis seront livrés à votre justice. Mais non, mon Dieu, suspendez votre colère, nous nous sentons nous-mêmes dignes de votre indignation et de vos coups ; nous ne sommes point tout à fait insensibles ; écoutez notre demande : nous espérons encore que vous aurez la bonté de nous exaucer. Faites-nous connaître vos attraits, du moins ne nous les cachez pas pour nous punir ; après quoi ne nous montrez plus ni le paradis que vous nous promettez, ni l'enfer dont vous nous menacez, afin que nous n'aimions que vous, et que nous ne vous aimions que parce que vous êtes infiniment aimable. C'est l'unique bonheur que nous devons désirer et pour cette vie et pour l'éternité.

SERMON LII.

Sur l'impureté.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa quærens requiem, et non inveniens, dicit : Revertar in domum meam unde exivi.

Quand l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos : et n'en trouvant point, il dit : je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti (S. Luc, ch. XI).

Cet esprit impur, chrétienne compagnie, vous présente d'abord le vice que j'entreprends aujourd'hui de combattre. Vice si commun qu'il infecte toutes les conditions, tous les états ; quelquefois vice si infâme que je crains d'offenser l'honneur, la qualité, la vertu de mes auditeurs, en vous en faisant la peinture. L'impureté est ce démon qui possède l'homme sans pitié, qui n'en sort presque jamais, qui ne manque presque jamais d'y rentrer, s'il a été forcé de le quitter pour quelque temps. *Vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi :* il s'en va, il prend avec soi sept autres esprits plus méchants que lui, ils entrent dans cette maison, ils y demeurent. Un remède court et léger ne sert qu'à aggraver la plaie d'une âme impudique. *Quid facio febrienti ?* disait autrefois saint Augustin (in *Psalm. XXXIX*), quelle utilité puis-je espérer d'apporter au malade qu'une fièvre ardente dévore ? Ce grand docteur se comparait lui-même à un médecin qui n'a rien de bon à promettre touchant la guérison du febricitant, et qui n'ose menacer de rien de mauvais. J'en suis réduit, messieurs, à la même incertitude ; que pourrai-je vous dire avec sagesse pour vous consoler dans votre mal, si quelquefois il s'en trouve parmi vous à qui je sois contraint d'adresser mon discours ? et n'ai-je pas sujet de craindre de vous ôter toute espérance de guérison ? Peut-être même qu'une délicatesse affectée condamne mon entreprise : les personnes les plus déréglées se font assez souvent un point d'honneur d'exiger une timide bien-

(Quatorze.)

séance de ceux qui ont à leur reprocher leurs dérèglements. Chastes âmes, je tâcherai d'honorer, je craindrai de blesser votre modestie par mes paroles ; mais, âmes impures, puisqu'il faut que je parle, je n'aurai point de honte de vous faire rougir de vos désordres. Il faudrait, il est vrai, que vous fussiez dans toute autre disposition d'esprit et de cœur pour profiter de mon discours ; car aveuglés peut-être et endurcis autant que vous l'êtes, comment vous faire sentir l'aveuglement et l'endurcissement d'un impudique ? Mais je me confie en la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; j'espère qu'il aura la bonté de vous éclairer, de vous toucher, tandis que je parlerai. Pour ne pas m'éloigner du sens de mon texte, je vous représenterai l'impureté comme un démon violent, furieux, opiniâtre, qui d'ordinaire possède l'homme jusqu'à sa mort ; qui ne manque guère d'entraîner enfin dans les enfers la proie misérable dont il s'est joué sur la terre. Mais comment un si grand malheur peut-il arriver ? C'est ce que je vais vous expliquer : l'impureté éteint dans une personne toutes les lumières qui pourraient lui découvrir l'horreur de ses fers, et les tristes suites de sa servitude ; elle étouffe encore tous les sentiments qui pourraient l'engager à secouer son joug cruel et honteux, et à mener une vie honnête et innocente. Elle aveugle l'esprit, c'est mon premier point ; elle endurecit le cœur, c'est le second. Prions la mère de pureté de nous assister : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Ambroise raconte qu'un certain Théotime, homme fort attaché à ses plaisirs, aimait mieux perdre les yeux que de renoncer à la volupté ; ce malheureux dans l'ardeur de son dérèglement sentit l'aveuglement qui le devait suivre, et il se résolut d'être aveugle plutôt que de modérer son penchant. *Vale*, s'écria-t-il, *vale, amicum lumen* : beau soleil, agréable lumière, je ne vous verrai plus, mais je contenterai ma passion. C'est ce que peuvent dire, mes chers auditeurs, les personnes voluptueuses dès le commencement de leurs désordres, si leur repentir ne les garantit du malheur qui les menace. Divines vérités, lumières adorables du Saint-Esprit, rayons salutaires de la grâce, vous ne brillerez plus pour moi ; le Seigneur vous répandra dans mon âme, et je ne vous verrai pas ; en vain je serai éclairé d'en haut, je marcherai dans les ténèbres, et mon aveuglement me conduira dans l'abîme. Voilà où vous en êtes réduits, vous qu'une impureté scandaleuse domine depuis tant d'années ; voilà à quoi vous devez vous attendre, vous qui nouez aujourd'hui les liaisons infâmes que la mort seule dénouera. Je souhaite de me tromper, et que vous ne soyez pas tombés dans une situation si déplorable. Venons aux preuves particulières d'un si funeste aveuglement.

La première : l'impureté cache ses propres horreurs à l'impudique. Vous savez, mon cher auditeur, ce que vous coûta le premier

péché qu'elle vous fit commettre ; combien de remords, combien d'inquiétudes, combien de peines ne lui succéderent-ils pas ! La grâce, la raison se faisaient encore sentir dans votre âme, et vous detestâtes un vice que vous n'aviez pas encore connu. Cependant le crime était fait, la pureté était perdue, le passé était irréparable ; il était question d'être sur vos gardes pour l'avenir, mais le plaisir flattait votre penchant, ses charmes s'approprièrent, pour ainsi dire, avec l'honneur et la vertu, à quoi vous n'étiez point encore insensible ; une familiarité dangereuse, un enjouement trop libre, des compagnies peu chrétiennes, des confidents et des confidentes passionnés, l'image d'un monde agréable et dissolu vous accoutumèrent peu à peu à envisager l'impureté avec des yeux moins timides ; vous ne vîtes plus dès lors ni sa difformité, ni le voile trompeur qui la couvre. A peine fûtes-vous enveloppé, c'est l'expression de saint Augustin (*in Psal. XVIII. narr. 2*), à peine fûtes-vous enveloppé dans votre péché, que vous ne découvrites plus ni le péché, ni les ténèbres qui vous le cachaient : *Quando quisque ipso delicto involutus est... nec aliud videt, nec hoc unde tegitur, videt.* C'est l'effet du plaisir d'appeler un autre plaisir, et de combattre la raison par le contentement des sens ; il perd son horreur sous les infâmes attraits qu'il présente au corps.

L'on oublie jusqu'à son nom dans le monde ; un commerce détestable y passe pour galanterie, une dissolution débordée est traitée de divertissement, les libertés du jeune homme et de la jeune fille sont enjouement, un amour sale est une honnête amitié. Que dire, messieurs, pour changer des gens qui ne se connaissent pas ? Comment s'y prendre pour les faire rentrer en eux-mêmes ? Ils n'ont pas seulement l'idée de l'état pitoyable où ils sont tombés. Par où commencerais-je, disait autrefois saint Ambroise à une jeune personne qui s'était oubliée ? Par où commencerais-je, par où finirai-je pour vous représenter votre malheur ? *Unde incipiam ? Quod primum, quod ultimum dicam ?* Vous exposerai-je les biens que vous avez perdus, où les maux que vous vous êtes attirés ? *Bona commemorem quæ perdidisti, an mala descam quæ invenisti ?* Vous étiez l'objet des complaisances de Dieu, et vous êtes devenue l'objet de sa haine ; vous goûtiez les douceurs de l'innocence, et vous n'en avez plus même le goût ; les anges du ciel avaient de la vénération, de la tendresse pour vous, et vous n'êtes plus qu'une esclave méprisable de Satan : *Quæ ista repentina mutatio ?... facta es corruptio Satanae.* En vain, mes chers auditeurs, nous ferions tous nos efforts pour faire sentir à un impudique l'horrible laid de son âme ; c'est le caractère de l'impureté de cacher sa propre difformité avant toutes choses.

Un homme qui penserait juste sur un attachement illégitime, un homme, dis-je, avare d'ailleurs et intéressé, ne se dégoûte-

rait-il pas d'une femme qui le ruine, qui veut jouer, qui veut porter l'or et le brocart, qui veut acheter des terres à ses dépens ? Une femme aussi superbe que mondaine ne haïrait-elle pas un homme qui l'expose à l'horreur des honnêtes gens et aux chansons outrageantes des laquais ? On voit si peu sur sa conduite, quand on est possédé de l'impureté, quand on s'imagine que le monde même n'y voit rien, et qu'on n'aperçoit pas même l'ignominie que l'on appréhende. Il faut être bien aveugle pour ne pas découvrir l'infamie qui est le premier effet de l'impureté, et qui se présente plus naturellement et plus vivement aux yeux de tout le monde. Que diriez-vous de la stupidité d'une personne qui ne trouverait pas le moindre défaut dans un visage de travers et monstrueux ? Mais l'aveuglement de cette personne n'approche pas l'aveuglement d'un impudique ; la laideur du visage le plus affreux ne saurait égaler la difformité du vice qui le tyrannise.

Seconde preuve de l'aveuglement d'un impudique : après avoir fermé les yeux à la laideur du vice infâme auquel il s'est livré, il les ferme aux bienséances les plus indispensables, et dont on se pique davantage dans le monde. Bienséances qui le feraient connaître à lui-même, s'il était capable de les apercevoir ; mais les ténèbres où il est plongé sont si épaisses, que sa vanité même, son intérêt, et les principes les plus communs parmi les gens du monde ne peuvent les percer. Pour peu qu'on ait d'éducation et de bons sentiments, chacun affecte la réputation de soutenir son état, et de vivre d'une manière convenable à son emploi ; le reproche qui nous offense plus vivement, c'est celui qu'on nous fait de ne point tenir une conduite conforme à notre profession, parce que rien de plus honteux que de n'être point ce qu'on devrait être, et de flétrir son caractère. Un cavalier veut être estimé bon cavalier, un magistrat bon magistrat, une mère de famille veut qu'on croie qu'elle ne se dément point de son état ; un ami se fait un honneur essentiel de garder toutes les mesures de l'amitié la plus exacte. N'exigez pas d'un impudique qu'il fasse la moindre attention à ces bienséances. Le monde ne prétend pas que l'impureté déshonore ; et il est aisé de le convaincre, que sans parler de christianisme, le monde même la condamne.

Quel honneur pour un cavalier de sacrifier sa gloire à son plaisir ? A combien de lâchetés ne l'engagera pas un attachement criminel ? feindre pour refuser son service au prince, mentir pour échapper à l'ordre de se rendre à son poste, risquer sa fortune de peur de se séparer de la personne qui le tient dans ses fers, se ménager dans le péril pour lui plaire, abandonner ses fonctions pour avoir le temps de lui donner de nouvelles assurances de son attachement, prendre auprès d'elle des airs mous et effeminés qui tournent en ridicule un homme de guerre, perdre l'occasion de se signaler par la valeur, pour livrer son cœur à une

femme capricieuse et infidèle. Il y a sans doute bien des gens dans cette compagnie qui connaissent, qui aiment l'honneur des armes, je m'en fie à leur jugement. Qu'est-ce qu'on attend dans le monde d'un magistrat qui exerce la justice ? une assiduité constante dans ses fonctions, une équité inviolable, une droiture inflexible, une gravité inaltérable. Mais l'impureté lui impose d'autres lois. On le voit badiner comme un enfant, grimacer en comédien, se contrefaire, se passionner, si je l'ose dire, en insensé. Combien de rebuts n'aura pas à essuyer le malheureux qui en sollicitant sa cause recule le plaisir du juge ? combien de délais affectés, combien de détours de chicane, combien d'injustices peut-être ne coûtera pas une femme follement adorée à des plaideurs opprimés ? Le monde permet-il à une mère d'abandonner sa famille, de négliger son domestique, de traiter indignement un époux ? Nullement, messieurs, n'est-ce pas le monde qui répand ces satires cruelles sur le libertinage de l'épouse ? N'est-ce pas le monde qui dépeint son engagement avec des couleurs si noires ? Ce ne sont pas les gens de bien qui font retentir une ville du bruit de l'intrigue ; ce sont d'ordinaire ceux-là mêmes qui ont à sauver leur réputation d'un éclat aussi chagrinant. L'impureté aveugle cette femme infidèle à un mari, cruelle à des enfants, l'opprobre de toute une parenté. Elle croit cacher ses désordres sous les parures qui en sont la récompense, elle affectera sur le point d'honneur une délicatesse qui ne sert qu'à rendre son infamie plus criante, bizarrerie d'une conscience alarmée qui est forcée d'honorer la vertu. Elle parera des enfants des tristes fruits de son infidélité, et ces brillantes victimes seront l'objet de la pitié de tous ceux qui les verront.

Vous savez, chrétiens, combien l'on a à cœur la gloire de l'amitié, selon les lois mêmes du siècle ; mais où est l'impudique qui voudrait prendre quelque chose sur sa passion pour servir un ami ? qui voudrait être soupçonné d'une assiduité languissante, pour donner des preuves de son zèle ? qui n'ait mille déguisements de réserve pour sauver l'amour en abandonnant l'amitié ? Parcourez tous les états, messieurs, et vous y verrez toutes les bienséances méprisées, violées par la volupté. Un grand qui nourrit une passion impure tombe en des bassesses qui démentent sa fierté et qui l'exposent à la risée des personnes mêmes qu'il voit à ses pieds ; Un homme d'église qui oublie son caractère pour se livrer à ses plaisirs, est regardé avec horreur ; mille outrages, mille affronts ne sauraient réveiller sa raison ; la modestie de ses vêtements anime la raillerie ; les compagnies les plus déréglées ne le reçoivent qu'avec indignation. Monde ennemi de Jésus-Christ, accordez-vous donc avec vous-même ; n'est-ce pas vous qui donnez à l'impureté les noms d'amusement, de feu de jeunesse, d'engagement, d'amitié ? Et vous la condamnez, vous la décriez vous-même. C'est ainsi,

chrétiens auditeurs, que le dérèglement paraît horrible à toutes sortes d'yeux, malgré le dérèglement même; mais ce que l'impureté montre de méchant et d'affreux dans les autres, elle le cache en quelque manière à la personne qui porte ce caractère de méseance et d'horreur.

Allez demander, avec saint Basile, à une personne qui a franchi les lois de l'honneur et de la pureté, allez lui demander ce que sont devenues ses manières modestes; ce qu'est devenue cette crainte de la méseance, cette réserve dans sa conversation, cette pudeur dans son maintien, cette conduite irréprochable : à peine comprendra-t-elle votre demande. Répondons pour elle, avec ce saint Père : *Omnia illa abnegasti, et cum brevi voluptate permutasti* (Ép. ad virg. laps.) : Vous avez renoncé à toutes ces choses, et vous les avez échangées avec un plaisir sale et court. Vous n'êtes plus cette fille dont la pudeur faisait le principal ornement : vous êtes cette fille éventée qui ne trouverez jamais d'époux; vous n'êtes plus cette femme raisonnable et chrétienne qui attiriez les bénédictions du ciel sur votre maison : vous êtes cette femme capricieuse, impudente, libertine, que toute une ville montre au doigt. Ne considérât-on que les bienséances du monde, si l'impureté laissait assez de raison pour y faire attention, l'on aurait horreur de l'infamie qui la suit, et l'on s'efforcerait d'être chaste.

Je veux découvrir aux impudiques une troisième preuve encore plus sensible de leur aveuglement : vous cherchez le plaisir, âmes impures, et vous ne vous apercevez pas de mille peines qu'il vous en coûte pour le trouver. Après tout, il vous reste encore quelque teinture de raison, quelque principe d'honneur, quelque rayon de vérité, quelque idée de christianisme; votre conscience n'est pas toujours assoupie et comme étouffée par la volupté; il se passe bien des moments qu'éloignés ou ennuyés du plaisir, vous sentez le poids de la chaîne : comment se peut-il faire qu'une réflexion forcée ne vous ouvre point les yeux pour toujours? Par combien d'embarras, par combien d'alarmes en êtes-vous venus à commettre ce maudit péché? Il a fallu nouer le commerce malgré la vigilance d'un père, d'une mère, d'un mari, d'un voisinage; il a fallu prévenir une infinité d'événements, de peur d'être surpris; ménager plusieurs personnes, la plupart âmes viles, lâches, intéressées, pour avoir leur confiance; étudier tous les mouvements d'un esprit soupçonneux, fier, bizarre, emporté, pour gagner un cœur dissimulé, inconstant, insatiable. Combien de fois la froideur a-t-elle renversé les espérances que la facilité avait données! combien de fois a-t-on vu récompenser des louanges par des outrages! combien de fois un égard oublié a-t-il fait oublier de longues et accablantes assiduités! A-t-on convenu, la liaison est-elle formée, le crime est-il commis, il s'est trouvé des coupables qui ont voulu se précipiter, se noyer, s'empoisonner, se plonger le poi-

gnard dans le sein. Mais qui voudrait répondre qu'une personne capable de s'abandonner ne s'abandonne qu'à un seul, et que le rival ne profite point des dépenses de la dupe? C'est alors que la passion ouvre l'âme à la jalousie, à la haine, à la crainte, à la vengeance, et qu'elle la déchire en mille manières. Cependant il faut faire de grands frais : le bien se consume; des emprunts forcés donnent un vif pressentiment de la misère qui approche; l'on manque de crédit, et, si l'on devient pauvre, l'on doit s'attendre à manquer encore de mérite. Point de repos d'une part, tout s'abîme de l'autre, et l'impureté brûle encore l'homme et la femme.

Étrange aveuglement d'un esprit impur, qui n'aperçoit pas qu'il combat lui-même le plaisir qu'il cherche avec tant d'ardeur! qui se laisse entraîner, comme un esclave, à une courte satisfaction, au travers de longues peines! L'on n'essuie point, d'ordinaire, tant de dangers et tant de rebuts pour commettre d'autres péchés et les autres péchés ne tardent pas de faire horreur à un méchant homme. Le sang d'un ennemi répandu, la réputation d'un homme d'honneur déchirée, la misère d'une famille que l'injustice a ruinée, ces sortes de crimes touchent leurs auteurs mêmes : la pitié les leur montre tels qu'ils sont, si la vertu ne le fait pas. L'impureté est de tous les vices le plus honteux, le plus infâme, parce qu'il est le plus brutal; l'impureté est de tous les vices celui qui donne plus d'inquiétude, plus de chagrins, qui cause des malheurs plus considérables, et l'on s'étourdit sur ses horreurs. Il plait davantage quand il coûte le plus; il irrite le penchant par les difficultés qu'il lui oppose : quelle espèce d'aveuglement! Cependant, dit Tertullien, nul péché n'est si volontaire que celui de l'impureté : la violence et la contrainte ne sauraient engager qui que ce soit à le commettre; il ne prend sa force que dans lui-même : *Nulla ad libidinem vis est, nisi ipsa* (lib. de Pudicit.) C'est l'impureté elle-même qu'on aime, c'est elle que l'on cherche : nul prétexte, nul dessein étranger n'entrent dans les vues de l'impudique, et il n'a des lumières que pour trouver des charmes dans un péché si hideux et si detestable.

Du moins, mes chers auditeurs, si l'impudique prévoyait les suites de son engagement et la perte éternelle de son âme; mais, en quatrième lieu, c'est à ne point prévoir un mal si terrible que consiste son plus funeste aveuglement. Sa passion le possède si fort, qu'elle se présente pour ainsi dire seule à ses yeux. Les affaires les plus sérieuses, les plus importantes, ne sauraient presque le distraire de l'objet de ses feux impurs : la sainteté même des autels n'est pas capable d'occuper sa pensée. Il trouve en toutes choses quelque rapport à l'attachement qui le tyrannise : beauté, laideur, joie, tristesse, repos, action, conversations chastes ou méseantes, compagnies régulières ou licencieuses, il tire avantage de tout pour entretenir le feu qui le devore. Là tendent ses ré-

flexions, ses soupçons, ses feintes, ses artifices, tous les mouvements de son âme : de sorte qu'il est peu d'heures dans la journée de ce malheureux qui ne lui apportent l'occasion de concevoir une idée sale, un dessein brutal, un honteux désir. Comment et d'où voudriez-vous qu'il aperçût l'abîme où sa passion le conduit ? quel temps trouverez-vous, dans la suite de ses démarches, qu'il soit en état d'employer à une réflexion salutaire ? quelle action choisirez-vous, dans le tissu de sa vie, qui puisse servir à lui ouvrir les yeux ? par quelle voie la vérité pourra-t-elle s'insinuer dans cette âme à demi abrutie ? l'impureté ne lui en a-t-elle pas fermé toutes les entrées, et cesse-t-elle jamais de veiller pour ses intérêts ?

Non est otiosa lascivia, dit saint Ambroise (*Apol. 2, David, c. 3*) : L'impureté ne souffre pas un repos oisif. Elle brûle son esclave sans relâche ; elle s'empare de tous les sens de son corps, de toutes les puissances de son âme, et elle allume sans discontinuer, tantôt ici, tantôt là, quelque étincelle de sa flamme. L'un des complices yfnt-il à languir, à s'ennuyer de ses fers, l'autre le réveillera et lui donnera un nouveau goût de sa servitude ; leur commerce fût-il troublé par les démêlés qui en sont inséparables, la dissolution ne tardera pas de le renouer ou d'en établir un ailleurs. Après cela, qu'on me dise ce que l'impureté permet à une âme de voir, touchant sa perte ou son salut. Grâce de mon Dieu, vous ne faites pas de plus grandes merveilles, vous ne donnez pas de plus grandes marques de votre force que d'éclairer un impudique : j'en prends à témoin tout ce qu'il y a de personnes dans cet auditoire qui ont eu le malheur d'être dans des engagements criminels.

Ces peuples malheureux qui obligèrent le Seigneur à les brûler dans leurs villes, que virent-ils lorsque Loth leur montrait la nuée qui allait éclater sur leurs têtes ? Ils virent un fou : *Visus est eis quasi ludens loqui* (*Gen., XIX*). Ils crurent que Loth voulait rire et qu'il avait perdu le sens. Que leur demandait ce saint homme, pour les dérober à la vengeance divine ? des larmes, des jeûnes, des austérités ? Ils auraient dû s'y attendre : leur péché était énorme ; mais il leur représente seulement la nécessité de sortir de leurs villes : *Egredimini de loco isto* : Sortez d'ici. Sodome, sur le point de périr, n'aperçut rien qu'elle dût craindre. Samson fit-il la moindre réflexion au danger qu'il courait, après toutes les cruelles infidélités de sa Dalila ? Il ne songea qu'à l'aimer comme auparavant, vous le savez. Quelles furent les lumières de Ruben, quand il commit un inceste avec une des concubines de son père Jacob ? Vous en jugerez sur ce que je vais vous dire : Jacob venait de dresser un autel avec de grandes cérémonies ; Esau venait de chercher et Jacob son frère, et Ruben son neveu, et toute leur famille, pour les passer au fil de l'épée ; Rachel, mère de Joseph et de Benjamin, frères de Ruben, venait de mourir et d'être enterrée ; les Sichemites, tout un peuple, ve-

naient d'être percés de coups, et ils traînaient encore tout sanglants dans les rues de leur ville, parce qu'un d'entre eux avait commis une impureté ; Ruben ne sortait point d'un de ces repas qui rallument et qui nourrissent la volupté, il n'avait point de complice qui le portât à mal faire ; on ne lisait point encore alors de ces romans dangereux, de ces comédies lascives, qui décrient, qui flétrissent la pudeur ; on ne voyait point de ces modes honteuses qu'invente quelquefois l'esprit de ténèbres, pour exposer l'innocence : et cependant *abiit Ruben et dormivit cum Bala concubina patris sui* (*Gen., XXXV*). Ruben s'en va et sonille le lit de son propre père. Ruben, l'héritier du sacerdoce, le chef de sa famille, l'aîné de ses frères, s'abandonne sans aucun égard à sa passion. Il ne vit ni l'encens qui fumait encore sur l'autel que Jacob, son père, avait élevé ; ni les épées qu'Esau, son oncle, avait mises entre les mains de quatre cents hommes, pour le tuer ; ni les cendres de Rachel, mère de ses frères, que lui-même avait portée en terre ; ni le sang des Sichemites égorgés. Il avait à prévoir l'indignation de Jacob, la vengeance du Seigneur, le scandale de son inceste. *Abiit Ruben et dormivit cum Bala* : Ruben ne voit rien qui soit capable de le retenir. On ne lit pourtant pas dans l'Ecriture qu'il fût dans des habitudes d'impureté, comme vous l'êtes, jeune libertin, homme adultère, fille dissolue, femme infidèle : quel sera donc votre aveuglement ?

C'est là, dites-vous, l'usage du monde, d'entretenir des liaisons qui occupent, qui donnent des airs agréables et passionnés, qui réveillent l'esprit et le cœur. De quel monde l'impureté fait-elle le bel usage ? d'un monde que vous composez vous-mêmes avec vos semblables, et à qui vous faites dire tout ce que voulez ; d'un monde pervers et impie, où règne l'esprit de ténèbres ; d'un monde qui approuve, qui loue l'injustice, l'infidélité, la trahison, l'infamie, le mépris de Dieu. Et c'est vous qui le dites, méprisables esclaves de Satan, vous qui n'avez pas la première teinture du christianisme ; vous qui voudriez ne rien croire, pour vivre au gré de votre penchant ; vous qui faites valoir la gloire, digne de vous, de prostituer une jeunesse innocente, de faire tomber dans vos pièges cruels la plus sévère pureté, de flétrir l'honneur des familles et la sainteté du lit conjugal ; vous qui vous faites une espèce de plaisir de vous damner en insensé et en furieux ; qui ne discernes ni temps, ni éternité, ni paradis, ni enfer : c'est vous qui prétendez justifier un commerce débordé, source d'une infinité de malheurs. *Quid enim*, s'écrie Tertullien, *si et incontinentes dicant se a continentibus scandalizari, continentia revocanda est* (*lib. de veland. Virg., c. 3*) ? Si la continence et la pureté choquent les impudiques, faudra-t-il donc condamner, bannir ces vertus ? Quoi ! pour plaire aux libertins, il faut permettre la dissolution, livrer les jeunes gens à leur penchant, briser tous les liens sacrés du mariage, autoriser le

mensonge, la fourbe, la lâcheté, le parjure, le renversement des maisons, et toutes les suites funestes de l'intrigue! il ne faut pas trouver mauvais que les parents oublient leurs enfants, que les enfants dévorent leur héritage, qu'il n'y ait plus de lois à garder entre les proches, entre les amis, entre les époux et dans la société que les hommes composent les uns avec les autres! N'en disons pas davantage : ce sujet, messieurs, ne vous convient pas. L'impureté endurecit le cœur après avoir aveuglé l'esprit : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Jérôme, parlant de l'impureté, dans une de ses lettres, dit une parole aussi surprenante que véritable : bien loin qu'il soit aisé à un impudique de se convertir, il est même dangereux qu'il ne devienne plus méchant, par la pensée de changer, parce que la matière de son repentir peut être à son égard l'occasion d'un crime nouveau. *Voluptas sola et libido etiam in ipso tempore penitendi præteritos stimulos patitur, et titillationem carnis, et incentiva peccandi, ut per hæc que corrigi cupimus cogitando, rursum sit materia delinquendi* (Epist. 147). Pitoyable état que celui d'un impudique! Le remède même de son mal peut aigrir son mal. Il peut suffire de se représenter le dérèglement qu'on a à corriger, pour reprendre l'envie d'y tomber encore : quelque hideuse que soit l'image de la volupté passée, elle est capable de rallumer le feu qu'on veut éteindre. Si saint Jérôme avait dit qu'un impudique qui rappelle le souvenir de ses désordres, par la lecture d'un méchant livre, par des discours messéants, par des libertés dissolues, court risque de concevoir un nouveau désir du crime, je serais moins effrayé de son expression ; mais quel doit être l'endurcissement de l'impudique, si, lors même que la grâce de Dieu le touche, il y a danger qu'il ne s'endurcisse encore davantage! Le regret qu'il sent de ses plaisirs impurs lui en retrace l'idée, et ce peut être assez de cette idée pour l'y attacher plus fortement. Adorable Rédempteur de nos âmes, si votre miséricorde infinie ne soutient la faiblesse de mes paroles, quel fruit puis-je espérer de ce discours ? Daignez répandre aujourd'hui ces grâces qui ont converti les Madeleine et les Augustin. Si vous avez la bonté de montrer vous-même à mes auditeurs les charmes de la pureté, ils les aimeront, et les attrait d'une sale volupté ne les exposeront plus à votre vengeance.

C'est ce qui devrait alarmer les impudiques, dès le commencement de leur vie licencieuse, que la crainte de s'endurcir au mal pour toujours : l'impureté étouffe bientôt tout bon sentiment, et il arrive rarement qu'elle permette qu'on en reprenne jamais. La première raison de cette terrible vérité se présente d'abord à l'esprit. L'impureté étouffe la pudeur dans le cœur : c'est le caractère qu'elle imprime sur le front d'un impudique, que l'effronterie et l'impudence. Vous avez pris le front d'une femme de

mauvaise vie, dit un prophète, c'est pour cela que vous ne rougissez plus : *Frons mulieris meretricis facta est tibi, noluiti erubescere* (Isa., III, 3). Des airs dissolus, des manières lascives, paraissent dans le maintien d'un homme et d'une femme licencieux, à travers les dehors d'une modestie et d'une probité affectées. La pudeur nous tient dans le respect pour nous-mêmes, pour notre prochain et pour Dieu. Pour peu qu'on ait de bons sentiments, on se craint soi-même, l'on sent dans le fond de son âme un frein qui modère notre mauvais penchant, et l'on commence ordinairement à se permettre en secret les libertés que l'on prend ou que l'on souffre devant le monde. C'est ce qui a obligé les Pères de l'Eglise à exhorter les vierges à s'honorer elles-mêmes par une grande réserve en toutes choses. *Ipsa sibi virgo adest*, dit le grand saint Basile, *debetque præ omnibus se ipsam revereri* (lib. de vera Virgin.) : une vierge se trouve toujours elle-même, et elle doit révéler en toute rencontre sa présence ; une personne qui rougit du péché qu'elle médite et de la seule idée du péché, est susceptible de tous les sentiments qui peuvent la contenir dans le devoir.

La pudeur nous inspire de même une grande crainte de blesser les yeux des autres par une messéance. Quoi de plus aimable qu'une jeune personne qui porte dans les compagnies cette délicatesse de conscience qu'une faute alarme ? En honorant, par sa modestie, les personnes avec qui elle converse, elle s'attire elle-même les honneurs de tout le monde, et, bien loin de s'émanciper à un enjouement déréglé, elle règle les autres par sa retenue. Si l'on a honte de mal penser et de mal faire, l'on craint encore plus les yeux de Dieu que ceux des hommes. Dieu découvre tous les replis du cœur ; il condamne bien plus fortement que nous tout ce qui ne sied pas à la vertu, et l'on a à redouter son jugement et sa vengeance. L'impureté renverse en peu de temps ce rempart de l'innocence ; elle accoutume bientôt la conscience la plus délicate à l'image et au sentiment d'un sale plaisir. Vous avez vu le temps heureux, mon cher auditeur, que vous étiez effrayé d'une imagination messéante. Maintenant, si l'impureté s'est emparée de votre cœur, un mauvais désir, une mauvaise action vous font-ils la moindre peine ? Vous n'avez même point de honte de répandre vos sentiments impurs par des regards passionnés, par des paroles deshonnêtes, par des libertés lascives ; vous ne vous défendez point sur l'article de votre attachement criminel, peut-être même en racontez-vous volontiers les événements, et en vantez-vous le succès. Il ne faut plus, après cela, attendre que vous soyez épouvanté de la colère du Seigneur. Vous songez à satisfaire votre passion, sans vous tourmenter de l'avenir.

Infâme impureté ! en quel état jetez-vous les âmes malheureuses que vous possédez ? Comment les toucher, chrétienne compagnie, ces pauvres esclaves ? Qu'est-ce qui

pourrait les retenir sur le penchant de l'abîme? Les reproches de la conscience, le scandale du prochain, la terreur des jugements de Dieu, la pudeur perdue : l'on perd le sentiment de toutes ces choses, et la grâce ne trouve presque plus d'accès dans un cœur souillé et corrompu. Misérables victimes de la volupté, que n'avez-vous prévu votre malheur! Hélas! une jeune personne qui entre dans le grand monde est charmée des louanges dont on la flatte, des caresses qu'on lui fait, des assiduités qu'on lui rend, des libertés tendres qu'on lui demande et qu'elle permet. C'est alors que la volupté la met à la chaîne pour en faire la proie de Satan : *Dulcius putat omne quod nescit* (Epist. 47), dit saint Jérôme. Cette jeune personne s' imagine de trouver encore de plus grandes douceurs dans le mal qu'elle ignore. Charmée des préludes de l'engagement, elle s'engage, et la voilà livrée à sa passion, presque sans ressource : l'endurcissement prend la place de la pudeur étouffée.

Les Israélites, demeurant dans la province de Setim, s'abandonnèrent à plusieurs désordres. Après avoir franchi ces mouvements de pudeur et de piété, qui les portaient à honorer leur loi et leurs frères, et à redouter le Seigneur, ils ne craignirent point le commerce des filles moabites : *Et fornicatus est populus cum filiabus Moab* (Num., XXV). Ces filles idolâtres souffrirent sans résistance tous les excès de leurs passions; mais il en coûta aux Israélites de devenir eux-mêmes idolâtres, suite ordinaire d'un attachement honteux et criminel, d'entrer aveuglément dans les sentiments de la personne qui nous possède : *Quæ vocaverunt eos ad sacrificia sua; et illi comederunt, et adoraverunt Deos earum, initiatusque est Israel Beel-Phegor*. Israël renonça son Dieu et sa religion, pour plaire à ces filles, et adora leurs idoles. Le Seigneur, irrité de l'impureté et de l'infidélité de son peuple, ordonne à Moïse de faire mourir les principaux des coupables, et de commander au reste de s'entretuer les uns les autres. Cet ordre fut exécuté, et la colère du Seigneur ne se calma qu'après la mort de vingt-quatre mille personnes. Représentez-vous, messieurs, une vaste campagne, couverte des corps et du sang d'un si grand nombre de mourants et de morts, qui, blessés en diverses manières, faisaient un spectacle épouvantable : l'on n'y voyait de toute part que d'affreuses traces d'un désespoir furieux. Les uns qui, sanglotant, achevaient de perdre la vie avec leur sang; les autres qui, tâchant de se dégager d'un tas de cadavres ensanglantés, trouvaient la mort en cherchant la vie : ceux-ci, à moitié vivants et avec la moitié d'eux-mêmes, allaient mourir aux yeux de leurs proches et de leurs amis; ceux-là étaient encore aux mains, et, animés de rage et de désespoir, se portaient des coups mortels. L'on entendait les cris d'une multitude innombrable, qui, unis par les mêmes intérêts, étaient toutefois acharnés les uns sur les autres, pour s'entr'égorger. Les femmes et les en-

fants faisaient retentir toute la contrée de leurs gémissements perçants; personne n'osait s'approcher des morts, de peur d'y reconnaître de nouveaux sujets de douleur; personne n'osait secourir les mourants, de peur d'être enveloppé dans leur malheur : les pleurs, les sanglots, la crainte, la fureur, la mort, remplissaient tout le camp de trouble, de tumulte et de deuil. Du milieu de cette confusion et de ce carnage, qu'attendez-vous ici, messieurs? Mais qui pourrait prévenir les tristes effets de l'impureté? Du milieu de cette confusion et de ce carnage, l'on vit sortir un Israélite qui, en présence de Moïse et du reste d'Israël, lesquels pleuraient devant la porte du tabernacle, s'en va, à la vue de tout le monde, d'un pas ferme et assuré, à travers vingt-quatre mille morts, marchant sur les cadavres sanglants de ses frères, s'en va, dis-je, trouver une femme prostituée, pour assouvir sa brutale passion. *Ecce unus de filiis Israel intravit coram fratribus suis ad scortum Madianitidem, vidente Moysè et omni turba filiorum Israel qui flebant ante fores tabernaculi*. Israélite impudent, Israélite endurci, que les larmes, le sang, la mort, la mémoire de ses frères, n'ont pu toucher! O ciel! l'impureté est punie, l'impudique meurt, et l'impureté triomphe! l'impudique pèche! Je vous l'avais dit, messieurs, a-t-on perdu la pudeur? Il est difficile, il est rare qu'on soit plus sensible à rien.

La seconde raison, messieurs, pourquoi l'endurcissement du cœur accompagne d'ordinaire l'impureté, c'est que presque tous les vices servent celui-ci. Il rend un homme et une femme capables des crimes les plus noirs; dès qu'ils en sont infectés, les voilà au-dessus de toute considération et en quelque manière de tout ménagement. Les autres passions, les autres vices ne dominent, pour ainsi dire, que dans une partie du cœur de l'homme; un avare ne se souciera pas quelquefois de se venger; il se trouvera des personnes portées à la vengeance qui se laisseront peu toucher à l'avarice; un homme vain s'abstiendra sans beaucoup de peine des excès de l'intempérance; et un homme intempérant ne sera guère sensible à la vanité. L'impureté possède tout le cœur et tous les vices s'intéressent pour son contentement. Est-il question de lui fournir de quoi dépenser? l'injustice, la violence emprunteront pour ruiner un créancier. Faut-il se défaire d'une personne qui trouble l'intrigue? la haine, la cruauté lui susciteront des chagrins, des querelles de toutes parts, et sa vie même ne sera pas en sûreté. Est-il nécessaire de suborner la simplicité, d'abuser de la confiance, de profaner les choses les plus saintes? le mensonge, la perfidie, le sacrilège viendront aussitôt à son secours.

David pour avoir sa Betsabée, oui David même mentira, action infâme pour un roi; il deviendra injuste et cruel; il fera mourir le brave, le fidèle Urie. Un mari débauché s'embarrassera fort des soupçons, des larmes, des avis d'une épouse sage et fidèle; ses enfants lui donneront sans doute de grands

soucis? Une femme infidèle daignera bien songer au repos et à l'honneur d'un mari qui se plaint et qui s'emporte, aux besoins d'un domestique qui roule sans ordre et qui est sur le point de tomber; à la confusion de toute une parenté déshonorée? un enfant libertin se tourmentera des corrections, des prières, de la douleur d'un père et d'une mère? Il les verra sans pitié sécher de chagrin sur ses débordements. Une seule personne abandonnée à son plaisir suffit dans une famille, pour en bannir le repos, pour en dissiper le bien, pour en flétrir la réputation, pour la renverser tout à fait. L'impudique se fait-il un scrupule et une peine de tous ces maux? Il s'en moque, il n'y songe pas; tout lui est fort indifférent à moins que son commerce n'en souffre. Vous rencontrerez un jeune libertin avec un air chagrin et rêveur; je n'ai garde de vous dire à quoi il pense. Mais la triste rencontre que la rencontre d'un vieillard qu'une flamme impure achève de consumer! il serait naturel de croire qu'il médite sur les moyens de réparer les brèches qu'il a faites à sa maison, de pourvoir aux besoins des personnes que ses infâmes excès ont ruinées; de satisfaire à la justice divine pour les dérèglements d'une longue vie; de se préparer saintement à une prochaine mort. Ce malheureux va encore traîner une vieillesse chancelante en des lieux maudits; il n'a pas d'autres desseins que de laisser en des mains prostituées les restes de ses abominables profusions. Il soutient, comme il peut, une infâme caducité par des dehors affectés de jeunesse, pour mourir à quatre-vingts ans, tel qu'il a vécu à quarante. Ce portrait me donne de l'horreur. L'impureté abuse de la faiblesse même de l'âge pour être prodigue dans un temps où la vie qui s'envole songe à durer par les épargnes et par les amas de l'avarice; pour nourrir par des artifices injustes et cruels un feu qu'un corps usé éteint malgré lui. Il faut en convenir avec saint Grégoire de Nazianze : *Ad comminiscenda mala mire solers est lascivia* (Epist., 130). Il n'est point de vice qui ait tant d'adresse, tant d'ardeur pour inventer les moyens de se satisfaire que l'impureté. Qu'est-ce donc qui pourrait toucher un cœur qui met tout en usage pour s'endurcir? Découvrons encore une troisième source de l'endurcissement d'un impudique; je n'en dirai que deux mots, parce que vous la voyez tous; c'est l'opposition particulière de l'impureté avec l'usage des sacrements et toutes les choses saintes; la crainte de prendre quelque chose sur ses plaisirs rend un homme incapable de tous les remèdes de son vice; et ses plaisirs l'occupent si fortement que son cœur devient inaccessible à la grâce, il ne sent et il ne veut sentir que son penchant. Pour user des sacrements il faudrait rompre l'attache qu'on est résolu d'entretenir, il faudrait se défendre et le péché et l'occasion du péché. L'impudique peut-il se déterminer à cesser de l'être? Il imposera autant qu'il pourra à sa conscience, mais le sacrilège sera le seul fruit de son illusion;

ce n'est pas là la peine ordinaire des impudiques; il est vrai, la confession et la communion n'ont pas coutume de troubler leur dissolution. Voyez-vous souvent ces gens-là dans les exercices du christianisme?

Ce sont eux qui répandent ces doutes, ces railleries impies sur les vérités de la foi; ce sont eux qui traitent de chansons et de comédie les industries saintes d'un zèle apostolique; ce sont eux qui par des manières païennes viennent insulter à Dieu jusqu'au pied de ses autels. Ces gens-là entendent-ils la parole de Dieu, si les intérêts de leur passion ne les conduisent dans l'auditoire? Parlent-ils avec respect d'une vertu modeste et sévère? il ne tient pas à eux de la tourner en ridicule. La conversion d'un impudique est aussi rare qu'elle est difficile; le Sauveur, dit saint Augustin, montra plus de puissance en ressuscitant Madeleine qu'en ressuscitant Lazare.

Vous êtes faibles, dites-vous; tout faibles que vous êtes, accorderiez-vous à votre passion tout ce qu'elle vous demande, si vous aviez toujours des témoins de vos actions; si quand vous vous abandonnez, il s'agissait toujours de la vie? Et Dieu ne voit-il pas vos actions les plus secrètes? et ne s'agit-il pas à tous les moments d'un enfer! Vous êtes faibles; sainte Thècle et ses compagnes vous répondront, dit saint Ambroise, qu'elles avaient un corps comme le vôtre, et qu'elles l'on vu déchirer et mutiler plutôt que de permettre qu'il fût souillé le moins du monde : *Dictura es forsitan : Non potui sustinere : respondebit Beata Thecla cum suis innumeralibus sociis : et nos eadem carne amictæ fuimus* (Tract., de Virginis forma vivendi. c. 4.).

Vous êtes faibles, et vous n'oubliez rien pour vous affaiblir davantage et pour favoriser votre penchant. Je finirai après cette réflexion. L'impureté est de tous les vices celui qui naturellement domine le plus dans le cœur des hommes, c'est celui que les hommes prennent plus de soin d'armer contre eux-mêmes. A quoi tendent vos théâtres, vos comédies, vos bals, vos assemblées? et qu'est-ce qui rend d'ordinaire ces spectacles si agréables? Parlez, car je ne saurais vous faire gens de bien malgré vous, il faut que vous conveniez avec moi du vrai et du faux; pensez la vérité; dites-la. Ces spectacles sont-ils inventés pour défendre la pureté? Maudites retraites du vice, maudite salle qu'ouvre un vil intérêt, qu'un jeu funeste entretient, et qu'une volupté infâme deshonne! honnête intérêt qui se fait un revenu du dérèglement; honnête jeu à quoi le vice doit fournir, honnête volupté qui ne se noue qu'en rompant les liens les plus sacrés. Ces modes bizarres qui mettent un homme et une femme sous tant de figures différentes, est-ce toujours la bienséance et la propreté qui les inventent? Il y a des modes presque pour toutes choses; mais examinez-les ces modes, et vous trouverez qu'elles tendent la plupart à vous inspirer de la haine pour la pureté. Vos peintures, vos tapisseries, les ornements de vos cabinets, de vos cheminées,

que vous présentent-ils sinon des histoires et des actions d'amour? sinon des figures propres à salir les yeux et l'imagination? vous les souffrez pourtant, vous les voulez tels. Et encore vous flattez-vous peut-être de régularité, en donnant par là un scandale éternel à des domestiques, à des enfants, à des étrangers, à toute une postérité.

Les chansons qui sont du goût ordinaire perdraient leurs agréments, si elles ne renfermaient les sentiments qui peuvent ou réveiller, ou enseigner, ou flatter la passion d'aimer. Les livres qui ont le plus de cours n'apprennent autre chose que les industries ou les effets d'une tendresse déréglée. Qui passe pour plus honnête homme dans les compagnies mondaines? N'est-ce pas celui qui par des manières plus fines, et des expressions plus délicates sait déclarer et soutenir une inclination impure? La femme la plus agréable n'est-ce pas celle qu'un enjouement trop libre n'effarouche point et qui ne manque pas de répartie sur une équivoque qu'elle devrait étouffer? comment traiterait-on cette jeune dame qui fuit la belle assemblée? Elle n'entend pas le monde; elle veut se distinguer par un méchant endroit, sa fierté ne trouverait pas son compte parmi des gens qui valent mieux qu'elle. Une mère peu chrétienne, pour donner une idée du monde à la fille dont elle est idolâtre, ne craindra point de la promener parmi ces troupes mêlées que la volupté assemble. Malheureuse mère, vous éloigneriez votre fille d'une personne qui voudrait qu'elle fût pauvre et malfaitte, et vous l'approchez de cent personnes qui souhaiteraient qu'elle n'eût point de pudeur!

Voilà, chrétiens, les précautions que vous prenez pour vous défendre des traits de l'impureté, vous qui, dans le recueillement même et dans vos exercices de piété, trouveriez de la peine à éteindre la flamme importune qu'elle allume dans votre cœur. Vous retrancherez-vous désormais sur votre faiblesse? Il vous fâcherait, ce semble, d'avoir de la force et de vaincre le péril: les personnes mondaines seraient trompées dans leurs espérances, si elles ne s'attiraient des regards et des louanges passionnés par les soins qu'elles prennent pour se parer, pour briller, pour plaire. Mais quoi! dit saint Jérôme, l'on a vu des vieillards qui, sur le penchant de l'âge, leur corps déjà desséché par les années, ont conçu des passions criminelles et sont morts avec leurs attachements insensés: *Quid tu facies puella.... delicata, pinguis, rubens* (Epist. 47)? De quoi êtes-vous capable, vous, jeune fille qui êtes dans la fleur de votre âge, qui vous traitez avec tant de délicatesse, qui ménagez votre embonpoint par tant d'indignes artifices? *Quid tu facies?* Je ne dois pas prédire un avenir offensant; vous serez sans doute toujours chaste et réservée: cependant une grande liberté, de grandes délices, des complaisances dangereuses, peu de dévotion, une horreur extrême de la solitude: ce sont d'éternelles alarmes au logis de peur d'irriter le chagrin de votre mollesse et de votre vanité:

Quid tu facies? Malheureux parents, quelle douleur, quelle confusion vous prépare-t-on peut-être! *Quid tu facies!* que sera-ce que de vous, jeune homme, qui, dans une grande oisiveté, nourrissez des passions vives et violentes; vous qui vivez comme s'il ne devait point y avoir d'autre vie après celle-ci? Que serez-vous un jour? sans doute ce que vous êtes aujourd'hui. Que doit-on attendre de vous? Il faut le demander à ces hommes admirables qui, loin du monde et affaiblis par les austérités d'une longue pénitence, craignaient encore les révoltes d'un corps qu'ils avaient réduit à ne pouvoir plus les soutenir. Il faut interroger là-dessus ce saint solitaire qui, ayant retiré par un motif de charité une pauvre femme dans sa cellule, brûla toute la nuit ses doigts à la flamme d'une chandelle de peur de sentir les feux de l'impureté.

Ah! mes chers auditeurs, si jusqu'à présent vous avez défendu votre innocence des charmes de cette volupté qui aveugle et qui endurecit, bénissez le Seigneur mille fois le jour d'une protection si singulière; mais veillez avec plus d'attention que jamais pour conserver un trésor si exposé et si précieux; regardez votre pureté comme le gage peut-être le plus sûr de votre salut: vous marcherez avec confiance dans les voies de Dieu, si vous la mettez à l'abri des pièges du monde et des surprises de votre penchant. Ames pures, qui n'êtes point infectées de cette corruption si générale du siècle, quelle gloire est la vôtre de pouvoir offrir à Dieu une victime digne de ses regards! Ah! n'ayez point à regret la violence qu'il faut vous faire; les rebuts qu'il vous faut essayer de la part du monde; l'éloignement où vous êtes de ses jeux et de ses délices. Les anges du ciel vous regardent avec respect; Dieu prend plaisir à répandre sa grâce dans vous; tous les gens de bien vous estiment et vous honorent; et le témoignage de votre conscience vous console de toutes vos peines.

Peut-être s'en trouve-t-il parmi vous qui sont déjà liés par les chaînes pesantes de la volupté: s'il a plu au Seigneur d'accompagner mes paroles des témoignages de sa miséricorde, ils voient le danger qu'ils courent de s'aveugler; ils sentent les sujets qu'ils ont d'appréhender un fatal endurcissement. Eh! mon Dieu, ne songeront-ils point à profiter de cet heureux moment pour secouer le joug honteux du tyran qui les domine si impitoyablement? Quel bonheur pour eux d'y voir encore assez, d'être encore assez sensibles pour prévenir un malheur presque certain! C'est là, mon Dieu, une marque singulière de votre protection, dont ils ne seront pas ingrats; et ils vous en témoigneront une reconnaissance éternelle; ils frémiront à la vue de l'abîme où ils étaient sur le point de tomber: comblés de joie, Seigneur, d'avoir échappé à l'enfer, ils n'espargneront rien pour vous plaire! ils auront horreur des complices de leurs dérèglements, complices qui n'aiment que leur plaisir et qui se cherchent eux-mêmes dans leurs

Ruïsons; complices qui les exposent sans pitié à votre vengeance; complices qui les déshonorent, qui les ruinent, qui en font le jouet de leur passion brutale. Recevez, Seigneur, recevez cet époux qui retourne à vous; tous les attachements qui l'éloignaient de vous et de la famille qu'il vous a plu lui donner, sont rompus; il n'aura désormais d'autre engagement que celui que vous avez noué vous-même, et il ne pensera qu'à se sanctifier et qu'à sanctifier toutes les personnes que vous lui avez confiées.

Recevez cette épouse qui revient de ses égarements; effrayée de l'horreur du commerce, elle a recouru à votre bonté pour arrêter les malédictions de votre justice; touchée de pitié envers ses enfants, elle veut les élever dans la crainte de vos jugements; elle se reconnaît l'auteur du trouble, des dissensions, de tous les maux qui ébranlent sa maison; chargée de confusion, elle a l'idée qu'elle doit avoir de l'honneur et de l'infamie, et elle ne veut d'autre gloire que la gloire d'une pudeur et d'une chasteté inaltérables. Recevez cette jeune personne que le monde entraînait déjà loin de vous; pardonnez à la facilité de son âge les surprises de son cœur; elle a perdu cette pureté qui ne se recouvre jamais; elle a flétri cette innocence dont les taches durent toujours; mais elle pleurera, elle tâchera de réparer sa faute durant une longue suite d'années; elle connaît les abus du monde, elle n'en sait que trop; rebutée de ses illusions et de ses excès, vous occuperez seul tout son cœur. Ah! monde trompeur, puissiez-vous devenir si infâme qu'on n'ose plus vous regarder! *Fornicatio et omnis immunditia nec nominetur in vobis sicut decet sanctos* (Ephes., V, 3): Chrétiens, vous dit l'apôtre saint Paul, ignorez jusqu'au nom de l'impureté, ne souffrez pas qu'on en parle devant vous, ainsi qu'il convient à des saints; vous êtes les temples du Dieu vivant, craignez de les profaner; défendez-vous pour votre gloire et pour la gloire de votre Maître toutes ces messéances qu'une honnêteté païenne condamnerait; étudiez, aimez les charmes d'une âme chaste, la blancheur des lis n'approche pas de la sienne: vous ne négligez sa beauté, j'en suis sûr, que parce que vous ne la connaissez pas. Au reste: *Scitote intelligentes quod omnis fornicator aut immundus non habet hæreditatem in regno Christi et Dei*. Sachez, comprenez, pénétrez-le bien, ne l'oubliez pas que nul impudique n'aura part au royaume de Jésus-Christ et de Dieu; au contraire il n'y a plus qu'un petit voile entre Dieu et une âme pure: c'est elle qui, selon l'oracle du Sauveur, est destinée à voir Dieu; elle est l'objet de ses complaisances les plus tendres; il prend un soin particulier de l'embellir de tous ces traits aimables qui la rendent digne de ses regards et de son amour, et durant toute l'éternité, il l'honorera des marques de sa tendresse, il partagera son propre royaume avec elle: c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LIII.

Sur l'humilité chrétienne.

Et catheli edunt de micis, que catant de mensa dominerum scorum.

Les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres (S. Math., ch. XV).

C'est ainsi, messieurs, que cette femme Chananéenne répliqua au Sauveur qui venait de lui dire qu'il n'était pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. Il est étonnant que la réponse du Fils de Dieu ne rebutât point un esprit naturellement fort sensible au mépris et fort délicat sur le point d'honneur: c'était, ce semble, la traiter assez rudement que de lui refuser d'abord par une comparaison si humiliante la grâce qu'elle demandait; son indifférence, son silence, n'auraient point marqué si peu de considération pour cette pauvre étrangère; et une mère qui s'intéressait à la guérison d'un enfant ne méritait pas, selon nos idées, de si méprisantes paroles. Le Fils de Dieu paraissait vouloir humilier et confondre la Chananéenne, et il songeait à faire éclater son mérite; elle avait un grand fonds de droiture et de noblesse de sentiments; par la manière dont il en usa envers elle, il lui donna l'occasion de montrer sa constance et sa générosité. Il fit en effet l'éloge de sa foi, et lui accorda avec plaisir la délivrance de sa fille que le démon possédait et maltraitait impitoyablement. Je vous prévient, messieurs, sur les qualités de cette femme, parce que vous imputez peut-être son humilité à une bassesse de cœur; non, cette femme n'avait rien de méprisable dans son procédé, elle marqua au contraire une grandeur d'âme fort rare dans les personnes de son caractère; et pour ne pas vous faire attendre la vérité, sachez que l'humilité est la vertu des âmes grandes.

Nous ne connaissons pas l'élévation de cette vertu; elle se cache, et on la hait naturellement; elle veut être ignorée, et nous la voulons bien ignorer: il n'est point de vertu qu'on s'étudie moins à connaître et que l'on connaisse moins, nos préjugés ne nous portent pas à l'estimer; et, par un sentiment secret des raisons qui doivent nous la faire aimer et pratiquer, nous craignons d'en apercevoir et l'obligation et le prix. Tirons-la aujourd'hui, messieurs, de l'obscurité où elle est et où nous l'aimons nous-mêmes. Je ne vous expliquerai pas son essence et ses qualités selon les règles de l'école: ce ne serait pas le moyen de vous toucher en vous instruisant; je m'attacherai à vous découvrir sa noblesse et à vous montrer ce que je viens de dire, qu'elle est la vertu des âmes grandes. C'est là, si je ne me trompe, ce qu'on sait et ce qu'on croit le moins de l'humilité. Pour réussir dans notre entreprise, adressons-nous à Marie qui s'appela la servante du Seigneur dans le moment qu'elle devint mère d'un Dieu: *Ave, Maria*.

Une âme grande doit faire voir sa grandeur par ses lumières et par sa force. Puisqu'elle est au-dessus du commun, il faut aussi qu'elle soit au-dessus des imperfections

communes ; et qu'à couvert de l'erreur et de la faiblesse, elle pénètre sans se tromper ce que des yeux ordinaires ne peuvent apercevoir ; et qu'elle surmonte, sans craindre, ce qui embarrasserait un cœur médiocre. Beaucoup de pénétration et peu de courage ne suffit pas pour faire une âme grande, parce qu'il est nécessaire qu'elle puisse vaincre le mal qu'elle peut appréhender. Beaucoup de cœur et peu d'esprit ne suffit pas non plus, parce qu'une ardeur aveugle n'est pas digne de louange, lors même qu'elle nous porte à quelque chose de louable. Une âme grande demande tout ensemble, les lumières droites et vives de l'esprit, et la force animée et invincible du cœur.

Mais ne m'éloigné-je point de mon sujet ? Et puis-je vous décrire une personne magnanime, pour vous faire le portrait d'une personne humble ? Cette idée ne s'accorde pas sans doute avec celle que les gens du monde se forment ordinairement de l'humilité ; ils croient qu'elle étouffe tous les nobles désirs et qu'elle rend un homme autant incapable de mériter que de goûter la gloire. Ah ! messieurs, vous êtes peut-être surpris vous-mêmes du principe que je viens de vous proposer ; il faut donc que vous soyez peu pénétrés des maximes du christianisme : elles sont aussi sublimes qu'elles sont saintes ; et ce ne serait point à vous, si vous les aviez méditées, si vous en étiez remplis, un sujet d'étonnement de m'entendre dire qu'elles élèvent l'âme en la sanctifiant, et que pour les pratiquer, il faut aller bien au delà de tout ce que la morale humaine peut exiger de nous de plus relevé. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise, ces saints d'une âme si grande et d'une si grande humilité, m'ont appris ce que je dis touchant la vertu que j'ai à louer. Voulez-vous savoir, dit saint Jean Chrysostome, qui est l'homme d'une âme véritablement grande ? c'est l'homme d'une âme véritablement humble : *Alto est animo qui mente est humilis* (Hom. in Ps. CXLIV). Grande est, dit saint Ambroise, grande est in hominibus humilitatis tenere mensuram (l. VI in Lucam). C'est l'effet d'une âme grande de se régler par l'humilité.

Ces illustres docteurs ont cru, comme vous voyez, qu'une âme humble est une âme grande. J'expliquerai dans les deux parties de mon discours les deux raisons qui établissent cette pensée. La première est, qu'une personne humble a de grandes lumières ; la seconde, qu'elle a une grande force. Ce mot de force exprimera peut-être mieux tout ce que je veux dire. Une personne humble est une âme grande, parce qu'elle a une grande force d'esprit et une grande force de cœur. C'est la matière des deux parties de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Les lumières de l'esprit nous servent surtout à deux choses, à bien connaître et à bien juger : c'est ce qui fait toute l'étude de la sagesse, c'est ce qui fait la sagesse même.

L'ignorance et la fausseté de nos jugements sont la source principale de nos dérèglements ; et la vertu ne saurait faire un grand progrès dans nous, qu'elle n'ait auparavant corrigé des défauts si essentiels ; comment nous porterait-elle à bien faire, si elle ne nous a pas appris à bien penser ? Il n'est pas possible de nous sanctifier, à moins que nous ne commençons par rectifier nos lumières, et ensuite notre estime et nos mépris : nos actions sont d'ordinaire conformes à nos préjugés. Or, je soutiens, messieurs, que l'humilité dissipe tous les nuages de notre esprit, qu'elle l'éclaire, qu'elle en éloigne l'erreur, qu'elle lui représente si clairement les choses que leurs fausses apparences ne sauraient le surprendre. C'est pour cela, selon la remarque de Guillaume de Paris (*De moribus*, c. 10), c'est pour cela que le Sauveur dit qu'il accomplit toute justice en s'humiliant. Saint Jean avait peine à verser sur sa tête les eaux du baptême qu'il demandait, son respect arrêta son obéissance ; le Sauveur l'obligea d'obéir en lui disant : Laissez-moi faire, il faut que nous accomplissions toute justice : *Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam*.

Pourquoi, demande ce savant évêque, pourquoi le Fils de Dieu parle-t-il de justice quand il est question de s'humilier ? Voici sa réponse : c'est que l'humilité est en effet toute justice ; et comment ? par la distinction qu'elle fait des choses ; car, l'humilité connaît parfaitement chaque chose ; elle n'attribue à quoi que ce soit ce qui ne lui appartient pas ; elle ne confond point ce qui est à Dieu avec ce qui est à la créature. Nous comprendrons mieux par le détail jusqu'où s'étendent les lumières pures et droites de l'humilité ; et les extravagances de l'orgueil, s'il m'était permis de vous les représenter dans ce discours, nous en donneraient encore plus d'idée. Faisons voir en quoi une personne humble montre qu'elle est éclairée.

Premièrement, elle connaît ce qu'on connaît volontiers le moins : c'est nous-mêmes. 2^e ce qu'on connaît avec plus de peine : ce sont les créatures. 3^e ce qu'on doit le mieux connaître : c'est Dieu. Voilà les objets que les hommes ignorent le plus, et à la connaissance desquels ils n'ont pas coutume de s'appliquer ; mais c'est là l'étude de l'humilité : c'est dans ces considérations qu'elle fait voir la pureté, la droiture, l'étendue de ses lumières. Pour ce qui nous regarde nous-mêmes, peu de personnes sont bien aises de se connaître, de peur de découvrir tant d'imperfections qui les rendent si méprisables. Quand nous jetons les yeux sur ce que nous sommes, nous découvrons d'abord que parlant absolument nous sommes des créatures inutiles : Dieu n'avait que faire de nous, ni pour lui-même, ni pour sa gloire. Ensuite notre faiblesse se présente à nous ; chaque moment nous avons besoin d'un secours particulier de notre Créateur, autrement nous retomberions dans notre néant. Notre bassesse suit nécessairement notre faiblesse ; quoi que nous fassions, Dieu peut le rejeter :

également incapables et d'agir et de mériter sans lui.

L'homme est quelque chose de grand, dit saint Basile (*Hom. XI in Hexam.*), si nous considérons les desseins de la sagesse et de la miséricorde divine; mais l'homme n'est rien, si nous avons égard à lui-même : *Et nihil est, et idem quiddam est eximium*. Combien peu de personnes, messieurs, ont la force de souffrir la vue d'un objet qui nous humilie en tant de manières? Pour les biens naturels; qui ne serait choqué d'un corps fait de boue, d'un corps faible, pesant, grossier, sujet à mille douleurs et à la mort? Qui pourrait le souffrir ce corps, tel qu'il est dans le sein de nos mères, tel qu'il est dans le tombeau? Et notre âme, n'est-elle pas tirée du néant? n'est-elle pas remplie d'erreurs? ne peut-elle pas tomber dans l'illusion et dans la folie?

A l'égard des biens acquis. Le peu que nous pouvons acquérir de science ne peut servir, à proprement parler, qu'à nous persuader notre ignorance. Et combien de peines, combien de veilles pour l'emporter! Comment nos richesses nous viennent-elles, et comment est-ce qu'elles se dissipent? Les inquiétudes, les embarras, les fatigues nous les apportent; et souvent elles nous abandonnent d'elles-mêmes. Que d'indignes soins une beauté étudiée ne demande-t-elle pas? et dans peu de jours elle est flétrie, et la difformité ne tarde pas de prendre sa place. Pour le bien moral, nos vertus ne sont rien sans la grâce, et la grâce est un don gratuit du ciel. Naturellement nous nous portons au mal, et notre inconstance dans la pratique de la vertu est extrême. Quels égarements, bon Dieu! sans les lumières et les secours d'en haut! et à peine sommes-nous entrés dans les sentiers de la justice que nous en sortons pour reprendre la voie de l'iniquité. Toutes les faveurs dont Dieu nous honore ne servent qu'à nous mieux découvrir notre néant; elles sont comme une broderie d'or sur de la bure. Je ne m'étonne donc pas, messieurs, que peu de personnes aiment l'humilité qui, à proprement parler, disent les saints Pères, n'est autre chose que la connaissance de soi-même : une âme commune n'est pas à l'épreuve de tant de sujets de se mépriser.

Aussi dirait-on que les hommes sont convenus entre eux des artifices qui peuvent les cacher à eux-mêmes; notre amour-propre corrompt non-seulement la connaissance, mais encore le sentiment que nous avons malgré nous de notre misère : il n'est rien de plus aisé que de nous tromper dans ce qui nous touche. L'ignorance est encore un obstacle invincible à nos frères, quand ils veulent juger de nous; un ami ne peut s'empêcher de nous flatter; un ennemi se laisse aveugler par sa haine; un indifférent ne se met pas en peine de creuser dans notre cœur pour s'instruire de notre caractère. C'est ce qui fait que ce que nous ignorons le plus : c'est nous-mêmes. Nous avons de trop méchants yeux pour vouloir nous faire une

juste image de nos imperfections; nous avons de trop faibles yeux pour souffrir cette image, si nous sommes contraints de la voir; et les autres ne peuvent point nous instruire exactement de ce que nous sommes, ou ils ne s'y intéressent pas, ou ils s'y intéressent par passion. Au reste, il ne faudrait pas, dit Tertullien, nous croire quelque chose de plus que nous ne sommes en effet, car, par là nous deviendrions encore plus méprisables (*Apolog. c. 34*). L'idolâtrie abaissait les hommes qu'elle voulait adorer; parce qu'en les adorant, elle montrait combien ils étaient indignes de cet honneur : *Minor erat, si tunc Deus diceretur, quia non vere diceretur* : l'idole devenait plus ridicule par les hommages du parfum et du sacrifice.

Une personne humble arrête ses regards sur toutes les choses qui peuvent le plus l'humilier. Elle se considère par rapport à elle-même, et elle a du plaisir à trouver qu'elle n'est rien. Elle se considère par rapport à tout ce qu'elle n'est pas; par rapport à Dieu ce principe adorable, ce centre incompréhensible de toute perfection; et elle disparaît, elle s'anéantit avec joie devant cette majesté infinie. Elle se considère par rapport à une infinité de gens qui la passent en perfections; par rapport aux anges, beaucoup plus parfaits que l'homme, par rapport à une infinité de créatures qui ont pu être plus parfaites que les anges; et par cette comparaison, elle découvre plus clairement et plus vivement ses défauts; elle ne peut pas rassasier, ce semble, le désir qu'elle a de connaître sa misère. Mais je m'entends trop. Tirons de cette première réflexion la conséquence qui en est le but. C'est par faiblesse que nous ignorons et que nous voulons ignorer les sujets que nous avons de nous humilier; il faut donc de la force pour les développer et pour en soutenir l'idée; aussi, messieurs, n'y a-t-il qu'une vertu véritablement chrétienne qui puisse nous élever jusque-là.

En second lieu, l'humilité nous instruit parfaitement de ce que sont les créatures que nous avons coutume d'estimer par aveuglement. Quoique leur néant soit tout visible, il est assez difficile de l'apercevoir. Il faut percer toutes ces apparences trompeuses qui les couvrent; il faut fermer l'oreille au bruit du monde; il faut se défaire de mille préoccupations enracinées dans notre âme en faveur des biens de la terre; il faut dépouiller tous ces entêtements qui suivent notre ignorance et notre malice. A moins que de cela, nous nous en tenons au rapport de nos sens, et nous tombons dans toutes ces extravagances où la vanité nous jette; extravagances qui nous feraient rougir de nous-mêmes, si nous pouvions prendre sur notre amour-propre assez d'attention pour les remarquer. Que fait donc l'humilité pour nous garantir de tant d'erreurs si grossières? A travers tous ces nuages épais, tout ce faux brillant des créatures, elle va chercher et elle découvre sans se tromper leur néant. Elle voit

que, quelque imparfait que soit l'homme, elles sont encore plus imparfaites que lui, puisqu'elles lui sont soumises, puisqu'elles ne doivent servir qu'à le conduire à sa fin, puisqu'elles sont les instruments ordinaires de ses crimes, puisqu'elles sont fort souvent le partage des méchants. Elle est rebulée de leur inconstance, de leur infidélité, de leur peu de durée; elle voit partout un mélange insupportable de bien et de mal; elle prévient le compte sévère qu'il faudra rendre un jour de tout ce qui flatte nos sens dans l'univers.

Telle pénétration, messieurs, demande une grandeur d'âme qui ne peut venir que de l'Esprit de Dieu, et d'un désir sincère de la sainteté. Pourquoi tant de personnes rampent-elles plongées dans l'amour des créatures, sinon parce qu'elles ne pénètrent pas le ridicule et le faux? Amusées par des apparences qui imposent à leur raison; trompées par une superficie agréable qui anime leur espérance; étourdies par un bruit qui passe, dont l'éclat ne laisse nulle trace de lui-même et qui étouffe leur foi, elles s'attachent sans réflexion à mille objets qui ne leur apportent aucun bien solide, et qui disparaissent enfin comme des ombres: tandis qu'une âme humble se voit au-dessus de tous ces enchantements qui éblouissent une âme vaine et se jouent de ses lumières. De là sa tranquillité, son contentement, son attachement au bien véritable et éternel. Parmi une foule d'aveugles livrés aux impostures des choses passagères, elle peut défier toute la terre de tromper sa sagesse et d'éluder son discernement. Elle ressemble à une personne qui habiterait cette région de l'air qui est au-dessus des nuées, et qui jouirait toujours de la splendeur du soleil, dans le temps que l'obscurité est répandue sur les habitants de la terre. L'humilité fait marcher un fidèle avec sûreté au milieu de tous les attraits des créatures, parce qu'elle lui en montre la fausseté.

En troisième lieu, il n'est personne qui ait une connaissance plus grande de Dieu que les personnes humbles; elles ressemblent, pour me servir encore d'une comparaison qui exprime ma pensée, elles ressemblent, dis-je, à ces astres qui sont toujours près du soleil; on ne les voit pas, mais ils ne laissent pas d'être les mieux éclairés; et c'est pour cela même qu'on ne les voit pas. Les personnes mondaines ont peu d'idée de la grandeur de Dieu; elles ne s'appliquent point à le connaître, parce qu'elles seraient obligées de se tenir devant lui dans la soumission et dans la crainte. Mais un fidèle humble médite avec empressement les grandeurs de Dieu, et nul ne les pénètre si bien que lui, soit parce que cette connaissance nourrit son humilité, soit parce que Dieu ne se communique à personne autant qu'aux humbles. O mes frères, disait autrefois saint Augustin, voyez, je vous prie, quel miracle! Dieu est infiniment élevé au-dessus de vous: il semble donc que pour l'approcher il faudrait vous élever vous-mêmes, et cependant,

quand vous vous élevez vous-mêmes, il s'éloigne de vous; vous vous humiliez au contraire, et aussitôt vous le trouvez près de vous: *Videte, fratres, magnum miraculum; altus est Deus; erigis te, et fugit a te; humilias te, et descendit ad te* (Serm. 2 de Ascens. in hunc locum Ps. 37: *Alta a longe cognoscit*).

En effet, messieurs, on ne saurait si bien connaître la misère de ce qui n'est pas Dieu, sans connaître Dieu-même: c'est son indépendance qui nous apprend le néant de toutes les créatures; c'est sa toute-puissance qui nous instruit de leur faiblesse; c'est sa sagesse qui nous découvre les égarements où elles nous conduisent, et les raisons pourquoi tout doit être soumis à sa souveraine volonté; c'est cette plénitude d'être et de perfection qui nous fait juger de leur fragilité, de leur peu de durée, de tous leurs défauts, de tous leurs maux. Sages du monde, esprits orgueilleux, pénétrez-vous toutes ces choses? Oh! que vos lumières sont faibles! oh! que votre aveuglement est honteux! Vous ignorez ce qui est, vous ignorez ce qui n'est pas; vous ne savez rien. L'humilité seule peut donner à notre âme cette étendue, cette pénétration qui manque à la vôtre. Car, messieurs, puisque Dieu a la bonté d'honorer les personnes humbles d'une connaissance particulière de ses adorables perfections, il ne se peut pas faire qu'elles n'aient des lumières sûres et justes sur ces objets infinis qui nous détournent ordinairement de Dieu et sur leurs propres imperfections. Nous pouvons dire que nous n'estimons les créatures, que nous ne nous estimons nous-mêmes, que parce que nous pensons indignement de Dieu; et quelle doit être l'élevation, la force d'une âme qui voit avec joie s'évanouir à ses yeux tout ce qui fait les grandeurs et les distinctions humaines? A la vue de ce Dieu souverainement grand, souverainement aimable, jusqu'où porte-t-elle son détachement de toute la terre? avec quelle droiture et quelle magnanimité pratique-t-elle ces vertus nobles, presque inconnues aux âmes faibles? L'aveuglement de l'orgueil est nécessairement accompagné de plusieurs vices lâches et humiliants; les lumières de l'humilité sont aussi toujours suivies de la plupart des vertus les plus difficiles et les plus rares. Je ne saurais donner à ces réflexions leur juste étendue.

Je me suis engagé à vous exposer en second lieu les jugements que l'humilité nous inspire sur les objets qu'elle nous fait connaître; il est fort aisé d'en conjecturer, car on est ordinairement fort équitable dans ses jugements, quand on est juste dans ses connaissances; les superbes jugent mal parce qu'ils connaissent mal; Dieu les punit en quelque manière de la peine dont il châtie ces insolents qui bâtissaient la tour de Babel; ils appelaient marbre ce qui était boue, et boue ce qui était marbre; ainsi les orgueilleux appellent grandeur ce qui est bassesse, et bassesse ce qui est grandeur; mais les personnes humbles ne peuvent se trom-

per dans le prix des choses, puisqu'elles en pénétrant l'essence. Je veux vous faire vous-mêmes les juges de la vérité; supposons que vous avez toutes les idées dont l'humilité peut remplir un esprit fidèle. Que me répondriez-vous, si je vous faisais ces questions? premièrement, à l'égard de vous-mêmes.

Une créature qui a été tirée du néant par la seule miséricorde du Créateur, une créature qui n'a que ce que le Créateur lui donne, et qui ne peut obliger le Créateur à lui rien donner, cette créature n'est-elle pas inutile de sa nature et par conséquent très-méprisable? n'est-elle pas naturellement incapable de toutes choses, et par conséquent très-faible? n'est-elle pas indigne de tout bien, et par conséquent très-misérable? supposé la connaissance qu'on a de cette créature, peut-on en porter d'autres jugements? Direz-vous que cette personne peut s'enorgueillir à cause de sa beauté, quoiqu'elle n'y ait en rien contribué, quoiqu'elle ne puisse pas s'empêcher de devenir la nourriture des vers? et cet esprit qui se révolte contre Dieu, cet esprit, le principal instrument de vos crimes, cet esprit sujet aux impressions du corps, doit-il vous donner de la vanité?

Prenons ensemble tout ce que vous êtes; sûrs de votre néant, incertains de votre durée, exposés à la colère d'un Juge que vous avez irrité et que vous ne pouvez apaiser que par sa grâce; toujours inconstants, toujours mortels, peut-être toujours pécheurs, sur quoi fonderiez-vous l'estime que vous feriez de vous-mêmes? Il n'y a que votre humilité, dit saint Ambroise, il n'y a que votre humilité qui puisse vous rendre recommandables; un misérable ne peut mériter l'estime qu'en s'humiliant: il fait pitié dès qu'il veut s'égaliser à ceux qui sont au-dessus de lui: *Ipsa se humilitate commendat* (In Ps. CXVIII). Mais, messieurs, il faut bien remarquer que l'humilité ne fonde point ses jugements sur l'étude et les réflexions humaines, mais sur les règles infaillibles que l'Evangile et la foi lui prescrivent. Comment pourrais-je m'attribuer quelque bien, dit une personne véritablement humble; moi qui n'ai rien été durant une éternité, moi qui durant une éternité puis être damnée? Quel tort me fait-on quand on me méprise, puisque même après avoir reçu l'être, je ne suis rien selon la parole de l'Apôtre qui dit que si quelqu'un croit d'être quelque chose, n'étant rien en effet, il se trompe?

Puis-je me considérer comme l'auteur du bien que je fais? Sans moi, dit le Seigneur que j'adore, vous ne pouvez rien faire; ai-je sujet de me plaindre, si je manque de ce que je souhaiterais, et qu'ai-je que je n'aie déjà reçu? Qu'avez-vous, dit Dieu dans l'Apocalypse, à un homme qui avait plus de choses que moi, qu'avez-vous que vous ne teniez de ma bonté? Dois-je exiger quelque récompense par justice? et ne lit-on pas dans l'Evangile: Quand vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites que vous êtes des serviteurs inutiles. Je ne suis rien, je ne

puis rien, je n'ai rien, je ne mérite rien, je ne suis utile à rien: concluez, messieurs, concluez.

En second lieu, une personne humble ne peut pas manquer non plus de raisonner juste sur les créatures, dès qu'elle les a une fois connues. Si vous les connaissiez, messieurs, qu'est-ce qui serait capable de vous donner des pensées d'orgueil? les biens qui vous environnent? sont-ils à vous? sont-ils de vous? sont-ils dans vous? Serait-ce le bruit que vous faites dans le monde? et ceux qui vous louent, vous connaissent-ils? vous peuvent-ils connaître? et après tout, disent-ils bien ce qu'ils pensent? et enfin, disent-ils bien ce qu'ils doivent penser? et peuvent-ils bien penser ce qu'ils doivent dire? Comme les choses ne changent point d'essence pour être en des situations, en des lieux et en des temps différents, un fidèle qui a de l'humilité, ne changeant point d'essence par ses emplois, il se voit toujours le même dans l'obscurité et dans la grandeur. Là où les autres perdent la vue de leur néant, c'est là où il en conçoit une idée plus vive; parce que plus il a de gens qui lui sont soumis, plus il paraît petit à ses yeux. Il voit que tous ceux qui l'environnent sont petits comme lui, quand il les considère chacun en particulier; mais quand il les envisage tous ensemble, il se voit encore plus petit qu'eux.

Que cela est grand, messieurs! le crédit, l'éclat, l'opulence, ne troublent point les jugements de l'humilité. Un homme se verra redouté des uns, applaudi des autres, maître de sa fortune et de la fortune d'une infinité de sujets; et ce bruit ne l'étourdit pas, et cet éclat ne l'éblouit point: insensible à tout ce qui pourrait le faire oublier lui-même, il trouve partout, il voit partout sa misère et son néant. Il n'est pas nécessaire que Dieu frappe David, qu'il l'abandonne à la persécution de ses enfants et de ses sujets pour l'humilier. David s'humilie au milieu de sa prospérité et de ses victoires; David donne la loi à ses ennemis, David est comble des grâces du ciel et il ne laisse pas de dire: *Vilior fiam plus quam factus sum*: Je m'abaisserai encore d'avantage.

Je vous laisse, messieurs, à former les jugements qui suivent de la connaissance qu'on a de Dieu. Votre piété vous aura bientôt instruits des obligations que nous imposent son indépendance et sa souveraineté; pouvons-nous lui rien refuser s'il ne nous demande nos services que par bonté et pour notre propre intérêt? Que ne direz-vous pas sur la crainte que doit nous donner sa justice toute-puissante? Si nous l'irritons, ne méritons-nous pas son indignation et ses coups, et espérons-nous de lui échapper? Quels sentiments sa miséricorde vous inspirera-t-elle? nous est-il glorieux, nous est-il avantageux de l'aimer? En pourrions-nous trop faire pour nous rendre dignes de ses grâces, pour reconnaître les effets de sa tendresse? Vous n'aurez pas de peine à confesser que Dieu étant notre fin, il n'y a qu'un dérèglement insensé qui puisse nous éloi-

gner de lui et nous exposer au danger de perdre le bonheur qu'il nous promet avec la possession de lui-même; que si nous nous révoltons contre ses ordres, il n'y a point de peine assez rigoureuse pour punir notre attentat; que puisqu'il est la source de tous les biens, et le bien par essence, c'est vouloir être nécessairement malheureux que de l'abandonner. Je vous prie, messieurs, de suppléer, par toutes vos méditations, à tout ce que je suis obligé de taire.

Vous me demanderez peut-être, avant que de finir ce premier point, pourquoi cette force d'esprit qui accompagne l'humilité est si glorieuse. Je vous réponds en deux mots : c'est que la perfection de notre esprit consiste dans la vérité, c'est-à-dire dans la conformité de notre idée avec la chose même que notre idée représente; et comme Dieu ne se peut tromper dans ses pensées, nous avons sujet de croire que plus notre idée est juste, plus elle approche de celle de Dieu. Saint-Augustin faisait souvent cette prière à Dieu : *Noverim te, noverim me*, sûr que ces deux connaissances le disposeraient à penser et à agir saintement. Mais tous ces raisonnements sont assez inutiles; un des plus grands sujets que nous ayons de nous humilier, c'est d'être sujets à croire que nous n'en avons point ou que nous en avons peu, c'est de connaître si peu le mérite de l'humilité. Si nous avons tant de motifs d'humilité, me direz-vous encore, il n'est pas besoin d'une grande force d'esprit pour s'humilier; mais il faut être bien au-dessus du commun pour être sage là où la plupart perdent la sagesse. Et si l'humilité est une vertu commune qui ne demande point une singulière grandeur d'âme, d'où vient qu'elle est, de toutes les vertus, la moins pratiquée? d'où vient que l'orgueil est, de tous les vices, le plus ordinaire au milieu même du christianisme? Passons à la seconde partie de ce discours : la grandeur de l'humilité paraîtra encore davantage par cette force de cœur qu'elle exige de ceux qui la pratiquent.

SECONDE PARTIE.

Une personne humble montre cette force en surmontant deux sortes d'ennemis : l'un, c'est la fausse gloire que la vanité recherche; l'autre, c'est la gloire véritable que l'humilité mérite. Premièrement, pour ce qui regarde la fausse gloire qu'elle méprise; il est si naturel à l'homme d'avoir de l'orgueil que la foi seule est capable de lui faire aimer le mépris. La sagesse de la philosophie ne peut aller jusque-là, et toute la modestie humaine, si l'on y regarde de près, n'est ordinairement qu'un goût plus délicat de la gloire. Les païens, dit saint Augustin (*Conf. lib. VII, c. 21*), n'ont pas même connu l'humilité, bien loin de la pratiquer. C'est que, de tous les vices, l'orgueil est celui que la raison combat avec le plus de peine. Ne méprise-t-on pas quelquefois l'orgueil même par orgueil?

Aussi est-ce ce vice, dit encore saint Augustin (*in Psal. XVIII, En. 2*), ce vice, dis-je,

la source et la nourriture des autres, lequel Jésus-Christ est venu particulièrement combattre sur la terre : *Propter hoc vitium, propter hoc magnum superbiam peccatum Deus humilis venit*. Il fallait un remède aussi efficace que les exemples d'un Dieu humilié sous la figure d'un esclave pour guérir la nature humaine d'un mal qui ravageait toute la terre après avoir ravagé le ciel : *Iste ingens morbus animarum omnipotentem medicum de cælo deduxit, usque ad formam servi humiliavit, contumeliis egit, ligno suspendit*. Ces paroles sont belles et dignes d'être remarquées par des fidèles qui ont un Dieu pour modèle.

Mais que devons-nous penser, messieurs, de la peine qu'il y a à vaincre l'orgueil, puisque après avoir vu parmi nous un Dieu humilié, puisqu'en adorant un Dieu crucifié on est encore orgueilleux? Jésus-Christ a été couché sur une crèche comme un enfant; Jésus-Christ a été cloué sur une croix comme un criminel, et l'on aime encore à paraître! D'où vient, messieurs, cette obstination indomptable de la vanité? d'où vient cet éloignement étrange que nous avons de l'humilité? Comment les abaissements d'un Dieu qui n'était, ce semble, descendu en terre que pour nous apprendre à devenir humbles, n'ont-ils pas rompu l'attache que nous avons à la vaine gloire? Notre sainte religion est en quelque manière fondée sur l'humilité, et tout fidèles que nous sommes, nous avons une peine extrême à être humbles.

Premièrement, nous sommes vains; vous n'avez peut-être pas encore remarqué cette raison, messieurs, nous sommes vains à cause du sentiment que nous avons tous de notre humiliation. C'est le grand saint Basile qui m'a inspiré cette pensée (*hom. de Humil.*); nous sommes tombés de cet état glorieux où Dieu nous avait mis dans le paradis terrestre; nous voudrions y remonter, non par l'innocence et par l'humilité, mais par l'orgueil; nous nous élevons, nous voudrions être plus que nous ne sommes pour redevenir ce que nous avons été; nos inclinations étant corrompues, nous cherchons la gloire que nous avons perdue; mais nous la cherchons mal. Nous expérimentons tous la difficulté qu'il y a à se sentir méprisables, et pour ne pas nous voir tels, nous nous efforçons de nous croire dignes d'estime, et de persuader les autres que nous le sommes. Une vertu médiocre ne saurait nous apprivoiser avec l'idée de notre bassesse.

En second lieu, pour être véritablement humbles, il faudrait aimer l'abaissement, du moins il faudrait le souffrir avec patience; et peu d'âmes sont capables de ce sentiment, parce qu'il semble à la plupart que l'élévation fait la plus véritable comme la plus sensible distinction entre les hommes. Quand on veut mépriser quelqu'un, on ne dit pas ordinairement, c'est un homme qui n'a pas de vertu, mais l'on dit, c'est un misérable qui traîne une vie obscure dans la pauvreté et dans la douleur. A moins que son mérite

n'éclate, on conclut qu'il n'en a point. L'Evangile combat ce préjugé ; mais, pour écouter et pour suivre l'Evangile, il faut se vaincre soi-même, et nous aimons mieux dissimuler notre erreur pour épargner nos passions, que de mortifier nos passions en confessant notre erreur.

La troisième chose qui fortifie notre vanité, c'est qu'elle ne paraît point à la première vue si hideuse et si criminelle que les autres vices. L'impureté, par exemple, quelque commune qu'elle soit, a je ne sais quoi de hideux qui offense une âme bien faite et qui a choqué l'honnêteté même païenne ; mais la vanité, au contraire, on s'imagine qu'elle marque quelque grandeur d'âme ; on la craint moins sous prétexte qu'elle ne s'attache qu'à l'esprit : de là vient qu'on fait paraître de l'orgueil jusque dans l'humiliation. Saül confesse son crime, *Peccavi*, et en même temps il prie Samuel de l'honorer devant les anciens du peuple : *Peccavi, sed nunc honora me coram senioribus populi* (I Reg. XV). Pensez-vous, messieurs, que ces deux choses dussent se suivre l'une l'autre, s'avouer coupable et exiger de l'honneur ? On n'est pas fâché de se prévenir en faveur de la vanité, parce que l'on appréhende les renoncements inséparables de l'humilité, c'est-à-dire qu'on est superbe parce qu'on est lâche.

Enfin, en quatrième lieu, on aime la vanité parce que l'humilité, en effet, coûte beaucoup. Faites réflexion qu'aimer, fou du moins souffrir l'abaissement, c'est étouffer tout à la fois tous les mouvements les plus violents et les plus ordinaires de nos passions. Si vous croyez que l'abaissement où vous êtes vous soit dû, vous ne croirez pas que la gloire qui vous manque vous soit due ; et ainsi voilà l'envie et la jalousie bannies de votre cœur. Dès-là vous ne serez point non plus sujets aux emportements de la colère et de la vengeance ; car on ne saurait offenser beaucoup une personne convaincue qu'on la peut beaucoup mépriser. Raisonnable, doux, honnête, reconnaissant, religieux dans toute votre conduite, vous rendrez à chacun ce qui lui est dû. Rien ne sera capable de vous éloigner de votre devoir, parce que vous n'attendez rien des hommes, et ce que vous attendez de Dieu dépend absolument de son infinie miséricorde.

S'il faut vaincre tant d'ennemis pour pratiquer l'humilité, comment peut-on dire dans le monde qu'elle est la vertu des petites âmes faites pour vivre dans l'obscurité ? Quelque soin que nous prenions pour flatter notre vanité, messieurs, nous ne saurions nier ce qu'a dit le grand saint Basile, que l'étude, que la pratique de l'humilité est la voie la plus sûre pour monter à la gloire : *Optimam dignitatis viam ostendit Dominus, nempe humilitatem* (in *Hexam.*) ; pourquoi cela ? parce qu'en nous humiliant par un sentiment sincère de notre bassesse, nous faisons ce qui passe toute la sagesse, toute la force des esprits mondains. L'esprit de Jésus-Christ n'anime point leurs mouvements ; vils esclaves

de leur penchant, ils se font un fantôme de gloire où ils peuvent arriver en lui accordant la liberté de se satisfaire : c'est de quoi le plus méprisable des hommes est capable ; car il n'y a pas d'autre différence entre les orgueilleux qui brillent dans l'élévation et les orgueilleux qui traînent dans les ténèbres, sinon que ceux-là se proposent une gloire qui frappe plus, et ceux-ci une gloire qui frappe moins ; mais ils se trompent également, la gloire qu'ils recherchent est également fausse. De toutes ces raisons, qui prouvent combien il est difficile d'être véritablement humble, il s'ensuit qu'il n'y a que la générosité chrétienne qui puisse nous faire estimer et nous faire aimer l'humilité : *Optimam dignitatis viam ostendit Dominus, nempe humilitatem*. Avant que d'aller plus loin, il faut vous prouver encore que si une personne humble montre un grand cœur en méprisant la fausse gloire que la vanité recherche, elle ne paraît pas moins généreuse à se détacher de la gloire véritable que l'humilité mérite.

L'humilité est en effet une vertu sublime qui honore infiniment ceux qui la pratiquent. Premièrement, c'est la vertu propre du Fils de Dieu : il n'a pu descendre du ciel, il n'a pu vivre parmi nous sans s'humilier ; c'est même pour s'humilier qu'il est descendu du ciel et qu'il a vécu parmi nous. Quoi de plus glorieux, messieurs, que d'imiter, dans Jésus-Christ, la vertu qui lui a donné plus de gloire ?

Secondement, dit saint Ambroise (l. VI, in *Lucam*), une preuve évidente de l'élévation de l'humilité, c'est qu'elle s'élève au-dessus de toutes choses ; elle méprise toutes nos grandeurs parce que sa grandeur propre est seule digne d'elle ; il y va de notre dignité de négliger ce qui est au-dessous de nous : *Nihil excelsius humilitate quæ quasi semper superior nescit extolli, quia nemo id affectat quod infra se judicat* (Hom. de humilit. 22). Voulez-vous, demande saint Basile, voulez-vous réparer l'humiliation où vous êtes tombés en perdant toutes ces belles qualités qui accompagnaient votre première innocence ? humiliez-vous, l'humilité est le seul remède de votre bassesse : *Licet et ad pristinam dignitatem per animi submissionem redire*. L'orgueil nous a réduits dans une si pitoyable misère, que nous ne pouvons plus mériter quelque honneur qu'en abhorrant l'orgueil et en aimant notre abaissement. L'humilité nous rend autant de gloire que la vanité nous en a ôté.

Pour troisième preuve, je n'aurais qu'à vous dire, messieurs, que l'orgueil même le plus délicat se pare des couleurs de l'humilité pour se satisfaire : *Gloriosa res humilitas*, dit saint Bernard, *quia ipsa quoque superbia palliare se appetit, ne vilescat* (de duodecim grad. hum. super Missus est). Les plus fiers esprits sont contraints d'affecter l'amour du mépris pour éviter le mépris même ; il est donc à craindre que l'humilité ne se détruise elle-même par sa propre gloire. Mais une âme humble, une âme

grande n'est sensible qu'à l'amour de l'abaissement. Loin de tirer vanité du mépris qu'elle fait de l'honneur, elle croit de mériter l'humiliation qu'elle cherche. Je ne me sens pas des expressions assez fortes, messieurs, pour vous représenter la force d'une personne humble qui se croit indigne de paraître et qui souffre dans le silence de son obscurité; qui cache, pour ainsi parler, son abaissement, avec autant de soin que son élévation, de peur qu'on n'impute l'un à l'injustice des hommes et l'autre à sa vertu.

Ego vir videns paupertatem meam (Thren., III, 1). Ce qu'une personne humble considère plus volontiers, ce sont les sujets qu'elle a de s'humilier : voilà l'objet, voilà le spectacle qui lui plaît le plus. Je suis dans l'abaissement, dit-elle, je suis dans le mépris, mais c'est là où je dois être; l'on ferait tort à mon néant si l'on m'élevait, si l'on venait à m'honorer. J'adore, mon Dieu, j'adore votre sagesse infinie qui m'a si bien choisi le rang que je dois tenir dans le monde : *Vir videns paupertatem*. Autour de ce fidèle qui goûte son humiliation, qui en jouit, pour ainsi dire, la plupart des hommes s'empressent pour la gloire; les uns briguent des charges, les autres cherchent les applaudissements du monde; presque tous se plaignent de leur fortune, presque tous forment des desseins pour s'élever. Ce fidèle humble entend les murmures, les mensonges, les calomnies de l'envieux qui s'offense de la gloire d'autrui; il voit les emportements, les excès du vindicatif qui veut venger sa gloire offensée. Il connaît les défauts des autres, il n'ignore pas ses propres perfections, il sent son humiliation. Toutefois, messieurs, cette âme chrétienne est invincible; elle aime ses ténèbres; elle craint même d'en sortir.

La force que témoignerait un fidèle en toute autre occasion éclaterait sans doute davantage et le ferait admirer. Les tyrans n'ont pu s'empêcher de louer la constance des martyrs; mais le fidèle humble souffre son humiliation sans spectateurs, sans admirateurs. Un ami lui en adoucirait l'amertume, mais une personne humiliée trouve-t-elle des amis? et une personne humble se soucie-t-elle d'en trouver? Le visage gai et tranquille, elle demeure cachée; tout le monde l'oublie, elle vit inconnue; Dieu seul est témoin des généreux sentiments de son cœur.

Le fidèle humble aime l'abaissement lorsqu'il est humilié; il l'aime encore lorsqu'il est dans l'élévation et la grandeur. Rougissez ici, âmes vaines et peu chrétiennes, qui nourrissez une ambition excessive dans une condition médiocre, et qui ne songez qu'à mille ridicules artifices pour vous distinguer de vos égaux, lesquels se contentent dans les bornes de la modestie. Voyez-vous ce grand du monde, cet homme si illustre par sa sagesse et par sa valeur, ce prince qui remplit toute la terre du bruit de son nom et de l'éclat de ses vertus, s'il est véritablement humble, rien n'est capable de lui

cacher son néant et le néant de sa gloire. Au milieu des spectacles magnifiques que sa dignité lui permet, au milieu des victoires et des triomphes, il attache ses regards sur sa faiblesse naturelle et sur les taches honteuses que le péché lui a imprimées; point de faste, nul emportement, toujours égal à lui-même, toujours pénétré du sentiment des misères humaines, toujours humilié devant Dieu, le maître de nos fortunes et de nos vies. Toute l'Eglise, toute la terre ne s'entretiennent que des grands desseins et des actions héroïques de saint Louis, et saint Louis, revêtu d'un cilice, couvert de cendres, prie au pied d'un crucifix; et saint Louis se traite comme le dernier des hommes; et saint Louis porte la même humilité sur le trône et dans la prison.

Si l'humilité règne dans un cœur que la grandeur expose à tous les dérèglements de l'orgueil, il n'est pas nécessaire de vous dire comment, dans toute condition, elle fait éclater les grands sentiments qu'elle inspire. Ce gentilhomme, cet homme de cabinet, ce négociant s'occuperont chacun de ce qui regarde leur état, et jamais ils ne cesseront de s'occuper des motifs qu'ils ont de s'humilier. Dans l'adversité, ils s'avoueront indignes de tout bien et souffriront leur malheur avec une patience invincible; dans la prospérité, ils adoreront la main qui les bénit, et au lieu de s'enorgueillir ils se convaincront toujours davantage de leur indigence. Ils ne commanderont à leurs domestiques que pour obéir à Dieu; bons amis, parce qu'ils se croient honorés par l'amitié; jamais ennemis, parce qu'ils ne peuvent haïr les personnes qu'ils estiment plus qu'eux.

Dans la santé, ils admirent la bonté de Dieu qui les conserve malgré leur fragilité, malgré tant de faiblesses qui les tiennent si près de la mort. Dans la maladie, ils ne seront point surpris de voir dissoudre un corps qu'ils savent qui n'est que pourriture, et dont ils ont si souvent médité la misère; ils recevront les soulagements qu'on leur procure comme une aumône qu'on donnerait à un pauvre, et jamais il ne leur échappera la moindre plainte dans leur douleur. Le beau spectacle, messieurs, que l'humilité fait de ce fidèle qui va au tombeau avec tant de tranquillité et de force! Déjà à demi cadavre, c'est son plaisir de se considérer dans cet état comme dans l'image la plus vive et la plus naturelle de son néant; il s'y considère avec joie, et il souhaiterait que tout le monde fût témoin de sa misère. Vous lui verrez ramasser le peu de force qui lui reste pour se moquer de toute la vanité des hommes et pour adorer la majesté du Seigneur qui compte nos jours. Vous l'entendrez qui remerciera Dieu de l'avoir convaincu de son néant et de l'avoir réduit à en sentir les derniers effets. Faut-il pour cela de la force? faut-il une âme grande?

Chrétiens indignes de l'Evangile, vous qui faites les esprits forts, vous méprisiez l'humilité comme la cause ou l'effet de la faiblesse, comme la vertu des petits génies que

la crainte et l'incapacité éloignent des grandes choses ; vous avez montré que vous étiez vous-mêmes des esprits bien faibles, puisque vous n'avez pu pénétrer les vérités les plus sensibles de l'Evangile et découvrir une erreur aussi grossière que la vôtre. Elie, ce grand prophète, que les corbeaux avaient nourri avec tant de soin, qui avait été envoyé du Seigneur pour abattre l'orgueil du roi Achab ; Elie, qui avait multiplié l'huile et la farine, et ressuscité l'enfant de la veuve de Sarepta ; Elie, qui avait confondu l'idolâtrie et donné tant de gloire à Dieu en faisant descendre le feu du ciel sur son sacrifice ; Elie, dis-je, selon le raisonnement de ces âmes mondaines, était donc un homme fort méprisable, parce qu'après tant de merveilles il se retire sur un rocher, et que là, prosterné le visage contre terre, il reconnaît son néant et la majesté de Dieu : *Elias autem ascendit in verticem Carmeli, et pronus in terram, posuit faciem suam inter genua sua* (1 Reg., III, 18). Jacob, ce patriarche si illustre par les bénédictions du ciel et par sa postérité, cet homme que Dieu protégeait si visiblement, à qui il avait fait l'honneur d'envoyer ses anges pour l'instruire et pour le défendre ; Jacob, dis-je, ne méritait donc pas l'estime des hommes, parce qu'au milieu de l'abondance il se souvenait, non des autels qu'il avait dressés au Seigneur, non des peines qu'il avait prises pour lui obéir et pour le glorifier, mais de la pauvreté qu'il avait soufferte autrefois, mais de son peu de mérite et de la bonté infinie de Dieu à son égard. O Dieu de mon père Abraham et de mon père Isaac, disait-il, je suis tout à fait indigne de votre miséricorde ! Le Jourdain, que je passe accompagné de tant de monde, je l'ai passé seul le bâton à la main : *Deus patris mei Abraham et Deus patris mei Isaac.... minor sum cunctis miserationibus tuis... in baculo meo transivi Jordanem istum, et nunc cum duabus turmis regredior* (Gen., XXXII).

O aveuglement ! ô faiblesse d'un esprit peu chrétien, qui ne surmonte pas, qui ne connaît pas l'aveuglement et la faiblesse de la vanité ! O humilité, vous qui êtes le fondement de la perfection évangélique, et la vertu que Jésus-Christ notre maître a honorée avec tant d'éclat, serez-vous toujours inconnue à la plus grande partie des fidèles qui croient l'Evangile et qui veulent passer pour disciples du Sauveur ! Il n'y a peut-être point de vertu, messieurs, qui nous soit, si je l'ose dire, plus naturelle que l'humilité, et il n'y en a point que nous pratiquions moins ; voilà un grand sujet d'étonnement, mais voilà en même temps une preuve bien sensible de la grandeur de cette vertu. Nous manque-t-il des sujets d'humiliation ? Hélas ! nous en sommes environnés, nous en sommes pénétrés, et cependant nous ne craignons rien tant que de nous humilier. Il faut que nous ayons bien peu approfondi les maximes de notre sainte religion ; il faut que nous ayons des idées bien fausses, et de l'abaissement et de la gloire.

Ne voyez-vous pas, disait saint Grégoire de Nazianze adressant son discours à Julien l'Apostat (*Orat 3 in Julian.*), ne voyez-vous pas comment ces personnes qui fuient, qui méprisent la terre, sont au-dessus de toutes les choses de la terre ? Ils pratiquent l'humilité, mais leur humilité met à leurs pieds toutes les grandeurs ; ils vivent parmi les hommes, et ils ne tiennent rien de l'homme. Ils mènent deux sortes de vies, l'une dans le mépris, et l'autre dans l'étude et dans la pratique la plus exacte de la plus sublime perfection : *Videsne.... hos humiles et supra infera, hos inter homines et supra humana.... quorum duplex vita est, altera contempta, altera studiose culta et expetita* ? Fidèles qui m'écoutez, si vous regardez l'humilité avec mépris, vous n'avez pas la première teinture du christianisme ; ne savez-vous pas que vous êtes morts et que votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. III). Si vous êtes morts, si vous êtes cachés en Dieu, pouvez-vous chercher à paraître ? Les morts ont-ils de l'ambition ? Se plaignent-ils si on ne les considère pas ? Ils n'ont qu'à se montrer pour jeter la terreur de toutes parts, et s'ils se montraient dans un grand éclat, ils effraieraient encore davantage.

Cela veut dire qu'un chrétien qui craint l'obscurité, qui affecte une pompe mondaine, qui renonce à l'humilité, est comme un spectre qui doit jeter la terreur dans toutes les âmes raisonnables, et épouvanter tout homme qui a la foi. Car enfin son baptême l'a comme enterré avec Jésus-Christ, et tout enterré, tout mort qu'il est, il ne veut point demeurer caché, au contraire, il ne songe qu'à se faire voir. J'ai toujours eu, messieurs, vous me permettrez de vous communiquer ma pensée, j'ai toujours eu une vénération singulière pour ce saint martyr que l'Eglise honore sous le nom d'Adaucte : on conduisait des martyrs au supplice, celui-ci se déclara chrétien en les voyant, et peu de moments après il souffrit la mort avec eux, sans se faire connaître, sans donner le temps de savoir qui il était ; on ne l'appelle Adaucte que parce qu'il augmenta cette troupe bienheureuse de martyrs avec lesquels il mourut. Il me semble que ce saint a acquis une grande gloire en mourant inconnu, il ne s'est mis en peine que de passer pour chrétien.

Du moins, messieurs, comprenez-vous les raisons que j'ai eues de vous louer l'humilité ? Et croyez-vous que j'aie dit la vérité en la louant ? Si vous vous obstinez encore à entretenir votre vanité par le mépris de l'humilité, quels sentiments me donneriez-vous de votre foi et de votre vertu ? Pourrais-je me persuader que vous êtes bons fidèles ? n'aurais-je pas même sujet de douter si vous savez ce que c'est qu'être fidèle ? Après tout, messieurs, il faut être humbles, il faut devenir enfants, dit le Sauveur, si nous prétendons avoir quelque part à sa gloire. Nous ne pouvons pas vivre tous dans les humiliations de ce monde, il faut qu'il y ait des maîtres et des

sujets ; il faut que les uns passent leurs jours dans l'obscurité et les autres dans l'éclat ; mais nous pouvons tous, nous devons tous pratiquer l'humilité, les grands en méprisant leur grandeur, et les petits en aimant leur abaissement. Souvenons-nous tous tant que nous sommes, qu'une grandeur qui passe ne doit pas faire notre joie, qu'un abaissement qui passe ne doit pas nous attrister, puisque nous sommes tous nés pour une gloire éternelle, que nous y sommes tous appelés, que nous la pouvons tous mériter ; mais c'est l'humilité qui doit nous y conduire, et j'espère, messieurs, qu'elle nous en rendra les possesseurs.

SERMON LIV.

Sur la tiédeur.

Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.

Néanmoins personne ne s'expliquait ouvertement sur son sujet, parce qu'on craignait les Juifs (S. Jean, ch. VII).

Il n'était pas possible, messieurs, que parmi un nombre considérable de personnes, plusieurs ne fissent justice à la vertu et au mérite du Fils de Dieu ; sa vie était irréprochable, ses miracles étaient visibles, sa doctrine était pure et sainte. *Quidam dicebant quia bonus est* : Quelques-uns ne pouvaient s'empêcher de dire qu'il était homme de bien. Mais fallait-il se déclarer pour lui et porter hautement témoignage en sa faveur : *Nemo palam loquebatur* ; l'on craignait d'ouvrir la bouche et l'on montrait une grande indifférence pour ses intérêts ; lâcheté bien indigne et bien offensante. La tiédeur assujettit encore aujourd'hui plusieurs fidèles à semblables ménagements envers Dieu. La plupart mènent une vie si languissante à l'égard de l'accomplissement de leurs devoirs, qu'on ne sait ni s'ils sont à Dieu, ni s'ils veulent bien être à lui. On a sujet de douter du parti qu'ils ont pris, à peine peut-on deviner et ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont ; car enfin un disciple qui est indifférent pour la doctrine de son maître, est-il un véritable disciple ? Un soldat aussi prêt à la révolte qu'à l'obéissance, est-il un bon soldat ? Un sujet sans ardeur pour les intérêts de son prince, est-il un sujet fidèle ? Un chrétien qui voudrait être neutre entre Dieu et le démon, est-il un véritable chrétien ?

L'on en voit pourtant dans tous les états de ces chrétiens qui souhaiteraient, ce semble, d'accorder deux maîtres aussi irréconciliables, et qui s'imaginent de pouvoir appartenir à Dieu sans se déclarer contre le démon. Ils veulent vivre doucement, disent-ils, sans se tourmenter par une ferveur inutile ; je ne voudrais pas faire de mal, mais aussi je n'ai point cette ambition spirituelle de certaines gens qui ne sont jamais contents s'ils s'avancent toujours davantage vers la haute perfection ; ce n'est pas mon dessein de devenir un saint François et une sainte Thérèse, je pense à passer mes jours dans une honnête liberté, sans me gêner à toutes ces minuties dont l'observation remplirait ma vie de chagrins, sans aspirer à cette excellente sainteté qui demande tant de peines.

Ces personnes, chrétienne compagnie, croient d'être dans la voie du salut ; comme l'eau tiède unit en quelque manière la chaleur et le froid, ils s'imaginent de pouvoir faire un mélange de bien et de mal qui ne trouble point leur repos dans cette vie, ni ne leur ôte point l'espérance d'un repos éternel dans l'autre. Il faut réveiller, s'il se peut, ces âmes languissantes, et les convaincre que leur tiédeur est un vrai assoupissement, une dangereuse léthargie, et que dans ce milieu imaginaire ils sont d'ordinaire plus éloignés de Dieu que s'ils étaient tout à fait dans un froid mortel ; c'est la proposition toute simple du Saint-Esprit dans l'Apocalypse, vous l'avez souvent ouï dire : *Neque frigidus es, neque calidus : utinam frigidus esses* (Apoc., III, 18) ! Vous n'êtes ni froid, ni chaud, plutôt à Dieu que vous fussiez froid ! cela ne veut pas dire, messieurs, car il ne faudrait pas vous tromper en ce point, cela ne veut pas dire que la tiédeur d'une vertu lâche offense Dieu davantage que le froid du crime ; non, l'état d'un pécheur déclaré est incomparablement plus détestable que l'état d'une âme tiède : ce que nous devons entendre par ces paroles : *Utinam frigidus esses* ! c'est que les circonstances et les suites de la tiédeur sont quelquefois plus funestes que celles du vice. Je réduis à deux chefs principaux les preuves de cette vérité : aux défauts qui conduisent à la tiédeur, et aux dangers où la tiédeur elle-même nous conduit. Les mauvais sentiments qui nous jettent dans la tiédeur choquent plus, en quelque sens, la bonté de Dieu : c'est mon premier point ; et les dangers où la tiédeur nous jette nous exposent quelquefois plus à sa colère : c'est le second. Si j'établis ces deux pensées dans les deux parties de ce discours, vous serez persuadés du malheur dont la tiédeur menace un fidèle. Implorons l'assistance de la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

La tiédeur, selon les maîtres de la vie spirituelle, est une tristesse ou un dégoût à l'égard des choses de Dieu, par quoi l'âme s'appesantit et devient assez insensible au bien même que la conscience l'oblige à rechercher. Plusieurs auteurs la confondent avec le vice de paresse, qui est un des sept péchés que l'on nomme capitaux, et ceux qui les distinguent l'une de l'autre n'y mettent de différence que celle qui se trouve entre l'habitude et les actes qui forment cette habitude ; ils disent que les actes redoublés de la paresse la font passer en habitude, et ils nomment cette habitude tiédeur ou langueur spirituelle. Je n'examine point, messieurs, la vérité de ces opinions, mais il est vrai que cette tiédeur nous éloigne extrêmement du bien. Le Sage exprime ce sentiment par des paroles très-belles et très-fortes dans l'Ecclésiaste (c. IX). Après avoir décrit la vanité des pécheurs, les faiblesses, les folies des hommes dans la recherche des biens et des plaisirs de la terre, se tournant tout d'un coup vers ceux qui ne paraissent point si déréglés, et qui toutefois ne profitent pas

de leurs bonnes dispositions, il trouve encore parmi eux de plus grands sujets d'étonnement : *Verti me ad aliud*, dit-il, *et vidi sub sole nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam*. J'ai considéré, dit-il, ceux qui passaient pour les plus parfaits, et j'ai vu les plus lestes, les plus propres à la course qui étaient sans mouvement, les plus vaillants qui ne combattaient point et goûtaient une paix lâche et oisive; les plus sages qui souffraient la faim et n'avaient pas de pain à manger; les plus savants dans la pauvreté et les artisans les plus habiles dans les ténèbres. Ne voilà-t-il pas, messieurs, un spectacle tout à fait surprenant? et n'y découvrez-vous pas l'image de la langueur des fidèles de nos jours?

Ne parlons point de ceux qui vivent dans le dérèglement et dans la licence, considérons ceux qui passent pour réguliers dans le monde; que verrons-nous? ce que le Sage dit qu'il a vu : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum*; des personnes qui pourraient courir dans la voie de la perfection et qui sont encore au commencement de la carrière; des personnes armées contre les ennemis de leur salut et qui ne leur portent pas le moindre coup : *Nec sapientium panem, nec doctorum divitias*; des personnes éclairées, instruites de tous les moyens de se rendre saints, et qui sont dans la nécessité de toutes choses, à qui les lumières ne servent, ce semble, qu'à augmenter leur misère en la leur rendant plus sensible. N'est-ce pas là, encore une fois, l'image de ces chrétiens qui vivent dans la tiédeur? Ne tardons plus de vous expliquer comment ils sont tombés dans un état si pitoyable; vous verrez que j'ai dit vrai quand j'ai avancé que les défauts qui les y jetaient étaient quelquefois plus offensants à l'égard de la bonté divine.

La première cause de cette tiédeur, c'est le mépris de Dieu et des choses saintes. J'avoue que tout pécheur méprise Dieu, et qu'un pécheur de profession le méprise avec insolence, avec insulte. Dieu lui oppose d'une part les charmes de sa miséricorde, et de l'autre les terreurs de sa justice; l'insolent ne peut être arrêté : promesses, menaces, récompenses, châtiments, il rompt toutes ces barrières pour contenter sa passion. Comment en peut-il venir à un point de mépris si injurieux? C'est que ce malheureux a une grande estime pour les créatures : le trouble qui est dans son âme lui cache la vérité, un faux éclat l'éblouit; il est comme enchanté, dit l'Écriture : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (Sap., IV, 12); le charme qui l'aveugle ne lui laisse pas découvrir les biens véritables. Outre les ténèbres qu'il souffre, son cœur est agité comme d'une tempête violente et continuelle qui le rend incapable de se posséder et de bien juger. Funeste état que celui-là, chrétiens auditeurs! O ciel! quand la lumière dissipera-t-elle ce nuage épais qui l'empêche de voir, quand luira ce jour serein qui reportera la paix dans son âme?

Le fidèle tiède méprise Dieu, messieurs; mais croiriez-vous que son mépris a quelque chose, ce semble, qui doit plus choquer Dieu que le mépris du chrétien débauché! Comment cela? Le débauché méprise le Créateur parce qu'il estime la créature, et le tiède estime la créature, parce qu'il méprise le Créateur. Le premier ne pratique pas la vertu, parce qu'il ne pense pas à la sainteté, et l'autre pense à la sainteté sans pratiquer la vertu. Il est tout visible que cette langueur spirituelle vient en partie du peu de cas que l'on fait de la perfection, et par conséquent de Dieu qui en est le terme; comme si ce n'était pas la peine de plaire au Seigneur, comme si la sainteté ne méritait pas tant d'application et tant de soins. Car, messieurs, les objets sensibles ne frappent point si vivement un cœur languissant qu'un cœur tout à fait corrompu. Celui-ci s'y attache sans ménagement, parce qu'il se laisse entraîner par le penchant qui les aime; il est comme enivré de l'amour déréglé qu'il a pour tout ce qui l'éloigne de Dieu : en quoi il est extrêmement criminel; avoir par sa faute obscurci les lumières de la raison et de la foi jusqu'à s'étourdir sur le néant, sur l'horreur des faux biens qui sont la source funeste de ses crimes. Celui-là n'est pas dans un si déplorable entêtement; les lumières naturelles et les lumières surnaturelles portent assez de jour dans son âme pour lui montrer la frivole des amusements de la terre; les impressions qu'il en reçoit ne sont point assez fortes pour l'aveugler et pour l'y attacher sans considération et sans crainte; il les voit même avec une indifférence qui serait une heureuse disposition à une sainte vie, s'il avait le courage d'en profiter. Vous, chrétiens, qui ne vivez point dans les engagements du grand monde, vous avez sauvé vos âmes de ses enchantements; de manière que si vous n'êtes pas dans la ferveur, il n'en faut point attribuer la cause à cet appareil brillant de l'ambition et de la volupté qui séduit les personnes mondaines.

Ce sont les froids, à proprement parler, qui estiment trop les créatures, mais ce sont les tièdes qui n'estiment pas assez le Créateur. N'y a-t-il pas dans ce dernier sentiment quelque chose de plus méprisant que dans le premier, si nous l'envisageons précisément par rapport à la situation actuelle où il met une âme? Estimer trop les choses vaines, c'est ordinairement l'effet de notre faiblesse; mais n'estimer pas assez les choses saintes, il faut qu'il y ait là quelque chose de pis que la faiblesse : nonchalance, indolence, accoutumance, dégoût, nommez-le comme il vous plaira; mais Dieu a grand sujet de s'en choquer. Car qui devrait, messieurs, qui devrait avoir une plus grande idée des choses célestes et divines? N'est-ce pas ceux qui en ont plus de connaissance? Hélas! un pauvre pécheur, du fond de l'abîme de corruption où il est plongé, entrevoyant par un rayon de la grâce la beauté de la vertu, s'écriera bien des fois : Oh! si je n'étais pas engagé,

je pouvais méditer ces grandes choses ! si j'avais le sentiment des grandeurs de Dieu ! Mais le lâche serviteur de Dieu est au milieu des lumières, et il n'a pas plus de mouvement qu'un aveugle ; il pense aux plus ineffables mystères de notre religion sans les admirer ; il sent la grâce sans en être touché. Si vous lui parlez des vérités éternelles, ou il ne répondra pas, ou il s'exprimera si faiblement et d'un style si commun qu'il paraîtra visiblement qu'il ne parle que du bout des lèvres, comme s'il jouait un rôle, ou qu'il ne dit les choses que parce qu'il les faut dire ainsi. Les maximes de l'Evangile ne valent pas la peine d'être pénétrées : il faut vivre en repos là-dessus. S'il était question de plaire aux hommes, à un proche, à un ami, de monter aux premières dignités d'une ville, ah ! il ne faudrait pas s'endormir ; mais il ne s'agit que de se rendre agréable à Dieu, de s'élever à un degré considérable de la perfection chrétienne : à quoi bon se tourmenter pour cela ?

En vérité, messieurs, sont-ce là des serviteurs de Dieu ? sont-ce là les sentiments d'une âme qui se fait gloire d'être déagée de la corruption du siècle ? O lâches ! vous êtes cause que le nom du Seigneur est blasphémé ; quand les personnes débauchées vous voient dans des sentiments si semblables aux leurs, que peuvent-elles dire, que peuvent-elles penser de toute la vertu chrétienne, de toute la sainteté de l'Evangile ? Vous me direz peut-être encore que vous ne faites pas grand mal, et Dieu, dit saint Jacques, ne vous imputera-t-il pas à péché le bien que vous savez faire et que vous ne faites pas ? *Scienti bonum facere et non facienti peccatum est illi* (Ep. Cath., IV). Et pour être méchant, dit saint Jean Chrysostome, n'est-ce pas assez d'avoir manqué à faire le bien ? *Hoc ipsum non fecisse bonum, nihil aliud est quam fecisse malum* (Tom. V, serm. de Virt. et Vit.) ? Diriez-vous, continue ce saint docteur, qu'un de vos valets qui ne vous volerait pas, mais qui ne ferait rien du tout pour votre service, ne ferait point de mal ? diriez-vous que votre main, qui ne vous déchirerait pas le visage, mais qui ne remuerait point, mais qui ne vous porterait point la nourriture à la bouche, diriez-vous qu'elle ne ferait point de mal ?

Vous ne faites pas grand mal, et vous méprisez la grâce de Dieu, vous la rendez inutile, et vous occupez dans le christianisme la place d'un fidèle qui serait devenu un exemple de vertu ? Vous ne faites pas grand mal, et n'y a-t-il pas des péchés d'omission comme des péchés de commission ? n'y a-t-il pas un mal privatif comme il y a un mal positif ? Vous ne faites pas grand mal : et n'exposez-vous pas au mépris des méchantes gens tout ce qu'il y a de plus saint dans le christianisme : parole de Dieu, sacrements, maximes de l'Evangile, mystères ineffables, tout cela n'est pas capable d'allumer une étincelle de charité dans votre cœur : ne donnez-vous pas aux personnes licencieuses des sujets de raillerie et de scandale ? Je ne

fais pas grand mal : il faut avouer que vous tenez un langage bien différent de celui que tient un fidèle qui a quelque amour pour Jésus-Christ. Ce n'est pas un mal pour vous de ne point faire de bien, et c'est un mal pour lui de ne pas faire tous les biens. Ce n'est pas un mal pour vous de n'avoir point de cœur quand il est question d'aimer Dieu, et c'est un mal pour lui de n'avoir pas tous les cœurs des chérubins et des séraphins. Ce n'est pas un mal pour vous de n'avoir point de voix, s'il s'agit de publier sa gloire, et c'est un mal pour lui de n'avoir pas la voix de tous les apôtres. Ce n'est pas un mal pour vous de n'avoir point de patience en souffrant, et c'est un mal pour lui de n'avoir pas les corps et la patience de tous les martyrs. Vous êtes content si vous ne pratiquez pas le vice, et lui n'est jamais content s'il ne pratique toutes les vertus. O mon Dieu ! quelle doit être votre indignation contre ce fidèle sans cœur et sans âme ! Il a le bonheur de découvrir votre grandeur et vos attraits ; il n'est point tellement possédé des créatures qu'il ne pense à vous ; les grâces de votre miséricorde, les coups de votre justice se présentent à ses yeux, et il s'épargne toutes ces démarches qui pourraient vous persuader qu'il vous honore et qu'il vous aime : il en use envers vous en homme qui se soucie peu de vous. Votre majesté, grand Dieu, ne vous obligera-t-elle pas enfin à retirer votre main bienfaisante de dessus un misérable qui vous traite si indignement ?

La seconde cause de la tiédeur, c'est l'ingratitude : vous verrez que l'ingratitude du chrétien languissant a quelque chose de plus choquant que celle du pécheur déclaré. Que n'a-t-on pas dit, messieurs, et que n'a-t-on pas sujet de dire de l'ingratitude du pécheur ? Oublier une infinité de bienfaits pour outrager son bienfaiteur, que peut-on faire de plus offensant ? L'être, la conservation de l'être, tout ce monde sensible et toutes les créatures qu'il renferme, des lumières surnaturelles, des inspirations fortes et vives, les grandeurs et les délices du paradis, les exemples, les peines, les douleurs, les ignominies de la vie et de la mort d'un Dieu. Vivre environné, pénétré de tant de bienfaits, et offenser Dieu mortellement, c'est là sans doute le comble de l'ingratitude. Non, messieurs, il y a une autre espèce d'ingratitude moins criminelle, si l'on examine les choses à la rigueur, mais plus lâche que celle-là. Les bienfaits particuliers nous doivent toucher davantage que les généraux, les grâces singulières doivent faire plus d'impression sur nos cœurs que les communes. Toutes les faveurs qu'il plaît à Dieu de verser sur nous, tout chétives créatures que nous sommes, doivent nous arracher notre admiration et notre amour : mais combien sommes-nous obligés de l'admirer et de l'aimer lorsqu'il les répand sur nous avec une libéralité, avec une tendresse singulières. Il nous distingue par les effets de sa bonté, quoi de plus juste que de nous distinguer par les effets de notre reconnaissance ? et le comble de l'ingra-

titude, n'est-ce pas de recevoir plus et de rendre moins ?

Telle est l'ingratitude du chrétien tiède. Je ne veux point dire, il est nécessaire de vous le répéter souvent, je ne veux point dire, messieurs, qu'il offense Dieu plus grièvement qu'un chrétien débauché, car cela est faux. Mon dessein est de vous faire voir seulement que souvent la tiédeur est un mal plus dangereux que le vice même. Dieu a séparé de la foule ce serviteur lâche et indifférent, il l'a éloigné par sa grâce des grands désordres, tandis qu'il permet que tant d'autres courent dans l'abîme; il l'a mené comme par la main dans la voie du salut, tandis qu'une multitude innombrable de gens marchent dans la voie de perdition, au gré de leurs passions et de leurs ennemis; il l'a conduit loin des occasions de faire le mal, au milieu des occasions de faire le bien, il l'éclaire, il le soutient, il le protège, il le sollicite, il n'oublie rien pour l'engager à son service. Que de bienfaits, et qu'ils sont touchants ces bienfaits ! quelles actions de grâces n'attend-il pas et ne recevra-t-il pas ! quels efforts fera ce fidèle pour reconnaître de si singulières faveurs ! Ne le pressons pas ce fidèle, messieurs, ce que nous dirions ne servirait qu'à rendre son ingratitude plus haïssable.

Ce lâche serviteur n'est touché ni des bienfaits qui lui sont communs avec le reste des hommes et des chrétiens, ni des bienfaits dont il a été singulièrement favorisé; il languit, il s'endort, il croupit dans une oisiveté tout à fait injurieuse à Dieu; il croit en faire assez s'il ne prend pas les armes contre un si bon maître, s'il ne se range pas ouvertement du parti de ceux qui lui ont déclaré la guerre. Il est appelé à la pratique de la vertu; il a de grands secours pour acquérir la sainteté, mais il demeure immobile, il est sourd, il est muet, il craint de s'incommoder, semblable à ces indignes catéchumènes, dont saint Grégoire de Nazianze se plaint avec tant de raison, lesquels ne voulaient point recevoir le baptême, de peur de perdre trop tôt leurs plaisirs : *Omnes vite suavitates, disaient-ils, mihi ipsi ob hujusmodi celeritatem præclusero, cum voluptatibus interim indulgere liceat* (Orat. 40, in Sanct. Bapt.). Faites réflexion en passant, messieurs, aux sentiments qu'avaient alors les fidèles sur le baptême; ils se croyaient engagés en le recevant à renoncer aux plaisirs déréglés du monde, et ils ne différaient de le recevoir que pour se divertir, pour se livrer à leurs passions avec moins de scrupule. Saint baptême, quelle impression faites-vous aujourd'hui dans l'âme des fidèles ! Mais vous n'êtes pas encore dans l'Eglise, mais vous vivez fort incertain de votre salut; patience; mais vous avez des obligations singulières au Seigneur qui a la bonté de vous appeler, de vous attendre, de vous honorer par des faveurs particulières; il souhaitait que vous, père de famille, sanctifiassiez toute votre maison par vos exemples; que vous, dame, fussiez l'exemple de

toute une ville; que vous, jeune homme, lui procurassiez une grande gloire par vos belles qualités, et que vous servissiez de guide à une jeunesse licencieuse pour la conduire au pied de ses autels. A vous, chrétien tiède, je pourrais représenter quelque chose de plus fort; vous avez déjà reçu la foi et le baptême; vous avez goûté en mille manières les avantages de votre sainte religion; par la miséricorde de Dieu vous n'êtes point du nombre de ceux qui le déshonorent par leurs scandaleux excès. Si vous aviez un peu de cœur, quelle devrait être votre gratitude ? C'était le dessein de votre bienfaiteur que par votre zèle, par votre fidélité, par toutes vos démarches, vous le fissiez connaître à tous les témoins de vos actions comme le plus aimable des maîtres, et celui seul à qui nous pouvons devoir nos services et notre cœur; que vous fissiez éclater la sainteté de sa loi par votre exactitude à la remplir; qu'à la face du monde, son ennemi, vous soutinssiez ses intérêts avec un courage invincible et une piété éclatante. J'oublie, messieurs, que je parle à un ingrat : ce n'est pas là une bonne raison pour le toucher; il est donc bien stupide, bien insensible; qu'est-il nécessaire de le dire ? Mais voilà une conduite qui doit donner à Dieu une grande indifférence pour lui.

Le savant évêque Guillaume de Paris appelle les ingrats des miracles du démon; car comme c'était un grand miracle de la main de Dieu, dit-il, que ce fameux buisson que vit Moïse sur la montagne, un buisson tout environné, tout pénétré de flammes et qui ne brûlait point; c'est aussi un grand miracle de la main du démon qu'un homme ne conçoive pas une étincelle d'amour pour son Dieu au milieu des bienfaits qu'il reçoit de sa bonté, lesquels sont comme autant de flammes qui devraient le percer de toutes parts. La pensée de ce grand homme est encore plus forte et plus juste à l'égard des chrétiens tièdes; les flammes dont ils sont environnés sont par elles-mêmes plus vives, plus agissantes, et par conséquent leur ingratitude est plus offensante. Moïse surpris de ce buisson allumé qui ne brûlait pas, s'approcha pour voir ce que c'en était : *Ascendam et videbo visionem hanc magnam*. Approchons aussi à son exemple, de ce miracle du démon. Un fidèle tiède n'est pas dans les engagements du monde déclaré ennemi de Dieu; il lit de bons livres, il entend la parole de Dieu, il use de temps en temps des sacrements; ses occupations, toute sa conduite est assez réglée; il fait des aumônes, il a sa place dans des assemblées de dévotion. Vous attendez peut-être, messieurs, que j'ajouterai qu'il est fort sensible aux grâces du ciel; le buisson entouré de flammes n'est pas seulement échauffé : Dieu allume le feu d'une part, le démon répand le froid de l'autre, et le démon vient à bout de son miracle, à peine ce fidèle tiède sent-il la chaleur; ah ! ne vaudrait-il point mieux qu'il fût froid, il ne ferait pas tant d'hon-

neur au démon, ce ne serait pas merveille qu'étant froid il ne fût point chaud du tout ; mais n'est-ce pas un prodige qu'étant tiède, il n'ait point du tout de chaleur ? L'ingrat ! quel tort Dieu lui fera-t-il, si un jour il le condamne à être brûlé des feux cuisants de sa justice, puisqu'il ne veut pas brûler des feux aimables de son amour ? Aura-t-il sujet de se plaindre si, tombé enfin dans la disgrâce de son bienfaiteur, il est contraint de souffrir la flamme qui dévore le démon, puisqu'il ne veut pas sentir la flamme dont les saints sont embrasés ?

Vous ordonnez, Seigneur, vous ordonnez à vos Israélites qu'ils conservent avec soin le souvenir du maître qui les a tirés de la captivité : *Cave diligenter ne obliviscaris Domini qui eduxit te de terra Egypti* (Deut., VI). Et y a-t-il la moindre apparence qu'Israël oublie jamais le Seigneur à qui il doit sa liberté ? Qu'est-ce qui serait capable d'effacer dans sa mémoire les traces qui y sont gravées de sa bonté ? Israël, messieurs, se souviendra du Seigneur, mais il lui saura mauvais gré de ses miséricordes ; mais il souhaitera les fers que sa bonté a rompus. Israël oubliera même le Seigneur pour adorer des idoles, un veau d'or, une figure de bête, ouvrage méprisable de ses mains. Serait-il juste après cela que la miséricorde du Seigneur ne se rebutât point, et qu'elle conduisît encore l'Israélite ingrat dans la terre bienheureuse qu'il lui a promise ? Jugez vous-même là dessus, mon cher auditeur. Je n'ai point à reprocher au chrétien lâche et tiède la révolte et l'idolâtrie qui attirèrent la vengeance de Dieu sur les Israélites, mais enfin il est ingrat, et Dieu souhaite qu'il ne le soit pas, qu'il se souvienne de ses faveurs, qu'il les mette à profit pour le glorifier : donnez-vous de garde, lui dit-il, d'oublier le Seigneur qui vous a fait tant de bien ; c'est lui dire, si vous manquez de gratitude vous me ferez repentir de mes bienfaits, et je saurai bien aussi vous oublier. On ne sait que penser, messieurs, d'un fidèle qui marque si peu de sentiment des grâces divines ; il est naturel de croire qu'il ne les mérite pas, et qu'il ne peut les mépriser que par une bassesse d'âme tout à fait offensante pour leur auteur. Fidèle, qui ne vous déclarez point pour ce Dieu aimable, qui vous a honoré de tant de marques de miséricorde, le connaissez-vous ? vous connaissez-vous vous même ? Quoi ! ne rien faire pour lui, vous qui n'étiez pas digne de ses regards et qu'il a daigné mettre sous sa protection ? Ah ! que la honte supplée du moins à la vertu.

L'infidélité a en troisième lieu beaucoup de part à la tiédeur du siècle. Tout péché est une espèce d'infidélité, parce que tout péché succède ou à l'innocence ou à la pénitence ; et quand on pèche, soit qu'on fût auparavant dans un état de pureté, soit qu'on fût dans un état de repentir l'on est infidèle à Dieu, puisque l'on perd de plein gré ses bonnes grâces, l'on se retire de plein froid de son service. Les pécheurs déclarent

abandonnent Dieu avec une perfidie noire : des gens qui lèvent, pour ainsi dire, l'étendard contre leur maître ne gardent pas de mesure dans leur trahison. Croiriez-vous cependant, messieurs, que le chrétien qui est infidèle parce qu'il est tiède a une conduite en quelque sens moins supportable que celle du chrétien débauché ? vous pouvez conjecturer des sentiments de Dieu à son égard, par les vôtres à l'égard de vos semblables.

Lequel de ces deux hommes vous choquerait le plus, mon cher auditeur, de celui qui rompt absolument avec vous, ou de celui qui garde les apparences d'une personne qui est dans vos intérêts, et toutefois ne se soucie nullement de vous ? Très-certainement ce dernier offenserait plus votre bonne foi et votre droiture. On ne s'étonne pas de trouver un ennemi ; l'antipathie naturelle, la diversité des intérêts et des humeurs, les soupçons, les esprits mal faits et peu chrétiens en font tous les jours. Mais il est plus rare de trouver de ces gens qui semblent prendre votre parti et ne font rien pour votre service, et sourdement se tiennent si neutres qu'on ne sait à qui ils sont ; il y a je ne sais quoi de lâche dans cette infidélité qui éloigne le monde de ce procédé et l'on a en horreur ceux qu'on y surprend ; l'on pardonnera plus aisément la haine que l'indifférence. L'on est prévenu qu'un ennemi après une réconciliation sincère n'en usera point mal, et l'on se défie toujours d'un faux ami.

Or, cette sourde infidélité, cette indifférence déguisée n'est-elle pas une des causes les plus ordinaires de la tiédeur ? Elle donne à un fidèle ces sentiments doubles, cette intention, pour ainsi dire, de couleur changeante que saint Ambroise reprend si aigrement dans un chrétien : *Non sit anceps et dubia sententia, non discolor mentis intentio* (In Psal. CXVIII, Oct. 21). Ah ! défendez-vous de cet esprit incertain, de cette conduite trompeuse par quoi vous prétendez imposer. Le Seigneur ne peut pas souffrir des serviteurs de ce caractère ; c'est outrager sa grandeur que de biaiser quand il est question de paraître engagé à son service : *Non sit discolor mentis intentio* ; loin de lui ces serviteurs qui portent une livrée changeante, laquelle ne fait point connaître le maître à qui ils appartiennent. Mais, messieurs, la bonté de Dieu quel sujet n'a-t-elle pas de se plaindre de ces serviteurs infidèles ? Un chrétien tiède ne se résout ordinairement à tenir ce milieu si offensant qu'après avoir reçu de grands témoignages de la miséricorde divine. Si cette miséricorde ne l'avait pénétré de la terreur des jugements de Dieu et de la grandeur des vérités éternelles, ce chrétien ne se ménagerait point tant, il se déclarerait contre Dieu ; il n'est donc dans cet état d'indifférence que parce qu'il lui reste encore quelques traces des bons mouvements que le Saint-Esprit a imprimés dans son âme ; et nonobstant ces preuves sensibles de la bonté de Dieu, il est infidèle ; ce qui est

encore plus étrange, il a honte de porter les caractères de l'infidélité, et il ne laisse pas de trahir. Il fait ce qu'il condamne tout visiblement, il retient son penchant, parce qu'il est persuadé qu'il doit servir Dieu avec ferveur, et il en demeure là; il n'agit point pour son service; aussi oisif qu'il le serait s'il croyait lui rien devoir, ou du moins ne lui devoir que peu de chose. Il ne peut s'empêcher lui-même de se mettre dans son tort.

Hélas! que deviendront, dit-il, écoutez le langage de notre lâche chrétien, que deviendront ces fidèles malheureux qui se livrent à leurs passions, et qui font si ouvertement la guerre à Dieu? Oh! qu'ils sont à plaindre! leurs dérèglements ne peuvent manquer de leur fermer le ciel. Taisez-vous, serviteurs infidèles: quoi! vous êtes effrayés du danger de ceux qui courent dans la voie de perdition, et vous languissez dans la voie de salut? Vous portez compassion aux ennemis de Dieu, et vous vous souciez peu d'être ses amis? Vous avez en horreur ceux qui le trahissent, et vous ne lui êtes pas fidèles? Vos propres sentiments ne sont-ils pas une preuve convaincante de votre infidélité? *Ambulasti in medio lapidum ignitorum* (Ezech., XXVIII). Vous avez marché dans les flammes, les feux de l'amour divin vous ont environnés de toutes parts, vous les avez sentis, et vous n'en avez point été brûlés, et vous n'avez point eu d'ardeur au service de Dieu; ce même feu que vous avez méprisé, auquel vous vous êtes rendus insensibles, servira pour votre perte: *Producam ignem de medio tui qui comedat te*. Ces flammes saintes que vous avez étouffées pour n'être pas obligés de vous déclarer pour Dieu, feront votre condamnation et votre supplice. Vous avez voulu déguiser votre infidélité; ce déguisement vous rend tout à fait méprisables, et vous serez punis comme des traîtres.

Me voici engagé, messieurs, dans la seconde partie de mon discours. Je vous ai montré que les mauvais sentiments qui nous jettent dans la tiédeur choquent ordinairement davantage la bonté de Dieu. Il me reste à vous montrer que les dangers où la tiédeur nous jette nous exposent plus à sa colère. Je ne serai pas si long dans ce qu'il me reste à dire.

SECONDE PARTIE.

Nous pouvons parler de la langueur de l'âme, messieurs, comme nous avons coutume de parler de la langueur du corps. Lorsque nous voyons une personne qui tombe dans je ne sais quelle faiblesse chagrine, inquiète, quoiqu'elle ne soit atteinte d'aucun mal que l'on puisse encore découvrir, nous conjecturons sans nous tromper qu'elle tombera dans quelque grande maladie; la perte de ses forces, le dégoût qu'elle souffre, la peine qu'elle sent à agir, à se soutenir, sont un présage certain de la fièvre dangereuse et maligne qui ne tardera pas de suivre. Cet état de langueur n'est point naturel; il affaiblit extrêmement, il déconcerte, il arrête les fonctions du corps, la maladie, la mort peut-être n'en est pas loin.

La langueur de l'âme a des suites toutes semblables; quand l'âme a souffert quelque temps ce milieu qu'elle tâche de trouver entre le bien et le mal, c'est-à-dire entre la vie et la mort, elle n'est plus guère capable de se soutenir, elle tombe nécessairement, parce qu'elle ne goûte plus la nourriture; tout son feu s'éteint, toutes ses forces se perdent; et après avoir été longtemps incertaine et chancelante, la moindre violence qu'elle est obligée de se faire à elle-même, elle succombe; la difficulté l'accable, et la voilà hors d'état de reprendre sa première vigueur, à moins que la miséricorde divine ne lui donne des secours extraordinaires. Apportons plus clairement les raisons du malheur qui la menace.

Premièrement, messieurs, si la bonté de Dieu a si grand sujet d'être choquée de la conduite du chrétien lâche et tiède, il est tout visible que sa colère sera aussi fort irritée contre lui, car Dieu n'emploie ordinairement sa colère que pour venger sa bonté. Et sans porter la chose si loin, disons, messieurs, que si le mépris, l'ingratitude, l'infidélité du tiède ont donné tant d'indignation à la miséricorde divine, cette miséricorde ne répandra plus ses grâces sur lui avec tant de libéralité; n'eût-elle d'autre vue que d'empêcher qu'il ne devienne plus indifférent, plus ingrat, plus infidèle; de sorte que ce chrétien méprisable, privé par un juste châtement des secours qu'il a rejetés, se trouvera dans une faiblesse où il vivrait encore, s'il voulait vivre, mais où il mourra, parce qu'il voudra mourir.

Votre tiédeur lie les mains à la bonté de Dieu, mon cher auditeur, vous ne voulez ni le servir, ni l'abandonner, quelle conduite voulez-vous qu'il tienne à votre égard? Les choses célestes ne vous touchent pas; vous n'avez point de reconnaissance, point de fidélité: que ferez-vous de sa grâce? ce que vous en faites: rien du tout; je me trompe, vous ajouterez mépris à mépris, ingratitude à ingratitude, infidélité à infidélité. Vous devez donc vous attendre à sentir les effets de sa justice. Vous avez des forces, et vous ne voulez pas agir: vous deviendrez faible; vous avez des lumières, et vous ne voulez pas voir: vous deviendrez aveugle. C'est la peine qu'éprouvèrent ces pharisiens que cet homme, né aveugle et guéri par Jésus-Christ, ne fut pas capable de toucher. Je suis venu dans ce monde, leur dit le Sauveur, pour exercer un jugement (*Joan.*, IX). Il est bien étrange ce jugement, messieurs, faites-y bien réflexion, le voici: Je suis venu afin que ceux qui ne voient point, voient; et afin que ceux qui voient deviennent aveugles: *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant*. Ce jugement terrible offense les pharisiens; est-ce donc, répondirent-ils, est-ce donc que nous sommes aussi des aveugles, nous autres? A quoi le Sauveur répartit: si vous étiez aveugles,

vous seriez sans péche ; mais maintenant que vous dites , nous voyons clair , votre péché subsiste : *Si cæci essetis non haberetis peccatum : nunc vero dicitis , quia videmus : peccatum vestrum manet.*

Faites-vous réflexion , messieurs , à cette conséquence du Fils de Dieu ? le péché demeure en vous , parce que vous voyez. Si les pharisiens eussent été tout à fait aveugles , le Sauveur les aurait guéris , et ils auraient vu : ils demeurent dans leur aveuglement , parce qu'ils voient , leur mal vient de leurs lumières. Ce divin médecin des corps et des âmes qu'aurait-il pu faire pour leur soulagement , sinon de leur ouvrir les yeux ? Ils ont déjà les yeux ouverts , ils sont en plein jour , et toutefois ils sont aveugles : il semble que la miséricorde divine est forcée de les abandonner. Si dans votre tiédeur vous aviez les yeux fermés , le Sauveur aurait bien la bonté de les ouvrir et de leur rendre la vue ; mais que voulez-vous qu'il fasse pour vous , puisque tout clairvoyants que vous êtes , vous êtes aveugles ? Il n'a plus qu'à punir votre aveuglement , puisque vous profitez si mal des yeux et du jour. Voilà , mon cher auditeur , comment cette tiédeur , où vous languissez , vous expose aux traits de la justice divine ; vous contraignez Dieu d'arrêter le cours de ses grâces , vous lui ôtez le moyen de vous secourir , en rendant inutiles ses secours ; vous l'obligez à employer sa colère pour châtier le mépris que vous faites de sa bonté.

Je voudrais bien , mes chers auditeurs , ranimer votre ferveur : vous pourriez donner tant de gloire à Dieu , si vous répondiez à ses grâces ; vous pourriez devenir de grands saints , si vous saviez , ou plutôt si vous vouliez profiter des avantages que vous avez par-dessus tant d'autres qui ne pensent pas seulement à leur sanctification. Ecouteriez-vous sans chagrin les reproches que je vous ferais sur la bassesse d'un cœur qui n'est point touché du désir de se perfectionner , et qui ne se réveille point à la vue de ses défauts et de sa nonchalance ; mais tout de bon , n'appréhendez-vous point de rebuter Dieu ? Comment traiteriez-vous une personne qui aurait reçu de vous une longue suite de bienfaits , à qui vous auriez prêté la main en mille occasions , pour la mettre en voie de s'avancer , et qui serait demeurée dans sa pauvreté et dans ses ténèbres , sans se donner le moindre mouvement pour seconder votre bienveillance ! vous l'abandonneriez à elle-même : elle vous paraîtrait indigne de vos soins ; vous la laisseriez tomber dans la misère , qui ne peut manquer de succéder à son indolence. Allez , lui diriez-vous , tirez-vous d'embarras comme vous pourrez : vous mériteriez de traîner dans la poussière. Cette réflexion vous apprendra ce que vous avez à craindre de la part de Dieu : je vous conjure de ne pas la négliger.

En second lieu , quand même Dieu continuait de répandre sur vous ses faveurs , votre tiédeur vous met dans un état à n'en

tirer aucun avantage , et vous courez risque d'être tels jusqu'à votre mort : *Sicut ante teporem frigus sub spe est* , dit saint Grégoire le Grand , *ita post frigus tepor in desperatione est : qui enim in peccatis est , conversionis fiduciam non amittit : qui vero post conversionem tepuit , et spem quæ esse potuit de peccatore subtrahit.* Une eau qui est froide peut être échauffée ; mais une eau qui ne serait que tiède , quelque soin que l'on ait pris de l'échauffer , on ne doit pas espérer qu'elle conçoive de la chaleur. De même , un pécheur peut se convertir ; mais un pécheur qui , en se convertissant , n'a fait , pour ainsi dire , que s'attédir , ne laisse presque plus d'espérance d'une conversion véritable. La première raison de la pensée de ce grand pape , est que le fidèle tiède perd le sentiment des choses qui seraient capables de le toucher. Il n'a point l'âme assez grande pour n'être sensible qu'aux motifs d'une charité dégagée de tout intérêt : il n'y a donc que les motifs de l'espérance et de la crainte qui puissent faire quelque impression sur lui ; or , il est tout accoutumé à les considérer ces motifs , sans en être ni animé ni effrayé. Il lit , il entend diverses choses sur les grandeurs du ciel , sur les horreurs de l'enfer : il a des pratiques assez réglées de méditations et de prières. Il ne se peut pas faire que dans ses dévotions ordinaires , les promesses et les menaces de Dieu ne se présentent à lui ; il a donc comme apprivoisé sa conscience avec ce qu'il peut espérer et ce qu'il doit craindre.

Qu'est-ce donc , mon cher auditeur , que vous croyez qui le touche désormais ? Quand je dirai à un pécheur : Malheureux que vous êtes , voyez l'enfer ouvert sous vos pieds , peut-être le pécheur aura-il peur : il se réveillera , et la frayeur le fera sage. Quand je dirai à un pécheur : Ah ! malheureux , avez-vous considéré les beautés de ce paradis que vous perdez ? Quoi donc ! vous préférez le plaisir de quelques moments à des délices éternelles ? Pour peu qu'il reste de sentiment à ce pécheur , je suis presque sûr que s'il pénètre ce reproche , il rentrera en lui-même et changera de conduite. Mais un chrétien , lâche et tiède , à l'oreille faite à toutes ces vérités : il voit le ciel et l'enfer sans s'émouvoir , il n'y a rien de nouveau pour lui dans ces séjours si opposés. Le pécheur les découvre comme un étranger qui ne peut manquer d'être frappé de divers objets inouïs et inconnus ; mais le tiède y entre comme une personne du pays pour qui il n'y a plus rien de curieux : la chose du monde la plus belle ou la plus terrible , ne se fait plus sentir quand l'esprit , quand les yeux et les oreilles s'y sont accoutumés.

Quelle vérité donnera donc atteinte à cette âme tiède ? Je n'en sais rien : et , pour moi , je crois qu'elle tombera dans une froideur mortelle ; car , en second lieu , je veux que ce fidèle fasse de temps en temps de bonnes œuvres , quel pensez-vous que sera le fruit

qu'il en recueillera ? le voici : ces bonnes œuvres ne serviront guère à autre chose qu'à lui persuader qu'il est en bonne conscience, et qu'il n'a rien à changer dans sa conduite. J'ai assisté aux divins offices tandis que les autres se sont divertis ; j'ai donné l'aumône, tandis que les autres ont fait une folle dépense : voilà qui est capable de lui inspirer une grande idée de lui-même ; et la réflexion qu'il fera à ces actions de piété, entretiendra sa lâcheté sans qu'il s'en fasse la moindre peine. Ce ne sont pas là toutefois des bonnes œuvres qui suffisent pour nourrir son âme, et pour l'élever à la sainteté ; c'est pour cette raison que, non-seulement elles peuvent servir à entretenir sa tiédeur, mais même à lui ôter peu à peu le goût qui lui reste de la vertu. Renfermé dans les vues de son amour-propre, peu disposé à agir, à entreprendre pour se sanctifier, il sera bien aise de faire fond sur des exercices chrétiens qui ne l'engagent à rien de plus : par cette tranquille inaction, il perdra jusqu'à la pensée d'aller plus loin ; il lui arrivera encore pis : un christianisme aussi frivole que le sien, ne tardera pas de lui être encore à charge, par le sentiment secret qu'il aura de son inutilité, et il dira comme les Israélites : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo* : cette nourriture est trop légère, elle est dégoûtante ; après quoi il souhaitera, comme les Israélites, les viandes grossières de l'Egypte, il les trouvera, et elles lui coûteront la vie. Notre cœur fait malgré nous cette justice à la vertu : il s'ennuie, il se rebute, il se dépite s'il n'en possède que l'ombre ; et après quelques dégoûtements, il est contraint ou d'abandonner tout à fait son parti ; ou de la rechercher sincèrement elle-même. Le chrétien tiède manquera de cœur pour la suivre, il faudra donc qu'il éclate et qu'il lui déclare la guerre. C'est par là que se termineront toutes ses langueurs indignes dans le service de Dieu. Car enfin, l'on n'aime pas Dieu, à moins qu'on ne puisse l'aimer sans charité et sans attachement : et ce serait l'aimer sans l'aimer, ce qui n'est pas possible. On ne laisse pas d'être fatigué de cette vaine apparence d'amour qu'on s'imagine d'avoir pour lui, parce qu'elle nous soumet toujours à quelques peines, ne fût-ce que la peine de se persuader qu'on aime ; quoiqu'on n'aime pas en effet. Après quelque temps, les passions qui n'étaient retenues que par le faible filet d'une imagination qui n'a rien de solide, se déchaîneront : et toutes ces préventions qui les laissaient reposer, s'évanouiront, et dégèneront tôt ou tard en un mépris visible de la loi de Dieu.

Ames tièdes, tel sera le profit que vous apporteront ces bonnes œuvres qui n'embarrassent point votre lâcheté, et qui, bien loin de vous conduire à la sainteté, ne vous en inspirent pas même le désir. Lorsque l'horreur de la licence du monde vous eut engagées à vous séparer des méchants, vous aviez tant de courage, vous faisiez de si

belles résolutions : *Currebatis bene*, c'est l'expression de l'Apôtre, *currebatis bene, quis vos impedit* (*Gal.*, V, 7) ? Vous avez si bien commencé votre course ; depuis ce temps là vous avez même déjà couru si heureusement dans la voie de Dieu, par qui avez-vous été arrêtées ? qui a éteint ce feu divin qui vous animait ? Le plus difficile était fait : vous aviez franchi ce pas pénible qui vous éloignait du commerce des impies ; qu'est donc devenue votre ardeur ? directeur, prédicateur, toutes vos espérances sont allées en fumée. Pauvre âme, vous voilà presque immobile dans le point le plus heureux de votre course : *Currebatis bene, quis vos impedit* ? qui vous a si malheureusement retenue ? Vous voudriez me répondre et vous excuser par un défaut de réflexion ; mais non, ne répondez pas : l'excuse serait inutile ; c'est un véritable défaut de vertu qui a dissipé vos bons sentiments d'autrefois, et vous a caché le danger où vous êtes tombée. Des intérêts injustes, des ressentiments déguisés, des attachements secrets, une crainte mondaine, des humeurs chagrines et violentes, des respects humains, l'envie, l'orgueil ; il y a grande apparence que c'est à quoi il faudrait s'en prendre de votre tiédeur.

En troisième lieu, voulez-vous voir, messieurs, une partie des autres maux où la tiédeur conduit un fidèle. Quelques traits suffiront pour vous les représenter. Ce fidèle tiède ne peut manquer de reculer dans le chemin du salut, puisqu'il n'y avance pas : il s'affaiblit par sa langueur, comme je l'ai déjà dit ; s'il n'acquiert pas de grâces, il faut qu'il en perde. Par cette perte il devient peu à peu vide de bien, et par conséquent plus exposé à la tyrannie de l'ennemi de son salut. Quand le Fils de Dieu parla aux docteurs de la loi de ce démon qui rentre dans l'homme d'où il était sorti, il n'apporta pas d'autre raison pourquoi il y rentre, sinon parce que cet esprit impur trouve la maison vide : *Et veniens invenit eam vacantem* (*Matth.*, XII, 44).

La tiédeur éloigne le fidèle de tous les moyens même nécessaires pour le salut : elle inspire une grande horreur de la prière et de la considération des vérités éternelles, parce qu'elle étouffe ce sentiment que la foi a coutume de nous en donner. C'est l'état où vous vous trouvez quelquefois, mes chers auditeurs : et dans ces moments de dégoût, tout vous ennue, tout vous rebute ; vos devoirs les plus indispensables ne vous touchent pas. Si dans cette circonstance l'occasion se présentait de commettre un faute considérable, je ne voudrais pas répondre de vous. La tiédeur rend plus pénibles tous les exercices de piété ; elle nous porte à chercher notre consolation dans les créatures, parce qu'elle augmente l'attachement naturel que nous avons pour le plaisir, et notre aversion pour la contrainte et pour la violence. Elle nous fait revolter contre les avis des personnes qui pourraient rallumer notre ferveur ; elle re-

tient dans l'oisiveté tous les talents que Dieu nous a donnés pour sa gloire ; et vous savez , messieurs , que ce serviteur qui fut condamné aux ténèbres extérieures , ne le fut que pour avoir caché son talent , encore le cacha-t-il par timidité et par défiance. Que ne doivent pas craindre ceux qui cacheront leur talent par lâcheté et par mépris ?

Enfin , messieurs , le danger que nous courons presque nécessairement par la tiédeur , c'est qu'elle nous jette insensiblement dans cette paresse spirituelle avec laquelle je vous ai dit , en commençant ce discours , qu'elle avait tant de liaison. La paresse est ce vice capital qui nous attache à nous-mêmes d'une manière si basse , que , de peur de nous incommoder , il nous fait omettre nos devoirs les plus essentiels. Et il n'y a pas loin , comme vous voyez , de la tiédeur à la paresse : si elles ne sont pas tout à fait la même chose , il s'en faut de peu. Quand une âme est tombée dans cette paresse , la voilà sans action , sans mouvement pour son salut : une indolence stupide et presque insensible est répandue dans toutes ses facultés ; et la moindre peine qu'il faut prendre pour bien agir , lui paraît un monstre horrible et indomptable. Cette âme paresseuse ne doit plus s'attendre qu'à être maudite , et qu'à sécher tout à fait comme le figuier stérile , maudit par le Sauveur. Mais remarquez , messieurs , que quand le Fils de Dieu fit sécher ce figuier , parce qu'il n'avait que des feuilles , ce n'était pas le temps des figues (*Matth.*, XXI) : il semble donc qu'il en usa avec bien de la rigueur. Saint Paulin dit là-dessus que ce figuier , représentant le chrétien , tous les temps devaient être bons à son égard pour porter des fruits. Le fidèle ne doit point être fertile en bonnes œuvres , selon les saisons : il doit toujours avoir des fruits mûrs pour celui avec qui il doit toujours demeurer : *Ut fructum non accipiat de tempore , sed omni tempore sit maturus illi cum quo mansurus est sine tempore* (*Epist.* 35 *ad Desider.*). Il est aisé de comprendre , par la malédiction de ce figuier , ce que c'en sera que d'un fidèle qui , en tout temps , en toute saison , se trouvera sans fruit.

Ah ! messieurs , que n'ai-je le zèle et la probité de Moïse (*Exod.*, XXXII) ! je vous dirais en finissant ce discours ce qu'il dit à Israël lorsqu'il voulut venger le Seigneur de l'outrage que le peuple lui avait fait en adorant une idole : *Si quis est Domini , jungatur mihi* : si quelqu'un appartient au Seigneur , si quelqu'un est déclaré pour le Seigneur , qu'il se joigne à moi pour rendre à Dieu la gloire que la tiédeur des fidèles lui a dérobée. Mais je n'oserais tenir moi-même ce langage. Je ne suis pas digne de parler comme cet admirable serviteur de Dieu. Que la personne d'entre vous , chrétiens auditeurs , qui sert Dieu avec fidélité , avec ardeur , prenne la parole et qu'elle invite tout cet auditoire à la suivre : *Si quis est Domini , jungatur mihi*. Vous , ecclésiastique , vous ,

gentilhomme , vous , officier , vous , dame , vous , magistrat , vous , négociant , qui n'avez à cœur que les intérêts du Seigneur , paraissez à la tête de tous les gens de bien pour réparer la lâcheté de tant de fidèles. Quoi donc ! direz-vous , nous n'aurons pas pour Dieu le courage , la fidélité qu'un soldat a pour son prince ! un courtisan fera plus de cas des bonnes grâces de son roi que nous n'en ferons de l'amitié de Dieu ! le monde , le démon , auront des serviteurs plus zélés que Jésus-Christ mort pour nous sur une croix ! Et qui pourrait le souffrir qu'on ait tant de feu pour offenser Dieu , et qu'on soit si froid pour l'honorer ? Toutes les horreurs de l'enfer ne sont pas capables d'arrêter un chrétien qui court au crime , et une légère peine l'effraie , quand il faut pratiquer la vertu ? Un danger évident de mort ne peut étouffer un désir de vengeance ; la jalousie , la fureur d'une troupe de rivaux ne peut éteindre un amour impudique ; les craintes , les fatigues , les renversements de fortune ne sauraient abattre l'ambition ; les terres et les mers , les voleurs et les corsaires , les assassinats et les naufrages ne sont pas des obstacles à l'avarice : et l'on est tiède quand il s'agit de servir Dieu ! Non , la chose n'ira pas de la manière.

Si quis est Domini , jungatur mihi. Il faut venger notre Maître , il faut réparer le tort qu'une si damnable tiédeur lui a fait. Intérêts humains , attraits des créatures , plaisirs de la terre , je vous défie de m'amuser un moment dans son service ; je n'ai à servir que lui , et lui seul mérite d'être servi ; je ne reconnais pas d'autre maître qui ait droit sur mon cœur et sur mes hommages ; je lui dois tout ce que j'ai , tout ce que je suis , tout ce que je puis. Quelle honte ! quel sujet de repentir ! languir , être lâche en le servant ! Qui est-ce donc qui a créé toutes choses pour nous , qui nous a comblés de tant de grâces , qui nous a marqué une place dans le paradis , qui est mort pour nous sur une croix , qui doit nous juger et nous rendre éternellement heureux ou malheureux ? *Si quis Domini est , jungatur mihi*. Fidèles serviteurs de Dieu , il est temps de vous déclarer ; paraissez , et sacrifions à notre Maître tous les ennemis de sa gloire.

Nous sommes ici assemblés , messieurs , pour les intérêts de Dieu et de notre âme , qui d'entre nous suivra ce généreux chef ? Mais je devrais plutôt vous demander : Qui ne le suivra pas , qui manquera de courage , qui languira encore ? Si quelqu'un recule , qu'il se montre , ce serviteur lâche , afin que nous l'accablions de confusion. Chrétiens , vous ne pouvez vous sauver qu'en servant Dieu fidèlement et avec ardeur. Aimez-vous mieux vous perdre que de témoigner de la ferveur dans son service ? Je ne devrais pas vous dire autre chose , sinon que c'est votre Dieu que vous traitez avec tant d'indifférence ; mais souvenez-vous que votre âme est en danger et que vous n'avez rien de si précieux : *Nulli parcas*, ces paroles de saint Jérôme sont les dernières que je vous

dirai, *nulli parcas, ut soli parcas animæ* (Ep. 4, *Rustica*) : n'épargnez rien, afin d'épargner votre âme. Une petite difficulté vous fait peur, une considération humaine vous arrête, vous craignez de vous gêner, vous ne considérez point le danger qui vous menace, pour n'être pas obligés d'agir et de l'éviter. *Nulli parcas, ut soli parcas animæ*. Un ingrat, un infidèle, un oisif, un paresseux tel que vous êtes, est dans un danger évident de se perdre. Cette parole ne doit-elle pas rallumer votre ardeur ? Je m'étonne que vous soyez indifférents, froids dans une affaire de cette conséquence ; je devrais m'étonner que vous puissiez modérer votre feu, quand il est question de sauver votre âme et d'aimer votre Dieu ; et je me persuade que désormais vous n'aurez autre chose dans l'esprit et dans le cœur, pour vous rendre dignes de la gloire éternelle.

SERMON LV.

Sur la force que demande le pardon des injures.

Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis ? Nonne et publicani hoc faciunt ? Et si salutaveritis fratres vestros tantum, quid amplius facitis ? nonne ethnici hoc faciunt ?

Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains mêmes ne le font-ils pas ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? les païens mêmes ne le font-ils pas (Saint Matth., ch. V) ?

Le monde prétend qu'un fidèle ne peut pardonner une injure que par lâcheté ; je n'aurais qu'à lui apporter ces paroles de notre Sauveur, pour le convaincre d'erreur et de mensonge. Vous, mes disciples, disait le Fils de Dieu, j'attends de vous quelque chose de plus grand que la vertu d'un publicain et d'un païen ; et si vous n'aimez, si vous n'honorez que les personnes à qui vous devez de l'amour et du respect, vous n'allez point au delà du mérite et des actions des publicains et des païens. Il n'y a rien à répliquer à une décision aussi formelle que celle-là. Mais nous éprouvons singulièrement, au sujet de la vengeance, la vérité de cette pensée de saint Grégoire de Nazianze, qu'il est aisé de combattre la méchanceté, et que la méchanceté se combat elle-même : *Expugnatu facilis res est improbitas, atque undecumque secum pugnat* (Orat. 3).

Malgré les oracles de Jésus-Christ, le monde s'obstine à défendre ses maximes. Quoi de plus facile que de lui démontrer la fausseté de ses raisonnements impies, et qu'il se contredit lui-même ? Il est bien étrange, messieurs, que le Fils de Dieu parle, qu'il commande, qu'il nous allègue même les raisons qui doivent nous intéresser à l'observation de sa loi, et que néanmoins nous nous laissions entraîner par les préjugés du siècle, jusqu'à violer les préceptes les plus essentiels du christianisme. On veut qu'il y ait de la force à tirer raison d'une injure, qu'il y ait de la faiblesse à la remettre à son auteur ; par là on confond un chrétien avec les âmes les plus viles, on n'exige de lui que ce que la plus méprisable humanité et la plus aveugle idolâtrie accordent sans peine à une

passion naturelle et déréglée ; et le fidèle se fait une gloire de se venger, sans faire attention ni à la gloire qui est inséparable du pardon, ni à la gloire que son divin législateur y a attachée.

Examinons dans ce discours, s'il est vrai, parce que le monde le dit, qu'il y aille de votre réputation à rendre mal pour mal à votre prochain. Puisque l'autorité du Fils de Dieu ne suffit pas pour vous soumettre et vous détromper, soutenons par le raisonnement et la sainteté et la noblesse de son précepte. Le sujet pourrait offenser la piété des âmes saintes, qui sont pénétrées de la bonté du Sauveur et de la grandeur des vertus chrétiennes ; mais les âmes saintes souhaitent que le Sauveur soit servi et que ses ennemis soient humiliés. Pour montrer la fausseté de ce préjugé du monde, que le pardon des injures déshonore, je ferai voir deux choses : la première, qu'il est l'effet d'une véritable force ; la seconde, que le monde même établit cette vérité en la combattant. Il est glorieux de pardonner, au lieu de se venger ; le monde le nie, et j'espère vous faire convenir qu'il le prouve en le niant. Implorons l'assistance de la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Un fidèle qui veut se venger d'un ennemi se propose la gloire de le vaincre par le plaisir de lui nuire ; le mal qu'on lui a fait est une preuve du peu de crainte qu'on a eu de l'irriter ; il s'irrite, il fait lui-même du mal, pour faire voir qu'on avait sujet de le craindre. Être méprisé sans mépriser, être offensé sans offenser, il lui semble qu'il y aurait en cela de la faiblesse. J'ai à prouver que ce raisonnement est faux ; on pourrait en convaincre un idolâtre, un chrétien en sera encore plus aisément convaincu. Allons d'abord à la source de ces préjugés du monde, lesquels déshonorent si visiblement la sainteté des vertus que la loi de Jésus-Christ exige de nous.

Le monde ne juge pas qu'il soit honorable de pardonner à un ennemi, quoique notre souverain législateur nous l'ait commandé si expressément et si fortement. Quelle idée a-t-il donc de la sagesse du Maître adorable qui a paru parmi nous pour nous ouvrir le ciel et nous montrer le chemin qui nous y devait conduire ? Pour avancer avec tant d'audace et tant d'obstination que le pardon des injures ne saurait s'ajuster aux principes du véritable honneur, il faut qu'il soutienne ou que Jésus-Christ les a ignorés, ou qu'il a bien voulu les blesser en nous imposant l'obligation d'aimer ceux qui nous offensent ; et qu'en effet, en nous ordonnant d'étouffer tout ressentiment, il nous a engagés à commettre des bassesses et des lâchetés. Le monde ne saurait déguiser cette conséquence et il est forcé d'en convenir.

Ayez vous-même, mon cher auditeur, ayez la gloire de le réduire à confesser et à rétracter son blasphème ; les propositions qui peuvent le mettre dans cette nécessité se présentent d'elles-mêmes à vous. C'est

une intamie de ne pas tirer raison d'une injure, tel est le sentiment du monde; c'est une obligation indispensable dans le christianisme de la pardonner, tel est le commandement du Fils de Dieu. Obéissez au Fils de Dieu, vous voilà infâme selon le raisonnement du monde, et il n'y a que des âmes viles et lâches qui puissent se résoudre à observer la loi : à qui imputer l'ignominie où elles tombent en obéissant, sinon au Maître qui exige leur obéissance? C'est donc Jésus-Christ qui nous ordonne d'être lâches et de renoncer à l'honneur, et nous devons nous attendre à souffrir l'enfer, si nous n'avons assez de cœur, si nous n'aimons assez notre réputation pour nous venger. Je n'exagère point la vérité, messieurs; et il ne reste à dire aux mondains qu'une de ces deux choses : ou qu'il ne nous est pas commandé d'avoir de la charité pour nos ennemis, et ce serait ignorer absolument ce que c'est que christianisme; ou que, si nous ne pouvons pas disconvenir de ce précepte, nous pouvons le regarder comme une cérémonie dont il nous est permis de nous dispenser sans crainte. O siècle maudit! aurons-nous toujours le chagrin de vous entendre opposer avec impudence vos maximes aux maximes du Fils de Dieu?

Ce qui est encore plus étonnant, c'est que le monde dont nous parlons ne doute point de la divinité de Jésus-Christ, il fait profession de l'adorer, il se soumet à son Evangile, il se glorifie d'être membre de son Eglise; et il ne laisse pas de combattre l'équité et la sainteté de ses préceptes. Que des idolâtres viennent nous dire qu'une personne qui a été maltraitée s'expose à la risée des honnêtes gens, si elle ne rend affront pour affront, si elle ne punit la violence par la violence, nous ne serons pas embarrassés de la réponse que nous aurons à leur faire : ils parlent, ils agissent au gré d'un penchant sans loi et sans frein, ils ne reconnaissent d'autre législateur que des divinités ou stupides ou passionnées, qui les abandonnent à tous les mouvements d'une aveugle cupidité. Mais que des chrétiens nous tiennent le langage des idolâtres, et ne fassent point attention à la force des commandements dont ils ont embrassé le joug; qu'ils prétendent autoriser des actions qui leur sont si positivement et si clairement défendues; qu'ils contredisent avec une licence si impie le Maître qu'ils s'estiment heureux de connaître, d'écouter et de suivre, le scandale qu'ils nous donnent devrait suffire pour nous révolter contre leurs détestables principes.

Mais quoi! il sera donc permis aux disciples de Jésus-Christ de distinguer au gré de leurs passions les vertus qu'ils jugent indispensables d'avec les vertus qu'ils ne trouvent pas à propos de pratiquer, quoique le même Dieu les ait et enseignées et commandées? Quel renversement dans la morale chrétienne, si les mondains se donnent la liberté de décrier l'humilité, la tempérance, la justice, comme ils s'efforcent de diffamer

la charité! Il n'y aurait plus de règle fixe pour sanctifier nos mœurs, et chacun se ferait des principes de morale tels qu'il conviendrait à son penchant de les imaginer et de les suivre. Car enfin un homme orgueilleux a autant de répugnance à se mépriser soi-même qu'un homme emporté en a à pardonner; celui qui aime les excès de la débauche n'a pas moins de peine à se les défendre que celui qui est opiniâtre dans ses ressentiments en souffre à les étouffer; le vindicatif loue son ardeur à se venger, l'avare a les mêmes raisons de louer son attachement au bien. Ainsi tous les particuliers ne prendront de l'Evangile que ce qui s'ajustera à leurs mauvaises inclinations, et notre sainte religion ne servira plus qu'à autoriser les vices, bien loin de les corriger. Tout cela prouve, messieurs, que le Fils de Dieu ne nous a rien commandé que de grand et qui ne nous élève au-dessus de nos faiblesses naturelles. C'est donc blasphémer contre la sagesse et la sainteté de ce divin législateur, que de traiter de lâcheté le pardon qu'il nous oblige par son précepte d'accorder à nos ennemis.

Cette réflexion me conduit à un second raisonnement qui renferme, ce me semble, le fonds principal de la vérité que je traite. Vous vous vantez, mondains, de montrer de la force en vous vengeant et je soutiens que votre vengeance est l'effet d'une indigne faiblesse. Parlant en général, il est plus glorieux de supporter sans émotion l'adversité et la douleur que d'y succomber en s'abandonnant à l'impression du sentiment qu'on en a; les païens mêmes l'ont dit, Sénèque et tous les philosophes anciens se sont exprimés sur ce point avec beaucoup d'élévation. Et la raison de cette maxime la voici : Il est évidemment plus difficile d'endurer avec répugnance que d'agir avec inclination; la grandeur de l'âme éclate beaucoup plus à soutenir un mal qui afflige qu'à prendre un plaisir qui coûte. Vous prétendez, en vous vengeant, vous rendre supérieur à l'ennemi qui vous a offensé : supérieur, en quoi? Jugez-vous qu'il soit digne d'éloge parce qu'il vous a fait tort? Non, sans doute, si par là il avait mérité votre estime, vous ne formeriez pas le dessein de le perdre, ou vous seriez forcé de convenir que vous êtes très-déraisonnable et très-injuste de persécuter une personne à qui vous ne pouvez refuser vos louanges. Si vous traitez votre ennemi comme il vous a traité vous-même, vous imaginez-vous de vous faire une réputation par une action semblable à celle qui lui a attiré votre mépris? Supposons que le plaisir de vous fâcher l'ait porté à vous piquer par cette parole, à vous chagriner par l'affaire qu'il vous a suscitée, qu'est-ce autre chose que le plaisir de le fâcher à votre tour, qui vous engage à le ménager si peu, à étudier les occasions de lui causer du déplaisir? Mais vous êtes, en un point, plus méprisable que lui; il n'a pas eu la force d'étouffer le mouvement par quoi il vous a offensé; vous voulez aussi l'offenser, vous voilà égaux à cet égard; vous êtes

plus blâmable que lui, en ce que vous ajoutez la faiblesse de vous impatienter, à la faiblesse de lui faire injure. Il me paraît évident que vous marqueriez une plus noble fermeté si vous étiez plus tranquille lorsque vous avez à souffrir.

Mettons cette pensée dans un plus grand jour. N'avez-vous pas honte de soutenir qu'il faut une grande force pour céder à l'aveugle impétuosité d'une passion déchaînée? *Vindictam sumere cujuslibet hominis irascentis est*, dit le grand saint Basile, dans ce beau discours qu'il a écrit sur la colère (*Hom. 17*). Tout homme est capable de concevoir le désir de se venger et de se venger en effet, parce que tout homme est capable de s'irriter; or, comme la colère est l'effet de l'impatience, l'impatience est visiblement l'effet de la faiblesse. Pour se mettre en colère, pour se venger, il suffit de se laisser aller à son penchant, on n'a qu'à agir naturellement et sans réflexion, sans modération, sans règle: ce qui ne passe point la bassesse de l'âme du monde la plus vile. Est-il question de retenir la colère, qui est de toutes les passions celle qui s'allume plus aisément et qui prévient plus tôt notre raison, si nous ne sommes extrêmement attentifs à l'étincelle qui peut lui donner naissance; il faut une grande présence d'esprit, il faut du courage, de la fermeté, de la magnanimité, il faut être supérieur, et à la personne qui veut nous choquer et à nous-mêmes, qui voudrions en paraître émus et lui en témoigner de l'aigreur. La vengeance porte le même caractère de faiblesse que la colère, l'on peut dire qu'elle n'est qu'une colère continuée. On ne se venge pas sans altération, sans émotion, sans ressentiment: on n'est donc pas maître de soi-même quand on se venge.

Direz-vous que ces arguments sont bons lorsqu'on n'a rien à pardonner, mais qu'ils s'affaiblissent par la nécessité de pratiquer ce qu'ils prouvent; je vous honore trop pour développer la signification naturelle de cette objection; si vous la pénétrez, vous êtes très-persuadé qu'elle n'est pas soutenable; la vérité ne change pas par notre mauvaise disposition. Vous auriez mieux exprimé votre sentiment si vous aviez dit sans déguisement que vous ne pouvez vous résoudre à pardonner, j'en tomberais d'accord avec vous. Aussi peu chrétien, aussi peu généreux que vous l'êtes, esclave de la passion qui vous tyrannise, je ne m'étonne point que vous soyez si peu charitable; permettez-moi de ne pas taire ce que vous me forcez de penser: si vous êtes un lâche, comment feriez-vous une action si héroïque que d'embrasser un ennemi? Saint Grégoire de Nazianze nous apprend que saint Etienne, en priant pour ses bourreaux, offrit à Dieu une victime plus précieuse que sa vie même: *Stephanus, cum lapidaretur, pro lapidantibus orabat, majus aliquid morte Christo offerens* (*Orat., 19*). Si un ressentiment étouffé est, en quelque manière, plus digne des yeux de Dieu que le martyre, ce n'est pas vous qu'on doit atten-

dre qui pardonnerez: vous, dis-je, qui, bien loin d'être prêt à mourir pour Dieu, avec constance et avec joie, ne vous priveriez peut-être pas, sans une violence extrême, du moindre plaisir pour son amour.

Seriez-vous homme à vous mettre au-dessus d'un point d'honneur méprisable, injuste, tout à fait pareil, vous qui, pour échapper à la censure de gens sans pitié et presque sans religion, risquez, en tant d'occasions, le salut éternel de votre âme? David, dit saint Jean Chrysostome, David, encore sujet et sujet fugitif, sortit, pour ainsi parler, la couronne en tête, de cette caverne où il épargna, avec tant de bonté, son ennemi qui était à sa merci; car, c'est se couronner de ses propres mains que de pardonner à son persécuteur: *Qui enim lætus inimico parit, jam gloria coronam habet in capite*. Pouvez-vous être sensible à cette gloire? pouvez-vous la mériter, vous qui, malgré votre farouche fierté, ne rougissez point de vous égaler par votre vengeance à un méchant homme, à un homme sans cœur et sans honneur?

Vous me répliquez qu'il y va de votre intérêt de tirer raison de cet affront et de cette injustice; que votre christianisme, dans la conjoncture où vous vous trouvez, vous exposerait à des pertes considérables et renverserait peut-être, sans ressource, votre fortune. Je n'avais pas besoin de cet aveu pour être convaincu de la bassesse de vos sentiments. Vous avez des tribunaux de justice où vous obtiendrez un frein à la malignité et à la violence qui menacent vos fonds et vos terres. Mais votre attachement à un avantage temporel n'est-il pas une preuve remarquable de la noblesse de votre cœur? Vous aimez mieux vous damner, perdre le ciel en vous vengeant, que de vous voir dans le risque de perdre un bien passager.

Après tout, il faut retomber dans votre retranchement ordinaire; l'on en est réduit par les maximes du monde, dites-vous, à ne pouvoir pardonner à un ennemi sans infamie. A cela je réponds deux choses; la première, que la vengeance étant évidemment une méchante action, elle ne saurait être glorieuse à un fidèle; les raisonnements du monde ne peuvent, en aucune manière, changer l'essence du bien et du mal, ni, par conséquent, de la gloire et de l'ignominie; autrement, comme je l'ai déjà indiqué, le larcin, l'usure, l'adultère, pourraient honorer une personne, s'il prenait fantaisie au monde d'y attacher de la gloire; où en serions-nous, s'il dépendait de lui de donner du prix aux vices? La vengeance blesse visiblement la loi de Dieu qui l'a défendue: l'autorité de Dieu qui se l'est réservée à lui seul: la charité chrétienne qu'elle éteint nécessairement; il s'ensuit que la vengeance déshonore son auteur.

La seconde chose que je réponds, c'est que: sans examiner sur quoi sont fondés les jugements du monde, nous devons nous en tenir au jugement de Dieu. Ce principe de la morale chrétienne ne souffre ni doute, ni exception. Nos pensées, dites-le vous-mêmes,

messieurs, pour être justes, doivent-elles s'accorder, ou avec celles de Dieu ou avec celles des hommes, et des hommes qui manquent de sagesse et de vertu ? Le moindre mépris que Dieu nous témoigne, nous abaisse plus que le mépris le plus offensant de tous les hommes : le plus petit témoignage de l'estime de Dieu nous fait plus d'honneur que toutes les louanges, que tous les éloges de toute la terre. Et Dieu ne saurait mépriser la véritable force, comme il ne saurait estimer la véritable faiblesse. Au reste, Dieu nous jugera selon ce qu'il pense de nous : c'est-à-dire qu'il nous absoudra ou qu'il nous condamnera par une sentence conforme ou à son estime, ou à son mépris. Quel sujet ai-je donc de me soucier que les hommes me louent, s'ils se trompent ? La vérité seule peut ou me donner, ou m'ôter ma gloire : la justice seule peut faire ou mon bonheur ou mon malheur ; ce sont les sentiments de saint Grégoire de Nazianze : *Non igitur hoc nobis opponas, plerisque ita videtur ; quid enim mea interest, qui rei veritatem solum curo ? hoc enim vel me condemnaverit, vel absolverit : hoc miserum vel beatum reddiderit ; sed quid aliis videatur, nihil ad nos, quemadmodum alienum somnium* (Orat. 27).

Je veux entrer dans vos propres sentiments, pour vous désabuser de ce préjugé damnable qui étouffe la charité chrétienne dans votre cœur. Il vous semble que ce serait céder lâchement à la personne qui vous a irrité si vous lui pardonniez de bon cœur, et sans tous ces ménagements qu'un faux point d'honneur vous prescrit : vous voulez l'emporter sur elle et la convaincre, en vous vengeant, qu'elle aurait dû avoir plus de considération pour vous. Je n'ai garde de vous épargner le reproche que mérite votre orgueilleux ressentiment ; mais ne prendrez-vous pas le dessus sur cette personne si vous la forcez de confesser qu'elle n'a ni assez de malice, ni assez de force pour ébranler votre patience ? Elle a moins songé à vous faire succomber sous le coup qu'elle vous a porté, qu'à vous faire sentir le peu de compte qu'elle tenait de vous. Vous témoignez de la fermeté, lorsqu'elle s'était promis le plaisir malin de vous voir ému et déconcerté ; le trait qu'elle vous a lancé ne retombe-t-il pas sur elle même ? Du moins, dit Tertullien, c'est un trait perdu, elle a le chagrin d'apercevoir qu'il ne vous a pas effleuré, bien loin de vous faire une profonde plaie : *Concidit irrita opera et infructuosa* (De Pat., c. 18) ; pour montrer la supériorité de votre crédit et de votre haine, vous formez la résolution de repousser une injure par une autre injure ; ne la repousserez-vous pas avec plus de gloire si vous ne la sentez pas même, si vous prouvez par votre douceur que vous ne l'avez pas même reçue ?

Après tout, votre vengeance ne sert le plus souvent qu'à donner un éclat humiliant à votre chagrin sans le guérir, et elle justifie en quelque sorte l'ennemi qui vous l'a causé ; au lieu que si vous paraissiez incapable de faire du mal, vous paraissiez aussi in-

digne d'en recevoir. Votre bonté est à cet ennemi un vif reproche de sa malice ; il est contraint de s'avouer coupable, parce que vous ne vous déclarez point offensé ; votre patience le prive du fruit de son injustice, et vous donne sur lui l'ascendant qu'il voulait prendre sur vous. Et vous lui faites voir qu'il est plus faible que vous, non-seulement en ce que vous êtes tranquille malgré tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait pour vous troubler ; mais encore en ce que votre charité le met lui-même dans la situation tumultueuse où il espérait de vous jeter. C'est par là, dit saint Grégoire de Nazianze, que vous vous élevez véritablement au-dessus de lui ; vous lui laissez toute la honte, tout le repentir de son procédé violent et injuste : les autres peines qu'il a méritées par son offense, vous les lui remettez de votre plein gré, et rien de si humiliant pour lui : *Hac ratione iis a quibus injurias accepimus, sublimiores nos præstamus* (Orat. 4). Témoigner de l'aigreur pour le mauvais tour qu'il vous a joué, c'est lui faire entendre que votre repos dépend de lui, qu'il est comme l'arbitre de votre fortune, et qu'il ne tient qu'à lui de vous faire souvenir, quand il lui plaira, de votre faiblesse. Regardez-le d'un air doux et chrétien après l'action qui naturellement aurait dû vous irriter, c'est vous qui dès là devenez en quelque manière le maître de ses mouvements et de son repos.

L'expérience nous apprend qu'un esprit malin tire avantage du succès de ses injures, et qu'au contraire, si elles ne font pas l'impression qu'il attendait, il en est mortifié et beaucoup moins fier ; il craint, s'il a sujet de croire qu'on ne le craint pas. Il est vrai aussi que quelquefois il en éclatera d'avantage : que forcé de révéler la patience qui souffre les effets de sa haine, il se répandra hautement en outrages ; mais son emportement sera une preuve nouvelle de la nécessité où il est de chercher à se dédommager de son humiliation. Si vous reprenez une personne, et qu'elle vous écoute froidement et avec indifférence, son silence, sa froideur, vous offensent et vous déconcertent. Si vous recevez avec charité un ennemi qui vous maltraite, il est sûr que vous lui donnerez un vif sentiment de l'empire que vous avez et sur votre passion et sur la sienne. Je dis, mon cher auditeur, si vous le recevez avec charité, car vous pourriez faire par orgueil ce que Jésus-Christ demande de vous, et vous vous vengeriez en philosophe idolâtre, bien loin de pardonner en chrétien, si le mépris que vous faites de la personne qui en use mal envers vous, était le motif de votre douceur ; l'Evangile vous doit donner une grande horreur d'une modération fautive et affectée, qui pourrait être une vengeance sanglante et cruelle.

Si vous voulez, mes chers auditeurs, laisser ralentir du moins pour quelques moments la haine qui vous avengle, peut-être ne vous obstinerez-vous plus dans la prévention qui jusqu'à présent vous a rendus irréconciliables avec vos frères : les raisons que je

viens de vous exposer, doivent, ce me semble, frapper des personnes raisonnables, bien élevées et chrétiennes; j'ajoute que tant s'en faut qu'il y ait de la faiblesse à pardonner, qu'au contraire le pardon convient singulièrement à l'autorité et au pouvoir. Cette proposition doit dissiper toute la défiance que vous pourriez concevoir de mes raisons; elle suppose que vous avez sur votre ennemi cet avantage même que vous recherchez par votre vengeance.

L'on raconte qu'Adrien ayant été élevé sur le trône fit conduire à ses pieds la personne de tout l'empire laquelle s'était déclarée plus ouvertement contre lui, et avait tramé plus d'intrigues contre sa personne et sa fortune; la voyant à la merci de son indignation, vous êtes sauvé, lui dit-il, parce qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre; ma dignité qui vous livre à ma volonté, vous assure ma clémence : *Evasisti ob meam dignitatem*. N'est-il pas vrai, messieurs, qu'une indulgence si peu attendue fut une preuve illustre de cette même puissance qui ne la promettait pas; que l'empereur parut plus maître en épargnant son sujet, qu'il ne l'eût paru en le châtiant, et que le sujet sentit plus vivement sa dépendance par sa sûreté, qu'il ne l'aurait sentie par sa perte?

Le Saint-Esprit nous a donné une semblable idée de la puissance souveraine de Dieu, lorsqu'il a la bonté de pardonner aux pécheurs. Seigneur, c'est le sage inspiré d'en haut qui parle à Dieu en ces termes, Seigneur, vous avez pitié de tous, parce que vous pouvez tout : *Misereris omnium, quia omnia potes* (Sap., XI). Si nous pensons comme le monde, nous aurons peine à allier un pouvoir qui a tout à sa disposition, avec une clémence qui veille sur tous les coupables pour les mettre à couvert des coups qu'ils ont mérités. Mais, remarquez, messieurs, que le Sage ne dit pas seulement que Dieu est tout-puissant, et qu'il est tout bon en même temps; il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'il eût une miséricorde infinie, comme il a une puissance infinie, puisqu'il renferme nécessairement dans son essence toutes les perfections; le Sage dit que Dieu est tout bon, parce qu'il est tout-puissant, c'est nous faire entendre qu'il manquerait de puissance, s'il manquait de bonté, et que sa miséricorde nous élève singulièrement à la connaissance de sa souveraineté : *Misereris omnium, quia omnia potes*.

Salomon avait fait un pompeux dénombrement des créatures que Dieu peut faire servir à sa vengeance : il avait même représenté l'image des créatures nouvelles qui, par leur seule présence, pouvaient jeter l'effroi de toutes parts; et comme s'il eût appréhendé de parler indignement de la colère de Dieu, en lui mettant dans les mains les instruments terribles qu'elle pourrait mettre en œuvre, il ajoute que Dieu par son souffle seul peut exterminer, anéantir ses ennemis et tout l'univers. Mais, Seigneur, il conclut ainsi son raisonnement, mais Seigneur, vous pardonnez parce que vous pouvez nous per-

dre tous : *Misereris omnium, quia omnia potes*. C'est le pardon que Dieu accorde à ses ennemis, par quoi il fait éclater sa toute-puissance : *Dissimulas peccata hominum propter penitentiam*.

La raison de cette pensée du Sage se présente aisément à l'esprit : pénétrez-la; la bonté beaucoup plus que la sévérité, montre l'éloignement qui est entre celui qui pardonne et celui qui offense. Le pardon suppose d'ordinaire le pouvoir de se venger, et il marque encore le pouvoir d'obliger, en quoi il y a encore plus de gloire. Il n'y a point de condition, quelque abjecte qu'elle soit, où l'on ne puisse prendre quelque vengeance et repousser une injure par une injure : la passion peut ouvrir au plus misérable des hommes quelque ressource pour la satisfaction de son ressentiment; mais on ne saurait remettre une offense sans quelque supériorité ou d'âme, ou de fortune; un ennemi à qui nous pardonnons devient notre redevable, et par rapport au mal que nous lui épargnons, et par rapport à la grâce que nous lui faisons, et il n'est point tant humilié par la crainte qu'il peut avoir de nous, que par la gratitude qu'il nous doit.

Terminons nos raisonnements par cette parole de saint Paul : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* (Rom., XII); gardez-vous d'être vaincu par le mal, mais tâchez de vaincre le mal par le bien; remarquez, messieurs, que l'Apôtre est persuadé que c'est une noble victoire de forcer un ennemi à céder à la bonté, et que c'est se laisser vaincre lâchement que de concevoir le désir de nuire, parce qu'on nous a porté préjudice à nous-mêmes : *Vince in bono malum*. Je veux que cette personne qui vous a traité sans égard et sans équité, puisse se vanter de l'avoir emporté sur vous en vous suscitant cette méchante affaire, en vous insultant en face; ne l'emporterez-vous pas aussi sur elle, et avec plus de gloire, si vous opposez des bienfaits aux témoignages de sa haine? *Hoc enim faciens*, c'est l'expression de saint Paul, *carbones ignis congeres super caput ejus*; en faisant cela, vous lui entassez sur la tête des charbons ardents : par un procédé si contraire au sien vous la ferez rougir de son injustice, vous l'obligerez à vous aimer; au lieu d'entretenir dans son âme le feu de la colère par votre vengeance, vous y allumerez les flammes de la charité; la honte de vous avoir offensé la rendra encore plus sensible à vos faveurs; enfin vous gagnerez cette personne, et d'ennemi qu'elle était, vous en ferez un ami; c'est ainsi que saint Jérôme et saint Augustin expliquent ce texte de l'Épître aux Romains.

Peut-être saint Paul n'avait-il point l'âme assez grande pour juger de la noblesse des sentiments, peut-être connaissait-il mal en quoi consistaient et la force et la lâcheté d'un fidèle; ah! mondains, pourriez-vous porter l'extravagance et l'impiété de vos raisonnements, jusqu'à penser si indignement de l'apôtre des nations? Chétifs esclaves de Satan, car qu'êtes-vous autre chose, dit saint Au-

gustin. Lorsque vous vous imaginez de vous assujettir un homme par votre vengeance, ne vous jetez-vous pas dans les fers infâmes du démon ? *Cum superare hominem palam quærit, occulte a diabolo superatur* (in Psal. VII). Vous affectez de maltraiter un ennemi avec grand bruit, et cependant le démon se joue de vous comme d'une misérable proie. Mais encore, s'il vous reste quelque teinture de foi, osez-vous avancer que Dieu veut bien être la récompense d'une action lâche ? il promet cependant une place parmi ses enfants à ceux qui aimeront leurs ennemis, il assure la tendresse d'un père à quiconque traitera un ennemi comme un frère : *Diligite inimicos vestros... ut sitis filii Patris vestri qui in cælis est* (Matth., V). Dieu lui-même, suivant les préjugés des mondains, n'a point l'idée naturelle de la magnanimité et de la faiblesse.

Telles conséquences fatiguent sans doute votre piété et votre religion, messieurs ; quelque étranges qu'elles soient, elles sont néanmoins justes et nécessaires ; il faut avouer que dans le monde l'on connaît bien peu l'Evangile et la loi de Jésus-Christ, qu'on y connaît bien peu Jésus-Christ lui-même. Ce Sauveur aimable mourant sur sa croix pardonna à ses bourreaux ; il crut qu'il y allait de sa gloire et de la gloire de son Père de forcer leur cruelle obstination par ce témoignage de miséricorde : *Revertentur percutientes pectora sua* ; il eût pu les précipiter dans le plus profond des abîmes ; il n'exerce sur eux d'autre puissance que celle qui se soumet les cœurs ; il les réduit par sa grâce à détester leur injustice ; percés de repentir, ils se frappent la poitrine, et leur dureté cède à la bonté du Dieu qui leur épargne les effets terribles de sa puissance. Victoire digne de Jésus-Christ, victoire que ses disciples croient indigne d'eux ; ils font consister leur force à mépriser la colère de Dieu, pour faire voir qu'ils méprisent la colère d'un homme ; n'est-ce pas désespérer son salut par un orgueil brutal et insensé ?

Ce qui doit consoler, et ce qui honore particulièrement un fidèle qui pardonne, c'est que sa gloire croît par la difficulté du pardon ; plus cet ennemi vous a témoigné d'aversion, plus il vous a joué de mauvais tours, en un mot, moins il mérite que vous le ménagiez ; si vous étouffez le ressentiment que vous concevriez naturellement contre lui, et que vous lui remettiez de bon cœur ses offenses, plus aussi votre générosité éclatera, plus aussi votre modération vous donnera d'avantage sur lui. Nous serions trop heureux, ô mon Dieu, si la charité régnait parmi nous ; mais contraints de vivre avec des personnes passionnées, qui blessent en tant de manières nos intérêts, ne sommes-nous pas heureux de pouvoir vous témoigner notre fidélité en nous surmontant nous-mêmes pour conserver l'amour que vous nous ordonnez d'avoir pour eux ? Avec votre grâce nous triomphons de notre propre penchant qui nous révolte contre votre commandement ; nous corrigeons l'emportement

de notre prochain, qui, touché de notre douleur, se repent de vous avoir désobéi ; nous confondons le monde, qui, témoin de notre soumission et de l'empire que nous avons sur nous-mêmes, est forcé de révéler la sagesse de vos ordres et la noblesse de la vertu qui les accomplit. Daignez agréer, mon Dieu, la victime que nous vous présentons en pardonnant les injures qu'on nous fait, et permettez-nous d'approcher avec confiance le tribunal de votre miséricorde. Je vous ai fait voir, messieurs, qu'une force véritable était seule capable de pardonner chrétiennement à un ennemi ; le monde s'efforce de détruire cette vérité, mais il se dément lui-même, et j'espère de vous montrer qu'il l'établit par ses propres sentiments ; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Les mondains se déclarent contre la plupart des vertus chrétiennes, mais il n'y en a point, ce me semble, qu'ils s'étudient et se méprisent et à rendre méprisable autant que cette charité qui nous fait aimer nos ennemis ; les autres leur paraissent dures et austères ; ils voudraient se dispenser de les pratiquer ; pour s'en épargner la peine ils se font des principes qui les leur représentent ou peu nécessaires à leur salut, ou peu convenables à leur faiblesse. Ils estiment néanmoins ces vertus, et ils craindraient d'en abandonner ouvertement l'exercice. Pour ce qui regarde l'amour que nous devons aux personnes qui nous haïssent, ils combattent en effet l'idée que le Fils de Dieu nous en a donnée ; peu leur importe qu'il les confonde avec les publicains et les païens, s'ils viennent à se venger ; ils ont recours au raisonnement pour décrier le pardon, et pour louer la vengeance, et ils soutiennent leurs sentiments par leurs actions. La médisance, la calomnie, l'emportement, les injures, les armes font retentir partout l'erreur volontaire qui les révolte contre leur divin législateur.

Leur obstination dans un préjugé si contraire à notre sainte loi me paraît une preuve de l'élévation de la vertu même qu'ils voudraient flétrir ; et je raisonne ainsi. Toutes les vertus que Jésus-Christ nous a enseignées sont contraires à nos inclinations naturelles, c'est cette opposition qui oblige les mondains à se prescrire des maximes qui adoucissent le joug de l'Evangile, qui les préservent, autant qu'il se peut, de la violence qu'ils ont à se faire pour conformer leur vie à leur croyance ; d'où je conclus que les vertus dont ils appréhendent plus la pratique, sont les plus difficiles, et par conséquent les plus relevées ; si le pardon des injures est une action chrétienne dont ils disputent avec plus d'opiniâtreté et l'obligation et la noblesse, c'est qu'elle demande un détachement plus généreux de nous-mêmes ; il est donc véritable qu'ils en font éclater la grandeur selon les efforts qu'ils font pour l'obscurcir. Quoique sur le sujet de la vengeance ils tâchent, comme je viens de le dire, d'accommoder plus que sur tout

autre sujet leur pensée avec leur penchant, il est vrai néanmoins que leur penchant est la première source de leur pensée, et qu'ils ne songent à justifier la vengeance que pour justifier le dérèglement de leur volonté. Ils ont senti la peine qu'il y a à pardonner; effrayés de ce devoir ils ne se sont pas contentés de donner de fausses interprétations au précepte du Fils de Dieu, comme ils ont coutume de faire en d'autres matières; mais ils l'ont positivement combattu pour rompre tout à fait un joug que leur faiblesse trouvait insupportable. De sorte, messieurs, que les mondains nous apprennent combien il est glorieux de pardonner, par l'ardeur passionnée qu'ils témoignent à nous persuader qu'il y a en cela de l'ignominie et de la bassesse.

Vous me direz que j'appuie trop mon raisonnement sur les principes de l'Evangile, et que je ne l'accomode point assez aux principes du monde; il est vrai que j'adresse mon discours à des fidèles, et que s'ils veulent être traités en infidèles, ce n'est point eux que je prêche; les païens se vengent, non qu'ils croient que la vengeance soit toujours honorable, mais parce qu'ils n'ont point de loi qui leur impose le pardon. Les païens ont fait l'éloge et ont donné des exemples de cette modération qui sait éteindre un ressentiment; ceux d'entre eux qui sont ennemis irréconciliables, se laissent aller au gré de leur penchant. Vengez-vous avec eux, chrétiens auditeurs, si votre caractère vous le permet, et que les vertus que vous devez professer ne vous empêchant pas de ramper dans les ténèbres d'une nature corrompue.

Entrons dans un détail plus particulier des contradictions de votre païen préjugé. Si le pardon des injures est l'effet d'une méprisable lâcheté, il est tel de sa nature, et l'opinion des hommes ne saurait apporter de changement à son essence; une action indifférente peut être louée ou blâmée selon l'esprit qui l'anime, parce que, par elle-même elle ne contribue pas plus à la gloire qu'à l'ignominie de son auteur. Mais après que notre Sauveur nous a commandé le pardon des injures, il ne saurait être une action indifférente, quand elle sera faite par un principe de religion; il ne dépend donc pas des hommes de la rendre digne de mépris par leur jugement; et s'ils jugent qu'elle soit bassesse, il faut avouer qu'ils se trompent; elle n'est point bassesse par elle-même, puisqu'un Dieu l'élève et la sanctifie par son précepte: et si elle l'était, elle le serait dans tous les sujets, dans tous les temps, dans toutes sortes de personnes, elle le serait toujours; autrement, la gloire ou l'infamie qui y est attachée, sera la production du caprice de qui voudra qu'en telle circonstance elle soit honorable, et de qui voudra qu'elle soit ignominieuse: et ce serait une extravagance toute visible de mettre la même action à la merci, pour ainsi dire, des bizarres et des vicieuses dispositions de l'esprit humain, pour devenir une matière ou de louange ou de reproche.

Je consens que nous ne considérons point, par rapport à l'Evangile, la charité que nous devons à nos ennemis: vous dites, mondains, qu'on ne peut la pratiquer sans flétrir la réputation qu'un homme d'honneur se propose de conserver au péril même de sa vie; cela n'est pas vrai, parce que vous le dites; ce n'est pas à vous, comme je vous l'ai souvent objecté, ce n'est pas à vous à fixer l'honneur la où il vous plaît, et surtout s'il faut vous déclarer contre le sentiment du Fils de Dieu, dont les pensées sont infiniment sages et nécessairement infallibles. Cela ne peut donc être véritable, que parce que cette charité dont nous parlons porte un caractère de bassesse et de lâcheté; et si c'est la votre sentiment, vous le combattez, vous le détruisez vous-même en plusieurs rencontres; vous distinguez des temps et des conjonctures, où vous ne croyez pas que vous deviez vous y tenir.

Vous avez quelquefois des intérêts qui vous tiennent encore plus au cœur que la gloire prétendue de vous venger. Vous voudriez faire une alliance qui vous paraît favorable, nécessaire pour l'établissement de votre famille; vous êtes mal depuis longtemps avec les personnes de qui il vous importe de vous approcher pour trouver ou un appui dans leur nom, ou du bien en vous unissant à eux. Votre ressentiment a été irrité par une longue suite de menaces, de mépris, peut-être même d'injures et d'affronts; votre mesintelligence n'est point l'effet de l'imagination ou du hasard, la querelle a commencé par une insulte qui vous a été faite avec grand bruit, et s'est soutenue par divers témoignages du peu de considération que l'on a pour vous. Cependant, votre réunion est d'une grande conséquence pour votre fortune; alors vous laissez disparaître à vos yeux ce point d'honneur, qui, jusque-là, vous a rendu si fier, si intraitable; et votre gloire ne consiste plus à ruiner une famille qui a ébranlé la votre par tant de coups. D'où vient que vous changez si aisément d'opinion? d'où vient que l'avantage qui se présente à vous fait évanouir un autre avantage qui vous était si cher, et qui intéressait si fort votre réputation? C'est que l'erreur n'a pas de peine à se contredire elle-même, et que vous confessez malgré vous la fausseté du préjugé qui nourrissait dans votre âme le désir et la résolution de vous venger. Je ne vous demande pas si un intérêt éternel et votre salut auraient dû, jusqu'à maintenant, prevaloir sur un intérêt temporel et sur le danger de votre damnation, la question serait pressante; mais je ne vous crois point assez endurci pour ne pas vous la faire à vous-même.

Vous visez depuis plusieurs années à cette charge, il y va d'une distinction essentielle pour vous d'y arriver; vous avez fait plusieurs démarches pour toucher à votre but, et toutes démarches inutiles; vous avez toujours rencontré dans votre chemin cette personne avec qui vous êtes en procès, et

que vous avez si vivement offensée, son habileté et son crédit vous opposent des obstacles que vous ne pouvez franchir, il en faut demeurer là. Quel parti prendre? vous venger, vous désespérer l'affaire; pardonner, quelle infamie! Non, l'infamie cesse, parce qu'il faut, par quelque voie que ce puisse être, monter à cette charge. Comment donc? Ce pardon autrefois si ignominieux, vous n'y voyez plus rien qui puisse faire le moindre tort à votre honneur devant le monde. Contradiction ridicule, qui vous fait toucher au doigt votre égarement en matière de pardon.

Ce n'est point seulement en semblables occasions que vous condamnez de votre plein gré la prévention dont vous êtes entêté au préjudice de votre âme. Puisque vous professez le christianisme, il m'est aisé de vous convaincre que souvent vous savez distinguer la véritable d'avec la fausse gloire, et que lorsque vous avez à remplir certains devoirs, vous pensez bien autrement que durant le tumulte de la passion qui vous possède. Quand vous approchez des sacrements, et que, percé du repentir de vos péchés, vous êtes sur le point de vous nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, l'osez-vous soutenir, qu'il y a de la lâcheté à pardonner les injures? Je ne le pense pas, il me fâcherait trop de vous soupçonner de sacrilège. Si pour satisfaire à la haine qui vous ronge le cœur, vous vous déterminez à vous abstenir de l'usage de la pénitence et de la sainte table, vous prouvez encore pour moi, l'horreur de recevoir indignement l'absolution et la communion vous retient; mais cette horreur, qu'est-ce qui la fait naître? N'est-ce pas la honte que vous auriez de profaner ce que nous avons de plus saint et de plus auguste? Et s'il était glorieux de vous venger, rougiriez-vous d'unir une action louable à une action chrétienne? Il faut que vous soyez étrangement opposé avec vous-même pour vous trouver dans un si pénible embarras, lorsque vous avez à faire les fonctions de fidèle.

J'ai à vous citer vous-même à vous-même dans une conjoncture encore plus périlleuse, et où certainement vous ne laisserez point douter de vos véritables sentiments. Vous paraît-il vraisemblable, mon cher auditeur, qu'une personne qui n'a plus que quelques moments à vivre, et qui est sur le point d'aller comparaître devant le tribunal de Dieu, que cette personne, dis-je, commette une lâcheté en embrassant un ennemi? Elle a cru, du moins elle a fait semblant de croire durant un temps considérable de sa vie, qu'elle ne pouvait, sans se décrier, se réconcilier avec lui; elle envisage aujourd'hui d'un œil bien différent, et la haine et la charité : ont-elles pris une autre essence sur les dernières heures de sa vie? Qu'est-ce que peuvent faire la vie et la mort pour changer, ou la vérité, ou le mensonge? rien du tout; cependant on pardonne avec honneur en mourant, et l'on pardonne en vivant avec infamie. Qu'est-ce

que cela veut dire? Cela veut dire que vous devez avoir pitié de vous, lorsque vous faites tant de pitoyables raisonnements pour autoriser la vengeance, et que vos contradictions établissent évidemment l'honneur de la charité chrétienne. Vous pardonnerez au lit de la mort, pour mourir, s'il se peut, de la mort des justes, et ne pas tomber dans une ignominie éternelle, et vous ne pardonnerez pas tandis que vous avez de la vie et de la santé pour vous venger; la crainte de vous diffamer ne permettra pas même que la charité s'allume dans votre cœur; vous pardonnerez lorsque vous devrez perdre, et crédit, et richesses et amis, que vous pourriez toutefois encore faire servir à votre vengeance, et vous ne pardonnerez pas, lorsque vous n'avez pas sujet d'appréhender une perte si prompte des moyens que vous avez de faire éclater votre haine. Pourquoi ne pas soutenir jusqu'à la fin de vos jours les démarches de votre colère, cette passion si honorable? Vous raisonnez en mondain, et vous êtes contraint de rétracter vos raisonnements. Je n'ai que cela à vous dire pour vous faire comprendre votre aveuglement.

Encore une réflexion, mon cher auditeur, qui vous convaincra, ou que vous n'êtes point sincère dans les exercices de votre sainte religion, ou que vous condamnez malgré vous les préventions qui sont la règle de votre conduite à l'égard de vos ennemis. N'admirez-vous pas les saints, qui au-dessus de toute considération humaine ont essuyé sans se plaindre les injures, les violences, les coups des personnes qui les haïssaient, et ont eu l'âme assez grande pour les embrasser, pour leur donner toutes les marques d'un tendre attachement? Vous avez peut-être une vénération particulière pour saint François de Sales; et ce qui vous frappe davantage dans le caractère de cet aimable serviteur de Dieu, c'est cette douceur par laquelle il distingua sa vertu; les esprits les plus farouches et les plus emportés, bien loin de ralentir le zèle qu'il avait pour leurs intérêts, n'altérèrent pas même ces airs de bonté et ces manières engageantes dont il recevait tout le monde. Que trouvez-vous qui mérite votre attention dans le procédé des saints qui ont excellé en patience et en charité envers leur prochain, si vous ne voyez rien de noble et de grand dans le pardon des injures?

Vous vous prosternez devant les reliques de martyrs, qui, de dessus les roues, du milieu des flammes, accablés de tourments, regardaient leurs bourreaux et leurs tyrans avec amitié et brûlaient du désir de les sanctifier et de les sauver. Quand votre piété vous conduit à leurs tombeaux ou aux autels enrichis de leurs ossements, vous ne vous souvenez pas sans doute qu'ils n'avaient point les sentiments si relevés, ni le cœur si généreux que ces mondains qui d'un style si pompeux font l'éloge d'un courage acharné à la perte d'un ennemi. Ce serait vous insulter sans égard, mon cher auditeur, que

de mettre dans un plus grand jour le parallèle que je viens de commencer : votre religion vous découvrira ce qu'il renferme d'humiliant pour vous. Si vous me répondez que ces saints, que ces martyrs qui ont signalé leur sainteté par l'amour dont ils ont honoré leurs persécuteurs, sont les héros du christianisme et de l'Eglise, et qu'il n'appartient pas à des âmes communes, tels que nous sommes, d'aspirer à la gloire où ils sont arrivés ; sur cette réponse je vous demanderai comment on peut convenir et du rang qu'ils tiennent parmi les élus et de l'honneur particulier qui leur est dû, s'il est vrai qu'il faut se conformer au jugement du monde qui trouve tant de force dans la vengeance et tant de lâcheté dans le pardon.

Il me semble, messieurs, que vous avez quelque sujet de vous plaindre des objections que je vous fais ; je ne disputerais pas avec vous d'une autre manière, si je vous soupçonnais de prétendre accorder les maximes de Jésus-Christ avec les maximes du monde ; vous confessez qu'elles ont une opposition nécessaire et qu'il n'est pas possible de les allier ; vous confessez même que les personnes qui font valoir l'honneur criminel de se venger, ne sont ni chrétiennes ni raisonnables ; mais que votre état vous engageant à vivre dans leur société, c'est à vous une espèce d'obligation de vous asservir à leurs décisions. Ne vous plaignez pas, messieurs, si je vous réplique que j'aurais attendu de vous de tous autres sentiments : Comment ! les jugements des mondains vous paraissent tels qu'ils sont, c'est-à-dire injustes et impies ; méprisez-les donc, écoutez-les avec horreur, ne vous en tenez pas aux idées de gens qui se mettent peu en peine de désespérer leur salut et d'être un jour réprouvés. Ils n'ont point de crainte de Dieu : n'en devez-vous point avoir ? et pour les imiter, n'en aurez-vous point ? Si les juges de l'honneur à qui il appartient de décider sur le droit et sur le tort des personnes qui ont à éclaircir des démêlés et à vider des querelles, faisaient consister l'infamie à se venger d'une injure, vous croiriez votre réputation à couvert en ne vous vengeant point : Jésus-Christ a parlé sans ambiguïté sur ce point, il a parlé en Maître qui voulait être écouté et obéi ; vous ne faites point de compte de son jugement et de son ordre : prenez, comme vous l'entendrez, le faux pour le vrai, l'injustice pour l'équité, l'ignominie pour la gloire ; il faut tout permettre à des fidèles qui ne veulent avoir de religion qu'autant qu'il leur plaît, et qui se glorifient d'une force et d'un courage qui les exposent à toutes les rigueurs de la vengeance divine.

Mais enfin tous les raisonnements des mondains ne sauraient obscurcir la gloire de cette charité qui n'éloigne point notre cœur d'un ennemi ; le fidèle qui pardonne par les motifs que l'Evangile lui prescrit, fait une action qui passe toutes les forces de la nature, qui l'élève au-dessus de lui-même, qui fait triompher la grâce de la plus farouche des passions, qui dompte l'orgueil, qui

désarme la haine, qui confond l'esprit de ténèbres, qui fait une des principales distinctions de la religion chrétienne, qui engage Dieu à prodiguer les trésors de sa miséricorde. Les mondains n'ont rien à opposer à ces vérités. Il est vrai, chrétiens auditeurs, que si nous aimions Dieu, nous n'aurions pas besoin de tant de considérations pour exécuter ses saintes volontés et pour nous moquer de tout ce que peut dire le siècle, pour nous détourner de l'obéissance que nous lui devons. Nous ne disputons notre amour à un ennemi que parce que nous manquons d'amour pour Dieu, et nous ne devons pas nous étonner que les esclaves du monde étalent tant de principes qui tendent à faire violer les commandements qu'il plaît à ce souverain Maître de nous imposer.

Il est pourtant bien étrange que nous en soyons réduits, par la corruption du siècle, à montrer par des discours entiers que ce ne peut être à nous un sujet de honte de lui être fidèles en certains points de sa loi, comme si le siècle avait droit d'examiner ses ordres et d'opposer un tribunal à son tribunal, comme si nous avions quelque intérêt à ménager devant les libertins, lorsque nous avons à pratiquer l'Evangile, comme si avant que de remplir nos obligations nous avions à garantir notre sagesse de la censure et des reproches du vice. Que le monde ait ses maximes, elles ne peuvent être que fausses et détestables ; qu'il continue à les débiter, à les faire valoir, elles ne peuvent faire impression que dans des âmes ingrates, perfides, aveuglées par la passion et par la licence ; nous n'avons pas d'autre gloire à rechercher que la gloire de servir Dieu, et fussions-nous l'opprobre de toute la terre en lui gardant notre fidélité, l'obéissance que nous lui rendrons nous sera encore plus honorable.

Lorsque le Fils de Dieu vous a commandé d'aimer les personnes qui vous font de mauvais traitements, il a marqué l'estime singulière qu'il faisait de vous, et combien il considérait votre générosité : *Mandatum novum do vobis, diligite inimicos vestros*. Jamais dans aucune loi ce commandement n'avait été exprimé si fortement, c'est que notre Sauveur n'a point appréhendé d'effrayer ses disciples en leur déclarant sa volonté par des termes si clairs et si formels ; lui serez-vous infidèles parce qu'il a comété sur votre bon cœur ? Parce qu'il a voulu vous conduire à une grande perfection, refuserez-vous de le suivre ? Aimerez-vous les vices les plus communs, parce qu'il attend de vous de plus sublimes vertus ? Si cette lâcheté ne vous fait pas horreur, vous pouvez vous déclarer pour le monde et vous assujettir à ses lois.

Ames saintes, on ne vous reprochera jamais une si noire perfidie ; vous ne serez pas à l'abri des injures, le vice ne vous respectera pas toujours, ses intérêts lui feront combattre les vôtres, vous serez offensées, vous sentirez peut-être la repugnance natu-

relle que nous avons tous à pardonner ; mais vous regarderez comme un grand bonheur l'occasion de vous faire violence pour montrer votre fidélité ; vous le penserez, vous le direz, que Dieu vous fait une grande grâce de mettre votre charité à l'épreuve ; vous souhaiterez d'avoir à sacrifier pour son honneur un intérêt plus considérable que celui de votre ressentiment. Vous bénirez sa miséricorde qui veut vous honorer vous-mêmes par la victime que vous lui offrez. Quel serait notre contentement, messieurs, si nous avions tous semblables sentiments ; les démêlés qui rendent la vie si amère cesseraient ; la victoire que nous remporterions sur nous-mêmes en étouffant le feu de la colère, nous disposerait à toutes ces victoires que nous avons à gagner sur nos passions, pour observer les commandements divins ; il me semble que dès-là nous ne trouverions qu'une peine fort légère à nous sanctifier, et après avoir passé nos jours ensemble dans l'union que Dieu nous commande, nous pourrions espérer de nous réunir tous dans le royaume éternel que Dieu nous promet. C'est, etc.

SERMON LVI.

Sur la facilité que nous devrions trouver à pardonner à nos frères, Dieu nous pardonnant à nous-mêmes.

Diligite inimicos vestros... ut sitis filii Patris vestri qui in caelis est : qui solem suum oriri facit super bonos et malos.

Aimez vos ennemis... afin que vous soyez enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants (S. Matth., ch. V.).

Le Fils de Dieu, messieurs, voulait bien engager ses disciples à pardonner les injures qu'ils pouvaient recevoir de leurs ennemis, puisqu'il leur propose l'exemple de son Père, qui répand ses bontés sur les pécheurs mêmes. C'était une raison d'une grande force que cet exemple. Un Dieu qui pardonne à ses ennemis est un maître du pardon qu'on ne peut se dispenser ni d'écouter, ni de croire, ni d'imiter. N'est-ce pas une chose surprenante que le Créateur ménage avec tant de douceur sa créature, et qu'il ait voulu que la miséricorde, selon l'expression du grand saint Basile, présidât dans le conseil souverain et éternel qui juge les hommes en dernier ressort ? *Velut assistrice constituta sibi misericordia et regio judicii prælata throno* (in Psal. XXXII).

Si par cette marque de clémence il l'a voulu adoucir les difficultés que nous trouvons naturellement à aimer un ennemi, il me semble, messieurs, que nous ne devrions plus avoir la moindre peine à accomplir la loi qu'il nous en a faite ; que nous devrions même sentir quelque répugnance à nous venger, un Dieu ayant la bonté de nous épargner la vengeance qu'il a droit de tirer de nous. Notre intérêt, et un intérêt aussi essentiel que celui-là l'emportera aisément dans notre esprit sur toute autre considération, pour peu que nous y fassions attention. En aimant un de nos frères qui nous a offensés, pouvons-nous lui faire un bien égal

à celui que Dieu nous fait en nous recevant dans ses bonnes grâces après nos offenses ? Et en haïssant un de nos frères qui en a mal usé envers nous, pouvons-nous lui causer un mal pareil au mal dont Dieu nous menace, si nous venons à être l'objet de sa haine ? Comment résister à un Dieu qui fait lui-même en notre faveur ce qu'il nous commande en faveur de notre prochain ? Il n'en fallait pas tant pour engager des esclaves à obéir, et des enfants tendres et soumis n'avaient pas besoin de motifs si pressants, pour marcher sur les vestiges de leur Père. Il est donc question, chrétiens auditeurs, de pardonner à vos frères, parce que Dieu vous pardonne à vous-mêmes. Ces paroles renferment, ce me semble, bien des choses qui doivent vous étonner ; je tâcherai de les développer, après avoir imploré l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

L'on se trompe quelquefois dans un point assez important sur le sujet du pardon des injures. Pour excuser la difficulté qu'on trouve à pardonner, et le refus que l'on fait d'obéir à Dieu qui nous commande de pardonner, on s'imagine qu'il faut n'avoir aucun sentiment de l'outrage que nous avons reçu, et que notre cœur doit ignorer en quelque sorte le mal qu'on nous fait. Comme ce devoir paraît impossible, on prend de là occasion de chercher de vaines couleurs pour couvrir un ressentiment injuste de haine et de colère. La vertu même la plus ferme ne saurait nous rendre insensibles, et si, pour être charitables envers un ennemi, il faut n'être pas même susceptibles de l'émotion que cause naturellement une offense, on exige de nous ce qui passe notre faiblesse. Sur cette prévention frivole et mal fondée, l'on se fait une idée de l'obligation de pardonner, laquelle embarrasse peu le penchant que nous avons à nous venger. Mais, messieurs, quand on exhorte les fidèles à pardonner à leurs ennemis, on n'exige point d'eux qu'ils soient insensibles et comme impénétrables aux traits qui les piquent, ni que je ne sais quelle stupidité les mette à couvert de l'atteinte même de la douleur.

La charité chrétienne doit toujours étouffer le chagrin que le mépris ou la violence d'un ennemi porte dans notre cœur, mais elle ne peut pas toujours le prévenir. Elle ne consiste point à mépriser un affront qu'on ne sent pas, mais à pardonner un affront qu'on sent et qui nous fâche. La patience de ces gens qui ne veulent pas qu'on les croie même dans une situation à être maltraités, est une fierté souvent pire que la vengeance ; ils craignent de paraître émus d'un outrage, parce qu'ils ont un mépris très-piquant de son auteur. Jésus-Christ a sué à la vue de ses tourments, il a confessé qu'on le frappait ; mais il ne s'est pas vengé, il a fait du bien à ses bourreaux. Dieu connaît la révolte du pécheur, il n'ignore point combien sa majesté est offensée par ses crimes ; mais il attend sa pénitence et il lui pardonne. Voilà le modèle de la charité que nous devons

avoir pour nos ennemis. La difficulté du pardon vient de la peine qu'on a à souffrir une injure. L'on se voit méprisé, l'on perd son bien par une injustice, par une violence; l'imposture nous ôte notre réputation, l'insulte blesse notre honneur, une méchante affaire sourdement tramée contre nos intérêts fait chanceler, renverse notre fortune, nous sommes émus du coup; il s'agit, pour obéir à Dieu de calmer cette émotion, et de mettre notre âme dans une disposition à voir la personne qui nous maltraite sans la haïr. Nous pouvons dire que c'est principalement notre vanité qui nous inspire le désir de nous venger, et j'espère de combattre aujourd'hui cette vanité par l'exemple de Dieu même. Si Dieu, tout grand qu'il est, s'avoue offensé et pardonne, son esclave ne doit pas trouver fort difficile l'imitation de sa bonté. Je ne veux expliquer que cette pensée dans ce discours. Le pardon que Dieu accorde à ses ennemis nous devrait arracher le pardon que nous devons aux nôtres; si nous raisonnons en fidèles, rien ne doit nous paraître plus aisé que de pardonner après un Dieu. Pour développer cette proposition, je ferai voir dans mon premier point la difficulté que Dieu devrait trouver à nous pardonner, et dans le second, la facilité que nous devrions trouver à pardonner à nos frères, Dieu nous pardonnant à nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Je tirerai de deux perfections divines toutes les raisons dont j'établirai la première partie de mon discours; la miséricorde et la justice de Dieu nous convaincront combien il devait être éloigné du pardon qu'il nous accorde. Pour ce qui regarde sa miséricorde, je dis premièrement qu'il n'y a point de perfection dans Dieu qu'il exerce plus librement à notre égard que sa miséricorde, parce que, quand nous ne l'aurions pas offensé, nous sommes très-indignes des marques qu'il nous en donne. La grandeur de Dieu devrait être un obstacle invincible à sa bonté. Qu'a-t-il que faire de nous? que lui importe-t-il que nous soyons dans ses bonnes grâces, ou que nous soyons rejetés de sa face? La gloire qu'il peut recevoir de nous le doit fort peu toucher, à moins qu'il n'oublie en quelque sorte ou notre misère ou sa majesté; qu'il nous perde ou qu'il nous aye, il est toujours également grand, et nous lui sommes toujours également inutiles. Donc il pourrait n'avoir point de miséricorde pour nous, sans blesser ses intérêts et sans nous donner sujet de nous plaindre.

Nous nous accoutumons, si je l'ose dire, aux effets de l'amour que Dieu a pour nous; il verse sur nous tant de bienfaits, et en tant de manières, qu'à peine en sommes-nous frappés, à moins que notre foi ne se réveille pour nous y faire penser. Mais si nous étions remplis de l'idée de la grandeur de Dieu, nous aurions peine à croire qu'il daigne penser à nous. Et si nous faisons réflexion qu'il partage ses grâces à ses ennemis mêmes, nous aurions besoin de toute la

docilité de notre esprit pour croire en effet qu'il s'abaisse jusqu'à les ménager tant soit peu. O mon Dieu! comment pouvons-nous cesser un seul moment d'admirer les effets de votre miséricorde? Et sera-ce une raison à nous de les oublier, parce qu'ils sont ineffables et incompréhensibles?

Secondement, c'est peu de dire que Dieu ne nous doit point de miséricorde à cause de sa grandeur; il faut dire qu'il n'y a rien qu'il nous doive moins, à cause de notre péché. Nous sommes misérables, et Dieu a sujet de nous mépriser; mais, tout misérables que nous sommes, nous nous sommes revoltés contre lui: quel sujet a-t-il de nous faire du bien? Notre néant est indigne de ses regards; de quelles peines ne sera pas digne notre malice? Dieu ne doit point nous pardonner, s'il nous regarde comme ses esclaves; pourquoi nous pardonnerait-il, s'il nous considère comme ses ennemis? Il est évident, dit saint Augustin, après l'Apôtre des nations, que sa miséricorde ne serait plus miséricorde, s'il nous la devait. Il pourrait encore, par la considération de sa propre majesté, élever sa créature et la tirer de sa misère; c'est la gloire de la grandeur de faire quelque chose de grand de ce qui n'est rien par soi-même. Mais il semble qu'il ne puisse pardonner à son ennemi, que pour l'intérêt de son ennemi; que sa bonté est à cet égard toute pour nous, et il est visible que cette bonté ne peut avoir d'autre motif de se montrer qu'elle-même. Si Dieu de son plein gré n'avait pitié de nous après nos révoltes, qu'est-ce qui pourrait retenir sa justice et détourner sa vengeance de dessus nous? Son infinie sainteté lui demande le châtimement du coupable, son infinie souveraineté ne peut lui permettre de l'épargner, qu'autant qu'elle veut bien céder de ses droits. Le criminel puni rendrait hommage à sa justice, comme le criminel sauvé rend hommage à sa clémence. Dieu est bon, et il traite le pécheur avec miséricorde, parce que sa miséricorde même l'y engage; mais quel sujet le pécheur pourrait-il avoir de s'y attendre?

En troisième lieu, si la miséricorde de Dieu paraît si opposée à sa grandeur, si notre malice est si indigne de la miséricorde de Dieu, il est fort aisé d'offenser cette même miséricorde. Moins elle nous est due, plus notre crime est énorme quand nous la choquons; de sorte que la miséricorde même qui nous pardonne, rend difficile le pardon qu'elle nous accorde. Où en serions-nous, mes chers auditeurs, si Dieu n'allait au delà de toutes les lois ordinaires de la bonté pour nous garantir de sa vengeance? Le bien qu'il nous fait nous rend plus coupables lorsque nous l'offendons, et par une suite naturelle, il devrait nous rendre plus malheureux. Un Dieu qui use de tant d'indulgence et qui ne laisse pas d'être tant offensé, ne devrait-il pas suivre les mouvements d'une juste indignation? Dites-le vous-mêmes, messieurs.

Que pouvons-nous penser ici de l'éloigne-

ment ou Dieu devrait être de nous remettre en grâce avec lui? C'est sa bonté qui le porte à nous traiter avec tant de douceur, et c'est sa bonté qui devrait armer sa rigueur contre nous; car plus il est bon, plus nous sommes coupables en nous révoltant contre lui. Dieu nous a instruits de cette vérité en divers endroits de l'Ecriture sainte. Que reproche-t-il à son peuple? Je l'ai nourri, dit-il, je l'ai élevé, et nonobstant mes caresses, il m'a méprisé : *Filios enutrivî, et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (Isa., I). Que reproche-t-il à David : Je vous ai oint roi d'Israël, je vous ai sauvé des mains de Saül, je vous ai donné son royaume; et si c'est peu que ces biens-là, je suis prêt à vous en faire beaucoup plus et de plus considérables; cependant vous n'avez pas laissé de mépriser mes commandements; ma présence n'a point suspendu votre désobéissance; le glaive de ma colère ne se détournera jamais de dessus votre maison : *Ego unxi te regem super Israel : et ego erui te de manu Saul : et dedi tibi domum Domini tui.... et si parra sunt ista, adjiciam tibi multo majora. Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo? Quamobrem non recedet gladius de domo tua in sempiternum* (II Reg., XII). Pourquoi Dieu s'irrite-t-il si fort contre Saül de ce qu'il avait conservé le roi Agag, sinon parce que Saül lui avait désobéi dans le temps que Dieu le rendait victorieux de ses ennemis? Pourquoi doutons-nous encore aujourd'hui du salut de Salomon, sinon parce que Salomon a péché, tout comblé qu'il était des faveurs du ciel? Quoi, en effet, de plus offensant que la révolte d'un misérable contre son bienfaiteur? Mais un misérable, redevable d'une infinité de grâces, et étouffant tout sentiment de gratitude pour contenter sa passion, n'est-il pas moins digne de compassion? Les lumières naturelles nous apprennent qu'un bon maître mérite plus de fidélité, et que le serviteur qui lui fait injure mérite un châtiment plus sévère. Une clémence inutile, rebutée, outragée, force un juge à devenir inexorable.

La miséricorde même, qui apaise Dieu en notre faveur, devrait donc au contraire l'irriter contre nous; parce qu'on offense aisément une miséricorde qu'on mérite peu; que l'on punit volontiers l'offense d'une miséricorde qu'on n'a pas méritée, et que l'offense est d'autant plus grande que la miséricorde est plus digne d'être et aimée et vengée. Mais, messieurs, si la bonté même de Dieu oppose de si grands obstacles à notre pardon, pouvons-nous assez louer la bonté que Dieu nous témoigne en nous pardonnant? pouvons-nous assez craindre sa justice? pouvons-nous assez comprendre l'énormité de nos crimes? pouvons-nous assez gémir, assez pleurer, assez souffrir, pour obtenir la rémission de nos péchés?

Nous ne la comprenons pas, sans doute, la grâce que Dieu nous fait, de nous permettre de paraître en sa présence, pour détourner à ses pieds nos iniquités, pour implorer sa

clémence, pour lui arracher des mains les traits qu'il a à lancer sur nous. Non, nous ne la comprenons pas cette grâce; si nous en connaissions le prix, nous comprendrions encore moins comment nous osons concevoir le désir de nous venger de nos frères, après avoir conçu l'espérance que Dieu ne se vengera pas de nous. Quoi qu'il en soit, si nous y regardons de près, il n'est pas jusqu'à la miséricorde même de Dieu qui ne dût rendre implacable sa juste colère contre le pécheur. Et il y a encore des raisons plus fortes que celles-là qui nous ôteraient toute espérance de pardon, si Dieu, par une tendresse infinie, ne nous donnait le temps de nous repentir, et ne se laissait désarmer par notre douleur. Voyons, en second lieu, les obstacles que sa justice oppose naturellement au pardon qu'il nous accorde. Je n'ai qu'à raisonner sur cette justice d'une manière toute contraire aux raisonnements que j'ai faits sur la miséricorde.

J'ai dit premièrement qu'il n'y avait point de perfection dans Dieu qu'il exerçât plus librement à notre égard que sa miséricorde, et je dis, au contraire, qu'il n'y en a point qu'il exerce plus nécessairement que sa justice. Dieu ne peut s'empêcher de juger de nos actions, parce qu'il ne peut ni les ignorer, ni se les cacher, ni les oublier, et s'il les connaît telles qu'elles sont, le jugement qu'il en porte est infiniment équitable; par conséquent, il ne peut ni approuver ce qui mérite condamnation, ni désapprouver ce qui est digne de louange. Pour la même raison, Dieu ne peut se dispenser de haïr ce qui le choque, et de le vouloir punir. Par ce péché mortel vous êtes devenu l'objet de sa juste colère, et il ne tient qu'à lui de rendre cette colère éternelle, parce qu'il peut, sans vous faire tort, vous priver des moyens de l'apaiser. Si Dieu avait usé de son droit, il y a longtemps que se serait fait de vous, et je ne serais pas dans cette chaire pour vous persuader le pardon qu'il vous commande d'accorder à vos ennemis. Dieu est nécessairement juste; il peut donc exercer sa justice toutes les fois qu'il est offensé, et sans délai, sans donner au coupable le temps de se repentir et d'arrêter le bras prêt à le frapper. Ce ne serait point au pécheur un juste sujet de plainte, si, aussitôt qu'il a transgressé la loi divine, il était châtié de son attentat. Il est l'ennemi de Dieu, Dieu le tient à sa merci, Dieu le hait; pourquoi ne le livrerait-il pas à sa justice? Cependant il ne se hâte point de le punir, il s'empresse même de le préserver du supplice. Ne penserez-vous point, mes chers auditeurs, à cette conduite de Dieu envers vous, lorsqu'il sera question de vous venger?

J'ai dit, en second lieu, parlant de la miséricorde, qu'il n'y avait rien que Dieu nous dût moins que les effets de cette miséricorde, et il faut dire, au contraire, qu'il n'y a rien qu'il nous doive plus que l'exercice de sa justice, si je puis m'exprimer ainsi. Il n'y a que Dieu qui ait droit de se venger; car, outre qu'il s'est réservé la vengeance de nos

crimes : *Mea est ultio, et ego retribuam* (Deut., XXXII), il est le seul à qui elle puisse appartenir. Il n'y a qu'un juge supérieur, infailible et souverain qui puisse déterminer la peine que nous méritons par nos péchés ; les magistrats de la terre ne sont, à cet égard, que les ministres de Dieu, qui peut seul décider sur nos actions, et qui a établi son Fils pour notre juge : *Omne iudicium dedit filio*. Or, ce juge doit tôt ou tard porter un arrêt décisif sur nos mérites. Il faut que toute la terre soit convaincue de la sagesse et de l'équité de ses jugements. Il porterait un vain titre, s'il ne partageait enfin les récompenses et les peines d'une manière à ne laisser à qui que ce soit le moindre sujet de plainte. Il est évident à quiconque a des sentiments de religion, qu'on nous doit faire justice, et qu'on nous doit faire justice pour toutes choses ; qu'il n'y aura pas jusqu'à la moindre de nos actions qui puisse être à l'abri de la sentence qui lui convient.

Ce serait une étrange confusion si notre juge n'était infiniment éclairé et infiniment juste. La confusion ne serait pas moindre si quelque péché pouvait échapper à sa décision. En effet, supposons que vous pouvez espérer de n'être pas puni pour un mensonge, pourquoi ne pourriez-vous pas aussi médire impunément ? Si vous avez sujet de croire qu'on vous passera une injustice, pourquoi craindriez-vous pour une impureté ? La sainteté de votre juge est blessée par toute espèce de péché, par conséquent, si la peine à quoi il vous doit condamner est proportionnée à l'opposition qu'il y a entre sa sainteté et votre faute, nulle faute ne peut être sans quelque peine, parce que toute faute est opposée à sa sainteté.

Ce sont les raisons pourquoi le saint roi David témoignait à Dieu tant de reconnaissance pour les peines qu'il lui avait épargnées. Bénissez, mon âme, disait-il, tout ce qui est dans moi, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais ses faveurs : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus; et noli oblivisci omnes retributiones ejus* (Psal. CIII). Vous pensez peut-être, messieurs, qu'il parle avec tant de force pour remercier Dieu de la couronne et des sujets qu'il lui a donnés ; Goliath abattu ; la haine de Saül si souvent éludée ; Absalon percé de lances dans le temps de sa révolte, les Philistins défaits ; tant de victoires, tant d'autres bienfaits étaient sans doute le sujet de ses actions de grâces. David ne fut jamais ingrat pour aucun bien qu'il eût reçu du ciel ; mais ce qui l'étonne, ce qu'il a peine à comprendre, ce qu'il ne peut assez admirer, c'est que Dieu lui ait pardonné son crime, et se soit contenté d'une peine légère pour le punir : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas*. Ce roi pénitent était pénétré des sentiments que la justice divine peut inspirer à une âme sainte ; il savait combien son péché était horrible aux yeux du Seigneur ; les sujets qu'avait le Seigneur de s'irriter de son infidélité, et d'abandonner à sa ven-

geance un serviteur autant favorisé, et néanmoins autant criminel que lui. Il ne pouvait assez remercier son juge de ce qu'il avait suspendu les effets de cette justice qui ne peut rien laisser impuni de tout ce qu'elle condamne.

J'ai dit, enfin, que la miséricorde de Dieu semblait être un obstacle au pardon de nos péchés, parce qu'il est fort aisé de l'offenser ; et je dis qu'outre qu'il est aussi fort aisé d'offenser la justice divine, il est encore très-difficile de l'apaiser, si elle exige la satisfaction qu'elle peut exiger. Il est vrai que c'est une injure bien piquante de mépriser la bonté d'un maître, qui ne peut considérer que notre propre intérêt en nous faisant du bien ; mais n'outrage-t-on pas également ce maître, si l'on se moque de ses menaces et de sa puissance, quoiqu'il n'ait nul sujet de nous épargner, et qu'il puisse nous accabler de tous les maux ? Le mépris que nous faisons de la miséricorde de Dieu nous déshonore nous-mêmes davantage, parce qu'il est l'effet d'une insensibilité brutale et dénaturée ; mais le mépris que nous faisons de la justice de Dieu déshonore, ce semble, davantage Dieu lui-même, parce que nous témoignons par là que sa puissance et sa colère ne sont point assez terribles pour nous faire peur ; et vous savez qu'on ne s'irrite jamais plus volontiers que lorsqu'on se met peu en peine de nous irriter. Si Dieu ne se laissait pas lier les mains par sa clémence, n'appesantirait-il pas sur nous son bras redoutable, pour nous apprendre à craindre ses coups ? Quoi de moins pardonnable que de braver en quelque manière sa toute-puissance armée pour nous perdre, quand il lui plaira de nous châtier ?

Mais cette justice divine irritée, comment l'apaiserez-vous ? Il faudrait, pour l'apaiser, ou réparer l'offense que vous lui avez faite, par une humiliation qui égalât cette offense, ou satisfaire, pour cette même offense, par une peine qui lui fût proportionnée ; l'un et l'autre sont impossibles, et si Dieu ne cède de sa part, vous êtes perdu, mon cher auditeur. Comment répareriez-vous, en vous humiliant devant lui, l'injure que vous lui avez faite en vous révoltant contre lui ? Vous l'avez offensé, parce que vous avez violé sa loi, et que vous étiez infiniment méprisable à ses yeux quand vous avez péché, et vous êtes aussi haïssable que méprisable après votre désobéissance. L'honneur que vous pouvez lui faire sera donc infiniment moins considérable que l'injure que vous lui avez faite n'est énorme.

Comment pourriez-vous satisfaire pour la peine qui est due à votre crime ? Peut-il y avoir une peine qui punisse l'outrage fait à un Dieu ? Si ses ordres n'étaient pas violés, si le péché n'offensait pas son infinie majesté, on ne pécherait point à beaucoup près si grièvement, et l'on trouverait un châtiment qui expiât notre faute ; parce qu'il ne s'agirait que d'égalier le supplice d'une créature au mépris d'une autre créature. Mais notre péché est énorme, et par lui-même il est

indigne de pardon, parce que nous le com-mettons contre la volonté et la gloire d'un Dieu. Quelle peine peut souffrir un homme, laquelle ôte à un Dieu infini en toutes ses perfections le droit d'exiger de lui des hon-neurs toujours plus grands ? Notre bassesse nous rend absolument incapables de satis-faire à sa justice.

Donc, si Dieu vous pardonne, il faut qu'il cublie en quelque sorte ce qu'il est et ce que vous êtes; il faut qu'il n'écoute ni sa gran-deur ni sa justice; il faut que le désir de vous sauver lui arrache les armes des mains, et l'oblige à renoncer en quelque sorte à ses droits; il faut qu'il fasse son intérêt du vôtre, et qu'il mette sa gloire à vous combler de ses grâces. O ciel ! jusqu'où s'abaisse-t-il, jusqu'où descend-il pour vous faire son ami ? Mais Dieu vous pardonne-t-il ? Vous a-t-il pardonné ? Je ne sais pas si jamais vous lui demandâtes pardon avec l'humilité et la sin-cérité que demandent et l'excès de sa bonté, et l'énormité de vos offenses, et l'honneur de ses bonnes grâces; mais je sais qu'il n'a tenu qu'à vous de le faire, et que Dieu n'a jamais manqué à ce qu'il vous a promis. N'avez-vous pas des gages infaillibles de sa misé-ricorde ? ce trésor infini de mérites que Jésus-Christ a laissés à son Eglise; son corps et son sang que vous tenez comme entre vos mains, et qui reposent dans nos taber-nacles; le crucifix que vous adorez, et qui se présente à vous de toutes parts; votre foi, votre baptême, votre Eglise, tant de sacre-ments, tant de prêtres, tant de grâces ? pou-vez-vous douter de la miséricorde de Dieu envers vous ? De quel caractère seriez-vous, si vous pouviez ignorer les merveilles qu'elle a opérées pour vous mettre à cou-vert des traits de la justice irritée ? Elles sont incroyables ces merveilles, mais elles sont évidentes; vous n'auriez pas dû les attendre, elles ont pourtant été faites pour l'amour de vous. Il était d'ailleurs si aisé à Dieu de vous perdre, et il avait tant de sujets de vous perdre; il vous a toutefois épargné; il est si grand, et vous l'aviez ou-tragé; il est si bon, et vous l'aviez méprisé; il est si puissant, et vous lui aviez insulté; il n'a pas laissé de vous regarder en pitié, et de vous faire vous-même en quelque manière l'arbitre de votre réconciliation.

Ne raisonnons point tant : la comparaison, messieurs, se présente à votre pensée dans toute sa force : une teinture légère de reli-gion suffirait pour vous la faire sentir vive-ment. Si Dieu vous a accordé le pardon de votre péché, s'il est prêt à vous pardonner encore, devez-vous pardonner à vos frères ? Si Dieu, pour vous rétablir dans ses bonnes grâces, a franchi tous les obstacles de sa tendresse, devez-vous trouver de la peine à oublier l'offense de votre prochain ? Dieu ne s'est pas vengé, vous vengerez-vous ? Dieu épargne ses ennemis, perdrez-vous les vô-tres ? Prenez garde à ce que vous répondrez, et n'oubliez pas pour contenter votre ressen-timent, n'oubliez pas les premiers principes de l'équité naturelle. Oh ! que le pardon que

vous avez reçu, vous rendaisé le pardon que vous devez accorder ! C'est de quoi il faut encore vous convaincre dans la seconde par-tie de ce discours.

SECONDE PARTIE

Vous savez, messieurs, que c'est assez la coutume des hommes de régler leur conduite par la comparaison qu'ils font d'eux-mêmes avec les autres. Ils se sentent tous naturel-lement si peu de chose, qu'ils n'ont pas de peine à se persuader, qu'ils ne peuvent avoir d'élévation que par l'abaissement de leurs semblables; et ils ne peuvent presque s'estimer eux-mêmes, que par ce qui man-que aux personnes auxquelles ils se compa-rent. On ne travaille dans le monde que pour s'égaliser ou se surpasser les uns les autres, et l'on peut dire que ce que notre mérite a de plus agréable ne consiste que dans la préférence que nous emportons sur ceux que la nature ou la fortune ont faits nos égaux. Si l'on passe pour avoir de l'esprit, c'est parce que les autres en ont moins que nous; il n'y a des riches que parce qu'il y a des pauvres; la laideur que l'on méprise, fait une partie de la beauté qu'on admire. Vous pouvez vous-mêmes, messieurs, porter plus loin ma réflexion. Si une telle personne n'affectait un grand luxe, peu de gens se mettraient en peine de faire ces folles dépenses qui ruinent leur maison; mais il faut paraître et briller pour le moins autant que cette personne, dont le faste nous éblouit. La charge d'un homme de votre condition vous frappe, allume votre jalousie, irrite votre orgueil : c'est pour cette raison que vous briguez la dignité qui peut vous mettre dans le même rang. Vous ne croyez point être abaissés, tandis que ceux à qui vous ne voudriez pas céder ne sont pas au-dessus de vous; mais les entreprises et les actions d'un rival animent votre courage et votre espérance, ou, pour mieux dire, mettent en mouvement votre amour-propre et votre ambition. Cette vanité entre même assez souvent dans vos bonnes œuvres ; on a honte de ne rien donner aux pauvres, quand on voit un voisin qui leur fait de grandes charités. On craint qu'on ne nous reproche d'avoir manqué à notre de-voir, quand un tel et une telle avec qui nous voulons en toute autre chose aller de pair, s'en sont acquittés.

Je veux aujourd'hui profiter de vos fai-bleesses, messieurs ; et je ne crains pas de vous mettre en comparaison avec Dieu même, pour vous engager à faire ce qu'il fait. Il n'y a pas apparence que vous vous ima-giniez de vous trop abaisser en l'imitant ; car le serviteur de Dieu, dit Pierre de Blois, rougirait-il de ce que Dieu lui-même n'a pas eu honte de faire, pour lui en donner l'exem-ple : *Numquid quod decuit Deum, dedecet Dei servum* (Ep. 146) ? Vous n'aurez point ici à m'opposer toutes ces délicatesses, tous ces points d'honneur, qui vous rendent ordinairement si chagrins, lorsqu'on est obligé de vous mettre en parallèle avec des personnes, à qui il vous fâcherait de céder. Vous avez toujours quelque plainte à faire sur le peu

de considération qu'il vous semble que l'on a pour vous; à vous entendre parler, on ne vous fait jamais assez de justice; l'on manque en divers sujets à ce qu'on vous doit; l'on donne à ceux avec qui vous prétendez aller du moins dans le même rang, quelque avantage que l'on vous refuse. Vous vous excusez de passer par où ils en passent, parce que vous exigez des distinctions particulières. C'est Dieu qui marche devant vous, afin que vous le suiviez, sans craindre de vous ravalier; c'est Dieu que je vous propose pour modèle. N'en disons pas davantage: je suis sûr que son infinie grandeur fait évanouir à vos yeux toutes les chicanes ordinaires de votre orgueil.

Pour vous montrer donc que vous ne devez pas trouver de peine à pardonner, après l'exemple que Dieu vous en a donné, je veux comparer en particulier trois choses: les offensés, les offenses, et les pardons; Dieu et son esclave; vos crimes contre Dieu, et les crimes de votre frère contre vous; la manière dont Dieu vous a pardonné, et la manière dont vous refusez le pardon à votre prochain.

Premièrement, ce qui vous fâche le plus, mon cher auditeur, dans l'affront dont vous vous plaignez, est-ce que votre frère a offensé Dieu en vous offensant? Si vous avez ce sentiment, je loue votre zèle; mais pourquoi vous emportez-vous avec si peu de modération et de charité? Pourquoi vous répandez-vous en des paroles de mépris, et d'un si sanglant mépris, contre l'auteur de cette offense? pourquoi le menacez-vous? pourquoi lui souhaitez-vous du mal? pourquoi dites-vous que tôt ou tard vous le ferez repentir de l'injure dont vous vous plaignez? pourquoi cherchez-vous avec tant d'ardeur les occasions de contenter votre ressentiment? Vous faites bien voir que la cause de votre emportement c'est votre intérêt, et non l'intérêt de Dieu. Je crois que vous ne manquez pas de piété; mais vous me permettez de douter que vous ayez assez à cœur de glorifier Dieu, pour porter si loin le chagrin que vous cause le tort qu'on lui fait; et ce n'est point la manière dont ses serviteurs s'intéressent à sa gloire: ils ne violent pas sa loi, pour marquer le déplaisir qu'ils ont de la voir violée.

Un homme a choqué un autre homme, peut-être même un autre homme plus méprisable et plus méchant que lui; un esclave a fâché un autre esclave; voilà pourquoi vous voulez vous perdre en perdant votre ennemi. Avez-vous donc déjà oublié que vous avez pour ennemi une créature comme vous, dit saint Augustin: et que Dieu avait pour ennemi sa créature: *Tu quidem cum habes inimicum qui tecum creatus est: Ille vero cum quem creavit* (in *Psal.* LIV). Ce n'est pas un homme que vous avez offensé; ce n'est pas un de vos proches, ni un de vos amis, ni un de vos sujets; ce n'est pas même un grand et un roi de la terre; c'est un Dieu devant qui vous n'êtes rien, devant qui toutes les nations ne sont rien. C'est un

Dieu infiniment grand, infiniment sage, infiniment saint, la source de toute beauté et de toute bonté, le centre de toutes les perfections. C'est un Dieu, le maître souverain de l'univers, de qui vous avez reçu tous vos biens, de qui vous attendez un royaume éternel et une parfaite félicité. C'est Dieu; cette parole réunit dans l'esprit d'un fidèle tout ce que le fidèle peut estimer, adorer, admirer, désirer et aimer. L'âme la plus grossière connaît assez Dieu pour s'agenouiller devant le trône de son infinie majesté, lorsqu'il la regarde en pitié pour lui pardonner son crime.

N'entrons point dans ces abîmes impénétrables des grandeurs de la divinité, pour confondre cet orgueil qui nous porte à nous venger. Nous offensois Dieu par notre vengeance; ne rougirions-nous point de trahir un ami, qui n'aurait pas épargné sa propre vie pour nous rendre heureux? de maltraiter un bienfaiteur, qui de son plein gré nous aurait enrichi de toutes sortes de biens? de nous déclarer contre un maître qui nous aurait honoré en mille manières de sa protection, et nous continuerait sans cesse ses faveurs? d'abandonner un époux, qui n'aurait jamais eu pour nous que de la tendresse? de prendre parti contre un frère et contre un père, qui n'aurait vécu, qui ne serait mort que pour notre propre intérêt? Vous avez péché, mon cher auditeur, et en péchant vous avez outragé votre ami, votre bienfaiteur, votre maître, votre époux, votre frère et votre père; car Dieu est pour vous toutes ces choses. Ingrat, perfide, dénaturé que vous êtes, souvenez-vous de votre néant. Chétive créature, auez-vous l'audace de vous venger, tandis que Dieu a la bonté de vous pardonner?

Pour vous inspirer l'horreur que vous devez concevoir de votre injustice, faudra-t-il encore vous comparer vous-même avec la personne dont l'offense a allumé votre haine jusqu'à un excès si peu convenable à votre bassesse, et si contraire à votre religion? Cette personne n'a-t-elle point plus de naissance, plus de mérite que vous? Et la considération des avantages qu'elle a par-dessus vous, devrait ralentir votre colère. Vous lui êtes peut-être préférable par plusieurs endroits; et elle n'a pas laissé de vous faire un sanglant outrage: qu'il une frivole distinction qu'il y a entre vous et votre frère vous peut faire oublier vous-même, lorsque vous vous comparez avec Dieu? Ne donnons pas plus de jour à un si juste reproche. C'est vous qui avez fait injure à Dieu, et il vous pardonne; c'est un homme comme vous qui vous a fait injure, et vous ne lui pardonnez pas!

Je vous traite peut-être avec trop de sévérité, et j'ignore le sujet de votre ressentiment; voyons donc, en second lieu, si cette injure que vous avez reçue de votre frère est aussi grande que celle que vous avez faite à Dieu. Je ne puis toucher cette matière que fort légèrement. Comme vous avez offensé Dieu après qu'il vous a comblé d'une infi-

nité de grâces, sans doute aussi ce qui vous pique davantage, c'est que vous aviez fait de grands biens à votre ennemi. Pensez-y, je vous prie; ne l'avez-vous point outragé le premier? N'avez-vous point médité de lui? Je doute qu'il vous ait offensé de sang-froid et sans sujet; il est rare de trouver des gens assez farouches pour garder si peu de mesure. Je veux convenir avec vous que vous n'avez point blessé la charité à son égard; mais il ne croit peut-être pas que vous ayez été si réservé; il s'est imaginé que vous en aviez mal usé envers lui en telle rencontre; là-dessus il vous a intenté ce procès, il vous a fait cette querelle; et, après tout, il se met fort peu en peine de vous; il n'avait pas grand intérêt à vous ménager; votre crédit et votre pouvoir ne lui faisaient pas grand peur.

Vous dites que vous lui aviez fait beaucoup de bien, que vous lui aviez rendu de grands services, et que le seul plaisir de vous fâcher et de vous nuire l'a porté à se déclarer contre vous. Avant que d'aller plus avant, il faut que vous médisiez clairement si vous croyez que votre ennemi fût autant obligé à vous aimer que vous êtes obligé d'aimer Dieu. N'est-il pas vrai que les bienfaits que Dieu avait versés sur vous étaient si grands que mille vies perdues pour sa gloire ne les eussent jamais reconnus dignement? Et après tous ces bienfaits, après tous les excès de son amour, au lieu de l'aimer, vous l'avez offensé; très-certainement votre ennemi ne vous devait point tant de reconnaissance et tant d'amour que vous en deviez à Dieu, et il ne saurait être aussi ingrat que vous l'êtes.

Répondez encore sur ce point. Qu'est-ce que votre ennemi pouvait tant craindre de vous? C'était tout au plus un mal passager et de peu de conséquence, en comparaison des maux qui ont rapport au salut et à l'autre vie. Et encore son emportement l'aveuglait, sa colère l'empêchait de l'appréhender ce petit mal qu'il courait risqué de s'attirer, de telle sorte qu'il s'est résolu à vous traiter en ennemi, sans avoir prévu les suites funestes de son inimitié. Vous, au contraire, quel que soin que vous preniez pour excuser votre crime par le prétexte de la passion, de la coutume, de l'occasion, de la faiblesse, du mauvais exemple, ne saviez-vous pas que le Dieu que vous offensiez vous pouvait perdre; qu'il était le maître souverain de votre vie et de votre mort; qu'il avait allumé un enfer pour vous punir? Quelle réponse m'en ferez-vous?

La question que vous venez d'entendre vous engage à trop de choses; vous ne pouvez pas oublier tout à la fois tant de mépris, tant d'insultes, tant d'outrages. Si votre ennemi s'était contenté de dire cette parole, de vous enlever cette terre, de faire de vous le sujet de ses plaisanteries, vous n'auriez point tant de répugnance à accorder au christianisme l'oubli du passé; mais il en a trop fait, il vous a poussé à bout, et votre patience outrée n'a plus à écouter de propo-

sition d'accommodement et de pardon. Vous vous avancez beaucoup, mon cher auditeur, et je ne vois pas comment vous vous démêlerez de l'embarras où vous vous jetez. Pourriez-vous compter tous les péchés dont vous avez offensé Dieu? Pourriez-vous faire un dénombrement exact de tous vos méchants désirs, de toutes vos rechutes, de tous les excès de votre vanité et de votre impureté? Je ne prétends point fouiller dans le fond de votre conscience; les seuls désordres de votre jeunesse pourraient vous couvrir de confusion et vous remplir de frayeur. Pour vous mettre hors d'état de me répliquer, je ne voudrais vous reprocher que les péchés que vous avez commis dans la même espèce, contre le même commandement, contre une seule vertu. Et ce péché véniel, ce léger mensonge n'est-il pas un plus grand mal que ne le serait le renversement de l'univers, que la destruction, que l'anéantissement de toutes les créatures? Dieu vous pardonne; écoutez bien cette parole: Dieu vous pardonne, dit saint Augustin, après la mort d'un Dieu, après que vous avez épuisé tout le sang des veines de Jésus-Christ: *Post occisum Christum, post effusum Christi sanguinem, dimittuntur peccata vestra* (in *Psal. LVIII*). Quel crime pourriez-vous comparer à la mort d'un Dieu? Quel tort vous a-t-on pu faire qui l'égalé en énormité? et vous voulez vous venger!

Mais encore quel est l'objet, quel est le motif de votre vengeance implacable? Lorsqu'on vous en renouvelle le souvenir, vous avez peine à retenir, à suspendre l'ardeur qui se répand sur votre visage; vos yeux brillent aussitôt d'un feu qui marque de la passion. C'est peut-être la première injure qu'on vous fit jamais qui a étouffé le christianisme dans votre âme jusqu'au point de ne plus respirer que vengeance. Et cette injure, en quoi consiste-elle? C'est un geste, un regard, un mépris, une imprudence; c'est peut-être un soupçon mal fondé, une imagination, l'effet de votre mauvaise humeur; souvent même ce n'est rien du tout: *Quid fecit cani transiens viam suam? tamen ille latrat*, c'est saint Augustin qui parle: *Nihil illis fit et latrant* (in *Psal. XXI*). Pourquoi ce chien aboie-t-il après ce passant? Cet homme l'a frappé sans doute? il ne l'a pas même menacé; n'a-t-il point insulté au maître de la maison? Non, il ne songeait qu'à passer et à poursuivre son voyage; cependant le chien ne cesse point son aboiement, jusqu'à ce que le passant ne paraisse plus: *Nihil illis fit, et latrant*. La comparaison est trop forte; mais je l'ai faite après saint Augustin.

Etes-vous raisonnable, mon cher auditeur, de ne faire nulle attention aux pardons réitérés que Dieu vous a accordés avec tant de miséricorde, et pour de crimes, et des crimes si offensants; de n'y faire, dis-je, nulle attention, pour vous abandonner aux désirs violents d'une injuste vengeance? Je m'aperçois assez souvent que vous ne sauriez même dire ce qui vous fait emporter de la

sorte ; et si l'on vous alléguait tout ce qui peut excuser la personne qui vous a irrité, soit par indiscretion , soit par malice , vous rougiriez peut-être de vous déclarer contre elle si hautement. Quelque mauvais traitement qu'elle vous ait fait , son injustice est-elle égale à la vôtre ?

C'est peut-être le hasard qui a donné occasion à votre frère de vous choquer par cette parole, d'aller contre vos intérêts par cette démarche ; vous avez médité à loisir les moyens de venir à bout de ce dessein que vous avez exécuté contre les ordres de Dieu. La personne que vous voudriez perdre a passé plusieurs années en bonne intelligence avec vous ; depuis votre jeunesse, vous accumulez péché sur péché contre Dieu. C'est vous-même qui avez donné un mauvais tour aux discours qui vous blessent, qui avez mal interprété le procédé de cet homme contre qui vous êtes si fort aigri ; tout est clair, tout est insoutenable, tout est détestable dans la conduite que vous avez tenue envers Dieu. A peine le coup qui a envenimé votre cœur fut-il porté, que son auteur en eut un vif repentir ; vous vous êtes obstiné durant longtemps dans vos injustices et dans vos méchants commerces. Depuis le jour que votre ennemi fut persuadé de la haine que vous aviez conçue contre lui, il ne s'est plus soucié de vous, peut-être même a-t-il souhaité les occasions et les moyens de vous chagriner et de vous nuire ; dès que vous eûtes péché, Dieu pensa à vous faire rentrer en vous-même, à vous engager à une salutaire pénitence, dans la vue de devenir votre ami. Un plus long détail serait inutile ; vous avez détesté vos péchés, mon cher auditeur, et, en les détestant, vous avez sans doute envisagé toutes les circonstances qui font une partie de leur énormité ; confessez donc la vérité. Si l'on compare offensé à offensé, offense à offense, votre ennemi peut-il être aussi criminel que vous ? O bonté ! ô miséricorde d'un Dieu ! O haine ! ô vengeance d'un homme ! Vous devriez, messieurs, avoir horreur de vous venger, puisque Dieu ne se venge pas ; puisque Dieu vous pardonne, le refus du pardon devrait vous faire souffrir un chagrin insupportable ; il faudrait que vous vous fissiez beaucoup de violence pour regarder un ennemi de mauvais œil, et que, pour en venir jusqu'à le maltraiter, vous vous déterminassiez à vivre malheureux.

Vous expliquerai-je enfin la manière dont Dieu vous pardonne, et la manière dont vous refusez le pardon à votre frère ? Quels soins Dieu n'avait-il pas pris pour vous empêcher de commettre la faute qui l'avait irrité contre vous ? Nonobstant ses soins, vous l'offensâtes ; vous m'êtes témoin qu'aussitôt il vous fit connaître le malheur où vous vous étiez jeté en vous attirant son indignation, qu'il souleva votre conscience contre vous-même, pour vous faire sortir de votre péché et de votre danger ; qu'il vous prévint par mille sollicitations pour se réconcilier avec vous ; qu'il vous donna sa grâce afin que vous con-

ussiez cette douleur, qu'il s'est engagé à récompenser de son amitié. Dieu ne pouvait vous voir éloigné de lui, il désirait sincèrement que vous cessassiez d'être son ennemi ; à juger de ses sentiments sur l'empressement qu'il témoignait de vous gagner, il ne pouvait, ce semble, se résoudre à vous haïr et à vous punir. Jésus-Christ, malgré votre ingratitude, a été touché de votre obstination ; il demande lui-même pour vous à son Père le pardon de vos péchés ; il le demande de dessus cette croix où vous l'avez attaché ; il le demande de dessus cet autel où vous l'outragez si souvent par vos irrévérrences, où vous profanez peut-être par le sacrilège son corps et son sang ; il le demande de dessus son trône dans le ciel où vous n'appréhendez pas de le déshonorer et de l'irriter.

Quand vous avez donné quelque marque d'un repentir véritable ; Dieu a-t-il différé le pardon de votre crime ? Vous l'a-t-il rendu plus précieux par la difficulté de l'obtenir ? Un seul acte de contrition a désarmé sa justice et calmé toute sa colère. Changé lui-même envers vous par le changement de votre cœur, il vous a pardonné avec plaisir, il vous a pardonné sans condition, et, ce qui est encore plus étonnant, plus digne de sa miséricorde infinie, il vous a pardonné pour toujours ; pour cela il a renoncé de son plein gré à tous les droits que vous lui aviez donnés contre vous par votre péché : c'est la doctrine de saint Paul que les dons de Dieu sont passés au repentir (*Rom., XI*). Cependant Dieu pouvait ménager une si grande grâce en plusieurs manières. Il pouvait vous pardonner seulement pour un temps, et sous des conditions dures et pénibles ; il pouvait restreindre son pardon et ne l'étendre qu'à un péché particulier, sans s'engager à vous pardonner tant d'autres péchés de diverses espèces ; il pouvait conserver de la haine contre vous en quittant la volonté de vous punir ; il pouvait vous faire endurer les peines que vous aviez méritées, sans continuer à vous haïr ; il pouvait, si sa miséricorde n'eût donné des bornes aux droits de sa souveraineté, il pouvait, dis-je, vous haïr et vous punir, sans avoir égard à votre douleur et à votre pénitence ; le sang même et la mort de son Fils Jésus-Christ ne l'auraient pas apaisé, s'il eût voulu exiger votre dette à la dernière rigueur. Mais Dieu ne paraît touché de rien que du désir de vous rétablir dans ses bonnes grâces : il fait son contentement du pardon qu'il vous accorde ; il y met sa gloire, il renonce, en votre faveur, aux droits de sa grandeur et de son domaine souverain ; et comme s'il lui en revenait un grand avantage de se réconcilier avec vous, il veut que tout le ciel soiten joie lorsqu'il a conclu cette paix qui vous rapprochait de lui.

Il n'était pas nécessaire, mon cher auditeur, de développer toutes ces vérités pour condamner le refus que vous faites à votre frère du pardon qu'il souhaite peut-être et qu'il demande. N'avez-vous point été bien aise qu'il rompit avec vous, pour n'être plus

obligé à garder de mesures à son égard? Vous ne pouviez pas l'aimer, et vous cherchiez l'occasion favorable de le haïr ouvertement : soit antipathie, soit chagrin, soit envie, soit ressentiment, vous attendiez avec quelque impatience le moment que par son mauvais procédé il donnerait à votre aversion toute liberté d'éclater. Au commencement de la querelle, vous auriez pu terminer votre différend par un petit éclaircissement; mais l'espérance de faire repentir cette personne de ses manières injurieuses vous a porté à allumer toujours davantage le feu de la discorde au lieu de l'éteindre.

Après une longue suite d'éclatantes marques d'inimitié, on en est enfin venu à parler d'accommodement; alors que de froideur de votre part! Vous avez exigé tant de conditions, vous avez voulu soumettre votre ennemi à tant de choses, qu'il paraissait visiblement que vous ne respiriez que la vengeance. Le ressentiment s'est enfin emparé de votre cœur; c'est au fond ce que vous vouliez. Dès-là quels discours avez-vous tenus sur le compte de cette personne? Quels maux ne lui avez-vous pas souhaités? Quels desseins n'avez-vous pas formés pour la perdre sous prétexte de vous défendre? Vous ne l'avez pas haïe elle seule, vous avez eu de la haine contre tous ceux qui ne la haïssaient pas; ceux qui n'ont pas été ses ennemis ont été les vôtres; depuis que par vos malins artifices on avait perdu toute espérance de vous réunir, il vous semblait de pouvoir sans ménagement donner de l'essor à votre aigreur.

Au moment que je parle, à qui tient-il que votre ennemi ne soit en repos, et qu'il ne s'applique sans défiance à ses affaires? N'est-ce pas vous qui lui causez tous les jours de nouveaux chagrins, et qui le contraignez d'être sans cesse sur ses gardes, de peur de tomber dans les pièges que vous lui tendez? Le soin de parer aux coups que vous lui portez occupe toutes ses pensées; cependant il fait des pertes considérables, son bien se dissipe, sa maison s'en va en ruines; et c'est bien là sans doute ce que vous prétendez. Vous avez beau dissimuler en certaines circonstances; en vain vous prenez quelquefois des airs d'indifférence pour cacher votre haine, vous haïssez, vous êtes un ennemi irréconciliable; vos confessions et vos communions ne peuvent être que sacrilèges; tous les tranquilles mouvements de votre dévotion apparente ne sont qu'un abus indigne des grâces de Dieu, et une cérémonie qui ajoute, à votre révolte contresens ordres, l'insulte que votre hypocrisie fait à sa sagesse et à sa grandeur.

Vous voulez vous venger, mon cher auditeur; vous vous vengerez donc avant que Jésus-Christ se soit vengé des injures qu'il a reçues de vous; vous perdrez votre ennemi avant que Jésus-Christ ait arrêté le cours des grâces qu'il vous donne pour vous sauver; un misérable serviteur exigera donc avec injustice, avec cruauté, une petite dette de son frère, tandis que Jésus-Christ son

Seigneur lui remet à lui-même par miséricorde une infinité de dettes : *Vindicari vis Christianus, nondum vindicatus est Christus* (in *Psal. XXX*). Saint Augustin me fournit encore cette pensée. Le chrétien se vengera donc, quoique Jésus-Christ son Sauveur et son Dieu ne se soit pas encore vengé. Vous croyez que cet aimable Sauveur a été attaché à un infâme gibet; vous faites profession de le croire, vous adorez les cicatrices des plaies qu'on lui a faites et les traces du sang qu'on a tiré de ses veines. Il est mort entre deux voleurs, ce Dieu incarné, et il n'a point lancé ses foudres sur ses bourreaux; il n'a point ouvert la terre pour les abîmer, et les méchants continuent encore, selon l'expression de l'Apôtre, les ignominies et les tourments de sa passion.

Des disciples fidèles tels que vous êtes souffriront-ils que leur bon Maître soit traité avec tant d'indignité, et que ses ennemis ne soient pas punis? Quoi! nous ne nous armerons point pour la défense d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à l'excès, et qui, sans cesse, voudrait nous donner des marques de sa tendresse? Nous permettrons qu'on renouvelle, autant qu'il est possible, toutes les horreurs de sa mort, sans nous déclarer contre les auteurs d'une si noire perfidie, d'un si exécrable attentat? Sans doute vous ne vous emportez, mon cher auditeur, que contre les persécuteurs d'un Dieu qui vous a fait tant de bien et qui exerce sur vous une miséricorde si excessive; c'est à les faire repentir de leur brutale inhumanité que tendent tous ces transports de la colère qui vous agite, tous ces projets de vengeance que vous formez, toutes ces plaintes menaçantes que vous répandez avec tant de bruit. Ah! vous n'aimez point assez Jésus-Christ pour entrer si avant dans ses intérêts, et il ne vous saurait point de gré de tous vos emportements. Pouvez-vous lui marquer votre zèle en violant sa loi? pouvez-vous l'aimer et haïr en même temps ceux qu'il aime? Jésus-Christ ne s'est pas vengé; vous ne pensez point à le venger, et cette haine implacable qui s'est emparée de votre âme regarde un de vos frères que vous avez résolu de perdre : *Vindicari vis Christianus, nondum vindicatus est Christus*. O les disciples zélés pour soutenir les intérêts et imiter les actions de leur Maître! Oh! que vous avez bien appris la douceur que le Seigneur vous a enseignée! Un chrétien a recours au mensonge, à la chicane, à la médisance, à la calomnie, aux armes, pour réparer un outrage peut-être imaginaire. Un chrétien cherche l'occasion de déshonorer, de ruiner un de ses frères; et Jésus-Christ en croix a les bras ouverts pour embrasser ceux qui lui ont arraché la vie.

Vous voulez vous venger, pourrait-on se l'imaginer? Vous qui avez été l'esclave du démon et à qui un Dieu, tout irrité qu'il était contre vous, a rendu la liberté au prix de son sang? Vous voulez vous venger, vous qui étiez perdu sans ressource, si le Seigneur même qui devait vous abandonner, ne se

fût mis à votre place pour vous sauver? Vous voulez vous venger, et Jésus-Christ veut vous pardonner; n'ajoutez pas à tant d'autres crimes le crime que vous commetrez en vous vengeant.

Vide pendentem, et tibi languenti de suo sanguine medicamentum conficientem (Aug. serm. 2 de S. Steph.). Le sang d'un Dieu qui ne demande point vengeance contre vous n'est-il point un remède assez efficace pour étouffer votre ressentiment? Sang adorable, sang précieux, c'est moi qui vous ai répandu, et je vis encore, et je vous dois toutes mes grâces, et vous êtes la source de tous mes biens. C'est ce sang, messieurs, c'est ce même sang qui a arrêté la colère de Dieu prête à éclater sur votre tête, et qui vous demande le pardon que vous refusez à cette personne; serez-vous encore inexorables? Fermez-vous les oreilles à une si forte voix? Détournerez-vous les yeux de dessus les plaies que vous avez faites à votre Rédempteur pour ne voir que les plaies que vous voulez faire à votre frère? Je vous abandonne donc à votre ressentiment; je ne dois pas espérer de vous inspirer de la charité, puisqu'un Dieu qui vous pardonne et qui meurt pour vous, vous demande en vain que vous pardonniez. Allez, vengez-vous; il me fâche de vous traiter de la sorte, mais vous m'y contraignez: allez, vengez-vous. Voilà deux choses qui paraissent incroyables: qu'un Dieu soit offensé et qu'il pardonne, qu'un homme se croie offensé, et qu'il ne pardonne pas. Mais Dieu pardonnera-t-il toujours? Dieu ne se vengera-t-il jamais? Oui, il se vengera de votre vengeance, et il ne vous pardonnera pas, à moins que vous ne la répariez par votre charité et par vos larmes. Pardonnez, chrétiens, pardonnez, si vous voulez que Dieu vous pardonne et qu'il vous fasse part de cette miséricorde éternelle qui comblera ses élus de biens dans le ciel, etc.

SERMON LVII.

Sur le châtiement de la vengeance.

Dimittite et dimittentini.

Pardonnez et on vous pardonnera (S. Luc, ch. VI).

C'est une maxime des sages du monde que tant qu'on peut, il ne faut point se faire d'ennemi, parce qu'il n'est pas jusqu'au dernier des hommes qui ne puisse nous inquiéter et nous donner du chagrin s'il suit les mouvements de sa haine. La puissance est ordinairement nécessaire pour faire du bien; mais on peut nuire souvent dans la faiblesse. Ce n'est point le crédit ni les richesses qui nous mettent en état d'insulter à un ennemi, c'est notre ressentiment, c'est notre audace, c'est notre témérité, c'est surtout notre mauvaise volonté. Un beau tableau ne peut sortir que d'une habile main, et un enfant, un insensé le peut gâter. La tranquillité d'une personne dépend de cet assemblage de choses qui font une fortune heureuse; un sujet frivole de tristesse peut lui ôter le goût de son bonheur. Il ne faut que l'indifférence d'un Mardochée inconnu pour repandre l'amertume sur la prospérité d'Amán.

Une vengeance éclatante demande de l'autorité, de la dépense, des armes; une vengeance sourde n'est pas quelquefois moins cruelle, et elle peut, sans tout cet appareil, faire son coup. L'ennemi le plus méprisable ne doit point toujours être méprisé.

S'il est de la sagesse de n'avoir de démêlé avec personne, il est hors de doute que nous devons prendre encore plus de précautions pour ne pas irriter une personne qui ne manque ni de lumières, ni de forces pour nous châtier, et qui d'ailleurs ne peut se dispenser de tirer vengeance de nous. Une colère juste, sage pour concevoir ses projets, et puissante pour les exécuter, est une colère redoutable. Cela est vrai, lorsque nous comparons un homme à un autre homme; s'il s'agit de nous exposer à l'inimitié de Dieu: si nous le forçons à nous punir, avons-nous sujet de craindre? Ah! toute la terre dût-elle se soulever contre nous, nous ne devons rien oublier pour nous maintenir dans les bonnes grâces de Dieu. Or, messieurs, il n'y a point de péché par quoi nous attirions plus naturellement et plus infailliblement la vengeance divine sur notre tête, que par notre propre vengeance: *Disce diligere inimicum*, dit saint Augustin, *si vis cavere inimicum* (in Psal. XCIX). Voulez-vous n'avoir pas d'ennemi? voulez-vous que Dieu vous aime? pardonnez à votre frère, aimez votre frère; si vous vous vengez de lui, c'est une vérité incontestable, c'est un point de la foi, que Dieu se vengera de vous. Il ne faut pas nous engager plus loin, avant qu'avoir imploré l'assistance de la sainte Vierge: *Ave, Maria*.

Il semble que la nature même nous ait voulu instruire du mal que nous nous faisons, lorsque nous songeons à faire du mal à un ennemi. La colère ne s'est pas plutôt emparée de notre cœur, qu'elle nous déconcerte, qu'elle renverse dans nous cet ordre nécessaire pour notre conservation. Notre visage perd sa couleur naturelle, les facultés de notre âme, les sens de notre corps deviennent, par l'émotion qui les agite, incapables de leurs fonctions ordinaires. Un feu malin nous embrase au dedans, et, au dehors, ce même feu répand sur tout nous-mêmes un air hideux et farouche qui ne peut durer qu'à notre désavantage. Si nous donnons à la colère le temps de former la vengeance et d'en graver les projets dans notre âme; il paraît encore davantage combien elle a d'opposition avec notre repos; elle donne des signes plus éclatants et du tumulte et du danger où elle nous jette.

Les desseins qu'elle conçoit sont violents; et ces desseins nous aveuglent, nous embarrassent, nous inquiètent; les incertitudes qui les accompagnent nous remplissent d'amertume, et nous rendent nos desirs et nos craintes également insupportables. Les mouvements qu'elle nous imprime triomphent de notre faiblesse, de notre force, de notre raison, et nous engagent en des peines qui nous dérobent les plaisirs les plus purs de la vie, et consomment quelquefois par le chagrin

une partie de nos années. C'est ce qui a obligé saint Jean Chrysostome et Tertullien à dire, en divers endroits de leurs œuvres, que la vengeance était plus contraire à la personne qui la prend, qu'à la personne qui la souffre. Mais, dans un sujet si chrétien et d'une si grande conséquence, je n'ai garde, messieurs, d'établir mon discours sur les sentiments que la nature nous inspire; je ne dois suivre que les lumières de la foi, et l'Evangile m'apprend que Dieu ne peut pardonner à celui qui ne pardonne pas à son prochain. Je remarque particulièrement deux raisons pourquoi notre vengeance rend Dieu inexorable envers nous. La première, parce qu'elle engage Dieu à se venger soi-même; la seconde, parce qu'elle engage Dieu à venger notre frère. Ces deux raisons seront la matière des deux parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a pu faire une loi pour obliger les hommes à pardonner les injures qu'ils ont reçues, parce qu'étant le souverain maître de toutes choses, il a pu régler nos droits et nos intérêts, et se réserver à lui seul l'autorité de décider sur ce qui nous touche. Nous sommes tous également ses créatures et ses esclaves; et ceux qui offensent, et ceux qui sont offensés n'ont pas de parti à prendre que celui qu'il lui plaît de leur prescrire.

Dieu a dû faire une loi pour obliger les fidèles à pardonner à leurs ennemis; puis- qu'il l'a imposée cette loi, nous pouvons dire en un sens qu'il l'a dû imposer; mais d'ailleurs le mal qu'on fait à ses frères étant inseparable de l'outrage que l'on fait à Dieu, et tirant sa principale énormité de cet outrage, Dieu seul devait mesurer la vengeance qu'on en peut tirer. Nous ne pouvions bien connaître ni la malice de l'offense qui nous aigrît, ni la qualité de la peine qu'elle mérite; c'était donc à Dieu à proportionner l'une avec l'autre; car le bien commun exigeait que ni l'on ne nous offensât, ni nous ne nous vengeassions point impunément.

Jésus-Christ a en effet imposé une loi aux fidèles qui leur défend de se venger de leurs ennemis. Il a distingué par là le christianisme d'avec toutes les autres religions. Toutes sortes de gens, dit Tertullien, aiment leurs amis: les seuls chrétiens aiment leurs ennemis: *Amicos diligere omnium est: inimicos, solum christianorum*. Ce commandement qui nous interdit la vengeance, nous a été signifié de la manière du monde la plus claire et la plus forte: *Dictum est antiquis: diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis, c'est Jésus-Christ qui parle, diligite inimicos vestros* (Matth., V). Il a été dit aux anciens: Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi; pour moi je vous dis: Aimez vos ennemis. C'est moi, dit Jésus-Christ, c'est moi qui vous fais ce commandement, afin que vous ne puissiez pas douter ni de son équité ni de sa force; il était réservé pour vous, et vous ne pouvez pas être mes disciples sans l'accomplir. Aimer ceux qui vous aiment et vous font du

bien; si je n'exigeais de vous que cela, je vous confondrais avec les publicains et les païens; en vous commandant d'aimer ceux qui vous haïssent et vous font du mal, je vous sépare de tous ceux qui ne professent pas mon Evangile.

Mais, messieurs, comme les lois seraient inutiles, si elles n'étaient observées, notre divin législateur nous a commandé de pardonner à nos ennemis sous une peine qui doit nous accabler de crainte. Vous avez besoin, dit-il, que je vous pardonne à vous-mêmes bien des péchés; car vous savez que si je me rends inexorable après vos désobéissances, c'est fait de vous, vous êtes perdus; sachez donc encore que jamais vous n'obtiendrez de pardon de moi, si vous ne pardonnez à votre prochain: *Dimittite et dimittenti*. Je vous pardonnerai quand vous m'aurez offensé, mais à condition que vous pardonneriez vous-mêmes à ceux qui vous offenseront. Il n'y a point de doute, messieurs, que si le Fils de Dieu a pu nous obliger à pardonner, il l'a pu sous quelque condition qu'il ait voulu, parce que son domaine et sa sagesse éloignent de lui le moindre soupçon d'injustice.

Il nous ôte donc toute espérance de pardon si nous refusons d'obéir au commandement qu'il nous fait de ne pas nous venger. Voulez-vous qu'on vous pardonne? pardonnez vous-mêmes: rien de plus clair, rien de plus formel. *Sic et Pater meus celestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (Matth., XVIII): C'est ainsi que mon Père céleste en usera à votre égard, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. Voilà, s'écrit saint Augustin, voilà un terrible coup de tonnerre; celui qui n'en est pas réveillé, on ne doit pas dire qu'il dort, il faut croire qu'il est mort: *Ad tam magnum tonitruum, qui non expergiscitur, non dormit: sed mortuus est* (Enchir., c. 74). Vous l'avez ouï, l'éclat de cette voix qui commande; vous l'avez ouï le commandement qu'elle vous impose; voyez si vous avez à vous soumettre.

Le Fils de Dieu, en signifiant son précepte, prit soin d'en marquer la force et l'étendue. Ses disciples auraient pu s'imaginer qu'il n'obligeait que pour quelques injures et pour quelque temps; mais Pierre, par un mouvement que permit le Seigneur pour avoir occasion d'expliquer sa loi, s'approchant du Fils de Dieu, lui dit: *Combien de fois pardonnerai-je à mon frère qui m'aura offensé? jusqu'à sept fois?* Jésus lui répartit: *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei? Usque septies? Dicit illi Jesus: non dico tibi, usque septies; sed usque septuagies septies* (Matth., XVIII). Le Sauveur déterminait un nombre si considérable d'injures pour apprendre à Pierre qu'il n'y avait point d'occasion où il pût se dispenser de pardonner, de quelque caractère que fussent les injures qu'il pourrait recevoir, et quelque multipliées qu'elles fussent; et cela, toujours

sous la condition qu'on ne lui pardonnerait point à lui-même, s'il refusait d'obéir.

Il faut tirer ici, avec saint Augustin, une conséquence qui suit évidemment des principes que je viens d'établir. Puisque Dieu ne s'engage à vous pardonner qu'à condition que vous pardonniez à votre frère, vous ne sauriez obtenir de pardon tandis que vous voudrez vous venger : *Quoniam mentiri veritas non potest (Ibid.)*, car la vérité ne peut mentir. Ce n'est point pour vous faire de vaines menaces que la vérité même s'est expliquée en ces termes, c'est pour vous marquer les suites du commandement qui vous est fait ; et la peine que vous devez appréhender et que vous subirez infailliblement si vous le violez. Mais pourquoi Dieu s'est-il engagé à refuser le pardon singulièrement à qui le refuserait ? Je trouve diverses raisons d'un si terrible châtement.

La première, c'est qu'un homme qui se venge offense beaucoup la bonté de Dieu ; et comment ? Je vais vous le dire. Cette bonté avait mis le paradis à la disposition de cet homme ; elle l'avait établi comme l'arbitre de sa grâce, et il a mieux aimé se venger que de se sauver en se faisant aimer de son Juge. La condition n'était point trop dure ; il était en son pouvoir de l'accomplir, mille raisons même naturelles le portaient à le faire, et le plaisir de la vengeance lui a paru préférable aux douceurs de la miséricorde divine. Le mépris de cette miséricorde n'est-il pas indigne de pardon ? On ne venge rien plus volontiers qu'une bonté méprisée.

Vous ne la connaissez point encore assez cette bonté qui vous touche si peu. Lorsque vous avez à pardonner à votre prochain, il n'est question que de l'injure particulière qu'il vous a faite, de cette parole, de ce mépris, de ce procès, de cette violence ; et lorsque Dieu vous promet de vous pardonner, il ne borne point sa clémence par la désobéissance que vous commettez en vous vengeant ; il ne lui donne point d'autres limites que les péchés innombrables où vous serez tombés. Ne sachez pas mauvais gré à votre frère de cette brusquerie, de cette médisance, de cette injustice, de cette querelle ; et moi je vous promets d'oublier vos malversations, vos impuretés, toutes vos débauches, toutes vos impiétés, lorsque vous paraîtrez devant moi pour m'en demander pardon. Y a-t-il, mes chers auditeurs, quelque comparaison à faire entre ce que Jésus-Christ vous promet et ce qu'il vous commande ? Son indignation est-elle juste, si vous vous révoltez contre son ordre ? Peut-être devez-vous vous offenser davantage d'une injure que vous fait un autre homme, que Dieu ne doit s'offenser de tant de crimes énormes dont vous l'outragez sans cesse ? Si vous le pensez ainsi, il faudrait pour vous toucher commencer par vous instruire sur la grandeur de Dieu et sur la grièveté du péché ; et le respect me défend de me défier de vous jusqu'à ce point. Si vous avez une juste idée et des offenses de votre prochain envers vous et de vos offenses envers Dieu, et que vous soyez

néanmoins déterminés à vous venger, vous n'avez qu'à penser que vous avez à tomber dans les mains de la justice divine, pour vous convaincre de la rigueur dont elle vous traitera.

La seconde raison pourquoi Dieu refuse le pardon particulièrement à la vengeance, c'est que qui se venge se moque non-seulement de la loi de Dieu, mais encore de la peine claire et expresse dont Dieu le menace si sa loi n'est observée. Dieu lui commande de pardonner, il s'engage en même-temps à ne point lui pardonner à lui-même s'il n'obéit ; et le vindicatif viole le commandement de Dieu, sûr de porter la peine de sa désobéissance. Il n'y a donc rien de plus juste que de lui faire souffrir le châtement même dont il s'est moqué.

Un fidèle qui se venge, ne doutant pas que Dieu se vengera de lui à son tour, n'est-il pas résolu à essuyer toute la colère de son Juge ? Pour avoir le plaisir de satisfaire sa passion, il se met donc peu en peine des coups que le bras redoutable qui le menace doit décharger sur lui. Si de sang-froid il s'expose au malheur qu'il prévoit, n'en est-il pas digne de ce malheur ? ne mérite-t-il pas même une peine nouvelle par le mépris qu'il témoigne de la peine qui est due à sa vengeance ? Vous ne craignez pas d'irriter Dieu contre vous, vous ne manquez pas de sentir les effets de son indignation ; l'horreur du supplice qu'il vous destine n'arrête point le mouvement qui vous transporte contre votre frère, ce supplice en doit être plus rigoureux. L'on châtie avec moins de pitié un criminel qui n'espère pas d'indulgence et qui aime mieux être châtié que de s'abstenir du crime. Voilà, messieurs, les raisons que les principes de l'équité naturelle, supposé la connaissance que nous avons de la loi de Dieu, nous présentent ; je continue par un raisonnement qui est essentiel à cette matière.

Il est visible que toute vengeance est une offense de Dieu ; que toute offense de Dieu doit être punie ; et comme le châtement est accompagné du refus du pardon, il s'ensuit que si la vengeance mérite châtement, elle ne mérite pas de pardon. Mais il faut développer en quoi elle est une offense particulière de Dieu ; c'est qu'elle choque particulièrement son autorité. Les législateurs de la terre ont reçu de Dieu le droit de punir le crime qu'on a commis : les tyrans punissent sans aucun droit le crime qu'on pourrait commettre. Dieu punit et le crime qu'on a commis, et le crime qu'on voudrait commettre. Puisque la volonté même du crime est l'objet de sa haine et de sa colère ; c'est une preuve évidente que c'est son autorité qui donne aux lois humaines toute leur force ; et que nulle justice n'est légitime, s'il ne l'autorise ; car on voit par là que c'est l'opposition du crime avec la volonté de Dieu, par quoi le crime est digne de châtement. Si Dieu hait le crime qu'on veut commettre, aussi bien que le crime qu'on a commis, il faut dire

que Dieu seul est le juge souverain du crime; par conséquent que c'est à lui seul à se venger de son auteur, ou à ceux à qui il en a donné le pouvoir, et non à vous particulier, à qui non-seulement il ne le permet pas, mais même à qui il le défend positivement. L'opposition qui est entre le crime et la volonté de Dieu, est la mesure de l'énormité du crime; Dieu seul peut pénétrer l'outrage qu'on fait à sa volonté souveraine, et par une suite nécessaire, c'est à lui seul à le punir.

Quel jugement porteriez-vous contre votre frère, vous que l'intérêt déconcerte, que l'orgueil emporte, que la colère aveugle? Ne voyez-vous pas que vous attendez sur les droits de Dieu, en voulant vous venger vous-mêmes? Que deviendrait le monde si chacun prenait la même autorité que vous? ce ne serait partout que trahisons, que troubles et que guerres; ce ne serait que défiances, qu'alarmes, que renversements et que deuil. Et vous qui faites l'inexorable, il y a longtemps que peut-être vous auriez été immolé à la vengeance de votre ennemi, si votre ennemi eût été aussi inexorable que vous. Quoi donc? pour contenter votre ressentiment, il faut que toute la société humaine soit dans le désordre, et qu'on ne voie désormais que gens armés pour venger les querelles que leurs passions ne manqueront jamais d'allumer? Il faut que les ennemis n'aient rien à ménager, et qu'ils répandent au gré du feu impétueux dont ils sont enflammés, la terreur et l'image de la mort? Car enfin tous les particuliers doivent avoir la même liberté que vous, d'attenter sur l'autorité de Dieu. Mais vous ne verrez pas longtemps les tristes effets de la passion qui vous transporte; vous n'échapperez pas à la vengeance de Dieu. En voulant vous venger, dit saint Augustin, vous perdez jusqu'à la confiance nécessaire pour lui demander pardon, et détourner sa vengeance de dessus vous. Vous devez dire à Dieu, pour obtenir la rémission de votre péché: Pardonnez-moi, comme je pardonne; vous n'aurez pas ouvert la bouche pour lui faire cette prière, que vous aurez honte de l'achever, et que vous désespérerez de son succès: *Ne forte cum cœperimus dicere: Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus, compungamur non facere quod dicimus: aut etiam non audeamus dicere quod non facimus, et fiduciam petendi amittamus* (lib. de Perf. just.).

Il est difficile, messieurs, que des fidèles instruits de leur religion puissent prier Dieu de leur pardonner leurs offenses, sans penser en même temps à la manière dont ils traitent eux-mêmes leurs ennemis, et qu'ils n'appréhendent de demander leur propre condamnation, s'ils sentent encore des desirs de vengeance dans leur cœur. D'où vient ce mouvement de défiance et de crainte? Il vient non-seulement du souvenir de la défense que Dieu nous a faite de nous venger, mais encore d'un préjugé naturel que nous avons tous, que Dieu seul a l'autorité de se venger et de nous venger. Que vous êtes

malheureux, irréconciliables ennemis, que vous êtes donc malheureux! votre vengeance vous fait nécessairement les ennemis de Dieu, et ne vous permet pas même de le prier pour apaiser sa colère. Et comment imploreriez-vous sa miséricorde? Croyez-vous que Dieu puisse oublier votre opiniâtre ressentiment? Pouvez-vous vous-mêmes en perdre l'idée, dans le temps que vous avez besoin de cette grâce qui vous le met en face? Qu'alléguez-vous devant le trône du Seigneur pour animer votre espérance? La passion qui vous agite? le venin que vous avez dans le cœur? votre dureté? votre inhumanité? votre acharnement à la perte de votre ennemi, au hasard de vous perdre vous-mêmes? Prier Dieu dans cette disposition, ne serait-ce pas fermer toute ressource à votre misère?

Pour vous persuader l'équité de la vengeance divine contre un vindicatif obstiné, je n'exigerais de vous que quelque réflexion sur un faible qui est ordinaire dans les âmes même les plus viles; il n'est personne, quelque peu respectable qu'il puisse être, qui ne se pique d'un refus, et ne se fasse un point d'honneur de faire valoir son crédit en certaines occasions. Rien de plus offensant que de ne tenir aucun compte de sa demande, lorsqu'il pouvait espérer d'être un peu considéré. Vous ne sauriez sans impiété vous imaginer que Dieu souffre sans indignation que vous ne pardonniez pas à un ennemi, quoiqu'il vous exhorte à lui pardonner, qu'il vous le commande fortement, qu'il vous en prie en quelque sorte par tout ce qui peut le plus vous toucher. Quel serait votre raisonnement, si vous veniez à penser qu'il sera toujours prêt à vous accorder ce que vous lui refusez toujours? Le refus est d'autant plus offensant, qu'il est fait à une personne laquelle a droit de commander. Un roi n'a qu'à signifier son bon plaisir pour être obéi; et si on paraît indifférent sur ses volontés, il regarde cette indifférence comme un mépris, et il ne la souffre pas. S'il ne se contentait pas d'indiquer ce qu'il souhaite, et qu'il s'expliquât clairement sur ce point, qu'il l'exigeât par des ordres solennels, qu'il attachât à la désobéissance de ses sujets la peine de mort; et si ce qu'il veut était très-juste et même très-utile, très-nécessaire pour l'avantage de ses peuples, n'aurait-il pas raison d'armer son autorité, pour punir le refus qu'on lui ferait de se soumettre? Que pourrait-il faire de moins pour marquer son indignation, que de refuser à son sujet ce que son sujet lui aurait refusé à lui-même? Oh! qu'on paie avec plaisir un refus criminel et insolent par un refus juste et légitime? Vous dites si souvent, mon cher auditeur: Cette personne s'est moquée de moi; elle s'est excusée brusquement de m'accorder ce que je lui demandais; elle a fait semblant de ne me pas comprendre, et elle pouvait me faire ce plaisir sans s'incommoder beaucoup; il ne s'agissait que d'un peu de bonne volonté; mais si jamais elle a besoin de mon service, elle ne trouvera pas mauvais que je l'imite

dans son procédé, et que je la fasse repentir de son peu de condescendance et de sa mal-honnêteté. Après cela vous n'avez pas de plus grand plaisir que de la voir recourir en vain à votre bonté, et de la traiter selon qu'elle en a usé envers vous.

Vous connaissez la grandeur de Dieu, et vous jugerez assez juste de ses sentiments envers vous, si vous vous obstinez à vous venger. *Quomodo*, dit saint Pierre Chrysologue, *quomodo petit misericordiam qui n'gavit? Misereatur qui misericordiam sperat: pietatem qui querit, faciat: qui prestari sibi vult, præstet; improbus petitor est, qui, quod aliis negat, sibi postulat*. Comment celui qui refuse à Dieu de pardonner à son prochain ose-t-il demander à Dieu qu'il lui pardonne à lui-même? C'est être bien injuste de vouloir emporter pour soi-même ce que les autres ne peuvent pas nous arracher; il y a même en cela une arrogance insupportable.

Prenez, mon cher auditeur, un moment de réflexion sur le tumulte de votre passion, et comparez, je vous prie, demande et demande, refus et refus. Dieu, oui, Dieu même vous demande que, pour l'amour qu'il vous a témoigné en naissant et en mourant pour vous, vous remettiez à votre frère une dette qui n'est peut-être qu'imaginaire; et vous demandez à Dieu qu'il vous remette des crimes qui lui ont coûté son sang et sa vie. Vous refusez à votre frère un pardon qui peut-être lui est assez inutile, un pardon qui, tout au plus, ne lui peut être de quelque utilité que durant quelques courtes années, et d'une offense qui devient plus considérable par votre chagrin, qu'elle ne l'est par le tort qu'elle vous fait; et Dieu vous menace de vous refuser, pour toute l'éternité, le pardon d'un grand nombre de péchés, dont un seul mérite l'enfer. Ne faut-il pas convenir que c'est bien vouloir désespérer son salut que de vouloir venger une injure? Vous tombez dans la disgrâce de Dieu, vous vous jetez dans le dernier malheur, pour faire voir qu'on vous a raillé, qu'on vous a piqué injustement; vous abandonnez votre corps et votre âme à la colère, à la fureur d'un Dieu, pour conserver un faux honneur, une gloire frivole et ridicule; vous perdez votre héritage éternel, le royaume de Dieu même, pour réparer par la ruine de votre ennemi la perte d'un petit fonds; n'est-ce pas là une extravagance de désespoir? Si vous avez tant de peine à vous réconcilier avec un homme que vous croyez qui vous a fait tort, vous devriez du moins considérer que vous en aurez infiniment davantage à souffrir le feu de l'enfer. On surmonte aisément les charmes d'un petit plaisir par la crainte d'une grande douleur; il n'est point si difficile de se rendre insensible à un mal léger par l'espérance d'un bien infini. Ce que vous souffrirez en ne vous vengeant pas, sera-t-il aussi insupportable que ce que vous souffrirez en vous vengeant? Le mal que vous voulez faire à votre frère est-il comparable au mal que Dieu vous fera? Ce n'est pas colère, ce n'est pas

haine, ce n'est pas vengeance, c'est fureur, de vouloir se damner plutôt que d'étouffer un ressentiment : *Si legem statuisset Caesar, ut omnes inimici in gratiam redirent, aut capite plecterentur: an non omnes festinarent ad mutuas reconciliationes* (Hom. de Simeon.) ? Un roi de la terre, dit saint Jean Chrysostome, arrêterait toute vengeance par une menace de mort; et Dieu menacera en vain d'un enfer ceux qui se vengent!

Ah! ses menaces ne seront pas vaines; vous vous vengerez, mais Dieu se vengera aussi; vous raillez la personne que vous n'aimez pas, et Dieu vous maudira; vous intenterez un procès mal fondé à votre ennemi, et Dieu vous abandonnera aux démons; vous perdrez de réputation cet homme, qui peut-être ne vous fit jamais de mal, et Dieu vous jettera dans une éternelle ignominie; vous obligerez ce voisin, que vous haïssez, à quitter sa maison et sa patrie, et Dieu vous fermera l'entrée du ciel; le malheureux que vous poursuivez ne goûtera point de tranquillité, et les tourments qui vous sont préparés ne vous donneront pas un seul moment de relâche; vous aurez tous les avantages que vous voudrez dans le démêlé qui vous envenime, et une infinité de bourreaux vous fouleront aux pieds comme la créature de l'univers la plus méprisable; votre colère s'étendra par la satisfaction brutale que vous êtes résolu de prendre, et la flamme qui vous brûlera après votre mort ne se ralentira point; vous engagerez votre postérité à soutenir la querelle que vous avez poussée avec tant d'aigreur, et durant une éternité entière vous serez écrasé sous le bras du Tout-Puissant; enfin, vous n'oublierez rien pour contenter votre barbare emportement, et Dieu trouvera aussi du plaisir à contenter sa fureur en vous frappant sans pitié. L'on verra qui de ces deux ennemis est le plus redoutable, ou de Dieu ou de vous. Ne seriez-vous pas plus contents, mes chers auditeurs, ne passeriez-vous pas plus agréablement la vie dans l'espérance du ciel, si vous rendiez à Dieu l'obéissance que vous lui devez; si, redevenables de dix mille talents, vous acquittiez votre dette en remettant cent deniers à votre frère? Craignez, craignez la vengeance de Dieu: lui seul peut précipiter dans les abîmes et votre corps et votre âme. Dieu se déclarera contre vous, non-seulement pour son propre intérêt, mais encore pour l'intérêt de votre frère: c'est ce que j'ai à vous prouver dans mon second point. Dieu ne voudrait-il point se venger lui-même, il vengera votre prochain.

SECONDE PARTIE.

Nous lisons dans l'Ecriture un mot qui exprime parfaitement ce qu'il me reste à vous dire dans ce discours. Lamech ayant tué Caïn que Dieu avait rejeté de sa face, conçut l'idée qu'il devait avoir de son malheur, et, agité de l'image de son parricide, car il comptait Caïn parmi ses aîeux, il ne put s'empêcher de découvrir les tristes mouvements de son âme à ses deux femmes;

Audite vocem meam, leur dit-il, *uxores Lamech, auscultate sermonem meum; quoniam occidi virum in vulnus meum* (Gen., IV). Femmes de Lamech : faites réflexion, messieurs, à cette manière de parler qui marque le sentiment qu'avait le coupable de son crime : Femmes de Lamech, écoutez ma voix, prêtez l'oreille à ce que j'ai à vous dire ; j'ai tué un homme ; et je me suis blessé moi-même en le tuant ; je me suis fait à moi-même la plaie qui a donné passage à son sang ; *Occidi virum in vulnus meum*. Le Seigneur se vengera sur moi du coup que j'ai porté à Caïn.

Cette expression, messieurs, renferme ce que j'ai à vous expliquer : vous ne sauriez maltraiter vos frères, sans faire retomber sur vous les traits que vous leur lancez. Saint Jérôme a eu cette pensée en interprétant ces paroles de David : *Conversi sunt in arcum primum* (in Psal. LXXVII) ; ils ont été changés en un arc tortu. Quel est cet arc méchant et tortu ? c'est celui qui, par les flèches même décochées contre un ennemi, blesse la personne qui le tient : *Arcus pravius est qui dum contra inimicos sagittas putat jacere, sauciat tenentem*. Et voilà l'image d'un homme qui se venge ; il se perce lui-même, lorsqu'il croit percer son frère ; sa main et ses armes se tournent contre lui. Vous espérez de ruiner les affaires de cet ennemi, par les sourdes menées de la haine que vous lui portez ; et vous désespérez peut-être vos propres affaires ; vous tombez dans le piège que vous lui tendez ; vous vous jetez dans le précipice où vous le poussez ; les effets de votre ressentiment éclatent beaucoup plus à votre préjudice qu'au préjudice de la personne à qui vous en voulez.

Premièrement, quoique Dieu eût des ressources infinies pour arrêter les suites naturelles de la vengeance, il semble qu'il était de sa sagesse de prescrire une loi aux hommes, qui donnât des bornes à l'inimitié mutuelle qui pouvait rompre les nœuds de leur société et renverser les desseins de la Providence. Par cette loi, il s'est imposé à lui-même l'obligation de punir ceux qui la violaient, non-seulement par l'injure qu'ils feraient et qui inspirerait le désir de se venger, mais encore par la vengeance qu'ils tireraient de l'injure qu'on leur aurait faite. L'ordre demandait qu'il fût défendu de traiter injustement son prochain, et pour maintenir l'ordre, il était encore plus nécessaire d'ôter aux particuliers la liberté de réparer un tort injuste par une égale injustice. Le mauvais traitement qui pouvait exciter la haine intéressait celui qui en souffrait ; mais la haine qui se serait vengée de ce mauvais traitement aurait pu intéresser plusieurs personnes. Pour couper chemin aux désordres que le ressentiment pouvait causer, Dieu s'est chargé de venger lui-même ceux qui auraient été offensés.

Il ne s'agit pas ici, mon cher auditeur, comme je l'ai indiqué dans mon premier point, il ne s'agit pas ici ni de votre propre

intérêt, ni de l'intérêt particulier de votre ennemi ; il s'agit en quelque manière de l'intérêt commun de tout le monde. Si vous pouviez sans crainte suivre les mouvements de votre aveugle emportement, après que vous vous seriez satisfait en tirant raison d'une injure par une injure, la personne qui est l'objet de votre vengeance pourrait n'en pas demeurer là ; elle se croirait offensée par le mal qu'elle aurait souffert, et elle ajouterait un second outrage au premier pour vous faire repentir à son tour des effets de votre aigreur. Par là les inimitiés ne cesseraient de s'envenimer ; l'ardeur qui les ferait durer s'étendrait toujours plus loin, et les familles entières seraient en danger de ne voir jamais ni une fortune bien établie, ni une longue postérité ; et comme les intérêts des familles engagent ordinairement un grand nombre de personnes selon l'étendue de la parenté et des alliances, il pourrait arriver que la querelle d'un seul homme allumerait un feu général dans une ville, et l'on verrait quelquefois ébranler toute une province par la chute d'une maison.

Tels désordres seraient, comme vous voyez, incompatibles avec les lois de la Providence divine, qui a voulu que le bien de tous en général eût une liaison nécessaire avec le bien de chacun en particulier, et qui a permis que le malheur des particuliers trainât après soi le malheur public. Le trouble ne dût-il point aller si loin, Dieu a voulu montrer sa sagesse en donnant un frein à l'inclination qui nous porte à rendre mal pour mal : il a défendu à tous de maltraiter, d'offenser qui que ce fût, parce que l'offense pouvait être suivie de la vengeance ; il a aussi défendu à tous de se venger, parce que la vengeance eût sans doute continué l'offense qui la causait ; et cette succession d'offense et de vengeance eût déconcerté l'ordre du monde et troublé les desseins de Dieu. Il était de votre intérêt aussi bien que de l'intérêt de votre ennemi, qu'il fût défendu et d'offenser et de se venger ; vous agissez donc contre vous-même quand vous faites l'un ou l'autre. Pour vous mettre à couvert de l'injure de votre ennemi, Dieu se charge du soin de le châtier, s'il en use mal envers vous ; et pour défendre votre ennemi des effets de votre haine, il se réserve à lui seul l'autorité de vous faire souffrir la peine que vous mériterez en vous vengeant. Maltraitez, poursuivez partout, ruinez, si vous pouvez, cette personne qui vous a offensé ; vous aurez affaire à Dieu ; c'est Dieu qui sera votre ennemi, si vous refusez de pardonner à votre frère.

J'avance quelque chose de plus, et cette seconde raison vous paraîtra sans doute plus forte que la première : Dieu doit venger votre frère, parce qu'en maltraitant votre frère vous êtes d'ordinaire plus coupable qu'il ne l'a été en vous irritant ; l'outrage qu'il vous a fait mérite d'être puni, mais la vengeance que vous en tirez est digne d'un châtimement encore plus sévère ; il est aisé de vous le montrer : l'outrage dont vous vous plaignez,

fut peut-être l'effet d'une imprudence, d'un caprice, d'une colère sans réflexion, d'un premier mouvement ; et votre vengeance est l'effet d'une malice volontaire et éclairée. Supposons que votre frère a bien voulu vous fâcher et vous nuire, vous n'avez pu douter que sa colère ne fût blâmable, qu'elle ne fût un mal ; puisqu'elle vous a si fort choqué, vous faites bien voir que vous n'ignorez pas ce qu'elle a de malin. Pourquoi donc, dit le grand saint Basile, pourquoi ne voulez-vous pas éviter un mal semblable au mal qui vous blesse ? Pourquoi ne profitez-vous pas des lumières que votre ennemi même vous a données en quelque manière par son mauvais procédé envers vous ? *Certe si ira malum est, cur malum illud non declinasti ? Sin venia digna est, quid irascenti succedere debuit, non provocare* (Hom. 17 de Ira.). Vous avez eu le temps de voir l'horreur de votre faute, en considérant la faute de votre ennemi, et vous ne laissez pas de la commettre. Vous sentez la peine que vous avez à pardonner à cette personne, pourquoi voulez-vous mettre cette personne dans la nécessité de l'éprouver cette peine, en vous pardonnant à vous-même ?

Votre ennemi ne vous fit du mal que parce qu'il espérait peut-être quelque bien, et selon toutes les apparences, vous lui rendez du mal, sans espérer autre bien que le mal même que vous lui faites ; car votre vengeance n'empêchera pas que l'événement qui vous a aigri ne soit arrivé : quelques mesures que vous preniez pour tirer raison de l'injure qui vous choque, vous aurez toujours reçu cette injure, vous ne pouvez donc prétendre autre chose que de porter préjudice à cette personne ; la malignité de votre ressentiment est donc toute visible. Cette personne vous a raillé pour se divertir, elle n'est pas pour cela excusable ; elle vous a intenté ce procès sur l'espérance d'augmenter ses revenus, elle n'en est pas moins injuste si le motif du procès est pure chicane ; elle a tort, et je ne prétends pas la justifier ; la charité, la considération qu'elle vous doit, devaient l'emporter sur son plaisir et sur son intérêt. Mais la fin principale de votre vengeance, c'est de la maltraiter ; voilà le plaisir, voilà l'avantage que vous attendez. Voilà pourquoi vous avez l'œil aux occasions de la piquer plus vivement qu'elle ne vous a piqué vous-même ; et les bruits désobligeants que vous semez contre son honneur, les chicanes cruelles que vous inventez pour l'appauvrir, les réflexions malignes que vous faites sur sa conduite, sont les productions de l'attention criminelle que vous donnez au dessein que vous avez conçu de la chagriner, de l'humilier, de la dépouiller de ses biens. Vous lui avez disputé la triste gloire de nuire davantage, et vous l'avez emporté sur elle.

Votre ennemi n'a eu peut-être que la volonté de vous faire du mal : sa faiblesse n'a pas secondé sa haine, du moins il ne vous a pas apporté un dommage fort considérable.

Vous auriez pu mépriser les vains efforts qu'il a faits pour ébranler votre fortune et flétrir votre réputation ; et vous pensez à le décrier, à le perdre ; vous étudiez toutes les circonstances pour le diffamer, pour le ruiner à coup sûr, et déjà votre haine l'a accablé de mille maux.

Enfin vous êtes plus coupable que votre ennemi, parce que vous avez violé plus de lois. Votre ennemi, il est vrai, n'a pas obéi au précepte qui l'obligeait à vous aimer ; vous l'avez imité en ce point, et vous avez encore fait pis ; car outre l'obligation de l'aimer à laquelle vous n'avez eu nul égard, il vous était commandé de ne point vous venger, et vous n'avez point encore fait de compte de ce commandement ; certainement qui désobéit en plus de choses est plus criminel, et mérite une plus grande peine : je veux après cela que quelque soin que vous preniez pour vous venger, vous ne causiez aucun mal à votre frère ; se peut-il faire, dit saint Augustin, que votre malice ne vous nuise point à vous-même ? Non, cela ne se peut pas faire. *Malitia tua ut alteri non noceat, fieri potest : ut autem tibi non noceat, fieri non potest* (in Psalm.). Quiconque pèche devient l'ennemi de Dieu ; quiconque se venge, il est évident qu'il se rend coupable de péché selon la mesure de la haine qui l'anime et du mal qu'il cause à son frère, et si la vengeance est aux yeux de Dieu un péché pire que l'offense, Dieu qui ne peut laisser l'offense impunie, punira encore la vengeance avec plus de sévérité.

Mais je m'aperçois, ce me semble, que la passion dont vous êtes ému au souvenir de cet ennemi, dont je retrace malgré moi l'image dans votre esprit, arrête l'impression que mon discours pourrait faire en vous, et que si à force de raisons l'on ne vous fait craindre la vengeance divine, il ne faut pas espérer de sécher dans votre cœur le fiel qui le ronge. Je vous propose donc un troisième motif de crainte : l'intérêt de votre frère engage Dieu à se venger de vous, parce que Dieu souhaite que votre ennemi ne soit pas son ennemi ; il lui donne des grâces afin qu'il reconnaisse la faute qu'il a faite en vous offensant ; il lui inspire tous les sentiments propres à le faire repentir de son injustice. Pourquoi ces témoignages de miséricorde ? c'est qu'il veut l'aimer. Or vous savez que nous embrassons volontiers le parti d'une personne dont nous recherchons l'amitié. Pour pénétrer la force de cette raison, il faut vous ressouvenir que l'injure dont vous vous plaignez a choqué Dieu aussi bien que vous, et que Dieu en doit être infiniment plus irrité que vous ne sauriez l'être, parce que l'offense d'un Dieu n'est point comparable par son énormité à l'offense d'un homme.

Cette considération, toutefois, n'empêche pas Dieu de prévenir par ses bontés la personne qui l'a offensé en vous offensant ; il la conserve, il la protège, il la caresse, il la sollicite, il la presse de se rendre à lui ; il lui fâche, pour ainsi parler, de la voir éloi-

gnée de lui. Et tandis que Dieu arrête sa colère, tandis qu'il prend des mesures pour réconcilier son ennemi avec lui, vous, méprisable créature de Dieu; vous, misérable esclave de Dieu, vous nourrissez votre haine contre ce même ennemi par cent projets de vengeance : vous craignez de laisser languir l'ardeur de la flamme maligne qui vous consume; vous exigez des satisfactions éclatantes, humiliantes, outrées; vous ne voulez rien relâcher, rien céder de votre part. Par là ne donnez-vous pas à Dieu un grand sujet d'indignation contre vous? contre vous, dis-je, qui vous imaginez de ne pas ménager votre honneur en faisant ce qu'il fait; qui appréhendez, ce semble, de vous abaisser en l'imitant. Ah! il est juste que Dieu vous apprenne ce que vous êtes, en punissant votre insolente vanité, en se vengeant de votre vengeance.

Vous me direz que Dieu vous témoigne autant d'empressement pour calmer votre colère, qu'il en peut témoigner à votre ennemi pour lui représenter son tort et lui en donner de l'horreur. Je ne doute point, mon cher auditeur, que vous ne sentiez vivement les impressions de la grâce, qui vous porte par divers mouvements à pardonner; mais vous êtes déterminé à vous venger : il serait donc fort inutile de vous mettre à cet égard en parallèle avec la personne dont le procédé vous a aigri, et en faveur de qui vous ne voulez pas revenir de votre emportement.

Votre ennemi n'est pas seulement une personne que Dieu souhaite qui soit son ami, et qui puisse le devenir; peut-être est-il déjà rentré dans ses bonnes grâces. Il a confessé l'injure qu'il vous avait faite; il en a conçu, il en a témoigné de la douleur, et il en a obtenu la rémission; votre ennemi est l'ami de Dieu : c'est bien à vous, sectateur aveugle d'un monde maudit, c'est bien à vous à déclarer la guerre aux amis de Dieu. Malheureux que vous êtes, votre témérité ne vous effraie-t-elle point? et vous ferez-vous un plaisir de vous attirer la colère de Dieu en prenant les armes contre ceux qu'il aime? Quand il vous remettrait l'outrage que vous lui faites à lui-même, ne voyez-vous pas qu'il serait encore obligé de punir l'outrage que vous faites à son ami? Vous êtes acharné à la perte de cet homme qui vous a irrité; mais plus il a de repentir de l'injustice et de la violence qu'il a commise contre vous, plus aussi Dieu s'intéresse à sa défense.

Suis-je obligé de vous faire remarquer que la partie n'est pas égale? Vous n'avez pour vous que votre haine et votre malice, que vos propres forces, et peut-être l'autorité et le pouvoir de quelques alliés, de quelques proches, d'un magistrat que vous tâchez de corrompre par vos présents, d'un ami méchant homme, capable de commettre une action noire, d'un valet de la brutalité de qui vous abusez; vous n'avez pour vous que quelques papiers qui vous exposeront peut-être à l'infamie, et quelques armes qui vous peuvent tomber des mains, qu'on peut

tourner contre vous-même. Et votre ennemi a pour lui Dieu même, tous les saints, tous les bienheureux, toute la terre, toutes les créatures, toutes les foudres du ciel et tous les feux de l'enfer. Parlez : où serez-vous en sûreté si Dieu vous poursuit? Où ses traits ne pourront-ils pas vous atteindre? Malgré tant de sujets de terreur, en vain Dieu sera prêt à vous pardonner, pour vous obliger à pardonner à cette personne qui lui est chère; vous persécuterez ses amis : vous n'appréhenderez point les suites terribles de sa haine. Vous voulez pousser jusqu'au bout l'injuste ressentiment que vous entretenez depuis si longtemps; vous voulez vous livrer à l'impétuosité de la colère, qui vous tient dans l'agitation et dans le trouble; vous voulez tout accorder à l'inimitié qui désespère votre salut. Quelle tranquillité ne goûteriez-vous pas! Quelle espérance ne pourriez-vous pas concevoir, si vous étiez plus chrétien! Incroyable cruauté que la vôtre! vouloir périr sans ressource! Pourquoi? pour avoir le plaisir de faire une légère plaie à votre frère.

Quand je me représente deux ennemis qu'on ne peut conduire à une réconciliation sincère, il me semble de voir deux criminels qu'on abandonne dans l'amphithéâtre à leur fureur mutuelle. Ils servent de spectacle à tout un peuple qui ne les voit battre que pour les voir tomber sous les coups. Ces malheureux s'irritent par la nécessité de défendre leur vie; leur danger les rend inhumains : la crainte d'être vaincus soutient leur courage forcé beaucoup plus que le désir de vaincre. Ils en sont réduits à hâter leur perte, dans l'espérance de hâter leur victoire : il leur importe moins de ne pas souffrir que de ne pas faire souffrir. Plus ils versent de sang, plus ils s'efforcent d'en répandre : ils ont l'un pour l'autre d'autant moins de pitié qu'ils se voient dans un état plus pitoyable. Adversaires irréconciliables, sans autre intérêt que de s'arracher mutuellement la vie; peut-être autrefois amis, ils ne respirent encore que pour s'entr'égorgier. Cependant le spectateur, assis à son aise, considère froidement leur désespoir, s'entretient sans émotion des mouvements de leur fureur, attend tranquillement l'issue de cet affreux combat. Enfin, après que les combattants ont épuisé leurs forces avec leur sang, tout déchirés, tout mutilés, tout couverts de plaies, ils tombent l'un sur l'autre et rendent le dernier soupir parmi les horreurs de leur haine réciproque. Tous les deux ont réussi; le spectacle est terminé, le spectateur se retire, et il ne reste dans l'amphithéâtre que les traces sanglantes d'une furieuse cruauté.

Un tel est votre ennemi, mon cher auditeur, vous êtes aussi l'ennemi d'un tel; vous voilà sans cesse aux mains : c'est à qui ruinera, perdra plus tôt son adversaire. Tout le paradis, tout l'enfer est témoin de toutes les industries, de tous les transports de votre vengeance. A quoi se terminera enfin la querelle poussée avec tant d'animosité? à la

mort éternelle de l'un et de l'autre. Ce qu'il y a de plus horrible dans votre combat, c'est que, quand vous échapperiez l'un à l'autre, vous n'échapperez pas à Dieu, qui vous frappe l'un et l'autre impitoyablement, tandis que vous vous frappez; qui vous abandonne l'un et l'autre à sa fureur, tandis que votre haine éclate par les coups que vous vous portez; qui vous prépare à l'un et à l'autre les feux de l'enfer, tandis que vous nourrissez les feux de votre colère.

Se peut-il faire, messieurs, que le contentement que vous trouvez à vous venger vous touche davantage que la crainte qu'un Dieu ne se venge? Êtes-vous donc résolu à vous damner plutôt que d'oublier une offense que vous trouveriez trop méprisante pour en concevoir le moindre chagrin, si vous raisonnerez chrétiennement? Vous renoncez donc au paradis pour tirer raison d'une injure qui pourrait contribuer beaucoup à votre sanctification et à votre salut, si vous en vouliez faire un bon usage? Pour moi, lorsque je considère les suites de vos frivoles démêlés, je ne saurais m'imaginer que souvent, pour un point d'honneur qui n'aboutit à rien, que, pour quelque intérêt que ce puisse être, vous puissiez négliger votre âme et vous haïr vous-mêmes jusqu'à vous faire réprouver de Dieu; je suis néanmoins forcé d'en convenir, lorsque, par le bruit et par le scandale de vos mutuelles inimitiés, vous rappelez sur vous mon attention.

Que si vous voulez pardonner un jour, pardonnez aujourd'hui, pardonnez au moment que je vous parle. Pourquoi vous mettez-vous au hasard de souffrir l'enfer? Pourquoi, par votre délai, rendez-vous toujours plus difficile une réconciliation où vous trouvez déjà tant de peine? Ne haïssez plus une personne que vous voulez qui soit un jour votre ami; car enfin, je suppose que ce n'est pas votre dessein de mourir le cœur encore rempli de fiel; quelle espèce de soulagement votre vengeance apportera-t-elle au chagrin qu'on vous a causé? Si son auteur est aussi obstiné dans sa haine que vous l'êtes dans la vôtre, le mauvais traitement que vous lui ferez ne servira qu'à l'aigrir au lieu de l'humilier. La plaie de votre ennemi ne fermera pas la vôtre. S'il vous a offensé de sang-froid, c'est un méchant homme; et, au lieu de le corriger, vous ne ferez que l'irriter davantage et le rendre plus méchant en vous vengeant; vous justifierez même en quelque manière son injustice par votre vengeance : *Passus es malum*, dit saint Augustin; *ignosce, ne duo mali sitis* (in *Psal. XXXIX*). L'outrage que l'on vous a fait ne vous a point rendu coupable, votre innocence n'en a point reçu d'atteinte; pardonnez-le, afin que vous ne deveniez pas méchant vous-même; votre ennemi est le seul criminel, ne le soyez point avec lui.

Imaginez-vous qu'il vous dit, continue saint Augustin, et il vous le dit en effet, quelque mépris qu'il fasse paraître, et de

vosre colère, et de vous : *Si tu me odisti, Christo in me parce* (*Ibid.*). Jésus-Christ a plus d'intérêt que vous dans l'affront que je vous ai fait, il est prêt à me le pardonner; et, si je profite de sa bonté, ma cause devient la sienne; et c'est à lui, et non pas à moi, à qui vous accorderez ou vous refuserez le pardon : *Christo in me parce*; épargnez donc Jésus-Christ en ma personne. Si je vous ai offensé, Jésus-Christ ne vous offensa jamais; vous n'avez reçu de lui que des témoignages d'une tendresse excessive. Serrez-vous assez inhumain, assez insensible pour ne pas pardonner à un Dieu, mourant pour vous sur une croix, l'injure qu'un homme vous a faite? *Christo in me parce*.

Je vois ce que c'en est, mes chers auditeurs; votre visage m'apprend les sentiments de votre cœur; vous voulez vous venger; vous ne pouvez vous résoudre à aimer cette personne, et vous courez risque de la haïr jusqu'à votre dernier soupir. Tandis que vos frères embrassent leurs bourreaux dans les prisons et sur les échafauds, tandis qu'ils offrent à Dieu leurs douleurs et leur sang pour les auteurs de leur supplice et de leur mort; vous ne voulez pas que votre imagination vous représente l'image même et le nom de l'auteur d'une offense, que vous n'auriez qu'à mépriser pour la pardonner sans peine. Vous vous vengerez donc; mais, mon Dieu, vous vous vengerez aussi; vous vous y êtes engagé, et votre décret est irrévocable. Vous avez eu main les moyens de châtier cette âme implacable, cet ennemi irréconciliable, qui attente sur vos droits, qui viole votre sainte loi, qui se joue avec tant d'audace de votre redoutable justice. Il a des enfants qu'il aime et qu'il peut perdre; il a quelque réputation dans le monde, il peut tomber dans l'ignominie; il a des terres qui occupent une partie de ses soins, et qui peuvent lui être enlevées; vous avez un paradis que vous pouvez lui fermer; vous avez un enfer où vous pouvez le plonger.

Adorable Sauveur de nos âmes, c'est vous singulièrement qu'il offense par les emportements de sa passion; vos bontés, vos ordres, vos menaces, rien ne le touche. Il ne tient qu'à vous de lui fermer tout accès au trône de votre miséricorde, de tarir la source de vos grâces; je sais que votre rigueur n'ira pas jusque-là; mais, puisque c'est à vous-même à qui il refuse l'amour que vous lui ordonnez d'avoir pour son frère, et que vous lui demandez si fortement par l'amour que vous avez pour lui-même, ne vous force-t-il pas de faire succéder la colère à la tendresse, et de le traiter en ennemi? Si, après tant de crimes, vous n'en usez pas envers lui avec indulgence, que peut-il devenir? si vous ne l'appellez à vous, où ira-t-il? si vous le rejetez de votre face, qui le rapprochera de vous? Hélas! je vous vois déjà prêt à le frapper; oserai-je, mon aimable Rédempteur, digne moi-même de la sévérité de vos jugements, oserai-je vous

prier de suspendre vos coups? Le coupable pardonnera sans doute dès qu'il verra briller votre glaive sur sa tête; il étouffera tout désir de se venger, quand il s'apercevra que vous avez dans les mains la foudre qui doit vous venger vous-même. Il est vrai, mon Dieu, qu'à ce moment, il s'est rendu impénétrable aux traits de votre miséricorde; mais les traits de votre justice l'épouvantent. Il pardonne, il pardonne de bon cœur: il veut se sauver, il ne veut point vous avoir pour ennemi; il s'est réconcilié avec son frère: rendez-lui aussi vos bonnes grâces. Je m'engage peut-être trop, messieurs, et peut-être ne soutiendrez-vous pas mon engagement; prenez le parti qu'il vous plaira; mais il s'agit, ou de pardonner ou d'être damné, choisissez. Je vous souhaite et les miséricordes du Seigneur, et sa gloire.

SERMON LVIII.

Sur la fausseté des réconciliations ordinaires.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros.

Pour moi, je vous dis: Aimez vos ennemis (S. Matth., ch. V).

N'eussiez-vous pas ouï tant de vérités, touchant le pardon des injures, je craindrais, messieurs, de me défier de votre charité, si vous pénétrez les obligations du christianisme; mais comment oserai-je vous dire que votre charité m'est encore suspecte, malgré toutes ces vérités qui vous ont sans doute touchés, et malgré le christianisme même que vous professez? Vous êtes convaincus que le monde raisonne en insensé, en ennemi de Jésus-Christ, lorsqu'il traite de faiblesse la force d'un fidèle qui pardonne; que vous attirez sur vous, et que vous mériteriez toutes les rigueurs de la justice divine, si vous refusez de pardonner; que c'est une horrible injustice, et que vous devriez mourir de confusion, de songer seulement à vous venger, Dieu vous traitant vous-mêmes avec une clémence dont vous êtes si indignes; vous êtes persuadés de toutes ces choses. Après cela, je me sens encore obligé de douter que vous pardonniez sincèrement à vos frères; et je viens vous reprocher les illusions qui vous endorment sur votre ressentiment. Votre douceur naturelle, votre docilité à la parole de Dieu, votre piété, avaient d'abord rassuré mon zèle à cet égard; et quand j'ai regardé de près à votre conduite, il m'a semblé que je m'en faisais trop à la légère, et à vous et à moi; et que, selon toutes les apparences, le feu de la haine n'était pas éteint dans votre cœur.

Il s'agit de trop, lorsqu'il s'agit de la transgression d'un précepte aussi essentiel à notre sainte religion, que le précepte du pardon; et nous devons, touchant ce point, prendre toutes les sûretés possibles. Quel avantage, chrétiens, tireriez-vous devant Dieu d'une fausse réconciliation? Il pénètre les sentiments de votre âme; et, au travers de toutes vos protestations affectées, il dé-

couvre l'aigreur qui envenime vos sentiments. Examinons donc dans ce discours les mouvements qui peuvent corrompre le pardon sur lequel votre conscience se repose peut-être imprudemment. Vous verrez que souvent, après avoir pardonné, comme l'on pardonne ordinairement dans le monde, on n'a point cessé de haïr; et vous savez qu'un pardon déguisé ne vaut guère mieux qu'une vengeance déclarée.

Au reste, le commandement qui nous a été fait d'aimer nos ennemis ne souffre ni exemption ni excuse; c'est la remarque de saint Jean Chrysostome: *Quod odium retineas, nullam habes excusationem* (Hom. de Simult.). Il est indispensable, parce qu'il distingue la loi de grâce d'avec la loi ancienne; nous ne pouvons avoir de prétexte légitime de le violer, parce que son observation dépend des sentiments intérieurs de notre âme. Pour l'accomplir, il n'est question ni de crédit, ni de richesses, ni d'esprit, ni de savoir, ni de santé, ni de qualité; le pardon vient du cœur, et en toute circonstance nous sommes les maîtres de notre cœur. Si nous haïssons, si nous entretenons le désir de nous venger, nous ne pouvons nous en prendre qu'à notre mauvaise volonté. Il faut accomplir le plus parfaitement que nous pourrions un commandement si important, et j'ai des conjectures assez certaines, que pour l'ordinaire on l'observe fort mal. Je vous les communiquerai ces conjectures après que nous aurons imploré le secours de la Mère de miséricorde: *Ave, Maria*.

Quand on a quelque obligation difficile à remplir, on se trompe volontiers pour pouvoir se flatter qu'on s'en est acquitté. Il nous fâche d'une part de nous sentir coupables, d'une autre part il nous fâche encore plus de prendre les soins nécessaires pour conserver ou pour réparer notre innocence. L'on s'efforce de trouver un milieu qui garantisse, et du chagrin de nous avouer criminels, et de la peine à quoi il faudrait nous condamner pour cesser de l'être. Un méchant homme voudrait ignorer ses désordres; un homme de bien craindra de développer toutes les ruses de son amour-propre, parce que celui-là aime les crimes mêmes qui l'inquiètent, qui le font rougir, et que celui-ci est rebuté de la violence qu'il doit se faire pour se combattre sans cesse soi-même. Pour peu de relâche que notre malice nous donne, nous nous imaginons avec plaisir de n'en avoir plus; comme si pour être bons, ce nous était assez, ou de négliger de nous connaître, ou de nous tromper pour nous mal connaître.

Cette réflexion devrait nous inspirer un grand désir de la probité et de la perfection chrétienne. Nous avons presque toujours de justes sujets de nous défier de notre christianisme; nous sommes pourtant instruits de nos devoirs: si nous voulions y être fidèles, quelle attention ne devrions-nous pas avoir sur nous-mêmes? Notre négligence même servirait à nous animer. Quoi qu'il en soit, l'on est si prévenu sur l'obligation de par-

donner, et l'on sent tant de répugnance à pardonner, qu'on se repose volontiers sur la moindre pensée qu'on a que nous avons rempli ce devoir. Dans cette disposition l'on entretient la vengeance sans scrupule : l'on hait sans inquiétude, parce que l'on s'imagine d'aimer ; toutefois une des matières sur quoi nous devrions le moins nous ménager et nous imposer, c'est le pardon des injures, pour les raisons que j'ai alléguées. Il est de foi que Dieu nous haïra si nous haïssons un de nos frères : en faudrait-il davantage pour nous tenir en alarmes ?

C'est ce qui m'a obligé d'entreprendre ce sermon pour vous convaincre que parmi tant de fidèles qui se flattent de pardonner, il y en a peu, il y en a très peu qui pardonnent. J'établis ma conjecture selon les règles de la philosophie morale sur les signes qui précèdent leur pardon, et sur les signes qui suivent leur pardon. J'ai sujet de croire qu'ils n'ont pas voulu bien pardonner : c'est ce que je ferai voir dans mon premier point ; j'ai sujet de croire qu'ils ont mal pardonné : c'est ce que je montrerai en second lieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Ma première conjecture, que la plupart des fidèles ne veulent pas bien pardonner, est fondée sur cette maxime de la morale ; si nous avons naturellement beaucoup de répugnance à accomplir une loi, qui d'ailleurs est difficile d'elle-même, nous ne devons pas croire aisément que nous l'ayons observée. La chose est pénible : j'ai grande horreur à m'y engager, je dois me défier de moi-même. Nous expérimentons tous la vérité de ce principe. Nous pouvons même ajouter que plus nous avons à prendre sur nous pour nous acquitter d'un devoir contraire à notre inclination, plus aussi nous devons appréhender de ne nous en être pas acquittés comme il faut. Je ne voudrais pas, messieurs, exposer qui que ce soit à blesser la charité qui nous apprend à juger le plus favorablement que nous pouvons de nos frères ; mais ce juste préjugé ne leur permet pas de s'offenser, si nous doutons de leur courage et de leur force au sujet du pardon des injures.

Or, il est certain que naturellement nous voudrions tous nous venger. La philosophie idolâtre n'a rien oublié pour justifier le ressentiment qu'on a d'une offense ; elle a toujours distingué l'injure de la vengeance ; elle autorise la vengeance, quoiqu'elle condamne l'injure, parce qu'elle a cru que c'était une espèce de justice de tirer raison d'un affront, et que la justice ne pouvait commander le crime. Sans employer des raisonnements assez inutiles, je n'ai qu'à dire que toute offense nous humilie, et que nous avons horreur de tout ce qui choque notre vanité. Pour satisfaire cette vanité, ce serait peu de haïr l'auteur de l'offense : si l'on ne répare l'affront reçu, l'affront, selon les idées que nous inspire notre penchant, subsiste toujours ; c'est pour l'effacer que la vanité nous irrite et nous inspire le désir de la vengeance.

Consultez-vous vous-mêmes sur ce point, messieurs, et examinez la violence qu'il faut vous faire pour pardonner. Combien d'avis vous a-t-on donnés en vain, combien de sermons inutiles vous a-t-on faits pour vous persuader la réconciliation avec votre ennemi ? Le pardon est comme le chef-d'œuvre de la charité chrétienne, parce qu'il nous détache tout à la fois des intérêts qui nous sont les plus chers, et qu'il nous engage à la pratique des vertus les plus héroïques. Il serait aisé de vous le persuader par le détail, et je vous l'ai montré en vous parlant de cette élévation de sentiments nécessaire pour pardonner. Je dis donc, qu'étant naturellement aussi éloignés que nous le sommes de l'amour que nous devons à un ennemi, il ne faut pas croire à la légère que nous l'aimions. Voilà ma première conjecture : elle est peut-être assez bien fondée.

Je conjecture en second lieu que nous ne voulons pas l'aimer sincèrement, sur le mépris que nous avons coutume de faire des vertus qui commandent ou qui accompagnent le pardon. Quelle idée avons nous ordinairement de l'humilité et de la douceur ? Les personnes mondaines regardent ces vertus comme une bassesse d'âme indigne d'un grand cœur. Ces vertus triomphent en secret de nos passions ; elles ne sont nullement propres à faire ce bruit, cet éclat que nous aimons : leur victoire se renferme, pour ainsi parler, dans la cœur, et ne frappe point les yeux et les oreilles des gens ; c'est pour cela que nous jugeons mal de ces vertus ; nous voudrions en ignorer la noblesse, pour en ignorer, s'il se pouvait, l'obligation.

Je ne rappelle point dans votre pensée les faux raisonnements de notre amour-propre, touchant ces devoirs qu'une piété obscure et ignorée du monde peut seule nous faire remplir ; je craindrais de détourner votre attention de la matière que je traite, si je vous faisais voir que vous n'êtes point, même sur d'autres sujets, aussi irréprochables que vous vous imaginez de l'être. Mais souvenez-vous ici, messieurs, du plaisir que trouve un vindicatif à faire éclater le ressentiment de sa colère ; comme il affecte de mépriser son ennemi, quand on en parle en sa présence ; comme il se vante qu'il le fera repentir de son injure ; comme il le menace, quand il rencontre des témoins de son emportement. Lors même que vous êtes tout résolu à lui pardonner, vous ménagez encore devant le monde l'intérêt de votre vengeance ; vous êtes bien aises que l'on doute si vous lui pardonneriez en effet ; vous avez encore je ne sais quelle joie à passer dans l'esprit des gens pour un homme qu'on n'attaque pas impunément, qui sait tirer raison d'une injustice, qui se laisse trouver, qui se fait sentir. Vous voudriez encore qu'on dit de vous : c'est un homme à qui il ne faut pas se jouer ; qui s'en prend à lui est assuré de la payer. Les plus modérés ont quelquefois ces sentiments, et vous voudriez me persuader que je dois sans peine m'en fier à vous,

quand vous dites que vous pardonnez. Gens de parole, gens de bonne foi, gens d'honneur tant qu'il vous plaira, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je doute de votre sincérité. La douceur qui éteint jusqu'aux étincelles de la haine n'est pas de ces vertus qui peuvent dédommager l'orgueil par quelque endroit; nous avons besoin de nous convaincre de bien des choses, avant que de nous attribuer le désir de nous sanctifier en la pratiquant.

En troisième lieu, il est tout visible que d'ordinaire les personnes que l'on irrite plus aisément, sont aussi les plus difficiles à apaiser, parce que la faiblesse qui fait naître le ressentiment est moins capable de l'éteindre et de pardonner l'offense qui l'a causé. Comment des gens qui sont si lâches en d'autres devoirs moins pénibles, seraient-ils si généreux en celui-ci qui demande toute la force chrétienne? Le philosophe a sagement remarqué que les âmes naturellement les plus faibles étaient plus sujettes que les autres à s'emporter de colère. Une femme (ce que je vais dire, messieurs, n'empêche pas que les bonnes qualités des particuliers ne les mettent souvent au-dessus de leur caractère naturel), une femme s'irritera plus facilement et pour un sujet plus léger, que ne s'irritera un homme; un vieillard sera beaucoup plus impatient qu'un homme qui est dans la fleur de l'âge; un homme en santé souffrira plus tranquillement qu'un malade; une personne efféminée et amollie par les délices concevra plus tôt des mouvements d'aigreur, qu'une personne malheureuse que l'adversité a endurcie.

Si la colère s'allume selon la faiblesse de ceux qui s'y laissent aller, il s'ensuit que l'âme qui a plus de faiblesse éteint aussi la colère avec plus de peine, parce que la vertu opposée à la vengeance se forme et se nourrit par des qualités toutes contraires à celles qui excitent et qui entretiennent la vengeance. Ceux qui s'irritent avec plus de peine, me direz-vous, retiennent aussi plus longtemps leur colère, et sont moins sensibles, quand il faut pardonner; les traces d'une injure se gravent plus vivement et plus profondément dans un âme où elles sont entrées plus lentement et par une suite d'impressions diverses. Je conviens volontiers avec vous de ce sentiment, mon cher auditeur; vous prouvez pour moi. Il est vrai qu'il y a des gens qui ne réveillent leur aigreur qu'après des coups réitérés; qui ne se sentent piqués qu'après qu'on leur a lancé plusieurs traits; mais aussi qui ne sauraient en revenir, en démordre, à moins qu'on ne les étourdisse, qu'on ne les force en quelque manière. Là-dessus, je raisonne de cette manière : il est évident que les personnes qui résistent moins à la colère, ne sauraient pardonner sans de grandes difficultés; vous avouez vous-mêmes que ceux qui sont plus lents à sémouvoir, ont un ressentiment plus opiniâtre; concluez. Qui sont ceux qui pardonneront sincèrement et de bon cœur? Si le désir de faire son salut n'anime la réconciliation des en-

nemis, peut-on croire qu'ils se réconcilient jamais de bonne foi? La vertu qui les y doit porter doit égaler et même surpasser les obstacles qui les en éloignent; et telle vertu ne peut-être commune et ordinaire. Ils peuvent l'avoir cette vertu, puisqu'ils sont obligés de la pratiquer, mais ne vous paraît-elle pas assez rare?

Je passe à une quatrième conjecture, plus forte, ce me semble, que les précédentes. Tant de méchants motifs peuvent entrer dans le pardon que vous accordez, que vous ne devez pas vous étonner si l'on s'en défie. Combien la crainte fait-elle de réconciliations? On meurt d'envie de se venger, mais on se sent peu propre à contenter ce désir, parce qu'on manque d'autorité, d'occasion, de pouvoir; on dissimule l'affront reçu pour n'être pas obligé devant le monde d'en tirer raison. Quelquefois aussi on ne fait semblant de pardonner, que pour éviter les suites funestes de la vengeance; car, après une vengeance considérable, il ne faut pas se promettre d'être jamais tranquille et en sûreté. Voilà une querelle éternelle entre deux familles qui étudieront les moyens de se perdre mutuellement, et de s'établir sur les ruines l'une de l'autre; c'est pour cette raison qu'on appréhende de se commettre; la crainte d'un traitement beaucoup plus fâcheux que celui que nous ferions à un ennemi arrête notre vengeance, et je ne sais quel pardon déguisé prend sa place. Le mal que cette personne pourrait nous faire la garantit du mal dont nous voudrions l'accabler.

Ne remarquez-vous point, messieurs, qu'il arrive encore assez souvent que par vanité on prend les airs d'une personne qui pardonne? Il y a de la gloire à ne se point concerter en certains événements qui ne peuvent que nous donner un ridicule aux yeux des gens, si nous venons à témoigner d'en être choqués; il est honorable de souffrir sans émotion le mal qui altère les âmes communes, et ce que des âmes méprisables et malfaites peuvent nous causer de chagrin; de montrer qu'on est à l'abri de ces tempêtes qui ont coutume de troubler des personnes mal élevées, et que nous sommes si éloignés, si au-dessus d'un ennemi, que ses traits ne peuvent pas seulement nous atteindre. Cette vanité nous arme contre la vengeance; je me trompe, c'est une vengeance bien cruelle que cette vanité. Vous ne daignez pas écouter, voir cette personne; vous affectez de lui tourner le dos, de la regarder avec cette indifférence que vous témoigneriez à un inconnu; vous la traitez comme une créature indigne de considération et d'avoir même rien à démêler avec vous. Appelez-vous cela pardonner? Cette froideur maligne, cette fière insensibilité sera-t-elle donc charité chrétienne?

Cette femme est outrée contre cette personne qui par ses railleries l'a exposée à la risée des compagnies; si elle pouvait, elle percerait jusqu'au vif, elle perdrait le railleur et la railleuse; mais entreprendre de se venger des mots piquants qui la blessent, co

serait s'attirer le mépris des témoins de son emportement. Comment s'y prend-elle pour sauver son orgueil? Elle entre dans la confiance de ceux mêmes qui désespèrent sa délicatesse, pourquoi? pour échapper désormais à leurs traits. Direz-vous que cette femme pardonne? mais elle serait sans modération et sans douceur si elle était moins superbe. Vous savez mieux que moi ce qui se passe dans le commerce du monde, et vous démêlez assez juste la comédie des amitiés et des inimitiés qui en font les mouvements et les spectacles les plus ordinaires.

Votre intérêt ne vient-il point quelquefois au secours de votre crainte et de votre vanité, pour adoucir votre aigreur? Vous ne pouvez pas acheter cette terre, faire cette alliance, établir cet enfant, nouer ce commerce, sans l'entremise de la personne que vous haïssez; vous êtes sûr de la gagner en la prévenant; vous prévoyez que votre soumission la tournera de votre côté, et qu'elle sera bien aise de vous servir pour vous voir à sa merci. Vous faites les premières avances, vous l'assurez que vous voulez entrer dans ses intérêts, afin qu'elle entre dans les vôtres, bien résolu néanmoins à l'abandonner, à la mépriser, à combattre ses avantages, dès que vous n'aurez plus que faire de son crédit. Quoi qu'il en soit, vous gardez des mesures avec elle, crainte de vous faire de méchantes affaires et de rencontrer dans votre chemin un ennemi plus puissant que vous. Vous aimez mieux vous accorder avec cette partie qui vous plaide et que vous haïssez à mort, que de vous exposer à perdre votre procès; c'est là le nœud de votre réconciliation.

Le monde nous donne encore assez souvent un autre sujet de nous défier de la sincérité du pardon qui réunit les ennemis. Combien de fois fait-on semblant de se réconcilier par une dissimulation dangereuse, par une malice noire? Vous affectez de ne dire mot, pour confondre votre ennemi qui s'emporte; pour conserver cette présence, cette netteté d'esprit nécessaire, lorsqu'il s'agira de le piquer vivement. Vous prenez plaisir à le mettre dans son tort, à le punir par lui-même. La répartie n'est pas prompte, le trait qu'on a à lancer n'est pas encore prêt, n'est pas encore assez aiguë; l'on se tait, l'on prend le parti de la modestie. Dieu veuille que vous ne dissimuliez point pour éclater avec plus de succès; que vous ne différiez pas votre vengeance, pour la conduire à son juste point, pour la prendre à souhait, pour la faire sentir d'une manière plus humiliante, plus vive, plus cruelle.

Et combien de prétextes d'honneur, de nécessité, d'équité, de droiture, de zèle, n'étudiez-vous pas tous les jours, pour couvrir une vraie vengeance sous les dehors d'un vrai pardon? Je n'ose pas entamer la discussion de ces prétextes, de peur de devenir suspect à une fausse piété, en la rendant suspecte elle-même. N'imputez point, messieurs, je vous prie, ma défiance à un chagrin ou capricieux ou injuste. C'est peut-

être préoccupation; mais je crois que peu de gens pardonnent chrétiennement, et qu'après l'impureté et l'injustice, la vengeance damne la plus grande partie des hommes.

Il vous semble, dites-vous, que vous êtes tout disposé à bien pardonner; je veux donc, en cinquième lieu, considérer cette disposition chrétienne, dans laquelle vous dites que vous êtes, pour vous convaincre que vraisemblablement jusqu'à ce jour vous n'avez pas voulu pardonner de bonne foi. On témoigne du désir de la chose dont on veut bien s'acquitter; on s'empresse, on consulte, on étudie le temps, le lieu et toutes les circonstances qui peuvent vous promettre un heureux succès. Une commission du prince vous tiendrait dans une vigilance, dans des alarmes continuelles; un méprisable point d'honneur piquerait jusqu'à l'indolence, jusqu'à la stupidité, pour s'ouvrir toutes les voies qui peuvent conduire plus sûrement au but que l'on se propose. Avez-vous cherché les occasions de vous réconcilier? avez-vous appréhendé d'entretenir le feu de votre colère? Vous aviez, au contraire, un plaisir malin à aigrir votre chagrin, à exagérer l'affront qui en était le sujet; vos amis ne vous trouvaient pas traitable, accessible sur le chapitre de votre ressentiment. Et votre chagrin, et cet affront, vrai ou prétendu, croissaient par le retardement du pardon, selon la remarque de saint Jean Chrysostome (*Chrys., Hom. de Simult.*) et de saint Augustin (*Aug., Hom. 40*). Le délai de votre réconciliation ne servait qu'à vous envenimer toujours davantage. Lorsqu'on est bien résolu à conclure une affaire, on n'appréhende point de céder; on néglige même de petits avantages, pour en venir à bout plus aisément. Bon Dieu! avec quel soin n'a-t-il pas fallu ménager votre esprit pour l'adoucir? Quelles précautions n'a-t-on pas été contraint de prendre, pour vous disposer à un accommodement?

Il s'agissait si vous salueriez le premier votre ennemi, si vous lui déclareriez le premier que vous lui pardonnez, ou s'il ferait lui-même toutes les avances; si vous prendriez le haut de la rue et la place la plus honorable. Je suis son ancien, ma qualité vaut mieux que la sienne; je suis mariée, elle ne l'est pas; si vous le le heurtriez point en passant, s'il ne serait point obligé d'essuyer quelque rebut de votre part, s'il viendrait chez vous ou si vous iriez chez lui, s'il retracterait cette parole devant telles ou telles personnes, si l'on choisirait telle ou telle maison pour l'entrevue, si cet homme ou cette femme se mènerait de vous réunir, s'il se mettrait à votre merci, en donnant des garants de la disposition où il est de tout accorder. Il s'agissait de cent bagatelles, dont la seule pensée devrait vous couvrir de honte, et que vous puniriez vous-mêmes dans vos enfants, s'il leur prenait fantaisie de les exiger, lorsqu'ils ont à assoir quel-que querelle.

Que de messages de part et d'autre! Tantôt vous vous plaigniez de ce que les entre-

metteurs ne considéraient point assez votre avantage, tantôt vous leur opposiez une nouvelle difficulté; vous ne vous trouviez pas au logis, quand on y venait pour arrêter quelque article de l'accommodement; vous aviez à traiter ailleurs d'autre chose, dès que vos propositions ne paraissaient pas équitables; et, pour aigrir l'affaire, pour la réduire à ses premiers embarras, pour la rompre tout à fait, vous aviez toujours quelque objection de réserve. Après toutes ces démarches, tous ces mouvements, vous ne vouliez pardonner qu'une parole et non pas une autre; vous mettiez à part un droit nouveau, dans le dessein de le poursuivre par les voies de la justice; vous ne pouviez souffrir que je ne sais qui, qu'une antipathie naturelle, ou une haine secrète et invétérée vous faisait regarder de plus mauvais œil, entrât dans l'accord; vous demandiez des écrits, des témoins, des cautions; vous prétendiez encore qu'on ajoutât des avantages excessifs, outrés, au dédommagement dont vous aviez jusque-là paru satisfait; enfin, vous ne pouviez vous résoudre à vous réconcilier de bonne foi, et peut-être n'auriez-vous jamais donné les mains aux points dont on était convenu, si l'adresse des entremetteurs ne vous eût engagé insensiblement, si leur importunité n'eût fatigué votre chagrine délicatesse; si cette dame, avec laquelle vous n'êtes que trop d'intelligence, ne s'en fût mêlée; si vous n'eussiez été touché des larmes d'une épouse qui craignait sagement les suites de votre vengeance; si un petit enfant qui ne comprenait rien à la querelle, effrayé de vos emportements, ne vous eût désarmé en vous embrassant, en se jetant à vos genoux; si le jour que vous donniez parole positive d'oublier le passé, vous ne vous fussiez trouvé de meilleure humeur, peut-être parce que vous aviez joué de bonheur; ou parce que vous aviez fait une chasse heureuse, peut-être même pour quelque chose de pis.

Il faudrait, messieurs, abandonner le reste de mon discours, si je voulais continuer un détail qui prouve si évidemment que vous n'avez point voulu bien pardonner, et vous ne vous défiez point ni de votre charité ni de votre vengeance dans une affaire où il s'agit du salut, où il s'agit en quelque manière de la religion même. Votre conscience est en repos, pourvu que, du bout des lèvres, vous puissiez dire : Je pardonne; et vous n'approfondissez point votre intention dans une action si importante, où il est question de vous gagner les bonnes grâces de Dieu, ou de vous attirer son inimitié pour toute l'éternité; et tout ce que vous prenez sur votre ressentiment se rapporte à couvrir la flamme qu'il vous consume, au hasard de souffrir l'enfer. O charité refroidie et presque éteinte des fidèles! ô divin Législateur qui nous avez commandé, sous de si terribles peines, de pardonner! ô folie des chrétiens qui cherchent à s'étourdir sur la pensée de leur damnation! ô vengeance! cruelle vengeance, qui possède presque toujours jusqu'à la mort le

cœur dont elle s'est emparée? Il me semblerait, mon cher auditeur, au commencement de ce discours, que je ne pouvais vous rien alléguer de plus faible sur cette matière, que les illusions d'un pardon imaginaire. Ah! que pouvais-je vous dire de plus fort? Vous ne pardonnez pas à votre frère, Dieu ne vous pardonnera jamais. Pauvre fidèle, vous mourrez, vous passerez à l'autre monde, votre âme encore embrasée du feu de cette haine qu'elle n'étouffa jamais. Comment serez-vous traité devant le tribunal redoutable de votre juge? Vous ne le désavouerez pourtant pas, mon cher auditeur. J'ai sujet de croire que vous n'avez pas voulu bien pardonner. Après que vous aurez ouï la seconde partie de mon discours, vous confesserez encore que j'ai sujet de croire que vous avez mal pardonné.

SECONDE PARTIE.

Il est aussi difficile de cacher toujours un sentiment dont nous sommes pénétrés, que de paraître toujours passionnés pour une chose qui ne nous touche point. Notre esprit aime trop sa liberté, pour se déguiser longtemps sous de fausses apparences, sans laisser entrevoir son déguisement. Quand il se résoudrait à souffrir cette gêne, il lui échapperait malgré lui des signes visibles de ses mouvements secrets. En vain nous travaillons à imposer aux autres et à nous tromper nous-mêmes. Notre âme vient se montrer sur notre visage; elle paraît dans nos yeux, dans nos manières, dans nos discours, dans nos actions, lorsque nous nous y attendons le moins.

Si vous avez fait une réconciliation sincère avec votre ennemi, on en jugera fort aisément, dès qu'on viendra à examiner votre conduite; si, au contraire, votre ressentiment a laissé de profondes racines dans votre cœur, on le remarquera, quelque soin que vous preniez de le couvrir, parce que, comme la charité que vous avez conçue pour un ennemi ne demeure dans votre âme que par la violence que vous vous faites, comme l'aigreur que vous nourrissez ne paraît étouffée qu'à force de retenir les saillies de votre penchant, cette contrainte ne saurait durer, et les impressions que vous souffrez ne tarderont pas d'éclater. La chose est d'ailleurs d'une telle conséquence, que vous ne sauriez être indifférents sur son succès, et malheur à vous, chrétiens auditeurs, si vous n'avez en vue que de sauver des apparences de charité, qui vous mettent encore plus en proie à la vengeance divine. Pour moi, il me semble que vous haïssez encore. Examinons premièrement vos sentiments intérieurs.

Il est certain que, si vous vous êtes bien réconcilié, vous ne voulez plus de mal à votre ennemi, qu'au contraire vous lui souhaitez du bien; il est certain (pour dire jusqu'où peut s'étendre la froideur de votre charité) que vous le regardez comme une personne qui ne vous a point offensé; contre qui vous n'êtes jamais, contre qui vous n'avez point d'aigreur, avec qui vous n'êtes jamais

de démêlé, avec qui d'ailleurs vous ne seriez pas obligé d'avoir liaison. Si vous n'êtes pas dans cette disposition, mon cher auditeur, votre réconciliation est vaine et abusive ; cela est tout visible. Je démêle le conseil d'avec le précepte, pour vous faire connaître votre tort ; et je mets à part le scandale que l'on peut donner, le scandale qu'on est obligé de lever en matière de vengeance.

Considérons maintenant la situation de votre âme. L'humanité, la raison, la charité ne vous permettent pas de vous réjouir du mal de vos frères ; de ne vous mettre point en peine de leurs avantages et de leurs disgrâces ; d'être insensibles à ce qui peut contribuer ou à leur bonheur ou à leur malheur. Est-il véritable, ne vous flattez pas, Dieu vous jugera ; est-il véritable que vous ne sentez point de complaisance dans les événements fâcheux qui arrivent à votre ennemi d'autrefois, et qui l'affligent, qui l'humilient ? que vous n'avez point de plaisir à apprendre qu'un tel lui a fermé la bouche et l'a confondu en bonne compagnie, en plein barreau ? qu'il a perdu ce procès, dont le gain l'aurait mis en état de faire encore plus du grand, et de montrer une fierté plus hautaine ? que cette charge, qui lui promettait beaucoup de crédit, a échappé à sa poursuite ou juste ou ambitieuse ? Alors, vous ne dites point en vous-même : Oh ! qu'il avait grand besoin de cette humiliation ! peut-être enfin sera-t-il plus modeste ; il n'aura plus désormais des airs si méprisants, et nous le verrons venir.

Que dites-vous là, mon cher auditeur ? Vous ne vous souvenez pas sans doute que cette personne n'est plus votre ennemi ; que le christianisme vous oblige d'entrer dans ses intérêts ; que vous n'avez point de raison de trouver votre contentement dans ses disgrâces. Si ses chagrins vous font plaisir, quels sentiments avez-vous à son égard ? vous n'avez donc point de considération pour lui, il vous est donc moins qu'indifférent ; il faut que vous ne l'aimiez point du tout ; il faut même nécessairement que vous le haïssez ; vous n'avez pas besoin que je vous apporte la raison de ces conséquences. On juge tranquillement, on juge équitablement, on juge sans passion d'une personne qui n'a nul rapport avec nous ; on a pitié d'elle si elle souffre ; on la plaint si elle est abaissée ; on ne prend point parti contre elle. Un peu de compassion naturelle vous suffirait pour vous persuader votre injustice et votre aigreur ; mais si vous consultez la loi de la charité chrétienne, vous concevrez infiniment mieux combien vous êtes éloigné de l'obéissance que vous devez à Jésus-Christ qui vous commande de pardonner. Voir avec déplaisir votre frère qui est dans l'affliction ; souhaiter de le tirer du mauvais pas où il est engagé, de parer à la brèche qui est sur le point d'ébranler sa maison ; vous attrister de la perte qu'il a faite ; ce sont là les suites ordinaires, je ne dis pas de l'amour chrétien que vous lui devez, mais même de l'indifférence avec laquelle vous pouvez le considérer ; il s'en faut de beaucoup que vous soyez touché en

sa faveur : faites-y réflexion. Les sentiments intérieurs de votre âme sont donc déjà une conviction manifeste de la fausseté de votre réconciliation.

Répondez, je vous prie, à cette seconde objection. Si vous avez conçu de la charité pour votre ennemi en vous réconciliant avec lui ; cette charité ne peut être seulement ni pour un temps, ni pour un lieu, ni pour quelque autre circonstance particulière, parce que les vertus ne se peuvent point partager de la sorte ; elles sont toujours ce qu'elles sont, et elles le sont pour toujours ; leur essence ne saurait se diviser, non plus que l'essence des autres choses. L'égalité est le caractère de la vertu véritable ; on ne la pratique point par caprice, et selon qu'il plaît à notre penchant de s'en accommoder, mais toutes les fois qu'on est obligé à la pratiquer ; et cette obligation s'étend aux diverses circonstances où il est nécessaire pour notre salut de faire voir que nous n'en manquons pas. En un mot, la vertu se montre dans toutes les occasions où elle doit se montrer.

Vous m'avouez déjà, ce me semble, que, quoique vous vous soyez réconcilié avec cette personne qui vous a intenté ce procès, qui vous a fait cette querelle, qui vous a offensé par cette raillerie, qui vous a supplanté dans cette affaire ; toutefois vous ne sentez pas que vous ayez de la charité pour elle. Vous l'aimez quand on ne vous en parle point, quand vous ne la voyez pas ; mais aussitôt qu'on vous en rappelle le souvenir, ou qu'elle se présente à vos yeux, votre colère se rallume, et vous avez peine à empêcher qu'elle ne déconcerte tout votre visage. Ne me parlez pas, dites-vous, ne me parlez pas de cette personne, ne m'obligez pas à converser avec elle, ni même à me trouver dans sa compagnie ; je lui ai pardonné, la paix est faite, mais je n'en saurais ouvrir parler, je ne saurais la voir. Si vous lui avez pardonné, si la paix est faite, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on vous en parle ? pourquoi ne voulez-vous pas la voir ? pourquoi sentez-vous tous les mouvements qui troublaient votre âme avant votre réconciliation ? Pénétrez bien le sens de cette question ; pourquoi votre haine d'autrefois fait-elle sur vous les mêmes impressions qu'elle y faisait avant que vous songeassiez à l'éteindre ? Cela ne se peut pas comprendre, que la flamme de la vengeance ne soit plus, et qu'elle jette des étincelles de toutes parts.

Quand on parlait à David de Saül, loin de s'irriter au souvenir de toutes les injustices, de toutes les violences que ce prince lui avait fait souffrir ; loin de témoigner du ressentiment contre lui, il en parlait volontiers, il en parlait avec respect, il souhaitait de nouvelles occasions de montrer qu'il l'aimait véritablement, qu'il honorait sincèrement sa personne et sa mémoire. *Numquid superest aliquis de domo Saul*, disait-il, *ut faciam cum eo misericordiam Dei* (II Reg. IX) ? Quelqu'un reste-t-il encore de la maison de Saül, afin que je lui fasse miséricorde comme Dieu nous la fait, et nous ordonne de la

faire. C'était le plaisir de David de révéler le nom et le caractère de son ingrat et cruel persécuteur, jusque dans sa postérité ; il eût voulu faire du bien à tous ceux qui lui appartenaient. Et vous, si l'on ne vous ménageait, si l'on n'avait soin d'entretenir l'union nouvellement renouée, vous seriez aussitôt éclater votre inimitié, et elle paraîtrait aussi vive, aussi enflammée que jamais ; il ne tiendrait pas à vous d'envelopper dans la vengeance que vous voudriez prendre de cette injure, tous les proches, tous les alliés, tous les amis de son auteur. Lors même que cet ennemi réconcilié est mourant, ne vient-on pas vous dire à l'oreille : Au nom de Dieu, ne parlez point au malade d'une telle personne ; il n'en peut pas entendre parler. Que conclure de là, mes chers auditeurs ? Qu'est-ce que nous devons conclure de là ? Nous avons besoin de gens qui non-seulement nous réconcilient, mais encore qui conservent leur ouvrage, et nous maintiennent malgré nous dans la réconciliation qui est le fruit de leur sagesse et de leurs peines. *Aliis indigemus*, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. de Char.*), *qui non modo reconcilient : sed et postquam in gratiam redditum est, nos constanter retineant*. La sainteté, la force de la loi chrétienne, les ordres d'un Dieu, la crainte de perdre notre âme, tout cela ensemble ne suffit pas ; nous avons besoin de l'artifice, du ménagement des gens : *Aliis indigemus*. Je vous laisse à raisonner sur une preuve aussi évidente que celle-là de votre opiniâtre inimitié.

En troisième lieu, si la charité a succédé à la haine ; si la douceur a pris la place de l'aigreur dans votre âme ; je demande par quoi vous montrez cette charité et cette douceur ; car il ne se peut pas faire, comme je l'ai indiqué en commençant ce second point, il ne se peut pas faire, dis-je, qu'elles possèdent en vain votre cœur, qu'elles n'agissent point, qu'elles ne donnent nul signe positif d'elles-mêmes. Ce n'est pas votre coutume d'étouffer de la manière les mouvements d'une amitié ou d'un amour. Oh ! que vous persuadiez bien les gens, que vous aimiez cette personne ! Il ne faut que vous entendre, il ne faut que vous voir. Vous n'avez pas de tendresse pour l'ennemi que vous avez cessé de haïr, et je veux bien ne pas l'exiger de vous ; mais vous devez avoir, et je crois que vous avez pour lui de la charité ; quelle marque vous en donnez, c'est de quoi je ne suis pas encore instruit.

Je sais que de temps en temps il vous échappe encore des mots piquants, des railleries sanglantes sur cette personne que vous n'aimiez pas il y a quelque temps. Je sais que vous ne perdez pas les occasions de lui susciter sourdement des ennemis, de lui faire des affaires, de la maltraiter pour peu que vous puissiez colorer votre ressentiment. Je sais que vous racontez, jusqu'à ennuyer le monde, les avantages que vous croyez avoir eus sur elle en votre réconciliation ; comme elle a été contrainte de céder en telle chose ; comme elle a rétracté telle parole,

nié telle action ; comme elle a fait les premières avances de l'accord. Je sais que vous êtes infiniment sensible aux moindres soupçons qui vous viennent dans l'esprit de son mépris et de son mauvais procédé envers vous ; que vous observez avec grand soin et de fort près toutes ses démarches, prêt à renouveler la querelle si elle fait la moindre faute. Ce que votre conduite m'apprend de votre charité ne se borne pas là.

N'est-il pas vrai qu'il vous en coûte peu d'écrire une lettre outrée, calomnieuse, pour ébranler la fortune de cette même personne ? que si votre main se peut cacher, elle ne s'épargne pas la peine de lui lancer des traits fort acérés ? que votre politique se résout fort aisément à risquer quelque chose, dans l'espérance de la mettre mal dans l'esprit du prince ou de son ministre ? La machine que vous dressez, et la manière dont vous dressez votre machine pour renverser ses projets, ne vous est pas trop honorable ; n'importe. N'est-il pas vrai que vous déterminez volontiers les méchants endroits d'une généalogie, pour pouvoir dire dans l'occasion : Eh ! ils ne sont pas ce qu'ils pensent être ; le grand-père n'était-il pas cela ? et cela n'est-il pas arrivé au bis-aïeul ? Vous ferai-je tort, si je vous reproche que vous instruisez vos enfants fort peu chrétiennement sur la manière dont vous voulez qu'ils en usent à l'égard des personnes de cette maison ? Vous ne manquez pas de leur dire : Ne saluez point les premiers tels et tels, et si vous vous trouvez jamais avec leurs enfants, vous vous en repentirez et vous ne manquerez pas d'être punis de votre désobéissance.

C'est une chose assez publique, que vous intéressez toute votre parenté dans votre chagrin. Quels ordres ne donnez-vous pas ? Quelles prières ne faites-vous point ? Ne recevez pas, ne rendez pas cette visite ; ne paraissez jamais dans cette compagnie, à moins que vous ne vouliez rompre avec moi. Tout le monde s'aperçoit encore que vous étendez votre indifférence, votre froideur, je ne dis rien de pis, jusqu'à tous ceux qui sont quelque chose à l'homme et à la femme qui vous avaient choqué ; du moins quand on parle de votre famille et de la leur, on n'hésite pas à dire : Ces deux familles ne seront jamais bien ensemble ; elles gardent les apparences ; mais l'ancien levain de leur démêlé durera toujours. Bel éloge pour des familles chrétiennes !

Je sais toutes ces choses, messieurs, et j'en suis très-convaincu, le scandale n'est que trop visible. J'apprendrais maintenant de vous avec plaisir ce que j'ignore et que je ne puis deviner. Dites-moi quels témoignages vous donnez de charité à cet ennemi qui avait si étrangement effarouché votre patience. Vous ne le prévenez pas dans les occasions de lui rendre de bons offices ; vous ne lui faites pas de bien quand vous en avez le pouvoir ; vous n'entrez pas dans ses intérêts, lorsqu'il dépendrait de vous de favoriser ses avantages. Oh ! c'est vous accabler que de vous demander d'abord tant de choses ;

c'est vous confondre; c'est vous ôter toute liberté de répondre. Je salue cette personne, dites-vous, et je ne lui fais point de mal; il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de mémoire pour se souvenir des effets édifiants de votre réconciliation. Je veux bien m'en tenir à votre aveu; voilà donc à quoi se terminent les efforts de votre charité.

Où, vous saluez froidement cette personne, encore en doute-je : encore y a-t-il dans votre manière de saluer je ne sais quel air de dédain et de mépris; encore vous dispensez-vous de cette honnêteté quand vous pouvez passer, sans faire semblant de voir ou d'être vu; encore évitez-vous, autant que vous le pouvez, la rencontre de cette personne, dont la présence fatigue si fort votre christianisme. Outre cela, vous ne la brusquez point, vous ne l'attaquez point, vous ne la faites point insulter par vos domestiques et par vos amis, vous ne lui faites point de procès, vous ne la ruinez point, vous la laissez vivre. Cela est-il vrai? Ne déguisez-vous rien? Ne jouez-vous point un autre personnage derrière la scène? Non, je veux croire que tel est votre procédé : ce sont là les fruits heureux de cette réconciliation qu'on a entreprise avec tant de crainte, qu'on a traitée avec tant de circonspection, qu'on a ménagée avec tant d'artifice, qu'on a conclue avec tant de joie. Jusque-là les nouveaux amis portent leurs caresses réciproques et leur charité mutuelle : il ne reste plus qu'à applaudir à votre vertu.

Quoi ! vous voudriez, mon cher auditeur, que je ne fisse pas difficulté de convenir que vous avez pardonné sincèrement et de bon cœur? ne prendrais-je pas à votre salut autant d'intérêt que j'y en prends; je vous déclare que je n'en croirais rien. N'ai-je pas au contraire tous les sujets du monde de croire que vous avez mal pardonné, et que toutes vos protestations, toutes vos belles paroles, toutes vos manières radoucies ne sont qu'illusion et que comédie? que votre prétendue réconciliation n'est qu'apparence et qu'amusement? O Dieu ! se joue-t-on de la manière et de vos ordres et de vos vengeances?

Il faut vous donner quelque idée d'une réconciliation chrétienne. Considérez premièrement, que l'humilité évangélique doit toujours accompagner le pardon que vous accordez à un ennemi; que vous devez lui pardonner à cet ennemi, parce que vous êtes si méprisable devant Dieu, que vous seriez très-injuste, si vous vous choquiez d'une injure jusqu'à haïr son auteur; et que vous êtes d'ailleurs si méchant que vous devez toujours redouter cette justice divine qui tirera vengeance de vos crimes. Petit ver de terre que Dieu doit écraser sans pitié, c'est bien à vous à vous venger.

Considérez secondement que l'obéissance chrétienne doit régler votre pardon. Dieu ne vous a pas commandé d'aimer vos ennemis, afin que vous fissiez l'esprit fort en les méprisant, en concevant une pitié maligne pour leur faiblesse; ni afin de vous donner l'occasion de vous comporter en philosophe, en

regardant l'injure comme un mal inévitable, comme un mal qui ne doit pas nous ébranler, non plus que le danger, un homme de guerre. Dieu ne vous a pas commandé d'aimer vos ennemis, de peur seulement que votre passion propre n'augmentât le mal que la passion d'autrui vous aurait causé; ou qu'en vous troublant vous ne perdisiez quelque chose de votre réputation dans l'esprit des personnes sages. Dieu vous a fait ce commandement, afin que comme son vil esclave vous adorassiez en esprit et en vérité le souverain Maître de votre vie et de votre mort; et que vous eussiez honte devant sa majesté infinie d'avoir la moindre pensée d'attenter sur son autorité et sur ses droits; afin que, comme un enfant tendre et respectueux, vous fissiez la volonté de votre Père, résolu de perdre toute chose plutôt que ses bonnes grâces; de souffrir plutôt tous les autres maux que les châtimens dont il vous menaçait, si vous désobéissiez. C'est par un désir sincère d'obéir à Dieu que vous devez pardonner. Si vous ne voulez pas renoncer à tous vos droits, exigez-les du moins avec modestie, sans emportement, sans aigreur; mais obéissez. Dieu ne vous fait-il pas beaucoup d'honneur d'éprouver votre soumission par la loi qu'il vous impose d'aimer une personne qui lui est chère? N'est-il pas le Père de votre ennemi comme le vôtre? N'oblige-t-il pas votre ennemi à avoir pour vous la charité qu'il vous ordonne d'avoir pour votre ennemi? Mais quoi! avez-vous besoin de tant de raisons pour vous résoudre à observer le précepte que Dieu vous a fait?

Considérez en troisième lieu que la charité chrétienne doit animer votre pardon. Quelle raison avez-vous de haïr votre frère, à cause d'un outrage que Dieu a permis, que peut-être même il a commandé, pour parler le langage de l'Écriture? Dieu n'est-il pas le maître? Ne peut-il pas disposer de vous comme il lui plaira? David ne put souffrir qu'on menaçât, qu'on maltraitât Semeï, qui le chargeait de malédictions; il témoigna même de l'indignation contre les enfans de Sarvia, qui prenaient son parti contre ce malheureux homme. Qu'ai-je à démêler avec vous, leur dit-il; n'empêchez point Semeï de m'injurier et de me maudire; car c'est le Seigneur qui lui a commandé de donner des malédictions à David : *Quid mihi et vobis est, filii Sarviae? dimittite eum ut maledicat : Dominus enim præcepit ei ut malediceret David* (II Reg., XVI). Si vous avez quelques sentimens de christianisme, vous serez bien éloigné de vouloir nuire à votre frère; ne vous a-t-il pas présenté l'occasion et le moyen d'expier vos propres crimes, en lui pardonnant son injustice; l'outrage qu'il vous a fait ne vous est-il pas honorable, si vous l'endurez pour l'amour de Jésus-Christ? Mais vous imaginez-vous de lui pardonner chrétiennement, à moins que vous ne lui pardonniez de cœur, et pour toujours, et sans restriction? Ne vous contentez pas de ne lui vouloir point de mal, de ne point lui faire de mal; souhaitez-lui, faites-lui du

bien, entrez dans ses intérêts, témoignez à Dieu qu'il vous est bien glorieux de récompenser en bienfaits vos persécuteurs, pour faire sa sainte volonté.

Avouez, messieurs, avouez que jusqu'à maintenant vous n'avez peut-être pas su, que du moins vous n'avez pas voulu savoir ce que c'était que pardonner en chrétien. Mais, est-ce que tant de considérations et l'assurance, si je l'ose dire, d'avoir mal pardonné, ne pourront pas éteindre la vengeance dans votre âme? Je n'ai pas cru pouvoir vous engager plus fortement à vous dépouiller de toute aigreur, qu'en vous montrant que vous en nourrissiez toujours beaucoup, après même vos plus éclatantes réconciliations, et que vous ne pardonniez presque jamais; car enfin vous savez vos obligations à cet égard, vous savez en quels malheurs votre vengeance vous précipitera infailliblement. Quelquefois, lorsque vous êtes sur le point de vous emporter, si l'on veut étouffer le mouvement de votre colère, l'on n'a qu'à vous dire : Fâchez-vous, emportez-vous, mettez-vous en colère, criez, et la honte naturelle de tomber dans une faute que l'on vous fait remarquer, a la force de vous modérer. Tant de raisons que vous avez de pardonner, tant de sujets de craindre si vous ne pardonnez pas, ne pourront-ils pas faire dans votre âme l'impression qu'y ferait la parole d'un ami, la parole indifférente d'une personne indifférente, la parole méprisable d'une personne méprisable?

Si je vous disais, messieurs : Vengez-vous, ne pardonnez jamais, faites tout le mal que vous pourrez à la personne qui vous a offensés, vous auriez horreur de ce conseil, et vous me regarderiez avec raison comme un méchant homme; les justes sentiments que vous concevriez de moi vous pénétreraient peut-être de l'énormité et du danger de la vengeance, et vous n'oseriez vous venger, parce qu'un méchant homme vous aurait dit de le faire. Certainement, il me semble que tout ce que la foi vous présente sur ce sujet, que les raisonnements d'un si grand nombre de sermons, que tous les soins que l'on a pris pour couper racine à la vengeance dans votre cœur, doivent, avec la grâce de Dieu, vous toucher autant que le conseil impie d'un homme qui voudrait vous perdre.

Écoutez Dieu qui, l'arc et les flèches à la main, vous menace de vous punir, si vous vous vengez; écoutez Jésus-Christ qui, de dessus la croix, vous commande de ne pas vous venger, et qui ne s'est point encore vengé lui-même; écoutez votre conscience qui vous représente vivement les suites funestes de votre vengeance. Ce n'est point une honte naturelle, ce n'est point un intérêt passager, ce n'est point une crainte humaine, ce n'est point une fausse gloire, ce n'est point une lâche complaisance qui vous doit porter à vous réconcilier avec un ennemi; et j'ose avancer que tous ces motifs ensemble ne sauraient vous inspirer une véritable charité, et que vous ne pardonniez point, à moins qu'on ne vous en propose de plus forts

et de plus chrétiens. Vous direz bien que vous ne voulez plus de mal à cette personne; mais votre cœur sera toujours envenimé, toujours plein d'aigreur. Si après tant de péchés, Dieu ne vous avait pas pardonné sincèrement, lorsque vous lui avez témoigné un repentir sincère, où en seriez-vous? Vous ne sauriez sans blasphème vous défier du pardon que Dieu vous accorde, et votre frère ne pourra pas sagement faire fond sur le pardon qu'il reçoit de vous? Dieu vous rétablit avec joie dans ses bonnes grâces, et vous aurez toujours un chagrin secret contre votre semblable, créature, enfant de Dieu comme vous? Je crains moi-même de vous offenser en portant plus loin la comparaison.

Etes-vous résolu à pardonner, mon cher auditeur? pardonnez pour obéir à votre Rédempteur Jésus-Christ, parce qu'il est infiniment aimable et que vous l'aimez; pardonnez par la crainte salutaire des châtimens que Dieu vous prépare si vous vous vengez; pardonnez par un sentiment chrétien du mépris que vous faites de vous-même, de l'estime et de tous les jugemens des hommes; pardonnez, parce que vous aimez véritablement la personne qui vous a offensé; pardonnez, parce que vous voulez vous sauver. Vous distinguerez alors le faux pardon d'avec le pardon chrétien; vous verrez combien vous serez éloigné de toutes ces délicatesses, de toutes ces précautions qui corrompent, qui rendent inutile votre réconciliation. Vous ne penserez pas même à toutes ces frivoles considérations, à tous ces ménagemens affectés, qui sont une preuve évidente que vous ne pardonnez qu'en paroles et en apparence. Et, ce qui doit vous combler de joie, vous engagerez Dieu à vous pardonner aussi pour toujours, vous assurerez votre salut: votre patience, votre douceur, votre charité, seront récompensées de la gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON LIX.

Sur la sagesse de Dieu qui souffre la prospérité des méchants.

Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi.

Jean ayant vu parler dans la prison de ce que faisait Jésus-Christ (S. Matth., ch. XI).

Hérode vivait et vivait sur le trône; Jean souffrait, et souffrait dans les fers: la condition de ces deux hommes ne vous surprend-elle pas, messieurs? Si vous avez quelque idée de l'Evangile, elle ne doit pas vous étonner. Un bonheur ou un malheur temporel n'est point la mesure ni de la vertu et de sa récompense, ni du vice et de son châtimement: les premiers principes du christianisme nous instruisent là-dessus. L'opposition que nous voyons assez souvent dans la fortune des bons et des méchants ne peut choquer que des esprits ou faibles, ou peu religieux; il y en a de ce caractère, et il faut les désabuser.

L'impie vit sur la terre, il y mène même une vie tranquille et heureuse: c'est le sujet de la plainte que vous entendez ordinairement dans le monde, et c'est le prétexte

que l'on y prend quelquefois pour douter de la sagesse et de la justice de Dieu. Ce mélange des méchants avec les gens de bien révolte des âmes charnelles, et la prospérité qui accompagne le crime endurecît des âmes corrompues. Dieu serait plus sage, dit-on, si l'impie vivait moins ; Dieu serait plus juste , si l'impie vivait moins heureux. Oh ! que c'est mal raisonner ! Il faut avoir bien peu de foi, pour ne pas adorer la main de Dieu dans ces deux événements ; il faut avoir bien peu de raison pour les faire servir à appuyer l'infidélité.

L'impie subsiste, chrétienne assemblée, parce que Dieu est sage ; l'impie passe ses jours dans l'abondance et dans le plaisir, parce que Dieu est juste. Sa sagesse permet l'impiété, et sa justice la punit en la souffrant. Les méchants ne sont pas exterminés, la providence divine s'opposerait à leur perte, elle ne veut pas user de violence ; mais les méchants ne sauraient triompher impunément ; Dieu doit venger sa bonté, et sa colère ne diffère le châtement des coupables que pour les châtier avec plus de rigueur.

Attendez, chrétiens, attendez encore quelque temps, et vous serez persuadés que l'impie n'est heureux que pour glorifier par sa perte le Seigneur souverain qu'il outrage et qui le supporte ; qu'il sera l'objet de sa vengeance, après l'avoir été de sa patience ; mais je me trompe, il n'y a rien à attendre : l'impie heureux, tout impie et tout heureux qu'il est, est une misérable victime que Dieu épargne pour suivre les lois de sa providence, et qu'il immole en même temps pour satisfaire à sa fureur.

Encore une fois, Dieu est sage : donc l'impie peut être heureux sur la terre ; Dieu est juste : donc l'impie ne peut être heureux que pour son malheur. Ce pourrait être là, messieurs, le sujet des deux parties de ce discours ; mais cette matière m'a paru importante, et j'ai cru que je devais lui donner une juste étendue. Je me contente de vous montrer aujourd'hui que Dieu, selon les lois de sa providence, doit permettre la prospérité des méchants : je ferai voir dans un autre discours qu'il les châtie bien rigoureusement par cette même prospérité. Deux raisons engagent Dieu à souffrir les méchants heureux : il les souffre, parce qu'il est sage, c'est le sujet de mon premier point ; il les souffre, si je puis m'exprimer ainsi, pour cette raison même qu'ils sont méchants, c'est la matière du second. J'explique ma pensée. La sagesse du gouvernement, dit-on, demanderait que les vicieux fussent arrêtés dans le cours d'une agréable fortune, et leurs vices devraient être un obstacle à leur prospérité ; et je dis qu'il est de la sagesse de Dieu de ne pas s'opposer au bonheur des vicieux ; je dis encore qu'il est de la sagesse de Dieu de faire servir leurs vices à sa gloire et à notre utilité. Ainsi les méchants subsistent, leur prospérité dure et pour l'ordre et pour l'avantage commun. Selon les lois ordinaires de la Providence, les personnes qui ne vivent pas chrétiennement peuvent par-

tager les agréments de la vie, et malgré leurs dérèglements, ils contribuent à l'accomplissement des desseins de la Providence ; d'où il sera aisé de conclure que Dieu ni ne renverse point leur fortune, ni ne force point leur malice parce qu'il est sage. Avant que d'établir cette vérité, il faut demander à la sainte Vierge son intercession : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La providence est une perfection par laquelle Dieu conduit toutes choses à leur fin. Pour les y conduire d'une manière également sûre et sage, il les a disposées à agir chacune selon son essence propre et selon le rapport qu'elles devaient avoir entre elles pour contribuer au bien commun de l'univers. Il leur a fixé à toutes un but particulier où elles se portent naturellement, et leur a donné les qualités qui leur sont nécessaires pour cela. Il les a aussi toutes destinées à maintenir le corps dont elles sont membres, en les liant les unes aux autres ; de telle sorte que, par la variété de leur figure, de leurs fonctions, de leurs mouvements, elles concourent à se conserver mutuellement et à conserver en même temps le tout qu'elles composent.

Cet ordre qui règne dans l'univers ne devait pas venir seulement d'une main extérieure qui donnât aux créatures l'impression nécessaire pour les mouvoir selon le besoin ; les créatures devaient avoir dans elles-mêmes des dispositions naturelles à agir conformément à leur nature et à leur fin. Si la chose était possible, la chose est ainsi ; il était de la grandeur et de la sagesse de Dieu de faire éclater son domaine souverain et son infinie connaissance, en mettant toutes les créatures en état de servir à l'exécution de ses desseins. Comme il a parfaitement connu en quoi et comment elles pouvaient être utiles, selon ses vues impénétrables et ses adorables volontés, il n'a par conséquent rien ignoré ni de ce qu'il devait faire avec elles, ni de ce qu'il pouvait leur permettre de faire avec lui. Et c'est par là singulièrement que la sagesse de la Providence devait éclater pour les employer sans désordre et sans violence.

Quelques-unes tendent à leur fin par un penchant aveugle, à quoi elles ne sauraient résister ; quelques autres y tendent avec une liberté éclairée qu'elles peuvent déterminer elles-mêmes ; soit qu'elles suivent la route qui leur est marquée, soit qu'elles s'en écartent, Dieu concourt toujours avec elles. Dans un gouvernement aussi réglé, aussi infaillible que celui de Dieu, l'ordre demande qu'il empêche certains maux, et qu'il en permette d'autres ; parce qu'il a des raisons très-justes et très-saintes d'en user ainsi. Sa providence et ses autres perfections parattraient beaucoup moins, si sa main invincible les tenait sans cesse malgré elles dans la même voie. Il a quelquefois des vues où notre raisonnement ne saurait atteindre ; et il veut être glorifié par les événements même qui semblent le choquer. Preuve de cela ; c'est qu'il a le pouvoir de se faire obéir comme il lui

plaît et d'empêcher tout ce qui arrive contre l'idée générale que notre ignorance se fait du bon ordre. Puisqu'il n'arrête pas ni ne prévient pas le mouvement des créatures qui, sortant de leur situation et de leurs bornes naturelles, causent quelque trouble, il est évident qu'en souffrant ce trouble, il se propose une fin digne de sa grandeur, de sa sainteté et de sa sagesse. Nous ne pouvons pas penser autrement d'un Dieu; et si nous concevions d'autres sentiments sur sa conduite, l'impiété et l'infidélité nous les inspireraient.

Souvenez-vous donc, messieurs, que Dieu ne peut exercer sa providence que d'une manière conforme aux vues infiniment sages et saintes qu'il se propose, et pour l'accomplissement de ses décrets éternels. De là il s'ensuit que, si les créatures s'éloignent de la fin qui leur est propre, elles ne s'éloignent point de la fin générale à laquelle Dieu les a principalement destinées, soit qu'il agisse avec elles par une volonté déterminée à agir, soit qu'il se contente de ne pas empêcher leur action et qu'il leur abandonne, pour ainsi parler, son concours et sa puissance. En effet il est tout visible que si elles ne contribuaient en quelque chose à sa gloire, il leur défendrait positivement d'agir, et leur refuserait tout secours. Saint Augustin a renfermé tout ce raisonnement dans ce peu de paroles : *Non fit aliquid, nisi Omnipotens fieri velit : vel sinendo ut fiat : vel ipse faciendo. Nec dubitandum Deum bene facere, etiam fieri sinendo quæcumque fiunt male ; non enim hoc nisi justo iudicio sinit* (*Enchir.*, c. 96). Dieu agit bien et sagement, lors même qu'il permet qu'on agisse mal. La violence qui opposerait un obstacle éternel au penchant des créatures, serait elle-même un éternel désordre.

Il est aisé de se convaincre de ces vérités en considérant les objets qui nous frappent de toutes parts. La terre renferme dans son sein la semence des fruits qu'elle a à produire, et Dieu lui aide à étaler ses richesses; elle renferme aussi les exhalaisons qui lui ôtent quelquefois sa fécondité; et Dieu permet qu'elle les répande. La mer doit fournir des eaux aux régions diverses; Dieu coopère avec elle pour les conduire; la mer peut exciter des tempêtes et causer des naufrages; Dieu ne s'y oppose point, ni ne refuse point de lui conserver son mouvement. Nous voyons rouler sur nos têtes les astres qui nous donnent de la lumière et des influences; nous voyons encore dans le ciel les comètes et les feux qui désolent les provinces et qui épouvantent toute la terre. Nul de ces corps ne se meut sans le secours de Dieu, qui veut ou qui permet leur action. Que si Dieu, il faut bien remarquer cette conséquence, que si Dieu ne fait point violence à des créatures qui agissent nécessairement et qui ne suivent qu'une aveugle impression, comme la terre, l'eau et le feu, il forcera beaucoup moins les hommes, créatures naturellement libres, à qui il a donné un esprit pour connaître les objets, une volonté pour les aimer ou pour

les haïr, et des facultés pour s'en approcher ou pour s'en éloigner.

Cela ne prouve point que Dieu veuille le crime d'un méchant homme; cela prouve que Dieu est sage en le permettant. Il prétend que l'homme aille à sa fin; mais il prétend aussi qu'il y aille librement, afin qu'il ait le mérite d'y être allé. S'il gênait sa liberté, s'il le contraignait de faire le bien, il s'opposerait lui-même à ses desseins; car il a voulu que l'homme le glorifiât en faisant librement le choix du bien et en méritant une récompense par le bon usage de sa liberté. Et si Dieu forçait la volonté de l'homme, dit le grand saint Basile; s'il lui avait ôté la puissance de pécher, au lieu de faire un homme raisonnable, il aurait fait un homme brutal, et la condition de l'homme serait pire que celle de la bête : *Qui ergo factorem reprehendit, quod non tales nos natura fecit, qui peccare nequeamus ; nihil aliud opinari videtur, quam naturam ratione carentem, ea quæ rationis est particeps, esse potiorum* (*Hom. Quod Deus auctor malorum non sit*). Si Dieu forçait la volonté de l'homme, il perdrait lui-même le titre de juge; parce qu'un juge ne récompense que le mérite, et il ne peut y avoir de mérite là où il y a de la violence et de la contrainte : *Nam ubi necessitas urget, fatumque dominatur, nullum id ibi locum obtinet quod pro dignitate penditur ; id, inquam, quod iusti iudicii munus præcipuum esse constat* (*Hom. VI, in Hæxam.*).

Si les enfants de Jacob trament le dessein de se défaire de leur frère Joseph, et de le vendre pour contenter leur cruelle envie, ils le pourront vendre et ils le vendront. Si Pharaon pour régner plus tranquillement commande qu'on jette les enfants des Hébreux dans le Nil, on lui obéira. Si Jonas veut se mettre en mer pour se dérober au commandement du Seigneur, Jonas s'embarquera et prendra la route de Tharse, au lieu d'aller à Ninive. Les Juifs pourront même crucifier un Dieu, si cet exécrable sacrilège leur vient dans l'esprit. Dieu permet tous ces événements; et il les permet sagement. Quelle gloire trouverait-il à enchaîner des volontés, qui ne peuvent lui donner de la gloire qu'en agissant librement?

Mais voici qui doit arrêter toutes les plaintes qu'on peut faire contre la sagesse divine. Dieu est si sage, qu'il tire de grands biens même des grands maux. Qu'un homme de vertu le glorifie par sa soumission, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais que l'impie même le glorifie malgré lui par sa révolte, une sagesse infinie a dû disposer les choses pour cela. Comme la nature n'est jamais si admirable que lorsqu'elle fait durer la concorde entre les parties qu'elle renferme, par la guerre même qu'elle allume entre elles; lorsqu'elle rappelle le jour du sein des ténèbres de la nuit, et qu'elle tire la beauté des roses de l'horreur des épines; ainsi la sagesse de Dieu n'est jamais plus digne de nos adorations, que lorsqu'elle justifie sa conduite par ce qui semble la condamner. Les enfants de Jacob croyaient-ils élevés

leur frère sur le trône en le vendant comme un esclave? Pharaon eût-il pu s'imaginer qu'en faisant jeter les enfants des Hébreux dans le Nil, il donnerait à ce peuple misérable un Moïse pour rompre leurs fers? Si Jonas fût allé à Ninive par le chemin de Ninive, ce ne serait pas la peine de remarquer les circonstances de son voyage; mais qu'il soit allé à Ninive par le chemin de Joppe et de Tharse, c'est ce que la sagesse humaine n'aurait pu prévoir. Et, pour dire encore un mot de la mort de Jésus-Christ, le plus détestable des crimes, qui eût jamais espéré que tant d'ignominie dût être suivie de tant de gloire?

Petits esprits, esprits libertins et impies, qui ne craignez pas d'examiner, de censurer la sagesse de Dieu; vivez chrétiennement, souhaitez que tout le monde même une sainte vie; mais ne prenez pas la liberté de demander compte à Dieu de sa conduite à l'égard des pécheurs. Ces esprits téméraires et injustes n'oseraient pas, dit saint Augustin, ils n'oseraient pas critiquer l'ouvrage d'un artisan dans sa boutique; et ils osent censurer Dieu même au milieu de l'univers, qui est comme le théâtre de sa sagesse : *In officina non audeat vituperare fabrum; et audeat reprehendere in hoc mundo Deum* (in Psal. CXLVIII). Méprisables enfants de ténèbres, c'est bien à vous à porter vos regards sur le trône du Dieu souverain qui habite dans une lumière inaccessible. C'est bien à vous à soumettre à vos décisions les conseils de son éternelle providence. Il me semble, messieurs, que le sentiment que nous avons de notre faiblesse devrait suffire pour dissiper tous les doutes que nous pouvons former sur les événements qui choquent nos préjugés. Quand il est question de démêler les secrets de la divinité, ce doit être assez à nous de nous ressouvenir que nous sommes hommes; et qu'à nous il n'appartient pas d'entrer dans les mystères que Dieu nous veut cacher : *Homo sum, dit Salvien (de Gab., lib. III), non intelligo; secretum Dei investigare non audeo*. Saint Augustin dit encore quelque chose de plus fort. Quelle extravagance de s'imaginer qu'un homme découvre, et que Dieu ignore ce qu'il aurait été plus convenable de faire : *An usque adeo desipit adum est, ut homo videat melius aliquid fieri debuisse; et hoc Deum vidisse non putat* (L. I, c. 14, contr. Advers. Leg.).? Cette réflexion doit étouffer tous les raisonnements de notre ignorance.

Il faut confirmer ce sentiment par quelques preuves particulières. Plus la sagesse que nous examinons est grande, plus aussi elle est impénétrable. Les sages ne pensent point comme le vulgaire, et surtout ces sages qui ont à régler des affaires sur quoi route la félicité ou le malheur des peuples. A moins que d'avoir place dans le cabinet, dans le conseil d'un roi, nous ne saurions atteindre aux pensées de ces têtes vénérables qui le composent. Quels doivent être nos sentiments touchant la sagesse de Dieu, la quelle est infinie? Car si vous convenez qu'il y ait un Dieu, et vous ne sauriez dou-

ter le moins du monde d'une vérité aussi essentielle que celle-là, vous conviendrez aussi qu'il a une sagesse infinie; et vous prescrivez vous-mêmes ce que cette sagesse aurait dû faire, et vous trouvez à redire à ce qu'elle a fait; vous, dis-je, qui n'êtes point à l'égard de Dieu ce qu'un conseil, ce qu'un parlement est à l'égard du prince. Vous, qui n'êtes que le peuple de Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, c'est vous qui faites à Dieu des questions que vous ne pourriez faire à un roi sans attenter sur sa majesté et sur son secret.

Vous lui demandez pourquoi il permet que tant de gens qui se revoltent contre lui, soient mêlés et brillent parmi ses serviteurs fidèles; vous supposez sans doute que vous observez vous-mêmes sa sainte loi avec une exactitude irréprochable. Mais que savez-vous, vous qui faites cette question? Pouvez-vous seulement entrevoir ce que pensent sur des affaires de peu de conséquence les maîtres qui vous gouvernent? Pourriez-vous vous faire une idée des projets que forme un père de famille pour maintenir sa maison? Et vous voulez juger de la conduite universelle du monde, comme si vous en connaissiez toutes les parties, comme si vous pénétriez avec des lumières infailibles tous les rapports qui peuvent être entre les parties infinies dont le monde est composé, comme si vous étiez instruits de toutes les liaisons que le présent a et peut avoir avec le passé et l'avenir, comme si vous aviez une idée claire et évidente des événements dont l'enchaînement doit faire subsister toutes choses, comme si vous pouviez renfermer dans votre esprit les ressorts infinis qui remuent tant de machines différentes, inaccessibles même à votre connaissance. J'ai honte de vous prouver si fortement votre ignorance, et je n'ai encore parlé que de ce qui se passe dans l'ordre naturel.

Pour bien raisonner sur la sagesse divine, il faudrait encore que vous n'ignorassiez rien des mystères adorables de l'ordre surnaturel, parce que les suites du vice ou de la vertu, le salut ou la damnation des hommes ne se peuvent en aucune manière comprendre, sans comprendre en même temps tous les secrets de la grâce et de la gloire. Vous flattez-vous d'une révélation qui vous développe toutes les démarches de la justice et de la miséricorde divine? Il est inutile de continuer de semblables questions. Nous sommes tous des ignorants, c'est assez prouvé que nous le sommes, et si nous ne connaissons pas notre ignorance, elle est plus grande que nous ne saurions l'imaginer.

Ne demandez donc plus avec curiosité, avec indignation, pourquoi cette personne passe des jours si tranquilles, ce semble, dans le tumulte même de sa dissolution; pourquoi Dieu permet ses excès, pourquoi il tarde tant de s'en venger. Ce n'est pas ici l'occasion de parler de la manière dont Dieu se vengera, vous apprendrez bientôt ce qui doit étouffer toutes vos plaintes. Mais je vous prie, ne murmurez point, je vous le

dis avec saint Augustin, ne murmurez point, de peur de devenir vous-mêmes l'objet de la vengeance divine : *Noli murmurare, ne inter illos sis, in quos vindicatur* (in *Psal.* XCIII). Vous vous êtes accoutumés aux idées de la sagesse humaine, et vous voulez juger de la sagesse de Dieu selon ces idées : votre présomption n'est pas pardonnable ; pouvez-vous suivre en quoi que ce soit les démarches d'une providence qui étend ses lumières dans le même temps à toutes choses ?

Comme Dieu a des desseins, des secrets impénétrables à nos faibles raisonnements, il entre aussi par sa connaissance dans un détail infini de choses qui échappe à une vue aussi limitée que la nôtre. Dieu a eu ses pensées dans la création de l'univers, dans l'incarnation de Jésus-Christ et dans tous les autres mystères de notre sainte religion, et il faut avouer que ses pensées sont infiniment au-dessus des nôtres, vous n'aurez pas de peine à le confesser. Dieu emploie encore sa sagesse dans les plus petites choses qui se passent sous nos yeux, et en cela même sa sagesse est inaccessible à nos regards. Elle compte jusqu'aux feuilles des arbres que le vent agite dans toutes les contrées de la terre, jusqu'aux grains de sable qui sont dans la profondeur et sur les rivages des mers ; quel homme renfermerait dans son esprit ces feuilles et ces grains de sable ? D'ailleurs les hommes méprisent la justesse dans les choses où il ne leur importe pas qu'elle soit ; ils mesurent, ils pèsent l'or avec soin, mais qu'une montagne soit plus ou moins haute qu'une autre ; qu'il y ait un plus grand nombre de feuilles une année qu'une autre année, plus d'atomes dans l'air sur le midi que sur le soir, plus de gouttes d'eau dans les mers d'Orient que dans les mers d'Occident ; c'est de quoi ils ne se mettent pas en peine, et en vain travailleraient-ils à s'en instruire. Mais la sagesse de Dieu donne son attention à tout, n'ignore rien et est grande en toutes choses.

J'ajoute, messieurs, que quand on a à éclaircir les démarches de la sagesse, on ne saurait nier que deux sortes d'événements passent tout à fait nos connaissances ; l'un, c'est ce qui arrive sans que la sagesse semble y entrer ; l'autre, c'est ce qui arrive visiblement par la conduite d'une sagesse profonde. Vous ne sauriez deviner quel point viendra par ce coup de dés, parce que la sagesse ne le règle pas ; vous ne sauriez non plus deviner ce qu'une grande sagesse, ce qu'une sagesse infinie se propose dans sa conduite, parce que cela est encore plus éloigné de vos lumières. Or, la foi nous enseigne que la sagesse de Dieu préside aux événements mêmes que nous appelons les effets du hasard, et la raison sans le secours de la foi suffit pour nous persuader que la sagesse de Dieu conduit ces grands événements qui font ou l'ordre ou les révolutions de l'univers.

Appliquez ce raisonnement, messieurs, non-seulement à la prospérité des méchants qui est le sujet que je traite, mais à tout ce

qui se passe dans le détail de la vie humaine. Connaissez votre faiblesse, il ne vous faudra point tant de raisons pour rougir des doutes que vous formez sur la sage conduite de la Providence. Songez à vous acquitter de vos devoirs, mais souvenez-vous qu'un de vos plus importants devoirs, c'est de vous soumettre aveuglément aux dispositions secrètes, mais adorables de l'arbitre souverain de toutes choses.

Car enfin si vous vous obstinez à demander pourquoi Dieu en use d'une manière si surprenante à l'égard de certaines personnes ; pourquoi ce jeune homme si vertueux, si accompli, est mort dans la fleur de ses années, et pourquoi ce vieillard, après tant d'années criminelles, vit encore ; pourquoi ce magistrat remplissant toutes ses fonctions avec tant d'intégrité, a reçu tant de déplaîsirs, et pourquoi ce cavalier a échappé à tant de dangers dans l'oubli de Dieu et de toute religion ? Si vous me faites encore ces questions, je vous ferai la réponse sur quoi je vous ai déjà prévenus, et je vous dirai une seconde fois avec Salvien, que je n'en sais rien et que j'ignore les secrets de la divinité : *Nescio, secretum enim et consilium Divinitatis ignoro* (lib. III, de *Gub. Dei*). Si je vous répondais en confessant mon ignorance, vous seriez obligés d'approuver mon procédé. Les jugements de Dieu sont un abîme impénétrable, dit le grand saint Basile (*Hom. in Psal.* XXXII) ; c'est la réflexion que vous devez faire, lorsque toutes ces questions téméraires vous viennent dans la pensée : nous n'avons vous et moi qu'à adorer sa sagesse en toutes choses : *Hæc sanè omnia ubi inciderint menti tuæ, fac memineris, quia judicia Dei sunt abyssus*. Si vous n'étiez pas satisfait de l'aveu simple et humble de mon incapacité, vous oubliiez donc que je suis comme vous la créature et l'esclave du Seigneur, et que je n'ai comme vous qu'à bénir sa providence sans prétendre développer ses conseils.

L'impiété accuse Dieu de faiblesse dans son gouvernement, et la religion admire sa force, sa grandeur, sa toute-puissance ; je me contenterai d'entamer cette réflexion pour convaincre la prudence de la chair de l'erreur de ses préjugés. Les enfants d'Israël se sont rendus coupables de plusieurs crimes ; comment voudrait-on que Dieu en usât pour faire éclater son domaine et sa sagesse en les gouvernant ? Il faudrait, dit-on, qu'il fit des coups de vengeance dignes de sa main et de sa juste colère ; il ne lui manque ni eau ni feu pour punir en maître. Il punira quand il en sera temps. Mais ceux qui tiennent ce langage se trompent bien grossièrement. Moïse, qui avait une idée plus juste que nous de la sagesse, de la grandeur et du pouvoir de Dieu, parle d'une manière bien différente. Seigneur, disait-il, faites paraître votre force avec un éclat qui surprenne et vos serviteurs et vos ennemis : *Magnificetur fortitudo tua* : son zèle pour la gloire du Dieu d'Israël que lui fait-il demander ? *Dimitte peccata populi hujus* Seigneur,

pour donner des marques de votre souverain pouvoir, laissez vivre les coupables, ne vous vengez pas, pardonnez, arrêtez votre bras prêt à frapper. Voilà en quoi Dieu montre sa force; je n'en voudrais pas d'autre preuve, sinon que vous, qui avez des pensées si indignes de Dieu, ne le comprenez pas, et que vous voudriez qu'il se comportât tout autrement.

Au reste, quelle que soit la prospérité d'un méchant homme sur la terre, les mêmes arguments prouvent que Dieu la permet et qu'il la permet sagement. La surprise que vous témoignez en voyant un libertin dans une fortune agréable, est une preuve de votre peu de vertu et, si je l'ose dire, de votre peu de religion. Vous faites sans doute grand cas de ces biens terrestres, que vous souffrez avec peine qu'un homme débauché possède, et si vous les estimez tant, pensez-vous et vivez-vous selon les principes de l'Evangile que vous professez? Mais encore, pourquoi trouvez-vous mauvais que Dieu récompense par quelques biens naturels certaines vertus naturelles que ses ennemis pratiquent? Peut-être ses ennemis sont-ils plus charitables que vous envers les pauvres, et qu'il bénit leurs fonds afin qu'ils aient de quoi continuer leurs aumônes. Je vous ferai voir dans un autre discours que Dieu punit les méchants par cette prospérité même que vous paraissez leur envier, et qu'il les châtie enfin avec d'autant plus de sévérité, qu'il les aura épargnés avec plus de bonté. Ces épis qui ne lèvent la tête que parce qu'ils sont vides de grain, seront tôt ou tard jetés au feu; avez-vous raison de témoigner du chagrin de ce que l'on ne se hâte pas de les couper? Vous qui affectez tant de zèle pour l'honneur de l'innocence, refuseriez-vous un petit soulagement au criminel qui va au gibet?

Lorsque vous considérez le monde, dit saint Augustin, vous ne devez point tant envisager la situation particulière des parties qui le composent, que vous ne donniez encore plus d'attention au rapport qu'elles ont entre elles : *Totum vide, totum lauda*. Examinez comment, quelque poste qu'elles occupent, elles font éclater par leur union la sagesse qui les a placées : elles ne peuvent pas toutes briller également; mais de quelque caractère qu'elles soient, elles sont mues par la même main, et leur inégalité fait une des beautés principales du tout qui les assemble : *Totum vide, totum lauda*.

Finissons, messieurs, la première partie de ce discours par une pensée qui consolera la piété des gens de bien, qui effraiera les méchants dans leur prospérité, et confondra cette curiosité téméraire qui se donne la liberté de demander à Dieu la raison des événements dont elle se choque. La raison pourquoi l'on se permet tant de questions indignes et quelquefois impies sur la distribution des biens temporels, c'est qu'on oublie l'éternité. Si l'on pensait qu'après cette vie, les bons seront heureux, et les méchants malheureux, on ne ferait point tant

d'attention à la différence d'une fortune, qui ne distingue point le vice d'avec la vertu; on ne s'étonnerait pas de ce mélange de biens et de maux répandu dans toutes les conditions, dans tous les états. Puisque des honneurs et des plaisirs éternels sont réservés à l'innocence, et qu'une ignominie et des peines éternelles sont préparées à l'iniquité, il serait naturel à toutes sortes d'esprits de conclure que la Providence divine laisse tomber avec sagesse les agréments et les afflictions de cette vie sur toutes sortes de personnes. Prévenu de cette pensée, chacun travaillerait à se rendre digne d'une glorieuse immortalité, mépriserait sans ingratitude la courte prospérité dont il pourrait jouir, ou se soumettrait sans envie à l'adversité passagère qu'il aurait à supporter. Pénétrons-nous des maximes de notre sainte religion, ayons à cœur notre salut : dès là nous serons tranquilles, modestes, humbles, constants et toujours soumis dans les situations diverses où l'inconstance des choses humaines et les révolutions ordinaires pourront nous jeter.

De tout ce que j'ai dit il s'ensuit assez clairement, ce me semble, qu'il est de la sagesse de Dieu de permettre le bonheur temporel des méchants; il me reste à vous faire voir qu'il est de la sagesse de Dieu de faire servir leurs vices et leur bonheur à sa gloire et à notre utilité. C'est la matière de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui se plaignent de la prospérité du pécheur, jusqu'à se défier de la sagesse de cette Providence qui la souffre, ne s'aperçoivent pas sans doute qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur plainte. Le péché leur paraît si indigne de pitié, qu'ils s'étonnent qu'il n'attire pas toutes sortes de malédictions sur son auteur; ils pèchent eux-mêmes en blâmant la conduite du Maître souverain, qui laisse durer le crime, et durer dans une succession d'heureux événements. Ils avouent donc que si Dieu est sage, il leur doit ôter la liberté de faire leurs raisonnements peu religieux. S'ils étaient soumis à ses ordres en véritables fidèles, s'ils adoraient ses conseils éternels avec une foi vive et humble, ils reconnaîtraient en toutes choses cette intelligence suprême qui gouverne le monde par des lumières si vastes et si infailibles. Un esprit d'indocilité et de révolte les porte à raisonner avec audace sur la conduite de Dieu; par conséquent il serait de leur intérêt de louer la bonté même qui est le sujet de leurs injustes murmures, et de concevoir des sentiments de gratitude sur les motifs qu'ils se font d'être des censeurs ingrats. Quoi qu'il en soit des sentiments des murmureurs que nous combattons, haïssons, messieurs, ce péché que les personnes même les moins chrétiennes ne croient pas que Dieu puisse sagement supporter. Nous sommes tous obligés à bénir cette miséricorde qui en diffère le châtiement.

Dieu considère nos propres intérêts, lors

qu'il semble à quelques esprits considérer si peu le bon ordre que sa providence a dû établir; et sa gloire est inséparable de tout ce qui lui plaît ou d'ordonner ou de permettre pour l'avantage commun et pour l'avantage particulier des hommes; c'est ce que j'ai à prouver dans ce second point : savoir, qu'il est glorieux à Dieu, et qu'il est avantageux à l'homme que les méchants aient la liberté d'agir selon les mouvements de leurs méchantes inclinations, et puissent passer leurs jours dans cette prospérité qu'on croit qui rend heureuse cette vie mortelle.

Si le bien commun de la société humaine demande que les personnes vicieuses ne soient point toujours malheureuses par rapport aux biens de cette vie, Dieu est sage quand il dissimule et leurs crimes et leur prospérité : tout esprit raisonnable doit embrasser cette proposition. Il est hors de doute que le bien public, selon toutes les lois, doit prévaloir au bien de quelques particuliers, parce qu'il s'étend à plus de gens, et qu'il est plus digne de la sagesse du Maître qui gouverne. La politique n'épargne pas un palais pour conserver une ville, la nature n'arrête point le cours de ses hivers et de ses étés, de peur de sécher quelques orangiers; les saisons ne cessent de se succéder les unes aux autres, parce que la plupart des plantes durent par cette succession.

Or, comme dans le monde naturel, Dieu pourvoit au bien commun, en abandonnant chaque chose aux impressions des qualités qui lui sont propres; ainsi, dans le moral, si je puis m'exprimer par ce terme, il permet tous ces événements ordinaires qui peuvent arriver ou par la bonté ou par la malice des hommes : nulle violence, nulle contrainte. Dieu frappe au cœur de chacun par sa grâce, mais sans le briser, sans y entrer en souverain et en conquérant. Les hommes travaillent pour s'enrichir, pour acquérir de la gloire, les méchants s'établissent même par le crime, ils suivent en cela le mouvement de leurs inclinations corrompues; Dieu ne s'y oppose pas.

Si un prince pouvait rendre tous ses sujets égaux en dignité et en richesses, ou les faire tous esclaves et également misérables, il ne le ferait pas toutefois, s'il avait de la sagesse, parce que sa manière de gouverner serait trop violente. Si, pour prévenir une sédition dans une province, il pouvait faire un dégât universel dans cette province et ravager tout par le fer et par le feu, il n'en viendrait pas toutefois à cette extrémité, il prendrait ses précautions sans tout désespérer. Les méchants vivent mal : ils doivent leur abondance et leur élévation au mensonge et à l'injustice; qui doute que Dieu ne pût les exterminer, que, pour les punir, il ne pût abîmer les villes et les provinces? Nous avons vu même de pareils exemples de sa vengeance; mais ce ne peut pas être là le remède ordinaire d'une impiété heureuse, si Dieu veut maintenir le commerce qu'il a établi parmi les hommes.

Car, quelle société, quelle liaison pourrait-

il y avoir entre eux, si Dieu renversait tous les desseins des méchants, et s'il les frappait toujours eux-mêmes dès le commencement de leurs désordres? La défiance, le soupçon, la crainte, rompraient toute union, tout commerce; il faudrait s'assurer de l'innocence d'une personne, avant que de s'unir à elle pour un intérêt commun, et cela est impossible; l'on ne peut se connaître si bien les uns les autres, qu'on puisse voir le cœur des gens tel qu'il est, et surtout tel qu'il est aux yeux de Dieu. Et quelle confusion, quel désordre parmi des personnes qui ont à vivre ensemble, si l'on en était réduit à faire des recherches et exactes et sûres sur la vie de ceux avec qui l'on voudrait traiter? Ne serait-ce pas ouvrir le chemin à la médisance, à la calomnie, à la perfidie, à tous les crimes qui causent ou qui suivent naturellement la discorde. Ainsi, pour connaître et pour punir un coupable, l'on en ferait cent.

Dieu donc, pour gouverner l'univers avec sagesse, le gouverne avec douceur; il agit, il s'empresse pour retenir chacun dans son devoir; il emploie jusqu'aux menaces terribles de sa colère et de sa fureur pour engager les hommes à profiter de sa miséricorde; après quoi, comme dans une famille il se trouve des personnes qui ont de la beauté et de l'esprit, et d'autres qui seront laides et stupides, il s'y en trouvera de même quelques-unes très-innocentes, et d'autres très-méchantes. Dieu ne veut point opposer d'obstacle à la nature, lorsqu'elle forme un visage ou bien ou mal : il ne veut pas non plus forcer la volonté, lorsqu'elle fait ou un juste ou un pécheur; l'on peut même dire qu'il ménage beaucoup plus la liberté de l'homme, que le penchant et l'instinct des autres créatures; et, parce que la prospérité et l'adversité temporelles ont quelquefois beaucoup de liaison avec la vertu ou avec le vice, il permet le mélange des heureux et des malheureux, comme le mélange des bons et des méchants.

Dieu fait de temps en temps des coups d'éclat, pour nous faire ressouvenir qu'il hait le vice et qu'il est indigné contre les vicieux qui fleurissent sur la terre. Il abattra tout d'un coup un grand qui abuse de son autorité et de son opulence pour se livrer sans ménagement à ses passions : les histoires sont remplies de pareils exemples. La plupart des hérésiarques, la plupart des empereurs qui ont signalé leur règne par leurs crimes, ont fini leur vie par une mort ou précipitée ou violente, et toujours funeste. La justice divine éclate de même tous les jours en fondant sur des têtes et sur des conditions plus obscures. Mais enfin nous voyons quelquefois durer, réussir et les crimes et les criminels. Si nous savions souffrir, si nous jugions les choses sur l'idée que nous devons avoir de l'éternité, nous dirions avec le saint homme Job : *Elevati sunt ad modicum* (Job, XXIV), et le crime et le criminel se sont évanouis après peu de moments, et il n'est pas resté de trace de leur succès. Le

temps de la prospérité des méchants nous paraît long, parce qu'elle est un obstacle à l'accomplissement de nos desirs, et que nos desirs se tournent peut-être à une prospérité semblable. Quels que soient nos sentiments, Dieu ménage l'avantage général des hommes, en suspendant les effets de son indignation et de sa colère. Que l'on y regarde de près, le monde serait bientôt détruit si les personnes qui vivent mal étaient exterminées dès le commencement de leurs désordres.

Ce mélange d'heureux et de malheureux, de bons et de méchants, contribue encore à l'avantage des particuliers : la preuve en sera sensible. Il est tout visible que la prospérité des méchants peut être très-utile aux gens de bien, dans le même sens que l'Écriture a dit que, pour l'utilité des fidèles, il était nécessaire qu'il y eût des scandales et des hérésies dans l'Église : *Necesse est ut veniant scandala*. Combien une hérésie fait-elle de docteurs et de martyrs ? combien augmente-t-elle la ferveur des catholiques ? combien perfectionne-t-elle leur foi ? Les fidèles en deviennent plus exacts dans leurs devoirs ; leur humilité croît par la considération des folies où l'esprit humain est capable de tomber, quand il est abandonné à son sens réprouvé ; ils sentent avec une reconnaissance plus tendre le prix du caractère de fidèles qu'ils ont l'honneur de porter ; ils craignent plus l'ennemi du salut et se tiennent mieux sur leurs gardes contre ses artifices : *Plurimum prosunt, ut cautiores simus*, dit saint Augustin (*lib. de vera Rel.*, c. 8).

Si une hérésie peut apporter tant d'avantages aux fidèles, lors même que la violence et la persécution s'efforcent de la répandre, l'expérience nous apprend aussi qu'une impiété heureuse peut être aux gens de bien une occasion favorable de pratiquer de grandes vertus. Quel profit le juste ne peut-il pas faire du bonheur des personnes vicieuses qui l'environnent ? Un homme ne saurait presque être heureux sur la terre sans faire des malheureux. Naturellement ceux qui vivent dans l'opulence, et qui l'aiment, ressemblent à ces grands arbres qui, étendant fort loin leurs branches et leurs racines, attirent toute la substance dont les plantes voisines auraient besoin pour se nourrir, arrêtent la rosée du ciel et l'empêchent de tomber sur les arbrisseaux qui sont au-dessous d'eux ; et c'est là déjà un grand fonds de mérite pour ceux qu'une prospérité injuste et cruelle jette dans la nécessité de souffrir.

Mais pour peu qu'ils soient accoutumés à réfléchir sur les événements selon les maximes de l'Évangile, ils se convaincront toujours plus du néant des biens d'ici-bas que Dieu abandonne même à ses ennemis ; ils s'estimeront heureux de ne pas mettre leur confiance aux créatures, et de ne trouver de ressource sûre qu'auprès de Dieu ; ils rendront des actions de grâce à cette Providence qui leur met dans les mains les moyens de purifier leur vertu par la patience ; ils concevront un désir plus ardent de mériter une

place dans le ciel, où ils seront à l'abri de toutes ces vicissitudes qui fatiguent leur fidélité. Enfin, forcés de plier sous le joug de l'iniquité, ils ne songeront qu'à se sanctifier dans la crainte des jugements du Seigneur, et par le bon usage de ses miséricordes.

L'on pourrait m'objecter qu'un impie heureux est ordinairement un ennemi déclaré de l'innocence. Il est vrai que par le sentiment cruel d'une vanité qui voudrait refuser à la vertu la justice qu'elle lui doit, il est bien aise d'humilier, de maltraiter le juste, dont il est contraint de reconnaître le mérite. Mais Dieu même, dit saint Augustin, se sert du pécheur pour éprouver la fidélité d'une personne de piété, pour réveiller et pour châtier sa langueur : *Ut illo Deus ad probandum justum... de peccatore fecit Deus flagellum* (*in Psal. XXXVI, Conc. 1*). Un méchant homme persécute un homme de bien ; il ne tient pas à lui de dépouiller la probité de cet éclat qui condamne sa dissolution. Il y a en toute conjoncture une opposition naturelle entre la vertu et le vice. Si le juste sait profiter de la haine et de l'injustice du méchant, quelle gloire ne donnera-t-il pas à Dieu, et quelle gloire ne méritera-t-il pas lui-même ? Plus on considère, messieurs, les avantages que la piété chrétienne peut tirer d'une impiété heureuse selon les préjugés du monde, plus on a sujet de douter si ceux qui se plaignent du bonheur des méchants ne sont point méchants eux-mêmes.

Cet enfant libertin ne vous honore plus, père et mère, il vous cause mille déplaisirs ; c'est un dénaturé qui a perdu tout sentiment de piété, et il semble qu'il prend de la santé et des forces dans ses débauches pour augmenter votre chagrin. Jamais enfant ne fut plus impie, dites-vous, et tout ensemble plus heureux ; il n'échappe à tous les dangers où son libertinage l'expose que pour nous faire sécher de douleur. Ce n'est pas ainsi qu'il faut parler, père et mère : vous ne voudriez pas qu'il pût ce fils dépouillé de tout bon sentiment. Remerciez Dieu du soin qu'il prend de lui : c'est sa providence qui veille à sa sûreté, c'est sa miséricorde qui le protège pour exercer votre patience ; profitez de l'impiété de ce fils qui ne veut pas profiter de vos corrections et de vos exemples.

Cette femme pleure, elle ne cesse de se plaindre d'un mari prodigue et brutal, qui abîme sa maison et arrache le pain à ses enfants pour entretenir ses crimes. Femme, songez à vous sanctifier par les désordres de votre époux : mille fois déjà Dieu l'aurait frappé, s'il n'eût voulu purifier votre vertu et affermir votre constance.

Vous défendez avec peine vos possessions contre l'injuste poursuite du voisin avide, qui travaille à vous les enlever ; ses chicanes sont tramées avec tant d'adresse, qu'elles surprennent l'équité même la plus éclairée ; malgré vos droits vous êtes contraints de céder et d'enrichir l'ambitieux et l'avare par vos pertes. Dieu n'empêche point le tort qu'on vous fait ;

il voudrait rompre l'attachement excessif que vous avez à vos intérêts temporels, et ce serait à vous une belle occasion de vous animer à entreprendre avec ardeur l'ouvrage de votre sanctification. Il n'y a que le fruit des peines que vous prenez pour servir Dieu, à quoi l'injustice et la violence ne puissent pas porter la main. Ne devriez-vous pas penser à vous amasser désormais des richesses que le ciel vous garantisse, et que vous puissiez posséder éternellement ? Dieu fait durer le sujet de nos déplaisirs sur la terre, afin que nous soyons toujours sur nos gardes et que nous ne languissions pas dans son service. L'on bat le grain pour le retirer dans le grenier, dit saint Pierre Chrysologue, l'on polit à force de coups les pierres dont on veut se servir dans l'édifice du temple : il faut un tourbillon de vent pour porter Elie dans le ciel.

Ce n'est pas le juste seul qui peut mettre à profit les suites du bonheur des méchants ; les méchants eux-mêmes trouveraient dans leur prospérité des motifs pressants de pratiquer la vertu, s'ils permettaient à la grâce de les toucher. Quoi donc ! les ménagements dont Dieu use à leur égard ne les feront-ils point rentrer en eux-mêmes, si jamais ils viennent à les remarquer ? Est-ce qu'une miséricorde si longtemps offensée, et toutefois si longtemps bienfaisante, ne leur inspirera pas le repentir de leurs crimes, quand ils apercevront et sa patience et ses faveurs ? Puisque les méchants aiment tant leur prospérité, peut-être enfin aimeront-ils encore l'auteur de leur prospérité. Que si les biens qu'ils reçoivent les endureissent, ah ! l'étrange coup de la colère de Dieu ! David pèche : la justice divine le châtie ; il se soumet, il fait pénitence, et il est sauvé. Dieu ôte à la postérité de David une partie du royaume pour la donner à Jéroboam, et Jéroboam ne règne que pour pécher : il périt, sa maison tombe avec lui, et tous ceux qui le touchent sont enveloppés dans son malheur (III Reg. XIV). Mais ne prévenons pas la terreur dont la prospérité d'un pécheur ingrat et obstiné nous doit remplir.

Dieu donne au pécheur des marques de sa miséricorde ; ne fit-il autre chose en sa faveur que de différer le châtiment de ses crimes, il le convaincrail du désir qu'il a de le dérober à sa vengeance. Il souhaite en effet de le changer, quelles que soient les grâces qu'il répand sur lui. Il eût pu noyer les hommes par une inondation universelle, sans attendre un siècle entier depuis les menaces que Noé leur avait faites de sa part ; le retardement de leur peine ne sert qu'à les rendre plus insolents : le Seigneur est contraint d'ouvrir enfin les trésors de sa colère ; il eût voulu que leur changement l'eût obligé à les tenir fermés. Qui l'aurait empêché de faire périr Pharaon après le premier refus qu'il fit de rendre la liberté à Israël ? Il n'était pas alors moins maître des éléments : pourquoi frapper le coupable par tant de coups réitérés ? c'eût été assez d'un trait pour le percer à mort. Le coupable

se s'endurcit : Dieu eût voulu le toucher.

Il en use quelquefois comme les juges et les magistrats de nos tribunaux : pour pourvoir à la sûreté d'un enfant, ils diffèrent la mort d'un père convaincu de crime, ils laissent vivre une mère digne de mort : dès que l'enfant n'est plus en danger, le père et la mère sont punis. Toute une ville, toute une province est remplie de crimes et de coupables qui crient vengeance à Dieu : Dieu n'y jette point sitôt sa malédiction, parce qu'il veut épargner ceux qui se convertiront. Quelques-uns de ces jeunes débauchés changeront de vie : il ne veut pas qu'ils aient part au malheur public. Si le reste des criminels qui scandalisent la ville et la province par leur licence ne profitent de leur prospérité que pour continuer leurs excès et les outrages qu'ils font à Dieu, c'est qu'ils font servir à leur perte les biens mêmes que Dieu prétendait qui servissent à leur salut : c'est qu'ils tournent contre eux-mêmes la bonté qui leur fait du bien. Un méchant homme jouit de son bonheur pour devenir plus méchant ; mais Dieu permet qu'il soit heureux afin qu'il devienne bon ; s'il le punit par sa prospérité même, c'est que le pécheur en abuse pour l'offenser.

J'ai touché assez légèrement une partie des raisons qui prouvent la sagesse de la Providence dans la manière dont elle conduit les pécheurs heureux ; je n'ai donné que trop d'étendue à un sujet qui convient peut-être peu à mes auditeurs, et j'aurais pu, ce me semble, arrêter toutes les plaintes que j'ai tâché de combattre et de dissiper ; j'aurais pu, dis-je, les arrêter en me contentant d'examiner le motif qui, selon toutes les apparences, les fait naître. Peut-être, esprits peu religieux, qui forcez les prédicateurs à traiter des matières si indignes des fidèles, peut-être blâmez-vous la prospérité des méchants, parce que vous la leur enviez ; je vous ai déjà témoigné ce soupçon dans un autre endroit de mon discours, je le renouvelle pour rendre mon discours plus utile à mon auditoire. Si vous viviez dans l'abondance et dans le plaisir, vous ne feriez plus sans doute toutes ces questions sur la conduite de Dieu, et vous trouveriez qu'il gouverne sagement le monde ; il est fort vraisemblable que cette personne qui vous scandalise par ses vices n'irriterait point tant votre zèle, en goûtant les agréments de la vie, si vous les partagiez avec elle.

Je ne crois pas de vous faire tort, si je tire cette conséquence de vos injustes murmures : que vous estimez beaucoup les biens de cette vie ; que vous les aimez beaucoup. N'ai-je pas deviné les véritables sentiments de votre cœur ? Ce n'est point tant la gloire de Dieu qui vous touche, que le contentement de votre vanité et de vos désirs déréglés. Mais, s'il se trouve dans cette assemblée une personne à qui je puisse adresser mes reproches, je vous demande, mon cher auditeur, vos sentiments sont-ils dignes d'un homme de bien tel que je suppose que vous êtes ? Au lieu de répandre vos plaintes, ne

devriez-vous pas concevoir un grand mépris pour tous les biens de la terre, puisqu'ils sont communs aux méchants et aux justes; puisque même le plus souvent ils sont le partage des méchants? Si Jésus-Christ, dit saint Augustin, vous a promis la prospérité en ce monde, s'il l'a promise à tous les fidèles, plaignez-vous à lui, faites-lui des reproches quand vous verrez l'infidèle heureux et le fidèle malheureux. *Si felicitatem sæculi hujus tibi promisit Christus, murmura adversus eum... quando vides infidelem felicem (in Psal. XXXVI, Conc. 1)*; mais si Jésus-Christ a dit au contraire, que les gens de bien pleureraient, tandis que le monde ne ferait que se réjouir, qu'avez-vous à dire? Ne murmurez-vous pas très-injustement?

Si vous avez de la foi, soumettez-vous aux ordres de Dieu, et ne doutez pas de sa sagesse; si vous avez de la vertu, contentez-vous de votre fortune, et ne souhaitez pas ce qui peut vous rendre méchant. Il vous semble, dites-vous, que c'est le désir d'honorer Dieu qui vous met dans la bouche tant de murmures contre sa Providence; vous vous trompez: Dieu aime sa gloire plus que vous ne sauriez l'aimer, et il souffre ce que vous ne pouvez souffrir. Criez contre la vie déréglée d'un méchant homme, et que sa prospérité ne soit point l'objet de votre envieux chagrin; laissez-lui son opulence, sa grandeur, tous ses plaisirs, et désirez sa conversion. Si vous n'étiez persuadé que les honneurs et les richesses de ce monde sont de véritables biens, vous ne songeriez pas à trouver mauvais qu'il les possède; et si vous avez cette pensée, vous ne les méritez pas plus que lui, puisque cette pensée vous condamne et qu'elle est une preuve toute visible que vous n'êtes guère plus chrétien. On peut être juste et riche tout ensemble: il y a bien des personnes dans cette assemblée qui sont l'un et l'autre; mais on ne peut être juste et tout ensemble estimer les richesses.

Si vous avez un véritable zèle, mon cher auditeur, ayez pitié de cet impie que vous voyez heureux sur la terre; adorez cette sagesse qui le gouverne avec tant de douceur, mais redoutez cette justice qui le châtie avec tant de sévérité. Vous ne tarderez pas de voir s'il en est du bonheur des méchants tout ce que vous vous en imaginez. Accoutumez-vous à ne point rechercher si curieusement ce que vous ne pouvez pas comprendre dans les décrets adorables de la Providence. C'est bien à vous à lui donner des leçons. Avec une légère teinture d'une véritable foi, vous verriez que Dieu, qui occupe sa sagesse des plus petites choses où nous avons quelque intérêt, ne peut manquer de conduire ce qui nous touche de plus près, ce qui a tant de liaison ou avec notre salut, ou avec notre perte. Et après tout, c'est un Dieu, vous n'y pensez peut-être pas, c'est un Dieu dont vous vous plaignez; un Dieu peut-il rien ignorer? peut-il abandonner quelque chose au hasard? Se peut-il rien faire à quoi il ne veuille?

Je parle trop fortement, je n'ai point assez

d'égards à votre caractère. Confions-nous en Dieu, messieurs, et bénissons-le en toutes choses; quoi que ce soit qui nous surprenne dans sa conduite, rangeons-nous de son parti, sûrs qu'il ne fera rien, qu'il ne souffrira rien que selon les lumières d'une sagesse infinie; et que, soit qu'il nous frappe ou qu'il nous caresse sur la terre, il souhaite de nous sanctifier, de nous rendre heureux. N'est-ce pas là, messieurs, un grand sujet de consolation pour des fidèles, d'être obligés de croire que Dieu exerce sa sagesse et sa bonté en tout événement pour notre avantage? Il ne faut donc songer qu'à suivre avec docilité cette main aimable qui nous conduit à un bonheur éternel que je vous souhaite, etc.

SERMON LX.

Sur la justice de Dieu qui châtie les méchants par la prospérité.

Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi.

Jean ayant vu parler dans la prison de ce que j'ai dit Jésus-Christ (S. Matth., ch. XI).

Si l'on demandait au monde ce qu'il faut penser du sort et de Jean chargé de chaînes dans une prison, et d'Hérode commandant avec un empire absolu sur le trône, la question lui paraîtrait inutile, et sa décision évidente. Le précurseur enchaîné est le malheureux, dirait-il, et le roi, jouissant de sa grandeur, est l'heureux; il n'y a pas lieu de douter là-dessus, il ne faut qu'avoir des yeux pour démêler la vérité. Languir à la merci d'une autorité absolue; souffrir toutes les rigueurs d'un affreux cachot, vivre dans la douleur et dans un dépouillement universel de toutes choses, la condition est triste. Au contraire, n'avoir rien à ménager pour se faire obéir et pour satisfaire ses passions, goûter toutes les suites de l'élévation et de l'opulence; c'est là un agréable genre de vie. Ne nous en fions pas au monde, messieurs, et examinons nous-mêmes la chose.

Les pleurs et les ris se succèdent nécessairement les uns aux autres, dit saint Hilaire: *Alternat conversio, et demutatur risus in mœrorem, et mœror in gaudium (in Psal. CXXII)*. Voilà déjà le sujet d'une prévoyance affligeante aux personnes qui vivent dans la prospérité. Des biens et des maux passagers peuvent aisément se suivre. Les mondains éprouveront cette vérité, et si leur bonheur les doit livrer à la douleur, il n'en faudrait pas davantage pour les rendre malheureux. Cette réflexion pourrait seule nous occuper dans ce discours, mais donnons plus d'étendue à nos pensées.

À l'occasion de saint Jean-Baptiste persécuté, considérons Hérode son persécuteur. Ce prince me paraît digne de pitié; pour quoi? parce que tout injuste, tout cruel et tout adultère qu'il est, il règne tranquillement. Le bonheur d'un méchant homme sur la terre est d'ordinaire le plus terrible châtiment dont Dieu puisse le punir. Proposition qui doit effrayer la sagesse de la chair et les enfants de ténèbres; j'espère pourtant de l'établir dans ce sermon.

Il semble que la prospérité de l'impie blesse la justice divine ; et elle en est une preuve convaincante et redoutable : nous pouvons dire que souvent tout réussit au pécheur, parce que Dieu est irrité contre lui ; que le pécheur qui passe ses jours dans l'abondance et dans les délices, est alors même l'objet de la vengeance de Dieu. Comment cela ? C'est que la prospérité désespère en quelque manière le salut du pécheur ; ce que je prouverai par deux raisons, que je vous prie de remarquer, et qui feront le partage de ce sermon. La première, cette prospérité ôte au pécheur la crainte qu'il devrait avoir de Dieu ; la seconde, cette prospérité ôte à Dieu la pitié qu'il pourrait avoir du pécheur. Ah ! chrétiens, qui vivez dans la licence, apprenez à juger de cette fortune qui favorise vos désordres. Je commencerai après avoir imploré le secours de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est assez d'être pécheur, pour être malheureux : la première peine du crime, c'est le crime même : *Sceleris in scelere supplicium est* : ainsi a parlé un païen (*Sen. ; ep. 67*). Nous, fidèles, pourrions-nous nous le persuader, qu'un chrétien qui croit un Evangile, qui espère un paradis, qui appréhende un enfer, et qui par ses actions combat sa foi, son espérance, sa crainte, tous les mouvements les plus naturels de son âme, pourrions-nous, dis-je, nous le persuader qu'il peut mener une vie douce et agréable ? Eût-il peu de religion ; n'en coûte-t-il rien de ne pas croire ; de s'étourdir sur les vérités criantes de l'Evangile, et de s'accoutumer aux remords piquants de sa conscience ? Peut-on sentir couler ses années ? peut-on voir ses cheveux blancs, sans se demander où l'on va, où l'on doit tomber ? *Conscientia peccati formidinis mater*, dit saint Jean Chrysostome (*in Psal. L*). Il est naturel de craindre, après avoir péché ; et il n'est pas possible d'être content, si l'on craint pour avoir péché. Je veux qu'une vie brutale cache durant quelque temps tous ces objets terribles que présente l'éternité ; la raison se réveille, la vérité paraît à certains moments ; dès-là il faut voir ce qui alarme. Et quel serait le contentement qu'on ne peut goûter sans être abruti ? L'estimez-vous ce contentement ? l'enviez-vous ? le souhaitez-vous ? Un méchant homme ne peut manquer d'être misérable ; s'il ne connaissait pas son malheur, s'il ne le sentait pas, combien serait-il plus malheureux ? C'est la réflexion où mon sujet me conduit.

Accordons au pécheur tout ce que le monde lui souhaite pour le croire heureux ; considérons-le dans cette prospérité qui semble adoucir sa misère et le sentiment de sa peine ; s'il est vrai qu'elle lui fasse oublier l'affreuse situation où il se trouve ; c'est par cet endroit même qu'il est plus digne de pitié. Je vois un magistrat, un négociant, un père de famille, qui a relevé sa fortune par une injustice : injustice prévue avec chagrin, médiée avec répugnance, tramée avec horreur ;

injustice toutefois qui a réussi. Le ciel aussitôt s'arme pour punir son auteur. La parenté, les amis l'abandonnent sans prétexte qui éclate ; la méchante affaire qui aurait dû lui attirer la compassion et intéresser la charité des gens, l'expose à leur indignation et à leur mépris ; et sur le point d'en sortir heureusement il manque son coup ; le chagrin lui serre le cœur, il perd l'espérance avec la santé. Son fils aîné déjà en état de le soutenir lui est enlevé ; sans excès, sans dépenses extraordinaires, sa maison minée peu à peu fond tout à coup. Le voilà enfin qui traîne, qui passe une honteuse vieillesse dans la misère et dans la douleur. Toute une ville est effrayée de sa chute ; chacun dit que Dieu se venge, et qu'il n'y a pas de ressource à sa vengeance.

Je vois en même temps un homme d'affaires, un homme d'épée, qui, redoutable par ses patrons, par ses fourberies, par ses violences, dépouille, ruine qui lui plaît ; et sûr de sa fortune, se répand en débauches sans ménagement. Des héritages imprévus étendent ses fonds ; des établissements considérables, de puissants alliés assurent toute sa famille ; toujours de la santé, toujours du bonheur ; cependant point de christianisme, point de religion. Il ne manque à son opulence et à son élévation que quelque revers fâcheux pour les goûter plus agréablement. Le monde le regarde comme un homme véritablement heureux, digne de ses applaudissements et de son envie. Se peut-il faire, mon cher auditeur, que des yeux chrétiens ne voient pas la main qui le frappe ? Plaise au Seigneur de ne pas vous traiter jamais avec tant de sévérité. La gloire, les biens de la terre peuvent accompagner la piété ; une personne sage et chrétienne en peut faire un bon usage, et se sanctifier parmi les agréments d'une félicité temporelle. Ne croyez pas que je veuille condamner les gens de bien que Dieu bénit sur la terre ; mais soyons touchés vous et moi du danger épouvantable que court un méchant homme qui est heureux et tranquille.

La prospérité ôte naturellement aux pécheurs la crainte qu'ils devraient avoir de Dieu. La première raison de cette vérité se présente d'abord à l'esprit. Une âme qui se sent criminelle et qui n'est pas disposée à finir ses crimes, n'est guère sensible qu'au châtement qu'elle a sujet d'appréhender ; attachée d'ailleurs aux biens de cette vie, leur perte est le mal qui la frappe plus vivement. Si une éternité malheureuse lui donnait de la crainte, elle se permettrait le dérèglement avec peine, avec répugnance ; elle s'obstine dans ses désordres avec peu d'inquiétude, parce que Dieu qu'elle offense ne paraît pas s'irriter. Il lui laisse posséder ce qu'elle aime ; sa colère n'éclate point ; cette pauvre âme s'assoupit, s'endort ; rien ne la réveille ; elle recherche avec ardeur le contentement de ses passions ; elle s'attache à tout ce qui sert à les contenter ; esclave de ses mauvaises inclinations, et en état de leur tout accorder, elle oublie les menaces de son

juge, et se plonge toujours plus avant dans le débordement. Tel est l'effet ordinaire d'une prospérité constante. Eh ! mon Dieu ! nous sommes bien injustes, de tirer avantage de vos bienfaits pour vous outrager ; mais puisque la miséricorde qui nous caresse ne fait pas impression sur des cœurs aussi mal faits que les nôtres : usez envers nous de cette miséricorde qui effraie et qui châtie, afin que nous perdions en même temps et l'occasion et la volonté de vous offenser.

Achab et Jézabel avaient une passion basse et violente pour s'enrichir ; il leur prit envie de dépouiller Naboth d'une vigne qui les accommodait ; leur autorité soutenait leur avarice ; l'innocent était à leur merci. Qu'auraient-ils pu craindre dans les démarches d'un intérêt aussi infâme et aussi cruel, si non de manquer leur coup ? La tyrannie ne trouve point d'obstacle, elle triomphe ; l'équité est opprimée dans le palais même, où elle devait être protégée ; la vertu succombe sous le pouvoir qui aurait dû la défendre : *Occidisti et possedisti* (1 Reg., III, 21). Les faux témoins déposaient contre Naboth : ce juste possesseur de l'héritage de ses pères était lapidé, tandis que sous leurs lambris dorés, le roi et la reine applaudissaient à leur injustice. Vous, Jézabel, on vous jettera par les fenêtres de ce palais même, l'asile de l'iniquité ; les chiens rongeront vos os après votre mort, et ceux qui verront votre cadavre rongé, s'écrieront : *Hæcine est illa Jézabel ?* Est-ce là cette Jézabel qui nourrissait sa grandeur et son opulence du fonds et du sang des gens de bien ? Vous, Achab, une flèche vous traversera le corps, et les chiens suceront votre sang ; votre fils Joram aura encore le cœur percé par le premier trait qu'on lui lancera ; et son corps sera jeté dans le champ du malheureux Naboth, pour apprendre à la postérité les tristes effets de votre heureuse tyrannie.

Mais, messieurs, il n'est plus temps pour Achab et pour Jézabel, de craindre le Seigneur, vengeur des justes. Naboth perd son petit fonds ; en vain il se récrie contre la calomnie ; il meurt sous les cailloux dont on l'accable ; et les tyrans se livrent à tous les plaisirs d'une injuste et barbare prospérité. Ah ! pourquoi ne furent-ils pas frappés avant l'exécution de leur dessein ? L'homme de bien vivrait ; le persécuteur touché de repentir aurait peut-être appréhendé le châtiment de son injustice. Le crime réussit, on s'y accoutume.

Nous nous étonnons quelquefois de voir des mondains et des débauches se mettre si peu en peine des menaces que Dieu leur fait, et oublier tout à fait les châtimens qu'il leur prépare : prenons-nous-en à cette félicité temporelle qui les accompagne. Si elle était troublée par quelque événement fâcheux et humiliant ; ils ouvriraient les yeux et apercevraient le Seigneur armé pour les punir ; mais tout roule au gré de leurs passions ; ils perdent jusqu'à l'idée de sa justice. Comment cet homme acharné au gain et engagé dans les grandes affaires, craindrait-il

la honte et la peine de ses injustices ? Il dispose lui-même de tout ce qui flatte sa cupidité ; il est soutenu par un patron qui partage avec lui les fruits de l'iniquité. Les malheureux qu'il dépouille, qu'il opprime, en sont réduits à passer par ses mains ; il dépend de lui de donner à leurs justes plaintes le tour qu'il jugera à propos ; également adroit et avide, il ne lui manque ni occasions de profiter de la violence, ni couleurs pour la couvrir.

Sa foi ne lui représentera pas le juge souverain à qui il rendra un jour un compte sévère ; il en a étouffé les sentiments parmi le tumulte des agréables embarras qui l'enrichissent. Dans cette situation, qu'est-ce qui pourrait l'obliger à redouter les jugemens de Dieu ? Le changement, le renversement de cette fortune même qui l'empêche de les redouter. Qu'un ami le trahisse et dénoue la trame de la malversation ; que son maître vienne à se dégoûter ou à se défier de lui, et qu'il le livre à un rival ou à un ennemi ; qu'un malheureux trouve une voie ouverte pour faire entendre à la justice les torts qu'il a soufferts ; alors le criminel sentira le poids de cette main toute-puissante, qui abat, quand il lui plaît, ce qu'elle a laissé élever : rappelé en lui-même par le mal présent à quoi il ne s'attendait pas, il s'efforcera du moins, de se mettre à l'abri des maux à venir qu'il devait attendre : *Perterriti erudimur*, dit saint Grégoire de Nazianze (*Ep. ad Cæs. Frat.*), les coups qui nous effraient et qui nous accablent, nous font pressentir les coups qui nous menacent et qui nous attendent ; ce que nous souffrons nous instruit de ce que nous pouvons souffrir.

Comment une femme idolâtre de sa beauté, adorée dans le monde, pleine de santé, plongée dans d'éternelles délices, serait-elle en état de porter ses réflexions jusqu'à ce tribunal terrible, où elle doit essayer toute la confusion de ses intrigues ? Ses passions satisfaites ne permettent pas à son christianisme de l'alarmer sur les suites de sa vanité et de sa mollesse ; son ambition flattée par les disgrâces de ses rivaux semble lui assurer l'accomplissement de ses souhaits : son honneur se met au-dessus de ces considérations délicates qui pourraient gêner la volupté ; tout lui rit, rien ne la trouble. Hélas ! elle court risque de mourir sans autre mérite, que quelques grimaces de piété. Il ne faut pas désespérer de son salut ; si une confusion éclatante la banait des assemblées ; si une humiliante infirmité rappelle dans son souvenir sa mortalité et son néant ; si la mort d'un mari la perd de crédit, et la met en proie à l'envie et à la haine ; ceux qui s'intéressent à son véritable bonheur auront la consolation de la voir au pied des autels, pénétrée de la terreur de la justice de Dieu, et implorant humblement sa clémence. Oh ! que les enchantemens du siècle paraissent horribles à qui réfléchit sur les châtimens qui les doivent suivre !

La prospérité des méchants va toujours le même train ; qu'est-ce qui leur apprendra à

trembler sous les yeux du juge inexorable dans les mains de qui ils seront forcés de tomber ? Les maux temporels n'excitent pas leur crainte ; dès-là ils ne sont presque plus capables de prévenir les maux éternels : *Fertilis fuit Moab ab adolescentia sua*, dit le prophète Jérémie, *et requievit in facibus suis... idcirco permansit gustus ejus in eo : et odor ejus non est immutatus* (Jerem., XLVIII, 11). Moab a été élevé dans une contrée abondante et agréable ; il s'est accoutumé à la boue et au limon, il s'y est reposé ; le goût lui en est demeuré , et il a toujours retenu la même odeur. Malheureux peuple, qui ne fut jamais obligé de changer d'inclination en changeant de pays : *Nec transfusus de vase in vas : et transmigrationem non obiit*. Il sera toujours l'esclave de ses passions, parce qu'il n'eut jamais d'autre maître. Si comme le peuple de Dieu, il avait enduré la persécution des tyrans ; s'il avait été éloigné de ses terres pour éprouver les inconvénients d'un triste exil, il aurait d'autres sentiments sur le Dieu d'Israël ; mais vivant toujours dans le repos et dans l'opulence : *Permansit gustus*, il borne toutes ses vues au même genre de vie ; il ne sait ce que c'est que l'incertitude des événements ; et il ne craint point de changement dans sa destinée : *Odor ejus non est immutatus* ; il lui fâcherait de perdre l'habitude qu'il s'est faite de vivre sans prévoyance : se divertir, jouir de la fertilité de ses terres, se flatter d'une sécurité inaltérable , c'est là toute sa sagesse.

Ce qui fait, messieurs, qu'on est si peu disposé à connaître le danger que l'on court, lorsqu'une suite agréable d'événements heureux entretient le vice, c'est que la volonté du pécheur s'attache tellement aux objets qu'elle aime, qu'elle perd presque jusqu'au sentiment des autres objets. Nous devenons en quelque manière, ce que nous aimons, dit saint Augustin : *Talis est quisque, qualis est ejus dilectio* (Tract. II. in ep. III, Joan). Tandis que le cœur conserve sa liberté, ce qui passe par l'imagination et par l'esprit, ne change point nos inclinations : ce sont les attachements de notre volonté qui corrompent notre âme, et la corrompent d'autant plus aisément, qu'elle est moins troublée dans la possession des choses à quoi elle tend : *Facti sunt abominabiles sicut eu quæ dilexerunt* (Os., VIII, 10). N'aimez pas, les objets ne feront qu'une impression légère et passagère dans vous ; mais dès que vous aimerez, ces objets vous communiqueront tout ce qu'ils ont de bas et de mauvais. Au reste, plus vous aurez de facilité à les posséder, plus aussi vous vous y attacherez, et vous deviendrez toujours plus semblables à eux. Le pécheur aime les créatures ; la prospérité lui présente les créatures qu'il aime ; il s'ensuit de là qu'il se tournera toujours moins du côté de Dieu, à mesure qu'il aura la satisfaction qu'il souhaite ; parce que par là il devient tout terrestre et tout animal, selon l'expression de l'Ecriture.

Ah ! chrétiens, que votre sort est déplora-

ble, si malgré cette suite de succès qui vous rend possesseurs des choses que recherche votre penchant, vous ne songez point à craindre le Dieu des vengeances ? Il vous traitera enfin comme il traite ses ennemis ; d'autant plus irrité contre vous, que vous aurez pris moins de soin pour échapper à sa colère. Cependant c'est à mépriser sa colère que vous porte naturellement la prospérité ; parce qu'elle est toujours suivie de présomption et de témérité. Autre raison qui doit vous obliger à punir vous-mêmes vos dérégléments, quand Dieu ne se hâte pas de les châtier.

Vous aimez le plaisir, la gloire, les biens de la terre ; vous en jouissez tranquillement, quoique vous entassiez péché sur péché ; comme il ne vous arrive pas de mal à contenter votre penchant, vous vous croyez volontiers en sûreté, et vous ne ferez pas grand compte de la loi de Dieu, parce qu'il ne vous en coûte pas de la violer. Que n'imaginait-on pas pour se rassurer, quand on veut retenir ses attachements criminels ? On ne se donne pas même la peine de réfléchir sur son danger, lorsque la licence n'a pas de suites fâcheuses ; l'on s'aveugle, l'on s'anime par le succès. Un esclave est plus disposé à la révolte, après que son maître a dissimulé les premiers traits de son infidélité : un enfant devient plus méchant et plus indocile, s'il a sujet d'espérer qu'il abusera encore impunément de l'indulgence de son père.

In labore hominum non sunt, dit le prophète roi, *cum hominibus non flagellabuntur ; ideo tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua* (Psal. LXXII). Les méchants ne souffrent pas, ils ne sont point affligés comme le reste des hommes ; ils en sont plus présomptueux et plus fiers, ils commettent le crime avec plus d'audace, leur impiété n'est plus gênée. Quel aveuglement ! Car, Dieu ne saurait les traiter avec plus de rigueur, qu'en permettant qu'ils se rendent indignes de pitié en triomphant dans leurs excès. Nous pouvons dire en effet que Dieu se venge en deux manières : c'est saint Augustin qui m'a donné cette pensée (in Psal. XXXVI, Conc. 2) : quelquefois il punit le crime pour ainsi parler : et d'autres fois il punit le criminel ; il punit le crime pour sauver le criminel par une crainte salutaire. Ainsi il abattit l'orgueilleux Nabuchodonosor, pour le réduire à reconnaître et à adorer en se relevant, le Seigneur qu'il méprisait avant sa chute. Il punit le criminel pour le perdre par une téméraire sécurité. Ainsi permit-il que les victoires et les sacrilèges d'Antiochus servissent d'aiguillon à son insolente impiété, pour se rendre enfin inexorable aux prières forcées de ce prince : *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* (II Machab., IX).

De sorte, chrétiens auditeurs, que tout contribue au repos, et tout ensemble à la perte du pécheur heureux ; Dieu qui n'oppose point d'obstacle à son bonheur, et qui se venge en le permettant ; le pécheur lui-

même qui tire avantage de son bonheur pour s'obstiner dans ses vices ; le péché qui cache ses horreurs dans le cours d'une vie agréable. Ne faut-il pas être bien misérable, pour faire son plaisir de sa misère ? Ne faut-il pas être bien désespéré, pour trouver sa tranquillité dans le sujet de son désespoir ? Comprenez, messieurs, je vous en conjure, cette conduite effrayante de la justice divine, et n'en jugez plus selon les idées de la sagesse de la chair. Le juste souffre ; toutefois Dieu l'aime : le mondain se divertit ; toutefois Dieu le hait. Il est vrai, l'on dirait que sa miséricorde est inutile à l'innocent, et que sa colère même sert au coupable. Mais il veut s'attacher celui-là par la tribulation, et abandonner celui-ci comme indigne de ses soins. Un maître, dit Hugues le cardinal, ne se met pas en peine de corriger l'esclave dont il a résolu de se défaire : *Ut servos reprobo dimisi eos libere ire, post concupiscentias suas*. Triste état d'un malade à qui l'on ne défend plus l'usage de ce qui le tue.

Il serait bien difficile, messieurs, que les méchants ne devinssent présomptueux jusqu'à l'insolence dans leur prospérité ; il est naturel qu'ils en viennent jusqu'à oublier et la miséricorde qui les souffre, et la justice qui les attend ; les vérités de la foi ne font plus d'impression sur leur esprit, parce qu'un monde agréable les occupe en remplissant leurs souhaits ; ils laissent effacer dans leur souvenir les maximes de la religion, parce que les maximes du siècle s'ajustent avec leur licence. Enivrés des enchantements de leur fortune, ils sont peu disposés à regarder le ciel comme la source des joies véritables, et le séjour des véritables biens. D'ailleurs ils n'éprouvent point encore l'injustice, la perfidie des créatures ; d'elles ils attendent tout ce qu'ils désirent, et ils leur consacrent toutes leurs affections. Nul regard sur l'autre vie et sur l'éternité. Enfin, dit saint Augustin, ils dorment d'un profond sommeil, et la colère de Dieu ne leur ouvre point les yeux ; ils ne la sentent point dans leur assoupissement, mais ils ne dorment que parce que Dieu est en colère. L'expression de ce saint Père est remarquable : *Modo dormiunt, et iratum non sentiunt ; sed ut dormirent, iratus est (in Psal. LXXV)*. J'aurais cru que Dieu serait irrité pour les empêcher de dormir ; pourquoi s'irriter afin qu'ils dorment. Il n'est pas nécessaire que je vous en apporte la raison, vous la voyez. Que la colère de Dieu éclate, le bruit qu'elle fera en les frappant les tirera de leur léthargie. Mais non : cette colère redoutable ne se fait point entendre, comme si elle appréhendait elle-même de les éveiller. Qu'on vous dise après cela que Dieu paraîtrait plus juste, si les pécheurs étaient moins heureux ; quel plus terrible effet de sa justice, qu'un bonheur qui les rend insensibles à leur réprobation ?

Ce n'est donc point vous qui êtes digne de pitié, pauvre artisan, à qui un travail si rude peut à peine fournir du pain ; c'est ce bourgeois riche et intempérant qu'une fu-

nesté oisiveté abrutit, et qui vous refuse peut-être le juste fruit de vos sueurs. Ce n'est pas vous qui devez déplorer votre sort, gentilhomme, à qui il ne reste presque d'autre fonds que votre mérite et votre vertu ; c'est ce Seigneur qui ne possède, ce semble, tant de terres, que pour étouffer tout sentiment de religion, par ses excès ; et qui déshonore par ses débauches le nom et l'héritage de ses aïeux. Ce n'est pas vous qui avez sujet de gémir, père de famille, qui, accablé de déplaisirs et de disgrâces, cherchez avec soumission, avec confiance, quelque ressource auprès du Père des miséricordes ; c'est ce jeune homme, qui, plein de santé et comblé de biens, fait retentir dans toute une ville le scandale de sa licence. Ce n'est pas vous que nous plaindrons, bonne veuve, qui, opprimée par un tyrannique crédit, êtes à la veille de vous voir encore enlever le petit fonds qui vous fait subsister ; c'est cette dame qui n'a à souffrir d'autre peine que la peine de varier ses plaisirs, et à qui il n'échappe des marques de piété, que pour s'obstiner avec moins de repentir dans ses engagements mondains.

Nous sommes fidèles par la grâce de Jésus-Christ ; à nous il convient de distinguer les coups de la miséricorde et les coups de la justice de Dieu. Nous croyons cet oracle de notre Sauveur, qui déclare heureux ceux qui souffrent, qui pleurent, et que le monde persécute. Ce maître divin ne peut pas se contredire ; ceux-là sont donc malheureux qui rient, qui se divertissent, et pour qui le monde n'a que des douceurs ; encore plus malheureux en ce qu'ils sont et criminels et contents. Ils ne peuvent espérer de salut à moins qu'ils ne craignent Dieu ; et par les agréments de leur fortune ils en sont venus à ne le plus craindre, et à ne pouvoir presque plus le craindre. Et cette prospérité qui ôte au pécheur heureux la crainte qu'il devrait avoir de Dieu, ôte à Dieu offensé et irrité la pitié qu'il pourrait avoir du pécheur heureux. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu ne peut laisser le crime impuni ; il le connaît, il le hait, il s'est engagé à le châtier ; mais plus il diffère sa vengeance, plus aussi il aigrit sa colère, et le supplice croît par le retardement de sa peine. Mouvements ordinaires et naturels à une justice nécessaire de proportionner le châtiment à la prospérité du criminel. La raison de cette conduite est que par un long bonheur le criminel devient et plus ingrat et plus insolent. Or, un grand maître est plus offensé par l'ingratitude et par l'insolence de son esclave, et un maître infiniment équitable doit punir son esclave selon la mesure de l'offense qu'il en a reçue. Si Dieu a à punir un ennemi et un ennemi qui abuse de ses bienfaits pour l'offenser, et un ennemi qui insulte à sa justice, parce qu'elle l'épargne, il n'y a pas lieu d'espérer qu'il soit touché de son malheur ; et le malheureux qu'il châtiara ne pourra pas se plaindre de trop de rigueur, puisqu'il est

devenu plus criminel par les faveurs mêmes de son juge.

Le mondain, le débauché devrait être sensible aux grâces de cette miséricorde qui le souffre, et qui souffre sa prospérité; il devrait être reconnaissant envers Dieu d'une patience qui l'invite avec tant de douceur à changer, qui lui donne le temps de se repentir et de faire pénitence; étant comme il est à sa merci, il ne peut douter qu'il ne lui soit redevable de sa santé et de tous ses biens. Car enfin il ne tient qu'à lui de les lui enlever et de l'exterminer lui-même; au lieu de songer à réparer ses injures, il les continue, il les augmente, il triomphe dans ses crimes et dans son bonheur. Par ce procédé il force son juge à n'avoir plus pitié de lui, à se rendre inexorable. On punit un ingrat avec sévérité; on le punit, si je l'ose dire, avec plaisir; et les bienfaits qu'il a reçus deviennent la matière de son supplice.

Job nous exprime en ces termes les sentiments des pécheurs heureux et ingrats : *Quasi nihil posset facere Omnipotens, aestimabant eum; cum ille implesset domos eorum bonis* (Job., XXII, 17). Dieu a rempli de biens leurs maisons; ils en usent envers lui, comme s'ils n'avaient plus rien à attendre, ni rien à craindre de sa toute-puissance; ils en viennent jusqu'à le mépriser. La raison même qui devrait les soumettre à sa loi les révolte. Ils ont reçu de ses mains l'abondance qu'ils souhaitaient; dès-là son pouvoir leur paraît inutile à leur fortune, ils n'ont plus d'intérêt à le servir : *Quasi nihil posset facere omnipotens, aestimabant eum*. S'ils étaient forcés de languir dans l'obscurité et dans l'indigence, ils auraient un vif sentiment de sa grandeur et de leur dépendance; ils lui adresseraient des prières et des vœux; ils imploreraient sa souveraine protection; ils le reconnaîtraient par leurs hommages comme l'auteur de tous les biens; ils perdent jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée de leur bienfaiteur, parce qu'ils ne songent qu'à nourrir leurs passions de ses bienfaits. Comment peuvent-ils oublier que le même Dieu, qui a rempli leurs maisons, peut aussi les dépouiller? Il est tout-puissant. L'ingratitude d'un pécheur heureux va jusqu'à l'extravagance, et elle mérite toute l'indignation du grand Dieu qu'elle déshonore.

Dieu dispute, pour ainsi parler, avec ce cavalier impie, avec ce magistrat ambitieux, avare et déréglé, avec cette femme voluptueuse, pour les obliger par ses faveurs à revenir de leurs égarements; ils s'égarent toujours davantage, ils s'obstinent, ils se plongent toujours plus dans leurs désordres; Dieu fait servir ses faveurs même à sa vengeance. Ingrats, ma clémence ne vous sauve pas, il faut qu'elle vous perde. Après cela ce n'est plus la bonté de Dieu qui dispute avec eux pour les changer, c'est sa justice qui combat pour les livrer à sa vengeance. Saint Augustin nous représente ainsi le spectacle. Si deux adversaires d'une force et d'une adresse inégale se battent, et que le plus fort et le plus adroit veuille ménager le plus

faible et le moins habile, il l'avertit des coups qu'il lui porte : prenez garde à vous, parez à ce coup. Que s'il est résolu à s'en défaire, il semble se négliger, il lui permet d'avancer; cependant il étudie son faible, il choisit l'endroit qu'il veut frapper; puis enfin il le blesse mortellement à coup sûr. C'est d'une semblable manière que Dieu en use envers le pécheur; il ne l'effraie point, il lui permet de jouir des avantages de sa fortune et du fruit de ses passions; infirmité, humiliation, perte de fonds, il ne se met pas en peine de l'alarmer par semblables maux. Pécheur tranquille, pécheur endormi, réveillez-vous, rentrez en vous-même, profitez de l'occasion, ne laissez pas appesantir le bras du Seigneur qui vous ménage; le malheureux ne se défie point; appliqué uniquement à contenter son penchant, toujours plus passionné et par conséquent toujours plus ingrat. Dieu le prend à l'impourvu, il le frappe, il le réprouve, il le damne; sa colère a eu tout le temps de s'allumer pour éclater tout à coup.

L'ingrat était insolent dans son succès. Ne dirait-on pas que cet officier débordé et cette femme mondaine se déterminent de plein gré à insulter à Dieu du milieu de leurs plaisirs? sûrs de tomber un jour dans ses mains, ils ajoutent outrage à outrage; gais, brillants, tournant en raillerie tout ce qui pourrait leur faire quelque peur. Dieu châtie leur insolence par leur insolence même? comment cela? il les abandonne à leur propre témérité; et lorsqu'ils s'imaginent de triompher dans leur attentat, ils se jettent eux-mêmes dans le malheur. C'est le châtimement naturel d'une présomption qui s'aveugle elle-même sur le mal qu'elle a à craindre, de n'être point arrêtée dans sa course, et de tomber dans le précipice qu'elle a voulu ignorer.

Saint Grégoire le Grand développe avec beaucoup de force cette pensée par ces mots : *Mortis suæ negotium ridentes exsequuntur*. Ces pécheurs présomptueux se donnent la mort en riant. Ils sentent écouler leurs années, croître leurs crimes; et ils vont toujours le même train, comme s'ils se faisaient un jeu de leur perte. Tandis qu'ils abusent de leur santé, de leur crédit, de leur opulence, pour entretenir leurs injustices et leurs commerces impurs, Dieu désarme sa miséricorde et il arme sa fureur : *Mortis suæ negotium ridentes exsequuntur*. Un criminel monte d'ordinaire sur sa roue, les cheveux hérissés, le front abattu, le visage pâle, les yeux flétris, le regard fixe et affreux, tout le corps frissonnant d'horreur; et voici des criminels, qui d'un air serein disposent eux-mêmes tout l'appareil de leur supplice, bandent eux-mêmes l'arc qui lancera la flèche dont ils auront le cœur percé; tirent eux-mêmes du fourreau le couteau qui doit trancher le fil de leurs jours; appréhendent eux-mêmes la massue qui ne tardera pas de les écraser. O insolents désespérés! *Mortis suæ negotium ridentes exsequuntur*. Toutefois les agréments de la vie cesseront; ce n'est point

par hasard qu'on meurt saintement ; ce moment de repentir entre la vie et la mort, on l'espère sans raison, et il s'agit d'un enfer. Et la foudre qui doit fondre sur leur tête, n'est cachée sous la nue que pour s'allumer davantage ; et le tonnerre ne gronde point encore pour faire un passage plus prompt et moins attendu au carreau qu'il doit lancer ; et c'est un signe visible qu'on veut bien permettre que le frénétique périsse, quand on lui laisse une liberté entière. Parmi tous ces sujets de terreur : *Mortis suæ negotium ridentes exsequuntur*. Ils vont en riant à la mort, ils vont en riant dans les enfers.

Absalon, l'exemple n'est pas des plus terribles, mais je suis bien aise de vous laisser craindre quelque chose au delà ; Absalon, dis-je, avait fait assassiner son frère Amnon ; après le coup, il eut le temps de se sauver, et d'échapper par la fuite à la juste colère de son père. David oublia même le crime du parricide, et le coupable eût vécu sans crainte sous ses yeux, si, animé par ce succès, il n'eût attenté sur son père même ; une ambition impie succéda dans son âme à une impie cruauté. Il résolut de se faire roi ; comme il avait l'air grand et des qualités à porter dignement une couronne, il n'eut pas de peine à gagner le peuple. Dans peu de jours il fut à la tête d'une bonne armée. Il entre triomphant dans Jérusalem ; tout lui promet une tyrannie sûre et tranquille. David prend la fuite devant son fils, il pleure de douleur, il marche pieds nus ; *Flens, nudis pedibus incedens* (II Reg., XV). Absalon cependant profite de ses avantages, il se saisit des postes, il grossit ses troupes ; de toutes parts on vient prendre parti sous ses étendards. Funestes engagements à une ambition déterminée à violer les loix divines et les loix humaines.

David entreprend enfin de couper chemin au mal et de ranger le rebelle par la force ; il lève des troupes et en confie le commandement aux trois plus braves de ses officiers. Tout étant disposé pour présenter le combat à Absalon, il les chargea de cet ordre : *Servate mihi puerum Absalon* ; quelque succès qu'aient mes armes, sauvez mon fils. Tout ce qu'il restait de peuple dans son parti se trouva présent, quand il donna un ordre si digne de la clémence d'un père : *Et omnis populus audiebat precipientem regem cunctis principibus pro Absalon*. Il ne se contenta pas même de recommander son fils aux généraux, il ordonna encore aux subalternes de veiller à sa conservation ; tous s'engagent à exécuter l'ordre du roi. Absalon pouvait-il être plus heureux ? Son ennemi même craint sa perte. Là-dessus on part, on marche ; les armées sont en présence, l'on donne ; Absalon est défait et contraint de se sauver sur une mule. Il se va jeter sous un grand chêne, et il eut si peu de prévoyance, qu'il laissa embarraser ses cheveux aux branches de cet arbre ; car il avait la tête fort belle, et demeura ainsi suspendu en l'air. Remarquez-vous, messieurs, comment le châtimement du coupable commença par cette même tête,

qui avait commencé son crime pour porter une couronne.

Joab, premier lieutenant général de David, fut averti de l'accident ; en suite des ordres pressants de son maître, vous croiriez qu'il témoigna un empressement ardent, et qu'il courut bride abattue pour aller sauver Absalon. Il était d'ailleurs homme d'honneur, brave, fidèle, désintéressé, attaché à son roi. Croyez Joab officier très-accomplé ; mais détrompez-vous sur le parti qu'il prit dans cette conjoncture ; son premier mouvement le porte à blâmer l'infidèle lâcheté du soldat qui lui avait porté la nouvelle du malheur d'Absalon. Tu devais le tuer, lui dit-il, et je t'aurais donné dix sieles d'argent avec un baudrier ? A moi, répartit le soldat ; mille pièces d'argent ne me feraient pas souiller ma main et mon épée du sang du fils de mon roi. Et vous, notre général, ajouta-t-il, le roi ne vous a-t-il pas commandé en présence de tout le peuple de lui conserver son Absalon ? L'avis du soldat aurait dû toucher l'officier ; mais, ô jugement de Dieu qui veut punir une heureuse impiété : Apprends ton devoir, réplique Joab ; en même temps il s'arme de trois dards, et court à toute bride les enfoncer dans le cœur d'Absalon. *Tulit ergo* ? Concevez cette conséquence : David commande à Joab de lui conserver son fils, donc Joab prends trois dards pour le tuer et le tue. *Tulit ergo très lanceas in manu sua, et infixit eas in corde Absalon*. Il ne voulait pas le manquer, il choisit bien l'endroit, il les plonge tous les trois dans le cœur d'Absalon. Ce fils rebelle était encore agité des convulsions de la mort, lorsque dix jeunes hommes vinrent l'achever.

Mes chers auditeurs, Dieu sait-il trouver l'impie quand il est temps de se venger ? David commande qu'on lui conserve son Fils ; il le commande plusieurs fois, il charge de cet ordre les officiers qui lui étaient le plus dévoués ; Joab était celui qui avait plus de part à son estime et à sa confiance ; tout le peuple est témoin de la volonté du roi ; l'occasion fut favorable pour l'exécuter ; Joab fut averti de son devoir, et ce même Joab qui devait se faire un honneur de présenter à David son cher Absalon, s'en va armé pour se défaire de plusieurs hommes, s'en va, dis-je droit à Absalon et lui arrache la vie. Comment put-il arriver, messieurs que le roi prit tant de mesures pour sauver son fils, et que l'officier en prit tant pour le perdre ? Un commandement si solennel, un commandement unique, réitéré ; Joab, son général, son confident, le viole ; il le viole avec mépris, avec emportement. Joab était bon politique, fidèle à son prince, et David lui confiait ses intérêts avec sagesse ; cependant il prend trois dards pour faire un coup si peu attendu. Ses armes ordinaires n'auraient-elles pas suffi ? N'était-ce pas assez d'une épée ? Le malheureux ne pouvait pas se défendre. Il eût dû dégager Absalon si le hasard du combat l'eût jete dans le péril. Vains raisonnements ; Joab veut tuer Absalon, et il le tue. Comment encore une fois la chose put-elle

arriver de la manière ? Il est aisé de répondre. La justice divine, fatiguée des succès d'Absalon, voulut alors se venger de lui sans pitié.

Pauvre Absalon, n'eût-il pas mieux valu pour vous que, rebuté du malheur de vos armes dès le commencement de votre révolte, vous eussiez abandonné l'entreprise ? Votre sort ne serait-il pas moins déplorable si, forcé de vous reconnaître, vous eussiez satisfait et à Dieu et au roi dans une prison ; si votre faiblesse vous eût d'abord réduit à condamner et à réparer votre ambition ? Justice inexorable de mon Dieu, vous n'avez point frappé Absalon au moment de sa mort ; vous le frappiez lorsqu'il voyait mourir son frère sous les couteaux des assassins ; vous ne l'avez point frappé lorsque, suspendu par ses beaux cheveux, il a été percé de coups ; vous le frappiez lorsque, maître de Jérusalem, il souillait le lit de son propre père ; vous ne l'avez point frappé quand il a été livré à un officier désobéissant et emporté ; vous le frappiez lorsqu'il recevait les acclamations du peuple, lorsque ses soldats animaient leur valeur par ses progrès, lorsque sa révolte triomphante semblait lui assurer un règne long et tranquille, lorsque sa prospérité lui enflait le cœur et lui ôtait jusqu'à la crainte, jusqu'à l'idée du malheur qui le menaçait.

Que faisait la justice de Dieu durant le bonheur d'Absalon ? Elle faisait ce qu'on a coutume de faire quand on veut se venger sans pitié ; quand on veut humilier, perdre un ennemi ingrat et insolent. Elle se laissait offenser pour devenir inexorable ; elle permettait tout au coupable pour ne point le ménager en le châtiât ; elle préparait les instruments de sa vengeance ; elle aiguillait les trois dards de Joab ; elle s'accoutumait à haïr l'impie pour n'être pas touchée de son malheur ; elle dissimulait pour éclater avec toute la fureur qui peut succéder à une patience outrée. Écrivons-nous ici avec saint Jérôme : *Magna ira est, quando peccantibus non irascitur Deus* (Epist. 33) : Dieu ne se met pas en colère contre les pecheurs par un terrible effet de sa colère. Ainsi il exécute la menace épouvantable qu'il leur a faite par le prophète Jérémie : *Inebriabo eos ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum : deducam eos quasi agnos ad victimam* (Jerem., LI) : Je les enivrerai pour les endormir ; accablés de sommeil, ils ne se réveilleront jamais, et je les immolerai comme des agneaux.

Je donnerai à cet usurier toute liberté de s'enrichir des dépouilles des particuliers et du public ; je ne romprai point la trame des intrigues de ce débauché, il prendra à souhait ses plaisirs infâmes ; cette femme mondaine se plongera à son gré dans les délices de la mollesse, elle verra accomplir les vœux insensés de sa vanité. Ils seront si enivrés de leur prospérité, qu'ils y laisseront étouffer leur raison, leur sentiment, leur foi ; enchantés de leur bonheur, ils tomberont dans un sommeil profond ; alors je les conduirai au sacrifice, et je les sacrifierai à ma

vengeance comme des agneaux ; *quasi agnos* ! Un agneau sent-il qu'on le mène sous le couteau ? craint-il le coup ? Il pâlit sans inquiétude, il broute sans défiance ; et tout à coup on le tire du riche pâturage qui l'engraissait, pour l'égorger. *Quasi agnos* ! On égorge un agneau sans peine ; on ne prend point tant de précautions ; il ne peut ni fuir, ni se défendre ; au premier coup il est renversé par terre ; après quoi on ne pense plus à lui. *Quasi agnos* !

Si c'est là l'image de la triste fin d'un pécheur heureux, il faut que Dieu ait un grand mépris de lui ; il faut que Dieu soit bien tranquille sur sa perte. Il se divertissait, il se préparait de nouveaux plaisirs ; plein de santé, agréable, brillant, il jouissait des avantages de sa fortune ; son ambition, son avarice, sa volupté, n'étaient pas seulement troublées par le pressentiment d'un malheur prochain. Alors Dieu le choisit soudainement pour le sacrifier à son indignation. Assemblées, amis, confidentes, complices, pauvres abandonnés, sujets maltraités, créanciers ruinés, gens de bien persécutés, voyez passer la victime, elle ne repassera plus ; un seul être, une mort soudaine l'enlèvera peut-être de ce monde. Juste ciel ! quel coup ! Peut-être languira-t-elle dans la douleur, mais sans songer à redouter la main qui l'immole. Ce malheureux, tout interdit dans le changement de son sort, ne s'occupe qu'à regretter sa prospérité passée ; le mauvais usage qu'il en a fait désespère son ingratitude ; sa confusion étouffit sa témérité ; il ne voit point de ressource à sa chute ; il ne sait comment s'y prendre pour en chercher à ses crimes ; il meurt dans le sommeil et dans l'ivresse ; c'est fait de lui. *Inebriabo eos ut sopiantur et dormiant somnum sempiternum ; deducam eos quasi agnos ad victimam*. Ah ! trompeuse, cruelle prospérité des méchants !

Estimerez-vous désormais, chrétiens auditeurs, le bonheur des mondains ? Le leur enviiez-vous ? Vous en plaindrez-vous ? Mais vous, si convaincus de vos crimes, engagés en des commerces d'injustice et d'impureté, vous ne laissez pas de voir établir votre maison et réussir vos projets, n'appréhendez-vous point ? Ne serez-vous point épouvantés d'une prospérité, l'instrument et la matière de la vengeance de Dieu ? Pécheurs et heureux, allez vous jeter aux pieds de votre Sauveur Jésus-Christ, et conjurez-le, par les entrailles de sa miséricorde infinie, de ne pas vous traiter avec une si grande rigueur ; demandez-lui avec instance, avec larmes, qu'il ne vous laisse pas endormir dans une suite d'événements qui flattent vos passions, qu'il vous humilie, qu'il vous confonde, qu'il vous contraigne par la tribulation de penser à lui et de redouter sa justice.

Il est bien étrange, messieurs, que ce que vous souhaitez le plus, soit cela même que vous devez le plus craindre. Vous ne vivez pas chrétiennement, et vous n'oubliez rien pour vivre contents ; vous violez la loi de

Dieu, et vous éloignez tant que vous pouvez tout chagrin, toute peine. Lors même que Dieu a la bonté de vous envoyer quelque disgrâce pour exciter votre foi et votre christianisme, vous en devenez plus âpres au plaisir; voulez-vous donc perdre toute idée de vertu et de salut? Votre mariage est mal assorti; ce mari farouche, cette femme déraisonnable vous désolent; c'était le dessein de Dieu, de vous tenir humilié sous sa main: et de là vous prenez occasion de vous jeter dans les dérèglements du grand monde. Vous voyez vos semblables favorisés, avancez; Dieu n'a pas permis que vous le fussiez, pour donner un frein à vos mauvaises inclinations; et vous songez à les dédommager par des entreprises injustes et par des intérêts criminels; pourquoi voulez-vous que Dieu vous traite en ennemis?

Ceux que vous croyez méchants s'établissent-ils sur la terre; vous osez bien, dit saint Augustin, vous osez bien demander à Dieu: est-ce là votre justice? Dieu n'a-t-il pas sujet de vous demander à vous-mêmes, est-ce là votre foi? *Dicis Deo; ipsa est justitia tua? et Deus tibi, ipsa est fides tua* (in *Psal. XXV, Enar. 2*). Tel amasse de grandes sommes: adresse, crédit, patrons, violences, tout sert à son insatiable avarice; vous en êtes choqués, vous en murmurez; condamnez-vous vous-mêmes, qui ne croyez les gens heureux que par des biens qui passent, sans considérer un avenir qui ne passera jamais. *Pone dorsum ad id quod cadit, et faciem ad illud quod manet*. Telle sans régularité, sans piété, se trouve néanmoins avantageusement établie, noblement alliée, bien accommodée, dans l'honneur, dans les délices; quelle indignité! Mais quelle indignité à vous de fonder le jugement que vous formez d'une femme mondaine sur les seuls agréments de cette vie? Si cette personne licencieuse ne se faisait pas remarquer par le rang qu'elle tient, et par le bruit de son opulence et de ses intrigues, vous ne penseriez pas à vous plaindre de son bonheur; peut-être même vous importerait-il peu qu'elle offensât Dieu, si elle était abandonnée de la fortune. *Pone dorsum ad id quod cadit, et faciem ad illud quod manet*.

Une santé constante durant peu d'années; et des douleurs mortelles durant une éternité; un honneur frivole en ce monde, et un oubli infâme dans l'autre; des richesses passagères pour entretenir des crimes, et des crimes pour entretenir des flammes qui ne s'éteindront jamais; des plaisirs honteux qui ne servent qu'à abrégier la vie, et un enfer qui succèdera à ces plaisirs pour prolonger des tourments à l'infini. Voilà à quoi des fidèles doivent attacher leurs réflexions. Inspirez ces pensées à vos enfants, pères et mères; vous ne veillez, ce semble, à leur conduite, que pour leur donner le goût d'une félicité temporelle; apprenez-leur à la craindre; faites-leur comprendre que s'ils ne servent pas Dieu, ils n'auront jamais plus de sujet de redouter sa colère, que lorsqu'ils deviendront plus grands et plus riches; que

quand leur gloire et leurs revenus crouleront; c'est en ce temps même qu'ils auront plus de prières à faire, plus de bonnes œuvres à pratiquer, plus d'aumônes à répandre pour apaiser sa justice, et pour engager sa miséricorde dans leurs intérêts.

Un homme de bien peut être riche et heureux; mais un homme de bien riche et heureux est en grand danger de se pervertir; un méchant homme qui est dans la prospérité, peut se convertir, mais il est difficile qu'il change; il court risque de s'endurcir dans ses désordres, et sa damnation est plus certaine que son salut. O mon Dieu! qui voulez nous sauver, traitez-nous comme vos élus; ne nous épargnez pas, frappez, frappez-nous, si vos coups nous doivent conduire à vous. Nous pleurerons, laissez-nous pleurer; nous nous plaindrons, laissez-nous plaindre; enlevez-nous sans égard tout ce que nous aimons, tout ce qui nous empêche de vous aimer; détachez-nous du monde, de nous-mêmes, de toutes choses par la tribulation, afin qu'unis à vous sur la terre, nous le soyons encore dans le ciel durant toute l'éternité.

SERMON LXI.

Sur la nativité de Jésus-Christ.

Hoc vobis signum: invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Voici ce qui vous le fera reconnaître: vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (S. Luc, ch. II).

Quel signe, chrétiens auditeurs, pour reconnaître un Dieu naissant, des langes et une crèche? Comment allier cette grande joie que promet l'ange, avec cette marque qu'il donne du Sauveur qui vient nous réjouir? Il n'est pas de mystère si consolant que celui que nous célébrons, il est vrai; mais il faut aussi avouer qu'il n'en est point de si terrible. S'il nous est permis d'adorer notre Rédempteur revêtu de nos faiblesses et semblable à nous, il nous est commandé de l'écouter comme notre Maître, et de lui obéir comme à notre Législateur. Le Fils de Dieu paraît au milieu de nous; esclaves de satan, bénissez la miséricorde qui pense à briser vos fers: il paraît pauvre, humilié, souffrant; esclaves du monde, redoutez cette sagesse qui vient rectifier vos lumières et sanctifier vos affections. Ce fut, messieurs, une étrange révolution dans la morale, lorsque le Sauveur des hommes se fit voir dans une étable; le mondain dès-là que dut-il croire, que dut-il aimer.

Il s'était fait une idée du Messie, laquelle flattait son ambition et tous les attachements qu'il avait à la terre, grandeurs, puissance, plaisirs, c'est ce qu'il s'était promis à la venue de ce libérateur désiré des nations; et le voilà ce Dieu libérateur qui tombe à sa naissance dans un lieu abandonné, dépouillé de tout ce que la cupidité humaine estime et recherche. Aujourd'hui encore, le mondain voudrait adoucir les vérités de sa foi et les préceptes de sa loi pour vivre au gré de ses passions; mais l'Eglise lui présente son Sauveur pour corriger ses erreurs et pour con-

damner ses attaches. Il faut convenir, dit saint Bernard, que le fidèle a besoin de tous ses yeux pour reconnaître son Sauveur naissant dans une étable : *O quam oculata est fides, quæ agnoscit Filium Dei nascentem in stabulo !* Il l'adore pourtant, il lui rend les hommages qu'il doit à son Dieu; il ne s'agit donc que d'entrer dans les vues de ce Dieu enfant, pour prendre ses sentiments. Or, je dis que dans sa crèche il est notre maître et notre législateur; en qualité de maître il nous instruit de ce que nous devons penser de tous les biens de la terre; en qualité de législateur il nous prescrit ce que nous avons à faire à l'égard de ces mêmes biens. Ce maître est infaillible, nous devons le croire sur sa parole; ce législateur est tout-puissant, nous devons nous soumettre à sa volonté; sa sagesse autorise la vérité qu'il nous enseigne; son exemple justifie l'ordre qu'il nous donne. Jésus naissant choisit un état d'humiliation, de pauvreté, de souffrances pour réformer et l'esprit et le cœur du mondain; son esprit en corrigeant les préjugés qui corrompent sa foi, c'est mon premier point; son cœur, en condamnant les attachements qui détruisent sa loi, c'est le second. Prions la sainte Vierge de nous obtenir les lumières du Saint-Esprit, pour pénétrer dans le projet et dans la conduite de son Fils Jésus-Christ : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai peine à me persuader qu'il y ait des esprits assez mal faits pour rejeter les maximes de la foi pour les seuls intérêts d'une impiété maligne; les vérités les plus sévères ont des charmes pour la plus grossière raison; les contredire et n'avoir en vue que le plaisir de les contredire, c'est ce qui ne me paraît pas vraisemblable. La passion est la source ordinaire des raisonnements insensés et criminels que l'on fait pour affaiblir les principes du christianisme; l'on voudrait estimer ce qu'elle estime, et mépriser ce qu'elle méprise; l'Evangile s'y oppose; l'on s'efforce d'en secouer, ou du moins d'en adoucir le joug, pour le contentement de la passion. Tel intérêt est la source empoisonnée de toutes ces idées si indignes d'un fidèle touchant les honneurs, les plaisirs et les richesses, de ces fantômes agréables qu'on se fait d'une fortune éclatante et d'une vie voluptueuse, de ces préventions païennes contre un mérite qui languit dans les ténèbres, contre une vertu qui ne goûte pas des délices profanes et dangereuses. L'on doutera des rigueurs de la justice divine, parce que l'on craint de s'interdire les mouvements licencieux du siècle; l'on ne se croira point soumis aux durs renoncements que l'Evangile impose au chrétien, parce qu'on a horreur de la mortification et du mépris; l'on tâchera d'excuser certains péchés, parce qu'on veut avoir la liberté de satisfaire son penchant. L'esprit souffrirait trop en résistant à la vérité, en lui donnant de fausses interprétations, en éludant sa force par de frivoles détours, si la cupidité ne l'aveuglait et ne l'accoutumait à un aveuglement

affecté : il ne saurait éteindre les rayons de sa raison et de sa foi; mais l'ambition, l'avarice et la volupté l'empêcheront, ou de les sentir, ou de les suivre. Vous en conviendrez avec moi, messieurs, si vous y faites réflexion; l'on ne songe à affaiblir les maximes pures et sublimes de l'Evangile que pour se livrer avec moins de contrainte aux impressions de la passion; c'est ce qui a fait dire à saint Augustin que toute la peine d'un fidèle durant sa vie consistait à guérir sa foi, qui est l'œil du cœur : *Totus labor noster in hac vita, ut sanetur oculus cordis, qui est fides* (Serm. 18 de Verb. Dom.). Si nous voulions sincèrement nous comporter en bons fidèles, nous n'aurions qu'à faire attention à une illusion aussi pitoyable et aussi inutile que celle-là; car enfin, pouvons-nous changer quelque chose à la vérité? et la vérité pût-elle être altérée, serait-ce en faveur de nos inclinations vicieuses?

Le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous a appris à penser sur toutes les choses qui peuvent ou amuser, ou entretenir nos affections déréglées. Parlant en général, les hommes ne se seraient pas attendus à le voir naître dans une étable, après s'être choisi une mère pauvre, après avoir été rebuté par ses concitoyens, après avoir obéi aux ordres d'un empereur qui était son esclave. Les Hébreux mêmes, qui étaient le peuple fidèle, s'étaient promis un Messie qui viendrait avec pompe dans le monde, qui y paraîtrait avec un grand éclat et avec un grand bruit; qui briserait par sa puissance le joug que la domination des gentils leur avait imposé. A juger des choses selon les principes de la sagesse de la chair, qui l'eût prédit, que le Maître du ciel et de la terre eût voulu manquer de tout dès le commencement de sa vie, s'assujettir, non-seulement à nos faiblesses, mais à nos misères, préférer une condition obscure, abjecte, indigente, aux honneurs et à l'opulence qu'il aurait pu se procurer; se rendre dépendant d'une puissance étrangère, qui n'était que néant devant lui; tomber sur le foin et la paille entre deux vils animaux, lui qui avait créé l'univers par une parole? On raisonne volontiers selon qu'on désire.

Le politique aurait cru, au contraire, qu'il viendrait en Seigneur souverain pour soumettre des sujets rebelles, qu'il emploierait la majesté et les armes pour se faire reconnaître; que du haut d'un trône éclatant il aurait confondu les grands et commandé aux rois de la terre; car enfin la pauvreté, le silence, les ténèbres, l'humiliation, sont des moyens peu propres à inspirer aux hommes la docilité et l'obéissance. Comme on ne craint pas ce que l'on méprise, un état d'abaissement paraissait peu propre à faire redouter le nouveau maître qui venait établir son empire. Le libertin aurait condamné dans un Dieu ce dénûment général de toute gloire et de tout bien; il aurait trouvé des sujets de honte dans ses langes et dans sa crèche; il aurait douté de sa divinité, plutôt

que d'approuver les abaissements de son humanité et ce dépouillement surprenant qui convenait si peu à sa grandeur. Il est naturel à une âme dérégulée de ne rien voir de grand là où elle ne voit rien d'agréable. Le mondain aurait eu peine à comprendre le motif qui pouvait obliger le Sauveur à naître dans un état si misérable; il aurait forcé sa raison à embrasser la vérité du mystère, mais il se serait étudié à en ignorer l'esprit; il aurait révéé toutes les circonstances humiliantes de la naissance du Redempteur sans entrer dans les sentiments qui l'avaient porté à naître de la manière. Je me soumetts à ce que je dois croire, aurait-il dit; mais pourquoi asservir mes lumières pour démêler les intentions de l'action que je crois?

Adressons au politique, au libertin et au mondain ces mots de saint Augustin : *Usque in adventum vester error duraverit : quid ergo ultra graves corde estis (In psal. IV)?* Vous avez pu vous tromper en raisonnant ainsi, avant que Jésus-Christ déclarât ses sentiments en venant au monde; après l'avoir adoré sur sa crèche, vous ne sauriez tenir ce langage sans déshonorer sa sagesse, sans blasphémer contre sa sainteté; ayez erré jusqu'à présent, on veut bien pardonner votre erreur à votre faiblesse, à votre ignorance et à votre malignité; mais le jour a paru pour vous, et votre aveuglement n'est pas désormais pardonnable; un Dieu s'est fait voir pour vous éclairer. La marque dont il veut être revêtu en qualité de Sauveur, c'est une pauvreté extrême, c'est un éloignement universel de tout ce que l'orgueil et la cupidité des hommes ont coutume d'estimer et de rechercher : *Hoc vobis signum*. Laissez égarer votre raison jusqu'où elle voudra aller; il faut convenir que notre Dieu, infailible dans ses idées, méprise tout ce qui fait les grands, les heureux du siècle. Il avait à sauver les hommes; pour les sauver, il avait à les sanctifier, et dans ce dessein la première leçon qu'il leur donne, c'est de ne faire aucun cas de tout ce qui les distingue à leurs yeux les uns des autres. Honneurs, délices, richesses, il veut qu'ils sachent qu'il n'en tient pas compte et qu'il les abhorre.

Ce choix doit effrayer les fidèles qui aiment le monde, s'ils en pénètrent les conséquences; ils n'ont pourtant rien à opposer pour en obscurcir l'idée et pour en diminuer l'efficacité. Un Dieu ne l'a point fait au hasard, ce choix; l'infidélité la plus brutale n'oserait le soupçonner d'aveuglement dans sa conduite; il avait formé son projet; il voulait nous apprendre à penser et à juger, pour nous disposer à pratiquer les vertus conformes à son Evangile; il naît comme le plus misérable des hommes, parce que de toute éternité il l'avait ainsi déterminé. Son dessein a été conçu selon les règles d'une sagesse infiniment adorable, et, selon les mêmes règles, il a fixé la voie qui devait conduire à son but, il s'y est pris de telle manière pour nous donner telle instruction;

la leçon est préméditée, elle est sûre. Un Dieu n'a point fait ce choix par contrainte; quelle horrible extravagance de dire que celui qui a tiré toutes choses du néant est forcé à naître pauvre et méprisé! un seul signe de sa volonté lui eût préparé un palais, un trône, la pourpre et la couronne. Son exemple doit frapper bien vivement, puisqu'il est évidemment si volontaire. Un Dieu n'a point fait non plus pareil choix sans nécessité; la fin qu'il s'était proposée le demandait de lui. Il s'agissait de guérir les hommes de leurs fausses préventions; le philosophe était enivré de l'amour de la gloire; l'idolâtre n'avait en vue qu'une félicité temporelle; le barbare ne considérait que le plaisir; le Juif estimait l'opulence plus que toutes choses; le chrétien devait avoir de tout autres idées, des idées toutes contraires : son Maître n'est pas plutôt visible, qu'il lui fait voir en même temps tout ce qui mérite ou son estime ou son mépris. Au reste, l'aveuglement qu'il avait à dissiper allait si loin, qu'une lumière moins éclatante n'aurait peut-être servi qu'à faire succéder le doute à la fausseté.

En effet, remarquez, messieurs, jusqu'où s'étend le renoncement de notre Sauveur; s'agit-il de nous persuader le néant d'une fière domination, d'une autorité qui fait tout ployer, d'un crédit qui peut humilier les puissances mêmes, il se soumet à l'edu d'Auguste comme un sujet ordinaire; il veut dépendre de sa creature et de son esclave, il fait gloire de lui obéir. Est-il question de nous convaincre que les personnes qui brillent le plus parmi nous, qui se distinguent davantage par leur habileté, par leur savoir, par leur dignité, ne sont point ceux qui ont toujours plus de mérite, et que Dieu considère davantage? C'est à des bergers simples, ignorants, soumis à des maîtres, qu'il envoie un ange pour leur porter la nouvelle de sa naissance; les docteurs de la loi, les riches, les grands, il ne daigne pas leur donner des marques de son souvenir, en leur faisant part de ce mystère. Un homme vain fait consister sa gloire à être reçu par tout avec applaudissement, à effacer ses semblables par la parure, par l'ameublement, à s'attirer les éloges des gens par des apparences éclatantes de grandeur et de magnificence. Le Fils de Dieu se moque de cette vanité, il va à Bethléem, lorsqu'il y a une foule extraordinaire de monde, afin que tout étant plein, personne ne puisse le loger, et que, rebuté partout, il naisse dans un lieu abandonné. Nous nous piquons de dominer parmi une opulente parenté, d'avoir un accès libre dans les palais des grands de la terre, le Sauveur nous découvre le ridicule de cet orgueil; il permet que des gens de tout caractère que ceux même de sa tribu et de sa famille, que des personnes même d'ailleurs charitables lui refusent un coin, un trou pour le loger, tandis que des renards ont des tanières, et les oiseaux des nids où se retirer (*Luc. IX, 18*).

Nous envions le sort d'une personne qui,

dans une maison commode et abondante, peut goûter à l'aise toutes les délices de la vie; voyez l'étable de Bethléem, masure ruinée, exposée à toutes les intempéries de l'air; c'est le lieu où notre grand Dieu veut naître, manquant des secours que les plus pauvres trouvent en naissant. Si notre condition ne nous présente pas les occasions de paraître, nous dédoublons en quelque manière notre ambition par la compassion d'autrui; nous suppléons au bruit que nous voudrions faire, en affectant devant le monde une philosophie forcée, en cherchant des témoins de notre constance; notre Sauveur se voit dans une étable durant les ténèbres de la nuit, dans un endroit écarté, dans une saison qui éloignait les passants, à une heure froide, incommode et destinée au sommeil; la sainte Vierge et saint Joseph lui rendent tous les services dont ils sont capables; mais nul étranger, nul proche, nul ami; le bœuf seul, selon la prophétie, connaît son maître, et l'âne quitte sa crèche pour la céder à son Seigneur (*Is., XLIII*). Si le Fils de Dieu reçoit les hommages et les présents des rois, c'est pour humilier leur faste, et leur apprendre que plus ils sont élevés au-dessus des autres hommes, plus ils doivent s'abaisser devant lui, et qu'en cela consiste leur véritable grandeur. S'il permet que les anges le louent dans le ciel, et qu'ils fassent retentir dans l'air un cantique à son honneur, c'est pour témoigner le mépris qu'il fait de toutes les louanges des hommes, et nous faire entendre qu'il n'y a de mérite vrai et solide que celui qui est reconnu de Dieu et de ses ministres fidèles. Enfin, messieurs, tout ce que la cupidité et le monde vous font estimer, le Fils de Dieu naissant le méprise et le condamne. O mon divin Sauveur! quelque redoutable que soient à nos passions les leçons que vous nous faites, nous ne pouvons nous empêcher d'adorer et de bénir la bonté qui vous engage à nous les donner. Mais comment n'avez-vous point appréhendé de flatter notre orgueil en voulant l'humilier? vous, notre Dieu souverain, voulez bien descendre parmi nous pour nous instruire; et pour nous persuader notre néant, vous vous anéantissez vous-même. Que sommes-nous pour vous avoir vous-même pour maître? Quel sujet à nous de tirer vanité de votre miséricorde? Ah! non, notre aveuglement n'ira jamais jusque-là. Nous ne pouvons que nous confondre au pied de votre crèche, puisque nos égarements sont si extrêmes, que pour les terminer vous avez jugé nécessaire de perdre toute la gloire convenable à votre grandeur, et de naître entre deux vils animaux dans une étable. Si après cela nous ne jugeons pas, nous ne raisonnons pas comme vous, vous n'avez plus qu'à nous traiter comme des insensés indignes de votre souvenir.

Sur ce que j'ai dit jusqu'à maintenant, il faut faire quelques réflexions pour purifier la foi, que les idées du siècle ont peut-être corrompue en vous. La première : vous de-

vez croire que Jésus-Christ n'a pu se tromper dans les sentiments qu'il a fait paraître touchant les objets ordinaires de nos passions. Il était la sagesse même, la sagesse éternelle et infaillible, et, supposé le projet qu'il avait formé d'ouvrir aux fidèles un nouveau chemin à la sainteté, il prétendait qu'ils prissent ses sentiments pour y arriver. La conduite qu'il tint en naissant fut l'abrégé et le modèle de l'Evangile qu'il nous apportait. Si vous ne croyez pas cet Evangile, dit saint Ignace le Martyr, vous ne croyez point de vérité, vous n'êtes fidèles en rien : *Qui non credit Evangelio, nihil ceterorum credit* (*Philipp., VI*). Si vous croyez cet Evangile, vous devez prendre tous les sentiments que la naissance de Jésus-Christ vous inspire; vous ne croirez pas, si vous ne vous désabusez de vos préjugés, et vos préjugés doivent s'évanouir à la vue de Jésus naissant.

La seconde : vous devez croire que la suite des temps n'a pu altérer, changer en quoi que ce soit les vérités que Jésus-Christ naissant a établies. Les opinions de la philosophie souffrent des explications contraires : sa morale s'accommode au goût des siècles et des nations. Mais la morale du Sauveur est toujours la même; ses principes ont pu recevoir quelque jour, une évidence nouvelle, une netteté plus vive par la prédication des apôtres et par les actions des saints, mais il a été impossible de donner la moindre atteinte à leur étendue, à leur intégrité et à leur essence : ce sont les expressions de Vincent de Lérins : *Accipiant licet evidentiam, lucem, distinctionem; sed retinere necesse est plenitudinem, integritatem, proprietatem* (*Adv. Prophan. Novat.*). Tels que furent les honneurs, les plaisirs, les biens de la terre dans la pensée du Sauveur à sa naissance, tels doivent-ils être encore aujourd'hui dans notre pensée. Les sentiments de Jésus naissant n'ont pas changé : les vôtres ne doivent point cesser d'être conformes aux siens. Si vous aviez eu le bonheur de l'adorer dans sa crèche, il n'y a pas apparence que vous eussiez osé opposer vos idées à sa sagesse; sa sagesse est invariable : comment vous serait-il permis de varier dans les idées qu'elle vous inspire?

La troisième réflexion : vous devez croire que nul n'est dispensé de juger comme notre Rédempteur. Les renoncements effectifs qu'il a faits peuvent être de conseil seulement à l'égard de bien des personnes qui ne peuvent se dépouiller de leurs dignités et de leurs possessions, mais il est commandé à tout le monde de regarder avec mépris les richesses, les délices, les grandeurs, et tout ce qui fait les heureux selon l'esprit et les préventions du siècle. Ceux qui sont dans l'élévation et dans l'opulence ne doivent point en devenir vains, parce qu'ils n'ont rien par-dessus les autres que de fort méprisable. Ceux qui passent leurs jours dans les ténèbres et dans la disette ne doivent pas en perdre la soumission et la patience, ni s'attrister comme s'ils étaient privés d'un bien véritable. Grands et petits, riches et pauvres, heureux et mal-

heureux sont également obligés de mépriser tout ce que Jésus-Christ naissant a méprisé.

La quatrième réflexion, et qui est le but où doivent aboutir toutes les autres : vous devez croire que vous êtes dans une erreur tout à fait incompatible avec le christianisme, si vous vous laissez prévenir comme les mondains, et si vous concevez une grande idée de toutes les choses qui servent à entretenir la vanité et la volupté. Je ne parle point encore ici des illusions du cœur, qui est aveugle par lui-même et que les passions séduisent pour lui cacher la fausseté des attraits de ce qu'elles aiment, je parle des illusions de l'esprit, qui, éclairé de la foi, doit captiver sa raison et embrasser la vérité qui lui découvre le néant de tous les biens de la terre. Il s'agit de cela, messieurs, pour être chrétien; car la foi n'est pas un vain titre qui ne doive servir qu'à vous distinguer des malheureux qui n'en sont pas honorés comme vous. *Non perfunctoria fides debet esse, imperator Auguste (l. I de Fide, c. 2)*, disait autrefois saint Ambroise à un grand empereur. Quoi! vous serez fidèles, et vous croirez le contraire de ce que votre Sauveur vous enseigne! Je veux que les agréments du monde ne soient point trompeurs, fragiles, remplis d'amertume, une source cruelle de chagrins et d'alarmes; je veux qu'ils ne soient point l'appât du vice et le piège de la vertu, qu'ils ne soient point les obstacles naturels de vos devoirs et de votre sanctification. Il est de la foi que Jésus-Christ les a méprisés : il est donc de la foi qu'ils sont méprisables, et, si vous êtes fidèles, vous devez les mépriser, ou vous professez un fantôme de religion, ou, si votre religion est véritable, tels doivent être vos sentiments.

Que ceux qui adorent des divinités esclaves de l'ambition et du plaisir prennent les idées de leurs dieux, qu'ils n'aient dans l'esprit que fortune et que grandeur, qu'ils bornent toutes leurs vues par la gloire et par les douceurs d'une vie passagère : c'est ce que leur apprennent leurs idoles, c'est la morale qui leur convient. Ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur Dieu et pour leur Sauveur, qui l'adorent jusque sur la crèche et dans l'étable de Bethléem, seront dispensés peut-être de penser comme lui et de conformer leurs idées aux idées de ce maître également saint et infailible; jamais fidèle ne songea à excuser par là les égarements de ses préjugés, jamais fidèle n'osa disputer à Jésus-Christ la soumission qu'il est obligé d'avoir pour ses maximes.

Cependant, messieurs, à quel point de corruption de sentiments en est-on venu dans le christianisme? La première leçon que vous a faite l'auteur et le consommateur de notre sainte foi, c'est de mépriser le monde et ses vanités : la première leçon dont les chrétiens ses disciples préviennent leur esprit, tend à les estimer. Confondons, s'il est possible, dans notre pensée, l'idolâtre et le fidèle, sans faire attention à la différence de leur culte; examinons leurs démarches dans les mouvements ordinaires de la vie : nous

jugerons qu'ils agissent l'un et l'autre par les mêmes principes, que leurs lumières les conduisent au même but, qu'ils ont les mêmes sentiments sur les objets à quoi ils visent. Pour l'infidèle : l'honneur, l'abondance, le plaisir, c'est ce qu'il loue dans les autres, c'est de quoi il s'applaudit à soi-même : tout le reste, il en tient peu de compte. Il serait inutile de le suivre pour nous en convaincre. Nous sommes contraints de dire la même chose du fidèle.

A voir les mondains, pourriez-vous vous le persuader qu'ils estiment d'autres biens que les biens de la terre? A quoi pensent-ils d'ordinaire? que désirent-ils? qu'envient-ils? quels sont les motifs de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs inquiétudes et de leurs emportements, de leurs déguisements, de leurs confidences et de leurs fourberies? A peine trouverez-vous dans leurs années un moment de réflexion sur le mépris que le Fils de Dieu a fait de tout ce qui occupe leurs pensées : dans l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants, leur échappe-t-il une parole pour les porter à faire peu de cas des avantages frivoles d'une fortune terrestre, à préférer la gloire d'imiter leur Rédempteur à la gloire de passer leurs semblables en crédit, en richesses, en dignités? Sur quoi roulent leur étude dans le cabinet, leur vigilance dans les affaires, leurs ruses dans le commerce, leur délicatesse dans les préséances, leur industrie dans leurs liaisons, leur ardeur dans leurs intrigues? Je ne sais, chrétiens, si en examinant tout ce détail on pourrait s'imaginer qu'ils croient le mystère que nous célébrons.

Mais il faut que leur entêtement pour les biens que le Sauveur a méprisés soit bien étrange, puisqu'ils sacrifient tout à l'estime qu'ils en font; puisque, quand ils les trouvent en comparaison avec leur salut, leur salut même leur paraît de peu de conséquence. Quelle opiniâtreté à soutenir une querelle sur le point d'honneur! quel acharnement à poursuivre un procès pour un rien! quelle haine, si l'on est traversé dans les projets d'une ambition démesurée! quels transports de mélancolie, lorsque l'avarice vient à manquer un coup injuste! quel oubli de Dieu et de toute religion, lorsqu'une passion déchaînée a la liberté de se préparer et de goûter ses contentements! Mondains, s'il vous importe si peu d'écouter votre Dieu naissant et de croire la doctrine qu'il vous enseigne, je vous conseille de lui demander ce que les Juifs demandaient à saint Jean : *Tu es, qui venturus es; an alium expectamus (Matth., XI, 3)*? Etes-vous celui qui devait venir, ou si nous en devons attendre un autre? Mais quoi! souhaiteriez-vous un autre Sauveur, parce que votre Dieu vous oblige de juger autrement des choses? Pouvait-il vous conduire à la sainteté, sans rectifier vos sentiments et purifier votre foi? Auriez-vous prétendu qu'il favorisât le péché en venant pour le détruire, qu'il s'accordât avec ce même monde qu'il venait combattre; qu'il soutint la sagesse

de la chair, qu'il avait à étouffer en vous? Il vous apporte un Evangile nouveau, contraire à vos préjugés, aux raisonnements des sens, il est vrai; mais c'est son Evangile, et, tout Dieu qu'il est, il a la bonté de descendre jusqu'à vous, pour vous instruire. *An alium expectamus?* Vous voudriez peut-être un maître qui autorisât par ses préceptes les erreurs de la nature corrompue? Ce maître serait donc homme comme vous, et rien de plus : et de quoi pourriez-vous être redevables à un de vos semblables? Vous rendrait-il la liberté? vous réconcilierait-il avec votre juge? vous mettrait-il dans la voie du ciel? quelle confiance pourriez-vous avoir en lui? Malgré vous, la crainte de vous tromper en l'écoutant vous ferait désirer le Dieu aimable qui se met à votre tête. Toujours chancelants sur les principes de sa morale, toujours convaincus de leur fausseté, vous en seriez réduits à le condamner, parce qu'il ne vous condamnerait pas lui-même. Oh! la triste vie que vous mèneriez, si vous n'aviez pas un Dieu pour guide!

An alium expectamus? Ah! chrétiens, que nous serions aveugles et ingrats, si nous souhaitions un autre maître que Jésus-Christ! Comprendons-nous nos égarements? comprenons-nous sa miséricorde? Il veut que nous pensions comme il pense : hélas! où en serions-nous réduits, s'il n'avait guéri la corruption de notre esprit? Malgré ses leçons, nous voulons encore estimer le ridicule et le criminel : quel serait le renversement, quelle la confusion de nos idées sans ses leçons? Un Dieu a méprisé toutes choses, parce qu'il n'estimait que nous sur la terre : ayons du plaisir à mépriser toutes choses, pour n'estimer qu'un Dieu et ce qu'il nous ordonne d'estimer. *Si sufficis tu Deo, sufficiat tibi Deus*, dit saint Cyprien (*De Ascen., Chr.*). Je passe à la seconde partie de mon discours. Le Sauveur naissant n'a pas seulement réformé l'esprit de l'homme, en corrigeant les préjugés qui corrompent la foi : il a encore réformé le cœur de l'homme, en condamnant les attachements qui détruisent la loi. C'est ce qu'il nous reste à examiner.

SECONDE PARTIE.

C'est la pensée d'un Père de l'Eglise, que l'entrée de notre Sauveur dans le monde est le modèle de notre entrée dans le christianisme (*S. Cypr. de Nat. Dom.*) : il veut dire que les renoncements et les vertus qu'il pratiqua à sa naissance sont les mêmes renoncements et les mêmes vertus que nous sommes engagés de pratiquer, dès que nous sommes revêtus du caractère de fidèles. Il est vrai qu'il n'en exige pas de nous autant qu'il en fait; mais il va au delà de ce qu'il commande, pour nous ôter tout prétexte de violer sa loi. Avouons que le mal qu'il voulait guérir était trop grand pour être ménagé : aussi se hâte-t-il de l'attaquer. Au premier moment qu'il voit le jour, il nous découvre tous les attachements que nous avions à rompre pour le suivre, et il naît lorsqu'une paix universelle régnait dans le monde, comme s'il eût voulu nous faire

sentir plus vivement la guerre universelle qu'il venait déclarer au monde. Il parut, dit l'abbé Gueric, comme mystère et comme exemple : mystère, pour nous racheter; exemple, pour nous sanctifier; mystère, pour nous faire adorer ses jugements; exemple, pour nous faire imiter ses vertus; mystère, pour nous délivrer de la servitude du péché; exemple, pour nous empêcher d'y retomber; mystère, pour nous ouvrir le ciel; exemple, pour nous y conduire. Mais il a établi une si grande liaison entre ces deux qualités, que, si nous ne profitons pas de l'exemple, nous nous rendons inutile le mystère : en vain nous aura-t-il rachetés, il faut marcher sur ses vestiges, pour tirer quelque avantage de notre rédemption : *Quod sacramentum est ad redemptionem, exemplum quoque tibi est ad imitationem : ut manifeste in te evacues gratiam sacramenti, si non imiteris virtutem exempli* (*Serm. 2 de Annunt.*).

Remarquez donc, mes chers auditeurs, que l'obligation de nous défaire de toutes nos attaches mondaines est fondée sur deux raisons sans réplique : la première, c'est la force de l'exemple de notre Sauveur; la loi qu'il nous impose, il l'a exécutée dans toute sa perfection; la loi, il prétend que nous l'accomplissions; la perfection de cette loi, il nous en dispense; détaché de tout, il a renoncé à tout; il nous commande ce détachement sans nous soumettre au renoncement réel qu'il a fait. La seconde, c'est la nécessité d'imiter l'exemple de notre Sauveur; sans cela notre rédemption est vaine, notre salut est impossible. Indignes et pitoyables raisonnements des mondains, pour s'épargner la sévérité de l'Evangile! il n'y a pas de milieu, ils n'en peuvent rien retrancher, s'ils veulent sauver leur âme. Or, messieurs, les mêmes biens qui sont l'objet de notre injuste estime sont aussi la matière de notre injuste attachement; ce sont les honneurs, les plaisirs et les richesses : voilà ce qu'aiment les mondains, voilà les sources fatales de leurs déréglés et de leurs crimes. Tout mondains qu'ils sont, ils font gloire d'être les disciples de Jésus naissant; je veux qu'ils jugent eux-mêmes s'ils peuvent retenir leurs attaches en l'adorant à sa naissance comme leur législateur. Il est un Dieu infiniment grand, et il se soumet, il obéit, il se cache comme un inconnu; il est un Dieu tout-puissant, et il souffre les faiblesses de l'enfance, les incommodités des saisons, le manquement de toutes choses, il se résoud à essuyer toutes ces peines. Il est un Dieu maître souverain de l'univers, et il est pauvre, pauvre jusqu'à n'avoir ni logement, ni berceau, ni toit, ni les secours mêmes que les malheureux peuvent devoir à la charité et à la pitié. S'il n'avait pas eu une grandeur infinie à humilier, et qu'en effet il n'eût pas humilié sa grandeur, les mondains auraient pu dire qu'il commandait en roi souverain, sans éprouver lui-même la difficulté de sa loi; et que, se dispensant des peines qu'il imposait, il semblait laisser à notre choix le renoncement qu'il ne pratiquait pas. S'il

n'eût pas eu une force divine et qu'il ne l'eût pas suspendue quand il fut question de subir toutes les inconvénients de la faiblesse, les mondains auraient pu penser qu'il livrait les misérables à leur misère, et qu'il permettait aux heureux du siècle de jouir avec attachement, avec ardeur de toutes les suites de leur bonheur. S'il n'eût pas eu un domaine indépendant et absolu sur toutes choses, et qu'il ne s'en fût pas dépouillé en quelque manière pour souffrir tous les rebuts, tous les besoins d'une dépendance obscure et indigente, les mondains se seraient volontiers imaginé qu'il ne condamnait ni les excès de l'opulence ni les projets de l'ambition.

Le Verbe éternel, égal à son Père, s'anéantit sous notre humanité pour lui obéir, et il tombe dans une étable comme la victime de sa miséricorde et de sa justice. *Exinanivit semetipsum, factus obediens*. Il obéit à l'édit d'un prince qu'il pouvait anéantir comme un chétif ver; édit insolent : pourquoi ordonner une liste générale de gens qui n'étaient point sous sa juridiction? édit lâchement intéressé : prétendre que tous les hommes s'avouent ses sujets et lui payent tel tribut qu'il lui plaira imposer. Le Sauveur veut être enregistré, il rend hommage à l'empereur, il se déclare son tributaire; il obéit à sa mère, se mettant à sa merci et voulant que sa vie dépende de ses services et de ses soins, lui qui avait des légions d'anges prêtes à le servir et qui pouvait détruire toutes les créatures pour sa propre utilité. Son obéissance le réduit dans un lieu abandonné, sur un peu de paille échappé aux passants, entre deux vils animaux. Le ciel voudrait faire éclater sa divinité; il arrête son zèle; la terre souffre avec chagrin son Créateur dans les ténèbres, il lui impose silence : le rédempteur des hommes est ignoré des hommes.

Fiers puissances qui dominez avec tant d'empire, il faut malgré vous reconnaître aux pieds d'un Dieu humilié le néant de vos grandeurs. Ce n'est pas son dessein de vous dégrader et de vous dépouiller des marques de votre autorité; les rois qui viendront se prosterner devant lui remonteront sur le trône qu'ils auront quitté pour l'adorer. Ce qu'il vous recommande, c'est d'être humbles dans votre élévation. Ordonnez, récompensez, punissez, tenez le rang que la naissance, que l'emploi, que la dignité vous donne; mais, pour y paraître avec éclat, opprimez-vous la faiblesse? emporterez-vous par la violence ce qui ne vous est point dû? vous ferez-vous craindre pour être injustes? abuserez-vous de votre crédit pour enhardir le vice et pour étouffer les cris de l'innocence persécutée? Votre Dieu, qui cherche les ténèbres, vous verra peut-être sans indignation mettre en œuvre le mensonge et la fourberie, pour cacher l'endroit humiliant de votre maison et de votre charge; acheter aux dépens d'autrui la place qui vous distingue dans le monde, et laver ce que votre ambition a de honteux avec les larmes de vos créanciers : croyez-vous qu'il vous mette

au nombre de ses disciples, tandis que vous ne pouvez souffrir d'égal, et que, pour laisser vos semblables en arrière, vous flétrirez leur réputation, vous noircirez leur mérite, vous renverserez leurs projets, vous insulterez à leur modestie par les sourdes menées de votre orgueil?

Vous, chrétiens, dont le nom et le caractère ne favorisent pas la vanité, vous adorez un Sauveur qui ne montre sa grandeur qu'en l'obscurcissant, et en même temps vous travaillerez à couvrir votre obscurité par les efforts tumultueux d'une petitesse dépitée contre elle-même; vous nomerez de lâches intrigues, vous formerez de téméraires entreprises, vous apprivoiserez votre conscience avec la perfidie, l'injustice, la malversation, la rapine, pour secouer la poussière qui vous enterre. O mon Sauveur! n'êtes-vous pas assez descendu pour nous détacher du moins des honneurs que vous n'avez pu souffrir, et pouviez-vous vous humilier davantage? Où voudrions-nous que vous fussiez né pour nous apprendre l'humilité? Vous vous faites enfant; une crèche, une étable, les ténèbres de la nuit vous déborent aux yeux des hommes; qui aurait pu se l'imaginer que vous commenciez à vivre dans une mesure sale et abandonnée? Pour nous, nous ne sommes jamais assez grands, assez élevés, assez applaudis; une vanité médiocre est en nous une lâche modestie; nous croyons n'avoir point de cœur, si nous nous laissons devancer, si nous nous laissons atteindre; il ne tiendrait pas à nous de tout voir à nos pieds : délicats pour notre gloire jusqu'à en devenir ridicules, ardents à nous faire considérer, jusqu'à indigner l'indifférence la plus insensible; assez insensés pour vouloir nous ignorer nous-mêmes, afin d'en imposer plus hardiment et plus sûrement à notre prochain. Pénétrez-nous, notre divin Maître, de l'idée de votre grandeur et de notre néant, nous ne songerons qu'à réparer vos humiliations par notre obéissance et par nos hommages.

Le Fils de Dieu a une puissance infinie, et il prend le parti de souffrir. Il aurait pu créer un magnifique palais, changer l'ordre des saisons, rassembler tous les plaisirs autour de son berceau; il n'a que de la faiblesse pour se soulager, il réunit même toutes les circonstances dures et fâcheuses qui peuvent éloigner de lui tout soulagement : un temps froid et incommode, un grand nombre d'étrangers qui occupent les hôtelleries, des proches peu disposés à le secourir, l'accouchement nécessaire de sa sainte mère en de si tristes conjonctures. Bien loin d'user de son pouvoir pour se procurer les commodités de la vie, il emploie les lumières de sa providence pour s'en priver. Il voulait nous donner de l'horreur pour les plaisirs criminels, de la crainte pour les plaisirs dangereux, de l'indifférence pour les plaisirs innocents; il voulait nous tracer d'abord le plan d'un Évangile qu'il nous serait impossible d'ajuster avec les délices mondaines. Qu'auriez-vous à dire, messieurs, s'il

vous eût condamnés au renoncement qu'il a lui-même pratiqué, s'il vous eût interdit tous les divertissements qu'une maison commode, qu'une parenté aimable, qu'une agréable société peut vous apporter? Si, pour être ses disciples, il vous eût obligés de passer tous vos jours dans la pénitence et dans la tristesse, sans doute, plutôt que de le renoncer, vous lui auriez obéi.

Mais prétendriez-vous allier avec sa loi votre mollesse et cette volupté éternelle qui étouffe la religion même dans votre cœur? L'impie empereur Julien se moquait des apôtres, de ce que sur une parole de leur Maître ils avaient tout abandonné pour embrasser sa croix. Pitoyable, insensée docilité! disait ce blasphémateur; un homme leur dit : *Sequere me*, suivez-moi, et les voilà à sa suite pour être accablés de maux et exposés aux tourments les plus cruels. Vous frémissez, mes chers auditeurs, entendant les blasphèmes horribles de cet ennemi de Jésus-Christ; vous ne sauriez vous empêcher de louer les apôtres, d'admirer la grâce de leur vocation et de leur envier leur sort. Le spectacle que je vais vous présenter doit vous donner autant de frayeur que la raillerie détestable de ce prince. Aujourd'hui des personnes mondaines vous appellent pour vous faire quitter le parti de Jésus-Christ : *Sequere me*, et vous les suivez comme en triomphe. *Vir Belial cecinit buccina, et separatus est omnis Israel a David, secutusque est* (II Reg., XX) : Un homme de Bélial sonna de la trompette, et Israël le suivit et se sépara de David. Le peuple de Dieu fait tous les jours le même affront à notre Sauveur, le Fils de David. Le monde a ses gens, ses suppôts pour décrier le parti de notre unique et légitime Maître, et la crainte de souffrir à sa suite fait abandonner ses étendards à la plupart de ses sujets; l'on court après le monde pour partager ses plaisirs avec ses esclaves. Le monde ne fait rien de plus, pour avoir la foule à sa suite, que d'inviter toutes sortes de personnes à se ranger de son côté : Venez, déclarez-vous pour moi; et voilà le plus grand nombre qui s'engage à lui. Il n'a pas même besoin de parler, il ne fait le plus souvent que se montrer, et de toutes parts l'on vient à lui pour recevoir sa loi. En vain le Fils de Dieu nous crie : A moi! à moi! vous m'appartenez, je suis votre maître, seul j'ai droit de vous commander; on l'abandonne : et qui l'abandonne? ses disciples mêmes qui professent sa doctrine et son Evangile. *Vir Belial cecinit buccina, et separatus est omnis Israel a David, secutusque est*.

Quoi donc, me direz-vous, ne peut-on pas être chrétien et se divertir? Le Fils de Dieu a pu établir un divorce constant et universel entre le christianisme et les délices; sévère envers lui-même jusqu'à se priver des plaisirs ordinaires de la terre, sa loi cependant n'est point si rigoureuse pour nous. Mais appelez-vous se divertir, se divertir toujours et ne penser à autre chose; passer d'un divertissement à un autre, sans être arrêté

par les devoirs de l'état, par les besoins du domestique, par les bienséances de la modestie? Appelez-vous se divertir, assister aux spectacles les plus dangereux, exposer sa pudeur aux libertés d'un enjouement dissolu, ne retenir que des apparences de piété pour se livrer sans scrupule aux dérèglements scandaleux du jeu et des assemblées? Appelez-vous se divertir, se mettre par une dissipation étrange hors d'état de prendre un sentiment de dévotion et de faire une réflexion salutaire; étudier toutes les aises, tous les goûts d'une chair voluptueuse et criminelle; veiller avec inquiétude aux moyens de ne point languir dans sa joie, sans jamais tourner son cœur du côté de Dieu? Si c'est là, selon vous, se divertir, je vous avoue que ce n'est point là, selon Jésus-Christ, être chrétien. N'endurez pas tout ce que ce divin législateur endure, il y consent; ne vous privez pas comme lui de tout plaisir, il vous le pardonne : mais donner à la joie autant de temps que vous pouvez, sans ménagement, sans modération, sans crainte et sans honte, c'est violer sa loi. Il ne vous reconnaîtra point pour ses disciples, tandis que vous serez plongés dans les mouvements agréables et licencieux du monde; et pour qui un jour vous prendra-t-il?

Quelle fut enfin la pauvreté de notre Sauveur, maître absolu de toutes les créatures? il est inutile d'en parler, tout en parle dans l'étable de Bethléem. Distinguons encore ici la possession légitime qu'il vous permet de vos biens d'avec l'attachement que vous faites paraître pour ces mêmes biens et qu'il condamne. *In propria venit, et sui eum non receperunt* : Il vint dans ses propres fonds, dans son propre héritage, et les siens, ses proches, ses amis, ses sujets, ses concitoyens, ses créatures ne l'ont point reçu. Faites valoir vos charges et vos terres; mais comment excuserez-vous devant lui cette avidité furieuse à engloûtir tout ce qui vous accommode; cette étude chagrine et farouche à mettre tout à profit contre les lois de l'Evangile et malgré les reproches de la conscience; cet acharnement à plaider un frère, une sœur, toutes les personnes les plus chères d'une parenté, pour vous engraisser seul des fatigues et des amas de vos aïeux; ces fourbes complaisances, ces confidences cruelles, ces conseils de trahison pour dépouiller un ami, ces affaires suscitées contre un sujet faible et timide, ces menaces artificieuses dont on l'effraye, ces promesses infidèles dont on le flatte, ces querelles imprévues dont on l'inquiète pour le forcer à céder sa vigne et son champ, ces ressources infâmes que l'on médite pour tromper un créancier, pour rendre son droit inutile, pour éluder ses justes poursuites, pour s'enrichir de son bien? Mes chers auditeurs, que direz-vous au Fils de Dieu pauvre jusqu'à n'avoir rien du tout, que lui direz-vous pour vous sauver de la honte de ces injustices? Disons la vérité, l'exemple d'un Dieu soutient ma liberté et mon zèle.

Votre noble se brille, votre dignité so

soutient, votre domestique roule, votre fracas dure, vos excès continuent, vos fonds s'augmentent, peut-être parce que vous retenez de sang-froid ce qui n'est pas à vous; vous ne vous contentez pas de montrer l'attachement que vous avez pour les richesses par les soins, par les inquiétudes, par les irrésolutions, par les alarmes, qui vous dévorent sans cesse, vous voudriez encore appauvrir tout le monde. A-t-on à démêler avec vous pour quelque intérêt, il faut être en défense, il faut de l'industrie, du bonheur pour se munir contre votre habile et impitoyable avarice. O Maître divin que nous adorons aujourd'hui, que pouviez-vous faire de plus pour détacher des choses de la terre le cœur de vos disciples, et à quoi ont abouti toutes vos leçons et toutes vos peines? Est-ce donc ainsi que ceux qui professent votre Evangile, qui font gloire de vous appartenir et de vous suivre, se moquent et de votre doctrine et de vos exemples? O crèche de Jésus ! tôt ou tard vous serez le tribunal redoutable d'où notre Juge portera sentence contre nous !

Saint Bernard, messieurs, distingue trois avènements du Fils de Dieu : l'un pour les hommes, c'est son incarnation et sa naissance ; l'autre dans les hommes, ce sont ses grâces et les fruits de ses mérites ; le troisième contre les hommes, c'est son dernier jugement : *Triplicem ejus adventum novimus : ad homines, in homines, contra homines* (Serm. 2 in Adv. Dom.). Il me semble que cette première venue du Sauveur, que ce saint Père dit qui nous est la plus favorable, est la plus terrible pour nous ; pourquoi ? je vais vous expliquer ma pensée : l'incarnation, la naissance du Sauveur est la source des grâces dont nous abusons, et ces grâces seront la matière de notre condamnation ; nous aurons autant à craindre les arrêts d'un Dieu sur son tribunal pour nous juger, que nous aurons méprisé les bontés d'un Dieu dans sa crèche pour nous instruire. Cela est vrai à la rigueur, chrétiens, notre Rédempteur naissant corrige les préjugés qui corrompent sa foi ; il condamne les attachements qui détruisent sa loi ; si nos préjugés, si nos attachements durent jusqu'à notre mort, ne seront-ils pas l'occasion de notre perte, lorsque ce même Rédempteur décidera de notre sort éternel ?

Dès le premier moment de ma naissance, nous dira-t-il, je vous ai appris tout ce qui devait sanctifier votre esprit et votre cœur : la manière dont vous deviez penser sur les choses de la terre, la manière dont vous pouviez les posséder : après m'avoir reconnu, adoré dans l'étable de Bethléem, comment avez-vous pu estimer et aimer le monde ? vous n'avez pas laissé de l'estimer et de l'aimer, à peine avez-vous estimé et aimé autre chose. Je n'exigeais pourtant pas de vous tous les durs renoncements à quoi je m'étais soumis, pour vous faire comprendre la corruption de votre âme ; je me contentais que vous estimassiez, que vous aimassiez les biens véritables ; vous n'en avez rien fait

de plus : les agréments du siècle, les biens de la terre ont occupé toutes vos pensées, ont emporté toutes vos affections ; en vain j'ai été humilié, pauvre, souffrant : vous avez été esclaves de l'orgueil, de la volupté, de l'avarice ; retirez-vous de moi, vous n'êtes point mes disciples, et vous ne serez jamais mes héritiers.

Vous croyiez, messieurs, que vous n'aviez aujourd'hui qu'à vous réjouir ; réjouissez-vous : *Evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodie Salvator* ; votre Sauveur est né pour vous tirer de la servitude de Satan et pour vous ouvrir le ciel ; soyez consolés, soyez contents. Mais vous avez aussi beaucoup de sujet de craindre : votre Sauveur se fait semblable à vous, afin de vous rendre semblables à lui, et il est dépouillé de toutes les choses qui font vos empressements et vos délices : c'est la marque à laquelle il veut être connu de vous : *Hoc vobis signum*. Aveuglez-vous, trompez-vous, excusez-vous sur votre état, sur vos engagements, sur la coutume, sur la nécessité ; si vous méprisez ce qu'il estime, si vous estimez ce qu'il méprise, si vous haïssez ce qu'il aime, si vous aimez ce qu'il hait, vous ne sauriez lui ressembler, et un jour il ne vous connaîtra pas. C'est pourtant à vous une loi indispensable de l'imiter, sans quoi, lui qui vient pour vous sauver, sera contraint de vous damner. Ferez-vous plus de cas des leçons du monde que des siennes ? ses ordres ne vous toucheront-ils point si vivement que ceux du monde ? les exemples du monde vous entraîneront-ils avec plus de force que les exemples de ce Dieu aimable qui se charge lui-même d'une partie des peines que vous avez à prendre pour votre salut ? Tout autre genre de vie que le sien devrait vous paraître horrible : un Dieu pour guide, pour chef, pour modèle devrait vous conduire partout sans résistance ; que dis-je sans résistance ? vous devriez être ravis de joie, comme vous êtes comblés d'honneur, lorsque vous êtes dans sa compagnie et à sa suite. Vous rougirez, je l'espère, de l'avoir si lâchement abandonné, vous lui serez désormais fidèles, et après l'avoir suivi sur la terre, vous le suivrez aussi dans le ciel, que je vous souhaite.

SERMON LXII.

Sur la Nativité de Jésus-Christ.

Lavementis infantem pannis involutum, et positum in praesepe.

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche (S. Luc, ch. II).

Dieu qui avait parlé durant tant de siècles par ses prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, dit saint Paul ; mais le langage qu'il tient aujourd'hui est bien différent de celui d'autrefois. Les prophètes l'ont ouï parmi les éclairs et les tempêtes, ils entendaient sa voix menaçante, terrible comme l'éclat d'un tonnerre ; il se fait entendre à nous par la bouche d'un enfant. Au lieu d'orages et d'éclairs de foudres, ce sont des bégayements et des pleurs ; au lieu d'un trône de flammes, c'est une crèche ;

au lieu d'un appareil effrayant de majesté et de puissance, c'est un peu de paille et deux vils animaux : *Olim loquens in prophetis, locutus est nobis in Filio*. Quel changement, messieurs, dans la conduite de Dieu ! les hommes l'y ont peut-être obligé par leur soumission, par leurs prières, par leurs desirs, par leurs larmes ; au contraire, leur iniquité était arrivée à son comble, lorsque son Fils, l'objet de ses complaisances, parut sur la terre. Qu'est-ce donc qui a engagé le Seigneur à en user enfin envers les hommes d'une manière si opposée à celle dont il les avait traités durant tant de siècles ?

Je vais vous développer le mystère : la miséricorde prend aujourd'hui la place de la justice ; Dieu avait parlé pour se faire craindre, il parle pour se faire aimer ; il arrête les feux de sa colère pour allumer les feux de notre amour. Car, messieurs, comment résister aux charmes d'un Enfant-Dieu ? *Invenietis infantem* ; mais ne vous caché-je point un nouveau sujet de terreur ? *Infantem pannis involutum et positum in præsepio*. Cet enfant est pauvre, il est couché dans une crèche ; à cette parole, vous vous déliez peut-être, et vous craignez d'être engagés à pratiquer des vertus qui vous effraient ; non, n'appréhendez pas, vous ne pourrez pas vous défendre et des charmes de ce Dieu, et des charmes de tout ce qu'il aime lui-même. Il est vrai qu'il vient vous dire ce que vous avez à faire : *Locutus est nobis in Filio* ; mais en vous le disant lui-même, il adoucit vos peines. Le Sauveur se rend aimable pour vous rendre aimables ses vertus, c'est une nécessité de l'aimer et de l'imiter pour être sauvés ; il se met dans l'état le plus propre pour nous toucher et pour nous animer ; pourrons-nous lui refuser notre amour ? pourrons-nous lui refuser notre imitation ? Il naît enfant pour nous plaire, il naît pauvre, humilié, souffrant, afin que le détachement des biens, de la gloire et des plaisirs de la terre ne nous rebute point. Il veut nous engager à l'aimer, il veut aussi que nous l'engagions à nous aimer ; son enfance doit forcer notre dureté, et son exemple doit soutenir notre faiblesse ; tout demande notre amour pour le Sauveur dans un Dieu enfant : *Invenietis infantem*, c'est mon premier point ; tout demande notre haine pour le monde dans un Dieu enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche : *Pannis involutum et positum in præsepio*, c'est le second. Nous ne saurions refuser notre amour à Jésus naissant, si nous considérons les charmes de son enfance, nous ne saurions refuser notre imitation à Jésus naissant, si nous considérons la force de son exemple. Personne n'eut jamais tant de tendresse pour le Sauveur, ni tant d'horreur pour le monde que la sainte Vierge, prions-la de nous assister : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur a voulu naître enfant, dit saint Pierre Chrysologue, parce qu'il a voulu se faire aimer : *Sic nasci voluit quia amari voluit* (Serm. 150). En paraissant

sous les faiblesses de l'enfance, il a éloigné de sa personne sacrée tout ce qui pouvait rebuter notre tendresse, et il y a répandu tout ce qui pouvait l'animer. Qui d'entre nous pourrait se défendre de l'aimer, si j'établis ces deux pensées ? Affections injustes, entêtements indignes, inclinations criminelles, permettez-nous du moins de considérer cet aimable Enfant à qui nous devons tout notre cœur. Une grande majesté et une grande puissance arrêtent naturellement notre tendresse ; le Sauveur s'est dépouillé autant qu'il a pu de l'une et de l'autre. Nous n'aimons pas volontiers une personne que la gloire éloigne de nous ; l'éclat qui l'environne nous donne de la défiance ; des airs, des regards de maître nous font craindre l'infidélité et le mépris ; l'inégalité effarouche notre vanité, et notre vanité, ne nous permet pas de risquer notre cœur ; la bassesse de la condition, l'obscurité de la fortune ne diminue point l'estime que nous en faisons ; et nous n'avons pas de peine à lui défendre d'aimer dès qu'il peut être rebuté impunément. Ah ! mes chers auditeurs, oserai-je vous représenter l'état où s'est mis le Sauveur pour nous arracher notre amour ? du sein de son père il est tombé dans le sein d'une Vierge, et du sein d'une Vierge dans une crèche avec la paille et tous les traits d'un enfant. Qu'il est aimable dans cette crèche ! mais qu'il est peu en état de nous éblouir !

Comment montrerait-il de la fierté dans ses regards ? comment affecterait-il des airs de mépris ? c'est par quoi la majesté humaine a coutume de se soutenir ; et les grands du monde à la naissance de leurs enfants, ne manquent pas de suppléer aux faiblesses de leur âge par une pompe extérieure qui relève leur enfance. Le Sauveur ne veut de majesté que l'innocence et la candeur de son visage, et ces traits simples et naturels qui font les agréments les plus touchants ; vous n'entendrez point autour de lui ce bruit confus de courtisans intéressés qui songent à leur fortune propre en applaudissant à la fortune de leur prince ; vous ne le verrez point sous une alcôve magnifique dont l'or et les ornements réveillent les hommages du spectateur : un enfant emmaillotté en de pauvres langes, couché sur un peu de paille, dans une étable abandonnée, c'est là toute la pompe du Dieu que vous avez à aimer : *Profecto*, dit saint Bernard, *accessit pietati, quidquid majestati visum est deperisse* (Serm. 73) ; ce divin Enfant prétend que la tendresse répare tout ce qu'il perd de majesté.

Si vous avez un cœur, messieurs, ne devez-vous pas le répandre aux pieds de cet aimable Enfant ? Vous vous éloignez de moi, faibles créatures, vous dit-il, lorsque vous me considérez dans la splendeur de sa gloire, quel prétexte trouverez-vous pour ne pas m'approcher dans l'état où vous me voyez ? la douceur d'un enfant ordinaire désarme votre chagrin et votre dureté, les charmes d'un Enfant-Dieu ne seront-ils pas assez touchants pour vous attendre ? j'at-

tends vos caresses, je vous tends les bras pour vous caresser, il vous est permis de goûter les plaisirs de ma présence, je vous appelle par mes regards. Quoi ! messieurs, un Dieu ne gagnera rien sur vous en se dépouillant de sa majesté pour vous gagner ? L'admiration, l'extase, la tendresse ne devraient-elles pas lui consacrer les cœurs les plus insensibles et les consumer à ses pieds ? Si nous ne vous aimons pas, mon divin Sauveur, dans cet appareil vil et pauvre, ne vous montrez jamais à nous que dans un éclat qui nous humilie, qui nous fasse sentir notre dépendance et notre néant. Il semble que notre Sauveur veuille, par la pauvreté de sa crèche, nous faire oublier notre misère pour nous attirer à lui ; si nous résistons à ses charmes, n'est-il pas juste qu'il punisse notre dureté par les marques de sa grandeur ?

Le Fils de Dieu ne nous éblouit point en naissant par cette majesté qu'il aurait pu faire éclater, il ne veut point non plus nous effrayer par les signes d'une grande puissance ; nous pouvons dire qu'il ne relieut d'autre force que celle qui soumet les cœurs. Fût-il armé de foudres, nous devrions l'aimer, parce qu'il a toujours la même beauté et la même bonté. Nous pouvons changer à l'égard des créatures, les créatures sont elles-mêmes changeantes ; Dieu seul toujours le même mérite toujours le même attachement. La crainte trouble pourtant notre tendresse, lorsque nous nous le représentons avec ce pouvoir souverain qui peut punir notre infidélité, nous avons de la peine à concevoir pour ce Maître redoutable ces doux mouvements d'un cœur tranquille. Mais par quoi un petit enfant pourrait-il nous effrayer ? son petit corps au maillot, ces larmes innocentes qui coulent de ses yeux, ces agréables souris, ces aimables enjouements sont les seules armes qu'il veuille mettre en usage. Un Dieu enfant ! que pourriez-vous souhaiter encore pour l'aimer tendrement ? un Dieu, quoi de plus puissant ? un enfant, quoi de plus faible ? Jésus a les bras liés, il souffre, il pleure ; comment nous donnerait-il de la terreur ? nous lui devons de la compassion : le Dieu qui renverse, qui anéantit ; le Dieu qui abîme les Pharaon, qui confond les Nabuchodonosor, qui réprouve les Antiochus ; le Dieu qui tient dans sa main tout l'univers, le voilà qui a besoin des services d'une mère pour vivre ; sa voix bégayante est plus propre à exciter la pitié que la peur : *Vagientis vox magis miseranda est quam tremula* (Bern., *Serm. 3, in Die Nativ. Chr.*). Craignez sa colère, mes chers auditeurs, vous avez sujet de la craindre ; mais craignez cette colère qui châtiara le mépris que vous aurez fait des attraits d'un Dieu enfant.

Quelle bonté ce divin enfant ne témoigne-t-il pas à cette bienheureuse troupe qui est autour de sa crèche ? ses yeux et ses manières ne marquent autre chose que le plaisir de les voir et le désir de les sauver ; ses mains sont déjà pleines de grâces et elles

cherchent sur qui les répandre. Les spectateurs ne découvrent rien qui trouble leur confiance, les horreurs seules du lieu où repose l'enfant qu'ils adorent pourraient les rebuter et, si la foi ne venait à leur secours, ils oublieraient que c'est là le maître souverain qui a créé toutes choses ; mais ce maître attiré du néant ce beau monde que l'homme habite, et il naît rebuté de toute la terre dans une mesure abandonnée, où les bêtes mêmes ne sont pas à l'abri de la rigueur des saisons. Qu'est donc devenue cette puissance qui ébranle les colonnes du firmament et qui tient toutes les créatures attentives à sa redoutable voix ? cette puissance n'est occupée qu'à briser la dureté de votre cœur, qu'à le percer des traits d'un tendre amour, qu'à y allumer les flammes les plus douces de la charité. Si vous ne sentez pas ces impressions, messieurs, reconnaissez dans ce Dieu caché, ce Dieu terrible qui condamnera un jour sans miséricorde une insensibilité aussi offensante que la vôtre. Mais, ô Dieu de paix, Dieu de bonté, Dieu abrégé, dépouillé de tout cet appareil qui peut nous alarmer, si les charmes de votre crèche ne nous engagent pas à vous aimer tendrement, votre justice demande que vous repreniez un jour toutes les marques de votre grandeur et que de dessus un trône de feu vous condamnerez notre froideur pour la punir par des flammes éternelles. C'est ce qui arrivera, dit saint Augustin ; ce Dieu qui s'expose à nos jugements injustes pour se faire aimer, paraltra en qualité de notre juge pour nous demander compte des attraits de son enfance : *Venit occultus judicandus, veniet manifestus judicaturus* (In *Psalm. XLIX*), nous sommes indignes de pitié si nous n'en concevons pas aujourd'hui pour lui ; notre faiblesse ne mérite pas de ménagement, si nous ne révérans sa faiblesse ; notre dureté doit être accablée des traits de sa fureur, si elle résiste aux traits de sa miséricorde. Il n'est rien, peut-être, qui puisse nous mieux instruire de la disposition de notre cœur envers Dieu, que notre indifférence à l'égard de Jésus naissant ; pour peu que nous donnions d'attention aux circonstances de ce mystère, nous découvrirons sans peine les attraits d'un Dieu enfant qui ne frappe nos yeux que par ce que son enfance peut avoir d'aimable, et nous ne sommes pas touchés, nous le regardons, nous l'adorons sans sentir pour lui ces mouvements de tendresse que la nature nous ferait concevoir pour un enfant ordinaire qui intéresserait par quelque endroit notre cœur. Ou nous manquons de religion, messieurs, ou nous nous mettons peu en peine d'aimer Dieu, mais nous célébrons avec joie la naissance de notre Sauveur et ce Sauveur si plein de charmes ne nous arrache pas notre tendresse ; que devons-nous penser de cette dureté ?

Le Sauveur naissant ne paraît pas seulement dépouillé de tout ce qui peut nous éloigner de lui ; il paraît en même temps avec toutes ces qualités qui peuvent nous attirer à lui. Il a toutes les perfections d'un homme,

il a toutes les perfections d'un Dieu et il se donne à nous avec toutes ses perfections. Jusqu'où son amour l'a-t-il réduit, tout sage, tout grand qu'il est? jusque sous les traits et les faiblesses d'un enfant. Amour humain qui éclatez quelquefois par des changements si surprenants, qui déguisez les hommes en esclaves et en bergers, hélas ! que vous êtes froid, si je vous compare à l'amour qui a fait enfant le Dieu unique que j'adore ! Ne nous en tenons pas, messieurs, à ce que cet enfant muet et faible présente à nos yeux : découvrons la vérité à travers le voile où son amour pour nous l'enveloppe ; efforçons-nous de démêler les mouvements de son cœur, sans nous arrêter seulement aux charnants attrails de son petit corps. L'âme de cet enfant ne souffre point les ténèbres naturelles de l'enfance, ses fonctions ne sont point suspendues faute d'organes qui les soutiennent ; c'est elle qui, éclairée de lumières divines, répand la candeur, la docilité, l'innocence sur ce beau visage et qui donne à la bonté de son cœur tous les caractères qui peuvent toucher. Jésus se connaît tout enfant qu'il est, il nous connaît tout méprisables que nous sommes, et il est dans cet état pour l'amour de nous. Toute la science, toute la sagesse divine est renfermée dans cet enfant. Pourrions-nous nous empêcher de nous écrier avec saint Augustin : *Hucine, hucine redacti sunt omnes thesauri sapientie et scientie*? Quoi ! Il nous est permis d'adorer ces trésors inépuisables des lumières de la divinité, de les adorer, dis-je, cachés dans l'enfance? mais nous aurons bien d'autres sujets d'admiration quand nous aurons développé quelques rayons de ses lumières.

Jésus se connaît dans son enfance ; et qu'est-ce que c'est que l'enfance d'un homme? c'est l'âge, de tous, le plus faible, le plus aveugle, le plus méprisable ; c'est l'opprobre de la nature, c'est l'esclavage de la raison, une stupide faiblesse, une délicatesse insensible, une innocence sans mérite. Et qu'est-ce que c'est que l'enfance d'un Dieu? Elle est, du moins aux yeux des hommes, tout ce que je viens de dire, et elle est encore un voile vil et obscur qui couvre toutes les perfections les plus éclatantes même de la divinité, un dénuement général de toutes les grandeurs qui exigent nos adorations, un état qui détruit, en quelque manière, la puissance, la sagesse, l'éternité, l'immensité, l'immuabilité, l'indépendance du Créateur, du Dieu qui est et qui est par essence tout ce qu'il est ; enfin, c'est la figure sous laquelle l'amour divin pouvait le mieux cacher un Dieu. Le Sauveur, messieurs, se connaît dans cette humiliation, dans ce néant. Voici, dit-il à son Père, voici l'objet de vos complaisances couché sur un peu de paille entre deux animaux ; votre Fils unique qui remplit votre sein immense ne remplit pas une petite crèche. Qui pourrait vous dire, mes chers auditeurs, quels étaient les sentiments d'un Dieu qui se voyait enfant, dans une étable, exposé à la rigueur de l'hiver, privé des secours que les plus misérables trouvent

en naissant? Pour juger de ses pensées, il faudrait partager avec lui cette plénitude infinie de lumières qui ne lui laissait rien ignorer ni de sa grandeur, ni de son abaissement.

Ce second Adam trouva à sa naissance des sujets de surprise bien différents de ceux du premier à sa création. L'agréable spectacle pour le premier qu'un monde si beau dont il se trouvait le maître ! Put-il contenir sa joie quand il vit les cieux, les éléments, cette variété prodigieuse de créatures si admirables, si bien réglées et toutes pour son service? *Christus propter Adamum*, dit saint Grégoire de Nazianze, *Bethleem propter Edom, præsepe propter Paradisum* : Le second Adam est dans un état tout opposé à l'état du premier. Bethléem lui tient lieu de cette contrée charmante d'Edom, une crèche fait son paradis de délices ; Adam fut tout d'un coup homme parfait, le Sauveur naît comme un enfant ordinaire et il naît sous un ciel d'airain, dans les ténèbres de la nuit, dans une saison triste et rigoureuse, abandonné de toute la terre. Adam sortit du néant pour posséder toutes les beautés et toutes les richesses qui se présentaient à ses yeux ; le Sauveur sort, pour ainsi dire, du sein de son Père, pour tomber dans les misères de son enfance. Un grand roi qui du trône est précipité dans un cachot affreux, maintenant dans les délices, tantôt dans l'accablement ; maintenant dans une autorité à faire tout craindre, et tantôt dans une faiblesse à tout craindre lui-même ; comment exprimer la triste situation de son âme ? il entre dans un détail si exact des sujets qu'il a de s'affliger, il compare avec un soin cruel sa prospérité passée avec sa misère présente, il n'échappe à sa réflexion aucune circonstance de sa mauvaise fortune. La connaissance qu'il a de son malheur est beaucoup plus affligeante que son malheur même : digne de compassion, parce qu'il est misérable, il est incapable de soulagement parce qu'il connaît sa misère.

O mon divin Jésus ! quel usage fîtes-vous de vos lumières dans cette méprisable crèche ? que pensâtes-vous sur votre divinité et sur votre enfance ? quelle impression fit dans votre cœur l'opposition de votre grandeur et de votre humiliation ? vous saviez ce que vous étiez, ce que vous méritiez et vous saviez aussi à quel état votre amour vous avait réduit. Mais, amour, qui ne cachez point à Jésus son mérite, ne lui cachez-vous point notre indignité ? En couvrant sa gloire n'augmentez-vous point la nôtre ? Si jamais il nous fut permis, messieurs, de souhaiter des qualités grandes et dignes d'estime, n'est-ce pas aujourd'hui que nous pouvons concevoir ce désir ? Que ne sommes-nous quelque chose aux yeux de Dieu ? pourquoi sommes-nous si méprisables, pourquoi sommes-nous un néant devant lui ? Du moins si nous ne l'avions point offensé, si nous étions dans ses bonnes grâces : mais tout misérables que nous sommes, nous sommes encore criminels et Jésus connaît parfaitement les sujets qu'il a de nous mé-

priser, de nous haïr. Son amour n'est point exposé aux illusions de l'amour humain, qui se fait un art de s'aveugler sur les défauts de son objet; qui, pour se contenter, répand sur la difformité même des apparences qui le trompent. La passion, mon cher auditeur, vous cache les imperfections, les horreurs de la personne qui vous possède, et comment ne serez-vous point aveugle si vous êtes passionné? Au contraire, l'amour représente vivement à notre Sauveur, nos défauts, nos crimes, notre néant. *Christus in præsepio reclinatus*, dit le saint cardinal Damien, *legem martyrii præfigebat*. Jésus-Christ couché dans sa crèche donnait des leçons de martyre; il apprenait aux hommes à vivre, à mourir pour lui; il était dans l'abaissement, il souffrait parce qu'il nous aimait : c'était bien nous dire : Si vous m'aimez, ne refusez pas de vous abaisser et de souffrir pour l'amour de moi. Ce sont, en effet, nos dérèglements qui font couler les larmes de ses yeux; c'est notre mollesse qui l'a obligé de naître dans une étable, c'est notre vanité qui l'a jeté entre deux animaux. Il sait quels nous sommes, il ne se flatte point sur notre sujet pour adoucir ses peines. Il oppose, avec une pénétration divine, notre misère à sa majesté, notre faiblesse à sa grandeur, notre néant à sa divinité, les peines que nous méritons aux grâces dont il nous comble et, dans ces vues, il applaudit lui-même à cet amour qui le sacrifie.

Un Dieu enfant qui dans cette humiliation se connaît et nous connaît, est-il aimable, messieurs, devons-nous l'aimer? Nous sommes cruels, nous sommes tout à fait dénaturés, si nous ne sentons en le voyant tout ce que la tendresse a de plus fort. N'eût-il pas plus de connaissance que les enfants ordinaires, nous lui serions redevables de tout notre amour, puisque sa bonté l'aurait anéanti jusque-là; à quelle gratitude nous engage cette même bonté qui l'anéantit sans lui rien cacher ni de lui ni de nous? Ajoutons que tel qu'il est, il l'est et il le veut être pour nous tels que nous sommes. C'est par le désir de nous gagner qu'il veut nous ressembler et devenir en quelque manière nous-mêmes, qu'il s'abandonne à nous, et qu'il se met, pour ainsi dire, dans les mains de qui veut le recevoir.

Nous avons aujourd'hui, messieurs, le bonheur de le voir homme comme nous, avec notre chair et notre sang; son humanité le fait notre chef, parce qu'il est le plus accompli des hommes; notre frère, parce qu'il n'a pas dédaigné de se revêtir de nos faiblesses; notre modèle, nous serons parfaits autant que nous approcherons de lui. Autrefois il n'était uni à nous que par sa grâce; présentement il l'est par lui-même; et nous pouvons nous flatter qu'il est tout à nous : le Père céleste nous l'a donné : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*. La Vierge, sa mère, l'a conçu et mis au monde pour nous; il se donne lui-même à nous, car il ne naît point pour ses intérêts. Disons quelque chose de plus, il est

en quelque sens plus à nous dans la crèche que dans la gloire; dans la gloire, nous ne pouvons pas l'atteindre même par nos pensées; dans la crèche, nous le voyons de nos yeux, nous le touchons de nos mains; dans la gloire, il habite une lumière inaccessible; dans la crèche, il reçoit, il appelle tout le monde; dans la gloire, il est à couvert de toute douleur; dans la crèche, il souffre comme nous; dans la gloire, il fait éclater en mille manières sa toute puissance; c'est de là qu'il lance ses foudres, et qu'il fait retentir cette voix terrible qui brise les cèdres et qui ébranle les montagnes; dans la crèche, il pleure avec nous, nous l'approchons sans crainte pour baiser ses pieds et ses mains sacrés.

Disons qu'il est plus à nous dans sa crèche que sur sa croix; sur sa croix il est entre les mains de ses ennemis qui ne permettent pas qu'on l'approche; il est cloué et nous ne saurions le détacher de cet infâme gibet; l'horreur du spectacle nous remplit de frayeur et nous tient éloigné de ce Sauveur crucifié; s'il descend de sa croix, ce sera pour être renfermé dans un tombeau qu'on ne pourra ouvrir sans rompre le sceau du prince, sans forcer les gardes; mais dans sa crèche il est exposé à toutes sortes de mains : rois et bergers peuvent entrer dans l'étable de Bethléem; la pitié, la reconnaissance, l'amour, le plaisir, tout nous y attire, et le Sauveur nous demande et nous attend. Encore une fois, messieurs, résisterons-nous aux charmes de ce Sauveur naissant? par quoi notre tendresse serait-elle rebutée? nous n'avons pas peut-être le cœur assez noble pour aimer sans intérêt; quels avantages ne trouvons-nous point à aimer Jésus? Si nous craignons l'infidélité, un Dieu en est-il capable; si notre cœur est jaloux de sa liberté, ne sommes-nous pas naturellement les esclaves de cet enfant divin; si nous voulons que notre amour nous honore par le choix de son objet, qui aimerions-nous avec plus de gloire avec plus de dignité que Jésus-Christ? si nous nous piquons d'un retour sûr et constant, qui nous aimera jamais autant qu'il nous aime?

Mais quoi! mon Sauveur, l'on vous aimera du milieu des brasiers ardents, de dessus les roues et les échafauds, et nous ne vous aimerons pas du milieu des délices dont vous remplissez notre cœur? l'on vous aimera tout terrible que vous êtes, quand vous faites sentir les effets de votre justice, et nous ne vous aimerons pas, lorsque vous ne montrez que des attrails? l'on vous aimera lorsque vous menacez, lorsque vous frappez, et nous ne vous aimerons pas lorsque vous consolez, lorsque vous faites des caresses? l'on vous aimera lorsque vous ne pensez, ce semble, qu'à vous faire craindre, et nous ne vous aimerons pas lorsque vous ne pensez qu'à vous faire aimer? Pour qui donc réservons-nous notre tendresse? avons-nous un autre Dieu à aimer? Pourvons-nous aimer une créature plus que vous? en quel état pourriez-vous paraître qui nous touchât davantage?

Au moins, mon Sauveur, puisque nous sommes si insensibles, si vous étiez moins aimable, si vous cachiez vos charmes à des cœurs si durs, si vous nous priviez des douceurs que nous méprisons ! Mais pourquoi mettre notre froideur dans un plus grand jour par de nouvelles réflexions ? N'est-elle pas assez honteuse, assez haïssable ; n'en sommes-nous pas assez convaincus ; notre cœur ne saurait nous la déguiser. Je vois, mes chers auditeurs, la cause de notre dureté ; nous craignons peut-être d'aimer Jésus naissant, de peur d'aimer les vertus qu'il pratique à sa naissance ; mais j'ai à vous faire voir dans la seconde partie de ce discours, que comme le Sauveur lui-même ne parut jamais si aimable qu'en naissant, jamais aussi il ne nous rendit si aimables les vertus qu'il a pratiquées, que, comme nous ne saurions lui refuser notre amour, nous ne saurions aussi lui refuser notre imitation. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

SECONDE PARTIE.

Le chrétien, dit saint Grégoire de Naziance, trouve Jésus-Christ pour maître dans tous les âges de la vie, et il doit être son disciple fidèle par l'imitation de ses vertus : *Per omnes Christi ætates ac virtutes ut Christi discipulus sine reprehensione incede* (Orat. 38, in Christ. Nativ.). Mais l'on peut dire qu'il n'a qu'à étudier la naissance du Sauveur pour y apprendre toutes ses obligations ; toute la perfection chrétienne est renfermée dans la morale que cet Enfant divin y a pratiquée. Le Fils de Dieu, selon le sentiment de quelques savants théologiens, n'était pas venu en terre seulement pour réparer le péché de l'homme, mais encore pour enseigner à l'homme la vertu ; il s'était fait son semblable non-seulement pour lui servir de rédempteur, mais encore pour lui servir de modèle ; de sorte que l'homme n'eût-il point désobéi, le Sauveur n'aurait pas laissé de s'incarner pour lui donner l'exemple de l'obéissance qu'il devait à son Père ; c'est ce qui l'obligea à faire éclater dès sa naissance les vertus principales et essentielles dont il avait à tracer l'idée.

Il est donc question, messieurs, d'imiter Jésus naissant ; devoir absolument indispensable, puisqu'il paraît parmi nous, pour nous apporter le modèle de notre sainteté ; craignons-nous, refuserons-nous de nous mettre à la suite d'un Dieu qui ne se met à notre tête que pour se faire suivre ? Si ses propres exemples ne nous rendent pas aimables les vertus qui rebutent nos passions et nos vices, qu'est-ce qui pourra jamais nous engager à les pratiquer ? La manière dont il est né n'est point l'effet du hasard ; il l'a choisie selon les conseils d'une sagesse infinie ; et, c'est notre avantage qu'il a considéré dans son choix : instruit de la corruption de l'homme et de ses besoins, il n'a pas voulu différer un moment de lui présenter les moyens de réparer ses pertes ; et il a espéré que, paraissant sous la figure d'un enfant, il l'engagerait plus aisément à prendre ses sentiments. Trois choses doivent faci-

ter notre imitation : le respect, la reconnaissance et l'amour ; le respect que nous devons à la dignité d'un maître qui est si au-dessus de nous ; la reconnaissance que nous devons à la bonté d'un maître qui s'abaisse jusqu'à nous ; l'amour que nous devons à la tendresse d'un maître qui se sacrifie pour nous. Développons ces trois considérations, afin que nous ayons honte d'abandonner le Fils de Dieu et de combattre les vertus chrétiennes par des dérèglements païens.

La dignité de notre maître condamne fortement le refus que nous faisons de l'imiter. C'est un Dieu, mes chers auditeurs, que vous adorez dans cette étable abandonnée ; c'est un Dieu qui manque de tout, qui souffre le froid, qui renonce à tous les biens, à toute la gloire du monde jusqu'au point de naître inconnu, et dépouillé des choses même nécessaires à la vie. L'exemple d'un Dieu ne souffre pas d'objection, et doit prévenir la pensée même de lui rien opposer. Vous ne direz pas qu'un Dieu endure sa pauvreté faute de puissance : l'ouvrier souverain de l'univers pouvait se bâtir un palais où il pût naître avec éclat ; vous ne direz pas que le malheur de ses parents l'a jeté dans un état si misérable ; il pouvait s'en choisir parmi les têtes couronnées, et tomber en naissant sur la pourpre ; vous ne direz pas qu'il se dédommageait de son obscurité et de sa pauvreté par des preuves éclatantes de divinité et de grandeur : c'est après avoir essayé mille rebuts qu'il se trouve sur un peu de paille ; c'est pour avoir voulu obéir à l'ordre de César ; et les miracles, les applaudissements, rien ne le fait connaître dans sa crèche ; le silence de la nuit n'est point interrompu par les hommages des anges qui l'environnent ; les ténèbres ne sont point dissipées au lever de ce soleil de justice. Au reste, vous n'en viendrez pas sans doute jusqu'à penser qu'il ne serait pas digne de vous de prendre les idées d'un Dieu et de marcher sur ses vestiges ; vous croyez, au contraire, qu'il vous est honorable de vous assujettir à ses maximes et d'aller après lui.

Comment donc excuserez-vous, messieurs, devant votre Dieu naissant, non la possession de vos richesses, il vous la permet ; non vos distinctions de rang et d'état, il ne les condamne pas ; non le bruit et l'éclat que demande votre dignité, il n'exige pas de vous que vous y renonciez ; ménagement dont il veut bien user envers vous, quoiqu'il soit en droit de vous prescrire tous les renoncements qu'il a pratiqués ; mais, comment excuserez-vous en sa présence cet attachement si inquiet, si opiniâtre que vous avez pour les biens et pour les honneurs de la terre ? ces désirs insatiables d'acquiescer, cette ardeur furieuse à vous agrandir, cette étude éternelle d'une vaine opulence, cet acharnement à amasser toujours de plus grandes sommes ; ces détours injustes et cruels pour vous revêtir des dépouilles de la faiblesse et de l'innocence ; cette avidité étrange à profiter des débris des personnes malheureuses. Venez, venez paraître devant Jésus-Christ votre

maître vous qui nourrissez votre faste des larmes de vos créanciers et du sang des pauvres ; vous qui sacrifiez à une aveugle ambition le patrimoine de vos pères et l'héritage de vos enfants : vous qui vous faites un mérite d'un éclat indigne qui humilie le mérite même. Je vous prie de pénétrer la faiblesse et l'injustice des prétextes que vous avez coutume d'alléguer pour vous éloigner de la conduite de votre maître. Sur quoi vous retrancherez-vous quand vous adorerez Jésus-Christ pauvre, souffrant, humilié, gens du monde qui consacrez toute votre vie à la vanité et au plaisir ? Vous défendrez-vous par la nécessité de paraître autant que vos égaux ? qui aurait dû paraître autant qu'un Dieu ? Par l'obligation de soutenir le rang que vous avez pris dans le monde ? qui pouvait prendre un rang plus considérable et plus distingué qu'un Dieu ? Par la crainte de vous exposer à la raillerie et au mépris ? qui avait à ménager plus d'honneur qu'un Dieu ? Par le droit où vous êtes d'user de vos biens comme il vous plaît ? qui avait plus de droit qu'un Dieu de tout dissiper pour sa gloire ?

Mes chers auditeurs, c'est bien à de chétives créatures et à des vers de terre à vouloir justifier un luxe mondain, une pompe voluptueuse au pied de la crèche de Jésus-Christ ! Disons-le avec saint Bernard : *Intolerabilis impudentia est, ut ubi sese exinanivit majestas, vermiculus infletur et intumescat* (Serm. I, in Nat. Chr.). Impudence insupportable qu'un chétif ver songe à s'enfler d'orgueil là même où un Dieu a anéanti sa majesté ? Puisque l'exemple d'un Dieu n'est pas capable de régler l'amour que vous avez pour le monde, allez dans l'étable de Bethléem, et traînez après vous tous ces équipages de votre mollesse et de votre orgueil ; allez y louer vos spectacles, vos délices, vos affectations, toutes les délicatesses de la volupté et de l'ambition. Impudence encore une fois qui doit nous remplir d'horreur ! Et une personne mondaine qui croit son Dieu né dans une étable que fait-elle de moins ? N'est-ce pas lui insulter en quelque manière que d'embrasser la vérité de son exemple, et combattre son exemple avec tant d'audace ? en effet, si vous croyez que Jésus-Christ votre roi est né de la manière que les évangélistes le racontent, il n'est point nécessaire d'approcher sa crèche pour l'offenser par vos attachements et par vos manières ? la foi vous présente ses humiliations, ses douleurs, sa pauvreté au milieu du bruit que font votre vanité et vos plaisirs : cette foi vous fait voir ce que vous auriez vu dans l'étable de Bethléem ; et au moment que je parle, ne rappelez-vous pas dans votre esprit ce qu'un Dieu a pensé sur ce que vous estimez et que vous aimez ? qu'en pensez-vous vous-mêmes ? quelle résolution prenez-vous ? par quoi montrerez-vous désormais votre détachement ?

Selon les sentiments même humains vous rougiriez de ne pas suivre votre prince, s'il vous appelait à sa suite ; vous affecteriez de l'imiter jusque dans ses vêtements et ses ma-

nières, si vous espériez de lui faire plaisir. Il n'aurait qu'à dire : *Si quis vult venire post me* ; si quelqu'un veut me suivre ; il verrait aussitôt tous ses bons sujets à sa suite ; les esprits même les plus mal faits, les cœurs les plus bas craindraient de ne s'y pas faire remarquer. Et si le prince ne demandait à ses sujets que la moitié de ce qu'ils lui verraient faire, ce serait à qui lui accorderait davantage pour lui être plus agréable. Votre Seigneur, votre roi, votre Dieu vous crie de dessus sa crèche : *Si quis vult venire post me*. Quelqu'un veut-il se mettre à ma suite ? et peu de personnes songent à le suivre. Prétend-il que vous quittiez tout pour vous mettre dans l'état où il s'est mis ? non, ne craignez pas, je vous en assure de sa part ; je vous prie, que votre amour-propre ne vienne point nous troubler dans la solennité de ce jour, mais il souhaite, il vous commande même de rompre ces attachements qui vous retiennent loin de lui ; et peu de gens sont émus de sa demande et de son ordre.

Que pouvait-il faire davantage pour nous obliger à vivre selon les lois de son Évangile ? il les a accomplies avec une rigueur dont il nous a épargné le précepte ; il n'a rien, et il vous laisse posséder ce que la justice vous met entre les mains ; il est rebuté et inconnu, et il vous laisse paraître dans l'éclat que votre condition demande ; mais il prétend que votre esprit soit libre de tous ces préjugés, de tous ces entêtements qu'il nourrit en faveur du monde ; mais il prétend que votre cœur se défasse de tous ces désirs, de toutes ces attaches qui le portent et qui le lient à la terre ; c'est de ce détachement dont il est question aujourd'hui. De quoi aurait-il servi, dit saint Ambroise, que notre Sauveur fût venu réparer notre péché, s'il ne nous avait appris ce que nous avions à mépriser, à craindre, à fuir pour n'y pas retomber ? il n'aurait fait que couvrir nos plaies sans les guérir ; il devait nous détacher de tout ce qui entretient notre mauvais penchant : *Quid proderat donasse peccatum, si peccandi maneret affectus ? hoc erat non sanare cicatricem, sed claudere* (In Psal. LVII). Or, on peut dire qu'il guérit le péché sur sa croix, et qu'il guérit l'appas du péché sur sa crèche ; c'est dessus cette crèche qu'il nous a rendu haïssables toutes les choses qui servent d'amorce et de nourriture à nos passions. Rougissons de ne pas aimer les vertus dont un Dieu nous donne l'exemple.

La reconnaissance doit aussi beaucoup adoucir la difficulté que nous pouvons trouver à faire ce que notre maître a fait. Selon le langage de saint Paul, la grâce du Sauveur avait été cachée jusqu'au jour de sa naissance : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri... erudiens nos* (Tit., II, 11). La grâce de Dieu notre Sauveur a paru, et nous a instruits en même temps. C'est un bienfait inestimable, messieurs, qu'il se soit montré lui-même pour notre instruction ; et nous devons écouter ses leçons avec de grands sentiments de gratitude. Quelle docilité ne devons-nous pas

À un Maître si charitable qui vient nous mettre dans la bonne voie ? c'est une grande avance pour l'écouter et pour l'en croire, que l'assurance de son savoir et de sa bonté. Il ne tenait qu'à lui de nous laisser dans l'égarement où nous étions, et nous ne pouvions pas douter qu'il ne soit infailible dans ses maximes. Or, cette sagesse incarnée qui vient d'en haut est nécessairement opposée à la sagesse qui ne vient pas d'en haut, laquelle, dit saint Jacques, est terrestre, animale, diabolique : *Non est enim ipsa sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica* (Jac., III) : Terrestre, elle inspire l'amour des biens de la terre ; animale, elle porte au plaisir des sens ; diabolique, elle favorise le penchant de la vanité pour des honneurs passagers. Voilà la fausse sagesse que le Fils de Dieu combat dans ce mystère. Ne vous rebutez pas, mes chers auditeurs, si je ne vous parle en ce jour que pour vous engager à rompre les attachements du monde ; c'est mon sujet.

Apparuit erudiens nos : Vous n'avez qu'à voir votre Sauveur pour être instruits. Trouverez-vous autour de lui de quoi justifier cette passion ardente que vous avez pour faire une puissante maison, cette mollesse chagrine qui vous donne un si grand éloignement de la peine et de la contrainte, cet empressement délicat que vous témoignez de briller et de paraître ? Ce maître divin ne parle point encore ; mais tout parle pour lui dans le lieu de sa naissance. Sagesse terrestre, sensuelle, diabolique, un coup-d'œil nous suffit pour apprendre à vous détester. J'avoue, messieurs, que c'est là un triste spectacle pour nous, si nous aimons le monde et si nous flattons nos passions ; mais enfin nous voyons ce que le Sauveur nous est venu enseigner ; la lumière nous vint-elle à travers un ciel terrible par ses éclairs et par ses orages, encore vaudrait-elle mieux que la nuit, et nous n'en serions pas moins obligés au soleil qui la répand. Il faut condamner toutes ces inquiétudes, tous ces mouvements, toutes ces intrigues, tous ces artifices, cette ardeur, ces saillies qui occupent, qui déchirent en mille manières un cœur qui aime les agréments du monde. Il en doit coûter, j'en conviens ; cependant, c'est une nécessité de les condamner en voyant notre maître sur la paille, dans les ténèbres, au milieu des rigueurs de l'hiver. Quelle obligation n'avons-nous pas à ce maître charitable de nous instruire par lui-même ? nous courrions risque de nous perdre s'il ne nous eût découvert la route que nous avions à tenir ; nous serions peut-être peu touchés, s'il ne fût entré lui-même dans la voie où nous devons marcher pour nous sauver. Etoufferons-nous tous les sentiments de la gratitude pour rendre inutiles les soins qu'il daigne prendre de nous ? C'est pourtant toute la reconnaissance qu'il nous demande de profiter de ses instructions.

Nous sentons malgré nous, messieurs, la grâce qu'il nous a faite de nous désabuser de nos folles préventions et de nos dange-

reux entêtements ; malgré le bruit agréable du monde, nous voyons où nous conduit l'amour du monde ; nous expérimentons chaque jour ses infidélités, ses cruautés, ses misères, nous faisons nous-mêmes justice à la vérité ; tandis que nous louons l'opulence, nous sommes fatigués des peines dont la nôtre nous accable ; lors même que nous disons que le plaisir est agréable, nous avouons que notre plaisir nous coûte mille chagrins ; dans le temps que nous envions la gloire des autres, nous nous plaignons de notre propre gloire. Ah ! sachons gré à Jésus-Christ de nous avoir ôté tout prétexte de nous abuser, remercions-le d'avoir rompu ce voile trompeur qui nous cache le néant et l'horreur des choses humaines ; de nous avoir montré la vérité à découvert, en se montrant lui-même à nous : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri erudiens nos*. Votre ingratitude même, chrétiens auditeurs, doit vous apprendre le besoin que vous aviez des leçons du Maître adorable qui est venu vous enseigner ; après qu'il s'est soumis lui-même au renoncement qu'il vous impose, vous ne laissez pas de nourrir vos attaches, et vous êtes tels à peu près que vous seriez si vous aviez toujours ignoré sa morale ; c'est là une preuve bien visible de votre égarement. Si vous estimiez la grâce qu'il vous a faite de vous instruire, vous en tireriez avantage pour vous former selon son esprit ; si vous la méprisez cette grâce, la corruption de votre cœur est extrême, et sur cela vous devez juger combien vous êtes obligés au Fils de Dieu qui a paru parmi vous, et qui vous a dit si fortement de dessus sa crèche ce que vous aviez à faire pour vous sanctifier. Vous ne pouvez être ingrats que parce que vous êtes mondains et déréglés ; et pour cette raison même ne devriez-vous pas reconnaître la bonté de votre Maître, en vous efforçant de l'imiter ?

Mais, messieurs, ne parlons plus d'estime et de gratitude pour notre Sauveur naissant, parlons d'attachement, d'amour, de tendresse. Si nous aimons Jésus-Christ, nous nous ferons un vrai plaisir de l'imiter. Les personnes qui sont liées d'amitié, qui pensent sans cesse l'une à l'autre, qui ne se séparent que par la violence, qui se communiquent leurs sentiments avec une ouverture de cœur droite et sincère, prennent aisément les mêmes inclinations, entrent dans les mêmes intérêts, s'imitent l'une l'autre presque sans y penser, parce que leur cœur les porte naturellement à se ressembler mutuellement. C'est pour cela qu'on exhorte si souvent les fidèles à se choisir des amis auprès de qui ils ne puissent point contracter d'habitude vicieuse, et dont ils puissent prendre les mœurs et les manières sans se gâter l'esprit et le cœur. Or, je vous ai montré, dans mon premier point, combien le Sauveur était aimable en ce mystère, et vous jugez bien qu'il ne s'y est revêtu de tant de charmes que pour se faire aimer, et parce qu'il nous aimait ; toutes ses démarches tendent en effet à nous détacher du monde et

à nous attacher à lui; son amour seul anime tous ses mouvements.

In charitate perpetua dilexi te (Jer., XIII, 4) : Je vous ai aimés, nous dit-il, depuis le commencement, je vous ai aimés dans une charité perpétuelle. Nous avons ordinairement tout autre motif que l'amour dans la manière dont nous aimons; à l'égard du prochain une beauté qui nous plaît, des richesses qui nous frappent, des intérêts qui nous attirent, des inclinations qui nous unissent; à l'égard de Dieu, une grandeur qui nous éblouit, une libéralité qui nous enrichit, une clémence qui nous console, une bonté qui nous caresse. Peu de gens aiment par amour : c'est de Jésus-Christ seul de qui on peut assurer qu'il n'a d'autres motifs d'aimer que sa charité : *In charitate perpetua dilexi te*. Il ne tient donc pas à lui que nous n'ayons avec lui la liaison la plus tendre et la plus forte; sûrs de son amitié, donnons-lui la nôtre; mais, si nous l'aimons, trouverons-nous de la peine à l'imiter? Le laisserons-nous dans l'humiliation, tandis que nous aimerons un vain éclat? Le laisserons-nous souffrir seul, tandis que nous étudierons tout ce qui peut satisfaire notre mollesse? Essuiera-t-il mille rebuts, tandis que nous entretiendrons mille délicatesses ridicules sur le point d'honneur? sera-t-il rejeté des siens, tandis que nous poursuivrons des intérêts injustes et mal fondés? Permettra-t-il qu'on en use envers lui sans bien-séance, sans égard, sans pitié, tandis que nous nous plairons d'une préférence et d'une comparaison?

Nihil amanti difficile videtur (Serm. de S. Magd.). Vous éprouvez tous les jours cette parole de saint Bernard. Que ne fait-on pas, que ne souffre-t-on pas pour une personne qu'on aime? trouve-t-on rien de difficile dans l'espérance de lui plaire? Passions aveugles et criminelles, l'emporterez-vous toujours sur l'amour que nous devons à Dieu? Mais est-il rien qui paraisse mal-aisé, quand on a pour compagnon de sa peine la personne même que l'on aime? Quelle espèce d'amitié serait celle-là, qui se réserverait tout ce qu'elle peut avoir d'agréable, et ne voudrait point entendre à partager ce qu'elle peut avoir de fâcheux? Oui, du milieu de cette vaine pompe que vous aimez, vous aimerez Jésus-Christ, qui repose entre deux vils animaux : plongés dans ces divertissements profanes, dangereux, criminels, qui font la principale de vos occupations, vous aimerez Jésus-Christ, qui n'a pas de quoi se couvrir pour se défendre du froid? Fiers sous vos dorures et vos brocards, vous aimerez Jésus-Christ, qui est traité en étranger, et à qui l'on refuse le couvert? Embarrassés des chicanes d'une averse avarice, vous aimerez Jésus-Christ, qui ne demande pas même ce qui lui appartient? Exacteur farouche et violent des honneurs que vous croyez qui sont dus à votre nom et à votre emploi, vous aimerez Jésus-Christ qui, tout Dieu qu'il est, naît enfant, inconnu, abandonné? Quel cœur! quelle

amitié! O les nobles âmes! ô les généreux amis! Vous êtes pauvre, humilié pour l'amour de nous, mon divin Sauveur, et nous ne voulons pas seulement mépriser avec vous un faste haïssable et de méprisables biens. Que serait-ce s'il fallait vous ressembler et vous imiter dans tous vos renoncements? Il me semble, messieurs, que vous devez avoir de la peine à résister au motif que je vous propose pour vous rendre les imitateurs de votre aimable Sauveur; vous n'êtes point assez farouches pour être insensibles à son amour, et si vous en êtes touchés, se peut-il faire que vous ne souhaitiez point de lui plaire? Il vous demande que vous vous attachiez à lui, que vous rompiez les attachements qui vous empêchent de l'aimer et de le suivre. Vous avez le cœur trop bon pour ne pas répondre aux témoignages de sa tendresse, mais oseriez-vous espérer d'user de retour envers lui, sans vous refuser ce qu'il vous défend, sans vous pénétrer de ses sentiments et de ses maximes? Comment lui être agréables, si vous tenez une conduite toujours opposée à la sienne?

Vous retiendrez tout ce qu'il vous plaira de votre monde; mais enfin Jésus, dans sa crèche, vous apprend l'Evangile et la morale qu'il est venu vous apporter. C'est à cette occasion que saint Bernard a fait cet argument célèbre : *Aut iste fallitur, aut mundus errat* (Serm. 3 de Nat. Christi). Ou Jésus-Christ se trompe en vous enseignant un détachement universel de toutes les choses de la terre, ou le monde se trompe en vous portant à vous y attacher : lequel des deux est dans l'erreur? Je n'ai garde, messieurs, de vous presser sur cette question; l'un des deux est Dieu, l'autre est un lâche menteur. S'il y a de la perfidie, du mensonge d'un côté, vous savez de quel parti est la vérité et la droiture; mais si Jésus-Christ dit nécessairement vrai, d'où vient que vous en usiez comme si vous ne l'en croyiez point du tout, que vous cherchiez dans ses maximes des adoucissements qui les combattent, que vous vous fassiez même des principes de morale qui détruisent absolument les siens? A force de concevoir de l'estime pour les richesses et pour la gloire du monde, cessent-elles d'être méprisables, si le Fils de Dieu vous a convaincus qu'elles l'étaient? En trouvant mille fausses raisons de les aimer, les rendez-vous aimables, si le Fils de Dieu vous a déclaré qu'elles étaient dignes de votre aversion?

Contradiction surprenante, messieurs, dans votre manière de croire! c'est le même Dieu qui vous a dit qu'il était la voie et la vérité; vous l'adorez comme vérité, et vous ne voudriez pas le suivre comme voie; c'est le même Dieu qui vous a dit qu'il venait vous conduire au vrai bonheur; vous aimez ce vrai bonheur, et vous fuyez le chemin qu'il vous montre pour y arriver; c'est le même Dieu qui vous a dit que si vous ne marchiez sur ses vestiges, vous n'entreriez point dans la gloire; vous aspirez à cette gloire, mais

aller après ce Maître divin, c'est à quoi vous ne pouvez vous résoudre. Vous croyez, et tout ensemble vous ne croyez pas, ou plutôt vous reconnaissez un Dieu infailible dans tout ce qu'il dit, et vous agissez comme s'il s'était trompé. Accordez donc votre foi avec votre foi, accordez du moins votre foi avec vos actions. Votre monde et votre amour-propre ne prescriront jamais contre les paroles et les exemples de votre Dieu. Puisqu'on vous permet de posséder vos biens et vos honneurs, ne refusez pas d'en détacher votre cœur; regardez-les avec une grande indifférence quand ils ne servent pas à vous rendre plus vertueux : craignez-les, haïssez-les, s'ils embarrassent votre vertu.

En vérité, chrétiens, il est tout à fait étrange que vous soyez si peu touchés de l'exemple de votre Sauveur, qui se présente à vous dans une étable, dépouillé de toutes choses comme le plus méprisable de tous les enfants des hommes; comparez votre luxe à sa pauvreté, vos délicatesses à ses besoins, vos délices à sa misère; vous voulez paraître, parce que d'autres hommes paraissent, vous n'avez pas d'autre raison de forcer votre avarice à dépenser; vous voulez briller parce que vos égaux s'efforcent de vous effacer, c'est ce qui irrite votre vanité; vous voulez vous divertir parce que les mondains se divertissent, c'est pour cela que vous risquez votre salut. Ne ferez-vous rien pour imiter un Dieu, pour honorer un Dieu? ah! sacrifiez du moins aux pieds de sa crèche tous les excès de cette pompe vaine que vous affectez; condamnez aux pieds de sa crèche cette mollesse oisive, chagrine, voluptueuse, ces divertissements profanes, païens, scandaleux, éternels, ces empresses inquiets, accablants, cruels pour vous établir dans le monde. Après tout, faut-il ressembler en quelque chose à votre Maître; la foi ne vous donnât-elle point de peur, si vous vous éloignez de ses exemples; la bienséance, l'honnêteté ne vous engageraient-elles à rien? Mais enfin, vous ne vous sauverez point si vous n'êtes les disciples de Jésus-Christ, et comment ses disciples pourraient-ils être ambitieux, voluptueux, avares, délicats? Considérez les traits du Sauveur naissant, et vous l'aimerez, et vous l'imiterez, et par votre amour, par votre imitation vous mériterez de le posséder éternellement dans la gloire. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON LXIII.

Sur saint Etienne, premier martyr.

Stephanus plenus gratia et fortitudine.

Etienne plein de grâce et de force (Actes, VI)

C'était donc cet Etienne, messieurs, que le ciel avait destiné pour ouvrir aux fidèles un nouveau chemin à la gloire. Les apôtres en lui imposant les mains pour le faire entrer dans leur ministère, ne savaient pas sans doute qu'ils se préparaient un exemple illustre de mort qu'ils s'estimeraient heureux d'imiter. S'ils eussent prévu que ce jeune diacre leur déroberait l'honneur de mourir

les premiers pour Jésus-Christ, et qu'un jour, comme dit saint Augustin, ils seraient contraints de reconnaître pour leur Maître celui qui était leur disciple : *Qui discipulus est gradu, magister cœpit esse martyrio*; je ne sais s'ils ne lui eussent point envié la glorieuse palme qu'il a cueillie, et s'ils n'eussent point eu à regret de s'attendre à suivre celui qu'ils auraient dû prévenir. La gloire d'être à la tête des martyrs vous était réservée, glorieux Etienne. Ah! que votre sang va coûter de chrétiens à l'Eglise! mais combien ne lui en vaudra-t-il pas? que la synagogue, que l'idolâtrie la persécute; vous nous avez appris à souffrir et à mourir; nous vous avons vu meurtri et brisé; les roues et les couteaux ne nous font plus de peur; nous vous avons vu expirer sous les coups; les bourreaux ne sauraient nous épouvanter.

L'Eglise naissante, messieurs, ne déguisons pas notre lâcheté; l'Eglise naissante avait besoin d'un Etienne pour animer ses enfants, pour les armer contre la faiblesse et contre la puissance humaine; mais aussi cet Etienne lui suffit pour les engager à sa défense au milieu des tourments et de la mort. Ennemis de Jésus-Christ, par l'exemple d'Etienne vous perdez toute votre force: serviteurs de Jésus-Christ, par ce même exemple vous perdez toute votre crainte. Quel plaisir ne devons-nous pas trouver, messieurs, à louer un saint qui a fait tant d'honneur à notre foi, et qui nous a inspiré des sentiments dignes de notre Maître? Si nous ne pouvons pas espérer la gloire de mêler notre sang avec le sien, reconnaissons, révérons du moins ces héros qui nous a appris à le répandre. Si nous convenons de sa gloire, nous condamnerons avec plus de profit la bassesse de nos sentiments. Pour réussir dans notre entreprise, implorons l'assistance de la reine des martyrs: *Ave*.

Il ne faut pas s'étonner, messieurs, que l'Eglise, dès sa naissance, ait trouvé des persécuteurs violents et cruels: les maximes de la foi et les exemples des fidèles combattaient trop visiblement l'erreur et le vice, pour ne pas irriter toutes les fausses religions; et que ne doit-on point craindre d'une fausse religion irritée? Un esprit prévenu ne peut souffrir qu'on le convainque de s'être trompé; un cœur corrompu se révolte contre les obstacles de son dérèglement; l'on ne ménage rien pour défendre une méchante croyance qui favorise une méchante vie. L'Eglise devait s'attendre aux persécutions qui se sont allumées contre elle de toutes parts; comment le Juif envieux, avare, indocile aurait-il pu goûter ses préceptes? comment l'idolâtre aveugle, fier, voluptueux, ne se serait-il point déclaré contre ses lois?

Il était même nécessaire que l'Eglise eût des martyrs. Sa doctrine combattue par la passion et par le vice aurait manqué de sectateurs, si elle n'en eût trouvé qui la soutinssent par la perte de leur vie; on se serait défié de la sainteté d'un Evangile qu'on renonçait pour vivre. Au contraire, il était

naturel d'admirer, d'estimer une religion qui élevait les hommes jusqu'au mépris de la vie et de la mort, qui les rendait indéfectibles sur les échafauds et dans les flammes, non par entêtement et par orgueil, mais par un esprit de soumission et de charité; il etait de la dignité de la foi, que le fidèle mourût pour la soutenir. Si nous avions à ménager quelque autre bien avec plus de zèle que le bonheur de croire, que ferions-nous penser ou de notre croyance, ou de nous?

Mais les fidèles avaient besoin d'un guide qui leur tracât le premier cette voie de sang, qui passât le premier cette mer rouge. La compagnie les animerait s'ils avaient à mourir plusieurs ensemble, et ils n'appréhenderont pas de mourir après que quelqu'un de leurs frères aura franchi ce pas terrible: un péril connu fait moins de peur, l'on court avec plus de courage un péril que d'illustres compagnons rendent glorieux. Qui sera ce généreux enfant de l'Eglise, lequel versera le premier son sang pour la gloire de sa mère? Vous le savez, Seigneur, et de toute éternité vous l'avez regardé comme un vaisseau d'élection. C'est Etienne, messieurs, plein de force et de grâce, parmi les éloges que le Saint-Esprit fait de son mérite par la plume de saint Luc, les deux mots que je viens d'en rapporter, nous représentent plus juste, ce me semble, son caractère: *Stephanus plenus gratia et fortitudine*. Il est saint, il devait avoir beaucoup de grâce; il est martyr, il devait avoir beaucoup de force; mais comme il est le chef des martyrs, il devait être rempli d'une grâce et d'une force extraordinaires; et de la manière dont le Saint-Esprit s'exprime, nous pouvons dire, que s'il était redevable de sa force à sa grâce, il était de même redevable de sa grâce à sa force: *Plenus gratia*; Dieu l'avait comblé de grâce pour le conduire à une haute sainteté, mais en même temps il lui avait donné une force héroïque: *Plenus fortitudine*, pour mériter et pour soutenir sa grâce. Il est vrai, messieurs, qu'il doit la force invincible qu'il a fait paraître à cette grâce abondante que le Seigneur avait versée dans son âme; mais pour établir le panégyrique du saint sur ses actions, je dis qu'il doit aussi en un sens, cette plénitude de grâce à cette plénitude de force: pourquoi, parce que par la force il a vaincu les ennemis de la grâce, et quels ennemis? La force, disent les philosophes, est une vertu qui règle notre courage et notre crainte à l'égard de ce qui peut nous faire de la peine, soit au dedans, soit au dehors de nous: *Est virtus difficillimorum in passionibus interioribus et exterioribus*. La grâce d'Etienne avait des ennemis dans Etienne même, elle en avait hors d'Etienne, il les lui a tous assujettis. Sa force l'a rendu vainqueur de tout ce qui pouvait affaiblir sa grâce; la force d'Etienne fit servir à sa grâce les ennemis qu'elle avait dans lui-même, c'est mon premier point; elle fit encore servir à sa grâce tous les ennemis qu'elle avait hors de lui, c'est le second. Voilà tout le partage de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les saints, chétive compagnie, ne peuvent avoir d'autres ennemis que ceux de la grâce, et tout leur mérite consiste à les vaincre: au-dessus de tous les intérêts humains ils ne s'occupent qu'à faire régner Dieu dans leur cœur. En vain l'on composera l'extérieur; en vain l'on gardera les bienséances; en vain l'on s'étudiera à étouffer ces saillies qui peuvent blesser les yeux et les oreilles des gens: à moins que la grâce de Jésus-Christ ne domine au fond de l'âme, ces airs chrétiens et réguliers ne serviront qu'à flatter plus finement l'ameur-propre. Ce sont nos attaches mondaines, ce sont nos passions déréglées que nous avons à combattre, si nous voulons nous sanctifier; et il n'est rien dans nous qui naturellement ne s'efforce de se soustraire à l'empire de la grâce. Tel est notre malheur, notre penchant nous éloigne de Dieu depuis que nous avons éloigné Dieu de nous par notre péché. Ceux d'entre nous qui trouvent en eux plus de sujet de se tremper, de s'estimer, de se satisfaire sont encore plus disposés que les autres à se révolter contre la grâce: tout ce qui devrait nous rendre plus attentifs à nos devoirs nous porte naturellement à y être plus infidèles. Un âge plein de feu demanderait plus de vigilance, on se dispense de veiller sur le prétexte de l'ardeur de l'âge. Des agréments naturels devraient nous inspirer plus de retenue; l'on se permet au contraire plus de choses parce que l'on plaît. Il faudrait être mieux sur ses gardes, quand on a dans les mains l'occasion de se contenter; c'est alors qu'on garde moins de mesures, et l'on se retranche sur l'occasion même qui nous condamne. Grâce de mon Dieu, source de tout notre bonheur, nous vous négligeons, nous vous perdons, nous préférons à vous un aveugle emportement, une vaine complaisance, une indigne satisfaction.

Saint Etienne montra sa force en soumettant à la grâce premièrement tous les ennemis qu'elle trouvait en lui-même; elle y en avait particulièrement trois: la jeunesse, la beauté, l'autorité. La jeunesse, quoi de plus léger? la beauté, quoi de plus engageant? l'autorité, quoi de plus dangereux? être jeune, et tout ensemble être bien fait et dans le crédit; que pourrai souhaiter autre chose notre mauvais pen lant, pour goûter tranquillement les satisfactions qu'il désire? Apprenez, chrétiens, à le dompter, si vous nourrissez dans vous les mêmes obstacles de votre vertu. Etienne oppose à cette jeunesse légère une sagesse consommée; à cette beauté engageante, une pureté inaliénable; à cette dangereuse autorité, une charité tendre et humble. J'en trouve la preuve dans les actes des apôtres.

Etienne fut sage dans une jeunesse vive et ardente. Les Juifs de la Grèce se plaignaient de ce que leurs veuves n'étaient point considérées autant que les veuves de la Palestine, et que dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour, on les regar-

daît presque comme étrangères. La plainte parut juste aux apôtres ; mais des besoins plus pressants de l'Eglise ne leur permettant pas de s'occuper de ce ministère, ils cherchèrent des hommes d'une probité reconnue, des hommes remplis de l'Esprit-Saint et de sagesse, à qui ils pussent le confier : *Plenos Spiritu sancto et sapientia*. Le premier qui se présenta à leur esprit pour distribuer sagement les aumônes des fidèles, ce fut Etienne : *Et elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto*. Voilà donc Etienne, diacre ; voilà Etienne qui veille à la subsistance d'une grande troupe de femmes ; voilà Etienne qui est choisi pour arrêter les plaintes de gens intéressés et peu raisonnables. Mais, quoi ? Etienne, plein de foi, plein de sagesse, plein du Saint-Esprit ! il était pourtant fort jeune, car, quand il mourut, il n'avait que trente-quatre ans.

Quelle sagesse, messieurs, ne fallait-il pas pour prévenir les murmures de tant d'âmes la plupart mal faites, que le chagrin, la jalousie, mille intérêts différents pouvaient aigrir si aisément ? La pauvreté est timide, défiante, indocile, difficile à contenter ; et le saint diacre devait s'attendre à une infinité de reproches ; des esprits faibles font naturellement des comparaisons qui les irritent : pourquoi une telle est-elle plus considérée que moi ? Vous faites cette plainte lors même que l'ordre et le mérite demandent cette préférence ; quelle devait être la délicatesse d'une multitude de femmes qui avaient toutes les mêmes prétentions et le même droit ? Les plus sages auraient eu peine à réussir dans la fonction d'Etienne. Mais combien fallait-il qu'Etienne fût sage, pour l'être tout jeune qu'il était ? Quelle force ne demande pas la maturité dans la jeunesse ! un jeune esprit, un jeune cœur se tournent si volontiers à tout ce qui est de leur goût ; et il suffit qu'un objet ait quelque air de nouveauté, et quelque apparence agréable pour leur faire changer de route : tout leur plaît, ou tout les dégoûte ; presque toujours sans choix, parce qu'ordinairement ils sont sans réflexion ; sensibles à toutes sortes d'impressions, la passion et le plaisir emportent sans peine leur légèreté ; et quoique disposés à être frappés de tout ce qui surprend leur facilité, ils ne laissent pas d'être assez souvent extrêmes dans le mouvement qui les possède ; cependant, messieurs, la sagesse d'Etienne lui valut l'honneur d'être préféré aux autres disciples ; et ce furent des apôtres remplis eux-mêmes du Saint-Esprit, et confirmes en grâce qui lui rendirent un si illustre témoignage.

N'apportez plus pour prétexte de vos dérèglements, la facilité et l'ardeur de l'âge : je sais que la fleur de l'âge, comme dit saint Augustin, est le plus grand danger de l'âme : *Flos ætatis, periculum mentis* (Serm. 24, de Temp.). Mais c'est par votre faute que votre vertu court de si grands risques durant vos belles années. Quels soins prenez-vous pour la défendre ? quelle horreur témoignez-vous des pièges que le monde lui tend de toutes

parts ? vous vous exposez même au péril sans précaution ; vous le cherchez, vous l'aimez. Vous vous plaignez donc bien injustement d'un feu que vous allumez vous-mêmes, que vous nourrissez par mille objets qui entretiennent sa flamme ; une grande dissipation, presque point de prières, nulle considération sur vos devoirs, sur les vérités de l'Evangile, sur les engagements de votre état. Saint Etienne vous eût ressemblé, messieurs, s'il n'eût acquis sa sagesse par l'oraison, par l'étude de sa religion et de ses obligations, par le mépris du monde et de toutes ses vanités : *Virum plenum fide* ; il était plein de foi : quand on règle sa conduite par les maximes éternelles, l'on est sage dans tous les âges ; pénétrez la doctrine de Jésus-Christ, le feu de la jeunesse ne servira qu'à signaler votre vertu ; comment avec une teinture légère de christianisme résisterez-vous au torrent qui vous entraîne ? mais cette foi si vive à qui saint Etienne la devait-il ? il la devait à sa force : toujours armé contre les impressions de l'âge, il ne se permit jamais la moindre légèreté, jamais une complaisance humaine, jamais un attachement qui favorisât l'amour du plaisir. Dès qu'il eût reçu la foi, il en conserva les sentiments par la violence qu'il fit à ses inclinations, et par la continuelle mortification de ses sens, il voulut même ignorer tout ce qui pouvait la faire languir. Autant exposés et aussi peu retenus que le sont la plupart des jeunes gens, comment ne succumbraient-ils pas dans les occasions ? il n'est pas possible que des aveugles qui marchent avec précipitation ne fassent de dangereuses et de funestes chutes.

Etienne, jeune et sage, fut encore beau et chaste ; il était si bien fait que les Pères de l'Eglise ont pris un soin particulier de nous faire son portrait : saint Augustin a porté la chose si loin qu'il assure qu'après la beauté de Jésus-Christ, il n'y en a pas eu d'égale à celle d'Etienne. Il ne manquait pas sans doute de ces agréments qui font sentir les beaux traits ; et il y a grande apparence que les apôtres eurent égard à sa bonne grâce, quand ils le chargèrent du soin de dispenser les charités des fidèles. Il fallait gagner par la douceur des esprits naturellement mal tournés et indociles, que l'intérêt même, tout intéressés qu'ils étaient, ne pouvait soumettre ; or, une douceur qui n'est pas soutenue par la bonne mine, et par un air honnête et agréable, est une douceur fade qui ne tarde pas d'ennuyer et de rebuter. Comment croyez-vous, messieurs, que l'Ecriture s'exprime sur la beauté du saint et jeune diacre ? car je me suis engagé à établir toutes les preuves de cet éloge sur les paroles du Saint-Esprit : *Viderunt faciem ejus*, dit saint Luc, *tanquam faciem angeli*. Son visage paraissait aux Juifs comme le visage d'un ange ; ce n'était pas un homme qui eût seulement des traits réguliers et une taille bien faite, c'était un homme qui avait quelque chose d'angelique et de divin : on le voyait toujours volontiers, et quand on le

voyait on était forcé à l'aimer. Ah ! qu'ai-je dit ? Etienne est jeune, il est beau, on le voit, il plaît, on l'aime, et Etienne ressemble à un ange : *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli*. La bienséance m'aurait défendu, messieurs, de m'amuser à vous représenter la beauté du saint, si je n'eusse espéré d'en tirer avantage pour louer son innocence.

Etienne fut moins beau que chaste ; les fatigues de son emploi, ses longues prières, la rigueur dont il se traitait, ne pouvaient manquer de flétrir sa beauté, d'abattre cet air vif et brillant qui lui était naturel ; mais jamais, dit Albert le Grand, sa pureté ne reçut la moindre atteinte : telle qu'il l'eut à son baptême, telle il la conserva jusqu'à la mort : *In ea puritate quam in baptismo suscepit, creditur permansisse*. Qu'il est admirable, messieurs, mais aussi qu'il est rare de voir un jeune homme bien fait, aimable dans ses manières, doux, honnête, obligé par son ministère à traiter avec toutes sortes de personnes, d'écouter hommes et femmes, riches et pauvres, jeunes et vieux, lequel toutefois vit dans l'innocence de son baptême, et ne cesse point d'être rempli du Saint-Esprit : *Plenus Spiritu sancto*, de cet Esprit, dis-je, qui ne peut souffrir la moindre tache et la moindre impureté, dit saint Bernard : *Spiritus ille odit sordes* (*Serm. de Pentec.*). Une jeunesse pleine de santé, pleine de charmes, une autorité qui soumettait à ses ordres les pauvres qui en dépendaient ; un emploi où il disposait de toutes choses sans rendre compte à personne ; tant de moyens, tant d'occasions de contenter une passion déréglée, ne ternirent pas le moins du monde l'éclat de cette pureté qu'il avait prise dans son baptême. Une vigilance éternelle sur lui-même, une attention exacte aux démarches des personnes avec qui il avait à traiter ; un désir vif et sincère de glorifier Jésus-Christ, et un généreux mépris de tout ce qui était inutile à sa gloire firent la défense de sa vertu. Ce n'est pas merveille que les astres toujours éloignés de la terre aient toujours une beauté également pure ; mais être pur au milieu, pour ainsi dire, de la boue et de l'ordure, c'est ce qui est digne de nos admirations. Cachez-vous, beautés faibles et fragiles, fuyez la lumière de peur de mériter les ténébres ; vous n'éclaterez jamais plus que dans l'obscurité ; jamais vous ne serez plus dignes des regards de Dieu, que quand vous ne serez plus dignes des regards des hommes.

Il faudrait avoir la force d'Etienne, mes chers auditeurs, pour avoir sa pureté : ménageait-il sa beauté ? en était-il idolâtre ? usait-il d'artifice pour en nourrir les agréments ? je crains même de blesser le respect que je dois à sa vertu en vous demandant s'il pensait à sa beauté, s'il la connaissait même. Non, sans doute ; ses propres yeux ne remarquèrent jamais ces traits qui frappaient si agréablement les yeux des autres. Hélas ! se pourrait-il faire que votre beauté fût chaste, vous qui ne songez qu'à l'embellir ? vous qui la retenez par des industries

criminelles ? qui, par un attentat injuste et peu religieux sur l'ouvrage du Seigneur, empruntez même des couleurs étrangères pour briller ? Résisterez-vous à la flatterie ? vous en croyez plus qu'on ne vous en dit. Craindrez-vous de plaire ? c'est à plaire que tendent tous vos ménagements. Rougirez-vous d'une messéance ? vous perdriez peut-être le fruit de vos peines, si vous ne vous attiriez des regards impurs. Fuierez-vous les appas du crime ? c'est vous qui les faites. Vous éloignerez-vous des occasions de flétrir votre innocence ? vous ne songez qu'à paraître : c'est vous-mêmes qui tendez des pièges à l'innocence de vos frères. Ingratitudes insupportables ! c'est là, mon Dieu, l'usage qu'on fait des belles qualités que l'on vous doit, et l'on craint, ce semble, de les employer pour votre gloire : l'on s'abandonne aux délices pour animer une dangereuse beauté ; l'on étudie une vie voluptueuse pour donner plus de force à des agréments naturels ; l'on ménage en mille manières un corps porté au plaisir pour l'exposer davantage aux traits de l'impureté. Comment une vertu affaiblie, désarmée et si délicate serait-elle en sûreté ? Il faudrait se défendre bien des choses pour la défendre elle-même. C'est, messieurs, un des plus grands dérèglements du monde que cette témérité qui expose les âmes au péril, et cette sécurité païenne, qui le leur fait aimer.

Enfin, Messieurs, Etienne ne tira avantage de son autorité que pour pratiquer une charité tendre et humble. Albert le Grand dit que les apôtres ne lui donnèrent charge de ces pauvres veuves que parce qu'il avait une grande miséricorde : *Fuit vir magnæ misericordiæ, propter quod, ad hoc deputatus fuit ab apostolis ut viduis ministraret*. L'on devait dans ces commencements de l'Eglise témoigner beaucoup de tendresse aux nouveaux chrétiens ; l'on devait les convaincre qu'on entraînait sincèrement dans leurs intérêts, et que l'esprit de l'Evangile était un esprit de charité, qui enseignait à souffrir ses propres misères pour soulager les misères du prochain. C'était une affaire considérable pour le christianisme naissant de trouver un homme qui soutint avec dignité les sentiments de sa religion, qui fût d'une âme assez grande pour veiller aux besoins de ses frères en se négligeant soi-même. Les apôtres pénétrèrent l'importance du choix et ils élurent aussitôt Etienne : *Elegerunt Stephanum*.

Il fallait un cœur aussi droit, aussi généreux, aussi charitable que celui d'Etienne pour remplir son ministère à la gloire de Jésus-Christ. Un homme qui dispense les grâces, se fait naturellement un plaisir malin de les faire acheter par une crainte servile, et par toutes les soumissions d'une dépendance nécessaire ; il les fait sentir par l'incertitude de les recevoir et par une attention déliante à ses volontés ; souvent même il les vend au prix de l'honneur et de la conscience ; pour les mériter, il faut essayer la bizarrerie de ses humeurs, étudier ses in-

clinations, lui rendre des services durs et assidus, ne point se lasser de longueurs affectées, dissimuler de méprisantes froideurs, se soumettre à des querelles imprévues, et quelquefois devenir l'instrument méprisable de ses passions et de ses vices. Rien ne flatte plus les inclinations d'une âme mal faite qu'une autorité qui met à sa merci ceux qui en dépendent.

Que dirons-nous ici de la conduite d'Etienne ? nul sentiment d'orgueil, nulle distinction de personnes, nul égard d'une fausse amitié, ou d'un intérêt déguisé. Il distribuait les aumônes des fidèles avec une charité qui rendait agréable la peine qu'on trouve ordinairement à demander; il donnait avec une si grande bonté, qu'il était même glorieux de recevoir de sa main; c'était une douceur qui engageait les fidèles à découvrir leur pauvreté avec joie, à l'aimer même sur l'assurance d'être soulagés d'une manière si aimable. Ces bonnes veuves que l'Evangile du Sauveur avait dépouillées de leurs possessions, s'estimaient heureuses d'avoir tout quitté pour subsister par les soins d'Etienne; elles trouvaient dans son ministère un contentement qu'elles n'auraient point trouvé dans leurs richesses, et elles se savaient bon gré d'avoir embrassé une loi qui leur rendait si doux les plus difficiles renoncements. Quelle gloire pour l'Eglise naissante, d'avoir un Etienne, qui, par son humilité, rendait l'humiliation honorable; qui, par sa charité rendait aimable la pauvreté; qui, par sa prudence, ménageait si bien toutes choses qu'il gagnait l'esprit sans flatter le corps, et qu'il assurait à son Maître les conquêtes que sa grâce venait de faire! Ce sont des hommes de ce caractère qui honorent l'Evangile et l'Eglise de Jésus-Christ.

Avouez, messieurs, qu'une grande force fut seule capable de rendre le saint diacre si admirable dans son emploi; il n'épargna en quoi que ce soit les ennemis de la grâce; complaisances lâches, considérations mondaines, sentiments humains, ménagements artificieux, déguisements passionnés; telles imperfections, telles injustices n'entrèrent jamais dans son ministère; il en tourna toutes les fonctions à la gloire du Seigneur, et au bonheur de ces nouvelles chrétiennes dont le Saint-Esprit lui avait confié le soin. C'est de quoi il est question, messieurs, si nous voulons conserver la grâce de Dieu; lui sacrifier tous les dérèglements du cœur. Vous acquitterez-vous jamais de vos devoirs, tandis que vous écouterez des inclinations corrompues, et que vous flatterez un penchant qui vous porte à soutenir vos intérêts contre les intérêts du Seigneur? Vous n'aurez qu'un vain fantôme de vertu jusqu'à ce que vous ayez cette droiture, cette pureté de cœur qui en consacre à Dieu tous les mouvements. Vous réglez votre piété par un esprit de prévention qui distingue, non le mérite des gens, mais les gens mêmes, vous accommodez la loi à la passion par des adoucissements étudiés, vous interprétez la morale de Jésus-Christ sur la morale du monde;

vous colorez des égards injustes par des bienséances nécessaires; c'est-à-dire que vous ne voulez point que la grâce règne en vous, puisque vous y entretenez ses ennemis.

Entrons, je vous prie, messieurs, dans les sentiments des serviteurs de Dieu; ils sont abattus de tristesse lorsqu'ils remarquent un si petit nombre de personnes qui souhaitent sincèrement que Dieu seul soit le maître de leur cœur, et qui laissent à sa grâce une liberté entière de les conduire. Parmi ceux mêmes qui craignent de l'offenser, combien peu en effet sont touchés du désir de n'agir que pour lui et de n'être mus que de sa main! Est-ce la petitesse de notre âme qui donne des bornes aux miséricordes du Seigneur? Non, si nous étions dociles à sa grâce, notre âme deviendrait capable des plus grandes choses. Est-ce la diversité de l'emploi et de la condition qui nous rend plus ou moins susceptibles des lumières et des mouvements d'en haut? mais Dieu ne répand-il pas ses faveurs sur toutes sortes de sujets, et ne forme-t-il pas dans tous les états des enfants d'Abraham? Est-ce l'humeur, le tempérament, les qualités naturelles qui sont un obstacle aux desseins que Dieu a sur nous, et qui resserrent notre cœur lorsqu'il devrait se dilater pour recevoir ses impressions? Cela ne peut pas être; la faiblesse même n'empêche point son bras tout-puissant d'opérer des merveilles qui confondent la force et la magnanimité humaines. D'où vient donc qu'au lieu de nous abandonner à la grâce pour aller à la sainteté, nous ne lui laissons, pour ainsi parler, qu'une route fort étroite pour entrer dans nous, et que nous lui prescrivons nous-mêmes le but où elle a à nous faire toucher? C'est que nous ne voulons point nous détacher tout à fait de nous-mêmes et des intérêts qui favorisent notre amour-propre. La grâce de Dieu triompherait dans nous, si nous ne nous opposions pas à ses progrès. Oh! qu'il nous est honteux d'être si éloignés de la sainteté, parce que nous voulons bien être si imparfaits! Après que saint Etienne eut vaincu les ennemis que la grâce avait dans lui-même, il vainquit encore les ennemis qu'elle avait hors de lui; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il y a particulièrement deux vices que la force chrétienne doit surmonter dans le commerce de la vie, pour tenir les âmes soumises à la grâce : l'orgueil et la haine; ce sont là les deux sources principales de toutes les peines qui nous viennent du dehors, et que nous avons à essuyer et à vaincre, si nous voulons demeurer fidèles à Dieu : l'orgueil combat la vérité qui fait les nœuds de la société; et la haine combat la charité qui en fait les douceurs. L'orgueil allume la jalousie, l'envie, la défiance, l'intérêt, la présomption, l'opiniâtreté, la fierté, l'arrogance, l'injustice; la colère excite les querelles, les divisions, la violence, la cruauté; l'orgueil s'en prend d'ordinaire à

l'esprit, et la haine au cœur : unis ensemble, ils attaquent et ils possèdent tout l'homme. N'est-ce point là, messieurs, une des raisons pourquoi le Fils de Dieu disait qu'il était venu apprendre aux hommes l'humilité et la douceur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*. Comme s'il eût voulu nous faire entendre que ces deux vertus suffisaient pour nous soumettre à tous les préceptes qui ont rapport et à son Père et à notre prochain. Sans entrer dans tous les motifs qui ont porté notre Sauveur à nous faire une si importante leçon ; il est vrai, et l'expérience nous apprend, si vous y faites réflexion, que l'orgueil et la haine présentent à un fidèle la matière la plus ordinaire et la plus nécessaire de sa force dans le commerce de la vie ; soyez humbles, soyez doux : votre vertu n'aura qu'à goûter les contentements d'une vie sainte.

Saint Etienne eut à soumettre ces mêmes ennemis à la grâce, et il signala sa force en les soumettant. L'orgueil des juifs les aigrissait contre la vérité qu'il leur prêchait, et leur haine les rendait insensibles aux charmes de sa charité ; entêtés de leur esprit, de leur savoir, de leurs préventions, ils ne purent souffrir sa foi : et, contraints de céder à ses paroles, et de reconnaître leur erreur, ils ne purent le souffrir lui-même ; confondus par la doctrine qu'il leur annonçait, et ne pouvant déguiser leurs folles obstinations, ils prirent le parti de se défaire du prédicateur, plutôt que d'humilier leur vanité, ils armèrent leur colère ; et, forcés de se taire en qualité de docteurs, ils devinrent les bourreaux de leur maître. La force d'Etienne eut à vaincre et leur entêtement orgueilleux, et leur injuste cruauté. Considérons, premièrement, la victoire qu'il remporta sur les ennemis de sa foi et de sa doctrine : nous considérerons, en second lieu, la victoire qu'il remporta sur les ennemis de sa charité et de sa constance.

Le saint diacre avait à traiter avec une synagogue fière et superstitieuse, avec un peuple grossier et brutal ; tous ceux qui se piquaient d'entendre la loi et les prophètes, étaient déclarés contre lui : c'est à quoi sont exposés ceux qui prêchent le vrai Evangile. Les synagogues particulières des affranchis, des Cyréniens, des Alexandrins ; celles de Cilicie et d'Asie disputaient avec lui, et lui proposaient mille arguments captieux pour l'embarrasser. Comment Etienne montra-t-il sa force en cette rencontre ? Jamais il ne craignit de parler : toujours il se fit craindre en parlant. Je ne pense pas, messieurs, qu'il y ait, dans toute l'Ecriture sainte, un endroit plus beau et plus fort que le discours que fit le saint dans l'assemblée des juifs. Il leur fait toucher au doigt une conduite de Dieu si particulière à leur égard, qu'il les convainc visiblement de l'accomplissement des prophéties, et qu'il les force à confesser ou leur ignorance ou leur obstination. Mais en quelle conjoncture croyez-vous qu'il fit aux juifs ce discours admira-

ble que le Saint-Esprit a marqué tout entier dans les actes des Apôtres ? Peut-être vous imaginez-vous qu'il choisit un temps favorable, et qu'il profita de la bienveillance de ses auditeurs. On venait de gagner des gens pour l'accuser de blasphème : les faux témoins avaient déposé contre lui en plein conseil ; le conseil était composé de magistrats, de docteurs envieux et cruels, qui lui en voulaient et qui cherchaient l'occasion de le perdre. Ils avaient à défendre le parti qu'ils formaient contre l'Eglise de Jésus-Christ, c'est tout dire ; semblable intérêt ne ménage rien : violence, injustice, mensonge, imposture, calomnie, ce n'est pas la peine de s'en faire le moindre scrupule ; et Etienne n'ignorait pas qu'il devait tout craindre de gens qui avaient à soutenir une secte qu'une envie maligne et une orgueilleuse opiniâtreté faisaient durer.

Le grand prêtre qui présidait à l'assemblée s'adresse à Etienne, et lui demande, s'il est vrai qu'il ait blasphémé, comme il en est accusé ; Etienne, au lieu de répondre à la demande du grand prêtre et à l'accusation des faux témoins ; sans songer à adoucir le conseil par une crainte respectueuse, sans se mettre en peine de se justifier avec modestie, pour gagner leurs bonnes grâces, commence tout à coup l'abrégé de leur histoire, ou plutôt de leurs désobéissances et de leurs crimes. *Viri fratres et patres, audite* : Mes frères et mes pères, écoutez-moi. Il les traite de frères et de pères pour leur persuader son désintéressement et sa tendresse ; et oubliant la calomnie et le danger, il se met à parler avec une action et une force que ma faiblesse ne saurait atteindre. Ainsi, messieurs, doivent en user les fidèles quand il s'agit de la gloire du Seigneur. Quelle indignité, qu'ils n'osent pas prendre son parti en présence de ses ennemis ! la crainte d'un mépris, d'une raillerie ; la crainte de déplaire, de perdre la réputation d'un esprit commode et enjoué, leur tient la bouche fermée. L'on bouffonne sur les choses saintes ; l'on plaisante sur les mystères redoutables de la religion ; l'on tourne en ridicule les augustes cérémonies de l'Eglise : et ces disciples zélés ne disent mot, ils sourient même à l'impiété ; ils applaudissent, ils laissent déchirer, blasphémer le nom de leur maître. Où en viendraient semblables chrétiens, s'ils avaient à soutenir ses intérêts au péril de leur fortune et de leur vie, à la face des tyrans et des bourreaux ? Lâches fidèles, ne vous déclarerez-vous jamais pour Jésus-Christ ? ne songerez-vous jamais à réparer les torts que vous lui faites ? Ses ennemis se vanteront-ils désormais de lui enlever jusqu'à ses serviteurs ? Tristes, détestables effets de l'esprit du monde !

Etienne espérait-il de faire quelque honneur à Jésus-Christ : son zèle s'emparait aussitôt de son cœur et de son esprit, et il ne pouvait plus garder le silence. Prêtres, docteurs, citoyens, étrangers, amis, enne-

mis, il annonçait l'Evangile à tout le monde : toujours prêt à parler, parce qu'il était toujours prêt à souffrir; comme les seuls intérêts de son maître lui ouvraient la bouche, l'envie, l'injustice, la cruauté de ses auditeurs, ne purent jamais l'obliger à se taire. Il faisait du bien à toutes sortes d'âmes pour les rendre dociles à ses paroles : *Faciebat prodigia et signa magna in populo*. Le peuple même le plus obscur avait part à sa bonté et à ses merveilles; mais jamais rien ne l'empêcha de parler. Vous aurez le même courage, prédicateurs de l'Evangile, et vous tous qui êtes obligés de parler pour la gloire du Seigneur, vous aurez, dis-je, le même courage, quand les considérations humaines n'auront point de part à votre ministère; tandis que vous voudrez ménager les gens pour votre compte, vous trahirez vos devoirs et les intérêts de Dieu. Au reste, messieurs, il faut que la plupart des personnes qui pourraient maintenir et la gloire et les maximes de notre sainte religion, soient bien lâches : on ne verrait pas triompher le vice par une morale si contraire à la morale de Jésus-Christ. Lorsque les mondains et les libertins s'efforcent d'établir et de persuader les principes damnables, qui sont la règle de leur conduite, ils rougiraient de leur audace impie, si le zèle animait leurs auditeurs à leur résister et à leur imposer silence. Les dérèglements de nos jours ne croissent et ne s'étendent que parce qu'on laisse répandre les fausses maximes qui les autorisent : l'on s'accoutume à voir le crime, dès qu'on souffre le mensonge.

Etienne parlait sans crainte; Etienne se faisait craindre en parlant : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur* : Ils ne pouvaient résister à l'esprit et à la sagesse qui parlaient en lui. Le Saint-Esprit n'oublie rien, ce semble, pour nous faire sentir la force de ce généreux diacre. Ces savants de la synagogue, ces esprits fiers et malins, étaient contraints de céder. Quelle confusion ! quel désespoir ! ils ne voulaient pas embrasser la vérité, et ils étaient forcés de la voir et d'avouer qu'ils la voyaient : ils avaient un attachement opiniâtre à leurs sentiments, et ils en découvraient malgré eux la fausseté; toutes leurs réflexions étudiées, toutes leurs interprétations malignes, tous leurs détours affectés, ne servaient qu'à les confondre et qu'à rendre la victoire d'Etienne plus illustre : *Non poterant resistere*. Leur vanité paraissait une vanité grossière, qui voulait gagner créance dans les esprits par le mensonge; leur intérêt paraissait un intérêt bas et lâche, qui déclarait la guerre à la raison, pour conserver un peu de crédit; leur doctrine paraissait une doctrine vaine, qui n'avait d'autre appui que leur opiniâtreté et leur orgueil. *Non poterant resistere* : Il fallait écouter, et ils ne pouvaient répondre; il fallait répondre, et ils n'osaient écouter; humiliante, mais, si je l'ose dire, heureuse nécessité où l'on réduit les ennemis de la

foi, et qui les force à se déclarer par l'imposture, par la calomnie, par une vengeance ouverte.

Le zélé diacre qui connaissait l'ignorance et la faiblesse de ses malins auditeurs, ne pouvait souffrir leur superbe obstination : Têtes dures, leur disait-il, têtes inflexibles, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit; vous êtes aussi opiniâtres que vos pères, et vous ne valez pas mieux qu'eux : vos pères ont persécuté les prophètes, et vous avez crucifié le Maître des prophètes; gens de mauvaise foi, la vérité vous irrite : ignorez-la donc si vous ne voulez pas l'aimer; n'écoutez pas ce que vous ne voulez pas croire : *Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum*. Tandis qu'ils écoutaient Etienne, dit l'Ecriture, le cœur leur fendait de rage, et ils grinçaient les dents contre lui. Pauvres docteurs, maîtres rebelles d'un peuple aveugle et endurci ! Il faut avouer, messieurs, qu'Etienne leur causait une rude peine. Ils étaient contraints de garder les apparences devant le monde, et de montrer sur leur visage une fermeté qui démentait leur conscience; cependant ils étaient muets, point de réponse, nulle objection, nul signe de la bonté de leur cause. Enfin il faut éclater : le dépit ne peut plus dissimuler son chagrin. Ils font entendre au peuple qu'Etienne est un dangereux prédicateur d'un Evangile nouveau, que c'est fait de la religion de leurs pères, s'il a la liberté de parler; là-dessus ils le traitent tous ensemble avec fureur hors de la ville pour le lapider. L'erreur n'hésite pas sur le parti qu'elle a à prendre pour sa défense : perdre l'ennemi qui l'attaque, elle n'a pas de peine à en venir là.

Voici donc Etienne, messieurs, qui n'a plus à surmonter les ennemis de sa foi et de sa doctrine, mais qui triomphe des ennemis de sa charité et de sa constance. C'est à ce spectacle que je vous demande une attention nouvelle : voyez les cieus qui s'ouvrent pour en donner le plaisir aux bienheureux; voyez le Fils de Dieu lui-même qui, debout à la droite de son Père, y veut assister; jamais on ne dut craindre plus de faiblesse, et jamais on n'admira plus de fermeté. Il était si difficile, dit le vénérable Bède, qu'un homme ne chancelât pas sous les cailloux dont on l'accable, qu'un Dieu crucifié se vient montrer dans sa gloire pour le soutenir : *Ne homo lapidandus titubet in terra, Deus homo crucifixus apparet in gloria*. Etienne doit être frappé par des docteurs acharnés à sa perte : la vanité irritée et furieuse ne garde pas de mesures; ses bourreaux sont des concitoyens qu'il a comblés de ses bienfaits; des proches et des alliés qui oublient leur sang pour le maltraiter; Saul, entr'autres, qui a tant de part à son supplice, est son cousin et son condisciple. Que ne doit-il pas appréhender de gens que la reconnaissance et l'humanité ne peuvent calmer ? C'est la coutume : on couvre par l'injustice et par la violence la gratitude et la compassion qu'on

l'on doit et que l'on ne veut pas devoir ; on ne donne point de bornes au mal qu'on fait pour cacher l'obligation de n'en point faire et de faire du bien.

Rien n'effraie Etienne, rien ne l'empêche d'aimer les auteurs de son tourment. Digne victoire d'un fidèle qui sait ce que c'est qu'Evangile ! L'idolâtre peut être vainqueur par la vengeance : le chrétien ne le peut être que par la charité ; tous les coups dont notre saint diacre fut accablé, n'émurent point son cœur, n'altérèrent pas même la douceur de son visage : il n'y para que par des marques de tendresse ; pouvait-il vaincre avec plus de force et plus de gloire ? Pourquoi ne vous fut-il pas permis d'assister à ce spectacle, ô vous qui deviez un jour répandre votre sang pour votre foi ; pourquoi n'eûtes-vous pas le bonheur de voir l'exemple que vous deviez imiter ! Que de mains armées, mes chers auditeurs, pour arracher la vie à Etienne ! que de cailloux tombent sur lui dans le même instant ! Son sang coule déjà de toutes les parties de son corps ; ce beau visage dont nous parlions tantôt, est déjà tout déchiré, tout défiguré, et il ne reste de cet air aimable du saint, que quelques signes de tendresse. De la tendresse, s'écrie saint Augustin, des caresses au milieu d'un supplice si cruel ! Comment ? Etienne se laissait aller à des reproches aigres et durs, quand on n'écoutait pas ses discours : et il n'a que de la douceur quand il est brutalement lapidé ? en quel temps devait-il naturellement faire éclater plus de colère, ou quand on refusait de l'entendre, ou quand on l'accablait de coups ? *Quando debuit Stephanus plus irasci ? quando lapidabatur, aut quando non audiebatur ? Ecce mitis factus est cum lapidaretur ; et saeviebat cum non audiretur* (in Psal. XXXII). Grand cœur, vous nous appreniez l'usage que nous devons faire de nos passions, quand il s'agit de la gloire du Seigneur et des intérêts de nos ennemis. Exemple qui nous apprend la distinction que nous devons faire entre les personnes véritablement chrétiennes, et les personnes qui n'ont qu'une fausse piété et une fausse charité. Quel spectacle, chrétiens ! D'une part, dit saint Grégoire de Nysse, l'on voyait un peuple entier qui lapidait un seul homme ; l'on voyait une multitude de gens qui perdaient haleine à force de lancer des cailloux : leurs dents s'entrechoquaient de furie ; leurs regards étaient affreux ; et d'une autre part l'on voyait un homme lapidé, qui saluait ses bourreaux comme il aurait salué ses frères et ses pères : *Manus lapidibus armabant, obtutu, anhelatione, dentium collisione, saevitiam præ se ferentes : hic vero tamquam fratres aspiciebat, et tamquam patres salutabat*. Etienne regardait avec amitié ceux qui le lapidaient ; il baissait de leur côté une tête ouverte, que les coups avaient enflée d'une manière horrible ; il leur montrait une poitrine meurtrie, enfoncée, brisée ; il portait sa main sur un cœur que cent cailloux avaient frappé, et qui brûlait d'amour pour

ses assassins. Cependant de nouveaux cailloux atteignaient Etienne ; ces bras qu'il tendait avec tant de bonté, recevaient des coups sans relâche ; et les pierres étaient jetées en si grand nombre et avec tant de roideur contre l'aimable martyr, qu'elles s'entrebrisaient dans les airs les unes contre les autres, ne pouvant tomber sur le même endroit. Etienne les voyait venir, dit le même saint Grégoire, et au lieu de parer au coup, il les recevait avec respect, avec joie, comme si c'eût été des flocons de neige : *Crebros lapidum ictus in modum floccorum nivis incidentium cupide excipit* (in Tract. de Beat.).

Quelle force ! ô ciel ! quelle force ! Etienne n'a point encore chancelé ! Semblable à un fantôme sanglant qui n'a presque plus de figure, et qui n'est presque plus composé que d'os brisés et d'une peau déchirée, il est encore debout, il parle encore, il annonce encore l'Evangile ! Servons-nous ici des expressions de saint Bernard : *Stat martyr tripudians et triumphans toto licet lacero corpore.. non modo fortiter, sed et alacriter sacrum e carne sua circumspicit ebullire cruorem : ubi ergo tunc anima martyris* (Serm. 61 in Cant.) ? Etienne triomphe de joie, tout son corps tombant en pièces ; il voit avec plaisir son sang bouillonner dans ses plaies, mais vit-il encore ? son âme est-elle encore unie à son corps ? Oui, mes chers auditeurs, Etienne en cet état vit encore, et il vit pour témoigner son amour à ses ennemis. Ecoutez-moi, âmes peu chrétiennes, si délicates dans vos ressentiments, si inflexibles dans votre vengeance : Etienne que tant de coups, tant de meurtrissures, tant de sang répandu, tant de plaies n'ont pu ébranler, Etienne qui debout a essuyé la fureur de tant de bourreaux, il se met à genoux, il élève sa voix, il s'efforce de tendre au ciel des mains et des bras brisés, et prie le Seigneur de pardonner à ceux qui le lapident si cruellement.

Positis autem genibus clamavit voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum ; et cum hoc dixisset obdormivit in Domino : Ah ! Seigneur ! ne leur imputez point ma mort à péché ! après cette parole il s'endormit au Seigneur. Il était temps de mourir après cette parole, la charité ne pouvait pas montrer plus de tendresse, la force chrétienne était arrivée au plus haut point de sa perfection. Le saint martyr voyait ses ennemis qui l'accablaient avec fureur à coups de cailloux, il les voyait armés pour lui arracher le peu de vie qui lui restait, il sentait les approches de la mort, et il oublie l'ingratitude, la cruauté de ses bourreaux ; il oublie les grâces dont il les a honorés, les miracles qu'il a faits en leur faveur ; il oublie toutes choses pour penser à leur salut : *In illa lapidum ruina, dit saint Maxime, quando alia oblivisci poterat, etiam charissimos suos, ille Domino commendabat inimicos*. Le premier martyr de l'ancien Testament mourut pour la gloire du Seigneur, mais sa mort invoque le Seigneur pour la venger ; le premier martyr du Testament

nouveau meurt pour la gloire du Seigneur, et sa mort arrête le Seigneur prêt à la venger. Le sang d'Abel cria vengeance, et le sang d'Etienne crie pardon. Ah! c'était vous, généreux Etienne, qui deviez être à la tête de tant de millions de martyrs, c'est le rang qui était dû à votre force : pardonner tant de coups reçus, tant de sang versé, une mort injuste et cruelle; pardonner à des proches ingrats et inhumains; pardonner dans les derniers moments d'une vie arrachée avec violence; aimer en mourant, aimer tendrement ceux qui vous donnent la main, les caresser, les saluer, tandis qu'ils frappent brutalement, les défendre devant leur juge, tandis qu'ils sont acharnés à assouvir leur barbare cruauté, expirer en les recommandant à Dieu : voilà, messieurs, jusqu'où est allée la charité invincible d'Etienne.

Mais ne croyez pas, je vous prie, qu'il ait montré tant de force parce qu'il mourait martyr et le chef des martyrs : pour cette raison il a dû montrer une force héroïque; mais le seul christianisme l'y aurait engagé. Il était chrétien, comment eût-il pu se pardonner quelque lâcheté à défendre la grâce? La force fait le principal caractère d'un fidèle, parce qu'elle doit étouffer dans lui les ennemis de la grâce, et qu'elle l'arme pour vaincre les ennemis qui peuvent attaquer du dehors cette même grâce. Ne vous effrayez pas, animez-vous au contraire, âmes faibles, tous les chrétiens doivent être, pour ainsi parler, des héros; ils ne peuvent se rendre indignes et incapables de cette gloire sans blesser leurs obligations; jugez de ce que vous êtes, mon cher auditeur, voyez si vous méritez le nom saint et illustre que vous portez. Quoi de plus lâche que vous-même à l'égard de vous-même? Abandonné aux emportements de l'âge, sensible aux mouvements des passions, la proie des inclinations corrompues, vous sacrifiez la grâce à des désirs déréglés et à de méprisables intérêts. S'agit-il de la défendre contre un respect humain, contre une considération mondaine, vous appelez au contraire de nouveaux ennemis pour la bannir de votre cœur, vous vous jetez dans les occasions de la perdre; vous étudiez l'art de plaire aux hommes, vous vous faites une loi d'avoir des complaisances criminelles; ce serait pour vous un sujet de chagrin de couper chemin aux désordres de votre cœur; ces liaisons vous enchantent, ces intrigues font votre plus agréable occupation; vous languiriez, si vous n'aviez à ménager ce penchant par mille artifices et par mille feintes.

Si j'ouvre mon âme à ce désir, si je forme ce dessein, si j'entre dans cette affaire, si je me permets ce plaisir, je cours risque de perdre la grâce, je suis même sûr de la perdre; mais quel moyen de résister? le monde m'impose cette nécessité; ce sont là les manières des gens, et suis-je maître de moi-même? je vous interromps à cette parole, vous dites vrai : vous n'êtes pas maître de vous-même, vous êtes un esclave méprisa-

ble du siècle, l'ennemi de Dieu, vous n'avez de chrétien que le nom. C'est donc là votre langage, lâche fidèle, quand il s'agit de conserver la grâce? et voici ce que dirait un fidèle digne de son nom : Je puis tout perdre, je puis tout souffrir, je puis être privé de tout plaisir, de toute gloire, de tout bien, plutôt que de mollir en danger d'offenser Dieu; et vous, que dites-vous? ne répondez pas : on voit ce que vous faites; vous parlez tout autrement, je le sais, vos actions me le disent. Hélas! que deviendrez-vous, si les ennemis extérieurs de votre grâce agissent de concert avec les ennemis domestiques que vous entretenez contre elle? pour dire quelque chose de plus convenable au sujet de ce discours, ne parlons que de ceux qui combattent la charité chrétienne.

Pardonnerez-vous un outrage, une injustice, vous qui vous piquez d'une froideur, d'une parole, d'un rien? vous qui vous offensez, si l'on vous refuse les louanges que vous ne méritez pas? vous qu'un soupçon irrite, et qui employez tant de fausses couleurs pour vous étourdir sur un ressentiment? votre force va-t-elle jusqu'à compter pour rien un mépris, jusqu'à dissimuler une brusquerie et une imprudence? Vous direz encore après cela, touché de l'exemple de saint Etienne, que vous mourriez volontiers martyr; c'est une forte preuve du mérite des martyrs, dit le grand saint Basile, de se sentir invité à les imiter : *Hæc est martyrum vera laus, alios ad eorum virtutem æmulandam invitare* (*Hom. in XL Mart.*) : un exemple éclatant frappe, remue les cœurs les plus lâches et les plus froids. Quel serait le fidèle qui n'aurait quelques bons mouvements à la vue d'un Etienne?

Vous mourriez martyr, dites-vous! vous n'y pensez pas sans doute? Oh! que vous êtes indigne de cette grâce, que vous en êtes incapable! Vous mourriez martyr! comment aimeriez-vous un ennemi qui vous ferait mourir, vous qui ne pouvez souffrir une personne qui vous laisse vivre? vous mourriez martyr! je n'en crois rien, et sur ma parole vous vous trompez : vous ne pouvez pas vivre en chrétien, comment pourriez-vous mourir en martyr? Vous mourriez martyr! l'indignation et le respect se combattent dans ma pensée! vous mourriez martyr! vous! Sur quoi vous avancez-vous? sur les fatigues que vous vous donnez pour votre fortune, sur les peines accablantes dont vous nourrissez cette passion, sur le peu d'état que vous faites de votre repos et de votre vie, quand il s'agit d'un vain honneur? Mais vous pardonnez de bonne foi à vos ennemis; eh! en avez-vous des ennemis? Que vous a-t-on fait que vous puissiez comparer à ce que saint Etienne a souffert? Et souhaitez-vous du bien à ces ennemis? voudriez-vous les servir et les sauver? Mourir martyr? il faut bien une autre force que la vôtre pour mourir martyr! Saint Etienne n'apprit pas en mourant à mourir pour Dieu, il l'apprit en vivant dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; il n'eut

d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ, dès qu'il eut le bonheur de le connaître, il se refusa sans ménagement tout ce qui pouvait blesser sa loi : jeunesse, beauté, autorité, mépris, douleurs, rien n'ébranla sa vertu ; toujours chrétien dans toutes ses actions ; soutenant partout la sainteté de son baptême par une force héroïque. Ne parlons pas du martyre, messieurs, parlons d'une vie chrétienne : nous pouvons aller au ciel sans mourir martyrs, mais nous n'y entre-rions jamais, à moins que nous ne vivions et que nous ne mourions en chrétiens ; songeons à dompter nos passions, à régler nos sentiments sur l'Evangile ; pratiquons la pureté, l'humilité et la charité : voilà en quoi consiste la force que le christianisme demande de nous ; c'est cette force qui, selon l'expression d'un prophète, fait la joie du Seigneur : *Gaudium Domini est fortitudo nostra* (Nehem., VIII) ; et le Seigneur payera plaisir par plaisir, il récompensera la fidélité d'une courte vie par une couronne éternelle.

SERMON LXIV.

Sur saint Etienne, premier martyr.

Stephanus plenus gratia et fortitudine.

Etienne plein de grâce et de force (Actes, ch. VI).

Quelle idée, messieurs, saint Etienne donna-t-il de la religion chrétienne, lorsque pour en soutenir la sainteté, il perdit la vie avec une constance si héroïque ? Son martyre fut sans doute un coup mortel pour la synagogue et pour l'idolâtrie. Un nouveau fidèle qui prêchait une doctrine si pure, qui pratiquait de si sublimes vertus, et qui mourait sans peine pour l'honneur de sa croyance, c'était là un spectacle qui devait confondre le Juif et effrayer le gentil. Tous les ennemis du christianisme naissant durent, ce me semble, désespérer dès-là de l'éteindre. On renonçait à tout, on ne se souciait pas même de vivre, quand il s'agissait de le professer ; comment s'y prendre pour l'arrêter dans son progrès, puisque la crainte des plus grands maux n'ébranlait pas même ses sectateurs ? Mais spectacle, si je l'ose dire, terrible pour les chrétiens mêmes que la mort d'Etienne ! à la vue de ce jeune diacre qui le premier répand son sang pour les intérêts de son maître, pourraient-ils avoir rien de si cher que leur foi ? pourraient-ils préférer des avantages passagers à l'Evangile qu'ils professent ? pourraient-ils sans honte déshonorer leur religion par leur lâcheté et par leurs dérèglements ? Cet invincible chef des martyrs leur fait une leçon de force qu'ils ne peuvent se dispenser et d'écouter et de suivre. Après avoir vécu dans l'innocence, il meurt sous les coups des persécuteurs ; c'était bien faire entendre aux fidèles qu'ils ne pouvaient avoir d'attachement que pour le Dieu qui était venu les instruire et les sauver. Etienne fut plein de grâce ; c'est vous, mon Dieu, qui la repandez selon votre sainte volonté et votre miséricorde nous en donne toujours assez pour nous acquitter de nos devoirs.

Etienne fut plein de force ; à nous il convient de profiter de la grâce du Seigneur pour remplir les obligations de notre caractère. Car le nom de fidèle que nous avons l'honneur de porter n'est point un nom vain ; il nous engage à combattre, à vaincre, à triompher ; comment et en quoi ? c'est ce que nous devons apprendre d'Etienne dans ce discours. Implorons auparavant l'assistance de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Il est assez naturel, messieurs, de concevoir de grands sentiments de la loi de notre Sauveur Jésus-Christ ; son élévation nous frappe de toutes parts ; nous sentons en mille manières que tout nous y porte bien au delà de nos faiblesses. Nous avons même du plaisir à admirer la sagesse, l'équité, la sublimité de ses maximes ; mais d'ordinaire nous nous contentons de considérer en général le plan du christianisme, sans entrer dans le détail des obligations qu'il nous impose ; et si nous pénétrons les vérités pures et grandes qu'il renferme, nous ne songeons ensuite qu'à les éluder, s'il s'agit d'y conformer nos actions. Il faut avouer malgré nous qu'il exige de nous une force qui doit nous rendre invincibles à nos passions et à tous les ennemis de notre salut ; faut-il la pratiquer cette force, ce même Evangile qui nous paraît si admirable, nous paraît trop sévère, et après avoir béni son auteur, nous voudrions nous exempter de l'obligation de lui obéir ? Il est même peu de personnes qui s'appliquent à découvrir jusqu'où doit s'étendre la force du chrétien, afin de se livrer plus tranquillement à des inclinations flattées par une ignorance volontaire. Nous goûtons volontiers cette tranquillité qui accompagne une doctrine pure et infallible ; il est étonnant après cela que nous soyons si peu alarmés de l'opposition que nous mettons et que nous découvrons entre nos mœurs et cette doctrine.

L'exemple d'Etienne est trop éclatant pour ne pasveiller les plus lâches d'entre nous ; et Dieu, dit saint Laurent Justinien, nous a donné ce premier des martyrs comme le modèle de notre constance et le maître de notre foi : *Factus est posteris exemplum patientiæ, fidei magister, hortator præcipuus* (Serm. de S. Steph.). Tâchons de suivre ce héros ; et pour donner des bornes à l'éloge que j'entreprends de la grandeur de son âme, contentons-nous d'examiner la force qu'il a fait paraître à vaincre les ennemis de sa charité ; il en usa envers eux d'une manière bien différente selon les mouvements de l'Esprit-Saint qui l'animait, et selon le caractère particulier des vertus qui pouvaient faire éclater sa charité ; les uns lui parurent dignes de son mépris, et les autres dignes de sa tendresse ; résolu de glorifier son Dieu et de sanctifier ses frères, il eut à se rendre insensible à certains obstacles de son zèle, et à se laisser toucher à d'autres ; toujours inébranlable et fidèle, c'est-à-dire toujours chrétien dans ces occasions délicates et pénibles où une âme

commune eût succombé. Il méprisa tout ce qui pouvait refroidir sa charité, c'est mon premier point ; il pardonna tout ce qui pouvait l'éteindre, c'est le second.

PREMIÈRE PARTIE.

Le christianisme venait de naître, et l'on peut dire qu'Etienne le porta à sa plus haute perfection ; les âmes grandes qui agissent par des principes de religion font des démarches qui ne tiennent rien de la lenteur et de la faiblesse ordinaires aux âmes communes. Engagé par son caractère et par son emploi à soutenir les intérêts de Jésus-Christ et à prêcher son Evangile, il pratiqua avec une générosité héroïque tous les renoncements inséparables de sa profession ; j'en remarque trois principaux. Il fut préféré aux autres disciples par les apôtres pour être élevé à un ministère également difficile et important ; il méprisa cette gloire et en consacra tous les avantages à l'honneur de Dieu ; il eut à traiter avec une nation fière et indocile qui s'offensait de ses instructions et de ses bontés ; il méprisa ses insultes et tous ses rebuts, ne songeant qu'à étendre l'empire de Jésus-Christ dans les cœurs ; il avait toutes les qualités qui pouvaient lui gagner l'estime et l'attachement du monde ; il se méprisa soi-même ; il ne fit cas que de sa foi et du bonheur qu'il avait de connaître et de publier l'Evangile du Sauveur. Développons ces trois réflexions, plutôt pour en faire notre profit que pour en former le panégyrique du saint ; le Saint-Esprit a travaillé lui-même à son éloge, si je l'ose dire, avec un soin particulier ; vous n'avez qu'à lire les Actes des apôtres pour juger de ce mérite qui l'a disposé à occuper la première place parmi les martyrs.

Comme l'esprit de la loi de grâce était un esprit de charité, les apôtres n'avaient rien tant à cœur que d'en faire sentir les effets aux nouveaux fidèles ; leur bonté devait suppléer à leur égard aux renoncements qu'ils avaient faits, et ils oubliaient leurs propres besoins pour penser aux leurs ; leur ouvrage eût été fort imparfait si après avoir engagé ces premiers chrétiens à entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ, ils ne la leur eussent pas fait aimer, en les dédommageant par leur vigilante tendresse du dépouillement volontaire où ils s'étaient mis. Les apôtres avaient à distribuer les aumônes que la libéralité chrétienne leur confiait pour le soulagement des pauvres. Ce n'était pas un médiocre embarras pour des hommes que le ministère de la parole demandait tout entiers ; quelque éclatant que fût l'emploi, ils furent obligés de s'en décharger sur les diacres ; et celui qui leur parut d'abord plus rempli de foi et du Saint-Esprit, ce fut Etienne : *Et elegerunt Stephanum plenum fide et Spiritu sancto* : Tout jeune qu'il était, nul ne fut comparable à lui en religion et en sagesse. Tel honneur eût pu réveiller la vanité dans un cœur moins uni à Dieu que celui d'Etienne, surtout dans un commencement où les distinctions étaient remarquées si aisément ; car

en pareille conjoncture, à moins que l'esprit de Dieu ne l'emporte sur toutes les considérations humaines, la fierté d'une part et la jalousie de l'autre ont coutume d'éclater, et renversent même assez souvent toutes les espérances de la sagesse ; tel honneur pouvait distraire une vertu ordinaire par une attention qu'il fallait étendre à tant de gens différents par leur caractère, par leur humeur, et la plupart naturellement envieux et chagrins ; il présentait d'ailleurs au jeune diacre mille occasions de flatter une autorité affectée, une inclination injuste et tous les caprices de l'amour-propre. La charité d'Etienne l'attacha uniquement dans son choix à la gloire de Dieu et aux avantages de ses frères.

La piété d'une personne constituée en dignité laissera échapper les airs d'un crédit souvent inutile ; une autorité qui ne se fait pas sentir aux autres, ne se sent pas elle-même avec plaisir ; l'humilité la dépouille de ce qu'elle peut avoir de plus agréable pour une personne peu chrétienne. Etienne ne se distinguait parmi le peuple que par ses manières douces et obligeantes. L'on a presque toujours à ménager quelque aversion ou quelque penchant, quand on a à faire du bien ; si l'on n'y prend garde, l'on se cherche soi-même jusque dans les avantages que l'on procure à son prochain. Le saint n'avait d'autre règle de sa conduite que le désir d'honorer Jésus-Christ dans les pauvres. Un détail pénible, et qui n'éclate pas rebute le zèle le plus droit et le plus ardent ; l'amour-propre retire volontiers la main bienfaisante qui ne paraît pas ; tout était également grand à notre diacre, quand il espérait d'inspirer de l'amour pour l'Evangile. L'accoutumance rend négligente la ferveur même dès qu'il s'agit de l'asservir à des actions menues et rebutantes ; il n'y a que les motifs surnaturels qui puissent soutenir des mouvements également obscurs et fatigants. Etienne trouvait toujours dans son emploi de nouveaux sujets d'animer sa charité. L'on accommode facilement les intérêts de Dieu à ses propres intérêts, quand on peut se trouver soi-même, sans blesser les bienséances chrétiennes de son emploi ; c'est là où nous viserons, à moins qu'une vigilance constante sur notre cœur ne défende sa droiture. Etienne ne tira d'autre avantage de son ministère que le plaisir de rendre agréable la loi sévère de son maître.

Vous vous plaignez, mes chers auditeurs, de ce que les occupations qui accompagnent vos emplois vous détournent de Dieu ; je ne veux pas vous savoir mauvais gré de cette plainte ; elle me persuade que vous auriez quelque envie d'y travailler pour sa gloire ; mais, tournés d'ordinaire du côté de votre propre penchant, quel moyen de le glorifier ? Si la dignité qui vous occupe vous éloigne de vos semblables, vous vous entêtez de son éclat, et vous ne songez qu'à monter plus haut ; si elle vous est de quelque utilité, vous en devenez plus âpres au gain ; si elle emporte la plus grande partie de votre temps,

vous vous étudiez à vous y faire de nouveaux embarras par de nouveaux projets; si vous imaginez un frivole sujet de craindre d'en perdre les droits, ce sont des délicatesses infinies qui vous amusent, qui vous font même abandonner vos obligations essentielles. Mais, je vous demande, les heures que vous êtes forcés de donner à une charge, qui vous empêche de les consacrer à Dieu? c'est cela même qu'il exige de vous, que vous remplissiez exactement les fonctions de cette charge, pourvu que vous ayez en vue de lui plaire. Vous y trouvez le loisir de vous dissiper par des actions qui ne sont pas de votre état, de vous divertir par des plaisirs que l'intégrité vous reproche et que l'équité vous défend, de vous délasser par des inutilités qui ne servent qu'à vous faire languir davantage dans le service du Seigneur.

Ah! chrétiens, si nous voulons aimer Dieu, il ne tient qu'à nous de l'aimer: la gloire, l'humiliation, un cœur chrétien met tout en œuvre pour lui témoigner sa fidélité; je vous pardonnerais une légère complaisance sur vous-mêmes et sur les avantages que vous pouvez tirer du rang où vous vous trouvez; il est difficile qu'il n'échappe à notre vertu quelque étincelle de l'amour que nous avons pour nous et pour les créatures; des personnes animées de l'Esprit de Dieu, véritablement chrétiennes et prévenues du désir de se sanctifier, ne se pardonneraient pas elles-mêmes cette négligence et cette infidélité: elle est en effet criminelle. Dieu ne mérite-t-il pas toute notre attention? et ne sommes-nous pas obligés de rapporter à lui seul tous nos mouvements? Mais ne penser qu'à nous et aux créatures parmi les occupations de cette vie, combien ce procédé est-il injurieux à Dieu et indigne d'une âme qui a le bonheur de connaître et de professer sa sainte loi? Un peu de foi suffirait pour nous faire regarder Dieu en toutes choses: *Virum plenum fide*. Car remarquez que nous ne l'oublions dans nos emplois que par un dérèglement étrange. Il est des circonstances où nous pouvons estimer ce qui nous humilie comme ce qui nous élève; les ténèbres, l'abaissement, l'indigence nous choquent; nous les honorons pourtant quand la foi conduit notre raison. Un saint Antoine dans le desert, dans sa pauvreté, s'est attiré la vénération d'un grand empereur qui voyait les rois à ses pieds, et qui se fit un honneur d'écrire avec les marques d'un respect profond à cet admirable solitaire éloigné de lui. L'on a vu le sénat de Rome aller au-devant d'une Mélanie qui venait de répandre dans la Palestine, pour l'honneur de Jésus-Christ, toute la somme qu'elle avait faite en vendant ses grands fonds, et qui ne s'était réservé que son seul nom. Pammache, dit saint Jérôme, de sénateur romain devenu pauvre religieux, eut tout l'univers pour admirateur, ignoré auparavant de tout l'univers dans l'opulence de sa dignité: *Mirabatur Orbis pauperem, quem huc usque divitem nesciebat*. La gloire n'est point attachée aux seules distinctions du siècle; c'est faute de

foi et de zèle pour l'honneur de Dieu que nous nous prévenons en leur faveur, et que nous oublions Dieu à la gloire de qui nous devons sacrifier tous nos intérêts. Notre indifférence pour Dieu fait consister nos avantages où il plaît à nos passions de les mettre, et le même égarement qui trompe notre esprit séduit notre cœur; peu chrétiens dans nos idées, nous sommes peu chrétiens dans notre conduite. Dès que nous serons pénétrés des maximes de l'Evangile et que nous ne regarderons que Dieu dans nos démarches, la diversité de condition et de fortune ne fera aucun changement dans notre cœur, l'abondance et la pauvreté, l'élevation et les ténèbres nous conduiront à lui, et le rang qui nous soumettra nos frères, ne servira qu'à nous soumettre nous-mêmes à Dieu: aimons-le, nous trouverons dans tous les états de quoi nourrir, de quoi enflammer toujours davantage notre charité.

Etienne ne fut pas plus sensible au rebut qu'à la gloire; il n'avait en vue que l'honneur de son maître Jésus-Christ: c'était assez pour être exposé aux insultes des ennemis de l'Eglise naissante. Son emploi, qui l'obligeait à traiter avec toutes sortes de gens, lui donnait lieu de prêcher la foi; exact à s'acquitter de toutes ses obligations, il n'y bornait pas son zèle; il le répandait dans toutes les occasions où il espérait d'en tirer quelque avantage pour le progrès de l'Eglise. Une piété qui compte, pour ainsi dire, ce qu'elle fait pour Dieu, si elle n'est pas tout à fait fautive, elle doit du moins nous paraître fort suspecte. C'est beaucoup, dit-on, si l'on obéit dans ce qui nous est commandé; il serait à souhaiter que tout le monde eût cette fidélité; mais il n'est guère possible d'être hors de tout reproche, si l'on ne s'efforce d'aller au delà; il n'est pas vraisemblable qu'on appréhende de déplaire à Dieu, quand on se renferme avec tant de ménagement dans ce qui peut lui plaire. Le saint diacre était prêt en toute conjoncture à prêcher la croix et les miséricordes du Sauveur; les anciens docteurs des Juifs ne pouvaient souffrir qu'un jeune homme leur fit la leçon; cette vanité ne doit pas nous surprendre, la prévention est plus fière, l'erreur plus opiniâtre dans un âge avancé, et l'esprit de parti, en matière de religion, fait suppléer l'insolence à la vérité pour sa défense. C'était une haine obstinée et arrogante qui avait l'œil à tout pour décrier, pour maltraiter le prédicateur qui ne craignait ni leur savoir ni leur colère.

L'on voyait toutes les synagogues particulières des Juifs se révolter contre le zèle défenseur de la loi de Jésus-Christ, et lui insulter à l'envi: les uns, par des subtilités captieuses; les autres, par un silence offensant; ceux-ci par des réponses malignes; ceux-là par un mépris assuré; tantôt ils affectaient un air de supériorité qui était démenti par les signes de leur faiblesse, tantôt ils opposaient des suppositions grossières dont ils éludaient la honte par la seule impudence, tantôt ils répandaient le bruit d'une

victoire imaginaire, pour faire retomber sur leur adversaire le chagrin et la haine du peuple. Artifices ordinaires aux hérétiques, lesquels, après tout, ne peuvent avoir de ressource que l'imposture et le mensonge. Etienne les laissait rire, mépriser, insulter; leurs questions, leurs outrages, leur opiniâtreté, leurs intrigues, toutes leurs menées n'affaiblirent jamais l'Evangile dans sa bouche. Il vainquit (ce sont des expressions de saint Laurent Justinien), il vainquit leur obstination par sa patience, il reprenait leurs vices en leur donnant des marques d'amitié, il réfutait leurs erreurs en leur annonçant la vérité : *Vincebat patiundo, arguebat diligendo, confundebat erudiendo* (Serm. de S. Steph.); mais rien ne put ralentir un moment l'ardeur de sa charité. Leur indocilité seule faisait son chagrin, sans toutefois refroidir son zèle; au contraire, les obstacles renouvelaient son ardeur, jamais plus vif, jamais plus animé que lorsque les ennemis du Fils de Dieu s'efforçaient avec un mépris plus insolent d'éteindre son zèle. Dès qu'on se propose d'agir pour Dieu, quelle apparence qu'on se mette en peine des pensées et des rebuts des hommes? Un apôtre, dit saint Augustin, aurait-il jamais la consolation d'inspirer la foi, s'il craignait le mépris? *Si formidaret irridentes, non perveniret Apostolus ad credentes* (Tract. contr. Epic. et Stoic. c. 2). L'humilité ne doit pas le cacher, s'il peut parler; et, s'il doit parler, la crainte ne doit pas lui fermer la bouche.

Ce n'est pas à moi, dites-vous, à faire le prédicateur; je n'exige point de vous que vous prêchiez : l'étude, la vocation, le zèle vous manque pour cela; mais n'est à vous à soutenir les intérêts de Dieu, à le glorifier, à souhaiter du moins que son nom soit sanctifié. N'en savez-vous pas assez pour parler des bienfaits de sa miséricorde et des rigueurs de sa justice, pour vous entretenir des points fondamentaux de votre croyance? n'êtes-vous pas tous appelés à honorer votre foi? pouvez-vous, sans démentir votre caractère, la voir déshonorée, blasphémée, et n'être point émus? Les mondains sont si habiles, si empressés à faire valoir les maximes du siècle; ils les répandent avec tant d'adresse, tant d'empressement, et quelquefois avec tant de force. Je ne veux pas vous reprocher d'être mondains; mais, si vous êtes chrétiens, serez-vous indifférents, froids, muets, quand il s'agira de louer et d'insinuer dans les esprits la morale de votre Rédempteur? Est-ce la modestie? est-ce la défiance que vous avez de vous-mêmes, qui vous impose un silence si surprenant? D'où vient donc que vous prenez quelquefois la liberté de vouloir éclaircir des mystères redoutables à quoi il ne vous appartient pas de toucher? d'où vient que l'ignorance même a l'audace de les ajuster au raisonnement humain, peut-être encore de les combattre, parce qu'elle ne peut pas y atteindre?

Est-ce l'indocilité des personnes qui vous écouteront, laquelle étouffe dans votre bou-

che les maximes de l'Evangile? Je sais que bien des gens refuseraient d'y prêter l'oreille, ou ne les entendraient que pour en faire un sujet de raillerie; et cela même doit animer votre piété; de là vous devez prendre occasion de veiller avec sagesse aux conjonctures heureuses pour en découvrir la beauté, pour les rendre aimables à ceux qui ne veulent pas même les connaître. Je ne m'étonne pas qu'on devienne tous les jours plus païen dans le monde; personne ne s'y intéresse pour la religion, parce que la vérité ne lui plaît pas; on la lui cache, on se tait sur ses excès, parce qu'il n'est pas disposé à les corriger. Vous triompherez toujours plus, monde maudit, jusqu'à ce que parmi les témoins de vos désordres, il s'en trouve que le zèle engage à vous opposer en face les principes de la vie chrétienne. Il est sûr, messieurs, qu'un mot de Dieu dit avec une prudence sans affectation, prononcé avec une noble humilité, soutenu par une probité honnête et modeste, suffirait en bien des rencontres pour confondre l'erreur et pour arrêter le crime. Les vices se répandent aujourd'hui avec plus d'audace que jamais; c'est vous, lâches spectateurs de leurs désordres, à qui ils doivent leur effronterie; votre indifférence pour Dieu n'oppose point de barrière à leur cours, et votre attachement au monde leur ouvre une route sûre et aisée.

On se moquerait de moi, me répondez-vous, si je m'avisais de parler chrétien parmi les mondains; vous avez bien attendu de me faire cette réponse; c'est sur quoi j'avais résolu de vous convaincre d'une lâcheté injuste et criminelle. On se moquerait de vous; il vaut donc mieux qu'on se moque de Jésus-Christ, il faut laisser éteindre les lumières de la foi; que votre religion soit oubliée, ignorée, raillée, que vous importe? vous voulez vivre tranquille et content, il vous fâcherait de gêner les plus libertins par votre présence et par votre zèle. On se moquerait de vous; est-ce pour votre propre gloire que vous avez à parler? prétendez-vous être applaudi par les ennemis de l'Evangile? la complaisance est-elle la seule règle de vos discours? Taisez-vous, j'y consens, si telle est la disposition de votre âme. On se moquerait de vous; quelle force! quel courage! quand il s'agit de faire honorer Jésus-Christ, vous appréhendez la raillerie, de qui? j'ai honte moi-même de le dire. Si vous ne risquiez rien, je n'aurais que faire de vous encourager; tout autre que vous, qui aurait quelque teinture de religion, ferait sans peine ce que j'exige de vous. On se moquerait de vous; c'est ce qui doit vous faire pitié, c'est pour cela que vous devez être plus hardi, plus vigilant, plus ferme. Peut-être auriez-vous conseillé à Etienne de respecter les erreurs et les vices de la Synagogue; mais si vous êtes si lâches, il est inutile de vouloir vous donner du cœur; on ne parle pour Jésus-Christ que quand on l'aime.

Etienne avait plus à perdre que vous aux yeux du monde; la conjoncture était délicat

et elle pouvait être fort heureuse pour ses intérêts, s'il eût voulu en profiter aux dépens de sa religion. L'Evangile irritait la synagogue; il n'avait qu'à le combattre pour se faire réputation et monter aux prééminences de sa nation; ce qui eût extrêmement favorisé sa fortune, c'est qu'il avait un rare assemblage de belles qualités. Il était, disent les Pères, un des hommes les mieux faits qui parurent jamais; à l'air de son visage, comme il est marqué dans l'Ecriture, on l'eût pris pour un ange : *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli*; ses manières étaient nobles et aimables; la grandeur de son âme répandait sur son extérieur des charmes vifs et touchants, un maintien agréable qui le faisait considérer, aimer dès la première vue; la droiture et la pénétration de son esprit lui ouvraient un chemin risé dans les sciences et dans les affaires; son intrépidité dans les dangers, son courage inébranlable à parler pour la cause de son maître; sa constance à sa mort nous apprennent le caractère de son cœur. S'il eût voulu mollir dans ces circonstances, il pouvait tout espérer du peuple, et eût-il été moins parfait, il n'avait qu'à écouter la vanité et la volupté pour mener une vie heureuse selon le monde.

Ce diacre si accompli mit tout son bonheur à pratiquer toute l'austérité de l'Evangile; les agréments de sa personne, le crédit que lui donnait son emploi, la nécessité où il était de traiter avec des personnes de toute condition, de tout sexe soumises à ses ordres, ne donnèrent pas la moindre atteinte à sa chasteté, il la défendit par une pénitence et par des fatigues constantes; ennemi de lui-même autant que des sectes contraires à la foi, il ne fut sensible qu'à l'honneur et au plaisir d'être fidèle et de consumer ses forces et sa vie pour la gloire de Jésus-Christ. Ne rejetez point vos déréglemens sur vos qualités personnelles, messieurs, sur les attraits des créatures qui vous environnent, prenez-vous en à votre mauvaise volonté, et au peu de compte que vous faites de l'Evangile. N'est-il pas bien cruel que dans le christianisme, les personnes les plus accomplies soient quelquefois les moins chrétiennes? Les mêmes qualités qui pourraient faire aimer le Sauveur, on s'en sert pour aimer et pour faire aimer le monde; la beauté, l'esprit, la douceur, le courage, qu'en revient-il d'ordinaire à l'auteur de tous ces biens. Si l'on peut plaire, l'on veut plaire aux hommes, aux mondains, aux libertins; si l'on sait parler, l'on veut parler pour paraître, pour flatter ses propres passions et pour allumer les passions des autres; si l'on s'entend aux affaires, l'on en perd la sincérité et la bonne foi; une complaisance naturelle, on en abuse pour inspirer des inclinations criminelles; la fermeté, la générosité, c'est ce qui enhardit à la violence et l'injustice; toutes ces perfections, tous ces talents qu'on devrait employer à honorer notre sainte religion, sont souvent l'occasion ou la matière des vices dont on la flétrit.

En vérité, chrétiens, c'est faire bien peu de cas de la grâce que notre Sauveur nous a faite de nous marquer du caractère de fidèles; nous nous étudions à prendre les sentimens d'un ami; nous épousons les opinions d'un maître; nous tâchons de nous conformer aux goûts d'un patron et d'un prince; nous nous faisons les esclaves des caprices, des bizarreries d'une personne pour qui nous avons de l'estime; et nous tenons à honneur de les honorer par la servitude de notre esprit et de notre cœur. Le Rédempteur de nos âmes a eu la bonté de nous choisir pour ses disciples, de nous communiquer sa doctrine, de nous séparer de tant de nations, pour se mettre à notre tête comme notre docteur, notre libérateur, notre roi; et bien loin de lui témoigner notre reconnaissance, nous l'offensons par les choses mêmes qui pourraient nous attirer ses bonnes grâces; si nous avons quelque mérite, c'est pour rendre notre révolte plus outrageuse. Nous avons de la vanité, nous aimons le plaisir, nous sommes attachés à la terre comme des païens; et plus nous avons de qualités propres à faire éclater la pureté et la grandeur de notre croyance, plus nous sommes superbes, voluptueux et terrestres. Que ferions-nous, que deviendrions-nous si nous avions à perdre la vie dans les tourmens et sous les cailloux pour la défense de notre foi? Indignes enfans de l'Eglise, que pourrions-nous nous promettre de notre force si nous étions obligés de vivre dans toutes les rigueurs d'une vie pénitente, pour mourir parmi les horreurs des supplices des martyrs? Je crains de répondre à la question; nous avons assez de sujets de rougir de notre lâcheté, sans en chercher dans des évènements qui auraient peut-être des suites si étranges et si funestes. Nous avons considéré la force d'Etienne qui méprise tout ce qui pouvait refroidir sa charité; admirons la force d'Etienne qui pardonne tout ce qui pouvait éteindre sa charité.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai point à vous prévenir, messieurs, sur ce que j'ai à vous dire dans la seconde partie de mon discours; le sujet est grand, et vous en comprenez la grandeur; l'action d'Etienne est digne d'un héros chrétien; chrétiens vous-mêmes vous avez à l'imiter; la voici en peu de paroles. Le saint diacre prêchait Jésus-Christ; les Juifs forcés de ployer sous le joug de la vérité résolurent de se défaire de lui pour sauver et leur orgueil et leur erreur; ils le poussèrent hors de la ville et l'assommèrent à coups de pierres. Le généreux prédicateur sentant manquer son sang et sa vie, se met à genoux et poussant vers le ciel tout ce qui lui restait de voix, pria le Seigneur de ne pas leur imputer sa mort à péché et rendit le dernier soupir après cette prière : *Positis autem genibus, clamavit voce magna dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum; et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino*. C'est ce pardon que j'ai à considérer. La conduite des Juifs, injuste, cruelle, furieuse eût étouffé la

charité dans une âme faible et peu chrétienne; elle alluma de nouveaux feux de charité dans l'âme d'Etienne; la tendresse qu'il avait pour ses ennemis croissait avec la haine qu'ils lui témoignaient. La nature nous porte à aimer notre semblable; la raison nous attache à une personne qui a du mérite; le christianisme seul nous fait aimer un ennemi. L'on méprise un petit mal qui nous est fait par légèreté et par imprudence; un mal considérable qui nous est causé par aveuglement et par emportement nous fait pitié; il faut pardonner un mal qui nous persuaide la haine, l'injustice, la violence, l'inhumanité de son auteur, et il faut toute la bonté, toute la force d'un héros chrétien pour le pardonner à l'imitation et avec les sentiments d'Etienne.

Etienne pardonna sans faiblesse : il avait convaincu les Juifs bien des fois qu'il ne les craignait pas. Quel courage ne montra-t-il pas lorsque, calomnié par de faux témoins, il ne songea pas seulement à adoucir les juges pour sa justification, lorsqu'il leur fit, dans une assemblée publique, ce discours admirable, où il les ménagea si peu, les traitant de têtes dures, de cœurs incirconcis, de persécuteurs des prophètes, et d'assassins du maître des prophètes. Son zèle indigné ne leur épargna jamais ce qu'ils méritaient d'entendre sur leur obstination et sur leurs blasphèmes. Ces âmes basses et superbes en étaient réduites à un silence honteux et à sentir les sujets de leur confusion : *Non poterant resistere*. Pour toute réponse, de furie ils grinçaient des dents contre lui, et ils ne crurent pouvoir se soutenir qu'en le perdant. Ridicule monde qui s'efforce de nous persuader que le pardon d'une injure est une faiblesse ! Les Juifs fourbes, malins, attachés à leurs erreurs, s'offensent de la doctrine et des prédications d'Etienne; ils forment la résolution de se venger et se vengent. Etienne, sincère, zélé pour leur salut, pénètre dans leur dessein, il essuie toute leur rage, et il pardonne. Que le monde décide lui-même sur leur procédé. Où est la force, où est la faiblesse ? qui est digne d'éloge, qui mérite d'être méprisé ? de quel côté se trouve la générosité et le courage ? Je le défie, le monde, tout aveuglé et tout menteur qu'il est, de louer les Juifs et de blâmer Etienne. S'il n'est question que de suivre à l'aveugle l'impression de son ressentiment, le plus lâche des hommes est capable de s'y livrer sans ménagement, et de tous les hommes le plus méprisable et le plus vil peut, par quelque voie, satisfaire à sa vengeance. Je veux que l'on raisonne sur les seuls principes d'une morale naturelle, et que l'on fasse la juste différence d'une âme noble et d'une âme basse, il faudra convenir que si peu de personnes pardonnent, c'est qu'il y en a peu qui aient de l'élévation et de la grandeur dans leurs sentiments. Si nous jugeons du pardon des injures par rapport aux préceptes de la loi chrétienne, nous serons obligés d'avouer que ce point, qui lui est essentiel, distingue les fidèles du reste des

hommes par la générosité, par la magnanimité nécessaire pour l'accomplir.

Mais frivole christianisme que la crainte seule, ou une charité artificieuse et forcée oblige à pardonner. Quoi ! vous vous imaginez d'agir en chrétiens, lorsque les suites funestes que vous prévoyez et que vous aurez à souffrir de votre vengeance, arrêteront le désir que vous aurez de vous venger ? lorsque vous épargnerez un ennemi pour être épargné vous-mêmes ? lorsque vous dissimulerez une injure pour sauver votre repos et votre fortune ? lorsque vous espérerez de satisfaire plus heureusement à votre ressentiment par une modération timide et affectée que par une colère obstinée et éclatante ? Un chrétien, dit saint Grégoire de Nazianze, est plus fort que ses ennemis, que ses persécuteurs et ses tyrans, mais *patient*, il l'est parce qu'il sait souffrir, et qu'il se rend leur supérieur par sa patience (*Orat. 3*). Ne faites pas de mal à votre frère ; pourquoi ? Parce que vous voudriez lui faire du bien ; ne le haïssez pas, parce que vous l'aimez ; pardonnez-lui, parce que vous êtes au-dessus de cette lâcheté païenne qui ne voudrait pas lui pardonner.

Etienne pardonna sans intérêt. Il s'attendait à perdre la vie ; il était prêt à mourir : qu'aurait-il pu espérer de ses ennemis en leur pardonnant ? En pareille conjoncture on ne songe point à déguiser les mouvements de son cœur. Un peu de complaisance au sujet de la religion l'eût rendu agréable à ses persécuteurs ; il eût pu se prescrire des tempéraments en apparence sages et équitables, qui ne l'auraient pas exposé à la haine de tant de gens ; il semble même que les avantages de sa croyance étaient inséparables de ses propres avantages, et qu'il n'eût pas été inutile à l'Eglise de ménager sa vie. Le Saint regardes ses ennemis comme ses frères et comme ses pères : *Viri fratres et patres, audite*. Il brûle du désir de leur faire adorer Jésus-Christ, et de les sauver. Aux intérêts de sa charité aboutissent toutes ses vues, tous ses ménagements, tous ses feux ; il pardonne à ses bourreaux, que dis-je ? il pardonne, il les aime avec tendresse ; sans flatter leurs préventions insensées, sans s'assurer de ressource au tourment dont il était menacé, sans consulter ni les liaisons du sang, ni le danger d'aigrir les arbitres de son sort, il leur annonce l'Evangile, et outragé, chassé comme un inconnu, traité sans pitié comme un scélérat, il tâche de les excuser, de les défendre devant Dieu.

J'en appelle de votre cœur au cœur d'Etienne, mes chers auditeurs, pour juger de votre charité. Vous oubliez les injures que vous prétendez avoir reçues, à qui faites-vous, pour l'ordinaire, ce sacrifice ? à un intérêt de famille, à une vaine délicatesse sur le point d'honneur, à une complaisance étudiée pour des personnes dont le crédit vous est nécessaire, à l'espérance de gagner par la patience ce que vous pourriez perdre par l'emportement. Vous ne voulez pas rendre malheureux votre ennemi : vous ne le pou-

vez peut-être pas ; peut-être vous en coûterait-il trop ; et n'est-il pas assez malheureux, dit saint Augustin, par le tort qu'il vous a fait ; vous n'avez pour vous venger qu'à le livrer à lui-même : *Dimitte illum in se* (in *Psalm. LI*). Mais vous vous vengeriez sans doute, si le pardon que vous lui accordez ne tournait à votre avantage. O charité pure et désintéressée d'Etienne ! où sont les frères assez chrétiens pour vous pratiquer ? Que pouvons-nous penser, messieurs, de la fidélité des chrétiens à observer les commandements divins, s'ils observent si mal un commandement qui convient si singulièrement à leur caractère ? La plupart le violent ouvertement, et se font esclaves du monde pour se révolter contre le Seigneur, et ce petit nombre qui semblent s'y soumettre, se proposent dans leur obéissance des motifs qui offensent même le Maître souverain qui leur signifie ses volontés. Si Dieu n'a pas droit de nous prescrire les lois qu'il lui plaira ; si ces lois n'obligent qu'autant qu'il plaira à nos passions ; que l'on se venge et que l'on pardonne seulement en apparence ; mais vous savez quelle soumission nous devons au grand Dieu qui nous honore de ses ordres.

Etienne pardonna sans distinction. C'est une preuve convaincante de la fausseté du pardon que ces distinctions secrètes que l'on permet à la passion, ou à l'égard des injures, ou à l'égard de leur auteur. On lui réserve assez souvent quelque point ou quelque personne particulière pour nourrir son ressentiment : ce trait, cette parole, cette affaire, on n'en revient pas là-dessus : cet homme et cette femme, soit aversion naturelle, soit chagrin, soit bizarrerie, on n'en démord pas pour leur compte. C'est Jésus-Christ, dit le même saint Augustin, que vous devez considérer dans votre frère lorsque vous lui remettez l'offense dont vous voudriez vous venger : *Si tu me odisti, Christo in me parcas* (in *Psalm. LIV*). Oseriez-vous le dire à Jésus-Christ : Je pardonne à un tel, mais non pas à un tel, quoique vous teniez la place de tous les deux ; je vous pardonne ce sujet d'inimitié, mais non pas un autre. Pardon digne d'une personne qui ne pénétra jamais les principes du christianisme. *Domine*, dit Etienne, *ne statuas illis hoc peccatum* : Ah ! Seigneur, sauvez tous mes ennemis, illis, Grecs, Romains, Syriens, citoyens, étrangers ; qu'ils ne soient coupables devant vous de quoi que ce soit à mon occasion ; *hoc peccatum*, les rebuts, les outrages que j'ai dévorés, les calomnies, les injustices, les violences, les coups de cailloux, ma mort, je n'ai rien à leur reprocher de tous les maux que j'endure ; je vous prie de tout oublier. Je n'implore point votre miséricorde en leur faveur pour un mauvais traitement plutôt que pour un autre ; je vous demande, mon Sauveur, par le sang que vous avez versé, et par le sang que je verse, si j'ose les mêler ensemble, que vous fassiez à mes persecuteurs tous les biens que je leur souhaite, et que je ne puis pas leur faire moi-

même, et, surtout, que vous ne les condamnerez pas sur un tourment dont je ne me plains point.

Comment étouffer son ressentiment, me direz-vous, pour pardonner à des ingrats ? Je comprends que tel pardon doit vous faire beaucoup de peine, à vous qui oubliez quelquefois une infinité de bienfaits pour faire repentir une personne d'une légère offense, à vous qui avez coutume de chercher tant de prétextes pour entretenir sans scrupule une haine injuste, à vous qui estimez tant les petits biens que vous faites, et qui êtes si sensibles aux moindres maux que l'on vous fait. Il est vrai que l'ingratitude nous irrite vivement, qu'elle est outrageuse et haïssable en elle-même ; et quand on choisit les gens avec autant de circonspection que vous, avant que de les honorer de vos faveurs, on est extrêmement délicat sur le retour qu'on en exige et qu'on en attend : telle est votre générosité. Etienne avait répandu ses grâces sur toutes sortes de personnes : *Faciebat prodigia et signa magna in populo*. Uniquement attentif à la gloire de Jésus-Christ, il ne distinguait les gens que par l'espérance de les lui gagner, et le peuple même le plus obscur avait part à ses faveurs : *In populo*. Ses instructions, ses soins, ses caresses, ses miracles étaient pour tout le monde ; tous lui étaient redevables, tous le maltraitaient, tous le lapidaient, et il pardonne à tous. Toutes sortes d'âmes, mon Dieu, vous sont également chères, sauvez-les toutes, et ne sachez mauvais gré à personne de ma mort. Défiiez-vous, chrétiens, d'une charité qui examine les gens de si près, qui fait tant de réflexions avant que de laisser éclater quelque étincelle de son feu : qu'importe qu'un ennemi soit d'un caractère méprisable, s'il faut pardonner à tous nos ennemis ?

Vous avouerez après tout qu'un cœur noble ne pèse pas, ne mesure pas ses bienfaits, qu'il ne se règle pas dans ses devoirs ou par l'ingratitude ou par la reconnaissance qu'on lui témoigne, qu'il lui est glorieux d'obliger sans intérêt. Ce qui vous pique jusqu'au vil et qui révolte la bonté de votre cœur, ce sont les offenses de ceux à qui le sang et l'alliance devraient vous rendre plus chers : c'est un frère, c'est une sœur, qui travaille à me ruiner ; c'est un proche en qui naturellement j'aurais dû me confier, et qui prend le parti de mes ennemis pour me décrier, pour me perdre ; voilà qui outre ma patience. Je ne m'étonnerais pas qu'un autre m'eût refusé ce service, qu'un autre m'eût disputé ce droit, m'eût coupé chemin dans cette intrigue tramée heureusement pour mon avantage, m'eût traversé dans ce projet en exposant ma mauvaise foi aux yeux du public ; mais qu'une personne de mon nom et de ma famille m'ait oublié jusque-là, quoi de plus odieux ? Vous ne feriez pas d'autres raisonnements si vous vouliez me persuader que vous n'avez pas la première teinture de la charité chrétienne. Etienne était lapidé par la tribu dont il était, par ses allies et par

ses proches : Saul, qu'une ardeur aveugle poussait à le voir et à le faire souffrir, était son cousin. Le généreux martyr pénétrait l'indignité de la passion d'une parenté furieuse et acharnée à sa perte; il confond pourtant le citoyen avec l'inconnu, le proche avec l'étranger, quand il est question de pardonner. Les coups qu'il reçoit sont d'autant plus rudes qu'ils sont portés par des mains qui ne peuvent justifier leur cruauté que par ses excès : c'est ce qui attendrit son cœur, c'est ce qui anime sa charité; heureux de pouvoir offrir au Seigneur un sang qui était arraché de ses veines par ceux mêmes qui auraient dû le défendre.

Mais enfin, ajoutez-vous, il est de certains maux dont la trace ne saurait presque s'effacer : une injure qui vous flétrit pour toujours, le refus d'un service essentiel faute de quoi l'on est sans ressource, une parole, un procès, une perfidie, qui désespère votre fortune, certains traits qui marquent un mépris formel, une haine envenimée, un dessein formel de vous perdre, il est bien difficile de fermer les plaies qu'ouvrent pareils coups. Peut-être vous offensez-vous sans raison, et que vous n'êtes irrité contre cette personne que par une injustice criante; vous l'aimeriez si elle avait voulu mollir contre sa conscience pour vous faire plaisir, favoriser par une bassesse, par une lâcheté criminelle votre avide ambition, partager une fausseté avec vous pour vous aider à monter à une charge, jouer un personnage indigne dans le commerce impur que vous avez ou à nouer ou à faire durer. Non, je veux que vous ayez un juste sujet de vous plaindre, pour parler selon les sentiments de la nature. Je pourrais vous dire avec le grand saint Basile qu'il s'en faut de beaucoup que vous puissiez comparer les outrages qui allument votre colère, avec les outrages qui n'ont point refroidi la miséricorde de Jésus-Christ; la dérision, la calomnie, vous l'avouerez sans peine, ont mis votre Sauveur dans un état infiniment plus déplorable, plus indigne que celui où vous êtes, et après tout vous n'êtes point encore condamné à mourir, on n'a pas encore pensé à vous attacher à une croix : *Calumniam pateris : ... nondum condemnatus es, nondum cruci affixus* (Hom. de Ira, 10). Votre Sauveur pourtant a aimé tendrement ses bourreaux, bourreaux les plus cruels, les plus exécrables qui furent jamais et qui puissent être.

Je me contente de vous faire souvenir de ce qu'Etienne eut à pardonner. Voyez-le environné d'une populace irritée, armée pour lui arracher mille vies; voyez-le accablé d'une grêle de cailloux qui le meurtrissent, qui le déchirent, qui lui brisent les os, qui lui enfoncent la poitrine, qui lui mettent la tête en pièces, qui ne lui laissent pas figure d'homme. Je ne sais si votre délicatesse vous permettra d'arrêter vos yeux sur le spectacle que je leur présente. Les cailloux dont le martyr est frappé tombent alentour de lui couverts de son sang; ils sont

lancés de toutes parts avec une égale fureur; tout son corps est exposé aux coups, et à chaque instant il est entamé en divers endroits. Etienne, à demi enterré dans le tas de pierres que mille personnes lui ont jetées, est encore debout; sa charité supplée à son sang et à ses forces épuisées; elle soutient les bras dont il voudrait embrasser ses bourreaux; elle anime les regards dont il leur témoigne sa tendresse, elle élève la voix dont il exprime son amitié et son zèle; mais enfin Etienne sent les approches de la mort, déjà il aurait rendu le dernier soupir, s'il n'eût aimé si ardemment ses persécuteurs; alors il met les deux genoux à terre, et n'espérant plus de les gagner à Jésus-Christ, il songe à toucher Jésus-Christ en leur faveur. Seigneur, s'écrie-t-il, ayez pitié de mes ennemis, que mon supplice ne soit point l'occasion de leur perte, que votre miséricorde force leur dureté; oubliez qu'ils sont coupables parce qu'ils me font mourir; je n'ai pu les mettre dans la voie du salut, sauvez-les vous-même; votre serviteur meurt de leurs mains, mais vous êtes mort pour eux; que l'honneur que vous me faites de vous montrer à moi dans votre gloire soit le gage de la grâce que je vous demande pour tous ceux qui me lapident; je meurs avec cette espérance que vous les ferez vivre dans le ciel : *Positis autem genibus clamavit voce magna, dicens, Domine, ne statuas illis hoc peccatum, et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino*.

Ainsi mourut Etienne, chrétiens auditeurs, son cœur défailloit parmi les ardeurs de l'amour dont il brûlait pour ses ennemis; lâches autant que vous l'êtes, vous l'admirez, sans doute, qui souffre avec constance, qui ne chancelle pas sous les coups, qui ne paraît pas ému au milieu des horreurs d'un cruel supplice : nous n'avons pas de peine à louer une générosité qui ne nous expose pas à souffrir. Il ne s'agit pas, messieurs, de faire l'éloge d'un martyr qui endure avec fermeté, il est question d'imiter un chrétien qui pardonne avec sincérité et avec tendresse : c'est en quoi saint Etienne a signalé singulièrement son grand cœur. Savez-vous bien, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'il fit à Dieu un sacrifice plus précieux en pardonnant sa mort qu'en la souffrant : *Aliquid majus morte condonans offerebat*. Mais il serait assez inutile de vous découvrir le prix de la victime qu'il immola au Seigneur en étouffant tout ressentiment, que dis-je, en étouffant tout ressentiment? en aimant tendrement ses bourreaux, en oubliant tout intérêt pour les aimer, en offrant son sang pour leur salut, en expirant dans les flammes de la charité dont il était enflammé pour les défendre devant Dieu.

Qu'avez-vous que faire de pénétrer si avant dans les mouvements de cette âme si chrétienne? les injures que vous avez à pardonner demandent-elles son courage et sa constance? Il est beau à vous de révéler, d'admirer ce chef des martyrs, tandis qu'il vous nourrissez le désir de venger un

çon, une froideur, une parole, la perte d'un petit bien et d'un honneur frivole, les délicatesses de votre vanité et les plaintes injustes de votre avarice. D'ailleurs, vous faites justice malgré vous à la charité d'Etienne ; vous sentez ce qu'elle dut lui coûter ; quelle peine n'avez-vous pas à pardonner ? Pouvez-vous vous flatter d'avoir même assez de christianisme pour pardonner ? Toutefois la loi qui vous en est faite est évidente, c'est votre Dieu qui vous l'a imposée, vous êtes sûr de ne jamais obtenir le pardon de vos péchés, si vous la violez ; mais n'importe, vous avez mille prétextes pour vous dispenser d'obéir ; il faut sauver ma réputation, il est permis de se dédommager, quel mal fait-on en coupant chemin à l'injustice et à la violence ? Après tout je ne veux point de mal, ce que j'en fais n'est que pour soutenir mes droits, pour faire sentir l'ingratitude, la mauvaise conduite de mon persécuteur : on ne doit pas trouver mauvais que j'exige ce qui m'est dû : on ne garderait plus de mesures si je ne me mettais en état de me défendre et d'attaquer. Par là l'on adoucit une aigreur envenimée, l'on couvre des ressentiments vifs et opiniâtres, l'on flatte des haines invétérées et irréconciliables ; par là, si l'on n'y fait pas une attention telle que demande la crainte de se tromper et de se perdre, par là, dis-je, l'on se venge sans scrupule.

Quoi donc, mon cher auditeur, toute votre force, tout votre christianisme ne peuvent pas vaincre une antipathie naturelle, une aversion mal fondée, un caprice d'imagination, un intérêt indigne de vous : vous aimez mieux vous exposer à la vengeance terrible de Dieu que de souffrir le mépris qu'on fait de votre crédit, l'atteinte qu'on s'efforce de donner à votre fortune, une humiliation, une préséance, une incommodité légère. Souvent même vous seriez fort embarrassé de dire ce qui irrite votre colère, et la même vanité qui allume votre haine vous ferait taire le sujet de votre chagrin. Combien de fois vous arrive-t-il de haïr les gens à cause de leur mérite et de leur bonheur ? de vous emporter contre eux, parce qu'ils exigent ce qui leur est dû ? de vouloir les reculer, parce que vous ne pouvez pas avancer, de les maltraiter, parce que vous êtes forcé de les honorer ; de leur nuire, parce que vous devriez les servir ; de vous obstiner dans votre emportement, parce qu'ils voudraient être de bonne intelligence avec vous, parce qu'ils paraissent eux-mêmes disposés à favoriser vos intérêts ? Votre honneur fût-il flétri, vos biens fussent-ils enlevés, fussiez-vous cruellement lapidé comme saint Etienne, vous seriez obligé de pardonner, si vous voulez être chrétien. N'avez pas pour vos ennemis toute la tendresse de cet invincible martyr, je consens à vous épargner cette violence ; mais ou renoncez à la gloire d'être chrétien, ou pardonnez sincèrement sans restriction, sans illusion, sans qu'il reste dans votre cœur la moindre étincelle de ressentiment : là-dessus il n'y a pas de milieu à prendre, si vous voulez obéir à Jésus-Christ.

Ne ferez-vous pas pour l'amour de ce Dieu crucifié pour l'amour de vous, ce que des parens ont fait par bizarrerie, par vanité, par compassion ? ce que vous feriez vous-même pour un ami, pour un indifférent, pour une personne qui aurait l'adresse de vous calmer en profitant de votre faiblesse ? pour une personne dont votre aveugle passion vous ferait l'esclave ? Moquez-vous, si vous voulez, des avis, des menaces, des caresses, des raisons humaines ; mais obéissez à votre Sauveur, car c'est lui, encore une fois, qui vous commande de pardonner : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros* (Matth., V). Je suis votre Dieu, vous dit-il, j'ai été crucifié pour vous racheter ; vous tenez de moi toutes choses, vous tomberez un jour dans mes mains pour être jugé souverainement et sans ressource, et je vous ordonne, à vous qui êtes mes serviteurs, mes disciples, mes frères, mes enfants, je vous ordonne d'aimer vos ennemis ; j'ai aimé moi-même ceux qui m'ont accablé d'outrages et de douleurs : mes confesseurs et mes martyrs ont aimé les bourreaux qui leur ont arraché la vie par mille horribles tourments ; me désobéirez-vous pour satisfaire une passion qui vous exposera à toute la rigueur de mes jugemens ?

Vous ferez à votre Rédempteur la réponse qu'il vous plaira, mais ne vous attendez pas à obtenir de Dieu pour vos péchés le pardon que vous refusez à Dieu en faveur de votre prochain pour une injure méprisable. De quel front, dit saint Augustin, oseriez-vous prier le Seigneur de vous remettre vos offenses, lorsque vous comparaitrez devant son tribunal, si vous ne faites point de compte de la loi qu'il vous impose d'oublier les offenses de vos ennemis ! *Qua fronte indulgentiam peccatorum suorum ante tribunal Christi obtinere poterit, qui Deo præcipienti inimicis suis ventum dare non acquiescit* ? Votre foi vous instruit de l'impression que doit faire cette question dans votre âme. Il n'est point d'intérêt, mes chers auditeurs, qui puisse prévaloir à vos intérêts éternels, les ordres d'un Dieu ne souffrent pas d'exemption : on ne les interprète pas sans danger, on ne les viole pas impunément ; les exemples des saints ne sont pas une vaine montre de force chrétienne. Soyez chrétiens, si vous voulez devenir bienheureux : je vous souhaite et un vrai christianisme et une gloire éternelle.

SERMON LXV.

Sur saint Jean l'Evangéliste.

Conversus Petrus vidit illum Discipulum quem diligebat JESUS.

Pierre s'étant retourné vit le disciple que Jésus aimait (S. Jean, ch. XXI).

Le Sauveur du monde voulut avoir un ami : heureux le disciple à qui il donna son cœur. La sainteté ne nous défend point l'amitié, mais elle nous oblige de bien choisir les personnes à qui nous nous unissons ; comme il est difficile de vivre sans liaisons, il est dangereux de vivre mal quand on se lie sans sagesse. Les attachements sur quoi

roule le commerce qu'on est obligé d'avoir dans le monde, sont d'une extrême conséquence aux fidèles qui souhaitent de servir Dieu. Il y a peu de bons amis parmi les hommes, il y a encore moins de sages amis, si en matière d'amitié l'on peut séparer la vertu d'avec la fidélité. En considérant l'amitié du Fils de Dieu pour saint Jean, j'entreprends de vous inspirer du mépris et de la crainte pour les amitiés ordinaires du siècle : vous les mépriserez, si vous apercevez leur fausseté, vous les craindrez, si vous découvrez leurs désordres. Voici le plan de mon discours.

Les amitiés du monde sont souvent peu chrétiennes, peu sincères, peu sûres ; le dérèglement les forme, le déguisement les anime, l'intérêt les entretient ; l'on devient ami, parce que l'on est passionné ; l'on paraît ami, parce que l'on est fourbe ; l'on cesse d'être ami, parce que l'on est intéressé : l'on ne sait presque ce que c'est que s'aimer pour se sanctifier. L'on suit son penchant par un aveugle mouvement, quand on noue un commerce mutuel : veut-on le rendre agréable ce commerce, l'on flatte réciproquement ses faiblesses par une trompeuse complaisance ; dure-t-il, c'est parce que chacun songe à des avantages indignes. Nulle attention à son propre salut dans sa naissance ; nul zèle pour le salut de la personne qu'on aime dans son progrès : rien d'élevé et de spirituel dans sa fin. S'attacher sans précaution, se tromper sans honte, se chercher soi-même sans ménagements, c'est là le fond de la plupart des amitiés. Apprenons, chrétiens, à être amis, sur l'exemple de notre Sauveur ; l'amitié qu'il eut pour saint Jean ne blessa point la sainteté du maître, et elle favorisa la sainteté du disciple. Vous verrez dans les trois parties de ce discours, comment elle fut tendre, sans entêtement et sans passion ; sincère sans affectation et sans chagrin ; constante sans refroidissement et sans intérêt. Tous ses feux, tous ses mouvements furent dignes et de la perfection infinie du Sauveur, et de la perfection éminente de son favori. Prions la sainte Vierge de bénir une entreprise où elle a tant de sujet de s'intéresser : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une obligation particulière que nous avons à notre Sauveur d'avoir voulu sanctifier par son exemple, non-seulement les états et les actions, mais encore les agréments les plus doux de la société qui est entre nous ; combien d'âmes faibles seraient rebutées de l'austérité de son Evangile, s'il avait désapprouvé les liaisons qui peuvent servir à adoucir les misères de la vie ? nous avons besoin de la confiance et du zèle d'un ami pour nous soulager dans nos déplaisirs et pour partager l'amertume des événements infinis qui nous affligent. Peu de personnes ont assez de force pour se souffrir toujours elles-mêmes sans se distraire par le commerce ; la vue de leurs défauts et le sentiment de leurs besoins les obligent de se répandre au dehors pour soulager, pour ou-

blier même, s'il est possible, durant quelque temps leur faiblesse et leur misère ; il leur semble de prendre du mérite en communiquant avec un ami, parce qu'elles ne se souviennent point alors si vivement qu'elles n'en ont pas. Notre aimable Rédempteur s'est soumis aux lois et aux devoirs de l'amitié pour nous apprendre à profiter pour notre salut de nos attachements mêmes et de nos commerces. Ayons des personnes dans le cœur de qui nous puissions laisser une partie de nos chagrins, et dont la fidélité soit notre ressource dans nos disgrâces, il nous le permet ; mais aimons-les pour l'en aimer lui-même davantage, c'est ce qu'il exige de nous ; suivons-le dans les démarches de son amitié, pour nous instruire de nos obligations dans la nôtre.

Le Fils de Dieu aimait tendrement saint Jean : saint Jean répondit à l'amitié de son bon Maître avec toute la tendresse dont son grand cœur était capable ; il suffit de nommer ces deux amis pour juger de l'étroite liaison qu'ils eurent ensemble, et pour croire qu'ils la soutinrent avec toute la sainteté qui convenait à leur caractère ; mais puisqu'il s'agit de corriger les dérèglements de nos amitiés, examinons les raisons pourquoi l'amitié du Sauveur et de saint Jean fut si sainte : et je dis qu'elle le fut, à cause de la sagesse de leur choix et de la pureté de leurs sentiments. On s'entête d'un indigne ami, parce qu'on est aveugle sur ses qualités ; l'on s'attache à lui passionnément, parce qu'on a de méchantes inclinations à contenter : qu'on examine selon Dieu la personne à qui l'on veut donner son cœur ; qu'on s'examine soi-même avec rigueur pour se munir contre les saillies d'un penchant déréglé : dès là, nous ne donnerons point dans un commerce dangereux, ni nous ne l'entretiendrons point par les mouvements d'une passion criminelle. Pour ce qui regarde le Sauveur, il connaissait parfaitement son disciple : il découvrirait sans se tromper le fond de son âme, la droiture de ses intentions, la générosité de ses sentiments, la pénétration de son esprit, la docilité de son naturel, la noblesse de ses inclinations. Il savait qu'il était humble et chaste, capable de tout entreprendre, de tout souffrir pour son service ; s'il avait à s'abaisser jusqu'à un ami, sur quel autre aurait-il pu jeter les yeux avec plus de dignité que sur Jean ? Puisqu'il l'a choisi, c'est lui sans doute qui méritait mieux son choix ; d'ailleurs ce disciple aimable était son cousin germain, et pour agir conformément aux lois de la charité, le Fils de Dieu trouvant le mérite dans un proche, devait préférer à l'étranger celui qui le touchait de si près. J'offenserais sa divinité, messieurs, si je vous alléguais les raisons pourquoi après un si juste choix il aimait son ami d'une amitié également tendre et réglée. Au reste, c'est faire avec une parole l'éloge de saint Jean que de dire que le Fils de Dieu a voulu être et a été son ami ; à ce mot, notre foi nous instruit et sur la sagesse du Dieu qui aimait, et sur le mérite

du disciple qui était aimé. Un discernement infailible d'une part, un fonds solide de belles qualités d'une autre part, assurait et le choix du Sauveur et la gloire de l'apôtre.

Saint Jean n'eut pas à balancer, quand il fut question de livrer son cœur à son divin Maître : charmé de ses attraits infinis, de la douceur et de la beauté de son visage, de tous ces traits adorables de divinité qui éclataient dans ses actions et dans ses paroles, il ne vit rien sur la terre qui pût partager son attachement : sa foi, sa reconnaissance, ses lumières l'unirent étroitement et sans réserve à ce Dieu-Homme, dont la miséricorde humiliait la grandeur jusqu'à lui. Jamais union si intime que celle de ces deux amis ; ils n'avaient, ce semble, qu'un même cœur ; ils furent inséparables l'un de l'autre, le Sauveur, vous le savez, voulut avoir son bien-aimé pour témoin de toutes ses merveilles ; il lui permettait de reposer sur son sein ; il ne cachait point aux autres disciples l'ardeur dont il épousait les intérêts de celui-ci, il semblait même leur savoir mauvais gré des questions qu'ils lui faisaient sur sa destinée, comme si son amitié n'eût pas suffi pour lui garantir toutes sortes de biens. Saint Jean de sa part ne pouvait vivre loin des yeux de son bon Maître, il ne goûtait de plaisir qu'après de lui : pauvreté, rebus, fatigues, il comptait pour rien toutes les peines qu'il endurait en sa compagnie ; étudiant toutes les occasions de lui plaire, et s'efforçant de mettre à profit toutes ses grâces pour acquérir cette sainteté par quoi il espérait de lui être toujours plus agréable. A nous, il ne convient pas, mes chers auditeurs, de sonder le cœur de tels amis pour découvrir les mouvements de leur tendresse mutuelle ; c'est là un mystère que la petitesse, que la froideur des nôtres ne peut atteindre : contentons-nous d'en révéler la régularité et la pureté, pour condamner les faiblesses et les vices de nos attachements humains.

Comment les amitiés du siècle seraient-elles chrétiennes ? on les noue sans sagesse, et on les nourrit par des complaisances criminelles : nulle précaution dans le discernement des personnes à qui l'on se lie, nulle considération du salut dans la manière dont on fait durer la liaison qu'on a contractée avec eux. Une injuste prévention, une aveugle sympathie, une ressemblance dangereuse d'inclinations et d'humeurs, c'est assez souvent sur quoi sont fondés les commerces de la vie ; si l'on est gagné par de belles qualités, faites-y réflexion, on ne s'en promet que du plaisir et une plus grande liberté pour le penchant même à qui elles doivent servir de frein : je ne parle point de ces amitiés qui n'ont d'autre but que l'intérêt, elles ne méritent pas le nom d'amitié. Convenons que les liaisons les plus justes doivent avoir leurs agréments, et qu'il ne serait pas naturel de les établir sur la violence qu'il faudrait se faire pour traiter ensemble, et sur l'opposition mutuelle qu'on sentirait dans les inclinations et dans le gé-

nie ; mais ce qui devrait alarmer les fidèles dans leurs engagements, c'est qu'ils n'y sont portés d'ordinaire que par les agréments que cherche un cœur passionné et corrompu.

Vous aimez le monde, son éclat, son luxe, ses spectacles, ses excès : vous vous attachez à ceux qui, esclaves de ce même monde, pourront vous le rendre plus agréable, vous y conduire, vous y retenir avec un contentement plus sûr et plus délicat. Vous êtes d'une humeur sauvage et chagrine, porté à blâmer les gens, à les censurer, à les déchirer sans pitié ; vous cherchez un semblable qui ait comme vous les dents envenimées contre son prochain, et qui par le fiel de ses médisances, aigrisse l'amertume des vôtres. Tel n'a dans l'esprit que sa fortune et les avantages d'une maison qu'il veut enrichir, il se fera un ami habile chicanier, fourbe, qui, par ses conseils et par ses exemples, puisse fomenter, seconder son avarice. Cette femme plongée dans la mollesse, voudrait adoucir l'idée et le remords d'une inclination honteuse : à qui donnera-t-elle sa confiance, si non à une femme de son caractère, dans le dessein de profiter de ses vues, de son expérience dans la marche d'une intrigue, et d'étouffer dans sa conversation le reste de bons sentiments qui lui reprochent l'horreur de son infidélité ? Si ces gens-là sont liés ensemble par une amitié véritable, je laisse aux gens sages à en juger : que la passion qui les a unis vienne à être embarrassée, combattue par leur union, on verra aisément le fond de leur cœur ; mais enfin, voilà les amis du siècle, voilà les motifs qui les persuadent qu'ils sont faits les uns pour les autres. Ce que le siècle a de plus élevé et de plus poli ne sert pas même le plus souvent à former les liaisons des gens : son élévation et sa politesse lui fournissent des raisonnements frivoles pour déguiser ses dérèglements, mais dans la pratique ceux qui se piquent de suivre ses plus nobles maximes, ne suivent que leur propre penchant. Sa morale prescrit des règles belles et sublimes sur l'amitié, et les amis que sa morale unit, songent presque toujours dans leur union au contentement d'une inclination basse et lâche.

Leur commerce est-il établi, ils le soutiendront par les témoignages d'une tendresse réciproque, mais qui ne tendront qu'à satisfaire le même penchant à qui ils doivent leur liaison. Animés par les mêmes sentiments, ils s'ouvriront l'un à l'autre un chemin plus aisé à leur commune satisfaction ; ils se pardonneront des actions qu'ils ne voudraient pas exposer aux yeux du public ; ils prendront de plus justes mesures pour aller de concert à leur but, et par là, ils deviendront les ministres mutuels de leurs indignes et criminelles inclinations. On s'endurcit au mal, quand on peut compter sur la fidélité d'un témoin et d'un complice. Il faut encore remarquer que la crainte de ; odérer leur passion, allume toujours plus

le feu de leur amitié : l'assiduité, l'empressement est d'autant plus vif, qu'ils concourent plus heureusement au plaisir qu'ils cherchent ; et pour lui donner plus de pointe, ils se ménagent, ils se flattent, ils ne cessent de serrer le nœud qui les lie.

La raison de ce malheur est toute visible. Si leur attachement ne les engageait à suivre les mêmes maximes et à agir pour la même fin, ils ne tarderaient pas de rompre ; l'un serait à charge à l'autre ; ils languiraient dans leur commerce et leur liberté gênée éteindrait bientôt leur tendresse. Il ne faudrait qu'un moment de modestie avec une personne mondaine, pour la dégoûter de vous ; sa défiance troublerait la bonne intelligence qui est entre vous, l'incertitude de vous trouver en d'autres occasions peu disposé à la suivre vous rendrait suspect à son penchant. Combien voit-on dans le siècle de ruptures éclatantes pour tels sujets ? Ces deux amies étaient inséparables ; elles partageaient tous les excès de leurs divertissements scandaleux ; l'une n'a pas été d'humeur de participer au plaisir après lequel l'autre soupirait, les voilà qui se font mille reproches piquants, qui se déchirent impitoyablement ; qui se haïssent à n'en jamais revenir. Soit prévention, soit caprice, vous ne voulez pas donner dans le projet que l'avidité habileté de votre ami vous propose ; jusqu'alors pourtant toujours prêt à mollir, à entrer dans ses vues quelque peu équitables qu'elles fussent, attendez-vous à être traité en étranger, dont les yeux et la présence fatiguent, quand on a à commettre une action qui ne fait pas honneur. Cet ami après cette marque de froideur, veillera sans bruit aux moyens de faire retomber sur vous seul tout le blâme, tout le danger des sourdes injustices que vous avez tramées avec lui. Tant il est vrai, messieurs, qu'une amitié contractée sans une prudence chrétienne vous asservit à un dévouement aveugle aux volontés injustes et criminelles d'un ami.

Ce qu'il y a de plus cruel dans ces commerces où l'on s'embarque sans avoir aucun égard à son salut, c'est que, eussiez-vous encore de bons sentiments et une crainte sincère de vous perdre, lorsque vous enchaînez votre cœur, il n'est guère possible que vous les conserviez et que souvent vous ne deveniez plus méchant que la personne même à qui vous vous unissez. C'est déjà une forte preuve que vous n'avez point à cœur de vous maintenir dans la disposition de vous sanctifier, que de fréquenter des personnes déréglées ; si vous faisiez le cas que vous devez faire de votre foi, vous appréhenderiez la conversation de ces esprits libertins, qui ont l'audace de l'interpréter au gré de leur cupidité. Si vous aviez la délicatesse que vous devez avoir en matière de pureté, vous n'approcheriez qu'avec répugnance ces hommes et ces femmes qui ne brillent que pour les intérêts d'une volupté impure ; mais vous ne vous défendez jamais du poison qu'ils peuvent verser dans votre âme, et vous courez grand risque d'être en peu de temps plus li-

bertin et moins chaste qu'eux. Pour vous assurer leur amitié, vous les imitez en toutes choses et si vous espérez de leur plaire, vous irez même au delà ; votre complaisance vous suggérera cent artifices pour réveiller leur licence par votre enjouement ; vous préviendrez leur invitation quand il s'agira de consentir à un dessein contraire à la loi de Dieu. Si de leur côté ils font les avances nécessaires pour vous convaincre de leur attachement ; s'ils vous attirent par votre faiblesse ; s'ils accordent tout au penchant qu'ils auront remarqué en vous, vous ne vous posséderez plus ; ce commerce mutuel d'une tendresse flatteuse étouffera dans vous jusqu'à la dernière étincelle de piété. Rien de si aisé que de donner tout d'un coup dans des excès quand on n'appréhende pas le danger d'y tomber et qu'on y est porté par des exemples et par une liberté qu'on aime.

Avouez, chrétiens, que c'est bien abandonner le soin de son salut que de prendre si peu de précaution dans les amitiés que l'on noue ; et peut-on sans une horrible injustice se livrer si aveuglement et si absolument aux ennemis de Dieu, pour se dérober à lui ? Un chrétien, dit saint Ignace le martyr, n'est point maître de lui-même ; il ne peut point disposer de soi en faveur de qui il lui plaît, parce qu'il se doit à Dieu, qui seul doit occuper et son esprit et son cœur : *Christianus homo sui potestatem non habet, sed Deo vacat* (Epist. 8). Me direz-vous qu'on ne peut pas vivre solitaire dans le monde, et que, malgré qu'on en ait, il faut y être en quelque société, que l'amitié est nécessaire pour se soutenir parmi les disgrâces de la vie ? Puisque notre Sauveur a eu un ami, il ne vous défend pas toute liaison ; mais passeriez-vous vos jours dans la solitude, si vous ne les passiez au milieu de gens sans vertu ? Votre maison deviendrait-elle une prison pour vous, si vous n'alliez vous associer à des mondains et à des débauchés ? seriez-vous sans consolation, sans appui, si vos amis n'étaient sans christianisme et sans conscience ? O mon Dieu ! auriez-vous un si petit nombre de serviteurs, qu'on ne pût pas choisir entre eux un ami qui nous convienne ? D'où vient donc, chrétiens, que vous êtes si délicats, si chagrins, que vous exigez tant de qualités lorsqu'il faut vous unir à une personne de vertu et que vous ne délibérez pas même, que vous vous donnez, pour ainsi dire, à corps perdu à une personne sans piété ? Il paraît bien que vous ne voulez que des amis de jeu, de table, de plaisir et qui ne soient pas plus chrétiens que vous.

Cette seule réflexion, messieurs, suffirait pour vous donner une juste défiance de votre choix dans vos amitiés. Naturellement vous ne vous sentez point portés à lier avec des personnes qui professent une piété exemplaire ; quelque estime que vous fassiez de leur mérite, vous avez je ne sais quelle répugnance à traiter confidemment avec elles ; preuve bien visible que votre inclination cherche une liberté contraire à votre salut ; et que vous avez plus d'envie de flatter des

vices que de pratiquer des vertus. Si certaines bienséances vous obligent à faire les avances de l'amitié que vous ne pouvez leur refuser; la contrainte que vous appréhendez vous obligera aussi à examiner toutes les circonstances qui peuvent faire quelque peine à votre humeur et à votre passion; et après tout votre liaison sera fort légère et fort superficielle. Cependant sans hésiter, sans balancer vous livrez votre cœur à celui que vous avez sujet de croire qui ne gênera point ses mouvements; cette facilité si imprudente, si peu chrétienne fait bien voir ce que vous cherchez ordinairement auprès des amis qui vous sont le plus chers.

Vivez dans la retraite, renfermez-vous dans votre famille, dans votre parenté plutôt que de vous lier avec des méchants; et si vous ne trouvez rien d'assez agréable et d'assez piquant dans une compagnie à qui la nature et la nécessité vous ont uni et dont les manières n'ont rien de nouveau pour vous : *Inquire tibi fidelem virum qui eat tecum* (Tob., V, 4), cherchez un ami fidèle à ses devoirs, fidèle à Dieu, fidèle aux lois véritables de l'amitié. Appelez-vous faire un ami, vous attacher à une personne qui doit vous apprendre à offenser Dieu? appelez-vous devenir ami, vous rendre l'esclave d'une personne qui se sert de vous comme de l'instrument de ses vices? appelez-vous être ami, vouloir ou conduire, ou suivre une personne dans la voie de damnation? votre raison n'est-elle point rebutée des caprices, des entêtements, des faiblesses, des extravagances de cet ami et de cette amie qui vit au gré de ses passions? votre foi n'est-elle point effrayée de sa mollesse, de son ambition païenne, des vices dont sa vanité se pare et des vices dont son honneur rougit, de cet étrange oubli de Dieu qui règne dans toute sa conduite? votre conscience est-elle si endurcie qu'elle s'approvoise avec ces scandales criants et ces abominations secrètes qui font le tissu de ses journées? L'honneur, l'Evangile, les bienséances de la vie, les terreurs de l'éternité, tout vous oblige à choisir plus sagement vos amis et à les aimer plus chrétiennement. L'amitié du Fils de Dieu et de saint Jean fut en second lieu sincère sans affectation et sans chagrin, c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu s'est réservé à lui seul le droit de connaître les secrets de notre cœur, et nous a laissé la liberté de le tenir fermé à toute la pénétration des anges et des hommes. Jaloux d'un privilège si honorable nous sommes extrêmement sur nos gardes pour le rendre inaccessible aux yeux de notre prochain, et nous n'avons pas à donner aux autres de marque plus sûre d'amitié, qu'en leur découvrant; nous regardons nos frères comme nous-mêmes quand nous leur en confions les mouvements; et cette confiance est aussi l'agrément le plus doux de l'amour que nous avons contractée avec eux. Quelle espèce d'amis qui s'étudieraient à se cacher l'un à l'autre? Ils ne pourraient se

refuser cette communication mutuelle de leurs sentiments, que de peur d'y lire leur réciproque froideur.

Le Sauveur qui aimait véritablement saint Jean, le distingua des autres apôtres par sa confiance et lui fit part de ses secrets les plus adorables; il lui permit, selon l'expression d'un saint Père, d'y puiser des lumières à son gré; il lui abandonna, pour ainsi dire, son cœur afin que ce favori s'y instruisit des mystères les plus sublimes, et qu'il n'eût qu'à lever lui-même le voile qui les cachait. Honneur, messieurs, qui devait combler de joie cet heureux disciple. Dans ce cœur divin, il développait toutes ces grandes vérités qui concernaient la personne de son Maître, son royaume, sa divinité, sa génération éternelle, sa mission, son esprit, ses desseins. Ce qu'il en a écrit nous persuade ce qu'il en avait appris. Rien d'affecté dans la confiance du Sauveur. Jean avait en quelque manière la liberté de tout demander, de tout savoir. Rien qui sentit cette délicatesse chagrine, qui s'offense d'une honnête familiarité, qui fait quelque fois acheter un secret par l'incertitude de l'apprendre; qui se plaint que l'on se défie, lors même qu'elle donne des sujets de défiance. Et le commerce dont le Fils de Dieu honorait son ami ne pouvait avoir d'autre fin que la gloire de son Père céleste et la sanctification de son disciple; il avait en vue de nous découvrir par cet évangéliste bien-aimé les grands et les miséricordes de la sainte Trinité, et de le conduire lui-même à la plus éminente perfection. Aussi sa sincérité ne lui refusa-t-elle jamais les corrections et les avis qui pouvaient le sanctifier. Jean laisse-t-il éclater quelques étincelles d'ambition pour s'assurer le rang qu'il tenait auprès de lui, il l'humilie avec douceur; témoigne-t-il un zèle indiscret pour les intérêts de son Maître, son Maître tempère l'ardeur de son feu par des leçons et des exemples de charité; montre-t-il quelque faiblesse dans les occasions de souffrir, elle lui est reprochée avec bonté, et, si je l'ose dire, avec respect. Apprenons ici, chrétiens, la sincérité que nous devons à un ami, et le peu qu'il y a à compter sur les confidences humaines.

C'est une comédie ridicule que le commerce ordinaire des amis du siècle; ils sont la plupart la dupe méprisable les uns des autres; comme ils sentent des faiblesses qui les rendraient indignes d'estime, si elles étaient aperçues; leur liaison n'est guère autre chose qu'un art de se déguiser pour se cacher réciproquement les sujets d'un juste dégoût. Dans les ouvertures mêmes qu'ils se font, il arrive rarement que leur défiance ne s'en alarme davantage; ils se font assez de justice pour se croire capables d'infidélité, ils appréhendent de s'exposer; précaution juste et bien fondée. Ce qu'ils entendent de la bouche d'un ami, combien de fois tombe-t-il tôt après dans les oreilles d'un autre; de sorte qu'une personne indifférente, suspecte, ennemie recueille presque toujours les débris d'une imprudente confiance. Quels mystères

n'évente-t-on pas dans le monde ? Quelles intrigues y trame-t-on, dont les ressorts n'éclatent enfin ? A qui imputer ces découvertes, si non au peu de sagesse de l'ami qui communique son secret et au peu de fidélité de l'ami qui le répand ? Il y a peu d'âmes nobles, il y en a encore moins de chrétiennes, et il faut de l'élévation, il faut du christianisme pour retenir et la vanité qui se glorifie d'une confiance, et la légèreté qui s'en ennuie, et l'intérêt qui en profite. Nous ne devons pas nous étonner que des gens qui ne veulent pas se contraindre pour régler les mouvements de leurs passions, refusent de se gêner avec une religion scrupuleuse pour honorer les mystères des passions d'autrui.

La matière seule des confidences qu'on se fait dans les liaisons du monde suffirait pour rendre les amis et défiants et infidèles. Les personnes qui paraissent si bien unies, que croyez-vous qu'elles aient à se dire ? un détail de faiblesses qui marquent de l'inconstance, de la malice, du dérèglement ; une suite de changements, l'effet ou d'une pitoyable crédulité, ou d'un artifice dangereux, ou d'une passion tumultueuse ; une succession de mouvements tantôt tristes, tantôt agréables, tantôt trompeurs, et toujours déraisonnables pour satisfaire une inclination, ou insensée ou criminelle. C'est en découvrant tels secrets que les mondains font valoir leur bon cœur ; pour peu qu'on y fasse réflexion, n'y trouve-t-on pas au contraire de quoi se convaincre qu'ils l'ont très-méchamment le cœur ? une personne qui joue tant de personnalités dans une intrigue d'ambition ou d'impureté, une personne qui se contrefait, qui s'irrite, qui se calme, qui prend cent figures diverses pour se partager aux besoins de sa passion, quelle idée donne-t-elle d'elle-même au confident qui l'écoute de sang-froid et à qui elle permet de pénétrer plus avant dans les replis de son âme ? Dites-le vous-mêmes, mes chers auditeurs, peut-on faire fond sur un commerce qui expose à notre vue semblable scène ? Si le confident n'était lui-même passionné, ne serait-il pas rebuté du spectacle que lui présente sa liaison ? Pour peu qu'il désirât sa sanctification il serait même effrayé du danger qu'il court de donner à son tour le scandale qu'il reçoit ; car enfin on ne lui confierait pas les secrets d'une âme qui manque de christianisme. si l'on n'espérait qu'il ne les condamnera pas ; et s'il ne les condamne pas, n'est-il pas dès là le complice du dérèglement ? n'en devient-il pas l'auteur par sa complaisance ? Cruelle confiance des amis du siècle qui ne leur découvrent leurs vices que pour les entretenir avec moins d'horreur.

Il est évident d'ailleurs que tels amis se communiquent leurs vices par leurs confidences. Ce sont eux, dit saint Augustin, qui, selon l'expression du prophète, ont le gosier ouvert comme un sépulchre pour dévorer les personnes à qui ils persuadent en parlant l'imitation de leurs méchantes mœurs. *Sepulcrum patens est guttur eorum.... qui occidunt et non deservant interfecitos eos quibus*

suorum morum perversitatem persuadent (In Psalm. XIII). Ils dépouillent le vice de sa laideur naturelle, ils lui donnent même des agréments, quand ils le dépeignent dans un entretien secret. Contents d'avoir réussi dans les pièges qu'ils ont tendus à la pureté, dans les ruses qui ont imposé à la bonne foi, dans les déguisements qui ont surpris l'équité, dans les machines qu'on a dressées pour renverser injustement un concurrent et pour s'établir sur les ruines de sa fortune, ils racontent leur succès d'un air si tranquille et si enjoué, qu'ils inspirent l'envie du même bonheur. Alors du moins on s'instruit en les écoutant de ce que l'on aurait à faire, si l'occasion se présentait de former et d'exécuter pareils projets. Et la plaie qui est faite par ces discours à la conscience du confident, est plus dangereuse, plus profonde, plus incurable que vous ne sauriez croire.

Une jeune personne qui sentait révolter sa pudeur contre une légère messéance, trouvera des appas dans une infâme volupté ; avait-elle de la docilité pour les vérités de la foi ? dès là elle songe à en secouer le joug pour se donner une carrière plus libre dans le monde ; se fût-elle contentée auparavant d'un établissement convenable à ses revenus et à sa condition ; après avoir ouï le récit d'une fourberie, d'une chicane bien concertée, bien soutenue et suivie de l'opulence, elle s'anime à s'enrichir par la même voie. Quand on lui présente les fruits du vice sous des couleurs si vives, si agréables, et avec cette liberté enjouée naturelle à la confiance, elle en viendra jusqu'à se repentir des bons sentiments qui la retenaient. Pourquoi se tant gêner ? tant de crainte, tant de circonspection n'avancera pas ma fortune ; avec ma réserve et mes scrupules, je passerai de tristes jours ; telle qui se divertit brille, est adorée ; tel qui profite de l'occasion pour s'enrichir, est considéré, protégé et applaudi ; mon ami, mon amie goûtent le monde sans inquiétude, à quoi bon me rendre suspect, et m'interdire toute société pour suivre des maximes singulières et pour vivre autrement que tant d'autres ? Vous comprenez, mon cher auditeur, les suites de la liaison.

Que si, quand on s'est engagé, on avait déjà l'esprit et le cœur corrompus, peut-on manquer de s'obstiner dans cette fatale disposition ? la contagion est d'autant plus dangereuse, qu'on craint moins de la répandre. Deux personnes sans christianisme ne rougissent point de se découvrir leurs désordres, ils concertent ensemble pour les continuer plus tranquillement, leur confiance sert d'aiguillon à leur malice ; ils s'encouragent, ils se soutiennent, et ils en commettent le crime avec plus d'audace ; le bruit de leur conscience est étouffé dans ces communications familières de ce qu'il y a de plus honteux dans leur conduite ; ils se font un point d'honneur de se ressembler toujours et d'aller le même train, de peur de rompre ; ils vieilliront dans leurs mauvaises habitudes, plutôt que de se séparer ; quitter un ancien

ami dans le dessein de se convertir, peu de gens ont la force de franchir ce pas.

Attendrons-nous après cela, messieurs, que les amis du siècle s'aient pour s'entr'aider à se corriger de leurs imperfections et de leurs vices? Quel avantage ne tirerait-on pas de l'amitié, si, droite, sincère, religieuse elle employait son crédit à rectifier nos sentiments et nos affections? ses avis n'effaroucheraient pas la passion, et elle n'en serait blessée que pour guérir; la main d'un ami sage et discret appliquerait avec douceur l'appareil sur la plaie qu'elle aurait faite avec charité; mais vos amis n'ont de zèle que pour flatter vos passions. Ils sont assez lâches pour craindre de vous déplaire en vous reprenant; et vous êtes assez aveuglés pour leur savoir gré de leur lâcheté et de leur crainte. Cruauté digne de la haine la plus envenimée? Si vous aviez à vous venger d'une personne que vous haïssez à mort que pourriez-vous faire de pis que de favoriser ses méchantes inclinations, et l'exposer par là à des malheurs toujours plus grands? *Plerumque*, dit saint Ambroise, *non coercere delinquentes majoris austeritatis est, quam si ulciscaris* (In Psalm. CXVIII, oct. 4). Vous n'avez point de peine à laisser damner une personne que vous aimez; ah! plutôt ne l'aimez pas et reprochez-lui ses désordres. En vérité vous avez bien sujet de vous vanter que vous savez vivre, et que votre complaisance vous assure vos amis; dites que vous savez vous perdre, et faire périr avec vous les personnes qui vous sont le plus chères. Si vous étiez ennemi déclaré, cet homme, cette femme se mettraient en défense et pareraient à vos coups; vous désespérerez leur salut, parce qu'ils ne se défient pas de vous; le trait qui nous perce plus mortellement est lancé par une main de qui on n'appréhende rien; ce sont les expressions de saint Grégoire de Nazianze: *Qui apertas inimicitias gerit, facile caveri potest... qui minime suspectus est, lethalius vulnus infert* (Orat. 34).

Vous pourriez redresser cet ami qui s'égare; vous avez créance dans son esprit; vous savez le tort qu'il se fait devant les hommes et devant Dieu; vous prévoyez l'abîme où il va tomber; vous n'ignorez pas ce que lui coûtera un jour cet attachement, cette vengeance, cette injustice; et vous approuvez son égarement, vous justifiez son dessein, vous louez son procédé, vous lui facilitez les obstacles qui pourraient le rebuter dans son entreprise, vous lui ménagez les expédients d'en venir à bout, il ne tiendrait qu'à vous de le remettre dans la bonne voie; et, tout inhumain que vous êtes, vous tâcheriez de le consoler dans une disgrâce, de le sauver dans un danger de sa vie; vous n'épargneriez pas votre crédit, votre industrie, votre repos, vos biens, s'il fallait le dégager d'un événement, où il risque tout hors de son âme; qu'il aille dans l'enfer, vous lui prêterez encore la main pour y courir avec plus de rapidité; allez, vous êtes un traître, sans honneur, sans foi, sans pitié; j'oublie

que vous ne valez pas mieux que lui, et que vous n'êtes son ami, que pour être l'un et l'autre les ennemis de Dieu. O amitié du monde! enchanterez-vous toujours mes auditeurs, et leur christianisme ne rompra-t-il jamais vos funestes enchantements?

Au lieu de vous entr'aider à gagner le ciel, messieurs, par la connaissance mutuelle que vous vous donnez de vos sentiments, lorsque vous êtes liés d'amitié; n'est-il pas bien cruel que quelquefois vous concouriez réciproquement à votre perte? vous connaissez le danger de votre frère qui vous ouvre son cœur, pourquoi donc ne l'en tirez-vous pas? pourquoi le poussez-vous vous-même dans le précipice? Car, que faites-vous de moins en approuvant ou en imitant ses excès? vos lumières, votre autorité, vos manières insinuantes, la liberté qu'il vous permet, sa confiance, votre attachement, tout cela sert à le rendre et à devenir vous-même plus méchant. C'est ainsi que vous corrompez le plus doux charme de la vie et que vous le faites servir à la mort éternelle de vos âmes. Aimez vos frères; mais si vous les aimez, les exposerez-vous à la haine et à la vengeance de Dieu? Aimez-vous du moins vous-mêmes; et que le désir de sauver vos âmes vous inspire de la pitié pour les âmes de vos frères. Passons à la troisième qualité de l'amitié de notre Sauveur pour son disciple; elle fut constante, sans refroidissement et sans intérêt.

TROISIÈME PARTIE.

Il en coûte d'être ami, et parce que l'amitié véritable demande un généreux désintéressement, il y a peu de vrais amis; l'attache naturelle que nous avons à nous-mêmes nous renferme si fort dans nos propres avantages, que peu de personnes sont capables de ce dévouement noble et sincère qu'exige l'amitié. Ce sont pures paroles que ces termes dont on se sert pour exprimer l'attachement qu'on a pour un ami : c'est un autre moi-même; ce n'est qu'une âme et qu'un cœur; la fortune, le rang, les intérêts ne mettent pas de différence entre nous; vaines ostentations, messieurs, de la qualité du monde la plus rare. L'on se cherche jusque dans les renoncements que l'on fait pour le service de la personne pour qui l'on se pique de vivre. Cet amour-propre dont on se défait si rarement dans les liaisons les plus intimes et les plus tendres est la cause de ces démêlés frivoles qui troublent les commerces; de ces délicatesses chagrines qui les refroidissent; de ces ruptures éclatantes qui les terminent. Et après tout, il faut que les lois de l'amitié soient soumises aux lois du christianisme; or, il est extrêmement difficile d'unir deux personnes qui aient non-seulement une piété égale, mais encore les mêmes idées et les mêmes vues dans l'exercice de leur piété. Il n'est pas possible qu'il y ait une amitié véritable sans vertu, et toute vertu a ses faibles particuliers selon les tours divers de l'imagination et de l'esprit. La sainteté seule peut corriger nos imperfections naturelles; et la sainteté a ses propres imperfections à

corriger; de sorte qu'un ami sûr, fidèle, constant et toujours chrétien doit être en quelque manière un homme accompli. Sans porter la chose si loin, il faut convenir que le désintéressement des amis qu'on a coutume de voir dans le monde est presque toujours ou apparent ou forcé.

L'amitié du Sauveur et de saint Jean ne put être exposée à toutes ces révolutions indignes et imprévues de l'amour-propre. Vous savez, chrétiens, quels pouvaient être les intérêts de ce Maître aimable dans les témoignages de sa bonté; vous savez jusqu'où alla à son égard le dévouement de son disciple. Nous parlons d'un Dieu, nous parlons du favori d'un Dieu; leur sainteté les unissait par des liens indissolubles. Depuis la naissance de leur commerce (s'il m'est permis de le dire, mon divin Sauveur, sans blesser le respect que je dois à votre grandeur infinie), depuis la naissance de leur commerce, ils n'eurent qu'une volonté et qu'un esprit. On ne vit jamais languir leur amitié; la familiarité qui dégénère en bassesse parmi nous, et qui découvre bientôt des faiblesses méprisables fut toujours pleine de miséricorde dans le Sauveur et de respect dans saint Jean; ces menus ménagements que le tempérament et la bizarrerie de l'humeur répandent et exigent dans les liaisons humaines, n'arrêtèrent jamais un moment la flamme pure dont ils brûlaient l'un pour l'autre; ces variations subites, ces égarements d'imagination, ces dégoûts naturels qui donnent à notre cœur tant de faces diverses ne firent jamais changer de situation à leur cœur; ils s'aimèrent toujours, ils s'aimèrent toujours plus ardemment et avec des agréments nouveaux. Faits l'un pour l'autre (je distingue toujours, comme je dois, Dieu et sa créature, et je ne renferme point la Divinité du Sauveur dans ce qui n'a rapport qu'à sa seule humanité), faits l'un pour l'autre, ils ne sentirent point ces mélanges d'empressement et de froideur, cette succession de tendresse et d'indifférence qui échappent malgré nous à notre inconstance et à notre faiblesse.

Pour leurs intérêts, ils furent tellement les mêmes, qu'ils ne se réservèrent quoi que ce soit de ce qu'ils purent partager. Le Sauveur donna à saint Jean ses soins, sa vigilance, ses grâces, sa Mère, son sang et sa vie; il le combla de tous les honneurs où il pouvait élever un disciple; il le fit prophète, apôtre, confesseur, évangéliste, martyr; il voulut le voir, le caresser, l'enrichir de desus sa croix; il voulut rendre le dernier soupir en lui donnant des marques d'amitié. Saint Jean ne respira aussi et ne mourut que pour son bon Maître; il méprisa tout, il quitta tout pour se mettre à sa suite, sa seule présence lui faisait oublier toutes ses peines; attentif à ses oracles, à ses ordres, il n'était content que lorsqu'il pouvait l'entendre, ou lui obéir; la gloire de son Maître était l'unique motif, l'unique but de tous ses mouvements, et jusqu'à la fin de ses jours il fut prêt à essayer toutes sortes de peines dans

l'espérance de le glorifier; il souffrit un cruel supplice, il endura des incommodités incroyables dans un triste exil, et mourut enfin consumé des flammes de sa tendresse; je dis qu'il mourut, la vraisemblance l'est pour cette opinion; mais il y a bien des auteurs qui doutent s'il est mort, tant il leur paraît digne d'une destinée singulière, et que son ami Jésus-Christ ait voulu récompenser son amitié en se chargeant seul de son sort.

Je ne voudrais pas, messieurs, en finissant ce discours, entreprendre le détail des changements qui prouvent si fortement le frivole, le faux de vos amitiés. Comme elles ne sont pas fondées, la plupart, sur un vrai mérite et sur la vertu, elles se démentent d'elles-mêmes, de même que les autres choses que l'ordre ne soutient pas. Les amis peu raisonnables eux-mêmes, peu soigneux de régler leurs mouvements se refroidissent, se choquent aisément et se séparent. Ils exigent qu'on devine leurs volontés injustes et bizarres; qu'on leur applaudisse sur ce qu'ils ne devraient pas vouloir et souvent sur ce qu'ils condamnent; qu'on se trouve toujours de leur humeur; qu'on pense ce qu'ils pensent; qu'on soit esclave de leurs caprices et de leurs désirs. De là les querelles, les reproches, les défiances qui les mettent mal ensemble; il faudrait une vertu droite, éclairée, généreuse, charitable pour les maintenir dans l'union: cette vertu manque, l'union se dissout. Dans le temps qu'ils sont le plus contents l'un de l'autre, que de soupçons qui leur ouvrent les yeux sur leurs démarches! que d'intérêts secrets qui les réduisent à une lâche dissimulation! que d'envies fourbes qui les soumettent à des complaisances forcées! Pour une omission sans conséquence, pour une parole mal interprétée, ces deux hommes ne se ménageront plus que par grimace; pour un entretien, pour un geste, pour une parure, ces deux femmes se regarderont d'un œil chagrin. Non, eussé-je plus de temps à parler, il ne serait pas possible de vous exposer les principes, les suites de l'inconstance qui agite vos amitiés. Sans doute, mon Dieu, vous avez permis que nous pussions nous dégoûter si aisément les uns des autres, afin que nous missions en vous seul notre confiance et notre consolation.

Mais considérez, je vous prie, messieurs, pourquoi se rompent enfin toutes ces liaisons, que la grâce de Dieu et le désir du salut n'ont point nouées; levons le masque qui les pare, et nous trouverons que des avantages bas et terrestres en sont l'unique appui. La pauvreté fût-elle accompagnée de toutes les qualités les plus aimables, on ne veut point de commerce avec elle; les pauvres sont sans amis, on n'en cache pas la raison: que gagnerait-on auprès d'eux? Si vous pénétrez cette réflexion, mon cher auditeur, vous penserez assez juste sur les amitiés. Vous comptez sur la fidélité de cette personne; que la fortune vous tourne le dos, elle fera de même; méprisable hironnelle qui vous quitte, lorsque les frimats et

les petits jours approchent. Le Saint-Esprit nous inspire des sentiments plus généreux : *Fidem posside cum amico in paupertate illius*, nous dit-il, *ut de bonis illius lateris* (Eccl., XXII, 28). Aimez votre ami dans sa pauvreté, afin de vous réjouir de ses biens. Le bonheur fait les amis, mais le malheur les fait connaître : la véritable amitié s'éteint aussi difficilement qu'elle s'est allumée.

Si l'adversité vous fait rebuter un ami, peut-on croire que la prospérité vous attache véritablement à lui ? Je n'ose pas vous alléguer mes réflexions, je crains d'outrer la vérité en jugeant de l'infidélité humaine ; mais il me semble que peu de personnes prennent plaisir aux événements qui élèvent et qui enrichissent leurs amis. On va volontiers de pair avec eux ; encore peut-être m'en fié-je trop au bon cœur des gens ; leur céder, les voir au-dessus de nous et dans l'opulence, et savoir gré à la providence de Dieu, à la bonté du prince, au choix du testateur qui les a tirés de notre niveau et nous a laissés en arrière, c'est ce qui passe la magnanimité des mondains. Tant unis qu'il vous plaira, ils veulent partager du moins ce qui peut les rendre considérables ; quelque zèle qu'ils affectent pour se servir mutuellement, ils diront au fond du cœur comme cette fausse mère devant Salomon : *Dividatur* ; et soudainement ils prendront les mesures nécessaires pour partager le bien qu'ils envient. L'estime, la faveur, le rang, l'abondance, on serait au désespoir, si le bonheur allait d'un seul côté : *Dividatur*. Si vous êtes heureux, mon cher auditeur, cet autre vous-même ne manquera pas de s'empres- ser pour vous applaudir et vous donner par sa joie un goût nouveau de la vôtre ; après quoi, profitant de votre secret, il ne manquera pas aussi de vous traverser et de faire échouer l'affaire quand il pourra, s'il n'en espère rien pour son compte. Combien de fois avez-vous ouï dire dans le monde, pouvais-je me l'imaginer qu'un tel, qu'une telle me jouerait ce mauvais tour ? On est en défense contre un ennemi, un ami peut nous trahir quand il lui plaît, chacun criera au lâche et à l'infidèle ; et dans une semblable conjoncture, presque tous seraient les infidèles et les lâches.

On porte plus loin la perfidie : s'il est question d'être humilié, de souffrir, de perdre, non-seulement on ne songera pas à sauver un ami en s'exposant, mais on exposerait un ami pour sa propre sûreté. Achab, roi d'Israël, avait appelé à son secours Josaphat, roi de Judas ; Josaphat était son allié et son ami. Les deux rois s'étaient donné de nouvelles assurances d'amitié avant le combat ; lorsque les ennemis furent sur le point de donner, Achab songea à se tirer du péril aux dépens de Josaphat : il lui persuada de paraître en roi devant les Syriens : *Sume arma et ingredere praelium, et induere vestibus tuis* (III Reg., XXII) ; pour lui il changea de vêtement afin que, dépouillé des marques de la royauté, il échappât plus aisément. Josaphat courut en effet grand risque de sa

vie ; Dieu permit pourtant qu'il fût reconnu, et qu'Achab, à qui le Syrien en voulait, fût puni de sa perfidie et péri.

Deux amis se trouvent-ils en concurrence dans ces occasions délicates qui engagent avec quelque danger : porter une parole fautive à un grand ; faire des avances qui doivent coûter et qui seront peut-être inutiles ; entrer dans une affaire qui, selon les apparences, aura de méchantes suites ; se déclarer contre une personne accréditée pour défendre le bien public, l'un prendra aussitôt le parti qui paraîtra le moins périlleux et le plus sûr pour faire tomber l'autre dans le piège ; l'intrigue se dénouera tôt ou tard, et ils seront autant ennemis qu'ils ont été amis. L'on ne manquera pas de prétextes pour colorer l'infidélité : c'était à lui de paraître le premier sur la scène : son devoir, son caractère, son talent l'y engageaient ; je devais me réserver pour le soutenir ; il ne fallait pas tout risquer par un seul coup. On n'y regarde point de si près entre amis ; des personnes qui doivent partager le bon et le mauvais succès des événements ne font point tant de comparaisons lorsqu'il est question de s'embarquer. Belles maximes, mes chers auditeurs, qui n'empêchent point le perfide de sauver ses propres intérêts. Si les amis ne sont gens de bien, ils sont orgueilleux comme le reste des hommes ; dissimules, lâches, inconstants, intéressés comme les autres hommes. La fidélité qui peut les humilier, faire éclater leurs véritables intentions, mettre leur patience à l'épreuve, les forcer à persévérer dans une fermeté pénible, les priver de leurs propres avantages, cette fidélité, dis-je, convient peu à la bassesse ordinaire d'un cœur que la vertu et la grâce n'animent pas. Il n'est pas jusqu'au bien que vous aurez reçu par quoi un faux ami ne prétende vous asservir, ou à sa passion, ou à sa fortune. L'amitié qui n'apporte que ses propres agréments n'a rien qui soit agréable pour la plupart des amis du siècle.

Mais n'est-ce point, chrétiens, ce qu'il y a de plus avantageux dans les amitiés que les intérêts qui ont coutume de les rompre ? L'infidélité peut réveiller notre christianisme en nous faisant sentir le néant de ces commerces, qui tendent presque toujours à l'étouffer. Les intérêts qui nous unissent sont d'ordinaire contraires à nos devoirs ; Dieu et le salut sont oubliés dans la confiance, dans la tendresse mutuelle qui amuse nos passions ; c'est un bonheur que ces mêmes intérêts nous désunissent, et qu'une inconstance quelquefois naturelle, quelquefois forcée nous venge ou d'une facilité téméraire, ou d'une inclination aveugle. Vous êtes assez imprudents pour soutenir par vanité la liaison que vous avez contractée par erreur ; néanmoins à ces moments où la confiance n'a rien de piquant pour un penchant fatigué, vous avouez, et vous l'avouez sur votre expérience, qu'il n'est rien de plus frivole que les amitiés du siècle ; qu'elles corrompent les mœurs et qu'après avoir causé mille chagrins, elles laissent un vide

insupportable dans notre cœur, et quelquefois des aversions mortelles. Que ne prenez-vous de là occasion de régler vos commerces et de vous choisir des amis sages et gens de bien, en qui vous puissiez vous confier sans repentir : *Amicus fidelis medicamentum vite* (*Eccli.*, VI) : Un bon ami peut vous adoucir les maux de la vie et vous aider à la passer ; au lieu qu'un ami déréglé ne saurait ni vous consoler dans vos chagrins, ni vous donner un conseil solide dans vos doutes, ni vous animer à la pratique du bien par ses exemples, et qu'après avoir fait de vous le jouet de ses vices il peut désespérer votre salut.

J'ai à exiger de vous quelque chose de plus important ; je voudrais bien qu'instruit autant que vous l'êtes de la fausseté des amis que l'on peut faire dans le monde, vous recherchassiez l'amitié de Dieu ; et il vous l'offre, il vous recherche lui-même pour vous la donner, il va au-devant de vous par sa grâce ; si vous voulez, dans ce moment même vous serez son ami, doutez-vous de sa sincérité, de sa fidélité, de sa tendresse ? Ignorez-vous l'honneur qu'il vous fait, les biens qu'il vous promet, la gloire qu'il vous prépare ? Que pourrez-vous craindre, que ne pourrez-vous pas espérer ? quelles douceurs, quelles joies, quels avantages ne goûterez-vous pas dans son entretien et sous sa protection ? Dieu est le seul ami que vous puissiez espérer qui ne vous abandonnera jamais, qui vous donnera même de plus grandes marques de tendresse, lorsque toute la terre ne paraîtra plus se mettre en peine de vous ; dans les ténèbres où une méchante affaire vous aura jeté ; dans l'indigence qui aura suivi une révolution imprévue ; dans les langueurs et dans les horreurs d'une maladie ; dans les chagrins que la confusion traîne après elle. Alors rejeté, rebuté de toutes parts, vous trouverez auprès de Dieu une ressource sûre à votre déplaisir. Et quelle que puisse être votre fortune, viendra le temps que vous ne trouverez d'asile que dans le cœur de Dieu. Vous me regardez, ce semble, mon cher auditeur, de l'air d'une personne qui voudrait parler ; qu'est-ce donc que vous avez envie de me dire ? Cet ami mondain me retient, me répondez-vous, et je ne puis rompre les fers dont il m'a enchaîné. Vous confessez donc que votre ami est un mondain et que vous êtes son esclave ; grande gloire à vous d'être ainsi dans la servitude et à la merci d'un homme, d'une femme que vous êtes contraint de mépriser et de condamner. Cet ami me retient ; par quoi ? par la complaisance criminelle qu'il a pour vous, par la funeste liberté que vous avez auprès de lui de tout accorder à vos passions ; par le crime et la dissolution. Cet ami me retient ; au fond de votre cœur vous avez déjà rompu avec lui ; la tyrannie qu'il exerce sur votre âme vous fait de la peine, ses confidences vous donnent de l'horreur ; les péchés dont il vous rend complice effraient votre conscience : déjà depuis longtemps vous voudriez lui avoir dit le dernier adieu.

Cet ami me retient ; je ne pense pas que vous prétendiez renoncer pour toujours à l'amitié de votre Dieu ; et, si vous différez encore de devenir son ami, il deviendra votre ennemi, mais ennemi irréconciliable peut-être et qui vous perdra sans pitié. Voyez si vous aimez mieux fréquenter les méchants pour passer avec eux quelques jours dans la licence, que de mériter une place dans le cœur de Dieu pour éviter l'enfer et pour être éternellement bienheureux. Vous fuiriez cet ami, vous le haïriez, si vous veniez à douter qu'il trahit, qu'il combat vos intérêts temporels, et vous ne pouvez vous détacher de lui, tout convaincu que vous êtes qu'il ruine l'affaire de votre salut. Quelle fureur, juste ciel ! succédera à votre tendresse, si vous pouvez lui imputer votre damnation ! Tant d'âmes, mon divin Sauveur, tant d'âmes que vous avez rachetées pour leur témoigner votre amour, tant d'âmes d'ailleurs si bien faites et capables de s'attacher à vous par de si nobles sentiments périront-elles parce qu'elles méprisent vos attraits ; mais si elles méprisent vos attraits, sont-elles dignes des faveurs de votre miséricorde ? Vous n'oubliez rien pourtant pour les engager à vous aimer ; vous m'ordonnez à moi-même de leur présenter votre amitié, de la leur assurer, si elles veulent s'unir à vous. Vos charmes infinis, mon aimable Rédempteur, ne seraient pas même nécessaires ; les seuls dégoûts qui les désolent dans leurs liaisons mondaines suffiraient pour les attacher uniquement à vous. Il est vrai, Seigneur, elles ne méritent pas même vos regards ; mais vous tenez leurs cœurs dans vos mains, si vous ne voulez pas les forcer, rompez les chaînes qui les tiennent éloignées de vous ; un peu de foi, un peu de droiture, un peu de reconnaissance les ramènera à vous ; charmées de vos bontés, elles ne songeront plus dès là à se donner à un autre ; elles vous aimeront, vous les aimerez ; et après les avoir honorées de votre amitié, vous les placerez dans votre royaume éternel que je leur souhaite.

SERMON LXVI.

Sur saint Jean l'évangéliste

Conversus Petrus vidit illum Discipulum quem diligebat Jesus.

Pierre se retournant vit le Disciple que Jésus aimait (S. Jean, ch. XXI).

Jésus aimait Jean, ne cherchons pas d'autre sujet d'éloge pour louer cet heureux disciple ; l'art et l'étude sont inutiles pour relever un mérite que l'amitié d'un Dieu a honoré, ils offenseraient même des amis de ce caractère. Pourrions-nous nous désier du choix du Sauveur ? pourrions-nous douter des belles qualités de son ami ? mais cet ami a-t-il connu son bonheur ? C'est lui-même qui nous a instruits des sentiments de son divin Maître, et son témoignage vaut celui du Saint-Esprit même : *Verum est testimonium ejus*. Les Pères et les docteurs de l'Eglise ont examiné avec soin les attraits de cet apôtre aimé ; saint Jérôme les a renfermés dans sa chasteté ; saint Jean Chrysos-

tome dans sa douceur; saint Augustin a dit, que l'amour du disciple pour le Maître, inspira au Maître l'amour qu'il eut pour son disciple; saint Thomas et saint Bonaventure ont cru que le Sauveur aimait saint Jean à cause de cette sublime intelligence et de cette plénitude de sagesse, par quoi il se distinguait; le Sauveur fut gagné par la profonde humilité de saint Jean, c'est l'opinion de Denis le Chartreux: enfin, divers interprètes attribuent la tendresse du Fils de Dieu à la fidélité de son favori. Amitiés humaines qu'une aveugle ressemblance, ou une passion déréglée a coutume de nouer, vous ne sauriez nous apprendre les mouvements sacrés de l'amitié dont j'ai à vous parler.

Aimable disciple, bienheureux disciple qui possédâtes le cœur de Jésus, souffrez que nous souhitions quelque part à cette liaison qui fit toute votre gloire et tout votre plaisir. Que nous sommes indignes, mes chers auditeurs, d'être aimés d'un Dieu! mais que nous sommes malheureux de ne l'être pas! Ah! pénétrons-nous du moins de notre indignité et de notre malheur. Il ne nous est pas permis d'aspirer à la familiarité, aux caresses et à la confiance d'un Dieu; mais tâchons de mériter, s'il se peut, quelque part à ses bonnes grâces. Nous apprendrons dans ce discours ce que promet le cœur d'un Dieu à ses amis. J'espère que la sainte Vierge ne nous refusera pas sa protection, elle y a grand intérêt; celui qui aime est son fils, celui qui est aimé l'est encore en quelque manière; elle ne permettra pas qu'il nous échappe rien qui puisse déplaire et à la mère et aux enfants; demandons-lui cette grâce : *Ave*.

Le Fils de Dieu, messieurs, a pu être sensible aux mouvements de l'amour, parce qu'il était homme, et que les passions humaines ne blessaient en nulle manière sa sagesse et sa grandeur. Saint Thomas, après saint Jérôme et saint Augustin, a fait voir par divers raisonnements, que le Sauveur ayant revêtu notre nature, se soumit en même temps à toutes les impressions des sens que la vertu ne condamne pas : *Neque enim*, dit saint Augustin, cité par cet ange de l'école, *in quo verum erat hominis corpus, et verus hominis animus, falsus erat humanus affectus* (3, part., q. 15, art. 4). Mais le Fils de Dieu n'a pu aimer que ce qui méritait d'être aimé, sa sainteté n'aurait pu souffrir le moindre dérèglement dans son cœur, le principe de sa passion était divin, son objet devait être honnête et aimable; à l'abri des surprises et des illusions de l'amour-propre, son choix prévenait et réglait toujours son attachement. J'ajoute, messieurs, que Jésus-Christ a dû aimer tout ce qui était digne de son amour; sa liberté ne lui permettait point l'indifférence pour un objet auquel il devait en quelque manière son estime. Qui est-ce qui l'aurait obligé à étouffer un mouvement naturel qui convenait à son humanité, et que sa divinité ne condamnait pas?

Aussi, messieurs, ne sont-ce point ces

vérités qui font la difficulté de mon sujet; elle consiste à expliquer la tendresse, l'ardeur, l'empressement de l'amitié du Sauveur pour son disciple. Les rois de la terre, méprisables devant Dieu comme le reste des hommes, ne sauraient faire un favori sans donner quelque atteinte à leur majesté : Fils unique du Père éternel, adorable Rédempteur de nos âmes, comment pûtes-vous vous déclarer avec tant de bonté pour un de vos disciples? quelle fut l'industrie de votre amitié? c'est, messieurs, ce que j'ai à développer dans ce discours. L'amitié, dit saint Ambroise, apprend l'égalité à tout le monde : *Amicitia est æqualitatis magistra, ut superior inferiori se exhibeat æqualem* (lib. III de Off., c. 16), elle ne souffre pas de rang qui la refroidisse; il faut se défaire de tout air de supérieur pour être susceptible de ses feux. Le Sauveur pouvait-il se rendre égal à saint Jean? non; pouvait-il rendre saint Jean égal à soi-même? non, il ne le pouvait pas. Devenir ce qu'était son disciple, sa bonté ne l'aurait jamais rabaisé jusque-là; faire son disciple ce qu'il était lui-même, sa puissance n'en pouvait pas venir à ce point. L'amitié toutefois devait, ou trouver, ou mettre quelque égalité entre eux. Elle fit descendre le Maître, et elle fit monter le disciple. Je vous montrerai donc, chrétiens auditeurs, dans la première partie de cet éloge, comment Jésus-Christ s'abaisa jusqu'à saint Jean, et dans la seconde, comment il éleva saint Jean jusqu'à soi; il s'abaisa lui-même par les sentiments qu'il témoigna à son ami, il éleva son ami par les grâces dont il l'honora; c'est toute la matière de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes, quelque élevés qu'ils soient, ne sauraient presque s'abaisser par l'amitié; la gloire d'être bon ami prévaut à toute la gloire qu'ils peuvent perdre pour le devenir; et un homme est si peu éloigné d'un autre homme, que pour peu qu'ils s'approchent, ils se trouvent assez égaux : ce sont nos frivoles opinions, ce sont nos méchants yeux qui font d'ordinaire leur éloignement; nous prenons pour eux-mêmes, ou la pompe ou la misère qui les environne, et nous nous imaginons qu'ils ne se ressemblent pas, si leur fortune n'a rien de semblable. Preuve convaincante de la corruption de nos mœurs : nous regardons comme un vrai mérite tout ce qui flatte nos passions. L'amitié, messieurs, honore la grandeur et la majesté humaine. Mais, mon divin Sauveur, que pouvez-vous trouver dans un homme que vous puissiez aimer avec dignité? que sommes-nous à vos yeux? quelles difformités, quelles horreurs ne découvrez-vous pas dans nous qui nous échappent à nous-mêmes? Nous sommes vos créatures, et vous pénétrez jusque dans le fond de notre néant.

Que pensez-vous, mes chers auditeurs? Le Sauveur s'est abandonné à l'amitié de la manière que le font les honnêtes gens et les gens de bien parmi nous; quelle gloire pour

son disciple! mais quel abaissement pour lui. Il voulut se rendre sensible aux qualités aimables de saint Jean, après quoi l'on peut dire qu'il ne se ménagea point à son égard; car il lui donna les marques de la plus sincère confiance, et il témoigna un attachement ardent pour sa personne et pour ses intérêts. Puisqu'un homme peut avoir un Dieu pour ami, apprenons à mériter son amitié; tout méprisables que nous sommes, souhaitons d'avoir quelque part à son amitié, et faisons tous nos efforts pour la mériter. Comprendons du moins par la considération de l'abaissement où il est tombé en aimant saint Jean, comprenons, dis-je, l'honneur qu'il nous ferait, s'il avait la bonté de nous aimer.

Il se laissa gagner aux attraits de ce cher disciple, quoiqu'il pût les mépriser sans lui faire tort, s'il n'eût eu égard qu'à sa propre grandeur; il lui confia ses secrets: un homme pouvait-il prétendre à cette faveur, il confondit ses intérêts avec ceux de son ami, et il ne fit en quelque manière qu'un cœur et qu'une âme avec lui. Trois preuves les plus naturelles et les plus fortes d'une amitié tendre et sincère.

Le Sauveur voulut être touché des perfections de son disciple: je devrais vous dire encore une fois que toutes les créatures sont infiniment méprisables aux yeux d'un Dieu, mais pourquoi retracer ici tant de défauts que nous découvrons si aisément dans les autres, et que nous sentons malgré nous dans nous-mêmes? La grandeur du Maître qui aimait nous doit suffire pour nous apprendre les abaissements auxquels il s'est soumis pour aimer. Cachons-nous une partie des sujets que nous avons de craindre qu'un Dieu ne puisse pas nous aimer, en nous faisant quelque idée des qualités qu'il a trouvées aimables dans saint Jean. Ce disciple bien aimé était le cousin germain du Sauveur, assez pauvre, assez obscur; mais sa pauvreté et son obscurité n'arrêtèrent point l'amitié que le Sauveur daigna concevoir pour lui. Les liaisons du sang ne peuvent pas engager un Dieu, s'il veut en user en Dieu envers des proches; il voulut toutefois être sensible à leurs impressions. Ces proches que l'élévation aveugle jusqu'au point de ne pas connaître une parenté méprisée qui les fait connaître eux-mêmes, ces proches, dis-je, comprennent cette bonté du Sauveur. Il faut que le faste cesse, dit saint Bernard, dès qu'on se résout à aimer: *Cedit fastus ubi invalescit affectus* (Ser. 43): La vanité qui suit la grandeur étouffe la tendresse que l'on doit à la nature.

Saint Jean avait d'ailleurs tous ces charmes qu'un cœur bien fait ne saurait éluder (je parle selon notre manière de penser, car nos défauts font autant de nœuds dans nos amitiés que nos perfections; l'on s'aime souvent, parce qu'on ne devrait pas s'aimer); il était d'un caractère à se faire aimer dès la première vue, dès le premier entretien. Lisez ses épîtres, vous y trouverez je ne sais quoi de doux et de tendre qui surprend le

cœur: la noblesse de ses sentiments, sa droiture, son désintéressement s'y font sentir d'une manière tout à fait engageante. Sa conversation ne démentait point sa plume. Aussi, gagna-t-il si fort ses disciples, qu'ils ne pouvaient se séparer de lui. Quand il n'eut plus la force de les entretenir, sa seule présence les remplissait de joie, et jusqu'à l'âge de près de cent ans qu'il fut avec eux, il fit leurs plus chères délices. Lorsqu'il commença à converser avec le Fils de Dieu, il avait encore toutes les grâces de la jeunesse, et à peine avait-il atteint la trentième année de son âge. C'est le temps qu'on peut soutenir un beau sentiment, et qu'une âme grande se montre avec plus d'éclat. Peut-être, mes chers auditeurs, tirez-vous avantage de la jeunesse pour plaire au monde, et c'est dans la jeunesse même que vous pourriez vous rendre plus agréables au Seigneur.

L'on remarquait alors dans saint Jean cet air aimable qui ne craint point l'indifférence et le mépris. Ce sont les saints Pères et de savants auteurs, messieurs, qui m'ont fourni les couleurs de ce portrait, je vous prie de croire que je ne parle pas au hasard. L'on voyait dans ses manières une ouverture et une bonté qui promettait ses services à tout le monde. C'était assez de le voir et de l'entendre pour être convaincu qu'il ne ressemblait point à ces amis dont les offres s'arrêtent pour ainsi dire aux yeux et à la langue, sans passer au cœur et aux mains; qu'il ne s'en tiendrait point aux civilités et aux apparences, fallût-il donner son sang pour un ami. Je m'interromps ici moi-même pour vous faire une question. Que pensez-vous en m'écoutant, messieurs, des illusions, des dérèglements, des comédies de toutes vos amitiés humaines? n'avouez-vous pas qu'elles sont aujourd'hui plus que jamais un commerce qui promet peu, qui n'assure rien, qui le plus souvent perd tout? En effet il n'y a que Dieu et les serviteurs de Dieu qu'on puisse dire qui soient amis.

Mais si saint Jean était tel, me direz-vous, ce n'est pas merveille que le Sauveur l'ait aimé, il a pu l'aimer avec bienséance, c'est tout ce que l'on peut répondre. Mais le Sauveur ne pouvait-il pas mépriser des perfections qui étaient si éloignées des siennes? Ne pouvait-il pas faire par justice ce que vous faites tous les jours par malice ou par bizarrerie. Combien de fois vous faites-vous un indigne point d'honneur, un malin plaisir, de trouver des sujets de blâme dans les qualités les plus louables des gens, et de parer un faux mérite des dépouilles d'un vrai mérite? Vos méchants yeux vous présentent dans les personnes les plus accomplies de quoi flatter votre envie; un homme qui se pique de savoir, trouve rarement un autre homme qui ne soit pas ignorant; une femme qui veut être belle en vit-elle jamais une qui le fût? Le Sauveur était si aimable, qu'il pouvait avec raison ne rien trouver d'aimable hors de lui.

Ce que nous devons plus admirer dans saint Jean, c'est qu'il avait uni en sa per-

sonne certaines qualités qu'on ne voit guère ensemble dans les personnes même les plus parfaites ; ce fut un des hommes du monde des plus sincères, des plus ouverts et en même temps des plus secrets. Quand il parlait, sa franchise ne laissait rien, ce semble, sur quoi on pût l'interroger, et sa fidélité ne reçut jamais la moindre atteinte de sa candeur. Il avait appris le nom du traître qui devait livrer le Sauveur aux Juifs, cependant l'Écriture dit : *Hoc autem nemo scivit discumbentium* (Joan., XIII, 18) : Nul de ceux qui étaient à table ne le savait. Jean était à table, Jean le savait, il l'ignorait pourtant quand il fut question de le déclarer : on peut dire ce qu'on sait, mais ce qu'on ignore on ne peut le dire. Dans votre monde, messieurs, l'amitié en rapportera plus à un indifférent qu'elle n'en aura appris d'un ami ; quand la bienséance arrête la langue, la légèreté fait parler l'œil et le visage ; l'intrigue la plus sourdement nouée sera bientôt dénouée à la face de toute une ville par une jalousie, par un dépit, par un caprice ; tous ces tissus d'iniquité qui ont été tramés dans l'assemblée avec tant de précautions, sont presque aussitôt développés. Confiez après cela vos secrets à des confidents qui ont peu de mérite et encore moins de vertu.

Saint Jean avait beaucoup de respect pour les personnes qu'il aimait, et son respect ne gêna point cette liberté honnête que donne la véritable amitié. Saint Pierre n'avait point osé demander le nom du traître dont j'ai parlé, saint Jean ne fit pas façon de le demander, également éloigné et de cette familiarité qui sent le mépris, et de ces vaines considérations qui, pour trop ménager l'amitié, l'éteignent ou la refroidissent. Il avait une douceur charmante qui le rendait sensible aux maux de toutes sortes de personnes, cependant s'agissait-il des intérêts d'un ami, l'ardeur de son zèle ne manquait pas d'éclater. Les Samaritains avaient refusé l'entrée de leur ville au Sauveur : Vous plaît-il, Seigneur, lui dit-il, que je fasse descendre le feu du ciel pour consumer ces ingrats (Luc., IX) ? Vous entendez bien des amis qui font grand bruit pour la défense d'un ami, mais un esprit ou vain, ou farouche, ou intéressé, anime leur zèle et leurs mouvements, ils ne risqueront rien à moins qu'une aveugle impétuosité ou une ostentation méprisante ne les expose au danger de perdre ; du reste, toujours prêts à tourner à leur avantage les peines et les maux d'autrui.

Enfin, quelque profonde que fût l'humilité de saint Jean, elle n'étouffa jamais les nobles saillies de sa grande âme ; ce fut lui qui aspira à la première place du royaume de Jésus-Christ, et pour y monter, il ne craignit point ce calice amer qui en devait être le prix. Ce mouvement d'ambition ne convenait pas, il est vrai, à l'éminente sainteté qu'il acquit depuis ; mais il marquait une étendue, une élévation de sentiments qui n'était point inalliable avec le mépris de soi-même. Ajoutez à toutes ces aimables qualités, la beauté de son corps, la vivacité, la pénétration de son

esprit, son innocence, sa virginité. Euthymius dit qu'il ne fut jamais troublé d'une pensée impure, attrait bien fort pour un saint ami. Si vous êtes capables d'aimer, messieurs, pouvez-vous vous défendre des charmes d'un homme de ce caractère ? Mais vous, mon divin Sauveur, abandonnez-vous votre cœur à votre créature ? Pouvez-vous oublier les imperfections qui nous sont naturelles, l'éloignement nécessaire qui est entre le maître et le disciple ? Votre divinité vous permettra-t-elle les mouvements d'une amitié qui unirait deux semblables ? Le Fils de Dieu, mes chers auditeurs, a voulu en aimant saint Jean, nous donner l'espérance d'être aimés ; admirons cet abaissement que lui coûte sa miséricorde, et tâchons d'imiter le disciple pour plaire au Maître.

Mais vous pourriez ici m'objecter que par l'éloge des belles qualités de ce disciple bien-aimé, je vous ai persuadés, au contraire, que vous devriez beaucoup moins que lui vous attendre à être honorés de l'amitié d'un Dieu. Il est vrai, chrétiens, convenons que saint Jean était plus digne que vous d'un si grand honneur ; mais les perfections de l'apôtre ne l'approchaient pas beaucoup du Fils de Dieu qui en avait d'infinies ; il n'y peut avoir de rapport entre le fini et l'infini, et puisque le Fils de Dieu a daigné aimer saint Jean, l'éloignement qui est entre le Sauveur et vous ne doit point ralentir votre confiance. J'ai loué ce bienheureux disciple pour vous montrer que son divin Maître pouvait l'aimer avec bienséance ; mais cela n'empêche pas que son divin Maître ne dût s'abaisser infiniment pour l'aimer. Tâchez, encore une fois, d'imiter les vertus du disciple, et espérez d'avoir part à l'amitié du Maître.

Ce Sauveur plein de tendresse, gagné par le mérite du saint apôtre, permit à son cœur les suites de l'amitié du monde la plus étroite : *Diligebat et alios, sed familiarius istum*, c'est ce que nous lisons dans la glose : Il en usa familièrement avec saint Jean. Jusqu'où la bonté d'un Dieu peut-elle descendre ? Je sais ce qu'a dit saint Ambroise, que l'amitié ne souffre pas des airs de fierté : *Amicitia nescit superbiam* (lib. III Off., c. 16) ; mais un Dieu peut-il se dépouiller de sa grandeur ? Il est vrai, messieurs, que saint Jean eût perdu les agréments les plus précieux de l'amitié de son ami, s'il eût été éloigné de lui par une majesté qui devait s'offenser d'un témoignage de tendresse. C'est une triste amitié que celle qui ne se montre point sur le visage et dans les manières ; le cœur est caché, et s'il parle seul, il faut souvent deviner ses sentiments ; et en amitié on est bien aise de voir ce qu'on est bien aise de croire : la première et la principale assurance qu'elle donne d'elle-même, c'est de découvrir le cœur d'où elle vient ; la confiance en est le gage le plus fort et le plus doux.

C'est une pensée commune que le Sauveur communiqua ses secrets à saint Jean : je ne puis toutefois me dispenser de vous entre-

tenir sur ce témoignage de bonté. Les amis qui sont parmi vous apprendront en quoi consiste la confiance qu'ils se doivent ; ils se découvrent mutuellement leurs passions, leurs projets d'intrigue, pour tirer quelque avantage réciproque de leurs lumières dans leur commerce ou d'avarice, ou d'ambition, ou de volupté : c'est cela même qu'ils devraient se cacher de peur de se communiquer leurs vices. L'amitié ne dissimule pas, dit encore saint Ambroise, mais sa franchise doit faire la défense la plus sûre de la piété : *Pietatis custos amicitia* (*Ibid.*). Le Fils de Dieu découvrit à son disciple ce qui concernait son royaume, sa personne, sa divinité même ; et il le lui développa avec tant de netteté, que le disciple nous l'a communiqué à nous-mêmes. Saint Paul avait vu ce que les mortels ne peuvent voir, mais l'a-t-il pu exprimer ? *Non licet homini loqui* : Un homme a vu, dit-il, ce qu'un homme ne peut dire. *Joannes vero*, dit Origène, *audivit quod et licuit loqui, et potest hominibus prædicari* : *Joannes vero*, dit saint Thomas de Ville-Neuve, *vidit et scripsit* ; mais saint Jean a écrit, il a prêché ce qu'il a vu. Rien de plus relevé, mais rien de plus net que l'évangile de saint Jean. Les seules premières lignes de cette histoire divine condamnent tout ce que l'hérésie a pu imaginer de plus offensant pour Jésus-Christ : faisons-le voir par un court détail.

In principio erat Verbum : Le Verbe était dès le commencement : Paul de Samosate, il faut vous taire, le Verbe ne commença jamais. *Et Verbum erat apud Deum* : Et le Verbe était dans Dieu : Sabellius ne trouvait-il pas dans ce texte la distinction des personnes de la Trinité ? *Et Deus erat Verbum* : Et le Verbe était Dieu : voilà Arrius contraint de souscrire à la vérité, le Fils est égal au Père. *Omnia per ipsum facta sunt* : Toutes choses ont été faites par lui ; Manès dira-t-il encore qu'il a partagé la création de l'univers avec un autre principe ? *Et Verbum caro factum est* : Et le Verbe s'est fait chair : quelle conviction contre les manichéens et les valentiniens, qui refusaient au Sauveur, quoique d'une manière différente, le corps dont il a eu la bonté de se revêtir ? Ne poursuivons pas. Si le Fils de Dieu faisait part à son disciple de secrets si sublimes et si importants, il n'y a pas apparence qu'il lui cachât des mystères moins considérables : les moindres sentiments paraissent à l'amitié dignes de sa confiance, c'est la pensée de saint Jérôme : *Vera amicitia quod sentit dissimulare non debet* (*Ep. 66. Rufin.*) : Tout ce qu'un ami nous dit, nous l'apprenons toujours d'une manière plus agréable.

Mais quoi ! un disciple qui a le bonheur de reposer sur le sein de son divin Maître, peut-il craindre quelque déguisement ? *Hausit Joannes*, s'écrit saint Bernard, *hausit Joannes de sinu Unigeniti quod de Paterno hauserat ille* (*Serm. 8 in Cant.*) : Jean a puisé ans le sein du Verbe les lumières

que le Verbe avait trouvées dans le sein de son Père céleste. Révérons, messieurs, les secrets impénétrables qu'il découvrit dans le cœur d'un Dieu ; ce n'est pas à nous à porter notre curiosité jusque-là. Le disciple ne manqua pas sans doute de s'y instruire de tout ce qui touchait son ami ; il eût été indigne de cette faveur, s'il eût montré de l'indifférence dans l'occasion d'en profiter. Que vous êtes méprisables, amis du siècle, vous qui n'avez d'ordinaire à communiquer que les mouvements d'un cœur déréglé, et qui avez encore mille voiles artificieux et trompeurs, pour donner à ce cœur de fausses couleurs et de faux jours. Faisons, messieurs, une réflexion encore plus chrétienne : Les hommes se reposent sur la bonne foi, sur l'industrie, sur le crédit, sur les richesses de leurs amis, et leur amitié ne saurait être en sûreté par cette confiance ; saint Jean se repose de toutes choses sur le cœur même de son Dieu : il en est aimé, il ne cherche pas d'autre appui ; ce cœur fut dès lors et la source et le gage de son repos, et c'est ce cœur seul, mes chers auditeurs, qui doit vous servir d'asile parmi tant de sujets de défiance et de chagrin.

Il n'est pas nécessaire de vous faire remarquer combien cette familiarité envers saint Jean abaissa le Sauveur du monde : l'égalité naturelle qui est entre nous, que pourrait-elle nous permettre de plus tendre ? Après un témoignage si singulier de bonté, il semble que l'amitié du Fils de Dieu ne pouvait plus que se refroidir. Il est vrai, que les amitiés humaines ont coutume de languir quand les amis en sont venus à certaines marques de tendresse qu'il est difficile de soutenir : c'est là l'effet de la légèreté et de la petitesse du cœur humain ; mais l'amitié du Sauveur et de saint Jean se renouvelait dans ces ardeurs où une amitié humaine se serait éteinte. La suite de mon discours vous en convaincra : disons encore un mot de l'attachement du Fils de Dieu pour la personne de saint Jean.

Quand on a dit de deux amis que ce sont deux personnes inséparables, l'on croit d'avoir bien exprimé le nœud qui les lie, et l'on a raison de le croire : des hommes aussi imparfaits que nous le sommes, auraient de la peine à se souffrir longtemps, si en effet ils ne s'aimaient beaucoup. Toutefois, ce n'est pas toujours l'amitié qui les unit ; n'est-ce point une humeur bizarre et sauvage qui cherche à s'adoucir par la confiance ? n'est-ce point un orgueil secret qui craint de montrer de grands défauts à trop de gens ? n'est-ce point un intérêt sordide qui abuse du nom de l'amitié pour s'assurer un bien méprisable ? n'est-ce point une ridicule délicatesse qui nous attache à un homme de mérite pour partager sa gloire avec lui ? n'est-ce point un dérèglement de mœurs qui songe à diminuer sa honte et à soulager son remords par un complice ? n'est-ce point une ressemblance de naturel qui fait la contrainte ? Vous jugez bien, messieurs, que

ce n'est point là ce qui faisait la liaison du Sauveur avec saint Jean. Le Fils de Dieu était attaché à son disciple, parce qu'il l'aimait, parce que c'était son plaisir de le défendre et de le servir. Son amitié ne blessait point la bienséance ; mais quel abaissement pour lui de se plaire en la compagnie d'un homme, d'entrer avec chaleur dans ses intérêts !

Ce Maître divin ne pouvait, ce semble, se séparer de ce cher disciple. Avait-il un compagnon à choisir, ce disciple bien-aimé se présentait le premier à sa pensée. Lorsque le Fils de Dieu ressuscita la fille du chef de la synagogue ; quand il se transfigura sur le Thabor ; quand il pria au jardin des Olives, il voulut avoir des témoins de ces actions : saint Jean en fut un. Ce fut saint Jean qui eut toujours plus de part à ses faveurs. Deux apôtres furent inspirés pour écrire l'Évangile : saint Jean ne manqua pas de l'être, et il eut à développer les mystères les plus ineffables. Combien de grâces singulières a-t-il reçues ? Nous pouvons dire qu'il a été honoré de toutes les faveurs que les autres disciples se partagèrent entre eux. N'a-t-il pas été élevé à la dignité d'apôtre, de prophète, d'Évangéliste, de confesseur, de vierge, de martyr, d'ami intime, de favori de Jésus-Christ ? tout était pour lui : il renferme en quelque manière tous les élus, dit saint Bernard, parce qu'il possède toute leur vertu et toutes leurs qualités : *In Joanne intelligimus omnes animas electorum Serm. 55, l. 32*). On ne lui comptait pas les grâces. Il était, si je l'ose dire, le maître des trésors de son Maître. C'est ainsi que le prince prévient un favori pour le comble de ses grâces, tandis qu'il refuse ou qu'il fait acheter fort cher au reste de sa cour, les grâces mêmes qu'on lui demande.

Que devaient penser les autres apôtres quand ils voyaient leur Maître prendre si ouvertement le parti de Jean, et le défendre avec ardeur comme s'il n'eût eu avec lui que les mêmes intérêts ? Pierre, soit par curiosité, soit par amitié, prit la liberté de demander au Fils de Dieu ce que deviendrait ce disciple qu'il aimait : le Fils de Dieu sentit sa tendresse offensée par cette question, il répondit d'un ton sévère qui marquait qu'il s'en fallait fier à lui de tout ce qui concernait son bien-aimé. Si je veux, dit-il, qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? *Quid ad te (Joan., XXI, 22)* ? Sur ces paroles, les autres disciples crurent que Jean ne mourrait point, tant ils étaient prévenus que les grâces les plus extraordinaires seraient accordées à ce favori, et que son maître ne ménagerait rien pour lui témoigner son attachement. C'est ainsi, messieurs, que le Sauveur n'avait, ce semble, nul égard à sa grandeur quand il s'agissait des intérêts de son ami ; c'est ainsi, s'il m'est permis de le dire, qu'il se faisait un plaisir et un honneur de s'abaisser pour contenter son amitié.

Amis intéressés, amis trompeurs et infi-

dèles, amis passionnés et déréglés, nous vous connaissons : nous sommes convaincus que nous n'avons à rechercher et à cultiver que l'amitié de Dieu ; vos entêtements aveugles, vos déguisements affectés et vos empressements étudiés ne nous surprendront plus désormais, et nous aurons horreur de vos confidences criminelles et de vos mauvaises inclinations : dangereux, funestes attachements, nous savons ce que c'est qu'amitié. Le croiriez-vous, messieurs, que Dieu fait sentir à ses serviteurs des hontes semblables à celles que le Sauveur témoigna à son disciple ? Il y en a sans doute dans cette assemblée qui en font l'épreuve. Qui pourrait vous découvrir ces communications secrètes, ces entretiens tendres qu'il a avec eux ? Comment vous faire voir ces lumières vives et douces qu'il verse dans leur âme ? lumières qui démêlent à leurs yeux avec tant de netteté ce qui est éternel et ce qui passe, les grandeurs du Créateur et le néant des créatures. Comment vous donner le goût de cette onction charmante qui leur rend si méprisables toutes les délices de la terre ? de cette sérénité qu'il fait régner dans leur âme, au milieu même des plus furieuses tempêtes. Je ne saurais vous exprimer les impressions agréables que font sur eux ses regards affectueux parmi les plus sombres et les plus tristes ténèbres : il n'est pas jusqu'à son silence qui ne les console ; et lors même qu'il fait semblant de se retirer, ils ne peuvent douter de sa présence et de sa bienveillance. Oh ! mon Dieu ! qu'il est doux de vous aimer et d'être aimé de vous ! Mais d'où vient donc que si peu de personnes recherchent votre amitié ? Le Fils de Dieu, pour s'égaliser en quelque manière à son disciple ne se contenta pas de s'abaisser jusqu'à lui, il l'éleva encore jusqu'à soi : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est quelquefois une délicatesse de vanité parmi les hommes de descendre pour devenir amis : ils acquièrent une gloire nouvelle en s'abaissant, et leur modestie donne encore plus de prix à leur amitié ; une élévation fière et édifiante leur défendrait ces liaisons honnêtes et sincères qui font le plus doux charme de la vie ; il est de leur intérêt de sortir de leur rang et pour être ami et pour avoir un ami ; mais quand ils élèvent un ami, quand ils partagent avec lui ce qu'ils ont au-dessus de lui, ce ne peut être d'ordinaire qu'un cœur droit et généreux, qui les engage à ces mouvements : l'on peut dire qu'ils perdent ce qu'ils donnent, et qu'ils diminuent d'autant que leur ami croît, et l'on n'a pas coutume de se négliger, de s'oublier jusque-là. Celui qui fait l'égalité de l'amitié en descendant peut toujours la rompre en reprenant le poste que la nature ou la fortune lui avait donné : il peut, quand il lui plaira, interrompre la confiance du commerce par cet air de maître qu'il avait quitté pour le nouer ; mais a-t-il une fois mis son ami en état de ne plus craindre de distinction et d'éloignement ;

l'amitié n'est plus exposée aux caprices de l'orgueil, et le désintéressement la fait durer. Peu de personnes, messieurs, renoncent à leurs droits avec cette bonne foi : c'est ce qui rend la vraie amitié si rare, et surtout entre ceux qu'une même condition n'approche pas les uns des autres ; les uns craignent le mépris, et les autres l'infidélité. Il arrive aussi rarement, dit saint Isidore, que l'amitié soit constante quand l'intérêt d'un côté et la libéralité de l'autre en font les principaux nœuds : *Non sunt fideles in amicitia quos munus non gratia copulat* (lib. III de Sum. Bon.). Quoi qu'il en soit, messieurs, des amis ordinaires du monde, le Sauveur ne pouvait être ni animé, ni rebuté par ces considérations qui éteignent l'amitié après l'avoir allumée ; l'égalité qu'il voulait mettre entre lui et son disciple, en s'abaissant soi-même et en élevant son ami, ne pouvait troubler leur liaison. Le Sauveur ne craignait point l'ingratitude de saint Jean, et saint Jean ne craignait point l'infidélité du Sauveur. Il n'était pas au pouvoir du maître de donner la moindre atteinte à sa divinité ; et le disciple était bien éloigné de blesser jamais son respect. Mais enfin le Fils de Dieu fit particulièrement éclater sa tendresse en tirant son favori du rang ordinaire des hommes, en le faisant monter le plus près qu'il pouvait de lui-même. Il n'oubliait rien pour le rendre un digne objet de son affection ; car c'est là, disent les théologiens, après saint Thomas (1 p. q. 20, a. 2), une des principales différences de l'amitié d'un Dieu d'avec l'amitié d'un homme : un homme aime le mérite qu'il trouve ; un Dieu donne le mérite qu'il aime.

Comment le Fils de Dieu s'y prit-il pour élever son bien-aimé ? il le fit son frère et son héritier. Devenir en quelque manière le frère de Jésus-Christ, que pourrions-nous imaginer de plus grand, si j'excepte la maternité divine ? *Nemo*, dit le saint cardinal Damien, *Nemo videtur jure major meritis eo, qui speciali quadam gloria frater est Salvatoris*. Être frère du Sauveur, on ne savait monter à une plus haute dignité. Je m'en vais vous expliquer la manière dont saint Jean acquit cet honneur. J'espère, messieurs, que vous ne trouverez pas mauvais que je m'attache uniquement à vous développer ce qui peut faire la gloire du saint que nous honorons, et que dans cette vue je vous communique des pensées qui peut-être vous paraîtront d'abord peu solides, que je crois néanmoins que vous ne trouverez ni forcées ni outrées, que vous trouverez même vraisemblables et naturelles après quelques moments de réflexion.

Si la loi et la volonté des princes et des magistrats peuvent nouer de si étroites liaisons entre les hommes, quelle force la volonté du souverain législateur n'aura-t-elle pas pour les unir ? C'est l'autorité divine qui donne à l'autorité humaine tout son pouvoir, et Dieu peut absolument ce que les hommes peuvent dépendamment de sa puissance infinie. Or, les lois humaines donnent

à un homme un frère, un enfant que la nature lui a refusé, et l'adoption forme entre eux la plupart des engagements à quoi un même sang les aurait soumis. Une mère devient redevable à un enfant adopté d'une partie de ces égards dont elle ne pourrait se dispenser si elle l'avait conçu. Si le souverain Maître de toutes choses veut établir un semblable rapport entre une mère et un enfant, il est tout visible que les obligations qu'il leur impose sont plus pressantes, plus indispensables, parce qu'il a une autorité absolue et indépendante, qui exige notre obéissance sans restriction. Il s'agit maintenant de savoir si le Fils de Dieu a voulu que saint Jean devint l'enfant de la sainte Vierge, et vous en serez bientôt convaincus. Écoutez, je vous prie, les remarques que j'ai faites sur l'Évangile, et qui en sont, comme semble, une forte preuve.

Le Sauveur était attaché à sa croix et sur le point d'expirer. L'on ne déguise pas sa pensée aux approches de la mort : l'on n'use pas de figures et de termes ambigus pour exprimer ses dernières volontés. La douleur, la brièveté du temps, l'intérêt qu'on a de parler, ne permettent pas qu'on s'explique avec obscurité ; et dans cette conjoncture, l'amour du Fils de Dieu pour son disciple le portait à prendre toutes les précautions nécessaires pour lui assurer l'honneur qu'il voulait lui faire. Dans le dessein donc de le déclarer son frère et l'enfant de sa mère, la sainte Vierge, il adresse ces mots à Marie : *Mulier, ecce filius tuus* (Joan., XIX, 26) : Femme, voilà votre fils ; puis, s'adressant au disciple, il lui dit : *Ecce mater tua* : Voilà votre mère ; pouvait-il parler plus clairement ? mais remarquez qu'il traite ici Marie de femme, après l'avoir reconnue peu auparavant pour sa mère : *Cum vidisset Jesus Matrem : dixit Matri suæ : Jésus vit sa Mère, Jésus dit à sa Mère*. Pourquoi donc la nomme-t-il simplement femme, en l'obligeant à reconnaître Jean pour son fils, c'est qu'il voulait parler avec l'autorité d'un maître et d'un Dieu, afin que ses paroles eussent tout l'effet qu'il prétendait. Aussi, l'eurent-elles, dit Origène ; car ces mots du Sauveur : *Mulier, ecce Filius tuus* : Femme, voilà votre fils ; ces mots, dis-je, portent la même sens que ceux-ci : *Ecce hic est Christus quem genuisti* (in Joan.) : Voyez-vous ce disciple ? c'est là le Christ que vous avez engendré, c'est-à-dire, un autre moi-même, c'est mon frère, c'est votre enfant.

L'Écriture ajoute : *Ex ea hora accepit eam discipulus in sua* : Dès lors ce disciple la prit chez lui comme sa mère. Le docte Salmeron demande pourquoi nous ne lisons pas aussi dans l'Évangile que Marie reconnut Jean pour son fils. L'Évangéliste, dit-il, s'est contenté de marquer ce qui pourrait paraître moins croyable aux fidèles : *Expressit quod magis dubium esse poterat, tacuit quod minus dubium erat* (tom. I, Tract. 41). Que Marie reconnaisse Jean pour son fils, ce n'est pas ce qui nous doit plus surprendre : elle savait l'amitié qui était en-

tre le maître et le disciple, et pour faire plaisir au maître, elle n'avait garde de refuser au disciple les sentiments d'une véritable mère; mais nous aurions quelque sujet de douter que saint Jean eût accepté Marie pour sa mère, lui qui avait une idée si grande et du frère et de la mère dont on voulait l'honorer. D'ailleurs, dit l'abbé Gueric, la sainte Vierge avait déjà accepté la maternité de saint Jean, lorsqu'elle consentit à devenir mère de Jésus; car l'ange lui avait dit, selon l'interprétation de cet auteur : *Habitabit in te filii tui* (Serm. 1 in Ass. Virg.) : Vos deux enfants demeureront dans votre sein. Il y a beaucoup d'apparence, messieurs, que le Fils de Dieu voulut avoir le plaisir durant sa vie d'en user envers son ami comme envers son frère; et qu'il n'attendit pas à la mort pour l'élever à cette dignité. Il semble même que l'Écriture favorise cette pensée : et vous agréerez, si je ne me trompe, messieurs, que je tourne à la louange du favori de Jésus-Christ des paroles qui présentent assez naturellement le sens que j'ai à leur donner.

Lorsque l'ange annonça à Marie la conception du Sauveur, il s'exprima en ces termes : *Concipies in utero* (Luc., 1) : Vous concevrez dans votre sein : *In utero*? Dans votre sein? ces deux mots ne vous paraissent-ils pas inutiles? Jusqu'alors les mères avaient-elles conçu autrement? et pouvaient-elles désormais concevoir d'une autre manière? N'est-ce pas là, chrétiens auditeurs, une expression toute visible du mystère dont je parle? Marie avait deux conceptions à accepter : celle du Sauveur dans son sein : *Concipies in utero*; et celle de saint Jean, frère du Sauveur, dans son esprit et dans son cœur. L'ange devait distinguer ces deux maternités pour avoir un consentement précis sur l'incarnation du Fils de Dieu. C'est pour cela qu'ayant dit : *Concipies in utero et paries Filium* : Vous concevrez dans votre sein, et vous mettrez au monde un Fils, il ajouta : *Ille erit magnus et Filius Altissimi vocabitur* : Celui-ci sera grand, et on l'appellera Fils du Très-Haut. Si Marie ne devait avoir qu'un Fils, qu'était-il nécessaire de dire : celui-ci sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut? Il eût suffi de s'exprimer de cette manière : Vous enfanterez un fils qui sera grand, qui sera le Fils du Très-Haut; mais l'ange devait indiquer la différence de ces deux enfants; c'est comme s'il eût dit : vos deux enfants seront grands l'un et l'autre, celui-ci pourtant aura une grandeur infinie et le seul qui soit Fils du Très-Haut : vous serez la Mère de tous les deux, mais la gloire de concevoir celui dont je vous annonce l'incarnation, surpassera infiniment la gloire de concevoir le disciple qu'il choisira pour son frère.

Je trouve encore dans l'Évangile une autre preuve de l'honneur que le Sauveur a fait à saint Jean (Luc., XXI). Saint Luc racontant la naissance du Fils de Dieu, parle en ces termes : Pendant qu'ils étaient là, Marie se trouva à son terme, et elle mit au

monde son Fils premier-né : *Et peperit Filium suum primogenitum*. S'il y a un premier-né, ne doit-il pas y avoir un cadet? Jésus fut le premier-né, mais qui put être le cadet sinon saint Jean? Que si Marie ne dut point avoir de second Fils, pourquoi parler d'ainé? Et si tôt ou tard elle devait considérer quelque disciple comme son enfant, il n'y a pas à douter que cette grâce eût été réservée à saint Jean. Convenons, messieurs, qu'il y a un éloignement infini entre ces deux frères, et que Marie ne fut point la mère de l'un comme elle le fut de l'autre; Dieu nous garde d'outrier la vérité, et de perdre le respect que nous devons à un Dieu pour relever la créature; mais quelle gloire pour saint Jean qu'on puisse dire en quelque sens que son divin Maître l'a traité en frère, et que nous trouvions dans l'Écriture de quoi justifier cette pensée sans donner une violente atteinte à ses oracles? Quelle fut l'élévation de ce bienheureux disciple qui ne peut être abaissé que par la comparaison qu'on fait de lui avec un Dieu? C'est une expression admirable du grand saint Grégoire sur Job : *O quam potenter erigitur, qui tam sublimiter humiliatur! O quanta est homini victoria, hanc ex Dei comparatione perdidisse* (c. 38, 41)! Glorieuse humiliation qui ne vient à un homme que de la disproportion de la créature avec le Créateur! La divinité seule du Sauveur met ce disciple favori dans le rang des hommes; la grandeur de saint Jean ne s'efface que par la grandeur de Jésus : *O quanta est homini victoria hanc ex Dei comparatione perdidisse!*

L'amitié d'un Sauveur, messieurs, soutenue de sa toute-puissance, pouvait-elle élever plus haut son favori? N'est-ce pas dans cette occasion que nous pouvons nous écrier : *Fortis est ut mors dilectio*? L'amour a autant de force que la mort; la mort dépouille un homme de toutes choses, elle lui enlève tout, elle ne lui laisse rien; une maladie peut lui ôter un sens, le priver de l'usage des yeux, ou des oreilles, ou de la langue, mais la mort le jette dans un dénûment général. L'amour fait à peu près la même chose à l'égard d'un Dieu; le Fils de Dieu aime tendrement son disciple, il ne se réserve que ce qu'il ne peut pas perdre; il enrichit ce favori de tout ce qu'il a de plus précieux; son amitié compte, mesure les grâces à ses autres amis, elle l'abandonne lui-même à celui-ci. Si la chose était possible il voudrait aller de pair avec lui; il le fait son propre frère, autant qu'il est permis à sa tendresse de l'élever jusque-là.

Venez vanter après cela, messieurs, le désintéressement de vos amitiés. Qui est l'ami parmi vous qui ne se réserve toujours le droit de paraître davantage, et de mériter plus d'estime? Pénétrez cette réflexion, elle peut suffire pour vous faire comprendre tout le faible, tout le ridicule de vos amitiés. Il s'en trouve peu qui voulussent risquer quelques moments de repos, une petite somme d'argent, un bien méprisable; mais en est-il un seul qui pût se résoudre à moins

briller, à perdre un vain honneur, à tomber dans l'obscurité pour le service d'un ami ? Il recherchera la gloire jusque dans son renoncement à la gloire, et s'il s'expose au mépris, c'est en cela même qu'il montrera une délicatesse plus indigne sur le point d'honneur. Dès que l'amitié nous doit obscurcir, nous n'en voulons plus, tandis que l'on peut aller dans le même rang, bons amis ; mais céder le pas, l'amitié ne va pas jusque là. Combien de froideurs, combien de querelles et de ruptures éclatantes parmi les mondains pour une cérémonie frivole qui préfère les uns aux autres ? Le tissu de leur union est bientôt rompu, si la vanité de l'un est satisfaite aux dépens de la vanité de l'autre ; une place, une parole, une civilité les distingue, et en même temps les mettra mal ensemble. Vous seul, mon Dieu, vous seul songez sincèrement à la gloire de vos amis, et vous n'épargnez pas votre propre gloire pour les faire grands. Comment donc sommes-nous faits ? chrétiens auditeurs, nous voulons nous distinguer, nous ne nous épargnons pas des bassesses pour être estimés, pour nous élever au-dessus de nos semblables, au-dessus même de nos amis ; et nous négligeons les honneurs qu'un Dieu nous présente ; la gloire que sa tendresse nous promet ne nous touche pas, il nous importe peu de lui plaire et de mériter le rang sublime que sa grâce nous donne ! Préoccupations du siècle nous aveuglerez-vous toujours ?

Il me reste encore à expliquer comment le Sauveur fit saint Jean son héritier, après l'avoir élevé à la dignité de son frère. Un ami, me direz-vous, peut-il nommer un héritier ! ne doit-il pas tout donner durant la vie ? et s'il lui reste à la mort quelque bien dont il ait pu disposer plus tôt, doit-on lui être obligé de ce que son avarice a retenu, et que la nécessité lui enlève ? Je vous applaudis volontiers, mon cher auditeur, sur la noblesse de ce sentiment ; mais vous songez à des biens terrestres et passagers, et vous offensez la pauvreté et la bonté de votre divin Maître ; sa pauvreté, parce qu'il vécut toujours dépourvu de semblables biens ; sa bonté, parce qu'il se met peu en peine d'en donner de si méprisables à ses amis. Nous ne confions en mourant qu'à nos plus intimes ce qu'il nous reste de plus cher et de plus précieux. Le Fils de Dieu, que laissa-t-il pour héritage à son favori ? Trois choses : sa Mère, son esprit et sa croix. Sa Mère : *Accepit eam*, dit l'Évangéliste, *discipulus in sua* : le disciple l'accepta pour sa part, il la prit dès lors chez soi, il ne dit pas *in suam* ; c'est-à-dire il la prit seulement pour sa mère ; mais *in sua*, il la prit pour la part de son héritage. Ce Maître mourant laissa son Eglise à saint Pierre : Marie fut le partage de saint Jean. Le temps ne me permet pas de donner plus d'étendue à mes pensées.

Son esprit : en quoi l'esprit du Sauveur consistait-il ? Dans l'humilité, dans la douceur, dans la charité. Quelle devait être

l'humilité du disciple ? se prévalut-il jamais en rien des caresses de son Maître ? en tira-t-il le moindre sujet de vanité ? Sa douceur était tout à fait charmante ; comment avait-il gagné les fidèles qui étaient sous sa conduite ? C'était un père qui eût voulu nourrir ses enfants de son propre sang. Son zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes l'exposa à toutes sortes de dangers, et il ne pouvait modérer son ardeur. Enfin sa croix : elle était trop chère à son divin ami pour ne pas la partager avec lui. Ne souffrit-il pas un cruel martyre ? L'empereur Domitien le fit déchirer à coups de fouet, il le fit jeter dans l'huile bouillante ; comme le saint ne perdit pas la vie dans ces supplices horribles, le tyran, confus d'une inutile cruauté, le condamna à un dur et triste exil. Mais le généreux et fidèle disciple n'avait pas besoin de tyrans et de bourreaux pour souffrir ; son détachement de toutes choses, la haine qu'il avait pour son corps, sa pauvreté, le désir de plaire au Sauveur suppléaient assez à l'inhumanité des persécuteurs de la foi. Je m'engagerais ici, messieurs, à un éloge nouveau, et il est temps de finir celui que j'ai commencé.

J'ai tâché de vous expliquer quelques marques de la tendresse du Fils de Dieu pour cet Apôtre aimable ; nous avons le cœur trop froid, trop petit pour nous former une juste idée de l'amitié d'un si bon Maître pour un disciple si accompli. Saint Jean lui-même manque de termes assez forts pour l'exprimer. Ce disciple, dit-il, que Jésus aimait : *Discipulus quem diligebat Jesus* ; *diligebat*, il aimait ; pour nous faire entendre que son amitié croissait toujours, et que cet ami incomparable n'était jamais satisfait de sa tendresse. Il emploie un terme qui renferme tous les temps : il aimait ; comme un peintre qui écrit son nom sur son tableau avec ce mot : *Pingebat* ; un tel faisait cette peinture, mais il n'y a pas mis la dernière main. *Diligebat* : Jésus aimait, mais il restera toujours à dire jusqu'à quel point il a aimé. Le Fils de Dieu a eu tant à cœur les intérêts de son favori, qu'il a voulu se charger seul, pour ainsi dire, de tout ce qui le concernait ; il nous a laissés dans le doute s'il était mort, ou s'il vivait encore. Il ne manque pas d'auteurs qui ont cru qu'il n'avait point encore perdu la vie, et qu'il ne la perdrait que par la cruauté de l'Antechrist ; je trouve toutefois plus de vraisemblance dans l'opinion contraire. Quoi qu'il en soit, nous pouvons conjecturer de là des rapports particuliers et intimes qui étaient entre le Sauveur et saint Jean.

Peut-être, messieurs, avez-vous admiré dans ce discours les témoignages d'amitié qu'un Dieu a donnés à un homme, peut-être même en avez-vous été touchés ; mais n'avez-vous point senti un désir sincère de participer à un si grand bonheur ? Eh ! mon Dieu ! ne nous rendrons-nous jamais dignes d'être aimés de vous ? Notre Sauveur Jésus-Christ ne nous aimera-t-il jamais, et ne l'aime-

rons-nous jamais nous-mêmes? Serait-il possible qu'il ne tînt qu'à nous de devenir les amis du Fils de Dieu? Mais notre bassesse, nos imperfections, nos infidélités, notre ingratitude, lui doivent donner de l'horreur de nous. Pourquoi voudrait-il de nous, qu'en a-t-il que faire? par quoi pourrions-nous le gagner? Vous m'entendez, vous qui êtes si délicats dans votre amitié, et qui voulez que le mérite d'un ami honore la sagesse de votre choix. Si vous étiez à la place de Jésus-Christ, vous résoudriez-vous jamais à aimer des hommes inconstants, aveugles, misérables, des hommes qui vous auraient outragé, qui compteraient pour rien de vous déplaire et de vous fâcher? Des hommes... nous devrions rougir, mes chers auditeurs, d'avoir seulement la pensée qu'un Dieu puisse nous aimer; à moins, mon Sauveur, que vous n'oubliiez et ce que vous êtes et ce que nous sommes, nous ne pouvons pas espérer de part à votre amitié.

Voilà où nous en sommes réduits, chrétiens, par nos défauts et par nos péchés; ce serait à nous une audace, une témérité, un attentat insupportable d'aspirer à avoir quelque place dans le cœur de notre divin Sauveur. Nous sommes contrainsts de l'aimer, sans qu'il nous soit permis de prétendre qu'il nous aime. Oui, nous sommes en quelque sorte forcés de l'aimer. Qui eût jamais tant d'attraits, tant de charmes sur son visage, tant de douceur dans ses paroles, un entretien si engageant, un esprit si juste, si éclairé, une âme si droite et si grande, un cœur si fidèle, si généreux, si tendre? Comment n'aimerions-nous pas Jésus? Il suffit d'avoir un cœur pour l'aimer; il faut l'aimer malgré nous; tout ce qu'il y a de plus engageant dans les créatures doit nous paraître horrible en sa présence. Pour peu que vous ayez de discernement et de foi, vous le direz vous-mêmes, que toutes les créatures les plus aimables deviennent haïssables, dès que nous les comparons à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais il est bien cruel, mon cher auditeur, de ne pouvoir s'empêcher d'aimer, et tout ensemble de ne pouvoir espérer d'être aimé; vous ne me contredirez pas, j'en suis sûr, c'est votre plainte ordinaire en matière d'amitié. Nous aimerons donc, et c'est une espèce de nécessité que nous ne soyons pas aimés. Qu'avons-nous en effet qu'un Dieu puisse trouver aimable? Il nous méprisera, il nous haïra, s'il nous fait justice; il nous doit même punir dès que nous attenderons sur son amitié. C'est bien à nous à rechercher les bonnes grâces d'un Dieu! c'est bien à nous à lui demander sa tendresse! Mais aimer sans être aimé, quel supplice? Donner tout son cœur à une personne, et être toujours digne de son mépris et de sa haine; c'est un grand tourment, ce me semble. Plus on aime plus on souhaite d'être aimé, plus on croit mériter de l'être et plus on souffre, si on ne l'est pas. Il est vrai que nous ressentons vivement cette froideur à cause de l'égalité qui est entre nous; être

méprisé par une personne qui ne vaut pas mieux que nous, qui vaut moins peut-être, c'est ce qui nous pique, c'est ce qui nous perce le cœur; mais cette raison nous permet-elle de nous plaindre si Jésus-Christ ne nous aime pas? n'est-ce pas un grand honneur, une grande grâce qu'il nous fait de permettre que nous l'aimions?

Je ne puis plus vous cacher la vérité, mes chers auditeurs; qui nous a jamais plus aimés que Jésus-Christ? qui nous a jamais tant aimés? qui peut nous aimer autant qu'il nous aime? N'est-il pas né dans une étable pour l'amour de nous? pour l'amour de nous n'est-il pas mort sur une croix? ne nous a-t-il pas ouvert le ciel en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang? ne s'est-il pas fait notre nourriture dans l'adorable eucharistie? Quelle autre marque plus forte voudriez-vous de son amour? Vivre pour nous, mourir pour nous, nous donner sa gloire, son héritage, se donner lui-même, se faire ver de terre pour nous faire enfants de Dieu; Jésus-Christ notre Dieu, l'unique et le véritable Dieu a fait tout cela pour nous. Pour nous? le croyez-vous bien, messieurs, et si la foi ne nous le persuadait, le pourrions-nous croire? Mais combien serons-nous aimés si nous aimons? On nous aimait quand nous n'aimions pas, quand nous étions les esclaves du démon; quel témoignage d'amitié ne pouvons-nous pas espérer, si nous en donnons de la nôtre? Peut-être, ah! ce que je vais vous dire est aussi incroyable que ce que je viens de vous dire: peut-être n'aimons-nous point du tout Jésus-Christ, je n'ose pas examiner la vérité.

O cœur de mon Jésus, comment avez-vous pu vous laisser toucher d'amour pour moi? O cœur consumé par l'amour que vous avez eu pour moi, cœur percé de mille traits, cœur plongé dans l'amertume pour l'amour de moi, cœur à qui j'ai coûté tant de soins, tant d'inquiétudes, tant de transports, tant d'excès, cœur qui n'avez rien ménagé, qui avez tout donné, tout souffert pour me gagner, comment se peut-il faire que je ne vous aime pas? Jésus le plus aimable, le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux, le plus libéral, le plus constant de tous les amis, je puis donc être aimé de vous; vous m'aimez avec des transports qu'un amour humain ne peut concevoir? Quel est mon aveuglement? quelle est ma folie? Folles, criminelles amitiés, je vous romps; amis, perfides amis, amis intéressés, amis déréglés, je vous quitte; confidences passionnées, confidences impures, je vous déteste. Mon Sauveur veut bien être mon ami, je n'en veux point d'autre; comment serais-je fait, si je ne lui donnais qu'une partie d'un cœur méprisable, si je le lui refusais tout à fait? Oh! quelle gloire, quel plaisir de l'aimer! et il me permet de considérer encore mon avantage dans son amitié; il ne s'offense point si je recherche mes intérêts, au contraire, il souhaite que je sois son ami, afin que je sois un jour son héritier; il veut m'engager par des présents et par des promesses: il

m'offre son royaume, si je lui donne mon amitié. Je vous aime, mon divin Sauveur, je vous aime, votre amitié me charme, je ne puis plus lui résister : et puisque vous voulez partager vos biens avec vos amis, j'espère de régner éternellement avec vous dans le ciel.

SERMON LXVII.

Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus Christ.

Attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus.
Considérez et voyez, s'il y a une douleur égale à la mienne (Jer., ch. i.).

Quelle douleur, chrétienne compagnie, pourrait égaler la douleur d'un Dieu ? s'il veut souffrir, il ne peut souffrir que d'extrêmes peines ; une justice infinie à satisfaire, une miséricorde infinie à contenter, une patience infinie à exercer, un mal infini à guérir : ses tourments ne sauraient avoir d'autre mesure. Cette réflexion devrait rebutter notre faiblesse dès l'entrée de ce discours ; nous ne pouvons pas espérer d'approcher par nos pensées le sujet dont nous avons à nous entretenir ; mais la reconnaissance ne nous permet pas de nous taire ; et nous devons faire de plus grands efforts pour parler, pour cette raison même que nous sommes très-incapables de soutenir par nos sentiments, un mystère qui nous présente les trésors inépuisables de la clémence de notre Rédempteur. Il est vrai, tout est ineffable, tout est inconcevable dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et tout y serait incroyable sans le secours de la foi ; mais, si nous en sommes touchés, les mouvements de notre cœur suppléeront aux lumières qui nous manquent ; nous sentirons du moins ce qu'il ne nous sera pas permis d'exprimer.

O Dieu que nous adorons attaché à un infâme gibet, si nous pénétrons si peu cet assemblage de maux dont vous avez été accablé, c'est à votre bonté plutôt qu'à notre incapacité que nous devons nous plaindre de notre ignorance. Comment réunir dans notre pensée cet océan d'amertume où la colère de votre Père et la cruauté des hommes vous ont plongé, parce que vous avez bien voulu recevoir les coups que nous avions mérités ? Ah ! fidèles qui m'écoutez, prenons-nous-en à nous-mêmes de la peine que nous trouvons à suivre les traces de la miséricorde de Jésus-Christ dans le récit de ses souffrances ; si nous avions plus d'amour pour ce divin Rédempteur de nos âmes, il nous serait plus aisé de nous entretenir des excès de son amour : l'idée que nous aurions de la grâce surprenante qu'il nous a faite aux dépens de son sang et de sa vie, élèverait nos sentiments, et malgré notre petitesse et notre néant, nous découvririons les richesses immenses de cette bonté qui nous a arrachés à l'enfer et nous a ouvert le ciel. Il faut être bien ingrat pour être muet sur un bienfait qui est la source de tout notre bonheur. Quoi donc ! tout ce que la religion présente à nos yeux en ce triste jour, nos autels sans sacrifice, nos églises sans ornement, nos ta-

bernacles vides et ouverts, nos cérémonies lugubres, le deuil répandu partout ; ce serait là des preuves de notre insensibilité comme de notre perfidie ? C'est pourtant le dessein du Fils de Dieu de nous engager à l'aimer en nous faisant ressouvenir par tant de touchants objets combien il nous a aimés. Est-ce que nous nous endurcissons aux témoignages de son excessive tendresse à mesure que nous les admirons ? Chaque année nous retraçons le spectacle de ses tourments et de sa mort ; et chaque année nous avons à nous reprocher que nous n'y sommes pas sensibles. Par quoi voudrions-nous qu'il réveillât notre indifférence, et qu'il animât notre piété, si nous le considérons souffrant et mourant sans lui dévouer notre cœur, sans nous attacher à lui par les liens les plus forts d'une ardente charité ? Ce trait d'ingratitude nous doit couvrir de confusion et nous percer de douleur, pour peu qu'il nous reste de bons sentiments et de foi. Mais je ne saurais me persuader, messieurs, que vous soyez d'un caractère à résister aux charmes d'une miséricorde qui épuise les veines de votre Dieu pour vous racheter ; si vous m'écoutez sans componction, je serai le seul auteur de votre païenne froideur.

A quoi nous attacher sur un sujet qui pourrait occuper nos réflexions durant tout le cours de notre vie ? Je choisis les deux motifs qui ont engagé le Fils de Dieu à souffrir et à mourir. Le premier : il voulait effacer le crime ; le second il voulait sauver le criminel ; la haine extrême qu'il avait pour le péché de l'homme, et l'amour tendre qu'il avait pour l'homme pécheur ont été comme les instruments de ses peines ; cette haine et cet amour feront la matière des deux parties de mon discours. C'est vous, croix adorable, qui avez reçu le dernier soupir de notre Sauveur, c'est vous qui devez nous soutenir dans notre entreprise ; vous éclairez les aveugles, vous fortifiez les faibles, vous instruisez les ignorants, vous sanctifiez les méchants. O arbre de vie, vous êtes la source de tous nos biens, et seul en ce jour vous vous présentez à nos yeux : nous nous prosternons à vos pieds pour pouvoir découvrir et les peines que vous avez coûtées à notre Rédempteur et les grâces dont nous vous sommes redevables : *O Cruz*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu qui souffre, doit nous faire oublier tous les autres effets de la colère d'un Dieu contre le péché. Que nous importe pour apprendre l'énormité de ce péché de savoir que le Seigneur a détruit des villes, des provinces et des nations ; qu'il a inondé la terre ; qu'il a allumé des feux éternels dans les enfers ; qu'il a fait éclater sa vengeance par tant d'affreuses calamités qui ont défigurés la face de l'univers ? C'est un Dieu traité comme un ver de terre, et mourant comme un scélérat qui nous instruit combien le péché est horrible à ses yeux : toutes les créatures qui sont et qui sont possibles périraient, s'anéantiraient sans donner la moindre satisfaction à la majesté infinie qu'il offense. Sont-elles

dignes des regards du maître souverain qui les replongerait dans leur néant? Il est vrai qu'une seule action d'un Homme-Dieu aurait suffi pour expier le péché; mais un remède qui nous aurait paru léger nous aurait laissés douter de la gravité du mal; plutôt que de souffrir le péché, il faut qu'un Dieu-Homme souffre tous les autres maux; innocent, impeccable, égal à son Père, tel il doit être pour expier le crime du coupable; et tel il s'est mis à la place du coupable.

Or, le coupable qui a à satisfaire à la justice divine, c'est-à-dire à une justice infiniment éclairée, infiniment équitable, et infiniment irritée, est soumis à trois obligations. La première: il doit se reconnaître criminel pour honorer un juge infailible dans ses lumières; la seconde: il doit concevoir une douleur vive et sincère du crime pour rendre hommage à un juge inviolable de son équité; la troisième: il doit souffrir toutes les peines qui lui sont imposées, pour calmer la colère extrême d'un juge dont il a à réparer l'injure. C'est par quoi le Fils de Dieu a marqué la haine qu'il avait pour notre péché, et le désir dont il brûlait pour l'effacer. Il a paru sous la figure d'un pécheur chargé de toutes nos iniquités; il a été percé d'une douleur amère et mortelle à la vue des péchés des hommes; il a enduré tous les tourments à quoi l'inhumanité de ses bourreaux et la vengeance de son Père l'ont condamné. Ah! chrétiens, que le péché est haïssable! Ah! qu'il en coûte à notre Sauveur de l'expier!

Quel spectacle de voir le Verbe éternel, la sagesse et la sainteté même, sous les apparences de pécheur! Dès qu'il fut sur la terre, il se regarda comme le désobéissant qui avait violé la loi de son Père, et il y fut regardé par son Père comme le rebelle qui avait armé sa justice. Si vous aviez un peu de foi, mes chers auditeurs, il vous serait aisé de pénétrer cette humiliation du Fils de Dieu; à vous, dis-je, qui usez de tant d'artifices pour sauver des yeux de votre prochain les faibles qui vous humilient; à vous qui affectez avec tant de ménagements des dehors trompeurs, pour paraître quelque chose de plus que vous n'êtes; à vous qui vous offensez si vivement lorsqu'on témoigne apercevoir vos défauts, vos vices, votre peu de mérite; à vous qui savez si peu ce que c'est que sacrifier une fausse gloire, et qui la recherchez dans la bassesse même et dans la confusion. Le Fils de Dieu, dès le premier moment de sa vie, cache la dignité de sa personne pour être considéré comme cette victime malheureuse sur laquelle devaient fondre toutes les malédictions du ciel et de la terre: *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum* (Isa., III): le Seigneur l'a chargé de la honte de tous nos crimes. Vient-il au monde? il passe pour un enfant. Est-il circoncis? c'est un pécheur. Fuit-il en Egypte? c'est un méprisable sujet. Se distingue-t-il par ses vertus? c'est le fils d'un charpentier. Recoit-il le baptême de Jean? c'est un homme du commun. Permet-il au démon

de le tenter? on croit qu'il est faible, susceptible de mauvaises impressions. S'il vit en pauvre, c'est qu'il est effectivement misérable et indigne des bénédictions du ciel. Dès qu'il dispute avec les docteurs, c'est un ignorant, un téméraire, un orgueilleux; s'il prêche, il est séditionnaire, impie, ennemi de la religion. L'accuse-t-on? il est dès là convaincu du crime. Fait-il des miracles? il a commerce avec le prince des ténèbres. Fait-il sentir la vérité? c'est un scélérat qui mérite d'être banni, d'être lapidé; on se saisit de lui comme d'un voleur; on le lie comme un furieux capable d'un mauvais coup; on le calomnie comme un infâme qui ne mérite pas d'être ménagé; on le condamne comme le plus détestable des hommes: s'il n'est pas insensible à ses peines, il est désespéré; s'il meurt, il n'est plus rien.

Il n'est presque point d'injure dont il n'ait été outragé, parce que le caractère de pécheur dont il s'était revêtu l'exposait à toutes sortes de reproches; il n'avait pas à souffrir la confusion d'un seul crime et d'un seul vice, mais de tous les crimes et de tous les vices. La malice humaine ne saurait assembler dans la même personne tous les péchés; la bonté divine en répand l'apparence et l'horreur en la personne adorable de Jésus-Christ. Ses envieux et ses persécuteurs ne l'ont-ils pas fait passer pour un rebelle, pour un gourmand, pour un emporté, pour un traître, pour un intempérant, pour un blasphémateur, pour un ennemi de l'ordre et des lois, pour un fripon, pour un séducteur, pour un hypocrite, pour un sorcier, pour un sacrilège? Enfin il a été en butte à la contradiction, aux reproches, aux railleries, aux insultes, aux ignominies, l'opprobre de tous les hommes, dit le roi-prophète (Ps. XXII), et le rebut de la plus vile populace. S'est-il jamais plaint d'un si indigne traitement? prit-il jamais des mesures efficaces pour faire connaître sa sainteté et sa dignité? demanda-t-il jamais de justification, de réparation d'honneur? C'étaient ses ennemis qui étaient eux-mêmes ce que ses ennemis voulaient qu'il fût; c'est nous, chrétiens, qui sommes en effet ces pécheurs dont il avait la figure et la ressemblance; c'est nous qui deshonorons Dieu, qui violons la loi, qui méritons toutes les injures qu'il écoute avec tant de patience. Et si nous n'avons pour lui une gratitude tendre, un dévouement sincère, un amour à tout perdre, à tout souffrir pour sa gloire, nous sommes pires que ses injustes juges; ils ne le connaissaient pas, du moins ils ne voulaient pas le connaître; mais nous, nous le connaissons, nous croyons sa doctrine, nous admirons ses vertus; et nous lui voyons tenir notre place sans être touchés de sa miséricorde.

Il pouvait ne point sortir de la splendeur de sa gloire; il pouvait se soumettre tous les hommes par des marques éclatantes de puissance et de divinité; il pouvait paraître sous l'appareil de ce roi éternel, établi chef de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante, le successeur légitime de David,

l'espérance et le désir des nations; prince de paix, admirable, saint; pontife immaculé que son essence, que son onction éloignaient infiniment de tous les pécheurs; mais il haïssait le péché, et plus il le haïssait, plus il avait à en souffrir la honte pour calmer la colère de son Père; que ce maudit péché avait irrité contre nous. En quoi nous ne saurions assez admirer sa miséricorde, car ce péché avait deux rapports : l'un à lui-même, et l'autre à nous; il le rendait infâme devant les hommes, et il nous rendait malheureux devant Dieu; il pouvait exciter sa compassion pour notre salut, et il devait allumer son indignation pour son honneur. Quel parti prend le Fils de Dieu? il abandonne ses intérêts pour penser aux nôtres; la compassion l'emporte dans son cœur sur l'indignation; pourvu que le péché, cause fatale de toutes nos misères, soit détruit, il n'a rien à ménager de ce qui le regarde lui-même.

Voir un grand monarque, le plus beau, le plus aimable, le plus accompli des hommes, mêlé parmi des malheureux, couvert comme eux de haillons déchirés et puants, chargé comme eux d'ordure et de boue, le visage affreux, portant sur toute sa personne les traces de l'indigence et de la faim, cet objet nous surprendrait étrangement, chrétienne compagnie; et qui nous dirait que ce monarque ne s'abaisse d'une manière si indigne de sa grandeur, que parce qu'il hait extrêmement l'état humiliant où il se met, et que rien n'est plus opposé à son mérite, de sorte que la raison même qui l'oblige à se dépouiller de sa gloire, devrait l'obliger à la retenir : qui nous tiendrait ce langage, combien augmenterait-il notre surprise? Nous parlons d'un Dieu mêlé parmi les pécheurs, plus infâme en apparence que tous les pécheurs ensemble; revêtu de toutes les horreurs du péché, parce que rien de si contraire à son essence et à ses infinies perfections; s'il a fallu qu'il en vint là pour effacer le péché, combien le haïssait-il? combien devrions-nous le haïr? que devons-nous croire de son énormité et de ses suites?

Nous lisons dans l'Ecriture qu'un roi d'Israël, pour échapper au péril de la bataille qu'il était sur le point de donner, conseilla au roi de Juda, son allié, de porter au combat les marques de sa royauté, et qu'il les quitta lui-même dans l'espérance d'une plus grande sûreté sous un vêtement de particulier : *Induere vestibus tuis ; porro rex Israel mutavit habitum suum et ingressus est bellum* (III Reg., XXII). Notre aimable Sauveur a tenu une conduite bien opposée à celle-là; il a quitté ses habits royaux, il a emprunté les marques d'un criminel, pourquoi? pour être traité sans pitié, pour mourir sur une infâme croix. C'est là ce mystère incompréhensible à l'infidélité, et qui oblige l'impie à demander au fidèle : *Quid venit insanus iste ad te* (IV Reg., IX)? Qu'est-ce qui a porté à venir à vous cet homme qui a les apparences d'un insensé? Jésus avait été sacré roi d'Israël par le serviteur du prophète Elisée,

et celui qui l'avait oint pour l'élever à la royauté fut traité d'insensé par les amis de Jésus. Un Dieu, sous la figure de pécheur pour détruire notre péché, pour abolir le décret de notre condamnation, pour nous faire enfants de Dieu et héritiers de son royaume; vérité qui passe tous les efforts de l'imagination humaine, et qui met dans la bouche de l'impie et de l'idolâtre cette question : *Quid venit insanus iste ad te?* Quoi! un Dieu aurait-il si peu de sagesse que de détourner sur lui la honte du péché? lui qui en est outragé, qui le condamne, qui doit le punir! Ne faudrait-il pas qu'il ignorât ou sa dignité ou notre misère? vouloir passer lui-même pour criminel afin de réparer le crime : *Quid venit insanus iste ad te?* Ainsi un chétif esclave qui verrait aborder à Tunis le fils unique du premier monarque du monde, du maître de toute la terre pour se faire esclave lui-même et subir à sa place tous les rebuts, toutes les rigueurs d'un tyran cruel, aurait peine à s'empêcher de croire, ou que le prince qui descend de son trône et ne craint pas l'ignominie de la servitude, ou que lui qui espère d'en sortir pour monter sur le trône, est tombé en démence? Dieu est offensé, irrité par le péché; qu'il se venge du tort qu'il lui fait; mais il ne peut être réparé que par l'infamie de son Fils unique; faut-il donc que cet adorable Fils soit sacrifié? J'ai péché, et il tiendra ma place, c'est pour cette raison même qu'il ne la devrait pas tenir. Le Verbe éternel descend sur la terre, se fait homme. Pourquoi? pour souffrir et pour mourir; mais comment peut-il être exposé aux coups de la justice de son Père? N'est-ce pas le coupable qui doit être le malheureux? En prenant notre humanité, il a pris toutes les horreurs du crime, et sous ce voile infâme, il a attiré sur sa personne sacrée toute la vengeance de son Père; mais encore, pourquoi le roi sera-t-il traité comme le rebelle, le Créateur comme le criminel, Dieu comme le pécheur? Il hait le péché, il ne veut pas qu'il subsiste, et plutôt que de le souffrir, il se résout à être considéré comme son auteur. Justice divine, aiguisez vos traits, armez vos exécuteurs, vous aurez la satisfaction que vous souhaitez.

En second lieu, le Fils de Dieu, sous la figure de pécheur, conçut tous les sentiments qui convenaient à un état si humiliant. Il voulait honorer son Père autant que son Père avait été déshonoré par le péché; il devait donc être pénétré de toute l'horreur de l'offense que son Père avait reçue. Eût-il pu être indifférent sur le sujet qui avait armé sa colère? Les hommes assez méchants pour commettre un crime, peuvent être assez corrompus pour en subir la peine sans le détester; un Dieu essentiellement saint ne saurait accepter le châtiement du péché que par la haine qu'il a lui-même du péché; et cette haine seule peut concilier sa sagesse avec sa miséricorde. Serait-il sage de paraître avec les apparences de pécheur, sans abhorrer le péché? Il le haïssait néces-

saiement, parce qu'il était nécessairement impeccable; et nous pouvons dire qu'il avait une raison particulière de le haïr, lorsqu'il se voyait anéanti jusque sous la figure de pécheur. Sans faire tous ces raisonnements, il est évident que la justice divine exige du criminel une horreur vive, sincère de son crime, une douleur véritable qui le soumette au juste châtement qu'il a mérité, et lui inspire le désir de réparer par sa peine l'injure qu'il a faite à Dieu; c'est même là la première et la principale satisfaction que nous devons à Dieu pour nos offenses, parce que libres et raisonnables, nous sommes obligés d'expier le mauvais usage que nous avons fait de cette liberté et de cette raison qui devaient nous attacher à Dieu et à sa loi. Notre Sauveur qui voulait calmer la justice de son Père, sentit cette horreur et cette douleur du péché dans toute son étendue. *Magna est velut mare contritio tua*, dit le prophète; ô Rédempteur des hommes, votre douleur est aussi immense que l'Océan; que de larmes! que d'amertume!

Mais, messieurs, cette douleur du Fils de Dieu fut en quelque manière égale à ses lumières; et comme ses lumières étaient infinies, nous pouvons dire qu'elle fut sans bornes. Il connaissait parfaitement la majesté et toutes les perfections adorables de Dieu offensé, il pénétrait jusqu'au fond du néant de l'homme pécheur, il comprenait toute la malice, toute l'énormité du péché, il en développait exactement toutes les circonstances. L'ignorance, l'oubli, l'indifférence, la stupidité, qui peuvent adoucir la tristesse d'un homme ordinaire, ne pouvaient apporter de soulagement à la sienne. Il avait à détester l'offense d'un Dieu, et il était Dieu lui-même pour la détester. Notre cœur, faible et petit, n'est pas capable de s'affliger du péché autant que le péché indigne et irrite Dieu: le cœur de notre Sauveur était susceptible de tous les mouvements proportionnés à la grièveté du péché et à l'indignation de Dieu. Ce qui nous doit encore mieux instruire de sa douleur, c'est qu'il eût été accablé de tristesse pour un seul péché, et il avait à détester les péchés de tous les hommes. Ce Joseph, charitable et tendre, eut à pleurer sur tous ses frères en particulier, *ploravit super singulos* (Gen., XLV). Ah! mes chers auditeurs, quelles plaies nos débâillances ne firent-elles pas à Jésus-Christ? que de larmes, que de soupirs, que de gémissements ne lui coûtèrent-elles pas? Ces péchés que nous commettons sans répugnance, sans scrupule, avec joie, avec empressement, comment déchirèrent-ils son âme? *Ploravit super singulos*. Tant d'impuretés, tant de vengeances, tant d'injustices, tant de blasphèmes, tant de sacrilèges, que de sources pour lui de pleurs amers!

Si nous faisons encore réflexion à l'amour qu'il avait pour son Père, pourrions-nous nous figurer jusqu'à quel point sa tristesse l'a abattu? car, dit saint Augustin, c'est l'amour qui est la cause et la mesure de la tristesse: *Amor est causa tristitiæ* (de Civit.

Dei, lib. XV, c. 7 et 9). Chargé de nos péchés, obligé par sa miséricorde à les expier, quelle devait être sa douleur, quand il considérait la majesté de son Père, outragée si indignement par de viles créatures, outragée avec tant d'ingratitude, avec tant d'audace, tant d'insolence, outragée en tant de manières, avec si peu de crainte, si peu de ménagement, et par des crimes si noirs? C'est en adorant les mouvements de son cœur affligé que nous pouvons le nommer, avec un prophète: *Virum dolorum, scientem infirmitatem*, un homme de douleur, qui est pénétré du mal qu'il endure; mais nous n'avons qu'à le voir prosterné à terre, couvert d'une sueur de sang, dans une agonie mortelle, pour voir la triste situation de son âme. C'est le sentiment commun des docteurs, qu'il eut besoin d'un miracle de sa toute-puissance, pour ne pas succomber dans sa douleur. Il prie, il pleure, il crie, *cum lacrymis et clamore valido*, dit l'Apôtre; il épuise une partie de ses veines, et tombe dans un accablement inconcevable, il est sur le point d'expirer.

O péchés! que vous êtes horribles aux yeux de notre aimable Rédempteur! Qu'en devez-vous penser, chrétiens? Vous êtes contents, quand vous avez exécuté un dessein injuste et violent; vous vous réjouissez d'un plaisir impur et criminel, vous vous applaudissez sur une vengeance; c'est votre gloire de briller dans un monde où l'on fait profession de violer la loi de Dieu. Jésus-Christ, votre maître et votre Dieu, juge-t-il comme vous? Sa patience dans les maux immenses dont il fut accablé nous peut apprendre ses sentiments. On l'outrage, se défend-il? on se saisit de lui, se sauve-t-il? on le frappe, pare-t-il aux coups? on le déchire, l'entend-on se plaindre? on le baffoue, se fait-il connaître? on le calomnie, songe-t-il à se justifier? on le condamne à la mort, prend-il des mesures pour échapper? on le crucifie comme un voleur, comme le plus scélérat des hommes, refuse-t-il d'endurer pareil supplice? C'est un doux agneau qui se soumet à tout ce qu'on veut faire de lui. C'est qu'il était si vivement pénétré de l'horreur de nos péchés, qu'il n'avait, ce semble, rien à opposer aux traitements indignes qu'il endurait. Il ne se proposait que de souffrir, pour satisfaire à la douleur qu'il en avait conçue; et quelque tourment qu'on lui eût destiné, il eût eu la même soumission, il eût gardé le même silence. Le péché, disait-il en lui-même, offense mon Père, un Dieu infiniment grand, infiniment bon, infiniment puissant; la victime qui doit l'expier ne saurait assez souffrir; je le hais, je veux forcer mon père à le remettre au coupable, que sa colère fonde sur moi, et qu'elle tourne contre moi toute la fureur de mes bourreaux. O mon Sauveur! comment osé-je paraître devant vous, si mes péchés ne percent pas mon cœur de douleur? serais-je tranquille, moi qui en suis l'auteur? En vous voyant si triste, si soumis, si patient, je crains même de retracer à vos yeux la grièveté de mes

offenses. Quelle honte, quel désespoir pour moi, d'être obligé de reconnaître la bassesse, l'indignité de ce que j'aime, quand je me révolte contre vous; guérissez mon âme, en guérissant ce maudit péché qui lui a fait tant de plaies mortelles. J'adore ce sang précieux que vos veines ne peuvent retenir, lorsque mes infidélités se présentent à votre pensée; mais ce sang adorable, comment condamnet-il la froideur de mon repentir? Vous ne vous contentez pas des larmes que vous versez pour pleurer et pour laver mes péchés; vous répandez encore du sang de toutes les parties de votre corps, tant vous êtes accablé de l'idée et du poids de ces péchés; et j'ai peine à vous en demander pardon! Je ne suis que légèrement ému, en considérant l'agonie mortelle où ils vous jettent. O mon sauveur! ou ne permettez pas que je vous offense, ou, si je suis assez ingrat pour vous offenser, percez, déchirez mon cœur de douleur.

Il n'était point nécessaire, messieurs, de vouloir pénétrer dans les sentiments intérieurs du Fils de Dieu, lorsque nous pouvons le voir couvert de plaies et de sang, et mourant sur une croix : la satisfaction extérieure qu'il fait à son père, par ses souffrances extrêmes, nous découvre, d'une manière bien touchante, la haine qu'il a eue de notre péché : c'est la troisième obligation qu'il a eue la bonté de subir, en se mettant à notre place. Mais comment vous dépendre ce déluge de tourments où il fut noyé? Par où commencer, par où finir un détail où l'injustice et la cruauté n'eurent point de bornes? On n'a pas compté, on n'a pas mesuré ses peines; il a été à la merci de ses ennemis, et quiconque voulut le maltraiter, eut l'occasion et le pouvoir de le faire, sans égard, sans ménagement, sans pitié, sans aucune formalité, sans aucune apparence de justice. Le criminel doit être châtié. Ah! épargna-t-on quelque châtement à ce Rédempteur innocent, qui fut regardé comme le criminel? Il me semble, chrétiens, que, pour soulager notre faiblesse et contenter en quelque manière notre pitié, nous n'avons qu'à comparer ses souffrances à nos péchés; car il a souffert par rapport à toutes les espèces de péchés et à tous les caractères différents des pécheurs.

Il faut oublier ici sa naissance pauvre et misérable, le couteau sanglant de sa circoncision, l'obscurité, la pauvreté de sa vie, les rebuts, les injures, les persécutions qu'il a essuyés durant sa prédication. Hélas! c'eût été assez endurer, s'il n'eût eu qu'à expier le péché; mais il avait résolu d'endurer en gardant quelque proportion, si je puis m'exprimer ainsi, avec tous les genres divers de péché. La désobéissance d'Adam avait ravagé toute la nature humaine, elle avait répandu partout la corruption et le désordre; les crimes des particuliers, depuis cette première révolte de l'homme, se sont étendus dans tous les États, dans toutes les nations, dans tous les lieux et dans tous les temps; l'iniquité n'a ni bornes ni mesures.

Le Fils de Dieu a été plongé dans un océan de douleurs : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*. On ne sauve rien, quand on fait naufrage en haute mer. *Tradidit eum voluntati eorum, fecerunt in eo quaecumque voluerunt*. Il a été livré à ses bourreaux, et ils lui ont fait tout le mal qu'ils ont voulu, sans ordre, sans ménagement, sans formalité de justice; ils l'ont traité comme un misérable qui était à la merci de leur haine, de leur bizarre cruauté, et qui était indigne de la moindre considération.

Il y a des pécheurs de tout caractère, de tout âge, de toute condition; le Fils de Dieu a eu des persécuteurs de toute espèce : des hommes, des femmes, des enfants, des soldats, des courtisans, des docteurs, des prêtres, des Juifs, des gentils, des gouverneurs de province, des magistrats, des rois, des amis, des disciples, des apôtres. Judas le trahit, Pierre le renia; Anne et Caïphe le regardèrent comme un imposteur, les scribes et les pharisiens le calomnièrent comme un scélérat, les soldats le prirent, le bafouèrent, le meurtrirent de coups; Hérode et sa cour le méprisèrent comme un insensé, Pilate le condamna, la populace cria qu'on se défit de lui et qu'on le crucifiât : les exécuteurs choisis au hasard le fouettèrent, le couronnèrent d'épines, l'attachèrent à la croix. Point d'asile pour lui, parce qu'il trouve partout des ennemis : le jardin des Olives, la maison des souverains pontifes, le conseil des anciens, le palais des grands, les rues de Jérusalem, les tribunaux, le prétoire, le Calvaire; ses persécuteurs ne l'abandonnent point, et se partagent comme de concert tous les supplices dont il peut être tourmenté.

L'on commet toutes sortes de péchés : les facultés de l'âme, les sens du corps sont employés par l'iniquité pour outrager Dieu; notre Sauveur endure toutes sortes de tourments, il endure dans tout lui-même; sa mémoire lui présente tout à la fois tous les crimes de tous les hommes; ses lumières lui découvrent dans le même moment toute leur énormité, toute leur horreur; sa volonté les déteste tous ensemble; et toutes les parties de son corps éprouvèrent la cruauté de ses bourreaux; sa chair sacrée ne fut qu'une plaie, il ne resta pas en lui le moindre trait de figure humaine : *Non est ei species neque decor*. Trouvez une seule partie de son corps qui ne porte des traces de la plus barbare cruauté. Si vous considérez son visage, vous le verrez pâle, flétri, desséché par une longue suite de tourments : ses yeux enfoncés, éteints, fermés; ses joues enflées et livides de meurtrissures; ses lèvres retirées, sèches, noirâtres; sa bouche brûlée par la soif, sans autre rafraîchissement que le vinaigre et le fiel; son front et tous ses traits si beaux, si majestueux, effacés par la poussière, par la boue et par les crachats. Si vous arrêtez vos regards sur sa tête, de quelle horreur ne serrez-vous pas saisis à la vue de cette affreuse couronne d'épines qui la traverse tout alen-

tour, de ses cheveux épars et ensanglantés, des ouvertures nombreuses que font les pointes qu'on y fait entrer à force de frapper dessus, et de l'objet épouvantable que présentent les pointes dont elle est hérissée? Voyez ses pieds et ses mains, ils sont percés avec de gros clous; et ses mains portent encore les marques des cordes dont on les a liées avec violence pour l'attacher à une colonne, pour lui faire hâter le pas, tout épuisé qu'il était de force et de sang. Vous découvrirez sur ses bras et sur ses épaules les élévures qu'y ont faites les coups de bâton et le poids de la croix qu'on l'a obligé de porter lui-même au lieu de son supplice. Vous ne sauriez soutenir l'horrible spectacle que vous donnera tout son corps, dont la peau est déchirée, dont les chairs sont entamées et détachées, dont les veines sont ouvertes, dont les os sont découverts. Vous pourrez encore juger des tourments que vos yeux ne peuvent apercevoir : à la vue de tant de sortes de plaies, il vous sera aisé de conjecturer des douleurs incroyables que lui causèrent des nerfs piqués et tendus, de l'ardeur qui le dévorait au dedans après une si longue suite de supplices qui ne furent pas interrompus par un moment de relâche, de la peine qu'il avait à respirer, forcé d'être dans un mouvement continuel pour essuyer de continuels supplices. Enfin notre Sauveur vous paraîtra un fantôme vivant, ulcéré, décharné, défiguré en toute sa personne : *Vidimus eum, et non erat aspectus.*

Les pécheurs renouvellent sans cesse leurs crimes : les douleurs du Fils de Dieu furent renouvelées sans relâche. S'est-on saisi de lui, on ne lui donne pas un seul moment de repos, on ne lui permet pas le moindre soulagement; tantôt il est traîné de tribunal en tribunal; tantôt il est le jouet de la canaille, la risée des grands, l'exécration du peuple; tantôt on lui fait changer de robe pour déchirer ses plaies à moitié fermées, en lui ôtant avec violence un vêtement collé à sa chair par son sang; tantôt on l'abandonne aux exécuteurs pour le traiter au gré de leur barbare fureur. Quand les juges finissent les assemblées qu'ils tenaient contre lui, il tombe entre les mains du peuple, entre les mains des soldats pour être battu et outragé; quand ses ennemis se retirent pour reposer, ils substituent à leur place des troupes entières de bourreaux pour continuer sur lui les effets de leur cruauté; à tous moments ses veines sont rouvertes, sa chair meurtrie, entamée, divisée. Est-on las de le battre, on lui dit des injures, on blasphème contre sa Divinité, on se joue de lui avec la dernière impudence; l'inhumanité craint d'être touchée par la pitié; la haine ne peut pas se rassasier de ses peines, l'injustice augmente toujours de peur d'être attendrie par la moindre réflexion sur ses excès.

Il y a des hommes assez méchants pour étudier, pour inventer de nouveaux genres de péchés; un débordement, une impiété ordinaire ne les contentent pas; ils se font un art d'offenser Dieu par des crimes inouïs, par

des plaisirs inconnus, par des sacrilèges exécrables; notre Sauveur endura des tourments que les plus barbares esprits n'avaient point encore imaginés. Vit-on jamais scélérat à qui on ait percé la tête avec une couronne de soixante-douze épines? et cela, sans y avoir été condamné par les juges, mais seulement par un caprice brutal des bourreaux, qui, pour se divertir, la lui enfoncent autour du crâne avec des bâtons et des masses? Vit-on jamais scélérat contraint de porter lui-même son gibet après avoir perdu son sang et ses forces dans un long tissu d'horribles supplices? Vit-on jamais scélérat attaché à une croix avec de gros clous? des chaînes et des cordes avaient suffi jusqu'alors. Vit-on jamais scélérat à qui on ait présenté du fiel pour modérer la soif que les douleurs et les approches de la mort lui causaient? Quand est-ce qu'on a prétendu faire le procès à un malheureux sans y garder aucune formalité, sans autre procédure que pour faire valoir la calomnie, sans alléguer d'autres preuves de son crime que les preuves d'une Divinité visible? Quand est-ce que, pour sauver un prétendu coupable que l'on reconnaissait innocent, on s'est avisé de lui faire donner plus de cinq mille coups de fouet, afin que devenu horrible aux yeux par des chairs ouvertes et tombant en lambeaux, la compassion arrêtât la cruauté? Quel homme parut jamais assez misérable pour être condamné, tourmenté par toutes sortes de personnes, sans qu'aucun daignât s'avouer l'auteur de son supplice et de sa mort? Judas confesse qu'il a trahi un homme juste; Hérode ne veut pas prendre la peine de s'instruire de la cause; Pilate avoue que Jésus est persécuté sans raison; les Juifs allèguent leur loi qui leur défend de faire mourir qui que ce soit. La haine, l'injustice, la cruauté, la fureur font leurs derniers efforts pour se défaire du Fils de Dieu, comme de l'homme du monde qui méritât jamais moins de considération.

L'on voit des impies qui portent le crime jusqu'à l'insolence, et qui ne craignent pas d'insulter à Dieu en violant sa loi. Par quelles abominations n'animent-ils pas une débauche? Par quels blasphèmes ne s'en prennent-ils pas à la Providence dans les événements qui irritent leurs passions? Par quelles railleries n'attendent-ils pas sur les plus redoutables mystères? Par quels outrages ne se moquent-ils pas de la justice qui doit les perdre? Le Sauveur a essuyé les insultes les plus outrageuses et les plus barbares. On n'a pas fait plus d'état de lui que d'un ver de terre; on lui a couvert le visage de crachats, on lui a préféré un infâme Barrabas, il a servi de jouet à la plus vile canaille; au milieu d'une troupe mêlée de soldats et de populace, on lui banda les yeux pour s'en divertir comme d'un fou; on jetait sur lui des ordures, on l'outrageait insolentement de tous côtés; on le poussait et on le repoussait du pied et de la main, on le jetait par terre pour le traîner, pour le rouler comme une créature indigne du jour; on

lui arrachait la barbe, on prenait la canne qu'on lui avait mise à la main, et on lui en frappait le visage; on lui entortillait autour du cou et on lui jetait sur la tête le haillon rouge dont on l'avait revêtu par dérision; on le tirait par ses cheveux découplant le sang; on le secouait en ébranlant la couronne d'épines dont il avait la tête percée; on se mettait à genoux devant lui comme devant une idole ridicule; on l'environnait pour lui faire les plus brutales ignominies comme à une vile créature, qui n'était faite que pour le passe-temps de qui voudrait s'en moquer. Il a été maudit avec les plus injurieux blasphèmes; on lui a fait les questions que l'on ferait à un imposteur ignorant; on l'a défié de se sauver, de descendre de sa croix; on l'a exécuté entre deux larrons pour le rendre plus infâme; dans toute la suite de sa passion on a toujours affecté de ne tenir point compte de lui pour le faire plus mépriser, plus haïr, plus tourmenter; pour éloigner de lui l'intercession, la pitié, l'indifférence même et l'humanité.

Les pécheurs abusent de la patience divine pour continuer leurs crimes; plus le Seigneur leur témoigne de miséricorde à les incenager, à différer leur châtement, plus ils s'obstinent dans leurs désordres. Les bourreaux du Fils de Dieu s'irritaient par sa patience. Au milieu de ses tourments il était comme un sourd qui n'entendait pas, et comme un muet sans ouvrir la bouche : *Ego autem tamquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum*. C'est ce qui aigrissait la haine des Juifs : ils craignaient que sa douceur ne convainquit ses juges de son innocence, ils en devenaient plus furieux; ils l'en maltraitaient davantage, afin que toujours plus affreux par ses meurtrissures et par ses plaies, il en parût plus criminel. Comme il avait toujours un visage modeste et plein de bonté, qu'il ne faisait point de résistance aux soldats qui le traînaient; qui le frappaient impitoyablement, ils prenaient de là occasion de le faire suivre avec des huées et des cris confus, de le livrer à divers tribunaux; de demander sa mort avec plus d'instance, de le faire défigurer par des coups, par des supplices plus horribles, dans l'espérance d'étourdir tout le monde et de cacher cet air aimable dont il endurait et qui eût pu toucher les magistrats et le peuple. Ils ne se lassaient point de le tourmenter, parce qu'il ne se lassait point de souffrir. Ces diverses sortes de fouets qui faisaient sur sa chair sacrée de si profonds sillons, ne pouvaient lui arracher la moindre marque d'impatience; les bourreaux étaient indignés de sa tranquillité : ils se relayaient les uns les autres, afin que les derniers eussent plus de force pour le tourmenter. Il ne disait mot quand on le présentait aux juges; c'est pour cela qu'on invente de nouvelles calomnies, et qu'on suppose toujours la vérité des crimes qu'on lui impute. Il écoute sans se plaindre les outrages qu'on lui dit. On se choque de sa modestie et on l'outrage plus sanglamment; d'un air

soumis et serein; il succombe sous le poids de sa croix, on s'offense de ce qu'il ne demande pas de secours; on engage un passant à lui aider dans l'espérance de le voir agité des convulsions d'une mort cruelle. Il expire en priant son Père pour ceux qui le crucifient; de rage on lui perce le cœur.

Les péchés dans le monde déréglé ne sont point un sujet de honte, on se vante de les commettre, on en fait profession, si je l'ose dire; on se met peu en peine de passer pour vindicatif, pour impudique, pour blasphémateur, pour impie. Notre Rédempteur a voulu exposer ses humiliations et ses tourments aux yeux de toute la terre; lui qui était né dans une étable durant les ténèbres de la nuit, il meurt sur le Calvaire en plein midi, en présence d'une infinité de spectateurs; lui qui avait passé trente ans dans l'obscurité et sans se faire connaître, il comparait devant toutes sortes de tribunaux; il est maltraité par toutes sortes de personnes; lui qui avait à ménager la gloire de sa Divinité, il est avec joie l'opprobre et l'exécration de gens de tout caractère; il va comme en triomphe à la mort, il cache la grandeur du Dieu des armées, du Dieu de gloire, afin d'être défiguré, et qu'on le considère, dit un prophète, comme un lépreux, comme un homme frappé de la main de Dieu, comme un homme de douleurs, qui n'a ni grâce ni beauté, qui est chargé de toutes nos infirmités, de toutes nos peines, qui est le dernier des hommes.

Que pouvait-il faire de plus, messieurs, que pouvait-il endurer davantage, dans le dessein de contenter la haine qu'il avait pour le péché, et le désir dont il brûlait de l'effacer? M'en croirez-vous, si je vous dis qu'il était encore plus sensible à nos péchés qu'à ses douleurs? Mais la vérité est toute visible; aurait-il enduré tant de tourments, aurait-il été si insatiable d'outrages et de maux, s'il n'eût eu une horreur infinie de nos dérèglements; il semble qu'il appréhendait de ne jamais assez souffrir pour les expier; qu'il n'avait point assez de larmes, assez de sang à verser, assez de coups à recevoir, assez de vies à perdre pour bannir ces monstres affreux de la terre. Il faut aussi avouer que comme une patience bornée n'aurait pas suffi pour les supporter si longtemps, il fallait aussi une patience sans bornes pour souffrir la peine qui leur était due. Comprendons-nous, chrétiens, les ténèbres, les égarements, les désordres, l'ingratitude, la perfidie, la malice du péché? Sans la puissance, sans la sainteté, sans les humiliations inconcevables, sans les peines extrêmes, sans les douleurs innombrables, sans les tourments inexplicables d'un Dieu, aurions-nous osé, aurions-nous pu nous promettre sa guérison? Nous éclairer, nous redresser, nous fortifier, nous sanctifier, c'était un ouvrage qu'il n'appartenait qu'à un Dieu d'entreprendre et d'exécuter.

Mais, mon divin Sauveur, vous souffrez, pourquoi avez-vous pris un corps? Vous ne dites mot quand on vous injurie, pourquoi

permettez-vous à vos persécuteurs de parler ? Vous êtes tranquille dans vos tourments, pourquoi n'armez-vous pas votre fureur contre vos bourreaux ? Vous mourez, pourquoi avez-vous vécu ? pourquoi avez-vous laissé vivre le coupable ? pourquoi ne l'avez-vous pas fait mourir ? Quel rapport avez-vous trouvé entre sa misère et votre grandeur, entre son crime et votre clémence, entre son obstination et votre patience, entre son néant et votre majesté, entre son attentat et votre miséricorde ? Qu'avez-vous vu en lui, si non le besoin qu'il avait de vos souffrances et des excès de votre amour ? Je pénètre, mon adorable Rédempteur, ce secret de votre cœur ; vous haïssez le péché, mais vous aimiez le pécheur ; vous vouliez expier le crime, mais vous vouliez sauver le criminel. Soutenez-nous de votre grâce et pénétrez-nous des flammes de cette charité immense, laquelle a ouvert le ciel au malheureux qui vous a offensé, qui vous a coûté tant de peines. Nous avons considéré, messieurs, les tourments que notre Sauveur a endurés, parce qu'il haïssait le péché de l'homme ; il est temps d'examiner les tourments qu'il a endurés, parce qu'il aimait l'homme pécheur.

SECONDE PARTIE.

Nous ne devons pas espérer de pouvoir nous représenter les douleurs intérieures que l'amour causait au Fils de Dieu : incapables de nous figurer tous les traits que l'injustice et la cruauté ont imprimés sur son corps sacré, traits que nos sens peuvent apercevoir, qui nous frappent, qui nous effraient, qui nous touchent, comment nous serait-il permis de découvrir les mouvements de son cœur et de sonder l'abîme de sa miséricorde ? Il n'a pu souffrir pour sauver le coupable que par une bonté infinie, comment compter, comment mesurer les excès de cette bonté ? comment exprimer la violence avec laquelle elle a agi sur l'âme d'un Dieu ? Les peines du cœur sont d'ailleurs naturellement plus vives que celles du corps ; elles ne souffrent pas de soulagement, elles s'aggravent par la raison même quand elles paraissent justes et qu'elles sont volontaires ; ce qui peut étourdir les sens ne saurait les adoucir, et les rend même plus cuisantes ; elles sont sans relâche par la considération des motifs et de toutes les circonstances où elles prennent leur source. Que de réflexions amères, que de dégoûts insupportables, que de retours accablants déchiraient le cœur de notre Sauveur ! Ah ! cœur sacré de mon Sauveur, montrez-vous à mes auditeurs, pour leur faire voir en même temps l'amour immense qui vous dévore pour leur salut.

Le Fils de Dieu veut sauver sa créature, son esclave, son ennemi : qu'il le sauve par un signe de sa volonté, par une parole, par une larme, par une goutte de son sang ; qu'il se hâte de le sauver, pour souffrir moins ; il est le maître du ciel, qu'il le lui ouvre, qu'il le place dans son royaume. Mais il est riche en miséricorde, dit saint

Paul, *Deus qui dives est in misericordia* : il a pour nous une charité excessive ; *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos* (Ephes., II, 4). Cette miséricorde et cette charité sont insatiables de souffrances, elles ne sauraient rien épargner : elles ne seraient point satisfaites, si elles n'épuisaient tous les traits de la justice divine, et toutes les cruautés de l'injustice humaine, quand il s'agit de racheter l'homme méprisable qui est l'objet de leurs ardeurs.

Mais quelles furent les peines particulières que l'amour fit endurer à notre Sauveur ? Il serait difficile d'en faire un long détail, et elles furent toutes très-vives, très-sensibles. La première se présente d'abord à notre pensée ; le Fils de Dieu souffrait d'horribles tourments, et il n'était presque pas connu de ceux mêmes pour qui il endurait. *Congregata sunt super me flagella et ignoravi* (Ps. XXXIV) : une interprétation porte, *et ignoraverunt* : on a assemblé sur moi tous les fouets, tous les tourments, et ils ont ignoré qui j'étais, c'est uniquement de quoi il se plaint. Les coups déshonoraient sa personne, mais l'ignorance blessait son amour ; c'était son dessein d'apprendre à l'homme combien il l'aimait ; c'est ce qui l'obligeait à se livrer à tous les tourments les plus cruels ; il était traité sans ménagement, sans pitié, et son amour n'était pas connu, on n'y faisait pas la moindre attention ; quelle douleur ! quel crève-cœur ! venez, pouvait-il dire aux auteurs et aux témoins de son supplice, venez, reprenez-moi, accusez-moi, convainquez-moi de mon crime : *Dilexi vos, venite et arguite me* : que me reprochez-vous sinon mon amour ? mais on songe à le faire passer pour le plus méchant des hommes, et l'on n'a pas la première pensée de croire qu'il aime. Cruels bourreaux de notre Rédempteur, dites-nous la raison pourquoi vous en usez si impitoyablement envers lui ; mais que nous répondrez-vous, si vous avez quelque idée de la vérité, sinon qu'il nous aime, et qu'il vous aime vous-mêmes ?

Dans cette multitude de gens acharnés à tourmenter le Fils de Dieu, il n'y en avait pas un seul qui n'eût pu dire ce qu'avait dit Pierre en le reniant : *Non novi eum* : je ne le connais point ; personne à qui il restât dans l'esprit et dans l'imagination quelque trace de cet air divin qui reluisait sur le Sauveur ; de cette bouche qui leur avait annoncé des vérités si pures et si sublimes, de ces yeux qui les avaient regardés avec tant de tendresse, de ce beau visage qui lui attirait la vénération et l'attachement des âmes mêmes les plus malfaites, de ces mains qui avaient versé tant de grâces sur tout le monde, qui avaient opéré tant de miracles en leur faveur ; de ces manières si humbles, si douces, si obligantes : *Non novi eum*. Il est vrai qu'ils l'avaient réduit à un état qui le rendait tout à fait méconnaissable : meurtri, déchiré, ensanglanté, couvert d'ordure et de plaies, comment auraient-ils pu s'imaginer qu'il était un Dieu qui les

aimait ? mais c'est cela même qui faisait son plus grand tourment ; il les avait convaincus de sa tendresse par mille bienfaits et ils oblaient tout pour le traiter avec une inhumanité inouïe. Fut-il jamais de pareil supplice ?

Ma miséricorde seule fait mon crime, pouvait-il dire, et parce que ma miséricorde est excessive, mes tourments sont extrêmes. Je suis Dieu, je suis le plus grand et le plus aimable des maîtres, et l'on me regarde, l'on me tourmente comme le plus scélérat des hommes ; je ne saurais être aimé autant que j'aime ; mais du moins qu'on ne me hâisse pas, qu'on ne témoigne pas tant d'empressement pour se défaire de moi ; qu'on ne s'étudie pas à me tourmenter ; qu'on me traite comme on traiterait un inconnu, un criminel ordinaire. L'on me demande ce que j'ai fait, et je n'ai pas d'autre réponse à faire sinon que je meurs d'amour pour mes persécuteurs ; je suis accusé, calomnié, condamné, parce que je demande grâce pour mes ennemis ; me voici livré à une troupe de bourreaux qui se disputent à l'envi le plaisir de me tourmenter plus cruellement, parce que je veux sauver mes bourreaux ; me voici attaché à une croix avec de gros clous, entre des voleurs, en plein midi, en présence de tout un peuple, l'objet de l'exécration de toute la terre, pourquoi ? parce que je ne puis souffrir que le ciel soit fermé à mes persécuteurs ; il faut que je contente mon amour en ouvrant mon propre royaume à tous les hommes. O mon Sauveur, que trouviez-vous dans nous qui fût digne de votre amour ? et quel sujet pouvait-on trouver en vous de vous tourmenter et de vous haïr ? Vous n'êtes occupé que de nous, tandis qu'on ne s'occupe qu'à vous accabler de maux ; vous n'attendez rien de nous ; vous ne pouvez rien recevoir de nous ; vous nous aimez, et nous ne vous connaissons pas, et nous sommes cause que l'on entame, que l'on déchire votre chair sacrée à coups de fouet, que l'on perce votre adorable tête par des épines si fortes, si aiguës, si nombreuses, que l'on vous fait expirer sur un infâme gibet, nous qu'un petit mépris, qu'un rebut, qu'une froideur, qu'une mauvaise humeur, qu'un soupçon irrite, déconcerte, transporte de colère et de fureur.

L'amour du Fils de Dieu est infini, ses tourments sont extrêmes ; son amour et ses tourments sont méprisés ; cette seconde peine peut encore moins se comprendre que la première ; on ne se contente pas de vouloir ignorer cette miséricorde qui songe à nous sauver, on la méprise, on s'en moque par une brutale ingratitude. Essuyer de vives peines, dévorer toutes sortes d'outrages, toutes sortes de maux, perdre la vie par un supplice également infâme et douloureux, se soumettre à toutes ces douleurs pour témoigner son amour, et ne trouver pour tout retour que de l'indifférence, de l'insensibilité, du mépris, des insultes ; c'est là un sujet d'affliction pour le Fils de Dieu, que notre

ridicule délicatesse, que notre lâche amour-propre ne saurait se figurer ; c'est l'effet d'une bonté incroyable, d'une clémence inouïe, dit saint Jérôme, de mourir pour des impies ; l'homme du monde le plus généreux se résoudrait avec peine à mourir pour des gens de bien : *Incredibilis bonitas et clementia inaudita mori pro impiis : vix enim pro justo* (Epist. 151). Nous parlons d'un Dieu, mes chers auditeurs, qui répand tout son sang pour sauver les criminels les plus détestables ; mais comment souffre-t-il ? avec courage, avec empressement, avec joie : son amour est plus fort que la mort, que la justice irritée de son Père, que la cruauté insensible et envenimée des hommes. Il témoigna à ses apôtres une ardeur violente pour boire le calice de sa passion ; le jour qu'il devait être couronné d'épines, il l'appelle par un prophète le jour de ses noces et un jour de réjouissance. Saint Pierre lui témoignant du chagrin de ce qu'il parlait de souffrir, il lui répond d'un ton sévère et avec des termes menaçants : Retirez-vous de moi Satan, votre procédé me scandalise. Quand il fut attaché à sa croix, il fit paraître un contentement extraordinaire de ce que son amour n'avait plus rien à exiger de lui, s'étant livré à sa tendresse pour endurer tout ce qu'il pouvait endurer. Enfin durant tout le cours de ses souffrances, ce fut une patience si tranquille qu'on ne pouvait douter de la satisfaction qu'il goûtait à souffrir pour ses ennemis ; et qu'il n'avait d'autre désir que de soutenir, quoi qu'il lui en coûtât, la parole qu'il avait dite aux soldats quand ils vinrent se saisir de lui : C'est moi que vous devez saisir et tourmenter, mais laissez aller ces gens-ci : *Ego sum, sinite hos abire* (Joan., XVIII). Pourvu que tous les autres hors de moi soient en sûreté, faites de moi ce que vous voudrez ; les soldats respectèrent en effet ce commandement, et tout fiers, tout furieux qu'ils étaient, ils n'osèrent toucher à ceux qui environnaient le Fils de Dieu.

A toutes ces marques de bonté l'on répond par les marques les plus outrageantes, les plus sanglantes de mépris. On l'abandonne comme un misérable ; j'ai regardé, dit-il, si quelqu'un voudrait bien prendre part à mon affliction, et nul ne pensait à moi ; j'ai cherché quelqu'un qui voulût me consoler, et je n'ai trouvé personne : *Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit : et qui consolaretur et non inveni* (Ps. LXVIII). Que nous importe, disent les juges au disciple qui l'avait trahi ; que nous importe que ton maître soit innocent ! de quel caractère qu'il soit, il faut qu'il soit tourmenté et qu'il meure. *Lequel voulez-vous, dit Pilate, que je vous relâche de Barrabas ou de Jésus ?* Aussitôt tout le monde s'écrie : *Nous ne voulons point de ce Christ, donnez-nous plutôt Barrabas*. On n'hésite pas seulement sur le choix quand on fait une si indigne comparaison ; l'on fait si peu de compte de lui que l'on craint d'adoucir la haine que l'on a pour lui. Les Juifs de peur d'être at-

tendris, ou que le peuple ne sentit de la pitié pour ce malheureux qu'il traitait si impitoyablement, n'oublent rien pour le tourner en ridicule, pour couvrir la beauté de son visage, pour accoutumer les yeux et les esprits au spectacle affreux qu'un criminel tourmenté avec si peu de ménagement pouvait donner. Quel sujet d'affliction pour le Fils de Dieu de sentir les feux violents de son tendre amour, et en même temps de se voir méprisé d'une manière si barbare !

De quoi il était encore plus vivement touché, c'est que les personnes mêmes, qui avaient éprouvé les mouvements de sa tendresse, avaient part aux mauvais traitements qu'on lui faisait. Qui le trahit, qui le vend pour trente deniers, qui a l'impudence de le baiser, dans le dessein de le livrer ? Judas comblé de ses bontés, et qui venait de recevoir son corps et son sang. Qui le renie jusqu'à trois fois avec tant de lâcheté, tant d'emportement ? Pierre, le chef de ses apôtres. Qui sont ceux qui fuient sa compagnie, de peur d'être enveloppés dans son malheur ? les disciples qu'il a le plus chéris. Qui est cet insolent, lequel lui décharge sans ordre un si rude soufflet avec une main armée de fer ? C'est ce Malchus à qui il a rendu avec tant de miséricorde une oreille coupée, du moins on ne doute pas que ce n'ait été un soldat proche parent de ce Malchus. Qui sont ceux qui crient d'un ton si barbare : *Crucifige*, qu'on le crucifie ? ceux-mêmes qu'il a instruits, qu'il a nourris, qu'il a guéris, dont il a ressuscité les enfants, en faveur de qui il n'a pas épargné les miracles les plus surprenants de sa toute-puissance. Quelle est cette multitude qui couvre le Calvaire durant sa mort, et qui regarde d'un œil curieux et insensible la plus injuste et la plus barbare exécution qui fut jamais ? ce sont les possédés qu'il a délivrés, les aveugles, les muets, les sourds, les malades qu'il a guéris. Enfin qui sont ces bourreaux qui le battent, qui le traînent, qui le fouettent, qui le clouent, qui le crucifient ? Ce sont ceux pour qui il est descendu du ciel en terre, à qui il veut ouvrir le ciel en perdant son sang et sa vie par tant de plaies ; c'est vous, c'est moi qu'il veut racheter, qu'il veut sauver.

Nous qui sommes si impatientes dans le mépris, profitons du moins de notre peu de vertu et de nos faiblesses, pour pénétrer la peine qu'endurait le Fils de Dieu en nous aimant avec tant de tendresse, en souffrant de si grandes douleurs pour notre amour, en voyant et son amour et ses douleurs tant méprisées : par qui ? par ceux-mêmes qu'il aimait et pour qui il endureait. Un ami qui nous coûterait des maux extrêmes et qui ne serait touché ni de notre amitié ni de nos peines, comment son insensibilité nous déchirerait-elle le cœur ? Mais un ennemi que nous aimerions, qui serait l'occasion de nos souffrances, qui lui-même exercerait sur nous toutes sortes de cruautés, qui nous donnerait la mort, et se jouerait de nous et de nos tourments, pourrions-nous soutenir

un si étrange sujet d'affliction ? Oh ! mon Sauveur, vous êtes le seul qui puissiez endurer un pareil supplice ; vous seul êtes assez bon, assez patient pour ne pas vous rebuter d'une si énorme ingratitude ; mais n'aviez-vous pas prévu notre froideur et notre inhumanité ? que ne vous hâtiez-vous de changer notre cœur ? vous auriez moins souffert ; du moins nous n'aurions pas méprisé les excès de votre miséricorde et de vos souffrances. Hélas ! la honte de notre cruelle perfidie ne nous permet pas d'élever nos yeux jusqu'à vous ! avez encore la bonté de l'oublier, afin que nous puissions en quelque manière la réparer.

Croiriez-vous, mes chers auditeurs, qu'au milieu de tant d'outrages et de si horribles tourments, l'amour du Fils de Dieu voulait encore lui persuader qu'il ne souffrait point assez, qu'il lui représentait encore ses peines comme médiocres ? Ce troisième genre de supplice passe, ce me semble, tous les autres. Pour vous en donner quelque idée, il n'est point nécessaire de vous retracer la peinture de ses ignominies et de ses plaies ; un peu de foi, un coup d'œil sur le crucifix vous suffira pour entrer dans ma pensée. Il endureait, parce qu'il le voulait bien : *Quia ipse voluit Isa., LIII* : il abandonnait son corps à la rage de ses bourreaux : *Corpus meum dedi percutientibus Isa., L*. Il regardait le temps de sa passion comme des jours de triomphe pour lui : *Pater, clarifica Filium tuum*. Ses persécuteurs le faisaient souffrir jusqu'à se rassasier de ses peines, c'est l'expression du prophète ; on le mettait dans un état où jamais malfaiteur ne fut ni ne saurait être : épuisé de sang et de forces, meurtri, déchiré, entamé dans toutes les parties de son corps, battu sans relâche, moqué, outragé, insulté sans pitié ; cloué à une croix entre deux larrons, d'où il voyait un peuple entier qui riait de son supplice ; maudit, blasphémé, enfin l'objet de l'exécration et le sujet de la cruauté de toute la terre, il voudrait endurer encore davantage. Oh ! amour de mon divin Jésus, ne direz-vous jamais : *C'est assez* ? J'ai souffert, s'écrie-t-il : *Sitio*. Il n'est pas content de ses souffrances, il en demande de plus douloureuses, il a regret de n'avoir plus de sang à repandre, de n'avoir pas un plus grand nombre de bourreaux et des bourreaux plus inhumains : *Nolite flere super me*, dit-il aux personnes qui le suivaient sur le Calvaire, ne pleurez point sur moi, cherchez à votre compassion un objet plus touchant pour vous attendrir, je ne souffre point autant que je voudrais souffrir. Pour vous, ô mon Père, vous savez que l'amour qui m'unit à vous est infini : que puis-je donc avoir enduré qui réponde à cet amour et qui puisse forcer votre justice à pardonner au coupable ? quelque vives, quelque multipliées que soient mes peines, elles sont limitées. Mes bourreaux sont cruels, barbares, furieux, mais ils sont hommes, et leur haine impitoyable a des bornes. Je suis une victime de malédiction que le ciel et la terre ont couverte d'opprobres et accablée de dou-

leurs ; mais ces opprobres et ces douleurs sont renfermés dans l'espace d'une courte vie ; la victime est enfin immolée, et sa mort terminera ses peines. Qu'y a-t-il, ô mon Père, qu'y a-t-il dans toute ma passion qui approche vos perfections infinies ? Je suis votre Fils, Dieu comme vous et le même Dieu que vous : ma personne, il est vrai, donne un prix infini aux mérites que je vous présente en faveur du criminel ; mais je ne suis pas le criminel, et mon humanité ne me garantit point des faiblesses qui lui sont naturelles. Vous avez la bonté d'avoir égard à mes souffrances ; c'est en effet par une pure miséricorde que vous voulez qu'elles soient le prix de la rançon du malheureux que je suis venu racheter, et si votre clémence ne calmait votre colère, après tous les tourments que j'ai endurés, vous auriez toujours le même droit de demander satisfaction à l'homme rebelle et de le laisser dans les fers.

Ah ! chrétiens, combien fallait-il que le Fils de Dieu nous aimât pour avoir ces sentiments ? mais quel supplice pour lui d'être tourmenté si cruellement en tant de manières, avec tant de fureur, et d'être forcé, par sa tendresse, à compter ses tourments pour peu de chose ! Au souvenir des mépris, des injures, des outrages, des blasphèmes, des insultes brutales qu'il a essuyées, à la vue des cordes dont il a été lié, des fouets dont il a été déchiré, des épines dont il a eu la tête traversée, des clous qui lui ont percé les pieds et les mains, de la croix où il a été attaché avec tant d'ignominie et tant de douleur, réunissant dans sa pensée toutes les marques qu'on lui a données d'indifférence, d'ingratitude, de perfidie, de haine, tous les mouvements malins de l'envie qui l'a persécuté, de l'injustice qui l'a condamné, de l'inhumanité qui lui arrache la vie ; se faisant une vive idée de tous les biens dont il a honoré ses persécuteurs, et de tous les maux dont ses persécuteurs l'ont accablé ; de ce qu'il est dans le sein de son Père et de ce qu'il est dans les mains de ses bourreaux ; des sujets qu'il avait de mépriser les hommes et de la tendresse qu'il a pour eux, enfin sur le point d'expirer dans l'état pitoyable où nulle créature ne saurait tomber, il voudrait et pour la gloire de son Père, et pour notre intérêt, avoir fait, avoir enduré quelque chose de plus. Aimable Jésus-Christ, Jésus-Christ dévoré par l'amour que vous nous portez, vous êtes-vous défié de notre insensibilité jusqu'à ce point que de ne pas espérer de nous toucher par cette suite affreuse de douleurs qui ont consumé votre vie, ou pouvez-vous vous méconnaître jusqu'à ignorer le prix de votre sang ? C'est votre tendresse qui vous inspire des pensées et des desirs si surprenants. Comparez, mon Sauveur, notre indignité avec vos miséricordes, pourrez-vous douter que vous n'en ayez trop fait, trop souffert pour de chétives créatures, qui vous avaient si brutalement offensé ? Si vous n'êtes pas content de votre patience, que nous obligiez-vous de penser de nous ? Pouvions-nous être plus méchants ?

Puisque vous nous aimez si tendrement, faites-nous la grâce de ne pas augmenter la confusion qui nous rend la vie insupportable ; de nous consoler dans notre repentir en nous épargnant une partie des reproches que mérite notre malice ? Nous ne pouvions pas montrer plus d'ingratitude ni plus d'inhumanité : comment donc votre passion ne serait-elle pas digne de votre amour ?

L'amour dont le Fils de Dieu brûlait pour les pécheurs lui fit encore endurer une quatrième peine laquelle doit nous effrayer. Ses tourments furent en quelque manière ignorés ; cruel supplice à qui souffrir parce qu'il aime ! Ses tourments furent méprisés : ce fut une affliction bien sensible pour un Dieu que sa tendresse seule engageait à souffrir ; ses tourments lui parurent bien au-dessous de ce qu'il eût voulu endurer : quel chagrin pour un Dieu qui était le jouet de l'injustice la plus brutale et de la plus furieuse cruauté ! Enfin il prévint que ses tourments seraient encore inutiles à la plupart des pécheurs qu'il voulait sauver : supplice bien insupportable pour ce pasteur si bon, si généreux, qui donnait sa vie de si bon cœur pour ses brebis, dans l'espérance de les arracher toutes au loup ravissant qui voulait les lui enlever. Le corps sacré de votre Sauveur est ouvert de toutes parts, dit saint Bernard : *Patet arcanum cordis per foramina corporis* (*Serm. 6 in Cant.*) : Lisez les secrets de son cœur au travers de ses grandes plaies, qu'y découvrirez-vous plus aisément, sinon un désir violent du salut des hommes ? Cet aimable Rédempteur a témoigné une ardeur extrême à dévorer d'horribles tourments ; il a porté, il a embrassé sa croix avec joie, dans le dessein d'assurer le ciel aux âmes qui lui étaient si chères, et en même temps il voit remplir l'enfer de ces mêmes âmes ; il a enduré sans se plaindre, durant tout le cours de sa passion, ne nous étonnons pas de son silence ; il est content si ses persécuteurs deviennent heureux par sa mort, et malgré toutes ses douleurs, le plus grand nombre de ses persécuteurs tomberont dans une misère éternelle. Tant d'ignominies, tant d'affronts, tant de coups, tant de fouets, tant d'épines, tant de sang versé, un corps si déchiré, si défiguré, une croix si affreuse et si infâme, tout cela ne lui donnera pas le plaisir de voir tous les pécheurs placés dans la gloire. Les idolâtres, les Juifs, les mahométans, les hérétiques, les libertins, les mondains, les méchants chrétiens, une partie peut-être de mes auditeurs, après que Jésus-Christ, leur Sauveur, a tant souffert pour leur ouvrir le paradis, trouveront le paradis fermé et seront damnés.

Si du moins il n'avait enduré que des peines médiocres, quelques mépris, quelques douleurs, peut-être serait-il moins sensible à la perte de ceux pour qui il a enduré ; mais avoir été réduit dans un état si indigne, si étrange, si affreux, et ne retirer de ses tourments immenses qu'une petite partie de l'avantage qu'il pouvait s'en promettre en notre faveur ; c'est ce qui causait à son âme

une affliction mille fois plus insupportable que tous ses tourments : *Consummatum est*, tout est consommé, il pouvait bien le dire à son Père : 'Tout ce que vous avez voulu que je souffrisse, je l'ai souffert; tout mon sang est épuisé, tout mon corps est couvert de plaies; l'injustice et la cruauté de mes bourreaux sont rassasiées de mes peines; votre justice et votre vengeance sont satisfaites : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan., XVII); j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire; mais non, ô mon Père ! après avoir essuyé tous les coups que votre colère m'avait préparés, la plupart des pécheurs pour qui je les ai reçus se perdront encore; j'ai travaillé, j'ai souffert en vain pour les garantir de votre juste indignation; cette œuvre qui m'a tant coûté n'est point accomplie. Quoi ! mon divin Sauveur, ce ne serait pas encore assez souffrir ? Pourrions-nous le croire en voyant votre adorable tête, vos pieds et vos mains sacrés, tout votre corps déchiré, meurtri, sanglant; en voyant votre croix et tous les instruments affreux de votre supplice ? Chrétiens, sera-ce vous qui augmenterez en vous perdant les douleurs de votre Rédempteur ? Je m'en vais vous le présenter dans le dessein, comme Pilate, de vous inspirer un peu de pitié pour lui, si vous ne voulez pas l'aimer. Je l'ai persécuté avec ce malheureux juge; je ne mérite pas de tenir la place d'un des serviteurs de cet aimable Sauveur.

Ecce homo : le voilà l'Homme-Dieu qui est mort pour vous sauver, et qui aura le regret de vous voir damné, si vous ne vivez saintement; vous auriez de la peine à le croire que ce soit là l'image de votre Dieu, si la foi ne vous l'assurait; il a perdu dans ses tourments jusqu'à la forme d'un homme, et il est cloué à un gibet de scélérat. Voici l'homme qui a été traité comme l'opprobre des hommes, mais qui est le Fils du Dieu vivant, le Messie promis aux nations, le Rédempteur du genre humain, l'unique espérance des pécheurs, le Verbe éternel qui, pour expier nos crimes et nous sauver de l'enfer, a bien voulu être défiguré jusqu'à ce point. Voici l'homme, voici le Dieu que nous avons crucifié, et qui nous a rachetés de la servitude du démon, qui nous a ouvert le ciel, qui s'est sacrifié avec une miséricorde infinie pour nous rendre heureux. Vous pouvez, chrétiens, tout demander, tout espérer, tout obtenir en l'adorant : il est la source de nos grâces, le garant de notre réconciliation avec notre Juge, le gage de notre bonheur, mais, ô adorable Jésus-Christ, ne penserons-nous, en vous voyant, qu'à nos intérêts ! les enfants pleurent, quand ils voient souffrir et mourir un bon père; les époux sont désolés, quand ils sont les témoins mutuels de leurs douleurs; les serviteurs fidèles sont dans une affliction mortelle, quand un maître charitable et généreux endure et rend le dernier soupir en leur présence; les amis se livrent à la douleur, quand ils sont contraints réciproquement de se voir dans l'affliction et de se quitter. Vous êtes notre Père, notre

Epoux, notre Maître, notre ami, notre Dieu, et nous sommes insensibles en vous voyant attaché, mort sur une croix pour l'amour de nous.

Vous qui nous avez tant aimés, apprenez-nous à vous aimer. Ah ! ingrats, perfides que nous sommes, ne nous l'avez-vous pas appris en répandant votre vie par tant de plaies pour nous faire vivre ? aurez-vous encore assez de bonté pour nous pardonner cette demande ? Quelles leçons de reconnaissance et d'amour ne nous faites-vous pas, mais bienfaisantes qui avez arrêté les foudres que vous deviez lancer ? pieds sacrés qui, après vous être lassés à courir après nous, êtes cloués si ignominieusement à cet infâme bois ? Cœur aimable qui aviez tant de sujets de vous fermer à nous, et que je vois ouvert pour nous recevoir ? Adorable bouche qui auriez dû nous condamner, et qui ne cessez de crier pour nous faire absoudre ? Yeux éteints, visage défiguré, tête couronnée d'épines, corps déchiré, que ne nous dites-vous pas sur notre brutale dureté, si nous n'aimons pas notre Sauveur ? Mais quoi ! Rédempteur crucifié de nos âmes, oserons-nous paraître devant vous sans être touchés des excès de votre amour ? Vous voulez que nous vous aimions ; c'est pour vous faire aimer que vous vous êtes mis dans un état si indigne de vous, qui vous empêche de nous changer et de nous faire tels que vous souhaitez que nous soyons ? N'avez-vous pas encore aujourd'hui les mêmes raisons de nous secourir ? Quand vous vous êtes plongé dans un océan de douleurs pour nous sauver, rien ne vous y a engagé que nos misères et le besoin que nous avions de votre miséricorde ; si nous ne vous aimons pas, ne sommes-nous pas encore également misérables ? Ne sommes-nous pas les aveugles que vous êtes venu éclairer, les égarés que vous vouliez redresser, les malades que vous aviez à guérir, les esclaves que vous aviez résolu de racheter, les pécheurs que vous vouliez sauver ? ne sommes-nous pas plus dignes de votre vengeance et de votre haine ?

Mais, Seigneur, ne parlons pas de haine et de vengeance, parlons en vous voyant sur cette croix de pitié et de miséricorde. Oui, nous sommes encore plus dignes de votre pitié, si, après les témoignages incroyables de votre tendresse, nous nous éloignons de vous, nous nous obstinons dans nos vices pour servir le monde, sans nous mettre en peine de vous aimer. Quel plus grand aveuglement, quel plus grand égarement, quel malheur plus déplorable de vous quitter, tout convaincus que nous sommes de l'amour que vous nous portez, et qui vous a coûté une si douloureuse passion ! C'est maintenant, plus que jamais, que votre compassion et votre clémence peuvent éclater sur nous. Ne cherchez pas loin de cette assemblée des pécheurs dont la conversion puisse donner plus de gloire à votre amour ; si vous aviez à nous abandonner, à nous frapper, à nous maudire, il y a longtemps que nous avons

mérité d'être abandonnés, frappés et maudits; votre sang a arrêté votre vengeance et votre bras; il coule encore ce sang précieux, il a autant de force que jamais; tombera-t-il inutilement sur nous? Ne nous puniriez-vous pas si nous venions à nous délier de votre miséricorde? Ne seriez-vous pas offensé, si nous vous adorions sur votre croix, sans espérer le remède de notre insensibilité? Souffririez-vous, mon divin Sauveur, que votre ennemi se vantât de nous avoir enlevés à vous, malgré les peines immenses que vous avez endurées pour nous attacher à vous, quoique vous l'ayez enchaîné lui-même, et que vous nous ayez comme forcés d'être uniquement à vous, si nous ne sommes pas tout à fait insensés et dénaturés? Nous vous avons assez affligé par nos crimes, sans vous affliger encore par notre perte. Changez-nous, Dieu de bonté, sanctifiez-nous, sauvez-nous, pour vous épargner un nouveau sujet d'affliction. Nous avons péché, nous péchons; terminez nos péchés par une plus grande abondance de grâces, afin que vous ayez le plaisir que vous avez cherché par tant de souffrances, et que vous puissiez nous placer dans votre royaume. Si vous attendez encore, nous deviendrons peut-être tout à fait indignes de vos miséricordes; et si vos miséricordes s'élèvent contre nous, comment nous sauverez-vous? Le sang que vous avez versé en notre faveur criera vengeance contre nous: cette croix que vous avez portée si courageusement, où l'on vous a attaché si cruellement, après de si étranges tourments, sera l'occasion de notre perte, au lieu qu'elle devrait être le gage de notre salut. Hâtez-vous, hâtez-vous de nous faire sentir les effets de vos souffrances et de votre mort; les créatures, les passions, le monde sont sur le point de nous arracher à vous et de nous entraîner dans l'abîme.

Pouvez-vous souffrir que je le dise, mes chers auditeurs, dans le temps que je vous montre votre Sauveur crucifié? aimez-vous mieux vous perdre que d'aimer un Dieu que son seul amour pour vous a réduit dans l'état où vous le voyez? Comprenez-vous ce que vous faites quand vous méprisez ses attraits et les charmes de sa miséricorde? Vous adorez un Dieu, votre Rédempteur, foulé comme un ver de terre, traité comme le plus scélérat des hommes, parce qu'il vous aime; et vous ne songez pas à le servir, et vous lui préférez d'infâmes avantages, des plaisirs honteux; où est votre raison quand vous l'outragez si indignement? Qu'est devenue votre foi, lorsque vous méprisez si fort ses bontés? Savez-vous ce que c'est que gratitude, quand vous faites si peu de compte des excès de sa tendresse? Avez-vous un cœur quand vous êtes si lâches, si perfides, si insensibles? Jésus-Christ, votre Dieu, a enduré pour vous d'horribles tourments, il a été crucifié pour vous, il est mort pour vous; après cela, ne pensez point à lui, outragez-le par les dérèglements ordinaires d'une vie mondaine; allez, vivez comme vous avez vécu.

Non, mon Sauveur, non, il n'en sera pas ainsi; mes auditeurs vous serviront, ils vous aimeront; rien ne les séparera de vous et de votre amour. Où trouveraient-ils, sinon auprès de vous, un véritable repos, un soulagement solide à leurs peines, un appui sûr de leurs espérances, une ressource infaillible à leurs misères, un asile inaccessible aux malheurs de cette vie, et aux terreurs de l'éternité? Ils n'attendent plus que votre bénédiction pour professer aux yeux de toute la terre qu'ils se doivent à vous seul, qu'ils sont à vous seul, qu'ils ne veulent et qu'ils ne peuvent aimer que vous: *Super populum tuum sit benedictio tua* (Psal. III). C'est ici le peuple que vous avez racheté, pour qui vous vous êtes sacrifié, pour qui vous avez répandu tous les trésors de votre miséricorde; il vous adore, il vous remercie, il se donne à vous; bénissez-le et sauvez-le.

SERMON LXVIII

Sar la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum: quia scriptum est: maledictus omnis qui pendet in ligno.

Jésus-Christ nous a affranchis de la malédiction de la loi, étant devenu pour l'amour de nous un objet de malédiction suivant qu'il est écrit: Maudit tout homme qui est attaché à une croix (Galat., ch. III).

Faut-il donc, messieurs, que j'interrompe le silence de l'Eglise, pour vous représenter un spectacle que le seul silence peut exprimer? un Dieu souffrant, un Dieu mourant, un Dieu mort! Mais quoi! suis-je forcé de paraître dans cette chaire pour vous arracher quelques marques de douleur, à vous qui l'avez fait mourir, à vous pour qui il a perdu la vie? et coupable, racheté moi-même comme vous, serai-je comme vous insensible? Nous étions maudits, et nous vivons, nous parlons encore; c'est que notre aimable Sauveur voulut essayer toutes les malédictiones que nous avions méritées: *Nos redemit de maledicto, factus pro nobis maledictum*; après cela nous ne sommes pas même touchés de sa bonté. Lâches créatures qui le vîtes attacher à un gibet, comment ne songeâtes-vous point à le venger et à prévenir notre dureté? Terre qui vous ouvrites pour rejeter des morts, vous deviez vous ouvrir pour abîmer les vivants. Ciel qui éteignîtes vos feux pour cacher l'innocent, vous deviez les allumer pour consumer les criminels. Et vous qui êtes ici assemblés pour m'entendre, comment pouvez-vous me souffrir en votre présence? J'ai à vous faire souvenir de l'attentat que nous avons commis en la personne de notre Sauveur. Si du moins nous ne vivions et nous ne parlions que pour marquer notre repentir; que pour sentir la tristesse dont nous devrions être accablés; mais n'est-il pas étrange, chrétiens, que nous ne puissions parler de notre Rédempteur cloué sur sa croix, sans parler du peu de sentiment que nous avons de ses douleurs? n'est-il pas étrange que nous ne puissions penser à l'inhumanité qui l'a fait souffrir, sans penser à l'inhumanité qui oublie ses souffrances? n'est-il pas étrange que

L'idée de notre ingratitude se présente à nous, dès que nous rappelons l'idée de sa miséricorde ? Ah ! quelle confusion, s'écriait saint Bernard, de voir avec des yeux ingrats un Dieu mourant ? *Quanta confusio Filium Dei ingratius oculis cernere morientem* (Epist. ad Thomam prapos.) ! Où est notre compassion ? où est notre christianisme ? Qu'estimons-nous ? qu'aimons-nous ? quelle est notre foi et notre espérance ? quelles sont les inclinations et les mouvements de notre âme, si le souvenir, si la vue de notre Dieu crucifié ne réveillent pas même notre gratitude et notre pitié ? Non, mes chers auditeurs, vous êtes fidèles, vous adorez Jésus-Christ sur sa croix comme votre Dieu, et je ne veux pas vous reprocher une froideur païenne durant des mystères si touchants. Le triste appareil, les cérémonies lugubres de l'Eglise, les autels dépouillés, les sacrifices interrompus retraient dans votre esprit le spectacle que nous avons à déplorer.

Je n'aurai qu'à prendre le crucifix à la main, et vous dire : Voilà l'image de ce Rédempteur plein de tendresse à qui vos péchés ont coûté la vie ; vous voyez ses plaies, ses meurtrissures, ses membres déchirés, ses pieds, ses mains et sa tête percés ; vous voyez les traces de la colère de Dieu et de la cruauté des hommes imprimées sur son adorable corps : vous savez pour qui il a souffert, pour qui il est mort, de qui il a tenu la place : vous savez les traitements indignes, les horribles tourments qu'il a endurés avant que de rendre le dernier soupir. Si dès l'entrée de ce discours je frappais vos yeux par cet objet, j'oserais me promettre d'en voir couler quelques larmes : votre religion, votre piété ne vous permettraient pas des regards tranquilles et indifférents, du moins vous détesteriez les péchés que votre Sauveur a expiés par sa mort.

Puisque je suis obligé de parler, je ne commencerai pas par là mon sermon : il ne me resterait plus rien à dire ; mais je me confie en la grâce de mon Dieu et en votre piété, messieurs, et j'espère que le récit simple et naturel de la passion de Jésus-Christ vous engagera à ne plus l'offenser et à l'aimer. Quel excès d'ingratitude et d'inhumanité, mon divin Sauveur, si nous vous refusions notre cœur après des témoignages si surprenants, si ineffables de miséricorde ? Daignez seulement soutenir ma faiblesse : laissez tomber sur moi une goutte de votre sang précieux, afin que pénétre du prix de ma rédemption, je puisse du moins raconter les maux dont vous avez été accablé pour l'amour de nous. Pour obtenir les sentiments que nous demandons je m'adresse à cette croix infâme où le ciel et la terre vous ont cloué, et que vous voulez qui soit aujourd'hui l'appui de notre confiance. Croix terrible, mais croix aimable : croix cruelle, mais croix bienfaisante : instrument affreux d'une infinité de tourments, mais source inépuisable de grâces, nous nous prosternons devant vous, nous vous adorons pour pouvoir développer et vos horreurs et vos bienfaits : *O crux*, etc.

Ce n'est point l'affectation et l'artifice, dit saint Grégoire de Nazianze, par quoi nous devons soutenir notre discours, lorsque nous parlons de la croix de Jésus-Christ : elle est au-dessus de nos raisonnements et de nos expressions ; on ne peut qu'affaiblir les vérités qu'elle renferme, dès-là qu'on les veut établir sur nos faibles arguments. Tout y est évident : nos yeux suffiraient pour nous en instruire ; mais tout y est si surprenant, que l'admiration seule peut y attarder en quelque manière : *Christi crucem rem omni sermone sublimiorem, per disserendi facultatem evacuat, ubi probationis et argumentorum infirmitas veritatem imminuit et labefaciat* (Orat. 26). Le Fils de Dieu s'est rendu lui-même un objet de malédiction pour nous racheter de la malédiction : à quelles ignominies, à quelles souffrances s'est-il exposé par cette bonté ? C'est la première question que notre foi nous inspire ; mais il semble d'abord que le Fils de Dieu n'a pu être frappé que par son Père que nous avons irrité ; quelle apparence qu'il dût être maltraité par les hommes qu'il voulait sauver ? La prophétie portait qu'il serait livré, moqué, fouetté, et qu'enfin on le ferait mourir : *Tradetur, illudetur, et flagellabitur, et conspuetur, et... occident eum* (Luc., XVIII, 31). Un Dieu en colère pouvait exiger toutes ces peines d'un Dieu qui tenait la place du coupable ; mais qui l'aurait prévu que le coupable serait lui-même l'exécuteur de cette sentence ? Le Seigneur est offensé, et il veut être satisfait ; qu'il ordonne, qu'il condamne, il est le maître ; son Fils Jésus-Christ veut bien être l'objet de sa vengeance, il souffrira toutes les douleurs qu'il lui plaira de prescrire : l'homme criminel à couvert des coups qu'il a mérités n'aura qu'à bénir et le Père qui pardonne, et le Fils qui souffre. A quoi sert-il, mes chers auditeurs, de rendre incroyables notre malice et notre cruauté ? En avons-nous été moins méchants et moins cruels ? Nous ne saurions déguiser à nos yeux la manière indigne et barbare dont nous avons traité notre Rédempteur. Avouons-le, la justice divine et l'injustice humaine se sont accordées pour l'accabler de maux : il a voulu être et il a été l'objet de la malédiction du ciel et de la terre, tout a conspiré à assembler sur lui tous les tourments. Maudit, abandonné, frappé de toutes sortes de maux, il a été regardé comme un ver de terre, il est devenu un homme de douleurs. Je tâcherai donc de vous représenter notre Sauveur comme la victime et de la justice divine et de l'injustice humaine ; ce sont les deux traits principaux de la triste histoire que j'entreprends de vous raconter

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dans ses decrets éternels, avait résolu de réparer par sa juste vengeance l'injure de l'homme : il avait donc à immoler à sa gloire une digne victime ; mais où la trouver cette victime ? une pure créature ne pouvait en aucune manière ni porter les coups de son bras, ni satisfaire à sa justice

en les recevant : il n'aurait eu qu'à oublier tout ce qu'il y a dans l'univers pour le détruire, pour l'anéantir ; mais la destruction et l'anéantissement de tous ses ouvrages ne pouvaient ni éteindre ni calmer sa colère. Il n'y avait qu'un Dieu souffrant qui pût apaiser un Dieu irrité : ange foudroyé, Adam malheureux, terre inondée, univers anéanti, comment pourriez-vous être un digne objet de la vengeance de votre Créateur ? que lui importe que vous soyez ou que vous ne soyez pas ? La réparation d'une offense doit être proportionnée à l'offense même. C'est un Dieu qui est offensé, en vain l'homme sa créature, son esclave, retombera dans son néant naturel pour satisfaire à sa vengeance : sa vengeance toutefois voulait être satisfaite : et le Verbe éternel se fait homme pour essuyer tous ses traits. Mais le Verbe est la sainteté même : la justice de son Père en éclatera davantage et en sera plus glorifiée. Le Verbe est Dieu ; il aura la patience et la force nécessaires pour endurer les effets de l'indignation d'un Dieu. Le Verbe tiendra la place d'un criminel méprisable, ingrat, perfide, insensible ; ses tourments en seront plus ignominieux et plus vifs. Sur cela, chrétiens auditeurs, jugez des peines que Jésus-Christ eut à souffrir : peines qui devaient être infinies, non-seulement par leur mérite, mais autant que la chose était possible, par leur qualité et par leur nombre. Il est vrai que la plus légère douleur d'un Homme-Dieu eût été d'un prix suffisant pour réparer l'injure faite à un Dieu ; mais puisque son Père céleste exige qu'il souffre jusqu'à mourir de ses souffrances, nous avons lieu de dire que ses souffrances ont été extrêmes. Un amour infini à montrer, une patience infinie à exercer, une miséricorde infinie à contenter, une justice infinie à apaiser, ce fut la mesure de la passion que notre Sauveur eut à subir.

Il parut donc sur la terre, cet aimable Sauveur, comme une victime que la vengeance divine s'était préparée : *Venit ut daret animam suam redemptionem pro multis*. Jamais homme autre que lui ne vint au monde principalement pour souffrir. Il fallait que Dieu fût bien irrité pour destiner son Fils à cet emploi ; mais il fallait aussi que ce Fils fût propre à endurer d'étranges tourments pour soutenir les vœux de Dieu. Cette seule pensée, messieurs, doit effrayer notre foi : Jésus-Christ n'a été fait homme que pour être un homme souffrant. Nous naissons tous exposés au danger de souffrir, exposés à la nécessité de souffrir les peines inséparables de la vie : mais jamais parmi les créatures les plus méprisables, parmi les démons les plus insolents, parmi les damnés les plus scélérats, il n'en trouva un seul destiné absolument à recevoir l'être pour être accablé de douleurs. Fidèles qui m'écoutez, ce sort fut réservé à Jésus-Christ seul. Prend-il un corps ? Ce corps est extrêmement délicat, sensible, pourquoi ? parce qu'il est formé afin qu'il soit pénétré, consumé de peines et de tourments. Son corps reçoit-il

une âme ? Cette âme est infiniment éclairée, infiniment propre à aigrir tous les sujets qu'elle peut avoir de tristesse, parce qu'elle est créée pour être percée, dévorée de chagrins. Un malheureux forcé d'endurer, ne peut endurer que des peines particulières, peines que la faiblesse, les événements, la justice même partagent nécessairement : un Dieu né pour endurer, et endurant volontairement doit s'attendre à toutes sortes de peines : la justice qui le condamne est souveraine, infinie, toute-puissante ; sa soumission est entière, constante, universelle.

Que s'ensuit-il de là, messieurs ? il s'ensuit que dès le premier moment de sa vie regardé comme le criminel par son Père, et lui-même se considérant comme le criminel, il fut engagé à souffrir tout ce qui pouvait réparer le crime. Or, le crime ne pouvait être réparé que par la douleur de l'avoir commis et par le châtiment dont il était digne. Peu importe à la justice humaine que le coupable se repente de son crime et qu'il le déteste : sa juridiction ne s'étend pas jusqu'à l'âme des malfaiteurs qu'elle punit ; mais la justice divine, qui a notre esprit et notre corps sous son empire, demande la peine de l'un et de l'autre : de l'esprit, pour lui rendre hommage par sa douleur, pour reconnaître son tort, pour se repentir de son offense : du corps pour faire éclater le domaine souverain du Maître qui le frappe, et pour faire craindre sa juste vengeance. Le Fils de Dieu eut donc à sentir toute la tristesse que le coupable eût dû concevoir pour un crime qui avait offensé un Dieu infiniment grand et infiniment aimable : il eut à sentir toute la rigueur d'un supplice que Dieu ordonnait pour se venger du coupable. Mais juste ciel ! quelle tristesse ! quel supplice ! *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum* (Isa., LIII). Le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de tous les hommes.

Tristesse, supplice qu'on peut dire qui durèrent toute sa vie ; car il parut toujours aux yeux de son Père comme cette victime abandonnée à sa colère : *Dolor meus in conspectu meo semper* ; les sujets de ma douleur se présentent sans cesse à moi. Me voici couvert de la honte d'une infinité de péchés, intempérances, impuretés, blasphèmes, sacrilèges : je ne vis en Dieu que pour mourir en criminel. Anges, qui m'adorez à ma naissance sur une crèche, vous m'adorez sur le Calvaire, attaché à un gibet. Rois, qui vous prosternez à mes pieds dans une étable, vous saurez qu'on me clouera entre deux voleurs sur une croix. Disciples, qui écoutez mes oracles, vous m'entendrez crier pour demander du secours en rendant le dernier soupir : *Dolor meus in conspectu meo semper*. Affreux péché ! quelle confusion pour moi de me voir destiné à vous expier ! Je dispute avec moi-même, messieurs, je crains d'entrer dans cet océan d'amertume, où notre aimable Rédempteur fut plongé. Mais il faut, nous dit-on, que le Fils de l'homme soit élevé en croix, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la

vie éternelle : *Oportet exaltari Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam aeternam. Oportet*, il faut : hé pourquoi, mon Dieu, le faut-il ? ne sommes-nous pas vos esclaves et vos ennemis ? qui s'en prendra à vous, si vous nous livrez à votre vengeance ? *Oportet* : afin que nous vivions éternellement, il faut que Jésus-Christ soit traité comme l'auteur du péché qui devrait nous coûter la vie. *Oportet* : qui est le malheureux qui osât jamais demander le sang de son roi pour guérir ses plaies ? Qui est le roi qui pensât jamais à donner son sang pour sauver un scélérat, son sujet ? *Oportet* : non, souverain arbitre de notre sort, il ne le faut pas ; c'est nous qui sommes pécheurs, traitez-nous comme pécheurs, frappez-nous, damnez-nous, nous l'avons mérité, vous êtes le maître.

Du moins, mes chers auditeurs, concevez de l'horreur pour ce péché que votre Dieu hait jusqu'au point de mourir pour l'effacer ; l'horreur qu'il en eut lui-même fut peut-être le plus cruel de ses bourreaux. Voyez-le prosterné à terre, couvert d'une sueur de sang et sur le point d'expirer : *Factus in agonia prolixius orabat, et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc., XXII). Terrible coup de la justice divine ! Le temps de la passion du Fils de Dieu est-il venu, son âme fut d'abord percée d'une tristesse mortelle. Comment cela ? C'est qu'il pénétrait l'énormité de nos crimes, c'est qu'il avait un juste pressentiment des tourments qu'il avait à souffrir pour les expier ; c'est qu'il voyait ce calice épouvantable que la colère de son Père lui avait préparé. Chrétiens, que vos péchés ne vous effraient pas : considérez comme un jeu de jeunesse vos commerces impurs, vos injustices comme une habileté, vos débauches comme un amusement ; objets dont la seule vue fait sortir le sang du Sauveur de toutes les parties de son corps : il mourra dans le supplice qui est dû à ces péchés, et sans un miracle il mourrait dans la seule considération de ces mêmes péchés. Ennui, crainte, tristesse, agonie, il frissonne d'horreur, il est baigné d'une sueur d'eau et de sang, il est forcé d'appeler la toute-puissance au secours de sa faiblesse. Mais ennui qui accable son corps et son âme, qui dérobe à ses yeux tout objet capable de lui plaire, qui ne lui donne pas un seul moment de relâche. Mais crainte qui lui avance le plus infâme, le plus cruel des supplices ; qui ne lui permet pas d'attendre le moindre soulagement, qui représente tout à la fois une longue suite de morts, qui se répand dans toutes les parties de son corps avec tant de violence, qu'à peine lui reste-t-il de mouvement et de vie. Mais tristesse qui remplit son âme d'amertume, qui épuise ses forces jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir, jusqu'à perdre tout autre sentiment que d'elle-même. Mais agonie qui l'engage à des efforts extraordinaires pour ne pas succomber tout à fait, qui arme tous ses sens, toutes ses facultés pour peccer sa humanité, qui révolte en quel-

que manière sa délicatesse contre son courage, son imagination contre sa volonté, sa crainte contre son désir, son indignation contre sa bonté.

Cependant, dit-il à son Père, vous n'avez qu'à ordonner, je suis prêt à vous obéir : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Mes veines ont déjà donné une partie de mon sang : je verserai, quand il vous plaira, tout ce qu'il m'en reste : je sens déjà le froid de la mort, mais je respire encore, et vous n'avez qu'à me demander mon dernier soupir. *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Voulez-vous que je sois lié, battu, déchiré, percé, défiguré ; voulez-vous que je sois traité comme un ver de terre indigne de vivre ; voulez-vous que je porte une croix encore plus pesante que la croix qu'on me prépare ? que votre vengeance ne m'épargne point ses rigueurs, n'ayez point pitié de votre Fils ; oubliez que vous êtes mon Père, livrez-moi à votre fureur : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. C'est à moi de souffrir pour votre gloire, c'est moi que vous avez choisi pour victime de votre colère : armez-vous, frappez, lancez tous vos traits ; je n'aurai de voix que pour implorer votre miséricorde en faveur du criminel dont je tiens la place : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*.

C'était là, mes chers auditeurs, l'état où se trouva le Sauveur du monde, c'étaient là ses sentiments, quand il parut au jardin des Olives, comme la victime de propitiation, dit saint Paul, que Dieu avait destinée, afin de faire voir sa justice dans la rémission des péchés passés : *Quem proposuit Deus propitiationem.... ad ostensionem justitiæ suæ propter remissionem præcedentium delictorum* (Rom., III, 25). Mais pourquoi l'Apôtre ne parle-t-il point des péchés à venir ? Eh ! aurait-il pu se l'imaginer qu'après que les hommes auraient vu un Dieu languir dans une agonie mortelle, s'immoler pour réparer leurs péchés, les hommes devraient encore continuer leurs péchés ? Ah ! chrétiens, qui aimez le monde, qui vivez dans le dérèglement, qui ne songez qu'à cette vie, qui réglez votre religion par vos raisonnements impies, Jésus-Christ vous vit alors tels que vous êtes, il sentit alors le poids de vos offenses. Il se sacrifiait pour la rémission des péchés : mais les vôtres combien algiront-ils son ennui, sa crainte, sa tristesse, son agonie ? vos intempérances, vos impuretés, votre mollesse dureront-ils désormais ? vous moquerez-vous des peines de votre Rédempteur ? sera-t-il dit qu'il a été couvert de son sang par l'horreur qu'il a conçue des crimes que vous voulez accumuler jusqu'à votre mort ? Répondez-moi, chrétiens auditeurs, que vous ne voulez pas être touchés ; allez, n'ayez donc ni religion, ni reconnaissance, ni pitié : mais si désormais vous ne voulez pas vivre chrétiennement, pensez aujourd'hui chrétiennement : je vous le demande, je vous en conjure : condamnez vos délicatesses sur le point d'honneur, votre fierté, votre ambition, puisque vous êtes forcés d'adorer le Fils de Dieu sous l'apparence infâme de pécheur :

rougisiez de vos violences, de vos malversations, de vos injustices, puisque vous croyez que votre Sauveur s'est vu sur le point de mourir en se représentant leur énormité : détestez les intrigues, les fureurs d'un amour brutal, puisque vous reconnaissez votre Sauveur qui pleure et qui crie pour en éloigner l'idée. Confondez-vous au souvenir de vos envies, de vos haines, de vos vengeances, puisque vous convenez avec les fidèles qu'elles ont été si horribles aux yeux de notre Rédempteur Jésus-Christ, qu'il en a été triste, confus jusqu'au point d'en perdre la vie.

A quoi m'amuse-je ? Si vous avez besoin de pareilles exhortations, oserai-je vous dire que vous ne méritez pas qu'on vous les fasse ; les mouvements naturels d'un cœur raisonnable et chrétien doivent vous toucher plus vivement que mes paroles. Vous savez, messieurs, que le Fils de Dieu avait dit par un de ses prophètes, qu'il endurerait tous les supplices que l'homme rebelle avait mérités : *Ego feram, ego portabo* (Isa., XLVI) ; mais le voilà déjà mourant avant que d'avoir reçu le coup de mort ; à peine la justice de son Père a-t-elle levé le bras pour le frapper, et déjà il est étendu par terre presque sans mouvement et hors d'haleine. Comment boira-t-il le calice de sa passion ? il s'en faut de peu qu'il n'expire en le regardant. Comment ne succombera-t-il pas sous le poids du glaive qui doit se rassasier de son sang ? il succombe à la vue seule de ce glaive. Justice inexorable d'un Dieu en colère, comment puis-je oublier les rigueurs que vous exercâtes sur mon Sauveur ? Comment puis-je en éloigner ma pensée ? nos doutes sont inutiles, vous avez eu la satisfaction que vous demandiez. Il n'y avait, messieurs, qu'une justice infiniment irritée et infiniment puissante qui pût faire sentir à un criminel la sévérité dont elle a usé envers notre Sauveur. Elle avait réglé ses tourments par ses décrets éternels, et elle le livra à la mort comme s'il eût été indigne d'être ménagé ; tant de supplices divers, tant de juges, tant de bourreaux, pourquoi l'abandonner de la manière ? Un genre de mort, un tribunal, un exécuteur aurait suffi pour terminer sa vie ; nous méritons tous les châtiments à quoi une vengeance divine et implacable peut condamner un scélérat méprisable ; mais enfin il est étonnant que l'innocent sur qui cette vengeance devait fondre n'ait point été épargné, qu'au contraire, il ait été condamné à plus de peines, parce qu'il avait plus de patience et plus de mérite. Ses peines ne furent point comptées, elles ne furent point déterminées, comme il arrive à un malheureux qu'un noir attentat rend indigne des soins du juge, et qui est exécuté au gré d'une indignation irritée et furieuse. Le Fils de Dieu fut jeté comme dans un océan d'amertume et de douleurs, dont on n'aperçoit ni le rivage ni le fond : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me* (Psal. LXVIII, 3). *Pelagus operuit caput meum* (Jon., II, 6). Il fut abîmé dans ses tourments.

Son âme déjà déchirée par toutes les peines à quoi elle put être sensible, tout son corps fut en quelque manière brisé à cause de nos péchés ; c'est l'expression d'un prophète : *Attritus est propter scelera nostra*. Ses yeux furent baignés de larmes et flétris de coups ; ses joues furent meurtries par des soufflets ; sa bouche fut desséchée par la soif et abreuvée de fiel ; tout son visage fut couvert de crachats ; sa tête fut traversée d'épines, ses pieds et ses mains furent percés par des clous ; ses bras furent entamés par les nœuds qui les serraient ; il eut le cou écorché par les cordes dont on le traînait ; ses épaules furent accablées du poids de sa croix, tous ses nerfs furent cruellement tendus quand on l'attacha à cette croix et quand cette croix fut dressée ; tout son corps fut déchiré par les fouets qui l'entamèrent de toutes parts ; il reçut des coups de pied et de poing, des coups de bâton ; il versa son sang par une infinité de plaies ; il ne lui reste pas de figure humaine : *Vidimus eum et non erat aspectus* (Isa., LIV). S'est-on saisi de lui, on le traîne d'un lieu à un autre, tout pâle, tout meurtri, tout défiguré, tout sanglant, du jardin où il fut pris à la maison d'Anne, de là chez Caïphe, du tribunal de Caïphe au conseil des Anciens, puis au palais de Pilate, d'où il fut envoyé à Hérode ; Hérode le renvoie à Pilate, après quoi les soldats le conduisent à la basse-cour du prétoire. Pilate l'en tire pour le faire monter sur un balcon et le présenter au peuple avec une couronne d'épines et les vêtements d'un roi de farce. Enfin il fut conduit sur le Calvaire pour y être crucifié.

Partout il souffre, partout il est traité sans égard et sans pitié, abandonné par ses disciples, renié par un apôtre, souffleté par un soldat, bafoué comme un insensé, le jouet de la canaille, la risée des juges, moqué, outragé, insulté, comparé à un Barrabas et plus méprisé que cet assassin ; point de repos, point de relâche, point de compassion pour lui. Cinq cents bourreaux, toute une cohorte de gens de guerre, des juges de toute espèce, des ennemis de tout caractère, scribes, pharisiens, magistrats, rois, peuples, citoyens, étrangers sont acharnés sur le Fils de Dieu et se disputent le barbare plaisir de lui faire endurer plus d'outrages et plus de douleurs. Tel a été persécuté par les laïques que les prêtres ont protégé, tel a été l'objet de la haine et de l'injustice des prêtres qui a été l'objet de la charité des laïques ; un malheureux maltraité par ses compatriotes sera reçu favorablement par des étrangers ; les juges se déclareront pour celui que la multitude condamne ; celui que les sujets voudraient perdre trouvera un asile auprès du prince ; un peuple opprimé par des tyrans trouve un Moïse qui brise ses chaînes ; une province est sur le point d'être ravagée par un Holopherne, une Judith la sauve ; un bétail se présente à Abraham pour être immolé à la place de son Isaac ; cruel Achab, vous persécutez Elie, une pauvre veuve prendra soin de lui ; Saül, vous voulez faire

mourir David, un roi étranger le dérobera à votre injuste colère ; Hébreux endurcis, vous en voulez à la vie de Jérémie, un Ethiopien plus humain que vous lui donnera du secours ; infâmes vieillards, vous calomniez la chaste Susanne, mais un jeune homme défendra sa vie et sa chasteté. Il n'est pas, chrétiens auditeurs, il n'est pas jusqu'aux scélérats les plus détestables qui ne soient vus avec pitié dans leurs tourments. Mais tout est armé contre Jésus-Christ : docteurs, ignorants, vieillards, jeunes gens, hommes, femmes, magistrats, soldats, prêtres, laïques, gentils, Juifs, Romains, Barbares. La justice de son Père éloigne de lui tout secours, tout soulagement, toute pitié : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* (Luc., XXII) : Votre heure est venue et l'empire des ténèbres, dit-elle à ses exécuteurs, faites ce que vous voudrez de la proie que je mets entre vos mains ; inventez tous les tourments imaginables, elle les souffrira ; ne craignez pas qu'elle vous échappe, ne vous défiiez pas de votre pitié, vous serez insensibles : vous n'avez qu'à armer votre brutale inhumanité, la modération et l'horreur n'opposeront point d'obstacles à son contentement ; vous tenez la victime que vous avez à me sacrifier, je vous donne toute liberté de multiplier ses tourments.

Cette justice vit sans être touchée notre Sauveur au milieu de cette troupe brutale qui s'en joua selon son gré et l'accabla durant une nuit de tous les outrages, de tous les mauvais traitements que l'insolence la plus barbare peut inventer. Le Sauveur était lié au milieu d'eux, il avait un bandeau sur les yeux ; on lui fait tous les outrages que la débauche peut inspirer à la canaille ; on lui crache au visage, on lui donne des soufflets, on le pousse et on le repousse tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Ceux qui frappent avec plus d'insulte sont applaudis de leurs compagnons, ceux qui le jettent par terre avec plus de violence sont les plus braves et les plus heureux. C'est pour exprimer cet affreux spectacle que notre Sauveur a dit par un prophète : *Circumdederunt me sicut apes* (Psal. CXVII) : ils m'ont environné comme les abeilles environnent la fleur qu'elles sucent. Ah ! mon divin Maître, est-ce là une expression des maux qu'on vous fait ! La fleur sucée par les abeilles ne perd rien de sa beauté, il n'y reste nulle trace d'aiguillon ; mais vous, en quel état ces abeilles irritées vous mettent-elles ? en combien d'endroits votre corps sanglant marque-t-il les piqûres de leur aiguillon ? Votre visage enflé, meurtri, couvert d'ordures, a-t-il encore le moindre trait d'une figure humaine ?

Cette justice inflexible d'un Dieu vengeur vit déchirer notre Sauveur à coups de fouets sans être sensible à son ignominie et à sa douleur. Père céleste, permettez à votre méprisable créature de vous dire qu'il est votre Fils, qu'il est innocent. Il est mon Fils, mais il est ton Rédempteur ; il est innocent, mais tu es pécheur ; je le verrai sans pitié. On dé-

pouille le Fils de Dieu de ses vêtements, on l'attache par les mains à une espèce de colonne d'environ deux pieds et demi de hauteur, au haut de laquelle était la boucle qui tenait les cordes. On commence à fouetter son corps sacré et délicat ; en peu de moments cette chair tendre s'enfle et devient moitié rouge, moitié noirâtre : elle se fend bientôt de toutes parts et répand le sang par de longues ouvertures ; les morceaux qui s'en détachent sont entraînés par l'abondance du sang qui découle et qui rejaille tout à l'entour jusqu'à ensanglanter les bourreaux. La première bande de ces assassins étant hors d'haleine à force de frapper, il en vient une seconde qui renouvelle cette cruelle exécution avec une égale fureur : les fouets, les cordes, les chaînes ouvrent, approfondissent les premières plaies ; les pièces de cette chair adorable couvrent les instruments qui les détachent ; on ne voit plus qu'un squelette tout sanglant ; il ne reste plus à frapper que sur des os, car la prophétie est accomplie : *Diminueraverunt omnia ossa mea* : ils sont découverts, on peut les compter. On aurait songé à soulager tout autre homme que Jésus-Christ, si on l'avait vu dans un état si pitoyable ; on rit des horreurs que les fouets ont répandues sur son sacré corps : *Dominus flagellabatur, et nemo subveniebat*, dit saint Augustin (in Psal. XXI, Exp. 2) : qui que ce soit ne se présente pour mettre quelque appareil sur ses plaies, pour essuyer son sang, pour adoucir ses douleurs.

Cette justice insensible de Dieu le Père n'est point encore satisfaite : du moins quelque intervalle dans de si horribles tourments ; non, Jésus-Christ tout déchiré, tout décharné, tombe dans son sang ; on le relève à grands coups de pieds et de poings pour lui faire souffrir un supplice qui n'eût jamais de pareil. On lui fait une couronne d'épines fortes et longues, on lui jette sur les épaules un vieux haillon rouge, on lui met une canne à la main, on le fait asseoir sur une pierre et on lui plante dans la tête ce diadème hérissé de pointes, comment ? A force de frapper dessus avec des bâtons et des masses, de sorte que comme les épines n'étaient pas flexibles, après peu de moments on vit cette tête adorable traversée tout à l'entour. Affreux objet, chrétiens auditeurs, dont l'humanité a peine à souffrir la peinture. La tête du plus misérable des hommes percée en tant d'endroits et présentée des épines au travers de cheveux ensanglantés, l'inhumanité même la plus barbare en aurait horreur. Mais ce fut alors, oui alors, Jésus-Christ étant dans cet état, qu'on entendit de grandes huées et que toute la troupe appelée par ces cris se trouva autour du Fils de Dieu pour lui faire mille abominables traitements. Les uns prenaient la canne qu'on lui avait mise à la main et lui en frappaient la tête ; les autres lui entortillaient autour du cou ce morceau de drap qu'on lui avait jeté dessus, les autres lui couvraient le visage de crachats, les autres par dérision se mettaient à genoux devant lui, tandis que

d'autres lui tournaient le dos ; les autres le tiraient cruellement par ses cheveux sanglants, les autres le prenaient par sa couronne d'épines et lui secouaient la tête. Mes chers auditeurs, je ne saurais continuer ce récit et je pense que vous avez de la peine à m'entendre.

Mais la justice divine veut voir expirer la victime qu'elle a chargée de nos péchés. Jésus, accusé, calomnié, haï plus qu'un Barabas, est enfin condamné à mourir sur une croix. On ne cesse d'ouvrir, d'agrandir ses plaies par les cordes dont on le lie et par les coups que l'on décharge sur lui; la fureur de ses bourreaux s'irrite par sa patience; plus il souffre, plus on veut le faire souffrir. Cruels ministres de la vengeance divine, vous devez être fatigués vous-mêmes des tourments que vous lui faites endurer; hâtez-vous du moins de terminer une vie qui ne dure que pour faire durer votre cruauté et ses douleurs. Notre Sauveur paraît enfin dans les rues de Jérusalem chargé de sa croix : il s'écroule sous le poids, on le relève en le frappant impitoyablement. Le voilà arrivé sur le Calvaire, on le dépouille, on l'étend avec violence sur cet infâme gibet, on l'y attache par les pieds et par les mains avec de gros clous, on dresse la croix. Quelle douleur quand le corps sacré qui y était cloué fut secoué par le mouvement et suivit l'impression de sa pesanteur ! Que nous reste-t-il à dire ? Jésus-Christ crucifié parut aux yeux de tout l'univers.

O mon Père, s'écria le Sauveur mourant : *Ut quid dereliquisti me?* Comment et pourquoi m'avez-vous abandonné ? Vous qui écoutez si volontiers ceux qui implorent votre clémence, vous qui avez sauvé avec tant de miséricorde Noé, Loth, Isaac, Joseph, David ; Daniel, vous me laissez mourir sur cette infâme croix ; votre colère doit bien être satisfaite, le pécheur dont je tiens la place doit bien être en sûreté devant vous : n'ai-je pas assez souffert ? Mais non, mon Père, comment seriez-vous content ? je ne suis pas content moi-même, et je sens dans mon cœur un bourreau mille fois plus cruel que les Romains et que les Juifs : votre justice me livre à mon amour, et mon amour me reproche le peu que j'ai enduré, il n'est point satisfait de mes souffrances. O Père saint et aimable, ma passion n'a point été assez douloureuse, ma mort n'est point assez cruelle ; mais sauvez, sauvez par votre bonté les âmes que vous m'avez données, données, mes chers auditeurs, données à ce prix : *Pater sancte, serva eos... quos dedisti mihi* (Joan., XVII). Vous me les avez données en effet, et je ne les ai point achetées assez cher. *Ut non putaret magnum*, dit Richard de Saint-Victor, *quod pro eis pertulit, sed videatur eos quos accepit, datos sibi potius in munere, quam emptos pretio* (c. 10 in Cant.). Si, après de si horribles tourments, Dieu lui accorde le salut de quelques-uns d'entre nous, c'est un présent gratuit qu'il lui fait. Quel tourment est celui-ci messieurs, à quoi la justice divine condamne notre rédempteur ? elle est si

irritée qu'elle oblige en quelque manière le Fils de Dieu à croire qu'il ne souffre point assez pour l'apaiser ; le pécheur lui coûte des douleurs extrêmes, et il n'est point rebuté de lui, il craint encore de ne pas le sauver, il l'aime, il voudrait endurer davantage pour son amour. *Deus qui dives est in misericordia*, s'écrie l'Apôtre, *propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo* (Ephes., II, 4) : Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'excès de la charité dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a vivifiés en Jésus-Christ. Nous étions morts par le péché, nous étions les ennemis de Dieu, et le Fils de Dieu meurt pour nous faire vivre ; il souffre, il meurt parce qu'il nous aime : supplice bien cruel, messieurs, être traité sans pitié, se voir sur un gibet parce qu'il aime ses bourreaux. Cet homme trahi, vendu, lié, bafoiné, c'est un Dieu qui aime ; cette chair déchirée, ces veines épuisées, ces pieds et ces mains cloués, cette tête couronnée d'épines, c'est là le corps d'un Dieu qui aime. Quel crève-cœur pour Jésus-Christ quand il disait en lui-même : Si je n'aimais pas, je ne souffrirais pas ; je souffre jusqu'à l'excès, parce que j'aime jusqu'à l'excès. Me voici couvert de plaies et de sang, crucifié comme un voleur, parce que j'aime ma créature, mon esclave, mon ennemi, mon bourreau. Et après tout, mes souffrances seront méprisées, mes souffrances seront inutiles ; je n'aurai pas la consolation de mettre tous mes persécuteurs dans le ciel. J'ai été muet durant ma passion ; quand on m'a demandé ce que j'avais fait, je n'ai pu répondre, sinon que j'aimais mes bourreaux ; j'ai porté ma croix avec courage, avec joie, bien content, bien récompensé, si je pouvais les conduire tous dans la gloire : et tant de langueurs, tant de calomnies, tant d'outrages, tant de coups, des fouets, des épines, des clous, une croix si pesante, si infâme, si cruelle, une si longue suite de morts n'empêcheront pas la plupart de se damner.

C'était un étrange sujet de chagrin pour notre Sauveur d'avoir tant souffert, d'avoir souffert par une pure miséricorde, et d'être forcé par cette même miséricorde à se reprocher qu'il n'avait point encore assez souffert, et que son Père lui donnait gratuitement, par bonté, par compassion les âmes qu'il avait rachetées au prix d'une vie perdue par tant de tourments. *Taceo quod figur*, dit Tertullien, *in hoc enim venerat ; numquid tamen subeunda morti etiam contumeliis opus fuerat ? sed saginari voluptate patientie discessurus volebat* (Lib. de Pat.) : Ne parlons point de la croix sur laquelle le Fils de Dieu meurt, il était venu pour y mourir ; mais pourquoi meurt-il après tant d'ignominies et tant de douleurs ? il voulait goûter le plaisir de sa patience, il voulait se rassasier de souffrances. S'il était résolu de mourir, il pouvait ne pas mourir sur un gibet ; s'il voulait mourir comme s'il eût été un scélérat, pourquoi mourir crucifié ? était-il néces-

saire de subir un supplice si affreux? *Taceo quod figitur, in hoc enim venerat*, il avait choisi la croix pour y rendre le dernier soupir; mais pourquoi meurt-il entre deux voleurs, pourquoi attaché avec des clous, tandis que ces voleurs ne sont liés qu'avec des cordes? pourquoi meurt-il dépouillé de ses vêtements, maudit, blasphémé, en plein midi? *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*; il voulait contenter son amour, et son amour voulait contenter la justice de son Père.

S'il voulait mourir en croix, attaché avec des clous, entre des voleurs, dépouillé, en plein midi, blasphémé, pourquoi a-t-il voulu mourir tout meurtri, tout déchiré, après avoir été trahi par un disciple, chargé de chaînes, traîné de tribunal en tribunal, après avoir servi de jouet à la canaille, après avoir été souffleté, après avoir reçu plus de cinq mille coups de fouet, après avoir eu la tête percée de soixante-douze épines, après avoir été plus méprisé qu'un Barrabas, après avoir été traité de fou comme un roi de farce, après avoir perdu jusqu'à la figure humaine dans l'excès de ses ignominies et de ses tourments? *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*; *volebat*, il voulait se rassasier d'outrages et de douleurs. Hé! mon adorable Sauveur, il fallait plutôt me damner, il fallait plutôt damner tous mes auditeurs, plutôt il fallait damner tous les hommes. Mais, ô justice insatiable! ô miséricorde insatiable! le Fils de Dieu sur le point de mourir n'est point content de ses peines. On l'a lié, il voudrait qu'on l'eût traîné comme une bête morte; on l'a frappé, il voudrait qu'on lui eût brisé tous les os; on s'est moqué de lui, il voudrait qu'on l'eût foulé aux pieds; on l'a déchiré à coups de fouet, il voudrait qu'on l'eût mis tout à fait en pièces; on l'a couronné d'épines, il voudrait que ces épines lui eussent percé le cœur; on l'a chargé d'une croix, il voudrait que cette croix eût été hérissée de couteaux tranchants; il meurt, il voudrait perdre mille vies: *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*. Ainsi son amour se combattait lui-même pour le tourmenter, car comment le Sauveur eût-il pu vivre, s'il eût été traité de la manière? toutefois il voulait vivre pour souffrir.

Quoi donc, ô fidèles qui m'écoutez, n'aurait-il pas assez souffert! il pouvait bien le dire avant que de rendre le dernier soupir, que tout était consommé: *Consummatum est*. Oui, mon Rédempteur et mon Dieu, c'est bien assez enduré; adorable tête, pieds et mains sacrés, c'est assez souffrir, c'est assez d'outrages, assez de coups, assez de plaies, assez de douleurs: la justice d'un Dieu est consommée, la miséricorde d'un Dieu est consommée, la patience d'un Dieu est consommée, la vie d'un Dieu est consommée: *Consummatum est*, tout est consommé. Si je ne crois pas, mon aimable Sauveur, que la justice de votre Père vous a immolé sans pitié pour m'ouvrir le ciel, je mérite l'enfer. Hé! mes chers auditeurs, il n'est pas question de croire la passion de Jésus-Christ,

nous la croyons, nous sommes fidèles; il s'agit de détester le péché que Jésus-Christ a expié par de si étranges peines. Que dites-vous là-dessus? que pensez-vous aujourd'hui de ces commerces, de ces débauches, de cette ambition, de ce monde qui vous font mépriser, outrager un Dieu souffrant, et qui vous exposent à toutes les rigueurs de la vengeance divine? Sujets de compassion et de crainte qui ne vous touchent peut-être pas. Mais si vous êtes insensibles, dispensez-moi de me convaincre et de vous dire que vous l'êtes. Nous avons considéré Jésus-Christ comme la victime de la justice divine, il est temps de le considérer comme la victime de l'injustice humaine.

SECONDE PARTIE.

Des hommes faire mourir un Dieu, ô ciel! quelle injustice! Ne sera-ce point, messieurs, une injustice nouvelle que nous ferons à notre divin Rédempteur, si nous développons les preuves du procédé injuste de ses juges et de ses bourreaux? C'est un Dieu à qui on arrache la vie par des tourments inouïs: cette parole devrait suffire pour exprimer toute l'iniquité de sa condamnation et de son supplice. Maltraiter un Dieu, le déchirer, le défigurer, l'accabler d'outrages et de douleurs, quelle apparence en cela d'équité et de raison! Si nous aimions notre Sauveur, nous n'aurions pas besoin qu'on nous mit devant les yeux tant de circonstances de sa passion; mais ce n'est qu'à force de considérations que nous sommes sensibles à ses peines. Notre injustice va non-seulement jusqu'à retenir nos larmes, lorsque nous devrions par reconnaissance verser tout notre sang, mais même jusqu'à ignorer le tissu d'injustices qui a arraché sur une croix le dernier soupir à Jésus-Christ. O mon Sauveur, punissez notre indifférence, mais pardonnez à notre faiblesse le récit que je suis contraint de faire.

Le Fils de Dieu répandait partout ses instructions, ses bontés, ses miracles, il venait de ressusciter Lazare: donc il faut qu'il meure; on songe à le faire mourir, lorsque sa sainteté, sa miséricorde et sa puissance éclataient le plus: *Oderunt me gratis* (Psalm. LXIII). C'est être bien cruel que d'être cruel sans raison. *Retribuēbant mihi mala pro bonis et odium pro dilectione* (Ps. CVIII): On récompense le bien par le mal, l'amour par la haine; injustice, cruauté tout à fait brutales. Les Juifs avaient éludé l'impression qu'avaient faite dans leur esprit la résurrection du fils de la veuve de Naïm et la résurrection de la fille du chef de la synagogue; ils doutèrent sur divers prétextes de la mort de ces deux ressuscités. A l'égard de Lazare et mort et ressuscité, la merveille est évidente; il n'y a pas à balancer, son auteur est digne de mort. Ce n'est point au hasard et dans le désordre d'une émotion populaire qu'on forme le dessein de se défaire de Jésus-Christ. Lazare ressuscité paraît, la divinité de celui qui l'a ressuscité se fait sentir: là-dessus *collegerunt pontifices et pharisæi concilium adversus Jesum* (Joan., XI): Les

prêtres et les pharisiens assemblent le conseil contre Jésus. Ceux qui doivent soutenir l'innocent et le Messie s'assemblent non pour le juger, mais pour le condamner. A quoi peut se terminer une si injuste délibération? Mais on ne délibère pas même, l'on s'assemble pour perdre Jésus : *Concilium fecerunt adversus Jesum*. Il est naturel d'entrer sans passion dans la discussion d'une affaire où il s'agit de la vie d'un homme, d'y apporter même de la crainte, de la compassion, de la douceur. *Quid facimus?* crient-ils tous à la fois, *quia hic homo multa signa facit*. Que faisons-nous? quelle manière de proposer un fait! Cet homme devrait déjà être mort. Cet homme! que ce terme est méprisant! Il n'y avait pourtant qu'un Dieu qui pût ressusciter les morts. *Quid facimus?* ils s'emporent, au lieu d'exposer simplement la chose, au lieu de choisir le plus sage d'entre eux pour en faire le rapport. Cet homme fait des miracles : eh bien! adorez-le, aimez-le, faites gloire de le suivre; non, il faut qu'il meure. *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum* : si nous le laissons ainsi faire. Ils ne se sont pas encore saisis du Sauveur, et ils craignent déjà de le relâcher; le jugement n'est pas encore commencé, et sa mort est une affaire déjà conclue. Dans cette confusion, Caïphe, qui était le grand prêtre, prend la parole, et, interrompant les conseillers qui parlaient tous à la fois : Vous n'y entendez rien, leur dit-il, et vous ne faites pas réflexion qu'il est de votre intérêt qu'un homme seul meure pour la nation : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo* (Joan., XI). Toute l'assemblée crie qu'il faut faire mourir Jésus, et Caïphe est si passionné contre lui qu'il outrage les autres juges, qu'il les traite d'ignorants, comme s'ils songeaient à le sauver; et, sans considérer s'il mérite de mourir, il leur fait entendre qu'il est de leur intérêt qu'il meure : cette raison n'était-elle pas bonne pour des âmes de ce caractère? Dans une grande assemblée pas une personne qui embrasse le parti de l'équité, quand il est question de juger un Dieu. *Concilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent et occiderent* (Matth., XXVI). Il s'agit de se saisir du Fils de Dieu, on lui tend des pièges, il faut faire le coup avec adresse. S'il est coupable, pourquoi tant de précautions? qu'on mette hardiment la main sur lui. On soulève le peuple, afin que parmi l'émotion d'une multitude irritée, la pitié ne touche personne en sa faveur. On traite le Sauveur sans égard, sans ménagement, afin d'effacer toute l'idée qu'on peut avoir de son mérite; afin que, basoqué comme un misérable, il paraisse indigne de compassion. Mes chers auditeurs, pourrait-on en user de cette manière envers le dernier des hommes?

Le bruit du dessein des prêtres s'étant répandu, le Sauveur se voit abandonné par ses disciples, et Judas se présente pour le trahir : *Tunc abiit unus de duodecim* : tunc, après avoir été honoré de tant de grâces; tunc, après s'être nourri de son corps et de son

sang : que n'attendait-il du moins qu'on le priât d'être le traître qui le livrerait? *Quid vultis mihi dare?* Que voulez-vous me donner? Malheureux, vend-on ainsi la vie d'un innocent? *Ego eum vobis tradam* : Je vous le livrerai, moi son disciple et son apôtre, à vous persécuteurs infâmes et cruels de l'innocence et de la bonté. Vous le reconnaîtrez au baiser que je lui donnerai, je vous le livrerai et il sera à votre merci : parlez, combien voulez-vous l'acheter? que me donnerez-vous? Traître infâme! le gibet, la mort, le supplice du plus méchant homme qui fut jamais. Vendre un Dieu, acheter un Dieu au prix de quelques pièces de monnaie! Cependant, voilà le Fils de Dieu entre les mains des soldats : en vain il leur fait sentir sa divinité par un miracle nouveau, ils le lient comme un brigand et, sans autre formalité, ils le rouent à coups de bâtons : pourquoi tant de gens armés contre un juste qui ne fuit pas, qui ne se défend pas? pourquoi le battre sans ordre, sans sujet? Ah! messieurs, ce furent là les préludes de la passion de notre aimable Sauveur : mourons de confusion et de douleur, en le voyant traiter avec tant d'indignité. Tout le jour ne suffirait pas si je voulais vous développer toutes les injustices de sa condamnation et de sa mort.

On le conduit chez Anne : Anne n'étant pas grand prêtre ne devait point se mêler de l'interroger, il n'avait nulle juridiction en cette affaire. Chez Caïphe, Pierre le renia jusqu'à trois fois, comme s'il n'eût pas eu la moindre idée de ce qu'il était. Un soldat, de son mouvement, lui déchargea un soufflet : quand est-ce qu'il fut permis aux archers de frapper un prisonnier qui n'est pas encore jugé? celui-ci toutefois ne fut pas seulement repris de son emportement. Durant une nuit, temps destiné au repos des juges, des exécuteurs et des coupables, une troupe de soldats au milieu de la crapule et de la débauche, firent servir le Fils de Dieu au plaisir de leur brutale inhumanité : refusa-t-on jamais une prison aux criminels pour les mettre à couvert des insultes de la canaille? Si on ne veut pas l'absoudre, du moins qu'on le traite comme on traiterait un voleur et un assassin.

Principes autem sacerdotum et omne concilium quærebant falsum testimonium : Le prince des prêtres et tout le conseil cherchent de faux témoins qui déposent contre lui : on donne aux malfaiteurs publics des avocats pour plaider leur cause, pour les défendre; on leur permet à eux-mêmes d'alléguer leurs faits justificatifs et les excuses de leur conduite. Les juges sont convaincus de l'innocence de Jésus : ils veulent autoriser leur procédé par l'imposture. Judas leur déclare qu'il leur a livré un homme juste : *Que nous importe*, lui répondent-ils, *c'était à vous de voir* : comme s'il n'était pas du devoir d'un juge de débrouiller et de punir la calomnie : *Convenientia testimonia non erant* : Les témoins se contredisaient les uns les autres : cela ne sert de rien au Fils de Dieu.

Si on l'interroge, c'est pour le faire cou-

per; s'il ne répond pas, il est visiblement coupable; s'il répond, il blasphème : *Blasphemavit*, s'écrie Caïphe, *quid egemus testibus?* Au lieu de recueillir les voix, il décide avec emportement : à quoi bon tant de témoins? il en avoue plus qu'il ne nous en faut. Tout ce que l'injustice la plus criante peut avoir de plus malin et de plus inouï est mis en œuvre contre Jésus-Christ : l'équité ne pouvait pas le condamner, il est vrai; mais enfin que l'iniquité ne cherche pas à justifier sa condamnation. Malgré la plus aveugle passion, on fut contraint de recourir à un autre tribunal que l'on pût surprendre et corrompre : l'on s'adresse à Pilate. Pilate demande les chefs d'accusation : Eh! lui dit-on, vraiment si ce n'était pas là un méchant homme, nous ne vous l'aurions pas présenté : *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissimus eum*. Quelle réponse! quelle supposition! quelle procédure! il n'y a rien à examiner, à prouver dans cette cause, tout y est clair. Mais quelle malice! les Juifs dans leur conseil avaient accusé le Sauveur de ce qu'il se disait Fils de Dieu et non de ce qu'il se disait roi; et devant Pilate ils l'accusent de ce qu'il se disait roi et non de ce qu'il se disait Fils de Dieu : parce que Pilate, comme idolâtre, se serait moqué de sa divinité; mais comme Romain il devait s'offenser de sa royauté. Pilate découvrit aisément la mauvaise foi des accusateurs, mais, politique impie, au lieu de prononcer en faveur de l'accusé, il le renvoie par-devant Hérode. Hérode ne daigna pas entrer dans le détail de la cause, il regarda notre Rédempteur comme un misérable insensé également indigne et de vie et de mort, et le fit chasser de son palais. Je ne sais, chrétiens auditeurs, s'il en est parmi nous qui voulussent souffrir, pour l'amour de Jésus-Christ, une seule de ces humiliations qu'il a essuyées pour l'amour de nous; il est beau à nous, méprisables créatures, de nous plaindre d'un rebut, de vouloir venger un outrage, d'être fiers malgré nos misères, malgré nos péchés.

Mais remarquez que l'innocence du Sauveur était si visible, que l'injustice la plus furieuse ne savait comment s'y prendre pour contenter l'envie dont elle brûlait de le faire mourir. S'il eût été coupable, les Juifs eussent dû le condamner parce qu'il y allait de l'intérêt de la religion; Pilate eût dû le condamner parce qu'il s'agissait d'un crime d'Etat, Hérode eût dû le condamner parce qu'il était Galiléen. Aucun de ses juges ne croit pouvoir prononcer contre lui, et tous contribuent à sa mort. Les Juifs disent que leur loi leur défend d'ôter la vie à qui que ce soit : *Nobis non licet interficere quemquam*. Pilate avoue qu'une envie maligne le persécute : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum*; qu'il ne prétend point qu'on lui impute la mort de cet homme juste : *Innocens ego sum a sanguine Justorum hujus*. Hérode ne veut pas seulement prendre la peine de s'instruire du vrai et du faux, il se contente de se divertir de Jésus comme d'un fou. Chacun veut passer pour équitable dans sa cause : voilà

le comble de l'injustice, personne ne se déclare, personne ne frappe, il est la victime de tout le monde. Execrables juges, ne refusez pas cette triste consolation des malheureux, qu'il connaisse les auteurs de sa mort. Mon Dieu, mon Sauveur, pardonnez à ma douleur un si indigne désir de soulager la vôtre.

L'on veut pourtant que Jésus meure, la chose est résolue; et, comme il est impossible de le convaincre de la faute la plus légère, il faut du moins avoir quelques préjugés contre lui, et quels préjugés! Si vous avez, messieurs, quelque idée de Jésus-Christ, vous frémisserez d'horreur en les entendant. *Offerebant*, dit saint Léon, *offerebant Jesum duris nexibus vincum, colaphis et alapis frequentibus cæsum, sputis oblitum, clamoribus prædammatum, ut inter tot præjudicia quem omnes vellent perire, non auderet Pilatus absolvere* (Serm. 8, de Pass.). Ils présentaient Jésus lié, chargé de chaînes, meurtri de soufflets, couvert de crachats, déjà condamné par les vœux, par les cris du peuple, afin que tant de préjugés ôtassent à Pilate la liberté de sauver un homme que tous voulaient perdre. Comment? voici une injustice incroyable; le Fils de Dieu est déclaré innocent, mais il faut qu'il soit coupable, pourquoi? parce qu'on le traîne par les rues et de tribunal en tribunal, parce qu'on le bat, parce qu'on le déchire, parce qu'on l'outrage, parce que chacun crie qu'il soit crucifié : sa pâleur, ses plaies, ses meurtrissures, ses forces épuisées, son sang versé, ce sont là ses crimes; parce qu'on l'accable de coups, il mérite d'être accablé de coups; parce qu'on veut qu'il meure attaché à une infâme croix, il mérite de mourir crucifié. Vit-on jamais criminel si malheureux et jugé de cette manière? si le Fils de Dieu est un blasphémateur, qu'on le juge comme un blasphémateur; s'il est un séditeux, qu'on le juge comme un séditeux; mais deviendra-t-il coupable parce qu'on l'a bafoué et tourmenté en tant de manières? mais sera-t-il cloué à un gibet parce qu'on hait sa sainteté et qu'on ne peut se cacher ses miracles? Nous voudrions qu'on fit quelques procédures dans son jugement pour découvrir la vérité; qu'on lui donnât des avocats pour faire valoir ses droits; qu'on observât les formalités ordinaires pour agir selon la loi : procédures, avocats, formalités, de quoi servirait tout cela à Jésus-Christ qu'on ne croit digne de mort que parce que mille bourreaux ont déjà déchargé sur lui leur cruauté?

Pilate parut garder plus de mesure dans sa condamnation, et ce fut lui dont l'injustice fut plus barbare. Il lui demande quel est son crime : *Quid fecisti?* Il lui demande hors de propos ce que c'est que la vérité : *Quid est veritas?* à quoi bon l'interroger, lui qui savait qu'on le persécutait sans raison? mais qu'il ne lui insulte pas par des questions impertinentes : *Quid est veritas?* Qu'il attende donc sa réponse. Non, après l'avoir interrogé, il sort du prétoire : *Cum hoc dixisset iterum exivit* : On ne permet pas au Sauveur

de répondre et on veut le punir parce qu'il ne répond pas : *Non respondes quidquam*, Pilate venait d'avouer que le Sauveur était innocent : *Nullam causam mortis invenio in eo*. Sur cet aveu il eût dû le relâcher et châtier ses calomniateurs : il change de sentiment : *Vide*, lui dit-il maintenant, *in quantis te accusant* : Voyez de combien de crimes l'on vous charge : contradictions qui rendent la cause du Sauveur toujours plus mauvaise. Il songe à renvoyer le Sauveur absous, mais corrigé : *Emendatum dimittam*. Corrigé, et de quoi, méchant homme ? de quoi ? de ce qu'il ne répond pas lorsque vous sortez du Prétoire pour ne pas l'entendre : et ne l'avez-vous pas déclaré innocent ? Il lui vient dans l'esprit de comparer Jésus à Barrabas. Votre foi, messieurs, pénètre l'horrible injustice de cette comparaison : lequel des deux les Juifs sauveront-ils ? ou de Jésus ou de Barrabas ? ils n'hésitent pas sur le choix : que Barrabas vive et que Jésus meure.

Ah ! dit Pilate, je mettrai ce Jésus dans un état si pitoyable, que je forcerai la haine la plus brutale de lui épargner la vie. Quel expédient pour absoudre un innocent ! il commande qu'on le déchire à coups de fouet depuis les pieds jusqu'à la tête : la loi ne permettait pas qu'on lui donnât plus de quarante coups, s'il eût mérité ce châtement ; il en reçut plus de cinq mille : les bourreaux ne réglèrent leur furie que par leur lassitude : *Tradidit eum voluntati eorum : fecerunt in eo quaecumque voluerunt*. Pilate abandonne Jésus-Christ à ses bourreaux, et ceux-ci lui firent tout le mal qu'ils voulurent : ils ne demandèrent aucun ordre, aucune permission pour lui percer la tête de soixante-douze épines : ce n'était pas la peine que le juge se mêlât d'un pareil tourment, et il fallait traverser une tête par un si grand nombre de pointes pour y attacher cette affreuse couronne. Pilate trouve Jésus-Christ dans une situation convenable à sa cruauté ; il l'expose à la vue du peuple : *Ecce homo*, leur dit-il, voilà l'homme ; il était nécessaire de leur assurer que c'était bien là leur Jésus, car à peine lui restait-il apparence d'homme : c'était bien vous, en effet, mon divin Sauveur : je vous adore sous cette figure qui vous rend si méconnaissable ; il n'y a qu'un Dieu qui pût encore paraître vivant après avoir enduré tant de supplices ; je reconnais sur votre adorable corps les traces de ma propre injustice, de mes crimes, de ma cruauté.

A ce spectacle, messieurs, la compassion fut-elle émue ? L'on n'entend crier autre chose, sinon : *Crucifigatur* : Que cet homme soit crucifié ; mais il n'a presque plus de vie ; *Crucifigatur*. Mais on n'a pu rien prouver de ce qu'on lui impute : *Crucifigatur*. Mais sa patience doit vous toucher, si son innocence ne le fait pas : *Crucifigatur*. Mais il vous a honorés de tant de marques de bonté : *Crucifigatur*. Mais votre conscience vous met en face votre cruauté : *Crucifigatur, crucifigatur*. L'injustice de Pilate, surprise d'une dureté si peu attendue, fut comme in-

terditée et éperdue ; forcée de disputer avec elle-même, elle oublie, ce semble, toutes ses démarches passées, elle ne sait plus ce qu'elle a à dire et à faire. Pourriez-vous vous l'imaginer, mes chers auditeurs, qu'après que Pilate eut pris des mesures si cruelles pour s'applaudir sur quelques apparences d'équité, il demanda froidement au Sauveur d'où il était : *Unde es tu ?* Insulte barbare, faite à un homme qu'on avait déchiré par ses ordres, et à qui il ne restait presque plus de vie ! c'était lui dire : Pauvre malheureux, pourquoi es-tu venu en ce monde ? n'aurait-il pas mieux valu pour toi que tu n'eusses jamais été ? tu es presque en pièces, et tu vis encore. Mais ne savait-il pas qu'il était Galiléen, lui, qui l'avait envoyé comme tel à Hérode ? mais n'avait-il pas porté témoignage de son innocence ? mais qu'importe à un juge de savoir le pays d'un homme qu'il doit absoudre et qu'il ne peut condamner ?

Tu ne dis mot, ajoute-t-il, ne sais-tu pas qu'il est en mon pouvoir de te crucifier ou de te renvoyer ? *Nescis quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te ?* Impie politique ! Quoi ! si vous pouvez le crucifier, pouvez-vous le renvoyer ? et si vous pouvez le renvoyer, pouvez-vous le crucifier ? Quelle extravagance ! quel juge ! mais il le fit bien voir qu'il pouvait crucifier un innocent. Enfin, messieurs, l'injustice fatiguée de ses incertitudes, révoltée contre elle-même par les horreurs d'une si longue suite de cruautés, se détermine à prononcer. Pilate n'hésite plus, que lui importe que le juste vive ? et l'idée de son crime, de sa brutale injustice l'embarrasse. De la même bouche, dit saint Léon, dont il avait déclaré Jésus innocent, il le condamne à mourir sur une croix : *Iisdem labiis Jesum misit ad crucem, quibus eum pronuntiaverat innocentem* (Serm. 3, de Pass.). Quelle joie pour ses persécuteurs d'être sûrs enfin après tant d'irrésolutions de le voir clouer à un gibet ? Ils ne se donnèrent pas seulement le temps de planter la croix avant qu'il arrivât au Calvaire, ils l'en chargèrent lui-même par l'impatience de commencer son dernier supplice. Il est contraint de porter lui-même, tout épuisé qu'il était de sang et de forces, tout ensanglanté, tout déchiré, tout mourant, sa couronne d'épines encore attachée à sa tête, il est contraint de porter lui-même sa croix longue de plus de quinze pieds. Ils le suivent en foule, se disputant le plaisir de l'envisager de plus près et de lui faire entendre plus d'outrages, courant pour choisir une place d'où ils pussent plus commodément découvrir tout ce qui se passerait dans l'exécution.

De qui parlons-nous, chrétiens ? de ceux mêmes en faveur de qui il a donné mille marques de bonté et de puissance, qu'il a instruits, qu'il a caressés, qu'il a guéris ; nous parlons des auditeurs de ses oracles, des témoins de ses merveilles, des possédés qu'il a délivrés, des aveugles qui tiennent la vue de lui, des muets dont il a délié la

langue, des sourds à qui il a donné l'ouïe. Est-ce donc que l'injustice humaine ne sera jamais rassasiée? Anges de paix, qui vous disposez à pleurer autour du sépulchre de mon Rédempteur, faites entendre à tout l'univers que l'esclave va faire mourir son maître, que le fils va faire mourir son père, que l'homme va faire mourir son Dieu. Qu'attendez-vous, soleil, de vous obscurcir; vous, tombeaux de vous ouvrir; vous, montagnes, de vous ébranler; vous, mers, de mugir; vous, cieus, de tonner? Que toutes les créatures soient dans l'agitation et dans le trouble, qu'un renversement universel de toutes choses dérobe au ciel et à la terre la vue d'un Dieu qui expire sur une croix comme un voleur.

Il ne s'agit plus, mes chers auditeurs, ni de justice divine, ni d'injustice humaine: Jésus-Christ est mort parce qu'il nous aimait, il est question de l'aimer: *Charitas Christi urget nos*, dit l'Apôtre, *ut et qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (II Cor., V, 14). L'amour de Jésus-Christ nous presse, afin que ceux qui vivent ne vivent point désormais à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux. La chose vous paraît-elle raisonnable, que vous viviez désormais pour un Dieu qui a été traité si indignement, qui a perdu la vie parmi tant d'ignominies et tant de douleurs pour vous sauver? Il n'en a peut-être pas assez fait, il n'en a peut-être pas assez souffert pour mériter votre reconnaissance; c'est nous qui l'avons exposé à toutes les rigueurs de la justice de son Père; c'est nous qui l'avons accablé de tous les maux que l'injustice des hommes peut faire souffrir; après cela dirons-nous encore comme Pilate: *Quid faciam de Jesu?* Que ferons-nous de ce Jésus? le reconnaitrons-nous pour notre roi? l'adorerons-nous comme notre Dieu? embrasserons-nous son parti ou l'abandonnerons-nous sans nous mettre en peine de lui? Un ver de terre serait plus considéré qu'il ne l'a été; le plus scélérat des hommes aurait enduré moins de tourments; croyez-vous que, pour les intérêts de la vanité et de la volupté, vous deviez encore vous moquer et de lui, et de ses bontés, et de ses souffrances? Ah! *Charitas Christi urget nos*. Un Dieu dans cet état pour l'amour de nous ne nous invite pas, ne nous exhorte pas à l'aimer; il force notre cœur, il nous l'arrache, nous ne saurions le lui refuser: *Urget, urget nos*. Comment pourrions-nous ne pas vivre pour notre Seigneur Jésus-Christ mort pour nous? O fidèles, suis-je contraint de vous reprocher à vous que la foi et la piété ont conduits dans cette église, à vous qui vous avouez rachetés au prix du sang de ce Dieu, et dont la mort vous remplit aujourd'hui de tristesse; à vous qui avez écouté d'un air si religieux le récit d'une passion si cruelle et si infâme, suis-je contraint de vous reprocher la plus détestable de toutes les injustices? Vous aimez mieux vous damner que d'aimer votre Rédempteur Jésus-Christ.

C'est ici que la douleur ne me permet plus

de parler; je n'avais pas prévu cette ingratitude, cette dureté, cette horrible insensibilité; que pourrais-je dire à mes auditeurs, mon divin Sauveur, s'il est vrai qu'ils aiment mieux se damner que de vous aimer? Ayez pitié de ma faiblesse, je ne mérite pas de vous venger, je ne le puis pas, je ne vous aime point assez pour toucher des gens qui ne vous aiment pas. Faut-il donc me taire, messieurs, faut-il vous laisser dans cette indifférence, dans cette infidélité, dans ce désespoir? Indigne de faire quelque impression dans vos âmes par mes propres sentiments, j'emprunterai les sentiments de saint Grégoire de Nazianze, grand amateur de Jésus-Christ: *Audacem me dolor facit, Christum tibi offero* (Orat. 17). Ma douleur me donne de la hardiesse et des forces; je vous présente Jésus-Christ lui-même, voilà l'image de notre Rédempteur crucifié; peut-être se fera-t-il entendre à vous, peut-être l'écouteriez-vous; vous devriez bien pour l'amour de lui cesser d'être méchants, puisque pour l'amour de vous il a été mis au nombre des méchants: *Cum propter te cum iniquis reputatus sit, tu propter illum justus fias* (Orat. 42, in Pascha secunda). C'est la reconnaissance qu'il vous demande de dessus sa croix; à cette parole vous paraîsez interdits, mais vous savez pourquoi il a été attaché à ce bois infâme. Si vous ne voulez pas qu'on vous parle de l'aimer, du moins adorez-le: *Adora tua causa suspensum*: Ne vous défiez pas de moi, je ne songe point à forcer votre cœur; ce n'est pas mon dessein, chrétiens auditeurs, d'arracher quelques larmes à votre gratitude et à votre compassion; je vous cacherais même, si vous voulez, cet aimable crucifix et vous ne le verrez point. Vous avez, je le sais, d'autres choses à pleurer que les péchés qui ont coûté à votre Dieu un si effroyable supplice; vous avez d'autres choses à pleurer que votre Dieu mourant, mort sur cet affreux gibet. La perte de cette personne que vous aimiez si tendrement, cet événement qui a humilié votre vanité, le chagrin de vous trouver sur le penchant de l'âge, et de voir finir vos plaisirs doit emporter votre douleur et vos pleurs.

Mais vous êtes fidèles et vous ne pouvez pas vous dispenser d'adorer Jésus-Christ crucifié: *Christum tibi offero, adora tua causa suspensum*: Je le tiens ce Jésus-Christ crucifié, je vous le présente, adorez-le. Ayez les sentiments que vous voudrez, voilà l'état où il s'est mis pour se faire aimer; et si vous n'êtes pas encore damnés, si le ciel vous est ouvert, c'est à sa patience, c'est à son amour infini que vous êtes redevables de cette grâce; cette tête couronnée d'épines, ces pieds et ces mains percés, ce côté ouvert, ce visage pâle, meurtri, cette bouche fermée, ces yeux éteints, ces veines épuisées, ce corps ensanglanté, déchiré, décharné, défiguré; tous les traits que la justice de Dieu et votre injustice ont imprimés sur cet aimable Sauveur vous diront la vérité. Je vous ménage trop, âmes ingrates, âmes insensibles: *Si quis non amat Dominum Jesum, ana-*

thema sit (I Cor., XVI). Vous ne méritez pas de pitié; oui : *Si quis non amat Dominum Jesum, anathema sit*. Celui qui n'aimera pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit maudit, qu'il soit malheureux, qu'il soit abandonné de toute la terre, qu'il soit l'objet de la haine de toutes les créatures, qu'il meure, qu'il périsse, qu'il brûle éternellement dans les enfers.

Chrétiens, je vous traite avec trop de mépris, je vous insulte trop cruellement, nous sommes ingrats, mon aimable Rédempteur, nous sommes insensibles; mais en adorant ce corps sacré, nous ne saurions résister aux excès de votre miséricorde : puis-que nous ne pouvons pas mêler notre sang avec le vôtre, nous mêlerons du moins nos larmes avec votre sang : nous sentirons les pointes de ces clous et de ces épines : nous partagerons avec vous votre croix : que ne nous est-il permis d'expirer en baisant ce côté ouvert, en découvrant ce cœur si tendre qui a été consumé de notre amour ? Quoi ! vous vous êtes mis à notre place pour être saisi comme un voleur, pour être accusé, calomnié, condamné, trainé de tribunal en tribunal, pour être accablé de coups, couvert de plaies et de sang, attaché à cette croix, et nous ne vous aimerons pas ? Était-il nécessaire de tant souffrir pour vous faire aimer ? et tant de souffrances, tous ces excès de miséricorde ne vous feront-ils pas aimer ? Pourquoi donc, écoutez, chrétiens, sa réponse, il nous l'a faite par la plume de saint Bernard, pourquoi donc, mon cher peuple, servez-vous mon ennemi et le vôtre, plutôt que moi : puisque c'est moi qui vous ai rachetés, et non pas lui ? *Popule meus, quid causæ est quod inimico meo vestroque libet servire potius quam mihi ? Non ille, sed ego redemi vos*. Vous l'entendez cette plainte de votre divin Rédempteur ; elle est bien juste, mais elle est bien forte. Il est cloué à ce gibet, il a répandu tout son sang, il est couvert de plaies, et il nous dit en rendant le dernier soupir, que c'est lui qui nous a rachetés et non pas le monde : *Non ille, sed ego redemi vos*. Nous l'abandonnons pourtant pour être au monde : il nous demande pourquoi nous lui préférons son ennemi et le nôtre : *Quid causæ est ?* Monde ennemi de Jésus-Christ et de notre âme, à quoi nous engagez-vous ? Luxe, ambition, vengeance, commerces impurs, c'est donc vous qui nous faites commettre cette détestable perfidie : c'est donc vous qui nous enlevez Jésus-Christ attaché à une croix pour nous racheter.

Non ille, sed ego redemi vos ; en pouvons-nous douter que vous nous ayez rachetés ? Si nous ne croyons pas que vous êtes mort pour l'amour de nous, n'avez plus pour nous de miséricorde, et punissez à ce moment même notre incrédulité, par une funeste mort. Si nous ne sommes pas persuadés que, pour nous sauver, vous avez bien voulu être traité comme le dernier des hommes, être le jouet des juges et des exécuteurs, confondez-nous, frappez-nous, perdez-nous. S'il ne nous paraît pas vraisem-

blable que vous ayez été condamné au supplice de la croix, que vous soyez mort sur une croix, après avoir essuyé toute la rigueur de la justice divine et toute la cruauté de l'injustice humaine, et cela parce que vous nous aimiez tendrement, et que vous vouliez nous réconcilier avec votre Père et nous mettre à l'abri de sa justice, regardez-nous comme des infidèles obstinés, et lancez sur nous tous les traits de votre vengeance : *Non ille, sed ego redemi vos*. Oh ! il n'est pas nécessaire de nous l'assurer que vous êtes notre Rédempteur : vous seul, mon aimable Maître, pouviez souffrir pour nous tant de tourments, et mourir pour nous d'une si cruelle mort ; vous seul pouviez porter votre tendresse jusqu'à cet excès que nous ne pouvons comprendre. Et vous, Croix terrible, Croix ensanglantée, seule vous pouviez contenter l'amour de notre Rédempteur. Oh ! que je vous embrasse, que je vous baise mille fois ! Jésus-Christ crucifié pour l'amour de moi, que ne puis-je perdre mille vies pour vous ! Croix consacrée par le prix de ma rédemption, que ne puis-je me clouer à vous ! Oui, je veux vivre, je veux mourir entre vos bras. Monde trompeur, monde impie, vous ne m'arracherez jamais ni à mon Jésus, ni à sa croix. Ne voulez-vous pas, mes chers auditeurs, que je m'engage pour vous ? m'obligerez-vous de me rétracter ? Père éternel, voilà le Fils que notre malice a fait mourir : souffrirez-vous que notre malice le déshonore encore désormais ? voilà la victime que votre justice a immolée : n'est-elle pas satisfaite votre justice ? permettez-vous que le sang de cette victime soit inutile à mes auditeurs ? Voilà l'Agneau innocent qui a désarmé votre colère par sa mort : malgré cette précieuse mort, vous forcerons-nous à reprendre les armes contre nous ? vous nous avez pardonné en déchargeant votre vengeance sur cet adorable Fils, nous laisserez-vous mériter de nouveaux coups de votre vengeance ? Et vous, mon divin Rédempteur, sera-t-il dit que nous ne cesserons pas de vous offenser ? trouverons-nous encore des prétextes pour vous outrager ? après tant de témoignages de miséricorde, serez-vous contraint de vous défier de notre reconnaissance et de notre amour ? serez-vous contraint de vous défier de nos passions et de nos vices ? Redoublez vos grâces, changez nos cœurs, je vous le demande par votre sang et par votre croix ; ne me refusez pas la consolation d'être aujourd'hui le ministre de votre bonté ! Mon Sauveur Jésus-Christ, Verbe éternel, Fils unique du Dieu vivant attaché à cette croix pour notre salut, bénissez mes auditeurs, bénissez-moi et sauvez-nous.

SERMON LXIX.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Sur la vérité de la résurrection de Jésus-Christ.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est point ici (S. Marc, ch. XVI).

Les grandes afflictions sont presque tou-

jours sans remède, parce qu'il est difficile de trouver de grands sujets de joie qui puissent les calmer et les guérir. Telle est notre misère sur la terre : les biens que nous y pouvons posséder, les plaisirs que nous sommes capables d'y goûter, ne sont pas comparables aux biens que nous y pouvons perdre et aux maux que nous y pouvons endurer. Hélas ! messieurs, quel soulagement les fidèles pouvaient-ils se promettre dans leur douleur, après avoir vu mourir leur Sauveur ? Il n'y avait sans doute que sa résurrection qui pût les consoler de sa mort ; tout autre bien n'aurait servi qu'à leur donner un sentiment plus vif de leur perte. Ah ! notre aimable Maître, disaient ces âmes saintes, quel jour, quel soleil pourra réparer les ténèbres de votre tombeau ? Depuis que vous êtes descendu dans le sein de la terre, elle n'a plus rien qui puisse nous plaire ; si vous ne rendez aux vivants le trésor dont vous venez d'enrichir les morts, permettez-nous de mourir et de vous suivre.

Les fidèles concurent une grande affliction quand ils virent le Sauveur dans le sépulcre, mais le Sauveur leur rendit leur joie quand il se montra à eux après sa résurrection ; le bien qu'ils recouvrèrent à cet heureux moment leur fit oublier la perte qu'ils avaient faite : Madeleine ne pleura plus, les apôtres ne craignirent plus, Marie trouva dans son Fils ressuscité toutes les délices que son Fils mourant lui avait ravies. Le Sauveur pensa sans doute à la consolation de ces âmes saintes quand il ressuscita, mais il se proposa encore des motifs plus importants qui l'engagèrent à reprendre la vie ; sa résurrection est un mystère si éclatant, qu'il frappe les fidèles même les moins religieux ; au souvenir des merveilles que nous avons à y adorer, ils sentent réveiller leur foi, et ils ne sauraient étouffer le désir qu'elles allument dans leur âme d'une immortalité bienheureuse. Les yeux les plus charnels voient disparaître de devant eux tous ces objets mondains qui les enchantent ; ils les voient, dis-je, disparaître, lorsque notre Rédempteur, brillant de lumière, s'élève par ses propres forces pour monter à la gloire, et leur montre ce séjour éternel où nous pouvons arriver en marchant sur ses vestiges. Je vous atteste ici vous-mêmes, messieurs, quelle que soit la disposition de votre âme, n'est-il pas vrai qu'elle est touchée de certains mouvements qui lui découvrent, et sa noblesse naturelle, et la fin surnaturelle pour quoi elle a été créée ? Nous entrerons plus avant dans le fond du mystère que nous célébrons, après que nous aurons imploré le secours de Marie, en la félicitant de la joie dont il l'a remplie : *Regina cali*, etc.

L'apôtre saint Paul parle de la résurrection de Jésus-Christ avec une force qui doit nous surprendre. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit-il aux Corinthiens, c'est donc en vain que nous prêcheons, et c'est aussi en vain que vous croyez : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo predicatio*

nostra, inanis est et fides vestra (I Cor., XV, 14). Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est donc vaine, dit-il encore dans un autre endroit, vous êtes encore dans le péché, et ceux qui sont morts en Jésus-Christ sont donc perdus sans ressource. *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris; ergo et qui dormierunt in Christo, perierunt* (Ibid., 17, 18). Si le Fils de Dieu n'est pas ressuscité, il n'y a point de fidèle, point de juste, point de prédestiné. L'apôtre semble oublier tous les mystères de la vie et de la mort du Sauveur, pour établir sur sa résurrection, et les motifs que nous avons de croire, et le mérite de nos vertus, et l'appui de notre espérance, et la sûreté de la parole divine, et le fondement de toutes les vérités que renferme l'Evangile. Ne semble-t-il pas, messieurs, que c'est plutôt la passion du Sauveur à qui nous devons tous ces avantages ? C'est sa passion, en effet, qui est comme le fonds principal d'où il a puisé notre rançon, et qu'il a offert au Père céleste pour la satisfaction qu'il exigeait de l'homme coupable : c'est de dessus sa croix qu'il a brisé nos chaînes et qu'il a désarmé cette justice qui demandait notre perte. O victime innocente sur qui sont tombés les coups que nous avions mérités, comment ne seriez-vous pas la source de tous nos biens ?

Tâchons de pénétrer la forte expression de l'apôtre. Je ne veux point examiner, messieurs, cette liaison nécessaire que trouve l'apôtre entre la résurrection du Fils de Dieu et la religion chrétienne considérée dans son essence ; cette discussion m'engagerait à des réflexions assez inutiles à une assemblée qui attend sans doute quelque chose de plus instructif et de plus sensible. Considérons comment la résurrection du Sauveur contribue à établir le christianisme en perfectionnant les vertus qui font la partie la plus noble de sa sainteté. Je ne méloignerai peut-être pas de la pensée de saint Paul, si je dis que le mystère de ce jour assure, en effet, et le zèle de ceux qui annoncent l'Evangile, et la docilité de ceux qui l'embrassent ; qu'il nous persuade, et la justification des pécheurs, et le salut des fidèles morts en Jésus-Christ. Comment cela ? La résurrection de notre Rédempteur est une preuve invincible de la vérité de notre foi, et un appui inébranlable des motifs de notre espérance. Ces deux vertus font la différence essentielle du fidèle d'avec l'infidèle, comme la charité distingue le fidèle juste d'avec le fidèle pécheur. D'où il s'ensuit évidemment que saint Paul avait bien sujet de dire qu'en vain l'on eût prêché, qu'en vain l'on se fût flatté de liberté, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité ; il est vrai que s'il n'eût repris la vie par la merveille que nous croyons et que nous admirons, le doute et la crainte nous auraient fait flotter au gré de notre ignorance et de notre faiblesse, malgré la publication de l'Evangile, malgré la doctrine pure et les promesses évidentes qu'il renferme.

C'est ainsi, messieurs, que le mystère qui

a un rapport particulier à notre foi et à notre espérance est le plus important pour l'établissement de notre sainte religion, et j'espère trouver ce rapport dans la résurrection du Sauveur, premièrement parce qu'elle établit notre foi; secondement parce qu'elle anime notre espérance. Elle établit notre foi, parce qu'elle est une preuve convaincante de la divinité de Jésus-Christ; elle anime notre espérance, parce qu'elle nous promet l'immortalité: ce sont les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis premièrement qu'un Dieu seul peut vaincre la mort, parce qu'un Dieu seul n'est point affaibli par la mort. L'homme qui ne peut s'empêcher de mourir, quand il voudrait vivre, ne saurait par ses propres forces reprendre la vie qu'il a perdue; son âme dure encore, je l'avoue; mais cette âme qui a été créée et unie par une puissance étrangère au corps qu'elle a animé; cette âme qui n'a pu conserver son union avec ce corps, et qui a été contrainte de céder à une fièvre, à une humeur, qui n'a pu retenir ces esprits, les instruments frêles et fragiles de ses opérations, cette âme, dis-je, comment relèverait-elle un corps qu'elle n'a pu empêcher de tomber? Ce corps se dissout; ce grand d'autrefois ne subsiste plus qu'en un peu de poudre, et dès lors c'en est fait, il n'y a plus de vestige de grandeur, plus de marque de vie: *Finilus est pulvis, consumptus est miser* (Is. XVI). Nous n'avons pas, messieurs, de plus grande preuve de notre faiblesse que notre mortalité; nous savons ce que nous pouvons quand nous venons à penser que nous pouvons mourir. Dans cette vue, nous reconnaissons malgré nous une dépendance si humiliante, qu'il est étonnant que nous puissions oublier le maître souverain qui nous soutient, qu'il est encore plus étonnant que nous ayons l'audace de nous révolter contre lui. Ce qui fait en quelque manière notre essence, c'est le néant d'où nous sommes sortis et où nous retomberions infailliblement sans le secours d'une main toute-puissante.

Si le corps et l'âme du Sauveur étant séparés l'un d'avec l'autre n'eussent toujours eu une union indissoluble avec la divinité; s'il en eût été réduit après sa mort à la faiblesse commune au reste des mortels; comment son corps eût-il rappelé son âme? et comment son âme eût-elle ranimé son corps? La divinité seule qui les soutenait dans leur séparation, pouvait leur donner la force de se réunir. Savez-vous, dit saint Pierre Chrysologue (*Serm. 75*), pourquoi Jésus Christ est mort? il est mort, parce qu'il pouvait ne pas mourir; quelle puissance eût été capable de lui ravir la vie, s'il n'eût pas voulu la perdre? mais il n'a pas daigné repousser un ennemi qu'il pouvait vaincre aisément. *Quia vincere potuit, declinare contempsit*. Les Juifs font mourir le Sauveur pour montrer qu'il n'est qu'un homme; et le Sauveur meurt pour montrer qu'il est Homme-Dieu. *Quia vincere potuit, declinare contempsit*. O mon

Sauveur! qu'il est glorieux à nous de pouvoir, si je l'ose dire, partager avec vous la gloire de votre triomphe! nous avons le bonheur d'être vos disciples; nous adorons votre divinité sans toutes ces preuves éclatantes que vous en donnez en ressuscitant; mais quelle doit être notre consolation de pouvoir défier tous vos ennemis de douter de ce que vous êtes? Vous confondez par votre puissance le stupide aveuglement des infidèles qui sont eux-mêmes les ouvriers de leurs idoles, qui sont forcés de les relever lorsqu'elles viennent à tomber, et qui les voient toujours statues sans mouvement et sans vie, dans le temps même qu'ils leur immolent des victimes au pied de leurs autels. Vous confondez la maligne incréduité des Juifs qui ont espéré d'effacer jusqu'à votre nom en vous renfermant dans un tombeau; les miracles que vous aviez faits auraient dû les instruire du miracle que vous pouviez faire; mais ils ont regardé votre mort comme la justification de leurs blasphèmes, et vous n'êtes mort que pour les convaincre que vous étiez le maître de la vie.

C'était assez, pourrait-on nous dire, que le Sauveur pût reprendre la vie; mais qu'était-il nécessaire qu'il la reprît en effet? Il ne s'agissait de rien moins, messieurs, que d'achever ou de détruire tout à fait la religion qu'il était venu établir; il fallait qu'il nous fît voir, pour ainsi parler, la divinité que nous devons croire. En vain il eût prêché, en vain il eût fait des miracles, si après tout cela on eût pu douter qu'il était; comme la force de la mort nous persuade plus que toute autre chose notre dépendance et notre néant, il devait montrer qu'il n'était ni faible, ni dépendant comme nous, en montrant qu'il était plus fort que la mort. Quoi donc? auraient pu dire des esprits chagrins et impies, le chef de notre religion n'a pu ni se défendre de la mort, ni la vaincre après l'avoir soufferte, eh! comment brisera-t-il nos chaînes? comment peut-il nous donner une vie glorieuse et immortelle? pouvons-nous espérer la victoire après sa défaite?

Mais puisque le Sauveur sort du tombeau où il a voulu entrer, il faut avouer qu'il a une force divine; que s'il n'eût été que ce que nous sommes, eût-il une fois perdu la vie, il l'eût perdue pour toujours: il ne se peut faire qu'il ne soit la vie même, puisqu'il désarme la mort après qu'elle a triomphé. De la même manière, dit le grand saint Basile, que la lumière seule peut dissiper les ténèbres; la vie seule peut triompher de la mort. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse venger le coup qu'elle a porté à un homme; il n'y a qu'un Dieu qui puisse la traiter comme un ennemi à qui l'on cède quelque avantage pour remporter une victoire plus complète. Vous insultez, nation dure et obstinée, qui avez dressé la croix où le Messie vient de mourir; votre confusion égalera bientôt votre cruauté.

Ce corps, la conquête de la mort, a du mouvement, mais quel mouvement? il se transporte en un moment au-delà des espaces

que vos yeux peuvent découvrir ; nulle pesanteur, nul obstacle ne l'arrête ; défait de cette grossièreté qui le rendait si lent, qui le fatiguait auparavant, il s'élève, il s'élance comme un esprit, sans se lasser, sans avoir besoin de repos, toujours en action et toujours, inaltérable. La pâleur n'est plus répandue sur le beau visage et sur les membres délicats de ce corps, une splendeur divine lui a succédé ; la lumière du soleil n'est point si brillante, si vive, si féconde ; il dissipe les ténèbres les plus obscures, mais par des rayons doux et agréables qui éblouissent sans faire souffrir les yeux, qui les frappent et qui les réjouissent, qui les blessent et qui les charment.

Le sentiment de ce corps s'est raffiné dans le tombeau ; jamais il n'en fut de si vif et de si délicat ; il le rend capable de goûter les plaisirs les plus purs et les joies les plus spirituelles ; et ces plaisirs et ces joies ne le fatiguent point, ne l'abattent point ; tout son sentiment l'arme contre la douleur. Voilà la victoire, ô mort ! voilà ton triomphe ; tu avais rendu notre Sauveur méconnaissable, à peine avait-il la figure humaine, il n'y a que trois jours, tant il était chargé de plaies ; aujourd'hui il n'a de l'homme ni la faiblesse, ni les infirmités : *Nunc jam non novimus*, dit saint Léon, *Factum est corpus impassibile quod potuit configi, factum est immortale quod potuit occidi, factum est incorruptibile quod potuit vulnerari* (serm. 1 de Resurr.). La vie essentielle, la divinité s'est trouvée cachée dans ces veines glacées, dans ces membres insensibles, et elle a fermé toutes les plaies que la mort y avait faites ; ce corps a pu être percé, et il est devenu impassible ; il a pu mourir, et il est devenu immortel ; il a pu être déchiré, et il est devenu incorruptible.

Si le Dieu qui force son sépulcre a parlé avant que d'y tomber, est-il digne d'être cru ? L'envie et la haine éludaient toute la force de ses paroles par des raisonnements insensés, par de grossières contradictions ; ses ennemis qui voulaient le perdre, espéraient ôter toute vraisemblance à sa doctrine en le faisant mourir ; mais sa doctrine ne paraît-elle pas incontestable et infaillible par sa résurrection ? c'est la réflexion que nous devons faire pour l'honneur de notre croyance, et pour animer la reconnaissance que nous devons au maître de qui nous la tenons. Il s'était engagé diverses fois à reprendre la vie par ses propres forces, il la reprend ; il accomplit une prédiction qui avait effarouché ses auditeurs ; et quoi de plus incroyable qu'un homme en qui on ne voulait découvrir que l'humanité, ne perdrait point par sa mort la liberté et le pouvoir de vivre encore ? On l'a vu expirer, et on le voit aussi revivre ; comment se défier des oracles qu'il a prononcés pour notre instruction et pour notre sanctification ? L'obstination était sans doute fort embarrassée lorsqu'elle était forcée de rendre témoignage à cette puissance divine qui ressuscitait d'autres hommes, mais qu'aurait-elle encore à opposer à la puissance d'un homme qui se

ressuscite lui-même ? et pourrait-elle encore ne pas adorer en lui une divinité d'une sagesse et d'une sainteté infinie ? Ah ! chrétiens, l'agréable sentiment que nous devons avoir de notre foi en nous prosternant aux pieds de notre divin Maître, dans la gloire de sa résurrection ? Son Evangile nous apprend des vérités où notre esprit ne peut atteindre, des vérités sublimes, incompréhensibles, inconnues à la sagesse humaine ; mais ce même Evangile nous apprend que notre Sauveur s'est ressuscité après avoir promis sa résurrection ; dès-là nous n'avons plus qu'à bénir, qu'à servir, qu'à aimer l'auteur et le consommateur de notre foi ; cette seule merveille nous doit suffire pour nous asservir avec une joie sûre et tranquille sous le joug d'une humble docilité.

L'impiété pharisienne ne nous dira-t-elle point encore ici : Le démon a peut-être eu beaucoup de part à cette résurrection qui fait l'appui de votre croyance ? Objection qui prouverait évidemment le chagrin d'une incrédule désespérée ; mais de quelle extravagance, de quels blasphèmes ne sont pas capables des esprits déterminés à combattre la vérité ? Le dernier siècle a produit des monstres de ce caractère ; l'hérésie qui corrompt les mœurs peut corrompre les sentiments jusqu'à ce point. Imagina-t-on jamais un mort qui sort vivant du tombeau par la force du démon ? Vit-on jamais d'exemple d'un si efficace enchantement ? Supposé que le démon puisse ressusciter un mort par miracle, de qui recevrait-il ce pouvoir si ce n'est de Dieu ? et le démon, qui n'agit que pour notre perte, et qui agit avec connaissance, eût-il travaillé pour une résurrection qui est la source de nos plus grands biens ? Était-ce un moyen propre à satisfaire sa haine et son désespoir ? C'est dans cette rencontre, plus que dans toute autre, qu'il serait opposé à lui-même, et qu'il renverserait sans ressource le royaume qu'il voudrait établir. Le démon, chétive créature lui-même et créature enchaînée, ne peut pas donner la mort sans les ordres de Dieu qui le tient aux fers : comment rendrait-il la vie par sa propre puissance ? Et l'objection et la réponse ne conviennent pas à votre piété et à votre foi. Écoutons ce que l'infidélité peut nous opposer avec moins de scandale. Elle nous dira encore que le Fils de Dieu n'a paru ressuscité qu'à ses apôtres et à un petit nombre de ses disciples ; que nous ne croyons sa résurrection que sur leur témoignage ; et qu'une vérité de cette importance aurait dû éclater par une foule de témoins. Donnons une attention particulière à cette objection ; j'y trouve une preuve claire et évidente du mystère qu'elle combat ; et je dis en second lieu qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu le rendre croyable par cette voie. Je pourrais alléguer plusieurs circonstances qui n'ont pas de rapport au témoignage des apôtres, et qui établissent ce qu'ils publient de la résurrection de leur Maître. L'on convient que ce corps qui avait été fermé dans le sépulcre n'y est plus ; or, les Juifs, c'est-à-dire les

plus grands ennemis de Jésus-Christ avaient demandé eux-mêmes des soldats à Pilate pour garder le tombeau; ils les avaient conduits et postés eux-mêmes; ils avaient apposé le sceau du prince à la pierre qui le couvrait; ils avaient avoué que cet homme, qu'ils venaient de faire mourir, s'était vanté qu'il ressusciterait après trois jours; le tombeau n'a été ni forcé, ni brisé, il était creusé dans le rocher vif: on ne se plaint pas d'avoir ouï le bruit des instruments nécessaires pour l'ouvrir, et il n'en paraît nulle trace; on ne parle ni d'insulte ni de violence. Les soldats ont été éblouis de la splendeur qui environnait le tombeau, ils n'ont point vu de main étrangère qui aidât au ressuscité à s'élever; ils se sont trouvés seuls dans leur poste, lorsque le spectacle est arrivé. Tout cela est une conviction visible de la vérité du miracle.

Mais pour persuader l'infidélité et de la résurrection et tout à la fois de la divinité de notre Sauveur, tenons-nous en au reproche qu'elle nous fait de nous en fier à ce qu'en rapporte une petite troupe de personnes. Il est vrai, saint Pierre le confesse, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, il l'a fait voir, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis auparavant : *Hunc suscitavit Deus tertia die, et dedit eum manifestum fieri, non omni populo, sed testibus præordinatis a Deo* (Act., X, 40). Le Fils de Dieu n'avait qu'à se montrer au milieu de Jérusalem pour convaincre ses persécuteurs qu'il avait repris la vie, et, par ses persécuteurs mêmes, répandre cette vérité par toute la terre; non, il veut que cette vérité soit annoncée seulement par quelques personnes inconnues et méprisées, et que, sur leur déposition, elle soit embrassée par des personnes de tout caractère; jusque-là, dit saint Augustin, que les fidèles seront distingués et des païens, et des impies et des Juifs par la croyance de la résurrection : *Passionem Christi et pagani et impii et Judæi crediderunt : resurrectionem, non nisi Christiani* (Serm. 81 de Diversis). En quoi nous devons remarquer, messieurs, le ridicule de cette indocilité impie qui se révolte contre la foi : elle croit la mort de Jésus-Christ, parce que les apôtres l'ont publiée, et elle refuse de croire sa résurrection publiée par ces mêmes apôtres. Malheureux que vous êtes, disait Julien l'Apostat à un saint martyr, vous adorez un scélérat condamné par la justice et exécuté par des bourreaux. Vous vous trompez, répondit le martyr, Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu, n'est point mort sur une croix. Vos évangélistes et vos apôtres nous l'ont assuré, répliqua le tyran en insultant au généreux fidèle, et personne ne doute du fait qu'ils ont appris aux nations. Ah! c'est donc vous qui êtes le malheureux, répartit le martyr, vous croyez que Jésus-Christ est mort en croix, parce que ses disciples l'ont dit et l'ont écrit; ces mêmes disciples ont perdu la vie pour rendre un témoignage éclatant sur sa glorieuse résurrection : pourquoi donc

ne la croyez-vous pas? soutenez-vous et ne vous combattez pas vous-même. Contradiction, chrétienne compagnie, qui établit visiblement le mystère merveilleux et consolant de ce jour.

Tâchons de donner sa force naturelle au témoignage des apôtres par un détail plus exact; tout ce que peuvent dire pour l'affaiblir les incrédules impies se réduit à un de ces deux points, ou que Jésus-Christ a trompé ses apôtres en leur persuadant sa résurrection, ou que les apôtres ont trompé toute la terre en la prêchant; lequel des deux qui soit véritable, il est évident que notre foi est vaine, et que notre sainte religion est une chimère : *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra*. Si je démontre la fausseté de ces deux points, l'infidélité confondue sera forcée de se taire. Les apôtres ont été trompés; voici une nouveauté, une merveille plus incroyable que la résurrection même sur quoi ils ont été trompés; qu'un homme mort ait trompé des hommes vivants! car enfin Jésus-Christ était mort, ses ennemis n'en doutaient pas, ils l'ont vu expirer sur son gibet, après quoi ils lui ont percé le côté pour ôter à leur cruauté tout sujet de défiance. Or, comment l'imposture a-t-elle pu franchir les bornes de la mort? L'on a vu disparaître les malins prestiges de tous les autres imposteurs avec eux-mêmes; ont-ils été enterrés, leur art trompeur n'a plus fait de bruit sur la terre. Voici un fourbe qui ne fut jamais si méchant qu'après sa mort. Peut-être ne prit-il que la figure apparente d'un homme pour se montrer, comme l'ont cru quelques hérétiques. Il serait bien surprenant que ses disciples à qui il importait tant d'éclaircir la vérité eussent été si aisément séduits par un fantôme. Ils étaient ignorants, dit-on, leur stupidité était tout à fait grossière : ils avaient donc besoin de preuves plus sensibles, plus éclatantes pour se convaincre, ils n'en pouvaient être que plus défiants, plus difficiles à être persuadés, et, en effet, ils n'en croyaient pas au rapport les uns des autres, ils voulaient voir, ils voulaient entendre, ils voulaient toucher. Le Sauveur ressuscité paraît à leurs yeux en divers temps, en divers lieux, en plusieurs manières différentes : ils parlaient avec lui, ils portaient leurs mains sur ses cicatrices, ils mettaient les doigts dans ses plaies. Quelle apparence qu'un corps fantastique eût fait, eût souffert tous ces mouvements?

Mais encore qu'était donc devenu son corps véritable? car enfin il ne se trouve plus dans le tombeau, et le tombeau a été gardé par une compagnie de gens de guerre, et si l'âme du Sauveur a pu animer un corps faux et apparent, pourquoi n'aurait-elle pu animer le corps même qu'elle avait quitté? cette seconde réunion ne serait pas plus merveilleuse que la première. L'on prétend peut-être que Dieu ait permis à cet imposteur de revenir sur la terre après le juste châtement de ses crimes pour confirmer les hommes dans leur erreur et les

tromper toujours davantage, comme si Dieu pouvait faire un si grand miracle pour justifier le crime, et changer l'ordre de sa Providence sur les vivants et sur les morts pour plonger toute la terre dans une illusion abominable ! Au reste, qu'on ne pense pas à mettre encore une fois en œuvre la puissance du démon pour remuer et agiter un corps imaginaire, pour séduire les apôtres, ce serait se jouer du démon même. Quoi ! l'on voudrait que cet esprit orgueilleux et malin fit servir sa force et son industrie à établir un mystère, le fondement d'une religion, laquelle devait renverser son empire ? Raisonnablement digne de l'habileté d'un impie ! Faire le démon l'auteur de la croyance d'une résurrection qui est comme la source de toute la foi, de toute la vertu chrétienne. C'est-à-dire que si l'impie en est cru, il faudra confesser que l'esprit de ténèbres et de malice aura été l'occasion, et, si je l'ose dire, le principe de la constance héroïque des martyrs, de la pureté des vierges, du zèle des hommes apostoliques, de toute la justice, de toute la sainteté des confesseurs, en un mot, de ces exemples admirables et infinis d'innocence et de pénitence dont les serviteurs de Dieu ont rempli toute la terre. Voilà jusqu'où peut aller l'esprit humain lorsque l'incrédulité le livre à ses idées ; car les ennemis de notre sainte croyance nous ont opposé toutes ces affreuses absurdités, et ils y trouvent la vraisemblance qu'ils ne veulent pas voir dans la vérité.

Les apôtres n'ont donc pas été trompés sur le fait de la résurrection de notre Sauveur, cette conséquence est incontestable ; peut-être les apôtres nous ont-ils trompés. Résolus de faire une nouvelle secte, ils ont imaginé, pour lui donner vogue, la résurrection miraculeuse de leur Maître ; son corps enlevé sans bruit, malgré la garde qui l'environnait, malgré la pierre qu'il fallait remuer et rompre pour le tirer du sépulcre, ce corps, dis-je, caché et détruit, a été comme la pierre fondamentale de la nouvelle Eglise qu'ils avaient à élever. Ainsi raisonnaient l'empereur Julien et ces savants philosophes qui se piquaient d'éclaircir les mystères de la divinité. C'est donc ici, selon eux, une petite troupe de pauvres gens, hommes simples et grossiers, d'ailleurs si timides et si lâches qu'ils abandonnent, qu'ils renient leur Maître, qu'ils fuient, qu'ils se cachent au premier bruit de sa passion ; les voici tout à coup les auteurs d'une cabale qui demande toute la finesse, toute la force des plus grands génies, hardis jusqu'à entreprendre de changer la Judée, et, après la Judée, toute la terre ; de renverser tous les autels, tous les temples, d'abolir toutes les lois, toutes les coutumes des nations les plus fières et les plus puissantes, de tout détruire pour ajuster tout à leurs idées. Insolents jusqu'à soutenir leurs impostures devant les plus redoutables tribunaux et à la face des rois et des empereurs. Opiniâtres jusqu'à souffrir pour la défense de leur doctrine les plus horribles tourments et la mort

la plus infâme. Les philosophes d'Athènes, les politiques romains, les pharisiens de la Judée auraient sans doute mieux réussi dans l'entreprise : la faire exécuter par des pécheurs nourris dans la bassesse, dans la pauvreté, et vouloir qu'ils en soient venus à bout par leur artifice et par leur malice ; le choix, messieurs, vous paraît-il sage ? s'il y eut jamais conjecture mal fondée et extravagante, n'est-ce pas celle-ci ?

Supposons que les apôtres ont eu assez d'habileté pour concevoir et pour conduire tel projet, il est aisé de démontrer qu'en cela même ils ont été les plus insensés et les plus désespérés des hommes. Prêcher partout la résurrection d'un homme qui n'avait cessé de les tromper durant sa vie, qui les avait trompés après sa mort, qui ne leur avait jamais promis, jamais causé que des peines et des maux, qui les avait mis en butte à la haine de leur nation ; quitter leurs maisons et leur patrie pour traverser tant de régions inconnues, parmi une infinité de dangers, de souffrances, de persécutions pour la gloire de cet homme qui les avait abusés, pour diviniser un imposteur ; et donner sans peine leur sang et leur vie pour soutenir la fausseté qu'ils annoncent ; n'est-ce pas vouloir se perdre en désespéré ? n'est-ce pas être insensé jusqu'à la fureur ? et ce sont toutefois ces fous et ces furieux qui ont établi sur la foi de cette résurrection une religion que l'on n'embrasse que pour pratiquer les plus sublimes et les plus difficiles vertus ; ce sont ces détestables imposteurs qui ont purgé la terre de l'idolâtrie, adouci la barbarie des plus farouches nations, soumis les hommes au joug de la croix, enseigné une humilité sans bassesse, une constance sans opiniâtreté, une patience sans fierté, une noblesse de sentiments sans orgueil, une douceur sans lâcheté, le mépris de toutes les créatures, la haine de soi-même, une charité parfaite. O Providence qui gouvernez le monde avec une sagesse si admirable, c'est donc vous qui avez tissé la trame de l'imposture et qui avez disposé les choses de telle sorte que le crime donnaît naissance à la vertu, et que nous fussions redevables de la vérité au mensonge ! Concluez, esprits impies et infidèles ; de ces deux propositions, l'une est extrêmement vraie, ou Dieu est un séducteur, ou vous êtes de misérables extravagants.

Pour vous donner quelque idée de l'énormité de votre monstrueux égarement, je vais vous faire quelques questions, si toutefois il vous reste assez de raison pour les comprendre et pour y répondre : Si les apôtres n'avaient pas été témoins de la résurrection de Jésus-Christ, l'auraient-ils prêchée sans crainte d'être démentis ? auraient-ils avec tant d'assurance, donné leur vie pour la soutenir ? S'ils avaient eu le moindre soupçon de quelque illusion, de quelque fausseté dans un événement si extraordinaire, comment quelqu'un d'entre eux, parmi les travaux infinis de sa mission, ne se serait-il pas enfin lassé de tant souffrir pour une si mau-

vaise cause? Comment la jalousie et l'intérêt n'auraient-ils point troublé la bonne intelligence de si méchants hommes? comment, dans cette troupe déconcertée, divisée, personne ne pensa-t-il jamais à révéler le mystère d'iniquité? L'égalité, une fermeté qui coûte et qui dure n'est point ordinairement le caractère de l'erreur et du vice. Comment, après certain temps, une conscience déchirée par son remords n'aurait-elle point forcé de moins un ou deux de ces faux témoins à confesser le vrai et le faux? comment, ensuite répandus en divers royaumes, et séparés les uns des autres par tant de terres et par tant de mers, sans secours, sans conseil, sans communication entre eux, ont-ils toujours pu dire la même chose, sans qu'aucun de ces hommes méprisables et criminels ait eu seulement la pensée, au milieu des plus cruels supplices, de déclarer le secret de la cabale? Mais ce qui est encore plus surprenant, dit saint Augustin, c'est que ce petit nombre d'hommes ont persuadé aux nations une résurrection si éloignée de toute vraisemblance, et qui établissait une religion pleine de difficultés, lesquelles révoltaient étrangement l'esprit et les passions.

Apollonius de Tyane, grand philosophe, encore plus grand magicien et ennemi mortel de la religion chrétienne, n'oublia rien pour éteindre dès son commencement la foi de la résurrection de Jésus-Christ. Forcé de voir que la persécution ne servait qu'à lui donner plus d'éclat, il prit le parti de se faire passer pour ressuscité après sa mort, pour être adoré comme un Dieu. Ses disciples mirent en œuvre tout ce que la malice, tout ce que la magie la plus noire put inventer pour lui procurer cet honneur. Les païens même les plus savants et les plus débordés, qui d'ailleurs s'accommodaient volontiers des maximes qu'avait laissées l'imposteur, se moquèrent de sa sotte vanité et de l'imprudence ridicule de ses disciples. Cependant douze pauvres hommes, des pécheurs idiots, sans artifice, sans appui, ont annoncé la résurrection du Fils de Dieu et ont soumis Rome même à cette vérité. N'eussent-ils pas autorisé ce point de la foi par le moyen des miracles, dit saint Augustin, et après lui saint Thomas, c'eût été le plus grand de tous les miracles de le persuader sans miracle.

Il me semble, messieurs, que l'infidélité est désarmée par ce témoignage des apôtres, dont elle prétend justifier son obstination. Les âmes fidèles y trouvent non-seulement la preuve de leur croyance, mais les sujets de leur joie; ils sont convaincus que ce témoignage est véritable : *Scimus quia verum est testimonium ejus*. Le seul souvenir de la résurrection de leur Sauveur saisit, emporte leur âme et la remplit d'un contentement ineffable, inconnu à l'incrédule et à l'impie. L'on aurait quelque sujet de penser qu'il est inutile d'exposer dans une compagnie chrétienne les arguments qui prouvent la vérité de notre sainte religion; mais quoi de plus consolant que de pénétrer toujours davan-

lage la solidité des principes sur quoi elle est fondée; que de s'affermir, par des réflexions sages et convaincantes, dans les motifs qui font aimer à un esprit raisonnable le précieux joug de la foi? Les marques de la divinité de Jésus ressuscité ne sont point toutes renfermées dans les raisons que j'ai tâché de vous expliquer; mais le fait seul de sa résurrection, éclairci et développé, ne laisse rien à désirer à un fidèle, pour adorer son Rédempteur vainqueur de la mort. Les suites de cette résurrection, l'accomplissement des prophéties qu'elle a justifiées; la liberté de ces âmes saintes, qui attendaient dans les limbes ce jour heureux qui devait rompre leurs fers et leur ouvrir le ciel; les rapports de ce mystère au péché et à la grâce, à la justice et à la miséricorde de Dieu, il serait aisé, à une personne qui croit, de trouver dans toutes ces choses un fonds de considérations propres à nourrir, à perfectionner sa foi sur la grandeur infinie de son libérateur.

Le Fils de Dieu est ressuscité; sa résurrection est le fondement principal de la religion chrétienne, que nous avons le bonheur de professer, parce qu'elle est une preuve invincible de la divinité de notre Sauveur : ne cherchons rien de plus pour goûter avec une humble reconnaissance la sécurité des enfants de lumière. Je finis par cette pensée la première partie de mon discours. Qui est-ce, si ce n'est un Dieu, qui pût faire succéder tant de gloire à tant de mépris, tant de délices à tant de douleurs? N'est-il pas vrai que, comme il fallait une patience divine pour souffrir une mort si ignominieuse et si cruelle, il fallait aussi une puissance divine pour reprendre une vie si glorieuse et si douce? Les circonstances de la passion en rendaient, ce semble, les humiliations irréparables, et l'on ne pouvait attendre d'un simple homme une gloire qui égalât cet abaissement.

Les hommes sont méprisables par eux-mêmes, et souvent ils deviennent encore plus méprisables par leur grandeur. Si leur grandeur les abaisse, comment trouveraient-ils leur gloire dans leur abaissement? Un Dieu seul pouvait s'anéantir jusqu'au point où nous l'avons adoré ces jours passés. Après cet anéantissement, un Dieu seul pouvait triompher dans la pompe où nous l'adorons aujourd'hui, et tirer de l'ignominie et de la douleur la matière de son triomphe. *Humilitas passionis meritum resurrectionis*, dit saint Augustin (*Tract. 104 in Joan.*) : Le Fils de Dieu a mérité de ressusciter glorieux, par les humiliations de sa vie et de sa mort. Sa passion et sa résurrection ont un rapport admirable : il a mérité l'une par l'autre. Autant que sa passion a été infâme, autant sa résurrection devait être glorieuse.

Durant sa passion, la divinité était comme anéantie dans l'humanité; elle ne s'y montrait que par la modestie, par la patience, par cet air plein de majesté et de douceur, qui forçait la plus brutale injustice à le révéler. Et dans la résurrection, l'humanité

est confondue avec la Divinité : elle n'y donne aucune marque de sa faiblesse. Le Fils de Dieu, au temps de sa passion, n'employait en quelque sorte sa divinité que pour augmenter sa confusion et sa douleur; à sa résurrection, il ne se sert de son humanité que pour faire éclater sa grandeur et son bonheur : *Humilitas passionis meritum resurrectionis*.

Que nous reste-t-il maintenant à faire, messieurs, sinon à imiter les soldats du roi David, qui, conduisant devant leur maître les dépouilles de sa victoire sur les Amalécites, faisaient retentir les collines de ces paroles : *Hæc est præda David* (1 Reg., XXX, 20) : Voici la proie de David. Les Amalécites n'ont pu conserver leur butin; ils ont perdu ce qu'ils nous avaient enlevé et leurs propres possessions : *Hæc est præda David*. Mais quelle image nous formerons-nous, messieurs, des trophées de notre Maître? La politique des hommes trompée, leur envie confondue, leur cruauté châtiée, leur injustice démentie, la divinité de Jésus-Christ reconnue; sa patience récompensée, sa sagesse adorée; sa justice, sa miséricorde, sa puissance, qui éclatent en tant de manières; la mort vaincue, toutes ses armes brisées; le démon chargé de honte et de chaînes, les portes renversées des prisons des limbes, tout l'enfer frémissant d'horreur et de crainte; le péché détruit, effacé; les tristes effets du péché réparés, la lumière qui commence à paraître, nos fers qui tombent, la liberté qui nous est rendue, le ciel qui s'ouvre : voilà, voilà les trophées de notre Maître! Oh! puisque vous nous permettez de porter nos faibles yeux jusqu'à vous, nous vous adorons dans votre gloire, vainqueur divin; permettez-nous encore de charger de fleurs le tombeau que vous venez de rompre, et de contribuer à votre triomphe par tout ce que le respect, la tendresse et la reconnaissance demandent de nous. Lorsque nous vous considérons couvert de sang entre les mains de vos bourreaux, quels souhaits, mon aimable Sauveur, ne formions-nous pas pour réparer vos ignominies! Nos souhaits sont accomplis : vous triomphez, et nous triomphons en quelque manière avec vous. Vos ennemis tremblent sous vos pieds, effrayés de votre puissance, et les ennemis de notre foi sont interdits, éperdus, désespérés par l'assurance, par la joie qu'ils voient qui accompagnent les hommages que nous rendons à votre divinité. Ils n'en veulent croire qu'à leur aveugle raison et qu'à leurs sens : et vous êtes vous-même le garant de notre croyance; ils bornent leur foi par la petitesse de leur esprit : et notre foi n'a pas d'autres bornes que l'infailibilité de votre parole et l'infinité de vos adorables perfections; ils ont tout à craindre dans leurs doutes : et nous avons tout à espérer dans notre soumission. Nous avons appris, messieurs, ce que nous devons croire de Jésus-Christ qui ressuscite : pensons maintenant à ce que sa résurrection nous fait espérer. Le mystère de ce jour établit notre foi, il anime en-

core notre espérance : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Sans parler de la résurrection de nos corps, je trouve une liaison nécessaire entre notre foi et notre immortalité, parce que, si nous croyons un Dieu qui est toujours, nous pouvons espérer d'être toujours avec lui : la raison en est évidente. S'il y a un premier être, et si nous sommes convaincus qu'il est, nous ne pouvons nous dispenser de l'adorer; que si nous lui rendons les hommages qu'il demande, nous devons attendre la récompense de ses adorateurs : il ne nous est pas permis de lui refuser nos adorations, et il s'est imposé l'obligation de les récompenser. Or, notre âme, immortelle de sa nature, ne peut tendre qu'à une fin, qu'à un bonheur éternel, et cette fin, et ce bonheur ne peut être que Dieu même. Dieu toujours adorable et toujours juste, notre âme toujours dépendante et toujours soumise, doivent rendre éternelles et nos adorations et leur récompense.

De là il suit clairement, ce me semble, que ce qui prouve la divinité du Sauveur prouve quelque immortalité dans l'homme. S'il y a un Dieu, il est notre fin; s'il est notre fin, il faut tendre vers lui; si nous tendons vers lui, nous pouvons espérer de le posséder; et si nous le possédons jamais, nous le posséderons toujours, à moins qu'il ne nous replonge dans notre néant, ou qu'il ne cesse d'être notre fin. Il est absolument impossible qu'il cesse d'être notre fin, et par suite de ses décrets éternels, il est impossible qu'il nous replonge dans notre néant. Si nous avons le bonheur d'être un jour les possesseurs de Dieu, nous le serons donc éternellement. Le prix de la vertu ne peut consister dans les biens de cette vie, puisqu'ils la corrompent; et d'ailleurs notre corps ayant coopéré à nos bonnes actions, il mérite aussi une récompense. Ce n'est ni l'âme seule, ni le corps seul qui a obéi à Dieu : c'est l'un et l'autre ensemble, c'est l'homme. Donc les parties qui composent l'homme, donc l'homme doit goûter les fruits de ses bonnes œuvres; donc, indépendamment du mystère de ce jour, il y a une grande liaison entre notre foi et notre immortalité, et par conséquent entre notre foi et notre espérance.

Mais, messieurs, si Jésus-Christ est ressuscité, il nous ressuscitera aussi; et s'il nous ressuscite, les gens de bien doivent attendre un bonheur éternel : c'est le raisonnement de saint Paul. Si les morts, dit-il, ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point non plus ressuscité; et si Jésus-Christ n'est point ressuscité, ceux qui sont morts en Jésus-Christ, ceux-là même sont perdus : *Nam si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit : quod si Christus non resurrexit... ergo et qui dormierunt in Christo perierunt* (1 Cor., XV). C'est que Jésus-Christ, selon l'expression du même apôtre, est les prémices de ceux qui dorment pour se réveiller un jour : *Primitiæ dormientium*. Saint Paul apporte divers raisonnements pour établir la

résurrection des hommes, supposé la résurrection de leur Sauveur. Je choisis celui qui m'a paru plus sensible : il vous surprendra peut-être, mais en même temps il vous convaincrà.

Nous ressusciterons tous, dit-il, parce que nous mourrons tous : *Per hominem mors et per hominem resurrectio*. Comment cela se peut-il entendre ? Un homme nous a fait mourir, un homme nous doit ressusciter : c'est que Jésus-Christ, cet homme descendu du ciel, ne doit pas avoir moins de force qu'Adam, cet homme formé de la terre. Le premier homme, tout terrestre, nous a frappés d'une plaie mortelle ; le second homme, tout céleste, devait fermer cette plaie : tous meurent en Adam, tous doivent revivre en Jésus-Christ. Quelle extravagance ! quelle injustice ! dit Tertullien, parlant de ceux qui nient la résurrection des morts : on avoue que le démon a fait mourir le corps et l'âme de l'homme, et l'on nie qu'un Dieu puisse et doive les faire vivre l'un et l'autre ; on donne plus de force au démon, pour nous nuire, qu'on n'en donne à Dieu pour nous faire du bien : *Diabolus validior in hominis injuriam intelligitur, totum eum elidens : Deus infirmior renuntiabitur, non totum eum relevans*.

Si pourtant, ajoute-t-il, l'Apôtre nous assure que là où il y a eu une abondance de péché, il y a eu ensuite une surabondance de grâce : *At quin et Apostolus suggerit, ubi delictum abundaverit, illic gratiam superabundasse*, il est évident que puisque Jésus-Christ est venu, puisqu'il est ressuscité pour triompher du démon, il réparera en vainqueur les maux que le démon nous a faits. Il nous laissera mourir, parce que la justice divine a condamné les hommes à la mort ; mais il nous ressuscitera, parce que cette même justice a condamné le démon à nous voir ressusciter, pour le convaincre de sa faiblesse et de l'empire qu'un Dieu-Homme a sur lui et sur nous.

De sorte que le raisonnement de saint Paul est fondé sur deux principes incontestables : le premier, c'est la misère de l'homme en tant que coupable ; le second, c'est la toute-puissance de Jésus-Christ en tant que Dieu. Nous ressusciterons, parce que nous mourrons et parce que Jésus-Christ est ressuscité. Or, quelqu'un d'entre nous peut-il douter s'il mourra ? Tous tant que nous sommes, ne sommes-nous pas environnés, pénétrés de la mort ? Elle habite dans nous, elle est, pour ainsi parler, nous-mêmes, quoiqu'elle ne se montre qu'à la fin de nos jours. Mais ce qui nous éloigne le plus de la vie, notre faiblesse, notre fragilité, nos misères, ce sont ces mêmes choses qui nous promettent plus l'immortalité : *Non est reversio finis nostri*, dit le Sage, *quoniam consignata est, et nemo revertitur* (Sap., II, 5). Si une fois nous sommes sortis de la terre, il ne faut pas songer à y retourner, parce que le refus de notre retour est signé, il est arrêté ; et comment ? notre mort en est un gage certain ; nous ne mourrons qu'une fois.

Cela est vrai, messieurs, mais en même

temps notre résurrection, qui est la fin où nous tendons tous par la mort, a été comme confiée à notre mort, et nous pouvons dire : *Reversio finis nostri consignata est* ; notre résurrection a été mise comme en dépôt et entre les mains de qui ? entre les mains de la mort. Ce grain qui tombe dans la terre n'y tombe que pour lever ; ce trésor que l'on cache dans son sein en sortira tout entier ; nous mourrons, nous serons enterrés, et la terre rendra un compte exact de notre corps jusqu'à un cheveu de tête : *Reversio finis nostri consignata est*. Que pensez-vous que soit devenue la mort à notre égard, disait saint Augustin, elle est la nourrice d'un bonheur assuré et éternel : *Mors nutritrix æternæ securæque felicitatis* (L. I de Visit. infr.). Cette résurrection, cette félicité qui doit suivre la résurrection des gens de bien se nourrit, pour ainsi dire, dans le sein de la mort : nous devenons poudre et cendre, mais cette poudre et cette cendre sont les semences de notre éternité, dit saint Ambroise : *Semina æternitatis*. Voilà ce que nous promettent ces douleurs, ces symptômes, cette pâleur, toutes ces faiblesses d'une personne mourante : *Per hominem mors, per hominem resurrectio*.

O vous, qui languissez dans l'affliction, regardez donc la lumière comme le plus grand de tous vos maux : voyez à travers ce corps qui se dissout, l'immortalité qui suivra sa chute ; les sujets de vos plaintes sont les motifs de votre espérance ; les obstacles, les misères de votre vie sont le gage de votre résurrection : *Reversio finis nostri consignata est*, votre retour est assuré ; la mort que vous souhaitez, la mort où vous courez vous rendra à vous-même ; celle qui sépare les parties de votre corps, et qui les consume, est un garant fidèle de leur réunion. Vous ne pouvez pas douter, messieurs, de votre faiblesse ; ne doutez donc pas de votre résurrection. Donnons un peu plus de jour à cette pensée ; nous pouvons faire sur la mortalité de l'homme un raisonnement semblable à celui que faisaient les Juifs sur la mortalité du Fils de Dieu. La résurrection étant le terme de sa vie et de sa mort, elle était aussi le point capital sur quoi on devait juger de lui : *In fine hominis denudatio operum illius* (Eccli., XI, 29). C'est dans la fin de l'homme que l'on découvre quel est l'homme. Les actions de Jésus-Christ avaient fait grand bruit dans le monde, et produit des effets différents dans les esprits selon les dispositions différentes où ils étaient à son égard. Les sentiments qu'elles avaient inspirés étaient extrêmes dans leur contrariété. Selon quelques-uns le Fils de Dieu était le plus méchant imposteur qui eût jamais séduit les peuples ; il était selon quelques autres le plus grand prophète qui eût jamais paru dans Israël. Les sages du siècle tenaient un milieu sans prendre parti ; attendons sa mort, disaient-ils, et nous verrons s'il est quelque chose de moins ou de plus qu'un homme ordinaire : *In fine hominis denudatio operum illius*. Cette fin dans leur pensée était arri-

vée sur le Calvaire : c'est là que cet homme extraordinaire fut contraint de succomber sous la force et de montrer toute sa faiblesse ; c'est là que celui qui promettait de sauver les autres , ne put pas se sauver lui-même. Quel scandale pour ceux qui l'estimaient , quelle joie à ceux qui le haïssaient ! quel sujet de confusion pour ceux qui l'avaient suivi ! Tandis que l'on pensait si injustement du Fils de Dieu , le voilà qui ressuscite plein de majesté et de gloire. Alors toutes sortes d'esprits auraient dû lui faire justice et dire qu'il n'avait perdu la vie que pour la reprendre ; que sa mort n'avait été qu'un préparatif à son immortalité ; qu'il n'était descendu dans le tombeau que pour y renaître et y insulter à la mort. C'est à peu près de la même manière, messieurs, que nous devons penser de notre mortalité et de notre mort ; elles ne sont que des dispositions à une vie éternelle ; nous vivons pour mourir, et nous mourrons pour ressusciter : nos infirmités et nos douleurs nous promettent des jours qui ne finiront jamais ; et ces siècles infinis qui nous attendent ne viendront point, si ces courtes années que nous sommes sur la terre ne finissaient pas ; nous renaîtrons dans notre poussière pour ne plus cesser d'être. Il est aussi infaillible que nous ressusciterons tout mortels que nous sommes, qu'il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité ; sa résurrection nous assure la nôtre en la prévenant.

La raison que nous pouvons apporter de ce sentiment de l'Apôtre ; c'est que Jésus-Christ en mourant a détruit le péché de l'homme ; et s'il a détruit le péché, il a aussi relevé l'homme de sa mortalité un des plus terribles effets du péché ; il voulait fermer nos plaies, nous aurait-il laissés en proie à la mort ? La perfection de son ouvrage demandait que tout ce qui était tombé en disgrâce fût rétabli ; notre corps avait été frappé de malédiction, parce qu'il avait partagé notre crime ; ce même corps devait avoir part aux faveurs du Rédempteur. Il tombera, il se dissoudra, mais il sera relevé et ne se dissoudra plus. L'espérance de notre résurrection est encore fondée sur la puissance de Jésus-Christ qu'il s'est lui-même ressuscité : *Per hominem mors et per hominem resurrectio*. Nous ressusciterons, parce que notre Sauveur est ressuscité ; et notre Sauveur nous ressuscitera, parce qu'il s'est ressuscité lui-même : ces deux vérités se suivent naturellement ; il a voulu souffrir nos misères, il a voulu mourir comme nous, afin de nous persuader que ces misères et que cette mort ne lui ôteraient point le pouvoir de les réparer ni dans lui, ni dans nous : *Quia, dit saint Paul, si et crucifixus est ex infirmitate, vivit ex virtute Dei* (II Cor., XIII). Quoiqu'il ait été crucifié selon ce qu'il y a de faible en lui, il est vivant néanmoins par la vertu divine : le pouvoir d'un Dieu a rendu au Sauveur la vie que la faiblesse d'un homme n'avait pu défendre ; comme lui nous sommes faibles et mortels, nous vivrons aussi avec lui par la vertu divine. *Et vos infirmi sumus in illo, sed vivemus cum eo*

ex virtute Dei. Voilà le raisonnement de saint Paul.

Il serait inutile de vous dire avec Tertullien, que cette succession de choses qui sans cesse se renouvellent dans la nature, est un témoignage de la résurrection des morts : *Totus hic ordo revolutibilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum* (de Resur. carn., c. 12) : Les astres qui se cachent à nos yeux et qui retournent paraître sur l'horizon ; les arbres qui semblent sécher et puis refleurissent, les semences qui pourrissent dans la terre et puis en sortent avec des fleurs et des fruits : qu'est-ce que tout cela, dit Tertullien, si ce n'est une image de la mort et de la résurrection de l'homme ?

Un Dieu a tiré du néant tout ce grand univers : il a fait l'homme avec un peu de terre ; et tous les jours ne renouvelle-t-il pas la formation de l'homme, et même d'une manière, si je l'ose dire, plus admirable ? Adam fut au premier moment de son existence un homme parfait, et nous ne le sommes qu'après plusieurs années, et nous n'arrivons à cette perfection, que par des changements dignes de la main seule d'un Dieu. Une matière, en quoi que consiste cette matière, une matière, dis-je, sans forme et sans figure, sert à une infinité de parties qui composent notre corps, et qui sont toutes opposées par leur situation, par leur tempérament, par leur usage, par leur figure, par leur poids, par leurs fonctions. Je ne dois pas parler ici en philosophe, et mon sujet ne me permet pas de vous expliquer comment nous passons d'un âge à un autre, et de vous développer tous les changements qui se font en nous pour cela. Quoi donc, messieurs, l'auteur de tant de merveilles ne pourra pas réunir les parties dissipées de notre corps et rendre la vie qu'il a déjà donnée une fois ?

Jésus-Christ est ressuscité, il nous ressuscitera aussi ; mais il nous ressuscitera en vainqueur, c'est-à-dire qu'il prendra plaisir à donner des marques de sa puissance en réparant l'ouvrage que le démon avait gâté. Combien Dieu honora-t-il notre corps, dit Tertullien, quand il le forma la première fois ? Il employa à le bâtir son conseil, sa main, son travail, sa sagesse, sa providence et surtout son affection, qui lui en marquait tous les traits, il s'y occupa tout lui-même : *Recogita totum illa Deum occupatum ac deditum manu, sensu, opere, consilio, sapientia, providentia, et ipsa imprimis affectione que lineamenta dictabat* (de Resur. carn. c. 5). Il ne faut pas s'étonner de ses soins, il pensait au corps de Jésus-Christ en travaillant celui de l'homme : *Quodcumque enim linus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus*. Si donc Dieu a honoré jusque-là le corps de l'homme en vue du corps de Jésus-Christ, il est évident, ce me semble, qu'il réparera en vue de Jésus-Christ les outrages que le corps de l'homme a reçus ; qu'il fermera toutes les plaies que le démon nous a faites, afin que notre infamie ne retombe pas sur notre Sauveur.

Sacré côté de mon aimable Maître, divines mains, pieds adorables, corps le plus beau et le plus innocent qui fût jamais, je vous adorais ces jours passés tout couvert de sang et de plaies, dans l'espérance de voir succéder la gloire et le plaisir à ces tristes marques que l'amour et la douleur vous avaient imprimées : je n'ai pas été trompé dans mon espérance; mais, mon divin Sauveur, puisque votre corps est une partie du mien, j'espère encore que mon corps entrera en part de la beauté et de la vie du vôtre; qu'étant mort comme vous, je ressusciterai aussi comme vous.

Le Fils de Dieu n'aura pas seulement en vue de rétablir dans sa première beauté un ouvrage que le démon avait défiguré, mais il nous ressuscitera avec un grand éclat pour confondre encore les auteurs de ses souffrances et de sa mort. Juges passionnés, cruels tyrans, bourreaux impitoyables, vous serez contraints de reprendre la vie des mains de cet Homme-Dieu à qui vous l'avez arrachée. Pauvres malheureux! vous avez insulté à sa patience, mais vous reconnaîtrez cette toute-puissance dont il vous a épargné les coups. La crainte dont vous fûtes percés sur le Calvaire ne changea point les idées de votre brutale envie : lorsque la terre trembla sous vos pieds, que le soleil s'éclipsa sur votre tête, que les pierres se fendirent, que les sépulcres s'ouvrirent, vous étiez saisis d'une frayeur mortelle, et tous ces signes effroyables qui terminèrent le sanglant spectacle que donnait à l'univers ébranlé votre barbare inhumanité, ne servirent qu'à vous aveugler davantage sur le caractère de Jésus crucifié : tout effrayés que vous étiez, vous affectâtes une cruelle fermeté, et parmi le fracas qui vous alarmait, le désir de voir mort l'innocent que vous faisiez mourir vous retint sur le lieu de son supplice. Vous le vîtes enfin expirer, et vous fûtes contents : un corps mort attaché à un gibet vous rassura dans les mouvements de votre haine et de votre crainte. Ce sera ce même Jésus qui rassemblera la poussière de vos corps et la réunira à vos âmes à la fin des siècles. Il y va de sa gloire de vous apprendre ce qu'il aurait pu dans le temps qu'il souffrait tout, et de vous convaincre de son souverain domaine sur toutes les créatures, après avoir essuyé vos détestables injustices. Le Fils de Dieu est établi juge des vivants et des morts : avant que d'exercer son équité en prononçant sur leurs actions, il fera éclater sa puissance, en forçant leurs sépulcres à les rejeter pleins de vie pour aller comparaître au pied de son tribunal. Quoi de plus raisonnable, messieurs, qu'après avoir réparé les maux que le démon avait causés à la nature humaine, il pense aussi à ses propres intérêts, et qu'il repare les injures qu'il a reçues de ses ennemis, qu'il leur donne des marques éclatantes de son pouvoir en les ressuscitant, après leur avoir permis d'opprimer sa faiblesse volontaire en perdant la vie par leurs mains.

Nous ressusciterons donc, chrétiens audis-

seurs, Jésus-Christ nous ressuscitera : nous aimons naturellement la vie, et nous sommes sûrs que viendra le temps où nous n'appréhenderons plus de mourir; la résurrection que nous croyons est un gage infailible de la résurrection que nous espérons. Je sais, et vous le savez vous-mêmes aussi bien que moi, ce qui peut troubler le plaisir de notre espérance; mais si j'entreprenais de l'éclaircir, je m'éloignerais du dessein que je me suis proposé dans ce discours.

Ne vous semble-t-il pas bien étrange, messieurs, qu'une vérité aussi consolante par elle-même que la vérité de la résurrection des morts ait toujours eu tant d'ennemis? Les infidèles en ont parlé dans leurs écrits, mais ils l'ont rejetée comme une fable: depuis le temps même des apôtres, elle a été combattue par Simon le Magicien et ses sectateurs, par les Sadducéens, par les Samaritains, les Manichéens; la plupart des philosophes, témoin Porphyre, l'ont traitée de vision; Origène lui-même n'en a point parlé en fidèle. Plusieurs de ces solitaires qui vivaient dans la Thébaïde et dans l'Egypte, l'ont combattue comme une chimère; et les hérétiques qui l'ont crue, combien ont-ils mêlé de mensonges avec la vérité! Quelques-uns ont soutenu la résurrection des esprits et non des corps; d'autres ont nié que ce fût le même corps que nous portons qui dût ressusciter; enfin, chaque secte a raisonné selon son caprice et au gré de son indocile ignorance. Aujourd'hui même, ne trouve-t-on pas de ces esprits libertins, qui disputent sur la résurrection d'une manière à persuader les gens qu'ils ne la croient pas? Ce sont de ces philosophes qui fondent leurs systèmes sur une liberté téméraire et impie, d'avancer avec audace tout ce qui favorise leurs ridicules idées, qui veulent raisonner sur les choses naturelles sans considérer la liaison qu'elles ont avec les choses surnaturelles et les mystères de la foi; grands admirateurs d'un auteur sans religion et de leurs propres lumières, mais ordinairement grands ennemis de l'Ecriture sainte, et d'une doctrine chrétienne et religieuse. Pourquoi pensez-vous, messieurs, que la résurrection parait si incroyable à tous ces gens-là? Mais savez-vous bien qu'ils l'établissent quand ils en doutent et qu'ils la nient? Il y a peu de vérités qui nous détachent de la terre autant que la vérité de la résurrection : il est évident, si je l'ose dire, par les lumières seules de la raison, qu'on ne peut ressusciter que pour être jugé; ceux qui vivent mal craignent le jugement, c'est pour cela, dit le grand saint Basile, qu'ils craignent aussi la résurrection, et que pour ne la pas appréhender ils la rejettent; ils veulent contenter leur corps sans être obligés de prévoir les maux que souffrira éternellement ce même corps. Pour pécher plus tranquillement, ils ne croient pas qu'ils ressusciteront, et ils ressusciteront parce qu'ils péchent; le corps a eu part au crime, il doit avoir part à la peine du crime, et il ressuscitera pour la souffrir.

Encore une fois il est donc véritable que bons ou méchants nous ressusciterons tous, mais il est aussi véritable, dit saint Paul, que nous ne serons pas tous changés à notre résurrection : *Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur* : Le corps d'un méchant homme, d'une méchante femme, d'un jeune libertin et d'une fille impudique, ce corps, dis-je, qui est entré dans le tombeau souillé de mille impuretés, sortira avec ses impuretés de ce même tombeau : la douleur le fit mourir, et il ne revivra que pour souffrir la douleur ; nous reprendrons tous notre même corps, mais il n'y aura que les gens de bien qui laissent dans le sépulcre sa misère et ses faiblesses : *Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur*.

Je conçois, ce me semble, ce que disait Tertullien, que les seuls véritables chrétiens peuvent considérer la résurrection des morts comme la vérité qui fait toute leur confiance : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum* (lib. de Resur. carn., c. 1). Quel plaisir de pouvoir dire à un corps qui souffre et que l'on fait souffrir pour le soumettre à Dieu ; à une chair qui languit dans sa faiblesse propre et dans les peines de la pénitence, *Securæ estote, caro et sanguis, usurpatis et cælum et regnum Dei in Christo* (Ibid., c. 37). Corps faible, sensible, mortel, chair fragile et périssable, prenez courage, souffrez avec patience ; Jésus-Christ ressuscité a pris possession en votre nom du royaume de Dieu, le ciel est à vous. Le tombeau que vous craignez vous servira de berceau, et vous en sortirez pour vivre éternellement : toutes vos douleurs passeront, toutes vos plaies se fermeront ; un jour enfin, la langueur, le dégoût, la crainte ne troubleront plus vos plaisirs : *Securæ estote*.

En effet, nous serions, dit saint Paul, les plus misérables des créatures, si l'espérance que nous avons en Jésus-Christ se bornait toute à cette vie ; mais notre corps, comme une semence, est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible (I Cor., XV, 19) : il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux ; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera avec une vie inaltérable ; il est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel : ce sont là, messieurs, les expressions de l'Apôtre, mais c'est à nous de travailler pour nous procurer ce bonheur. Quels sont les gages de ces changements ? Voyez le corps de notre divin Sauveur quand il entra dans le tombeau : qu'y voyait-on que des plaies, des meurtrissures, des cicatrices ? Par quoi vous avez à préparer votre corps à la gloire de sa résurrection, ce sont les traces de la haine que vous lui aurez portée. Ce sentiment n'est guère conforme à la sagesse de la chair. Voulez-vous avoir quelque part à la beauté du Fils de Dieu ressuscité, négligez ce corps qui doit être ranimé ; refusez-lui les ornements, les plaisirs qu'il vous demande contre l'obéissance que vous devez à Dieu ; prévenez ses révoltes par la

violence : étouffez ses mouvements déréglés par une mortification constante et généreuse. Plus vous l'aurez ménagé pour le faire briller, pour lui faire goûter ses délices, moins il aura d'agréments, et plus il aura à endurer lorsqu'il aura repris la vie. Le monde ne vous conseille rien de semblable, mais devez-vous écouter le monde sur ce que vous avez ou à espérer ou à craindre ? Rien de plus certain, que si vous ne portez pas dans le tombeau des marques d'une véritable pénitence, vous ne devez pas vous attendre à ces heureux changements de votre corps ressuscité : et comment mourrez-vous avec ces marques de pénitence, vous qui loin peut-être des occasions de souffrir par votre fortune et par votre naissance, employez encore toute votre industrie, toutes vos passions, tout votre amour-propre pour vous rendre cette vie agréable, pour vous armer, pour vous défendre contre la douleur ? Vous ne voulez rien souffrir, si pourtant on ne peut vivre chrétiennement sans souffrir, l'on dirait que quelques-uns d'entre vous n'attendent point d'autre vie, tant ils ont d'attachement à celle-ci, tant ils prennent de soin pour en adoucir l'amertume.

Mon Dieu ! des gens qui espèrent de ressusciter, comment peuvent-ils ne penser jamais qu'ils doivent en effet ressusciter ? Comment peuvent-ils borner leurs plaisirs et peut-être leurs espérances par des jours si courts et qui nous échappent malgré nous ? Ceux qui vivent dans le crime se souviennent-ils qu'ils mourront pour ressusciter ? Si ce corps ne devait se dissoudre que pour être la nourriture des vers, je m'étonnerais moins qu'ils l'aimassent d'un amour si peu honnête et si peu chrétien ; mais ce corps se relèvera un jour, et si en se relevant il porte le caractère de la sainteté, il participera à la gloire du corps de Jésus-Christ. Oui, ces mêmes yeux que vous avez maintenant et dont vous me regardez verront l'humanité sainte du Sauveur, ces mêmes lèvres baiseront ses pieds et ses mains ; ces mêmes mains auront le bonheur de toucher son adorable humanité ; enfin ce même corps, qui vous fait tant de peine, sera revêtu d'une lumière infiniment plus douce et plus brillante que la lumière du jour.

Eh ! que vous importe-t-il donc que la fortune vous ait mal partagés en cette vie ? vous pouvez vous choisir une fortune éternelle pour l'autre ; vous êtes nés dans la pauvreté, vous vivez dans la douleur ; il ne tient qu'à vous de ressusciter dans une abondance et dans des joies dignes de Dieu même. Vivez donc comme des gens qui sont faits pour vivre toujours ; préparez-vous à mourir pour devenir immortels ; faites voir que vous agissez, que vous travaillez pour une autre vie ; et commencez dès ce moment cette vie nouvelle qui vous promet une bienheureuse immortalité ; c'est ce que je vous souhaite.

SERMON LXX.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Sur les sujets de joie que les serviteurs de Dieu trouvent dans la résurrection de Jésus-Christ.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est point ici (S. Marc, ch. XVI).

Cet heureux jour remplit les fidèles de tant de plaisir, que j'ai cru, messieurs, que je pouvais me dispenser d'expliquer et d'établir le mystère que nous célébrons. On ne passe pas si aisément de la tristesse à la joie, sans avoir pénétré auparavant le sujet qu'on a de changer de la manière. Supposons ce que la foi nous enseigne touchant la résurrection de notre Sauveur; quoique nous n'apportions pas les preuves des merveilles que nous y adorons, nous ne prendrions pas pour cela moins de part à son triomphe; et il ne s'offensera pas, sa bonté nous le fait espérer, si, sans approfondir ce qui touche ses intérêts, nous songeons aux nôtres.

Il y a une grande différence, dit saint Maxime, entre ce jour saint et le jour naturel et ordinaire. Celui-ci nous engage au travail et celui-là nous promet le repos; l'un nous a apporté la mort et l'autre nous ôte la crainte de mourir; l'un est commun aux gens de bien et aux méchants, et l'autre n'est que pour les justes : *Ille hominibus ad laborem creatus est, hic factus est ad quietem; ille mortem meruit, hic formidinem mortis evasit; ille bonis malisque communis est, hic proprius est justorum (Hom., 3, de Resur.)*. En effet, le jour de la résurrection du Fils de Dieu est une source féconde d'une joie pure et chrétienne; mais il est vrai qu'il ne peut réjouir que les personnes de piété. Il est comme le gage de la résurrection des hommes; mais l'espérance de la résurrection qui peut-elle consoler, sinon les fidèles serviteurs de Dieu?

C'est dans cette pensée, si je ne me trompe, que Tertullien a commencé son ouvrage sur la résurrection de la chair par ces paroles : *Fiducia Christianorum resurrectio mortuorum (l. de Resur. carn., c. 1)*; la résurrection des morts fait la confiance des chrétiens. Quel plaisir pour un bon fidèle de s'attendre à ressusciter, pour entrer enfin dans une heureuse immortalité! le jour que nous célébrons est donc un jour de joie pour les gens de bien; examinons les raisons de cette vérité. La première se présente d'abord à vos esprits; c'est que ce jour leur promet une glorieuse résurrection. La seconde, c'est que ce même jour les instruit de ce qu'ils ont à faire pour se rendre dignes de cette même résurrection. Voilà, messieurs, le sujet de cet entretien. La résurrection du Sauveur est un jour de joie pour les gens de bien, parce qu'il leur promet une résurrection glorieuse; c'est mon premier point; et parce qu'il leur apprend à la mériter; c'est le second. Vierge sainte, votre Fils ressuscité répand volontiers ses grâces; il les versera encore plus abondamment, si vous intercédez pour nous; nous vous félicitons de ses victoires pour

vous engager à les lui demander en notre faveur : *Regina Cœli*.

PREMIÈRE PARTIE.

Job accablé de maux et toutefois constant dans sa patience est un spectacle qu'on ne saurait oublier en ce jour et que l'on considère toujours avec plaisir; quoiqu'on l'expose souvent aux yeux des fidèles, il me semble qu'ils n'en doivent pas pour cela être moins frappés. Il serait difficile de souffrir de plus grandes peines que ce saint homme et de montrer plus de fermeté dans ses disgrâces. De tant de biens dont il avait été le possesseur, il ne lui restait quoi que ce soit; son corps ulcéré n'avait pas une partie saine; ses enfants écrasés sous les ruines d'une maison se présentent à son esprit; sa femme, ses amis, toutes les personnes de qui il peut attendre de la consolation lui insultent dans sa misère. Satan arme toutes les créatures pour ébranler la constance du malheureux par l'injustice, par la violence, par l'ingratitude, par la tendresse, par la dureté, par tout ce qui peut donner atteinte à un cœur noble et bien fait. Et Job plein de l'idée de sa misère, extrêmement sensible à sa douleur, pénétrant vivement tous les sujets qu'il a de s'affliger; Job, dis-je, sur cette paille pourrie qui fait toutes ses richesses, toutes ses délices, est un maître éloquent de sagesse, de soumission et de force. Il apprend à ceux qui l'écoutent, comment il faut bénir la Providence qui nous afflige, et baisser la main qui nous frappe; nulle faiblesse, nulle impatience dans l'état pitoyable où il est réduit; d'un air tranquille et serein il remercie le Seigneur des biens qu'il a reçus de sa bonté, sans se plaindre de leur perte; toujours inaltérable, toujours soumis.

Si l'on pénètre cette constance et cette tranquillité si dignes d'une grande âme, on ne doit jamais se lasser de considérer ce Job dont la patience égale la calamité; le sentiment que nous avons de notre faiblesse soutient l'admiration que nous avons de sa force. Mais, messieurs, par quoi ce saint homme animait-il son courage? Quel était son remède contre tant de maux? Vous le savez; et je ne voudrais pas d'autre preuve de la vérité que j'ai avancée. Job était le plus malheureux homme qui fut jamais; mais il était grand homme de vertu, et il espérait de ressusciter : *Scio*, disait-il, *scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.... reposita est hæc spes mea in sinu meo*. Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai dans le dernier jour; je l'espère, et mon espérance n'est pas vaine; toutes mes disgrâces, toutes mes douleurs ne sauraient l'arracher de mon cœur. Il ne me reste plus que la lumière et la lumière ne m'est rien; je suis prêt à la perdre, parce qu'après les ténèbres du tombeau je reverrai le jour, mais un jour pur, serein, éternel, qui n'aura pour moi que des beautés et des plaisirs : *Scio quod Redemptor, etc.* Un fidèle voit disparaître tout ce que cette vie passagère peut avoir de triste ou d'agréable, dès qu'il pense à une vie heu-

reuse qui ne finira point et qu'il peut sagement espérer.

Les serviteurs de Dieu selon les préjugés ordinaires du siècle paraissent mener une vie pleine d'amertume; ils se privent des agréments que leur présentent les créatures et ils ne sont pas à l'abri des chagrins inséparables des événements. Souvent même ils ont plus à souffrir que les personnes déréglées; leur fidélité dans le service de Dieu ne leur permet pas de s'attacher à ce qui peut satisfaire les sens; et elle les soumet à la nécessité d'endurer bien des choses qui les rebutent. C'est ce qui rend leur destinée digne de pitié aux yeux des mondains; ils goûtent moins de plaisirs et ils ont à essayer plus de peines que ceux qui ne sont point tant gênés par la loi de Dieu; on les plaint, on les traite de malheureux. Raisonillons selon cette prévention du monde; j'y consens.

L'espérance de la résurrection, messieurs, dédommage les gens de bien à l'égard de ces deux points, par quoi l'on prétend que leur sort soit si triste; elle leur fait trouver leur contentement en cela même. Voici comment j'explique ma pensée. Premièrement l'espérance de la résurrection justifie le mépris qu'ils font de toutes les douceurs de cette vie. Secondement, elle les console de toutes les amertumes qu'ils y rencontrent. De là vous conclurez avec moi que le jour saint et heureux que nous célébrons leur doit apporter une grande joie, puisqu'il leur assure leur résurrection. Je le suppose, messieurs, qu'il la leur assure; c'est un point de foi; c'est la doctrine de saint Paul que si Jésus-Christ s'est ressuscité, il nous ressuscitera nous-mêmes: *Resurrexit Christus*, dit saint Augustin, *ut resurrecturum se non dubitet Christianus; quod enim præcessit in capite, sequetur in corpore.* (Serm. lib. II, de Temp.) Jésus-Christ est ressuscité, afin que le chrétien ne doutât pas qu'il ressusciterait aussi; le changement qui a précédé dans la tête du corps, doit suivre dans tous les membres du corps.

J'ai cru qu'il n'était pas nécessaire d'établir cette suite de choses, pour prouver ma proposition. La résurrection des morts est un article essentiel de notre croyance; et la résurrection du Fils de Dieu nous garantit notre résurrection; c'est encore là une vérité incontestable. J'ai à considérer dans ce discours ce qui intéresse singulièrement les serviteurs de Dieu; et ce n'est point seulement la joie dont ils seront comblés le jour qu'ils ressusciteront pour vivre éternellement dans la gloire; mais encore la joie dont l'assurance de ressusciter doit remplir leur âme tandis qu'ils vivent sur la terre; et je dis que si le Sauveur en ressuscitant s'engage à les ressusciter à la fin des siècles, ils trouvent dans ce mystère des sujets particuliers d'un contentement convenable à leur vertu; contentement que je renferme dans les deux pensées que je viens de proposer, et par quoi j'espère vous expliquer les effets principaux de l'espérance que le mystère de ce jour leur assure de reprendre pour toujours une vie heureuse.

Comment cette espérance justifie-t-elle le mépris que font les gens de bien de toutes les douceurs de cette vie? Peut-on, messieurs, estimer un bien qui passe lorsqu'on attend un bien qui est éternel? Tout ce que le temps a de plus aimable peut-il nous plaire, dès qu'on pense aux trésors inépuisables que l'éternité nous promet? La même inclination qui nous porte au bien, nous fait préférer le plus grand bien au plus petit; surtout quand il n'y a pas de comparaison entre eux, et que l'un s'évanouit tout à fait, lorsque l'autre se présente. Et qu'est-ce que sont toutes les douceurs de cette vie courte et misérable, si on les compare aux douceurs éternelles d'une bienheureuse immortalité? Le soleil efface par sa splendeur non-seulement tous les autres astres du ciel, mais encore toutes les lumières de la terre; le soleil pourtant a des rayons limités, des rayons qui disparaissent de temps en temps et qui s'éteignent un jour tout à fait; Dieu peut former une infinité de soleils plus beaux, plus brillants que celui qui nous éclaire; et cependant toute autre lumière ne se fait pas seulement apercevoir, quand il vient à se montrer.

Que doit-ce être, chétienne assemblée, d'une éternité bienheureuse à l'égard d'une vie qui finit avant que nous l'ayons bien goûtée; qui ne dure, ce semble, que pour se faire désirer, et qui nous échappe pour toujours? Il est certain que toutes les douceurs de cette vie deviennent ridicules, fades, amères, insupportables, si l'on pense que notre résurrection suivra notre mort; et que notre glorieuse immortalité suivra notre résurrection. Or, votre chef est ressuscité, dit encore saint Augustin, espérez donc, vous qui êtes membres sous ce chef, espérez ce que vous croyez, ce que vous voyez en lui: *Resurrexit Caput vestrum; hoc sperate membra cætera quod videtis in Capite; hoc sperate membra quod credidistis in Capite* (In Psal. XXIX. En. 2). Mais que suit-il de là? Quelle conséquence saint Augustin tire-t-il de ces paroles: *Geme de presentibus, psalle de futuris*, que toutes les douceurs de cette vie soient pour vous un sujet de gémissements; réjouissez-vous seulement des joies que la vie à venir vous promet.

Des joies qui passent, une gloire qui passe, des biens qui passent ne sont nullement convenables à la foi et à l'espérance d'un chrétien; il les peut posséder, mais leur fragilité doit allumer dans son cœur un désir ardent des biens éternels. O fidèles qui m'écoutez, quand vivrons-nous pour ne plus mourir? quand est-ce que nos plaisirs ne finiront plus? notre gloire sera-t-elle toujours à la merci du caprice et de l'injustice des hommes? et ces joies qui ne servent, ce semble, qu'à nous déconcerter quelques moments, nous échapperont-elles toujours pour nous livrer au chagrin? Que vous êtes heureux, serviteurs de Dieu, de soupirer sans cesse pour l'éternité; de souffrir avec peine la brièveté même de cette vie passagère; d'employer ce peu de jours que nous sommes ici-bas, à mépriser la terre et tous ses attraits, à souhaiter cette

résurrection qui doit vous rendre immortels !

Mais de combien serez-vous plus heureux, lorsque le voile sera levé, et que vous verrez à découvert le bien éternel qui a occupé tous vos désirs ! lorsqu'ayant passé dans une région où rien ne change, vous ne craindrez plus de perdre ce que vous aimez ! Vous, pauvres, vous quitterez bientôt vos haillons pour vous revêtir d'une gloire dont l'éclat ne s'éclipsera jamais ; et vous, riches, qui connaissez le néant de tout ce qui vous environne, vos craintes et vos peines finiront enfin, vous mourrez au milieu de cette vaine opulence qui vous est à charge, et vous ressuscitez pour posséder éternellement les richesses du paradis. Quelle consolation pour les gens de bien, messieurs, car il n'est que les gens de bien qui puissent la goûter cette consolation : les âmes mondaines ne sauraient y être sensibles. Quelle consolation, dis-je, pour les personnes vertueuses et chrétiennes de voir tomber ce qui peut les amuser sur la terre, de sentir s'écouler leurs jours, de ne perdre jamais de vue cette immortalité glorieuse, qui succédera aux changements, aux dégoûts, à tous les chagrins d'une vie de peu de moments !

Mais n'y a-t-il personne parmi vous, chrétiens auditeurs, qui s'imaginent d'être bien établi sur des choses passagères ? personne d'entre vous ne ressemble-t-il point à Pharaon qui songea qu'il était ferme sur un fleuve ? c'était bien un vrai songe que cette pensée : *Putabat se stare super fluvium* (Gen., XLI, 1) ; il ne croyait pas couler avec les eaux qui le soutenaient. Les biens de ce monde ne font presque que se montrer, comme l'eau d'un fleuve qui vient toucher le rivage, et s'enfuit dans le même instant : *Simul vero ut contigit secedit* (in Psal. LXI, 10), c'est l'expression de saint Basile ; ainsi les choses de la terre, je dis toutes ces choses que vous y aimez le plus, coulent sans cesse, sans s'arrêter. Vous n'aviez pas, il y a peu de jours, ce que vous tenez aujourd'hui ; dans peu de jours il vous échappera pour passer à d'autres mains ; ce qui vous enchante si fort, ne s'approche de vous que pour se retirer aussitôt : *Celerimum et lubricum accessum* ; et vous croyez avoir une fortune bien affermie : *Putabat se stare super fluvium*. Tout coule, tout s'enfuit, tout échappe ; vous passez vous-mêmes et vous n'y songez peut-être pas. Avouez que ceux qui ne s'attachent point aux choses de la terre sont plus sages que vous ; avouez que la résurrection de Jésus-Christ justifie parfaitement le mépris que les gens de bien font de toutes les douceurs de cette vie.

J'ajoute encore, et une légère idée de l'Evangile nous doit inspirer cette réflexion : comment un fidèle qui souhaite, qui espère une glorieuse résurrection pourrait-il s'attacher aux biens d'ici-bas ? ces biens ne sont-ils pas naturellement un obstacle à cette gloire qui nous doit rendre heureux ? ne sont-ils pas les instruments ordinaires que nos passions mettent en œuvre pour

commettre le crime ? Nous ne les aimons que parce que nous sommes méchants, et nous pouvons dire aussi que nous sommes méchants parce que nous les aimons. Dieu a eu la bonté de rendre méprisables et haïssables à l'homme tous les agréments de la terre, pour l'obliger à soupirer après une vie immortelle ; il avait fait la terre pour lui, il l'avait soumise à son empire, et aussitôt après son péché, il le condamna à la cultiver avec de grandes peines et à la sueur de son visage : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo* (Gen., III). La terre, dès-là, si elle n'eût été forcée par le travail à produire des fruits, n'aurait porté que des ronces et des épines : *Spinæ et tribulus germinabit tibi*. Dieu voulait nous faire désirer notre résurrection, pour entrer enfin dans cette terre des vivants, qui réunit et qui offre par elle-même tous les vrais biens.

Jugez vous-mêmes, messieurs, de ce qu'une personne chrétienne et attentive à l'affaire de son immortalité peut penser des agréments de cette vie passagère ; n'éprouvez-vous pas que ce qui vous les fait rechercher, c'est votre mauvais penchant ? ou, pour mieux dire, c'est l'oubli de l'éternité ? L'opulence favorise l'ambition, les richesses servent à entretenir la volupté, les distinctions rassurent la licence ; l'on s'attriste de la pauvreté et de l'humiliation, l'on se réjouit de l'élévation et de l'abondance, l'on se plaint d'une fortune qui nous retient malgré nous dans la modestie et dans les ténébres. Des fidèles seraient-ils agités de mouvements si indignes et si criminels, s'ils avaient en vue cette seconde vie qui doit leur ouvrir une félicité parfaite et inaltérable ? non sans doute, ils auraient un mépris extrême de tous ces biens qui ne peuvent que les amuser quelque temps ; et ils les haïraient, s'ils faisaient réflexion qu'ils étouffent dans leur âme le désir d'une bienheureuse immortalité.

Saint Augustin regarde le contentement que peuvent apporter toutes les douceurs de la vie, comme l'effet d'un songe frivole qui dérègle l'imagination, et console un misérable par un changement heureux, lequel cesse avec son sommeil. C'était un plaisir pour ce pauvre de se voir dans l'abondance tandis qu'il rêvait, il lui semblait être environné de domestiques dans un superbe palais et commander avec fierté sous des lambris dorés ; il voyait sa table chargée des mets les plus exquis ; il recevait les hommages des personnes sur qui il daignait laisser tomber ses regards ; il ne manquait rien à son bonheur que son bonheur même. Le soleil vient à paraître, il l'éveille et le replonge en même temps dans la misère. *Pauper dormierat : dives in somnis factus fuerat ; si non evigilasset, dives esset : evigilavit, invenit iterum quam dimiserat dormiens paupertatem* (in Psal. LXXII).

Voilà ce que saint Augustin pensait des biens de la terre ; ils lui paraissaient une illusion vaine d'une imagination déconcertée. Qu'en a-t-il pensé, qu'en a-t-il dit, lorsqu'il les regardait comme la cause su-

neste des péchés qui nous ôtent et le désir et l'espérance d'une heureuse éternité? lorsqu'il envisageait la vie à venir et toutes les suites d'une glorieuse résurrection? tels sont les sentiments de tous les serviteurs de Dieu. Pour vous en faire comprendre l'équité, je n'aurais qu'à vous faire cette question avec saint Augustin. Si votre souverain Juge vous disait : possédez-les, aimez-les tous ces agréments d'une courte vie; mais vous ne ressuscitez que pour perdre les biens éternels, et jamais vous n'entrerez dans la gloire. Que répondriez-vous? la foi, l'espérance, la charité vous permettraient-elles d'estimer ce qui flatte vos passions, d'en jouir avec joie, d'y établir votre contentement? *Respondeat vobis cor vestrum : respondeant fides, spes, charitas... gauderemus in illis bonis (in Psal. LXXXV)?* Pénétrez la question, messieurs, vous n'aurez qu'à consulter votre cœur pour faire justice aux gens de bien sur le plaisir dont le mystère de ce jour remplit leur âme.

La résurrection du Sauveur les console, en second lieu, de toutes les amertumes de cette vie; une âme d'une grandeur, d'une force même médiocre peut se résoudre à souffrir un mal ordinaire; elle ne doit pas même trouver de peine à souffrir un grand mal, mais court de sa nature, et dont la fin promet des délices solides et éternelles. Il ne se peut pas faire qu'on n'ait de méchants moments tandis qu'on est sur la terre, et cette réflexion devrait suffire pour consoler une personne raisonnable; car on aurait tort de se plaindre d'un chagrin nécessaire et inévitable; quand même on pourrait se défendre de toute douleur, si la douleur qui nous surprend et qu'on n'a pas pu prévenir doit passer bientôt, aurait-on sujet de perdre cœur et de succomber par lâcheté? mais une peine qui ne fait que passer, et qui se terminera par un repos sans fin et sans dégoût, où est le fidèle qui pût la trouver trop longue et trop amère?

Qui est l'homme, dit le prophète-roi, qui aime la vie et qui souhaite d'heureux jours? *Quis est homo qui vult vitam, diligit diés videre bonos?* Il n'en manque pas de ces gens qui font de pareils souhaits; on ne désire presque rien autre sur la terre; vivre, vivre à son aise et dans le plaisir, ce n'est que pour cela que la plupart des hommes agissent; il ne faut donc pas, c'est la conséquence du grand saint Basile, il ne faut donc pas qu'ils espèrent trouver ces jours heureux durant cette vie : *Ne itaque cum bonos audiveris diés, hanc vitam putes prophetam polliceri (in Psal. XXXIII).* Qu'est-il nécessaire de vous le dire? vous l'expérimentez assez malgré vous. Nos plus beaux jours ont bien des nuages qui les obscurcissent; nos jours les plus doux manquent-ils jamais de nous apporter quelque amertume? je ne veux pas troubler la joie de cette solennité en rappelant l'idée de vos déplaissirs. Maris jaloux, maris dont les sages avis sont peu écoutés; femmes ambitieuses, femmes dont la piété ne sert qu'à aigrir

l'emportement qu'elle devrait adoucir; amis intéressés, hommes occupés de votre fortune, mondains entraînés par les mouvements du siècle, le soupçon, l'intrigue, la crainte vous alarment, vous déchirent le cœur plus d'une fois dans la journée.

Depuis les premiers temps du monde, messieurs, les jours finissent et les hommes meurent. Adam dut être bien surpris, quand il vit la première fois les horreurs de la nuit. La lumière venait de répandre mille beautés sur les créatures, elle faisait, par la variété des couleurs, une infinité de spectacles divers qui réjouissaient les yeux et l'esprit; et voilà la nuit qui délie un voile obscur sous lequel elle enveloppe toutes ces couleurs, tous ces spectacles, et la lumière elle-même; toute la nature triste et affreuse entre dans un silence profond, comme si les créatures n'osaient pas seulement se plaindre d'avoir perdu toutes leurs beautés. Adam, que dut-il penser à la vue des premières ténèbres? mais quelle fut la surprise de ce premier des vivants, lorsqu'il vit son Abel le premier des morts? ce fut là une grande école pour lui, dit saint Jean Chrysostome : *Ut Adam ante oculos tabescens corpus intuitus, magnam ex hoc aspectu disciplinam capiat (Hom. 20 in Gen.).* Il n'y avait que quelques moments que cet Abel était plein de vie et de grâces, parlant, écoutant, agissant, et le voilà sans mouvement, étendu aux pieds de son père, et le voilà muet, insensible, avec des yeux éteints et un visage qui marque l'horreur dans tous ses traits, tout son corps sentant déjà la pourriture et répandant une odeur insupportable; terrible sujet de considération au spectateur! Encore une fois, qu'est-ce qu'Adam dut penser à la vue de ces deux spectacles, de la première nuit et du premier mort? mais songeons à nous : dès lors les hommes ne durent plus s'attendre à passer leurs jours sans chagrin et sans crainte; la tristesse et la douleur sont entrées dans le monde avec nous, elles n'en sortiront aussi qu'avec nous; mais que les bons fidèles ne craignent pas qu'elles les suivent. Nous vivrons dans l'affliction, messieurs, Dieu nous garde d'une douce vie qui éteigne en nous le désir de l'immortalité; après quelques moments fâcheux et pénibles, nous mourrons; viendra ensuite notre résurrection qui terminera toutes nos peines, jusqu'à la peine agréable que nous trouvons à espérer un grand bonheur.

Je suis monté en cette chaire pour porter aux personnes de piété cette aimable nouvelle : que cette vie, quelque amère qu'elle soit, ne tardera pas de les conduire à un torrent inépuisable de délices. Permettez-moi de me servir des termes de saint Eucher, et d'adresser mon discours à toutes sortes de personnes. Tous tant que vous êtes qui composez cet auditoire, vous aimez la vie, Dieu m'a député vers vous pour vous engager à aimer une vie éternelle; vous êtes attachés à une vie de peu de jours, aimez-vous de la peine à souhaiter une vie qui aura des jours éternels : *Pro vita quam dili-*

gitis legatione apud vos fungimur ; et hanc omnes exigam amatis : insinuat ut amelis æternam (Ep. ad Valer.). La douleur ne vous permet pas de goûter ici-bas une vie longue et tranquille, songez qu'il ne tient qu'à vous d'acquérir une vie dont la tranquillité et le cours ne seront jamais interrompus.

Oui, corps qui me faites souffrir, le tombeau vous attend ; et malgré toutes vos faiblesses, vous reprendrez la vie pour vivre toujours. Malades, qui espérez de ressusciter comme Jésus-Christ, je ne m'étonne pas que vous soyez si indifférents pour votre santé, que vous appréhendez même de guérir. Vous qui appelez la mort par l'austérité et la pénitence, je sais la raison pourquoi vous vous hâtez de la trouver cette mort ; vous regardez la vie comme un obstacle à votre immortalité. Nous nous croyons heureux d'arriver à une charge par une longue suite d'embarras, de craintes, de peines, de dépenses, de sollicitations ; incertains de rencontrer dans cette charge la satisfaction que nous recherchons ; et peut-être en effet sera-t-elle à nous une source féconde de chagrins, d'humiliations, d'inquiétudes, de rebuts et de repentirs. Nous regardons comme un coup heureux l'acquisition d'une terre que nous avons achetée aux dépens de notre repos, et par des sommes considérables ; nous ne savons pas néanmoins si le ciel versera sa rosée et ses pluies sur cette terre, pour nous enrichir des fruits que nous espérons ; il pourra arriver qu'au lieu d'établir notre fortune elle la renversera. Nous avons envisagé la protection de cette personne puissante et accréditée comme le fondement le plus solide de notre maison ; nous l'avons gagnée à force de prières, d'instances, de présents, de services ; nous ne regrettons point ce qu'il nous en a coûté pour en venir à bout ; cependant qui nous garantira la bonne volonté, la fidélité, la faveur du protecteur ? Ne sera-ce point cette même personne à qui tôt ou tard nous ne serons enfin redevables que de notre confusion et de notre perte ? Nous aspirons à une résurrection et à une immortalité glorieuses ; nous nous efforçons de nous en rendre dignes ; en méprisant tout autre bien, en renonçant à tout autre bonheur, nous pouvons les attendre sans présomption de la miséricorde divine. Si nous sommes assez heureux pour les mériter, la foi nous permet-elle de douter des biens immenses dont elles nous rendront les possesseurs ? Ne nous assure-t-elle pas toutes les délices, toutes les richesses, toute la gloire que la parole de notre souverain rémunérateur nous promet ? Ah ! oserions-nous nous plaindre des difficultés de la carrière que nous avons à fournir pour toucher à notre but ? Nous serons en route durant peu de temps ; après quoi notre bonheur est sûr pour toute une éternité.

Quoi ! fidèles qui prêtez l'oreille à ce que je dis, vous mourrez pour vivre toujours après cette vie mortelle ! La résurrection du Sauveur vous garantit la vôtre ; elle vous assure une éternité bienheureuse ; vous

espérez le bonheur de ressusciter en prédestinés, vous le pouvez mériter ce bonheur ; et vous seriez encore chagrins des maux courts et passagers de cette vie ? Ah ! mes frères, nous ne voulons pas, dit saint Paul, que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, c'est-à-dire, touchant ceux qui sont déjà passés à une autre vie, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance : *Nolumus vos ignorare, Fratres, de dormientibus : ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent (I Thess., IV, 13).* Laissez craindre les amertumes de cette vie à ceux qui n'attendent pas de vie meilleure ; laissez fuir la mort à ceux que la résurrection ne peut consoler ; pour vous, qui devez sortir de cette terre maudite des mourants et des morts pour entrer dans la terre des vivants, ne vous attristez point de la brièveté de votre vie ; ne comptez point avec chagrin vos années déjà avancées, ne regardez point vos cheveux blancs comme des avant-coureurs de mauvais augure ; souhaitez autant que Dieu vous le permet, tout ce qui approche votre mort, puisque vous souhaitez en même temps de reprendre un corps immortel : *Hæc erunt vota carnis recuperandæ*, dit Tertullien (*de Resur. carn.*, c. 4) : ce sont les vœux, ce sont les souhaits que vous pouvez faire pour cette chair que vous recouvrirez un jour. La résurrection du Fils de Dieu doit faire votre joie, parce qu'elle vous promet votre résurrection : je vous l'ai montré ; en considérant le Fils de Dieu ressuscité, vous pouvez encore apprendre à mériter cette heureuse résurrection ; et ce doit être à vous un nouveau sujet de joie : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Paul a établi, en divers endroits de ses Epîtres, une grande liaison entre la résurrection de Jésus-Christ et le renouvellement de notre vie ; il nous propose même cette résurrection comme l'idée de notre renouvellement. Nous avons été ensevelis avec le Sauveur par le baptême pour mourir, afin, dit-il, que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem : ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom., VI, 4).* Pour pénétrer la pensée de l'Apôtre, il faut vous souvenir, messieurs, que, comme il y a une mort et une résurrection du corps, il y a aussi une mort et une résurrection de l'âme. Mourir, c'est perdre la vie ; le corps et l'âme la perdent, l'un par la perte de l'âme, et l'autre par la perte de la grâce. Ressusciter, c'est reprendre la vie ; le corps et l'âme la reprennent : le corps, par sa réunion avec l'âme, l'âme, par le recouvrement de la grâce.

Saint Paul parle de notre mort et de notre résurrection spirituelle, et il dit que, comme nous sommes ensevelis avec le Sauveur par le baptême, afin que nous mourions au pé-

ché, nous devons aussi ressusciter avec le Sauveur, afin que nous vivions de la vie nouvelle de la grâce. L'Apôtre a pensé sans doute à nous proposer la résurrection du Fils de Dieu comme le modèle de la vie nouvelle à quoi il nous engage ; car, sans cela, je ne vois pas qu'il y eût d'autre rapport entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre, qu'à l'égard de notre corps ; et ces deux mots : *Quomodo Christus surrexit, ita et nos ambulemus* : Comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi nous devons marcher ; ces deux mots, dis-je, sont une preuve évidente que nous devons prendre l'idée de notre nouvelle vie sur la vie nouvelle de notre Sauveur. Je ne m'amuserai pas, messieurs, à prouver que si nous menons cette vie nouvelle de la grâce, nous mériterons cette résurrection corporelle qui nous introduira dans la glorieuse immortalité. Cette vérité est toute visible ; telle est la récompense que notre foi promet à notre vertu ; vous n'hésitez pas là-dessus. Tout ce que je dois vous expliquer, par rapport à mon sujet, consiste à vous faire voir que nous trouvons dans la résurrection de notre Sauveur la manière de vivre de cette vie nouvelle que saint Paul exige de nous.

L'Apôtre nous instruit encore sur ce point. Je trouve dans deux de ses oracles ce que nous devons faire de principal pour ressusciter avec le Fils de Dieu et comme le Fils de Dieu. Le premier de ces oracles est celui-ci : *Si consurrexistis cum Christo*, dit-il aux Colossiens, *que sursum sunt querite... que sursum sunt sapite: non quæ super terram; mortui enim estis* (Coloss., III, 1) : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont dans le ciel ; goûtez les choses qui sont du ciel, et non pas celles qui sont de la terre ; car vous êtes morts. L'autre oracle, que le même apôtre a rendu pour notre instruction, est renfermé dans ces paroles adressées aux Romains : *Scientes quod Christus resurgens ex mortuis jam non moritur : mors illi ultra non dominabitur* (Rom., VI) : Sachant que Jésus-Christ, qui est ressuscité, ne meurt plus, et que la mort n'aura plus de pouvoir sur lui.

Appliquons à notre instruction ces deux passages. Saint Paul semble rapporter tous les plus considérables changements du Sauveur ressuscité à ces deux-ci : le premier, c'est son insensibilité à toutes les choses de la terre. Il vivait après sa résurrection, à l'égard de ce monde, comme s'il eût été mort ; nul sentiment des choses humaines ; nulle impression de la part des créatures ; en un mot, je l'ai déjà dit, il vivait comme s'il eût été mort. Ce sera là aussi le premier effet de votre résurrection, si nous avons perdu le goût et en quelque manière le sentiment de tout ce qu'il y a sur la terre, si nous vivons comme les morts : *Si consurrexistis cum Christo, mortui enim estis*.

Le second changement du Sauveur, c'est qu'ayant repris la vie, il ne fut plus en état de la perdre : il se trouva dans une immortalité inaltérable. Voilà le second effet de no-

tre résurrection ; si elle est véritable, elle sera constante, et nous ne mourrons plus par le péché : *Mors illi ultra non dominabitur*. Nous devons donc vivre comme si nous étions morts : *Mortui enim estis*, et nous devons vivre comme si nous étions immortels : *Jam non moritur*. Donnons un peu d'étendue à ces deux pensées, sans pourtant nous arrêter beaucoup.

Il est sûr, messieurs, que si vous êtes véritablement ressuscités, vous devez vivre comme des morts à l'égard de toutes les choses de la terre. Saint Paul m'en fournit encore la raison au même endroit que j'ai cité : *Mortui enim estis : et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss., III) : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est le Saint-Esprit qui a inspiré ce raisonnement à l'Apôtre des nations, j'espère qu'il fera impression dans vos cœurs. Un fidèle, ressuscité par la grâce, doit vivre de la vie de Jésus-Christ : il doit vivre dans Dieu. Voyez, mes chers auditeurs, s'il est possible de vivre dans Dieu, de vivre de la vie de Jésus-Christ, et de conserver en même temps toutes les attaches incompatibles avec ce nouveau genre de vie.

Je ne veux point vous amuser par de vaines paroles, chrétiens auditeurs. Si vous avez recouvré les bonnes grâces de Dieu par le sacrement de confession, c'est-à-dire, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, vous êtes morts pour ce monde. Vous devez avoir une grande indifférence pour tout ce qu'il a d'agréable ; il ne faut plus songer à mettre votre affection aux créatures. Cette parole vous effraie-t-elle ? Si je croyais qu'elle vous fit de la peine, je me dispenserais d'un plus long raisonnement. Le Fils de Dieu, en ressuscitant, laissa les linceuls où il avait été enveloppé, le suaire qu'on lui avait mis sur la tête ; il laissa, dis-je, dans le sépulcre, comme le raconte saint Jean (c. XX), tout ce qui pouvait lier, tout ce qui pouvait embarrasser son corps. Qu'est-ce que cela nous représente, demande un savant interprète, sinon les mauvaises habitudes, les attaches criminelles et tous les liens des créatures, qu'il faut rompre pour vivre en ressuscité ? Je ne crains pas de vous importuner ; vous ne me saurez point mauvais gré de ma défiance ; la vertu est terrible à l'amour-propre et aux passions, nous l'expérimentons tous. Si je vous dis plus d'une fois qu'après cette résurrection spirituelle de votre âme, vous devez vivre comme des morts à l'égard des choses de la terre, cette parole vous fera-t-elle peur ? Quoi ! vous seriez bien aises de n'être point ressuscités avec le Fils de Dieu, si pour vivre en ressuscités avec lui, il faut rompre avec le monde ? Non, je vous ferais grand tort si j'avais ce sentiment de vous. Il vous fâcherait bien sans doute d'être encore embarrassés de toutes ces chaînes pesantes et funestes qui vous tenaient attachés au monde : pourquoi donc souhaiteriez-vous de reprendre vos fers ?

Qu'avez-vous pensé de vos dérèglements, mes chers auditeurs, lorsque vous les avez

détestés aux pieds d'un crucifix? lorsque vous les avez pleurés aux pieds d'un confesseur? N'avez-vous pas trouvé la terre très-méprisable? Les délices, les mouvements du monde ne vous ont-ils pas paru bien indignes d'un fidèle, et tout à fait opposés à ses devoirs? Lorsque vous vous êtes unis à Dieu par les sacrements, ne vous êtes-vous pas reproché avec une vive douleur l'égarement qui vous éloignait de lui? Frivoles amusements, disiez-vous, serez-vous toujours assez forts pour enchaîner ma raison? Faux attraits de tant d'objets qui me séduisent, m'entraînez-vous toujours comme un esclave? Si vous espériez, chrétiens, de prendre une nouvelle vie sans souffrir cette mort dont nous parlons, sans vous faire cette violence nécessaire pour recouvrer la liberté d'enfants de Dieu, quelle idée auriez-vous eue jusque-là des vertus chrétiennes? On ne peut pas, la chose est absolument impossible, on ne peut pas former l'homme nouveau sans douleur; il faut, dit saint Augustin, que la pénitence que l'on fait pour avoir entretenu le vieil homme, conçoive et enfante, pour ainsi parler, cet homme nouveau : *Hominem novum penitentia veteris parturit cum dolore et gemitu* (in *Psal. VIII*). Si par votre pénitence vous n'avez pas perdu le goût du monde et des créatures, vous n'êtes point encore sortis de votre tombeau. Il en coûte de se défaire de ses préjugés, de changer ses inclinations, de renoncer à des plaisirs que l'on aime; mais enfin il faut vivre d'une vie sainte, et l'on ne peut acquérir cette vie qu'à ce prix.

Quand le Fils de Dieu ressuscita Lazare, ne commanda-t-il pas, c'est la belle remarque de saint Ambroise, qu'on levât la pierre du sépulcre, *tollite lapidem*? Le Fils de Dieu nous ressuscite, dit ce saint docteur, mais c'est à nous à lever les obstacles de notre résurrection : *Nostrum est onera remove : illius est resuscitare* (lib. II de *Pœnit.*). Ces obstacles sont levés par la miséricorde de Dieu; vous vous êtes ouvert un chemin à la vie par la pénitence, vous en repentez-vous, messieurs? Voudriez-vous vous charger encore de la pierre de votre sépulcre? Cet homme nouveau, qui coûte tant, vous l'avez formé en vous avec la grâce de Jésus-Christ, voudriez-vous le revêtir encore des caractères du vieil homme? Ah! monde, monde trompeur, méprisables créatures, funestes attachements, considérations humaines, complaisances criminelles, ne venez plus solliciter les fidèles qui m'écoulent; ils sont ressuscités, ils sont morts à tous les attraits de la terre; ils vivent dans Dieu, ils vivent avec leur Rédempteur ressuscité; vous les trouverez insensibles à tout ce que vous avez eu jusqu'à présent d'agréable pour les toucher. Me démentirez-vous, messieurs, ou plutôt vous démentirez-vous vous-mêmes? Car, j'en appelle aux résolutions que vous avez faites. Reprendrez-vous de l'amour pour ce luxe mondain qui vous occupe et vous détourne tout à fait de l'attention que vous devez aux inspirations du Saint-Esprit? Aime-

rez-vous encore cette fausse gloire à laquelle vous sacrifiez tant de solides intérêts, et votre conscience même et votre salut? Retiendrez-vous désormais ce bien qui vous reproche sans cesse votre injustice? Croirez-vous trouver un contentement véritable dans cet enjouement messéant et dissolu, dans ces conversations si libres, si passionnées, si peu charitables, dans ces jeux outrés, scandaleux, si ennemis de la prière, et sources fatales de tant de désordres? Souvenez-vous que vous cesserez de vivre comme des ressuscités quand vous cesserez de vivre comme des morts. Oui, vous voilà véritablement morts, dès que vous ne vivez plus en morts, c'est-à-dire, dès que vous renouerez les attaches qu'il a fallu rompre pour ressusciter avec le Sauveur : *Mortui estis*.

Je ne crois point, messieurs, m'exprimer trop fortement; vous n'ignorez point à quoi vous engage le changement qui se doit faire en vous durant ces saints jours, et en quoi vous avez à renouveler votre vie; vous êtes très-persuadés que votre attachement au monde et aux créatures est incompatible avec cette résurrection spirituelle qui vous doit unir à Dieu, et vous donner quelque ressemblance avec Jésus-Christ. Quand je vous parle de mort, je ne prétends point que vous perdiez tout sentiment des objets qui ont coutume de vous frapper, ce serait vous demander un renouvellement impossible; ce que j'attends de vous, c'est que vous préveniez, que vous étouffiez du moins les impressions de ces objets, que vous voyiez avec indifférence ceux que vous devez mépriser, avec horreur ceux que vous devez haïr, et que vous évitiez la rencontre de ceux que vous devez appréhender; car enfin, avoir toujours la même vivacité, le même empressement pour les choses qui vous éloignent de Dieu, ce serait un signe visible qu'il n'y aurait rien dans vous qui sentît cette mort, laquelle seule vous peut faire vivre comme Jésus-Christ ressuscité; vous ne pouvez lui ressembler qu'autant que vous serez peu touchés de tout ce qui est sur la terre.

Ce n'est pas tout d'être morts comme le Fils de Dieu, il faut en second lieu être immortels comme lui : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*. Il y en a peut-être parmi nous qui paraissent ressuscités, et qui ne le sont point en effet, comme le prophète Samuel que Saül s'imagina de voir, quoiqu'il ne vit que son ombre (I *Reg.*, XXVIII). Vous avez paru à la table de communion, de peur de scandaliser votre pasteur et la paroisse; vous avez pris quelques apparences chrétiennes, vous êtes un peu plus assidus au service divin, votre extérieur ne sent point tant la mollesse et la dissolution; voilà en quoi consiste votre résurrection. Mais telle résurrection est fautive et abusive, ce n'est qu'une résurrection apparente, et elle ne sert qu'à vous inquiéter sans vous reporter la vie : *Quare inquietasti me ut suscitarer?* dit Samuel à Saül, quand la Pythonisse eut appelé son ombre. Vous pourriez faire la même plainte à Dieu

et à l'Eglise ; les obligations qu'ils vous imposent en ces saints temps troublent votre repos, et c'est tout ; car une apparence forcée, un extérieur affecté, vous gênent beaucoup, et vous ne reprenez pas pour cela la vie : *Quare inquietasti me ut suscitares ?*

Si c'était là le caractère de votre prétendue résurrection, vous vous tromperiez vous-mêmes bien grossièrement ; vous ne tireriez aucun avantage de votre illusion, et vous en seriez même plus criminels. En serez-vous plus chrétiens pour prendre des dehors plus réguliers, sans changer votre intérieur ? Non, vous n'en serez pas plus chrétiens, et cependant puisque vous vous faites violence pour prendre des airs de modestie et de piété, vous confessez que c'est à vous une obligation indispensable de corriger vos sentiments et vos mœurs ; malgré cet aveu vous retenez vos méchantes habitudes, n'en devenez-vous pas plus coupables ? Vous ne pouvez cesser de paraître ce que vous êtes, que parce que vous êtes convaincus que vous n'êtes point, et que toutefois vous devez être ce que vous paraissez. Vous imposerez peut-être au monde par ce changement superficiel, mais quel avantage tirerez-vous de ce ménagement indigne ? Vous n'imposerez pas à Dieu, vous ne vous déguiserez pas à vous-mêmes ; l'embarras de votre conscience croîtra, et par la peine que vous souffrez, et par la peine que vous vous épargnez ; vous avez à prendre bien des choses sur vous pour vous contrefaire, et il ne vous revient que le chagrin de connaître et de sentir plus vivement vos imperfections et vos vices : *Quare inquietasti me ut suscitares ?* Triste résurrection, qui ne sert qu'à vous causer une inquiétude inutile !

Il y en a d'autres qui sont véritablement ressuscités, mais comme Lazare, c'est-à-dire, pour mourir encore après avoir été ressuscités. Combien durera, mes chers auditeurs, la vie sainte que vous avez reprise par l'usage des sacrements ? La foi me défend de penser que vous soyez devenus impeccables ; malgré votre résurrection vous ne serez pas hors d'atteinte à votre faiblesse et aux sollicitations de votre mauvais penchant ; vous pouvez encore retomber par le péché dans les ombres de la mort. Tel est notre malheur, messieurs ; maîtres de notre volonté, nous ne pouvons pas la fixer jusqu'au point de n'en plus craindre les criminelles saillies ; mais enfin, soutenus d'en haut, il dépend de nous de la tenir dans la soumission et dans l'ordre, et ce ne sera que par notre faute que nous ferons succéder la mort à la vie. Et c'est à vous seuls que je dois m'en prendre, si vous revêtez désormais ce vieil homme dont vous vous êtes heureusement dépouillés. Je vous demande donc encore une fois : vous vivez par la miséricorde de Jésus-Christ ; jusqu'à quand votre nouvelle vie ne sera-t-elle point interrompue ? Hélas ! Dieu veuille qu'il ne vous arrive pas quelque chose de semblable à ce qui obligea autrefois saint Augustin à faire de si vifs reproches aux fidèles sur leur in-

constance, dans cette même conjoncture. Durant les fêtes de Pâques, leur disait-il (*In Psal. XXX, Conc. 2, de Med. Ps.*), à peine les églises peuvent-elles contenir ceux qui veulent entrer : *Multitudinibus exaggeratis ... per Pascha sic reficiuntur ecclesie, ut turbas ipsorum parietum recuset angustia* ; et l'on ne tarde guère de voir remplir les théâtres et les amphithéâtres par ceux mêmes qui remplissaient les églises peu de temps auparavant... *Videt ipsos implere theatra et amphitheatra, qui paulo ante ecclesias impleverunt : ipsos in nequitia, qui paulo ante in laudibus Dei.*

Aujourd'hui la réserve et la modestie, et demain ces mêmes libertés qui donnent de si rudes atteintes à la pudeur ; aujourd'hui le recueillement et la prière, et dans quelques jours une dissipation étrange qui ouvre le chemin à la volupté et à la licence ; aujourd'hui quelques aumônes pour fléchir la justice divine ; et avant la fin de la semaine une avidité païenne pour amasser, et une dureté insensible envers les pauvres ; aujourd'hui quelque christianisme, et, sans différer longtemps, le même monde qu'auparavant. Abus, chrétiens, abus, si vous croyez que ce soit là une bonne résurrection : il faut ressusciter dans le dessein de ne plus mourir. Le docte Salmeron a remarqué fort sagement que Jésus-Christ laissa son tombeau fermé en ressuscitant, et que ce furent des anges qui l'ouvrirent. Pourquoi en usa-t-il de la manière ? Afin, dit cet interprète, de persuader les hommes qu'il ne mourrait plus, qu'il ne retournerait plus au tombeau : *Quia ergo reliquit monumentum clausum, indicavit se amplius non moriturum, nec ad monumentum reversurum* (tom. XI, Tract. 7).

Si vous voulez ressusciter comme le Sauveur, ressuscitez pour vivre toujours. La raison que saint Paul apporte pourquoi Jésus-Christ ressuscita pour ne plus mourir, c'est qu'il était mort une fois pour le péché, et qu'ayant repris la vie il vivait pour Dieu : *Mors illi ultra non dominabitur : quod autem mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo* (Rom. VI, 9). Vous êtes morts, mes chers auditeurs, non une fois, mais cent fois peut-être, non pour effacer le péché comme le Sauveur, mais pour le commettre ; n'est-ce pas assez mourir ? Et maintenant que vous vivez pour Dieu, ne devriez-vous pas être en quelque manière immortels ? Dieu ne mérite-t-il pas cette fidélité ? ne lui devez-vous pas cette constance pour honorer sa grâce et pour reconnaître sa miséricorde ? Si vous venez à mourir encore, êtes-vous sûrs de revivre ? Ah ! c'est assez mourir. Si un mort pouvait connaître l'affreux état d'un cadavre et toutes les horreurs du sépulcre, voudrait-il pour rien au monde, après en être sorti, s'exposer à y retomber ? Ces ténèbres, cette pourriture, ces vers, cette puanteur, combien appréhenderait-il tous ces objets effrayants ! Une âme morte par le péché est infiniment plus hideuse et plus horrible qu'un cadavre à

demi pourri : quels seraient vos sentiments si vous n'étiez point alarmés du danger de la replonger dans la mort, et si en effet, tout prévenus que vous êtes sur ses horreurs, vous l'y replongiez ? Puisque Dieu a eu la bonté de vous rendre la vie, il faut fuir avec une extrême vigilance jusqu'à la moindre occasion de la perdre encore ; mais il faut éviter avec une attention singulière ces occasions que saint Pierre Chrysologue appelle des occasions fumantes : *Fumantes occasiones* (Serm. 116), qui rappellent aisément le crime, de la même manière qu'un tison encore fumant excité par un peu d'air rallume le feu. Une fatale expérience vous les fait assez connaître ces occasions ; cette personne, cette compagnie, ce livre, cette maison, cette liberté, cette inclination, cette intrigue, cette chicane, cet intérêt secret, cette délicatesse, cette complaisance, ces parties de plaisir ; vous n'avez pas besoin d'être instruits sur ce qui doit principalement occuper et votre réflexion et votre crainte, si vous voulez vous garantir du péché. Au reste, votre indifférence, votre nonchalance à cet égard serait une preuve bien convaincante du peu de cas que vous faites de cette vie, qui doit vous conduire à une immortalité bienheureuse.

Si vous vivez comme des morts et comme des immortels, je puis vous promettre, messieurs, que vous ressusciterez enfin avec cette gloire dont la foi nourrit en vous le désir ; et vous ferez désormais une agréable épreuve de la vérité qui a été le sujet de ce sermon : que la résurrection de notre Sauveur doit faire la consolation d'un bon fidèle, parce qu'elle lui apprend et à espérer et à mériter la résurrection d'un prédestiné. Il aurait suffi de dire qu'elle lui en donne l'espérance ; car pourrait-il se la promettre avec sagesse, s'il ne s'efforçait de s'en rendre digne ? Et comme Jésus-Christ nous a enseigné la manière de souffrir en souffrant, dit saint Augustin, il nous a aussi enseigné en ressuscitant, comment nous pouvions espérer de ressusciter : *Ad hoc passus est, ut doceret pati : ad hoc resurrexit, ut doceret sperare resurrectionem* (in Psal. LVI).

Après tout, messieurs, je ne saurais me persuader que vous n'ayez en vue que de passer, le plus agréablement que vous pourrez, ce peu de jours que vous avez à demeurer sur la terre. Si vous aviez des sentiments si indignes de votre croyance, des païens en auraient eu de plus raisonnables et de plus nobles que vous. Ils ignoraient les grandeurs et les délices ineffables du paradis, et ils n'ont pas laissé d'agir, de s'empres- ser, de fatiguer pour se rendre immortels ; l'on en a même vu qui n'ont point eu horreur de s'arracher eux-mêmes la vie, en se plongeant le poignard dans le sein pour hâter l'immortalité qu'ils attendaient. Eh ! mon Dieu, quelle était la triste immortalité qu'ils pouvaient attendre ? Et celle que vous pouvez vous procurer, c'est l'immortalité de Jésus-Christ même, le chef des prédestinés.

Non, chrétiens, je ne sais, ce n'est point

une saillie aveugle, c'est la vérité qui m'inspire ce sentiment, je ne sais comment nous pouvons souffrir cette vie ; ne parlons point de toutes ces misères qui devraient nous la rendre insupportable ; parlons seulement de cette heureuse immortalité qui la doit suivre. Comment cette immortalité ne nous fait-elle pas haïr une vie qui lui sert d'obstacle ? Oh ! que les moments devraient nous durer, si nous pensions qu'un jour enfin nous ressusciterons pour vivre éternellement avec les bienheureux ! Corps, qui éloignez ma gloire, si vous devez tomber, pourquoi durez-vous encore ? Chair pesante et animale qui retardez mon bonheur ; si vous devez vous dissoudre, pourquoi sens-je encore vos infirmités et votre poids ?

Heureux malades, dont la douleur terminera bientôt la vie ! Heureux esclaves dont la servitude abrège les jours ! Heureux pénitents, dont l'austérité avance la mort ! Heureux vieillards qui vivez sur le bord de votre tombeau ! Heureuse vie, si vous êtes courte ! Heureuse mort, si vous êtes prompte ! Que dis-je ? vous m'entendez, mes chers auditeurs, je parle pour des gens de bien ; je parle pour vous, car je suppose bien des choses, il n'est pas nécessaire de vous le dire. J'aurais à expliquer plusieurs vérités pour faire entendre ce langage aux mondains et aux libertins ; encore douté-je qu'ils les comprissent ces vérités, que du moins ils fussent bien aises de les comprendre ; le sujet que je traite ne peut que les attrister et les épouvanter. Nous devons ressusciter ; nous sommes faits pour entrer dans une glorieuse immortalité ; nous espérons ce bonheur ; nous le pouvons mériter, pourquoi vous dirais-je autre chose ? N'êtes-vous pas fidèles ? Ne doit-je pas vous considérer comme des serviteurs de Dieu. Ne voulez-vous pas participer à la résurrection de Jésus-Christ pour avoir part à sa gloire ? Il ne vous reste donc plus qu'à continuer à vivre d'une vie sainte ; il ne vous reste plus qu'à mourir comme les justes pour posséder le bien qui fait votre joie et votre espérance, et c'est le bien que je vous souhaite, etc.

SERMON LXXI.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Sur la justice que le mérite peut attendre de Dieu seul.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est point ici (S. Marc, ch. XVI).

Le ciel nous rend, à cet heureux jour, le bien que la terre venait de nous enlever. Le Sauveur était mort pour nos péchés, dit saint Paul, et il est ressuscité pour notre justification : *Surrexit*. Cette nouvelle que l'ange donna à ces femmes saintes qui étaient allées au sépulcre du Fils de Dieu pour embaumer son corps, nous doit suffire pour essayer toutes nos larmes, pour fermer toutes nos plaies, pour dissiper toutes nos craintes, pour établir toutes nos espérances, pour contenter tous nos désirs, pour briser toutes nos chaînes, pour soutenir toutes nos faiblesses : *Surrexit*. Revenez, pauvres disciples, troupe

(Vingt-cinq.)

timide que la mort de votre Pasteur avait dissipée, revenez pour être les témoins de son triomphe; fidèles, qui êtes dans le trouble et dans la frayeur, rapprochez-vous du tombeau de votre Maître pour voir les trophées de sa victoire; anges de paix, qui pleurez notre Dieu crucifié, portez vous-mêmes cette parole consolante à toutes les créatures, que ce Dieu mort a repris la vie, qu'il est plein de gloire, qu'il est immortel: *Surrexit*. Que la terre qui avait tremblé; que les rochers qui s'étaient ouverts; que les cieus qui s'étaient obscurcis retentissent de cette agréable nouvelle.

Mais nous, mes chers auditeurs, tâchons aussi d'y découvrir de quoi nous consoler et nous animer dans nos peines. Qui l'aurait prédit que notre Sauveur dût réparer si glorieusement les ignominies et les tourments de sa passion? qu'il dût confondre avec tant d'éclat les ennemis qui l'avaient foulé aux pieds? qu'après s'être fait homme de douleurs, à la merci de la haine la plus envenimée et de la plus barbare cruauté, il dût vaincre avec tant de pompe, les auteurs de ses humiliations et de sa mort? Ah! chrétiens, le mérite a toujours une ressource sûre auprès de Dieu; il s'agit aujourd'hui de nous établir dans les résolutions que nous avons conçues pour obéir à l'Eglise; nous avons détesté ce monde qui nous a fait commettre les péchés, lesquels nous ont remplis de honte et de repentir dans l'usage des sacrements; il faut nous en détacher pour toujours, afin d'être désormais fidèles à nos obligations. Qu'est-ce qui pourrait, dans cette conjoncture, nous toucher plus vivement que la considération des soins que Dieu prend pour rendre à la vertu la gloire qu'elle perd assez souvent devant les hommes. En adorant le Sauveur ressuscité, comparons ce que la vertu peut attendre et de Dieu et du monde. Quel cas le monde fait-il du mérite? que lui promet-il? Au contraire, combien Dieu l'estime-t-il? et comment est-ce qu'il le récompense? Pour donner des bornes à un sujet si vaste, si consolant et si nécessaire pour nous établir dans l'amour du bien, je vous ferai voir que Dieu seul est assez juste pour bien juger du mérite, c'est mon premier point: que Dieu seul est assez fidèle pour honorer le mérite, c'est mon second point. Vierge sainte, vous eûtes le plaisir de partager avec votre Fils le triomphe qui couronna sa vie et ses peines, aidez-nous dans le dessein que nous formons pour nous attacher à lui, et le suivre un jour dans sa gloire: *Regina cali*, etc.

Première partie.

Nous pouvons nommer la résurrection du Fils de Dieu le mystère de sa gloire; la miséricorde, l'humilité, le zèle, la patience, ont partagé ses autres actions; il semble que ce jour soit uniquement destiné à faire éclater sa gloire; comment cela? c'est que tout y prouve les mérites d'un Dieu. Il naquit une seconde fois dans le sépulcre, c'est l'expression de saint Epiphane: mais cette seconde naissance, dit saint Augustin, fut infiniment plus glo-

rieuse que la première: *Gloriosior ista est quam illa natus* (Serm. de Temp.). L'une et l'autre donnent un Sauveur aux hommes; l'une et l'autre sont annoncées par les anges; dans celle-là il sort du sein de Marie sans blesser sa virginité; dans celle-ci il sort du sein de la terre sans rompre la pierre et le sceau qui ferment son tombeau; dans l'une il fut exempt des souillures ordinaires aux enfants des hommes; dans l'autre il fut préservé de la corruption de la mort; quand il commença de vivre il porta la joie à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël; quand il reprit la vie il combla de consolation les patriarches qui désiraient une liberté entière, et l'avaient fait espérer lui-même au monde; mais enfin il parut Fils de l'homme en naissant, et il parut Fils de Dieu en ressuscitant; il s'anéantit dans la crèche en se soumettant à nos misères, et il triompha dans le tombeau, en se revêtant de toutes les marques de sa grandeur: *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre* (Joan., I): Nous avons vu sa gloire telle qu'est la gloire du Fils unique qui vient du Père.

C'est qu'en effet le Père céleste voulut dans ce mystère faire connaître aux hommes ce Fils adorable qu'ils avaient si peu connu jusqu'alors; il voulut par la pompe, par les merveilles de sa résurrection, nous exprimer l'idée qu'il avait de son mérite. Le Sauveur était Dieu, il était rempli de grâce, il avait des perfections infinies, et il n'ignorait rien de ce qu'il était; mais il avait en vue, comme il l'a lui-même assuré, de soutenir les pensées et les desseins de son Père sur sa personne sacrée; et le plaisir d'avoir toute sa complaisance le soumit aux humiliations et aux douleurs de sa vie et de sa mort. *Non sicut ego volo*, disait-il, *sed sicut tu*: O mon Père, si j'exécute vos volontés, si j'arrive au terme que vous m'avez prescrit, si je suis sous vos yeux ce que vous souhaitez que je sois, ne comptez pas, ne mesurez pas mes anéantissements et mes peines, c'est assez à moi que vous en connaissiez le prix. Sur des regards et de l'estime de son Père, il vécut, il souffrit, il fut crucifié, il mourut et il ressuscita, afin que toutes les nations apprissent ce que son Père pensait de lui: *Quem Deus suscitavit*, dit saint Pierre dans les Actes des apôtres, *et dedit eum manifestam fieri*.

Or, messieurs, ce qui est infiniment glorieux au Sauveur en qualité d'homme, c'est que les jugements de Dieu sur son mérite ont trois avantages qui assurent sa gloire, et que les jugements du monde ne peuvent avoir: le premier, la sagesse infinie de Dieu son Père pénétrait tout le fond de son mérite; le second, la sainteté infinie de son Père ne pouvait estimer en lui qu'un vrai mérite; le troisième, la bonté infinie de son Père ne lui permettait point ni de ne pas approuver, ni de ne pas considérer son mérite. Dieu est infiniment sage pour développer tout ce qui est digne de son estime; il est infiniment saint pour ne donner son estime qu'à ce qui en est digne; il est infini-

ment bon pour soutenir son approbation et son estime : ce sont là des vérités de la foi. De sorte que le Fils de Dieu traité si indignement des Juifs et des Romains, ou, pour mieux dire, de tous les hommes, avait la consolation de plaire à son Père, et d'attendre de lui, quand il aurait fourni sa carrière, des signes visibles et éclatants de sa complaisance. Il était pauvre, inconnu, persécuté, accablé d'outrages et de coups, baffoué comme un scélérat, comme le dernier des hommes ; il goûtait cependant ce plaisir solide qui accompagne la sainteté, d'avoir Dieu pour témoin et pour approbateur de sa conduite ; et du milieu de ses ténèbres, de ses ignominies et de ses souffrances, il se promettait cette résurrection admirable qui devait réparer tous les torts que l'on faisait et à son humanité et à sa divinité. Mon Père sait ce que je suis, je suis ce que je dois être pour être digne de son estime, et je suis nécessairement l'objet de ses complaisances ; je ne puis me délier ni de ses lumières, ni de sa droiture, ni de sa miséricorde ; que les hommes en usent envers moi comme ils voudront, qu'ils emploient toute leur injustice et toute leur rage pour me décrier, pour me faire souffrir, qu'ils flétrissent toutes mes vertus, qu'ils épuisent toutes mes veines, qu'ils m'arrachent la vie sur un gibet, le Dieu à qui j'obéis juge de moi avec équité, et il me rendra toute la gloire que je perds.

Il serait inutile, chrétiens, d'établir par de plus longs raisonnements la vérité que j'ai avancée, que Dieu seul est assez juste pour bien juger de notre mérite ; les choses sont telles qu'il les voit, et elles ne sont louables qu'autant qu'il les estime ; c'est uniquement sur son jugement que nous devons prévoir ce que nous aurons ou à craindre, ou à espérer, lorsqu'il nous ressuscitera ; ainsi notre Sauveur ne se proposa durant les travaux de sa vie et les supplices affreux de sa mort que de plaire à son Père, qui, l'ouvrage de la rédemption des hommes étant accompli, devait le faire adorer de tout l'univers comme un Dieu infiniment saint et tout-puissant.

Examinons les jugements de ce monde qui vous fait abandonner le service de Dieu, de ce monde que vous avez résolu de mépriser et de haïr, si vous avez fait une bonne confession et une bonne communion, de ce monde auquel peut-être encore vous livrez-vous pour mériter son estime et ses applaudissements. Il ne saurait faire honneur au mérite, comme je le montrerai dans la seconde partie de ce discours, mais même il ne peut pas en juger, de quoi il est ici question. Pour le prouver, je ne vous alléguerai point l'exemple du Fils de Dieu qui eut à essuyer la plus brutale calomnie et la plus infâme condamnation : argument terrible contre les fidèles qui, pour gagner l'approbation du monde, n'ont pas honte de perdre les bonnes grâces de Dieu ; je me contenterai d'opposer sa manière de juger à ce que je viens de vous dire de la manière dont Dieu juge. Y avez-vous jamais pensé, chrétiens

auditeurs, lorsque vous sacrifiez si impitoyablement votre âme aux idées et aux préventions du monde ? vous expérimentez pourtant vous-mêmes ce que je vais vous objecter.

Le monde est ignorant, il ne peut connaître ce qu'il doit estimer ; eût-il assez de lumières pour démêler le vrai d'avec le faux et le bon d'avec le méchant, il n'en jugerait pas mieux, parce qu'il est passionné ; il n'estime que ce qui favorise ses dérèglements ; je veux qu'il ait du discernement, et que la passion ne lui cache point la vérité et la vertu ; il est inconstant dans ses pensées, estimant, méprisant, blâmant et louant selon son injuste caprice et ses bizarres opinions. Le monde préfère le frivole au solide et l'apparent au réel, quelle ignorance ! il ne se met pas seulement en peine de ce que vous êtes dans le fond de l'âme, et s'étudiât-il à pénétrer jusque-là, il n'en viendrait pas à bout ; le secret de nos cœurs, où est le vrai mérite, n'est ouvert qu'à Dieu. Soyez riche, portez un nom respectable, paraissez avec pompe, vous serez considéré ; qu'un événement heureux donne aujourd'hui à celui qui est sous vos pieds quelque avantage sur vous ; qu'un héritage, qu'une alliance le mette sur votre tête, ce n'est plus lui qui est le misérable, c'est vous. A quoi, mon cher auditeur, vous servira tel mérite devant Dieu et pour l'éternité ? car enfin c'est là le point de vue qui doit fixer vos sentiments ; une femme veut l'emporter sur ses semblables, comment s'y prendra-t-elle ? professera-t-elle une piété plus exemplaire, une modestie plus régulière et plus sévère ? ce n'est pas par quoi elle peut plaire dans le monde, et le christianisme condamne la vanité : elle se chargera de parures plus précieuses, plus voyantes, elle augmentera son équipage, elle engagera une compagnie plus nombreuse et plus brillante, elle suppléera à l'esprit par l'enjouement, à la sagesse par l'affectation, à la beauté par l'artifice, et au mérite par la beauté. Je ne sais si elle réussira dans son dessein, l'orgueil se pique aisément, la jalousie grossit les objets qui la choquent, l'imprudence ou la justice refusent souvent l'applaudissement que l'on espérait : on trouve presque partout des gens qui valent mieux que nous. Non, croyons qu'elle a eu ce qu'elle prétendait et que le monde est content ; mais ô frivoles jugements du monde qui s'en tient aux apparences ! Cette femme est-elle contente elle-même ? il faut le demander à son époux qui essuie les reproches insensés de sa vanité mal satisfaite, à ses domestiques qu'elle querelle, qu'elle outrage, comme s'ils étaient coupables de ses inutiles excès, à sa conscience qui lui fait sentir un vide insupportable dans son âme et le néant de ses ridicules prétentions.

Vos serviteurs, ô mon Dieu, ne sont point exposés à semblables incertitudes, à pareils dégoûts : s'ils ont le bonheur de vous être fidèles, l'obscurité de leur fortune, les dehors méprisables de leur état ne détournent point

vos regards de dessus eux ; vous prenez même plaisir de les honorer de vos caresses, lorsque le monde leur fait sentir ses plus vifs mépris, comme si vous vouliez les dédommager par des contentements purs et solides de la fausse gloire qu'ils perdent pour l'amour de vous. Quel honneur à eux, que vous daigniez leur savoir gré des mouvements secrets de leur cœur, que vous leur en teniez compte, et que vous preniez soin d'animer leur confiance par la récompense que vous promettez à leur mérite !

Quand nous pensons à l'attention que Dieu donne à nos saintes actions, les illusions, les erreurs, l'ignorance du monde devraient bien nous rendre méprisables ses jugements. Ne faut-il pas avoir perdu la sagesse pour se tourmenter de ce qu'il pense de nous ? Il ne juge de nous que par rapport aux autres, aux autres, dis-je, qu'il ne connaît pas mieux que nous. Tel couvre son jeu, l'intrigue lui donne du crédit, il sait se donner des airs importants qui font rechercher son conseil et sa protection ; vous qui n'avez point de comédie et qui remplissez vos devoirs en homme d'honneur et de vertu, vous n'êtes rien en comparaison. Le monde met la vertu à la merci du vice : qu'une personne sans esprit et sans pudeur s'avise de faire une raillerie outrageuse, mais qui soit écoutée avec applaudissement, sur une personne sage et chrétienne, il n'en faut pas davantage pour exposer la personne raillée au mépris des gens ; toute sa sagesse, tout son christianisme ne la garantira pas des traits piquants de la satire, ni ne réparera point la brèche qu'on aura faite à sa réputation ; qu'un procès injustement intenté réduise à la pauvreté la bonne foi et la droiture, on ne fera plus cas de l'officier qui a mieux aimé perdre son bien que de se démentir dans ses obligations ; qu'un débauché fasse un affront éclatant à un serviteur de Dieu, le serviteur de Dieu ne sera plus honoré, s'il en demeure là, et qu'il n'efface pas l'idée de cet affront par la vengeance. De sorte que les méchants, les libertins disposent en quelque manière de la gloire de la vertu, parce qu'il plaît au monde de dégrader, pour ainsi dire, le mérite, quand la violence et le crime l'ont dépouillé de son éclat : dès qu'on est dans l'humiliation, on n'est plus digne d'être considéré.

D'ailleurs, comme il est peu de vertus qui ne puissent être envisagées par quelque mauvais endroit, par quelque apparence qui peut être mal interprétée, il en est peu qui échappent à l'injustice des mondains ; l'esprit qui conduit les vertus, l'intention qui les anime, le motif qui les règle, les mouvements du cœur sont secrets et incertains ; on donne aux meilleures actions le tour que l'on veut sur leurs dehors. N'avez-vous pas les oreilles battues des réflexions malignes qu'on fait dans les compagnies sur la conduite la plus régulière de certaines gens. L'on y fait passer leur honnêteté pour dissimulation, leur réserve pour petitesse de génie, leur modestie pour affectation, leur douceur

pour lâcheté, leur générosité pour orgueil, leur piété pour oisiveté, pour intérêt, pour hypocrisie. Hélas ! chrétien, quel honneur à vous de vous rendre l'esclave du monde pour gagner son approbation ! Son ignorance, son aveuglement lui fait tout confondre et mêler sans discernement le mensonge avec la vérité, et après tout on ne peut deviner ce qu'il pense ; qui pourrait vous assurer qu'il ne se moque pas de vous quand il vous loue, qu'il ne vous estime pas quand il vous blâme ? Il n'a nul égard ni à vos bonnes ni à vos méchantes qualités, quand il est déterminé par un extérieur trompeur à juger comme il l'entend ; chacun se masque pour jouer son personnage sur la scène du siècle, et celui de qui l'on parle se déguise avec autant de soin que ceux qui parlent de lui.

Dieu seul vous fera justice ; il tient votre cœur dans ses mains, il en connaît tous les ressorts, il en mesure tous les mouvements et il ne se perd pas sous ses yeux la moindre partie de votre mérite. Il s'agissait après la mort de Saül de donner un roi à Israël ; Samuel, selon l'ordre du Seigneur, avait à le choisir dans la famille d'Isaïe : ce père présente Eliab, son aîné, au prophète ; comme il avait la taille belle et l'air grand, le prophète douta qu'il ne fût celui que Dieu destinait au commandement de son peuple, mais il se trompait : *Ne respicias*, lui dit le Seigneur, *ne respicias vultum ejus, neque altitudinem stature ejus, nec juxta intuitum hominis ego judico* (1 Reg., XVI) : Ne considérez point la bonne mine et la taille avantageuse d'Eliab, tout beau et tout agréable qu'il est, je n'en veux point, je ne juge pas de lui comme vous sur son visage : *Homo videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor* : Les hommes jugent sur ce qu'ils voient, mais moi je pénètre le fond de l'âme ; faites venir ce David méprisé, oublié, inconnu, le cadet de ses frères, c'est lui à qui j'ai préparé la couronne, parce que ses sentiments et sa vertu le rendent grand devant moi. Vous plairez aux hommes, si vous brillez par votre esprit, par votre faste et par vos intrigues : *Abjeci eum*, et Dieu vous regarde avec mépris. Deux personnes se trouvent dans la même assemblée, dans la même église, dans le même auditoire ; l'une s'attire tous les regards par la richesse de son vêtement, par les marques de sa dignité, par les agréments de son visage ; qu'elle soit au gré du monde : l'autre, humble, modeste, recueillie, peu remarquée et ne pensant pas même à se faire remarquer, c'est celle-là même qui occupe l'attention et la complaisance de Dieu. Comparez, messieurs, comparez leur mérite par le juge de leur mérite.

Le monde est encore plus passionné qu'il n'est ignorant, il serait peut-être assez éclairé pour traiter la vertu avec équité en plusieurs occasions, s'il daignait lui donner une réflexion sérieuse ; mais déréglé autant qu'il l'est dans ses préjugés et dans ses inclinations, il ne se peut pas faire qu'il ne la

tienne tant qu'il pourra, dans l'oppression et dans les ténèbres. Il est extrême, inégal, opposé à lui-même dans ses jugements, tout s'y sent du désordre qui est naturel à la passion. Nous le connaîtrions mal si nous attendions de lui l'éloge de la piété et de la religion; Jésus-Christ lui-même nous assure qu'il hait les gens de bien et les bons fidèles, mais il ne garde point de mesure dans la guerre qu'il fait à la vertu. S'agit-il de tirer raison d'une injure, sera-t-il content si l'on ne risque tout, si l'on ne poursuit son auteur sans relâche et à outrance, si l'on ne met tout en œuvre pour le confondre et pour le perdre, si l'on n'engage toute une famille, toute une parenté, dans la querelle, si l'on ne laisse à toute une postérité des instructions pour la réveiller et des armes pour la soutenir? Est-il question de s'avancer, de faire fortune, une ambition médiocre lui fait pitié, la lâcheté seule et la bassesse de l'âme peuvent arrêter un homme dans la carrière qu'il s'est ouverte; si l'on ne tente tout pour reculer, pour passer ses égaux, on n'a point de cœur. Quand on veut paraître dans les assemblées et dans les spectacles ordinaires du siècle, dès-là il faut être des longues veillées, des grands jeux, de tous les plaisirs, de tous les excès qui attirent sur les provinces les malheurs que nous déplorons; on rirait d'une personne qui voudrait se ménager et se partager en quelque manière à la piété et au scandale.

Ce même monde, qui le croirait? lequel conseille, demande, autorise pareils désordres, se plaindra d'une vengeance opiniâtre et cruelle, d'une ambition injuste et violente, d'une conduite voluptueuse et déréglée; il crierait contre un luxe qui abîme une famille et ruine des créanciers, contre un jeu qui renverse l'ordre d'une maison, qui étouffe les sentiments les plus communs de bien-séance, de sagesse, de christianisme, qui fait sécher de douleur tous ceux qui souffrent des tristes effets dont il est suivi. Vous qui êtes si jaloux de l'approbation du monde, accordez-vous si vous pouvez avec lui pour donner dans ses vus sans les choquer; que dis-je? à quel embarras, à quelle peine vous exposez-vous? Il s'offensera du désir même que vous témoignerez de lui plaire, il ne se sera pas plus tôt aperçu que vous recherchez son estime, qu'il tournera contre vous ses railleries et ses médisances. Eh! qu'êtes-vous plus que les autres, vous dira-t-il, pour vouloir être préféré à eux? Il vous sied mal de prendre des airs de fierté, de passer les bornes de votre condition, de paraître défier vos égaux par vos dépenses excessives; par quoi prétendez-vous vous distinguer? Par votre vanité et par vos folies?

Ne sont-ce pas là, messieurs, les contradictions ordinaires du monde dans ses jugements? La passion dont il est préoccupé l'a-veugle sur ses propres intérêts; le mensonge qui est la règle de ses idées, le fait aisément démentir, il approuve, il condamne sans raison; il traitera de pauvre esprit une jeune personne qui arrêtera par sa retenue, les li-

berties d'une impudente cajolerie; et il décriera le libertin qui aura l'adresse d'imposer à sa crédulité et à sa faiblesse; il estimera celui-ci, parce qu'il répand tout, et celui-là, parce qu'il épargne tout; selon ses principes, le même vice qui déshonorera une femme ne fera point de tort à la réputation d'un homme. Il conviendra du mérite d'un officier de guerre ou de justice, et si les grands ne témoignent pas faire cas de l'officier, il oublie aussitôt ses talents et ne le regarde plus. Ainsi Achis, roi des Philistins, avouait de bonne foi que David était homme sage, homme d'honneur et de probité : *Rectus es tu et bonus in conspectu meo* (I Reg., XXIX), et il ne laisse pas de lui donner son congé comme à un infidèle : *Revertere*, éloignez-vous de moi. Comment donc? *Satrapis non places* : Vous n'êtes pas du goût des seigneurs qui m'environnent. Tout est bon aux yeux du monde quand il est d'humeur de louer, et tout est méprisable quand sa passion lui dit de mépriser. Il se fera lui-même l'esclave de ses esclaves pour juger au hasard des bonnes et des méchantes qualités des gens : *Satrapis non places*. Il semble que notre mérite dépende de ceux qui peuvent disposer de notre fortune. Qu'un homme dans une ville sache prendre quelque ascendant sur les esprits, l'on s'en tiendra à l'a-veugle à ses décisions, et le voilà en droit d'être l'arbitre du prix de toutes choses et de la gloire des particuliers; comme si la vertu et les perfections de l'âme ressembaient aux cérémonies et aux modes, qui sont asservies aux bizarres dérèglements de l'imagination de ceux qui se piquent de s'y entendre : *Satrapis non places*.

N'est-ce pas être bien malheureux, messieurs, que de s'assujettir si lâchement à des jugements aussi passionnés, aussi insensés que ceux-là? Je ne fais toutefois qu'en ébaucher l'injustice et l'extravagance; Dieu vous ménage-t-il si peu, quand vous avez le bonheur de lui plaire? Quel contentement à un chrétien qui le sert fidèlement de savoir à quoi s'en tenir et sur quoi compter. Tout ce qu'il demande de lui pour être dans ses bonnes grâces, est juste, raisonnable, saint; la morale qu'il lui prescrit toujours la même, toujours également conforme à une sagesse infinie; je marche avec sûreté dans les sentiers de la justice, et le juge de mes actions n'en augmentera ni n'en diminuera le prix que selon les lois d'une équité inviolable; je n'ai rien à craindre de la faveur devant lui, rien de la passion, rien du crédit; je fais mon devoir, si je lui obéis, et si je lui obéis, je puis me promettre son estime, ses caresses, ses grâces. Comment se peut-il faire, ô mon Dieu, que tant de nobles âmes vous quittent, pour se jeter dans les fers d'un monde qu'ils ne peuvent gagner qu'en vivant mal, et qu'ils ne gagnent pas même par leur méchante vie. Je vous prie, mes chers auditeurs de penser vous-mêmes ce que je n'ai pas le temps de vous dire sur un si étrange égarement.

Les jugements du monde ont un troisième

défaut qui devrait rebuter toute personne laquelle s'estimerait un peu elle-même : c'est que le monde fût-il équitable envers nous en certaines conjonctures, il change aisément et sans raison, il nous méprise après nous avoir estimés. Cette inconstance est, ce me semble, tout à fait offensante, et nous découvre le fond de son injustice. Nous n'avons pas à craindre pareille révolution de sentiments de la part de Dieu : tant que nous lui serons fidèles, il tiendra les yeux de sa miséricorde attachés sur nous : les temps, les lieux, les changements, le dégoût, ne sauraient nous mettre mal dans sa pensée : le péché seul peut l'obliger à nous regarder avec mépris. Nous ne perdrons son estime qu'en perdant notre mérite : et si nous avons le bonheur de rentrer dans ses bonnes grâces, il nous rendra le rang d'où nous étions tombés par notre faute : le repentir que nous lui témoignerons de notre mauvaise conduite augmentera même en quelque manière la considération qu'il fait de nous, et tant que nous conserverons sa grâce nous ne devons pas craindre qu'il se dégoûte de nous et qu'il change à notre égard. Il agit même, pour s'assurer notre fidélité et nous assurer en même temps de ses complaisances, comme s'il appréhendait d'être contraint par notre inconstance à prendre des sentiments qui nous soient désavantageux et peu honorables. Les mondains ont des intérêts qui les forcent quelquefois à estimer le mérite, ils se tromperont rarement, s'il leur importe de choisir des amis fidèles, droits, sincères, généreux ; des épouses chastes, prudentes, vertueuses, des conseillers discrets et habiles ; ils feront un caractère assez juste des personnes, lors même que leur avantage n'y est point intéressé, pourvu que d'ailleurs il ne leur en coûte rien. Après s'être déclarés pour le mérite, une humeur, une imagination, l'accoutumance, la légèreté, des intérêts nouveaux, des intérêts criminels les porteront en peu de temps à n'en tenir aucun compte.

Combien en voit-on qui, après avoir brillé dans les compagnies, sont effacés tout à coup par un nouveau venu que l'on n'estime que parce qu'on veut ignorer ses défauts ? Combien de fois se lasse-t-on d'un ami, sans autre prétexte sinon qu'en toute rencontre il est également digne d'être honoré ? Il semble qu'il est moins estimable parce qu'on n'a rien à lui reprocher. Combien d'époux ne font nul cas d'une épouse dont les belles qualités les avaient charmés, et se livrent à des femmes sans beauté et sans honneur ? Combien de particuliers n'ont plus de part à la considération des grands, seulement parce qu'ils n'ont point cessé de la mériter ? La malignité de l'homme est telle qu'il ne voudrait pas devoir l'estime qu'il ne peut refuser. Vous voyez tous les jours parmi vous ces changements brusques et soudains qui humilient un mérite reconnu et applaudi. Vous vous demandez souvent les uns aux autres d'où vient qu'un tel, autrefois si considéré à cause de sa probité et de sa sagesse,

est présentement abandonné ; pourquoi on ne dit plus mot d'une telle, dont la conduite et la vertu arrachaient il y a peu de temps des éloges à la jalousie la plus délicate, à l'envie la plus envenimée. Ne cherchons pas, chrétiens, d'autre raison de cette vicissitude surprenante de sentiments, sinon qu'on ne peut compter sur le monde pour quoi que ce soit ; il ne lui appartient pas de décider sur un vrai mérite ; Dieu s'est réservé à lui seul d'en juger, sa miséricorde a voulu animer par là notre faiblesse. Ayez courage, ne vous rebutez pas, nous dit-il à chacun de nous ; si le monde vous refuse les louanges dues à votre vertu, vous trouverez toujours en moi un juge infailible qui vous rendra justice et vous tirera des ténèbres : vous ne penserez, vous ne direz, vous ne ferez rien de louable que je ne publie pour votre gloire et à la honte de ceux qui vous traitent aujourd'hui injustement. Vous adorez mon Fils ressuscité : vous pouvez vous convaincre de la gloire que je fais succéder aux mépris et aux humiliations. Vous ne sauriez être traités aussi indignement qu'il l'a été ; mais je vous assure des honneurs qui passeront infiniment le prix de vos vertus. Votre Sauveur a été à la merci d'ennemis de tout caractère, qui se sont aveuglés volontairement sur les signes éclatants de sa divinité ; qui, malgré les merveilles qu'il opérait, se sont obstinés à le traiter avec ignominie et une barbare fureur ; il est mort sous les coups et dans les douleurs dont ils l'ont accablé : mais j'ai été le fidèle dépositaire de toutes ses démarches, de tous les mouvements de son cœur, et j'en suis enfin le riche rémunérateur. Les nations ne pourront plus douter de ce qu'il a été et de ce qu'il est ; sa résurrection vous instruit de l'attention que je donne à tout ce que vous faites et que vous souffrez pour l'amour de moi. Confiez-vous en ma miséricorde, et travaillez à mériter mon estime. Prenez votre parti, chrétiens, voyez s'il est de votre sagesse de risquer votre salut pour vous rendre favorable un juge aussi méprisable qu'est le monde, juge autant infidèle à honorer votre mérite qu'injuste à en juger : c'est ce qu'il me reste à montrer, pour achever la comparaison que j'ai proposée des jugements de Dieu avec ceux du monde. Dieu honore constamment le mérite dont il juge équitablement : le monde abandonne lâchement le mérite dont il juge mal.

SECONDE PARTIE.

Il faut avouer, messieurs, que la résurrection du Sauveur fut un spectacle bien humiliant pour ses ennemis : elle développa toute la trame de leur iniquité, parce qu'elle fit éclater tout le mérite de cet Homme-Dieu qu'ils avaient vu expirer sur une croix. Quand il fut mort et enterré, ils permirent sans doute à leur haine de triompher par les insultes les plus insolentes : il y a apparence que le palais d'Anne, de Caïphe, d'Hérode et de Pilate retentit de leurs railleries et de leurs blasphèmes. Niera-t-on encore que ce fai-

seur de miracles ne fût un grand imposteur ? Ce Tout-Puissant a perdu la vie comme le plus faible et tout ensemble le plus scélérat des hommes : nous avons été les témoins de ce fracas qui est arrivé au moment de sa mort : vains sujets de frayeur, marques frivoles d'une divinité affectée : car enfin il est en terre ce Jésus, et il ne reste à ses disciples que la confusion de l'avoir suivi. Au milieu de ces sacrilèges applaudissements d'une envie injuste et barbare, ce même Jésus reprend la vie, et en ressuscitant force la haine la plus aveugle et la plus obstinée à confesser qu'il est Dieu : *Resurrectio*, dit le grand saint Basile, *omne malignitatis artificium dissolvit* (In Ps. XXXII). La malice des Juifs et des gentils vit aller en fumée tous ses artifices, toutes ses intrigues, quand le crucifié fut ressuscité.

Pour comprendre combien cette résurrection fut glorieuse au Fils de Dieu, faites, je vous prie, trois réflexions avec moi. Premièrement, Dieu le Père n'avait voulu que par un excès de bonté pour nous que son Fils souffrit tant de maux avant sa mort et sa résurrection, il aurait pu se contenter d'une seule de ses larmes et d'une seule goutte de son sang, d'une seule de ses actions, pour le récompenser par les mêmes marques de grandeur ; il aurait même pu calmer sa justice en vue d'un seul désir, d'une seule volonté de ce Fils, parce que le moindre de ses mouvements était d'un mérite infini ; il ne le laissa tomber dans cet abîme d'ignominies et de douleurs que pour nous découvrir les trésors de sa miséricorde et nous faire mieux remarquer les honneurs qu'il préparait à notre Sauveur. Secondement, tout ce qui avait partagé le mérite du Fils de Dieu partagea aussi sa récompense ; son corps avait été déchiré, défiguré, il devient impassible et immortel ; son âme avait été plongée dans la tristesse, elle est comblée de joie, ses vertus avaient été méprisées, toutes les langues les bénissent ; l'on s'était moqué de ses miracles, on les adore tous réunis en quelque manière dans le miracle de la résurrection ; sa doctrine avait été rejetée, on en reconnaît la vérité et toute la terre l'embrassera ; sa croix était infâme, les plus grandes âmes, les maîtres du monde s'en pareront comme d'un ornement précieux ; sa divinité avait été combattue et blasphémée, ses persécuteurs les plus cruels, tous les peuples la croiront et la redouteront ; son sang a été épuisé avec inhumanité, il est rentré dans les veines d'où il est sorti, il est ranimé et il est une source inépuisable de grâces. Enfin tout ce que le Sauveur vivant et mourant a enduré d'injures et de supplices, est réparé avec avantage dans le Sauveur ressuscitant. Troisièmement, la récompense de son mérite est sans bornes ; il l'a achetée au prix de sa vie, mais elle renferme l'assemblage et la perfection de tous les biens, elle est digne du Dieu qui la donne et du Dieu qui la reçoit ; Jésus ressuscité devient le Roi et le Dieu de gloire.

Voilà, messieurs, les réflexions que je

pourrais vous expliquer plus au long touchant la fidélité de Dieu à honorer le mérite ; mais ne pardons pas de vue l'infidélité du monde qui ne veut, ni ne peut le récompenser. Dieu est bon jusqu'à se contenter du peu qu'on est capable d'en acquérir, le monde est extrêmement chagrin et délicat, et il demande beaucoup pour donner peu et le plus souvent pour ne rien donner ; Dieu étend sa libéralité à tout ce qui en est digne, et le monde montre sa pauvreté et son ingratitude en toute rencontre. Dieu n'épargne rien à ses serviteurs, il les couronne de son propre bonheur, il les fait possesseurs de lui-même ; et le monde est un misérable qui ne promet à ses esclaves qu'une misère éternelle. Développons et terminons en peu de paroles la comparaison de ces deux maîtres qui sont en même temps nos juges. Nous pourrions décharger le monde de l'obligation d'honorer ceux qui se livrent à lui ; car il n'a à récompenser que leurs vices et leur folie, et la récompense d'une chose messéante et mauvaise ne saurait être honorable, dit Tertullien : *Nullius rei turpis merces decora est* (lib. de Hab. mul., c. 2) ; mais puisqu'on se fait un honneur de dépendre de lui, voyons ce qu'on en peut espérer.

Je ne comprends pas comment le chagrin et la délicatesse du monde ne forcent point toutes sortes de personnes à se retirer de son service ; c'est peine inutile que de se déclarer pour lui et de le servir, il faut lui plaire, et la chose est presque impossible, parce qu'au fond il ne se soucie nullement de vous. Vos belles qualités allument sa jalousie, irritent sa médisance, aigrissent sa malignité ; vos méchantes qualités l'ennuient, le fatiguent, et dégoûté de vous, il ne vous ménagera pas, il vous fera dévorer mille rebuts dès que vous lui serez à charge ; faites tout ce que vous pourrez pour lui agréer, vous ne pouvez pas vous promettre d'en venir jamais à bout. Si vous affectez l'extérieur d'une personne opulente, il déterrera les besoins secrets et honteux de votre domestique ; si vous ne gardez pas de mesure dans vos plaisirs, il étalera le mauvais état de vos affaires négligées, les brèches d'une maison chancelante, les flétrissures d'une charge qui demanderait vos soins et votre application. Etes-vous jeunes, vos légèretés font pitié ; êtes-vous dans la maturité de l'âge, on est indigné de vous la voir passer à de frivoles amusements et dans les égarements que l'on reprocherait aux jeunes gens les plus étourdis ; êtes-vous sur le retour, on se moque de vous, et vous êtes en effet méprisable et ridicule de vouloir faire sous des cheveux blancs, un personnage agréable.

Après avoir épuisé vos fonds et vos années pour courir après les applaudissements du monde, il donnera à un inconnu qui commence seulement à paraître sur la scène, les louanges et les honneurs que vous attendiez ; il a ses dégoûts et ses aversions, et il compte la bonne volonté pour rien. En vain vous

aurez dépensé, dis-simulé, souffert; en vain vous aurez étudié ses intentions et ses goûts; en vain vous aurez désespéré votre salut pour avoir quelque part à ses faveurs; un autre, peut-être, sans travail, sans service, sans mérite, recueillera le fruit de vos peines, et jouira, pour ainsi dire, de votre malheur. Dieu cependant acceptera, récompensera jusqu'aux moindres désirs de ses serviteurs : il leur saura gré, non-seulement des efforts, mais même des souhaits qu'ils auront faits pour lui plaire; il ne leur demande que ce qui convient à leur âge, à leurs forces, à leur état, et les plus légers de leurs mouvements auront leur juste prix. Que ne fera-t-il pas pour eux, s'ils se sont engagés de bonne heure à son service, s'ils ont entrepris, travaillé, enduré, pour sa gloire? Le monde veut qu'on réussisse dans les projets qu'on forme pour ses intérêts, Dieu ne regarde pas même au succès, il lui suffit qu'on ait voulu le glorifier; le monde prétend qu'on devine ses intentions, Dieu signifie les siennes; le monde s'offense des bienséances de la vie chrétienne, Dieu souffre les bienséances de la vie civile; le monde ne se croit pas servi à moins qu'on ne lui sacrifie tout, c'est assez à Dieu s'il est convaincu de l'attachement de notre cœur.

Pénétrez ce que je dis, vous, enfants qui embrassez l'ambition et l'avarice de vos pères et de vos mères mondains : si la grâce s'accorde avec leur choix injuste et violent, allez avec courage dans la cellule où ils vous poussent; consacrez-vous avec joie à l'autel auquel ils vous destinent, ne craignez pas dans la maison du Seigneur les rebuts qu'ils vous font essuyer dans la leur; vous n'êtes pas propres, vous dit-on, à faire honneur au monde, mais le monde ne saurait non plus vous faire honneur, et Dieu vous recevra; vous l'honorerez, et il vous honorera à son tour, il ne se piquera point à votre avantage, quand on lui présentera ce qu'on ne veut pas dans le siècle; rejetés par son ennemi, vous ne serez point rejetés de lui, il vous élèvera, il vous comblera de biens, il vous fera grands; vous trouverez un bon maître, qui vous dédommagera au centuple des prétentions que vous aurez abandonnées, réjouissez-vous de votre bonheur; insultez au monde, en vous écriant avec le prophète : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me* (Isa., XXVI) : je suis à charge à mon père et à ma mère, ils m'éloignent d'eux, mais le Seigneur ne me traite point avec tant de mépris, il m'ouvre auprès de lui un asile sûr dans ma disgrâce et contre les infidélités du siècle; siècle chagrin, délicat, cruel, à qui il faut tout accorder, et qu'on ne saurait contenter!

Que ne pourrions-nous pas dire en second lieu sur l'ingratitude du monde? une légère faute lui fait oublier des services longs et pénibles, et il ne pardonne jamais la faute qui l'a choqué. Je ne veux point rappeler ici dans vos esprits l'idée des sujets ordinaires des plaintes qu'on a coutume de faire dans le commerce de la vie; vous avez peut-

être tous expérimenté le froid des amis en certaines occasions essentielles, l'indifférence des patrons dans ces besoins pressants, où leur crédit pouvait aisément vous sauver, le mépris des grands dans ces conjonctures où il était naturel que le mérite ne cédât point à la faveur; l'oubli des proches dans ces événements qui auraient dû faire éclater leur tendresse au préjudice de leur intérêt; vous savez mieux que moi de quelle récompense on paie le plus souvent le zèle, l'assiduité, la vigilance, la servitude; un soupçon sans fondement, une défiance bizarre, un caprice d'humeur renverse en peu de moments toutes les espérances qu'on s'imaginait d'avoir sagement établies sur la gratitude.

Cette personne n'oublia jamais rien de ce qu'elle pouvait contribuer au plaisir de la société où elle est engagée; elle ne parait pas, lorsqu'elle était attendue, une rivale interprétera son absence avec un artifice malin, toute la société s'aigrit de son peu de complaisance, et la trouvera désormais à charge. Une autre toujours prête, toujours ardente à rendre de bons offices n'a pas été assez heureuse pour deviner ce qu'on pouvait se promettre de sa générosité, on ne veut plus lui avoir obligation de rien. Eussiez-vous hasardé mille fois ce que vous avez de plus cher; eussiez-vous négligé en mille rencontres vos propres avantages, pour soutenir la réputation fausse ou véritable que vous vouliez vous faire, vous n'avez qu'à vous démentir dans une bagatelle, on ne fait plus état du passé, on ne juge de vous que sur le présent. Mais vous êtes très-innocent de la faute que l'on vous impute; mais si l'on voulait y regarder de près, la faute que l'on vous impute devrait augmenter votre mérite dans l'esprit d'un juge équitable; que prétendez-vous, mon cher auditeur, mettre le monde dans son tort? Eh! ne voyez-vous pas qu'il est ingrat, jusqu'au point de craindre d'être obligé à être reconnaissant? C'est le mérite même qui le rend infidèle; il lui fâche de le connaître de peur de le récompenser, et souvent, si vous en aviez moins, il en userait mieux envers vous. L'exemple du Sauveur doit vous instruire sur ce point, dit saint Grégoire de Nazianze; il n'eut à souffrir les effets de la plus cruelle ingratitude, que parce qu'il était digne des honneurs de la plus tendre reconnaissance; ses vertus et ses miracles allumèrent l'envie de ses juges; leur haine suivit de près leur envie, et leur haine fut l'ouvrière de la perfidie, de la calomnie et de la croix même qui lui coûtèrent la vie : *Ex his invidia nata est, ex invidia odium, ex odio insidia et proditio, hinc postremo crux* (Orat. 40). Après cela, croyez que le monde ne sera pas ingrat à votre égard.

Au reste ne vous imaginez pas qu'il vous pardonne jamais, si une fois il s'est déclaré votre accusateur, votre réputation n'aura point de ressource à son tribunal. Il ne vous servira de rien d'avoir fait des frais immenses pour vous conformer à ses modes, d'avoir molli dans l'exercice d'une charge pour lui

complaire, d'avoir accordé à ses sollicitations ce que l'équité vous obligeait de lui refuser, d'avoir ruiné votre maison, pour le parer de vos dépuilles, d'avoir passé les plus belles années de votre vie sous son joug et dans ses fers; il vous mettra le premier en face tout ce qui peut vous flétrir devant les gens; il vous reprochera les vices mêmes que vous aurez pratiqués pour être approuvé de lui; cette pauvreté que vous aurez déguisée pour porter sa livrée avec éclat; ces intrigues basses et malignes que vous aurez traînées pour vous maintenir dans le rang et dans le poste où il vous avait lui-même placé; ces liaisons scandaleuses que vous aviez nouées pour vivre dans ses maximes, il en fera le sujet de ses sanglantes railleries, et dans le temps que vous attendrez ses louanges, il vous couvrira de confusion. Vous souvenez-vous, messieurs, qu'un homme coupable d'une fausseté ait pu réparer la honte de son crime? qu'une femme surprise dans une infidélité ait cessé d'être infâme? qu'un cavalier après avoir fait une action lâche ait passé pour homme de cœur et d'honneur? Qui prend soin de faire durer la tache qui les déshonore? ce même monde qu'ils ont servi si fidèlement. Que gagna Madeleine en se livrant à lui avec si peu de ménagement: *Mulier in civitate peccatrix* (*Luc.*, VII.). Lors même qu'elle ne péchait plus, elle passait pour une pécheresse scandaleuse. Vous la traitâtes bien autrement, mon divin Sauveur, à peine vous eut-elle donné son cœur, que vous lui assurâtes les louanges de toute la terre: *Prædicabitur in toto mundo* (*Matth.*, XXVI.). Et votre promesse s'accomplira jusqu'à la fin des siècles.

Ne dirait-on pas, messieurs, que Dieu avait oublié la désobéissance de Jonas quand le prophète, sorti du ventre de la baleine, parut sur le rivage où elle l'avait rejeté, convert de bave et d'écume? Quels piquants reproches eût-il pu lui faire sur ce voyage de Tharse qu'il avait entrepris contre ses ordres? il ne lui en parle point, il lui donne les mêmes marques d'estime et d'amitié qu'auparavant: Prophète, allez à Ninive pour convertir cette ville rebelle: *Surge, et vade in Ninivem*. Que les pécheurs parlent ici à ma place: après avoir offensé Dieu, leur ferme-t-il le tribunal de sa miséricorde? Ont-ils sujet de désespérer du recouvrement de ses bonnes grâces et de sa tendresse? En combien de manières l'entendent-ils qui les invite avec douceur à se rapprocher de lui? Ne le sentent-ils pas en toute rencontre qui les presse de reprendre le rang qu'il leur avait donné parmi ses élus? Ame infidèle, vous m'avez quitté pour prendre des plaisirs impurs; vous avez préféré à moi le monde, mon ennemi le plus insolent, vous avez violé mes lois, vous vous êtes moquée de mes faveurs: toute révoltée, toute perfide, toute souillée que vous êtes, retournez à moi, je vous recevrai avec joie, je vous caresserai, je vous comblerai d'honneur et de bienfaits: *Tu fornicata es.... tamen revertere ad me, et ego suscipiam te* (*Jer.*, III.).

Quelle différence, chrétiens auditeurs, entre la conduite de Dieu et la conduite du monde! on serait plus méprisé du monde, si on lui témoignait du repentir de la faute qui nous a privés de son estime: il tournerait en raillerie notre confusion et notre douleur, il nous insulterait dans notre humiliation; et Dieu, après un mot qui exprime notre sincère repentir, nous rend tout ce que nous avons perdu de gloire et de biens par notre péché: *Peccavi, j'ai péché, Seigneur, mais je reconnais ma faute, je la déteste pour l'amour de vous: sur cette parole il se réconcilie avec nous, il veut même, si j'ose dire, nous être redevable de notre retour, il prend occasion de notre faute pour nous attacher à lui par des témoignages plus sensibles de bonté; il jette, pour meservir de l'expression d'un prophète, il jette nos péchés dans un abîme profond, afin qu'il n'en reste pas le moindre vestige: Projiciet in profundum omnia peccata nostra* (*Mich.*, VII.). Est-ce que les offenses de Dieu sont plus légères, plus pardonnables que les offenses du monde? Est-ce que Dieu a plus d'intérêt que le monde à nous remettre nos injures? Est-ce que Dieu trouverait plus de difficulté que le monde à exercer sur nous sa vengeance? O mondains, vils esclaves d'un infâme maître, suis-je contraint pour vous désabuser, de faire des questions, des comparaisons si indignes de notre foi?

Mais enfin quelle sera la récompense dont le monde couronnera vos services? Eh! que pouvez-vous attendre d'un misérable qui n'a rien, qui tombera lui-même avec vous? Je serais trop long, si j'entreprenais de vous faire sentir le néant et de ses promesses et de vos espérances; et plutôt à Dieu n'eussiez-vous à craindre que ses impostures! il faudrait vous représenter les maux dont il vous accablera durant votre vie, et les tourments affreux où il vous précipitera après votre mort. Démentez-moi, j'y consens, s'il est faux qu'il agite votre âme par mille inquiétudes mortelles, qu'il déchire votre cœur par des passions violentes, cruelles, opposées; qu'il désespère votre conscience par des retours amers, par des repentirs piquants, par des craintes accablantes, par des dégoûts insupportables, par d'effrayantes incertitudes, par les horreurs d'une éternité malheureuse; qu'il vous amuse par des illusions que vous êtes contraints de découvrir, qu'il vous aveugle par des enchantements que vous ne pouvez vous empêcher de condamner; qu'il n'a que de fausses joies et de véritables chagrins; qu'après s'être joué de vous durant votre jeunesse, en vous livrant à votre méprisable facilité et à votre penchant criminel, il vous insultera durant votre vieillesse, en vous abandonnant à la honte, à la tristesse, au mépris, à l'infirmité, peut-être même à la pauvreté et à la misère, et que l'enfer seul peut être le terme fatal de ces mouvements. Ai-je outré la vérité? je ne crains pas que vous osiez me le reprocher.

Vous serez bien autrement récompensés, si vous servez Dieu; vous n'avez pas besoin sans doute de l'apprendre de moi: soyez-lui

fidèles, vous goûterez des contentements purs, solides, constants, un repos tranquille et inaltérable : vous serez consolés dans les disgrâces les plus affligeantes ; si vous êtes dépouillés de vos biens, il vous enrichira de ses dons : si vous pleurez, il essuiera vos larmes ; si vous souffrez, il fermera vos plaies, si les créatures vous abandonnent, il vous tiendra lieu de toutes choses : toujours fidèle, toujours libéral, toujours prêt à vous protéger, à vous consoler, à vous témoigner sa tendresse. Vous mourrez, il est vrai, parce que vous êtes mortels, comme les serviteurs du monde, mais vous mourrez pour reprendre la vie par une résurrection glorieuse et pour vivre éternellement dans une bienheureuse immortalité : vous régneriez enfin avec Jésus-Christ dans le ciel. Il ne me reste plus qu'à vous proposer le choix que Josué proposa autrefois au peuple d'Israël : Vous pouvez servir ou des idoles de qui vous ne pouvez rien espérer, ou le Seigneur de qui vous devez tout attendre, choisissez : *Optio vobis datur, eligite hodie quid placet, cui servire potissimum debeatis* (Jos., IV).

Vous n'avez pu vous cacher les illusions, les folies, les perfidies du monde, lorsqu'il a fallu détester vos égarements pour approcher le tribunal de la pénitence et la sainte table de la communion? Voyez si vous voulez vous rengager encore dans ce même monde où vous avez commis tant de péchés, ou si vous prendrez le parti de servir Dieu, pour ne pas risquer désormais votre salut. En adorant le Sauveur ressuscité, vous avouez que Dieu est un juge équitable et bienfaisant du mérite, qu'il n'en laisse rien sans récompense. La philosophie, l'idolâtrie, la sagesse humaine, n'auraient jamais pu se persuader que cet homme qui n'avait pas été plus considéré qu'un ver de terre, et qu'on avait exécuté comme le plus scélérat des hommes, dût jamais être vengé avec tant d'éclat. Fussiez-vous méprisés, persécutés sur la terre, soyez sûrs que, si vous faites la volonté de Dieu, votre vertu triomphera de ses ennemis et qu'elle ne sera durant quel que temps dans les ténèbres, que pour éclater avec plus de pompe : que vous jouirez, au milieu même de la plus violente persécution, de cette tranquillité que la protection d'un Dieu peut donner ; qu'à la fin de votre vie vous trouverez votre juge sur son trône pour accomplir les grandes promesses dont il a soutenu votre constance ; qu'à la fin des siècles ce même juge vous démêlera parmi une infinité de malheureux, pour vous faire honorer de toutes les nations assemblées et vous introduire dans un séjour de gloire aux acclamations des ennemis même les plus cruels de votre mérite. Tot ou tard l'injustice sera démentie, la violence désarmée, l'envie forcée de se taire. Si le monde paie vos services par quelque bien, il vous traite comme un capitaine traite son soldat : il lui donne une petite pièce de monnaie pour le faire monter sur la brèche, le soldat est ébloui de cette frivole distinction, il va au feu et il est tué. Brillez, dominez, vivez

dans l'opulence, le monde vous distingue, mais en même temps il vous sacrifie sans pitié : la mort vous enlèvera bientôt ce que vous tenez de lui, après quoi c'est fait de vous et pour toute une éternité.

Ah ! mes chers auditeurs, vous êtes dignes d'un meilleur sort ; quel fonds de mérite ne vous seriez-vous pas préparé si vous aviez servi Dieu aussi longtemps et avec autant d'ardeur que vous avez servi le monde ! que de grâces, que de consolations, que de caresses avez-vous perdues et combien de fois avez-vous pu périr sans ressource durant ces années que vous avez dérobées au Seigneur ? Risquez-vous encore la perte de tant de biens et votre propre perte ? Que pensez-vous, en m'écoutant, de votre procédé ? Vous avez voulu plaire au monde, vous savez ce qu'il vous en a coûté ; mais dites-moi, je vous prie, ce que votre servitude vous a valu ; parlez et ne m'obligez pas à parler moi-même : que tenez-vous ? qu'espérez-vous ? vous sentirez le même vide dans votre cœur jusqu'à la fin de vos jours, le mauvais maître à qui vous vous êtes donné ne deviendra ni plus équitable, ni plus fidèle, ni plus sincère, ni plus libéral : vous pouvez, si vous voulez, lui consacrer le reste de votre vie, aussi bien ne se contenterait-il pas des années que vous avez passées sous son joug ; croyez-vous que vous serez plus satisfaits de ses jugements et de ses bienfaits quand vous serez arrivés à une extrême vieillesse et il s'agit du séjour éternel où vous entrerez après votre mort ; encore une fois, parlez, que pensez-vous de la récompense qu'il vous destine ?

Vous qui avez servi Dieu, vous ne seriez pas en peine de me répondre si je vous demandais ce que vous avez gagné en recherchant son estime et ses bienfaits ; vous repentez-vous de vous être dévoués à lui ? vous n'avez d'autre regret, j'en suis sûr, que d'avoir langui quelquefois dans votre fidélité, et de n'avoir pas profité de ses bontés avec assez d'exactitude. Laissez, laissez donc triompher les ennemis de votre vertu : qu'ils jugent de vous comme il leur plaira, souffrez leurs railleries et leurs outrages ; qu'ils vous flétrissent, qu'ils vous persécutent ; vous ne sauriez être traités aussi indignement que l'a été le Fils de Dieu ; votre destinée changera dans votre tombeau ; il sera, comme le tombeau du Sauveur, l'écueil où se briseront tous les flots qui vous agitent ; là l'envie, la haine, l'injustice, la violence feront un infâme naufrage ; de là le Père céleste vous tirera pour vous revêtir de gloire, pour donner à votre mérite un éclat que la plus noire malice ne pourra désormais obscurcir ; pour vous mettre sur la tête de ces malheureux esclaves du monde qui auront confié leurs espérances à un traître qui n'eut jamais rien à leur donner ; pour honorer à la face du vice confondu et désespéré toutes ces vertus qu'il a méprisées, qu'il a haïes, qu'il n'a pas même voulu connaître ; pour vous placer enfin parmi ses élus, dans le royaume que son Fils, votre

Rédempteur, s'est ouvert par ses souffrances et où vous régnerez éternellement avec lui.

SERMON LXXII.

POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES.

Sur quelques sujets particuliers de crainte touchant le salut.

Aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum : et ipse evanuit ex oculis eorum.

Leurs yeux alors s'ouvrirent, et ils le reconnurent : mais il disparut de devant leurs yeux (S. Luc, ch. XXIV).

N'est-ce point là, chrétiens auditeurs, ce que j'ai à craindre pour vous, qu'après avoir reconnu votre Sauveur comme le Dieu que vous devez aimer et servir, vous ne le laissiez échapper à votre vue et que vous ne pensiez plus à lui ? Cette défiance ne vous offenserait pas, j'en suis sûr : vous ne l'imputeriez point ni à un chagrin qui cherche à se soulager par des reproches, ni à une indifférence qui néglige les ménagements ordinaires au respect. L'attachement que j'ai pour vos intérêts, la reconnaissance que je dois à vos bontés, le désir que je sens de votre salut, me causent l'inquiétude que je me crois encore obligé de vous témoigner. Je finis par ce sermon cette longue carrière où j'ai été obligé de vous prêcher tant de fois ; vous avez écouté la parole de Dieu avec docilité et avec ardeur, je ne doute pas que les vérités que je vous ai annoncées n'aient fait impression dans vos esprits ; je voudrais descendre de cette chaire aussi sûr de votre constance que je le suis de votre changement. Si c'est une faute de compter si peu sur votre piété et sur vos résolutions, n'est-elle pas bien pardonnable dans un prédicateur qui n'a rien de si cher que votre sanctification et qui vous est sincèrement dévoué ?

Hier, messieurs, que dis-je hier ? durant tout un avent et tout un carême, j'ai tâché de vous faire connaître et haïr l'injustice, la corruption, la perfidie de ce monde qui vous éloigne de Dieu et du ciel ; aujourd'hui je vous représenterai vous-mêmes à vous-mêmes pour vous découvrir les obstacles que vous pouvez opposer à l'exécution de vos bons desseins. Car enfin il ne faut plus les laisser évanouir, il faut arrêter dans vous la grâce de votre Sauveur, il ne faut plus le perdre lui-même de vue. Non, il ne sera pas dit désormais que vous l'avez forcé à vous quitter et que vous ne vous êtes pas mis en peine de le retenir. Vous avez connu ses charmes en approchant ses autels, vous avez détesté vos infidélités envers lui, vous avez pleuré sur le danger que vous avez couru de le perdre pour toujours. Ah ! chrétiens, je vous en conjure, que le prédicateur qui paraîtra après moi dans ce lieu n'ait pas le déplaisir de vous reprocher : *Evanuit ex oculis eorum* : Eh ! d'où vient donc que vous ne vous souvenez presque plus de ce Dieu aimable à qui vous engageâtes l'année passée vos services et votre cœur ?

Mais s'il est vrai, mes chers auditeurs, que je doive encore appréhender votre peu de fermeté dans la pratique de vos devoirs, comment, après tant de sermons inutiles pour

vous y établir, puis-je me promettre un succès plus heureux de celui-ci ? je me confie en la miséricorde du Seigneur, un mot peut suffire pour vous gagner à lui tout à fait ; le moment de votre conversion est peut-être seulement arrivé ; commençons ce discours avec courage, vous ne serez pas insensibles, je l'espère, aux deux réflexions qui en feront le partage, réflexions qui ne vous présenteront qu'un détail simple et dépourvu de cette sorte de raisonnements qui tendent à montrer des vérités que l'on voudrait peut-être ignorer. Vous m'obligez de craindre votre légèreté ; jusqu'à présent vous n'avez donc pas mis en bon état l'affaire de votre salut et vous n'avez pas sujet de croire que désormais vous y travailliez mieux. Avouez-le : une personne résolue de se sauver ne peut pas être contente de ce que vous avez fait pour cela, et j'ajoute qu'elle risque tout, si elle diffère encore d'y mettre la main. Votre négligence et votre présomption, mon cher auditeur, doivent bien nous effrayer vous et moi ; terrible négligence de ne pouvoir pas compter sur le passé ! c'est mon premier point. Présomption encore plus terrible de vouloir compter sur l'avenir ! c'est le second. Vierge sainte redoublez votre secours et intercédez pour nous avec plus de bonté que jamais. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est bien étrange, chrétiens, que les actions même les plus saintes, les plus pénibles, et les plus essentielles que nous faisons pour nous réconcilier avec Dieu, ne puissent pas nous rassurer. La circonstance où je parle met cette réflexion dans toute sa force. Les personnes d'entre vous les plus mondaines ont confessé leurs péchés, ont reçu le corps et le sang de Jésus-Christ par la communion, actions indispensables, dont elles se sont acquittées, non-seulement à ces fêtes, mais plusieurs autres fois durant leur vie, actions qui doivent nécessairement rompre toutes leurs attaches criminelles et les disposer à paraître avec confiance devant le tribunal du Seigneur. Après ces confessions et ces communions voudraient-elles, sans autre préparation, aller rendre compte au souverain juge de leur conduite ? Qu'elles y pensent et qu'elles répondent ; car une pénitence fautive et apparente leur est inutile et aggrave même les plaies de leur âme, dit saint Ambroise, comme une feinte guérison ne peut servir qu'à augmenter le mal d'un malade : *Simile est ac si quis æger se sanum simulet, magis ægrotabit, quia nihil ei prodesse potest simulatio sanitatis (Simpliciano super quibusd. capit. Levit.)*. Quoi donc ! jusqu'à présent elles n'ont pas encore pris de justes mesures pour sauver leur âme ? Tâchons de les obliger à condamner leur négligence : si leur christianisme même les laisse en proie à l'enfer, leurs passions et leurs vices où peuvent-ils les conduire ?

Pour donner des bornes à un sujet qui a naturellement une grande étendue, je le renfermerai dans ces deux pensées. J'examinerai l'abus que l'on fait de la miséricorde de

Dieu et le mépris que l'on fait de sa justice. Si ses bontés, si ses menaces n'ont pu, durant le cours de tant d'années, vous engager à changer et à vous sanctifier, vous jugerez vous-mêmes des sentiments que vous avez sur votre salut. Vous ne sauriez nier, mes chers auditeurs, que Dieu ne vous ait fait une infinité de grâces par lesquelles il prétendait vous convertir, qu'avec ces grâces vous n'avez pu heureusement commencer et établir l'ouvrage de votre sanctification et que toutes ces grâces n'ont été sans effet que par votre faute, s'il est vrai que vous n'en ayez pas tiré grand profit. Cette seule réflexion pourrait suffire pour vous convaincre de la mauvaise disposition où vous êtes à l'égard de votre conversion, et si vous la pénétrez, elle doit vous remplir de frayeur. Espérez-vous de réussir dans l'ouvrage de votre salut sans jamais l'entreprendre? Espérez-vous de l'exécuter, à moins que vous n'y teniez la main? Le salut est comparé dans l'Evangile, tantôt à une guerre; (*Matth.*, X, 14) : il faut donc veiller, agir, attaquer, se défendre, se donner d'éternels mouvements pour n'être pas surpris et pour vaincre; tantôt à un négoce (*Luc.*, XIX); si vous manquez d'exactitude, d'attention, de soin, d'assiduité, le trafic qui doit vous enrichir vous aura bientôt ruinés; tantôt à un grain (*Matth.*, XIII) : si vous ne le cultivez avec peine, avec constance, que recueillerez-vous? tantôt à un levain (*Ibid.*) : il est donc nécessaire de le répandre, de le démolir, à moins que de cela il ne sera que corruption et ne deviendra jamais nourriture; tantôt à un trésor, il ne faut pas espérer de le trouver sans travailler, sans renverser, sans creuser. Ce bâtiment qu'on a à élever, cette vigne qu'on a à faire valoir, cette pierre précieuse qu'on nous présente à acheter, en vendant tout pour avoir de quoi la payer; toutes ces figures nous apprennent que, si nous ne mettons à profit la grâce qui est le fonds sur quoi nous devons agir pour nous sauver, cette grâce devient dans nos mains un présent frivole et inutile de la miséricorde divine.

Elle nous est donnée pour vivre d'une vie sainte et chrétienne; or, il en est de cette vie surnaturelle de l'âme comme de la vie naturelle du corps; si un homme ne prenait pas de nourriture, ou que la nourriture qu'il prendrait ne servit point à former du sang et des esprits et à les tenir en mouvement, il mourrait enfin après avoir langui quelque temps; ainsi le fidèle doit agir sans cesse pour produire avec la grâce les vertus qui peuvent opérer le salut; mais par sa négligence la grâce est sans force, et il meurt par le péché. A peine laisse-t-il à la grâce le temps de se faire sentir dans son âme; les pâques de vingt et de trente années n'ont pu l'y retenir. C'est bien abuser de la miséricorde de Dieu. Tâchez, dit-on à ce fidèle, d'aller le plus avant que vous pourrez avec cette lumière qui vous éclaire; il se tourmente peu pour empêcher qu'elle ne s'éteigne, il l'éteint lui-même. Vous avez repris le bon chemin où elle vous a conduit, effor-

cez-vous d'y demeurer, il en sort aussitôt; vous voilà réconcilié avec votre juge, maintenez-vous dans ses bonnes grâces; il ne se fait pas une affaire de les perdre, chrétien quelques jours, mondain plusieurs mois; pénitent pour satisfaire en apparence à ses devoirs, pécheur pour contenter sans ménagement ses passions; là aboutissent tous les soins, toutes les faveurs, toutes les caresses dont Dieu l'honore.

Vous n'en usez pas de même, chrétiens, quand sa bonté favorise vos intérêts temporels : avez-vous le bonheur de plaire au prince? quelle ardeur pour établir solidement votre fortune! Etes-vous arrivés à la charge où vous aspiriez? vous ne la regardez plus que comme un degré pour monter plus haut. Avez-vous acquis un nouveau fonds? vous en devenez plus avides, plus insatiables. Avez-vous rencontré un patron accrédité, libéral, sûr? vous rampez, vous vous faites esclaves pour vous maintenir sous sa protection, et vous avez l'œil au moindre occasion de lui arracher des faveurs. Dites la vérité, votre salut ne vous tient point tant au cœur que vos avantages temporels. Les biens que vous attendez de Dieu après cette vie, ne sont peut-être pas dignes de vos empressements; ils sont infinis, devriez-vous ménager quoi que ce soit pour les gagner? La couronne qu'il vous prépare est peut-être de peu de valeur? elle est éternelle, auriez-vous à regret les peines de quelques moments que vous prenez pour l'emporter? Les trésors de la gloire sont peut-être méprisables? ils sont immenses, inépuisables; comment se peut-il faire que vous ne vous hâtiez point de les acquérir? votre âme ne vaut peut-être pas votre corps : répondez vous-mêmes là-dessus.

Mais encore est-ce que Dieu ne vous a pas appelés à lui par mille marques particulières de bonté? N'a-t-il pas récompensé ce que vous avez fait de bonnes œuvres par des consolations secrètes infiniment plus touchantes, plus agréables que tous les plaisirs déréglés qui vous engageaient à l'offenser? Vous a-t-il jamais rebutés lorsque vous vous êtes mis en devoir de retourner auprès de lui après vos égarements? Vous avez voulu différer de vous rendre à sa miséricorde, sa miséricorde vous a attendus : vous avez fui, pour ainsi dire, devant sa grâce pour lui échapper, sa grâce vous a suivis pour vous ramener. Combien de fois l'avez-vous ouï au fond de votre cœur, qui vous faisait entendre ou les reproches ou les invitations de sa tendresse? Vous vous obstinez à m'offenser, par quoi ai-je mérité votre mépris? Le monde que vous servez si fidèlement au préjudice de ma gloire, est-il donc plus riche, plus fidèle, plus libéral que moi? Croyez-vous qu'il puisse, comme moi, vous rendre heureux après votre mort? Vous ne pensez pas sans doute aux peines que j'ai prises, aux tourments que j'ai endurés, au sang que j'ai versé pour l'amour de vous : vous me reconnaissez pourtant pour votre Dieu, pour votre Sauveur, pour votre rémunérateur;

vous croyez mon Evangile, vous savez ma loi, vous faites profession d'être mes disciples. Vous avez beau écouter, louer les maximes du siècle, vous en voyez la fausseté : vous vous assujettissez à ses coutumes, vous applaudissez à ses exemples, vous vous plongez dans ses plaisirs, et vous ne laissez pas d'en découvrir le danger et d'en prévoir le terme fatal. Chère âme, qui occupez toutes mes affections, pour qui j'ai préparé le ciel, ne m'obligez pas à vous abandonner, je suis encore prêt à vous recevoir, venez, rapprochez-vous de moi, tout vous échappera, et dans peu de temps, vous n'aurez de ressource que ma clémence : je vous envoie les ministres de ma parole et de mes sacrements, ils vous parlent de ma part, ils vous déclarent mes volontés, suivez leurs conseils : je vous ouvre les trésors de mes mérites dans les solennités de mon Eglise, profitez-en, ne vous perdez pas, puisque je ne désire rien tant que de vous sauver.

Dieu a fait plus que tout cela pour vous engager dans son service : comme vous étiez peu disposés à être gagnés par les douceurs de sa grâce et par les beautés de la vertu, il n'a rien oublié pour dissiper vos préjugés et vous corriger, si je puis m'exprimer de la manière, par vos propres déréglemens : vous aviez une liaison qui vous possédait et détournait absolument votre esprit des choses saintes et de la pratique de vos devoirs ; cette liaison vous a causé mille alarmes, mille inquiétudes. Vous en avez été souvent réduits à détester, à maudire la chaîne qui vous entraînait ; vous aviez une passion démesurée pour le jeu, il vous en a coûté des chagrins mortels pour l'entretenir ; il a fallu avoir recours à des bassesses, à des industries honteuses ; il a fallu essayer des caprices, des reproches, des emportemens ; il a fallu gémir dans le secret sur cette tranquillité qui imposait aux yeux du public. Vous aimiez le faste et le luxe, vous aviez besoin d'un artifice humiliant pour le soutenir, votre bizarre délicatesse vous fatiguait, vous aviez toujours quelque chose d'essentiel à envier, et, après tout, vous n'étiez jamais contents. Un penchant violent au plaisir étouffait tous vos bons sentimens : parlez, n'est-il pas vrai que vous avez dévoré bien de l'amertume pour partager les divertissemens ? Un époux, des enfans, l'honneur, la conscience vous les reprochaient vivement, et vous ne fûtes jamais plus insupportables à vous-mêmes qu'après les mouvemens immodérés du spectacle qui vous avait étourdis. L'ardeur à avancer votre fortune emportait tout votre temps, toutes vos réflexions : quel néant ne sentiez-vous pas à certains moments dans le bien qui agitait votre âme par tant de desirs, par tant de craintes, par tant d'espérances ? Votre fierté abaissée, votre lâcheté méprisée, vos détours découverts, et vos peines inutiles vous ont accablés en mille rencontres de confusion et de repentir.

C'est Dieu, chrétiens auditeurs, c'est Dieu qui armait contre votre repos tout ce que vous vouliez aimer contre sa gloire : il ne

cessait de disputer, de combattre avec vous pour régner dans votre cœur ; il vous a forcés de confesser l'équité et la douceur de son joug, et vous ne lui êtes pas encore soumis, vous refusez encore de lui obéir. Que ne faites-vous comme les Philistins, lorsque David les eut vaincus ? ils reconnurent la faiblesse de leurs idoles et les laissèrent dans le champ de bataille : *Et reliquerunt ibi sculptilia sua* (II Reg., V). Les idoles de votre vanité et de votre volupté vous avaient promis des honneurs et des délices, honneurs, délices qui ne vous ont point apporté le contentement que vous espériez : que ne les avez-vous abandonnés pour servir Dieu auprès de qui vous étiez sûrs de trouver une tranquillité pure et constante, et tous les vrais biens ? Peut-être vous imaginiez-vous qu'il vous saurait gré de quelques grimaces de piété, sans lui sacrifier ces attaches et ces passions qui vous font violer sa loi ? Si l'on pouvait être chrétien en vivant comme vous avez vécu jusqu'à maintenant, on convertirait sans peine les Barbares les plus ennemis du christianisme.

Mais je me trompe : pressés par les lumières, par les mouvemens dont la miséricorde divine vous favorisait au milieu même de vos déréglemens, vous songiez à lui échapper, et vous disiez avec les Israélites : *Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur* (Exod., XX). Si Dieu continue de nous parler si fortement dans l'intérieur de notre âme, nous ne pourrions plus vivre : n'en doutez pas, chrétiens, si vous aviez voulu l'écouter lorsqu'il vous parlait avec tant de bonté, vous seriez morts à vos vices, vous auriez perdu le goût et en quelque manière le sentiment des agrémens criminels d'une vie mondaine ; mais vous auriez vécu d'une vie sainte, et présentement je ne serais pas contraint de vous dire que vous n'avez encore rien fait pour votre salut, et que ce serait à vous une témérité bien imprudente, bien funeste, si, malgré tant de sermons, tant de confessions, tant de communions, tant d'inquiétudes, tant de résolutions, tant de remords, tant de grâces, vous comptiez sur le passé.

Votre négligence vous effraiera peut-être davantage si je vous représente le peu de crainte que vous avez eu de la justice de Dieu. Il me semble que tandis que je parle, vous vous trouvez dans une situation semblable à celle où se vit Noé quand il eut échappé au déluge. Que dut penser ce saint homme, lorsque, du haut des montagnes d'Arménie, il jeta les yeux sur les ravages affreux qu'avait faits l'inondation générale de toute la terre ? Ce n'étaient de toutes parts qu'écueils, que précipices, que renversemens, qu'abîmes, que traces épouvantables d'une désolation universelle : la colère du Seigneur était imprimée sur toute la face de la terre. Le patriarche, qui, tranquille dans son arche, avait été à couvert de ces immenses gouffres d'eau où tous les hommes venaient d'être enveloppés, quelle reconnaissance eût-il voulu témoigner à ce

Maître souverain qui l'avait sauvé? Vous vivez, grâces au ciel, mes chers auditeurs : un coup-d'œil peut vous apprendre les dangers effrayants et infinis que vous avez courus de périr pour une éternité durant ces années licencieuses que vous avez été à la merci de la vengeance divine. Vous avez négligé votre salut, vous ne pouvez pas vous flatter encore d'avoir pris de justes mesures pour mériter une heureuse éternité : aviez-vous oublié les menaces terribles du Dieu vivant, les coups pesants dont il pouvait vous frapper, les malédictions inévitables qu'il pouvait jeter sur vous, le malheur sans ressource auquel il pouvait vous condamner? Vous pouviez être surpris de la mort, ne le saviez-vous pas? et, tandis que vous vous divertissiez sans prévoyance, sans souci, une infinité de personnes, qui comme vous, n'avaient qu'une fausse volonté de gagner le ciel, sont tombées dans les enfers; votre sort pouvait être le même, en doutiez-vous?

Vous étiez jeunes, vous aviez de la santé, vous n'aviez point de pressentiment qui vous fît craindre : que concluez-vous de là? Que vous ne pouviez pas être tout à coup enlevés de ce monde; quel secret aviez-vous donc pour échapper ou pour vous rendre impénétrables aux traits de la mort? Ceux que vous avez vus disparaître parmi vous se rassuraient par les raisonnements qui vous aveuglaient vous-mêmes; ils se promettaient une vie plus longue, et ils étaient résolus de se divertir encore, de pousser encore leur fortune; cependant les voilà morts, les voilà jugés, et peut-être damnés. Benadad, roi de Syrie, était tombé malade, il avait grande envie de guérir; il envoie Hazael à Elisée pour apprendre les suites de son mal. Ce courtisan parle au prophète de l'air d'un homme qui voulait porter une bonne nouvelle à son roi : Voulez-vous que je vous trompe? lui dit Elisée : eh bien! allez dire à votre maître qu'il guérira, mais pour moi je sais qu'il mourra : *Dic ei, Sanaberis, porro ostendit mihi Dominus quia morte morietur* (IV Reg., VIII). On ne manquait pas de dire aux personnes de votre âge, aux complices de vos dérèglements, à vos amis, à vos concurrents : Ne vous tourmentez point sitôt de l'avenir, il faut jouer votre personnage parmi les gens, les années sont longues, il y a du temps pour tout : *Dic ei, Sanaberis*. Ce n'est rien que cette incommodité; les compagnies, les spectacles, les divertissements dissiperont ce chagrin; tels prophètes n'en savent pas tant qu'Elisée : *Porro ostendit mihi Dominus quia morte morietur*. Dieu ne laissait pas de préparer ces personnes à sa vengeance comme des victimes qu'elle voulait immoler. Si Dieu vous eût choisi à leur place, ce serait fait de vous; et je ne pense pas que quelque peu soigneux que vous fussiez de votre salut, vous crussiez pouvoir vous sauver de sa colère si elle avait à éclater sur vous.

Le saint homme Job nous donne l'idée de la crainte que nous devrions toujours avoir de Dieu; et pécheurs plus que lui, nous aurions bien plus de sujet de prendre ses senti-

ments. *Semper, disait-il, semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum* (Job, XXXI, 33) : Je ne cesse point de craindre Dieu comme je craindrais des flots enflés et furieux prêts à me dévorer; s'il est irrité contre moi, je périrai et rien ne me délivrera du naufrage. Pensez, messieurs, quelle est la frayeur de ceux qui se trouvant en haute mer sont environnés de toutes parts d'ondes menaçantes; agités d'une tempête horrible, et sur le point à tous moments d'être engloutis par les vagues, se refuseraient-ils les mouvements nécessaires pour échapper? seraient-ils oisifs et tranquilles s'ils espéraient de se défendre des coups de mer? Pourriez-vous vous imaginer qu'ils fussent assez insensés pour songer à des festins, à des jeux, à des intrigues, à des projets nouveaux, sans qu'il leur vînt dans l'esprit d'apaiser la colère de Dieu par leurs prières et par leurs larmes? Vous les verriez tendre les bras vers le ciel, vous les entendriez crier et implorer son secours avec un empressement triste et inquiet; ce ne serait que trouble et qu'alarmes de gens à demi désespérés. Je n'exagérerais pas la vérité, mes chers auditeurs, si je vous disais que lorsque vous faisiez si peu de compte de votre salut, vous couriez pourtant un péril semblable; et que si Dieu n'eût arrêté sa colère, vous seriez tombés dans un malin éternel; mais bien loin d'appréhender ce malheur, à peine avez-vous daigné y faire quelque attention.

Saint Bernard avait bien mieux pénétré que vous l'incertitude de notre destinée, et les terreurs de la justice divine; on le voyait souvent qui, les yeux flettrés, le visage pâle, la tête penchée sur la poitrine, d'un air interdit, effrayé, méditait au milieu même des mouvements de son zèle ces paroles terribles : *Nemo scit an amore an odio dignus sit* : personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Que suis-je, se disait-il à lui-même, et que serai-je un jour? Bernard sera-t-il sauvé ou sera-t-il damné? Bénirai-je mon Dieu avec les élus, ou si je le maudirai avec les réprouvés? D'où vient, chrétiens, que vous n'avez point tremblé sur cette réflexion avec ce grand serviteur de Dieu? Est-ce que vous êtes plus chastes, plus unis à Dieu, plus ennemis du monde qu'il ne l'était? Vous aurez peut-être à la fin de votre vie plus de sujet que lui de vous reprocher des excès d'austerité et trop peu de pitié pour votre corps. O funeste sécurité qui vous a endormis durant tant d'années sur l'affaire de votre salut! que vous ne puissiez pas dire, sans forcer le témoignage de votre conscience : j'ai tâché de la mettre en bon état; cela n'est-il pas tout à fait déplorable?

Pressés d'une part par les aimables poursuites de la miséricorde de Dieu, épouvantés de l'autre par les rigueurs dont sa justice vous menaçait, vous avez passé une partie et peut-être la plus grande partie de votre vie dans une vicissitude de quelques actions chrétiennes, et d'un grand nombre d'actions mauvaises; toujours cependant accordant tout à vos humeurs; toujours esclaves de vos méchantes inclinations, toujours égales-

ment ardents pour procurer à vos sens leurs contentements dangereux et criminels; toujours éloignés de la route que vous aviez à tenir pour acquérir la sainteté. Vos jours se sont évanouis comme un songe, et Dieu veuille qu'au moment que je parle vous ne commenciez pas seulement à ouvrir les yeux. Les saisons, les années se sont succédé les unes aux autres avec les affaires et les plaisirs; et vous en êtes encore, je ne dis pas à entrer tout de bon dans la carrière des justes, mais même à désirer d'y entrer. Oui, vous n'oseriez me soutenir la plupart que vous ayez jamais conçu sincèrement et de bonne foi le dessein de vous sanctifier. Si vous aviez une fois goûté Dieu, vous auriez aperçu une si grande différence entre lui et le monde, que bien loin d'aimer encore le monde, vous ne pourriez pas même le souffrir; la joie qui accompagne la pratique de la vertu, nous rend fade et amère toute autre joie; mais il faut faire l'expérience de cette manne céleste pour la connaître : *Manna absconditum, quod nemo scit, nisi qui accipit* (Apoc., II, 17). Puisque vous l'avez si peu estimée, vous ne l'avez point éprouvée. Si ce défaut d'expérience est la cause de votre indifférence, jugez vous-mêmes de la situation de votre âme; bien loin de songer à vous affermir dans le service de Dieu, vous n'êtes pas encore entrés dans son service; tant de sujets de crainte n'ont été que des distractions légères et passagères qui ont inquiété quelques moments vos passions; et vous êtes encore au commencement d'une carrière, où vous devriez être déjà fort avancés; votre sanctification n'est pas ébauchée; l'affaire de votre salut n'est pas entamée. Quand pénétrerez-vous la nécessité de vous réveiller dans l'affaire de votre éternité? Quand est-ce que vous vous y appliquerez avec ce zèle qui marque le désir qu'on a de réussir? Vous le ferez, me répondez-vous, et vous prendrez votre temps pour cela, ne différez donc pas; car si vous avez été assez négligents pour ne pouvoir pas compter sur le passé, vous êtes trop présomptueux de vouloir compter sur l'avenir. C'est ce que j'ai à montrer dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne saurais m'imaginer, messieurs, que des fidèles puissent avec réflexion, avec délibération, renoncer jamais à leur salut; en fût-il de ce caractère, je suis bien éloigné de croire qu'il s'en trouve dans cette assemblée; grâces au ciel, personne d'entre vous n'a dépourvillé jusque-là tout sentiment de piété et de religion; et tandis que je verrai briller dans les moins réguliers certaines étincelles de christianisme, je craindrai leur perte, mais j'attendrai toujours leur changement; il est vrai que les fidèles se laissent d'ordinaire tromper par je ne sais quelle lueur d'espérance qui semble leur assurer le temps et les moyens de se sanctifier avant leur mort. Amusés par cette téméraire pensée, ils reculent de jour en jour leur conversion, et tranquilles ils mènent toujours le même

genre de vie. Rien de si dangereux que cette présomptueuse prévention; et si je mérite quelque grâce auprès de vous, je vous demande au nom de Jésus-Christ, de vous en défaire. Rendez-vous attentifs à mes raisons; je choisirai les plus naturelles, les plus communes, et non point les plus effrayantes.

Premièrement, vous devez vous délier de vous-mêmes. Ne vous récriez pas en m'opposant que vous êtes tout résolu à prendre un jour une meilleure conduite; ce qui vous empêche aujourd'hui d'exécuter cette résolution salutaire sera alors à votre dessein un obstacle aussi fort et même beaucoup plus insurmontable; le détail vous en convaincra. Vous ne pouvez vous déterminer sitôt à servir Dieu; pourquoi? parce qu'il y a de la peine à le servir; il faut résister à ses passions, les combattre, les dompter; il faut s'assujettir à ne prendre que des plaisirs réglés; il faut étouffer les saillies d'un esprit superbe et les révoltes d'un corps voluptueux; il faut craindre mille attaches, qu'on ne peut presque se dispenser de nouer, d'entretenir dans l'usage et dans le commerce du monde. Convenons que tout cela est dur, pénible, difficile. Mais, mon cher auditeur, le christianisme changera-t-il, ou changerez-vous vous-même de nature, lorsque vous jugerez que le temps d'être chrétien sera venu? la vertu sera toujours aussi opposée à votre penchant; et votre penchant sera toujours aussi contraire à la vertu. L'on s'ennuie, l'on se dégoûte de certains amusements dont on a été entêté, la chose n'arrive pas toujours de la manière; l'on voit assez souvent la vieillesse aussi badine, aussi vive, aussi emportée, aussi impure dans ses attachements que la jeunesse; cependant je ne veux pas vous disputer ce point; mais distinguez, je vous prie, les faiblesses d'avec les inclinations de divers âges; la faiblesse peut vous interdire le vice et l'inclination qui vous y porte ne cesse point, y a-t-il la moindre apparence qu'un cœur corrompu durant si longtemps et en tant de manières, change si aisément ses affections et ses mouvements? l'on s'accoutume à mépriser la vertu, et la vertu ne nous touche plus.

Si vous différez par respect humain de vous donner à Dieu, croyez-vous que dans la suite vous soyez insensible à ces pitoyables considérations qui vous retiennent dans le dérèglement? On se retire en certain temps des compagnies et des spectacles; pourquoi? parce qu'on y ferait un personnage ridicule; et tout l'avantage qu'on trouve en sa retraite, c'est de combattre une vanité par une autre vanité. D'ailleurs si la crainte d'une honteuse messéance vous éloigne enfin des excès ordinaires du monde, vous imaginez-vous que vous en pratiquerez la vertu avec plus de courage? Vous rougirez des désordres qui ne conviennent pas au retour de l'âge, mais vous rougirez aussi de la pratique du bien. Quand on a les sentiments gâtés, il en coûte plus que vous ne pensez de prendre d'autres idées et de revenir de ses égarements; et il ne suffit pas pour vivre

chrétiennement de ne plus donner dans les folies et dans la dissolution des mondains. On s'est fait un point d'honneur d'un tel train de vie pour plaire aux gens, on ne le démentira que le moins qu'il se pourra, de peur de leur déplaire; la sainteté sera-t-elle jamais du goût des personnes qui aiment le jeu, le faste, la liberté et la licence?

Si vous vous obstinez dans votre méchante conduite par la nécessité de vivre parmi des gens qui ne vivent pas fort chrétiennement, est-ce que dans quelques années vous trouverez moins de difficulté à vous séparer de leur compagnie, et à devenir plus solitaire? Est-il état, est-il âge qui ne vous présente de mauvais exemples? et fussiez-vous assez généreux pour vous renfermer loin de tout commerce scandaleux, espérez-vous de n'être point à charge à vous-même, si vous en êtes réduit à l'étude de vos imperfections et de vos vices, sur quoi vous vous faites présentement si peu de justice, et à la considération des vérités éternelles que vous aurez affecté ou d'oublier, ou d'ignorer? triste occupation pour un mondain que la matière de son repentir et de sa crainte? Après tout, êtes-vous bien sûr de franchir tous les obstacles de cette séparation si nécessaire, comme vous l'avouez vous-même, pour votre sanctification? Il vous arrivera ce qui arrive aux esclaves qui ont été surpris par leurs maîtres lorsqu'ils commençaient à rompre leurs fers pour recouvrer leur liberté; on les veille de plus près, on les enchaîne plus fortement; les préparatifs inutiles de leur fuite les jettent dans une plus rigoureuse servitude. Le monde et le démon n'auront pas plutôt aperçu les mesures que vous prendrez pour leur échapper, que si vous ne secouez leur joug par votre premier effort, ils se hâteront d'augmenter vos chaînes pour vous asservir plus étroitement à leur empire : *Ut non egrediamini, aggravabit compedes vestros*, dit un prophète (*Thren.*, III) : le tyran que vous servez contre la gloire de Dieu votre maître légitime, se piquera de vous retenir dès que vous songerez à échapper. Il vous promettra des contentements nouveaux, il vous reprochera les plaisirs dont vous lui êtes redevable, il vous effraiera par l'idée des peines que vous serez contraint d'endurer loin de lui; il vous remplira l'esprit de mille fantômes, tantôt agréables, tantôt terribles, et après avoir étourdi votre raison et votre foi, il fera évanouir tous vos projets.

Peut-être n'avez-vous ni empressement ni inquiétude pour votre salut, parce qu'il ne vous paraît pas que votre danger soit fort pressant; hélas! chrétiens, les événements que je vous ai dit dans la première partie de ce discours qui pouvaient vous surprendre, peuvent vous surprendre encore désormais. Mais quoi! parce que vous vieillissez chaque jour, en êtes-vous plus assurés de vivre? quel raisonnement est le vôtre? je cours à ma fin, donc il n'est pas encore temps de songer que j'y toucherai peut-être bientôt. Quand le Sauveur a parlé du soin avec le-

quel nous devons prévoir notre dernière heure, il ne nous dit pas : Préparez-vous à comparaître devant votre juge, mais il nous dit : Soyez prêts, car il arrivera au moment que vous ne l'attendez point : *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet* (*Luc.*, XII). Nous sommes comme des vaisseaux qui ont leur charge, et qui doivent quitter la terre au premier vent : je vous laisse à juger du succès de la navigation, si lorsque le navire doit mettre à la voile et aller en haute mer, nous nous avisons seulement de le radoubier, et de le fournir des provisions nécessaires au voyage? Vous ne craignez d'ordinaire que le moment de la mort : erreur, messieurs, illusion, ce sont tous les moments de la vie que vous devez craindre, non-seulement parce que tous peuvent être ce moment fatal qui terminera votre vie, mais encore parce que tous ces moments feront ou le bonheur, ou le malheur de votre mort. Appréhendez non la nécessité de mourir, le mal est sans remède; mais la volonté fausse et trompeuse que vous avez de bien mourir, car votre procédé se contredit visiblement : vous êtes déterminés, dites-vous, à vous préparer à ce passage terrible de la vie à l'éternité, et incertains du temps auquel il faudra le franchir, vous différez d'un jour à un autre jour, d'un mois à un autre mois, d'une année à une autre année les préparatifs indispensables pour n'être pas surpris en le franchissant. Quelle espèce de résolution qui vous laisse dans le péril même que vous voulez éviter?

Je vous souhaite un long pressentiment, une longue prévoyance de votre dernière heure; si Dieu vous accorde cette grâce, vous ne manquerez pas de dire : je veux me sauver, je veux faire pénitence, je veux restituer, je veux pardonner, je veux renoncer au monde et à ses plaisirs; mais tout de bon voudriez-vous garantir maintenant la sincérité d'une volonté que vous ne prendrez que le plus tard que vous pourrez, que vous ne prendrez peut-être que par contrainte? Ne pourra-t-on point dire de vous après votre mort ces paroles de saint Fulgence : *Non odit quod fecerat, sed timuit quod nolebat* (l. 2 de *Reminisc. pecc.*, cap. XV) : Que vous n'avez point haï le mal que vous avez fait en vivant, mais que vous avez été effrayés du mal que vous aviez à subir en mourant. Répondriez-vous de la sincérité du marchand qui, menacé de naufrage, jetterait ses marchandises dans la mer? Fruits précieux de mes fatigues, dirait-il, je vous perds sans peine pour ne pas me perdre moi-même : que je ne vous voie plus, j'y consens, s'il faut périr en vous voyant; générosité forcée, riches trésors, ajouteriez-vous, allez au fond des eaux; si le calme peut revenir, le marchand qui vous y précipite n'oubliera rien pour vous en tirer. Quand vous attendez si tranquillement la dernière extrémité pour changer, vous prouvez fort clairement, messieurs, qu'il ne tient pas à vous d'être toujours ce que vous êtes, que vous ne finiriez point vos dérèglements, si vous n'y étiez

contraints par une frayeur que vous ne pouvez plus enfin étouffer; et que si vous n'approchiez la mort malgré vous, vous seriez volontiers mondains, tant que vous espérez de l'être impunément.

Demandez-moi après cela ce que c'est qu'un cœur endurci, je vous répondrai avec saint Bernard : Si vous n'appréhendez point les malheurs étranges que je vous prédis, c'est un cœur fait comme le vôtre : *Si non expavisti, tuum hoc est* (L. I, de Cons., c. 2). Demandez-moi encore ce que je veux dire par cette réponse : je veux dire qu'après des délais qui marquent de si forts attachements, j'ai sujet de croire que vous pratiquerez les sacrements, sans tourner effectivement votre volonté du côté de Dieu et de la vertu; je veux dire qu'il y a une grande différence entre une conversion véritable et une conversion tardive et forcée, qu'il n'y a guère d'apparence qu'on ait à cœur son salut quand on le risque si longtemps et de sang-froid; que vous devez approfondir vos intentions, pour ne pas vous tromper vous-même dans une affaire de cette conséquence; je veux dire avec saint Grégoire le Grand, que puisqu'il s'agit d'une éternité, vous ne sauriez ni trop veiller, ni trop agir, ni trop craindre pour prendre vos sûretés : *Nulla satis magna securitas, ubi periclitatur aternitas*. Que si vous mourez après une pénitence disputée avec tant d'obstination, on ne laissera pas de croire que vous avez laissé de bonnes espérances de votre salut; mais qu'il y a grand danger que vous ne laissiez en effet toutes vos espérances sur la terre, sans les porter devant le tribunal de Dieu; je veux dire qu'il y a peu de saintes morts, et que pour mourir saintement il faut vivre autrement que vous.

Secondement, n'avez-vous pas aussi de justes sujets de vous défier de Dieu? De quel caractère vous paraîtrait-il, si vous pensiez qu'il ne dût pas se rebuter de vous, après vous avoir invité durant tant d'années, et toujours inutilement, de vous donner à lui? Vous savez si un si grand Maître doit être jaloux de sa gloire, et s'il a lieu de s'offenser du mépris qu'on fait de ses faveurs. Parmi les hommes on aurait tort de se piquer d'une froideur qui est l'effet de la mégarde et de l'humeur, plutôt que de la réflexion; mais combien se sent-on outragé d'une indifférence, d'une aversion volontaire, étudiée, opiniâtre? Peut-on douter des sentiments injurieux de celui qui la témoignerait? Dieu, dont la grandeur est infinie a droit d'exiger qu'on ne néglige rien pour lui plaire et pour reconnaître ses faveurs; mais n'est-ce pas vouloir outrer sa patience que d'insulter à sa miséricorde par le refus et par l'abus de ses bienfaits? Or, quel a été jusqu'à présent le dessein de sa bonté sur vous? Ignorez-vous, dit saint Paul, qu'elle a voulu vous engager à une pénitence salutaire : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad poenitentiam te adducit* (Rom., II)? Vous vous êtes moqué de toutes ses invitations; certainement, il est de sa majesté et de sa jus-

tice de faire voir qu'il n'est pas insensible à un si indigne traitement; et il ne peut rien faire de moins que de vous priver comme un misérable, comme un ingrat méprisable des témoignages de sa tendresse.

Il peut vous souffrir encore, vous attendre encore, je le sais, mais pouvez-vous espérer sagement qu'il vous souffre et qu'il vous attende? Il peut vous remettre dans la bonne voie quand il lui plaira, je n'ai garde de le nier; mais tant d'avances inutiles qu'il a faites, ne doivent-elles pas le dégoûter extrêmement de vous? Renverseriez-vous votre maison, ruineriez-vous vos affaires, parce que Dieu a le pouvoir de les rétablir? exposeriez-vous votre santé et votre vie, parce qu'il dépend de lui de vous les conserver? Tout convaincu que vous êtes des miséricordes du Seigneur, vous êtes trop habile dans vos intérêts temporels pour les lui abandonner absolument, sans y appliquer votre attention et votre industrie. Est-il question du salut éternel de votre âme? vous voulez qu'il soit toujours disposé à y contribuer par des bontés dont vous vous êtes rendu très-indigne. Il m'a ménagé jusqu'à présent, dites-vous, donc il me ménagera désormais : concluez au contraire, que, lassé de vos rechutes, il vous livrera à son indignation; la conséquence est beaucoup plus naturelle et plus juste. Plusieurs se sont comportés comme moi et ont eu le bonheur de retourner à lui avec confiance, pourquoi serais-je moins heureux? pourquoi? pour cela même qu'il a déjà accordé à plusieurs la grâce que vous vous promettez; plus la bonté est grande, plus elle appréhende le mépris. Si l'on m'objecte, dites-vous encore, que peu de personnes le trouvent favorable après l'avoir irrité par une longue suite de péchés; n'ai-je pas autant de droit qu'une infinité d'autres pour prétendre à être de ce petit nombre; remarquez votre contradiction, vous avouez que peu de gens obtiennent le bien dont l'espérance vous amuse : vous avouez aussi qu'une grande multitude y aspire, et vous voulez qu'il soit pour vous; le bienfait est rare, il y a une infinité de prétendants, n'auriez-vous donc pas plus de sujet de croire qu'il vous échappera?

Mais enfin, vous ne pouvez pas disconvenir que quand vous aurez accumulé péché sur péché, la justice de Dieu ne vous fera point de tort en vous condamnant aux peines que vous aurez méritées; vous aurez donc à racheter, pour ainsi dire, votre âme de ses mains vengeresses, que lui présenterez-vous en échange pour l'obliger à vous la relâcher : *Quam commutationem dabis pro anima tua*? Voyons, je vous prie, qu'aurez-vous à lui offrir? un corps desséché de vieillesse et peut-être de débauche, une tête dont la parure a emporté les heures que vous deviez à la prière, un visage qui a été l'amorce de tant de flammes impures, des mains souillées par tant de libertés scandaleuses, des sacrements que vous avez profanés par une fausse douleur, des aumônes par quoi vous avez

prétendu effacer une infinité de crimes? Trouverez-vous le prix de cette âme dans les églises où vous avez insulté en face à votre Juge jusqu'au pied de ses autels? dans vos cabinets, les secrets dépositaires de vos cruelles malversations et de vos injustices criantes? dans les théâtres où vous avez été les témoins et les complices de tant de dissolutions? dans les cercles où vos passions n'ont guère eu d'autre frein qu'un honneur purement mondain? dans ces salles où acharnés à un détestable jeu, vous avez oublié époux, enfants, domestiques, bienséance, piété, religion? Oseriez-vous faire mention des vertus que vous n'aurez pas pratiquées, des bonnes œuvres que vous n'aurez point faites? A quoi bon continuer ce détail, en dirai-je trop, si je vous défie de pouvoir offrir à Dieu une année, un mois, une semaine, un jour passé dans les exercices d'une véritable sainteté?

Comment donc l'arracherez-vous, cette pauvre âme à la vengeance divine? en finissant le cours de vos péchés? oui, ces péchés que tant de conseils, tant d'avis, tant de menaces, tant de promesses, tant d'alarmes, tant de remords, tant de livres, tant de confessions, tant de prédicateurs n'ont pu terminer, peu de moments vous suffiront pour vous désaccoutumer de les commettre. Savez-vous bien, dit saint Augustin, que vous manquez non-seulement de sagesse, mais même de foi, quand vous raisonnez ainsi, et que pour faire pénitence vous attendez les dernières années de votre vie : *Satis alienus est a fide, qui ad agendam pœnitentiam tempus senectutis expectat* (Serm. 31 ad Fr., in Erem.).

O mon Dieu! vous avez confié à mes soins les âmes de mes auditeurs. Vous savez combien elles me sont chères, combien je désire de les sanctifier et de les sauver, permettez-vous qu'elles se perdent? Souffrez que je vous représente à cette occasion vos propres intérêts, comme fit autrefois un de vos plus zélés serviteurs, qui craignait pour votre peuple: *Mi Domine Deus, quid dicam, videns Israel hostibus suis terga vertentem* (Jos., VII)? Que dirai-je de vous, si je vois Israël tomber sous le joug de vos ennemis et des siens? Je serai contraint d'avouer que vous êtes le plus aimable des maîtres, que vous avez comblé de grâces mes auditeurs, que mille fois déjà vous les avez sauvés de l'enfer; mais si le monde et le démon les tiennent toujours sous leur empire, pourrai-je louer votre miséricorde? Autant que je le souhaite? N'auront-ils pas lieu de se moquer de mon zèle et de mes peines? de vous insulter à vous-même qui vous êtes laissé enlever des personnes que vous aviez rachetées de votre sang, que vous protégez, que vous aimez, que vous voulez placer dans votre royaume? *Quid dicam?* Vous êtes le Tout-Puissant, vous avez nos cœurs dans vos mains, une de vos paroles a tiré tant de créatures d'un néant éternel; il vous en coûterait encore moins de tirer mes auditeurs du danger où je les vois, les laisserez-vous à la merci d'un ennemi que vous

avez vaincu tant de fois par la simplicité même et par la faiblesse de vos serviteurs? S'ils demeurent dans ses fers, m'en croirait-on, quand j'exalterai le souverain domaine que vous avez sur les corps et sur les esprits? *Quid dicam?* Que répondrai je aux libertins et aux impies, s'ils m'opposent l'inutilité de votre grâce et de vos mérites? Ils blasphémeront en me reprochant ma crédulité; mais pourront-ils se figurer que vous ne sauvez pas toujours ceux que vous voulez véritablement sauver? *Quid dicam?* Voulez-vous que je me regarde comme le seul auteur du malheur de tant de personnes que j'honore, que je chéris, pour le salut de qui je perdrais volontiers la vie, bien loin de leur refuser les fruits de mon étude et de mon travail. Si vous ne les changez, ils pourraient pourtant s'en prendre à moi seul de leur obstination. Je ne mérite rien devant vous, mon Dieu; mais ne laissez pas sans récompense tant de discours pénibles, que j'ai tâché de faire pour votre gloire: *Quid dicam?* Me contraindrez-vous de faire encore de nouveaux reproches à des auditeurs, lesquels, après tout, ont l'esprit et le cœur tout disposés à vous connaître et à vous aimer, qui vous serviront fidèlement, si vous daignez leur faire sentir le frivole et le criminel de leurs amusements. Ah! Seigneur, les voici qui vous demandent ce dernier trait de miséricorde. Si vous n'exaucez pas leurs prières et leurs vœux, *quid facies magno nomini tuo?* quel tort, j'ose vous le dire, quel tort ne ferez-vous pas à votre grand nom? Vous êtes leur roi, leur père, leur sauveur, et ils seraient esclaves du monde et enfants de ténèbres! O mon Dieu! ne vous ai-je point offensé, par la liberté que j'ai prise de vous exposer les raisons qui m'obligent à implorer votre miséricorde pour les intérêts de votre propre gloire? A qui tient-il, sinon à nous, de vous être fidèles? En combien de manières nous avez-vous persuadés que vous vouliez nous posséder et nous rendre heureux, tout méprisables que nous sommes à vos yeux? C'est à nous seuls à qui nous devons imputer notre perte, si nous nous perdons, et nous n'aurons qu'à regretter le mauvais usage que nous aurons fait de vos bontés; nous vous avons été infidèles; nous avons méprisé vos faveurs, nous n'avons point redouté votre puissance et votre justice; c'est tout ce que nous pourrions dire. Ah! oubliez les égarements de mes auditeurs, acceptez leur repentir: recevez-les, ils se donnent à vous.

N'est-ce pas là, mes chers auditeurs, la résolution que vous formez en écoutant mes dernières paroles? Ne vous arrivera-t-il point encore ce qui arriva aux disciples dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour? Ils reconnurent le Sauveur, lorsqu'il rompit ce pain qu'il leur présenta : *cognoverunt eum*. Alors ils furent remplis de joie, ils adorèrent sa divinité, ils bénirent sa bonté, ils sentirent sa miséricorde; et, peu de moments après, *Evaniit ex oculis eorum*, il s'évanouit de devant leurs yeux, ils ne le virent plus.

En mangeant cette victime adorable, que renferme la divine eucharistie, vous l'avez connu, votre aimable Sauveur, ses attraites vous ont touché, ses bienfaits ont rallumé votre gratitude; vous avez arraché votre cœur au monde, pour le lui consacrer. Combien durera cette heureuse disposition de votre âme? *Evanuit ex oculis eorum*. Dans le temps que je parle, peut-être déjà vous disposez-vous à voir sans chagrin votre bon maître s'éloigner de vos yeux et de votre pensée. Si vous chanceliez encore sur le parti que vous avez à prendre, je vous dirai ce que dit Moïse à Israël, sur le point de finir sa carrière : *Testes invoco hodie cælum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem, elige ergo vitam ut vivas... et diligas Dominum Deum tuum... ut habites in terra, pro qua juravit Dominus Patribus tuis* (*Deuter., XXX*). Je prends à témoin le ciel et la terre, que je vous ai proposé la vie et la mort, les bénédictions que vous avez à mériter, et les malédictions que vous avez à éloigner de vous : choisissez la vie, afin que vous aimiez le Seigneur, qui est votre Dieu, et que vous entriez enfin dans cette terre bienheureuse des élus, qu'il vous a promise en la personne de vos pères. Il est vrai, chrétiens, j'atteste le ciel, j'atteste la terre, j'atteste ces autels et cette chaire, je vous atteste vous-mêmes, je vous ai annoncé l'Evangile de notre rédempteur Jésus-Christ, je vous ai prêché des vérités infaillibles, dont dépend, ou votre vie éternelle, ou votre mort éternelle; je vous ai découvert les trésors de la miséricorde de Dieu, et les trésors de sa justice; c'est à vous à vous déterminer : *Elige ergo*. Quoi! en serais-je encore à douter de votre choix? qu'étais-je donc venu faire en cette chaire? comment ai-je rempli mon ministère? Je n'ai pu vous faire désirer le paradis, je n'ai pu vous faire appréhender l'enfer, je n'ai pu vous faire haïr le monde, je n'ai pu vous faire aimer Dieu. *Elige*, choisissez, choisissez : vous devez mourir, vous devez être jugés, vous avez une âme immortelle, vous ressuscitez pour ne jamais cesser d'être; il y a une éternité. *Elige*, choisissez : toutes les créatures vous échapperont, il ne vous restera un jour que le mérite de vos bonnes œuvres : le temps de la miséricorde passe, la vie est courte. *Elige* : n'est-ce pas assez offenser Dieu? ferez-vous cette pénitence que vous différez? la ferez-vous comme il faut? votre juge en sera-t-il satisfait? Ne donnerez-vous à votre Créateur et à votre âme qu'un reste méprisable d'années? *Elige* : Si vous voulez être toujours mondains, vous n'avez qu'à vivre comme vous vivez; si vous voulez devenir chrétiens, il faut songer à terminer vos jeux, votre luxe, vos délices, vos spectacles, vos intrigues; il faut songer à regretter une grande partie de votre vie passée dans l'oubli de vos devoirs, à pleurer ce nombre effroyable de péchés qui vous ont attiré la haine de Dieu, et qui vous rendent dignes de toutes les rigueurs de sa vengeance. En-

core une fois *Elige*, choisissez : vous balancez, vous ne dites mot. Faites-vous réflexion que je compare la vie avec la mort, le ciel avec l'enfer, Dieu avec le monde, votre salut avec votre damnation?

Ah! vous n'en serez pas quittes pour me laisser aujourd'hui crier en vain, et me voir descendre de cette chaire, sans être émus de mes paroles : l'on ne m'arrachera que malgré moi d'auprès de vous, et je ne cesserai de vous solliciter, de vous presser, de vous prier de faire un choix digne de vous. A quoi pensé-je? Je n'honore point assez votre piété, je me retracte. Pardonnez ma défiance à mon zèle : vous voulez tous vous sanctifier et vous sauver. Quel bonheur pour moi, si je n'ai pas été inutile à vous inspirer ce dessein, et si désormais je puis vous aider à l'exécuter! Je vous prie de ne pas me juger indigne de vous servir dans une affaire où il vous importe tant de mettre en œuvre tout ce qui peut en favoriser le succès. Après avoir agi de concert pour mener une sainte vie et faire une sainte mort, nous aurons lieu d'espérer que Dieu nous fera miséricorde, et qu'il nous réunira dans sa gloire, pour l'y posséder ensemble éternellement.

SERMON LXXIII.

POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES.

Sur les réflexions que les auditeurs doivent faire touchant l'état de leur âme après les sermons d'un carême.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via?

Je nous sentions-nous pas le cœur embrasé, lorsqu'il nous parlait en chemin? (*S. Luc, ch. XXIV.*)

Il eût été bien difficile, messieurs, que ces deux disciples ne sentissent leur cœur embrasé, tandis que leur bon maître les entretenait; ils étaient tout disposés à recevoir sa divine parole; et tout ce qu'il leur disait était extrêmement touchant. Lorsque le Sauveur eut disparu de devant eux, ils ne purent s'empêcher de se demander l'un à l'autre; n'est-il pas vrai que tandis que Jésus notre maître nous parlait, notre cœur brûlait d'une ardeur toute divine? Cependant, messieurs, l'entretien dont le Fils de Dieu les avait honorés, n'avait pas été bien long; il n'y avait que deux lieues et demie de Jérusalem à Emmaüs; et ils avaient fait une partie du chemin, quand le Sauveur les vint joindre, et qu'il se mit à marcher avec eux. Ils ne laissèrent pas d'être tout autres, au moment qu'ils eurent cessé de le voir; ils se levèrent à l'heure même et retournèrent à Jérusalem pour publier la grâce qu'ils avaient reçue : *Et surgentes eadem hora regressi sunt in Jerusalem*. Est-on disposé à profiter de la grâce de Jésus-Christ? on est bientôt engagé; on ne songe pas même à lui disputer ce qu'elle demande de nous; l'on part sans délai, pour aller où elle nous appelle.

Nous voici, messieurs, au terme de nos sermons : l'on vous a prêchés durant plus de six semaines; ce temps est bien plus long que ce peu de moments que le Sauveur passa avec ses disciples; l'impatience d'arriver à

Pâques vous a même fait plaindre de sa longueur : je ne veux pas examiner le motif de votre plainte. Jésus-Christ a eu la bonté de vous parler, de vous entretenir depuis le commencement du carême ; vous avez eu même cet avantage sur ces deux disciples, que vous l'avez reconnu aussitôt, au lieu qu'ils ne le reconnurent qu'un moment avant qu'il disparût. Je vous avoue que j'ai été un ministre bien faible, bien indigne de sa bonté, un instrument bien imparfait de sa grâce ; mais enfin il vous a parlé lui-même, et il a fait entendre à vos cœurs des vérités infiniment plus fortes que celles dont j'ai frappé vos oreilles.

Pourriez-vous dire à l'heure qu'il est comme les disciples, pourriez-vous dire que votre cœur a été tout pénétré d'une sainte ardeur, tandis qu'il vous a fait la grâce de vous parler ? Je ne doute point que plusieurs d'entre vous ne puissent le dire ; il n'est pas besoin des prédications d'un carême entier pour toucher des personnes disposées à la pratique de la vertu ; mais tout ce que j'ai eu d'auditeurs a-t-il senti quelque changement salutaire dans son âme ? J'ai peine à le croire, et je le souhaite trop pour le croire à la légère. Cette défiance ne vous fera pas de chagrin, j'en suis sûr, vous la regarderez au contraire, comme une marque nouvelle du zèle que j'ai pour votre salut, souffrez donc que, sans perdre le respect que je dois aux personnes de piété qui font une partie de cet auditoire, j'adresse mon discours aux personnes de qui je prends la liberté de me défier.

Peut-être ont-ils jugé des sermons qu'ils ont ouïs durant le carême comme ils jugeraient de discours d'académie et de représentations de théâtre, je veux leur faire comprendre que s'ils n'ont pas eu d'autres vues, la perte qu'ils ont faite pourrait bien être suivie de leur propre perte. Cette proposition ne promet rien de doux et de tendre ; je n'emploierai pas toutefois la terreur que ce sujet demanderait ; je veux encore avoir cette considération pour ceux qui professent la vertu ; je parlerai autant que je pourrai, avec la douceur que mon ministère me permet. Après tant de prédications, tant d'entretiens avec Jésus-Christ, votre cœur n'est peut-être point touché ; j'espère de vous mettre dans votre tort par deux réflexions simples et naturelles. Je vous montrerai dans le premier point de mon discours ce que vous devez penser de l'état présent de votre âme ; et dans le second, ce que vous devez penser de l'état où votre âme peut tomber. Après vous avoir expliqué les sujets que vous avez, premièrement de confusion, et secondement de crainte, je finirai. Vierge sainte, les grâces que nous avons reçues de votre bonté vous engagent à nous secourir encore aujourd'hui : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose donc que vous ne sentez pas dans vous le désir sincère de changer ; vous avez résisté durant ce carême aux vérités évangéliques qu'on vous a prêchées ; aux

grâces que Dieu a versées dans votre âme ; aux idées que les cérémonies saintes de l'Eglise, un jeûne de quarante jours, des mystères tristes et touchants ont imprimées malgré vous dans votre esprit ; tout cela a été pour vous comme un éclair qui brille et qui s'évanouit sans bruit ; vous êtes au moment que je parle tels à peu près que vous étiez avant que les prédicateurs montassent en chaire, pour travailler à votre sanctification. Les personnes qui professent une piété régulière, et qui languissent peut-être dans l'étude de la perfection chrétienne, peuvent s'appliquer eux-mêmes ce que j'ai à dire dans ce discours ; comme l'on doit passer du mal au bien, on doit aussi s'efforcer d'avancer toujours dans la pratique de la vertu. Je suppose donc que vous n'êtes point encore touchés du désir de la sainteté ; si je suis dans l'erreur, grâces immortelles soient rendues à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur de votre changement ; mais permettez-moi de vous entretenir aujourd'hui dans cette supposition.

La première réflexion que vous devez faire sur l'état présent de votre âme ; c'est que vous avez bien peu à cœur votre salut, puisque vous n'y songez pas dans le temps même que l'Eglise a destiné singulièrement pour y penser avec plus de soin. On ne se soucie point d'une affaire que l'on néglige de traiter, lors même qu'on a convenu de l'examiner et de la conclure. Le prince distribue les charges à telle audience, vous le savez, l'on vous en fait ressouvenir, l'on vous sollicite de penser à vos intérêts, et vous ne paraissez point devant lui ; vous déclarez par là que vous ne voulez pas d'emploi.

Vous ne pouviez pas douter, mon cher auditeur, que le carême était un temps saint, plus propre en quelque manière que les autres temps de l'année pour vous occuper de l'ouvrage de votre sanctification ; vous êtes entré plus souvent dans les églises que vous n'avez coutume d'y entrer en d'autres conjonctures ; vous vous êtes même abstenu de certains plaisirs ; vous vous êtes interdit les spectacles, vous vous êtes éloigné des assemblées qui sentent trop la licence ; peut-être encore avez-vous rempli les obligations pénibles que l'Eglise vous a imposées ; l'abstinence, le jeûne, je ne voudrais pas penser que vous vous en soyez dispensé sans raison. Après tout cela vous ne songez peut-être plus qu'à rappeler vos anciens divertissements, qu'à reprendre vos habitudes ordinaires, qu'à vivre comme vous avez vécu ; l'intrigue n'est point dénouée, l'injustice va son train, la vanité brille encore par ses affectations et par ses excès ; la vengeance nourrit encore son feu, elle n'a fait qu'étouffer sa flamme. Hélas ! vous vous mettez donc bien peu en peine de votre salut ; que puis-je vous dire autre chose ? et avez-vous besoin que je vous le dise ?

Est-ce que vous prétendez pousser de la sorte une année après une autre année, sans autre souci que de grimacer un peu durant la semaine sainte ? Combien de Pâques avez-

vous célébrées comme cette fois-ci ? Attendrez-vous donc toujours ? Différez-vous encore ? *Omni tempore vitæ tuæ periculum facis*, dit le grand saint Basile : *ad senectutem usque indagas : quando fies , obsecro , Christianus* (de *Pœnit.*, orat., 4). Est-ce votre dessein de passer toute votre vie à faire de nouvelles épreuves de la miséricorde divine ? La vieillesse vous surprendra-t-elle cherchant encore à échapper aux traits de la grâce ? Dites-moi, je vous prie, quand est-ce que vous deviendrez bon fidèle : *Quando fies , obsecro , Christianus* ? Vous n'avez point de raison de vous obstiner de la manière dans vos attachements ; vous savez au contraire que tout vous engage à les rompre ; vous avez grand sujet de craindre qu'ils ne durent jusqu'à votre mort, comme je le prouverai dans la seconde partie de ce discours ; encore une fois qu'attendez-vous donc , et quand deviendrez-vous bon fidèle ? *Quando fies , obsecro , christianus* ? Dans toute autre conjoncture, je craindrais, ce me semble , moins pour vous en vous faisant cette question.

Job étant aux prises avec le démon dans ce fameux combat qui lui attira les regards et les applaudissements du ciel, se leva, dit l'Écriture, et déchira ses vêtements, lorsqu'il sentit les coups les plus rudes de son adversaire : *Tunc surrexit et scidit vestimenta sua*. Saint Grégoire le Grand s'étonne avec raison que Job ait su allier ainsi la douleur au courage, car la douleur nous abat, et le courage nous soutient. Job se lève pour combattre, et il déchire ses vêtements , parce qu'il lui fâche de combattre. Mais voilà, dit-il, ce que doit faire une personne qui combat avec le démon ; il faut qu'elle montre et de la douleur pour ses fautes, et du courage pour son amendement : *Sedere , quiescentis est ; assurgere , decertantis ; vestimenta autem scindimus , cum discernendo opera nostra retractamus* (Lib. II mor., c. 27). Vous êtes en guerre avec l'ennemi de votre salut, levez-vous, mon cher auditeur, pour lui arracher la victoire, et en même temps pleurez vos pertes passées.

Combien de fois durant ce dernier carême auriez-vous pu mettre en bon état l'affaire de votre salut, si vous l'aviez voulu entreprendre ? Mais vous l'avez négligée, et le démon vous a retenu dans ses fers ; concevez les sentiments d'une véritable pénitence ; déchirez, non vos vêtements, mais votre cœur de douleur, et en même temps animez-vous à mieux faire, à renverser, à franchir tous les obstacles de votre sanctification, résolu à tout perdre plutôt que de perdre les bonnes grâces de Dieu et l'occasion d'avancer l'ouvrage de votre salut : *Tunc surrexit et scidit vestimenta sua*. J'espère que la honte de vous soucier si peu de votre salut vous fera sage ; on peut quelquefois s'étourdir sur un danger qui nous surprend, notre sagesse interdite nous devient inutile ; mais quand on le connaît comme vous le connaissez, quand on l'appréhende comme sans doute vous l'appréhendez, on prend des mesures pour

échapper, si l'on y est encore à temps ; l'indolence qui nous accoutumerait à le voir sans frémir, nous devrait plus alarmer que le danger même.

Considérez en second lieu que si vous laissez passer ces fêtes de Pâques sans concevoir de bonnes résolutions, si vous oubliez les vérités tantôt terribles, tantôt consolantes qu'on vous a prêchées durant la carême, sans en tirer aucun avantage pour mieux vivre, il faut que vous vous combattiez vous-mêmes et que vous étouffiez avec réflexion toutes les lumières qui vous éclairent ; et que devez-vous penser de vous, si vous êtes vous-mêmes et de sang-froid les ennemis de votre salut ? Je suis sûr, mon cher auditeur, qu'il vous est venu plus d'une fois dans l'esprit de vous vaincre sur l'article de vos méchantes habitudes, de peur de faire une mauvaise confession et une mauvaise communion ; et que vous avez eu de la peine à sentir cette pensée sans vous engager à rien ; cependant à force de disputer, de douter et de résister au bon mouvement qui fatiguait votre incertitude, vous voilà peut-être déterminé à rentrer dans tous vos engagements d'autrefois. Jugez vous-même de cette disposition de votre âme, vous êtes contraint de confesser que vous voyez ce qu'il faut faire, et que vous ne voulez pas faire ce qu'il faut.

Faites attention, je vous prie, aux motifs qui vous portent à unir telles lumières à telles résolutions. Vous souffrez infailliblement un cruel embarras à aller ainsi contre vos propres sentiments ; s'il était possible que vous n'eussiez pas une idée claire de vos obligations, je pourrais croire que votre ignorance vous permet d'être tranquille ; mais malgré vous, les devoirs que l'Eglise vous impose en ces saints temps, vous réveillent dans votre assoupissement ; et vous ne pouvez les violer, ces devoirs, que par la délibération d'une volonté sollicitée à les observer, d'une volonté éclairée, ébranlée, et toutefois obstinée pour votre perte. Franchir des perplexités si pénibles, si accablantes pour éluder les impressions de la grâce ; certainement si cette situation ne vous remplit pas de crainte, c'est là à vous un terrible sujet de frayeur.

Remarquez, dit saint Augustin, comment vous êtes forcé de rentrer en vous-même pour vous condamner : *Quo modo cogeris redire ad cor tuum....* L'on vous demande : pouvez-vous retenir le bien d'autrui ? vous répondez que non ; l'on vous demande : l'adultère est-il une bonne action ? et chacun s'écrie que c'est un crime détestable : *Furtum bonum est ? non ; interrogo : adulterium bonum est ? Omnes clamant detestari se* (In *Psal.* LVII). Après toutes ces demandes, après toutes ces réponses, le carême déjà passé, les fêtes de Pâques passent encore sans que vous sentiez un désir sincère de changer ; ou convenez que vous en usiez sagement de vous comporter de la manière, ou, si vous n'en convenez pas, prenez donc une autre conduite ; et puisque bon gré,

mal gré que vous en ayez, la vérité vous doit ouvrir les yeux et vous convaincre de témérité, d'obstination, de peu de christianisme, de peu de religion, n'attendez pas qu'elle vous arrache inutilement votre condamnation, embrassez-la et profitez-en : *Superet te veritas volentem : nam et invitum ipsa superabit* (in Psal. LVII).

Tandis que les gens de bien demandent à Dieu avec tant d'instance qu'il leur fasse connaître sa volonté ; qu'ils lui rendent de si sincères actions de grâces pour la connaissance qu'il leur donne de leurs défauts et de leurs dangers ; qu'ils profitent avec tant d'exactitude des moyens de se rendre toujours plus parfaits ; tandis que vous en usez ainsi, messieurs, les personnes dont nous parlons n'ont pas d'autre soin que de s'aveugler et de s'endurcir, pour ne pas voir le besoin pressant qu'elles ont de changer ; elles raisonnent, elles s'efforcent de se tromper pour se cacher leurs vices, et pour ignorer le danger évident où elles sont de se perdre. Si vous aviez à donner un conseil à ces gens-là, que leur diriez-vous ? ou plutôt que ne leur diriez-vous pas ? Vous êtes touchés de compassion à la vue de leur égarement, et vous souhaiteriez qu'il vous fût permis de leur représenter leur malheur ; prenez de là occasion de témoigner à Dieu la reconnaissance que vous lui devez pour vous avoir inspiré de meilleurs sentiments.

Tôt ou tard peut-être, il faut l'espérer, ils se repentiront de leur procédé ; Dieu veuille qu'ils tirent de leur repentir l'avantage qu'ils négligent aujourd'hui ! Dieu veuille qu'ils aient le temps de le concevoir ce repentir ! Mais quelle honte ! quel regret d'avoir pu si souvent gagner le ciel, et toutefois d'être demeurés en proie à l'enfer ! Quels furent les sentiments d'Annibal, je vous prie d'écouter sans chagrin ce trait de l'histoire profane, quels furent les sentiments d'Annibal lorsqu'il se fut embarqué pour retourner en Afrique, sans avoir pris Rome ? Ses braves troupes ne respiraient que la victoire, leur contenance fière lui reprochait sans cesse sa négligence. Combien de fois, dit un historien, tourna-t-il la tête du côté des rivages d'Italie ? Combien de fois fut-il lui-même l'objet de son indignation ? Combien de fois se demanda-t-il à lui-même pourquoi il n'avait pas mené droit à Rome ses soldats vainqueurs, couverts du sang de cent mille Romains ; pourquoi les délices de Capoue l'avaient aveuglé ; pourquoi il avait oublié tant d'avantages pour se réduire à une si honteuse retraite ? Mais en vain il se répandait en invectives contre son imprudence et sa mollesse ; en vain il se récriait contre son sort ; le vaisseau voguait, et les bords de Carthage commençaient déjà à blanchir.

N'emporteriez-vous pas le ciel, si vous vouliez, mon cher auditeur, dans ces temps où vous avez tant de secours pour cela ? Un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui ressuscite, un Dieu qui vous ap-

pelle, qui vous souhaite, qui vous met lui-même, pour ainsi dire, son royaume entre les mains, après avoir enchaîné en votre faveur le monde, le démon, la mort, le péché, l'enfer, pour vous rendre la victoire plus aisée ; que pouvez-vous désirer davantage pour devenir le maître de tous les ennemis de votre salut ? Mais hélas ! déjà je vous vois rembarquer ; déjà vous avez pris la route de votre ancien séjour, et vous ne tarderez pas de vous retrouver au même lieu d'où vous étiez parti. Pauvre Annibal, il ne faut plus songer à prendre Rome. Pauvre fidèle, je ne sais si vous aurez jamais une si belle occasion de gagner le ciel ; et que c'est une chose pitoyable, dit saint Grégoire de Nazianze, de vouloir traiter de négocié lorsque le temps de la foire a passé, de souhaiter de quoi manger, lorsque la manne ne tombe plus ! *Miserum est, miserum est, cum nudina effluerint, tum demum negotiationem querere ; miserum est, cum marena praterierit, tum cibum appetere* (Orat. 40 in S. Bapt.).

En troisième lieu, vous devez encore penser à la manière méprisante, ingrate, imprudente, dont vous résistez à la grâce et à la parole de Dieu. Premièrement, vous méprisez extrêmement la bonté de Dieu et tous les soins que Dieu prend de vous ; il est tout visible que vous feriez plus de cas des avis d'un homme, que vous n'en faites de ceux de Dieu. Un de vos amis, homme sage et affectionné pour votre service, serait capable de vous faire changer de conduite, s'il s'agissait d'un intérêt temporel ; il s'agit d'un intérêt éternel, il ne vous manque pas d'ami qui vous représente vos véritables avantages ; les prédicateurs, les confesseurs se font entendre ; ils ont un zèle sincère pour la sanctification de votre âme, vous ne pouvez sans injustice vous défier d'eux. Peut-être tels amis ne sont-ils pas ceux que vous consultiez volontiers, et je ne sais si vous êtes d'humeur d'en souffrir qui se donnent la liberté de vous reprendre de vos vices. Eloignez-vous tant qu'il vous plaira de toutes les personnes qui peuvent vous ramener dans la bonne voie ; Dieu tiendra leur place, sa miséricorde ne vous laisse pas douter de l'attention qu'il donne à votre salut. A l'heure que je parle vous l'entendez qui vous parle lui-même ; il vous instruit, il vous exhorte, il vous presse ; vous n'oseriez le nier, à peine daignez-vous remarquer ce trait de bonté, vous faites la sourde oreille, c'est le traiter avec un mépris bien offensant.

Naaman, général des troupes du roi de Syrie, était lepreux ; il engagea son prince à écrire au roi d'Israël pour le prier de le faire guérir par le prophète Elisée (IV Reg., V). Le prophète, comme vous savez, ne se mit nullement en peine des lettres du Syrien. Les prophètes ne se tourmentent guère de ces raisons de politique, où la gloire du Seigneur ne leur paraît pas entrer. Naaman fut obligé d'aller lui-même le chercher, et il y alla avec un grand équipage d'hommes et de chevaux. Elisée ne daigna pas le voir ; il lui fit dire sèchement que s'il avait envie de

guérir, il se lavât sept fois dans le Jourdain. Naaman fut indigné et de sa malhonnêteté et de son remède. Elisée entend mal son monde, dit-il, sa fierté convient peu à son caractère; il devait me rendre la santé avec un empressément et des cérémonies qui marquassent le respect qui m'est dû; je n'ai que faire de son Jourdain, les eaux de Damas valent mieux que toutes les eaux d'Israël; là-dessus il ordonne à ses gens de marcher pour s'en retourner en Syrie. Eh! Seigneur, lui dirent ses serviteurs, ne songez qu'à votre guérison, ne vous rebutez point du procédé de cet Elisée, ne savez-vous pas que les prophètes sont d'étranges gens. Votre dépit le touche encore moins que votre présence, essayez le remède, ce n'est pas la peine de vous fâcher. Ce Naaman qui avait méprisé l'ordre d'un prophète, se rend aux remontrances de ses valets : *Descendit et lavit in Jordane... et restituta est caro ejus*. Il descend, il se lave dans le Jourdain, et il est guéri.

Instruisez-vous, chrétiens auditeurs, par cet exemple; il y a grande apparence que vous seriez aussi dociles que Naaman, s'il s'agissait de rétablir votre santé; dans des affaires moins considérables vous consultez vous-mêmes tous les jours les gens sur le parti que vous devez prendre, et s'ils vous préviennent par leurs avis, leur bonté vous les rend encore plus estimables. Vous avez à réussir dans l'affaire de votre salut; Dieu lui-même vous montre la voie que vous avez à tenir pour ne pas faire de fausses démarches, il se présente pour vous conduire par la main, il ne vous laisse point ignorer les mesures que vous avez à prendre pour agir sûrement; de près, de loin, en toute circonstance sa voix retentit à vos oreilles; ou vous ne l'écoutez pas, ou si vous l'écoutez, vous n'en faites rien de plus ni de moins, vous allez au gré de la passion qui vous mène. Naaman eut plus d'égard aux avis de ses valets que vous n'en avez pour les instructions et pour les ordres de Dieu.

Secondement, avez-vous bien pénétré votre ingratitude? vous méprisez Dieu en négligeant votre salut qu'il a lui-même tant à cœur; mais combien êtes vous ingrats envers lui? Il vous a envoyé ses prédicateurs, il a rappelé dans votre souvenir l'idée des plus touchants mystères de votre croyance, il vous a fait commander d'approcher dignement des sacrements de confession et de communion, de toutes parts, en toutes manières il vous presse de vous rendre à sa bonté, et vous tenez ferme contre tous les attraits, contre tous les artifices de sa miséricorde; la Pâque est venue, et déjà elle est passée pour vous; nul amendement peut-être, nul changement dans vos mœurs; vous ne vous occupez, le dirai-je, mon cher auditeur, ne permettez-vous de le dire? vous ne vous occupez qu'à goûter la triste joie que vous sentez, en vous voyant éloigné pour une année des inquiétudes où ces fêtes ont coutume de vous jeter. Ah! ingrat, il

serait bien temps de reconnaître les faveurs du ciel par une sincère conversion.

C'est bien se moquer de son bienfaiteur, que d'étudier l'art de rejeter ses faveurs et de les rendre inutiles; vous êtes un ingrat envers Dieu, je n'en dis pas davantage, vous avez de l'honneur, et vous devez être sensible à ce reproche. Dieu ne s'intéresse à votre sanctification que par pure miséricorde; il prend soin de vous, parce qu'il vous aime et qu'il voudrait vous sauver; quelle que soit votre destinée, il n'en sera néanmoins ni moins grand ni moins heureux. Les grâces que l'on nous fait de plein gré nous touchent ordinairement davantage, il n'y va que de votre propre intérêt; c'est ce qui nous rend plus respectable la main qui les verse. Toutes ces raisons seraient bonnes pour vous, si un homme vous avait rendu quelque bon office; mais frivoles raisons, lorsque Dieu vous veut faire gagner le ciel. Quelle ingratitude!

Troisièmement, ne parlons point du mépris, de l'ingratitude que vous témoignez à Dieu: considérons votre conduite en elle-même. Y a-t-il de la sagesse, y a-t-il de la raison dans votre procédé? Je vous offenserais sans doute vivement, si je ne croyais que c'est votre dessein de vous donner un jour à Dieu; qu'un jour il vous fâchera de ne vous être pas donné plus tôt à lui; que vous espérez de mourir comme les saints, que vous le souhaitez. Je suis tout persuadé que vous n'oseriez dire en vous-même qu'il faudra encore passer les fêtes prochaines comme vous passez celles-ci, c'est-à-dire sans changer. Je suis bien convaincu que vous ne voudriez pas que Dieu vous surprît dans l'abus que vous faites de ses faveurs. Je vous dirai encore que je ne doute nullement que vos engagements ne vous soient à charge; que c'est une rude peine pour vous d'avoir à entretenir cette liaison, ce méchant commerce; de vous être rendu l'esclave de cette personne; d'avoir commencé la trame de cette injustice; d'avoir à soutenir tant de démarches fausses et peu chrétiennes. Enfin, ce serait une grande consolation à vous de vivre plus saintement pour vous disposer à une bonne mort; de quel caractère seriez-vous, si vous n'aviez pas ces sentiments? Je n'ai garde de penser autrement de vous.

Et nec sic quidem credidistis Domino (Deut., I). Et dans cette disposition même de votre âme, vous vous rendez insensible à la grâce et à la parole du Seigneur. Lorsque Moïse fit ce reproche au peuple d'Israël, il se contenta de lui mettre devant les yeux les merveilles que Dieu avait faites pour lui rendre la liberté: cette mer séchée, cette colonne de feu, cette manne, et tous ces effets aimables et surprenants de la puissance et de la bonté divine. Et moi je vous fais souvenir, messieurs, de ce que vous pensez vous-mêmes, de ce que vous dites vous-mêmes, de ce que vous désirez, de ce que vous appréhendez vous-mêmes; je vous accuse, je vous condamne vous-mêmes par vous-mêmes: *Et nec*

sic quidem credidistis Domino. Et vous vous opiniâtrez encore dans vos méchantes résolutions : et je ne puis pas vous toucher ; et vous avez je ne sais quel plaisir à vous sentir échappé à la miséricorde divine. Que pouvez-vous penser de l'état présent de votre âme ? mais j'ai à vous dire quelque chose de plus important pour vous : l'avenir vous doit encore plus effrayer que le présent. Voyons ce que vous devez penser de l'état où votre âme peut tomber : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il me semble, chrétienne assemblée, que la nécessité où l'on est de convaincre la plupart des fidèles qu'ils sont en danger de se perdre, est une preuve bien forte qu'ils sont en effet dans ce danger ; s'agissant d'une affaire aussi considérable que le salut, s'ils en étaient tant soit peu touchés, ils frémiraient de crainte au moindre sujet qu'ils auraient d'appréhender. Un procès où l'on doit décider de la possession ou de la perte de tous vos biens, vous tient dans de continuelles alarmes ; le plus petit incident vous jette dans d'étranges inquiétudes ; vous étudiez jusque dans le regard de vos juges ce qui peut ou effrayer ou animer votre espérance ; pourquoi cette attention, cette délicatesse ? c'est que l'affaire qui est en discussion emporte votre bonheur ou votre malheur sur la terre. Nous ne sommes point assez les maîtres de notre cœur pour suspendre notre crainte, quand nous avons sujet de douter du succès d'une affaire importante et essentielle qui nous occupe ; il n'est pas jusqu'au soin que nous prenons quelquefois pour nous cacher les raisons que nous avons d'appréhender, qui ne soit un argument convaincant de notre crainte.

Si vous y faites réflexion, messieurs, vous conviendrez avec moi que ce qui doit le plus nous épouvanter dans ce qui regarde le salut de nos frères, c'est la tranquillité qui accompagne leur négligence. Il est étonnant qu'ils ne pensent pas à se sauver ; mais il est bien plus étonnant que n'y pensant pas, ils soient si peu alarmés de leur danger. Si vous étiez bien disposés à faire votre salut, mes chers auditeurs, vous ne disputeriez point avec moi sur ce que je vais vous dire : si vous étiez bien disposés à faire votre salut, il ne faudrait point tant de sermons, pour vous engager à la pratique de la vertu ; vous embrasseriez à l'aveugle les plus pénibles exercices, de peur de manquer à rien de ce qu'il faut pour gagner le ciel ; c'est ainsi que vous en usez dans vos affaires temporelles ; crainte d'échouer, vous prenez des sûretés au delà de ce qu'il en faut pour réussir. Les prédicateurs ne seraient occupés qu'à régler votre ferveur, et ils n'auraient pas la peine de tant crier, pour tirer les hommes de l'assoupissement funeste où sont la plupart.

Vous ne doutez pas qu'Abraham n'aimât avec beaucoup de tendresse son Isaac, cet enfant unique sur qui se devaient répandre tant de bénédictions ; Dieu toutefois n'eut qu'à dire un mot pour obliger Abraham à

l'immoler ; et en effet ce père prit aussitôt toutes les mesures nécessaires pour le sacrifice : *Dixit ad eum, Abraham (Gen., XXII).* L'exhortation ne pouvait pas être plus courte : *Dixit ad eum, Abraham ;* c'est que ce saint patriarche craignait de se perdre en désobéissant ; il ne songeait qu'à accomplir la volonté du Seigneur, quoi qu'il lui en dût coûter. Mais remarquez que quand Dieu voulut arrêter le bras de son serviteur, qui allait décharger le coup mortel sur l'innocent Isaac, il fallut crier pour se faire entendre : *Et ecce Angelus Domini de caelo clamavit, dicens, Abraham, Abraham ;* Dieu eut, si je puis parler ainsi, plus de peine pour empêcher Abraham de sacrifier son Fils, qu'il n'en eut pour l'engager à le sacrifier ; il parle pour lui faire lever le bras : *Dixit ;* il crie pour l'obliger à ne pas frapper : *Clamavit.* Tant il est vrai que les personnes qui font profession de servir Dieu, sont extrêmement sensibles à toutes les occasions d'assurer leur salut ; et que notre indifférence dans ces mêmes occasions est une marque bien visible de notre éloignement du salut. Venons à des preuves plus particulières : je n'entrerais pas toutefois dans le détail de ce qu'on peut dire sur la rechute, sur l'endurcissement, sur l'impénitence ; je ne veux pas terminer mes sermons, comme je l'ai déjà dit, par des matières si terribles.

Vous êtes donc déterminé, mon cher auditeur, à ne pas vous donner encore à Dieu, et vous différez votre conversion à d'autres Pâques. Premièrement, n'eussiez-vous pas d'autre mal à appréhender, que de demeurer dans les sentiments que vous avez présentement, ne serait-ce pas là un grand sujet de crainte pour vous ? Vous êtes sûr d'avoir perdu la grâce de Dieu par vos péchés ; il s'en faut de beaucoup que vous soyez sûr de l'avoir recouvrée ; il est même hors de doute que vous ne vous êtes point réconcilié avec Dieu, puisque vous n'avez point fait pénitence, puisque vous n'avez point perdu la pensée de renouer vos attachements criminels, et que vous confessez de bonne foi la résolution où vous êtes d'attendre encore pour vous convertir tout de bon. Vous n'êtes donc pas en état de grâce ; vous ne savez pas si vous y rentrerez ; vous savez que vous n'y rentrerez pas, à moins que de changer de sentiments ; et vous ne voulez pas encore changer de sentiments. En faudrait-il davantage pour vous faire sécher de peur ? Je vous avoue que je ne saurais deviner vos pensées ; ne vous mettez pas en peine de vous reconcilier avec Dieu, en seriez-vous à ce point d'endurcissement ? Non, vous avez trop de religion pour en venir là ; c'est votre dessein sans doute de sortir de vos égarements, et de tenir une conduite plus chrétienne.

Quoi donc ! espérez-vous devenir ce que vous n'êtes pas, et demeurer toujours ce que vous êtes ? vous voyez bien que cela est tout à fait impossible : *Damna quod es, dit saint Augustin, ut merearis esse quod non es*

(in *Psal. XCIX*) : condamnez ce que vous avez présentement à vous reprocher, si vous voulez mériter d'être régulier et vertueux. J'aurais à vous faire craindre quelque chose de pis que le dérèglement de vos mœurs, si vous vous imaginiez que vous pourriez gagner la miséricorde de votre juge, et toutefois continuer à violer sa loi pour contenter vos passions. Vous n'avez point, dites-vous, cette prévention impie : je le crois ; ce qui vous amuse dans votre malheur, c'est que vous différez votre changement sur je ne sais quelle résolution qu'un jour enfin vous ne le différerez plus ; mais, résolution dont votre expérience devrait vous avoir appris la fausseté et l'inutilité ; car n'est-il pas vrai qu'aux fêtes de Pâques de l'année passée vous fîtes à peu près les mêmes raisonnements qu'aujourd'hui ; que vous fîtes une confession toute semblable à la confession sur quoi vous vous efforcez de vous rassurer ; mais songeant toujours à retrouver les mêmes divertissements, à revoir les mêmes personnes, à reprendre les mêmes attaches ?

Supposons que durant l'intervalle des dernières Pâques à celles-ci, vous n'êtes point devenu plus méchant ; la chose n'est pas croyable, j'ose même dire qu'elle n'est pas possible ; mais pour éloigner de mon raisonnement toute apparence d'exagération, supposons qu'il n'y a rien de plus criminel dans votre conduite depuis votre dernier délai ; eh bien ! mon cher auditeur, n'êtes-vous pas assez méchant pour craindre la perte de votre âme ? Voudriez-vous mourir dans l'état où vous vous trouvez ? Si vous y fussiez mort dans cet état, que serait-ce maintenant de vous ? y a-t-il rien de certain dans la vie ? y a-t-il rien de certain touchant le changement de vie ? Fussiez-vous toujours ce que vous êtes, vous vous perdriez ; et vous n'appréhendez pas !

Ne vous moquez-vous pas de Samson, qui, après avoir été trompé deux et trois fois par sa Dalila, ne laissa pas de se fier encore à ses artifices (*Judic. XVI*) ? Cette femme infidèle gagnée par les Philistins n'oublia rien pour apprendre de Samson même en quoi consistait sa force ; Samson usa quelque temps de ruse, jusqu'à ce qu'enfin il donna la réponse que l'on souhaitait. Qu'on me lie, dit-il la première fois, qu'on me lie avec sept cordes tissées avec des nerfs encore humides, je serai aussi faible que les autres hommes ; Dalila ne manqua pas de le lier de la manière, et croyant de l'avoir mis entre les mains des Philistins, elle cria en insultant : *Philistiim super te, Samson* : Ah ! Samson, vous êtes perdu, voici les Philistins qui vont se saisir de vous. Samson rompit ses liens comme des filets, et cette femme n'eut pas honte de lui découvrir sa perfidie par ses reproches : *Ecce illusisti mihi* ; traître, vous m'avez trompée, vous vous êtes joué de moi ; il lui fâchait de le voir vainqueur. Après ce trait, messieurs, Samson avait-il sujet de se dé-

fesser son infidélité à Samson ; et Samson fut assez insensé pour donner encore sa confiance à Dalila ; il ne pensa pas même à rompre son attachement ; à mesure que sa passion devait se détromper, elle s'étourdissait davantage ; à mesure que Samson devait ouvrir les yeux, il les fermait toujours plus.

Dalila lui demanda une seconde fois le secret de sa force ; si l'on me lie avec des cordes toutes neuves, je suis vaincu, dit-il, je suis à la merci de mes ennemis ; la perfide le lia avec des cordes neuves qu'il rompit comme les premières : *Dixitque Dalila rursum ad eum : usquequo decipis me ?* jusqu'à quand, s'écria-t-elle, continuerez-vous à vous moquer de moi ? Samson pouvait-il douter du dessein qu'elle avait formé de le perdre ? Voyez, je vous prie, ce que c'est qu'un engagement ; tous les hommes qui aiment comme Samson, ressemblent à Samson ; toutes les femmes qui sont aimées comme Dalila, ressemblent aussi à Dalila. Peut-on songer par amitié à jeter un homme dans les fers ? Peut-on par amitié déshonorer une femme, et la rendre infâme ? Que votre monde même parle là-dessus, il sera forcé de faire une réponse raisonnable.

L'effrontée tente une troisième fois de trahir Samson ; pour me mettre entre les mains de mes ennemis, répondit-il, prenez sept cheveux de ma tête ; après les avoir entrelassés, vous les entortillerez à un clou, et vous ficherez le clou en terre ; remarquez, messieurs, comment son entêtement laisse peu à peu échapper la vérité. Dalila fit encore l'épreuve ; elle appela les Philistins ; Samson fut contraint de rappeler sa force pour ne pas tomber dans leurs fers. Après cela, le croiriez-vous ? Dalila lui tient toujours au cœur ; il écoute ses reproches sans se faire sage. Cette femme aigrit son impudence ; elle ne garde plus de mesure ; c'est donc ainsi, Samson, que vous vous obstinez à mentir, et vous osez dire que vous m'aimez ? vous m'en faites bien accroire ; quelle espèce d'amour est le vôtre ? *Quomodo dicis quod amas me ?... per tres vices mentitus es mihi*. Pourrait-on voir plus d'effronterie d'une part, et plus d'aveuglement de l'autre ? c'est là le train ordinaire d'une passion.

Enfin Samson dit la vérité : il avoua que ses cheveux faisaient sa force ; là-dessus s'étant endormi : il n'avait que faire de s'en dormir, pour devenir malheureux ; l'on dort même en veillant : quand on est possédé d'une passion, on ne discerne rien, on est comme enivré. Durant son sommeil Dalila lui coupa les cheveux ; elle fit rapprocher l'ennemi : *Ascendite adhuc semel* ; j'espère que cette fois-ci il sera à vous, venez. En effet ayant crié comme auparavant : *Philistiim super te, Samson* : Samson, voici les Philistins ; le pauvre Samson éveillé par le cri ne trouve plus de force pour résister : *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam* : je sortirai comme les autres fois, et je me débarrasserai à l'ordinaire de mes ennemis :

Nesciens quod recessisset ab eo Dominus. C'en est fait, malheureux, le Seigneur n'est plus avec vous : vous voilà à la merci des Philistins ; le pauvre Samson est pris, chargé de chaînes, on lui crève les yeux, et on le fait servir comme une bête à tourner un moulin.

Sur cet exemple, messieurs, à quoi je me suis peut-être arrêté trop longtemps, il me serait aisé de vous montrer cette suite de démarches qui conduisent une personne passionnée à son dernier malheur : réflexion qui ne serait pas hors de mon sujet ; mais venons à ce qui est ici singulièrement en question. Vous avez déjà passé bien des Pâques, mon cher auditeur, n'en comptons que trois, pour faire une application plus juste du malheur de Samson ; trois fois donc vous avez célébré les fêtes, sans vous acquitter des obligations que l'Eglise vous impose, sans vouloir même ouvrir les yeux sur les désordres et sur les suites d'une vie mondaine ; comme il ne vous en est pas arrivé de mal, vous vous l'imaginez, quoique vous vous trompiez visiblement, pour peu d'attention que vous y fassiez ; vous avez voulu faire encore une quatrième épreuve ; prenez garde que ce ne soit la dernière, et que vous ne soyez surpris dans vos entêtements et dans vos méchantes habitudes.

Samson n'était pas, ce semble, plus déréglé la seconde fois qu'il se fia à sa Dalila, ni même la troisième, ni la quatrième encore ; il l'aimait, l'Ecriture ne nous fait pas entendre autre chose ; d'ailleurs, il espérait toujours s'échapper, et ce fut là son plus grand mal ; car, le téméraire Samson fût pris, aveuglé, chargé de fers ; et sa présomptueuse espérance le livra au pouvoir de ses ennemis. Fussiez-vous aux Pâques prochaines dans les mêmes dispositions où vous êtes en écoutant ce sermon, il ne faudrait peut-être pas autre chose pour vous perdre. La raison, ne me la demandez pas, votre conscience vous la dira.

Mais en second lieu, si vous ne rentrez au plus tôt dans les bonnes grâces de Dieu, il ne se peut pas faire que vous ne deveniez toujours moins chrétiens ; et vous avez tous les sujets du monde d'appréhender le malheur même qu'il vous fâche de prévoir. Je ne veux toucher cette matière que légèrement, messieurs, sans entamer les vérités terribles qu'il serait naturel de développer. Je vous ai déjà prévenus là-dessus ; le respect que je dois aux âmes saintes qui m'entendent, m'oblige d'adoucir, dans cette circonstance, les raisonnements de mon discours ; je crois même que ceux à qui je l'adresse, ne sont point assez endurcis à la fin des prédications d'un carême, pour n'être sensibles qu'à la terreur ; ils sont sans doute déjà ébranlés, et pour peu qu'on les presse, ils se rendront. Je dis donc qu'ils doivent craindre de trouver après un plus long délai plus de peine à changer ; il me serait difficile de combattre plus faiblement leur criminelle obstination.

Il n'est rien qui croisse plus aisément que

le mépris de la vérité ; l'âme, et surtout une âme éclairée de la foi, en est réduite à se faire une violence triste et pénible, lorsqu'elle se résout à la mépriser ; le commencement de son égarement la révolte, l'effarouche, l'irrite contre elle-même, parce qu'enfin, il y va de sa tranquillité et de son bonheur, lorsqu'il s'agit, ou de la rejeter, ou de l'embrasser. Mais dès qu'on s'accoutume à la voir sans être chagrin de lui résister, et d'aller contre ses lumières, on se met en peu de temps au-dessus de toute considération : on ne donne guère plus de bornes à son penchant, parce qu'il n'a plus de frein assez fort pour le retenir ; la vérité méprisée ne se présente plus à notre esprit, notre volonté corrompue se met peu en peine de l'avoir pour guide, et Dieu indigné la retire par un effet de sa justice.

D'une autre part, les créatures prennent toujours des attraits plus engageants ; le plaisir devient plus agréable, le souvenir du salut gêne moins, on goûte toujours davantage et toujours plus tranquillement les engagements du monde, la vérité éclipsée à nos yeux, nous allons presque sans répugnance au gré de l'inclination qui nous domine. Dans cette situation, l'on frame peu à peu ce tissu de péchés dont le grand saint Basile a parlé. La fin d'un péché, dit ce saint docteur (*In cap. V Isaïe*), est le commencement d'un autre péché ; de la même manière que le bout d'une cordelette se noue avec le bout d'une autre pour continuer le tissu d'une corde : ainsi, le pécheur ajoutant péché à péché se lie enfin de toutes parts, et se prive presque de toute action, de tout mouvement nécessaire au salut : *Præquam priori peccato sit impositus finis, adoriuntur secundum : rursus huic alteri aliud continenter coaptant ; atque ita prorsus vita quæ per peccatorum gradus progreditur, assimilis videtur funiculo . . .*

Il n'y a, messieurs, que des motifs de religion qui puissent engager un mondain, un libertin à porter le joug de l'Evangile ; les bienséances et les raisons humaines ne sauraient soumettre un cœur gâté aux peines inséparables de la pratique des vertus ; elles lui persuaderont peut-être d'user de quelques ménagements, de faire certaines considérations, pour ne pas donner dans des excès extrêmes, elles assoupiront peut-être pour un temps le feu outre de sa passion ; mais le réduire à une guerre implacable contre son penchant, à un détachement sincère de tout ce qui sert de nourriture à ses vices, il n'y a que les principes de l'Evangile dont l'impression soit assez forte pour le porter jusque-là. Or, c'est particulièrement durant ces saints mystères que la religion et l'Evangile vous mettent devant les yeux leurs plus touchantes et plus essentielles maximes ; ces maximes vous frappent sans vous pénétrer : vous serez toujours moins disposés à y être sensibles, et par une suite nécessaire vous trouverez toujours de plus grandes difficultés à vivre chrétiennement.

Je ne crois pas de me tromper, mon cher auditeur, si je vous dis que vous sentez cette année plus de peine à changer, que vous n'en sentiez l'année passée, et qu'une des raisons pour lesquelles vous vous souciez peu d'obtenir le pardon de vos crimes, c'est qu'il vous est déjà arrivé d'autres fois de ne pas vous en soucier? Il y a trois ans, il y a quatre ans que je franchis la fête de Pâques, et que j'en suis quitte pour quelques apparences de christianisme, pourquoi n'en ferais-je pas de même cette année? selon les événements nous réglerons une autre fois nos projets de conversion, il se passe bien des choses dans le cours de douze mois, et cet intervalle après tout n'est pas si long, et nous y serons assez à temps; tels sont les raisonnements des personnes qui disputent aujourd'hui leur conversion à Dieu. Soyez persuadés, messieurs, que ces gens là raisonneront désormais encore plus mal; preuve de cela, s'ils n'ont pas de meilleurs sentiments maintenant que la vérité les éclaire encore, quels sentiments, ô mon Dieu! auront-ils, quand la vérité se cachera à eux, et qu'ils feront encore eux-mêmes de plus grands efforts pour se la cacher?

Quando habituri finem fallaciarum, dit saint Augustin, *si veritate præsentem non habetis* (in Ps. IV)? Ah! fidèles qui vous jouez ainsi de vous-mêmes en risquant si visiblement votre salut, quand cesserez-vous de vous tromper pour votre perte, si la vérité que vous voyez ne vous détrompe pas? Vous devez vous attendre à avoir dorénavant moins de lumières; les fêtes de Pâques vous présenteront toujours les mêmes objets, mais vous en serez toujours moins frappés de ces objets, mais le délai de cette année sera un obstacle nouveau à votre changement pour les années suivantes. L'attention que vous donnez à mes paroles ne vous permet pas de détourner vos yeux de la vérité, elle vous touche, elle vous presse, elle vous convainc de votre tort; je vous défie de dire, de penser que vous en usez sagement de ne pas faire une bonne confession et une bonne communion; pénétrez mes raisons, laissez-vous persuader, profitez de la vérité, elle vous échappera, vous ne la retrouverez peut-être plus, et si elle se présente encore à vous, vous ne saurez peut-être plus vous en servir.

Le temps viendra que vous en aurez oublié l'usage, et que vous en parlerez comme le jeune David parla des armes de Saül: *Usum non habeo* (I Reg., XII). Saül avait grande envie que David combattît avec Goliath; il ne manqua à rien de ce qui pouvait le munir contre les coups du géant; il le fit revêtir de ses propres armes, afin que l'honneur de les porter et l'assurance de leur bonté servissent d'aiguillon à son courage; il lui promit des bienfaits immenses, jusqu'à s'engager à lui donner sa propre fille pour épouse. Enfin, Saül mit tout en œuvre pour favoriser la victoire de David; mais tout cela, vaines précautions; David armé du casque et de la cuirasse de Saül ne put pas

seulement marcher, bien loin de pouvoir combattre; la dorure, la ciselure de ses armes ne le rendit nullement propre à en venir aux mains; son imagination et son courage même en furent troublés; le jeune berger perdit tout son mouvement sous le poids du fer qui le couvrait: *Non possum sic incedere*, dit-il, *quia usum non habeo*: je ne suis point accoutumé à porter pareilles armes, elles ne servent qu'à m'embarrasser; je ne saurais seulement aller à mon adversaire.

Dieu fera bien tout ce que sa sagesse, sa providence et sa miséricorde exigeront de lui pour vous armer contre les ennemis de votre salut; sa grâce, ses sacrements, ses promesses, les armes ne vous manqueront pas; mais, *Usum non habeo*; comment tirer avantage de toutes ces choses? je n'ai point l'habitude de m'en servir, c'est une nouveauté pour moi que ce bouclier de la foi, ce casque du salut et ce glaive de l'esprit. L'on vous demandera un acte de contrition, une confession exacte de vos péchés, un propos sincère de vous amender: *Usum non habeo*; que me demandez-vous là? je n'ai point l'idée de semblables exercices, je n'y comprends rien. On pourrait vous charger de reliques pour vous inspirer la pensée d'implorer l'intercession des saints, vous mettre en main les crucifix les plus touchants, pour vous donner de la confiance et de la douleur: *Non possum sic incedere, quia usum non habeo*; tous ces secours, embarras pour vous et rien de plus. Vous ne sauriez vous le figurer, messieurs, quelle nouveauté c'est à une personne mondaine que les objets propres à réveiller dans son âme les idées du christianisme, de la vertu et de l'autre vie; il faut les voir ces gens-là dans le lit de la mort, pour le comprendre. David ne laissa pas de vaincre sans les armes de Saül; mais vous, faute de vous servir des armes dont Dieu aura la bonté de vous munir, vous serez vaincus. Comment donc? et qu'arrivera-t-il de vous? Ah! dispensez-moi de vous le dire, je ne veux pas qu'une si terrible menace soit la dernière parole que je vous dirai, et il est temps de finir.

Vous ne vous plaindrez pas, mes chers auditeurs, si je vous fais le même reproche que notre Sauveur fit aux deux disciples qui m'ont fait prendre la pensée de ce sermon: *O stulti et tardi corde ad credendum* (Luc., XXIV)! ô gens sans raison! ô gens de dure créance! Faut-il donc disputer avec vous si longtemps pour vous engager à penser et à agir selon votre foi? L'heure est venue qu'il faut vous donner à Dieu, sans plus différer, sans retarder d'un seul moment; non, il ne faut pas que ces fêtes passent avant que vous vous soyez déterminés à mener une vie véritablement chrétienne. Vous ne doutez pas qu'il ne vous importe beaucoup de le faire; vous ne pouvez pas répondre de l'avenir, vous avez déjà trop risqué, vous avez déjà attendu trop longtemps, plusieurs d'entre vous ne verront pas les Pâques pro-

chaines, et peut-être même ceux qui ont le plus de santé et d'embonpoint; il faut parler, il faut se déclarer en présence de Dieu le souverain Maître de votre vie et de votre mort; aux pieds de Jésus-Christ qui repose dans nos tabernacles pour nous servir de viatique; à la face des autels qui sont, et l'appui de la foi, et la consolation du fidèle.

Je ne puis plus vous pardonner un seul moment de délai : parlez, un mot sera bientôt dit, une parole sera bientôt donnée; ne voulez-vous pas être à Dieu? ne voulez-vous pas servir Dieu? ne voulez-vous pas vous sauver? Si vous me répondez que vous le voulez, je m'en fierai à vous, je ne vous presserai plus sur ce point. Mais que dois-je penser de la réponse que j'attends? qu'en dois-je croire? Je n'en sais rien; je ne suis pas digne de la consolation dont votre conversion remplirait mon âme; pardonnez-moi mes péchés, ô mon Dieu! afin qu'ils n'arrêtent pas les grâces que vous avez à répandre sur mes auditeurs. Je serai donc contraint, messieurs, de descendre de cette chaire, sans savoir votre résolution, sans pouvoir me garantir à moi-même le désir que je crois que vous avez de vous sauver; eh! pourquoi y suis-je monté! ne pouviez-vous pas vous perdre sans moi?

Coupons ce discours, j'y suis trop sensible, et il faut encore parler quelques moments : j'ai un vif chagrin d'être obligé sitôt de me taire. Chrétiens auditeurs, ayez toujours dans l'esprit ces années éternelles qui vous attendent : *Annos æternos in mente*. Je vous plains, vous êtes engagés dans le monde, vous y courez bien des dangers de vous perdre; mais que la vue du ciel, que l'espérance de l'immortalité vous anime : un Dieu à aimer, un paradis à gagner méritent bien vos soins et vos peines. Je finis par ce mot que saint Ambroise a dit de saint

Pierre marchant sur les eaux : *Sustentabat fides, quem unda mergebat* (Serm. 2 de Sanct.). Les flots le menaçaient de l'engloutir, mais sa foi le soutenait. Vos passions, vos mauvaises inclinations, le monde, le démon, exciteront mille tempêtes pour vous perdre sur cette mer orageuse du siècle : souvenez-vous de ce que vous croyez, et vous éviterez le naufrage : il y a un Dieu, il y a une éternité, un paradis, un enfer; j'ai une âme à sauver, si je la perds, c'est fait de moi; à mon salut près, tout le reste n'est qu'amusement : *Sustentabat fides, quem unda mergebat*.

Songez à vos affaires temporelles, à l'établissement de vos enfants, à l'affermissement de votre fortune; mais n'oubliez pas que vous êtes en danger de périr, qu'un flot, qu'un coup de mer peut vous abîmer, à moins que votre foi ne vous sauve : *Sustentabat fides, quem unda mergebat*. Il faut se divertir, mais il faut mériter les plaisirs du ciel; il faut s'enrichir, mais il faut gagner les trésors éternels du paradis; il faut vivre comme les gens du monde, mais il faut se disposer à vivre comme les prédestinés; il faut travailler pour son avancement sur la terre, mais il faut agir sans cesse pour son immortalité : *Sustentabat fides, quem unda mergebat*. Considérations humaines, gloire trompeuse de la terre, funestes plaisirs, entêtements du siècle, fortune passagère, je l'espère, vous n'arrêterez pas désormais mes auditeurs dans leur course : ils sont fidèles, ils savent ce qu'ils doivent croire; ils sont prêts à mourir pour les vérités qu'ils croient, et ils croient qu'ils ne doivent vivre que pour devenir saints, qu'ils ne doivent mourir après s'être sanctifiés que pour être bienheureux. A cette sainte vie et à cette sainte mort, messieurs, se terminent tous les souhaits que je puis faire pour vous témoigner mon zèle : puissé-je répandre mon sang pour vous les procurer? Mon Dieu, exaucez mes vœux.

NOTICE SUR CHAUCHEMER.

CHAUCHEMER (LE P. FRANÇOIS), religieux dominicain, docteur et professeur en théologie, né à Blois en 1640, fut provincial de son ordre à Paris. Après avoir exercé, avec applaudissement, pendant plusieurs années, le ministère de la prédication, il prêcha l'Avent devant le roi, en 1673, et il a prononcé depuis avec le plus grand succès plusieurs sermons à la cour. Il mourut à Paris le 6 janvier 1713. Nous avons de lui des *Sermons sur les mystères de la religion chrétienne, pour les principales fêtes de l'année*. Paris, 1709, 1 vol. in-12. Parmi ces sermons se trouvent un discours sur la Passion de N.-S., et un autre sur la cérémonie de la Cène prêché devant le roi, à Saint-Germain en Laye, en 1673. Le P. Chauchemer s'est attaché, dans ce petit nombre de sermons, aux matières les plus difficiles que l'on puisse traiter dans les chaires chrétiennes. De l'aveu de tous

ceux qui exercent la prédication, les mystères sont plus difficiles à traiter que les sujets de morale; et c'est sans doute pour cette raison que plusieurs prédicateurs se contentent, aux jours qu'on les célèbre, d'en parler en peu de mots dans leur exorde, pour se jeter ensuite sur la morale. Il ne suffit pas, pour y réussir, de les expliquer, de les développer, de les bien faire entendre; il faut, de plus, les représenter par des endroits qui fassent impression sur l'auditeur, et qui le portent à conformer ses mœurs à sa croyance. Jusque vers le milieu du dix-septième siècle, les prédicateurs traitaient les mystères d'une manière sèche et abstraite. Si quelques-uns les tournaient à la pratique de la morale, ce n'était que superficiellement. Ils expliquaient le fond de chaque mystère; ils en établissaient la vérité; ils en montraient les convenances, et avaient ensuite recours à

de longues citations de l'Ecriture et des Pères, soit pour remplir leurs discours et ne pas manquer de matière, soit pour donner de l'étendue et de la force à leurs pensées. D'autres, plus occupés du brillant que du solide, se bornaient à une simple exposition du mystère ; mais pour lui ôter cet air de simplicité qui languit, ils s'appliquaient avec beaucoup de soin à la relever par tous les agréments de l'élocution, à l'orner de beaucoup de fleurs, de comparaisons, de figures, et d'applications de l'Ecriture assez ingénieuses. Il n'y avait, par conséquent, dans les discours des uns et des autres, qu'une simple amplification qui pouvait occuper l'esprit, mais non pas émouvoir le cœur.

Du temps du P. Chauchemer, mais surtout de nos jours, on a beaucoup perfectionné la

méthode d'allier dans les sermons sur les mystères, la morale avec l'instruction sur les vérités de la foi, et d'en faire ressortir les motifs qui nous invitent à bien vivre. C'est conformément à cette méthode que ce prédicateur a joint dans ses discours la doctrine des mystères avec les fruits qu'on en peut retirer, comme dans son sermon pour le jour de la Circoncision, où il prouve, 1° que le Fils de Dieu assujetti à la loi de Moïse, confond les chrétiens qui refusent de s'assujettir à la loi de Dieu ; 2° que le Fils de Dieu, prenant le nom de notre libérateur, et nous affranchissant par sa grâce du joug de la loi, confond, par l'excès de son amour, l'abus que nous faisons de la liberté qu'il nous a acquise au prix de son sang.

SERMONS

SUR LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR LE REVEREND PÈRE FRANÇOIS CHAUCHEMER.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION DE 1709.

Dans le dessein de donner mes sermons au public, j'ai cru devoir commencer par ceux que j'ai composés et prononcés sur les mystères de la religion, rien n'étant plus important aux chrétiens que de se bien instruire de ces sublimes et adorables vérités qui renferment toute la sagesse de la conduite de Dieu dans l'ouvrage de notre salut, et qui nous découvrent son cœur et l'excès de son amour pour nous.

Ce sont là ces trésors infinis de la science et de la sagesse divine, et ces richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, dont nous parle saint Paul. En faire part aux hommes, c'est, selon ce grand apôtre, éclairer leurs esprits des véritables lumières, et entraser leur cœur du feu sacré du divin amour ; parce que c'est leur découvrir combien est admirable l'économie de ce dessein éternel que Dieu a formé de la réparation du monde, et que Jésus-Christ, son Fils, est venu accomplir et nous révéler dans le temps.

Cependant quelque grandes et quelque salutaires que soient ces vérités qui ont été si longtemps cachées et inconnues, non-seulement aux hommes, mais aux anges mêmes, qui en ont fait leur étude et leurs délices ; elles ne sont point du goût des chrétiens d'à présent qui ont perdu celui de la foi. Justement livrés à leurs propres ténèbres, après s'être volontairement livrés aux passions et aux péchés, le seul nom de mystères de la religion les rebute. Ils n'y voient que des humiliations qui les choquent, ou que des obscurités qui les révoltent, parce qu'ils n'y trouvent que des leçons qui les condamnent, et que des exemples qui les confondent.

J'ai été surpris et affligé tout à la fois, je l'avoue, de voir que la plupart des prédicateurs, pour se conformer au goût du siècle, évitent d'entrer dans le fond des mystères, et, aux jours mêmes consacrés par l'Eglise à les méditer et à les adorer, détournent leurs sermons à des points de morale qui peuvent y avoir quelque rapport.

Je ne prétends pas les condamner ici : ils ont leurs raisons ou au moins de bonnes intentions. Ils se persuadent que, par une condescendance charitable, ils doivent s'accommoder à la faiblesse de leurs auditeurs, ménager leur délicatesse, et accorder quelque chose au goût de ces malades, en se retranchant à des matières de morale, sur quoi ils voient qu'on les écoute avec plus de plaisir et même, à ce qu'ils croient, avec plus de fruit.

Mais ne devraient-ils point appréhender aussi que dans un temps où la foi s'affaiblit si fort, ils ne contribuent à cet affaiblissement et ne soient cause en partie, par leur silence sur les mystères de la religion, de ce qu'on regarde aujourd'hui ces grandes vérités sinon avec mépris, du moins avec indifférence ?

Saint Paul, ce modèle accompli de tous les prédicateurs de l'Evangile, n'en usait pas ainsi. Il ne prêchait que Jésus-Christ et ses mystères ; il s'en faisait un honneur tout particulier ; il mettait entre ses plus grandes qualités celle de dispensateur des mystères de Dieu, et il fallait qu'il la crût aussi utile aux fidèles qu'elle lui était honorable, puisqu'il désirait qu'ils la considérassent particulièrement en lui : Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei (I Cor., IV).

Un prédicateur chrétien peut-il mieux

faire que de suivre l'exemple de ce grand apôtre et que d'employer ce qu'il a reçu de lumières à développer comme lui la sagesse de Dieu cachée dans ses mystères, à y appliquer souvent la foi de ses auditeurs, à éclairer cette foi par la découverte des beautés et des grandeurs de la religion, à la soutenir et à l'affermir par les preuves incinçibles des vérités adorables qui la composent, afin qu'en étant bien persuadés, ils pensent sérieusement à vivre selon leur foi et à conformer leurs mœurs à leur créance.

C'est le but que je me suis proposé dans ces sermons que je donne au public ; si je suis assez heureux pour atteindre ce but, Dieu en soit béni et à lui seul en soit la gloire.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est (I Cor., II) ?

SERMON PREMIER.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Sur le mystère de l'incarnation.

Quomodo fiet istud ?

Comment ce grand mystère pourra-t-il s'accomplir (S. Luc, ch. 1).

C'est la pensée d'un auteur ancien et céleste que Dieu demanda à un de ses anges, après avoir créé le monde, si rien ne manquait à un si grand ouvrage, et que cet ange lui fit réponse qu'il y manquait une créature qui admirât et une voix qui publiât sans cesse et l'excellence de l'ouvrage et la sagesse de l'Ouvrier.

Quoi qu'il en soit de cette pensée, qui est plus ingénieuse que solide, il est certain que Dieu n'a pas voulu que cette créature et cette voix manquassent à l'ouvrage de la réparation du monde, puisque sans attendre qu'il soit achevé, et avant même qu'il soit commencé, il envoie un de ses anges pour le faire admirer par la plus noble, la plus excellente et la plus sainte des créatures : *Quomodo fiet istud ?* Comment les grands desseins de cet ouvrage merveilleux pourront-ils s'exécuter ? Comment le Verbe pourra-t-il devenir un enfant, le Tout-Puissant devenir faible, l'impassible devenir mortel, l'Eternel prendre naissance dans le temps, l'infini se resserrer dans des limites si étroites ; celui enfin qui a fait le monde se mettre au rang de ses ouvrages et devenir lui-même une si petite partie du monde ! O mélange nouveau et inouï ! ô tempérament inconcevable de Dieu et de l'homme, du Créateur et de la créature, du ciel et de la terre, de l'éternité et du temps, de la gloire et de l'ignominie, de l'immortalité et de la mort ! *Quomodo fiet istud ?*

Pour accomplir ce grand dessein, il faut que tout ce qu'il y a de plus immuable soit aujourd'hui sujet au changement. Il faut que la nature qui ne change point, qui est déterminée dans ses principes et réglée dans le cours de ses opérations, admire aujourd'hui le changement prodigieux qui se fait en elle par le miracle inouï d'une Vierge qui devient mère sans cesser d'être vierge : *Quomodo fiet istud ?* Il faut que la religion qui ne doit point changer, et qui cesse d'être

religion depuis qu'elle change, change néanmoins aujourd'hui pour l'être, commençant d'adorer un Homme-Dieu, qui devient l'objet du culte, non-seulement des hommes, mais des anges, lesquels, comme nous l'apprend saint Paul, reçoivent aujourd'hui un commandement exprès de l'adorer : *Quomodo fiet istud ?*

Mais que dis-je ? Dieu qui est tellement immuable par son essence, qu'il ne peut souffrir l'ombre même du changement, comme parle l'apôtre saint Jacques (I, 17), demeurera à la vérité ce qu'il est, mais néanmoins il commencera d'être ce qu'il n'était pas. Demeurant Dieu, et ne perdant rien de sa majesté et de sa gloire, il commencera d'être homme et de s'en approprier les faiblesses et les misères ; et cette nouveauté surprenante qui fait le fond du grand mystère de ce jour va produire de nouveaux et de merveilleux rapports, non-seulement entre Dieu et les hommes, mais encore entre les personnes divines : *Quomodo fiet istud ?*

Vierge sainte, comme c'est dans votre sein que toutes ces merveilles s'accomplissent, vous n'en demeurez pas ici à l'admiration, et le Saint-Esprit qui survient en vous, vous en découvre toutes les profondeurs ; obtenez-moi donc une petite participation de ses lumières dont vous recevez la plénitude en recevant aujourd'hui celle de la grâce, au moment qu'un ange vous dit : *Ave, Maria.*

Saint Grégoire de Nazianze, connu chez les savants par le surnom de théologien, prouve que le Père éternel est parfaitement Père par trois excellentes raisons qui renferment les trois grandes merveilles du mystère de l'incarnation, et qui me fournissent une riche et magnifique idée pour ce discours.

Cette lumière de l'Eglise grecque nous apprend que le Père éternel est parfaitement Père, parce qu'il est seul Père : *Quia solus Pater*, parce qu'il est seulement Père : *Quia solum Pater*, parce qu'il est le Père d'un seul : *Quia solius Pater*. Il est parfaitement Père, parce qu'il est seul Père, c'est-à-dire qu'il est tout seul à produire par son entendement son adorable Fils, et que, dans cette production ineffable, il ne souffre la concurrence d'aucun autre principe : *Quia solus*. Il est parfaitement Père, parce qu'il est seulement Père, c'est-à-dire qu'il produit un Fils si parfait qu'il lui est égal, aussi grand et aussi puissant que lui, éternel comme lui, Dieu comme lui, en sorte que rien ne le distingue de son Fils, que la seule qualité de Père. *Quia solum*. Il est parfaitement Père, parce qu'il est le Père d'un seul, c'est-à-dire que ce terme sacré de son intelligence est si parfait qu'il épuise entièrement la fécondité de cette divine source : c'est-à-dire qu'il s'exprime si bien et si parfaitement par son Verbe, qu'il est dans la glorieuse impuissance d'en former et d'en produire un autre : *Quia solius*.

Voilà, chrétiens, des vérités également solides et sublimes ; cependant j'ose dire que

l'union ineffable qui se fait aujourd'hui de la nature divine avec l'humaine dans la personne du Verbe va y apporter du changement, et nous va donner lieu de tenir un autre langage : *Quomodo fiet istud* ?

Père éternel, source primitive, origine adorable des divines émanations, vous ne serez plus seul Père, puisqu'une créature, puisque la Vierge sainte devient aujourd'hui, mais proprement et véritablement la mère de votre Fils. Vous ne serez plus seulement Père, puisque vous devenez aujourd'hui le Seigneur et le Dieu de ce Fils. Vous ne serez plus le Père d'un seul, puisque tous les hommes, recevant par ce mystère le pouvoir de devenir vos enfants, vous allez être le Père de plusieurs fils.

Et ne vous persuadez pas ici, mes frères, que ces grandes vérités ne soient propres qu'à élever vos esprits, ou tout au plus qu'à les instruire; il y a aussi de quoi toucher et édifier vos cœurs, et je puis dire même que toute la morale chrétienne s'y trouve renfermée. La charité, l'amour de Dieu, qui est l'âme du christianisme, coule de la première vérité comme de sa véritable source. L'humilité, qui en est le fondement, coule de la seconde; la reconnaissance qui lie les grâces de Dieu avec les devoirs et les bonnes œuvres des hommes coule de la troisième. Si le Père éternel n'est plus seul Père; si la Vierge sainte est véritablement mère de Dieu; si celui qui a Dieu pour père dans l'éternité, a Marie pour mère dans le temps; en un mot, si Dieu se fait véritablement homme, en sorte que de Dieu et de l'homme, il ne se fasse dans le sein de Marie qu'une seule personne; quel excès de l'amour de Dieu envers les hommes, et quelle obligation pour eux de répondre à cet amour par un amour réciproque ! Si le Père éternel n'est pas seulement Père, mais s'il devient aujourd'hui le Seigneur et le Dieu de son Fils, quelle humilité et quel anéantissement pour ce Fils ! et qui de nous après cela pourra se défendre d'être humble ? Enfin, si le Père éternel devient aujourd'hui le Père de plusieurs fils, et si tous les fidèles reçoivent par le mystère de l'incarnation le pouvoir de devenir ses enfants; quelle libéralité et quelle communication de Dieu envers les hommes ! Après cela, que ne doivent point faire les hommes pour soutenir ce haut rang d'enfants de Dieu, et pour lui en marquer par leurs actions une humble et profonde reconnaissance ? Soutenez-moi donc ici, mes frères, de toutes vos attentions, pendant que je ferai, de mon côté, tous mes efforts pour vous bien expliquer ces trois grandes merveilles dans les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce titre auguste de Mère de Dieu, que l'impie Nestorius voulait ravir à la Vierge sainte, et que le concile d'Ephèse, fondé sur l'Écriture et la tradition, lui a authentiquement conservé, est lié inséparablement avec cette économie divine; parlons, comme saint Cyrille, avec cette économie divinissime, *divinissimam œconomiam*, par laquelle le même

Fils de Dieu qui est engendré de toute éternité de la substance du Père, l'est aussi dans la plénitude des temps de la substance de Marie.

Par cette économie ineffable, la Vierge sainte se trouve glorieusement associée à la paternité divine, et, quoiqu'elle conçoive aujourd'hui le Fils de Dieu dans son sein, homme mortel, infirme et semblable à nous en toutes choses, excepté le péché; et que le Père éternel au contraire le conçoive de toute éternité dans l'égalité parfaite de sa nature, et comme un Dieu tout-puissant, *Deum de Deo*; ce n'est point cependant un autre et un autre fils, dit excellemment saint Hilaire, mais c'est seulement un fils autrement, et autrement produit : *Non alter et alter, sed aliter et aliter*. Et avec cela, combien, je vous prie, trouvons-nous encore de merveilleux rapports entre Marie et le Père éternel, dans la manière de produire cet adorable Fils; rapports qui relèvent infiniment la grandeur de cette plus sainte des créatures, et qui font bien voir que le Père éternel ne trouve rien qui l'approche, ni dans le ciel, ni sur la terre, que la maternité divine de Marie. Écoutez ceci, mes frères, avec les oreilles de la foi et avec une attention digne de la grandeur de nos mystères.

Comme le Père éternel conçoit et engendre son Fils sans mère dans le ciel, Marie le conçoit et l'engendre sans père sur la terre; comme le Père l'engendre par sa pensée, et en se contemplant lui-même, Marie le conçoit aussi par ses pensées, en croyant et en consentant aux paroles de l'Ange. La seule foi d'une Vierge a été embrasée, dit saint Augustin, et la chair du Verbe a été conçue : *Sola fides accensa et Verbi caro concepta* (*Aug. in Ps. CI*). Comme le Père le conçoit et l'engendre avec une pureté toute divine, comme une lumière qui émane d'une autre lumière, *lumen de lumine*, Marie le conçoit et l'engendre dans une pureté qui approche de la divine, et sa virginité, bien loin d'en être blessée, en est ennoblie et consacrée par un Dieu-Enfant, qui est conçu dans son sein, et par l'opération invisible du Saint-Esprit dont il est conçu.

Cette qualité de lumière si propre au Verbe, soit que nous le considérions dans l'éternité, soit que nous le considérions dans le temps; car le Verbe était lumière, dit saint Jean, et quand il s'est fait chair, c'est la lumière qui est venue en ce monde : *Lux venit in mundum*. Cette qualité, dis-je, de lumière, peut bien servir à nous faire comprendre quelque chose de la grande merveille qui fait aujourd'hui l'objet de nos adorations. Un Dieu homme, la nature divine et humaine unies en une même personne, un même Christ dans le ciel et sur la terre, un même Fils dans le sein de Dieu, son père, et dans le sein de Marie, sa mère, comment cela se peut-il faire ? *Quomodo fiet istud* ? C'est une lumière divine, ce n'est pas assez dire, c'est une lumière qui est Dieu : et ne voyons-nous pas que la lumière même corporelle brille dans le plus haut des cieux, et

ne laisse pas de briller en même temps et de se répandre sur la terre?

Mais cessons de porter nos yeux sur cette divine lumière, nous en serions bientôt éblouis. Ne parlons pas davantage de cette génération éternelle du Fils, qui, selon cette parole de saint Basile rapportée dans le concile d'Ephèse, doit être plus honorée par le silence des hommes que par leurs discours. Contentons-nous maintenant du lait de l'incarnation du Verbe, comme parle saint Augustin, n'étant pas encore assez forts pour digérer le pain solide de sa divinité. Nous trouverons ce lait si doux et si salulaire, dans la charité immense de Dieu, dans l'amour incompréhensible qu'il nous a porté envoyant son Fils en ce monde; *son Fils unique, son propre Fils*, et nous le donnant dans le mystère de ce jour.

Mais ne serons-nous point encore trop élevés, et serons-nous bien capables des connaissances sublimes que cet amour renferme? Car enfin connaître la charité par laquelle Dieu nous donne son Fils dans le mystère de l'Incarnation; c'est surpasser, non-seulement toute la science des hommes, mais encore celle des anges. C'est avoir pénétré dans les cieux, c'est avoir été favorisé de la communication du plus grand des secrets de Dieu, c'est avoir lu dans son cœur, c'est y avoir vu ce qu'il y a de plus caché et de plus intime, c'est avoir vu Dieu lui-même; car Dieu est charité *Deus est charitas*; et nous avoir donné son propre Fils, ne l'avoir pas épargné pour nous, est le degré de charité le plus fort et le plus sublime qui puisse non-seulement être conçu de l'homme; mais qui puisse aussi se trouver en Dieu.

Après cela, je ne m'étonne point que l'apôtre saint Paul appelle cette connaissance, tantôt *les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ* (Eph. III), tantôt *une plénitude de l'intelligence*, tantôt *les trésors de la science et de la sagesse de Dieu* (Coloss., II). Je ne suis pas surpris de lui voir donner tous ses soins, afin que les cœurs des chrétiens soient consolés par l'instruction que recevront leurs esprits dans la science de cette charité, et qu'ils soient par là remplis de toutes les richesses d'une intelligence pleine, ferme et assurée, qui leur fasse bien connaître le mystère de Dieu et de Jésus-Christ dans lequel tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu sont renfermés. *Ut consolentur corda eorum instructi in charitate, in omnes divitias plenitudinis intellectus, in agnitionem mysterii Dei Patris, et Christi Jesu, in quo sunt omnes thesauri scientiæ et sapientiæ absconditi* (Coloss., II).

Qu'il y a de sublimité, d'instruction et de consolation dans ces paroles de saint Paul! Venez âmes chrétiennes et innocentes qui aimez Jésus-Christ, venez souvent consoler vos cœurs par la méditation de ce grand secret du cœur de Dieu, découvert et déclaré dans l'Incarnation de son Fils. Venez âmes pures, mais peignées et affligées; venez soulager par là toutes vos peines et adoucir toutes les amertumes de votre vie: *Ut conso-*

lentur corda eorum. Venez, vous, pécheurs, venez aussi vous instruire dans l'amour que Dieu vous a porté, et dans l'excès de charité où il a été pour vous; vous rougirez de honte de ne le pas aimer, et d'en être détournés par les objets de vos honteuses convoitises: *Instructi in charitate*.

Venez, vous, hérétiques, ennemis de la divinité de Jésus-Christ, venez vous instruire dans cet amour; car c'est faute d'en connaître la grandeur, que vous combattez cette divinité: *Instructi in charitate*.

Venez, vous, prétendus beaux esprits, curieux amateurs des nouvelles découvertes et des secrets de la nature; venez puiser dans cette plénitude d'intelligence; venez découvrir le secret de Dieu et de Jésus-Christ dans lequel tous les trésors de la science et de la sagesse sont cachés; vous serez convaincus que toute la science et toute la sagesse du monde n'est que ténèbres en comparaison de ce grand secret. Que si vous trouvez qu'il n'est pas à portée de votre raison, persuadez-vous premièrement qu'il n'y est point opposé, et voyant que dans vous-mêmes deux natures aussi dissemblables que le sont votre corps et votre âme, ne laissent pas de faire de vous une même personne; ne trouvez pas impossible que la puissance et l'amour de Dieu joints ensemble, ne fassent aussi de la nature divine et de l'humaine qu'une même personne dans le Sauveur. Après cela, si vous voulez élever votre esprit jusqu'à lui faire connaître la raison de ce mystère; car il a sa raison, dit saint Pierre Chrysologue, mais c'est une raison toute divine, c'est la raison de Dieu, ô homme, et non pas la tienne: *Nec sine ratione subsistit, sed ratione Dei, non tua, ô homo*; allez la chercher cette raison dans le cœur de Dieu, et dites avec saint Augustin, que parce que l'homme à la sollicitation du démon, son ennemi, a voulu être Dieu par son orgueil; Dieu à la sollicitation de son amour a voulu devenir homme par sa miséricorde: *Quia homo, sollicitante inimico, Deus esse voluit per superbiam, Deus homo factus est per misericordiam*.

Venez ici enfin, prédicateurs de l'Évangile, venez aussi puiser vos lumières dans ces trésors de science et de sagesse, qui sont cachés en Jésus-Christ. N'allez point tant à ces sources étrangères de la morale des philosophes païens: laissez-là tous ces portraits qui vous plaisent tant, et par où vous cherchez tant à plaire; afin de vous mieux appliquer à bien faire aux yeux des chrétiens le portrait de Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, le Fils unique, le propre Fils de Dieu, né de toute éternité, de la propre substance de Dieu le Père, mais par un excès d'amour pour nous, conçu et né dans le temps de la propre substance de la bienheureuse vierge Marie.

Je reviens à vous, sacrée Mère de Dieu, ou plutôt je prétends ne vous avoir point quittée dans ce discours: car outre que vous êtes unie aujourd'hui au Fils de Dieu dans les honneurs que l'Eglise rend au mystère

de son incarnation, en sorte qu'elle ne fait pour lui et pour vous qu'une même fête; établir sa divinité, c'est prendre vos grandeurs dans leur source; c'est en poser le véritable et le solide fondement, aussi bien que celui de la plénitude de votre pouvoir, de vos grâces et de vos vertus.

Que ne pourra point en effet, mes frères, pour notre salut celle qui nous donne le Sauveur? De quelles grâces ne doit point être comblée celle qui conçoit aujourd'hui dans son sein l'auteur de la grâce, et en faveur de laquelle Dieu fait un nouvel ordre de grâce? Mais surtout de quelles vertus ne doit point être ornée celle qui devient aujourd'hui le temple vivant et animé du Seigneur et du Dieu des vertus? Je passerai sous silence ici celles qui paraissent briller le plus dans ce mystère; cette foi si admirable qui la fait croire aux paroles de l'ange, et qui oblige sainte Elisabeth à se récrier sur son bonheur; cette virginité, cette pureté qui charme les yeux et le cœur du Seigneur; cette humilité si profonde qui l'attire dans son sein, et dont nous parlerons plus amplement dans la suite; cette obéissance si parfaite, par laquelle elle s'abandonne si entièrement à tous les ordres de Dieu sur elle; à ceux qui lui seront durs, aussi bien qu'à ceux qui lui sont glorieux, ce qui est renfermé dans cette réponse qu'elle fit à l'ange : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Je passerai, dis-je, toutes ces vertus pour m'arrêter un peu à cette ardente charité, à cet amour de Dieu si parfait, qui a embrasé son cœur par la connaissance du grand mystère de l'amour de Dieu qui s'est accompli dans son sein : *Magnum pietatis sacramentum*. Car elle a non-seulement connu ce mystère, mais elle l'a senti. Il s'en est fait une impression particulière dans son esprit, et une particulière dans son cœur; et c'est le Saint-Esprit qui survenant en elle y a fait ces deux impressions. Il en a fait premièrement une dans son esprit en lui faisant connaître mieux qu'à toutes les créatures, et qu'aux anges mêmes, la grandeur et l'étendue de l'amour de Dieu dans le mystère de l'incarnation du Verbe. Elle s'était adressée à l'ange pour avoir cette connaissance; mais l'ange s'en était excusé, et se trouvant trop inférieur à cet emploi, il l'avait renvoyée au Saint-Esprit : *Spiritus sanctus superveniet in te*. C'est la pensée de saint Bernard, qui fait parler ainsi l'ange à la sainte Vierge : Pourquoi me demandez-vous ce que vous allez éprouver vous-même? Je ne fais qu'annoncer ce grand mystère, et il ne m'appartient pas de vous l'expliquer. Vous l'allez savoir à fond, vous en allez avoir une heureuse et entière connaissance; mais celui-là même qui en est l'auteur veut à votre égard en être le docteur : *Sciens scies et feliciter scies, sed illo Doctore, quo et auctore*. Car, ajoute ce Père, ce mystère est si grand et si incompréhensible, qu'il ne peut être enseigné que par celui qui en est l'auteur, ni appris que par celle dans le sein de laquelle il s'accom-

plit : *Nec potest doceri nisi a donante, nec ad-disci nisi a suscipiente*.

Après que l'impression du mystère s'est faite d'une manière toute particulière dans l'esprit de la Vierge sainte, elle se fait aussi dans son cœur. Le Saint-Esprit qui est l'amour même survenant en elle embrase ce cœur. Ce feu divin, ou pour mieux parler avec les saints Pères, ce feu qui est Dieu, *ignis Deus*, est si ardent en elle, que sans la vertu toute-puissante qui l'accompagne, elle ne manquerait pas d'en être consumée : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. C'est-à-dire qu'elle succomberait, et ne soutiendrait jamais l'ardeur de ce feu, sans le rafraîchissement qu'elle reçoit de l'ombre de la vertu du Très-Haut : *Obumbrat Dei virtus*, dit saint Pierre Chrysologue, *ne portatura Deum, fragilitas humana succumbat*. Ce buisson ardent qui brûlait et ne se consumait point, et dans lequel Dieu se mit autrefois pour parler à Moïse, était une figure éclatante de l'état de la Vierge sainte dans les ardeurs de son amour et au milieu de ce feu sacré que le Saint-Esprit survenant en elle alluma dans son cœur.

Ne l'imiterons-nous point, mes frères, dans les ardeurs de son amour? Il est vrai que nous n'avons ni si bien connu qu'elle, ni si bien senti les effets de cet amour incompréhensible de Dieu dans le mystère de l'incarnation; mais notre foi ne nous en découvre-t-elle pas assez pour en être tout à la fois convaincus et charmés, et pour nous obliger ensuite à y répondre par le nôtre? N'est-ce pas assez de connaître que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle? N'est-ce pas assez de savoir que, pour empêcher son ouvrage de périr, il s'est mis lui-même au rang de ses ouvrages; que, pour sauver l'homme, il s'est lui-même fait homme?

Dans la création, Dieu avait donné les créatures à l'homme; mais, dans l'incarnation, le Créateur s'est donné lui-même. Dans la création, Dieu avait donné les créatures à l'homme, et à quel homme? à l'homme innocent, à l'homme juste, à l'homme saint; mais, dans l'incarnation, il s'est donné à l'homme, et à quel homme? à l'homme pécheur, à l'homme son ennemi, devenu l'objet de ses vengeances; et, en se donnant à lui, il s'est chargé de ses misères, de ses péchés et de sa mort pour lui communiquer sa propre gloire, sa sainteté et son immortalité. Ah! quelle sera donc après cela notre insensibilité; quelle sera la stupidité, l'aveuglement et l'endurcissement de notre cœur, de ne pas aimer un Dieu qui nous a tant aimés? Aimons-le donc, comme dit l'Apôtre saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier. Disons, avec ce même apôtre : Qui n'aime point n'a point connu Dieu, parce que Dieu est amour; mais ayons soin d'étendre cet amour sur le prochain, et accomplissons par là toute la loi. Le grand mystère de l'incarnation est la véritable source du double amour, de celui de Dieu et de celui

du prochain. Pouvons-nous, en effet, considérer avec un peu d'attention ce mystère qui nous fait voir combien Dieu a aimé notre prochain, sans l'aimer nous-mêmes? Pourrions-nous refuser notre tendresse et notre compassion aux affligés, nos aumônes et nos secours aux pauvres, quand nous aurons devant les yeux cette charité incompréhensible de Dieu qui nous a donné son Fils, et qui, en nous le donnant, nous a donné, comme dit saint Paul, toutes choses avec lui? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* Pourrions-nous conserver dans notre cœur des sentiments de haine et de vengeance contre nos frères, quand nous considérerons que c'est à ses propres ennemis que Dieu a donné son Fils; que c'est pour le salut de ses ennemis que ce Fils adorable vient prendre aujourd'hui une vie humaine afin de la leur sacrifier ensuite sur une croix? O hommes, qui avez tant de peine à rechercher ceux que vous avez offensés, surtout lorsqu'ils vous sont inférieurs, bien qu'une telle recherche ne vous rendit pas d'une moindre condition, voyez le Seigneur de la gloire prendre aujourd'hui une nature et s'abaisser à une condition infiniment au-dessous de la sienne; voyez-le s'anéantir pour rechercher les hommes ses ennemis, et les réconcilier à Dieu son Père. C'est ici où, après avoir considéré le mystère de l'incarnation comme le mystère de la charité de Dieu, il faut maintenant que nous le considérions comme le mystère de l'humilité de Dieu. C'est particulièrement le mystère de la charité du Père, mais c'est proprement le mystère de l'humilité du Fils : parce que c'est le mystère de la charité du Père, le Père n'est plus seul Père, puisqu'envoyant son Fils au monde s'y revêtir de notre nature dans l'excès de son amour, Marie devient véritablement la mère de ce Fils. Mais, parce que c'est le mystère de l'humilité et de l'anéantissement du Fils, le Père n'est plus seulement Père, puisque, par le moyen de cet anéantissement, il devient le Seigneur et le Dieu de son Fils, seconde merveille du mystère de l'incarnation, qui va faire le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'orgueil des hommes, qui n'a jamais pu s'accommoder des humiliations de Dieu, a été la véritable source de toute cette foule d'hérésies qui se sont élevées contre la vérité du mystère de l'incarnation.

De là est venu que l'arien, blasphémant contre la divinité du Fils de Dieu, en a fait une créature, pour n'être pas obligé d'attribuer de si prodigieux abaissements au créateur; que le manichéen, tombant d'accord que le Verbe est engendré de toute éternité de la substance du Père, a prétendu, par une témérité également aveugle et sacrilège, que tout le mystère de son incarnation s'était terminé à des dehors trompeurs et à des apparences extérieures. De là est venu que le nestorien a mis deux personnes en Jésus-Christ et l'a composé de deux fils différents dont l'un était, disait-il, l'unique du Père

éternel, et l'autre le premier né de Marie; et cela afin que les anéantissements du mystère tombassent sur le dernier et ne rejailissent point sur l'autre; de là est venu que l'eutychien, reconnaissant en Jésus-Christ une seule personne, y a confondu les deux natures; et, prétendant relever l'économie du mystère, a voulu que la nature humaine que le Fils de Dieu a prise fût, avec toutes les faiblesses qui l'accompagnent, absorbée et comme englobée par la divinité; de là est venu que le marcionite, trouvant indigne du Fils de Dieu d'avoir pris un corps comme le nôtre, a dit qu'il s'en était formé un de la substance des astres; que le valentinien enfin, trouvant trop d'abaissement pour le Fils de Dieu dans une conception humaine, a soutenu qu'il n'avait pas été formé du sang de Marie, et qu'il n'avait fait que passer par son sein, de la même manière que l'eau passe par un canal sans rien prendre du canal où elle passe.

Malheureux hérétiques pour lesquels Jésus-Christ est venu en vain, s'écrie aujourd'hui un Père de l'Eglise, esprits pleins de ténèbres à l'égard de la véritable lumière, pleins d'ignorance à l'égard de la sagesse suprême, créatures ingrates à l'égard du Créateur, est-ce donc ainsi que vous répondez au plus grand de ses bienfaits? Où est ici votre adoration, votre reconnaissance, votre imitation, votre amour, pour correspondre à la sublimité ineffable des humiliations de votre Dieu? Faut-il donc que, parce qu'il s'abaisse et qu'il descend du haut des cieux pour consommer l'ouvrage de votre salut en se rendant semblable à vous, vous preniez de là occasion de vous élever contre lui par votre orgueil, et de combattre les desseins de sa miséricorde? Faut-il enfin que vous entrepreniez de renverser tout le mystère de son amour, parce que votre esprit superbe ne peut concevoir ni goûter les anéantissements où cet amour incompréhensible l'a réduit?

Saint Paul, mes frères, confond en plusieurs et différents endroits toutes ces hérésies. Je serais trop long et je passerais les bornes d'un juste discours, si j'entreprenais de vous les rapporter tous ici : un seul peut suffire, c'est celui du chapitre second de son épître aux Philippéens, où il nous avertit de fuir les disputes, de ne rien faire par un esprit de contention et de vaine gloire, mais d'entrer dans les sentiments de Jésus-Christ, lequel, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Pesons bien les paroles de ce grand apôtre : Celui qui avait la forme et la nature de Dieu, et qui n'était point un usurpateur en se disant égal à lui, s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur. C'est donc le même qui est sous la forme de Dieu et sous la forme de serviteur; c'est donc le même qui a la nature de Dieu

et qui prend celle de serviteur ; c'est donc le même , et dans l'égalité avec son Père , et dans la ressemblance des hommes : *Exinanivit semetipsum : il s'est anéanti lui-même*, ce qui a deux sens et tous deux véritables. Le premier que c'est lui-même qui est l'anéanti ; et que ce n'en est point un autre. Le second, c'est qu'il s'est anéanti librement, de sa propre volonté, et par le seul mouvement de sa charité pour nous. Ce n'est aucune autorité, ni aucune puissance étrangère ou ennemie, qui l'ait contraint et réduit à cet anéantissement ; il n'a plié pour s'anéantir que sous l'effort et la puissance de son amour : *Exinanivit semetipsum*.

Mais puisqu'il est véritablement Dieu, me direz-vous, comment a-t-il pu s'anéantir ? On a bientôt dit un Dieu anéanti ; mais on ne l'a pas si tôt compris ; car enfin la divinité est non-seulement incapable d'anéantissement, mais de la moindre altération, du moindre affaiblissement, du moindre changement, de l'ombre même du changement. Je l'avoue, mes frères, cet anéantissement est incompréhensible, mais il n'en est pas moins véritable, et pour vous l'expliquer selon notre faiblesse, il faut vous faire observer que bien que la divinité ne soit point et ne puisse être dans l'anéantissement, elle se trouve néanmoins dans l'anéanti ; parce que le Fils de Dieu qui possède cette divinité comme son propre bien, a trouvé le secret de s'humilier et de s'anéantir lui-même, trouvant celui de s'unir au néant de notre nature, et se la rendant propre ; en sorte qu'elle devient autant sa propre nature que la nôtre nous est propre ; en sorte que le corps humain qu'il a pris en s'incarnant, est devenu, dit saint Cyrille, le propre corps du Verbe, *proprium corpus Verbi*, comme le corps d'un chacun de nous est notre propre corps.

Voilà donc ce qui ne peut à la vérité être compris par la créature ; mais ce qui fait le mystère de l'humilité aussi bien que de l'amour du Créateur, c'est que le Fils de Dieu ait tellement uni en lui-même et dans sa personne les deux natures, l'humaine avec ses faiblesses et ses abaissements, et la divine avec sa puissance et ses grandeurs ; que tout ce qui est de Dieu en lui, appartient à l'homme qui est en lui ; et réciproquement tout ce qui appartient à l'homme appartient à Dieu ; en sorte que l'on peut dire en toute vérité que Dieu s'est incarné, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il a racheté l'Eglise par son propre sang, qu'il s'est anéanti.

Or, c'est par ces anéantissements, que le Père est devenu le Seigneur et le Dieu de son Fils. Il ne portait auparavant à son égard que la seule qualité de Père, *solum Pater* ; mais par le mystère de l'incarnation il commence de porter celle de Dieu. Aussi l'apôtre saint Paul ne manque pas de lui donner ces deux glorieux titres tout à la fois, et de l'appeler souvent le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi* (II Cor., II, 31 ; Ephes.,

I, 3 ; Coloss., I, 3). Il n'est pas son Père par rapport à cette vie humaine qu'il prend aujourd'hui dans le sein d'une Vierge ; mais par ce même rapport il en est le Seigneur et le Dieu. C'est pourquoi dès le moment que son Fils la reçoit, il la lui offre, il la lui consacre et la rapporte tout entière à sa gloire. Il dit dès le premier moment de sa conception, ce qu'il dira ensuite dans le cours de sa vie : Mon Père vivant m'a envoyé, et je vis pour mon Père : *Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem*. Le Fils de Dieu demeurant dans le sein de son Père éternel, ne pouvait pas tenir ce langage. Il est bien vrai qu'il vit là, par son Père, parce que son Père est le principe de la vie divine qu'il reçoit ; mais parce qu'il n'en est pas la fin, l'égalité parfaite qui est entre les personnes divines, ne souffrant pas que l'une soit la fin de l'autre, ce serait blesser les règles de la théologie et même celles de la foi, que de dire qu'il est là vivant pour son Père ; mais aujourd'hui dans le sein de Marie, comme il n'y prend une vie humaine que pour la sacrifier à la gloire de son Père, il n'est vivant que pour lui, que pour satisfaire à sa justice, que pour manifester son nom, que pour faire adorer ses grandeurs et les adorer lui-même : *Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem*.

Ici, mes frères, ne découvrez-vous pas avec moi, pour la Vierge sainte, une nouvelle source de gloire et de grandeur ? Car si le Père éternel dans la Trinité sainte est seulement le Père de son Fils, sans en être le Seigneur et le Dieu ; si c'est seulement la naissance temporelle de ce Fils qui fait porter au Père ces caractères glorieux à l'égard de son Fils, que conclure de là, sinon que Marie prêtant son sein, fournissant son sang, donnant au Fils de Dieu, par une naissance temporelle, une chair et une vie humaine qu'il n'avait point : *Deo quippe quæ carebat, fœnerata est carnem*, dit un Père de l'Eglise, elle fait que le Père éternel devient le Seigneur et le Dieu de son Fils, et qu'ainsi elle porte de la gloire jusque dans le centre de la gloire même. Car, comme on ne prête point à Dieu sans une usure aussi avantageuse qu'elle est permise, *fœnerata est carnem* ; quel rejaillissement de gloire et de grandeur ne s'est-il point fait sur cette plus sainte des créatures ? Saint Epiphane, cet ancien Père de l'Eglise, l'appelle avec raison le mystère et le miracle de l'univers : *Orbis mysterium miraculumque*. Miracle de gloire et de grandeur, effort extraordinaire de la toute-puissance de Dieu, lequel, pour faire en sa faveur un nouvel ordre de grâce, y a employé toute la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo*. Mais mystère en même temps tout à la fois d'abaissement, parce que toutes ses grandeurs sont cachées et qu'elle prend soin elle-même de les cacher sous le voile de son humilité ; parce que, tout occupée aujourd'hui et toute pénétrée des sentiments de sa bassesse et de son néant, elle s'humilie à proportion que Dieu l'élève, elle se déclare hautement

l'humble servante du Seigneur, dans le temps qu'on lui annonce qu'elle en est la mère. La présence de l'ange et les grandes choses qu'il dit que Dieu va opérer en elle l'alarmant de sorte que cet esprit bienheureux est obligé de la rassurer en lui disant de ne point craindre. Elle croit ces grandes choses, mais en les croyant elle se retranche dans son néant, et elle les rapporte toutes à un regard particulier de la miséricorde de Dieu, qu'il lui a plu de jeter sur sa bassesse. C'est que la Mère devait être semblable au Fils; c'est que, pour concevoir le Verbe incarné qui s'humiliait et qui s'anéantissait dans son sein, il fallait qu'elle s'humiliât aussi et s'anéantît elle-même : *Humilem paritura, humilitatem etiam debuit ipsa præferre*, dit saint Ambroise (*in Luc.*).

Mais, après de telles leçons et de tels exemples d'humilité que nous donne, je ne dis pas seulement la mère d'un Dieu, mais un Dieu même qui s'anéantit aujourd'hui, qui de nous pourra se défendre d'être humble, et où pourra-t-on trouver un remède à l'orgueil de l'homme, si l'humilité du Fils de Dieu ne le guérit pas? Cependant il ne fallait pas moins qu'un tel remède pour guérir cette grande plaie; il ne fallait pas moins qu'un tel exemple pour apprendre l'humilité à l'homme. Cette vertu lui était absolument nécessaire pour le sauver après qu'il s'était perdu en s'élevant contre Dieu par son orgueil; mais comme elle était en même temps tout à la fois contraire au goût et aux inclinations de sa nature, il fallait, pour abattre sa vanité, pour anéantir son orgueil, que le Fils de Dieu, en s'incarnant, s'anéantît lui-même.

Mettez-vous donc souvent, mes frères, ce grand exemple devant les yeux. O hommes qui aimez tant la gloire, ne vous sera-t-il pas glorieux de le suivre, et de vous mettre dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. Prenez garde qu'on ne vous demande rien qui n'ait été dans le Fils de Dieu. Il a eu le premier ces pensées et ces affections qu'on veut vous inspirer. Pourquoi n'estimerez-vous pas ce qu'il a estimé, ne chérez-vous pas ce qu'il a chéri? et pourquoi l'humilité ne sera-t-elle pas reçue dans votre cœur, puisqu'il l'a reçue dans le sien? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*.

Toute la religion chrétienne n'est fondée que sur l'humilité. Je puis dire même que, comme Jésus-Christ n'est Jésus-Christ que par l'humilité et l'anéantissement, c'est-à-dire que parce que le Fils de Dieu qui avait la forme et la nature de Dieu et qui lui était égal, s'est anéanti en prenant la forme et la nature de serviteur, et se faisant homme; car c'est ce qui compose le Christ; de même le chrétien n'est chrétien que par l'humilité et l'anéantissement, sans quoi il n'a point l'esprit de Jésus-Christ, et, par conséquent, selon le raisonnement de saint Paul, il n'appartient point à cet adorable

chef : *Qui non habet spiritum Christi, hic non est ejus* (*Rom., VIII*).

Que si cela est ainsi, où en sommes-nous donc tous, mes frères? Qu'il y a donc peu de chrétiens à présent dans le monde! que le nombre est donc petit de ceux qui appartiennent à Jésus-Christ! Car que voit-on dans le monde aujourd'hui, sinon une opposition continuelle et universelle aux exemples que nous donne le Fils de Dieu? Il vient au monde et est conçu dans le sein d'une vierge pour se réduire à la condition vile et abjecte de serviteur, lui qui est le Seigneur de la gloire; et nous qui portons le nom de chrétiens, nous n'avons de passion que pour notre agrandissement. Une fortune médiocre nous paraît honteuse et nous est insupportable, une plus élevée ne nous contenterait pas, car notre orgueil monte toujours. Et voilà la source de tant de désordres qui règnent dans le monde, et surtout de ce luxe immodéré que nulle misère des temps ne peut abattre et qui semble même en prendre de nouvelles forces. Voilà pourquoi on se rend tous les jours de plus en plus sectateur des pompes de Satan, auxquelles cependant on a renoncé solennellement dans son baptême.

Le Fils de Dieu ayant une nature qui ne peut être abaissée en elle-même, ni souffrir en elle-même la moindre diminution de sa gloire et de sa grandeur, trouve le secret de s'unir à une nature étrangère et de se la rendre propre, afin de s'abaisser en elle; et nous, qui avons au dedans de nous un fond d'humiliation : *Humiliatio tua in medio tui* (*Mich., VI*), nous la fuyons tant que nous pouvons, et pour la mieux fuir, nous sortons à tous moments hors de nous-mêmes, nous élevant, par les efforts de notre orgueil et de notre ambition, au-dessus de nous-mêmes, de notre condition et de nos forces.

Le Fils de Dieu, ne pouvant cesser d'être ce qu'il est, ni s'abaisser dans ce qu'il est, va prendre ce qu'il n'est pas pour ne pas paraître ce qu'il est, pour cacher et pour éclipser ses grandeurs; et nous, au contraire, jamais contents de ce que nous sommes, nous voulons toujours par orgueil être, ou du moins paraître ce que nous ne sommes pas.

C'est ainsi que les chrétiens sont directement opposés à Jésus-Christ, que les membres sont contraires à leur chef; c'est ainsi qu'ils combattent ouvertement les desseins du Fils de Dieu dans le mystère de son incarnation; car il ne s'est fait homme et n'est devenu semblable aux hommes qu'afin que les hommes lui devinssent semblables. Les hommes n'ont pu devenir semblables à Dieu dans sa grandeur; mais Dieu s'étant abaissé, s'étant anéanti lui-même, ils peuvent et ils doivent maintenant lui devenir semblables dans ses humiliations; et c'est cette ressemblance qui leur donnera la qualité d'enfants de Dieu. Achevons de vous expliquer les grandes merveilles du mystère de ce jour, qui fait que le Père n'est plus seul Père, puis-

que la Vierge sainte devient aujourd'hui la Mère du même Fils; qu'il n'est plus seulement Père, puisqu'il devient le Seigneur et le Dieu de son Fils; qu'il n'est plus le Père d'un seul, puisqu'élevant tous les hommes à la qualité de ses enfants, il devient le Père de plusieurs fils. C'est la troisième merveille de ce mystère, et le sujet du troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Les deux plus grands témoignages d'amour que Dieu ait donnés et pu donner aux hommes sont sans doute le présent ineffable qu'il leur a fait de celui qui est son Fils par nature, et la dignité suprême à laquelle il les a élevés de ses enfants adoptés par la grâce. Par le premier, Dieu a pris part à la mortalité des hommes; par le second, il leur a fait part de sa divinité. Par le premier, il est descendu jusqu'à eux; par le second, il les a fait monter jusqu'à lui. Quand le Sauveur parle du premier de ces présents, il se sert de ces termes qui marquent l'excès de l'amour que Dieu a eu pour nous. Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan., III). Quand son apôtre saint Jean parle du second, il se sert de ces termes qui marquent l'excès du même amour : *Videte qualem charitatem dedit nobis Deus, ut filii Dei nominemur et simus* (1 Joan., III); Voyez, considérez avec attention, comprenez, si vous pouvez, jusqu'à quel point Dieu a fait éclater envers nous la grandeur de son amour, de vouloir que nous soyons non-seulement appelés ses enfants, mais que nous le soyons en effet.

C'est aujourd'hui, mes frères, que nous recevons tout à la fois ces deux grands témoignages de l'amour de notre Dieu; c'est par le mystère de l'incarnation que le Fils de Dieu se fait homme, et que les hommes reçoivent le pouvoir de devenir enfants de Dieu. C'est là cette échelle bien plus mystérieuse et bien plus merveilleuse que celle de Jacob, qui touchait, à la vérité, le ciel d'un bout et la terre de l'autre, mais où il n'y avait que des anges qui montaient et qui descendaient, et où Dieu se tenait immobile, appuyé sur le haut de l'échelle; au lieu qu'ici c'est Dieu lui-même qui descend aux hommes, et qui y descend tellement qu'il se fait homme; et les hommes qui montent à Dieu, et qui y montent de manière qu'ils deviennent véritablement enfants de Dieu.

Quel comble d'honneur et de gloire pour des hommes mortels! Anges du ciel, cet honneur et cette gloire ne sont point pour vous. Vous êtes sujets, vous êtes serviteurs, vous êtes ministres de Dieu, mais vous n'en êtes pas comme nous les enfants. Vous avez le ciel, vous possédez le royaume de Dieu par titre de récompense comme serviteurs obéissants, comme sujets fidèles; mais vous ne l'avez point comme nous, par titre d'héritage; mais vous n'êtes point comme nous enfants de Dieu, ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ : *Hæredes quidem Dei,*

cohæredes autem Christi, dit saint Paul (Rom., VIII, 17).

Expliquons ici le mieux que nous pourrions cet effet merveilleux du mystère de l'incarnation, qui nous fait devenir enfants de Dieu. Il est certain que la qualité de Fils de Dieu par nature, ne peut appartenir qu'à Jésus-Christ. C'est dans ce sens que saint Jean l'appelle *le Fils unique du Père*; que saint Paul l'appelle *propre Fils*, et qu'il dit, écrivant aux Hébreux : *A qui est-ce des anges que Dieu ait jamais adressé ces paroles : vous êtes mon Fils?* Mais tout cela n'empêche pas que par l'alliance du Verbe avec notre nature, nous n'ayons reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu : *Dedit potestatem filios Dei fieri*. Enfants, non par nature, mais par une adoption de la grâce. Adoption cependant si noble et si élevée, qu'elle ne nous donne pas seulement le nom d'enfants, qu'elle ne nous donne pas seulement part aux biens de Dieu, mais qu'elle nous rend véritablement ses enfants et nous donne ses biens comme un héritage qui nous est dû : *Ut filii Dei nominemur et simus*.

Et voici comment cela se fait : *Quomodo fiet istud?* Le Fils de Dieu s'unissant dans ce jour à une portion de notre nature sanctifie, ce n'est pas assez, disons avec saint Grégoire de Nazianze, divinise toute la masse; ainsi ce qui se fait aujourd'hui dans l'Homme-Dieu, par l'union de la personne du Verbe, se fera ensuite dans les chrétiens par la grâce du même Verbe. Le Saint-Esprit prend aujourd'hui les plus pures gouttes du sang de Marie, en forme un homme lequel uni au Verbe, de manière qu'il ne fait avec lui qu'une même personne, est Fils de Dieu par nature; et le même Saint-Esprit prendra ensuite la vertu du sang de cet Homme-Dieu, et par là donnera aux fidèles un état de grâce tout nouveau, une naissance divine, par le moyen de laquelle ils deviendront enfants de Dieu adoptés par la grâce.

Voilà ce qui a fait dire à saint Augustin, que la même grâce qui a fait le Christ a fait le chrétien; que le même esprit qui a donné au Verbe une naissance humaine, a donné au fidèle une renaissance divine : *Ea gratia fit ab initio fidei suæ homo quicumque Christianus, qua gratia homo ille ab initio suo factus est Christus, de ipso Spiritu et hic renatus, de quo et ille natus*. Voilà ce qui a fait dire à saint Léon, que l'eau du baptême est à l'égard du chrétien ce qu'a été à l'égard du Sauveur le sein de Marie : *Aqua baptismatis instar est uteri virginis*; que le même Saint-Esprit qui a rempli la sainte Vierge, remplit aussi nos fonts baptismaux : *Eodem Spiritu replente fontem, qui replevit et Virginem*; que la même vertu du Très-Haut, et que la même ombre du Saint-Esprit, qui a fait que Marie a enfanté le Sauveur, fait aussi que l'eau donne une nouvelle naissance au fidèle : *Virtus Altissimi, et obumbratio Spiritus sancti quæ fecit ut Maria pareret Salvatorem, eadem facit ut regeneret unda credentem*. Voilà enfin ce qui a fait dire à Origène en des termes encore plus forts, que par un

Jésus-Christ il se fait plusieurs Christs formés sur la ressemblance de celui qui est la vraie image de Dieu : *Fiant per unum Christum, multi Christi ad similitudinem illius qui est imago Dei.*

Après toutes ces expressions si hardies des saints Pères, je m'assure que vous ne trouverez point que je l'aie trop été d'avancer dans ma troisième proposition, que par le moyen du mystère de l'incarnation, le Père éternel n'est plus le Père d'un seul : *Solius Pater*; mais qu'il devient le Père de plusieurs fils. Au reste, cette proposition est tirée en propres termes du grand saint Augustin : voici comme il parle sur le psaume LXVI, et je ne ferai que le traduire. Dieu n'a engendré qu'un Fils, dit ce Père; il n'a pas voulu néanmoins qu'il fût unique. Oui, je le redis, il n'a engendré qu'un Fils, et il n'a pas voulu qu'il demeurât seul; il lui a procuré des frères; il a voulu, non en les engendrant, mais en les adoptant, les rendre ses cohéritiers. Et c'est par là qu'il nous a bénis en son Fils; car c'est proprement dans la multiplication que consiste l'effet de la bénédiction de Dieu. Nous le prouvons par la Genèse, continue saint Augustin. Voyez-y les ouvrages de Dieu; il y est marqué que Dieu fit la lumière, et qu'il la divisa d'avec les ténèbres. Il n'y est point dit que Dieu bénit la lumière, parce que c'est la même lumière qui revient toujours tour à tour après la nuit. Dieu fit de même le firmament, il n'est point dit encore que Dieu bénit le firmament; mais pour les ouvrages qui devaient se multiplier, il est marqué que Dieu les bénit. Le propre effet donc de la bénédiction de Dieu, c'est de multiplier, c'est de remplir tout le monde. Dieu nous a bénis en Jésus-Christ son Fils, et nous a bénis de telle sorte, qu'il a rempli la terre des enfants qu'il a adoptés pour être les héritiers de son royaume et les cohéritiers de son Fils unique. Il a voulu que son Fils fût l'aîné entre plusieurs frères : *Ut sit primogenitus in multis fratribus*, et ce Fils aîné, Dieu comme son Père, n'a point rougi de nous appeler ses frères : *Non confunditur vocare eos fratres* (*Heb.* II).

Voilà des vérités, mes frères, qui pour être élevées et au-dessus de la portée de nos esprits, n'en doivent pas moins faire d'impression sur nos cœurs. Elles sont théologiques, je l'avoue; mais outre qu'il est nécessaire que vous en soyez instruits, puisqu'elles regardent le fond de votre religion, elles renferment des motifs très-pressants pour le règlement et la sanctification de vos mœurs. Vous n'avez qu'à les bien méditer, vous n'avez qu'à vous occuper souvent de cette merveille de l'amour de Dieu, qui, de pécheurs et de ses ennemis que vous étiez, d'enfants d'ire et d'enfants du démon que vous étiez, vous a élevés à la qualité glorieuse de ses enfants, de ses héritiers et de cohéritiers de Jésus-Christ son propre Fils et son unique Fils. Vous n'avez, dis-je, qu'à penser souvent et attentivement à cet excès de l'amour de Dieu envers vous, pour

remplir vos cœurs d'amour et de reconnaissance envers lui, pour détester et quitter vos péchés, pour mépriser les biens, les plaisirs et la gloire du monde, et pour vous porter à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais, hélas! ô aveuglement déplorable des hommes! cette qualité glorieuse d'enfants de Dieu, qu'ils devraient estimer au-dessus de tout et préférer à tout, leur paraît aujourd'hui vile et méprisable, et ils n'en font aucun état. Parlez aux chrétiens de l'éclat de leur naissance, de la splendeur de leur maison, de la magnificence de leurs tables, de l'abondance de leurs biens, de leurs belles actions ou de celles de leurs ancêtres, de leur science, de leur prudence, de la beauté de leur esprit, de celle même de leur corps qui sera bientôt réduit en pourriture; leur cœur s'enflera d'orgueil aussitôt, et leur esprit ébloui, s'évanouira dans la vanité de leurs pensées. Mais dites-leur que la grâce les élève aujourd'hui à la qualité d'enfants de Dieu, et que cette qualité est si éminente, qu'elle n'en reconnaît point au-dessus d'elle, ni dans le ciel, ni sur la terre, que la qualité de Fils de Dieu par la nature qui est en Jésus-Christ, et la qualité de Mère de Dieu qui est en la Vierge sainte; ils n'en seront nullement touchés, et peut-être vous écouteront-ils avec mépris. D'où vient cela, mes frères? de deux principes. Le premier, c'est que bien que nous possédions dès ce monde la dignité d'enfants de Dieu, la gloire de cette dignité ne nous est pas encore manifestée. Mes bien-aimés, dit saint Jean, nous sommes dès maintenant enfants de Dieu : *Charissimi nunc filii Dei sumus*; mais ce que nous devons être un jour en vertu de cette éminente dignité, ne paraît pas encore : *Sed nondum apparuit quid erimus* (*I Joan.*, III). Quand il paraîtra, les méchants mêmes, les impies mêmes seront saisis d'étonnement, voyant dans les justes l'éclat et la splendeur de cette qualité si glorieuse. Insensés que nous étions, diront-ils, leur vie nous paraissait une folie, et leur mort remplie de honte, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est la gloire des Saints : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* (*Sap.*, V).

L'autre cause de notre aveuglement sur la dignité d'enfants de Dieu, qui nous est offerte aujourd'hui par le Verbe incarné; c'est qu'après que nous l'avons véritablement reçue dans notre baptême, nous l'avons souillée par une vie toute de chair et de sang. Nous l'avons perdue par nos péchés, en sorte que n'étant plus en nous, mais au contraire étant bien éloignée de nous, elle nous paraît petite dans cet éloignement, à peu près comme les étoiles qui, bien que d'une immense grandeur, nous paraissent très-petites à cause de la grande distance qui est entre elles et nous. Qu'avons-nous donc à faire ici, chrétiens? Nous devons premièrement réveiller notre foi, et nous bien servir de ses

lumières pour découvrir toute la gloire attachée à cette dignité d'enfants de Dieu, quoique nous ne possédions pas encore cette gloire. En second lieu, nous devons faire tous nos efforts pour recouvrer par une sérieuse et solide pénitence cette dignité d'enfants de Dieu, si nous l'avons perdue par nos péchés. Que si nous avons le bonheur, ou de l'avoir déjà recouvrée, ou de l'avoir conservée en conservant notre innocence, appliquons-nous désormais tout le reste de notre vie, à soutenir cette haute dignité par nos œuvres. Rien ne doit être plus capable de nous porter à la pratique de toutes sortes de vertus, que de nous représenter souvent que nous sommes enfants de Dieu. Dans le monde, ne représente-t-on pas à la noblesse son extraction? N'exhorte-t-on pas les enfants qui ont eu des pères vertueux, à considérer de qui ils sont issus? Dieu se déclare aujourd'hui notre Père, soyons donc, dit saint Paul, ses imitateurs, comme ses enfants bien-aimés; soyons ses imitateurs en vérité, en justice, en sainteté, en pureté, en bonté, en douceur, en miséricorde. Que chacun de nous se dise souvent à soi-même: Je suis enfant de Dieu, je dois donc vivre en enfant de Dieu, je ne dois donc pas vivre comme les enfants de ce siècle, je dois avoir d'autres désirs, d'autres plaisirs, d'autres vœux, d'autres espérances. Je suis enfant de Dieu, je ne dois donc point vivre dans le luxe, dans la mollesse, dans la recherche des biens et des honneurs de la terre, je dois regarder toutes ces choses comme des ombres qui passent, comme des fantômes qui disparaissent. Tout cela est au-dessous de moi et de ma naissance, tout cela est contraire à ma qualité. Il faut que je soutienne ma noblesse, j'ai un Père dans le ciel qui me réserve son royaume éternel comme mon héritage.

Je suis enfant de Dieu, né d'un Père qui est souverainement juste, il faut donc que je renonce à toute injustice envers le prochain, à toutes ces voies obliques dont on se sert pour s'enrichir ou pour s'agrandir dans le monde. Je suis enfant de Dieu, né d'un Père qui est la pureté et la sainteté même; il faut donc que je n'occupe plus mon esprit que de ce qui est pur, que de ce qui est honnête, que de ce qui est saint, que de ce qui est d'édification et de bonne odeur. Je suis enfant de Dieu, né d'un Père qui est la charité, la débonnairété et la libéralité même; il faut donc que je l'imité, pardonnant à mes ennemis, assistant les pauvres de mes biens, et me rendant sensible à toutes les misères de mes frères. Je suis enfant de Dieu, il faut donc que je reçoive avec soumission et avec amour les châtimens de mon Père, dans les afflictions qu'il m'envoie pour me sanctifier et me rendre digne de posséder la couronne immortelle et l'héritage incorruptible qu'il me réserve. Voilà les sentimens que nous donne la grâce de l'adoption qui nous fait enfans de Dieu. Voilà le fruit que nous devons tirer des grandes vérités que le mystère de ce jour nous enseigne. Je prie Dieu qu'il

les imprime tellement dans vos esprits et dans vos cœurs, que le Saint-Esprit puisse rendre témoignage à votre esprit que vous êtes enfans de Dieu, et que vous souteniez si bien cette haute dignité en ce monde par la sainteté de vos œuvres, que vous puissiez jouir dans l'autre des droits qui y sont attachés, dans la possession d'une gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Prêché devant le roi à Saint-Germain-en-Laye, l'an 1675.

Sur le mystère de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nunc judicium est mundi.

C'est maintenant que le monde va être jugé (S. Jean, ch. XII).

Sire, si les prophètes qui nous ont prédit la naissance du Messie ne l'avaient promis tout à la fois comme sauveur et comme juge: *Judex noster ipse salvabit nos (Is. XXXIII)*, J'aurais de la peine à le représenter ici sous cette dernière qualité si peu convenable en apparence à cet amour infini, et à cet abaissement prodigieux que nous admirons dans le mystère de ce jour.

Quand il viendra juger le monde au dernier jour, il signalera sa puissance par la dissolution des éléments et par le renversement de toute la nature, et on le voit aujourd'hui revêtu d'une faible nature, et exposé lui-même aux injures des éléments. Alors on le verra descendre du haut des cieux, et venir dans les nuées plein de majesté et de puissance, et on le voit aujourd'hui prendre naissance dans une étable, couché dans une crèche, enveloppé de langes, ce qui marque tout à la fois sa pauvreté et sa faiblesse. Ses yeux, alors, selon le langage des prophètes, jetteront un feu dévorant qui consumera les pécheurs; et aujourd'hui ils ne jettent que des larmes pour laver et pour expier leurs péchés. Son trône alors sera entouré de milliers d'anges et de saints qui auront dans leurs mains des glaives tranchants des deux côtés pour exécuter ses vengeances, et sa crèche aujourd'hui n'est entourée que de simples bergers qui n'ont que la houlette à la main, et d'anges qui n'ont que des cantiques de paix dans la bouche, et qui tous, nous annoncent par là que son avènement présent est un avènement de grâce et de douceur.

Cependant, si nous regardons cette naissance humaine du Fils de Dieu avec des yeux éclairés par la foi; nous y trouverons bientôt le jugement et la condamnation du monde, nous reconnaitrons bientôt que cet enfant si doux et si aimable est un juge, que cette crèche si pauvre et si dure est un tribunal, que ces bergers si grossiers et si simples sont les assesseurs de ce juge, que ces larmes, ces cris, ces abaissemens, ces souffrances d'un Dieu naissant dans le monde, sont des sentences et des arrêts portés contre les amateurs du monde: *Nunc judicium est mundi*, c'est maintenant que le monde va être jugé.

Voici tout à la fois le législateur et la loi.

S'il ne condamne pas dès aujourd'hui le monde, comme condamne le juge, il le condamne dès aujourd'hui comme condamne la loi. Voici l'Emmanuel qui sait choisir le bien et rejeter le mal. Voici celui qui sera l'occasion innocente que plusieurs tomberont en Israël, et la cause véritable que plusieurs se relèveront. En un mot, voici tout à la fois le Sauveur et le juge du monde, et qui des choses mêmes qu'il fera pour le salut du monde, en dressera son jugement et sa condamnation : *Judex noster ipse salvabit nos. Nunc judicium est mundi.*

Pour vous faire bien entrer dans une si importante vérité et pour joindre l'instruction avec la morale sur ce grand mystère, je n'ai qu'à vous montrer ici quel en est le principe et quelle en est la fin. Son principe est un amour infini de Dieu pour le monde ; sa fin, c'est la réparation et le salut du monde. En faut-il davantage pour bien juger et pour bien condamner le monde ? Car, qu'est-ce que le monde aujourd'hui ? quel est son esprit ? quels sont ses véritables caractères ? J'en remarque particulièrement deux : une grande dureté et insensibilité pour Dieu ; une grande négligence et un grand mépris du salut. Ces deux seuls traits suffiraient pour bien peindre le monde. Ah ! le voici donc bien jugé par la naissance du Sauveur. Cet amour infini de Dieu, qui est le principe de cette naissance, vient bien condamner la dureté et l'insensibilité du monde pour Dieu. La réparation et le salut du monde qui en est la fin et qui oblige le Fils de Dieu à descendre du haut des cieux dans une crèche, vient bien condamner cette négligence et ce mépris du monde pour son propre salut : *Nunc judicium est mundi.* Deux jugements et deux condamnations du monde qui vont faire les deux parties de ce discours.

Demandons auparavant les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui fut troublée et saisie de crainte, lorsqu'elle reçut le Sauveur dans son sein, parce qu'elle sentit, dit saint Ambroise, qu'elle y recevait en même temps le souverain Juge du monde : *Sensit in se supernum suscipi Judicem.* C'est Marie, lorsque l'ange la salua pleine de grâce : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul parlant du grand mystère que nous adorons aujourd'hui, aurait pu l'appeler le mystère de la sagesse de Dieu, puisque ses conseils adorables y brillent avec tant d'éclat par le secret qu'elle a trouvé de punir les péchés sans perdre les pécheurs, de sauver les criminels en tirant en même temps une juste vengeance de leurs crimes.

Ce grand apôtre aurait pu l'appeler le mystère de la puissance de Dieu ; car, quelle puissance n'a-t-il point fallu pour ce grand ouvrage, appelé dans l'Écriture l'ouvrage de Dieu par excellence ? *Domine, opus tuum* (*Habac.*, III). Quelle puissance n'a-t-il point fallu pour joindre en une seule et même personne le Créateur avec la créature, l'infini avec le fini, l'Être éternel et souverain avec un être

fait et produit dans le temps ? L'ouvrage de la création n'a été qu'un jeu pour la puissance de Dieu, en comparaison de celui-ci. Là, Dieu a tiré les créatures du néant et les a élevées à une petite participation de son être suprême : ici, il descend du trône de sa gloire pour participer lui-même à la condition de ses créatures et s'unir personnellement à leur néant.

L'Apôtre pouvait appeler ce mystère, le mystère de la justice de Dieu, parce que le péché de l'homme ayant fait un outrage à Dieu que toutes les créatures ensemble ne pouvaient réparer ; il a fallu un Homme-Dieu pour faire cette réparation, parce qu'il a fallu une satisfaction qui fût infinie par la dignité de celui qui satisfaisait, pour réparer une offense qui était infinie par la dignité de celui qui était offensé.

Mais saint Paul laissant à part toutes ces idées, quoique très-justes et très-convenables au mystère, se contente, avec raison, de l'appeler le grand mystère de l'amour : *Magnum pietatis sacramentum* ; car, c'est l'amour en effet qui règne dans tout ce mystère ; c'est l'amour qui donne des conseils à la sagesse, qui fait agir la puissance, qui sait apaiser et contenter la justice ; et l'on peut dire même qu'il n'y avait que l'amour qui pût accomplir les grands desseins que Dieu avait formés de toute éternité pour le salut et la réparation de l'homme, parce que pour sauver l'homme, il fallait que Dieu se fit homme, sans quoi l'homme était perdu sans ressource. Il fallait nécessairement satisfaire pour le péché de l'homme ; or, l'homme pouvait bien souffrir et mourir, mais il ne pouvait pas satisfaire ; le Fils de Dieu au contraire pouvait satisfaire, mais il ne pouvait ni souffrir ni mourir ; il fallait donc qu'il se fit homme pour pouvoir souffrir, mourir, et satisfaire tout ensemble. Mais pour en venir là, pour que Dieu se soit fait homme, quel transport et quel excès d'amour ! Il a fallu que la force et la violence de l'amour ait fait comme sortir Dieu hors de lui-même pour s'abaisser à l'union de sa créature, pour l'obliger à devenir lui-même son propre ouvrage ; ce qui a fait dire à saint Denis cette parole si belle et si hardie que l'amour que Dieu a eu pour l'homme lui a causé une espèce de transport et d'extase : *Extasim passus est.*

L'extase qui n'est autre chose qu'un mouvement extraordinaire qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, peut arriver en deux manières, dit saint Thomas ; ou par élévation, ou par abaissement. On sort hors de soi, ou parce qu'on s'élève au-dessus de soi, ou parce qu'on s'abaisse au-dessous. Les transports, les ravissements arrivés aux saints, qui, tout détachés de leurs sens et en quelque façon même de leur corps, se sont élevés à ces contemplations si sublimes des choses divines et éternelles, si élevées au-dessus de la portée naturelle de l'homme, ont été des extases par élévation. Les fureurs au contraire, les aliénations d'esprit, les emportements mêmes des passions qui abaissent l'homme au-dessous de lui peuvent

être appelés des extases par abaissement. Or, on peut dire dans un bon sens que ces deux sortes d'extases étaient nécessaires au salut de l'homme, parce qu'il fallait, et que Dieu s'abaissât jusqu'au néant de l'homme, et que le néant de l'homme fût élevé jusqu'à l'union de la Divinité; et ce sont là les deux grands effets de l'amour dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui.

Un Dieu s'être fait homme, mes frères, s'être fait enfant, s'être réduit à un état si faible, si méprisable, et en apparence si contraire à sa sagesse suprême et à sa majesté infinie; cela ne paraît-il pas, l'oserai-je dire, une aliénation de l'Esprit de Dieu, un oubli de sa sagesse causé par une violence et un transport de son amour? *Extasim passus est*. Saint Augustin tranche le mot. La sagesse de l'homme nous a perdus, dit-il, la folie de Dieu nous rachète et nous sauve: *Sapientia hominis nos perdidit, stultitia Dei nos redemit*; c'est-à-dire, mes frères, ce qui paraît folie en Dieu, mais ce qui, comme nous l'enseigne saint Paul, surpasse infiniment toute la sagesse des hommes: *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus* (I Cor., I).

O prodige! ô merveille d'amour que le même saint Paul nous a voulu faire entendre, quand il n'a point fait difficulté d'appeler la charité que Dieu a eue pour nous, une charité excessive: *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos* (Ephes. II, 4); que le Fils de Dieu nous a voulu faire entendre lui-même, quand il a dit: Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan., III). C'est-à-dire, qu'il a aimé le monde d'une telle force; c'est-à-dire, qu'il a été si transporté d'amour pour le monde, qu'il lui a donné son propre et son unique Fils.

Après cela aussi, le monde doit-il chercher ailleurs le jugement et la condamnation de sa dureté et de son insensibilité pour Dieu, et n'ai-je pas raison de dire que c'est maintenant qu'il va être jugé? *Nunc judicium est mundi*.

J'entends par le monde, et vous entendez sans doute avec moi les amateurs du monde, qui, se mêlant et se confondant avec le monde par leurs attachements, deviennent comme une même chose avec lui, portent à juste titre le nom de ce qu'ils aiment, et s'appellent monde comme lui: *Dilectores mundi, mundus vocantur*, dit saint Augustin. J'entends par le monde cet ambitieux qui fait d'une charge, d'un emploi, d'un rang son souverain bien; ce voluptueux qui rapporte tout à son plaisir, et qui lui consacre toutes les affections de son cœur; cet avare qui se fait une idole de son or et de son argent; cette dame mondaine qui se fait une idole d'elle-même.

Pécheur, pécheresse qui aimes le monde, et qui n'aimes point Dieu, je n'en veux point encore ici à la corruption de ton cœur et au dérèglement de ses amours; je n'en veux qu'à son ingratitude, sa dureté et son insen-

sibilité. Ça, dis-moi, je te prie, que fallait-il pour t'obliger à tourner ton cœur vers ton Dieu, et à lui consacrer ton amour? Fallait-il que l'objet fût aimable? et qu'y a-t-il de plus aimable, de plus beau, de plus grand, de plus parfait que Dieu, dont tout ce qui te paraît aimable ici-bas, et qui, faisant illusion à tes sens, va en même temps charmer et corrompre ton cœur, n'est qu'une ombre basse et grossière, une vaine et légère image? Comme l'amour est le plus grand attrait de l'amour, fallait-il que ton Dieu t'aimât pour se faire aimer de toi, et qu'il l'aimât même le premier? Il l'a fait, *ipse prior dilexit nos*, dit l'apôtre saint Jean. Lorsque ton cœur était incapable de se tourner vers lui, et que le poids du péché t'en éloignait toujours de plus en plus, lors même que tu l'étais déclaré son ennemi; c'est alors qu'il a pris plaisir de faire éclater la grandeur de son amour pour toi. Fallait-il pour mériter le tien de grands présents et de grands bienfaits de sa part? Ecoute ces paroles du Sauveur: Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. Cela ne te contente-t-il pas? Désires-tu avec cela quelque autre chose? Ecoute son Apôtre qui te dit: Lorsque Dieu nous a donné son Fils, ne nous a-t-il pas donné toutes choses avec lui? *Nonne cum illo nobis omnia donavit* (Rom., VIII)? Fallait-il pour t'obliger à l'aimer, qu'il se rendit semblable à toi? Ne l'a-t-il pas fait? Parce que ton cœur détourné du Créateur, se tournait vers les créatures, il s'est fait créature; parce que tu plaçais tes affections dans les choses visibles et sensibles, il s'est rendu et visible et sensible dans l'unique dessein d'attirer ton amour: *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus*, dit l'Eglise dans ce saint temps, *per hunc in invisibilia amorem rapiamur*. Enfin fallait-il, pour mieux mériter et mieux obtenir ton amour, souffrir pour toi, mourir pour toi? Hélas! voilà ce que ton Dieu vient faire au monde; voilà ce qu'il commence à faire dès sa naissance. Il répand déjà des larmes, en attendant qu'il verse son sang pour tes péchés. Désires-tu encore quelque autre chose après cela? Cherche, imagine ce que ton Dieu aurait dû ou pu faire pour se faire aimer de toi qu'il n'ait pas fait. Ne donne point ici de bornes à tes pensées, n'en donne point à ton imagination, on te le permet, et on est sûr que tu ne trouveras rien que tu puisses raisonnablement exiger de lui pour mieux mériter l'affection libre de ton cœur.

Mais j'entends, pécheur qui m'écoutes, j'entends ici le langage secret de la corruption de ton cœur. Tu voudrais que le Fils de Dieu vînt au monde te délivrer seulement des peines des péchés, et non des péchés mêmes; tu voudrais qu'il t'exemptât du châtiment dû à tes crimes, en te laissant la liberté et le plaisir de les commettre, ou du moins en ne t'obligeant point à les expier par une solide pénitence après les avoir commis. Voilà ce que tu trouves qui manque aux témoignages de son amour; mais tu ne prends pas garde que Dieu ne serait alors ni saint

ni juste, et, par conséquent, qu'il ne serait pas Dieu. Tu ne fais pas réflexion que ce ne serait pas l'aimer et le marquer son amour, que de te laisser dans la plus grande de toutes les misères qui est le péché; et d'ailleurs tu demanderais là une chose impossible, qui est d'aimer Dieu et de demeurer en même temps dans le péché; de s'attacher à Dieu par les liens de sa charité et de son amour, et d'en être en même temps détaché par les affections du crime; de regarder Dieu dans ton cœur comme ta dernière fin et comme ton souverain bien, et lui ôter en même temps dans ce cœur ces qualités pour les donner aux créatures.

Il faut donc, pécheur, que tu conviennes ici de bonne foi que Dieu ne pouvait rien faire de plus pour gagner ton cœur et t'obliger à tourner vers lui toutes ses affections; cependant ce cœur demeure toujours dur et insensible à tant de bienfaits, froid et tout de glace parmi tant de flammes et tant d'excès d'amour; quel jugement et quelle condamnation pour toi! *Nunc judicium est mundi*, c'est maintenant que le monde va être jugé.

Passe, disent les saints Pères, qu'avant l'incarnation, le cœur de l'homme se trouvât vide de l'amour de son Dieu; c'était le temps des ténèbres et des égarements des esprits, ce pouvait être celui de la dureté et de l'insensibilité des cœurs; mais depuis que Dieu a envoyé son Fils en ce monde, depuis que ce Fils adorable a apporté sur la terre, comme il le dit lui-même, le feu du ciel, ne devrait-il pas faire fondre toute la glace, et amollir toute la dureté de nos cœurs? Cela s'est fait aussi dans les premiers siècles de l'Eglise, et les prophètes n'avaient pas manqué de prédire cet effet merveilleux de la naissance du Messie: *Utinam dirumperes cœlos et descenderes*. Oh! si vous vouliez, disaient-ils à Dieu dans l'ardeur de leurs desirs et dans la ferveur de leurs prières, si vous vouliez ouvrir les cieus et descendre, les montagnes s'écouleraient devant vous, elles fondraient et couleraient comme si elles étaient consumées par le feu; les eaux mêmes, toutes froides qu'elles sont, deviendraient incontinent tout embrasées: *A facie tua montes defluerent, sicut exustio ignis tabescerent, aquæ arderent igni* (Isa., LXIV, v. 1, 2).

Cela se ferait encore ainsi, mes frères, si nous avions une véritable foi. Non, il ne serait pas possible que les lumières de la foi fussent bien vives dans nos esprits, et que les flammes de l'amour ne s'allumassent pas dans nos cœurs; il ne serait pas possible que nous fussions bien persuadés des vérités si tendres et si aimables du grand mystère de ce jour, que nous crussions bien que le Fils unique de Dieu est venu prendre une naissance humaine sur la terre, se rendre semblable à nous, s'assujettir à toutes nos misères pour nous en délivrer, nous pécheurs, nous ses ennemis, et pour nous sauver tout à la fois et de nos péchés et des peines dues à nos péchés, c'est-à-dire d'une mort et d'une damnation éternelle, sans faire nos efforts

pour répondre à tous ces excès d'amour par un amour réciproque. Mais, avouons-le à notre confusion, nous n'avons point de foi. On n'en trouve presque plus à présent dans le monde; et plus nous nous éloignons des temps de la naissance du Sauveur, qui est ce soleil levant qui nous est venu visiter d'en haut: *Visitavit nos oriens ex alto*, plus les lumières de la foi s'éteignent dans les esprits, et, par une suite naturelle, mais bien funeste, plus la dureté et l'insensibilité s'augmentent dans les cœurs. Car c'est l'incrédulité, dit l'apôtre saint Paul, qui rend les cœurs durs et mauvais en les séparant du Dieu vivant et les détachant de son amour: *Videte fratres ne forte sit in vobis cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo* (Heb., III).

Il est donc bien important pour toi, mon cher auditeur, de te bien fortifier dans la foi du grand mystère de ce jour; mais s'il est important, j'ose dire qu'il ne te doit pas être difficile, car tu n'as qu'à considérer ce mystère avec attention, tu n'as qu'à passer à Bethléem avec les bergers pour admirer avec eux les merveilles que Dieu y opère: *Transeamus usque Bethleem et videamus hoc Verbum quod factum est*. A la vérité tu trouveras de quoi bien exercer ta foi, mais tu y trouveras aussi de quoi bien l'affermir: tu y trouveras un enfant faible, enveloppé de langes, couché dans une crèche, voilà de quoi bien exercer ta foi; mais tu y entendras aussi le concert des anges qui ont quitté le ciel pour le venir adorer dans cette crèche; voilà bien de quoi l'affermir. Il faudra que, comme les bergers, tu joignes ce que tu auras vu avec ce que tu auras ouï, pour en glorifier Dieu avec eux, et pour allumer dans ton cœur le feu de son amour: *Glorificantes et laudantes Deum de omnibus quæ viderant et audierant* (Luc., II). Tu aimes la gloire et la grandeur, des abaissements tout purs ne seraient pas du goût de ton cœur; eh bien! vois, considère comme dans cette naissance de ton Sauveur les choses humaines sont alliées avec les divines. Vois comme les abaissements y sont relevés par les grandeurs: les anges s'y trouvent avec les bergers; les anges pour te marquer la majesté de cet enfant, les bergers pour te marquer son humilité; les anges pour l'apprendre qu'il est le Seigneur de la gloire; les bergers pour te faire voir que ce Seigneur de gloire s'est anéanti pour l'amour de toi. Que les langes donc de cet enfant adorable ne te choquent point, que sa crèche et son étable ne te rebutent point, puisque toute cette infirmité et toute cette bassesse de sa naissance ne servent qu'à te mieux prouver la vérité de la chair et de la nature humaine qu'il a prise pour toi, et ne servent, par conséquent, qu'à te mieux prouver la grandeur et l'immensité de son amour, sans faire tort néanmoins à l'honneur qui est dû à son éternelle majesté, puisqu'en même temps que, comme un enfant faible, il est enveloppé de langes, les anges descendent du ciel pour l'adorer et le servir; en même temps qu'il choisit une éta-

ble et un antre obscur pour y prendre naissance, il produit un nouvel astre dans le ciel pour annoncer cette naissance aux grands et aux sages du monde, et la porter aux nations éloignées. Si tu crois les choses viles et méprisables de cette naissance, crois-en aussi les choses merveilleuses et magnifiques, et que la foi des uns te fortifie dans la foi des autres : *Si credis vilia, crede mirifica*, dit saint Maxime.

Je vois que cela ne te contente pas encore. Tu me dis : Je n'ai rien vu, je n'ai rien ouï, je voudrais voir ou entendre aussi quelque chose qui me fortifiât dans la foi. Eh bien ! ouvre les yeux, non-seulement de ta foi, mais encore de ta raison, et tu trouveras des preuves visibles et sensibles de la vérité du mystère de l'amour de ton Dieu. Jette un œil sur le passé et un autre sur l'avenir ; considère ce qui a précédé cette naissance et ce qui l'a suivie ; vois comme elle a été si longtemps et si clairement prédite par tant d'oracles des prophètes, qui en ont marqué jusqu'aux plus petites circonstances. Comme tout l'ancien Testament n'a été, à proprement parler, qu'une prophétie continuelle dont cette naissance est l'accomplissement, tu trouveras par là, comme l'enseigne l'apôtre saint Pierre, une certitude plus affermie que ne serait le témoignage de tes propres sens. Jette ensuite un œil sur l'avenir ; cet avenir n'est plus un avenir pour toi ; considère bien ce qui suit cette naissance : comme cet enfant muet va faire taire les démons, va renverser les idoles par tout le monde, va confondre les sages, va soumettre les puissants, va changer tous les cœurs, va convertir tout l'univers. Vois ces grands prodiges qu'il fera et par lui-même et par ceux qui croiront en lui ; vois comme cette pierre rejetée par ceux qui bâissaient va devenir la principale pierre de l'angle ; vois comme étant rejetée des Juifs, les Gentils vont venir en foule de l'Orient et de l'Occident pour l'adorer ; vois comme ceux-là, qui sont enfants du royaume, en seront chassés, et comme ceux-ci qui ne sont que des étrangers entreront en leur place ; vois enfin comme cette petite pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main d'homme, ce qui marque si bien la naissance de cet adorable enfant sortant du sein d'une Vierge toute pure ; vois, dis-je, comme cette petite pierre deviendra elle-même une grande montagne qui remplira tout le monde, et qui y établira un royaume qui n'aura point de fin. Ah ! il y a là bien des choses pour toi qui sont et visibles et sensibles.

Reconnais donc, avec saint Paul, l'immensité de l'amour de ton Dieu, et écris-toi avec lui et dans un même transport d'amour : Ah ! que le mystère de l'amour d'un Dieu est grand, qui a été manifesté dans la chair qu'il a prise pour nous ! *Magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne* (1 Tim., III). Mystère, poursuit ce grand apôtre, qui a été justifié par le Saint-Esprit, c'est-à-dire par les prodiges que le Saint-Esprit a opérés pour en confirmer la vérité ;

mystère qui a été découvert aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, consommé dans la gloire : *Justificatum est in Spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria* (Ibid.).

Autant de mots, mes frères, autant de preuves invincibles, et de la divinité de l'Enfant qui prend naissance aujourd'hui, et de la grandeur de l'amour de Dieu son Père qui nous l'a donné. Grand mystère d'amour ; et où serait la grandeur et du mystère et de l'amour, si Jésus-Christ n'était qu'un homme ? Mystère justifié par les miracles et les prodiges du Saint-Esprit ; et quel besoin aurait-on eu de prodiges et de miracles pour prouver que c'est un homme ? Mystère qui a été révélé aux anges ; et qu'aurait eu ce mystère de grand et de surprenant pour dire qu'il a été révélé aux anges, si Jésus-Christ n'était qu'un homme ? Mystère qui a été prêché aux nations, cru dans le monde ; et quelle merveille que le monde eût cru un tel mystère, si Jésus-Christ n'était qu'un homme ? et qu'est-ce que les apôtres ont prêché aux nations ? Qu'est-ce qu'on a cru dans le monde sur leur parole accompagnée de tant de miracles, sinon que Jésus-Christ est un Dieu homme, le Fils unique, le propre Fils de Dieu ?

Croyons-le aussi, mes frères, d'une ferme et vive foi ; soyons bien persuadés dans nos esprits de toutes ces grandes vérités de notre religion, et dans cette disposition allons à la crèche du Sauveur, pour y fondre la glace de nos cœurs, pour en amollir la dureté, et pour lui consacrer toute la tendresse de notre amour. Si cette crèche, avec toutes les circonstances de faiblesse et de bassesse qui l'accompagnent, livre quelque combat à notre foi, remontons à la force et à la grandeur de l'amour de Dieu, et disons avec saint Pierre Chrysologue : *Sic nasci voluit quia amari voluit* ; il a voulu naître ainsi, parce qu'il a voulu être aimé. Aimons-le donc, et cessons d'aimer le monde et les choses du monde, nous trouverons en lui notre salut ; mais si nous voulons toujours conserver dans le fond de nos cœurs cette attache honteuse pour les choses du monde qu'il a rejetées dans sa crèche, nous n'y trouverons que notre jugement et notre condamnation, car c'est là que le monde est jugé : *Nunc judicium est mundi*. Nous avons examiné le principe du mystère qui est un amour infini que Dieu a eu pour le monde, et par là nous avons vu le jugement et la condamnation de la dureté et de l'insensibilité du monde pour Dieu. Examinons maintenant la fin du mystère, qui est le salut et la réparation du monde, et voyons par là une nouvelle condamnation du monde sur cette prodigieuse indolence, et cette affreuse négligence où l'on est dans le monde sur son propre salut : c'est ce qui va faire la matière du second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est une parole bien remarquable de Tertullien, que le Fils de Dieu vient au monde

pour y expliquer la grande pensée de son Père éternel sur le salut et la réparation du monde : *Magnum Patris cogitatum super hominis restitutione, annuntiaturus sæculo venit.*

Je ne sais, mes chers auditeurs, si je pourrai bien vous expliquer moi-même tout ce que cette grande parole me fait concevoir; soutenez-moi de vos attentions, j'en ai besoin.

J'ose avancer ici que si l'entendement de Dieu pouvait souffrir un partage, il se verrait partagé entre les pensées de ses grandeurs et les pensées du salut des hommes. Son Fils, dans l'éternité, est le terme des pensées de ses grandeurs; son Fils, dans le temps, est le terme de ses pensées sur le salut des hommes.

Le Verbe incréé exprime dans l'éternité, toutes les pensées de grandeur que Dieu son Père a eues en se contemplant soi-même, son essence et ses divines perfections; mais le Verbe incarné dans le temps, exprime parfaitement toutes les pensées et tous les desseins de Dieu pour le salut des hommes; en sorte que Jésus-Christ et tout Jésus-Christ, généralement tout ce qui le regarde, son incarnation, sa naissance, sa vie et sa mort, sa doctrine et ses mystères, ses prédications et ses miracles, sa gloire et ses opprobres; tout cela n'est que pour exprimer et pour expliquer aux hommes dans le temps, cette grande pensée que Dieu a eue de toute éternité pour leur salut : *Magnum Patris cogitatum super hominis restitutione annuntiaturus sæculo venit.*

Et n'est-ce point aussi ce que le Prophète voulait nous faire entendre par ces paroles assez obscures d'un de ses psaumes? Dieu a parlé une fois, et j'ai entendu ces deux choses : que la puissance appartient à Dieu, et que vous êtes, Seigneur, plein de miséricorde : *Semel locutus est Deus, duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia (Psal. LXI).* Comme voulant dire : Dieu ne profère qu'une parole, il n'a qu'un Verbe par lequel il s'exprime, mais ce Verbe de Dieu doit être considéré en deux états, et il exprime alors deux choses différentes. Comme Verbe incréé, il exprime la puissance et la grandeur de Dieu. Comme Verbe incarné, il exprime sa miséricorde et son amour pour le salut des hommes. Comme Verbe incréé, il était au commencement, c'est-à-dire de toute éternité, et toutes choses ont été faites par lui : *In principio erat Verbum, per ipsum omnia facta sunt.* Voilà l'expression de la puissance. Comme Verbe incarné, il s'est abaissé jusqu'à nous, il est venu demeurer avec nous, afin de faire de nous des enfants de Dieu : *Verbam caro factum est et habitavit in nobis... Dedit potestatem filios Dei fieri his qui credunt.* Voilà l'expression de la miséricorde de Dieu pour le salut des hommes. Mais qu'il y a ici de différence à faire entre ces deux expressions du Verbe de Dieu : dans la première, il n'y a pour lui que gloire, que majesté et que puissance; dans la seconde, il n'y a pour lui

que faiblesse, que souffrance et qu'anéantissement. Considérez-le aujourd'hui attentivement dans la crèche, et vous trouverez que c'est là que par la pauvreté, la dureté et l'humilité de cette crèche, il commence à nous expliquer les pensées et les desseins de Dieu sur le salut des hommes, à nous en apprendre les moyens, à nous montrer tout à la fois nos maux et nos remèdes. Parce que les hommes s'étaient perdus par l'orgueil, le voilà humilié dans une crèche. Parce qu'ils s'étaient perdus par l'amour des plaisirs de leurs sens, la dureté de cette crèche nous le fait déjà voir dans les souffrances. Parce qu'ils s'étaient perdus par l'attache aux biens visibles de ce monde, le voilà réduit dans la crèche à la dernière pauvreté.

Et que conclure de tout ceci, mes chers auditeurs, sinon tout à la fois le salut et la condamnation du monde? Il vient, non pour juger le monde, mais pour le sauver. Il s'en expliquera lui-même dans l'Evangile : *Filius hominis non venit ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum (Joan., III, 17).* Et cependant il nous dira aussi qu'il est venu en ce monde pour y exercer un jugement terrible : *In judicium veni in hunc mundum.* Et n'est-ce pas lui-même qui, étant dans le monde, prononcera ces paroles : *Nunc judicium est mundi;* c'est maintenant que le monde va être jugé. Le moyen d'accorder des choses qui paraissent si opposées? C'est, dit saint Augustin, qu'il y a deux mondes bien différents : un monde sauvé et un monde perdu, et qui n'est perdu que parce qu'il veut bien se perdre. Ce monde perdu est composé de tous ces amateurs du monde qui, ayant reçu une fois dans leurs cœurs le poison froid et mortel de l'amour des choses du monde, ne veulent point prendre les remèdes propres à le détruire, et meurent enfin dans cet amour.

C'est ce monde-là qui trouve aujourd'hui dans la naissance du Sauveur une double condamnation, sur un double aveuglement où il est à l'égard de l'affaire du salut. Ecoutez-moi, je vous prie. Par le premier de ces aveuglements, le salut lui paraît peu estimable; et par le second, il se persuade qu'il lui sera toujours facile. Par le premier, ébloui et enchanté du faux éclat des honneurs, séduit par les appas trompeurs des richesses et des plaisirs de cette vie, il compte pour rien la gloire, les biens, les délices et la félicité de l'autre; par le second, suivant de faux principes et de fausses idées, que son amour-propre lui forme du salut, il s'imagine que, continuant toujours de mener une vie molle et sensuelle, il n'aura qu'à cesser de commettre extérieurement ses crimes; il se persuade qu'il pourra suivre toujours toutes les maximes, toutes les coutumes, tous les usages du siècle corrompu, marcher toujours, en un mot, dans la voie large sans la quitter pour entrer dans la voie étroite, et qu'il ne laissera pas de se sauver et d'arriver à la vie. *Nunc judicium est mundi,* c'est maintenant que le monde va être jugé; c'est à la crèche du

Sauveur qu'il va recevoir son jugement ; c'est là, Seigneur, que vous nous faites bien voir que vos pensées ne sont pas nos pensées, et que vos voies sont bien différentes de nos voies. Viens donc à cette crèche, pécheur, viens-y, âme mondaine, toujours aveuglée et toujours enchantée par le monde, viens-y apprendre les pensées de ton Dieu, viens-y t'instruire dans ses voies, viens-y te confondre dans les tiennes, et te condamner salutairement toi-même dans le temps, afin d'éviter une condamnation éternelle.

Contemple bien premièrement ce Verbe fait chair, qui est couché dans une crèche ; considère qu'il ne s'est mis en cet état que pour te venir annoncer et exprimer la grande pensée de Dieu son Père sur le salut de tous les hommes en général, et sur le tien en particulier ; et conclus de là qu'il faut donc que ce salut soit bien grand et bien estimable pour avoir été l'objet éternel des pensées de Dieu, et pour avoir obligé le Verbe à se faire chair dans le temps, afin de venir expliquer ces pensées : conclus ensuite, avec saint Paul, qu'il n'y a donc plus moyen d'échapper au jugement de Dieu, ni d'éviter la juste punition qui t'est due, si tu viens à négliger un si grand salut : *Quomodo nos effugiemus*, dit cet apôtre, *si tantam neglexerimus salutem* (Hebr., II, 3).

Rien n'est plus certain, et rien en même temps n'est plus terrible. Cependant, quel état fait-on aujourd'hui dans le monde de ce grand salut ? que ne lui préfère-t-on point ? J'aurais honte de le dire, et vous avez honte vous-mêmes d'y penser : l'affaire de notre salut, qui devrait être notre grande et unique affaire, est pour nous la plus petite de toutes. C'est la grande pensée de Dieu ; c'est la dernière de nos pensées, et peut-être, malheureux que nous sommes, dans toute notre vie, dans tout le temps que la miséricorde de Dieu nous a accordé jusqu'ici, n'avons-nous pas encore pensé une bonne fois et sérieusement à l'affaire de notre salut. Dieu y pense de toute éternité : le Verbe fait chair qui nous vient exprimer les pensées de Dieu y pense lui-même dans le temps. C'est son ouvrage qu'il a sans cesse devant les yeux, selon cette parole d'Isaïe : *Opus illius coram illo* (Is., XL, 10). Retiré dans le ciel, il y pense encore ; car il est toujours vivant pour prier pour nous, dit saint Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Et nous, au contraire, qui y avons tant d'intérêt, nous éloignons le plus que nous pouvons de nos esprits cette pensée de notre propre salut ; nous la trouvons trop chagrine, elle vient alarmer nos cupidités, elle vient nous troubler dans nos plaisirs, elle est trop contraire à nos penchants, aux satisfactions de nos sens, aux délices que nous goûtons, aux commodités dont nous jouissons en cette vie.

Mais je découvre ici un second aveuglement qui n'est pas moins dangereux que le premier, et qui trouve bien encore dans la naissance du Sauveur son jugement et sa condamnation : *Nunc judicium est mundi*,

c'est maintenant que le monde va être jugé.

Non-seulement, dans le monde on fait peu d'état du salut, mais, par une suite d'erreurs, on se persuade qu'il sera toujours très-facile, et qu'en continuant toujours de vivre dans le monde comme l'on y vit, on ne laissera pas d'arriver à la vie. Le Sauveur qui prend naissance aujourd'hui est la vie, il est vrai, mais il est aussi en même temps la vérité et la voie : *Ego sum via, veritas et vita*. C'est à lui que nous devons aller pour être sauvés, puisqu'il est la vie ; mais c'est lui que nous devons suivre, puisqu'il est la vérité, et c'est par lui que nous devons aller, puisqu'il est la voie. Il n'en faut point chercher d'autre, il n'en faut point attendre d'autre ; c'est l'unique voie que Dieu nous ait marquée pour notre salut : c'est pour nous une nécessité absolue d'y entrer. Il faut marcher, dit l'apôtre saint Jean, comme Jésus-Christ a marché ; autrement nous n'aurons point d'union avec lui : *Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare* (I Joan., II).

Depuis que le Verbe de Dieu s'est fait chair, dit saint Augustin, il ne faut plus dire à l'homme : Travaillez avec soin à chercher la voie par où vous puissiez arriver à la vérité et à la vie ; mais seulement lui dire : Levez-vous, paresseux, la voie est venue elle-même vous chercher, et vous réveiller de votre assoupissement. Or cette voie est étroite ; le Sauveur qui prend naissance aujourd'hui ne se contentera pas de nous le dire un jour, il nous le dira avec exclamation, et avec une espèce d'étonnement et d'admiration : *Quam angusta est porta et arcta via quæ ducit ad vitam* (Matth., VII, 14) ; Oh ! que la porte de la vie est petite, et que le chemin qui y mène est étroit ! Mais avant qu'il ouvre sa divine bouche pour nous le dire dans ses prédications, ne nous le dit-il pas déjà d'une voix plus forte par son exemple ? Couché si durement dans sa crèche, resserré étroitement dans cette crèche, ne nous prêche-t-il pas déjà cette voie étroite qui mène à la vie ? ne condamne-t-il pas déjà cette voie large et spacieuse qui conduit à la perdition et à la mort ? ne confond-il pas déjà cette erreur et cet aveuglement du monde, qui se persuade que le salut ne lui doit rien coûter ? Il ne faut que voir ce qu'il coûte au Sauveur : le chef doit être une règle pour les membres. Il n'est pas plutôt né qu'il commence à travailler à notre salut par ses souffrances : il fait déjà dans sa crèche comme un essai de sa croix ; ces petites larmes qui coulent de ses yeux sont le sang de son cœur qu'il répand avant que de répandre celui de son corps ; car il y a une alliance merveilleuse entre sa crèche et sa croix, entre sa naissance et sa mort. Aussi l'Eglise, qui est instruite et conduite par le Saint-Esprit, ne manquera pas, au jour de sa passion, de nous rappeler celui de sa naissance, et dans l'hymne qu'elle chantera en adorant sa croix, elle nous fera mention de cette crèche où il est aujourd'hui si durement et si

étroitement couché : *Vagit infans inter arcta conditus praesepta.*

Mais Dieu, me direz-vous, ne pouvait-il pas sauver plus aisément le monde, et ne pouvait-il point absolument être l'auteur de notre salut, sans que notre salut lui coûtât si cher ? Oui, sans doute, il le pouvait ; mais sa sagesse adorable a trouvé cette manière plus convenable d'un côté à sa justice et à son amour, et de l'autre à nos maux et à nos besoins. Il fallait satisfaire à Dieu, outragé par le péché de l'homme, et il fallait en même temps guérir les maux de l'homme, et lui apprendre à les guérir par des remèdes qui leur fussent contraires. Et si, après que le Sauveur, par son humilité, sa pauvreté, ses souffrances, nous est venu apprendre ces remèdes, nous enseignant dès sa naissance, par le rebut qu'il fait de la gloire, des richesses et des plaisirs, que, loin d'être nos véritables biens, ce sont là bien plutôt nos véritables maux, nous sommes encore si passionnés pour ces maux, et nous les poursuivons avec tant de chaleur ; que serait-ce donc, ô mon Dieu, si, pour opérer notre salut, vous n'aviez pris aucune peine, et si vous étiez venu au monde dans l'éclat des honneurs, dans l'abondance des richesses et dans l'épanchement des plaisirs ?

Mais n'est-ce pas assez, me direz-vous, que notre salut ait tant coûté au Sauveur, quel besoin qu'il nous coûte tant aussi ? n'est-il pas venu expier nos péchés, acquitter nos dettes envers la justice de Dieu son Père, souffrir et satisfaire pour nous ? Voilà l'objection la plus ordinaire des personnes mondaines ; mais qui n'est fondée que sur leur lâcheté, leur mollesse et le dérèglement de leur vie. Ils voudraient bien diviser Jésus-Christ, partager cet enfant divin, ou plutôt cet enfant qui est Dieu, enfant qui leur est né, et qui leur est aujourd'hui donné : *Puer natus est nobis, filius datus est nobis* ; ils veulent bien l'accepter pour Sauveur ; mais non pas pour maître, pour modèle et pour guide ; ils veulent bien de son corps, afin qu'il soit la victime de propitiation pour leurs péchés ; mais ils ne veulent point de son esprit ; ils n'en veulent point être animés, parce que c'est un esprit de croix, de mortification et de souffrances. Ah ! cruels ! ne coupez point en deux cet enfant divin, prenez-le tout entier, prenez-le tout vivant, prenez-le comme il vous est donné de Dieu son Père, avec son corps et son esprit : *Date illi infantem vivum*. Une mère prostituée ne put souffrir autrefois que son fils fût partagé et coupé en deux, comme l'avait ordonné Salomon, et vous, pécheurs, vous osez diviser le Fils unique de Dieu, entreprenant de séparer son corps et son esprit : qui n'a point son esprit, dit saint Paul, ne lui appartient point : *Si quis spiritum Christi, non habet, hic non est ejus* (Rom., VIII, 9).

Or, que font ceux qui lui appartiennent, et qui par conséquent ont son esprit ? Écoutez là-dessus le même apôtre : ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur

chair avec leurs convoitises : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis suis* (Gal., V, 24). Jésus-Christ est venu au monde pour souffrir, et c'est pour souffrir que nous sommes chrétiens. Tu dis, pécheur, que Jésus-Christ a souffert et satisfait pour toi, que c'est assez, que tu ne dois donc pas souffrir, ni satisfaire davantage ; mais tu devrais tirer de ce principe une conséquence tout opposée, car, c'est parce qu'il a souffert, qu'il faut que tu souffres ; parce qu'il faut que les membres soient conformes à leur chef, et que chaque membre du Sauveur puisse dire avec saint Paul : J'accomplis ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ : *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi* (Coloss., I, 24). C'est-à-dire que de son côté, il y mette cette conformité que le chef exige de ses membres.

Mais de quelle utilité me sont donc les souffrances du Fils de Dieu, nous dit enfin le pécheur, puisqu'il faut y joindre les miennes ? D'une utilité infinie, parce que leur prix qui est infini te sera appliqué, et parce que les tiennes toutes faibles et toutes légères qu'elles sont, te produiront par le moyen de cette application une gloire éternelle ; sans quoi elles ne pourraient être regardées ni acceptées de Dieu ; car il n'y a nulle proportion, dit encore le même apôtre, entre les souffrances de cette vie et la gloire future qui nous est promise. Voilà, mes frères, la religion chrétienne ; quelle est grande ! quelle est belle ! quelle est pleine de sagesse et de justice !

Çà, appliquons-nous donc courageusement désormais à l'ouvrage de notre salut ; qu'un chacun de nous rentre en soi-même dans ce grand jour de la naissance du Sauveur, et ; sondant sa conscience, se dise à soi-même : qu'ai-je fait jusqu'ici pour mon salut, ou plutôt que n'ai-je point fait jusqu'ici pour me perdre ? J'ai toujours été tout vif, tout ardent, tout fort et tout robuste, quand il a été question de faire quelque chose pour le monde ou de satisfaire quelque-une de mes passions ; je n'ai été que lâcheté, que langueur, que délicatesse et que faiblesse, quand il a été question de faire quelque chose pour Dieu et pour mon salut. Et comment éviterai-je donc mon jugement et ma condamnation ? Et que répondrai-je donc à un Dieu, quand il me fera voir quel a été l'excès de son amour pour moi, et quel a été celui de ma froideur et de mon insensibilité pour lui ? Quand il me mettra devant les yeux, d'un côté tout ce que lui a coûté mon salut, et de l'autre ma paresse, ma négligence, mon indolence affreuse pour ce salut qui me devait être si cher ; ah ! il est temps de mettre la main à l'œuvre. L'heure est venue, dit saint Paul, de sortir de son assoupissement, et de réveiller sa langueur. Notre salut est proche ; la nuit est passée, le jour commence à paraître, quittons donc les œuvres de ténèbres et révélons-nous des armes de lumière. La douceur et la grâce de notre Sauveur a paru à tous les hommes, et

nous a appris à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, pour vivre dans ce monde avec tempérance, justice et piété. Bannissons donc loin de nous tous les vices et tout ce qui les cause ou les entretient : la sensualité, la mollesse, les complaisances ; déracinons de nos cœurs toutes les passions, l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'attachement aux biens, l'amour des honneurs, des rangs, des grandes places, des plaisirs, des jeux, des conversations dangereuses, des théâtres, des spectacles ; et surtout, appliquons-nous à détruire cet amour-propre qui est toujours si violent en nous, et qui vient gâter jusqu'à nos meilleures œuvres et nos meilleures intentions. Crucifions avec cela notre chair, aussi bien que nos convoitises ; et au lieu de la délicatesse avec laquelle nous la traitons, suivons l'exemple du Sauveur qui traite aujourd'hui si durement la sienne, voulant qu'elle soit couchée sur la paille dans une crèche ; faisons ressentir à la nôtre quelque chose de la dureté de cette crèche ; faisons-lui porter les marques de la mortification de Jésus par les œuvres et les travaux d'une solide pénitence, et loin d'être jugés alors et condamnés avec le monde par la naissance du Sauveur, cette adorable naissance sera pour nous une source de grâces et de salut.

J'ai tout lieu d'espérer, Sire, que cette naissance du Sauveur sera pour Votre Majesté une source abondante de grâces et l'heureuse cause de son salut. Ce zèle ardent qu'elle a pour la pureté de la foi ; ce grand soin qu'elle prend pour l'extinction de l'hérésie ; cette guerre sainte qu'elle livre au libertinage et à l'impiété ; cet amour ferme et constant pour la justice, et surtout cet amour sincère pour la vérité joint à ce respect qu'elle porte à la parole de Dieu, sont autant de sujets qui fortifient mon espérance.

Il n'y a rien de plus admirable dans un grand prince, disait autrefois saint Ambroise, que lorsqu'il aime la vérité, jusqu'à aimer la liberté dont usent ceux qui sont chargés de la lui annoncer, c'est ce que l'on doit admirer en vous, Sire, et c'est ce que j'ai eu le bonheur d'éprouver moi-même dans les discours que j'ai eu l'honneur de faire cet Avent en présence de Votre Majesté. Suivant l'esprit de l'Évangile, je vous ai représenté dans le premier, Jésus-Christ comme votre juge, auquel tous les souverains de la terre doivent rendre un compte terrible de l'usage qu'ils auront fait de cette puissance suprême qu'il a mise entre leurs mains. Je n'ai point dissimulé la vérité de ces paroles du Saint-Esprit dans l'Écriture (*Sap., VI*) : *Que ceux qui commandent les autres, seront jugés avec une extrême rigueur ; que le juge ne respectera la grandeur de personne ; que les puissants seront puissamment tourmentés, s'ils abusent de leur puissance, et si se voyant au-dessus des autres qui leur obéissent, ils oublient qu'ils ont Dieu au-dessus d'eux, auquel ils doivent obéir.* Votre Majesté, Sire, a reçu ces paroles de ma

bouche comme étant celles de Dieu ; elles ont imprimé dans son cœur cette crainte salutaire qui est le commencement du salut, et que Dieu semble exiger des rois encore plus que des autres hommes, leur disant par la bouche du roi-prophète : *O rois, et vous tous qui jugez la terre, apprenez à servir le Seigneur dans la crainte* (*Ps. II*). Mais la crainte de Dieu toute seule ne sauve pas, il faut y joindre son amour ; et par cet amour s'attacher à la sainteté de ses préceptes et en faire la règle de sa conduite. C'est le fruit que j'espère de ce dernier discours où j'ai représenté Jésus-Christ tout à la fois comme sauveur et comme juge ; et où, en expliquant le mystère si tendre et si touchant de sa naissance, j'ai fait voir que son dessein, en venant au monde, n'a été que de se faire aimer de nous, et de nous sauver par cet amour. Mais parce que nous ne pouvons avoir cet amour sans le secours tout puissant de la grâce, je m'adresse à vous pour l'obtenir, ô mon Dieu, qui êtes le maître des cœurs, et qui tenez particulièrement celui des rois entre vos mains : répandez-le en nous par votre Esprit-Saint ; penchez nos cœurs du côté de votre loi, inspirez-nous une forte volonté de l'accomplir, et faites-nous bien comprendre que toute notre vraie félicité ne consiste qu'à vous obéir. Faites que vous cherchant de toute l'étendue de notre cœur, et ne trouvant désormais rien de plus important que de bien penser à ce que vous demandez de nous, pour nous en bien acquitter, nous puissions vous dire avec David, ce grand et ce saint roi : Seigneur, étendez votre main pour me sauver, parce que j'ai préféré à toutes les choses du monde, la gloire d'obéir à vos commandements : *Fiat manus tua ut salvet me, quoniam mandata tua elegi.*

Veuille ce Dieu de bonté et de miséricorde, si bien détacher nos cœurs des créatures, si bien les remplir de son amour, et de celui de sa loi, que nous puissions, lui demandant ainsi notre salut éternel, mériter par une correspondance fidèle à sa grâce, de participer éternellement à sa gloire, c'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

SERMON III.

Sur le mystère de la circoncision.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus (Luc, II, 21).

Dieu comptait les jours à la création du monde, et il semble qu'il désirait avec empressement que le sixième, destiné à la formation de l'homme fût arrivé, afin de faire sur ce chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa puissance une effusion particulière de son amour.

Ce qui ne peut s'entendre de Dieu travaillant à l'ouvrage de la création que dans un sens figuré doit s'entendre dans un sens propre et littéral de Dieu fait homme, travaillant à l'ouvrage de la rédemption des hommes. S'étant formé un cœur capable

d'en pressement pour leur salut, il compte les jours depuis sa naissance et désire avec ardeur que le huitième arrive, afin de commencer à souffrir pour eux, à leur donner les prémices de son sang et à porter le nom de leur Sauveur : *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.*

C'est donc pour nous, mes frères, et uniquement pour nous, qu'un Dieu enfant s'assujettit aujourd'hui à la loi de Moïse et se met sous le couteau de la circoncision. Il n'avait nul besoin pour lui de ce remède, et ce sacrement de l'ancienne loi était non-seulement inutile, il était encore injurieux à cet Agneau de Dieu sans tache, qui n'avait ni commis ni pu commettre le péché; mais il a égard à nos besoins. Comme il est né il y a huit jours pour nous, il est circoncis aujourd'hui pour nous, nous apprenant d'un côté l'obéissance à la loi de Dieu par son exemple, et nous apportant de l'autre la liberté par son sang précieux.

Mais comment, mes frères, imitons-nous l'exemple de l'obéissance qu'il nous donne, et comment recevons-nous la liberté qu'il nous procure? Nous nous opposons à l'une et nous abusons de l'autre : deux grands désordres des chrétiens, sur quoi ils se trouvent bien condamnés et bien confondus dans le mystère de ce jour. C'est ce qui va faire la matière importante de ce discours, où nous verrons premièrement le Fils de Dieu assujetti à la loi de Moïse et confondant par cet assujettissement les chrétiens qui refusent de s'assujettir à la loi de Dieu : ce sera mon premier point. Nous le verrons ensuite prenant le nom de notre libérateur, nous affranchissant par sa grâce du joug de la loi et confondant par l'excès de son amour l'abus que nous faisons de la liberté qu'il nous a acquise au prix de son sang : ce sera mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de la Vierge sainte : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil et la lâcheté ont toujours été les deux plus grands obstacles que les hommes aient eus à vaincre pour s'assujettir aux lois de Dieu. Tantôt au-dessus, et tantôt au-dessous ; au-dessus par orgueil, au-dessous par lâcheté et par faiblesse : ne voulant rien que ce qui les élève ou ce qui les flatte, fuyant tout ce qui les abaisse ou qui les incommode, on les voit passer toute leur vie dans de perpétuelles transgressions de ces divines lois.

C'est pour les confondre et en même temps pour les retirer de ce malheureux état que Dieu, qui nous a envoyé son Fils par l'incarnation, l'assujettit aujourd'hui à la loi de la circoncision : *Misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege.* J'avoue que cet assujettissement à la loi de Moïse paraît plein de honte et bien contraire à la grandeur et à la sainteté d'un enfant qui est Dieu ; mais vous devez m'avouer aussi qu'étant venu pour sauver les hommes, et les sauver par les humiliations et les souffran-

ces, cet assujettissement convenait aux desseins adorables de sa sagesse.

Il fallait qu'il fût voir, en recevant la circoncision, qu'il était enfant d'Abraham, père de la circoncision, auquel le Messie avait été promis. Il fallait qu'il fût aux Juifs le prétexte de ne le point écouter et de ne le point recevoir, ce qu'ils auraient cru avoir droit de faire, s'il n'avait pas été circoncis et s'il n'avait pas reçu la marque qui était alors celle du peuple de Dieu. Il fallait que, comme il avait réuni en lui-même les deux natures, la divine et l'humaine, il réunit aussi en lui-même les deux peuples, le Juif et le gentil. Il fallait qu'en faisant cesser la figure il l'honorât en la joignant à la vérité dans sa personne. Il fallait qu'il autorisât par son exemple une loi que Dieu son Père avait établie, et qui était encore alors en vigueur. Il fallait qu'en recevant une plaie et répandant du sang, il donnât par là des preuves qu'il avait véritablement pris une chair humaine, pour confondre par avance les hérésies futures. Mais surtout il fallait qu'il vint apprendre aux hommes à obéir aux lois de Dieu, tout leur bonheur dépendant de cette obéissance, et tout leur malheur n'étant venu que de leurs transgressions.

Pouvait-il, mes frères, leur donner là-dessus des leçons plus fortes et plus pressantes que celles qui sont renfermées dans le mystère de sa circoncision? Pouvait-il mieux confondre tout à la fois leur orgueil et leur lâcheté qu'en se soumettant à une loi si humiliante pour lui et tout à la fois si rigoureuse? Qu'ils jettent donc souvent les yeux sur cette humiliation, et ils y trouveront de quoi bien confondre leur orgueil ; qu'ils les jettent sur cette rigueur, et ils y trouveront de quoi bien confondre leur lâcheté. Arrêtons-nous ici à ces deux circonstances de notre mystère.

Commençons par établir d'abord ce grand principe de l'apôtre saint Paul, que Jésus-Christ était la fin de la loi, pour rendre justes tous ceux qui croiraient en lui : *Finis legis Christus ad justitiam omni credenti* (Rom., X, 4). Cela veut dire que la loi n'a été donnée aux hommes que pour les porter à Jésus-Christ et leur faire implorer le secours de la grâce de ce divin libérateur. Les hommes étant corrompus dans leurs cœurs, parce qu'ils étaient superbes, Dieu, pour leur découvrir l'origine de leur mal, qui dans leur aveuglement leur était inconnue, leur a donné la lumière de sa loi, non pour les guérir de leur maladie, ce que la loi seule n'avait pas la force de faire, mais pour les convaincre qu'ils étaient malades, pour éclairer leurs ténébres, pour les faire rentrer en eux-mêmes, afin qu'étant convaincus par leurs propres chutes de l'impuissance où ils étaient d'accomplir ce que la loi exigeait d'eux, ils implorassent le secours de la grâce de Jésus-Christ. Voilà tout le secret et tout l'avantage de la loi : découvrir aux hommes malades la grandeur de leur maladie, et leur faire voir le besoin qu'ils ont de recourir au médecin qui les peut guérir.

Ce principe établi, vous commencez sans doute, mes frères, à admirer avec moi l'humiliation du Fils de Dieu dans le mystère de ce jour. Toute la loi n'a été faite et n'a été donnée aux hommes que pour les obliger de recourir à lui : *Finis legis Christus*; et lui dans ce jour a recours aux observances les plus humiliantes de cette loi. Un remède faible a été donné aux hommes seulement pour leur découvrir la grandeur de leur mal et les forcer d'appeler le médecin à leur secours, et ce médecin tout-puissant a recours lui-même à ce faible remède. Il veut bien souffrir qu'avec le couteau de la circoncision on coupe sa chair sainte et adorable, et qu'on y imprime, comme si elle était coupable et souillée, le caractère du péché. Non content de s'être rendu semblable aux hommes par l'incarnation, il veut, pour comble d'humiliation, se rendre aujourd'hui semblable aux pécheurs par la circoncision, non-seulement parce que c'est là qu'il reçoit le remède et le sacrement des pécheurs, mais encore parce que, recevant une plaie et répandant son sang, il fait voir que c'est là que sa chair sainte, dépouillée de ses droits dont elle devait jouir en vertu de son union à la personne du Verbe, paraît semblable à la chair du péché, puisque toute chair passible est chair de péché, ou du moins semblable à la chair du péché : *In similitudinem carnis peccati*.

Mais que dis-je ? n'est-ce pas là qu'il paraît lui-même dépouillé de toutes les perfections de la Divinité, dont la plénitude, comme parle saint Paul, habite corporellement, c'est-à-dire réellement et véritablement en lui : *In quo inhabitat plenitudo Divinitatis corporaliter*. La toute-puissance est une perfection divine, et voilà un enfant plein de faiblesse ; l'éternité en est une autre, et l'on compte ses jours pour faire au huitième la cérémonie de sa circoncision. L'immensité est une perfection divine, et le voilà étroitement resserré dans des langes ; l'impassibilité en est une autre, et le voilà qui reçoit une plaie et qui répand du sang. La souveraineté, l'indépendance sont des perfections divines, et le voilà soumis et assujéti à la loi de Moïse. La sainteté est une perfection si divine, que les anges laissent là toutes les autres pour chanter incessamment les éloges de celle-ci, et le voilà marqué aujourd'hui au caractère des pécheurs, sans que nul miracle relève aux yeux des hommes un anéantissement si profond. Sur la croix où il sera couvert de tant d'opprobres, à sa passion, qui sera le comble de ses abaissements, aussi bien que celui de son obéissance, son sang, que les hommes répandront alors avec tant d'infamie, déposera en apparence contre sa sainteté ; il sera mis là au rang des scélérats, et, par le supplice qu'on lui fera souffrir, on voudra le faire passer pour scélérat lui-même : mais ce sera en vain, car une foule de miracles éclatants réfutera hautement ce témoignage si injuste. Alors le ciel se couvrira de ténèbres, la terre tremblera, le voile du temple se déchirera du haut en

bas, les sépulcres s'ouvriront et les morts en sortiront pour témoigner que l'on répand le sang du Juste. Mais ici nul miracle ; le Sauveur souffre et répand son sang dans le silence de toutes les créatures, il boit la honte tout entière et toute pure, sans que rien l'empêche de passer aux yeux des hommes pour pécheur.

Ah ! que faites-vous donc, parents de Jésus qui le connaissez et qui le soumettez à la loi de la circoncision ? Ce sont ici les pensées tendres et dévotes de saint Bernard. Appréhendez-vous qu'il ne soit enveloppé dans cette malédiction générale que Dieu a fulminée contre ceux qui n'auraient point le signe de la circoncision ? Craignez-vous que cette menace qu'il a faite de ne les point compter parmi son peuple ne regarde cet Enfant adorable ? Dieu, qui est son Père et du sein duquel il est sorti pour venir à nous, pourra-t-il oublier le fruit de son sein ? est-ce qu'il ne reconnaîtra pas celui qui est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, si vous ne le marquez aujourd'hui d'un caractère si honteux ? Au contraire, s'il pouvait l'oublier et le méconnaître, ce serait parce qu'il trouverait en lui un signe qui ne se trouve que dans les hommes pécheurs.

Mais ce serait en vain que nous voudrions entreprendre de détourner les parents de Jésus de le soumettre à la loi de la circoncision. Instruits dans les conseils de sa sagesse et dans les desseins de son amour, ils savent que la plaie que cet amour a faite à son cœur demande qu'on lui fasse cette plaie sur son corps. Ils le voient lui-même dans l'ardeur et l'empressement de répandre son sang, pour commencer à travailler tout de bon à l'ouvrage du salut des hommes : *Hinc salvator*, dit saint Bernard ; et comme, pour accomplir cet ouvrage, il méprisera la honte et l'ignominie de la croix : *Sustinuit crucem confusione contempla* (Hebr., XII), ils savent que, pour le commencer, il méprise aussi la honte et l'ignominie de la circoncision.

Peut-on proposer aux hommes, et aux hommes pécheurs, un exemple plus fort et plus propre à confondre cet orgueil aveugle qui les empêche de se soumettre à la loi de Dieu ? Je ne prétends pas parler ici de la loi de Dieu en général, mais des lois particulières de l'Evangile qui ont du rapport au mystère de ce jour, comme la vérité en a avec la figure. Je veux parler de ces lois qui nous engagent à des circoncisions spirituelles, au changement de notre vie, à la réparation des désordres de l'ancienne, à quitter en un mot, et à expier le péché par les œuvres d'une humble, d'une solide et véritable pénitence.

Nous voyons aujourd'hui que l'Agneau de Dieu qui est sans tache, et qui n'a nul besoin du remède de la circoncision que la loi lui présente, ne laisse pas de le prendre pour nous servir d'exemple. Il est le seul qui n'a point de péché, et cependant il veut bien passer pour pécheur. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'en usent les impies, s'écrie aujourd'hui saint Bernard, se servant des paroles

de David : *Non sic impij, non sic.* Ce n'est pas ainsi, continue ce Père, que la perversité de l'orgueil humain fait agir les pécheurs : *Non sic perversitas elationis humane* (Serm. 1, de Circumcisione). Nous péchons tous les jours, et nous ne voulons point passer pour pécheurs ; nous perçons tous les jours notre âme de mille plaies mortelles, et nous rougissons des remèdes de la pénitence nécessaires pour les guérir : jeûnes, retraites, éloignements des compagnies dangereuses, des théâtres et des spectacles, retranchements des visites inutiles, du jeu, de la pompe, du faste, du luxe, des parures immodestes et démesurées ; renoncements aux emplois injustes et aux commerces d'iniquité, restitutions du bien d'autrui, réparations de l'honneur du prochain, toutes les pénitences qui enfin humilient et qui affligent salutairement les pécheurs pour les guérir. Ah ! si nous prenons ces remèdes, que va-t-on dire de nous ? Quel jugement va-t-on faire dans le monde de notre conduite passée ?

C'est ainsi que l'orgueil, qui nous a fait mépriser les jugements de Dieu quand il a été question de commettre nos péchés, nous fait craindre les jugements des hommes quand il s'agit de les quitter et de les expier. Étrange opposition des chrétiens à Jésus-Christ ! Écoutez ceci, mes frères, qui mérite vos attentions : Jésus-Christ qui est le Saint des saints prend sur soi la ressemblance de la chair du péché, la marque et le remède du péché, les effets du péché, tout ce qui peut appartenir au péché, excepté le péché même ; il a la ressemblance de la chair du péché dans la chair humaine qu'il a prise ; la marque et le remède du péché dans le sacrement de la circoncision qu'il reçoit ; les effets du péché, dans les douleurs que le couteau de la loi de Moïse lui fait souffrir aujourd'hui, et dans la mort honteuse et cruelle qu'il souffrira sur la croix ; et avec tout cela le péché n'est point en lui : *Peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus*. Et nous, tout au contraire, nous ne voulons que le péché ; et nous ne voulons ni de sa marque, ni de son remède, ni de sa ressemblance, ni de ses effets : sa ressemblance et sa marque nous abaissent et nous humilient ; ses remèdes et ses effets nous affligent et nous incommode. Le Sauveur, en rejetant le péché, prend sur soi tout le reste, parce que tout le reste lui sert à expier nos péchés et à nous apprendre à les expier ; et nous, tout au contraire, ne prenant que le péché, nous ne voulons point de tout le reste, parce que, contents du malheureux plaisir que nous trouvons à le commettre, nous rejetons et l'humiliation et la peine qui sont nécessaires pour le détruire.

Je dis l'humiliation et la peine, parce que l'une et l'autre sont nécessaires pour le salut, qui est fondé sur les souffrances et sur les abaissements du Sauveur. C'est pourquoi il nous donne, dans sa circoncision, un second exemple qui est encore bien fort et

bien propre à nous confondre. Soumis à une loi humiliante, il nous a confondus dans notre orgueil ; soumis à une loi rigoureuse, il nous confond dans notre lâcheté.

Il y avait sans doute de l'extravagance aussi bien que de l'impiété dans cette erreur des Manichéens, qui prétendaient que la loi ancienne n'était point du vrai Dieu ; que son joug si dur et si rigoureux était l'ouvrage de l'un d'entre les princes des ténèbres, et que cette sanglante circoncision des enfants de huit jours en était une preuve. Mais il faut dire d'eux ce que l'apôtre saint Jude a dit de tous les corrupteurs de la foi ; ils condamnent avec blasphème tout ce qu'ils ignorent : *Quicumque ignorant blasphemant*. Ils ignoraient le grand mystère renfermé dans la circoncision que le vrai Dieu a établie. Ils ne savaient pas combien les péchés des hommes étaient énormes et combien il fallait à la justice de Dieu de satisfaction pour les expier ; qu'il ne fallait rien moins que l'effusion d'un sang qui fût d'un prix infini, et dont tout autre sang répandu, soit dans les sacrifices des animaux, soit dans les circoncisions des enfants, n'était qu'une figure. Or, ce sang d'un prix infini est celui de l'Homme-Dieu, seul capable de purifier et d'expier les iniquités du monde. Il en fait aujourd'hui la première effusion, en attendant qu'il le répande jusqu'à la dernière goutte pour notre salut sur la croix.

Je sais bien que c'est au sang répandu sur cette croix qu'il faut particulièrement attribuer le salut et la rédemption du monde. Il a pacifié, dit saint Paul, par le sang de sa croix, tant ce qui est dans la terre que ce qui est dans le ciel : *Pacificans per sanguinem crucis, sive quæ in calis, sive quæ in terris sunt* (Coloss., I, 20). Cependant celui qu'il répand dans sa circoncision, bien qu'il ne soit pas suivi d'un si grand et si merveilleux effet, ne laisse pas d'y avoir un rapport essentiel et de commencer l'ouvrage de notre salut, s'il n'a pas la gloire de l'achever. Il y a même dans l'effusion qui se fait aujourd'hui du sang du Sauveur, des circonstances qui doivent nous la rendre bien précieuse. Son sang sera répandu sur la croix par le plus grand et le plus agréable de tous les sacrifices, et au même temps par le plus grand et le plus abominable de tous les sacrilèges. Il apaisera et irritera tout à la fois la justice de Dieu. Sortant des plaies de Jésus-Christ, ce sera pour Dieu son Père auquel il l'offrira un sacrifice d'une douce et agréable odeur ; regardé de Dieu, dans les mains des impies qui le répandront, ce sera pour lui l'objet d'une horreur infinie ; mais dans l'effusion qui se fait aujourd'hui, tout est saint, tout est sacré. Il n'y a point là de mains cruelles et criminelles qui le repandent : c'est Marie, c'est Joseph qui sont employes à ce sacrifice ; c'est Jésus, c'est le Fils unique de Dieu, qui par l'esprit éternel commence à s'offrir lui-même pour nous, comme une victime sans tache : *Qui per spiritum æternum semetipsum obtulit, immaculatum Deo* (Heb., IX, 14).

Voilà, chrétiens, votre modèle, voilà celui

sur lequel saint Paul veut que vous jetiez les yeux, pour apprendre à combattre et à détruire le péché, et pour ne point vous abattre par votre lâcheté dans ce combat. Il veut que vous considériez l'auteur et le consommateur de la foi, qui au lieu de la vie heureuse et tranquille dont il pouvait jouir, a préféré l'ignominie et la douleur. Il veut pour vous animer par un si grand exemple, que vous fassiez souvent réflexion que vous n'avez pas encore résisté comme lui jusqu'à répandre votre sang, combattant contre le péché : *Nondum usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes* (Hebr., XII, 4). Il veut que vous vous disiez à vous-mêmes : Quoi ! le chef qui est tout plein de santé s'applique aujourd'hui le remède de la douleur, et commence à souffrir et à répandre son sang pour la guérison de ses membres ; et nous qui sommes ces membres et les parties malades, nous refuserons l'application de ce remède ? Celui qui ne devait rien par lui-même à la justice de Dieu, la paie et la satisfait dans la dernière rigueur, et nous que tant de péchés rendent redevables à cette divine justice, nous ne voudrions jamais la satisfaire en rien ! Il ne s'agit plus pour nous de répandre notre sang sous le couteau de la circoncision ; cette loi qui n'était qu'une ombre et qu'une figure a disparu en présence de la vérité ; mais la lettre doit pour nous être passée en esprit ; mais l'Evangile a sa circoncision aussi bien que l'ancienne loi, avec cette différence que celle de l'ancienne loi ne retranchait qu'une petite partie de la chair, et que celle de l'Evangile retranche tout le corps des péchés. Elle retranche toutes les passions, elle les coupe, elle les transperce, non avec le glaive de Moïse, mais avec les épines et les clous de la croix de Jésus-Christ. Ah ! c'est ce qui cause de la douleur, surtout quand elle en vient à ces passions dominantes qui se sont depuis longtemps rendues maîtresses du cœur ; alors on résiste, alors on s'oppose aux lois de cette circoncision si salutaire, alors on accuse ces lois de trop de dureté et de trop de rigueur, alors, écoutant sa faiblesse et sa lâcheté, on se plaint que le joug de Jésus-Christ est trop pesant. On lui dit en se plaignant de ses rigueurs, ce que disait à Moïse Séphora, son épouse, lorsqu'après avoir différé par sa faiblesse la circoncision de son fils, elle fut contrainte de la faire par les menaces de mort que lui fit un ange : vous m'êtes un époux de sang ; *Sponsus sanguinum tu mihi es*. Renoncer à cette vie si douce et si commode pour en mener une triste, dure, rigoureuse et pénible que les règles de la pénitence prescrivent ; mortifier tous ses sens, combattre continuellement contre ses propres penchants, aimer cet ennemi qui me persécute, rompre ce commerce et fuir ces familiarités qui font la douceur de ma vie ; renoncer à ces voies obliques et injustes de m'enrichir qui font l'établissement de ma fortune ; restituer ce bien qui ne m'appartient pas et qui est si nécessaire à soutenir ma famille, mon rang ou l'emploi que

j'occupe ; renoncer à soi-même, porter sa croix tous les jours, crucifier sa chair avec ses convoitises ; tout cela est trop dur et trop au-dessus de nous. Voilà les plaintes que l'on fait contre les rigueurs de l'Evangile, mais l'Evangile n'a nul égard à toutes ces plaintes. Il est sourd à toutes ces clameurs, il ne sait ce que c'est que de céder, de plier et de s'accommoder à nos passions déréglées. Il veut circoncire dans notre cœur tout ce qu'il y a d'impur ; il veut faire même des circoncisions spirituelles dans nos sens ; il en veut faire dans les yeux, en leur retranchant ces objets si dangereux et si funestes à l'innocence ; il en veut faire dans la bouche, il veut que nous ayons des lèvres circoncises par le retranchement, non-seulement des paroles d'impiété, d'impureté, de jurement et de blasphème, de médisance, de calomnie, mais par le retranchement même des paroles vaines et inutiles. Il en veut faire dans nos oreilles ; il veut que nous ayons des oreilles circoncises par le retranchement des conversations inutiles qui nous amusent, des louanges qui flattent l'orgueil, des cajoleries qui séduisent les âmes, des chants lascifs et des opéras qui les corrompent, des médisances qui les empoisonnent. Il veut faire de ces circoncisions spirituelles dans notre extérieur aussi bien que dans notre cœur et dans nos sens ; il en veut faire dans le superflu de nos biens par les aumônes, dans les excès de notre sensualité et dans la recherche des bonnes tables et des mets délicieux, par la tempérance et par les jeûnes ; dans les excès de notre luxe et de notre faste, par l'humilité et par la modestie chrétienne. Voilà les circoncisions de l'Evangile, voilà les circoncisions de Jésus-Christ ; car sans être Juifs, nous devons être circoncis. Vous avez été circoncis, disait saint Paul aux Colossiens, d'une circoncision qui n'est pas faite par les mains des hommes, mais de la circoncision de Jésus-Christ : *In quo et circumcisi estis circumcissione non manufacta, sed in circumcissione Christi* (Coloss., II, 11). Que si toutes ces circoncisions paraissent rigoureuses, elles sont en récompense bien salutaires ; mais dans le fond elles ne sont rigoureuses qu'aux hommes charnels, elles ne le sont point aux véritables chrétiens, parce que rien n'est pénible à ceux qui croient et qui aiment. Ayons donc, mes frères, et de la foi et de l'amour, et nous trouverons très-douces toutes les lois et toutes les circoncisions de l'Evangile. Il ne nous faut que ces deux choses ; c'est tout ce que Jésus-Christ, finissant la loi et établissant l'Evangile, demande présentement de nous ; car en Jésus-Christ, dit saint Paul, ni la circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien, mais seulement la foi qui est animée de la charité : *Nam in Christo Jesus neque circumcisio aliquid valet, neque preputium, sed fides quæ per charitatem operatur* (Galat., V, 6). C'est par cette foi animée de la charité que Jésus-Christ qui se soumet aujourd'hui aux rigueurs de la loi de Moïse, vient nous affranchir de son joug et nous mettre dans une véritable liberté ; mais pre-

nous garde de ne pas abuser de cette liberté qu'il nous procure, car nous nous trouverions encore ici confondus par le nom qu'il prend dans l'excès de son amour; c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand je considère les avantages et les obligations des chrétiens, j'en sais si je dois me réjouir de ces avantages ou trembler sur ces obligations. Car il ne faut point vous le dissimuler ici, mes frères, Dieu, par une équité souveraine, demande bien plus de nous présentement dans l'alliance nouvelle, qu'il ne demandait aux Juifs dans l'ancienne. Il nous a plus donné; n'est-il pas raisonnable qu'il exige aussi plus de nous? Les Juifs n'ont eu que l'ombre, et nous la vérité. Ils ont reçu la lettre qui tue et nous l'esprit qui vivifie. La sévérité de la loi était pour eux, et la douceur de la grâce est pour nous. Enfin ils ont été mis sous le joug comme des esclaves, et nous avons été mis par la grâce de Jésus-Christ dans la vraie liberté qui est celle des enfants de Dieu.

Mais à ces grands avantages, il y a aussi de grandes obligations qui y sont attachées. Permettez-moi, mes frères, de les réduire ici à deux : celle d'éviter avec un grand soin la servitude du péché, et celle de servir Dieu, non plus par crainte, mais par amour. Voilà précisément en quoi consiste la liberté chrétienne que Jésus-Christ nous vient apporter dans ce jour où il s'assujettit à la loi de Moïse pour nous en délivrer : *Factum sub lege*, dit saint Paul, *ut eos qui sub lege erant redimeret*. Il nous affranchit du joug de la loi de Moïse, c'est pour nous engager à nous mieux affranchir nous-mêmes du joug du péché. Il nous vient ôter tout cet esprit servile de l'ancienne loi; c'est pour nous engager à servir Dieu maintenant par amour; examinons à fond ces deux grandes vérités.

Quoique la servitude de l'ancienne loi fût bien dure, quoique ce joug de la circoncision et de toutes les autres observances légales qui en étaient les suites, fût, comme l'appelle saint Pierre, un joug insupportable, il était accompagné d'un autre bien plus dur et bien plus rigoureux qui est celui du péché; et c'est de l'un et de l'autre que Jésus-Christ, se soumettant aujourd'hui à la loi de Moïse et prenant le nom de Jésus, vient nous délivrer tout à la fois, car ces deux délivrances ont une liaison inséparable. Le péché ne vous dominera plus, dit saint Paul écrivant aux Romains, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce : *Peccatum enim non dominabitur, non enim estis sub lege, sed sub gratia* (Rom., VI, 14).

Cette doctrine que saint Paul allait prêchant par toutes les églises des gentils, ne fut pas bien reçue d'abord des fidèles circoncis, c'est-à-dire de ceux qui avaient passé du judaïsme dans le christianisme. Plusieurs savants d'entre eux, attachés aux cérémonies de la loi, voulant mêler Moïse avec Jésus-Christ, en mêlant la loi de l'un avec la

loi de l'autre, s'élevèrent contre saint Paul, en publiant partout qu'on ne pouvait être sauvé sans être circoncis. Saint Paul au contraire soutenant la pureté de l'Evangile et prenant le parti de la liberté que Jésus-Christ nous a acquise par son sang, prêchait de son côté, que Jésus-Christ nous avait entièrement délivrés du joug de la loi et en particulier de celui de la circoncision, jusqu'à déclarer que si l'on se faisait circoncire, Jésus-Christ ne servirait de rien, et que l'on se rendrait par là sa grâce inutile : *Ecce ego Paulus dico vobis, quoniam si circumciderimini, Christus vobis nihil proderit*.

Cela causa de grands troubles dans les commencements de l'Eglise. Les savants zélés pour la loi de Moïse, que saint Paul traite de faux frères, qui s'étaient glissés parmi les fidèles pour observer la liberté qu'ils avaient en Jésus-Christ, faisaient à cet Apôtre de grandes objections dont la plus forte était celle-ci. Si vous méprisez, lui disaient-ils, les observances de la loi, et si vous ne voulez pas y assujettir les hommes; les voilà donc sans loi, dans la liberté de suivre tous leurs penchants et de vivre au gré de tous leurs désirs; et par ce moyen la grâce de Dieu que vous prêchez tant, va être changée en dissolution, et Jésus-Christ va devenir lui-même ministre du péché; à quoi saint Paul répondait : *Détruisons-nous la loi par la foi? A Dieu ne plaise, au contraire nous l'établisons*. C'est-à-dire en ce qui concerne la pureté des mœurs; mais pour toutes ces observances légales, si fatigantes et si dures, et en même temps si impuissantes et si défectueuses, je soutiens, disait ce grand Apôtre, que Jésus-Christ est venu en affranchir les hommes en s'y soumettant lui-même : *Factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret*. Nous ne sommes plus les enfants de la servante, nous sommes les enfants de la femme libre; et vous qui voulez être sous la loi, dites-moi, je vous prie, n'entendez-vous point ce que dit la loi, et ce qui y est écrit, qu'Abraham a eu deux enfants, l'un de la servante, l'autre de la femme libre? Ne voyez-vous point que tout ceci n'est qu'une allégorie, et que ces deux femmes sont les deux alliances de Dieu avec les hommes. N'entreprenez donc pas de nous faire rentrer dans la servitude, en nous assujettissant aux observances de la loi (Galat., IV).

A l'égard de ce que cette loi enseigne de sainteté et de justice, loin de la détruire par la foi, nous l'établissons, parce que la grâce de la foi de Jésus-Christ donne aux hommes la force de l'accomplir. Et quoi donc, pécherions-nous, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce? Dieu nous en garde, au contraire le péché ne nous dominerait plus, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. Esclaves de la loi, nous l'étions en même temps du péché, parce que la loi qui le faisait reconnaître par sa lumière, ne le faisait pas éviter; elle irritait même le mal au lieu de le guérir; les lumières qu'elle donnait ne servaient qu'à enfler le cœur, et ne le tiraient point de

sa corruption. Mais sous la grâce de Jésus-Christ, le corps du péché est détruit et nous ne sommes plus asservis au péché. Notre vieil homme est crucifié avec le nouveau, nous sommes morts au péché, et nous ne vivons plus que pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Voilà les réponses de saint Paul aux docteurs zélés pour la loi.

Mais rentrons là-dessus en nous-mêmes et faisons ici, mes frères, une importante réflexion. Saint Paul dans ses réponses était alors bien soutenu par la pureté et par la sainteté des mœurs des fidèles. Il le reconnaît lui-même en plusieurs endroits; il en rend grâces à Dieu, il en donne des louanges aux fidèles. Mais en vérité, mes chers auditeurs, dans ces temps malheureux où la corruption règne si universellement dans les mœurs, où le libertinage de l'esprit, du cœur, des paroles et des actions même extérieures, est une chose si commune, ne faut-il pas avouer que, bien loin d'être en état de soutenir par notre vie, la vérité de la doctrine de saint Paul, nous fortifions l'objection de ses adversaires.

En effet, s'ils avaient pu voir la face du christianisme, telle qu'elle est à présent, n'auraient-ils point fait rougir ce grand Apôtre en lui disant : Voyez le bel effet de la doctrine que vous enseignez, voyez ce que produit parmi les hommes cette liberté que vous prêchez, voyez où vous conduit cet affranchissement de toutes les observances de la loi de Moïse? N'est-ce pas à faire vivre les chrétiens, comme s'ils n'avaient point de loi? Vous prétendez qu'en les déchargeant du culte extérieur et de toutes les cérémonies charnelles prescrites par la loi, leur culte en deviendra plus intérieur et plus spirituel; voyez s'ils ne se sont pas défaits de l'un et de l'autre tout à la fois. Vous enseignez que la véritable circoncision n'est pas celle qui se fait dans la chair, et qui n'est qu'extérieure; que celle-là ne sert de rien, que la véritable est celle du cœur qui se fait par l'esprit, et qui consiste dans le retranchement des passions et des vices; et les chrétiens n'ont ni l'une ni l'autre, ni celle qui est selon la lettre, ni celle qui est selon l'esprit.

Que dirons-nous à cela, mes frères, pour soutenir l'honneur de l'état de grâce et de liberté où Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a mis, sinon que les chrétiens qui vivent ainsi, ne sont pas chrétiens, bien qu'ils en portent le nom; que bien qu'ils aient reçu le saint baptême, ils ne sont plus sous la grâce dont ils ont rejeté la douce et l'heureuse domination, et qu'enfin ils n'appartiennent point à l'alliance nouvelle que Dieu a contractée avec les hommes par Jésus-Christ, son Fils?

Un même homme, dit saint Augustin, selon les différentes dispositions où il est par le péché ou par la grâce, passe par ces trois différents états de la nature humaine; celui où elle était avant la loi, celui où elle était sous la loi et celui où elle est maintenant sous la grâce. Si un chrétien suit à l'aveu-

gle ses passions, s'il ne les regarde point comme mauvaises, s'il ne les met point au rang de ses ennemis, le voilà dans l'état de la nature humaine avant la loi. S'il les regarde comme ses ennemis et qu'il s'en laisse vaincre; le voilà dans l'état de la nature humaine sous la loi. S'il les combat et s'il les surmonte, le voilà dans l'état de la nature humaine sous la grâce. Que s'il y a donc maintenant un si grand nombre de chrétiens qui se laissent vaincre par leurs passions; c'est leur faute, et non pas celle de l'état de grâce et de liberté, dans lequel Jésus-Christ les avait mis par leur baptême. Quand l'homme sous la loi suivait ses convoitises, il y avait de sa faute; car Dieu n'était cause, ni de ses faiblesses ni de ses prévarications, mais l'on peut dire aussi qu'il y avait du défaut dans son état. La loi que Dieu lui avait donnée était bonne, mais elle était impuissante et n'était point accompagnée de force; ainsi l'homme était vaincu, et parce qu'il était faible et parce qu'il n'était pas secouru. La grâce était rare alors, parce que l'homme était sous la loi, et qu'il n'était pas encore sous la grâce; la loi a été donnée par Moïse, la grâce a été faite par Jésus-Christ. Mais pour nous maintenant qui ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce; s'il nous reste des faiblesses, nous avons de puissants secours; nous avons la grâce comme par héritage, nous avons l'auteur de la grâce, qui prend aujourd'hui le nom de Jésus et qui s'appelle ainsi, parce qu'il vient nous délivrer de nos péchés; de manière que si nous sommes encore vaincus, étant si puissamment secourus, c'est pour nous le sujet d'une plus grande confusion, laquelle rejait sur l'état de grâce où nous avons le bonheur d'être à présent, bien qu'elle ne doive pas lui être imputée; car c'est déshonorer un rang illustre, que de n'en pas soutenir la gloire et la dignité; car la mauvaise vie que l'on mène, décrie la doctrine que l'on professe, et nous sommes forcés d'avouer que la plupart des chrétiens d'aujourd'hui font rougir l'Evangile par leurs dérèglements. Saint Paul avait bien prévu cet abus que l'on ferait de la doctrine qu'il prêchait, et de la liberté que Jésus-Christ nous a acquise par son sang, quand il avertissait les fidèles de prendre bien garde à ce que cette liberté ne leur servît pas d'occasion pour vivre selon la chair : *Tantum ne libertatem in occasionem detis carnis* (Gal., V, 13).

Mais achevons de vous faire voir en quoi consiste la liberté chrétienne. J'ai dit que non-seulement cette liberté consiste à nous affranchir du joug du péché, en nous affranchissant de celui de la loi, mais encore à nous faire servir Dieu par amour et non plus par un esprit servile comme les Juifs.

Saint Thomas parlant de la liberté chrétienne que le Sauveur nous a acquise par son sang, nous fait remarquer que tout était servile parmi les Juifs. Leurs connaissances étaient serviles, dit cet angélique docteur, ils n'avaient pas comme nous l'avantage de contempler les vérités divines en elles-mêmes.

mes ; ils étaient asservis aux ombres et aux figures, et ces instructions grossières convenaient à leur état. Par exemple un agneau immolé tous les ans à la fête de Pâques était une figure pour le Juif, qui ne lui faisait voir qu'en ombre et comme dans l'obscurité d'un nuage épais Jésus-Christ cet Agneau de Dieu immolé pour le salut de tout le monde, et délivrant par son sang le genre humain d'une mort éternelle. Non-seulement leurs connaissances étaient serviles, mais leurs récompenses l'étaient aussi. On leur proposait, comme à des mercenaires, les biens temporels et terrestres. Le ciel n'était point encore ouvert. La Jérusalem d'ici-bas qui est esclave comme ses enfants, était leur mère, dit saint Paul, c'est-à-dire que pour la plupart ils n'attendaient que les biens de la terre, au lieu que la Jérusalem d'en-haut, qui est véritablement libre ; est notre mère ; c'est-à-dire que l'Eglise de Jésus-Christ foulant aux pieds tous les biens de la terre, leur préférant même les maux de cette vie, ne tend qu'au ciel et porte là tous ses desirs. Les connaissances des Juifs étant donc serviles, leurs récompenses serviles, faut-il s'étonner que leurs affections fussent serviles ? Quand ils servaient Dieu par l'attente des récompenses terrestres, ils étaient mercenaires. Quand ils le servaient par la crainte des châtimens dont il les menaçait, ils étaient esclaves ; car rien n'est plus forcé et plus contraint que ce qui se fait par la crainte, comme rien n'est plus libre que ce qui se fait par l'amour.

Voilà donc la grande différence des deux alliances que Dieu a contractées avec les hommes : la crainte et l'amour. La crainte pour l'ancien loi, l'amour pour la nouvelle ; en sorte que celui qui maintenant ne veut servir Dieu que par crainte et nullement par amour, porte en vain le nom de chrétien. Il appartient à l'ancien Testament, et ses œuvres, quelque bonnes qu'elles soient, n'étant point rapportées à Dieu par amour, sont des œuvres de la loi ; des œuvres inutiles pour son salut, parce qu'elles sont incapables de le justifier. Il n'y a que la foi en Jésus-Christ animée par la charité qui le puisse rendre juste ; car si la justice s'acquiert par la loi, dit saint Paul, c'est en vain que Jésus-Christ est mort : *Si per legem justitia, ergo Christus gratis mortuus est* (Gal., II, 21).

Servons donc Dieu par amour, mes frères, puisque c'est le privilège et l'avantage de notre état. Souvenons-nous que nous n'avons point reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte comme les Juifs ; mais que nous avons reçu l'esprit d'adoption des enfants de Dieu, par lequel nous lui crions du fond de nos cœurs : *Mon Père, mon Père !* souvenons-nous de ce que Dieu dit à Abraham. Chassez la servante et son Fils ; car le Fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. C'est-à-dire bannissons de nos cœurs cette crainte basse et servile qui ne pourra jamais nous faire entrer dans le ciel ; que l'amour la chasse,

qui seul nous peut procurer ce bonheur. Souvenons-nous que Dieu dans la nouvelle loi ne nous demande que de l'amour, et qu'il a tout renfermé dans le précepte de l'amour. Et pouvons-nous, mes frères, lui refuser cet amour, éclairés que nous sommes par les lumières de l'Evangile ? Pouvons-nous croire sans aimer, et séparer notre foi de notre amour ? Car qu'est-ce que croire pour un chrétien ? En quoi consiste sa foi ? Croire pour un chrétien, c'est être persuadé de cet amour immense et incompréhensible, de cette charité infinie que Dieu a eue pour nous, qui l'a porté à nous donner son propre et son unique Fils, à le livrer pour nous à une mort honteuse et cruelle. Croire en Jésus-Christ, c'est être persuadé que ce Fils unique de Dieu a bien voulu se livrer lui-même dans l'excès de son amour pour nous : *Dilexit me*, disait saint Paul, *et tradidit semetipsum pro me*.

C'est croire qu'il a bien voulu devenir la victime de propitiation pour nos péchés, répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les laver, pour nous délivrer de la mort et de la damnation éternelle qu'ils nous avaient méritée, pour nous ouvrir le ciel et nous mettre en possession durant toute une éternité du royaume de Dieu, son Père ; nous pécheurs, nous impies, nous ennemis de Dieu. Et le moyen après cela qu'une telle persuasion soit en nous sans amour ? Le moyen après cela que notre foi ne soit pas animée par la charité ? Dieu ne demande de nous que de l'amour après nous avoir tant aimés ; quelle confusion pour nous, si nous lui refusons ce qu'il demande. Le seul nom de Jésus qu'il prend aujourd'hui à sa circoncision, et qu'il portera écrit au haut de sa croix ; ce nom si doux et si aimable ne devrait-il pas remplir nos cœurs de tendresse et d'amour ?

Le prophète Isaïe, prédisant la naissance du Messie, lui avait donné bien d'autres noms ; tantôt celui d'Emmanuel : *Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel* ; tantôt il avait dit de la part du Seigneur qu'on l'appellerait : *Hâtez-vous de prendre les dépouilles, parce que avant que de savoir nommer son père et sa mère, il triompherait de la puissance de Damas et emporterait les dépouilles de Samarie*. Tantôt qu'il serait appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.

Est-ce que l'ange qui est venu annoncer la même naissance qu'a prédite Isaïe, et qui a apporté un ordre du ciel pour qu'on l'appelât Jésus, ne s'accorde pas avec ce prophète ? Sont-ils opposés l'un à l'autre ? Non, dit l'angelique Docteur, parce que le nom de Jésus, qui signifie sauveur, renferme tous ces autres noms qui se rapportent à notre salut. Celui d'Emmanuel est pour nous en marquer la cause, qui se trouve dans l'union de la nature divine avec l'humaine, laquelle fait que Dieu est avec nous, ce que signifie Emmanuel. Ce nom : *Hâtez-vous de prendre les dépouilles*, nous marque ce que Jésus-Christ avait à faire pour nous sauver, qu'il

nous fallait tirer de la puissance du démon qu'il a dépouillé, comme dit saint Paul, et dont il a triomphé sur sa croix. Tous ces autres noms d'Admirable, de Conseiller, de Dieu fort, de Père du siècle futur, de Prince de la paix, nous marquent tout à la fois, dit saint Thomas, et la voie, et le terme, et les moyens et la fin du salut; nous apprennent que c'est par les conseils admirables d'une sagesse toute divine, et par les efforts merveilleux de la toute-puissance que Jésus-Christ doit conduire ses élus à l'héritage glorieux du siècle futur, où il doit les établir dans une paix entière et parfaite sous le règne de Dieu, qui est le vrai Prince de la paix. Voilà donc un nom qui mérite d'être au-dessus de tous les noms, un nom qui doit faire fléchir tout genou dans le ciel, dans la terre et dans les enfers, mais un nom qui doit particulièrement faire fléchir les genoux de notre cœur en le remplissant d'amour. C'est un nom d'amour qui doit être adoré, mais qui ne le peut être que par l'amour, aussi bien que celui qui le porte : *Non colitur nisi amando* (S. Aug.).

Et là-dessus, mes frères, permettez que je me plaigne de deux abus qui se commettent parmi les hommes à l'égard de ce nom si sacré; cette réflexion morale va finir ce discours. Le premier abus se commet par les hérétiques, le second par les fidèles. Ceux-là ne prononcent que rarement ou point du tout le nom de Jésus; ceux-ci le prononcent trop souvent, ou plutôt avec trop peu de respect. Nos hérétiques, par je ne sais quel esprit de schisme et de division, quand ils parlent du Fils de Dieu, affectent de ne le point appeler Jésus, mais seulement Christ. Christ est sa qualité, sa dignité, son titre, mais ce n'est pas son nom : *Vocabis nomen ejus Jesum*. Jésus est son nom. Et par là, ennemis de Jésus, vous faites bien mal juger de votre salut, vous ne l'appellez pas Jésus; aussi vous ne trouverez pas en lui un Sauveur qui empêche votre perte; vous l'appellez Christ, aussi trouverez-vous en lui un roi qui vous punira de vos rébellions. Les fidèles dans le sein de l'Eglise offensent cet auguste nom d'une manière tout opposée; ils le prononcent trop souvent et sans respect; ils l'emploient dans toutes leurs admirations sur les moindres choses, sur des bagatelles et souvent même sur des choses indécentes. Prononcer ainsi ce nom sacré, c'est appeler Jésus pour lui faire outrage, ou tout au moins pour lui dire qu'on ne lui veut rien. Et où est la personne la plus vile qui ne se tiendrait pas offensée, si on l'appelait ainsi? Prononçons, chrétiens, avec respect, avec adoration, avec amour un nom que les anges adorent dans le ciel et qui fait trembler les démons dans les enfers. Invoquons-le, mais que le cœur en soit aussi bien que la bouche, que ce soit pour demander des choses dignes de ce nom, c'est-à-dire des choses qui regardent notre salut; que ce soit pour être délivrés des misères de nos péchés, pour apaiser la justice de Dieu, pour attirer sa miséricorde, pour l'obliger à faire sur nous une riche effusion de ses grâces en

cette vie, afin que nous puissions être admis dans l'autre à la participation de sa gloire. Amen.

SERMON IV.

Pour le jour des Rois.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer (Matth. ch. II).

Dieu est toujours Dieu dans tout ce qu'il fait, et il faut avouer que si, par un excès de son amour, il se réduit à des anéantisements profonds, sa puissance sait bien les relever en même temps par une gloire éclatante et par de solides grandeurs.

Il vient en ce monde, revêtu de la ressemblance de la chair du péché, c'est-à-dire d'une chair passible et mortelle, comme est la nôtre. Il prend naissance dans une étable, il est couché dans une crèche, pauvre, abandonné, dénué de tout, soit pour nous représenter, par cette abjection, l'état misérable de l'homme déchu de sa gloire par le péché, soit pour couvrir sa divinité, et en tempérer l'éclat à notre égard.

Mais comme il était nécessaire que cette divinité fût révélée aux hommes, et que leur salut dépendait de cette révélation, que de gloire et que de grandeur ne fait-il point paraître en même temps! Une nouvelle étoile est formée dans le ciel, pour nous découvrir un nouveau soleil sur la terre. Oh! que les pensées de Dieu sont profondes! que sa conduite est adorable, s'écrie aujourd'hui un Père de l'Eglise! Afin que la perfidie des hommes ne pût attaquer le divin enfantement d'une vierge, Dieu en a voulu donner, dans la formation d'un nouvel astre, une preuve si éclatante, que ni la gentilité ne l'a pût rejeter, ni la Judée la cacher. *Dedit ab excelso clarissimum signum, quod nec Gentilitas refutare posset, nec Judæa celare* (S. Max.).

La Judée fait néanmoins tout ce qu'elle peut pour en obscurcir la lumière; mais; toute perfide qu'elle est, elle se voit contrainte, malgré qu'elle en ait, de servir elle-même à la faire briller davantage. Elle ouvre les livres de ses prophètes, pour répondre à la demande des Mages; elle y trouve que Bethléem doit être le lieu de la naissance du nouveau roi qu'ils cherchent. Heureuse, si elle voulait bien entendre ce qu'elle lit, et si elle voulait bien voir elle-même ce qu'elle montre. Mais sa perfidie mettant un voile sur son cœur, elle ne trouve dans ses prophètes que des ténèbres pour elle, en même temps qu'elle y trouve des lumières pour les Mages, et elle commence à faire voir par là sa réprobation et la vocation des gentils qui doivent entrer à sa place, dans l'alliance et l'amitié de Dieu.

C'est, mes frères, cette vocation des gentils à la foi de Jésus-Christ que l'Eglise solennise dans cette grande fête, appelée l'Épiphanie, c'est-à-dire la manifestation du Sauveur du monde aux gentils. C'est là ce grand mystère que saint Paul dit n'avoir point été découvert aux enfants des hommes,

mais seulement aux prophètes et aux apôtres, qui est que les gentils dussent être appelés au même héritage que les Juifs, et participer aux mêmes promesses de Dieu en Jésus-Christ. Les mages, appelés à la crèche, reçus à la crèche avec leurs présents et leurs adorations, sont des gages certains que les gentils entreraient dans cet héritage, et auraient part à ces promesses. Ces mages vont offrir à Jésus-Christ aujourd'hui les prémices de la foi de toutes les nations; c'est en leur nom qu'ils le vont adorer. Suivons-les donc comme nos guides, nous n'en pouvons choisir de plus fidèles. Prenons-les donc pour nos modèles; nous ne saurions nous en proposer de plus parfaits. Ils ont soumis à leur foi toute leur raison et toute leur sagesse, ils ont eu pour la grâce de la foi une vive et profonde reconnaissance, ils ont surmonté avec un courage merveilleux tous les obstacles qu'ils ont rencontrés dans l'obéissance à cette foi, ils ont vu une grandeur admirable dans la foi de Jésus-Christ, et ils y ont soumis toutes les pensées de leurs esprits; ils ont connu la bonté et la miséricorde particulière avec laquelle Dieu leur a accordé la grâce de la foi, et leur cœur en a été touché et pénétré d'une vive reconnaissance. Ils ont rencontré de grands obstacles dans l'obéissance qu'exigeait d'eux cette foi, et cela n'a fait qu'animer leur courage. Telle a été la foi des mages, telle doit être la nôtre; elle doit être accompagnée d'une humble soumission, d'une grande reconnaissance et d'un zèle plein de courage; c'est ce qui va faire la matière des trois parties de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la grandeur des vérités qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes, qui les a mis dans l'heureuse nécessité de s'élever au-dessus des lumières de la raison, et d'avoir recours à celles de la foi; et c'est en proposant cette grandeur, que saint Paul, ce docteur admirable des gentils, s'insinuait dans leurs esprits, et les portait à se soumettre. Les grands mystères que l'on vous découvre maintenant, leur disait-il, n'ont pas été découverts dans les siècles passés. *Pour moi qui suis le dernier des hommes, j'ai reçu cette grâce d'annoncer aux gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et d'éclairer tous les hommes, en leur découvrant combien est admirable l'économie du mystère caché avant tous les siècles en Dieu, qui a créé toutes choses (Eph., III, 8).* Et dans un autre endroit: Nous vous annonçons, mes frères, et nous vous découvrons, disait encore le même apôtre, ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a jamais conçu; mais ce que Dieu nous a révélé par son esprit, parce que l'esprit pénètre tout, et même ce qu'il y a en Dieu de plus profond et de plus caché; car qui des hommes connaît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui; ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu (I Cor., II). S'il s'agis-

sait de vérités humaines et naturelles, elles seraient à portée de notre raison qui pourrait les examiner et les comprendre; mais elles sont surnaturelles et divines, en un mot, elles sont cachées en Dieu; il nous faut donc une révélation surnaturelle, qui est celle de la foi, pour nous en donner la connaissance.

Mais faut-il autre chose, pour être convaincu de cette vérité, que de considérer avec un peu d'attention l'état où étaient les gentils avant la foi? Quelles épaisses ténèbres! quels égarements affreux! Si la lumière de leur raison leur avait donné quelque légère connaissance de Dieu, ne l'avaient-ils pas aussitôt corrompue et détournée à ce nombre prodigieux d'idoles dont ils avaient rempli toute la terre? En sorte que leurs ténèbres s'augmentant toujours de plus en plus, ils étaient tombés comme par degrés dans les idolâtries les plus honteuses et les plus criminelles; car, de l'adoration du soleil et des astres, ils avaient passé à l'adoration de l'image de l'homme corruptible. De là, ils étaient tombés dans l'adoration des bêtes et de leurs figures; de là, dans l'adoration des choses inanimées et insensibles; de là, dans l'adoration des maladies du corps, et enfin dans celle des vices mêmes de l'âme. Avec cela, plongés dans toutes sortes de crimes, esclaves de toutes leurs passions, devenus les objets de la colère et des vengeances éternelles de Dieu, ils ne laissaient pas, dans leur aveuglement, de s'estimer heureux. Leurs esprits étaient pleins de ténèbres; mais ils aimaient ces ténèbres, et les aimaient plus que la lumière; ils s'y plaisaient, ils s'y reposaient, et, pour me servir des termes de l'Écriture, ils y étaient assis: *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent (Luc., I, 79).*

Voilà l'état pitoyable des gentils. Les entrailles de la miséricorde de Dieu en sont émues; c'est pourquoi le soleil de justice les vient visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort: *Per viscera misericordiae Dei nostri, quibus visitavit nos Oriens ex alto, illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.*

Il commence par les mages de l'Orient qu'il appelle à la foi de son Fils, mais d'une manière à leur en faire connaître la grandeur; non-seulement, parce qu'il les appelle à cette foi par une voie de grandeur, se servant du ciel comme d'un évangéliste à leur égard, selon l'expression de saint Leon: *Carlo evangelizante*; mais principalement, parce qu'il accompagne cette étoile extérieure qui brille aux yeux de leur corps, d'une étoile et d'une lumière intérieure qu'il fait briller aux yeux de leur esprit et de leur cœur, et qui leur découvrant les grandeurs de Jésus-Christ les soumet tout d'un coup à sa foi et leur fait étouffer tous les raisonnements humains.

C'est une chose véritablement digne de nos admirations, mes frères, que ces sages

de l'Orient, tout appliqués à l'étude des choses naturelles, tout accoutumés à ne suivre que les lumières de leur raison, ne la consultent point lorsqu'ils découvrent l'étoile qui les appelle à la crèche de Jésus-Christ. Ne devaient-ils pas, selon les apparences humaines, prendre du temps pour examiner la nature et le mouvement d'une étoile si extraordinaire? Ne devaient-ils pas assembler les autres sages du pays et conférer ensemble pour en avoir une connaissance plus certaine? Combien de questions curieuses n'auraient-ils point pu faire? combien de doutes n'auraient-ils point pu former? quel rapport y avait-il entre une étoile qui paraissait en Orient et un enfant nouvellement né dans la Judée? entre la clarté de cette étoile et l'obscurité de l'étable où cet enfant était né? Quand ces rapports auraient été certains et véritables, quelle nécessité, et même quelle utilité pour ces mages d'entreprendre un long et pénible voyage, pour aller adorer un roi d'un pays étranger? mais la grandeur de leur foi ne leur permet point de faire tous ces raisonnements; ils voient l'étoile et ils marchent : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum*. Nous avons vu, disent-ils, son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Une étoile intérieure qui est la foi, nous a découvert un Dieu dans cet enfant nouvellement né. Elle nous l'a fait connaître mortel à la vérité, et devenu tel par l'excès de son amour pour le salut des hommes; mais en même temps elle nous a découvert sa divinité qu'il a cachée, et sa royauté qui est invisible. C'est pourquoi nous venons lui offrir de l'encens, comme à un Dieu; de l'or, comme à un roi; de la myrrhe, comme à un homme mortel. Nous venons lui faire le présent de l'encens, pour lui marquer que nous ne voulons plus le prodiguer aux idoles, et qu'il ne fumera plus que sur les autels du vrai Dieu. Nous venons lui faire le présent de l'or, pour lui témoigner combien nous estimons précieuse la rédemption des hommes qu'il veut tirer de la captivité du démon. Nous venons lui faire le présent de la myrrhe, que nous avons accoutumé d'employer à embaumer les corps et à les défendre de la corruption, pour faire connaître que nous le regardons comme le réparateur de la nature humaine, qui apporte à nos corps mêmes l'incorruption et l'immortalité. C'est ainsi qu'un Père de l'Eglise les fait parler aujourd'hui (*S. Maxim., serm. de Festo*).

Ah! mes frères, que cette foi des mages est éclairée, mais qu'elle est soumise et qu'elle condamne bien ces savants présomptueux, et ces libertins audacieux qui veulent mesurer les choses de Dieu par les faibles lumières de leur raison, et qui rejettent celles de la foi comme trop basses et trop indignes d'eux. Combien, hélas! en voit-on aujourd'hui de ce caractère dans le monde! Combien, comme les hérétiques manichéens autrefois, ne veulent à présent être conduits dans la connaissance des vérités divines, que par la seule raison et non point par la foi!

L'Eglise de Jésus-Christ n'est-elle pas aujourd'hui presque toute remplie de ces faux chrétiens, qui n'en portent que le nom? La grange du Seigneur n'est-elle pas presque pleine de cette paille, qui n'est destinée que pour le feu?

Mais je voudrais bien qu'ils voulussent un peu s'accorder avec eux-mêmes au sujet de cette raison qu'ils font tant valoir; car ils ne veulent de ses lumières que là où elles leur sont inutiles et dangereuses, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de connaître les vérités divines et les mystères de la religion; et ils n'en veulent point où elles leurs sont utiles pour les éclairer sur ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Ils les cherchent pour s'éclaircir dans leurs doutes, ils les fuient lorsqu'elles se présentent à eux pour régler leurs mœurs et réprimer leurs passions. S'agit-il de connaître des vérités surnaturelles nécessaires au salut, mais infiniment élevées au-dessus de la raison? On met alors la raison sur le trône, et c'est là où elle doit être captive et dans l'heureux esclavage de la foi : *In captivitatem redigentes omnem intellectum, in obsequium Christi* (II Cor., X, 5). S'agit-il de régler les affections et les desirs? On fait alors de la raison un esclave; on la soumet honteusement aux passions, et c'est là où on la devrait mettre sur le trône. D'où vient cette opposition et cette contrariété des pécheurs à eux-mêmes? Mais que dis-je? elle n'est qu'apparente, ils s'accordent dans le fond de leur cœur; car une même cause produit ces effets qui paraissent si différents; une même corruption et une même perversité de cœur en est la source. C'est leur orgueil et leur amour-propre qui ne veut ni abaissement ni contrainte; soumettre leur raison, c'est l'abaisser; soumettre leurs passions à leur raison, c'est les contraindre.

Il est vrai que, lorsque l'on soumet les passions à la raison, on les gêne et on les contraint d'une contrainte qui est nécessaire et qui devient avantageuse; mais il n'est pas vrai que, lorsque l'on soumet la raison à la foi, on l'abaisse; au contraire, on l'élève par cette soumission et on la fait arriver à l'intelligence des vérités divines qui lui auraient toujours été cachées : *Si vous ne croyez*, dit le Saint-Esprit dans l'Ecriture, *vous n'entendrez point*.

La foi par sa lumière éclaire la raison, et la raison ainsi éclairée augmente et fortifie la foi. Il est dangereux de vouloir suivre la raison, lorsqu'elle veut marcher la première et s'élever au-dessus de la foi pour s'en rendre juge; mais il faut avouer aussi que la raison nous est d'un grand secours, même en matière de religion, quand elle se met à la place qui lui convient; c'est-à-dire quand elle se rend suivante et servante de la foi et qu'elle n'emploie ses lumières, que pour s'y mieux soumettre. On en voit beaucoup qui sont infidèles, parce qu'ils raisonnent trop sur la religion et sur la foi; mais on en voit beaucoup aussi qui ne le sont, que parce qu'ils ne raisonnent pas assez et qu'ils ne daignent pas prendre la peine de se bien ins-

truire de la grandeur, de la beauté et de la certitude de leur religion. Les mystères de notre religion sont obscurs, il est vrai. Les vérités qu'elle nous propose ne sont pas claires et évidentes; mais il est clair et évident qu'il les faut croire; parce qu'il est clair et évident que c'est Dieu qui nous les a révélées, que c'est lui qui nous a parlé, premièrement par la bouche de ses prophètes et ensuite par la bouche de son propre Fils qui est venu accomplir toutes les prophéties. La divinité des saintes Ecritures est toute visible; il faut prendre plaisir à s'aveugler pour ne la pas voir. La certitude du témoignage que l'on en tire l'emporte sur la certitude du témoignage de nos propres sens; ainsi la parole de Dieu, dans son Ecriture, est l'étoile brillante que nous devons suivre avec la même soumission, que les mages ont suivi celle qui leur a paru dans l'Orient. Une fois persuadés que c'était Dieu qui leur parlait par ce nouvel astre qu'il avait formé dans le ciel, ils n'eurent plus de peine sur tout le reste que la foi leur proposait. Toutes les lumières de leur raison furent d'abord soumises à la foi, et ils ne s'en servirent plus que pour s'y mieux soumettre. S'ils raisonnèrent sur cette étoile, ce ne fut que pour s'affermir dans la pensée que c'était celle dont le prophète Balaam, de la race duquel on croit qu'ils étaient, avait parlé, lorsque Dieu lui fit prédire la naissance du Sauveur du monde, quinze siècles auparavant, par ces paroles : Une étoile sortira de Jacob : *Orietur stella ex Jacob* (Num., XXIV, 17).

Mais ils raisonnèrent, sans doute, en faveur de leur foi, lorsqu'après avoir entendu par la réponse des prêtres et des docteurs de la loi assemblés, que selon la prophétie de Michée (V, 2), Bethléem devait être le lieu de la naissance du roi qu'ils cherchaient; l'étoile qui s'était cachée, leur parut de nouveau, et allant devant eux, les conduisit à Bethléem, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Le moyen qu'ils pussent s'empêcher de raisonner alors, et de se fortifier dans leur foi par leurs raisonnements; comparant étoile à étoile, prophétie à prophétie, l'étoile prédite quinze cents ans auparavant à l'étoile qu'ils avaient devant les yeux, la prophétie de Balaam à celle de Michée; et voyant des accomplissements si sensibles de l'une et de l'autre de ces prophéties.

Apprenons, mes frères, de ces premiers chrétiens, que saint Chrysostome appelle les premiers Pères de l'Eglise; apprenons premièrement à bien soumettre notre raison à notre foi. Faisons toujours marcher la foi la première; mais n'oublions pas aussi de nous servir de notre raison pour nous mieux instruire dans notre foi. Si nous aimons notre religion, nous ne manquerions pas d'apporter tous nos soins pour en connaître les grandeurs; car naturellement on désire de bien connaître ce que l'on aime. Mais nous sommes là-dessus dans une négligence stupide et une indifférence affreuse; aussi ne faut-il pas s'étonner si nous ne trouvons

dans la foi que des bassesses qui nous choquent, dans nos mystères que des obscurités qui nous rebutent; et si nous ne découvrons point cette grandeur, cette beauté, cette gloire de notre religion, qui devraient nous attirer et nous charmer, nous sommes, hélas! du nombre de ces infidèles, dont parle saint Paul, que le dieu de ce siècle : *Deus hujus sæculi*, c'est-à-dire ce siècle dont on se fait un dieu, a aveuglés de sorte que la gloire de l'Evangile de Jésus-Christ ne brille point à leurs yeux : *Et non fulg at illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi* (II Cor., 4).

Faisons nos efforts, mes frères, pour sortir de cet état malheureux de ténèbres, d'indolence et d'assoupissement. Ouvrons les yeux de nos esprits et de nos cœurs à la clarté de la lumière que Dieu veut y faire luire par la foi. Suivons cette étoile qu'il nous donne pour nous conduire dans le pèlerinage de cette vie. Suivons-la avec soumission comme les mages, et, pénétrés de la grandeur de cette grâce de la foi dont nous étions si indignes, suivons-la comme eux avec une humble et profonde reconnaissance; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que l'apôtre saint Pierre appelle la foi la véritable grâce; et que l'apôtre saint Paul l'appelle la grâce de Dieu par excellence : *Veram gratiam* (I Petr., V, 12). *Gratia Dei* (Coloss., I, 6).

La foi mérite d'être ainsi appelée, premièrement à cause de son prix et des grands biens qu'elle nous procure. Car c'est elle qui nous révèle les desseins éternels de la miséricorde de Dieu sur nous, qui nous fait obtenir la remission de nos péchés, qui, agissant par l'amour, nous justifie quand nous sommes pécheurs, nous rend agréables à Dieu nous rendant justes, qui nous donne enfin le pouvoir de devenir enfants de Dieu; car ce pouvoir n'est donné qu'à ceux qui croient : *Dedit potestatem filios Dei fieri his qui credunt* (Joan., I, 12).

Mais elle mérite principalement d'être appelée la vraie grâce et la grâce de Dieu par excellence, parce qu'elle est donnée aux hommes par une bonté toute gratuite, et une miséricorde toute pure qui prévient non-seulement toutes leurs œuvres, mais encore toutes leurs préparations et leurs dispositions à la recevoir, et même tous leurs désirs et toutes leurs pensées.

Tout l'Ecriture de l'ancien et du nouveau Testament est remplie des preuves de cette importante vérité. Mais rien, ce me semble, n'est plus propre à nous la faire comprendre que cette expression dont se sert l'apôtre saint Paul, lorsque parlant de notre vocation à la foi, il l'appelle un sort, et ne fait point de difficulté de dire que nous avons été appelés en Jésus-Christ par sort; que Dieu, en nous éclairant de sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints, nous arrachant de la puissance des ténèbres, et nous transférant dans le royaume de son Fils bien-aimé : *In quo*

sorte vocati sumus (Eph., I, 12): Dignos nos fecit in partem sortis Sanctorum in lumine (Coloss., I, 12).

Comme ce qui nous vient par sort n'est point donné à nos mérites, et que nous n'y contribuons rien de notre part, de même nous n'avons rien contribué à faire tomber sur nous la grande grâce de la foi. Ni nos œuvres passées, ni nos œuvres futures, ni ce que nous avons fait, ni ce que nous devons faire, ni ce que Dieu prévoyait que nous ferions; tout cela n'a point été capable d'exciter le cœur de Dieu à nous faire chrétiens. Tout ce qui était en nous, et de nous, demandait au contraire qu'il nous laissât dans cette masse commune et corrompue du péché, dans ces ténèbres et ces aveuglements qui en sont les suites nécessaires. S'il nous y eût laissés, c'était justice; il nous en a retirés, c'est miséricorde. C'est un sort de grâce que la main de sa miséricorde a conduit et fait tomber heureusement sur nous, le pouvant avec autant de raison faire tomber sur d'autres; car ce sort si heureux ne tombe pas sur tous; car la foi, dit saint Paul, n'est pas commune à tous: *Non enim omnium est fides (II Thess., III)*. Pourquoi, je vous prie, est-elle annoncée ici et non pas là? pourquoi à ce peuple infidèle, et non pas à cet autre? pourquoi toutes les nations du monde avant Jésus-Christ sont-elles dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans l'ignorance du vrai Dieu, pendant que sa connaissance et la lumière de sa foi est renfermée dans la seule Judée? Et pourquoi au contraire, après Jésus-Christ, toutes les nations deviennent-elles fidèles, pendant que les seuls Juifs demeurent incrédules? C'est que la foi est un sort de grâce, que la main de la miséricorde du Seigneur fait tomber où il lui plaît. Dieu, dit saint Paul, a permis que tous fussent enveloppés dans l'incrédulité, afin d'exercer sa miséricorde envers tous: *Conclusit enim Deus omnia in incredulitate, ut omnium misereatur (Rom. II, 32)*. O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et que ses voies sont incompréhensibles! Car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? Qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense? Tout est de lui; tout est par lui, et tout est en lui: à lui soit gloire dans tous les siècles.

Mais il y a plus ici. Non-seulement nous n'avons point attiré sur nous la grâce de la foi, par la bonté de nos œuvres et par des mérites qui pussent nous en rendre dignes: nous en étions positivement indignes par l'état de corruption et de péché où nous étions plongés. Il ne faut que remonter jusqu'à nos pères, qui ont reçu les premiers la foi. Nous n'avons qu'à considérer l'état où étaient les gentils, desquels nous sommes descendus. Qu'avaient-ils fait pour obliger le Père des lumières à répandre sur eux celles de la foi de son Fils? N'étaient-ils pas plongés dans toutes sortes de crimes, d'impies et d'abominations? Et ne fut-ce pas ce qui

donna lieu à ce reproche sanglant, que Celse, ce grand ennemi de la religion des chrétiens, leur faisait autrefois; ou plutôt à ce blaspème horrible qu'il vomissait contre Jésus-Christ, disant qu'il n'était venu en ce monde que pour y faire une société exécrable, s'unissant à tous les pécheurs, les appelant à lui, rejetant au contraire les justes, en disant hautement: *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs*. Origène répondit à cette cruelle objection d'une manière également belle et solide. Il est vrai, et nous ne rougissons point de l'avouer, que notre Jésus n'entre en communion qu'avec des pécheurs et ne fait alliance qu'avec des coupables. Mais c'est pour convertir leurs crimes en innocence et leurs vices en sainteté, et pour accomplir par là toutes ces belles prophéties qui nous ont promis la foi et la vocation des gentils, et qui nous ont représenté d'une manière si vive leur changement futur, l'élévation de leur vertu et la bonne odeur de leur vie. *Je répandrai les eaux sur les champs altérés, et les fleuves sur la terre sèche; et alors le sapin s'élèvera au lieu des herbes les plus viles, et le myrte croîtra au lieu de l'ortie*, avait dit Dieu par la bouche d'Isaïe (XLI). *Je ferai naître dans le désert le cèdre, le bois de séthim, le myrte, les oliviers, afin que tous les hommes voient, qu'ils sachent, qu'ils considèrent et qu'ils comprennent que c'est la main du Seigneur qui a fait cette merveille, et que le Saint d'Israël en est l'auteur (Is., XLIV)*.

Voilà, mes frères, ce que les mages ont bien considéré; ils ont bien compris que leur vocation à la foi et à la crèche de Jésus-Christ était l'ouvrage de la pure miséricorde du Seigneur. Ils ont regardé leur soumission et leur obéissance comme des effets de la grâce de la foi, et non comme des bonnes œuvres qui la leur eussent méritée; ce qui leur pénètre le cœur des sentiments d'une humble et profonde reconnaissance. Ces sentiments les portent à ouvrir leurs trésors pour les répandre aux pieds du Sauveur; mais ils savent que leur reconnaissance même est un effet et une suite de la grâce de la foi. Ils sont persuadés qu'ils n'ouvriraient pas leurs trésors pour les offrir à Jésus-Christ, si Jésus-Christ ne leur avait ouvert le premier la porte de sa foi. Ils remarquent bien que l'étoile qui les conduit marche toujours devant eux: *Stella antecedeat eos*; et ils comprennent par là, que la grâce de la foi marche devant toutes leurs œuvres. Ils ne disent pas, nous sommes venus l'adorer et nous avons vu son étoile; mais nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer: *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum*.

Pour suivre l'exemple de ces Sages de l'Orient, nous devons bien considérer et bien comprendre à notre tour, que c'est aussi par une miséricorde de Dieu toute pure que nous sommes fidèles. C'est aujourd'hui le jour de faire ces grandes réflexions et de célébrer la grandeur de la bonté de Dieu dans la vocation des gentils, qui sont appelés dans la

personne des mages à la crèche du Sauveur nouvellement né. Il y appelle tout le monde, les petits et les grands, les bergers et les rois. Il y appelle même plus noblement les petits que les grands, les bergers que les rois; puisqu'il n'y appelle ceux-ci que par une étoile qu'il fait briller à leurs yeux; et qu'il y appelle ceux-là par un ange qu'il leur envoie et qui leur parle. Il y appelle tous les peuples de la terre en y appelant les Juifs et les gentils. Il y appelle ceux qui sont proche et ceux qui sont loin pour les joindre tous dans l'unité de sa foi. Les Juifs viennent de près dans la personne des bergers; les gentils viennent de loin dans la personne des mages. Parce que ceux-là adoraient le vrai Dieu, ils étaient proches; parce que ceux-ci adoraient les créatures, ils venaient de loin. Car qu'y a-t-il de plus éloigné de Dieu qui a fait l'homme, qu'une idole que l'homme s'est faite à lui-même pour l'adorer?

Voilà, mes frères, l'éloignement extrême où nous étions de Dieu, nous tous qui composions le peuple gentil. Combien donc devrions-nous être humbles et combien pénétrés aujourd'hui dans le fond de nos cœurs, de joie et de reconnaissance, pour avoir reçu du Père des lumières la grande grâce de la foi! Cependant cet avantage inestimable d'être chrétien ne touche aujourd'hui que bien peu de chrétiens. Ce don si précieux de la foi qui ne nous a rien coûté, et qui a tant coûté à Jésus-Christ, ne fait qu'une impression bien légère sur leurs cœurs. Pleins, d'un côté, d'un orgueil secret qui leur fait toujours croire qu'ils tiennent d'eux-mêmes ce qu'ils ont de bon; pleins de ténèbres et d'aveuglements de l'autre; tout occupés du monde et d'eux-mêmes; ne comptant pour biens et pour maux, que les biens et les maux de cette vie présente; ils regardent d'un œil d'indifférence la grande grâce qu'ils a faite chrétiens et qui les a mis dans le sein de l'Eglise. Combien, hélas! en voyons-nous dans cet état funeste, et qui ne les menace de rien moins que de l'abandonnement de Dieu? Pour se réveiller là-dessus, qu'ils considèrent avec attention le peuple juif, et la manière dont Dieu s'est conduit à son égard; et qu'ils en concluent que Dieu se lassera enfin de leur orgueil et de leur ingratitude, pour leur faire sentir, comme à ce peuple, la sévérité de sa justice.

C'était son peuple chéri. Il l'avait choisi pour y établir sa gloire, et y avait attaché son cœur; mais ce peuple étant devenu ingrat et superbe, il l'a rejeté et en a fait l'objet du mépris et de l'exécration de tous les autres peuples de la terre. Ces enfants du royaume en ont été chassés, et nous sommes venus à leur place nous asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, à ce festin de la foi, où l'on est nourri du pain de la justice, et abreuvé des eaux de la vérité et de la sagesse éternelle. Les étrangers sont entrés dans ce royaume, et les naturels en ont été bannis. Les étrangers y sont venus jouir d'une agréable et précieuse lumière, et les naturels ont été relégués dans de profondes

ténèbres, et y resteront jusqu'à la fin du monde. Faisons souvent là-dessus, mes frères, de grandes et de sérieuses réflexions. Ouvrons de temps en temps les yeux de notre foi; ouvrons ceux de notre raison; ouvrons même ceux de notre corps, pour considérer ce grand objet, le peuple juif visiblement châtié de Dieu, et dispersé par tout le monde; afin que l'exemple de son châtiment nous devienne utile en nous devenant redoutable. Il est aisé de haïr les Juifs, mais il est difficile de retrancher de nos cœurs les mêmes choses qui les ont rendus dignes de la haine de Dieu et des hommes. Ils ont été superbes et ingrats après avoir été comblés des bienfaits de Dieu; voilà la source de tous leurs maux. Et combien peuvent reconnaître en eux la même source, pour peu qu'ils prennent soin d'examiner le fond de leurs cœurs! Nous avons reçu infiniment plus que les Juifs; si, après cela, nous oublions Dieu et notre devoir, notre faute en sera sans comparaison plus grande, et notre ingratitude plus inexcusable. Rentrons donc en nous-mêmes dans ce grand jour, mes frères, et nous servant des lumières de notre foi, reconnaissons avec une humilité profonde, l'abîme de corruption et de ténèbres dont Dieu nous a tirés.

Disons, avec saint Paul: Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie par sa grâce en nous appelant à la foi de son Fils. Que notre cœur soit là-dessus dans une effusion continuelle de joie, de louanges et d'actions de grâces au Seigneur. Faisons nos efforts pour lui en marquer notre reconnaissance tous les jours de notre vie. Marquons-la surtout par nos œuvres comme les mages, en surmontant généreusement, à leur exemple, tous les obstacles qui se rencontrent dans l'obéissance que nous devons rendre à cette grande grâce de la foi; c'est ce qui va faire le sujet de la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Le chrétien a trois combats à soutenir dans l'obéissance de la foi; parce que le monde attaque cette obéissance en trois manières. La première par l'attaché à ses biens qu'elle lui propose. La seconde par la crainte de ses maux dont il le menace. La troisième par les nuages dont l'objet de la foi est couvert, et dont il se sert pour le jeter dans l'erreur; ce que saint Augustin nous a marqué par ces trois mots: *Amoribus, terroribus, erroribus*.

C'est ainsi, mes frères, que la foi des mages est attaquée, et nous l'allons voir sortir victorieuse de ces trois sortes de combats. Quittant leur patrie, leurs honneurs, leurs plaisirs, leurs amis et leurs proches; entreprenant un long et pénible voyage pour obéir à la foi et pour suivre l'étoile qui les conduit, ils triomphent du monde qui les attaque par ses attrait et par ses charmes, *amoribus*. Arrivés à Jérusalem, troublant et la cour et la ville par la nouvelle qu'ils ap-

portent, et ne laissant pas de publier hautement à la face d'un roi cruel, et au milieu d'une grande ville tout émue, qu'il y a un autre roi des Juifs qui est nouvellement né; ils triomphent du monde qui les attaque par ses craintes, *terroribus* Conduits enfin par l'étoile jusqu'à l'étable, et n'y trouvant rien moins en apparence que ce qu'ils cherchaient et ce qui leur était promis; au lieu d'un roi puissant et magnifique, un enfant plein de faiblesse, dans le comble de la misère et de la pauvreté; ils triomphent du monde qui attaque alors leur foi par les erreurs, et qui voudrait leur faire croire qu'ils se sont trompés, *erroribus*. Et voilà, chrétiens, les combats qu'un chacun de nous doit aussi soutenir; voilà les victoires que leur foi doit aussi remporter; car c'est à la foi qu'il les faut rapporter toutes, quand nous les remportons, selon cette parole de l'apôtre saint Jean : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan., V, 4).

La première et la plus cruelle des attaques que le monde donne à notre foi, et celle qui le rend si souvent notre vainqueur, c'est celle de l'amour de ses biens, de ses honneurs et de ses plaisirs. Quand une fois il nous a attachés et liés à quelqu'un de ces objets, ses liens sont si forts, qu'il faut une grâce particulière et une force surnaturelle pour les rompre, surtout quand il nous fait jouir par là de quelque félicité, qui, toute fausse qu'elle est, ne laisse pas de nous éblouir l'esprit et de nous corrompre le cœur. Car quelle force et quelle vertu ne faut-il point, pour se défendre de la félicité de ce monde, pour ne pas se laisser amollir par ses trompeuses douceurs, pour lutter continuellement contre ses joies, ses aises, ses commodités et ses prospérités? Quel bonheur ne faut-il point enfin, pour ne pas se laisser vaincre par son propre bonheur?

Voilà la première victoire que la foi des mages remporte sur le monde, qui, pour les empêcher d'obéir à la foi et de suivre l'étoile qui les appelle à la crèche de Jésus-Christ, veut les retenir dans leur patrie par les biens, les honneurs, les douceurs dont ils y jouissent. Mais leur foi forte et généreuse les élève au-dessus de toutes les choses sensibles, et leur fait exposer leur vie même; non pour aller étendre leur empire, mais pour aller se ranger sous celui de Jésus-Christ; non pour aller recevoir des adorations des peuples, mais pour en aller rendre eux-mêmes à un enfant couché dans une crèche; non pour aller exiger des tributs, mais, au contraire, pour en aller porter eux-mêmes à un roi pauvre et nouvellement né.

Je ne saurais me lasser d'admirer ce détachement si parfait de ces mages, qui se séparent et se détachent de toutes choses pour aller à Jésus-Christ. Après s'être détachés et séparés de leur patrie, et de tout ce qui pouvait les y retenir, je vois qu'ils se séparent et se détachent des prêtres et des docteurs de la loi, du roi qui les a appelés en secret et de toute sa cour, de la ville de Jérusalem et de son temple où Dieu est adoré.

Voyant par les yeux de leur foi que tout cela n'est que passager et à la veille d'être détruit, ils disent déjà, comme saint Paul : Nous regardons toutes choses comme de la boue au prix de celui que nous allons chercher et que nous avons dans le cœur. Enfin, je les vois détachés même de l'étoile qui les conduit; car l'ayant perdue de vue à l'entrée de Jérusalem, ils en sortent et continuent leur chemin, sans s'étonner ni se troubler de cette perte, s'abandonnant à Dieu pour le reste de leur voyage, et faisant voir par là qu'ils avaient l'esprit et le cœur bien plus attachés à Dieu qu'à l'étoile dont Dieu se servait pour les conduire.

Que d'exemples ici, mes frères, que d'instructions; mais aussi que de confusion pour nous! Il y a ici de quoi confondre premièrement ceux que des attachements honteux et criminels empêchent d'obéir à la foi, et de conformer leurs mœurs à leur créance. Il y a de quoi confondre ensuite tous ceux qui, par des vues d'intérêt et de politique, dans le dessein d'arriver à quelque gloire mondaine, ou de s'y maintenir après y être arrivés, abandonnent lâchement le parti de la justice et de la vérité. Car l'amour du monde, quand il domine dans un cœur, ne manque point de causer ces désordres; et il faut avouer, qu'avec l'amour du monde, on ne saurait jamais rien faire de bon, surtout jamais rien faire de grand pour le service de Dieu. Dès qu'on aime le monde, on se rend son esclave; et dans cet esclavage, il faut ramper et renoncer souvent à la vérité et à la vertu. Enfin, il y a ici de l'instruction et de l'exemple pour les personnes de piété, qui doivent apprendre des mages qui se détachent de l'étoile même qui les conduit à la crèche du Sauveur, à combattre les attachements qui leur paraissent les plus innocents et les plus purs, et à préférer Dieu en toutes choses à ceux mêmes qui les conduisent à Dieu.

Mais avançons et voyons comme la foi des mages, après les avoir rendus victorieux de l'amour des biens de ce monde, les rend victorieux de la crainte de ces maux.

On ne peut rien voir de plus beau dans les saints, soit de l'ancien, soit du nouveau Testament, que cette noble hardiesse, et cette généreuse liberté avec laquelle ils ont paru devant les puissances et soutenu sans les craindre les intérêts de Dieu. L'Écriture nous en fournit plusieurs exemples; mais je m'arrêterai au premier comme ayant plus de rapport au sujet que je traite. C'est de Moïse qui, sans force et sans puissance, une baguette à la main, paraît devant Pharaon pour lui faire de la part du vrai Dieu, que Pharaon ne connaissait point, un commandement préjudiciable aux intérêts de ce prince, qui est de laisser aller au désert un peuple qui lui est utile. Pharaon résiste à ce commandement. Forcé par des prodiges qui se font à ses yeux, tantôt il consent que le peuple d'Israël sacrifie à son Dieu, mais il demande que ce soit sans sortir du pays; tantôt il consent que les hommes sortent, mais il

demande que les enfants demeurent. Après il consent que les enfants sortent, et il se retranche à demander qu'on laisse au moins les troupeaux. Mais Moïse, plein de fermeté et de courage, répond généreusement que rien de tout cela ne se peut ; qu'il s'agit de faire au Seigneur un sacrifice solennel ; qu'il faut que tous y aillent, et qu'à l'égard des troupeaux mêmes, il n'en restera pas seulement un ongle : *Nec remanebit ungula* ; nous apprenant par là, que quand il s'agit du commandement du Seigneur, il n'y a point d'accommodement à faire.

Mais d'où vient cette grande fermeté de Moïse ? Elle vient de sa foi. Moïse par la foi, dit saint Paul, sans craindre la fureur du roi, demeura ferme et constant comme s'il eût vu l'invisible : *Non veritus animositatem regis; invisibilem enim tamquam videns sustinuit* (Heb., XI). C'est que la foi de Moïse lui faisait voir la grandeur de Dieu infiniment au-dessus de celle de Pharaon : c'est que lorsque l'on a cette grandeur de Dieu devant les yeux, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans le monde ne paraît plus rien.

C'est l'état où la foi avait mis les mages lorsqu'ils entrèrent dans Jérusalem, et qu'ils parurent devant Hérode. Ils n'avaient encore vu des yeux de leur corps que l'étoile de Jésus-Christ. Ils n'avaient point encore vu Dieu invisible devenu visible dans une crèche ; mais l'étoile intérieure de la foi leur en avait fait découvrir les grandeurs invisibles. C'est ce qui les rend si fermes et si constants au milieu d'une grande ville tout émue, et en présence d'un roi qu'ils remplissent de trouble. Ils n'ignorent pas le péril qu'il y a de publier dans la capitale d'un royaume, qu'il est né un autre roi que celui qui occupe le trône ; mais ils méprisent ce péril. Il me semble voir déjà nos martyrs, animés de cette foi généreuse, confesser hautement Jésus-Christ et insulter même leurs tyrans. Car remarquez, je vous prie, qu'ils ne demandent point si un roi des Juifs est nouvellement né ; ils déclarent publiquement qu'il est né, et ils s'informent seulement du lieu de sa naissance, pour lui aller rendre leurs hommages. Où est le roi des Juifs nouvellement né ? Et, par ces paroles, les mages, dit saint Pierre Chrysologue, font plutôt une insulte et un reproche aux Juifs qu'une demande : *Non interrogant, sed insultant et desides arguunt* (Chrysol., serm. de Festo). Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? c'est-à-dire où le mettez-vous ? où le laissez-vous ? pourquoi ne le trouvons-nous pas ici assis sur le trône ? pourquoi ne le voyons-nous pas placé dans votre sanctuaire pour y être adoré ? où faut-il que nous l'allions chercher ? et pourquoi ne courez-vous pas les premiers au lieu que vos prophètes vous ont marqué pour sa naissance ? pourquoi du moins ne nous suivez-vous pas pour venir lui rendre avec nous vos adorations ?

En effet, n'est-ce pas une chose surprenante que les Juifs qui, dans cette occasion,

où les mages venus d'Orient pour leur annoncer la naissance de leur Messie, soutenant qu'ils ont vu son étoile, déclarant qu'ils sont venus pour l'adorer ; eux qui ouvrent les livres de leurs prophètes pour savoir le lieu de la naissance du Messie, qui trouvent que ce lieu doit être Bethléem, qui en instruisent les mages, ne font pas cependant la moindre démarche pour aller voir à Bethléem ce qui s'y passe. C'est la crainte d'Hérode ; c'est une crainte basse et rampante de sa puissance qui les arrête et qui étouffe dans leurs cœurs les restes de leur foi. La même crainte qui leur fera attacher Jésus-Christ à une croix les empêche maintenant de l'aller adorer dans une crèche. La crainte de la puissance des Romains les portera à le faire mourir ; et la crainte d'Hérode les empêche maintenant de lui aller rendre leurs hommages à sa naissance.

Mais finissons par la dernière victoire que les mages remportent dans le combat que le monde livre à leur foi par la tentation des erreurs, leur voulant persuader que ce qu'ils voient dans l'étable de Bethléem est opposé et même inalliable avec ce qu'ils croient. Ce qui fit paraître autrefois la grandeur et la force de la foi d'Abraham, ce fut cette opposition des commandements de Dieu à ses promesses. La foi alors, dit saint Chrysostome, combattait la foi. Dieu dit à ce patriarche que ce serait d'Isaac que sortirait cette postérité nombreuse qu'il lui avait promise ; et il lui ordonna d'offrir ce fils en sacrifice. Cependant Abraham crut, et, nonobstant cette contradiction des commandements de Dieu et de ses promesses, il demeura ferme dans la foi. J'ose dire que telle est la foi de nos mages qui ont aussi à combattre une contradiction apparente entre les promesses de Dieu et les effets. L'étoile leur promet un roi ; et au lieu de la grandeur et de la puissance royale, ils ne trouvent que pauvreté et que misère. L'étoile leur promet un Dieu tout-puissant ; ils trouvent un enfant dans les langes, couché dans une crèche. Cependant la force de leur foi élève leur esprit au-dessus des raisonnements ; ils se prosternent contre terre ; ils l'adorent, et ouvrant leurs trésors, ils lui font des présents qui marquent qu'ils reconnaissent en lui un roi et un Dieu dans un homme mortel : *O fides magorum ! O foi des mages, que tu es forte !* s'écrie aujourd'hui un père de l'Eglise. Que l'hérétique Marcion rougisse ici, voyant Jésus-Christ adoré dans sa chair ; et que l'impie Paul de Samosate soit confondu, voyant adorer comme Dieu celui qu'il soutient n'être qu'un homme. Les langes et la crèche font assez voir qu'il est homme ; les adorations et les présents des mages, surtout celui de l'encens, font assez connaître qu'il est Dieu. Mais les chrétiens ne devraient-ils pas rougir aussi, et être confondus, de lui refuser maintenant leurs adorations ? Car, ne vous y trompez pas, mes frères, il ne suffit pas, pour l'adorer, de fléchir, peut-être avec peine, le soir et le matin les genoux de son corps devant lui, pendant que les passions nous

font fléchir à tous moments devant le démon les genoux de notre cœur. Est-ce adorer Dieu que de ne le pas aimer? on ne l'adore qu'en l'aimant; est-ce l'aimer que de ne pas garder sa parole? Si quelqu'un m'aime, dit le Fils de Dieu, il garde ma parole. Est-ce l'adorer dans l'état de pauvreté, de misère et de souffrance où l'amour l'a réduit pour nous dans une crèche, que d'avoir le cœur plein d'orgueil et d'ambition, que de ne pas se soumettre à sa conduite dans les afflictions, que de murmurer contre les ordres de sa divine Providence, que de se révolter contre les châtiments de sa justice? Est-ce l'adorer que de s'adorer soi-même, que d'adorer son corps, et en faire une idole? car enfin, cette maxime de saint Augustin est véritable, que l'on adore tout ce que l'on aime; et ce n'est ni le sacrifice ni l'encens qui font le culte, c'est l'amour; et, cela étant, qu'est-ce donc que le christianisme dans la plupart des chrétiens qui le professent aujourd'hui, sinon un paganisme qui a changé de nom, qu'une idolâtrie qui d'extérieure est devenue tout intérieure? Qu'est-ce que toutes nos passions, sinon des idoles auxquelles nous sacrifions tous les jours? Apprenons, mes frères, à les détester, à les combattre et à les vaincre, et nous cesserons d'être idolâtres. Soyons fidèles de nom et d'effet; ayons soin que notre vie ne combatte pas notre foi, et que nos mœurs ne contredisent pas notre créance; c'est le moyen que la foi que nous avons reçue nous soit utile, et que, comme l'étoile ne quitta point les mages qu'elle ne les eût conduits à Jésus-Christ dans sa crèche, cette foi ne nous quitte point, qu'elle ne nous ait conduits à Jésus-Christ dans sa gloire. Je vous le souhaite, etc. *Amen.*

SERMON V,

Pour le jour de la Purification.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum domino.

Le temps de sa Purification étant accompli, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (Luc, 11).

Le prophète qui promit autrefois à ceux qui rebâtissaient le temple de Jérusalem, que la gloire de cette seconde maison du Seigneur surpasserait de beaucoup celle de la première, avait sans doute alors dans son esprit ce que l'Evangile nous met aujourd'hui devant les yeux, c'est-à-dire la Vierge sainte entrant dans ce temple pour s'y purifier, et y portant Jésus son Fils pour le présenter au Seigneur.

Temple, élargissez-vous, voici celui que la terre et les cieux ne peuvent contenir, qui vient se renfermer dans votre enceinte; portes du temple, ouvrez-vous, voici cette porte spirituelle et mystérieuse par laquelle le Seigneur seul a pu passer et qui est demeurée fermée dans son passage; autels de ce temple, purifiez-vous de ce sang impur des animaux qui fait horreur, voici l'agneau de Dieu tout-puissant et sans tache, qui, par l'effusion de son sang précieux, vient

ôter les péchés de tout le monde; voile du temple, abaissez-vous, voici celle qui a donné un voile au Verbe incarné, par le moyen duquel il tient sa divinité cachée; lumières du temple, éclipez-vous, voici le soleil de justice qui vient éclairer par ses lumières toutes les nations de la terre; arche d'alliance, retirez-vous, voici cette arche de sanctification qui ne conserve pas seulement la manne, mais le vrai pain de vie, qui ne contient pas seulement la loi, mais le législateur, qui ne renferme pas seulement dans son sein des tables écrites du doigt de Dieu, mais le Dieu même qui les a écrites; chérubins, qui couvrez de vos ailes le propitiatoire de ce temple, découvrez-le aujourd'hui, cessez de regarder si attentivement la figure, tournez vos yeux vers la vérité, considérez cet enfant divin, ou plutôt cet enfant Dieu, qui entre dans le temple et qui vient s'y offrir pour être lui-même la victime de propitiation pour les péchés de tous les hommes.

C'est ainsi, mes frères, qu'il faut considérer l'entrée que la Vierge sainte fait aujourd'hui dans le temple de Jérusalem. A ne la regarder que des yeux du corps, fut-il jamais rien de plus simple? mais à la considérer des yeux de l'esprit, fut-il jamais rien de plus grand et de plus magnifique? A ne consulter que les yeux du corps, on ne voit qu'une femme ordinaire qui part de la grotte de Bethléem, qui vient se mêler et se confondre avec les femmes immondes d'Israël, qui monte avec elles dans le temple pour s'y purifier, et que l'on ne peut distinguer d'avec elles, que par sa pauvreté particulière, marquée dans le présent qu'elle y va faire. Mais à consulter les yeux de l'esprit, c'est la plus pure de toutes les créatures qui vient dans le temple pour se soumettre aux lois d'une purification qui ne la regarde point. C'est la Mère de Dieu qui vient porter au temple du Seigneur, le Seigneur du temple, ce dominateur que l'on cherche, ce médiateur de la nouvelle alliance que l'on attend, et qui vient l'offrir pour la réconciliation et la sanctification de tous les hommes; ce qui renferme deux grands mystères que l'Eglise unit aujourd'hui dans une même solennité : celui de la purification de Marie et celui de la présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour suivre l'esprit de l'Eglise, unissons aussi ces deux mystères dans notre discours; et pour les traiter d'une manière qui nous soit utile, trouvons dans l'un un exemple admirable pour les pécheurs, et dans l'autre un modèle parfait pour les justes. Que les pécheurs apprennent de Marie, qui se purifie selon la loi de Moïse, ce qu'ils ont à faire pour se purifier selon les lois saintes de l'Evangile; que les justes apprennent de Jésus-Christ, le Saint des saints, qui vient dans le temple pour s'offrir comme une victime à Dieu son Père, et pour sanctifier les hommes par cette oblation, ce qu'ils ont à faire pour acquérir et conserver la justice qu'il leur a acquise. En un mot, Marie se

purifiant dans le temple, pour servir d'exemple aux pécheurs, Jésus s'y offrant, pour servir de modèle aux justes. Deux importantes instructions qui feront les deux parties de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai que la purification des péchés est l'ouvrage de Jésus-Christ seul, et que cet ouvrage est si grand, qu'il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour en être l'auteur.

C'est pour cette raison sans doute, que l'apôtre saint Paul, voulant nous représenter le Sauveur comme le purificateur de nos péchés, ne manque pas de nous remplir auparavant l'esprit des idées de sa grandeur et de sa toute-puissance. Celui, dit-il, par lequel Dieu a fait le monde, celui qui est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, qui soutient tout par la puissance de sa parole, nous a purifiés par lui-même de nos péchés : *Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ, purgationem peccatorum faciens* (*Hebr.*, III) : ce n'est point par le ministère de ses anges. Tous les anges ensemble à quelque degré de grâce que Dieu eût voulu, et même qu'il eût pu les élever, auraient toujours été infiniment au-dessous de cet emploi ; ce n'est point aussi par le seul commandement de sa parole, ni par une simple application de sa vertu toute-puissante ; sa sagesse et son amour ont trouvé à propos qu'il exerçât par lui-même, en propre personne, ce grand emploi de purificateur de nos péchés.

Mais comme dans cette purification, nous devons aussi agir de notre côté, et coopérer à sa grâce ; cet adorable Sauveur nous a voulu donner dans la Vierge sainte sa Mère, qui se purifie aujourd'hui selon la loi de Moïse, un exemple admirable de tout ce que nous avons à faire pour nous purifier de nos péchés, selon la loi de l'Evangile.

En effet, mes frères, si nous examinons bien les circonstances de cette purification de la Vierge sainte, qui est un des deux mystères que nous célébrons dans ce jour, nous trouverons que l'humilité la commence, que la douleur l'accompagne, que l'amour l'achève et la consomme ; et que par ces trois choses, elle se purifie véritablement, c'est-à-dire qu'elle devient, et plus sainte et plus pure. Or, n'est-ce pas là tout ce que prescrit l'Evangile aux pécheurs pour les purifier de leurs péchés : l'humilité, la douleur et l'amour ? Arrêtons-nous donc à considérer ces trois choses dans la purification de Marie, et que les beaux exemples qu'elle nous donne aujourd'hui, nous servent de règle pour notre conduite, ou qu'ils nous confondent, si nous négligeons de les suivre.

Je dis premièrement que l'humilité commence la purification de Marie. Appliquez-vous à ceci, je vous prie. C'est une chose bien remarquable qu'au lieu que l'élévation des hommes a coûté des abaissements

au Fils de Dieu, les abaissements du Fils de Dieu ont coûté des abaissements à Marie. Quand il s'abaisse, nous sommes élevés, et il ne s'abaisse que pour nous élever ; quand il se soumet à la loi, nous en sommes affranchis, et il ne s'y soumet, dit saint Paul, que pour nous en affranchir : *Factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret*. Mais il en est tout autrement de la Vierge sainte, et cette différence fait sa plus grande gloire, parce qu'elle vient de l'union qu'elle a avec son Fils ; union si étroite, que le Fils ne peut s'abaisser qu'il n'abaisse en même temps sa Mère, éclipser sa gloire, cacher ses avantages et ses grandeurs sous le voile d'une chair passible et mortelle, qu'il n'éclipse en même temps la gloire, qu'il ne cache en même temps les avantages et les grandeurs de Marie, dans le sein de laquelle il l'a prise.

Cette vérité n'est-elle pas toute sensible dans les mystères de ce jour ? Le Fils de Dieu se soumet à la loi de Moïse ; il faut que Marie l'accompagne dans cette soumission ; il se soumet à une loi qui paraît opposée à sa divinité et à la sainteté de sa naissance ; il faut qu'elle se soumette à une loi qui paraît opposée à sa divine maternité et à la pureté de son enfantement ; il se soumet à la loi de la présentation des premiers nés, il faut qu'elle se soumette à la loi de la purification des femmes immondes, qu'elle paraisse aux yeux de tout le monde dans le temple sans tous ces avantages qu'elle a reçus. Il faut qu'elle y paraisse sans cette virginité qui la rend si agréable aux yeux de Dieu, puisqu'il faut qu'elle aille se confondre avec les femmes immondes, sans cette maternité divine qui l'élève au-dessus de tous les anges, puisqu'il faut qu'elle aille se mêler avec les mères communes et ordinaires.

Ennemis des avantages et des grandeurs de la divine Marie, ah ! ne la considérez pas dans cet état ! Hérétiques, qui attaquez tantôt sa virginité et tantôt sa divine maternité, ne la conduisez pas aujourd'hui de vos yeux dans le temple ; ou si vous voulez la regarder au milieu de ces ombres qui la couvrent et qui l'obscurcissent, prenez garde du moins au soleil qui les cause : *Nolite me considerare quod fuscæ sim, quia decoloravit me sol* (*Cant.*, XVI). Considérez que tout ceci n'est qu'une participation glorieuse et toute volontaire des abaissements du Fils de Dieu, un rejaillissement avantageux de l'humilité du Fils sur la Mère.

Que d'exemples ici, mes frères, mais en même temps que de confusion pour la plupart des chrétiens de nos jours, que l'orgueil empêche de se purifier ! Marie, qui plus pure que les anges, se soumet aux mêmes cérémonies que les femmes immondes, vous confond tous pécheurs véritablement immondes, qui après vous être plongés dans la boue et dans la fange des péchés, êtes si superbes lorsqu'il s'agit de les laver dans le sacrement de pénitence. Car combien approchent avec orgueil de ce sacrement d'hu-

d'humiliation ? combien viennent au tribunal de la pénitence, non pour accuser, mais pour défendre leurs péchés ; non pour paraître pécheurs, mais plutôt pour paraître justes ? combien, imitant l'orgueil de nos premiers parents, désavouent, diminuent leurs péchés, les rejettent sur d'autres ? Tous ces pécheurs et toutes ces pécheresses du monde, qui, craignant plus les jugements des hommes que ceux de Dieu, ont de deux sortes de confesseurs, en ont pour les gros et pour les petits péchés ; mais qui, conservant toujours dans leur cœur la plus grande de toutes les immondices, qui est l'orgueil, ne se purifient jamais bien, ni des uns ni des autres.

La Vierge sainte, qui, pour observer exactement la loi de Moïse touchant la purification, s'abstient un temps considérable d'entrer dans le temple et de toucher aux choses saintes, vous confond bien, pécheurs superbes, qui après avoir commis de grands péchés, sans avoir passé un seul jour dans les larmes et dans la purification d'une vraie pénitence, vous contentant d'avoir raconté froidement ces péchés aux oreilles d'un prêtre, trouvez fort mauvais, s'il ne vous envoie pas aussitôt à la sainte table, non - seulement toucher, mais manger le Saint des saints.

La Vierge sainte qui va cacher sa gloire aujourd'hui dans l'observance des lois de sa religion, vous confond, vous tous qui cherchez votre gloire dans les pratiques extérieures de la vôtre. Pour cacher sa beauté et sa pureté intérieure, elle se soumet à une expiation extérieure de la loi ; et vous, tout au contraire, vous faites les œuvres d'une justice extérieure, pour cacher toutes les ordures de votre cœur. Hypocrites, disait autrefois le Fils de Dieu, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans de vos cœurs est plein d'injustice, d'impuretés et de rapines.

Et n'est-ce pas ce que font la plupart des chrétiens de nos jours ? Toute leur pureté ne se termine-t-elle pas à l'extérieur ? combien lavent le dehors sans se mettre en peine du dedans ? Toutes ces dames mondaines, qui ont tant de soin de paraître chastes, et qui en ont si peu de l'être en effet, rangées et régulières au dehors, déréglées et corrompues au dedans ; tous ces gens qui ne voudraient pas manquer à certain nombre de prières par jour, certaines aumônes, certaines pratiques de piété réglées, qui approchent même souvent des sacrements de l'Eglise, mais qui ne se font point de scrupule de nourrir dans leur cœur des sentiments de haine et de vengeance, de demeurer dans les liens de l'iniquité, dans la possession du bien d'autrui, qui ont le cœur tout rongé d'avarice, d'envie, de jalousie, d'ambition ; tout plein d'amour pour la félicité du siècle, pour les pompes et pour les vanités du monde ; comment appeler cela ? si ce n'est laver le dehors, et ne pas se mettre en peine du dedans. Lavez vos mains, pécheurs, dit l'apôtre saint Jacques, mais n'oubliez

ORATEURS SACRÉS. XXII.

pas, âmes doubles, de purifier vos cœurs : *Emundate manus, peccatores, purificate corda, duplices animo* (Jac., IV, 8). Vous aurez bien commencé l'ouvrage de cette purification, si vous humiliez ces cœurs ; mais vous l'avancerez considérablement, si avec cela vous les remplissez de douleur. Second exemple que la Vierge sainte nous donne aujourd'hui, qui est encore bien propre à nous instruire et à nous confondre tout à la fois.

Si les patriarches et les prophètes de l'ancien Testament étaient instruits des mystères à venir ; s'ils vivaient déjà de la foi de Jésus-Christ ; s'ils reconnaissaient par une révélation secrète et particulière, ce qui le regardait ; s'ils savaient que tous les sacrifices que les hommes offraient à Dieu, et tout le sang qu'ils y répandaient, n'étaient qu'une figure qui devait s'accomplir dans la personne de cet adorable Sauveur ; à plus forte raison la Vierge sainte, sa Mère, a-t-elle eu la connaissance de tout ce qui devait lui arriver. Siméon ne lui apprend donc rien aujourd'hui de nouveau, en lui parlant de la passion de son Fils, et de ce glaive qui doit percer son âme, et elle, de son côté, ne fait que renouveler dans le temple le sacrifice qu'elle en a déjà fait, acceptant toutes les douleurs et toutes les souffrances qui lui sont aujourd'hui publiquement et solennellement prédites, et commençant à les ressentir par avance.

Je ne pense jamais, mes frères, à ce qui se passe dans le cœur de Marie, lorsque Siméon lui fait cette triste et douloureuse prophétie, que je ne me représente le cœur d'Abraham obligé d'immoler à Dieu son propre fils. Je m'assure que vous trouverez bien juste le parallèle que j'en vais faire.

Dieu parle trois fois à Abraham au sujet de son fils : la première, pour lui promettre ce fils ; la seconde, pour l'assurer que toutes les nations seront comblées de bénédictions dans ce fils ; la troisième, pour lui demander l'immolation de ce fils. Dieu, pour faire répondre la vérité à la figure, observe, à l'égard de la Vierge sainte, une même conduite. Il lui parle par trois diverses fois ; premièrement, par la bouche d'un ange, pour lui promettre un fils. Voici, lui dit l'ange, que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils qui sera le fils du Très-Haut. Il lui parle ensuite par la bouche d'Elisabeth, qu'il remplit de son esprit, pour l'assurer qu'elle est comblée de bénédictions et bénie entre toutes les femmes, à cause de ce fils. Il lui parle en troisième lieu aujourd'hui par la bouche de Siméon qu'il remplit aussi de son esprit, pour lui demander ce fils en sacrifice.

Peut-on rien voir de plus juste ? Dieu parle trois fois à Abraham ; Dieu parle trois fois à Marie. Dieu envoie un ange à Abraham ; il envoie un ange à Marie. Cet ange envoyé à Abraham commence par lui dire de ne point craindre : *Noli timere, Abraham*. Cet ange envoyé à Marie commence aussi par lui dire la même chose : Ne craignez point, Marie : Ne

(Vingt-neuf.)

timens, Maria. Abraham reçoit ordre de Dieu de lui immoler son fils; Marie reçoit ordre de Dieu de consentir à l'immolation du sien. Abraham dans cette occasion, met au tant toute la nature sous ses pieds, comme dit excellemment saint Ambroise, se prépare à immoler courageusement son fils, et préfère, pour obéir à Dieu, la qualité de sacrificeur de son propre fils à celle de son père : *Sacerdotem prætulit patri.* De même Marie, cette digne fille d'Abraham, consent aujourd'hui courageusement à l'immolation du sien, et préfère aussi, pour obéir aux ordres de Dieu, la qualité de sacrificatrice de son propre fils à celle de sa Mère.

Mais deux grandes différences qui se trouvent ici entre Marie et Abraham, font bien voir que cette Mère de son Dieu a surpassé ce patriarche en foi et en courage. La première est que le cœur d'Abraham n'est mis à l'épreuve que durant trois jours, qu'il emploie à faire le chemin de cette montagne où il doit immoler son fils. Mais le glaive de douleur qui commence à se faire sentir aujourd'hui au cœur de Marie, ne s'en retirera point de toute la vie de Jésus-Christ, parce qu'elle aura toujours devant les yeux ce sacrifice sanglant auquel elle consent aujourd'hui dans le temple.

La deuxième différence est qu'Abraham n'était point assuré que Dieu ne révoquerait point l'ordre qu'il avait donné du sacrifice de son fils, et qu'il n'arrêterait point le bras qui devait l'immoler, et en effet le bras d'Abraham fut arrêté; son glaive ne fut point ensanglanté; l'autel d'Isaac ne rougit point de son sang; une victime se rencontra qui fut mise à la place : mais il n'en est pas de même ici de Marie; elle est assurée que le sacrifice de son fils sera cruellement exécuté; que le bois sur lequel il sera mis, sera tout rouge de son sang; qu'il n'y aura point de victime substituée à sa place, mais que lui, tout au contraire, sera substitué à celle de toutes les victimes qui ont été présentées au Seigneur, qu'elles n'ont été que des figures, qu'il est la vérité qui les vient accomplir, et suppléer à leur inutilité et à leur insuffisance, par la vertu infinie de son sang précieux.

Grand exemple encore, et grande confusion pour les pécheurs! La Vierge sainte est sans tache; sa pureté surpasse celle des anges, et néanmoins en se purifiant aujourd'hui, elle ne laisse pas d'offrir son cœur aux douleurs et de le présenter à ce glaive dont elle est menacée : et vous, pécheurs, qui avez tant de fois sali vos cœurs par les péchés, vous avez horreur de la douleur, ce grand et ce véritable moyen de les purifier.

Aveugles, que prétendez-vous? Croyez-vous guérir les plaies que le monde vous a faites, par les commerces agréables du monde? vos intempérances par ces débauches? vos dissipations d'esprit et de cœur, par le jeu et toutes ces visites inutiles? vos impuretés secrètes, par la fréquentation des théâtres et des spectacles publics? Croyez-vous enfin pouvoir devenir pénitents au

milieu des divertissements et des plaisirs?

Non, non, les maux ne se guérissent que par leurs contraires. Il faut à ces commerces si agréables du monde, de la solitude et des retraites. A ces intempérances, des jeûnes. A ces dissipations d'esprit et de cœur, du recueillement et de la prière. A ces théâtres et à ces spectacles si souvent fréquentés, des assiduités au temple de Dieu, pour y chanter ses louanges et y entendre sa divine parole. A ces folles dépenses de vos biens, en vanités et en luxe, de charitables et d'abondantes aumônes. Enfin il faut à cet amour du plaisir qui vous a emportés vers le monde, et qui vous a détournés de Dieu, une douleur qui vous détache du monde et qui vous fasse retourner à Dieu.

Il vous faut même une longue douleur; car il ne faut pas vous persuader qu'après avoir été longtemps dans le mal, il vous suffise d'être peu de temps dans le remède. Il faut que la pénitence ait quelque proportion avec le péché, non-seulement dans son degré, mais aussi dans sa durée. Il ne faut pas que le pécheur qui se purifie dans la pénitence, y soit impatient; il faut qu'à l'exemple de la Vierge sainte, il accomplisse entièrement les jours de sa purification : *Postquam impleti sunt dies purgationis ejus.*

Quelque pure et quelque innocente qu'elle fût, quelque exempte qu'elle fût de la loi, elle n'a pas anticipé d'un seul jour, elle n'a pas prévenu d'un seul moment le temps ordonné pour la purification. Elle est demeurée, durant quarante jours, privée de l'entrée du temple, n'osant toucher aux choses saintes, et comme frappée d'une espèce d'excommunication. Quelle confusion pour ces chrétiens qui, après avoir passé toute leur vie à offenser Dieu, ne pourraient pas dire qu'ils ont employé un seul jour à faire une véritable pénitence, et à travailler comme il faut à la purification de leurs péchés! Mais quelle condamnation pour ces pécheurs présomptueux qui, après avoir vomi leurs abominations aux oreilles d'un prêtre, trouvent mauvais qu'il ne les envoie pas aussitôt à la sainte table, non-seulement toucher, mais manger le Saint des saints!

Enfin, pour rendre cette purification parfaite, et d'une perfection qui lui est essentielle, il faut que l'humilité et la douleur se trouvent animées par l'amour. Sans l'amour j'ose dire que toute l'humilité et toute la douleur de Marie même n'auraient été d'aucun mérite devant Dieu, et n'auraient point été propres à servir d'exemple et de modèle pour la purification des pécheurs. Je ne ferai point de difficulté d'ajouter encore que, sans cet amour, elle ne se serait pas soumise à la loi d'une purification qui ne la regardait point, et dont elle était exempte par les termes de la loi même. Elle n'aurait pas manqué de faire valoir ses privilèges. Qu'ai-je besoin, aurait-elle dit, de cette purification? Pourquoi m'abstiendrais-je d'entrer dans le temple, moi, dont le sein est devenu le temple vivant et animé du Saint-Esprit? Pourquoi ne toucherais-je point aux

choses saintes, moi qui ai conçu le Saint des saints? Enfin de quoi me servira toute cette cérémonie extérieure, ordonnée par la loi de Moïse, pour purifier les femmes d'Israël de ce qu'il y a eu d'impur dans leurs enfantements, moi qui suis devenue mère, sans cesser d'être vierge, ou pour mieux dire encore qui suis devenue et plus vierge, et plus pure, en devenant mère?

Mais l'amour dont le cœur de la sainte Vierge est embrasé, met bien d'autres pensées dans son esprit. Désirant de toute l'ardeur de son cœur, de se rendre conforme à Jésus-Christ son fils, elle ne pense qu'à le suivre dans ses abaissements; qu'à être humble entre les femmes, faisant ce que fait la moindre d'entre elles; comme son fils est humble entre les enfants, faisant et souffrant ce que fait et souffre la moindre d'entre eux.

Son amour lui donne encore de plus grandes vues, s'il est permis de parler ainsi. Ce n'est pas seulement un amour de conformité à Jésus-Christ, c'est un amour de réparation de l'outrage fait à la bonté, à la sainteté et à la majesté de Dieu par les péchés des hommes. Cette réparation, il est vrai, est l'ouvrage de son Fils tout seul, mais n'est-il pas vrai aussi qu'elle l'empêcherait et qu'elle en troublerait l'économie, si elle alléguait ses privilèges, si elle publiait ses avantages? Car par là, elle ferait connaître son Fils pour le Seigneur de la gloire; or saint Paul nous assure que si les hommes l'avaient connu pour le Seigneur de la gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié: *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor., II). Son silence et son humilité contribuent donc de quelque chose au grand ouvrage de la réparation du monde; c'est pourquoi Siméon l'unit aujourd'hui en quelque manière à la passion de son Fils, lorsque prédisant les souffrances du Fils, il prédit celles de la Mère en même temps: *Et tuam ipsius animam gladius pertransibit*. Votre âme sera aussi percée de douleur; voulant dire ce que votre Fils souffrira dans son corps, l'amour vous le fera souffrir dans votre cœur.

C'est ici particulièrement, mes frères, que nous devons imiter la Vierge sainte, si nous voulons travailler solidement à la purification de nos péchés. Le péché est une rouille, dit un Père, et l'amour est un feu, mais jamais cette rouille ne peut être consummée que par ce feu. Ne nous laissons point séduire par de vains raisonnements dans une manière si importante à notre salut. Ne suivons point là-dessus des guides complaisants, mais en même temps aveugles et capables de nous faire tomber avec eux dans la fosse. Persuadons-nous bien qu'il est absolument impossible que notre cœur soit jamais purifié des immondices qu'il a contractées dans l'amour des créatures, que par un amour tout contraire, qui est celui du Créateur. La crainte peut bien suspendre pour quelque temps le cours du péché, et en arrêter les effets, mais pour le déraciner du cœur, cela

n'appartient qu'à l'amour. Et qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable que cette condition de la pénitence, que cette loi de la purification des pécheurs, qui les oblige à quitter les créatures par l'amour du Créateur, après que leurs péchés leur ont fait quitter le Créateur par l'amour des créatures? Persuadés de la justice de cette loi, joignons donc désormais dans nos pénitences l'amour à la douleur. Si nous ne sommes pas assez riches pour avoir un agneau à offrir au Seigneur, ne manquons pas de lui offrir les tourterelles et les colombes, c'est à dire, si nous ne sommes pas assez heureux pour avoir conservé l'innocence de notre baptême, offrons à Dieu, dans notre pénitence, les gémissements de l'amour. C'est par là que nous accomplirons l'ouvrage de notre purification, et qu'ayant profité des exemples que Marie nous donne dans la sienne, nous serons en état de profiter de ceux que nous donne Jésus-Christ, en nous présentant avec lui et nous consacrant au Seigneur. C'est ici où, après avoir proposé la Vierge sainte comme un exemple admirable de la purification des pécheurs, nous allons voir Jésus-Christ dans sa présentation au temple, comme le modèle accompli de la sanctification des justes.

SECONDE PARTIE.

La voici donc enfin cette victime précieuse, attendue depuis tant de siècles, si ardemment désirée de toute la nature, si vainement recherchée dans les sacrifices de toutes les nations de la terre, et représentée seulement en figure dans ceux que Dieu avait ordonné à son peuple de lui offrir.

La voici cette victime sainte, pure et sans tache, aussi grande que Dieu même; seule capable d'apaiser sa colère et de satisfaire à sa justice: elle est conduite aujourd'hui dans le temple, reçue par le prêtre, présentée à l'autel, acceptée et agréée du Seigneur auquel elle est offerte.

Que toutes les autres victimes disparaissent; que les ombres le cèdent à la vérité; que tous les sacrifices des hommes prennent fin. Jésus, le Fils unique de Dieu, est offert à son Père pour la réconciliation des pécheurs, et la sanctification des justes; car, par une seule oblation, dit saint Paul, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés: *Una enim oblatione, consummavit in æternum sanctificatos* (Hebr., XIV).

Or cette oblation, qui est la cause de la sanctification des justes, en doit être aussi le modèle; elle les sanctifie par sa vertu, mais ils doivent aussi se sanctifier par son imitation. Si la vertu toute-puissante de cette oblation divine ne leur était appliquée, ils ne pourraient faire que de vains efforts pour arriver à la justice; mais s'ils ne travaillaient aussi à l'imiter, elle ne leur serait point appliquée; et par leur faute, elle leur deviendrait inutile. Jésus notre chef est offert aujourd'hui publiquement et solennellement en sacrifice à Dieu son Père; il veut que tous ses membres s'offrent aussi en sacrifice avec lui et comme lui. Voyons donc quel est

son sacrifice; examinons-en les qualités pour en faire la règle du nôtre.

Je trouve que c'est un sacrifice libre et volontaire, continu et sans interruption, entier et sans partage; tel doit être celui de tous les justes. Reprenons tout ceci, et tirons-en des instructions salutaires pour l'édification de nos mœurs.

Pour opérer la sanctification des hommes, il ne fallait rien moins qu'une victime divine; mais il fallait aussi que son oblation fût toute libre et toute volontaire. Il la fallait divine, parce que la sanctification des hommes ne pouvait se faire qu'après l'expiation de leurs péchés, qui, ayant offensé une majesté infinie, ne pouvaient être expiés que par une vertu et une puissance infinie, et par conséquent divine. Mais il fallait en même temps, que l'oblation de cette victime divine fût libre et volontaire. Il fallait qu'elle voulût bien se charger de nos péchés, et en porter la peine pour les expier. Car sans cela, et je ne craindrai point de le dire, il y aurait eu de l'injustice dans le procédé de Dieu, de charger Jésus-Christ son Fils de nos iniquités malgré lui; de traiter celui qui n'avait point commis de péché, comme s'il avait été le péché même : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit* (II Cor. 5).

Il s'est fait sur le Sauveur, qui ne devait rien à la justice de Dieu, un transport de la dette accablante de nos péchés. Mais cela ne pouvait se faire avec justice, à moins que celui qui ne devait rien n'acceptât librement le transport, et ne consentît juridiquement qu'il fût fait sur lui.

Et voilà, mes frères, tout l'esprit du grand mystère de la présentation de Jésus dans le temple. C'est là, divin Sauveur, que le transport est par vous aujourd'hui publiquement, solennellement et juridiquement accepté. On vous en propose là toutes les conditions. On vous dit que vous serez en butte à la contradiction des hommes; que vous serez pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Par toutes ces paroles, le Calvaire, la croix, ses tourments, ses opprobres, tout cela vous est remis devant les yeux, et vous acceptez tout, vous consentez à tout d'une pleine et entière volonté, pressé par l'ardeur de votre amour pour la gloire de Dieu votre Père dont vous venez accomplir le commandement; pressé aussi par l'excès de votre amour pour les hommes pécheurs dont vous venez opérer la rédemption et le salut.

Il est vrai, mes frères, que Jésus-Christ avait déjà auparavant tout accepté; il est vrai qu'il s'était déjà offert en sacrifice, dès le premier moment de son incarnation; mais cette oblation avait été intérieure et secrète; et en voici une extérieure, solennelle et publique.

Ce qu'il avait dit entrant dans le monde, il le dit bien plus solennellement, entrant aujourd'hui dans le temple, qui était alors le seul endroit où Dieu permettait qu'on lui offrit des sacrifices. *Me voici venu, ô mon*

Dieu, pour m'offrir moi-même à vous. Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation. Vous n'avez point agréé les sacrifices et les holocaustes pour le péché; mais vous m'avez formé un corps, et je viens vous le sacrifier, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire votre divine volonté. Je sou mets de bon cœur la mienne à la vôtre. Mon plus pressant désir est d'accomplir la vôtre, et l'arrêt qu'elle a porté de ma mort et de mon sacrifice est gravé au milieu de mon cœur : Et legem tuam in medio cordis mei.

C'est sur ce modèle que vous devez vous régler, justes qui m'écoutez, et qui prétendez vous être donnés à Dieu et consacrés à son service. Si vos sacrifices ne sont volontaires; s'ils ne lui sont offerts de bon cœur et d'une pleine volonté; en un mot, si vous ne faites par amour pour lui ce qu'il a fait par amour pour vous, quelque bonnes œuvres en apparence que vous fassiez, vous ne serez que de faux justes.

Et combien, hélas! en trouve-t-on maintenant de ce caractère? Je ne prétends pas parler seulement ici de ces faux justes qui connaissent bien le faux de leur vertu, qui savent bien qu'ils sont tout autres aux yeux de Dieu qu'ils ne paraissent aux yeux des hommes; mais qui sont bien aises de couvrir des apparences de la piété, les passions déréglées de leurs cœurs. Je parle d'une autre espèce de faux justes qui le sont sans le savoir, qui ne sont hypocrites qu'à l'égard d'eux-mêmes; qui ne veulent tromper personne, mais qui prennent plaisir à se tromper eux-mêmes; qui se persuadent en un mot d'être justes, et qui ne le sont pas.

Ces prétendus justes ne sont à proprement parler, ni pieux, ni impies; mais ils tiennent comme une espèce de milieu entre les deux. Ils prient et ils pèchent. Ils prient souvent, parce qu'ils craignent; et ils pèchent encore plus souvent, parce qu'ils aiment le péché. Ils font quelques bonnes œuvres extérieures, et les pratiquent même dans le désir et l'espérance du salut; mais c'est parce que le salut leur paraît un bien qui accommode leur amour-propre. On leur voit faire quelquefois des aumônes, mais ces sacrifices par lesquels on se rend Dieu favorable quand on les lui offre de bon cœur, sont chez eux des sacrifices forcés. Il faut leur arracher ces aumônes, elles partent de leurs mains, et jamais de leur cœur. On leur voit faire aussi quelquefois des retraites et s'éloigner du commerce du monde; mais l'humeur, le chagrin, l'orgueil, la vanité, ont la meilleure part à leur éloignement. Leur cœur enfin n'est point à Dieu; tous les sacrifices qu'ils lui font ne sont point volontaires; et par conséquent ne peuvent lui être agréables.

Voluntarie sacrificabo tibi, Domine : Ah! Seigneur, disait autrefois David à Dieu : Je vous offrirai des sacrifices tout volontaires. Le chrétien a bien plus de raison de le dire maintenant, et d'ajouter à ces paroles de David celles de saint Bernard : Je vous offrirai mes sacrifices de bon cœur et d'une pleine

volonté, ô mon Dieu, parce que de bon cœur et d'une pleine volonté, vous vous êtes offert en sacrifice pour moi et pour opérer mon salut : *Voluntarie sacrificabo tibi, Domine, quia voluntarie oblatus es pro mea salute* (Bernard. serm. 3).

Mais ce n'est pas assez que notre sacrifice soit volontaire, il faut encore qu'il soit continuël, et qu'il dure toute notre vie ; si nous voulons imiter le Sauveur, qui s'offrant aujourd'hui à son Père éternel, commence un sacrifice qu'il continuera jusqu'au dernier soupir, et qu'il n'achèvera que lorsque de sa bouche mourante il prononcera ces paroles sur sa croix : *Consummatum est*, tout est accompli.

Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi, que chaque jour sans y manquer, on lui offrit l'agneau le matin et le soir, et on appelait ce sacrifice, le sacrifice perpétuel : *Sacrificium est Domino oblatione perpetua* (Exod. 29). Figure éclatante du sacrifice de Jésus-Christ, cet agneau de Dieu tout-puissant, qui vient ôter les péchés du monde, en les lavant de son sang précieux. Il est offert aujourd'hui dans le temple ; c'est le sacrifice du matin. Il sera offert sur le Calvaire ; les ténèbres alors seront répandues sur la terre ; ce sera le sacrifice du soir. Dans ce premier, il est racheté par un sang étranger ; dans ce dernier, il rachètera le monde par son propre sang. Ce premier n'aurait rien que de doux et que d'agréable, s'il n'avait une liaison essentielle avec ce dernier qui lui communique son amertume. Jésus-Christ, qui est cet Agneau offert aujourd'hui dans le sacrifice du matin, voit cette liaison étroite avec le sacrifice du soir ; et c'est ce qui remplit et remplira toute sa vie son âme de tristesse ; il se considère et se considérera sans cesse comme une victime qui doit être cruellement immolée pour le salut des hommes. Il expliquera un jour lui-même la disposition de son cœur là-dessus, quand il dira : *Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien me sens-je pressé, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (Luc., XII, 50).

Ah ! grand Dieu, Dieu plein de sainteté et de justice, mais en même temps plein de bonté et de miséricorde ; ne traitez-vous point avec trop de rigueur votre propre Fils qui est l'innocence même ? Pourquoi lui faire passer toute sa vie dans l'attente de son supplice ? Pourquoi ne lui pas cacher les arrêts que votre justice a prononcés contre lui, et ne pas attendre pour les lui révéler, le temps de leur exécution ? Abraham n'a pas ainsi traité son fils Isaac. Il lui a caché que c'était lui qui devait être la victime du sacrifice qu'il allait offrir. Son cœur paternel a voulu porter tout seul la douleur de cette cruelle immolation, et l'a épargnée tant qu'il a pu à celui qui devait être immolé.

Le Père éternel ne garde pas une semblable conduite, parce que sa justice veut être pleinement satisfaite pour les péchés des hommes, et parce que son Fils veut lui-même la satisfaire dans toute la rigueur. Il veut accepter sa croix aujourd'hui dans

le temple, avant que de la souffrir sur le Calvaire. Il veut l'avoir continuellement devant les yeux, et qu'elle demeure si profondément gravée dans son esprit et dans son cœur, qu'il ne puisse s'en distraire un seul moment ; en sorte qu'il n'ait jamais de joie sur la terre, qu'il n'y ressente aucune complaisance, et qu'ainsi toute sa vie soit un sacrifice continuël qui ne soit jamais interrompu.

Ne m'accuserez-vous point ici, chrétiens auditeurs, de passer à un excès visible, si je dis que telle doit être en quelque manière la vie des justes ? Saint Thomas, cet ange entre les docteurs, nous enseigne que la religion, cette vertu si peu connue dans le monde, et qui renferme néanmoins les devoirs les plus essentiels de la créature raisonnable à l'égard de son Créateur, est essentiellement et réellement une même chose que la sainteté ; que l'une et l'autre nous font tout rapporter à Dieu, et nous obligent à lui faire de toutes choses, des sacrifices qui lui soient agréables. Ainsi, comme la vie du juste doit être toujours sainte, elle doit être aussi toujours pleine de religion, et par conséquent toujours accompagnée de sacrifices. Il en doit faire à Dieu des lumières de son esprit, par la foi ; des affections de son cœur, par la charité ; de ses sens et de son corps, par la pénitence et la mortification ; de ses biens extérieurs, par la miséricorde exercée sur le prochain. Il doit toujours travailler sur soi, toujours combattre contre ses propres inclinations, toujours appliqué à détruire en lui-même le vieil homme, vivre dans une abnégation perpétuelle, porter sa croix tous les jours, être toujours prêt à faire au Seigneur quelque nouveau sacrifice.

S'agit-il de défendre la vérité ? au lieu de la sacrifier à de lâches intérêts humains, il doit généreusement lui sacrifier tout ce qu'il peut espérer de biens, et souffrir de maux en ce monde. S'agit-il de soutenir l'épreuve d'une tribulation, d'une disgrâce, d'une maladie, d'une perte de biens et de procès, ou de quelque autre infortune ? il doit regarder toutes ces choses comme des moyens que Dieu lui offre de se sanctifier, comme des matières que Dieu lui fournit pour lui offrir des sacrifices ; que si ces matières lui manquent, il en doit trouver dans le fond de son cœur, dans cette douleur secrète dont il doit être pénétré de n'être pas encore avec Dieu, de se voir encore dans l'exil et éloigné de sa patrie ; ce qui doit lui faire pousser souvent ces gémissements intérieurs qui ne sont connus que de Dieu seul. Car enfin, il faut toujours au véritable juste quelque tribulation, quelque croix, quelque amertume dans cette vie, quelque matière de sacrifice.

Mais si cela est ainsi, que dire donc de ces prétendus justes, dont la vie assez réglée au dehors, se trouve exempte de toute croix, de toute tribulation, de tout travail, de toutes peines ; toujours dans les honneurs, les prospérités, l'abondance des biens.

les divertissements et les plaisirs, les aises et les commodités de la vie; ne se privant jamais de rien, ne se mortifiant jamais en rien, ne refusant rien à leurs sens de tout ce qui n'est pas criminel de soi et défendu; idolâtres de leur corps, de leur santé, de leur beauté; toujours pleins d'amour-propre, rapportant tout à eux-mêmes, se faisant eux-mêmes la fin dernière de toutes leurs actions, et par conséquent se faisant à eux-mêmes de continuels sacrifices, au lieu de les faire au Seigneur? Que dire de ces faux justes, sinon qu'il n'en faut pas davantage pour les damner, et pour les faire éternellement périr? Et peut-on porter un jugement moins sévère contre une vie si opposée à celle de Jésus-Christ qui n'a jamais eu aucun plaisir sur la terre, et dont l'esprit y a toujours été plein de tristesse? Car s'il n'y a de prédestinés et de sauvés que ceux qui lui seront conformes, que deviendront ceux qui lui sont si contraires?

Il nous reste encore une troisième instruction à tirer du mystère de la Présentation du Sauveur dans le temple, et du sacrifice qu'il y fait de lui-même, qui est non-seulement un sacrifice libre et volontaire, continu et sans interruption, mais encore entier et sans partage. Car il sacrifie tout et ne se réserve rien. Il offre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, et n'excepte rien.

Pour nous apprendre à sacrifier à Dieu les biens de cette vie, et à en détacher entièrement et parfaitement nos cœurs; il offre à son Père de mener une vie pauvre sur la terre, et après l'avoir commencée sur la paille, dans une crèche, de la finir tout nu sur une croix; exécutant à la lettre cette parole qu'il dira un jour : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids et leurs retraites, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.

Pour nous apprendre à faire à Dieu le sacrifice des honneurs et de la gloire de ce monde, il offre à son Père de mener une vie humble sur la terre, et après l'avoir commencée par les anéantissements de son incarnation et les humiliations de sa naissance, de la continuer parmi les mépris, les médisances, les calomnies, les outrages et les contradictions des hommes, et de la finir chargé d'opprobres dans la honte et l'ignominie d'un infâme supplice.

Pour nous apprendre à faire à Dieu le sacrifice de nos plaisirs, de nos joies et de la douceur de la vie dont nous pourrions jouir en ce monde, il offre à son Père de mener une vie triste et toujours crucifiée sur la terre; de ne chercher jamais à s'y satisfaire en rien; et après l'avoir commencée par les souffrances, dont la pauvreté et l'humilité de sa naissance étaient nécessairement accompagnées, de la finir dans les douleurs des plus grands et des plus horribles tourments.

Enfin, pour nous apprendre à faire à Dieu le sacrifice de notre vie même, il offre la sienne aujourd'hui à son Père; c'est ce qui fait la matière principale de son sacrifice dans le temple. Il y proteste déjà qu'il ne l'a

prise que pour l'immoler; qu'il n'est venu au monde, et qu'il n'y a pris un corps humain que pour le sacrifier, ainsi qu'il s'en expliquera un jour de sa propre bouche, par ces paroles : *Le Fils de l'Homme n'est pas venu en ce monde pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs* (Matth., XX, 28).

Que tout ceci devrait bien confondre ces faux justes, qui prétendent être à Dieu et s'être consacrés à son service, en ne lui faisant que des sacrifices partagés. Ces demi-chrétiens et demi-mondains, qui, après avoir rompu en apparence avec le monde, conservent toujours avec lui quelque attache et quelque intelligence secrète, l'aiment dans le fond, et craignent de lui déplaire encore plus que de déplaire à Dieu, veulent bien sacrifier quelques-unes de leurs passions, mais se donnent bien de garde de toucher à ces passions favorites qui demeurent toujours maîtresses de leur cœur.

Dieu veut non-seulement le cœur de l'homme, mais il veut tout son cœur dans tous les devoirs qu'il exige de lui. S'il exige qu'il l'aime, il veut que ce soit de tout le cœur; s'il lui commande de le servir, il veut qu'il le serve de tout son cœur; s'il lui promet de se laisser trouver à lui, lorsqu'il le cherchera, il y met cette condition, pourvu qu'il le cherche de tout son cœur; s'il l'exhorte à se convertir, il veut une conversion de tout le cœur. Tout le cœur à l'aimer, tout le cœur à le servir, tout le cœur à le chercher, tout le cœur à se convertir à lui. Sans cette totalité, Dieu ne veut rien recevoir de sa part; tous les sacrifices qu'il lui présente ne peuvent lui être agréables. Quelque bonnes œuvres qu'il fasse, il pourra paraître juste aux yeux des hommes, mais il ne le sera jamais aux yeux de Dieu.

Voulez-vous voir, mes frères, de véritables justes. L'évangile de ce jour nous en propose deux, qui chacun dans son sexe, nous donne des exemples d'un détachement parfait et d'une consécration entière au service de Dieu. Jetez les yeux sur Siméon, cet homme que l'Évangile appelle juste, plein de religion, de crainte et d'amour : *Vir justus et timoratus*. Quelle était sa vie, sinon une vie de sacrifice, mais d'un sacrifice entier et parfait? Il ne vivait sur la terre que de l'espérance qu'il avait de vivre dans le ciel; il ne goûtait aucune consolation en ce monde, il l'attendait toute de la venue du Sauveur : *Expectabat consolationem Israel*. Il était détaché de toutes choses, et de la vie même qu'il quitte avec joie, ayant eu le bonheur de voir de ses yeux le Sauveur qu'il attendait. Voyez d'un autre côté Anne la prophétesse. Quelle était la vie de cette sainte veuve? L'Évangile nous l'apprend encore; une vie de sacrifice parfait, d'une entière consécration au service du Seigneur. Elle demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières : *Non discedebat de templo, jejantis et obsecrationibus serviens die ac nocte* (Luc., II, 37).

Apprenons, mes frères, de ces exemples, à nous consacrer entièrement à Dieu ; et si ce n'est pas dans cette grande perfection des saints, que ce soit au moins de manière que nous lui donnions notre cœur tout entier, sans le partager entre lui et le monde ; que ce soit de manière que nous lui offrions ce cœur purifié de toutes les taches de nos péchés, que nous ayons soin d'y faire régner son amour, et de nous porter par cet amour à la pratique des bonnes œuvres. Ce doit être là le fruit de l'oblation et du sacrifice du Sauveur, comme c'en est là la fin : *Il s'est livré lui-même pour nous*, dit saint Paul, *afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple particulier, consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres ; Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate et munderet sibi populum acceptabilem sectatorem bonorum operum* (Tit., II, 14). Il s'est offert lui-même pour nous, pouvons-nous moins faire que de nous offrir à lui ? Il s'est offert, afin de nous racheter de toute iniquité ; ne rentrons donc plus dans l'esclavage du péché. Il s'est offert, afin de nous purifier ; ne nous salissons donc point de nouveau. Il s'est offert, afin de se faire de nous un peuple particulier, consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres ; vivons donc selon la sainteté de notre consécration, et faisons voir par nos œuvres, que c'est le Seigneur que nous servons. C'est là le véritable et l'unique moyen de profiter des grands mystères que nous célébrons, et après nous être purifiés avec Marie, et présentés dans le temple avec Jésus, d'entrer un jour dans le temple de la gloire du Seigneur, pour y jouir avec lui d'une béatitude éternelle, que je vous souhaite. Amen.

SERMON VI.

Sur le mystère de la Transfiguration,

Prêché devant le roi à Saint-Germain-en-Laye, le second dimanche de Carême, 1681.

Ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus ; in quo mihi bene complacuit ; ipsum audite.

Une voix sortant de la nue, fit entendre ces paroles : C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le (S. Matth., XVII).

Sire, c'est aujourd'hui que pleinement persuadés de la vérité de l'Evangile que nous prêchons, nous pouvons bien dire avec l'apôtre saint Pierre, que ce n'est pas en suivant des fables et des fictions ingénieuses, que nous annonçons la puissance et l'avènement de Jésus-Christ. Il se montre aujourd'hui lui-même plein de gloire et de majesté sur la montagne sainte du Thabor. Moïse et Elie s'y rencontrent, afin qu'en leurs personnes, la loi et les prophètes lui rendent un illustre témoignage de gloire. L'ancien et le nouveau Testament y sont unis ; les apôtres s'y trouvent avec les prophètes, pour rendre de concert le même témoignage. Mais ce qui est infiniment plus fort et plus auguste, les cieux s'ouvrent, et la voix du Père éternel fait entendre ces paroles : *C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le.*

Que les païens l'écoutent, s'écrie aujourd'hui saint Augustin, et qu'ils cessent de s'en moquer, *audiant pagani irrisores*. Que les Juifs l'écoutent, et qu'ils cessent de le persécuter, *audiant judæi persecutores*. Que les hérétiques l'écoutent et qu'ils cessent de contester, *audiant hæretici litigatores*. Que les catholiques, les vrais fidèles l'écoutent, et qu'ils continuent de l'adorer, *audiant catholici, veri Dei cultores*. Que tous les hommes l'écoutent, qu'ils viennent tous plier sous le joug si doux et si aimable de cet adorable Sauveur, qu'ils viennent recevoir sa loi, se soumettre à son Evangile, embrasser la religion qu'il vient établir dans le monde.

C'est de la vérité et de la grandeur de cette religion évidemment toute divine, que j'ai dessein de vous parler aujourd'hui, en vous expliquant l'Evangile. Et pour le renfermer tout entier dans ces discours, je remarque trois choses dans le Sauveur transfiguré sur la montagne ; la première, c'est que dans cet état, il ne parle que de sa croix ; la seconde, c'est qu'il en parle avec Moïse et Elie, les plus considérables de ses prophètes ; la troisième, c'est qu'il en parle plein de majesté, tout brillant de gloire, et faisant voir cette majesté et cette gloire à ses apôtres, par le miracle de sa transfiguration glorieuse.

Par là, il est aisé de découvrir trois fondements solides de la religion de Jésus-Christ. Sa croix, ses prophètes et ses miracles. Une religion établie en peu de temps dans l'univers, par la parole de la croix, c'est-à-dire, par la prédication d'un Dieu crucifié ; première preuve évidente et invincible de sa vérité et de sa divinité. Une religion prédite par les oracles des prophètes et soutenue par l'accomplissement perpétuel et visible de leurs prophéties ; seconde preuve évidente et invincible de sa vérité et de sa divinité. Une religion confirmée par toutes sortes de miracles, et sur tout par celui de la transfiguration de son auteur, où il a rendu les hommes spectateurs de sa majesté, et témoins de sa gloire dès ce monde même ; troisième preuve évidente et invincible de sa vérité et de sa divinité. La matière, comme vous voyez, est importante ; et il est nécessaire de la traiter dans un temps, où nous voyons avec douleur la foi s'affaiblir tous les jours : où d'un côté, tant de libertins et d'incrédules, prennent plaisir de combattre et d'obscurcir par leurs faux raisonnements, les plus vives et les plus éclatantes lumières de l'Evangile, et où de l'autre, le commun des fidèles, vit dans une espèce d'indifférence pour sa religion et ne s'applique point à la connaître. Mais pour traiter cette matière avec dignité et d'une manière qui vous puisse être utile, implorons le secours des lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge sainte : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le Sauveur du monde ne parle de sa croix dans l'Evangile qu'avec honneur. Il l'appelle son exaltation, et ce n'est pas tant

pour nous apprendre la manière dont il doit mourir que pour nous faire entendre, que ce qui est pour tout le reste des hommes une humiliation profonde, va être pour lui la fin de ses abaissements, le commencement de sa gloire ; en un mot, ce qui fera connaître au monde ce qu'il est : *Mon Père, l'heure est venue*, dit-il, aux approches de sa passion, *glorifiez votre Fils* (*Joan.*, XVII, 1). *Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme*, dit-il aux Juifs, *vous connaîtrez qui je suis* (*Joan.*, VIII, 28). *Quand on m'aura élevé de terre*, dit-il encore dans une autre occasion, *j'attirerai tout à moi : Cum exaltaveritis Filium Hominis, tunc cognoscetis quia ego sum. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (*Joan.*, XII, 32).

Le Fils de Dieu voulant attirer tout le monde à lui, avait trois ennemis à vaincre, les sages et les savants du monde ; les rois et les puissances de la terre ; les charnels, les amateurs du monde et d'eux-mêmes adonnés à leurs vices et à leurs passions. Les premiers allaient opposer à sa religion, tout ce que la raison a de lumières ; les seconds, tout ce que la puissance a de force ; les troisièmes, tout ce que la chair a de corruption. Cependant, mes frères, la croix en peu de temps est victorieuse de tous ses ennemis ; tout le monde est éclairé en peu de temps par la croix, malgré tous les faux raisonnements de ses savants et de ses sages ; tout le monde est soumis en peu de temps par la croix, malgré les efforts et la résistance des grands et des puissants ; tout le monde est changé et converti à Dieu en peu de temps par la croix, malgré toute l'opposition des charnels et des amateurs du monde et d'eux-mêmes, c'est-à-dire que tout le monde est éclairé par ce qui devait naturellement l'aveugler ; soumis par ce qui devait le révolter ; changé et converti, par ce qui devait l'en détourner ; cela ne prouve-t-il pas sensiblement qu'il y avait dans cette croix quelque chose de divin ; or ce quelque chose de divin, était particulièrement la sainteté de Dieu qui brillait dans cette croix, et qui par sa lumière confondait les sages ; par sa force terrassait les puissants ; par ses charmes et ses attraits convertissait les charnels et les amateurs du monde et d'eux-mêmes.

Qu'il nous est donc important, mes frères, de monter aujourd'hui sur le Thabor, pour y aller écouter Jésus-Christ, qui parle de sa croix au milieu de sa gloire, et qui en fait tout le sujet de l'entretien qu'il a avec Moïse et Elie, sur cette sainte montagne. Il nous est même impossible d'entendre Jésus-Christ, si nous n'entendons sa croix ; et j'ose vous dire ici, mes frères, que Jésus-Christ ne sera jamais que ténèbres pour vous ; que la religion chrétienne que vous professez ne sera jamais qu'obscurité pour vous ; que vous serez toujours du nombre de ceux dont parle saint Paul, quand il dit que le dieu de ce siècle a aveuglé leurs esprits, et qu'ils ne découvrent point la lumière de l'Evangile de la gloire de Jésus-Christ, tant que vous n'entendrez point sa croix.

Appliquez-vous donc, mes frères, à étudier, à entendre, et à comprendre sa croix. Commencez par ouvrir les yeux sur l'abîme de misères et de corruption, où le péché nous a plongés ; que cette vue vous porte au mépris et à la haine de vous-mêmes, et de tout ce fonds de corruption dont vous êtes remplis. Après cela vous serez convaincus de la nécessité de la croix ; vous en découvrirez l'utilité et la beauté, elle vous paraîtra toute brillante de lumières.

Il faut bien qu'il y ait eu des lumières et une sagesse toute divine dans la croix, pour avoir convaincu, comme elle a fait, toute la sagesse du monde de folie, et avoir éclairé en si peu de temps tout l'univers ; représentez-vous, mes frères, la naissance de notre religion, remontez à ces temps, où les apôtres ont commencé à prêcher l'Evangile, avec ordre de le publier par tout le monde ; considérez tout le monde, comme les apôtres alors le considéraient eux-mêmes, partagé en deux peuples, les Juifs et les gentils ; il faut amener les uns et les autres à la foi de Jésus-Christ, il faut faire cesser le culte corporel et figuratif des Juifs ; il faut renverser le culte impie et idolâtre des gentils ; c'est-à-dire qu'il faut convertir tout le monde, changer la face de tout le monde.

Voilà un grand dessein : mais de quels moyens se servira-t-on pour y réussir ? Il en faut prendre sans doute de convenables à ces peuples, et qui soient propres à les attirer et non pas à les rebuter ; il faut s'instruire de leurs inclinations, savoir ce qui peut gagner leurs cœurs et concilier leurs esprits ; les apôtres ne l'ignorent point. Un d'entre eux nous apprend que les Juifs accoutumés aux miracles que Dieu a faits souvent en leur faveur, demandent des signes et des prodiges : *Judæi signa petunt*. Que les gentils accoutumés à ne suivre que les faibles lumières d'une raison aveugle, cherchent de la sagesse et des raisonnements : *Græci sapientiam quærunt*. Ce même apôtre nous apprend que la croix de Jésus-Christ scandalise les uns et passe pour folie chez les autres. Ils savent donc ce qui est capable de concilier, ou de rebuter les esprits de ces peuples.

Ah ! puisque vous le savez, Apôtres du Seigneur, servez-vous donc de vos lumières ; accordez aux Juifs, autant de signes et de miracles qu'ils vous en demandent, puisque vous avez reçu la puissance d'en faire ; et ne leurs remettez pas si souvent devant les yeux Jésus crucifié ; puisque cet objet les blesse et les scandalise si fort, et qu'attendant un Messie tout plein de gloire, ils ne peuvent supporter la vue de celui-ci dans les opprobres. Cachez aux païens cette apparente folie de la croix, puisqu'elle les choque tant. Usez de quelques ménagements à leur égard, faites leur trouver de la sagesse puisqu'ils en cherchent, et que vous en êtes remplis ; confondez leurs vains raisonnements, par des raisonnements sublimes ; cela vous est facile. Vous gagnerez d'abord les sages et les savants du monde, et ils entraî-

neront après eux la foule et la multitude des peuples.

C'est ainsi que des hommes se conduiraient dans l'établissement d'une religion ; mais ce n'est pas ainsi que Dieu se veut conduire. Que les païens s'en moquent, que les Juifs s'en scandalisent, nous prêcherons, disent les apôtres, Jésus crucifié. C'est toute notre sagesse, c'est toute notre force. Pour complaire aux sages du monde, nous n'aurons point recours aux vains ornements de l'éloquence et aux discours élevés et persuasifs d'une sagesse mondaine ; nous anéantirions la croix de Jésus-Christ : *Ut non evacuetur crux Christi.*

Ils l'ont prêchée cette croix ; ils ont protesté hautement ne savoir que Jésus crucifié, et c'est par là qu'ils ont éclairé l'univers. La parole de la croix, la prédication d'un Dieu crucifié, a été cette boue mystérieuse qui a éclairé le genre humain, ce grand aveugle de naissance. Dieu a convaincu par là le monde de folie, il a appris par là aux hommes des vérités que les philosophes et les sages du monde n'avaient jamais pu découvrir. Il leur a appris combien le Créateur aime sa créature, et combien il demande d'en être aimé. Combien les péchés sont énormes, et combien ils déplaisent à Dieu, puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils, et l'a livré à la mort pour les expier ; combien l'orgueil de l'homme l'avait éloigné de Dieu, puisqu'il a fallu tant d'humilité pour l'en rapprocher ; combien ses maux étaient grands puisqu'il avait besoin d'un si grand remède ; combien son salut était estimable et précieux, puisqu'il a fallu que Dieu soit descendu du centre de la gloire dans le centre de l'abjection et de l'ignominie, pour en consumer l'ouvrage. Toutes ces grandes vérités renfermées dans la croix, ont répandu la lumière par tout le monde, ont dissipé toutes les ténèbres dont les philosophes l'avaient rempli. Toutes leurs sectes, ainsi éclairées, se sont incontinent soumises ; l'épicurien, le stoïcien, le platonicien, tout a cédé tout d'un coup ; tout a pris le parti du silence et de la soumission à l'Evangile et à la parole de la croix. Ce qui est une preuve visible, dit saint Augustin, de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de sa religion, que particulièrement ces deux grandes sectes des épicuriens et des stoïciens que les platoniciens combattaient depuis si longtemps sans aucun succès, et qu'ils n'osaient même combattre ouvertement, aient été détruites et anéanties tout d'un coup par la prédication de la croix de Jésus-Christ, aient reconnu leurs ténèbres, et se soient rendues à ses lumières.

De seconds ennemis se sont élevés contre elle, mais qu'elle a soumis avec autant de gloire : les rois et les puissances de la terre. Cette peur qu'eut Hérode, à la naissance de Jésus-Christ, qu'il ne vint au monde pour lui enlever sa couronne, semble avoir passé dans tous les autres princes, à la naissance de la religion chrétienne ; car nous voyons qu'ils se sont tous unis contre elle, et que la politique les attachant aux cultes de leurs

idoles, plutôt encore que leur fausse religion. ils ont tous conspiré pour étouffer le christianisme dès son berceau ; ils ont cru le pouvoir éteindre dans le sang des chrétiens, qu'ils ont répandu par toute la terre avec des cruautés inouïes, mais tous leurs projets ont été vains, tous leurs efforts inutiles ; et tout cela avait été prédit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de David : *Pourquoi les nations se sont-elles émues ? Pourquoi les peuples ont-ils formé de vains desseins ? Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont unis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ (Ps., II).* Grand Dieu ! vous l'avez ainsi permis afin que la religion de votre Christ étant établie dans le monde, malgré toute la résistance des puissances de la terre, son établissement fût un effet plus visible et plus sensible de votre toute-puissance divine.

Mais comment ces puissances de la terre ont-elles été soumises ? comment ont-elles été vaincues ? comment s'est fait ce grand et ce merveilleux changement qui a obligé les empereurs et les rois, ennemis déclarés de la croix de Jésus-Christ, de mettre leur gloire à l'adorer, de la placer sur leurs diadèmes et dans leurs étendards ? par la force et la puissance toute divine de cette même croix. Les armes de notre milice ne sont point charnelles, dit saint Paul, elles sont puissantes en Dieu : *Arma militiæ nostræ, non carnalia sunt, sed potentia Deo.* Qu'entend-il par ces armes charnelles, demande saint Chrysostome ? Il entend les richesses, l'autorité, la puissance, le crédit, la faveur des grands, et autres choses semblables. Et qu'entend-il par ces armes puissantes en Dieu, capables de détruire tous les remparts que l'on oppose, d'abattre toute hauteur qui s'élève contre l'Evangile, de soumettre tout esprit, et de le réduire à l'obéissance de Jésus-Christ ? Il entend la croix qu'il appelle ailleurs la force et la puissance de Dieu : *Dei virtutem.* Dieu a attaché à la croix de son Fils une vertu toute-puissante pour convertir les cœurs. Il s'est fait sur la parole et la prédication de la croix, comme une aspersion du sang du Sauveur, qui lui a donné la force de changer le monde et de le sanctifier. A cette parole et à cette prédication de la croix, les idoles sont tombées par terre de tous côtés, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Cette puissance, à la vérité, a répandu le sang de millions de martyrs ; mais ce sang répandu par la fureur des tyrans est devenu une semence de chrétiens qui en a reproduit au centuple : *Sanguis Martyrum semen christianorum.* En sorte que la puissance a été vaincue par la faiblesse, et que la fureur a été obligée de le céder à la patience.

Que tout ceci, mes frères, démontre encore bien évidemment la vérité de notre sainte religion ! car joignez, je vous prie ces deux choses ; la première, une religion qui s'établit par tout le monde, non par l'appui et la faveur des grands, qui sont les moyens les plus sûrs pour faire recevoir des opinions nouvelles, et dont aussi les hérésies n'ont jamais

manqué de se servir; mais au contraire, établie dans la persécution soufferte de la part de tout ce qu'il y avait de grand dans le monde. La seconde, la manière dont cette persécution cesse et finit, non parce qu'une autre puissance plus forte l'y oblige, cela serait trop naturel, le plus fort fait la loi au plus faible, et c'est ainsi que la religion de Mahomet s'est établie; mais persécution qui cesse par la patience des chrétiens, par l'abondance de leur sang répandu, par la joie et le zèle qu'ils ont de mourir pour leur religion, et cela dans tous les endroits du monde en même temps, où on les voit courir au martyre par milliers, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, les vieillards et les enfants, les hommes pleins de force, et les filles pleines de faiblesse. Pouvez-vous, après cela, vous empêcher de conclure que la religion chrétienne est véritable et divine, et que cette manière de vaincre le monde et de soumettre tous les rois et toutes les puissances de la terre, non par le fer, mais par le bois de la croix, non par la violence du combat, mais par l'humilité et par la patience du martyre, est une manière qui ne peut convenir qu'à Dieu seul? *Domuit orbem, dit saint Augustin, non ferro, sed ligno; non atrocitate pugnandi, sed humilitate patiendi.* Il a vaincu le monde, dit encore excellemment le même Père, non d'une main armée de fer, mais au contraire d'une main percée par le fer: *Manu non ferro armata, sed ferro transfixa.*

Ajoutons une troisième victoire, et nous achèverons le triomphe de la croix, et en même temps celui de notre sainte religion; c'est sur les hommes charnels, les amateurs du monde et d'eux-mêmes qui mettent leur félicité à satisfaire leurs passions, mais pour lesquels la religion chrétienne n'a jamais eu la moindre complaisance.

La nécessité de renoncer aux passions et aux plaisirs des sens, en détourne plus de se faire chrétiens, que la crainte de la mort, disait Tertullien, dans le temps de la persécution de l'Eglise: *Plures sunt quos periculum voluptatis, magis quam vite, avocet ab hac secta.* Or c'est la prérogative illustre de la religion chrétienne, de n'avoir épargné aucune des passions de l'homme corrompu. Il n'y a point d'autre loi, il n'y a point d'autre religion qui n'ait été favorable à quelques-unes. Celui-là a fait des lois charnelles en faveur de la volupté et des sales plaisirs; celui-ci a fait des lois cruelles et qui autorisent les vengeances: l'un en a fait d'injustes et qui favorisent les injustices contre le prochain; l'autre a défendu les aumônes et les secours que l'on peut apporter à sa misère. Prenez toutes les lois et toutes les religions des hommes, examinez-les bien les unes après les autres, vous les trouverez toujours faites en faveur de quelques passions; mais prenez l'Evangile, examinez-le d'un bout à l'autre, vous y trouverez la condamnation continuelle, le crucifiement perpétuel de toutes les passions de l'homme; c'est là le caractère de l'Evangile,

et on ne saurait lui faire un plus grand outrage que de s'étudier à l'accommoder aux passions. Tant de douceur que vous voudrez pour les hommes pécheurs, Jésus-Christ lui-même nous en a donné l'exemple, mais il ne peut souffrir que l'on en ait pour leurs péchés.

Et ceci ne nous forme-t-il pas encore une démonstration de la vérité et de la divinité du christianisme? Une religion qui condamne et qui combat toutes les passions des hommes, qui s'oppose à tous leurs penchants criminels, qui ne flatte, qui n'épargne aucune de leurs habitudes vicieuses, qui les oblige à une guerre perpétuelle contre leurs sens, et qui ne leur prêche que pénitence, que mortification, que croix, que renoncement à eux-mêmes et à leurs plaisirs, et qui cependant est reçue en peu de temps de tous les hommes, ne saurait être que divine.

Il est assez facile de faire recevoir à l'homme ce qui est selon l'homme et ce qui est conforme à ses desirs. Quelle merveille! par exemple, que le mahométisme ait fait du progrès dans le monde: il est si fort selon l'homme. On a agi selon l'homme, en l'établissant par la force et la violence des armes; on agit selon l'homme, en s'y assujettissant, et en croyant tout ce qu'il propose à croire; on descend même au-dessous de l'homme, en espérant le paradis sensuel qu'il promet. Il est aisé à l'homme d'agir selon l'homme, de descendre au-dessous de l'homme; mais il n'a pas la même facilité de s'élever au-dessus de lui-même. Or, la religion chrétienne et tout ce qu'elle renferme, porte et élève l'homme au-dessus de lui-même; les mystères qu'elle l'oblige de croire sont incompréhensibles et surpassent infiniment les forces, ou plutôt la faiblesse naturelle de son esprit. Les choses qu'elle l'oblige de faire, mettent ses inclinations et ses penchants dans une gêne continuelle, contraignent et violentent tous ses desirs; et avec cela, elle est embrassée et reçue par tout le monde.

S'il n'y avait eu qu'une belle spéculation dans ses lois et dans ses maximes, je ne m'étonnerais pas que quelques esprits en eussent d'abord été frappés; mais la pratique accompagnait la spéculation; mais le législateur avait commencé par lui-même; il avait commencé par faire, avant que de dire: *Capit Jesus facere et docere.* Il avait donné l'exemple de tout, particulièrement sur sa croix. A-t-il ordonné aux avarés l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses? il meurt tout nu sur sa croix. A-t-il ordonné aux voluptueux l'amour des souffrances et la fuite des plaisirs? il meurt au milieu des plus cruels tourments. A-t-il ordonné aux ambitieux l'amour de l'humilité et le mépris des honneurs? il y meurt chargé et rassasié d'opprobres. A-t-il ordonné aux vaindicatifs l'amour des ennemis et le pardon des injures? il y meurt en demandant pardon pour ceux qui l'y ont attaché. Si la croix n'est autre chose que son Evangile pratiqué et mis en œuvre.

Les apôtres pareillement, en publiant son

Evangile et prêchant sa croix ; ne l'ont-ils pas prêché tout à la fois de parole et d'exemple ? Nous servons de spectacle au monde, disait saint Paul, souffrant la faim, la soif, la nudité et les mauvais traitements. On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous le souffrons ; on nous dit des injures, et nous y répondons par des prières. Nous sommes devenus comme les ordures du monde et comme les balayures qui sont rejetées de tous. Enseignaient-ils que c'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer dans le royaume des cieux ; que ceux qui voudraient suivre Jésus-Christ devaient porter leur croix après lui et renoncer à eux-mêmes ? on les voyait marcher dans cette voie. Publiaient-ils que ceux qui embrasseraient la religion de Jésus-Christ s'obligeraient à crucifier leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés (*Gal., V, 24*) ? on les voyait porter toujours dans leur corps la mort du Seigneur Jésus : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*, disait saint Paul. Par là néanmoins le christianisme s'établit de toutes parts ; tout le monde court après la croix ; elle triomphe de tous les cœurs, aussi bien que de tous les esprits. D'où vient cela ? si ce n'est que Dieu a visiblement renfermé dans la parole et la prédication de la croix, toute sa puissance et sa sagesse : *Dei virtutem et Dei sapientiam*.

N'avons-nous pas encore à présent, mes frères, la même parole de la croix ? n'avons-nous pas le même Jésus crucifié à vous prêcher ? D'où vient donc que cette parole et cette prédication n'ont plus parmi nous les mêmes effets ? d'où vient que nous convertissons si peu de pécheurs ? Est-ce que la puissance et la sagesse de Dieu ne sont plus renfermées dans la croix ? loin de nous cette pensée. Ce défaut ; il faut l'avouer, chrétiens, vient et de nous, et de vous.

C'est premièrement, que l'on ne prêche point assez aujourd'hui cette parole de la croix. On ne s'applique point assez à développer aux fidèles la sagesse de Dieu qui y est cachée. On ne pourrait pas dire maintenant comme saint Paul : *Nous n'employons point, pour prêcher l'Evangile, la sagesse de la parole, afin de ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ*. Heureux encore, si nous n'en venons pas jusqu'à supprimer tout à fait aux fidèles le mystère de la croix de Jésus-Christ. Saint Chrysostome se plaignait déjà de son temps de ce qu'il y en avait qui, par les principes d'une fausse sagesse, cachaient aux infidèles ce mystère. Il les appelle des gens dépourvus de sens, et prend de là occasion de prêcher ces prédicateurs et de leur faire les éloges de la croix, en leur disant : Et ne voyez-vous pas que c'est elle qui a détruit le péché dans le monde ; qui en a banni l'erreur ; qui y a apporté la lumière de la vérité ; qui a aboli l'idolâtrie, renversé les temples des faux dieux ; fait cesser leurs abominables sacrifices ; fondé l'Eglise ; fait renaître la sainteté et les vertus ? N'est-ce pas elle enfin qui a été l'accomplissement de la volonté du

Père, la gloire du Fils, le triomphe du Saint-Esprit.

Mais il faut avouer aussi que la faute en est particulièrement aux auditeurs de cette parole de la croix, qui l'entendent des oreilles du corps, mais qui ne veulent point l'entendre des oreilles du cœur ; qui ont ce mauvais cœur d'incrédulité, dont saint Paul aver-tissait les fidèles de se donner de garde : *Videte fratres, ne forte sit in aliquo vestrum, cor malum incredulitatis* (*Hebr., III, 12*). Les Apôtres prêchant l'Evangile n'avaient à combattre et à vaincre que l'esprit de l'incrédulité ; ils n'avaient qu'à dissiper toutes ces ténèbres que le démon avait répandues dans le monde. L'esprit éclairé, le cœur suivait ; la dureté en était bientôt amollie et la glace fondue par la parole et la prédication de la croix. Mais dans les chrétiens de nos jours, l'incrédulité se retranche particulièrement dans le cœur. Un mauvais cœur d'incrédulité se trouve en eux, règne en eux, quoique éclairés par les lumières de la foi, quoique souvent même, persuadés et convaincus par celles de la raison, ils se font un honneur de douter de tout et de ne rien croire. La foi leur paraît une bassesse, ou tout au plus un amusement qui n'est propre que pour les simples. Mais, quoique cela arrête aujourd'hui les effets de la parole et de la prédication de la croix, cette première preuve, qui se tire de l'établissement de la religion chrétienne dans tout le monde, par le moyen de cette parole et de cette prédication, ne laisse pas de demeurer dans toute sa force. C'est assez que par là tout le monde ait été une fois converti. Passons à la seconde preuve : Une religion prédite par tant d'oracles des prophètes et soutenue par un accomplissement visible et perpétuel de leurs prophéties, c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il faut que la prophétie soit une preuve bien forte et bien certaine de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de sa religion, puisque, dès le commencement de l'Eglise, les Apôtres l'ont préférée aux plus grands miracles et au témoignage même de leurs propres sens. Nous avons été nous-mêmes, dit saint Pierre, les spectateurs de la gloire et de la majesté de Jésus-Christ sur la sainte montagne ; nous avons entendu cette voix qui venait du ciel : *C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le* (*II Pet., I*). Mais nous avons les oracles des prophètes, dont la certitude est bien plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter. Et saint Paul, dans cette grande assemblée où il fut obligé de parler et où le roi Agrippa et Bérénice vinrent l'entendre avec tant de curiosité et tant de pompe, voulant établir, dans son discours, la vérité de la religion chrétienne, ne tira-t-il pas ses plus fortes preuves des prophéties et de leur accomplissement ? Je m'estime heureux, ô roi, dit-il à ce prince, de me pouvoir, aujourd'hui justifier devant vous. Je n'ai rien dit, je n'ai rien prêché au peuple que ce que

les prophètes et Moïse ont prédit devoir arriver. O roi Agrippa, ne croyez-vous pas aux prophètes? Je sais que vous y croyez : *Credis, rex Agrippa, prophetis? Scio quia credis.* Et ces seules paroles faisant découvrir à ce prince, de la correspondance entre Jésus-Christ et les oracles des prophètes, le pressèrent si vivement qu'il fut contraint de dire tout haut à saint Paul : Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chrétien. Sur quoi cet apôtre répartit : Plût à Dieu que, non-seulement, il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout que vous et tous ceux qui m'écoutent présentement ne devinssent tels que je suis, à la réserve de ces liens dont on m'a chargé!

C'est donc par une sagesse toute divine, que le Père éternel voulant rendre, du haut des cieux, un témoignage authentique de gloire à Jésus-Christ son Fils, faisant entendre sa voix pour ordonner aux hommes de l'écouter, le proposant sur la montagne sainte du Thabor comme le véritable législateur, comme l'exterminateur des fausses religions et le fondateur de la véritable; comme celui qui venait faire de nouveaux adorateurs dans le monde, adorateurs du Père en esprit et en vérité; fait paraître en même temps Moïse et Elie, qui s'entretiennent avec lui, afin de marquer l'accord et la correspondance qui se trouvent entre lui, la loi et les prophètes, et de faire voir qu'il est la vérité figurée par les ombres de l'une et l'accomplissement des oracles de l'autre. Accord si juste, correspondance si parfaite que si nous n'avions tout un peuple ennemi de notre religion et qui, par conséquent, ne peut être suspecté de la favoriser, pour attester de l'ancienneté et de la vérité des livres de Moïse et des oracles des prophètes, on aurait quelque lieu de douter que nous n'eussions fait nous-mêmes ces livres, pour donner à notre religion plus de crédit. Mais la Providence divine les ayant confiés et mis en dépôt entre les mains des Juifs, qu'elle a répandus par toute la terre, pour nous donner des témoins perpétuels et irréprochables de notre sincérité, quand nous les produisons; elle nous fournit des preuves invincibles de la vérité de notre religion et des armes merveilleuses contre ses ennemis. Voulez-vous, mes frères, en être convaincus, donnez, pour un moment, votre attention à ce raisonnement du grand saint Augustin.

La religion chrétienne a deux grands ennemis : le Juif et le païen. Le Juif nie pas que les prophéties que nous produisons ne soient de véritables prophéties; mais, aveuglé comme il est et ayant toujours le voile sur son cœur, il prétend qu'elles ne sont pas accomplies en Jésus-Christ. Ne trouvant point en lui cette grandeur temporelle qu'il cherche et qu'il attend dans son messie; il le méconnaît et le rejette.

D'un autre côté, le païen convient que si les prophéties que nous produisons sont véritables, elles doivent être accomplies. Il est forcé d'en convenir voyant un rapport si juste de tant d'oracles des prophètes, avec

tout ce qui est arrivé au Sauveur. Car tout ce qui le regarde a été prédit et accompli de point en point. Quatre mille ans ont été employés à prédire son avènement, le temps qu'il devait venir, la manière dont il devait venir, sa naissance, le lieu de sa naissance, la maison et la famille dont il devait sortir, son enfance, sa vie, ses prédications, ses miracles, sa passion, sa mort, toutes les circonstances de cette passion et de cette mort, sa résurrection, sa gloire, la fondation et l'établissement de son Eglise, les effets différents de sa venue en ce monde, comme il devait être reçu des uns et rejeté des autres : rejeté par son propre peuple, reçu des peuples étrangers; rejeté des Juifs, reçu des gentils.

Ce serait ici le lieu de vous rapporter tous les oracles des prophètes qui ont prédit ces choses; mais parce que cela me ferait passer les bornes ordinaires de nos discours, je me contenterai de vous dire ce que le Sauveur disait lui-même aux Juifs sur ce sujet. Sondez les Ecritures, elles rendent témoignage de moi. Si vous croyez Moïse, vous me croirez aussi, parce que c'est de moi que Moïse a parlé. Lisez, mes frères, les saintes Ecritures avec soin, lisez-les avec humilité et avec respect. Vous y trouverez partout des preuves convaincantes de Jésus-Christ. Vous y trouverez un rapport si juste entre ce qui est arrivé et ce qui a été prédit, que vous n'en pourrez disconvenir.

Le païen, comme je viens de dire, en convient aisément, il en est même convaincu; mais tombant d'accord de l'accomplissement des prophéties, supposé qu'elles soient véritables, il en attaque la vérité, il prétend que ce sont des fictions, que nous avons nous-mêmes composé les livres que nous attribuons aux prophètes et que nous les avons remplis de choses que nous avons vues arriver. Alors que faisons nous? nous avons recours au témoignage des Juifs, nous faisons voir aux païens que ces livres sont entre les mains des Juifs nos ennemis et plus anciens que nous. Nous leur disons : Que pouvez-vous alléguer contre le témoignage de tout ce peuple ennemi de notre foi aussi bien que vous, qui est dispersé par tout le monde, pour porter partout les livres où notre religion est prédite? *Inimicus habet codicem.* Ainsi, par le moyen des prophéties, dit saint Augustin, nous confondons tout à la fois le Juif et le païen, et nous les confondons l'un par l'autre, faisant voir au Juif par le païen, que les prophéties sont accomplies et faisant voir au païen par le Juif que ce n'est pas nous qui avons fait les prophéties.

Ceci, mes frères, est d'une force incomparable et cette certitude des prophéties affermie par leur accomplissement, est une preuve invincible de la vérité et de la divinité de notre sainte religion; ajoutons que cette preuve est évidente et qu'elle est même toute sensible.

En effet, ouvrez ici les yeux, vous qui vous plaignez des obscurités de la foi et qui demandez si souvent que l'on vous fasse voir

et que l'on ne vous oblige pas toujours à croire. J'ose vous dire ici, avec saint Augustin que, si vous avez des yeux pour voir, nous avons, de notre côté, des objets à vous faire voir : *Erigite oculos, qui habetis unde videatis; habemus enim quod videatis* (Aug., *serm. 6, de Verb. Dom.*). Et à quel sujet saint Augustin disait-il ces paroles ? Au sujet des prophéties et de leur accomplissement. Au sujet, particulièrement, de ces deux grandes prophéties, celle de la réprobation des Juifs et de leur dispersion par tout le monde, et celle de la vocation des gentils et de leur entrée dans l'Eglise. Où est l'incrédule, s'il a des yeux et s'il les veut ouvrir, qui puisse se plaindre, avec raison, que dans la religion tout est obscur, qu'on l'oblige toujours à croire et que jamais on ne lui fait rien voir ?

Car qu'y a-t-il de plus visible, je vous prie ? Quelle preuve plus sensible Dieu pouvait-il nous donner de la vérité de notre religion, que ce miracle perpétuel et toujours subsistant de l'accomplissement visible des prophéties qui regardent les Juifs, qui nous marquent en termes si clairs que ce peuple sera rejeté, qu'il sera dispersé partout l'univers et que néanmoins il ne sera point détruit et ne laissera pas de subsister toujours ? L'accomplissement de ces prophéties n'est-il pas tout visible et le libertin, s'il veut ouvrir les yeux, peut-il s'empêcher de le voir ? de voir ce peuple ingrat et aveugle rejeté de Dieu, de voir ces enfants de son royaume chassés dehors, errants par le monde, sans roi, sans prophètes, sans temple, sans autel, sans sacrifice et sans sacerdoce ; haï de toutes les nations et cependant répandu par toutes les nations et subsistant toujours au milieu d'elles, pour porter partout, dans les livres de leurs prophéties, et leur condamnation et nos preuves ?

Que l'incrédule considère avec cela que ce malheureux peuple, après avoir souillé et profané le temple de Dieu, après avoir rempli les montagnes et les collines, les bois et les forêts de ses idolâtries et de ses impiétés détestables, a été puni à la vérité par une captivité de soixante-dix ans, mais qu'après ce temps Dieu lui a rendu sa liberté, son temple, sa patrie, ses anciennes cérémonies, ses prêtres, ses prophètes ; qu'il ne l'a pas même laissé sans prophètes dans sa captivité, il lui a envoyé Daniel et Ezéchiel, mais qu'il n'en est pas de même ici ; que la main de Dieu est toujours sur ce peuple et que sa servitude n'a point de fin.

Il y a déjà trois cents ans passés, disait saint Chrysostome, de son temps, que ce peuple malheureux est rejeté et dispersé par l'univers ; il y a à présent près de trois mille ans que la prophétie en a été faite par David, et il y a près de dix-sept cents ans qu'elle s'accomplit sans que l'on voie encore pour ce peuple le moindre rayon d'espérance. Cet objet est devant tes yeux, ô incrédule ! et il faut que tu ne les veuilles pas ouvrir pour ne le pas apercevoir.

L'autre objet qui n'est pas moins visible

pour toi, c'est l'accomplissement des prophéties qui regardent la vocation des gentils, et leur entrée dans l'Eglise ; c'est cette Eglise recueillie par tout le monde, et composée de toutes les nations qui étaient infidèles. Cette Eglise est le corps de Jésus-Christ, et il en est le chef, comme parle saint Paul : *De corpore ejus quod est Ecclesia*. L'accomplissement des prophéties qui regardaient le chef, a été vu des apôtres ; c'a été pour eux un objet visible et sensible ; ils ont vu le Sauveur mourir, ressusciter et monter dans les cieux. Mais l'accomplissement des prophéties qui regardent le corps est vu de nous, et est un objet visible et sensible pour nous ; car il est visible et sensible pour nous, que suivant les oracles de tant de prophéties, et surtout de celles de Jésus-Christ même, l'Eglise ait été répandue partout le monde, et qu'après que les enfants du royaume ont été chassés dehors, on soit venu au Sauveur de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire, de toutes les parties de l'univers.

Et tout ceci, mes frères, ne prouve pas seulement d'une manière invincible la vérité de notre sainte religion contre les païens et les Juifs, mais aussi contre toutes les hérésies et toutes les sectes qui se séparent de l'Eglise catholique, et qui périssent toutes après s'en être séparées, pendant que l'Eglise catholique subsiste toujours, semblable à un tronc qui demeure vif, pendant que les branches qui en sont retranchées sèchent et périssent à vue d'œil. La prophétie de Jésus-Christ est claire et expresse là-dessus : Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Car par ces portes de l'enfer, disent les saints Pères, nous devons entendre les hérésies qui ont ouvert l'enfer à tous les peuples qu'elles ont séduits.

Que dites-vous ici, libertins aveugles, qui, non contents de l'être, voudriez encore aveugler les autres, et qui ne voyant pas ce qu'il faut voir et ce que vous pourriez voir, faites vos efforts pour renverser ce qu'il faut croire ? Je sais quel est le parti que vous prenez le plus souvent. Laisant à part ce qui a été prédit et accompli dans la religion, vous l'attaquez par ce qui est prédit, et qui n'a pas encore son accomplissement. Vous tâchez de répandre vos ténèbres sur l'avenir, pour faire ensuite révoquer en doute tout le passé ; vous traitez de fictions et de fables, ce que la religion enseigne touchant l'autre vie. Qui est revenu, dites-vous, de l'autre monde, pour nous en apprendre des nouvelles ?

Ah ! ne pensez pas vous moquer, arbres stériles, sous prétexte qu'on vous épargne présentement ; la coignée qui doit vous abattre n'est que suspendue pour quelque temps. Ne vous flattez pas d'une fausse sécurité ; le maître viendra, et plutôt que vous ne pensez, et alors vous serez coupés et jetés au feu. Doutez-vous qu'il ne vienne, et que les malheurs qui vous sont prédits, ne vous arrivent ? Considérez avec un peu d'atten-

l'on qu'un temps a été que tout ce que vous voyez maintenant, et qui avait été prédit, n'était que prédit; qu'il n'en paraissait rien, qu'il n'y en avait même nulle apparence. Un temps a été qu'il n'y avait point de chrétiens sur la terre; on ne les trouvait que dans les prophéties. Un temps a été que le Christ n'était point né d'une Vierge, qu'il n'avait point fait de miracles, qu'il n'était ni mort, ni ressuscité; que son nom n'était point répandu dans le monde; que les idoles n'étaient point abattues; que l'Eglise n'était point fondée; que les hérésies ne s'étaient point soulevées contre elle; qu'elle n'en était point encore victorieuse: mais le temps est venu, où toutes ces choses prédites sont arrivées, et ont été exactement et ponctuellement accomplies. Il en sera de même des autres prophéties qui restent encore à accomplir, et qui regardent l'avenir, la résurrection des morts, le jugement de Dieu, l'enfer et ses supplices éternels. Ce qui est déjà accompli des prophéties, nous répond de l'accomplissement du reste; et qui pourrait se persuader que l'Ecriture qui se trouve véritable dans toutes les autres prophéties, soit fausse seulement dans celles qui regardent l'avenir? Lisez donc dans les livres saints les prophéties qui ont été faites de Jésus-Christ et de l'Eglise, dit saint Augustin aux incrédules. Voyez de vos yeux qu'elles sont maintenant accomplies; et croyez fermement que l'accomplissement des unes sera infailliblement suivi de l'accomplissement des autres: *Predicta lege, impleta cerne, impleta collige.*

Tout cela, chrétiens, devrait vous faire trembler; car si d'un côté, les prophéties et leur accomplissement nous fournissent une preuve invincible de la vérité de notre religion, elles doivent de l'autre porter la frayeur dans le fond de nos consciences, en nous faisant conclure que tout ce que la religion nous propose touchant la vie future, arrivera certainement et infailliblement: qu'ainsi, il y aura un jugement de Dieu où nous paraîtrons tous, sans exception d'aucun, pour y rendre compte de nos œuvres et de nos plus secrètes pensées; qu'il y aura une vie, une gloire et une félicité éternelle pour récompenser les bons; mais que l'affliction et le désespoir accableront tout homme qui aura fait le mal, et qui n'aura point fait pénitence pour le réparer; qu'il sera livré à ce feu qui ne s'éteindra point; rongé par ce ver qui ne mourra point, et plongé dans ces ténèbres extérieures où il y aura pleurs et grincements de dents. Car toutes ces choses sont prédites, et tout ce que nous avons de prophéties déjà accomplies, nous est un gage certain de l'accomplissement de celles-ci, qui ne le sont pas encore.

Rentrons donc un peu en nous-mêmes, mes frères, et après de sages et de sérieuses réflexions, travaillons à redresser nos voies, et à corriger nos mœurs. Écoutez Jésus-Christ avec une foi humble, docile; écoutons-le, non-seulement pour croire ses mystères, mais encore pour obéir à ses préceptes; pour

craindre et éviter ses menaces, pour nous rendre dignes de ses promesses, pour profiter enfin des avantages que nous procure une religion si grande, si véritable et si divine. Il me reste encore une troisième preuve de sa grandeur, de sa vérité, et de sa divinité. C'est celle qui se tire des miracles, et particulièrement de celui de la transfiguration glorieuse du Sauveur; c'est ce qui va faire le sujet du troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque forte que fût la preuve des prophéties et de leur accomplissement, il faut avouer néanmoins, que durant la vie du Sauveur et dans les commencements de la religion qu'il est venu établir dans le monde; cette preuve avait besoin d'être soutenue par celle des miracles, parce que les prophéties ne faisant alors que commencer à s'accomplir, il restait encore en elles certains nuages, que la lumière et l'évidence des miracles achevaient de dissiper.

Ces miracles ont été faits si grands, et en si grand nombre par Jésus-Christ, et en son nom, que les Juifs et les païens n'ont osé les nier; mais par un blasphème également impie et ridicule, les ont attribués au démon, quoiqu'ils fussent pour la plupart au delà de ses forces, et qu'ils servissent tous à sanctifier le monde, à y établir partout la sainteté des mœurs, à bannir de toute la terre le culte des idoles, et à mettre à la place, celui du véritable Dieu.

Mais entre tous les miracles du Sauveur, je prétends que celui de sa transfiguration glorieuse sur la montagne sainte du Thabor, où il rend les hommes spectateurs de sa majesté et de sa gloire, peut servir de preuve invincible à notre religion; soit à cause de la fin particulière pour laquelle ce grand miracle a été fait, soit à cause de sa grandeur, soit à cause enfin de son évidence et de sa certitude. Je vous demande encore un moment pour chacune de ces réflexions.

Premièrement, ce miracle n'a été fait qu'afin de confirmer hautement et solennellement la mission et la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ. Le Père le propose sur la montagne, comme le docteur et le législateur des hommes, il leur ordonne de l'écouter; c'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le: *Ipsam audite*. Mais comme il ne parle alors que des souffrances de sa passion prochaine, de la honte et de l'ignominie de sa croix, et que la religion et la doctrine de ce nouveau législateur n'endementent pas là, ne proposant les souffrances et la croix, que comme un chemin nécessaire pour arriver à la véritable gloire; il fallait couvrir de gloire par le miracle d'une transfiguration glorieuse, celui que Dieu ordonnait d'écouter, et qui ne parlait que de souffrances. Autrement, les vérités de l'Évangile n'auraient reçu qu'un témoignage bien faible et bien imparfait.

C'est donc pour lui donner toute sa force et toute sa perfection, qu'en même temps que le Sauveur ouvre sa bouche, pour s'entretenir avec Moïse et Elie de ses souffran-

ces, son visage devient brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige ; et qu'une nuée lumineuse paraît, dans laquelle il entre avec Moïse et Elie, au moment que Pierre, qui ne sait ce qu'il dit, veut les séparer par trois tentes différentes qu'il propose de bâtir. Trois miracles que saint Augustin a rapportés à l'Evangile. Car ce visage du Sauveur brillant comme le soleil, nous marque, dit ce Père, la lumière de l'Evangile. Ces vêtements blancs comme la neige, nous en marquent la pureté. Cette nuée lumineuse dans laquelle Jésus entre avec Moïse et Elie, lorsque Pierre les veut séparer en les mettant dans des tentes différentes, nous en marque l'unité, ou pour mieux dire, nous montre la réunion de la loi et des prophètes dans l'Evangile.

Mais non-seulement la fin particulière de ce miracle, est de rendre un témoignage authentique à l'Evangile de Jésus-Christ ; sa grandeur et sa certitude sont encore merveilleusement propres à en confirmer la vérité.

Ce miracle est si grand que le Sauveur l'a voulu prédire, avant que de le faire. Ce fut, lorsque parlant à ses disciples du jour du jugement, et leur ayant dit que le Fils de l'Homme viendra alors dans la gloire de son Père, accompagné de tous ses anges, il ajouta : *Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici, qui ne mourront point, qu'ils n'aient vu le Fils de l'Homme venir en son règne (Matth., XVI et XVII).* Six jours après, pour accomplir cette prédiction, ayant pris en particulier Pierre, Jacques, et Jean son frère, il les fit monter avec lui sur une haute montagne, et fut transfiguré devant eux. C'est-à-dire, comme l'expliquent les saints Pères, qu'il parut à ces trois apôtres, comme il paraîtra au jour du jugement, dans la même majesté, la même puissance et la même gloire.

Ce miracle est si grand, qu'il fut besoin que le Sauveur fit à ces trois apôtres qui en avaient été les témoins, une défense expresse d'en parler, avant qu'il fût ressuscité d'entre les morts, soit parce que ce miracle répandu dans le peuple lui aurait paru tout à fait incroyable, soit parce qu'il aurait été capable de porter le peuple à s'opposer au dessein que les princes des prêtres avaient déjà formé de le faire mourir, soit, ce qui me paraît encore plus solide, que ce grand miracle eût une liaison si étroite avec celui de la résurrection, qui est le fondement de notre foi, que l'un ne dût être publié qu'avec l'autre.

En effet, qu'est-ce que la transfiguration du Sauveur, sinon une prise de possession anticipée de la gloire qui est due à son corps, et dont il doit pleinement jouir après sa résurrection ? Le Sauveur accorde aujourd'hui à son corps sur la montagne, quelques moments anticipés de cette jouissance, pour animer la foi et l'espérance de ses apôtres, pour leur persuader que son corps, qui allait souffrir tant de tourments, sortirait tout glorieux de son tombeau ; qu'il le couvrirait après sa passion de la même

gloire dont il le couvrirait alors ; que l'un ne lui serait pas plus difficile que l'autre ; qu'il ne fallait pour cela, que ne pas arrêter ce torrent de gloire, qui de sa divinité, ne demandait qu'à couler et se répandre sur l'humanité sainte qui lui était unie ; pour leur faire voir enfin par cette même gloire communiquée à Moïse et à Elie sur la montagne : *Erant Moïses et Elias visi in majestate (Luc., IX)*, qu'un jour il transformerait aussi nos corps, comme parle saint Paul ; et que tout vils et tout abjects qu'ils sont, il les rendrait conformes à la gloire du sien : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.*

Enfin, ce miracle qui est lié avec celui de la résurrection du Sauveur par sa grandeur, l'est aussi par sa certitude. Les apôtres, où du moins les principaux d'entre eux qui ont vu Jésus-Christ ressuscité, l'ont aussi vu transfiguré. Tous leurs sens en ont été frappés ; leurs yeux en ont été frappés. Nous avons été spectateurs de sa majesté sur la montagne, dit l'apôtre saint Pierre ; nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, dit l'apôtre saint Jean ; leurs oreilles en ont été frappées. Nous avons entendu, disent-ils, cette voix qui sortait de la nuée : C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Tout leur corps en a été frappé, puisqu'ils sont tombés par terre, par la crainte dont ils furent saisis, après avoir entendu cette voix ; en sorte qu'il fallût que le Sauveur s'approchât d'eux, les touchât, les relevât et les rassurât en leur disant : Ne craignez point, mais ne dites à personne ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts.

Après la résurrection, ils ont publié ce miracle par toute la terre ; ils en ont attesté la vérité aux dépens de leur vie. Témoins sincères, désintéressés, irréprochables ; témoins qui savaient que leur témoignage ne leur attirerait en ce monde que des persécutions, des opprobres, des tourments, et la mort ; témoins, cependant, qui ne laissent pas de convertir par leur témoignage, tout l'univers ; qui vont porter la lumière et la sainteté par toutes les nations du monde ; et qui, en attestant de la vérité de ce grand miracle que Jésus-Christ a fait à leurs yeux, couvrant son corps de gloire, en se transfigurant sur la montagne, font eux-mêmes une infinité de miracles en son nom et guérissent toutes sortes de malades par la seule ombre de leur corps.

Après cela, libertins incrédules, demanderez-vous encore des miracles pour croire les vérités de notre religion ? voudrez-vous encore nous obliger à faire revenir des gens de l'autre monde, pour vous rendre fidèles ? Quand nous aurions le pouvoir de vous satisfaire, et que là-dessus, nous vous satisferions en effet, vous n'en seriez pas convertis, et vous n'en deviendriez pas meilleurs. Car cette parole du Fils de Dieu dans l'Evangile, est très-certaine. Ils ont Moïse et les prophètes ; s'ils ne les écoutent pas, ils ne croi-

raient pas, quand même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts. Quand un cœur est une fois mauvais et incrédule, il ne se rend point aux miracles; il trouvera toujours des raisons de douter et de contester la vérité de ceux qui sont faits. Il en demandera toujours de nouveaux, sans pouvoir jamais se contenter d'aucun; semblable en cela, dit saint Chrysostome, à ceux que l'ardeur d'une fièvre brûlante consume, qui demandent toujours à boire, sans pouvoir se désaltérer; son incrédule consommerait toujours à son égard, tout ce que les miracles auraient de force, pour confirmer la vérité.

Mais ce que demandent les incrédules, n'a-t-il pas été fait? Tous ceux que le Sauveur a ressuscités, ne les a-t-il pas fait revenir de l'autre monde? n'en a-t-il pas fait revenir Moïse, qui est incontestablement mort? Et si Elie ne l'est pas, n'est-ce pas aussi d'une espèce d'autre monde qu'il l'a fait revenir? ne les fait-il pas paraître tous deux sur la montagne du Thabor? ne s'y entretiennent-ils pas avec le Sauveur, et cela en présence des apôtres qui les y voient, et qui les y entendent, et pour eux et pour nous?

Car ne me dites pas ici, j'aurais besoin comme eux d'un tel miracle; j'aurais besoin comme eux, de voir et d'entendre par moi-même quelqu'un qui fût revenu de l'autre monde. Non, vous n'êtes pas dans ce même besoin : si les apôtres ont eu pour la foi des secours que vous n'avez pas, outre qu'il leur en fallait plus qu'à vous, pour l'aller répandre par toute la terre, comme ils ont fait au dépens de leur vie; vous en avez aussi de votre côté qu'ils n'avaient pas. Car alors ils n'avaient pas comme vous l'accomplissement entier et visible des prophéties, qui l'emporte sur tous les miracles; voilà pourquoi les miracles leur étaient nécessaires aussi bien qu'aux fidèles de l'Eglise naissante. Comme lorsque l'on plante de jeunes arbres, on les arrose soigneusement jusqu'à ce qu'ils aient bien pris racine, après quoi, l'on cesse de les arroser, il fallait de même nourrir et entretenir l'Eglise naissante par des miracles, mais ils ne nous sont plus nécessaires.

Il ne nous faut plus maintenant que des miracles spirituels de pénitence, de piété, de charité; il ne nous faut plus que ceux de notre conversion et de notre bonne vie. Si d'avare que vous étiez, de dur et d'inhumain que vous étiez à l'égard du pauvre, vous devenez libéral et charitable, donnant largement de quoi soulager sa misère; vous avez guéri une main desséchée, un bras paralysique qui n'avait point de mouvement, et qui ne pouvait s'étendre pour faire des aumônes. Si vous renoncez désormais aux théâtres, aux spectacles, aux assemblées de jeu et de plaisir, à toutes ces visites inutiles et souvent dangereuses, pour aller aux églises, aux hôpitaux, aux prisons, y donner des marques de votre piété et de votre charité; vous avez guéri un boiteux, et vous l'avez fait marcher droit. Si vous retirez vos yeux de

tous les objets illicites, pour n'avoir plus à l'avenir que des regards purs et innocents; vous avez rendu la vue à un aveugle. Si l'on n'entend plus sortir de votre bouche de paroles deshonnêtes, de mensonges, de médisances, et si votre langue est désormais consacrée à la pureté, à la vérité, à la charité, à la piété, à la prière et aux louanges de Dieu; vous avez fait parler un muet. Si vous chassez de votre cœur la corruption du péché, les passions d'orgueil, d'envie, de jalousie, de colère, de haine, de vengeance; vous avez chassé les démons. Enfin si par une conversion véritable et une pénitence solide, vous passez de l'état du péché à celui de la grâce; vous avez ressuscité un mort.

Voilà, chrétiens auditeurs, les seuls miracles qui nous sont à présent nécessaires. S'il pouvait manquer quelque chose aux preuves de la vérité, et de la divinité de notre sainte religion, ce ne serait que ces miracles-là. Ce serait que nos mœurs ne répondent pas à la sainteté de notre foi, et que nous combattons par nos œuvres, et tâchons même de détruire tout ce que nous croyons. Rentrons ici en nous-mêmes, et persuadons-nous bien que si c'est une grande folie de ne pas croire à l'Evangile, après tant de preuves si évidentes et si divines, c'en est encore une plus grande d'y croire, et de vivre comme si on n'y croyait pas. Conduisons-nous désormais d'une manière digne de Dieu et de la foi, à laquelle il nous a appelés. Quittons la bassesse des vices et des passions qui nous font ramper sur la terre. Elevons-nous pour suivre Jésus-Christ sur la montagne, par la foi, l'espérance, l'amour et la pratique de toutes sortes de vertus. Appliquons-nous à la prière, puisque, selon la remarque de l'Evangile, c'est en priant que Jésus-Christ est transfiguré, et que la gloire de sa divinité se répand sur son corps adorable. Aimons la retraite, et séparons-nous au moins des compagnies et des conversations dangereuses, considérant que c'est sur une montagne à l'écart que Jésus-Christ se transfigure et qu'il prend en particulier trois de ses apôtres, pour les rendre témoins de la gloire de sa transfiguration. Ayons soin de mener une vie pure et d'avoir des mœurs innocentes, puisque c'est en rendant ses vêtements blancs comme la neige que Jésus-Christ se transfigure. Apprenons enfin à crucifier notre chair avec ses convoitises, puisque Jésus-Christ transfiguré ne nous parle que de sa croix, et que c'est alors que Dieu son Père nous fait entendre sa voix et nous ordonne de l'entendre.

Sire, j'ai rendu grâces à la divine Providence, d'avoir un tel sujet à traiter en présence de Votre Majesté. J'ai parlé des grandeurs de la religion avec d'autant plus de liberté et de confiance, que tout le monde connaît ce grand fonds de religion et de foi, qui est dans le cœur de Votre Majesté, et qui paraît si visiblement au dehors par ce grand respect pour les choses saintes, et principalement par la protection si éclatante qu'elle donne, et qu'elle seule entre toutes les puis-

sances de la terre à la gloire de donner à l'Eglise de Jésus-Christ. C'est un grand honneur que Dieu fait aux rois, quand il se sert d'eux pour maintenir une religion qu'il a si bien su établir sans eux.

Je laisse aux autres à louer, Sire, tant d'admirables qualités, et tant d'actions héroïques qui ont acquis à Votre Majesté une réputation immortelle dans les esprits de tous les peuples de l'univers. Cette sagesse surprenante dans les conseils; cette équité merveilleuse dans les jugements; ces guerres faites avec tant de succès; cette paix faite avec tant d'autorité et de puissance, et tout à la fois avec tant de modération; lorsque poussé par votre puissance, vous avez été retenu par votre bonté, et que cessant de vouloir vaincre des ennemis que vous avez déjà tant de fois vaincus, vous avez mieux aimé vous vaincre vous-même.

Toutes ces choses, Sire, ne sont ni si grandes, ni si avantageuses pour Votre Majesté, que cet amour qu'elle a pour la religion, et cet appui qu'elle lui donne. Par ces autres avantages, elle peut se procurer les félicités passagères de la terre; mais par ceux-ci, elle se procurera la félicité éternelle du ciel. Ceux-là lui feront porter le titre de grand et de victorieux dans le monde; mais ceux-ci la rendront digne du titre aimable et auguste de roi très-chrétien. Enfin, par ceux-là, Votre Majesté devient le bonheur et la protection de ses peuples; mais par ceux-ci elle engage Dieu à la protéger elle-même; et après l'avoir comblée de ses grâces en cette vie, à la couronner dans l'autre d'une gloire qui n'aura jamais de fin. Amen.

SERMON VII.

Pour le jour de la Cène.

Prêché devant le roi à Saint-Germain-en-Laye, l'an 1673.

Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez de même que vous avez vu que j'ai fait (Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en saint Jean ch. XIII).

Sire, un grand pape, et un des plus éloquents Pères de l'Eglise, admirant les actions du Sauveur, dit qu'elles étaient composées de l'humilité d'un homme et de la majesté d'un Dieu, que les abaissements s'y trouvaient divinement alliés avec la grandeur, et que l'ouvrage du salut demandait un tempérament si merveilleux; parce que la majesté sans l'humilité n'aurait pas été propre aux desseins de la réparation du monde, et que l'humilité sans la majesté les aurait rendus inutiles : *Ut reparare genus humanum, nec sine majestate posset humilitas, nec sine humilitate majestas* (S. Leo, serm. 8 de Epiph.).

Puisqu'il n'y a que vous, Sire, qui puissiez joindre ici l'humilité avec la majesté, il n'y a que vous qui puissiez parfaitement imiter le Sauveur. Mais comme c'est l'humilité d'un Dieu, dont vous renouvez l'exemple, que vous unissez avec la majesté de l'homme, loin de vous voir dépouillé de votre propre gloire dans l'acte de religion et d'humiliation

que vous faites à nos yeux aujourd'hui, je vous y vois revêtu d'une gloire nouvelle, qui est bien plus solide si elle n'est pas si éclatante.

Et dans cette vue, Sire, je ne fais point de difficulté d'élever l'action de ce jour au-dessus de toutes ces actions si héroïques qui tiennent tout l'univers dans l'admiration de Votre Majesté, de dire que ces eaux du Rhin, qui font tant de bruit par tout le monde depuis que vous les avez assujetties (1), ne sont point comparables à ces eaux qui vont être répandues de vos mains et dont vous laverez les pieds des pauvres; de dire que ces grandes provinces, soumises à vos seules approches, et ce semble par vos seuls regards, n'élèveront jamais Votre Majesté jusqu'où la porteront les victoires qu'elle fait aujourd'hui remporter à l'humilité de Jésus-Christ sur toute la grandeur du monde.

Toutes les actions de la terre, quelque illustres et quelque éclatantes qu'elles soient, ne valent pas une action chrétienne. Celles-là ont leur principe dans la nature, celle-ci a le sien dans la grâce; celles-là sont récompensées par des biens périssables, celle-ci par des biens éternels; celles-là font qu'après notre mort nous sommes loués où nous ne sommes plus, et n'empêchent pas que nous ne soyons tourmentés où nous sommes : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. Mais celle-ci, nous procurant une éternité de bonheur avec Dieu, nous attirera au dernier jour des louanges de sa propre bouche : *Tunc erit laus unicuique a Deo* (I Cor., IV). Pourvu néanmoins qu'elle soit véritablement chrétienne, c'est-à-dire qu'elle ne consiste pas dans une imitation toute nue et tout extérieure de celle de Jésus-Christ, mais qu'elle soit intérieurement animée de son esprit.

Pour savoir de quel esprit l'action de ce jour doit être accompagnée, il ne faut que peser un peu les paroles de notre Evangile, et suivre le sens que la lettre seule nous offre d'abord : car nous y voyons premièrement que le Fils de Dieu, considérant la puissance suprême qu'il a entre les mains, la rapporte toute à Dieu son Père, duquel il l'a reçue, et se remplit l'esprit des idées de la dépendance où il est, en tant qu'homme, à son égard : *Il savait*, dit l'Evangile, *que son Père lui avait tout mis entre les mains; il savait qu'il était sorti de Dieu et qu'il s'en retournait à Dieu*. Après cela il se lève de table, quitte ses vêtements, et ayant pris un linge autour de lui, verse de l'eau dans un bassin, et commence à laver les pieds à ses disciples.

Par là cet adorable Sauveur nous donne l'exemple de deux sortes d'humilité : d'une humilité de l'esprit et d'une humilité du cœur; d'une humilité que la vérité produit, et d'une humilité que la charité forme. Celle-là consiste à nous bien mettre et à nous bien tenir dans la dépendance de Dieu. Celle-ci va plus loin : nous donnant de l'amour pour les abaissements, elle nous porte à chercher,

(1) Le fameux passage du Rhin.

à prendre et à aimer le dernier lieu, et fait qu'au moins dans notre cœur, nous nous mettons aux pieds de tout le monde.

Ces deux espèces d'humilité vont faire toute la matière de ce discours ; mais j'ai bien lieu de dire ici, au sujet de l'humilité, ce que saint Cyprien disait autrefois au sujet de la patience. C'est une vertu si nécessaire que la patience, disait ce grand homme, que lorsque j'en parle, il faut en avoir pour m'entendre. C'est une vertu si nécessaire que l'humilité, que, pendant que j'en parlerai dans cet auguste lieu, il en faudra avoir pour m'écouter. C'est aussi ce qui me met dans un besoin plus particulier des lumières du Saint-Esprit, que je demande par l'intercession puissante de la plus humble des créatures, mais qui, par son humilité, devint la mère de son Créateur, au moment que l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, pour faire connaître à l'homme qu'il doit se tenir dans une continuelle dépendance de Dieu, je ne m'arrêterai point ici à lui découvrir son néant, ni à lui faire sonder l'abîme profond de ses misères. Je prétends, au contraire, me servir de son élévation et de ce qu'il y a en lui de grandeur, pour lui montrer que, non-seulement la dépendance est essentiellement attachée à toute créature, mais encore que plus la créature est noble, plus elle est dépendante de Dieu.

L'exemple du premier homme dans l'état d'innocence, et celui des anges au milieu de la gloire, pourraient nous fournir de belles preuves de cette vérité. Dieu avait formé l'homme de ses propres mains ; il l'avait rempli de ses dons, comblé de ses faveurs, orné d'une sainteté et d'une justice originelle ; il l'avait rendu le maître de l'univers ; il avait mis toutes les créatures corporelles au-dessous de ses pieds. Mais qui ne sait que ce fut alors que Dieu prit plaisir de le tenir davantage dans sa dépendance, de le lier par ses ordres, de le resserrer par ses préceptes, et de l'assujettir par ses divines lois.

Pour les anges, que font-ils au milieu et dans le centre de la gloire ? ne mettent-ils pas toute la leur dans la dépendance de Dieu, en sorte que plus ils approchent de Dieu, et plus aussi ils en dépendent ? Car s'il y a parmi eux des principautés et des puissances, n'est-ce pas pour s'appliquer plus particulièrement que les autres à l'exécution de ses ordres ? S'il y a des trônes, n'est-ce pas pour le porter ? S'il y a des chérubins et des séraphins qui tiennent entre eux les premiers rangs, n'est-ce pas pour le louer sans cesse ? Enfin, celui qui est le plus élevé parmi les anges, celui qui commande à toute cette milice céleste, n'est-ce pas celui qui a su mieux reconnaître leur dépendance, et qui a fait entendre ces paroles aux anges rebelles : *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ? comme leur voulant dire : Dieu est tout et nous ne sommes rien. Ah ! esprits malheureux qui vous aveuglez et vous éblouissez par l'éclat de la beauté et de la grandeur que

vous avez reçues de Dieu ; il n'y a qu'un moment que vous êtes créés, vous vous sentez encore de votre néant, et vous prétendez vous élever à Dieu.

Mais il nous doit suffire ici d'appuyer cette vérité sur la parole de Dieu même, qui, dans ses saintes Ecritures, ordonne aux hommes d'être humbles à proportion de leur grandeur : *Plus vous êtes grands*, dit-il au troisième de l'Ecclesiastique, *et plus vous devez vous humilier en toutes choses : Quanto major es, tanto te humilia in omnibus.*

Il est vrai, et il en faut convenir, qu'il est difficile d'être grand et d'être humble ; difficile surtout de se voir revêtu de la puissance suprême, et de mépriser la pompe et la gloire qui l'accompagnent ; voir tout le monde au-dessous de soi, et ne pas s'élever au-dessus de soi-même ; se voir environné de tous côtés de louanges et d'applaudissements, et ne pas se laisser corrompre par leur séduisante douceur ; se voir à tous moments flatté, et ne pas se croire tel au dedans que la flatterie nous publie au dehors. Car si l'esprit humain s'élève si aisément par vanité, lors même qu'il n'est soutenu d'aucune grandeur temporelle, quelle doit être son enflure, lorsque la grandeur et l'autorité souveraine viennent se joindre au penchant naturel qu'il a de s'élever.

Cependant, c'est à tous les grands sans exception que Dieu adresse ces paroles : *Plus vous êtes grands et plus vous devez vous humilier en toutes choses.* Paroles qu'il ne faut pas regarder comme un conseil de perfection, mais comme un précepte d'une obligation qui est indispensable. Et la raison est que plus les hommes ont de grandeur, d'autorité, de puissance, et plus ils ont reçu de Dieu ; or, plus ils ont reçu de Dieu, plus ils doivent lui en rendre compte ; car nos comptes grossissent à mesure que Dieu nous augmente ses dons. Plus les comptes que nous devons rendre à Dieu croissent et se multiplient, plus notre crainte doit augmenter, et, par une suite naturelle, plus notre humilité doit être grande.

Avec ces lumières et ces vues que nous donne la foi, l'humilité ne doit point être si difficile aux grands du monde. Le moyen, en effet, de s'élever de ce qui devrait les faire trembler à tous moments ? le moyen de s'enfler le cœur des causes de leur damnation, et de trouver la matière de leur orgueil dans les périls et les obstacles de leur salut ? Car c'est ainsi qu'il faut regarder la grandeur et généralement tous les avantages de cette vie périssable, et non pas selon cette face et cette idée trompeuse qui nous éblouit et qui entretient notre orgueil. Que si après en avoir ôté ce que le trop grand attachement de notre cœur y met de mauvais, nous y trouvons quelque chose de bon et qui nous puisse être avantageux, souvenons-nous que nous l'avons reçu, ayons grand soin de le rapporter à celui de qui nous l'avons reçu, et de nous en servir pour mieux reconnaître le fonds d'indigence qui est en nous et

l'heureuse nécessité où nous sommes de dépendre de Dieu.

Philosophes païens, sages du monde, toutes ces lumières vous ont manqué, ou plutôt vous avez manqué vous-mêmes à toutes ces lumières, et par un orgueil ingrat, ne voulant point glorifier Dieu, ni lui rendre grâces, vous les avez rejetées comme indignes de vous. Les bienfaits de Dieu vous crevaient les yeux, s'il est permis de parler ainsi, et vous ne le voyiez pas; il était l'auteur de vos lumières, et, vous égarant dans la vanité de vos pensées, vous ne vouliez pas le reconnaître.

Personne ne nous décrit mieux l'état de ces superbes que saint Bernard. Ils étaient de lui, dit ce Père et ils n'étaient pas avec lui : *Ab ipso erant, sed non cum ipso*; il vivaient par lui et ne vivaient point pour lui : *Per ipsum vivebant, sed non ipsi*; c'était de lui qu'ils tenaient toute cette science et toute cette sagesse dont ils faisaient tant de bruit, et ils ne s'en servaient point pour lui rendre le culte suprême qui lui est dû : *Ex ipso sapiebant, sed non ipsum*. Ainsi ils marchaient tout à la fois dans les lumières et dans les ténèbres. Dieu les éclairait, et pour punir leur superbe, il les aveuglait en même temps. Il exerçait tout à la fois sur eux sa miséricorde et sa justice, mais le faisant par des voies cachées et qui ne leur étaient point découvertes, il les laissait misérablement périr dans leur orgueil.

Remarquons ici, avec saint Augustin, une différence bien considérable, entre la miséricorde de Dieu exercée sur les hommes, et cette même miséricorde montrée aux hommes. Quand elle est seulement exercée, dit ce Père, elle fait pour l'ordinaire des coupables; quand elle est montrée, elle fait des justes. Exercée, elle nous rend superbes; montrée, elle nous rend humbles. Exercée, elle nous aveugle; montrée, elle nous tire de nos aveuglements. Ah! Seigneur, disait autrefois un grand roi, ne vous contentez pas d'exercer votre miséricorde sur nous, montrez-la nous : *Ostendenobis, Domine, misericordiam tuam*. Faites-nous bien connaître que, comme nous avons tout reçu de vous, nous devons aussi tout rapporter à vous; faites-nous voir que toutes ces prospérités étonnantes, que tous ces succès prodigieux nous viennent de la main de votre miséricorde; car si, dans notre aveuglement et dans notre orgueil, nous disons que c'est notre main et non la vôtre qui a fait ces merveilles, vous retirerez cette main qui nous soutient et vous nous abandonnerez à nos faiblesses. Faites enfin, Seigneur, que, ne perdant point de vue votre miséricorde qui nous protège, nous soyons toujours humbles, et que nous ne devenions jamais par notre orgueil les victimes de votre justice. Heureux, dit saint Augustin, est celui auquel Dieu a montré sa miséricorde, son cœur ne saurait s'élever par l'orgueil : *Felix est cui Deus ostendit misericordiam suam, ipse est qui superbire non potest*. Il voit que tout ce qui est en lui est misère, s'il vient de lui, et que s'il y a quel-

que chose de bon, il vient de Dieu et de sa pure miséricorde. Ainsi, il se tient toujours dans la dépendance de Dieu, il lui renvoie tout ce qu'il peut avoir d'avantage, il reconnaît humblement qu'il en est l'auteur et le principe, et par là son esprit se convainc aisément de la nécessité d'une seconde dépendance nécessaire à l'humilité, qui est celle de nos actions, que nous devons assujettir à ses ordres et rendre conformes à ses divines lois. Car la vraie humilité, dit saint Grégoire le Grand, est toujours soumise à Dieu; elle ne pense qu'à lui plaire; elle nous inspire une haine sincère de ce qu'il défend et un amour véritable de ce qu'il commande.

C'est un étrange effet du dérèglement du péché, que rien ne fasse tant de peine à l'homme et à son orgueil que de s'assujettir à Dieu qui est au-dessus de tout, et que rien, au contraire, ne lui paraisse si doux que de suivre les lois honteuses de ses sens et de ses passions qui l'abaissent si fort, et qu'il ne laisse pas de préférer à tous moments à l'obéissance glorieuse qu'il doit aux volontés du Créateur; mais c'est un aveuglement déplorable de son esprit et de son cœur, que de ne pas voir que, de quelque côté qu'il se tourne, il ne saurait fuir l'ordre de Dieu, qu'il faut qu'il y soit soumis ou d'amour ou de force, qu'il faut que Dieu le règle ou qu'il le brise, comme parle saint Augustin; car, par sa loi qui est inflexible et qui ne peut céder à personne, il brise, dit ce Père, tout ce qu'il ne règle pas : *Quos non regit, frangit*; et encore, en les brisant, il règle par la peine ceux qui se sont volontairement déréglés par le crime.

Pour mieux entendre ceci, il est nécessaire de savoir qu'il y a une justice que Dieu doit à toutes ses créatures, et qu'il ne manque pas aussi de leur rendre, qui est de les mettre dans l'ordre et de les y remettre par la peine, quand elles s'en sont écartées par le péché. Il rend cette justice aux damnés dans les enfers; il l'a rendue à Judas, duquel il est dit, dans l'Ecriture, qu'il s'en est allé dans sa place : *Ut abiret in locum suum* (Act., I, 25). Oui, Judas est dans sa place, il occupe celle qui lui convient; oui, le damné dans l'enfer est dans son ordre. Et dans quel ordre? ô mon Dieu! dans celui de votre loi et de votre divine justice. Il a fait ce qu'il a voulu et ce que votre loi ne voulait pas qu'il fit, voilà son désordre; il souffre dans l'enfer ce qu'il ne voudrait pas souffrir et ce que votre loi veut qu'il souffre : le voilà rétabli dans votre ordre : *In hoc quod fecit quod voluit, peccatum ejus deprehenditur; in hoc quod passus est quod noluit, ordo Dei laudatur*, dit souvent saint Augustin.

Ajoutons à ces grands principes de la doctrine de ce savant Père, la comparaison dont il se sert pour nous les faire mieux comprendre : c'est celle d'un peintre qui, travaillant à son tableau, a devant lui différentes couleurs, et bien qu'il y en ait qui paraissent plus propres à salir son ouvrage qu'à l'embellir, il ne laissera pas de les employer tou-

tes et de leur trouver place dans son tableau. La couleur noire y entrera aussi bien que les autres. Il ne s'en servira pas pour ces parties du visage qui doivent avoir de la blancheur et de l'éclat, mais il saura bien qu'en faire ; il en fera des cheveux et des sourcils ; il s'en servira même pour donner par des ombres de la lumière à son ouvrage. C'est là l'image naturelle de ce que deviendra le pécheur ; il a voulu être couleur noire, dit saint Augustin, en se remplissant de la noirceur des péchés : *Peccator color niger esse voluit*. Mais il s'est bien trompé, s'il s'est imaginé pouvoir apporter par le dérèglement de ses crimes de la confusion dans les desseins de Dieu. Dieu saura bien lui trouver sa place, cette couleur noire sera employée dans le tableau. Tout pécheur se retrouvera dans l'ordre de la dépendance de Dieu. Il n'y sera pas comme récompensé ; eh bien ! il y sera comme puni ; il n'y sera pas comme ayant fait ce que la loi de Dieu voulait qu'il fît, eh bien ! il y sera comme souffrant ce que la loi de Dieu voudra qu'il souffre : *Non faciunt quod lex jubet, patiuntur quod lex jubet*, dit encore le même saint Augustin.

Ce sont là les sentiments que nous donne cette humilité d'esprit que la vérité produit ; mais parce que les vertus ne sont vertus que dans le cœur, il en faut une autre que la charité forme, sans laquelle on ne peut être véritable disciple de Jésus-Christ ; c'est celle qui nous donne de l'amour pour les abaissements, qui nous fait aimer les dernières places, lors même que nous occupons les premières. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je fonde la vérité de ma seconde proposition sur la nécessité indispensable de nous rendre conformes à Jésus-Christ pour avoir part à sa grâce et à ses promesses, car il est écrit : *Quiconque veut demeurer en Jésus-Christ doit marcher comme il a marché. Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils*.

Ces grandes vérités si souvent retracées dans toutes les pages du nouveau Testament ont fait autrefois tant d'impression sur quelques esprits, que, portant trop loin la morale chrétienne, ils ont passé à des excès visibles, condamnant les richesses et toutes les grandeurs, et regardant les biens et les avantages de la terre comme des obstacles invincibles à ceux du ciel.

Les hérétiques pélagiens sont tombés dans cette erreur. Avanteux, Tertullien avait enseigné cette fausse doctrine, et tous se sont fondés sur l'impossibilité apparente qu'un riche et qu'un grand du monde puissent être conformes à Jésus-Christ. Quel rapport, disaient-ils, de cette abondance à cette pauvreté, de celui qui a tant de terres et tant de richesses à celui qui n'a pas où reposer sa tête ? Comment pouvoir jamais accorder cet éclat extérieur et cette pompe mondaine avec cette honte et ces opprobres d'un Dieu crucifié ?

Saint Augustin accorde néanmoins merveilleusement bien toutes ces choses d'une seule parole, mais qui est bien digne de lui. C'est une affaire de cœur que l'Evangile, dit ce grand homme : *Res est cordis*. Toute la religion chrétienne a son fondement dans le cœur ; en sorte que le riche, au milieu de l'abondance de ses biens, peut se rendre conforme à Jésus-Christ ; imiter sa pauvreté et même cette nudité et ce dépouillement du Calvaire ; si son cœur est nu et dépouillé de cette affection déréglée que les riches ont, coutume d'avoir pour les biens de la terre. De même le grand du monde peut se rendre conforme à Jésus-Christ et imiter son humilité et son anéantissement, si, sans se dépouiller de cet éclat et de cette magnificence dont il est environné et qui est due à son état, il en dépouille véritablement son cœur. Le monarque peut se rendre conforme à Jésus-Christ, au milieu de sa gloire et de sa puissance suprême, si, lorsque les hommes le regardent comme un dieu sur la terre, il se souvient bien qu'il n'est que terre et qu'un néant même devant Dieu, et s'il sait bien non-seulement imprimer cette pensée dans son esprit, mais la graver très-profondément dans son cœur.

L'Evangile ne renverse pas les trônes, au contraire, il n'y a point de loi qui les affermisse mieux. Pourquoi vous plaignez-vous de la religion des chrétiens, disait autrefois Tertullien aux empereurs païens ; elle vous donne des sujets plus soumis, des soldats plus fidèles que la religion impie de toutes vos fausses divinités ? Mais il y a pourtant un endroit où l'Evangile renverse toutes les grandeurs, les trônes mêmes. C'est dans le cœur. Ah ! qu'il y a de choses qu'on n'est pas obligé de détruire au dehors, mais qu'il faut nécessairement détruire dans son cœur !

Il faut y réduire au néant toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance que l'on est nécessité de conserver au dehors. Plus même la puissance est grande et éminente à l'extérieur, plus il se faut humilier dans son intérieur, de crainte qu'elle n'occupe entièrement la pensée, qu'elle ne fasse tout le plaisir de l'esprit, et que l'âme n'ait plus la force de la gouverner, après s'y être lâchement assujettie. Il faut se mettre en état de pouvoir dire avec David, ce grand roi : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, mes yeux non plus ne se sont point élevés ; je ne me suis point porté aux choses trop grandes et trop élevées au-dessus de moi. J'ai conçu d'humbles sentiments de moi-même : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis super me*.

C'est ainsi que, dans la suprême puissance, on se rend agréable à Dieu, non-seulement en usant de l'autorité pour le bien de ceux auxquels on commande, mais encore en se mettant en son cœur aux pieds de ceux sur la tête desquels on se trouve élevé. Ce sont là les puissants dont parle l'Ecriture, quand elle dit que Dieu ne rejette point les grands.

et les puissants, vu qu'il est grand et puissant lui-même. Ce n'est pas l'ordre de la puissance, mais l'enflure du cœur qui est criminelle; c'est Dieu qui a établi la puissance, mais c'est la malice et la corruption du cœur de l'homme qui y engendrent l'orgueil et la présomption : il n'y a donc qu'à ôter ce que l'homme y a mis, et tout ce que l'on possédera par le don et la faveur de Dieu demeurera bon.

Tout cela est difficile dans la pratique, je l'ai déjà avoué; et j'ajoute maintenant que cela est impossible, à moins que la grâce n'ouvre bien les yeux du cœur d'un chrétien pour lui faire découvrir le néant des choses de la terre; à moins qu'elle ne lui fasse porter ses yeux jusqu'au delà de la durée si courte des choses passagères et périssables de ce monde; car, alors, les voyant déjà véritablement réduites au néant, il n'a pas de peine à les détruire dans son cœur; à convenir que la grandeur, que la puissance, que la gloire de ce monde ne sont presque que des noms; qu'il n'y a rien là de solide; que tout cela disparaîtra dans un moment; que la gloire des conquérants a quelque chose d'éblouissant, mais que c'est comme une fumée qui se dissipe, une ombre qui passe, un songe qui s'évanouit en un instant; que la gloire du grand et du puissant du monde ne descendra point avec lui dans le sépulcre : *Non descendet cum eo gloria ejus (Ps. XLVIII)*. Que c'est tout au plus, si elle l'accompagne jusque-là ! Car, hélas ! combien avant que d'y arriver en sont abandonnés ?

C'est donc un secret merveilleux, pour se bien convaincre que toutes les choses de ce monde ne sont que passagères, que de les regarder comme si elles étaient déjà passées. C'est un secret merveilleux d'anéantir dans notre cœur le monde avec toute sa gloire; que de le considérer déjà dans le néant où il doit être réduit un jour.

Trois sortes de personnes regardent le monde bien différemment. Il y en a qui le regardent comme quelque chose qui dure; d'autres le regardent comme quelque chose qui passe; et d'autres enfin comme quelque chose qui est déjà passé. Les pécheurs le regardent comme quelque chose qui dure; ce sont ces aveugles, qui, comme dit saint Grégoire, veulent s'arrêter aux choses qui ne s'arrêtent point; qui désirent les choses passagères, qui les aiment, qui s'y attachent et qui cependant ne veulent point passer avec elles : *Qui volunt stare cum non stantibus, qui appetunt transeuntia et nolunt cum transeuntibus transire*.

Les sages du monde, les philosophes le regardent comme quelque chose qui passe. Il ne faut qu'un peu de raison et de sagesse pour considérer cette gloire, cette puissance, cette charge, cette faveur, cette fortune, ces richesses, comme quelque chose qui passe; et pour convenir de la vérité de cette sentence de l'apôtre saint Jean. Le monde passe avec ses convoitises : *Transit mundus et concupiscentia ejus (I Joan., II)*. Mais pour le chrétien qui a les yeux de son cœur éclairés

par la grâce : *Illuminatos oculos cordis (Eph., I, 18)*. Il découvre bien plus loin, il voit le monde comme s'il était déjà passé. Il le doit être en effet à l'égard des affections et des attachements de son cœur; et c'est dans ce sens que l'apôtre saint Paul dit que les chrétiens doivent posséder, comme ne possédant pas, user de ce monde, comme n'en usant pas; car, il est tout visible que si le monde était passé, ceux qui possèdent ne posséderaient pas, ceux qui usent du monde n'en useraient pas; il veut donc que l'on regarde le monde comme si il était passé; ce que les chrétiens font, lorsqu'ils sont pauvres dans les richesses, humbles dans les dignités et les honneurs; et que se tenant dans les premiers rangs, si Dieu les y a mis, ils prennent les derniers et se mettent au-dessous des autres dans leur cœur.

Je n'outre rien ici, il faut aller jusque-là pour avoir l'humilité chrétienne; et j'ose même dire que c'est la plus douce interprétation que l'on puisse donner à l'Evangile et à cette conformité que nous devons indispensablement avoir avec Jésus-Christ. Il faut nécessairement marcher, comme il a marché : *Oportet sicut ille ambulavit, ita et nos ambulare*. Il faut donc prendre le dernier lieu au moins dans notre cœur, puisqu'il l'a pris effectivement et à l'extérieur même. Car n'est-ce pas prendre le dernier lieu que de s'abaisser comme il fait aujourd'hui jusqu'à laver les pieds de ses disciples ? Mais non, je me trompe; c'est demain qu'il le prendra mieux encore, se laissant attacher à une croix au milieu de deux scélérats.

Après cela, quel orgueil pourra tenir contre une humilité de cette force ? Quel remède pourra-t-on trouver à l'orgueil des hommes, si l'humilité du Fils de Dieu ne le guérit pas : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum feci, ita et vos faciatis*. Je vous ai donné l'exemple, afin que, voyant ce que j'ai fait, vous en fassiez de même. Que si cet exemple est trop fort pour vous et si l'on ne demande pas que vous l'imitiez dans sa perfection; entrez du moins dans les dispositions intérieures de l'esprit et du cœur de Jésus-Christ, ayez les mêmes sentiments que lui : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. Jugez du monde comme il en a jugé. Préférez, au moins dans votre cœur, les opprobres et les ignominies de sa croix, à tout ce faux éclat de la gloire du siècle, pensant toujours à cette obligation indispensable de vous rendre conformes à ce divin modèle.

Mais que les chrétiens d'aujourd'hui sont peu capables de ces sentiments si élevés, et qu'ils sont éloignés de cette conformité divine ! Enivrés d'amour pour la fausse gloire du monde, ils ne pensent qu'à elle. La recherche ambitieuse des honneurs du siècle fait toute l'occupation de leurs esprits et tout l'empressement de leurs cœurs : c'est pour y parvenir qu'ils emploient tout ce qu'ils ont de lumières et d'adresse. Bien éloignés de l'esprit de ces premiers chrétiens, qui, marchant sur les traces toutes récentes des exemples du Fils de Dieu, regardaient

les dignités du siècle avec un froid qui donnait, dit Tertullien, de l'étonnement aux païens; ils les poursuivent avec plus d'ardeur que n'ont jamais fait ces infidèles. Loin d'aimer, à l'exemple de Jésus-Christ, les dernières places et les derniers rangs, on n'est point content, si l'on n'arrive aux premiers. On met tout en œuvre pour y arriver; on fait agir toutes les passions; on y emploie toutes sortes de péchés, et si tout cela ne réussit point; si l'on n'arrive point effectivement à ces premiers rangs que l'on ambitionne; si l'on ne monte point à ces premières places que l'on recherche, on y arrive toujours, on y monte toujours dans son cœur : *Superbia eorum ascendit semper* (Ps. LXXIII, 23). O humilité chrétienne, que tu es donc rare dans ce siècle! Amour du dernier lieu, que l'on te trouve peu maintenant dans le cœur des chrétiens! cependant, sans cela, nous n'avons point de conformité avec Jésus-Christ, et sans cette conformité, nous n'avons rien à prétendre au salut.

Sire, sans l'acte de religion que Votre Majesté fait aujourd'hui, je n'aurais pas osé, je l'avoue, avancer une vérité si forte. Je sens bien que je n'aurais pas eu la hardiesse de prêcher dans le premier lieu du monde l'amour du dernier, si je n'avais eu l'exemple du premier et du plus grand de tous les monarques pour autoriser cette morale de l'Evangile. En effet, n'est-ce pas, Sire, prendre aujourd'hui le dernier lieu pour Votre Majesté que de s'abaisser jusqu'à laver les pieds des pauvres et des derniers de ses sujets? Nous lisons bien dans l'Ecriture sainte qu'Abraham recevant des anges sous la figure d'hommes, en sa maison, leur fit apporter de l'eau, afin qu'ils se lavassent les pieds; mais ils ne les lava pas lui-même. Nous y voyons que Joseph devenu grand dans la cour du roi de l'Egypte, crut faire bien de l'honneur à ses propres frères que de leur faire apporter de l'eau par l'intendant de sa maison, afin qu'ils se lavassent les pieds; mais il ne les lava point lui-même. Cette grande action d'humilité était réservée à Notre-Seigneur Jésus-Christ et n'est bien renouvelée, Sire, que dans la personne sacrée de Votre Majesté qui suit si parfaitement l'exemple qu'il nous en a laissé. Et cela étant, permettez, adorable Sauveur, qu'en vertu de la promesse que vous faites aujourd'hui dans l'Evangile, je vous demande mille et mille bénédictions pour notre invincible monarque. Vous promettez, après avoir lavé les pieds de vos disciples, que vous rendrez heureux ceux qui vous imiteront en cette occasion : *Beati eritis si feceritis ea* (Joan., XIII). Versez donc en abondance toutes vos grâces sur sa personne sacrée, confirmez sur lui tous ces bonheurs dont il semble que vous ayez pris plaisir jusqu'ici de le combler; mais que votre miséricorde pour lui n'en demeure pas au bonheur du temps, qu'elle lui prépare des félicités éternelles dans la possession de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Sur l'institution du très-saint sacrement de l'autel.

Ante diem festum Pasche, sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat de hoc mundo ad Patrem; cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos.

Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (St. Jean, ch. XIII).

Cet évangéliste qui a parlé si amplement du mystère de la divine eucharistie dans le sixième de ses chapitres, se contente avec raison de nous représenter, dans celui-ci, le Sauveur plein de sagesse, de puissance et d'amour dans ces moments sacrés où il célèbre la grande Pâque des chrétiens, en donnant réellement à ses apôtres sa chair à manger et son sang à boire, ainsi qu'il leur avait promis.

La sagesse du Fils de Dieu lui fit faire alors de grandes réflexions sur ce que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père; sur ce qu'il était sorti du sein de Dieu et qu'il allait retourner dans ce sein glorieux : *Sciens*, dit saint Jean, *quia venit hora ejus ut transeat de hoc mundo ad Patrem : quia a Deo exivit et ad Deum vadit*, il accompagna ces réflexions de celles qu'il fit sur le souverain pouvoir qu'il avait reçu de son Père, lequel avait remis toutes choses entre ses mains : *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus* : et toutes ces réflexions le portèrent à donner aux hommes de grands témoignages de son amour. Ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, dit saint Jean, il les aima jusqu'à la fin : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos*.

Par là, cet évangéliste nous fait assez entendre que la grande Pâque des chrétiens, que le Fils de Dieu a célébrée en instituant le très-adorable sacrement des autels, est tout à la fois l'exécution des grands desseins de sa sagesse, un effort merveilleux de sa toute-puissance et un témoignage éclatant de l'ardeur et de l'excès de son amour. Qui pourrait donc après cela, sans une ingratitude aveugle, réduire ce grand mystère à des ombres et à des figures, et n'y pas reconnaître la réalité de la chair et du sang du Sauveur?

O merveilles de la sagesse, de la puissance et de l'amour d'un Homme-Dieu! vous êtes incompréhensibles à la vérité; vous éblouissez notre raison; vous surpassez notre intelligence; mais c'est vous aussi qui la souhaitez et qui l'assujettissez doucement à la foi. C'est vous qui arrêtez la témérité de nos pensées et de nos raisonnements humains; qui apaisez la révolte de nos sens et qui dissipez tous les nuages dont l'incrédulité voudrait couvrir cet adorable mystère.

Car n'est-ce pas assez de savoir que le Fils de Dieu en l'instituant a fait agir toute sa sagesse, y a employé sa toute-puissance et nous y a voulu marquer l'ardeur et l'excès de son amour; pour amener ici toutes nos pensées heureusement captives dans l'obéissance de la foi et pour y adorer sans peine

ce que nous ne saurions y comprendre. On adorait l'arche autrefois dans l'ancienne loi, sans oser lever les voiles qui la couvraient : à plus forte raison, devrions-nous adorer la divine eucharistie qui contient non la manne, comme cette arche, mais le véritable pain de vie, sans entreprendre de découvrir un Dieu caché dans ce mystère. Mais puisque son amour nous le permet, levons ces voiles ; c'est-à-dire tâchons de découvrir les raisons pour lesquelles la sagesse du Fils de Dieu a institué le sacrement adorable de nos autels : voyons comme dans cette institution il a fait éclater sa puissance et comme il nous y a enfin marqué l'ardeur et l'excès de son amour. C'est ce qui fera la matière des trois parties de ce discours ; après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession puissante de la Vierge sainte que nous saluerons pleine de grâce avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la sagesse de Dieu n'a paru avec plus d'éclat que dans ces admirables unions qu'elle a faites de choses qui paraissaient contraires et infiniment éloignées, et par le moyen desquelles elle a fait heureusement réussir ses grands et impénétrables desseins.

Le Fils de Dieu, qui est la sagesse même, avait deux grands desseins quittant le monde, et s'en retournant à son Père. Il voulait demeurer avec les hommes et les honorer d'une présence continuelle, selon cette parole : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; et non content de cette présence, il voulait devenir lui-même leur nourriture, afin de leur être plus étroitement et plus intimement uni. Mais ces deux grands desseins étaient d'une exécution bien difficile ; car d'un côté sa présence continuelle détruisait tout le mérite de notre foi, et de l'autre cette nourriture divine ne s'accommodait pas avec notre faiblesse. Qu'a fait la sagesse du Fils de Dieu ? Elle a trouvé les moyens d'exécuter ces deux grands desseins par l'institution du sacrement adorable de nos autels. Elle lui a bâti là une maison, où il honore les hommes de la présence réelle de son divin corps, sans détruire, et même en augmentant le mérite de leur foi ; et elle lui a dressé là une table, où il les nourrit de sa propre substance, mais d'une manière néanmoins proportionnée à leur faiblesse : *Sapientia edificavit sibi domum, proposuit mensam suam*, dit le Sage, dans l'Écriture. (*Prov. IX, 1, 2*). Faisons nos réflexions sur ces deux merveilles de la sagesse.

Il est certain que, soit dans le mystère de l'incarnation, soit dans celui de l'adorable eucharistie, qui en est une suite et comme une étendue, il fallait la sagesse du Fils de Dieu, pour accorder la réalité de sa présence, avec le mérite de notre foi ; parce que la présence de l'objet et la foi de l'objet sont deux choses qui paraissent incompatibles.

Le Fils de Dieu s'est rendu visible aux hommes dans le mystère de l'incarnation ;

les yeux l'ont vu, les oreilles l'ont entendu, les mains mêmes des apôtres l'ont touché : *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (*I Joan., I*). Cependant l'esprit et le cœur n'ont pas laissé de le croire. La foi de l'homme n'a pas laissé de trouver là de l'exercice, et de quoi conserver tout son mérite. Comment cela ? C'est qu'il y avait dans le Fils de Dieu devenu visible, en devenant homme, un mélange d'infirmité et de puissance, de faiblesse et de force. Il souffrait les choses humaines, disent les saints Pères, et en même temps il faisait des choses divines : *Humana patiens, divina faciens*. Il y avait en lui une nature qui succombait sous le poids des infirmités et des tourments, et une nature qui brillait en même temps par toutes sortes de miracles : *Altera succumbebat injuriis, altera coruscabat miraculis*. Or, ces faiblesses, ces infirmités, ces choses humaines, cette chair même que le Fils de Dieu avait prise, étaient autant de voiles qui couvraient sa divinité, autant de nuages qui cachaient aux hommes ce Soleil de justice. Ainsi, il fallait que leur foi pénétrât au travers de ces voiles et de ces nuages ; et c'est ce qui faisait son mérite, et qui attirait tous ces grands éloges que le Fils de Dieu donnait lui-même à ceux qui croyaient alors en lui, jusqu'à publier et admirer quelquefois la grandeur de leur foi.

Mais ce divin Sauveur étant entré par sa résurrection dans la gloire de Dieu son Père ; ayant déposé dans son tombeau toute la mortalité de notre chair ; ayant abîmé toutes ses faiblesses dans la puissance et la majesté d'un Dieu ; cette chair adorable n'était plus propre à servir de voile à sa divinité, elle était toute divinisée elle-même ; en sorte que s'il était demeuré sur la terre, dans cet état glorieux, il est hors de doute qu'elle aurait anéanti tout le mérite de notre foi.

Mais comme son amour aussi bien que la vérité de ses promesses demandait qu'il demeurât avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; sa sagesse a trouvé le secret d'accorder des choses aussi contraires que sont la présence de l'objet et la foi de l'objet ; rendant son corps réellement présent sur nos autels, et le mettant sous des voiles qui le cachent, qui exercent et qui éprouvent continuellement notre foi, mais qui l'exercent et qui l'éprouvent d'une manière bien plus forte, et par conséquent plus avantageuse pour nous que dans le mystère même de l'incarnation ; parce qu'en croyant ce qu'elle ne voit pas contre l'apparence de ce qu'elle voit, elle a un combat plus rude à soutenir, et acquiert aussi une double grâce, et par la créance qu'elle a de la vérité qui est au dedans, et par la victoire qu'elle remporte sur la fausse apparence qui est au dehors. Je m'explique.

Dans le mystère de l'incarnation, quand je crois qu'un Dieu s'est fait homme, et que ne m'arrêtant point à ce nuage épais de notre chair, je vais découvrir le fond d'une

divinité cachée ; je crois ce que je ne vois pas, mais mes yeux, ni mes autres sens n'y sont point trompés ; ils rapportent à mon esprit que c'est un homme, et c'est véritablement un homme. Mais dans le mystère de la divine eucharistie, la foi va bien plus loin, elle est bien d'une autre force et d'une autre étendue, et par conséquent elle est bien d'un autre mérite ; non-seulement je crois ce que je ne vois pas, mais aussi je vois ce que je ne crois pas. Je crois le Fils de Dieu caché sous ces voiles eucharistiques, et je ne le vois pas. Je vois du pain et du vin qui composent ces voiles, et je ne les y crois pas ; c'est donc ici par excellence le mystère de foi, et l'Eglise a grande raison de l'appeler ainsi : *Mysterium fidei*.

Croyons donc et ne raisonnons point, chrétiens auditeurs, abaissons la vue de notre esprit, et tenons-nous dans la sainte obscurité de la foi ; soumettons notre créance aux paroles de celui qui est la vérité même, et ne nous en rapportons point au témoignage de nos sens. Nos sens nous peuvent tromper ; notre vue même est aisément séduite ; mais la parole, mais la vérité de Dieu ne peut errer. Nous ne rejeterons pas ici néanmoins la déposition de tous les sens ; nous recevrons celle de l'ouïe, à cause de l'alliance qu'elle a avec la foi ; car la foi vient de l'ouïe, dit l'apôtre saint Paul : *Fides ex auditu*, et nous voyons en effet, que ce sens se joignant avec la foi, est le seul qui ne nous trompe point dans le mystère adorable de nos autels.

En voulez-vous une admirable figure de l'Ecriture sainte ? Vous la trouverez dans cette bénédiction que Jacob ravit à son frère Esaü. Car alors tous les sens d'Isaac le trompèrent, à la réserve de son ouïe. Ses yeux que la vieillesse avait extrêmement affaiblis, le jetèrent aisément dans l'erreur ; il crut voir Esaü son aîné, c'était Jacob. Son odorat le trompa ; sentant l'odeur des habits d'Esaü, il crut que c'était lui ; c'était Jacob. Son goût le trompa ; mangeant d'un mets qu'il crut être de la chasse d'Esaü, il crut aussi que c'était lui qui le lui présentait ; c'était Jacob. Son toucher le trompa, il fit approcher celui qui lui demandait sa bénédiction, et lui ayant tâté les mains, il prononça que c'étaient les mains d'Esaü, et c'étaient celles de Jacob ; mais pour le sens de son ouïe, il ne le trompa point. Ce sens seul lui demeura fidèle, et ne le jeta point dans l'erreur ; reconnaissant Jacob à sa voix, il s'écria, c'est la voix de Jacob : *Vox quidem, vox Jacob est*. Et c'est ainsi, dit l'angélique Docteur dans cet opuscule merveilleux qu'il a fait sur le très-saint sacrement de l'autel ; c'est ainsi que tous nos sens, à l'exception de l'ouïe, nous trompent à l'égard de la divine eucharistie, où Jésus est caché sous les vêtements empruntés des espèces sacramentelles, comme Jacob l'était autrefois sous les vêtements d'Esaü. La figure, la couleur, le goût, l'odeur, tout cela trompe nos yeux, notre goût, notre odorat, notre toucher. Nous n'y voyons, nous n'y goûtons, nous n'y sen-

tons, nous n'y touchons que le pain ; mais quand nous entendons Jésus-Christ prononcer ces paroles par la bouche du prêtre : *Prenez, mangez, ceci est mon corps*. Ah ! voilà la voix de Jacob. Nous devons alors reconnaître Jacob à sa voix ; voilà une voix qui nous découvre que le corps de Jésus-Christ est réellement et véritablement sur nos autels. Voilà une voix qui devrait terminer toutes les contestations et tous les différends des hommes, qui devrait finir toutes les controverses, qui devrait dissiper toutes les ténèbres des incrédules.

Impanateurs luthériens, cette voix de Jésus-Christ ne dit pas : Ici, dans ce pain est mon corps ; mais ceci est mon corps. Figuratifs calvinistes, cette voix ne dit pas : Ceci est le signe, ou la figure de mon corps ; mais ceci est mon corps. Et pourquoi vouloir rendre obscure une voix si claire ? Ah ! ce sacrement, dit excellemment un Père de l'Eglise, est ce que Jésus-Christ a dit qu'il était, et non pas ce qu'un chacun voudra s'imaginer qu'il est : *Hoc est quod dixit, non quod quisque finxit*. Il a dit : Ceci est mon corps, c'est assez. Rendez-vous donc à l'autorité, aussi bien qu'à la clarté de ses divines paroles. Il vous a ôté la liberté de les interpréter à votre fantaisie. Il a bien voulu être lui-même son interprète, et il vous ferme cette bouche profane, impie et sacrilège, qui ne s'ouvre que contre vos propres intérêts, et qui contredit le testateur sur les dispositions mêmes par lesquelles il vous appelle à son hérité. Revenez donc de vos égarements, pliez sous le joug de la foi ; soumettez vos sens et votre aveugle raison à ses sombres lumières, et venez adorer avec nous le Fils de Dieu caché dans le sacrement adorable de nos autels, pour y exercer et nourrir notre foi, que sa sagesse a trouvé le moyen d'accorder avec la réalité de sa présence.

Une autre merveille de cette divine sagesse brille encore dans l'institution de ce sacrement ; c'est qu'elle a trouvé par là le moyen de donner aux hommes une nourriture toute divine, et cependant proportionnée à leur faiblesse ; renouvelez ici, je vous prie, toute votre attention.

Parce qu'il fallait, pour accomplir tout le grand ouvrage de la Rédemption du monde, une satisfaction et une mort, et que d'un côté l'homme qui pouvait mourir ne pouvait pas satisfaire, et que de l'autre le Fils de Dieu qui pouvait satisfaire ne pouvait pas mourir ; qu'a fait la sagesse divine ? Elle a uni Dieu et l'homme en Jésus-Christ, afin que ce qu'il aurait de l'homme le rendant sujet à la mort, et ce qu'il aurait de Dieu, donnant à cette mort la satisfaction et le mérite, il pût mourir et satisfaire tout ensemble. De même dans le mystère de l'adorable eucharistie ; parce que le Verbe divin, qui nourrit les anges dans le ciel, pouvait bien nourrir les hommes sur la terre, mais ne pouvait pas en être mangé ; et que le pain au contraire, pouvait bien être mangé des hommes, mais ne pouvait pas être la nourriture de leurs

âmes ; qu'est-il arrivé ? Sagesse adorable du Verbe incarné, vous avez pris le pain qui est la nourriture ordinaire des hommes, et par la vertu toute-puissante de vos paroles, vous l'avez changé en la substance de votre corps ; de ce corps dans lequel habite la plénitude de la divinité, comme parle saint Paul : *In quo inhabitat plenitudo divinitatis* ; de ce corps tout pénétré et tout imbibé de la divinité, comme parle un Père de l'Eglise : *Corpus deitate imbutum*, et par là vous avez trouvé le moyen de donner aux hommes sur la terre une nourriture toute divine, mais proportionnée néanmoins et accommodée à leur faiblesse.

Mais que dis-je ici, nourriture divine ? Cette expression est trop faible, et trop audessous de ce que je dois exprimer. Il faut dire, une nourriture qui est Dieu. C'est ainsi que les saints Pères de l'Eglise ont parlé. C'est ainsi que saint Augustin ne s'est pas contenté d'appeler le sacrement de l'adorable eucharistie, le pain du Seigneur ; mais l'a appelé le pain qui est le Seigneur même : *Panis Dominus*. Appliquez-vous à ceci, je vous prie, et suivez ce raisonnement.

Tout ce qui n'est que divin, et qui n'est pas Dieu, est quelque chose de créé, et capable par conséquent de déchéance et de dépérissement, tendant au néant par son propre poids, et par la condition de sa nature. Sur ce principe, la grâce même qui n'est pas la substance du Saint-Esprit, comme l'a cru autrefois un grand auteur, que toute la théologie révère, et qu'elle regarde comme son maître, l'appelant le maître des sentences, mais qu'elle ne suit pas en cette occasion : la grâce, dis-je, qui n'est que divine, et qui n'est pas Dieu, qui n'est qu'une qualité surnaturelle, mais créée, par le moyen de laquelle nous entrons en quelque participation de la divinité, est capable, par la condition de sa nature, de déchéance et de dépérissement, et je ne fais point de difficulté de dire que c'est pour la soutenir elle-même, et pour empêcher que dans l'Eglise il n'y ait défaillance de grâce, que la sagesse du Fils de Dieu a trouvé le moyen de nous donner dans le sacrement de nos autels une nourriture qui non-seulement est divine, mais qui est Dieu.

Et n'est-ce point là le sens de toutes ces grandes paroles que le Fils de Dieu a dites au sujet de l'eucharistie, et qui nous sont rapportées dans le sixième chapitre de saint Jean ? *Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair, pour la vie du monde. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Car ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage.... comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi.*

O sacrement merveilleux et tout divin ! ô prodige inouï, ô mystère incompréhensible ! les sens s'y trompent, la raison s'y

perd ; mais parmi tout cela, la foi doit demeurer inébranlable, se trouvant appuyée sur la parole et sur la sagesse du Fils de Dieu.

En effet, chrétiens auditeurs, qui est celui qui pour peu qu'il fasse d'attention, et sur cette sagesse du Fils de Dieu, instituant le très-saint et très-adorable sacrement de nos autels, et sur les paroles si claires et si formelles qu'il a employées dans son institution, ne trouve pas des convictions capables d'écarter tous les nuages des difficultés qui pourraient s'élever dans son esprit ? Il est certain, et personne n'en peut disconvenir, que le Fils de Dieu a fait agir alors sa sagesse d'une manière toute particulière. Ces grandes réflexions de son esprit dans ces moments sacrés qui furent les derniers de sa vie : *Que l'heure était venue, qu'il allait passer de ce monde à son Père, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en retournait à Dieu*, en seraient dans un besoin des preuves convaincantes. Et de là n'est-on pas en droit de conclure la présence réelle de la chair et du sang du Sauveur ? Car aurait-il employé tant de sagesse pour nous laisser un signe et une figure de sa mort ?

Allons plus loin : cette sagesse du Sauveur n'a pas ignoré, et n'a pu ignorer combien il était important pour le salut de son Eglise de s'expliquer avec netteté, et de fuir les obscurités et les sens de figure en cette occasion, étant proche de sa mort, ne devant plus demeurer au monde pour s'interpréter lui-même ; s'agissant d'un sacrement dont l'institution devait être faite par des paroles claires ; s'agissant d'un testament qui devait être conçu dans des termes si intelligibles, que la succession n'en pût être contestée entre les héritiers ; s'agissant enfin d'un commandement qui, pour être exécuté, devait être fait dans des termes précis. Or, tels sont les termes dont la sagesse du Fils de Dieu s'est servi dans l'institution de l'adorable eucharistie : *Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous*. Ce n'est pas encore tout. Cette sagesse éternelle a prévu, et n'a pu s'empêcher de prévoir que sur la clarté, sur la force et sur la signification naturelle de ces paroles, toutes les sociétés chrétiennes croiraient la présence réelle de son corps dans ce sacrement ; que toutes les nations du monde s'uniraient dans cette créance ; que tous les docteurs de son Eglise de siècle en siècle, conspireraient à enseigner cette vérité ; que lorsque les hérésies s'élèveraient pour la combattre, elle serait soutenue par les décisions de son Eglise, et par l'autorité de ses conciles ; et avec toutes ces vues, cette sagesse éternelle a voulu parler nettement dans une occasion si importante, et dire : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ; après cela concluons qu'il est impossible que nous soyons dans l'erreur ; autrement et je ne craindrai point de le dire, ce serait (ce qui est encore impossible) la sagesse de Dieu qui nous y aurait jetés.

Mais si le Fils de Dieu a employé tant de

sagesse pour se donner à nous dans cet auguste sacrement, avec quelle sagesse, mes frères, n'en devons-nous point approcher pour l'y recevoir? Quelles dispositions ne devons-nous point apporter, quelles mesures ne devons-nous point prendre, que ne devons-nous point faire pour ne pas trouver la mort où nous devons trouver la vie, notre condamnation et notre perte, où nous devons trouver notre justification et notre salut? Mais que fait-on, et comment se conduisent aujourd'hui la plupart des chrétiens, quand il s'agit de participer à un mystère si terrible? Leur conduite peut-elle être appelée une conduite de sagesse? Est-ce être sage que d'aller s'asseoir témérairement à la table des anges, ayant le cœur tout infecté du venin des passions et des péchés, d'aller toucher avec des mains sacrilèges des mystères si purs, et d'aller recevoir un Dieu de sainteté dans une conscience souillée? Est-ce être sage que d'aller à ce sacrement de pureté, ayant le cœur tout corrompu par l'amour des sales plaisirs? d'aller à ce sacrement d'union, de paix et de charité, avec un cœur tout déchiré par les sentiments de la haine et de la vengeance? d'aller à ce sacrement d'humilité, de pauvreté, où notre Dieu s'aneantit sous de pauvres et simples espèces, afin de s'unir plus intimement à nous, et d'y aller avec un cœur tout possédé d'amour pour les richesses, les pompes, les honneurs et les vanités du monde? Est-ce être sage que de ne point s'éprouver soi-même avant que d'y aller, que de se contenter d'un examen léger et superficiel de l'état de sa conscience, et qui est suivi d'une froide déclaration que l'on fait de ses péchés aux oreilles d'un prêtre, sans détestation, sans douleur, sans réparation, sans changement de vie? Voilà ce qui cause dans l'Eglise tant d'indignes communions, et c'est à ce défaut de sagesse que saint Paul les attribue.

Que l'homme s'éprouve lui-même, dit ce grand Apôtre, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice; car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur: Non dijudicans corpus Domini, ne considérant point assez attentivement la grandeur des mystères auxquels il participe, ne pesant point assez de quelle conséquence il l'est d'y participer indignement, ne faisant point réflexion que le pain des anges demanderait une vie angélique, que la nourriture des forts n'est pas propre pour les faibles, que les délices des enfants de Dieu ne conviennent point aux esclaves du péché, et que le pain de vie, enfin, ne doit pas être pour les morts.

Il y a un autre défaut de sagesse, qui est bien ordinaire encore parmi les chrétiens de nos jours. Il ne les rend pas à la vérité si criminels, ne les rendant pas coupables du corps et du sang du Sauveur, mais il ne laisse pas d'être la cause de leur perte, c'est celui des pécheurs qui s'éloignent de la sainte

table, dans l'état du péché, sans se mettre en peine de quitter le péché, pour pouvoir approcher de cette sainte table. Tantôt c'est une passion dont ils ne peuvent, ou, pour mieux dire, dont ils ne veulent point se défaire; tantôt c'est un procès qui ne finit point, une querelle qui nourrit dans leur cœur des sentiments de haine et de vengeance, et qui met à tous moments des paroles de médisance dans leur bouche; tantôt c'est un trafic injuste, mais utile; un emploi d'iniquité, mais qui soutient leur fortune. Le moyen de communier avec cela? A Dieu ne plaise que je les exhorte ici à participer aux saints mystères dans cet état, mais qu'ils en sortent pour se mettre en celui d'en pouvoir approcher; qu'ils écoutent ce que dit la Sagesse dans l'Ecriture à tous les insensés qui leur ressemblent: *Sapientia insipientibus locuta est* (Prov., IX, 4, 5). La Sagesse a dit aux insensés: *Venez, mangez le pain que je vous présente, buvez le vin que je vous ai préparé, quittez l'enfance, vivez et marchez par les voies de la prudence; c'est-à-dire, de cette prudence divine, qui fait fuir aux hommes tout ce qui les éloigne de Dieu, et rechercher avec soin tout ce qui les en approche.* Qu'ils suivent la règle que Jésus-Christ, lui qui est la Sagesse incarnée, leur a prescrite dans l'Evangile. Il dit bien: *Si lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel; mais il ajoute aussitôt: Allez vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don* (Matth., V). Suivons cette règle, mes frères, sortons de l'état de nos péchés, et après en être sortis, approchons avec confiance du sacrement adorable de la divine eucharistie, où le Fils de Dieu, pour nous nourrir de sa propre chair et de son propre sang, a employé sa puissance aussi bien que sa sagesse; c'est ce que je dois vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Trop déferer aux raisonnements humains et au témoignage de ses sens, et ne pas déferer assez à la toute-puissance de Dieu; c'est ce qui a jeté dans l'erreur les ennemis du sacrement adorable de nos autels; et au contraire, s'élever au-dessus des sens et des raisonnements humains, dans ce mystère qui est au-dessus de toutes nos pensées, et regarder tous les miracles qui s'y font, comme des effets de la toute-puissance de Dieu, c'est ce qui a retenu et retiendra toujours les fidèles dans la foi, et c'est ce qu'ont fait et nous ont enseigné de faire tous les saints Pères de l'Eglise.

Mais mon dessein n'est pas de m'arrêter ici à ce témoignage des hommes; j'ai quelque chose d'infiniment plus fort, savoir le témoignage du Fils de Dieu, qui nous fournit lui-même des preuves invincibles de la présence réelle de son corps et de son sang, dans le sacrement de nos autels; c'est dans les endroits où il l'a regardé comme l'ouvrage merveilleux de sa toute-puissance.

Il y en a particulièrement trois dans l'Evangile ; le premier est celui que nous avons déjà rapporté du treizième chapitre de saint Jean, où cet évangéliste nous représente le Sauveur, qui, dans le temps de l'institution de ce sacrement, se remplit l'esprit des idées de sa toute-puissance : *Sachant, dit-il, que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains : Sciens quoniam dedit ei omnia Pater in manus*. Rien n'a été excepté : *Omnia*. Ses mains sacrées ont reçu le pouvoir de changer toutes les natures, ou de les réduire au néant, ainsi qu'il lui plaira. Il n'y en a point qui ne soit toute prête à quitter sa forme, sa figure, son être même, quand il l'ordonnera ; et c'est sans doute ce qu'il a voulu nous apprendre, en commençant tous ses miracles par un changement des natures, et en les finissant par un autre. Commencant ses miracles par le changement de l'eau en vin, à des noces humaines, et auxquelles il n'était que convié ; et les finissant par un changement bien plus merveilleux ; celui du pain en sa propre chair, et du vin en son propre sang, dans cette alliance divine et éternelle qu'il contracte avec son Eglise, dont il est lui-même le véritable époux.

Le second en droit de l'Evangile qui prouve cette vérité, est au sixième chapitre de saint Jean, où le Sauveur promettant de nous donner sa chair à manger, et son sang à boire, élève sa puissance au-dessus de celle de Moïse. Voyant, dit saint Cyrille, que les Israélites avaient de l'admiration pour Moïse, de ce qu'autrefois dans le désert, il avait fait tomber du ciel en faveur de leurs pères, la manne qui n'était qu'une figure de la divine eucharistie ; il jugea à propos de diminuer dans leurs esprits l'estime qu'ils avaient pour cette figure ; afin de les mieux conduire à la vérité. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, leur dit-il : ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois donner pour la vie du monde : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita*. Comme voulant dire aux Israélites : Si ce que vous admirez n'était qu'une ombre, combien grande doit être la chose dont l'ombre seule vous paraît si admirable ? Car la lumière est plus excellente que l'ombre, la vérité que la figure, et le corps du créateur du ciel, que la manne qui tombait du ciel ; je ne dis point ceci de moi-même, c'est la paraphrase que saint Ambroise fait sur ces paroles du Fils de Dieu que je viens de rapporter.

Enfin le troisième endroit de l'Evangile, qui prouve encore cette vérité, est au même chapitre sixième de saint Jean, où le Sauveur voyant que les Juifs disputaient entr'eux de sa puissance, disant : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger* ; entendant ses disciples mêmes murmurer, et se plaindre de la dureté de ses paroles : *Durus est hic sermo* ; il prouva le miracle de puissance qu'il promettait, par un autre qu'il

promettait encore. Il prouva le miracle de la sainte eucharistie, par celui de son ascension dans le ciel, montrant par là qu'il fallait une égale foi pour l'un et pour l'autre, et que l'un et l'autre seraient les effets de son pouvoir suprême. *Vous offensez-vous de mes paroles, leur dit-il, et vous scandalisez-elles ? Que sera-ce donc, si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant ?*

Or, de tous ces endroits de l'Evangile, où il est évident que le Sauveur a regardé le sacrement de la sainte eucharistie comme un effet merveilleux de sa puissance, ne doit-on pas conclure avec la même évidence, qu'il n'a pas employé tant de puissance pour nous y laisser une figure de son corps, un [signe et une représentation de sa mort ?

Car pourquoi dans ce premier endroit de l'Evangile se remplir l'esprit des idées de sa toute-puissance, et nous dire que Dieu son Père lui a tout mis entre les mains, s'il ne voulait mettre dans les nôtres, en instituant ce sacrement, qu'un signe et un symbole de sa chair adorable et de son sang précieux ? Fallait-il un Homme-Dieu pour cela, et un Homme-Dieu agissant par le pouvoir suprême qu'il avait reçu ?

Pourquoi, dans le second endroit, s'élever au-dessus de Moïse, à l'occasion de la divine eucharistie qu'il promettait ? Le miracle de Moïse faisant tomber la manne du ciel dans le désert, a été un miracle réel ; et si le Sauveur ne nous avait pas donné réellement dans l'eucharistie sa chair à manger et son sang à boire, tous les miracles qu'il y fait ne seraient miracles qu'en ombre et en figure. Ainsi au lieu que, selon le témoignage de saint Paul, toutes choses arrivaient en figure à ceux de l'ancienne loi : il se trouverait au contraire que la réalité des miracles aurait été pour eux, et pour nous les ombres et les figures.

Pourquoi enfin, apporterait-il le miracle de son ascension dans le ciel, pour preuve de la divine eucharistie, s'il n'y avait point dans l'eucharistie de miracle, et si ce sacrement ne contenait pas le même corps qui est monté dans le ciel, s'il n'en contenait que la figure ? Quel besoin, je vous prie, auraient eu les hommes de voir de leurs yeux cette grande merveille, le corps de Jésus-Christ montant dans les cieux, pour être persuadés de cette autre merveille du corps de Jésus-Christ, donné aux hommes dans ce sacrement pour leur servir de nourriture, s'il n'y recevaient que sa figure ?

Après cela, de quel crime ne seront point coupables ceux qui oseront par leur incrédulité donner des bornes à la puissance de Dieu, et demander comment cet ouvrier admirable, et cet auteur de toutes choses, peut faire ses ouvrages ? Après cela, ô chrétien, si, te rendant imitateur de l'incrédulité du Juif, tu persistes à demander encore : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?* j'imiterai premièrement ta stupidité en me servant de ce même terme, pour te faire de semblables demandes sur tous les prodiges que tu lis dans les saintes Ecritures :

pour te dire, comment le bâton de Moïse fut-il changé en serpent, et revient-il dans sa première nature? Comment les eaux de l'Egypte furent-elles changées en sang, et le sable en mouchers? Comment le peuple de Dieu passa-t-il à pied sec au travers de la mer, et comment le Jourdain arrêta-t-il son cours, pour lui donner aussi un libre passage? Comment les fontaines d'eau sortirent-elles du sein d'une roche, pour abreuver ce peuple, et comment la manne tomba-t-elle du ciel pour le nourrir?

Mais après cela, j' répondrai sérieusement avec saint Ambroise à cette demande judaïque : Comment se peut-il faire, que le pain dans l'Eucharistie devienne le corps de Jésus-Christ : *Quomodo potest qui panis est, corpus esse Christi?* Cela se fait par les paroles de la consécration : *Consecratione*. Mais de qui sont les paroles qui opèrent cette consécration : *Consecratio autem quibus verbis et quibus sermonibus est?* Ce sont les paroles du Seigneur Jésus : *Domini Jesu (Ambros., lib. IV, de Sacram., cap. 4)*. C'est à dire, ce sont les paroles d'un Dieu, qui dans un instant a formé de rien la hauteur du ciel, la profondeur des mers, l'étendue de la terre. Et y a-t-il quelque sujet de s'étonner qu'il puisse changer par sa parole, ce qu'il a bien pu créer par sa parole. Ne semble-t-il pas même que ce soit un moindre miracle, de changer en mieux ce qui était déjà, que de former du néant ce qui n'était pas encore?

Mais quoi ! me direz-vous, faire ce changement dans un million d'endroits tout à la fois ! mettre le corps de Jésus-Christ sur un million d'autels tout à la fois ! perpétuer dans tous les siècles cette production merveilleuse ! encore un coup, comment cela se peut-il faire? Cela se fait par la parole du Seigneur Jésus qui opère tous ces miracles comme Dieu et comme Créateur. Parce que Dieu créateur de toutes choses a dit, dès le commencement du monde, *que la terre produise de l'herbe verte* ; la terre arrosée des pluies du ciel en produit encore tous les jours, par la fécondité et la vertu que lui a imprimée cette parole et ce commandement de Dieu. Le même Dieu a dit depuis, *ceci est mon corps, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi*. Et pour obéir à son commandement, cet effet admirable s'accomplit encore tous les jours dans l'Eglise, et s'accomplira jusqu'à la fin des siècles ; la vertu du Saint-Esprit, comme parlent les saints Pères, couvrant de son ombre vivifiante cette nouvelle moisson, et étant comme une douce rosée qui la fait fructifier, et qui la rend féconde.

Après tout, mes frères, qui sommes-nous, pour donner des bornes à la puissance de notre Dieu, et pour lui dire : *Huc usque venies*, vous ne viendrez que jusque-là, et vous ne pouvez vous communiquer aux hommes qu'en telle et telle manière? Elie qui n'était qu'un homme, faisait descendre le feu du ciel par sa parole quand il voulait ; et l'Homme-Dieu n'aura pas le pouvoir

de changer quand il voudra, par sa parole, la substance du pain en celle de son corps, pour en faire la nourriture de nos âmes !

Je conviens, dira enfin l'hérétique incrédule, que Dieu peut faire cette merveille ; mais quelle nécessité de la faire? Pourquoi ce changement du pain en sa chair, et du vin dans son sang? La vertu de l'un et de l'autre ne nous suffit-elle pas, sans toute cette foule de miracles, qu'il faut reconnaître dès que l'on admet de la réalité dans ce mystère? Pour satisfaire à cette objection, ce n'est plus à la puissance de Dieu qu'il faut avoir recours, mais à son amour. C'est dans le cœur de Dieu qui nous a aimés jusqu'à l'excès, qu'il faut que l'hérétique incrédule aille chercher sa réponse.

Pour nous, mes frères, qui avons l'honneur et l'avantage d'être fidèles ; persuadés de la puissance de Jésus-Christ, et de la grandeur de son amour envers nous, ne nous contentons pas de croire qu'il nous nourrit réellement de sa chair et de son sang dans ce sacrement adorable, mais ayons soin de lui rendre par le changement de nos cœurs, l'honneur et le culte qu'il demande de nous en cet état. Ce sacrement adorable, consiste dans un merveilleux changement. La substance du pain y est changée en celle du corps de Jésus-Christ, celle du vin en celle de son sang ; mais il y a un autre changement que ce sacrement adorable devrait opérer : le changement intérieur de nos âmes ; et comme le corps du Sauveur nous y est donné par forme de nourriture, il devrait sans doute opérer la même chose sur notre esprit et sur notre cœur, que l'aliment fait sur notre chair ; avec cette différence, qu'au lieu que l'aliment corporel est changé dans notre substance ; cet aliment sacré ne se change pas en nous, mais doit au contraire nous changer en lui : *Non mutabor in te, sed tu mutaberis in me*.

Mais, hélas ! où trouverons-nous aujourd'hui ces heureux et véritables changements, ces conversions solides et sincères des cœurs? On voit assez de conversions apparentes, de changements de vie en ombre et en figure ; assez de gens qui, après avoir suivi le monde et ses maximes, s'en retirent un peu pour se donner à quelques pratiques de piété ; mais qui, conservant dans le fond de leurs cœurs pour le monde et pour eux-mêmes des attaches secrètes, ne donnent à Dieu que les apparences et les dehors. Le changement qui se fait dans la divine eucharistie est un changement de nature et de substance, si réel et si solide, que nous l'appelons avec raison une transsubstantiation : *Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie, sed natura, omnipotentia verbi factus est caro*, dit saint Cyprien, ou l'auteur ancien qui a passé sous son nom (*Serm. in Cœna Domini*). Tel devrait être le changement des pécheurs. Telle leur conversion, pour être véritable. Ce devrait être un changement réel et entier de la vie ancienne en une vie nouvelle ; ce devrait être comme une trans-

substantiation de toutes les affections du vieil homme en celles de l'homme nouveau : mais voyons-nous que les communions aient à présent de tels effets ? Après avoir participé tant de fois à nos saints mystères, en est-on changé, en devient-on meilleur ? Ne sont-ce pas toujours les mêmes habitudes, les mêmes passions, mêmes amours et mêmes aversions, mêmes aigreurs et mêmes amertumes, mêmes impatiences et mêmes emportements, mêmes envies et mêmes jalousies, mêmes fiertés et mêmes hauteurs, même luxe et même vanité, même dureté à l'égard des pauvres, même mollesse et même délicatesse pour soi-même ? D'où vient cela ? Est-ce d'un défaut de vertu et d'efficacité dans ce sacrement ? Loin de nous une pensée si criminelle : cela ne vient que de l'obstacle libre et volontaire qu'y met la corruption de notre cœur.

Ah ! n'est-ce pas une chose bien honteuse pour nous, mes frères, de voir que les créatures insensibles, qui n'ont pas comme nous un esprit pour connaître Dieu, et un cœur pour l'aimer, ont néanmoins des oreilles pour entendre sa voix, de manière que, pour lui obéir, elles se changent et se convertissent à sa parole, sans y apporter aucune résistance ? Mettez du pain sur l'autel, qu'y a-t-il de plus insensible ? Cependant que Dieu parle, et qu'il parle même par ma bouche, voilà le pain changé, voilà le pain converti dans la substance du corps de Jésus-Christ : *Verbi præcipit virtus*, dit saint Hilaire d'Arles, *et servit effectus*. Mais que Dieu prononce par ma bouche mille paroles sur le cœur du pécheur ; il demeure toujours rebelle, souvent même il s'endurcit à sa voix ; et quoique le changement dont on lui parle lui soit infiniment avantageux, et qu'il ne s'agisse de rien moins, que de le transformer en son Dieu ; il ne veut point changer. Quel aveuglement pour lui, de se priver d'un si grand bien ? mais quelle injure ne fait-il point à ce sacrement adorable ? Vous le comprendrez mieux, mes frères, lorsqu'après vous avoir parlé de la puissance que Dieu y emploie, et à laquelle le pécheur résiste, je vous aurai entretenus de son amour, et montré que c'est là, où il fait éclater l'excès de cet amour : c'est ce qui va faire le sujet du troisième point de ces discours.

TROISIÈME PARTIE.

L'orgueil naturel de l'homme qui ne peut goûter les abaissements de Dieu, joint à l'ignorance de la grandeur et de l'excès du divin amour, est ce qui l'a rendu incapable de l'intelligence des mystères divins, et rebelle aux lumières qui lui ont été données pour les connaître.

Nous avons une belle preuve de cette vérité dans les apôtres mêmes. Le Sauveur leur prêche le mystère de sa Passion, il leur dit qu'à Jérusalem où il va, il sera livré aux gentils, qu'il sera moqué, outragé, qu'on lui crachera au visage, et qu'après qu'il aura été flagellé, on le fera mourir sur une croix. Pouvait-il choisir pour s'expliquer, des paroles plus claires ? Cependant les apôtres n'en-

tendent point ce langage, et il leur est tellement caché qu'ils n'y comprennent rien : *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud, absconditum ab eis* (Luc., XVIII, 34). Le sens simple et naturel de ces paroles choque leur esprit prévenu de cette fausse et charnelle opinion, que le Messie doit être un grand prince mondain qui s'élèvera sur la terre à une gloire souveraine ; et qui loin d'être mis à mort par ses ennemis, les exterminera tous ; lui subsistant toujours, et jouissant d'une félicité qui n'aura point de fin. Ils appuient avec cela leur erreur, sur des passages de l'Ecriture mal entendus ; car ils sont dans le sentiment de ceux qui dirent un jour au Sauveur : Nous avons appris par la loi, que le Christ demeure éternellement, comment dites-vous donc qu'il faut que le Fils de l'Homme soit élevé en haut ? Suivant ainsi tous ces faux préjugés ; croyant qu'il serait indigne de la grandeur de leur maître, de souffrir la mort et une mort si honteuse ; ne pénétrant point dans les raisons et les desseins de son amour ; ils ne comprennent rien à ses paroles, et quoiqu'elles signifient bien clairement qu'il mourra, et la manière dont il mourra, ils s'imaginent qu'elles renferment quelque sens de figure qui leur est caché, et qu'ils ne peuvent développer.

Ce qui est arrivé aux Apôtres, au sujet de la mort du Sauveur, et ce qui leur est arrivé, faute de pénétrer dans son amour ; est arrivé ensuite de la même manière au sujet de la très-sainte eucharistie, qui est une commémoration de cette mort. Le Fils de Dieu pouvait-il choisir des termes plus clairs et plus précis pour nous faire entendre que, par un excès de son amour, il nous donnait sa chair à manger et son sang à boire, que de nous dire en nous le promettant, au sixième chapitre de saint Jean : *Ma chair est véritablement viande, mon sang est véritablement breuvage ; le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je dois donner pour la vie du monde ?* que de nous dire en exécutant sa promesse : *Prenez, mangez, ceci est mon corps* ? Cependant le cœur dur et stupide des hommes, a voulu trouver de l'obscurité dans ces paroles : les hérétiques, voulant régler leur foi sur la déposition de leurs sens, et non sur la puissance de Dieu, et la grandeur de son amour, ont tiré ces paroles de leur propre et naturelle signification, pour leur donner un sens de figure ; et comme ceux qui ne voulaient pas que le Christ mourût, opposaient ce passage de la loi, où il est dit qu'il faut que le Christ demeure éternellement, et l'opposaient, ignorant le grand secret de son amour, qui savait bien accorder sa mort, avec l'éternité de son règne ; de même, nos hérétiques ne voulant pas que Jésus-Christ soit réellement sur nos autels, nous opposent aussi ce passage de l'Ecriture, où il est dit, qu'il faut que le ciel le reçoive jusqu'au temps de l'accomplissement de toutes choses, et l'opposent, ignorant aussi le grand secret de son amour, qui sait bien accorder sa demeure dans le

ciel avec sa présence réelle dans le Sacrement de la très-sainte et très-adorable eucharistie sur nos autels.

Et ceci, mes frères, n'a pas été particulier aux hérétiques des derniers temps. Il leur a été commun avec tous les hérétiques anciens; surtout avec ceux qui ont combattu la divinité de Jésus-Christ; et qui, prétendant soutenir le parti de la grandeur de Dieu, et ne comprenant point celle de son amour, ont dit que le Verbe qui s'est fait chair, n'est qu'une vertu, et pour me servir de leurs termes, une énergie de la divinité, et non pas une personne divine et subsistante.

C'est ce qui a obligé saint Jean, l'apôtre et le disciple de l'amour, de leur opposer l'amour que Dieu a eu pour nous qui semble lui avoir fait oublier sa grandeur, ou plutôt qui a trouvé le secret de la conserver dans les abaissements: et c'est par là que cet apôtre a dissipé les ténèbres de leurs erreurs. Il n'a eu recours qu'à l'amour. Il leur a enseigné que Dieu est amour: *Deus charitas est*, son symbole, sa profession de foi ont été renfermés dans ces paroles, que nous lisons dans son Evangile, Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*.

Mais comme cet Apôtre a eu recours à l'amour du Père, pour défendre la divinité du Fils, il faut de même, que nous ayons recours à l'amour du Fils, pour défendre la vérité et la réalité de sa présence sur nos autels; et que nous disions avec le même saint Jean, pour dissiper les ténèbres dont l'hérésie voudrait couvrir ce mystère adorable: Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin: *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos*. Paroles qui dans le texte grec qui est l'original, signifient tout à la fois et la persévérance, et la perfection, ou la consommation de l'amour de Jésus-Christ pour nous.

Mais pour vous bien persuader que c'est là où le Sauveur nous donne des preuves et de la persévérance et de la force de son amour, je n'ai qu'à vous faire peser toutes les paroles dans lesquelles un autre apôtre, c'est saint Paul, nous rapporte l'institution de la divine eucharistie: *Le Seigneur Jésus*, dit-il, *la nuit qu'il devait être livré à la mort, prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit et dit à ses disciples: prenez, mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous*.

Premièrement, de ces deux qualités que saint Paul donne au Sauveur, quand il l'appelle le Seigneur Jésus, la première nous marque à la vérité sa puissance, mais la seconde nous marque son amour. La première nous marque qu'il est le Seigneur, qu'il est le maître des natures, pour les changer comme il voudra; mais la seconde nous marque que c'est un Seigneur infiniment bon, plein de tendresse pour nous et d'amour pour notre salut. Examinons les paroles qui suivent, et nous trouverons qu'elles sont toutes employées pour nous marquer la force

et la tendresse de cet amour: *In qua nocte tradebatur*.

La nuit même qu'il devait être livré à la mort; cette nuit si douloureuse, où son âme allait être plongée dans un abîme de tristesse; où un disciple perfide l'allait mettre entre les mains de ses ennemis; où il en allait recevoir tant d'outrages, ce qui devait occuper toutes les pensées de son esprit, il ne put nous oublier; et ce fut cette nuit-là même qu'il choisit pour instituer le sacrement de son amour: *Accipit panem*, il prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et dit à ses disciples: prenez, mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous.

Ah! voilà des paroles dont la clarté devrait d'un côté dissiper toutes les ténèbres des esprits, mais dont l'ardeur et le feu devraient de l'autre embraser tous les cœurs: «Prenez, mangez, ceci est mon corps: *Accipite*, prenez-le, appropriiez-vous le droit et la possession de ce corps. Il est à vous; et afin qu'il y soit de la manière la plus parfaite et la plus intime: *Manducate*, mangez-le, unissez-vous à lui, ou plutôt devenez une même chose avec lui. *Quod pro vobis tradetur*, qui sera livré pour vous. Je préviens ici ma croix en votre faveur, et quoique l'heure s'approche en laquelle mon corps doit être immolé et mon sang répandu sur cette croix; mon amour ne peut souffrir ce retardement. Je vous donne dès à présent ce corps à manger, je verse par avance dans vos bouches ce sang qui doit être tiré de mes veines par la violence des tourments. C'est moi qui souffrirai, c'est moi qui mourrai, c'est moi qui serai seul la victime de propitiation pour les péchés des hommes, c'est moi qui satisferai et serai seul capable de satisfaire à la justice de Dieu mon Père; mais voici le secret et le mystère de mon amour. C'est que mon corps qui doit souffrir, va, par le moyen du sacrement que j'institue, devenir le vôtre, ou plutôt, vous allez vous-mêmes devenir en le mangeant, ce même corps immolé, ce même corps qui aura souffert et satisfait à la justice de Dieu pour vous. Dieu mon Père me l'a donné, et moi je vous le donne. Il me l'a approprié, et moi je vous l'approprie maintenant. Prenez, mangez, ceci est mon corps.» Comment appeler cela, si ce n'est porter l'amour au dernier degré de sa perfection et jusqu'à son entière consommation? *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos*.

Or, c'est cette perfection et cette consommation d'amour que le Fils de Dieu a fait paraître dans l'institution de la très-sainte eucharistie, qui nous doit affermir, plus que toute autre chose, dans la foi de cet adorable mystère. Pour moi, ni la clarté des paroles du Sauveur dans cette occasion, où il devait s'expliquer nettement; ni l'autorité de l'Eglise qui se joint à la clarté de ces paroles, pour nous en déterminer le sens; ni l'accord perpétuel de toutes les églises chrétiennes de l'Orient et de l'Occident; ni le consentement unanime des saints Pères de tous les siècles, ne me persuadent point tant de la présence

réelle de Jésus-Christ sur nos autels, que la grandeur et l'excès de son amour dont il nous a voulu donner une marque éclatante. A la veille de sa mort il nous fait un festin, il nous appelle à sa table, il abolit la Pâque ancienne, il en institue une nouvelle, il met fin aux ombres et aux figures, il fait cesser les sacrifices de la loi, il substitue son corps à la place de toutes les victimes qui avaient été jusque-là inutilement offertes. Avant que d'immoler son corps, il le donne à manger dans le festin qu'il fait : *Prenez, mangez, ceci est mon corps, buvez, ceci est mon sang.* Ah! ne serait-ce pas diminuer visiblement de son amour et de la magnificence de sa table, que de prétendre qu'il ne nous y donne qu'un signe de son corps, qu'il ne nous y nourrit que de représentations et de figures?

Demeurerons-nous insensibles, mes frères, aux marques éclatantes que le Sauveur nous donne d'un si prodigieux amour? Serons-nous ingrats parmi tant de bienfaits, froids et glacés parmi tant de flammes? L'unique but du Sauveur en nous témoignant ici l'excès de son amour, est d'exciter par là et d'enflammer le nôtre. Il aime, mais il n'aime que pour être aimé et pour nous faire trouver notre bonheur dans son amour. On donne de ses propres biens à ceux dont on veut être aimé, pour les empêcher d'aimer ailleurs et de désirer ce qui est aux autres; mais qui est-ce qui donne sa chair et son sang? Où est le pasteur qui nourrisse ainsi ses brebis, quelque amour qu'il ait pour elles? Il n'y a que Jésus-Christ qui aime dans cet excès, et qui veuille qu'il lui en coûte tant pour être aimé. Ne devrions-nous pas l'aimer de même, et avec un semblable excès d'amour?

Si vous êtes assis à la table d'un grand, dit le Saint-Esprit dans l'Ecriture, prenez garde aux choses que l'on vous y sert et aux mets où vous mettez la main, parce qu'il vous en faudra préparer de semblables : *Cum sederis ut comedas cum principe, diligenter attende quæ apposita sunt ante faciem tuam.* Vous savez, mes frères, ce que c'est que cette table du grand, que c'est celle où l'on vous donne le corps et le sang de Jésus-Christ. Il faut que celui qui en approche prépare un semblable mets : c'est-à-dire, que comme Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons aussi être prêts à lui donner la nôtre, pour répondre à la grandeur de son amour; il faut, du moins, que son amour soit dominant dans notre cœur, qu'il règle tous nos désirs, et qu'il conduise toutes nos autres affections.

Et c'est là-dessus, mes chers auditeurs, que nous devons particulièrement nous éprouver avant que d'approcher des saints mystères, pour n'en pas approcher indignement. Car, tout de même que le Fils de Dieu, avant que de donner à saint Pierre son corps mystique, c'est-à-dire son Eglise, l'interrogea sur son amour, et ne lui dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux, » qu'après que cet apôtre lui eut donné par trois fois des assurances de son amour; de même, avant

que de donner son corps réel et naturel au chrétien dans la divine eucharistie, il veut qu'il fasse épreuve de son amour : *Amas me?* M'aimes-tu? Mon amour est-il bien dans ton cœur? sonde un peu ce cœur, va jusqu'au fond, ne l'arrête pas à la surface, vois si tu trouveras là un vrai détachement des créatures et des choses du monde, un mépris sincère des vanités du siècle, de ses faux biens et des fausses délices : *Diligis me plus his* : Du moins, m'aimes-tu plus que toutes ces choses? Te sens-tu dans une vraie disposition de tout abandonner, plutôt que de m'offenser et d'abandonner mon service? Si cela est, viens te nourrir de ma chair et de mon sang, entre dans la salle de mon festin, tu as la robe nuptiale, puisque tu es revêtu de mon amour.

Mais ce n'est pas seulement sur l'amour de Dieu que l'on doit s'éprouver, c'est aussi sur l'amour du prochain. Il faut examiner si l'on a rendu justice à tout le monde, si l'on a véritablement pardonné les injures, si, ayant blessé l'honneur de ses frères, on a eu soin de guérir en le réparant les plaies qu'on lui a faites, si on les a assistés de ses secours dans le besoin, si on ne les a point négligés, oubliés, méprisés dans leurs misères; car l'amour du prochain nous est particulièrement enseigné et vivement représenté dans le sacrement de la divine eucharistie; et c'est le sacrement de la paix, de l'union, de l'unité même des chrétiens. Nous ne sommes, dit saint Paul, tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps, parce que nous participons tous au même pain : *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.*

Cà, chrétiens, que la chair et le sang de Jésus-Christ, dont il vous nourrit à sa table, fassent donc désormais de fortes impressions de ce double amour sur vos cœurs. Que celui de Dieu soit ardent et fervent en vous : c'est l'unique chose qu'il vous demande, après vous avoir tout donné, et s'être livré lui-même si libéralement à vous. Joignez à cet amour celui de vos frères, aimez-les comme Jésus-Christ, ce Seigneur de la gloire, qui n'a point rougi de vous appeler ses frères, vous a aimés. Ne leur refusez pas votre pain, puisque votre Dieu a bien voulu devenir le nôtre. Faites-leur part de vos biens, puisqu'il vous communique les siens avec tant d'abondance; oubliez leurs injures, puisqu'il a oublié et expié les vôtres. Si vous êtes dans ces dispositions, approchez avec confiance de sa table, prenez le pain vivant qu'il vous présente dans l'excès de son amour, nourrissez-vous de sa chair adorable, arrosez-vous de son sang précieux, et, après avoir reçu sur la terre des gages si authentiques de son amour, vivez dans une ferme espérance que vous le posséderez dans l'éternité de sa gloire : *Amen.*

SERMON IX.

Sur la passion de Notre-Seigneur.

Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.

Celui-ci est pour la perte et le salut de plusieurs dans

Israel, et pour être en butte à la contradiction des hommes (S. Luc, ch. II).

Que viens-je vous annoncer aujourd'hui, chrétiens? de quel esprit suis-je animé, montant en cette chaire, et les paroles que je prends pour mon texte pourront-elles bien convenir au sujet que je dois traiter? Quoi! vous parler de perte et de ruine, au jour de la grâce et du salut! N'est-ce donc pas le jour de la rémission des péchés, de la justification des pécheurs, de la réconciliation de tout le monde? N'est-ce pas le jour de la naissance de l'Eglise, qui doit être composée de toutes les nations de la terre? N'est-elle pas formée aujourd'hui du sang et de l'eau qui coulent du côté du Sauveur? Ne devient-il pas aujourd'hui tout à la fois son Père et son époux? Le testament de ce Père et le contrat de l'alliance de cet époux ne sont-ils pas signés et scellés aujourd'hui de son sang précieux? Les enfants de l'Eglise ne sont-ils pas déclarés par ce testament, et par ce contrat, les héritiers du royaume de Dieu? Qu'est-ce qui pourra donc les exclure de ce glorieux héritage et les priver du grand bienfait de la rédemption? leurs péchés, et la contradiction que leur vie criminelle formera à la passion de leur Sauveur.

Mais n'est-il pas aujourd'hui immolé pour être la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde, comme parle saint Jean? Mais le corps du péché n'est-il pas détruit aujourd'hui? mais la cédule et l'obligation de mort que nous avions faite au démon et qui nous était si contraire, n'est-elle pas effacée aujourd'hui, entièrement abolie et attachée à la croix? Ceux que leurs péchés avaient éloignés de Dieu, n'en sont-ils pas rapprochés aujourd'hui par le sang de son Fils? La muraille de séparation entre Dieu et les hommes pécheurs n'est-elle pas rompue? toutes choses enfin ne sont-elles pas pacifiées en la terre et au ciel par la vertu de ce sang adorable? Tout cela est vrai, je n'en puis disconvenir; mais je ne puis vous dissimuler aussi, et vous en conviendrez avec moi, que c'est de Jésus-Christ et de Jésus-Christ mourant et répandant son sang sur la croix pour le salut de tout le monde, que ces paroles ont été dites: Celui-ci est pour la perte et pour le salut de plusieurs: *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Quoi! lui qui est venu appeler, comme il l'a déclaré lui-même, non pas les justes, mais les pécheurs; lui qui a dit que ceux qui étaient sains n'avaient pas besoin de médecin, mais ceux qui étaient malades; qu'il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver; qu'il était venu chercher ce qui était égaré, sauver ce qui était perdu, qu'il était la voie, la vérité et la vie; qu'il était venu pour donner la vie, et la donner avec abondance, lui qui a dit, enfin, au su et de sa passion et de sa croix, que, comme Moïse a élevé en haut le serpent d'airain dans le desert, il fallait de

même que le Fils de l'Homme fût élevé en haut, afin qu'aucun de ceux qui croiraient en lui ne se perdît, mais qu'ils eussent toute la vie éternelle? C'est cependant lui-même, élevé en haut, attaché à une croix, qui, par l'abus que l'on fait de ses lumières et de ses grâces, est pour la perte aussi bien que pour le salut de plusieurs: *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Encore, si ce n'était que de quelques-uns; mais non, c'est de plusieurs: *Multorum.* Car combien, hélas! fouleront aux pieds le Fils de Dieu, quoique crucifié pour eux aujourd'hui? combien souilleront et profaneront le sang de l'alliance nouvelle, après y avoir été lavés? combien de superbes mépriseront ce sang précieux, parce qu'il est répandu au milieu des opprobres? combien de sensuels, de voluptueux, d'impudiques, le rejetteront, parce qu'il est répandu par la violence des tourments? combien d'impies et de libertins se moqueront de la rédemption éternelle qu'il procure? combien de mauvais chrétiens, qui, par des communions indignes et sacrilèges, se rendant volontairement coupables de l'effusion cruelle de ce sang adorable, feront tomber sur eux cet anathème épouvantable dont les Juifs se frappent eux-mêmes aujourd'hui, quand ils disent: Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Ah! disons donc, dans la douleur de notre cœur et dans l'horreur de nos péchés: Celui-ci est pour la perte et pour le salut de plusieurs: *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Juifs ingrats et aveugles, Jésus en croix est un scandale pour vous: gentils, philosophes, faux sages du monde, Jésus en croix est une folie pour vous; mais sachez qu'il n'est scandale et folie dans cet état que pour ceux qui se perdent; car, pour ceux qui se sauvent, sa croix renferme toute la force et toute la sagesse de Dieu.

Jésus en croix est un scandale pour vous, ô Juifs! Vous attendez le Messie dans un état bien différent: vous l'attendez comme un roi puissant, comme un conquérant glorieux, qui vous fera triompher de tous vos ennemis; vous lui voulez un autre trône qu'une croix, une autre couronne que des épines, un autre sceptre qu'un roseau, une autre pourpre que ce manteau d'écarlate dont on le couvre pour se moquer de lui et de sa qualité de roi, une autre cour enfin que cette troupe de soldats qui l'outragent, et ces deux scélérats qui sont à ses côtés.

Mais si le voile qui est sur les yeux de votre cœur était levé, vous découvririez le Messie en Jésus-Christ, bien plus grand, plus puissant, plus magnifique que vous ne l'attendez. Vous le verriez triomphant de tout le monde sur sa croix, dépouillant les principautés et les puissances, renversant par toute la terre l'empire du démon, et établissant le sien en la place. Vous le verriez dans sa passion, tout majestueux au milieu de ses opprobres; tout-puissant au milieu de ses faiblesses. Vous verriez que dans ce jour de son abjection, non-seulement il ne cessait

pas d'être Dieu, mais qu'il ne cesse pas même de le paraître. Il supplie à la vérité, mais incontinent après il commande. Il prie son Père, la face prosternée contre terre; mais à un moment de là, il renverse ses ennemis par terre d'une seule parole. Il paraît comme un criminel devant Pilate; mais si vous y prenez garde, il fait trembler ce juge. Il succombe en apparence aux impostures et aux calomnies des prêtres et des docteurs de votre loi; mais il déchire par sa voix mourante le voile de votre temple. Il est attaché à une croix; mais la terre en tremble, le soleil s'en éclipse, les sépulchres s'en ouvrent, et les pierres s'en fendent. Il se plaint sur sa croix que Dieu l'a abandonné; mais il promet en même temps son royaume à un larron pénitent qui est à ses côtés. Il meurt enfin, il expire sur cette croix; mais en même temps, il ressuscite plusieurs morts. Ah! vous ne percez point au travers de ce nuage épais d'opprobres et d'ignominies, dont vous couvrez le Sauveur au jour de sa passion, pour aller découvrir en lui ce fonds de gloire, de majesté et de puissance, qu'on ne saurait lui enlever; c'est pourquoi Jésus en croix est un scandale pour vous. C'est pourquoi par votre propre faute, il y est mis pour votre perte et pour votre ruine : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Gentils, faux sages du monde, Jésus en croix est une folie pour vous. Car vous arrêtant aussi à l'écorce et à l'extérieur de ses anéantissements, et ne pénétrant point dans cette divine sagesse qui y est renfermée, vous n'ouvrez point les yeux aux grandes lumières de sa croix, qui sont propres à dissiper les épaisses ténèbres où vous êtes plongés, et à vous apprendre tant de grandes vérités que vous avez jusqu'ici ignorées; vous faire connaître combien les péchés des hommes sont énormes; combien Dieu par sa sainteté en a d'horreur; combien il a le droit de les punir par sa justice; combien il a de compassion pour les pécheurs, de les leur pardonner par sa miséricorde; combien le Créateur aime sa créature, et combien il demande d'en être aimé; combien les âmes des hommes lui sont précieuses, et combien leur salut est estimable; puisque pour racheter ces âmes, procurer aux hommes ce salut, et satisfaire en même temps à ses divines perfections qu'ils avaient outragées, il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à une mort également cruelle et ignominieuse. Voilà la sagesse renfermée dans la croix. Mais parce que toutes ces vérités, quelque grandes et quelque salutaires qu'elles soient, ne sont point du goût de cette prudence de la chair et de cette sagesse mondaine, dont vous faites profession, Jésus en croix est une folie pour vous, et c'est pourquoi il y est pour votre perte : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Mais, hélas! chrétiens, mes chers auditeurs, n'y serait-il point aussi pour la nôtre? Dieu n'a-t-il donc de justice que pour les infidèles et pour les Juifs? Sa sainteté a-t-elle plus d'éloignement, et lui donne-t-elle

plus d'horreur pour leurs crimes, que pour les nôtres. Ne sommes-nous pas même plus coupables qu'eux, si nous rejetons la grâce de notre rédemption après l'avoir reçue; si nous méprisons la croix du Sauveur après l'avoir adorée; si nous souillons et si nous profanons son sang, après y avoir été lavés? Et n'est-ce pas ce que font aujourd'hui tant de chrétiens, que dis-je presque tous les chrétiens? Ah! disons donc pour nous, aussi bien que pour les Juifs et les Gentils. Celui-ci est pour la perte et pour le salut de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

O croix, que tu es donc terrible, et que tu es aimable tout à la fois. Je te regarde tout à la fois, comme le trône de la grâce et de la miséricorde de Dieu, et comme le théâtre de sa justice. Je sais que tout ce que je dois attendre de force, de consolation et de secours en cette vie, me doit venir de toi; mais je sais que c'est aussi de toi que me doit venir tout ce que je dois attendre de jugement et de condamnation dans l'autre. Je sais que tu portes aujourd'hui Jésus-Christ comme le Sauveur et le Rédempteur de tout le monde; mais je sais aussi que tu le dois accompagner, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. C'est par toi qu'il me sauve, c'est par toi qu'il me juge. A quels mouvements laisserai-je donc ici aller mon cœur? Est-ce à l'espérance, est-ce à la crainte? Quand je considère l'énormité de mes péchés commis après l'effusion du sang du Sauveur, je suis rempli de crainte; mais quand je jette les yeux sur l'auteur de la grâce que tu portes aujourd'hui, et que je vois que cette grâce est faite aujourd'hui et formée dans ton sein, je suis tout plein d'espérance; et dans cette vue, je me prosterne pour t'adorer et pour te demander tout à la fois, et le pardon des coupables, et un accroissement d'innocence pour les justes, par ces paroles de l'Eglise, *O crux, ave.*

Quelque abondantes que soient les miséricordes de Dieu, quelque riche que soit l'effusion des grâces qu'il nous a faites par Jésus-Christ son Fils, de quelque prix que soient et la mort et le sang de ce Fils adorable, bien qu'il ait souffert cette mort et répandu ce sang généralement pour le salut de tous les hommes, il est certain néanmoins, et on n'en peut pas douter, que tout cela ne nous sauve et n'empêche notre perte, qu'à de certaines conditions qui doivent être nécessairement remplies de notre part.

Tout le nouveau Testament est plein de ces conditions. *Jésus est la victime de propitiation, pour nos péchés*, dit saint Jean, *et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde : mais ce qui fait voir que nous le connaissons véritablement*, ajoute cet apôtre, *c'est si nous gardons ses commandements. Car celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde point ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui* (I Joan., II). *Vous étiez autrefois éloignés de Dieu*, dit saint Paul, *écrivant aux Colossiens, et votre esprit abandonné à des œuvres cri-*

minelles, vous rendait ses ennemis ; mais maintenant Jésus-Christ vous a réconciliés par sa mort, pour vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui : si toutefois, ajoute cet apôtre, vous demeurez fondés et affermis dans la foi, et inébranlables dans l'espérance, que vous donne l'Evangile qu'on vous a annoncé (Coloss. I, 23). Nous sommes les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ, dit encore le même apôtre, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui (Rom., VIII).

Mais si, après qu'il est devenu par sa mort la victime de propitiation pour nos péchés, nous en commettons tous les jours de nouveaux ; si après avoir été réconciliés par son sang, nous devenons encore ses ennemis par nos crimes ; si nous renouvelons sa mort, si nous profanons son sang par les désordres de notre vie ; et si par nos passions, nous formons une contradiction perpétuelle à la passion qu'il a soufferte pour nous ; et qui doute que le Sauveur en croix n'y soit aussi pour notre perte ? *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.*

La croix du Sauveur est semblable à cette nuée du désert, qui était lumineuse et ténébreuse tout à la fois ; lumineuse pour le peuple de Dieu, ténébreuse pour ses ennemis. Jésus en croix est lumière, est salut ; mais pour qui ? pour ceux qui lui obéissent, dit saint Paul : *Factus est obtemperantibus sibi causa salutis æternæ* (Heb., V). Mais pour ceux qui ne veulent pas croire en lui, ou qui en y croyant ne lui obéissent pas, ils ne trouveront en lui que ténèbres, que perte et que ruine : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Juifs, votre péché est grand, de n'avoir pas voulu croire en lui, d'avoir rejeté cette pierre qui devait être la principale pierre de l'angle, de n'avoir pas voulu recevoir celui que vos prophètes vous avaient annoncé ; celui que vos patriarches avaient désiré avec tant d'ardeur ; mais voulez-vous savoir ce qui fera votre condamnation et votre perte ? c'est ce qui devait faire votre justification et votre salut : Jésus-Christ lui-même, son avènement, sa doctrine, ses miracles, ses paroles et ses œuvres. Si je n'étais venu, dit-il, si je ne leur avais point parlé, et si je n'avais fait à leurs yeux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant, ils n'ont plus d'excuse dans leur péché.

Chrétiens, votre péché est encore plus grand ; après tant de lumières et tant de grâces, préférer encore, comme vous faites tous les jours, la créature au Créateur ; une satisfaction honteuse de vos sens, à la possession éternelle de Dieu, qui vous est acquise aujourd'hui par le sang de Jésus-Christ ; mais voulez-vous savoir ce qui fera votre condamnation et votre perte ? c'est ce qui devait faire votre justification et votre salut : Jésus-Christ lui-même, sa passion, sa croix à laquelle vous êtes si contraires.

Juifs, ces miracles éclatants que le Sau-

veur a faits si souvent à vos yeux ; ce paralytique de trente-huit ans guéris ; cet aveugle de naissance éclairé ; ce Lazare déjà pourri, ressuscité en votre présence, voilà ce qui déposera contre vous, voilà ce qui vous condamnera au dernier jour. Mais chrétien, mon cher auditeur, veux-tu savoir ce qui déposera contre toi, ce qui te condamnera ? Ce seront ces souffrances et ces opprobres du Sauveur, ses épines et ses clous, sa lance et sa croix. Aux Juifs il dira : Si je n'avais fait ce que j'ai fait, vous seriez excusables de vos péchés. Aux chrétiens, il dira : Si je n'avais souffert ce que j'ai souffert, vous seriez excusables dans les vôtres ; mais j'ai marché le premier dans la voie que je vous ai montrée, et je ne vous ai point enseigné ni commandé de vertu dont je ne vous aie donné l'exemple dans ma passion et mes souffrances. Car la passion du Sauveur n'est autre chose que la pratique de sa doctrine ; sa croix n'est autre chose que son Evangile mis en œuvre.

En effet, mes frères, que contient tout l'Evangile ? Permettez-moi de me donner ici des bornes assez étroites en apparence, dans une matière qui est d'une si vaste étendue. L'Evangile, dit saint Augustin, ne condamne qu'une chose, et n'en commande qu'une autre. Il ne condamne que la cupidité, il ne commande que la charité : *Non culpatur nisi cupiditatem ; non præcipitur nisi charitatem.* C'est à ces deux choses aussi que l'on peut rapporter toute la passion du Sauveur : cupidité et charité. Cupidité de l'homme et charité de Dieu. Ah ! s'il n'y avait point eu de cupidité dans l'homme, et si pour la suivre, il n'avait pas outragé la bonté et la majesté de son Dieu, il n'aurait pas eu besoin de ce grand remède composé du sang du Sauveur. Mais quelque besoin qu'il en eût, s'il n'y avait pas eu en Dieu cette charité incompréhensible, qui l'a porté à nous donner son propre Fils, et à le livrer à la mort pour nous tous, jamais ce grand remède si nécessaire ne lui eût été appliqué. Après cela aussi ne sera-t-il pas juste que Jésus en croix soit pour la perte, aussi bien que pour le salut de plusieurs ? Pour la perte de ceux qui par une contradiction formelle et volontaire à cette croix, feront encore régner dans leurs cœurs la cupidité qu'elle a si rigoureusement expiée ; pour le salut au contraire de ceux qui se serviront de cette croix pour exterminer dans leurs cœurs le règne de la cupidité, et y établir celui de la charité. L'histoire de la passion, rapportée même dans son ordre, nous convaincra de ces deux vérités. Nous y verrons premièrement, le Sauveur travaillant dans sa passion à expier la cupidité des hommes, c'est ce qui fera la matière du premier point. Nous le verrons ensuite travaillant à allumer dans leurs cœurs le feu de la charité, ce sera la matière du second, et tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes, avant que Dieu leur eût donné sa loi, pouvaient avoir quelque excuse dans

leurs péchés. Plongés dans les ténèbres d'une ignorance profonde, ils ne savaient pas qu'il fût mauvais de suivre les mouvements de leur cupidité; ils ne comptaient pas leurs passions au nombre de leurs ennemis, enfin ils n'étaient tout au plus que pécheurs, et non pas prévaricateurs, ne violant point la loi, qui ne leur avait pas encore été donnée. Mais depuis que Dieu leur a donné sa loi, et qu'il leur a fait entendre ces paroles : Vous ne convoiterez point : *Non concupisces*, ils ont connu que ce qu'ils estimaient un bien, était au contraire un très-grand mal : cependant ils n'ont pas laissé de suivre encore leurs convoitises, et par là ils sont devenus pires qu'ils n'étaient auparavant : ils ont péché avec lumière; et la connaissance qu'ils ont eue de la loi, en a fait des prévaricateurs, de simples pécheurs qu'ils étaient.

La loi ne leur a donc pas été d'un grand secours : car outre qu'elle ne pouvait que montrer le mal, et n'avait pas la force de le guérir; il est certain que la connaissance qu'elle en donnait, était encore bien imparfaite et bien défectueuse.

Pour inspirer aux hommes une véritable horreur de leurs péchés, et pour faire naître dans leurs cœurs les mouvements d'une douleur qui eût un peu de rapport à leur énormité, il fallait leur faire voir cette énormité, non dans la loi qui les défend, mais dans les châtimens qui les punissent, et non dans les châtimens qui les punissent dans les hommes, mais dans les châtimens qui les punissent dans un Homme-Dieu. Il fallait que la malédiction de la loi, c'est-à-dire que ses peines fussent imprimées sur lui, et que par là il se rendit malédiction pour nous, comme parle saint Paul : *Factus pro nobis maledictum* (Gal., III). Il fallait qu'il fût ce Livre, dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui est écrit au dedans et au dehors : *Librum scriptum intus et foris* (Apoc., V). Livre écrit au dedans par les peines intérieures, et au dehors par les extérieures. Au dedans par les mains de la justice de Dieu, son père, au dehors par les caractères sanglants des mains cruelles des hommes. Il fallait écrire sur son divin corps en caractères de sang, ces grandes paroles : *Non concupisces*. O homme, tu n'auras plus de mauvais desirs, puisque c'est pour en avoir eu que ton Dieu passe aujourd'hui par tant de tourmens. Après cela aussi en avoir encore, les suivre encore, et préférer le plaisir malheureux de les suivre au salut éternel qui nous est acquis par le sang du Sauveur, quelle horrible prévarication ! Si le violateur de la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, combien, dit saint Paul, sera jugé digne d'un plus grand supplice celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, et tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié ? Et comme plusieurs parmi les chrétiens mêmes, vous le savez, sont dans ce malheureux état, est-ce outrer la vérité que de dire que Jésus en croix par la contradiction que nous y formons, est pour la perte et pour le salut

de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*. Nous en serons mieux convaincus en examinant les principales circonstances de la passion de notre adorable Sauveur.

C'est dans un jardin que la cupidité de l'homme a commencé ses désordres; c'est dans un jardin que l'Homme-Dieu commence à l'expier. C'est dans l'âme de l'homme qu'elle a établi son trône pour régner de là sur tous ses sens; c'est par les peines intérieures de son âme que l'Homme-Dieu commence son expiation. Il commença, dit l'évangéliste, à être saisi de tristesse et à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction : *Cœpit contristari et mœstus esse*. Il ne dissimule point sa douleur; il ne déguise point son abattement. Il confesse ingénument que son âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem*.

Pour ne rien concevoir ici qui soit indigne de la grandeur de l'Homme-Dieu, et pour pénétrer en même temps dans le grand mystère de sa passion, il faut supposer trois principes théologiques.

Le premier, c'est que Dieu de toute éternité a résolu dans le conseil de sa sagesse de sauver et de racheter les hommes par la voie de la justice, et non par la voie de la puissance, afin d'apprendre aux hommes par la grandeur de la peine que méritaient leurs péchés, l'horreur infinie qu'ils en devaient avoir. Si Dieu avait voulu sauver les hommes par la voie de la puissance, nous ne verrions que grandeur, et rien ne nous choquerait et ne blesserait notre orgueil dans l'ouvrage du salut.

Le second principe qu'il faut supposer, c'est que pour accomplir cet ouvrage par la voie de la justice et par la passion de l'Homme-Dieu, il fallait que d'un côté la nature divine qui est en lui donnât le prix à ses souffrances, et que de l'autre il fût permis à la nature humaine, qui lui est unie, d'agir et de souffrir comme une nature humaine peut agir et souffrir, lorsqu'elle n'est point unie à la divinité : c'est ainsi que parle l'angélique docteur, saint Thomas.

Le troisième principe, c'est que même dans la nature humaine du Sauveur, il s'est fait au milieu de ses souffrances une espèce de partage. La partie supérieure de son âme est toujours demeurée bienheureuse et inséparablement unie à la source de la joie et du bonheur; mais cela n'a pas empêché que le corps n'ait été abandonné aux souffrances, et que la partie inférieure de l'âme, qui renferme l'imagination et l'appétit sensitif, qui est le siège des mouvements et des passions, n'ait été plongée dans une tristesse mortelle et tout abreuvée du fiel et de l'absinthe du courroux de Dieu.

Mais pourquoi est-il maintenant accablé de tristesse ? Voici cette heure tant désirée dans laquelle il va accomplir le grand ouvrage du salut des hommes. Voulez-vous savoir, mes frères, les raisons de sa tristesse ? Les voici : il est triste, parce qu'il veut expier nos péchés et nous enseigner à les

expier par cette tristesse de la pénitence qui, selon saint Paul, opère le salut. Il est triste pour faire voir qu'il est véritablement homme, et que ses souffrances sont de véritables souffrances. Car s'il s'est trouvé des hérétiques qui ont soutenu qu'il n'avait qu'un corps fantastique, et que, dans sa Passion, il n'avait souffert qu'en apparence; quel fondement n'auraient-ils point cru avoir de leur erreur, s'il n'avait point eu de tristesse? Il est triste parce qu'il s'est voulu charger de nos faiblesses, afin de nous communiquer sa force, et prendre la tristesse et l'abattement pour lui, afin de donner aux martyrs cette joie avec laquelle ils courront aux supplices. Ils est triste aux approches de la mort, pour consoler ceux de ses fidèles qui, dans cet état, se trouveront aussi saisis de tristesse. Il est triste dans le jardin, parce que c'est là, dit un Père de l'Eglise, qu'il commence à nous enfanter au salut, et que s'étant rendu malédiction pour nous, il porte la peine de celle que Dieu a lancée contre les enfantelements, qui est une malédiction de douleur et de tristesse : *In dolore paries. Tu enfanteras avec douleur : Mulier cum parit, tristitiam habet* ; La femme, lorsqu'elle enfante, est pleine de tristesse. Mais que dis-je ici? Il est triste, au contraire, parce qu'il n'en enfante pas assez pour le salut, parce que plusieurs rejeteront sa grâce et aimeront mieux se perdre que de recevoir le salut qu'il leur présente, parce qu'il voit que son sang, quoique répandu pour tous, sera inutile à plusieurs, sera foulé aux pieds par plusieurs, sera même innocemment la cause de la perte et de la ruine de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*.

Ah! voilà, mes frères, une tristesse de salut qui est toute particulière au Sauveur; il n'a personne qui la partage avec lui. C'est là ce pressoir qu'il foule tout seul; personne ne le console ni ne l'accompagne dans son affliction. Il s'en plaint par la bouche du roi-prophète : *Sustinui qui simul contristaretur et non fuit, qui me consolaretur et non inveni* (Ps. LXVIII, 21).

Mais quoi! me direz-vous, ces trois apôtres qu'il a menés avec lui dans le jardin ne l'accompagnent-ils pas aussi dans sa tristesse? Ils s'endorment à la vérité; mais l'Evangéliste n'a-t-il pas remarqué que ce sommeil leur venait d'un accablement de tristesse? *Dormiebant præ tristitia*. Quoi! les filles de Jérusalem ne s'attristent-elles pas avec lui, et les larmes qu'elles répandent ne sont-elles pas des marques et des preuves de leur tristesse? Ne leur dit-il pas lui-même : Filles de Jérusalem, pleurez sur vous et non sur moi. Ces filles de Jérusalem pleurent sur le Sauveur, mais non pas avec le Sauveur. Ces apôtres s'attristent sur lui, mais non pas avec lui; c'est-à-dire, non pas dans les mêmes vues que lui. Leurs larmes, leur tristesse, regardent cette vie naturelle qu'il va perdre et qu'il veut bien perdre; mais, pour lui, il s'attriste sur cette vie de la grâce que tant de pécheurs ou ne vou-

dront point recevoir, ou perdront volontairement après l'avoir reçue.

Voilà ce qu'il fallait pleurer pour pleurer avec lui. Il fallait verser des larmes sur l'aveuglement de ces malades frénétiques qui allaient tuer leur médecin, et qui, après avoir répandu son sang, ne voudraient point du remède que ce médecin plein d'amour leur composerait de ce sang. Il fallait pleurer sur l'ingratitude et l'endurcissement des Juifs, sur tant d'infidèles qui devaient persécuter son Eglise, sur tant d'hérétiques et de schismatiques qui devaient déchirer son sein, sur tant de mauvais chrétiens qui devaient abuser de ses grâces et de son sang. Ah! toi pécheur, toi pécheresse qui m'écoutes, qui en as tant abusé dans ta vie, et qui peut-être en abuseras tant encore, c'est toi, c'est toi qui faisais le sujet et l'objet particulier de sa tristesse dans le jardin. Son âme affligée l'avait alors devant les yeux. C'est toi qui causais son abattement, qui la mettais dans la consternation, qui, par tes vanités, tes injustices, tes plaisirs criminels, les médisances et tes envies, tes haines et tes vengeances, l'abreuvais alors du fiel et de l'absinthe du courroux du Seigneur. Voyez par là, mes frères, combien la tristesse du Sauveur doit avoir été grande; vous en pouvez juger par le nombre infini des sujets qu'il en avait. Mais non, vous ne sauriez en bien juger, lui seul en peut connaître la grandeur, parce que lui seul connaît ce nombre infini de pécheurs qui affligent son âme dans cet état.

Eclairés que nous sommes par les lumières de la foi, nous savons maintenant, mes chers auditeurs, que les péchés et les pécheurs, que la perte de la grâce et de la vie éternelle que devaient faire tant d'hommes rachetés par le sang du Sauveur, faisaient le sujet de sa tristesse; et nous péchons tous les jours, sans en être un seul moment plus tristes. Nous périssions tous les jours, et, au lieu de nous affliger, nous nous réjouissons de notre perte. Ce sont là cependant les véritables maux et les véritables pertes qui devraient nous affliger en cette vie; non pas la perte de ce procès, de ce bien, non pas la perte de cet époux, de cette épouse, de cet enfant, de cet ami, de ce parent, de cette charge, de cette fortune, de cet honneur, de cette santé, de cette beauté, non pas même la perte de cette vie. Tous ces maux ont leurs utilités, et nous en pouvons tirer nos avantages. Ils glorifient Dieu, ils servent à notre humiliation et à notre sanctification, ils avancent l'ouvrage de notre salut, ils nous détachent du monde, ils nous obligent de retourner à Dieu, et nous conduisent à son amour. Mais pour les péchés et pour les pertes de la grâce, ce sont des maux en tout sens qui outragent la majesté de Dieu, et qui perdent les hommes pour jamais. Car ce sont eux qui seront causes que Jésus en croix y sera pour leur perte éternelle : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*.

Le Sauveur ayant bien voulu passer par toutes les infirmités humaines qui peuvent

subsister sans le péché, afin de l'expié, ne permet pas seulement à la tristesse de se saisir de son âme dans sa Passion, mais encore à la crainte, et à une crainte qui le déssole et qui fait sur lui de terribles impressions, lui rendant épouvantable l'objet de sa mort, parce qu'elle la lui fait regarder comme la peine due généralement aux péchés de tous les hommes. Cette crainte lui fait voir d'un côté la justice de Dieu, son Père, irrité contre tous ces péchés, et qui en demande à présent la vengeance; et de l'autre elle lui fait voir que tous ces péchés sont en lui. Et qui les y a mis? Dieu, son Père, qui veut maintenant les punir dans sa colère, les y a mis par un excès de son amour pour nous : *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum*. Qui les y a mis encore? Lui-même, qui s'en est aussi voulu charger par un excès de son amour, et qui s'est bien voulu rendre notre garant et répondre pour nous : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo*.

Ah! il voit que cette justice de Dieu agit maintenant, et exerce ses droits contre lui, comme elle agirait et exercerait ses droits contre nous tous; qu'il faut qu'il porte lui seul l'indignation du Tout-Puissant, que, pour nous mettre à couvert des traits de sa colère, il faut qu'il les reçoive tous dans son sein : *In me transierunt iræ tuæ*. Il voit, bien autrement que Job, toutes les terreurs du Seigneur comme rangées en bataille contre lui : *Terrores Domini militant contra me*, et tous ces objets effroyables présentés à son imagination, excitent dans la partie inférieure de son âme une horrible tempête. Il va trouver ses apôtres, et il les quitte; il se prosterne contre terre, et il se relève; et tous ces différents mouvements sont des agitations de cette crainte qui le désole. Mais que faire? La colère de Dieu le presse de toutes parts; sa justice vengeresse le poursuit de tous côtés. Ah! il voudrait bien en se prosternant la face contre terre, se faire comme un bandeau de toute l'épaisseur de la terre, pour se dérober la vue de toute cette justice si terrible; mais il n'y a pas moyen. Elle a bientôt percé toute l'épaisseur de la terre pour se représenter à ses yeux. Dans cet état, il prie et prie par trois fois, et, par un mouvement emprunté de la volonté de ceux dont il a emprunté la nature, il demande à son Père que, s'il est possible, ce calice si amer passe et s'éloigne de lui; demande qui est une preuve bien forte de l'état pitoyable où le réduit sa crainte, puisqu'elle semble lui faire comme douter de la puissance de Dieu son Père : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste*.

Ah! si Dieu avait jugé plus convenable de sauver les hommes par la voie de la puissance, ce calice serait bientôt éloigné de lui. Mais il les veut sauver par la voie de la justice, et d'une satisfaction proportionnée à la malice de leurs péchés, qui est infinie, c'est pourquoi ce calice ne s'éloignera pas. La puissance de Dieu, dit Origène, répond à la demande du Sauveur : Que le calice passe : *Potentia dicit : Transeat*. Mais la justice est là

qui répond : Qu'il ne passe pas. Je l'arrête, il faut qu'il en boive toute l'amertume : *Justitia dicit : Non transeat*. Le Sauveur entend cette réponse et cet arrêt de la justice de Dieu, son Père, et c'est ce qui redouble ses frayeurs. Ah! s'il n'avait affaire qu'aux hommes dans sa Passion, quelque animée que soit leur rage contre lui, quelque horribles que soient aux yeux de sa chair les tourments qu'ils lui préparent, son courage demeurerait dans cette fermeté qu'il va faire paraître lorsqu'il sera entre leurs mains. Mais ici, il a affaire à Dieu qui veut par ses propres mains se satisfaire sur lui, comme sur un fonds infini, de la dette des péchés de tout le monde; il faut qu'il combatte, il faut qu'il lutte contre Dieu même. Ah! il faut céder aux coups qui partent de la main de Dieu, il faut s'humilier, il faut s'abattre devant lui. Aussi les prophètes nous disent-ils qu'ils l'ont vu frappé de la main de Dieu, et abattu sous la pesanteur de son bras : *Vidimus eum percussum a Deo et humiliatum* (Is., LIII, 4).

Nous lisons dans l'Ecriture sainte que Dieu voulant autrefois rassurer Jacob de ses grandes frayeurs où il était de la colère d'Esau, son frère, lui envoya un ange, représentant sa personne, pour lutter contre lui, mais de manière que Jacob fût le plus fort, et qu'il connût par là, qu'après avoir été le plus fort contre Dieu, il ne devait pas craindre les hommes. Mais, hélas! que le sort de l'innocent Jésus est ici différent de celui de Jacob. Il lutte la nuit dans le jardin, non contre un ange représentant Dieu, mais contre Dieu même. Aussi, loin d'être le plus fort, il est abattu sous la pesanteur des coups de la main de Dieu, plongé et noyé dans un océan de peines : *Vidimus eum percussum a Deo et humiliatum*.

Un ange descend du ciel pour le fortifier dans cet état; grande preuve de l'extrême faiblesse où le Créateur s'est réduit, d'avoir besoin du secours de sa créature. Mais quel secours! qui n'empêche pas que le Sauveur ne tombe dans l'agonie, et que son âme agitée n'agite son corps d'une manière si extraordinaire, qu'elle lui fait suer le sang de toutes parts, et avec tant d'abondance, qu'il découle jusqu'à terre, pour nous marquer que la terre va être inondée et purifiée par la vertu de ce sang précieux. Quel secours lui donne-t-il donc, si ce n'est pour empêcher qu'il n'expire sur le lieu? si ce n'est pour faire tomber ce Jacob entre les mains d'Esau son frère? si ce n'est pour lui conserver assez de sang et de force pour passer des mains de Dieu qui l'a frappé, entre les mains des hommes qui lui préparent un cruel et infâme supplice?

Cependant cet ange le fortifie; la parole de l'Evangile y est expresse : *Apparuit angelus de cælo confortans eum*. Ne concevez pourtant rien ici, mes frères, qui soit indigne de l'Homme-Dieu. L'ange ne le fortifie pas en lui communiquant quelque vertu ou quelque force qui ne fût pas auparavant en lui. Toute la force divine est toujours restée dans ce

composé adorable de Dieu et de l'homme. Mais, comme par un des principes que nous avons établi, la partie inférieure de l'âme du Sauveur était, dans sa Passion, comme abandonnée de la supérieure et privée de ses influences, afin de souffrir tout ce qu'elle pouvait souffrir; l'ange le fortifie en faisant à cette partie inférieure de son âme une vive représentation du grand fruit de sa Passion et de son sang, en lui mettant devant les yeux tant d'âmes dont il serait le salut et la vie, et la relevant par là de l'abattement où l'avait mise la vue de tant d'autres qui rejeteraient le prix de son sang, et dont il serait, par leur faute, la perte et la ruine : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*. L'ange l'encourage et le fortifie, lui faisant voir les grandes victoires qu'il allait emporter sur l'enfer et sur les démons par sa mort, toute la gloire qui allait suivre cette mort, la conversion des nations, l'établissement de son Eglise par tout le monde, la joie et le courage de tant de millions de martyrs qui donneraient leur vie pour la confession de son nom, l'innocence de tant de justes, la conversion et la pénitence de tant de pécheurs.

Âme innocente qui m'écoutes, si tu te conserves dans la pureté de tes mœurs, dans la ferveur et la fidélité de ton amour; âme pénitente qui m'écoutes et qui as eu le bonheur de laver les péchés dans le sang du Sauveur, si tu ne retournes plus à tes péchés, et si tu conserves l'esprit de pénitence toute ta vie, sache que tu as été représentée à l'âme de Jésus-Christ dans sa tristesse et ses frayeurs du jardin, que tu as contribué à sa consolation, que l'ange s'est servi de toi pour le fortifier, pour le rassurer, pour l'encourager : *Apparuit angelus de celo confortans eum*.

Mais arrête-toi un peu ici, pécheur qui ne penses point à sortir de l'état funeste de ton péché. Entre un peu au fond de ton âme pour la troubler par cette crainte si salutaire que donne la vue de la justice de Dieu, et pour trembler ici avec ton Sauveur. Eh quoi ! ton âme est dans le péché et en même temps dans la tranquillité et dans le calme ! Toutes ces débauches, ces excès, ces impiétés et ces infamies de ta jeunesse ; toutes ces injustices, ces fraudes, ces usures, ces rapines, ces vanités, ces ambitions, ces péchés d'un âge plus avancé ; toutes ces haines, ces vengeances, ces envies, ces jalousies, ces hypocrisies, ces médisances, ces calomnies, ces péchés de tous les âges ; toute cette vie molle, sensuelle, païenne, qui l'a fait commettre tant de crimes et que tu as peut-être toute passée dans l'oubli de Dieu et le mépris de sa loi ; tout cela te laisse dormir en repos ; tu es au milieu de tout cela dans une pleine paix de ton esprit. Et ne penses-tu donc pas à un aussi puissant ennemi que Dieu que tu as sur les bras ? ne fais-tu donc point de réflexion sur tout ce que tu dois à sa justice ? S'il arrive que tu sois pressé par quelqu'un de tes créanciers, ton repas en est mêlé d'amertume, ton repos en est troublé, tes dettes temporelles te réveillent, et cette dette acca-

blante de dix mille talents dont tu es redevable à la justice de ton Dieu, ne te donne aucune inquiétude. Tu ne vois pas cette justice, tu ne la connais pas, tes yeux se ferment là-dessus, tu t'assoupis, tu t'endors avec les apôtres, tu ne saurais veiller une heure avec Jésus-Christ.

Pour veiller avec lui dans le jardin, il faut craindre avec lui la justice de Dieu, son père, irrité contre les péchés des hommes. Ah ! tu as bien plus de sujet de l'appréhender que lui. Car, bien que les douleurs qu'il souffre dans son âme et celles qu'il va souffrir dans son corps, soient les plus grandes que la nature humaine puisse souffrir en cette vie ; ce qui lui fait dire par la bouche de son prophète Isaïe : Considérez et voyez s'il y a douleur qui soit semblable à la mienne : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* ; elles le cèdent néanmoins, et de beaucoup à celles de la vie future. Elles le cèdent surtout à celles de l'enfer, qui sont préparées à tes crimes. Ah ! tu sais, malheureux, que si Dieu t'appelait maintenant, il t'enverrait par un juste jugement aux flammes éternelles ; et cependant te flattant d'une fausse sécurité, tu triomphes dans tes crimes, tu te glorifies dans tes iniquités, quoique entre toi et l'enfer, il n'y ait que ta vie mortelle qui est plus fragile que le verre, qui peut finir dans un moment, et qui finira dans celui que tu ne penses pas.

Le divin Sauveur tremble aujourd'hui, son âme est saisie de frayeur à la vue de tes péchés et des peines dues à tes péchés ; pourquoi la tienne ne le sera-t-elle pas ? Considère-le bien dans le jardin, ne retire point tes yeux de ce grand et de ce triste objet, vois comme il tremble pour toi, comme il agonise pour toi, comme il sue le sang pour toi, et tremble après cela de la tranquillité ; tremble de ce que tu ne trembles pas, et va, par ce tremblement, commencer l'ouvrage de ton salut.

Mais avançons, et après avoir vu la cupidité de l'homme expiée en général et par rapport à ses principes ; voyons-la maintenant expiée plus en détail et par rapport à ses objets. Elle a trois grands objets : les honneurs, les richesses et les plaisirs. Ce qui a fait dire à l'apôtre saint Jean que tout ce qui est dans le monde est, ou convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou orgueil de la vie. Il faut que le Sauveur satisfasse à la justice de Dieu pour toutes ces convoitises des hommes et pour tous les crimes qu'elles leur ont fait commettre. Commençons par l'orgueil et par la convoitise des honneurs. Pour expier cette aveugle passion, il faut que le Sauveur soit deshonoré dans toutes les manières, et qu'on lui ôte aux yeux des hommes tout son honneur. C'est un Dieu, c'est un prophète, c'est un roi et un saint, enfin c'est un homme. Il faut lui ôter l'honneur de Dieu, l'honneur de prophète, l'honneur de roi, l'honneur d'homme, et que les tourments ne lui en laissent pas même la figure : *Non est species ei, necque decor* (Isa., LIII).

On commence par lui ôter son grand honneur, qui est celui de la divinité ; j'entends aux yeux des hommes. Car le moyen, je vous prie, de prendre pour un Dieu, celui qu'une troupe de soldats prend, lie et emmène comme un voleur. C'est lui-même qui fait cette humiliante comparaison. Vous venez à moi, dit-il, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur. Mais pardon, adorable Sauveur, si je dis qu'il est juste que vous soyez ainsi traité. Je sais que vous disant égal à Dieu, vous ne commettez ni vol ni rapine ; que vous ne faites de tort ni d'injustice à personne, et que vous ne vous attribuez que le bien qui vous est propre : *Non rapinam arbitratus est se esse aequalem Deo* (Philipp. II).

Mais ici vous soutenez le personnage des pécheurs, vous les représentez, vous vous êtes rendu leur caution, vous devez donc payer pour eux. Vous devez donc être traité comme un voleur. L'homme superbe prêtant l'oreille à cette parole du démon séducteur : Vous serez comme des dieux : *Eritis sicut dii*, a voulu ravir l'honneur de la divinité, qui consiste dans son indépendance. Il a voulu être semblable à Dieu, en ce que comme Dieu n'a personne au dessus de lui qui lui fassent des lois, il a criminellement désiré de n'avoir personne au-dessus de sa tête qui lui en fit : *Ut nullo dominante fieret sicut Deus : Deo quippe nullus dominatur*, dit saint Augustin. Ah ! voilà un orgueil de la créature bien injurieux à la majesté du Créateur. Il faut réparer cet outrage ; il faut que le Fils de Dieu satisfasse pour cet orgueil ; il faut qu'il paie pour le vol qu'il n'a pas fait, selon cette parole du psalmiste : *Que non rapui, tunc exsolvebam* (Ps. LXVIII, 5). Il faut, pour punir cette indépendance que l'homme a si criminellement désirée, que l'Homme-Dieu soit pris, lié, chargé de cordes et emmené comme un voleur. Mais, pour souffrir cet affront, dit Origène, il faut qu'il endorme et assoupisse la puissance de la divinité qui est en lui, comme il fallut autrefois endormir Samson pour que ses ennemis le pussent lier : *Soporans in se divinitatis virtutem*.

Cette humiliation, que saint Augustin appelle une éclipse de la puissance du Fils de Dieu, est si grande et si profonde pour lui, qu'il est nécessaire qu'il la prévienne par des miracles et par des preuves éclatantes de son pouvoir suprême, qu'il rende à un des gens du grand prêtre, l'oreille que Pierre lui a coupée, et qu'il dise en même temps à cet apôtre, doutes-tu que si je voulais prier mon Père, il ne m'envoyât pas maintenant plus de douze légions d'anges, si j'en avais besoin ? Il faut qu'il renverse par terre d'une seule parole toute cette troupe impie qui vient le prendre et le lier. Il faut qu'il leur commande de laisser là ses disciples, et qu'il s'en fasse obéir. Enfin, s'il faut de si grands prodiges dans le temps qu'il se livre entre les mains des hommes pour en être jugé, que ne fera-t-il pas lorsqu'il viendra pour les juger lui-même ? que s'il fait éclater ainsi sa puissance, lorsqu'il va se livrer à la mort,

que sera-ce lorsque, plein de majesté, il viendra juger les vivants et les morts ?

Mais qui est-ce de nous, mes frères, qui ne voit pas déjà dans ses ennemis renversés par terre par sa parole, et dans ses disciples délivrés de même par sa parole, une image de ce partage terrible des élus et des réprouvés, qui se fera au dernier jour par les paroles qui sortiront de sa bouche ? qui est-ce qui ne reconnaît pas ici que, dans sa Passion, il est pour la perte et pour le salut de plusieurs ? *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*. Quand il délivre ses disciples des mains des Juifs en leur disant : *Laissez aller ceux-ci*, l'Evangéliste remarque que c'est afin que cette parole qu'il avait dite soit accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés ; par où il nous fait entendre que c'est pour ménager leur salut éternel qu'il ne veut pas qu'ils soient exposés à la mort, parce qu'ils ne sont pas encore en état de la souffrir, parce que leur foi, dit saint Augustin, n'est pas telle que doit être la foi de ceux qui sont sauvés : *Nondum sic in eum credebant, quomodo credunt quicumque non pereunt* (Tract. 112, in Joan.).

A la honte de la prise et des liens du Sauveur se joint celle de l'abandonnement de ses disciples ; trahi de l'un par un perfide baiser, et renoncé de l'autre avec tant de lâcheté, abandonné de tous avec tant de faiblesse ; ce qui contribue plus que toute autre chose à lui ôter dans l'esprit des hommes l'honneur de la divinité. Car le moyen après cela de le prendre et de le reconnaître pour le Fils de Dieu ? Qui est-ce, parmi le peuple, qui ne dira pas, au contraire, il faut que ce soit un méchant homme, un séducteur, un imposteur, un blasphémateur qui s'est dit Fils de Dieu ? Voilà ses disciples qui le connaissent, qui savent ses secrets ; ce sont eux-mêmes qui le livrent entre les mains des prêtres de notre loi, qui le renoncent hautement et qui protestent publiquement, avec serment même et avec exécration, qu'ils ne l'ont jamais connu. Ah ! voilà sans doute un des endroits le plus douloureux de la Passion du Sauveur. Voilà une des plus grandes amertumes de son calice ; parce qu'elle est accompagnée des crimes horribles de deux de ses apôtres.

Mais qui n'admirera, ou plutôt qui ne sera ici effrayé de la différence de leur sort ? Le moyen de ne pas s'écrier ici que le Sauveur, dans sa Passion, est pour la perte et pour le salut de plusieurs ? *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*. Nous voyons ici un apôtre perdu et un apôtre sauvé. Tous deux commettent de grands crimes. Tous deux en ont du repentir. Cependant l'un est regardé d'un œil de pitié par le Sauveur ; l'autre est abandonné au démon. L'un se sauve par la force de son regret ; l'autre se damne par la violence du sien. D'où vient cela ? Ah ! n'entreprenons pas de sonder ici l'abîme des jugements de Dieu qui sont impénétrables. Contentons-nous de reconnaître en Dieu une souveraine miséricorde à l'é-

gard de saint Pierre, et une souveraine justice à l'égard de Judas.

Que si néanmoins il m'était permis de dire ici quelque chose pour justifier la conduite de Dieu, je trouve une grande différence entre les péchés de ces deux apôtres. Celui de saint Pierre est un péché de faiblesse et de surprise. Il est au milieu des armes, il est effrayé par l'image de la mort qui se présente à lui de tous côtés. La crainte du péril présent et évident le force, comme malgré lui, à prononcer les paroles de son renoncement. On pourrait dire que c'est un péché de sa langue plutôt que de son cœur, et saint Augustin ne fait pas difficulté d'avancer qu'il n'y a personne assez insensé pour croire que le cœur de saint Pierre s'accordât avec sa bouche, quand il a renoncé Jésus-Christ. Mais pour Judas, c'est une malice déterminée, un dessein prémédité, poursuivi et exécuté dans une très-grande liberté. Il n'y a là ni violence ni contrainte; c'est une vieille passion d'avarice qui le possède depuis longtemps, un amour infâme de l'argent auquel il a depuis longtemps livré son cœur, et voilà pourquoi saint Pierre va pour son salut répandre les larmes de ses yeux, et Judas va pour sa damnation répandre ses entrailles.

Ah! donnez-vous donc bien de garde, chrétiens, mes chers auditeurs, de ces vieilles habitudes de péché, de ces cupidités surannées, comme les appelle saint Augustin, *Annos cupiditates*, tôt ou tard, cela vous jouera quelque mauvais tour; mais donnez-vous particulièrement garde de cette malheureuse convoitise des richesses, de cette grande avidité d'en amasser. Car combien de crimes et d'attentats, de trahisons, de fraudes et d'injustices procèdent de cet infâme attachement au bien. Voyez dans l'exemple funeste de Judas, comme, lorsqu'on est possédé de cette maudite passion, il n'y a point de droits si inviolables et si sacrés qu'on ne foule aux pieds. On trompe, on trahit tout le monde, on vend son âme, on vend son salut, on vend son Dieu.

Que si par malheur, mes frères, vous avez été en quelque chose imitateurs du crime de ce perfide; et si l'amour du bien vous a portés non-seulement à trahir Jésus-Christ en violant sa loi, mais à couvrir ensuite vos trahisons par le baiser de paix, que vous lui avez donné à la communion, au moins ne soyez pas imitateurs de son désespoir. Imitiez l'apôtre saint Pierre, qui étant regardé de Jésus-Christ après sa chute, sort aussitôt pour aller pleurer au dehors amèrement son péché : *Egressus foras flevit amare*.

Mais pourquoi faut-il, me direz-vous, que cet apôtre sorte pour pleurer son péché? Que ne demeure-t-il dans le même lieu, afin de réparer par une pénitence publique, la honte publique de sa lâcheté et de son infidélité? Madeleine, cette fameuse pécheresse et cette pénitente encore plus fameuse, a bien fait paraître plus de courage, allant dans la salle d'un festin, verser en présence de tous les conviés un torrent de larmes

sur les pieds du Sauveur. Elle a surmonté généreusement toute la honte qu'il lui a fallu essuyer, en faisant connaître par là tous ses désordres. Car autant de larmes qui ont coulé de ses yeux sur les pieds du Sauveur, autant de cheveux qu'elle a employés pour les essuyer, ont été autant de témoins qui ont déposé hautement et publiquement contre les dérèglements de sa vie.

Mais il y a ici des raisons différentes d'un procédé si différent. Ce n'est pas la honte que saint Pierre a de sa pénitence, qui le fait sortir de la maison du pontife, où il a renié le Sauveur; c'est son humilité, c'est sa prudence. Il connaît maintenant le fond de sa faiblesse présente et l'enflure de sa présomption passée. Il voit bien qu'il n'est pas bon pour lui de demeurer plus longtemps dans un lieu qui lui a été si funeste; qu'il faut quitter promptement les occasions de son péché; qu'il faut que non-seulement il le pleure, mais qu'il sorte dehors pour le pleurer : *Egressus foras flevit amare*. Salulaire instruction pour vous, pécheurs qui vous êtes si souvent rendus coupables du crime de cet apôtre; qui avez si souvent renoncé Jésus-Christ par vos œuvres, qui le renoncez même dans vos discours; vous jureurs, vous blasphémateurs de son saint nom, qui de sang-froid, qui pour un rien le renoncez à tous moments, n'imiterez-vous jamais cet apôtre dans sa pénitence et dans ses larmes? Jésus-Christ vous a tant de fois regardés comme lui, tantôt par des regards doux et favorables, par tous ces bienfaits, dont il a voulu amollir la dureté de votre cœur : tantôt par des regards sévères; ces maladies, ces pertes, ces disgrâces, toutes ces tribulations qu'il vous a envoyées pour abattre votre orgueil. Pourquoi donc ne vous convertirez-vous pas par ces regards? Pourquoi ne produiront-ils pas le repentir dans vos cœurs, et pourquoi ne feront-ils pas couler les larmes de vos yeux? Mais si vous êtes assez heureux pour qu'ils fassent en vous cet effet : Souvenez-vous bien de sortir dehors, comme saint Pierre, pour aller pleurer vos péchés; c'est-à-dire de bien quitter toutes les occasions de vos péchés, sans quoi ils ne seraient jamais ni bien quittés, ni bien pleurés : *Egressus foras flevit amare*.

Le zèle de saint Pierre et son amour pour son maître, qui se réveillent dans son cœur, après qu'il a été favorisé de ses regards, ont aussi beaucoup de part à sa sortie de la maison du grand prêtre. Il ne peut plus rester dans ce lieu abominable, ni être davantage le témoin des outrages que le Sauveur qui est le Seigneur de la gloire reçoit de la part de ses ennemis : outrages qui lui forment des souffrances en quelque manière infinies.

Les douleurs qu'il va souffrir dans son corps, quelque violentes qu'elles soient, ne seront pas infinies; parce qu'elles doivent être nécessairement proportionnées à la faiblesse de notre chair dont il s'est revêtu; mais les outrages, les indignités, les insultes qu'on lui fait, comme au dernier de tous les

hommes, forment un genre de souffrances et d'humiliations infinies à cause de la grandeur infinie de la personne outragée.

Voilà ce qu'il souffre dans la maison du grand prêtre, où il devrait recevoir plus d'honneur. C'est là qu'il est frappé par des mains qu'il a formées lui-même, puisque toutes choses ont été faites par lui, et que rien n'a été fait sans lui. C'est là qu'un malheureux soldat lui donne ce soufflet qui fait trembler les cieus, dit saint Ephrem, qui oblige les Séraphins à se couvrir la face de leurs ailes, et les Chérubins à s'aller cacher sous leurs roues. C'est là que le grand prêtre le traite de blasphémateur, et déchire ses vêtements par l'horreur qu'il témoigne avoir de ses blasphèmes. C'est là qu'une troupe maudite de gens de néant crache impudemment au visage de ce plus beau des enfants des hommes, et souille cette face si charmante que les anges adorent sans cesse. C'est là qu'on lui bande les yeux, et qu'on lui dit en le frappant : Prophétise, devine qui est celui qui t'a frappé : *Prophetiza quis te percussit.*

Or, par tous ces outrages, ces yeux bandés, ces coups, ces soufflets, ces crachats, ces insultes à sa prophétie, je prétends qu'on lui ôte l'honneur de prophète. L'Evangile remarque que ces impies vomissaient en cette occasion quantité de blasphèmes contre lui : *Et alia multa blasphemantes dicebant in eum.* Ah! tu as fait le prophète, lui disaient-ils, sans doute, tu as séduit les peuples en voulant passer pour prophète : Prophétise donc maintenant, devine qui est celui qui te donne ce coup, distingue-le de celui qui te lance ce crachat. Ah! tu as dit tant de fois que les prophètes avaient parlé de toi. Eh bien! ont-ils parlé dans leurs prophéties de ce soufflet? Ont-ils fait mention de ce crachat? Oui, malheureux, ils en ont parlé, oui, tout cela est prédit, et distinctement prédit. Lisez Isaïe, vous y trouverez ces paroles : *J'ai abandonné mon corps et mes joues à ceux qui me frappaient. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats; Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus, faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me (Isa., L, 6).*

C'est moi, mes frères, qui réponds ici pour le Sauveur, ou plutôt ce sont les prophètes qui répondent pour lui. Car il souffre tous ces outrages avec une patience divine; sans répondre une seule parole. O convoitise des honneurs, que tu es ici bien expiée! Orgueil de l'homme, que l'humilité de l'Homme-Dieu paye bien ici pour toi! O chrétien, que ton Dieu te donne ici d'exemples et de leçons! Grave-les bien dans le fond de ton cœur. Il veut t'apprendre à en abaisser l'élévation, à étouffer les mouvements de ta colère et les ressentiments de ta haine, à n'être plus sensible aux injures et aux mépris. Il veut que pensant à ce qu'il est, et à ce que tu es; que considérant qu'il souffre pour les autres, et que tu souffres pour toi; qu'il souffre de ceux qu'il a comblés de biens. que tu souffres

souvent de ceux que tu as offensés et maltraités, tu dises après lui : *Le serviteur n'est pas plus que le maître. Il suffit bien au serviteur d'être traité comme son maître.* Il veut enfin que ses opprobres anéantissent les tiens, que tu portes patiemment toutes les injures qu'on te fait en vue de tant d'outrages qu'il a reçus pour toi. Car tout de même, dit un Père, que les serpents de Moïse dévoraient autrefois ceux des magiciens de Pharaon, de même les outrages faits au Sauveur devorent tous ceux qui nous sont faits.

Suivons l'histoire de sa passion. Après lui avoir ôté l'honneur de prophète, on lui ôte l'honneur de roi. Les Juifs le présentent à Pilate, l'accusant d'avoir voulu se faire roi. Voyant que toutes leurs autres accusations qui regardaient leur loi, leur temple et leur religion, faisaient peu d'impression sur l'esprit de ce juge, ils ont recours à un prétendu crime d'Etat, ce qui touche bien autrement les juges de la terre.

Pilate aussitôt l'interroge là-dessus, et lui demande : Etes-vous roi? A quoi il répond : Vous le dites, je le suis ; *Tu dicis.* Il semble qu'il a fait déjà la même réponse au grand prêtre qui lui a demandé : Etes-vous le Christ, qui veut dire roi? Car il a répondu : Vous l'avez dit, je le suis ; *Tu dixisti.* Cependant, saint Hilaire, ce père de l'Eglise si éclairé et si solide, trouve une si grande différence entre ces deux paroles : *Vous l'avez dit, et vous le dites*, qu'il prétend que le Sauveur, qui n'a jamais dit un mot au hasard, et dont toutes les paroles surtout dans sa passion sont pleines de sens et de mystères, ne nous a voulu marquer rien moins par là que la réprobation des Juifs et la vocation des gentils; la perte de ceux-là, et le salut de ceux-ci; qu'il est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Grand prêtre, qui me demandes si je suis roi, tu l'as dit : *Tu dixisti*; ta loi l'a dit, tes prophètes l'ont dit, tous tes sacrifices ont été des ombres et des figures qui n'ont dit autre chose; mais cela est passé, tu devrais maintenant changer ton langage; le langage du passé en langage du présent; croire dans le Christ qui est venu, et non pas dans le Christ qui est à venir; dire maintenant que je suis roi, et ne pas te contenter de l'avoir dit. Tu y trouverais ton salut, au lieu que ta perte viendra de ce que tu ne veux pas maintenant le dire. Mais pour toi, Pilate, qui es du nombre des Gentils, et qui me demandes si je suis roi, tu ne l'as pas dit. Tu n'as eu ni loi, ni prophètes, ni sacerdoce, ni sacrifices qui l'aient dit. Mais *tu le dis, tu dicis*, et tu me représentes les Gentils qui vont composer mon Eglise, à laquelle la confession présente de ma royauté et de ma divinité va appartenir.

Pilate qui n'entend rien au sens mystérieux de ces paroles du Sauveur, ne laisse pas de contribuer à lui ôter l'honneur de roi, l'envoyant au roi Hérode qui, avec toute sa cour le méprise, et qui, le traitant avec moquerie, le fait revêtir d'une robe blanche, et le ren-

voie à Pilate : *Sprexit eum Herodes cum exercitu suo*. Mais remarquez en passant, que le mépris est ici bien réciproque. Jésus-Christ méprise Hérode et sa cour, comme Hérode et sa cour le méprisent ; afin de nous apprendre que ce qui est grand aux yeux des hommes est souvent en abomination devant Dieu ; que les cours des grands sont ordinairement composées de gens qui méprisent Dieu, et que Dieu traite aussi d'un souverain mépris. Hérode lui fait plusieurs demandes, mais il ne répond à aucune. Ah ! grands du monde, Jésus-Christ garde le silence devant vous, les vérités divines ne viennent guère jusqu'à vous, vous n'êtes pas dignes de les entendre, vous n'en êtes pas même capables, parmi toutes ces agitations, ces divertissements, ces intrigues, ces grands projets, ces grands desseins de votre ambition.

C'est aussi sans doute pour cette raison que Pilate, auquel Jésus est renvoyé, lui demandant ce que c'est que la vérité, n'en reçoit point de réponse. Et le moyen que ce gouverneur de la Judée, qui n'a que sa fortune devant les yeux, qui se fait un dieu de son César, qui, par la frayeur que lui inspire la seule prononciation de ce nom, qui, pour éviter le moindre soupçon de n'être pas assez fidèle à sa personne et assez zélé pour son service, est prêt à commettre la plus détestable de toutes les iniquités, soit bien propre à entendre de la bouche de Jésus-Christ ce que c'est que la vérité.

Mais en attendant qu'il commette cette grande iniquité qui lui fera ôter la vie au Sauveur du monde, ne travaille-t-il pas en plusieurs manières à lui ôter son honneur, et principalement celui de roi, l'appelant tant de fois, mais par dérision, le roi des Juifs ? Voulez-vous que je délivre le roi des Juifs, dit-il, en parlant aux Juifs mêmes ? Et après qu'ils ont préféré un voleur au Sauveur, un meurtrier à l'auteur de la vie, Barabbas à Jésus : Que voulez-vous donc, leur dit Pilate en continuant son ton railleur, que voulez-vous donc que je fasse du roi des Juifs ?

Mais il contribue bien davantage à lui ôter cet honneur, lorsqu'il le livre entre les mains des soldats, qui, poussant la chose plus loin, et mêlant la cruauté avec la raillerie, le dépouillent de ses habits, lui donnent un manteau d'écarlate, lui font une couronne d'épines entrelacées qu'ils enfoncent dans sa tête, mettent un roseau en sa main droite qu'ils reprennent ensuite pour l'en frapper, et s'agenouillant devant lui, lui disent, en se moquant de lui et lui crachant au visage : Salut au roi des Juifs. Ah ! jamais royauté fut-elle plus outragée et plus indignement traitée ! Ah ! n'est-ce pas ici que s'accomplit cette parole du Prophète : Il sera soulé d'opprobres ? *Saturabitur opprobriis*. O passion des honneurs, que tu es ici bien condamnée et tout à la fois bien expiée ! O démon qui as perdu les hommes par l'orgueil et qui as établi par là ton empire sur eux, voici une humilité qui les sauve. Ce roi dans les opprobres, ce roi couronné

d'épines, le va enlever tous les sujets, et va détruire entièrement la tyrannie. Ancien serpent, tu vas trouver la mort dans ces épines.

Saint Athanase remarque sur cet endroit de la passion, qu'il se rencontre en certaines épines un ver ennemi du serpent, qui se glisse sur le corps du serpent, lui pique la tête, en tire le sang et lui donne la mort par cette plaie. Le Sauveur nous dit lui-même par la bouche du roi-prophète, dans ce psaume où sa passion nous est si vivement décrite, qu'il est un ver et non pas un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple : *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* (Psal. XXI). Ce ver est maintenant dans les épines, et c'est là où il surprend le serpent et lui donne la mort. C'est-à-dire que c'est là où le Sauveur, par l'opprobre et l'ignominie de cette couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête, satisfaisant à la justice de Dieu, son Père pour tout l'orgueil des hommes, surprend le démon et détruit son empire.

Je suis un ver et non pas un homme : *Ego sum vermis et non homo*. En effet, se contente-t-on de lui ôter dans sa passion l'honneur de Dieu, l'honneur de prophète, l'honneur de roi ? Ne lui ôte-t-on pas encore celui d'homme ; et tous les tourments qu'on lui fait souffrir lui en laissent-ils la figure ? les prophètes n'ont-ils pas raison de dire : Nous l'avons vu et nous l'avons méconnu : *Vidimus eum et non erat aspectus* ; son visage était comme caché : *Quasi absconditus vultus ejus* ; il n'y avait en lui, ni apparence, ni beauté : *Non erat ei species neque decor* ? Aussi Pilate, en le présentant aux Juifs, aura besoin de les avertir que c'est un homme qu'il leur présente : *Ecce homo* ; car on le prendrait plutôt pour un amas de sang que pour un homme, le sang coulant de tous côtés sur lui, après ce couronnement d'épines suivi d'une flagellation cruelle.

Dispensez-moi, mes chers auditeurs, de parler de cette flagellation. Je ne me sens pas assez de force pour arrêter mes yeux sur un si horrible spectacle ; pour voir un juste, un prophète, un roi, un Homme-Dieu traité comme le plus vil des esclaves : il suffit de reconnaître ici que c'est pour expier les péchés que nous a fait commettre la cupidité des plaisirs aussi bien que celle des honneurs, et de dire avec le prophète Isaïe : *Il a été blessé pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui était dû à nos plaisirs criminels est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures*.

Mais en voyant l'innocent souffrir tant de tourments, tremblons pour les coupables ; en lui voyant repandre tant de sang, troublons-nous sur notre vie sensuelle et délicieuse. Rendons-nous attentifs à cette grande parole qu'il prononce ensuite des tourments dont nous venons de parler : Si le bois vert, dit-il, est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* ? C'est-à-dire, si le corps du Sauveur, qui a toute la verdeur de l'intelligence, est ainsi

tourmenté, parce qu'il s'est chargé de nos péchés : corps usés par les intempérances et les débauches, corps pourris dans les délices, corps fondus et desséchés dans les excès, bois sec, que devez-vous attendre, sinon de mieux brûler dans les flammes éternelles de l'enfer ?

Enfin, la cupidité des richesses trouve aussi dans la passion du Sauveur sa condamnation et son expiation. Elle la trouve dans ces dépouillements plusieurs fois réitérés : dépouillé à la cour d'Hérode pour être revêtu d'une robe blanche ; dépouillé par les soldats pour être revêtu d'un manteau d'écarlate en dérision de sa qualité de roi ; dépouillé pour la flagellation ; dépouillé enfin sur le Calvaire pour mourir tout nu sur la croix. Ah ! que ces dépouillements du Sauveur nous font de grandes leçons ! Ils nous apprennent, premièrement, à tenir au moins notre cœur nu et dépouillé de l'affection des biens de ce monde, comme le corps du Sauveur est nu et dépouillé dans sa passion et sur sa croix. Ils nous enseignent outre cela à faire paraître au dehors quelque chose de cette nudité et de ce dépouillement. Il ne faut pas que ces trains soient si superbes, que ces habits et ces ameublements soient si riches et si précieux, que ces maisons soient si magnifiques, que ces tables soient si somptueuses. Ah ! si ce dépouillement était bien au dedans ; s'il était dans le cœur, il en paraîtrait quelque chose audehors. Mais c'est à vous particulièrement, ecclésiastiques, que ces leçons s'adressent, vous qui vous servez du patrimoine de Jésus-Christ et de l'héritage d'un Dieu humble et crucifié, pour surpasser souvent en pompe et en luxe les enfants du siècle. Ah ! que ne jetez-vous les yeux sur le maître que vous servez ou plutôt que vous ne servez point, et qui néanmoins vous paie si bien ! que ne le considérez-vous tant de fois dépouillé dans sa passion et mourant enfin tout nu sur sa croix !

Voilà, mes frères, comme toutes les cupidités des hommes ont été expiées dans la Passion du Sauveur du monde. Après cela, si nous suivons encore les desirs de notre convoitise, si ce grand remède composé du sang d'un Dieu ne nous guérit point, si sa Passion ne nous arrête point et ne nous empêche point de courir à tout ce qui peut satisfaire nos passions, si notre vie par sa sensualité et sa mollesse est une contradiction continuelle à ses souffrances et à sa mort ; avouons que c'est dans sa Passion même qu'il est pour notre perte, puisque c'est là qu'il est en butte à notre contradiction : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum et in signum cui contradicetur.*

Oui, chrétien pécheur, si tu ne sors par la pénitence de l'état malheureux de ton péché, ce sera ce sang adorable du Sauveur, répandu pour ta justification, qui deviendra, par l'abus que tu en auras fait, la matière de ta condamnation. Oui, cette Passion de Jésus-Christ, qui devait être toute pour toi, sera, par ta faute, ce qu'il y aura de plus fort contre toi. Ce sera par là, dit saint Au-

gustin, ou un ancien et célèbre auteur qui passe sous son nom, ce sera par là que le démon pressera Dieu de prononcer l'arrêt de sa justice contre toi. Juge plein d'équité, lui dira-t-il, pouvez-vous vous dispenser de condamner celui qui, étant racheté par votre sang précieux, vous a quitté pour revenir à moi et s'y assujettir de nouveau ? Je n'ai point été, comme vous, chargé d'opprobres pour lui ; je n'ai point, comme vous, répandu de sang pour lui ; je n'ai point, comme vous, souffert une mort cruelle et ignominieuse pour lui ; je ne lui ai point, comme vous, promis, s'il voulait me suivre, une gloire éternelle et un royaume sans fin ; et cependant il vous a quitté, vous qui avez fait pour lui toutes ces choses, et s'est volontairement attaché à me suivre, bien qu'il fût averti qu'il ne trouverait en me suivant que sa perte et sa damnation éternelle. Ah ! prononcez donc, Juge très-équitable, que celui-là m'appartient qui, rejetant le prix de votre sang dont vous l'aviez racheté de mes mains, n'a pas voulu vous appartenir. Ah ! Passion du Sauveur, que tu es donc consolante d'un côté, mais que tu es effrayante de l'autre ! Sang du Sauveur, qui guéris les plaies de nos âmes et qui les laves des ordures de leurs péchés, qui les justifies devant Dieu, qui leur ouvres le ciel et qui leur procures un salut éternel, tu es le fondement de mon espérance ; mais sang du Sauveur méprisé et foulé aux pieds, souillé et profané par mes péchés, tu es le grand sujet de ma crainte ; car je ne puis douter que tu ne sois tout à la fois pour la perte et pour le salut de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Dans ces deux vues si différentes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, marchons, mes frères, entre l'espérance et la crainte. Ayons une grande confiance en la vertu de ce sang adorable qui est répandu pour nous, dans le mérite de cette Passion qui est soufferte pour nous ; mais ayons soin de joindre à cette confiance la crainte et le travail. Afin de profiter de la vertu de ce sang, afin de nous appliquer le mérite de cette Passion, combattons désormais généreusement toutes nos passions. Renonçons à la passion des honneurs, voyant le Sauveur passer aujourd'hui par tant d'opprobres et tant d'affronts ; quittons la passion des plaisirs, voyant le Sauveur passer aujourd'hui par tant de tourments ; défaisons-nous de cette passion des richesses, le voyant dans tous ces dépouillements et mourant tout nu sur sa croix. Quittons cette passion ridicule du luxe, de la vanité, des habits et des vains ornements, voyant que le Sauveur n'a pour orner sa tête que des épines, pour embellir son visage que des crachats, et pour couvrir son corps que des habits qu'on lui donne par dérision et pour se moquer de lui. Que l'ambitieux devienne humble, que l'impudique devienne chaste, que l'emporté devienne doux, que le vindicatif devienne charitable, que l'avare devienne libéral. En un mot, que la Passion du Sauveur chasse aujourd'hui toutes nos passions, et que sa

charité triomphe de toute notre cupidité. Ce sera le moyen qu'il soit en croix pour notre salut et non pour notre perte : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Vous avez tiré avec moi cette terrible conséquence des preuves que je vous en ai apportées, vous le faisant voir travaillant dans sa Passion à expier la cupidité des hommes ; vous aurez encore plus de droit de la tirer, quand je vous l'aurai représenté travaillant dans sa Passion à allumer le feu de sa charité dans nos cœurs. Mais pour chanter le triomphe de cette charité, j'ai besoin d'un renouvellement de grâces et de forces, que j'espère recevoir par les prières de l'Eglise : *Pange, lingua, etc.*

SECONDE PARTIE.

Que ne puis-je vous faire comprendre ici, chrétiens, et que ne puis-je comprendre moi-même la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur du mystère du salut des hommes ! C'est-à-dire, comme l'explique saint Paul : Que ne puis-je vous faire connaître et connaître moi-même cet amour de Jésus-Christ envers nous, qui a opéré notre salut et qui surpasse toute science : *Supereminentem scientiæ charitatem Christi.*

Philosophes, sages du monde, qui tantôt élevez l'homme et tantôt l'abaissez selon vos différents caprices, sans jamais bien connaître ni sa véritable élévation, ni son véritable abaissement ; vous qui disiez que l'homme est trop peu de chose pour que les cieux roulent sur sa tête pour son service, et que ces substances incorruptibles aient été faites pour lui : auriez-vous jamais pu comprendre que le Créateur fût mort pour sa créature, que Dieu se fût fait homme pour souffrir et mourir pour le salut des hommes ? Cette charité ne surpasse-t-elle pas infiniment toute la science des hommes ? *Supereminentem scientiæ charitatem Christi.* Mais que dis-je ? ne surpasse-t-elle pas toute la science des anges ? peuvent-ils pénétrer la profondeur de cet amour ? Les chérubins, dont le nom signifie plénitude de science, n'ont-ils pas été mis par ordre de Dieu aux deux côtes du propitiatoire, ayant leurs visages tournés et penchés vers ce propitiatoire, comme désirant toujours voir ce qu'il y a au dedans, comme voulant pénétrer jusqu'au fond ? Et saint Pierre ne nous dit-il pas nettement que les anges désirent de pénétrer dans le secret de l'amour de Jésus-Christ ? *In quem desiderant angeli prospicere.* Mais ils n'arriveront jamais à connaître tout cet amour, qui est incompréhensible pour eux aussi bien que pour nous.

Que ferai-je donc ici, mes frères, pour vous en donner au moins quelque connaissance imparfaite ? Après l'aveu sincère de mon impuissance là-dessus, je m'arrêterai à quatre réflexions qui vous découvriront quelque chose de sa grandeur. La première, c'est que Jésus-Christ nous aime plus que son sang et sa vie, puisqu'il répand son sang et immole sa vie pour nous, et j'appellerai cela la hauteur de son amour ; la seconde, c'est qu'il nous aime tous en particulier de cette force

et dans cet excès, et j'appellerai cela la largeur et l'étendue de son amour ; la troisième, c'est qu'il nous aime lorsque nous sommes plongés dans l'abîme de nos péchés, et par conséquent lorsque nous sommes ses ennemis déclarés, et j'appellerai cela la profondeur de son amour ; la quatrième, c'est qu'il nous aime constamment et persévéramment, rien ne le peut obliger à cesser de nous aimer ; c'est ce qui le fait demeurer sur sa croix jusqu'à ce qu'il y ait poussé son dernier soupir ; et j'appellerai cela la longueur de son amour. Soutenez-moi encore un peu de vos attentions.

Dieu reprochant autrefois aux Juifs le peu de reconnaissance qu'ils avaient de tant de grâces insignes qu'il leur avait faites, leur disait par la bouche de son prophète Malachie : *Je vous ai aimés d'un amour tout particulier, et cependant j'ai entendu vos discours ; vous avez dit : Quelles marques, Seigneur, nous avez-vous données de cet amour ? In quo dilexisti nos ?*

Dieu avait comblé ce peuple ingrat de ses bienfaits ; il l'avait préféré à toutes les nations de la terre ; il l'avait séparé pour en faire son peuple particulier ; il avait fait éclater ses miracles dans toute la nature pour lui donner des preuves sensibles d'une protection singulière, et cependant ce peuple aveugle, oubliant tout le passé et payant d'ingratitude toutes les faveurs du Seigneur, disait insolemment à Dieu : Faites-nous donc voir, Seigneur, en quoi vous nous avez tant aimés et en quoi vous nous avez si fort distingués des autres nations : *In quo dilexisti nos ?*

Certainement, mes frères, dans quelque aveuglement et quelque ingratitude que nous puissions tomber, à moins que nous ne perdions entièrement les lumières de notre foi, nous ne pouvons pas dire maintenant à Dieu : En quoi, Seigneur, nous avez-vous donc aimés : *In quo dilexisti nos ?* Ces paroles du Fils de Dieu dans l'Evangile nous fermeraient bientôt la bouche : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ; et ces autres paroles de saint Paul : Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous. O amour sans exemple ! ô charité admirable du Père, qui nous donne son Fils ! ô charité incompréhensible du Fils, qui nous donne son sang et sa vie.*

Avant cela, Dieu avait aimé le monde ; mais on peut dire qu'il ne lui en avait rien coûté pour l'aimer. Il l'avait aimé d'une manière proportionnée à sa grandeur, de la manière que nous voyons, sans comparaison néanmoins, que les rois aiment leurs sujets, auxquels ils font souvent de grands biens sans qu'il leur en coûte rien. Mais pour opérer la rédemption du monde, l'amour que Dieu nous porte lui coûte cher, puisqu'il lui a fallu se charger de nos péchés, et, ayant pris une nature humaine, donner sa vie et son sang pour nous. D'où il est aisé de tirer cette conséquence, qu'il nous a donc plus aimés que son sang et que sa vie.

Il a mis son sang et sa vie en balance avec le salut de nos âmes, et ce salut l'a emporté. Ce n'est pas qu'il y eût en nos âmes quelque chose qui fût plus digne de son amour. Il n'y avait rien au contraire qui ne méritât sa haine, et c'est ce qui doit nous faire admirer davantage l'excès et la grandeur de cet amour. Jésus-Christ, dit saint Augustin, a aimé son Eglise : mais il l'a aimée lorsqu'elle était laide et toute difforme par la noirceur de ses péchés, et il l'a aimée pour la rendre belle : *Dilexit scdam, ut faceret pulchram*. Il l'a lavée, dit saint Paul, et l'a purifiée pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Mais il a fallu mourir pour la purifier, mais il a fallu donner son sang pour l'embellir. Or, pour mourir pour elle et pour répandre son sang pour elle, il lui a fallu employer toutes les forces de son amour : *Dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea*.

Car c'est, mes frères, une merveille de la passion du Sauveur, qu'il faut encore vous expliquer ici. Pour faire mourir les hommes, il ne faut qu'une séparation ; mais pour faire mourir l'Homme-Dieu, il en fallait deux. Il en fallait faire une par la mort, et outre celle-là, il fallait que l'amour, qui est fort comme la mort, en fît une autre : *Fortis ut mors dilectio*.

Pour faire mourir les hommes, il ne faut que séparer leur âme de leur corps ; voilà la séparation qui est l'ouvrage de la mort : mais pour faire mourir l'Homme-Dieu, il fallait séparer auparavant en lui, non pas la divinité de l'humanité, car depuis le premier moment de leur union elles sont inséparables, mais il fallait séparer l'humanité du secours qu'elle recevait et qu'elle devait recevoir de la divinité. Il fallait arrêter dans la divinité ce torrent de gloire, de force et de puissance qui devait naturellement inonder l'humanité à laquelle elle était unie, et qui l'aurait mise hors des atteintes de la mort ; et cette séparation a été dans le Sauveur le grand effort et le grand miracle de son amour : miracle qui, quoiqu'invisible, est bien d'une autre force que tous ceux qui éclatent à sa passion ; car, pour moi, j'avoue que je ne saurais tant admirer le soleil qui s'éclipse aujourd'hui, les pierres qui se fendent, les sépulchres qui s'ouvrent, le voile du temple qui se déchire ; il est trop naturel aux créatures de témoigner vouloir finir avec celui qui est leur auteur : mais ce qui ravit mon esprit et qui charme mon cœur, c'est ce grand miracle d'amour qui s'exerce sur la personne même du Sauveur, qui fait que la divinité qui est en lui resserre et retient en elle-même tout ce qu'elle pourrait donner de force, de gloire et de secours à l'humanité, et qu'elle l'abandonne à ses propres faiblesses. Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce délaissement de Dieu, dont l'humanité se plaint sur la croix par ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

C'est ainsi, mes frères, qu'un Dieu nous a

aimés ; il faut donc l'aimer de même. Il nous a aimés plus que sa vie qu'il a immolée, plus que son sang qu'il a répandu pour nous, il faut l'aimer plus que nos honneurs, plus que nos biens, plus que notre vie même, et être disposés à la perdre plutôt que de perdre son amour. Il ne faut rien préférer à lui, puisqu'il n'a rien préféré à nous. Il ne faut pas que notre amour soit un amour de spéculation. Comme il nous a donné de grandes preuves du sien, il faut aussi que nous lui en donnions de grandes du nôtre. Nous voudrions peut-être bien l'aimer, mais sans qu'il nous en coûtât rien. Loin de nous une telle disposition, il faut que comme il lui en a coûté pour nous aimer, il nous en coûte pour l'aimer aussi ; que comme il lui en a coûté la vie, il nous en coûte du moins la vie de nos passions. Ce n'est pas là proprement une mort, ce n'est dans le langage de saint Paul, qu'une ressemblance de mort, cependant il s'en contente. *Si nous sommes entés sur la ressemblance de sa mort*, dit cet apôtre, *nous le serons aussi sur celle de sa résurrection et de sa vie*. Et ingrats que nous sommes, nous n'avons pas assez d'amour pour lui faire trouver en nous cette ressemblance de mort qu'il demande. Loin de préférer Dieu à toutes choses, nous lui préférons toutes choses : un intérêt de rien, un plaisir ridicule, une satisfaction infâme de nos sens ; semblables en cela à ces peuples dont il est parlé dans l'Evangile, qui chassèrent Jésus-Christ de leur pays, préférant à sa doctrine et ses miracles la conservation de leurs pourceaux.

Après cela, n'est-ce pas de nous que doit s'entendre cette plainte que fait le Sauveur par la bouche du roi-prophète. Ils m'ont fait plusieurs maux, au lieu des biens que je leur ai faits ; et leur haine a été la récompense de l'amour que je leur ai porté : *Posuerunt adversum me mala pro bonis et odium pro dilectione mea* (Ps. CVIII). Mais aussi, après une opposition et une contradiction si manifeste à son amour, ne méritons-nous pas les châtimens les plus terribles de sa justice, et ne devons-nous pas convenir qu'il est pour la perte et pour le salut de plusieurs, et pour être en butte à la contradiction des hommes ? *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum et in signum cui contradicetur*.

La seconde réflexion que nous avons à faire sur l'amour de Jésus-Christ, c'est qu'il nous aime tous en particulier dans cet excès ; ce que j'appelle la largeur et l'étendue de son amour. Je ne m'arrêterai point à vous faire valoir ici, avec saint Paul, cette circonstance de la passion du Sauveur, qu'il l'a soufferte hors des portes de la ville de Jérusalem : *Extra portam passus est* ; afin de nous marquer qu'il ne voulait pas renfermer le fruit de sa passion dans les enceintes de cette ville, mais le rendre commun à tout le monde ; afin de nous apprendre, dit saint Léon, que sa croix ne devait pas être l'autel d'un temple particulier, mais celui de tout l'univers : *Ut crux non templi esset ara,*

sed mundi. Je veux ici quelque chose de plus tendre et de plus particulier. Je veux enseigner à chaque chrétien à dire avec saint Paul : Jésus-Christ m'a aimé et s'est livré à la mort pour moi : Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Dire qu'il nous a aimés, et qu'il s'est livré à la mort pour nous est trop général, et n'exprime point assez bien toute la force et toute la tendresse de son amour. Ame chrétienne, qui m'écoutes ici, n'est-il pas vrai que si Jésus-Christ n'était mort que pour toi, tu te croirais redevable d'une manière toute particulière à son amour ? Or, il est mort pour toi, comme s'il n'était mort que pour toi ; non-seulement en l'appliquant tout le mérite de sa mort qui est infini, mais aussi en tournant vers toi toute l'affection et toute la tendresse de son cœur ; en sorte que, quand il n'y aurait eu que toi seule à sauver, il n'aurait pas laissé de souffrir et de mourir pour toi.

Car il ne faut pas vous imaginer, mes frères, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, mourant pour le salut de tous les hommes, n'ait eu qu'une idée générale et confuse de tous les hommes, pour le salut desquels il mourait. Il les a tous connus par des vues distinctes et particulières. Ce Rédempteur adû connaître, et a connu en effet, tout ce qu'il rachetait. Ce pasteur a connu ses brebis, et les a connues de manière à pouvoir les appeler toutes par leur nom, suivant cette parole de l'Évangile : *Vocat eas nominatim*. Ainsi ayant eu chacune une place particulière dans son esprit, elles ont eu chacune une place particulière dans son cœur.

Pour moi, mes frères, quand je considère le Sauveur, versant à sa passion son sang adorable pour un chacun de nous en particulier, et nous donnant à tous des témoignages si particuliers de son amour, il me semble voir Joseph qui, se découvrant à ses frères, les embrasse tous l'un après l'autre, et pleure sur un chacun d'eux : *Osculatus est omnes fratres suos*, dit l'Écriture, et *ploravit super singulos*. Il commença à la vérité par Benjamin, et il y eut là des tendresses particulières et des pleurs réciproques, se tenant l'un et l'autre embrassés ; mais un chacun de ses autres frères eut son tour. Un chacun eut part à ses caresses et à ses larmes : *Ploravit super singulos*. Viens, Ruben, qui as donné le conseil de me jeter dans la citerne, afin que mon sang ne fût pas répandu ; viens, Juda, qui as donné celui de me retirer de la citerne, pour me vendre aux Ismaélites et me sauver la vie par ce moyen ; viens, Siméon, viens, Lévi, vous qui vouliez répandre ce sang et m'ôter cette vie, venez tous que je vous embrasse et que je répande sur chacun de vous des larmes d'amour. Ah ! ne craignez point, rassurez-vous sur tout ce qui s'est passé : le dessein que vous aviez formé contre moi était un mal, mais Dieu l'a changé en bien, afin de m'élever comme vous voyez maintenant, et de me rendre le

sauveur de plusieurs peuples.

C'est ainsi que Jésus-Christ, qui ne rougit point, dit saint Paul, de nous appeler ses frères : *Non confunditur vocare nos fratres suos*, nous marque à tous en particulier son amour. Il peut bien y avoir quelque Benjamin, quelque âme choisie qui ait quelque part plus particulière à ses tendresses ; mais un chacun y a la sienne, et, non-seulement il verse des larmes, mais son propre sang sur un chacun de nous. Il nous connaît tous et nous appellerait tous par notre nom. Viens, pécheur, viens, pecheresse, viens toi, homme envieux, qui, par tes médisances et tes calomnies, as tant de fois noirci la réputation de ton prochain ; viens toi, homme injuste, qui, par tes fraudes, tes artifices, tes usures, tes procès, toutes tes voies obliques, lui as enlevé son bien ; viens, perfide, qui l'as tant de fois vendu et trahi ; viens, cruel vindicatif, qui as tant de fois exercé sur lui tes vengeances ; viens, intempérant et débauché, qui as si longtemps vécu dans les excès ; viens, impudique, qui as tant de fois souillé et profané en toi le temple de Dieu ; viens que je t'embrasse, que je répande mon sang sur toi, que je te lave dans ce sang, que je rende par ce sang tes péchés plus blancs que la neige. Fais pénitence de ces péchés, je ne me souviens plus du passé ; ne crains point, rassure-toi là-dessus, aime-moi seulement, fais que ta pénitence soit une pénitence d'amour ; tous ces péchés ne feront que contribuer à ton bien, augmenter ma gloire, et te procurer ton salut. Car mes frères, tout coopère à bien pour ceux qui aiment Dieu, comme nous l'enseigne saint Paul : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* ; même les péchés : *Etiam peccata*, comme ajoute saint Augustin.

Et comment Jésus-Christ ne nous aimerait-il pas tous ainsi en particulier, puisqu'il aime bien des larrons qui sont à ses côtés ? Car, si l'un des deux se damne auprès de l'auteur du salut, c'est qu'il rejette son amour. Quand je considère le Sauveur au milieu de ces deux scélérats, dont l'un est un cœur de bronze, qui ne se laisse toucher de rien, ni de son supplice, ni de l'exemple et des exhortations vives de son compagnon, ni de ceux qui s'en retournent en frappant leurs poitrines, ni de ces ténèbres répandues sur la terre, ni d'aucun des miracles qui éclatent à la passion ; mais surtout qui ne se laisse point toucher de cette charité admirable du Sauveur, qui prie sur sa croix pour ceux qui l'y ont attaché ; quand je vois l'autre au contraire, qui, lié et cloué sur la sienne, n'ayant que le cœur et la langue de libres, sait si bien se servir de l'une et de l'autre ; de sa langue, pour défendre l'innocence de Jésus-Christ, et de son cœur pour l'aimer, que presque en un moment il change le supplice d'un criminel en la peine glorieuse d'un martyr ; et n'ayant pas encore oublié son ancien métier, trouve le secret, dit excellemment un Père, de voler et de ravir, par

les efforts de son amour, le royaume de Dieu, *Artis suæ nondum oblitus, prædatur regnum* : je ne puis m'empêcher de dire encore : Celui-ci est pour la perte et pour le salut de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum* : je ne puis m'empêcher de regarder le Sauveur comme étant déjà au milieu des élus et des réprouvés, donnant son royaume à ceux-là, et envoyant ceux-ci aux flammes éternelles : mais donnant son royaume à ceux-là, pour récompenser leur amour, et envoyant ceux-ci aux flammes éternelles, pour punir en eux le défaut de cet amour.

Passons à la troisième réflexion sur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a aimés lorsque, plongés dans l'abîme de nos péchés, nous étions tous ses ennemis ; ce que j'appelle la profondeur de cet amour. À peine quelqu'un voudrait-il mourir pour un homme juste, dit saint Paul (*Rom.*, V). Peut-être néanmoins qu'il s'en pourrait trouver quelqu'un qui voudrait bien donner sa vie pour un homme dont la vertu lui serait connue ; mais c'est en cela même qu'éclate la grandeur de l'amour d'un Dieu pour nous, que lorsque nous étions ses ennemis, lorsque nous étions encore pécheurs, il n'a pas laissé de mourir pour nous. Et pour quels pécheurs et quels ennemis n'aurait-il point donné son sang, s'il l'a donné pour ceux mêmes qui le versaient ? Car, pour qui parle-t-il, pour qui prie-t-il sur sa croix, quand il dit à Dieu son Père : *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font* ? N'est-ce pas pour ceux mêmes qui le crucifient, qui l'insultent actuellement sur sa croix, qui se rassasient du spectacle de ses tourments, qui ont tant crié *Crucifiez-le*, qu'à la fin ils en ont contenté leurs désirs ?

Ah ! voilà, dit saint Augustin là-dessus, deux clameurs bien différentes, qui s'élèvent en même temps jusqu'au trône de Dieu. *Crucifiez, pardonnez*. Crucifiez, disent les ennemis de Jésus-Christ ; pardonnez, dit cet aimable Sauveur. Laquelle faut-il écouter de ces deux clameurs ? Faut-il crucifier celui qui pardonne ? faut-il pardonner à ceux qui crucifient ? Amour de Jésus-Christ, vous serez écouté pour le salut de vos ennemis mêmes, qu'ils trouveront dans votre mort. Voix mourante du Sauveur, vous l'emporterez sur toutes ces clameurs meurtrières des Juifs, et vous l'emporterez de sorte que vous obtiendrez grâce pour leurs crimes. Car combien s'en retourneront en frappant leurs poitrines ? combien en disant : véritablement cet homme était le Fils de Dieu ?

Tout ce que le Sauveur dit et fait sur la croix, se rapporte à cet amour ardent qu'il a pour le salut de tous les hommes, sans en excepter ses propres ennemis ; c'est ce que marque cette soif dont il se plaint. On court au fiel et au vinaigre, on présente à sa bouche une éponge qui en est remplie ; mais on ne lui donne pas, dit saint Augustin, ce dont il a soif ; car c'est d'eux-mêmes

et de leur salut qu'il a soif : *Non dederunt quod sitiebat, illos enim ipsos sitiebat*.

Ce délaissement, dont il semble encore se plaindre sur sa croix, n'est autre chose, selon la belle pensée de saint Cyrille, qu'une prière fervente, par laquelle il demande le salut de tout l'univers. Ce savant Père dit que Jésus-Christ est le véritable grand prêtre qui présente à Dieu son sacrifice sur la croix, comme sur un autel. Il ajoute qu'il exerce là d'une manière admirable les deux grandes fonctions du sacerdoce, qui sont l'oblation et l'intercession. Il offre et il prie : il offre sa vie, son sang, il s'offre lui-même. Il prie pour ses ennemis et pour tous les pécheurs ; non-seulement par ces paroles : Pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font, mais aussi par ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* ? Paroles qui, loin d'être des marques de son découragement, ou de quelque désespoir, forment une prière d'une force merveilleuse dans la bouche de ce grand prêtre, qui demande à Dieu par là le fruit de son grand sacrifice. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* ? c'est-à-dire, souvenez-vous, ô mon Dieu ! pourquoi vous m'avez abandonné à tant d'opprobres et à tant de tourments. Ne permettez pas que ce grand sacrifice que je vous offre soit inutile, mais faites qu'il opère le salut des pécheurs et de mes ennemis mêmes, qui ne savent ce qu'ils font.

Saint Augustin est dans la même pensée, et explique de la même manière, quoiqu'un peu plus étendue, cet endroit de la passion. Ce savant Père nous fait remarquer que le Sauveur ne dit pas : *Mon Dieu, vous m'avez abandonné* ; mais que pour nous donner lieu de chercher la cause de cet abandon, il affecte de dire : pourquoi m'avez-vous abandonné ? c'est-à-dire quelle est la raison, quel est le motif de cet abandon où je me trouve ? Car il y a sans doute une raison et une grande raison qui fait qu'au lieu que Noé a été délivré du déluge ; Loth, de l'embrasement de Sodome ; Isaac, du glaive prêt à tomber sur sa tête ; Jacob, des mains d'Esau ; Joseph, de la calomnie de la femme de Putiphar, et des horreurs de la prison ; Moïse, de la fureur des Egyptiens ; Rahab, du sac de Jéricho ; Suzanne, de la malice des faux témoins ; Daniel, de la fosse aux lions ; les trois enfants, de la fournaise ; et tant d'autres justes, de leurs tribulations ; vous abandonnez maintenant votre propre Fils à la fureur de ses ennemis, et vous permettez qu'elle aille jusqu'à lui ôter la vie, par le plus cruel et le plus infâme des supplices. La grande raison d'un abandon si surprenant, c'est, ô mon Dieu ! que par une profonde sagesse, vous voulez tirer de mes opprobres, de mes tourments et de ma mort, le salut de tout l'univers. Ah ! je vous demande donc ce salut, comme le fruit de mon sacrifice. Souvenez-vous, ô mon Dieu ! que c'est pour me l'accorder que vous m'avez ainsi traité : *Deus meus, ut quid me dereliquisti* ?

Et comment le Sauveur se plaindrait-il

par ces paroles, que son Père l'a livré aux tourments et à la mort? Ne s'y est-il pas livré volontairement lui-même, dans l'exercès de son amour pour nous? *Tradidit semetipsum, dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Ne pourrait-il pas s'en délivrer encore, lorsqu'il parle de cet abandon et de ce délaissement? N'a-t-il pas dit : *Nul ne me ravit ma vie, mais c'est de moi-même que je la quitte. J'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre?* Est-ce qu'il aurait perdu maintenant ce pouvoir? Loin de nous des pensées si impies; mais c'est son amour qui s'oppose ici à sa puissance. Il nous aime, et nous veut aimer jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il ait entièrement consommé l'ouvrage de notre salut, en poussant sur la croix son dernier soupir : c'est ce que j'appelle la longueur de son amour.

Juifs, qui l'insultez sur la croix, et qui vomissez contre lui tant de blasphèmes, qui lui dites : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâti en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. Princes des prêtres, docteurs de la loi, sénateurs de Jérusalem, qui vous moquez de lui entre vous, et qui en faites de si cruelles et de si sanglantes railleries; qui dites : Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui. Ah! s'il n'y était retenu que par les cordes et par les clous dont vous l'y avez fait attacher, il en serait bientôt descendu; mais il y est retenu par le lien invisible de son amour, et ce lien ne saurait se rompre. S'il en descendait, il ferait à la vérité, à votre confusion, éclater sa puissance; mais il arrêterait tous les effets de sa miséricorde. Il rendrait, à la vérité, inutile le dessein particulier que vous avez formé contre sa vie; mais il rendrait en même temps inutile le dessein que son amour a formé pour le salut de l'univers. Il entend bien vos discours, mais il n'en diminue rien de son amour. Il voit vos branlements de tête, mais il n'y répond que par l'abaissement de la sienne, que son amour penche vers vous, aussi bien que l'obéissance qu'il rend au commandement de son Père, et c'est ainsi qu'il expire et rend son âme entre ses mains.

Ah! voilà un amour qui, joint à cette mort, fait fendre les pierres, ouvre les sépulcres, ressuscite les morts et les fait visiblement sortir de leurs tombeaux. Ah! chrétien, ton cœur ne se fendra-t-il donc point aujourd'hui? ne sortiras-tu point aujourd'hui du tombeau de ton péché? Les pierres se fendent et les sépulcres s'ouvrent pour recevoir le Sauveur. C'est ton cœur, chrétien, qu'il demande, et tu refuses de lui ouvrir. Ah! quel est l'aveuglement, la misère, la stupidité de notre cœur, qu'il faille qu'un Dieu meure pour se faire aimer de nous! Mais, hélas! quelle doit être notre confusion, et quelle sera notre condamnation, si cela ne suffit pas encore pour nous

le faire aimer. Dis-moi, chrétien qui m'as écouté aujourd'hui, crois-tu ces choses que tu as entendues, ou ne les crois-tu pas? Crois-tu que ton Dieu soit mort pour toi, ou ne le crois-tu pas? Si tu ne le crois pas, sors donc de cette église. Que fais-tu parmi les fidèles? que ne t'en vas-tu avec les païens? Mais si tu le crois, comment donc ton cœur n'est-il pas tout embrasé d'amour? Peux-tu considérer avec un peu d'attention et de foi cette passion de ton Dieu, qui est la réconciliation de tout le monde; cette mort qui donne la vie à tous les morts, et qui leur procure l'immortalité; cette croix qui est pour nous un vrai arbre de vie; ces clous qui, en l'attachant à sa croix, expient les crimes de nos malheureux attachements; ces épines qui nous déchargent de la malédiction de nos péchés; cette éponge qui les efface; ce fiel qui adoucit toutes nos amertumes? Peux-tu voir tout ce sang répandu, toutes ces plaies de ton Sauveur, et surtout celle de son cœur tout ouvert, pour te laisser contempler à ton aise l'abîme de ses miséricordes pour toi, sans abandonner en même temps le tien à toute l'étendue de l'amour? Que si donc après tout cela, chrétien, tu demeures froid, tiède, sans amour, ne faut-il pas prononcer ici contre toi l'anathème que saint Paul prononce contre tous ceux qui n'aiment point Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ne faut-il pas dire que Jésus en croix y est pour ta perte et pour ta ruine? *Positus est hic in ruinam, et resurrectionem multorum.*

Ah! mes frères, j'espère de la miséricorde de Dieu que cet anathème ne tombera sur aucun de vous, et mon espérance augmente quand je considère avec attention Notre-Seigneur sur sa croix. Car pourquoi, adorable Sauveur, votre tête est-elle abaissée en cet état, si ce n'est pour nous présenter à tous le baiser de la paix, ou pour demander le pardon pour nous tous, le chef pour tout le corps?

Pourquoi vos mains sont-elles percées, si ce n'est pour répandre avec profusion toutes vos grâces sur nous? Pourquoi votre côté est-il ouvert, si ce n'est afin que nous allions puiser ces grâces jusque dans la source, si ce n'est afin de faire une fenêtre à l'arche par laquelle nous puissions y entrer, et nous sauver du déluge de nos péchés? Mais pourquoi ce côté droit ouvert plutôt que ce côté gauche, si ce n'est pour nous marquer que vous nous désirez tous à votre droite? Pourquoi ces bras étendus, si ce n'est pour ramasser des enfants de Dieu de toutes les parties du monde, si ce n'est pour marquer aux pécheurs que vous êtes toujours prêt à les recevoir à pénitence? Mais hélas! Seigneur, ne vous contentez pas de leur étendre vos bras pour les recevoir quand ils viendront à vous, étendez-les pour les aller chercher, pour les attirer puissamment, pour les enlever fortement à toute leur corruption et à toute leur misère; ils ont besoin de toute la force de ces bras, de la puissance de votre grâce. Je sais qu'ils

s'en sont rendus et s'en rendent encore tous les jours indignes, par le mépris et l'abus qu'ils en font. Je sais qu'ils ont souillé et profané votre sang. Mais pour qui êtes-vous mort ? N'est-ce pas pour des indignes ? n'est-ce pas pour ceux qui versaient actuellement ce sang et qui le profanaient ? Ah ! si leurs péchés sont grands, votre sang, Seigneur, n'est pas un remède à de petits maux, et vous ne le répandez pas pour laver de petites ordures. Faites-nous-en donc, Seigneur, sentir la vertu, appliquez-nous-en aujourd'hui le mérite. Que vos faiblesses deviennent notre force, vos opprobres notre gloire, vos plaies notre guérison, vos douleurs notre consolation, vos souffrances notre salut, votre condamnation notre justice, votre croix notre triomphe, votre mort enfin notre vie dans la grâce, et notre immortalité dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitie, sed in azymis sinceritatis et veritatis.

Jésus-Christ, qui est notre agneau pascal, a été immolé pour nous. C'est pourquoi célébrons cette fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption d'esprit, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité (1 Cor. ch. V).

Comme les biens que les Israélites avaient reçus de Dieu, et que leur pâque leur représentait, n'étaient que des figures imparfaites de ceux que nous recevons, et que notre pâque nous représente, la joie avec laquelle ils célébraient cette fête, et les dispositions qu'ils apportaient pour la bien célébrer, ne doivent être aussi que des ombres légères de cette joie ineffable et de ces dispositions saintes où nous devons être, pour ne pas nous rendre indignes de la majesté de nos mystères.

La pâque des Juifs leur représentait que l'ange exterminateur, frappant à mort tous les aînés des Egyptiens, les avait passés, eux, et épargné leurs maisons, parce que les portes en étaient marquées du sang de l'agneau qu'ils avaient immolé. Notre pâque nous représente que le glaive de la justice vengeresse de Dieu nous passe et nous épargne à présent, depuis que nous sommes marqués par le sang précieux de l'Agneau tout-puissant, qui vient d'être répandu pour nous.

La pâque des Juifs les faisait souvenir de la manière toute miraculeuse dont le Seigneur les avait tirés de la dure servitude de l'Egypte, par les mains de son serviteur Moïse, et les avait fait passer ensuite dans la terre promise, les y avait établis et les y avait fait jouir de la douceur de la liberté et du repos. Notre pâque nous fait souvenir que le Fils de Dieu est venu lui-même retirer les hommes de la servitude du péché et de l'esclavage du démon, pour les faire passer au royaume de Dieu, et les y faire jouir de la douceur et de la gloire d'un repos éternel.

Les Juifs, à la solennité de leur pâque, fai-

saient festin pour marque de leur joie, et mangeaient dans toutes les maisons la chair de l'agneau qu'ils avaient immolé. Pour marquer la nôtre, nous faisons festin aussi à la solennité de notre pâque, et dans ce festin nous mangeons la chair du Fils unique de Dieu.

Autant donc que la chair de l'Agneau de Dieu tout-puissant l'emporte sur celle d'un agneau sans raison, autant que le Fils de Dieu l'emporte sur Moïse son serviteur, autant que la rédemption éternelle de tout le genre humain l'emporte sur la délivrance temporelle d'une petite nation, autant que le ciel l'emporte sur la terre, l'éternité sur le temps, la possession éternelle de la gloire et du royaume de Dieu sur un établissement terrestre et passager; autant la pâque nouvelle des chrétiens doit l'emporter sur la pâque ancienne des Juifs, et autant notre joie doit être plus grande et nos dispositions plus saintes, puisque Jésus-Christ est lui-même notre pâque, et que par l'excès de son amour il a bien voulu être immolé pour nous : *Pascha nostrum immolatus est Christus.*

Mais, afin de vous donner ici une idée juste et entière de cette plus grande de nos solennités, et de vous faire bien entrer dans l'esprit dont l'Eglise est animée maintenant, comme Pâque vient d'un mot hébreu qui signifie passage, je n'ai qu'à vous faire voir que l'Eglise, dans ces jours sacrés, solennise trois sortes de passages du Sauveur : celui qu'il a fait de la vie à la mort; celui qu'il a fait de la mort à la vie; celui qu'il a fait de l'état des faiblesses et des misères de cette vie à un état de force, de gloire et de puissance. L'Eglise rappelle le premier à notre souvenir, propose le second à nos imitations, nous anime et nous encourage par l'espérance du troisième. Par le premier passage, celui que le Sauveur a fait de la vie à la mort, il nous délivre de la mort éternelle; par le second, celui qu'il a fait de la mort à la vie, il nous communique la vie de la grâce et nous sert de modèle pour l'acquiescer; par le troisième, celui qu'il a fait de l'état des faiblesses et des misères de cette vie à un état de force, de puissance et de gloire, il nous promet et nous assure la vie de la gloire. Ces trois pâques, ou ces trois passages vont faire le sujet des trois parties de ce discours, après que j'aurai demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge sainte : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas pour troubler la joie sainte des fidèles, dans ces jours heureux de la résurrection du Sauveur, que l'Eglise rappelle souvent sa mort à leur souvenir, leur remet sa croix devant les yeux, et leur représente le sang que l'Agneau de Dieu, cette victime adorable de leur Pâque, a répandu pour eux; elle ne rappelle cette mort si précieuse à leur souvenir que pour leur en faire voir les glorieuses suites; elle ne remet cette croix devant leurs yeux, que pour leur en faire chanter les triomphes, et elle ne leur

représente le sang répandu du Sauveur que pour leur faire connaître que leur délivrance d'une mort et d'une damnation éternelle en est le fruit.

C'est ainsi que les Juifs, dans leur pâque, répandaient avec joie le sang de leurs agneaux, se souvenant du miracle que Dieu avait fait autrefois en leur faveur, lorsqu'il frappa de mort, par les mains de son ange exterminateur, tous les aînés de l'Égypte, et qu'il ne lui permit pas d'entrer dans les maisons de son peuple, lui ordonnant de les passer lorsqu'il les verrait marquées du sang de l'agneau immolé.

Partage funeste d'un côté, avantageux de l'autre; funeste pour les Égyptiens, avantageux pour les Israélites; passage de justice pour ceux-là, de miséricorde pour ceux-ci. Comme chaque maison des Égyptiens avait son mort : *Non erat domus in qua non jaceret mortuus*, dit l'Écriture; on peut dire aussi que la mort se trouvait dans la maison de chaque Israélite. Mais Dieu, dans son passage de justice pour les Égyptiens, frappait les hommes à mort; et dans son passage de miséricorde pour les Israélites, il se contentait de la mort et du sang de l'agneau qu'ils avaient immolé.

Voilà, chrétiens auditeurs, la plus belle et la plus éclatante figure des grands mystères de notre religion. Le Seigneur vient de passer, exerçant son jugement, mais sur qui? sur son propre Fils. Il n'a pas épargné ce premier-né : *Proprio Filio non peperit*; c'est sur lui que le poids de sa colère s'est déchargé; il l'a frappé de mort pour les péchés de son peuple; il l'a livré pour être la victime des hommes. Enfin, c'est notre Agneau pascal qui a été immolé pour nous : *Pascha nostrum immolatus est Christus*; et à cause de cette immolation, nous serons épargnés; la plaie de la mort éternelle, que nos crimes nous ont méritée, ne sera point pour nous. Dieu nous voyant marqués par le sang de son Fils, de cet Agneau sans tache, nous passera dans sa colère; il n'entrera point dans nos maisons, pour nous faire sentir la sévérité de sa justice. Nous pourrions lui dire, arroses que nous serons de ce sang précieux : Seigneur, passez-vous, n'entrez point en jugement avec nous; vous avez bien voulu qu'un agneau sans raison fût mis autrefois à la place de l'Israélite, et que le glaive de votre justice tombant sur cet agneau, l'Israélite fût passé et épargné. Ah! voici un Agneau tout-puissant, voici une victime toute divine, qui vient d'être immolée par le glaive de votre justice; elle doit en être satisfaite. Ah! Seigneur, jetez donc les yeux sur votre Christ : *Respice in faciem Christi tui*.

Si notre orgueil nous a éloignés de vous, et nous a rendus des objets dignes de votre colère, regardez cette tête si humble de votre Fils, toute percée par les épines. Considérez cet Agneau divin dans les épines, et souvenez-vous que votre providence n'en fit autrefois trouver un dans les épines, et ne fit passer sur lui le glaive qui devait im-

moler Isaac, qu'afin de nous donner dès lors une figure de votre Fils, qui devait, par son immolation, nous délivrer d'une mort éternelle. Seigneur, si ce sont nos injustices, nos violences, nos fraudes, nos usures, nos rapines qui ont provoqué votre courroux, jetez les yeux sur les mains de votre Fils, toutes percées par les clous; si ce sont nos haines, nos vengeances, nos mauvais amours, jetez les yeux sur le cœur navré de votre Fils, considérez son sang répandu pour nous : *Respice in faciem Christi tui*. C'est votre Christ, mais il est notre pâque, c'est-à-dire, notre Agneau pascal qui a été immolé pour nous : *Pascha nostrum immolatus est Christus*.

C'est dans ces saintes pensées, mes frères, que l'Eglise, toute ravie et toute transportée de joie, exhorte à présent tous ses enfants à immoler des sacrifices de louanges à la victime sacrée de leur pâque : *Victime paschali laudes Immolent Christiani*. L'Agneau, ajoute-t-elle, dans le même esprit, a racheté les brebis; Jésus-Christ innocent a, par sa mort, réconcilié les hommes pécheurs avec Dieu son Père : *Christus innocens Patri Reconciliauit peccatores*.

C'est l'innocence de cet Agneau, qui nous délivre de la mort et de la damnation éternelle. Celui, dit saint Augustin, qu'une Vierge a conçu sans péché, celui qui a vécu sans péché, est mort pour le péché, non pour le sien propre, mais pour le nôtre; sans prendre part à notre péché, il est venu prendre part à sa peine, car la peine du péché, c'est la mort. Mais en même temps, il nous a délivrés et du péché et de sa peine, et non-seulement de celle qui lui est due en cette vie, mais encore et particulièrement de celle qui lui est due en l'autre : *Communicando nobiscum sine culpa penam, et culpam solvit et penam. Quam penam solvit? Quæ nobis debebatur post hanc vitam* (Aug., serm. 4, de Temp).

Le bienfait est grand et infini, mais pouvons-nous douter que le sang du Fils de Dieu n'ait pour un tel effet assez de force et de vertu? Moïse dit aux Israélites : Mettez du sang de l'agneau sur les portes de vos maisons, et l'ange exterminateur n'y entrera point pour vous frapper de mort. Ils y en eurent, et ils furent en assurance. Comment n'y serions-nous donc pas, nous qui avons entre nos mains le sang de Jésus-Christ, cet Agneau véritable et tout-puissant, qui est venu ôter les péchés du monde? L'ange exterminateur fut frappé d'une sainte et secrète horreur, voyant le sang de l'agneau sur les portes des Israélites, parce qu'il y découvrit, dit saint Chrysostome, le sang de son Maître, et parce que ce sang lui en représenta la mort. S'il a tremblé devant la figure, que ne fera-t-il point devant la vérité? *Horruit sanguinem angelus, scilicet enim ejus esset typus, horruit mortem Domini cogitans*.

Mais quelque vertu qu'ait ce sang, si le Sauveur s'était contenté de le répandre en mourant pour nous sur une croix, et qu'il

ne fût pas ressuscité ensuite; si, après avoir apaisé, par sa mort, la colère de Dieu son Père, il n'avait pas repris une nouvelle vie par sa résurrection; s'il n'était pas sorti tout vivant et tout glorieux de son tombeau, nous aurions, je l'avoue, quelque lieu de douter que la justice de Dieu fût satisfaite pour nos péchés, et que nos dettes à son égard fussent pleinement et entièrement acquittées, voyant que Jésus-Christ qui s'est fait notre garant, serait encore retenu dans la prison de son tombeau. Mais aujourd'hui qu'il en sort revêtu de gloire et d'immortalité, sa résurrection ne doit-elle pas dissiper tous nos doutes? n'est-elle pas une preuve incontestable que la justice de Dieu son Père est satisfaite, que sa colère est apaisée, qu'il ne nous regarde plus comme ses ennemis, mais comme lui étant réconciliés par le sang de son Fils?

Car la résurrection du Sauveur est comme la quittance publique de nos dettes, le sceau de notre paix, la marque certaine de notre réconciliation avec Dieu, le gage précieux de notre salut, le témoignage authentique de notre justification, et que nous ne sommes plus dans nos péchés; c'est-à-dire, dans l'engagement funeste d'une mort et d'une damnation éternelle où nous avaient mis nos péchés; l'assurance enfin que la justice de Dieu, lorsqu'elle exercera la sévérité de ses châtimens sur les pécheurs, nous passera, nous exceptera, et nous épargnera en considération du sang que le Sauveur, qui est notre pâque ou notre Agneau pascal, a répandu pour nous : *Etenim pascha nostrum immolatus est Christus*.

Saint Paul tire de ces paroles une conséquence qui est pleine tout à la fois d'instruction et d'édification pour nous. Faisons donc festin, dit-il, à cette grande fête, et célébrons-la, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption d'esprit, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. Conséquence qui, premièrement, nous instruit sur la vérité de la présence réelle du corps et du sang du Sauveur dans le sacrement adorable de nos autels; car saint Paul, faisant en cet endroit une allusion manifeste à la pâque ancienne des Juifs; et opposant la vérité à la figure, nous enseigne que, comme les Juifs faisaient festin à la solennité de leur pâque, nous devons aussi faire festin à la solennité de la nôtre; que, comme ils faisaient festin de leur agneau, nous devons aussi faire festin du nôtre; que, comme leur festin était en nature et en substance du même agneau qu'ils avaient immolé; ainsi Jésus-Christ étant lui-même notre pâque, c'est-à-dire, notre Agneau pascal qui a été en nature et en substance immolé pour nous, nous le devons manger de même, et non pas seulement en vertu, en représentation et en figure : c'est de cette dernière sorte que les Juifs le mangeaient, en mangeant leur agneau; comme il était immolé en figure, dans l'immolation de leur agneau, il était aussi mangé de même. Quel avantage au-

rions-nous donc au-dessus d'eux, si nous n'avions dans notre festin la vérité de l'Agneau dont ils n'avaient que la figure? n'auraient-ils pas eu autant de droit que nous de dire : Jésus-Christ est notre pâque ou notre Agneau pascal qui a été immolé pour nous? *Pascha nostrum immolatus est Christus, itaque epulemur*.

Saint Paul, continuant d'opposer la vérité à la figure, ajoute : *Non in fermento veteri*, etc. Faisons festin, non avec le vieux levain de la malice; et c'est ici où, après nous avoir instruits, il nous édifie, en nous avertissant que, de même que dans notre festin nous mangeons le véritable Agneau, dont les Juifs n'avaient que la figure, nous le devons manger aussi avec des dispositions si saintes, que celles des Juifs en mangeant leur agneau, n'en aient été que l'ombre et la figure.

Dieu avait rigoureusement défendu aux Juifs qu'il se trouvât aucun levain dans leurs maisons à la fête de Pâques; chaque père de famille était obligé d'en faire une exacte recherche; on était si scrupuleux, qu'on la faisait jusque dans les fentes et les plus petites ouvertures, parce que celui dans la maison duquel il s'en trouvait devait être exterminé du peuple de Dieu. Toutes figures qui marquent aux chrétiens ce qu'ils ont à faire pour célébrer la grande fête de leur pâque. Ce vieux levain est la figure de la corruption du péché; cette recherche si exacte qui se faisait par toute la maison, pour l'en purifier, figure de l'exactitude avec laquelle nous sommes obligés de fouiller profondément dans tous les replis de notre âme, pour en ôter tout ce qu'il y a de mauvais et d'impur; cette terrible menace d'être rejeté du peuple de Dieu, si on faisait la pâque avec de vieux levain, figure de la perte et de la damnation éternelle, que doivent craindre les chrétiens qui font leur pâque avec le levain du péché dans le cœur.

Ah! qu'il est donc important, mes frères, de bien écouter maintenant saint Paul, et de bien mettre en pratique cette leçon qu'il nous donne et que l'Eglise nous répète dans ce temps: Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle et toute pure : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio*. Arrachez du fond de vos cœurs jusqu'aux moindres fibres d'orgueil, d'ambition, d'avarice, d'impureté, de haine, de vengeance; car, pour peu que vous laissiez du péché dans vos cœurs, ce sera comme un levain qui aigrira bientôt et corrompra toute la pâte. Cette liaison que vous avez avec ces libertins et ces gens déréglés, sera pour vous, mon cher auditeur, un levain d'irreligion et d'impiété, qui ne manquera point de corrompre vos mœurs; et si vous ne rompez avec eux, vous serez bientôt tout déréglé et tout corrompu comme eux. Ces conversations, ces visites si fréquentes de femmes qui vous plaisent, et qui peut-être ne vous ont déjà que trop plu, seront un levain d'impureté, qui vous replongera bientôt dans la boue et dans la

fange des péchés dont vous croyez être sorti. Ce bien que vous avez mal acquis, ou qui vous vient d'une succession toute pleine d'injustice, que vous savez en un mot qui ne nous appartient pas, et que vous ne laissez pas de retenir toujours mêlé et confondu avec le vôtre, est un levain d'iniquité qui gâtera tout le reste de vos biens, qui leur attirera la malédiction du Seigneur, et qui ne manquera point de vous faire perdre les biens éternels.

Ah! mes frères, encore un coup, faisons festin dans cette grande fête, mangeant notre Agneau pascal, qui est Jésus-Christ; mais donnons-nous bien de garde de porter à ce festin le vieux levain de la malice et du péché. Peut-être que plusieurs de ceux qui m'écoutent n'ont point fait encore de pâques sans vieux levain; peut-être n'ont-ils point encore mangé l'Agneau avec des azymes de sincérité et de vérité: il faudrait pour cela qu'ils eussent arraché de leurs cœurs toute affection du péché, qu'ils eussent absolument et sincèrement quitté toute occasion prochaine de le commettre; qu'ils commençassent au moins à présent, et qu'ils ne soient pas si téméraires que d'aller manger l'Agneau de Dieu dans de mauvaises dispositions. Et le moyen de ne pas manger indignement un Agneau qui n'est que pureté avec un levain d'immondice, un Agneau qui n'est qu'humilité avec un levain d'orgueil et d'ambition, un Agneau qui n'est que douceur et que charité avec un levain d'aigreur et d'amertume, avec des ressentiments de haine et de vengeance!

Ministres du Seigneur, c'est à vous à faire une exacte recherche de ce vieux levain dans les cœurs de ceux qui se présentent à vous au sacrement de Pénitence, et à ne les point envoyer à la table et au festin du Seigneur, qu'ils n'en soient auparavant purifiés. Les Juifs n'avaient qu'une pâque figurative, qui n'était que l'ombre de la nôtre: l'agneau qu'ils mangeaient, qui était un animal commun et ordinaire, n'était qu'une ombre grossière du nôtre, de cet Agneau de Dieu que nous mangeons; et cependant, s'ils étaient devenus impurs par l'attouchement d'un corps mort, bien que cette impureté fût simplement légale, et dans le fond entièrement innocente, il leur était défendu de faire la pâque, elle était différée pour eux au second mois. *Faciât phase Domino in mense secundo*. A plus forte raison, la communion pascalle des chrétiens qui ont véritablement souillé leurs consciences par les péchés, doit-elle être différée, et on ne doit pas leur permettre d'approcher du Saint des saints, jusqu'à ce qu'ils aient donné des marques d'une pénitence sincère et d'un vrai desir, au moins, de la rendre, selon leur faiblesse, proportionnée à la grandeur de leurs crimes. C'est le moyen que leur pâque leur soit utile, au lieu qu'elle leur serait funeste; c'est le moyen que Jésus-Christ soit véritablement leur pâque, et qu'immolé pour eux il les délivre de la mort éternelle par son passage de la vie à la mort; voilà le

passage que l'Eglise rappelle à notre souvenir. Parlons de celui qu'elle propose à nos imitations: c'est son passage de la mort à la vie par sa résurrection glorieuse, et c'est ce qui va faire la matière de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'Apôtre saint Paul parle souvent et magnifiquement de la résurrection du Fils de Dieu: tantôt il nous la fait regarder accompagnée de tant de gloire, qu'il ne fait point de difficulté de comparer la naissance qu'il prend aujourd'hui dans le sein de son sépulcre, à celle qu'il prend de toute éternité dans le sein de son Père: *Resuscitans Jesum sicut in secundo psalmo scriptum est, Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Act., XIII, 33). Tantôt il nous la représente comme le fondement le plus solide de notre foi, sans quoi notre foi serait vaine, et notre prédication inutile. *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo predicatio nostra, inanis est et fides vestra*. (I Cor., XV). Tantôt il nous la représente comme le plus puissant motif de notre espérance, le plus capable de nous animer dans toutes nos souffrances, et dans tous les exercices pénibles de la piété et de la pénitence chrétienne. Si nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection: *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (Rom., VI). Mais il faut avouer que ce grand apôtre ne nous en donne point d'idée qui nous soit plus propre et plus utile pour nos mœurs que lorsqu'il nous la représente comme le véritable modèle de la résurrection de nos âmes mortes par le péché, et qu'il nous dit que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire et la puissance de Dieu son Père, il faut qu'à son exemple nous marchions désormais dans la nouveauté de la vie: *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris; ita et nos in novitate vite ambulemus*.

Je trouve, en effet, mes frères, trois qualités dans la résurrection du Sauveur, bien propres à nous servir de modèles et à condamner toutes les fausses résurrections de la plupart des chrétiens, dans ce saint temps destiné à les faire sortir du tombeau de leurs péchés. La résurrection du Sauveur est réelle et véritable, entière et parfaite, stable, permanente et sans retour à la mort. Telles devraient être les résurrections spirituelles des chrétiens dans ces heureux jours. Mais, hélas! combien en voyons-nous qui ne sont qu'imaginaires, et qui n'en ont que l'apparence! Combien d'imparfaites, qui ne sont que des demi-résurrections, s'il y en peut avoir de cette sorte! Combien enfin d'inconstantes et de passagères qui ne durent que quelques jours, après quoi les pécheurs retombent dans la mort! Faisons là-dessus de sérieuses réflexions.

Je dis en premier lieu que la résurrection du Sauveur est réelle et effective, et je ne dois pas me mettre en peine de le prouver,

car il n'a rien oublié pour nous le prouver lui-même : premièrement par toutes ces circonstances si éclatantes de sa résurrection ; ce grand tremblement de terre, ces anges qui descendent du ciel, et qui lèvent la grosse pierre qui fermait son tombeau ; ces gardes du tombeau effrayés et devenus comme morts, ces linceuls, ce suaire, tout cet équipage de mort laissé dans le tombeau ; ces anges tout brillants de gloire assis dans ce tombeau, qui disent aux saintes femmes qui y portent leurs parfums : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il est ressuscité, il n'est plus ici.

Il prouve ensuite la vérité et la réalité de sa résurrection, en se montrant vivant lui-même à ses disciples et faisant en leur présence toutes les fonctions d'une véritable vie : *Seipsum exhibuit vivum in multis argumentis*. Car il mange, il boit, il parle, il raisonne avec eux durant quarante jours ; il les entretient du royaume de Dieu, il leur explique les Ecritures, il éclaire leurs esprits, il enflamme leurs cœurs, il pénètre leurs pensées, il leur prédit les choses à venir, il fait des miracles en leur présence et en leur faveur ; et parce qu'il les voit dans l'étonnement et dans la crainte, à cause qu'ils s'imaginent voir un esprit, et avoir un fantôme devant les yeux : Pourquoi êtes-vous troublés, leur dit-il, et pourquoi toutes ces pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds, c'est moi-même ; tâchez-moi, touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai.

Que réponds-tu à tout cela, Marcion ? disait autrefois Tertullien à cet hérétique qui soutenait que le Fils de Dieu n'avait pris qu'un corps fantastique, et que par conséquent il n'était mort et ressuscité qu'en apparence. Est-ce donc qu'il trompe les yeux de tout le monde, qu'il fait illusion à tous leurs sens ? Est-ce qu'il prend plaisir à jeter les hommes dans l'erreur ? Tu n'oserais vomir de tels blasphèmes. Reconnais-donc la réalité de sa chair, et par conséquent celle de sa résurrection.

Vous la reconnaissez, chrétiens, par la foi, puisque vous êtes fidèles ; mais ce n'est pas assez, il faut que cette réalité se rencontre aussi dans la résurrection spirituelle de vos âmes, et que vous nous en donniez des preuves. Repassons un peu, je vous prie, les preuves de la résurrection du Sauveur, et appliquons-les à celle du pécheur, afin de voir si elle est véritable : le pécheur est dans son péché comme un mort dans son tombeau ; une grosse pierre couvre et ferme ce tombeau, c'est l'obstacle et l'empêchement particulier de son salut. Ces pierres sont différentes, selon que ces empêchements sont différents : c'est pour celui-là un commerce avec des libertins ; pour celui-ci un bien injustement retenu ; pour celui-là une fréquentation de femmes qui le portent au péché ; pour celui-ci, les sollicitudes et les soins des choses temporelles qui étouffent en lui toutes les bonnes semences de

son salut : pour celui-là, une inimitié, un ressentiment de vengeance contre son frère ; pour celui-ci un amour violent du monde, nourri par un commerce perpétuel qui gâte son cœur, et l'entretient dans sa corruption. Il faut commencer par lever toutes ces pierres, si l'on veut faire sortir les pécheurs des tombeaux de leurs péchés ; tant qu'elles n'en seront point levées, nous dirons toujours et avec raison, qu'ils n'en sont point sortis ; que ce ne sont que des fantômes qui paraissent, qu'ils ne sont ressuscités qu'en apparence. Et de combien de chrétiens, hélas ! le pouvons-nous dire dans ce temps !

Le pécheur a non-seulement un tombeau et une pierre qui le ferme : il a aussi des gardes à ce tombeau, ce sont les personnes avec qui il a péché, et les autres pécheurs de sa connaissance. Ils gardent son tombeau, parce qu'ils s'opposent à sa conversion et à la résurrection de son cœur, accusant sa nouvelle vie de singularité, d'excès, de conduite bizarre, peu convenable aux manières du monde ; ils scellent la pierre de ce tombeau par les maximes du siècle corrompu, par la foule des mauvais exemples, par les torrents de la coutume, par plusieurs discours de séduction contre l'espérance des biens et la crainte des maux de l'autre vie. Ah ! il faut, pour bien ressusciter, que le pécheur effraie ces gardes de son tombeau par sa résurrection, c'est-à-dire, qu'il fasse trembler par sa conversion les autres pécheurs de sa connaissance qui ne se convertissent pas ; qu'il les fasse rentrer en eux-mêmes par son exemple ; qu'il leur fasse craindre les jugements de Dieu, pour lesquels ils n'avaient que du mépris. Que si au lieu de les faire trembler, et de les porter par la crainte à une vie nouvelle, il s'entretient encore avec eux de la vie ancienne, et les écoute là-dessus avec plaisir ; c'est un fantôme de résurrection, il n'est ressuscité qu'en apparence.

Pour l'être véritablement, il faut encore qu'à l'exemple du Sauveur il en donne des preuves en faisant plusieurs actions de vie. *Seipsum exhibuit vivum in multis argumentis*. Quand il était mort par le péché, que faisait-il ? Il suivait ses passions, il cherchait à les satisfaire en toutes choses ; il aimait le jeu, la table, les plaisirs ; il fréquentait les théâtres et les spectacles ; il s'emportait de colère, il courait à la vengeance ; il poursuivait les honneurs avec ambition ; il ne pensait qu'aux biens de la terre, et travaillait continuellement à en acquiescer par toutes sortes de voies ; enfin, il ne vivait que pour le monde, et se conformait entièrement à lui. Mais présentement, si sa résurrection est réelle et véritable, sa vie sera toute changée, elle sera toute nouvelle, et ses œuvres, toutes contraires à celles de l'ancienne, seront les preuves certaines et solides de ce changement ; car la vie se montre par le mouvement, et la conversion du cœur se fait connaître par les œuvres.

Voyons donc, pécheurs qui m'écoutez ici, quels sont à présent vos mouvements, quelle

est votre conduite, quelles sont vos œuvres? Vous dites que vous êtes ressuscités; vous prétendez honorer dans ce temps la résurrection glorieuse du corps de Jésus-Christ par la résurrection spirituelle de vos âmes; vous l'avez promis aux pieds du prêtre, voyons si vous tenez votre parole, et si l'on peut dire de vous ce que les anges disent du Sauveur : Il est ressuscité comme il l'avait dit : *Resurrexit sicut dixit*. Vous vous êtes approchés de la sainte Table, vous y avez mangé l'Agneau de Dieu, voilà des apparences de vie et de résurrection; mais peut-être n'avez-vous que ces apparences, peut-être n'est-ce qu'un fantôme que tout ce que nous voyons : approchez un peu, que l'on vous touche, que l'on vous tâte, tâtez-vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes. Faites-vous maintenant les œuvres de la nouvelle vie? En faites-vous de contraires à l'ancienne? Aimez-vous ce que vous haïssez? Haïssez-vous ce que vous aimiez? Haïssez-vous véritablement le péché? Aimez-vous Dieu? Si cela est, votre résurrection est réelle et véritable.

J'ai dit, en second lieu, que la résurrection du Sauveur est entière et parfaite : sortant du tombeau, il n'a plus rien qui se res sente de la mortalité; la ressemblance de la chair du péché qui consiste dans la mortalité, n'est plus en lui, et c'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul : Si nous l'avons connu autrefois selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière : *Et si cognovimus secundum carnem, sed nunc jam non novimus*. Il dépose toute la mortalité dans le tombeau, il en sort comme un Dieu immortel qui a triomphé de la mort, et qui en a détruit l'empire par une entière victoire : *Absorpta est mors in victoria*. Aussi laisse-t-il dans le tombeau tout cet équipage de mort qu'on lui avait donné : ce suaire qui avait été mis sur sa tête; ces linceuls dont on avait enveloppé son corps. Il ne veut rien avec lui qui ait appartenu à la mort.

Voilà, chrétiens, mes chers auditeurs, le modèle de votre résurrection spirituelle et de cette nouveauté de vie dans laquelle vous devez présentement marcher : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus*.

Mais où trouverons-nous aujourd'hui de ces résurrections entières à la grâce? On ne voit partout que des résurrections imparfaites, que des demi-résurrections. On ne quitte point entièrement ses péchés, on ne sort point entièrement de son tombeau, on y veut toujours tenir par quelque endroit. Celui-là veut bien mener désormais une vie plus chaste que par le passé, ses désordres commencent à lui faire quelque horreur; mais ne lui parlez pas de restituer le bien de son prochain qu'il retient avec injustice. Celui-ci veut bien renoncer désormais à ses excès de bouche, il s'aperçoit qu'ils ruinent sa santé; mais ne l'obligez pas à étouffer dans son cœur ce ressentiment de haine et de ven-

geance. Cet autre veut bien se retirer désormais de ces jeux excessifs qui incommode sa bourse et qui commencent à mettre le désordre dans ses affaires; mais laissez-lui au moins les théâtres, les spectacles où il continuera de corrompre son esprit et son cœur. Cette dame mondaine veut bien cesser enfin ses intrigues infâmes qui lui donnent dans le monde une réputation si mauvaise; mais ne touchez pas à sa vanité et à son luxe; ne prétendez pas lui retrancher aucun de ses ajustements : laissez-lui toujours l'amour d'elle-même, les soins de son corps, l'idolâtrie de son visage et de sa beauté prétendue. Ah! l'on ne veut point sortir entièrement du tombeau de son péché; c'est pourquoi l'on y retombe bientôt tout à fait, et ces rechutes si promptes sont des preuves certaines et visibles que l'on n'en était point bien sorti. Si l'on y avait pris une vie véritable, elle serait plus ferme, plus stable, et elle aurait plus de rapport à celle du Sauveur qui sort aujourd'hui de son tombeau pour n'y plus retourner. Car Jésus-Christ ne meurt plus, dit saint Paul, et la mort ne le dominera plus : *Christus jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur*.

Troisième caractère de la résurrection du Sauveur : elle est non-seulement réelle et véritable, entière et parfaite; e le est encore ferme, permanente et sans retour à la mort, ce qui fait dire à saint Paul que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts comme les prémices de ceux qui dorment : *Christus resurrexit a mortuis primitiæ dormientium*. Sa résurrection est la première de toutes, non-seulement en dignité, mais encore par l'ordre des temps; car bien que plusieurs morts soient ressuscités avant lui, qu'Elie et Elisée en aient ressuscité, que le Sauveur, durant sa vie, en ait ressuscité plusieurs lui-même, ce n'était pas là, à proprement parler, des résurrections qui en méritassent le nom; ce n'était que de petites et courtes suspensions de l'empire actuel de la mort. Ces morts étaient sortis de leurs tombeaux pour y retourner dans quelques jours. Mais Jésus-Christ est le premier qui en sort pour n'y plus retourner : il a détruit la mort; elle n'aura jamais aucun empire sur lui, sa résurrection est ferme, stable, permanente, et la vie qu'il reprend aujourd'hui ne sera plus sujette au changement.

Ce fut encore pour apprendre cette vérité à ses disciples, dit saint Grégoire, que lorsque après sa résurrection il leur apparut sur le bord de la mer de Tibériade; il ne voulut point aller à eux en marchant sur les eaux comme il avait fait avant sa mort, mais se tint sur le rivage. L'agilité cependant qui est une qualité des corps glorieux aurait porté le sien sur les eaux plus aisément encore que quand il n'était pas déchargé de son poids naturel. C'est, dit ce Père, que la mer, avec son inconstance et ses périls, représente l'instabilité de cette vie; la solidité du rivage où se tient le Sauveur représente au contraire la fermeté de la vie incorruptible qu'il a prise dans sa résurrection. Ainsi, appa-

raissant à ses disciples qui sont sur la mer, et se tenant sur le rivage, il leur explique sans parler le mystère de sa résurrection, et leur dit par là : Je ne vais point sur la mer avec vous, parce que je ne suis plus exposé comme vous aux tempêtes de cette vie, et que la mienne est maintenant dans un état de stabilité et d'incorruptibilité.

Pécheur, qui écoutes ceci, voilà le modèle de ta résurrection : il faut que tu dises et que tu fasses la même chose. Il ne faut plus que tu ailles t'exposer sur un élément inconstant et trompeur où tu pourrais aisément périr. Te voilà heureusement échappé du naufrage, ayant pris cette seconde table qui t'a été présentée, c'est-à-dire ayant embrassé la pénitence, après avoir perdu ton innocence. Ah! ne t'y expose donc pas de nouveau, ne retourne donc plus à cette vie molle et sensuelle qui t'est représentée par les eaux, ne retourne plus aux occasions de ton péché, ne va plus dans ces lieux qui ont été si funestes à ton innocence, ne fréquente plus ces compagnies dangereuses, qu'on ne te voie plus avec ces créatures qui te portaient au péché; qu'on puisse dire de toi ce que les anges disent du Sauveur : Il est ressuscité, il n'est plus ici : *Surrexit non, est hic*; autrement nous serions contraints de dire de toi : il n'est pas ressuscité puisqu'il est encore ici. Vois de bien loin les autres pécheurs qui ne sont pas encore convertis et ressuscités dans leur cœur. Regarde-les avec compassion, agités des flots, exposés aux vents et aux orages, et tiens-toi avec Jésus-Christ en assurance sur le rivage. Dis à ces pécheurs : Je suis ressuscité; toutes ces choses que vous recherchez avec tant d'ardeur ne me conviennent plus. Ces théâtres et ces spectacles, ces assemblées et ces parties de plaisir ne sont plus de mon goût; j'ai maintenant d'autres pensées, d'autres vues, d'autres desirs, d'autres plaisirs, d'autres espérances et d'autres biens.

C'est la disposition où vous devez être, mes frères, si vous voulez célébrer dignement la grande fête de Pâques, et n'y pas manger l'Agneau de Dieu pour votre propre condamnation. C'est la victime de notre pâque : *Pascha nostrum immolatus est Christus*. Pâque veut dire passage; c'est donc la victime de notre passage, c'est-à-dire du passage que nous avons fait, ou dû faire, de la mort du péché à la vie de la grâce; mais ce ne doit pas être un retour de la vie de la grâce à la mort du péché : *Phase transitus, non reditus*, dit saint Bernard. Et combien de chrétiens feront malheureusement de pâque un retour, et, après avoir mangé l'Agneau de Dieu, qui est leur pâque, feront de cette victime adorable, immolée pour leurs péchés, une victime de retour à ces mêmes péchés, pour lesquels son sang a été répandu! Combien, par un aveuglement déplorable, regardent le temps de Pâques comme la fin de leurs dévotions, comme le commencement ou comme le renouvellement de leurs débauches, comme un temps où il est plus permis d'aller après les convoitises

de son cœur! Chose étrange! le temps où Jésus-Christ devrait être plus honoré des chrétiens, parce que c'est celui où il leur communique plus de grâces et plus de biens, c'est celui où il en est plus offensé, et où il en reçoit de plus grands outrages.

Ah! mes frères, ne déshonorez pas ainsi les grands mystères que vous célébrez. Après être morts au péché et ressuscités à la grâce, ne mourez pas à la grâce pour ressusciter au péché. Après vous être lavés, ne vous salissez pas de nouveau. Après avoir reçu le pardon, ne commettez pas de nouveaux crimes. Vous voilà sortis de l'Égypte, n'y retournez plus, ni de corps, ni de cœur. L'idole de Dagon est renversée, ne la redressez plus; la ville de Jéricho est détruite, ne la rebâtissez plus. Comme de vrais ressuscités, ne vivez plus que pour Dieu, n'ayez plus de goût pour les biens, les honneurs, les plaisirs de la terre; n'aspirez plus qu'aux grands biens que la résurrection du Sauveur nous promet et nous assure, et qui consistent dans ce passage heureux qu'il doit nous faire faire des misères de cette vie à la gloire de l'autre; c'est le troisième passage dont je dois vous entretenir, et qui va faire le sujet du troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque avantage que puisse avoir la pâque des chrétiens au-dessus de celle des Juifs; bien qu'elle soit la vérité et le corps, dont celle des Juifs n'était que l'ombre et la figure; il est certain, néanmoins, qu'elle n'a point encore pour nous en cette vie toute sa perfection; ce que le Sauveur nous a appris lui-même par ces paroles qu'il dit à ses disciples : *J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous avant que de mourir; car je vous déclare que je n'en mangerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le royaume de Dieu*.

Mais pour bien entendre ceci, et pour achever en même temps de vous donner une juste idée de cette grande fête, il est nécessaire de vous faire remarquer que de trois passages que la pâque des Juifs leur représentait, et qui n'étaient que des ombres de trois passages bien plus considérables que notre pâque nous représente, il y en a deux d'accomplis; mais pour le troisième, son accomplissement nous est réservé dans le ciel, c'est le passage des misères de cette vie à la félicité et à la gloire de l'autre, figuré par le passage que firent les Israélites des misères et des travaux de l'Égypte à la douceur du repos et à la félicité de la terre promise, où ils allèrent s'établir.

Il est certain que nous n'avons encore dans ce monde que la figure de cet heureux passage. La grande fête de Pâques que nous célébrons ne nous en donne encore que les promesses; mais des promesses, à la vérité, si certaines, que nous ne pouvons les révoquer en doute; puisque si elles ne sont pas encore accomplies en nous, elles le sont déjà dans notre chef, lequel a déjà fait ce troisième passage ou cette troisième pâque; ayant passé par sa résurrection, non-seule-

ment de la mort à la vie, mais de l'état des misères et des anéantissements de cette vie à un état de félicité, de repos et de gloire ; ce que saint Jean appelle avoir passé de ce monde à son Père : *Sciens quia venit hora ejus, ut transeat de hoc mundo ad Patrem*.

Or, ce passage qu'il a fait nous est un gage certain de celui que nous ferons. Sa gloire est une gloire de chef qu'il doit répandre sur ses membres. Il en prend aujourd'hui possession et pour lui, et pour nous, et j'ose même dire que, dans un sens, cette gloire ne serait pas tout à fait accomplie pour lui, si nous ne la possédions avec lui, le chef n'ayant qu'avec ses membres son accomplissement et sa parfaite intégrité ; en sorte que comme l'apôtre saint Paul a dit, durant sa vie, qu'il accomplissait ce qui manquait à la Passion de Jésus-Christ, il pourrait dire maintenant, dans le ciel, qu'il accomplit ce qui manque à sa gloire.

Si l'on veut bien entendre Jésus-Christ, mes frères, il ne faut pas le regarder comme un homme particulier, mais comme un homme universel et comme le chef de tous les hommes. Nous devons nous considérer en lui maintenant, comme nous étions auparavant en Adam, comme ne faisant avec lui qu'une même personne morale ; en sorte que nous avons été humiliés et abaissés en lui, mortifiés et crucifiés en lui, ensevelis et enterrés avec lui ; mais nous sommes ressuscités aujourd'hui, vivifiés et glorifiés en lui. Nous ne sommes point séparés de lui dans tous ces états différents d'abaissement et de grandeur ; parce qu'il n'a passé par tous ces états qu'en notre nom, comme notre chef, comme représentant son corps, ses membres, ses fidèles.

Quel bonheur pour nous, mes frères, quelle espérance de notre immortalité, quelle certitude des grandes et précieuses promesses qu'il nous a faites ! La gloire de Dieu ne brille pas encore en nous ; mais la possession nous en est assurée. La résurrection de Jésus-Christ nous en est un gage certain. Nous voyons aujourd'hui la vie, la résurrection, la gloire dans le chef : n'est-ce pas une assurance pour les membres ?

Car tout de même que lorsque nous voyons la tête d'un homme hors des abîmes de l'eau, dans l'action et dans le mouvement, pleine de vigueur et de force, nous sommes assurés de la vie du reste du corps, bien que nous ne le voyions point et qu'il soit tout caché, et comme enseveli dans les eaux : de même le Sauveur, que les démons et les Juifs ses ennemis croyaient avoir noyé dans les abîmes de la mort, mais qui n'a fait que la goûter, comme parle saint Paul, et qui, en la goûtant, l'a engloutie ; qui n'a fait, comme dit le roi-prophète, que boire en passant de ce torrent de la mortalité qui entraîne tous les hommes et qui, à cause de cela même, lève aujourd'hui dans sa résurrection sa tête qu'il avait abaissée à sa mort et à sa déposition dans le sépulcre : *De torrente in via bibet, propterea exultabit caput* ; nous assure par cette tête levée hors du sépulcre, et qui

est pleine de gloire et de puissance, qu'il nous a vivifiés avec lui et ressuscités en gloire avec lui. La tête vivante nous fait juger de la vie du corps ; la résurrection, et la gloire du chef, nous assure celle des membres. C'est aussi ce qui fait dire à l'apôtre saint Pierre, dans un transport de joie : *Béni soit Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a régénérés dans une vive espérance par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts : Regeneravit nos in spem vivam per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis*.

Voilà, mes frères, ce qui a toujours fait et ce qui doit faire encore le sujet de ces grandes joies de l'Eglise à la fête de Pâques ; cette gloire éternelle, cette vie incorruptible et immortelle, cette béatitude sans fin qui nous est assurée par la résurrection du Sauveur. Pâques est un temps de joie, il est vrai ; mais ce ne doit pas être de ces joies séculières, profanes, criminelles ; mais de ces joies du Seigneur, de ces joies spirituelles et solides qui pénètrent jusqu'au fond d'une âme qui est touchée du désir de son salut, qui connaît que Jésus-Christ étant devenu sa Pâque, c'est-à-dire son Agneau pascal qui a été immolé pour elle ; le sang de cet Agneau tout-puissant et sans tache, dont elle s'est marquée dans les sacrements de l'Eglise, la met à couvert de la justice vengeresse de Dieu, et lui ouvre en même temps le ciel pour y élever son cœur, et pour animer son espérance par l'assurance qu'elle lui donne d'y régner durant toute l'éternité.

Regarder ainsi la résurrection du Sauveur, c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle en bien connaître la vertu : *Ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis illius* (Philip., III, 10). La regarder ainsi, c'est le moyen de travailler efficacement à son salut ; ce qui fait dire encore au même apôtre ces paroles si fortes et si consolantes pour nous : Si vous confessez de bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés : *Si confitearis in ore tuo Dominum Jesum, et in corde tuo credideris quod illum Deus suscitavit a mortuis, salvus eris* (Rom., X, 9). Quand on croit ainsi de cœur cette résurrection du Sauveur, on est charmé de sa beauté. Le voyant sorti tout glorieux de son tombeau, on fait tous ses efforts pour sortir de celui de ses péchés. Le voyant chargé des dépouilles de la mort, couronné de gloire et d'immortalité, on est fortement attiré à le suivre par toutes les grandes marques de la puissance de Dieu et de son amour pour les hommes, que l'on voit briller dans ce divin ressuscité.

C'est aussi le but qu'il s'est proposé dans sa résurrection. Son but dans ses souffrances et dans sa mort et sa mort sur une croix, a été de nous faire avoir du mépris, au lieu de l'amour que nous avons pour les biens et les avantages de cette vie et pour la vie même ; mais son but dans sa résurrection est de nous proposer en sa personne, et dans cette gloire dont il prend aujourd'hui possession,

les biens véritables, les biens solides et éternels, et d'y élever nos cœurs. C'est pourquoi l'Eglise va nous répéter si souvent ces paroles de l'apôtre saint Paul : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les biens d'en haut, recherchez ce qui est dans le ciel, n'ayez plus d'affection que pour les choses du ciel et non pour celles de la terre. Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, vous aurez pris avec lui une nouvelle vie. Cette nouvelle vie n'est pas terrestre, mais céleste ; n'est pas charnelle, mais spirituelle ; n'est pas humaine, mais divine. Il est naturel à chaque créature vivante de rechercher les choses convenables à sa vie ; recherchez donc les choses qui conviennent à cette vie spirituelle, céleste et divine. Ce ne sont pas les choses d'en bas, mais celles d'en haut ; ce ne sont pas les choses de la terre, mais celles du ciel ; jugez celles-là indignes de vos recherches, de vos soins et de vos travaux. Tournez vers celles-ci toutes les pensées de vos esprits, et toutes les affections de vos cœurs. *Quæ sursum sunt quærite.* Cherchez-les et ne vous laissez point de les chercher, elles le méritent bien, elles en valent bien la peine. Ne vous donnez point de repos que vous ne les ayez trouvées, et que vous n'en ayez quelques preuves par devers vous, quelques témoignages intérieurs, par la paix de vos consciences, par ces joies intérieures, qui seront dans le temps comme des avant-goûts de ces biens infinis dont vous devez jouir durant toute l'éternité. *Quæ sursum sunt quærite.* Vous voudriez bien les trouver sans chercher, c'est-à-dire les acquérir sans travail ; mais cela n'est pas raisonnable, cela n'est pas même possible. Il faut les demander par la prière, les chercher par le travail et les efforts. Ecoutez ce que dit saint Paul (*Philip., III*) : Je m'efforce, dit cet apôtre, pour parvenir en quelque manière que ce soit à la bienheureuse résurrection des morts. C'est pourquoi oubliant ce qui est derrière moi, et m'avancant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment pour pouvoir parvenir au bout de la carrière, et remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.

Hâtons-nous, dit-il encore dans un autre endroit, et efforçons-nous d'entrer dans le repos de Dieu. Ne soyons point de ces lâches, de ces négligents et de ces désobéissants qui en seront exclus et dont le Seigneur a dit : J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront point dans mon repos. Faisons en sorte, par nos efforts, que la Pâque de Jésus-Christ ait en nous son entier et parfait accomplissement. Vivons de manière qu'il nous fasse passer avec lui de ce monde à son Père, c'est-à-dire des misères de cette vie à la gloire et à la félicité de l'autre. Tenons-nous toujours prêts à faire cet heureux passage. Les Juifs mangeaient leur Pâque la ceinture sur les reins, les souliers aux pieds, le bâton à la main, tout prêts à partir et à faire voyage : mangeons la nôtre en faisant spirituellement ce qu'ils faisaient corporellement, c'est-à-dire en vivant comme des voya-

geurs et des étrangers en ce monde, n'y attachant point nos cœurs, n'usant de toutes les choses du monde qu'en passant, et n'en prenant que ce qui est précisément et absolument nécessaire à notre voyage : c'est le moyen d'arriver heureusement à la possession de ces grands biens que la résurrection du Sauveur nous promet aujourd'hui, et que je vous souhaite. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XI.

Pour le jour de l'Ascension.

Dominus Jesus assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.

Le Seigneur Jésus fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu (S. Marc, ch. XVI).

À la vue de cette éclatante merveille et de cette pompe divine du Sauveur, s'élevant de terre et montant dans les cieux, que de différentes pensées dans les esprits de ses apôtres, et que de mouvements contraires dans leurs cœurs !

Quelle fut alors leur douleur de se voir enlever leur divin Maître dans le temps que sa présence leur était si douce et leur paraissait si nécessaire ! mais quelle fut aussi en même temps leur joie d'être les spectateurs de son triomphe et de contempler le commencement de cette gloire ineffable qui devait relever ses abaissements et récompenser ses souffrances !

Quelle fut leur crainte, se voyant pleins de faiblesse, et cependant délaissés sur la terre comme des brebis sans pasteur ! Mais quelle fut aussi leur espérance, et combien fut-elle affirmée, ayant devant leurs yeux des gages si certains et des preuves si fortes des grandes et précieuses promesses qui leur avaient été faites tant de fois !

Quel fut enfin leur étonnement et leur admiration sur ce dernier et ce plus grand de tous les miracles de leur Maître, dont il avait dit lui-même, parlant à ceux de ses disciples qui avaient peine à croire qu'il pût donner sa chair à manger et son sang à boire : *Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant (Joan., VI, 63) ?*

Les apôtres ainsi agités au dedans de leurs cœurs, et leurs esprits se trouvant suspendus par des choses si opposées, suivirent leur Maître de leurs yeux, tant qu'ils purent l'apercevoir. Ils s'attachèrent ensuite à cette nuée glorieuse, qui lui vint servir de char de triomphe ; et ne voyant plus la nuée, ils s'arrêtèrent à regarder la route qu'elle avait tenue dans les airs, peut-être par trop d'attachement à la présence corporelle de leur Maître, peut-être par une vaine attente de son retour, peut-être par une curiosité inutile de voir comment les cieux s'ouvriraient pour le recevoir ; mais quoi qu'il en soit, deux anges descendirent du ciel pour les en reprendre et pour leur dire : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ?*

Il n'appartenait pas en effet aux yeux du corps des apôtres de suivre Jésus-Christ jusque dans le ciel. Il ne leur appartenait pas

de le voir s'asseoir à la droite du trône de la majesté de Dieu, son Père. Il ne leur appartenait pas de découvrir ce qu'il y fait. Trois choses, mes frères, justement refusées aux yeux du corps des apôtres, mais libéralement accordées aux yeux de notre esprit et de notre foi. Non-seulement il nous est permis de les considérer et de les contempler à notre aise, mais nous sommes dignes de blâme, si nous négligeons de le faire; et au lieu que les anges disent aux apôtres en les reprenant : Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? on doit dire aux chrétiens : Pourquoi n'y portez-vous pas continuellement vos regards?

Suivons donc Jésus-Christ, mes frères, des yeux de notre foi jusque dans le ciel, et voyons-le monter comme notre chef. Considérons comme il y est reçu et comme le Père le fait asseoir à sa droite comme notre Roi. Examinons ce qu'il y fait, et voyons comme il se présente sans cesse devant la face de Dieu, le priant pour nous, comme notre pontife éternel. Trois vérités capitales de notre religion, renfermées dans le grand mystère de ce jour, et dont il est important de s'instruire; mais afin de les rendre plus utiles, tirons-en des conséquences propres à l'édification de nos mœurs.

Considérant le Sauveur qui quitte la terre aujourd'hui pour s'élever vers le ciel et y entrer comme notre chef, apprenons à quitter la bassesse des espérances mondaines et des attachements terrestres, pour le suivre dans le lieu où il est, par les mouvements d'une espérance véritablement chrétienne, et qui soit, comme elle doit être, accompagnée d'amour. Considérant comme le Père le fait asseoir à sa droite pour le faire régner sur l'univers, et le fait asseoir ainsi jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marche-pied, assujettissons-nous maintenant volontairement et de bon cœur à la douceur de son empire, afin de n'être pas forcés par sa puissance de nous assujettir durant toute l'éternité à sa justice. Considérant enfin qu'il fait continuellement dans le ciel la fonction de notre pontife, se présentant devant la face de Dieu pour nous, et le priant sans cesse pour nous, sortons de cet assoupissement mortel, de cette indolence aveugle et criminelle où nous sommes à l'égard des moyens que Dieu nous offre pour nous sauver, et particulièrement du grand moyen de la prière. Ces trois considérations vont faire le sujet des trois parties de ce discours; mais demandons auparavant les lumières du Saint-Esprit, et employons pour les obtenir l'intercession puissante de la Vierge sainte : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il était impossible à l'homme de se soutenir dans une vie spirituelle, élevée au-dessus de ses sens et de ses passions, sans avoir des biens et des plaisirs présents aux yeux de son esprit; et en l'obligeant à mépriser cette fausse félicité que le monde lui propose sur la terre, il ne fallait rien moins lui présenter que la gloire

éternelle du ciel, et y élever son espérance.

C'est dans ce dessein que Dieu, dans le temps de la loi de nature, enleva Enoch de ce monde, et le transporta ailleurs, en sorte qu'on ne l'a plus vu depuis. Le meurtre d'Abel juste et innocent avait fait voir que ce n'est pas sur la terre que la justice et l'innocence doivent s'attendre d'être récompensées; mais l'enlèvement d'Enoch auquel l'Écriture rend ce témoignage qu'il plaisait à Dieu, fit voir ensuite qu'il y a un autre monde où Dieu récompense ceux qui lui sont agréables.

Dans le temps de la loi écrite, un exemple beaucoup plus éclatant a appris aux hommes cette importante vérité : c'est celui du prophète Elie, enlevé dans un tourbillon de feu et dans un char trainé par deux chevaux enflammés, pour marquer, dit saint Ambroise, que ce saint homme montait au ciel, comme triomphant, non des nations barbares, mais des voluptés du siècle, qui sont des ennemis plus redoutables; et apprenant déjà aux hommes que pour espérer d'être élevé au ciel comme lui, il faut avoir, comme lui, méprisé et foulé aux pieds toutes les choses de la terre.

Mais il faut avouer que les exemples de ces deux saints qui ont été miraculeusement enlevés de ce monde, étaient encore trop faibles et trop obscurs pour élever l'espérance des hommes jusqu'à la possession de la gloire du ciel; car en quelque lieu qu'ils aient été transportés, il est certain que ce n'est point dans le ciel où les anges et les saints voient la face de Dieu, et jouissent de la vue bienheureuse de son essence.

D'ailleurs, la certitude de ces deux grands miracles n'était pas assez affermie, pour en demeurer là. Le transport d'Enoch s'était fait en secret, et n'avait point eu de témoins; le ravissement d'Elie ne s'était fait qu'en présence de son seul disciple Elisée. L'un avait été transporté, l'autre enlevé, et tous deux avaient eu besoin pour l'être, du secours et de la puissance d'autrui. Ce n'était donc là que des crayons grossiers et que des images imparfaites de l'Ascension miraculeuse du Sauveur pleine de gloire, aussi bien que de certitude.

Elle est pleine de gloire, il s'élève de terre et monte au ciel par sa propre vertu. La nuée qui vient le recevoir et le dérober aux yeux de ses apôtres, n'est pas pour le porter ou le soutenir. Une nuée qui ne peut se soutenir elle-même ne serait pas propre pour cet emploi. Sa fonction n'est que de servir de barrière à la curiosité des apôtres, et de nous apprendre par là que nous devons nous contenter de voir et de connaître des mystères de Dieu, ce qu'il lui plaît de nous en révéler. Les apôtres n'en avaient-ils pas assez vu de celui-ci, et ce qu'ils en avaient vu n'était-il pas suffisant pour les confirmer dans la foi de ce qu'ils ne voyaient pas, aussi bien que dans celle de toutes les grandes vérités que leur divin Maître leur avait enseignées, et de toutes les promesses magnifiques qu'il leur avait faites?

Ils ont vu de leurs propres yeux ce grand miracle du Sauveur, qui est le dernier et comme le sceau de tous les autres par sa certitude, aussi bien que par la gloire qui l'accompagne. Ils ont vu le Sauveur s'élever de terre et monter vers le ciel. Cette Ascension glorieuse ne s'est point faite en secret, comme le transport d'Enoch. Si elle s'était faite ainsi, ils seraient demeurés incertains de ce que leur Maître serait devenu, et auraient été en quelque manière confondus : elle ne s'est point faite en présence d'un seul témoin comme l'enlèvement d'Elie ; elle s'est faite en présence d'eux tous ; ils en ont tous été les témoins oculaires, comme ils l'avaient été des autres miracles de sa vie, de ses souffrances, de sa mort et de la gloire de sa résurrection, afin qu'ils pussent tous dire avec saint Jean : *Nous vous annonçons du Verbe de vie ce que nos yeux en ont vu.*

Mais qu'était-il nécessaire, dira ici quelqu'un, que le Sauveur montât dans le ciel ? Son âme ne jouissait-elle pas sur la terre de la vue de l'essence divine, et son corps n'était-il pas déjà entré par la résurrection dans la possession de la gloire qui lui était due ? Il est vrai ; mais il n'était pas convenable que son humanité sainte ayant vaincu la mort et acquis par ses victoires une vie immortelle, incorruptible et glorieuse, établît son séjour dans la région de la mort et dans le lieu de la corruption et des misères. D'ailleurs, la justice ne demandait-elle pas cette Ascension et cette exaltation du Sauveur comme la récompense due à ses souffrances et à ses abaissements ? Ne fallait-il pas que celui qui, pour la gloire de Dieu, son Père, et pour réparer l'outrage que lui avaient fait les péchés des hommes, s'était réduit au degré le plus bas de l'anéantissement, fût élevé jusqu'au plus haut degré de la grandeur ? ne fallait-il pas que l'homme céleste fût logé dans le ciel, et qu'il retournât dans le lieu de son origine ? car ce second Adam n'est point venu de la terre comme le premier, puisqu'il a été formé par un principe divin et par l'opération toute-puissante du Saint-Esprit, ce qui lui a fait dire ces paroles qui nous sont rapportées dans l'Evangile de saint Jean : Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde : maintenant je quitte le monde et je m'en vais à mon Père : *Exivi a Patre et veni in mundum ; iterum relinquo mundum et vado ad Patrem* (Joan., XVI).

Mais le croirez-vous, mes frères ? la grande raison qui fait monter le Sauveur dans le ciel nous regarde. C'est encore pour nos besoins qu'il y monte, et non pas pour les siens. C'est, comme il nous en assure lui-même de sa propre bouche, pour nous y préparer notre place : *Vado parare vobis locum.* Sa passion nous a mérité cette place si éminente et si auguste ; sa résurrection nous en a donné des assurances, mais son Ascension nous en met en possession dans cet heureux jour, ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul ces paroles si hardies et en même temps si véritables : Il nous a fait asseoir avec lui dans les lieux célestes : *Consedere fecit in celesti-*

bus. Ce grand apôtre ne dit pas : Il nous fera asseoir avec lui ; mais : Il nous a fait asseoir, parce que la chose est déjà faite : elle a eu déjà son exécution et son accomplissement dans le Sauveur. C'est ce bon et charitable pasteur qui, ayant laissé les quatre-vingt-dix-neuf brebis, c'est-à-dire la multitude des anges dans le ciel, en est descendu pour venir chercher sa brebis égarée, la nature humaine, et l'ayant chargée sur ses épaules, la ramène aujourd'hui au bercail, c'est-à-dire la remporte plein de joie et comme en triomphe dans le ciel : c'est ce pontife véritable et éternel qui, les mains pleines de son propre sang, ouvre aujourd'hui le vrai sanctuaire qui est le ciel, non pour y entrer tout seul, mais pour nous y faire entrer avec lui, y entrant en qualité de notre précurseur : *Ubi præcursor pro nobis introivit Jesus.* Enfin, c'est ce chef auguste et adorable de tous les hommes fidèles, qui, ne faisant qu'un même corps avec eux, et, pour ainsi dire, qu'un même Jésus-Christ : *Caput et membrum unum Christus*, dit si souvent saint Augustin, leur donne part à son exaltation et à sa gloire, après avoir pris part à leur humiliation et à leur abaissement.

C'est sur cette union merveilleuse, mes frères, qu'est fondée toute notre espérance : union que le Sauveur nous a lui-même si bien représentée, lorsque, parlant à ses apôtres de son Ascension glorieuse dans le ciel, il s'est servi de ces termes si pleins tout à la fois de tendresse et de force : Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* (Joan., XX, 17), comme voulant dire : Nous avons ensemble le même Dieu et le même Père : mais il est mon Dieu, par ce que j'ai de vous ; et il est votre Père, par ce que vous avez de moi. Avant l'incarnation du Fils de Dieu, Dieu était son Père, mais il n'était pas son Dieu ; il ne l'est devenu que par le moyen de ce grand et incompréhensible mystère, que parce que le Fils de Dieu a uni la nature humaine à sa personne et se l'est rendue propre. D'un autre côté, Dieu, avant ce mystère, était bien le Dieu des hommes, mais, à proprement parler, il n'était pas leur Père. Les hommes étaient bien créés de Dieu, formés de Dieu, mais non pas nés de Dieu. Ils étaient bien ses créatures et ses ouvrages, mais ils n'étaient pas ses enfants : ce n'est que par l'incarnation du Verbe qu'ils ont reçu le pouvoir d'arriver à cette éminente dignité : *Dedit potestatem filios Dei fieri.*

Après cela aussi n'ont-ils pas droit à l'héritage de leur Père céleste ? Héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, comme parle saint Paul : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*, peuvent-ils moins prétendre que d'avoir le ciel pour leur demeure éternelle ? Auparavant ils étaient nés pour la terre, et il leur avait été dit à tous, comme enfants d'Adam terrestre et pécheur : Vous êtes terre et vous retournerez en terre ; mais maintenant, devenus enfants de Dieu, adoptés en Jésus-Christ, ce second Adam,

cet Adam innocent et céleste, qui ouvre le ciel aujourd'hui et en va prendre, comme leur chef, possession pour eux, il leur est dit au contraire, par un heureux changement de la grâce et de la miséricorde du Seigneur : Vous êtes terre et vous irez au ciel : *Terra es et in cælum ibis.*

Voilà, mes frères, quelle est l'élévation de l'espérance des chrétiens, qui les unit déjà à Jésus-Christ élevé au-dessus de tous les cieux : espérance qui ne rampe point sur la terre par la bassesse de ses désirs, qui a pour objet une béatitude pleine, parfaite et éternelle dans le ciel ; qui leur met devant les yeux ces couronnes immortelles qui leur y sont réservées ; cet héritage où, comme parle l'apôtre saint Pierre, rien ne peut se détruire, se corrompre, ni se flétrir ; cette gloire des enfants de Dieu dans l'attente de laquelle saint Paul nous enseigne que tout gémit, jusqu'aux créatures les plus insensibles, qui espèrent que, lorsque cette gloire se manifestera, il en jaillira quelque chose sur elles : parce qu'alors au moins elles seront délivrées de l'assujettissement involontaire où elles sont, de servir à la vanité et aux corruptions de ce monde : *Quia et ipsa liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei (Rom., VIII).*

Ah ! que n'avons-nous dans le cœur, comme nous devrions avoir, l'espérance de cette gloire ! que n'avons-nous les yeux de ce cœur éclairés, comme parle saint Paul, pour bien connaître quelle est l'espérance à laquelle Dieu nous a appelés, et quelles sont les richesses de l'héritage qu'il nous destine dans le ciel ! *Quæ sit spes vocationis et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus (Ephes., I, 18).*

Si nous l'avions bien, cette espérance dans le cœur, il y paraîtrait dans nos mœurs ; elles seraient bientôt tout innocentes et toutes pures : puisque l'apôtre saint Jean nous apprend que quiconque a cette espérance en Dieu, se sanctifie comme il est saint lui-même : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est (I Joan., III).*

Car ne vous imaginez pas, mes frères, que quand je vous parle ici d'espérance, j'entende ce que l'on appelle souvent de ce nom dans le monde, où l'on voudrait réduire l'espérance chrétienne à une certaine persuasion téméraire et présomptueuse que l'on sera sauvé et que l'on ira au ciel, bien que l'on n'ait de goût que pour les choses de la terre et que l'on y établisse tout son bonheur ; une telle espérance loin d'être une vertu est un vice, loin d'avancer l'affaire de notre salut la recule ; rien même n'y nuit davantage et n'est plus capable de nous perdre : car c'est ce qui rend peu à peu notre cœur insensible et enfin tout de glace pour Dieu ; c'est ce qui l'endurcit à toutes les pluies de sa grâce, et ce qui l'empêche de produire des fruits dignes de pénitence. Voulez-vous savoir, mes frères, ce que c'est que d'avoir une espérance véritablement chrétienne ? c'est désirer, c'est rechercher,

c'est aimer, c'est goûter les biens éternels, y établir sa félicité, en attendre tout son bonheur, et faire ses efforts pour y parvenir : voilà ce que renferme le mot d'espérance, et l'Écriture et les Pères ne le prennent jamais que dans ces sens.

Mais si cela est ainsi, avouons de bonne foi, mes frères, que cette vertu est bien rare dans les chrétiens d'à présent, qui, pour la plupart, ne désirent, ne recherchent, ne goûtent et n'aiment que les choses présentes et visibles, que les biens et les avantages de cette vie, et rampent toujours à terre par la bassesse de leurs désirs et de leurs affections : malheureux, auxquels le Sauveur pourrait bien dire, aujourd'hui montant dans le ciel, ce qu'il disait aux Juifs lorsqu'il était encore sur la terre : *Pour vous autres, vous êtes d'ici-bas ; mais pour moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde : c'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés. Et ne pourrait-il pas, mes frères, nous adresser ces terribles paroles avec plus de raison et plus de fondement qu'il ne les a adressées aux Juifs, nous qui voyons maintenant les cieux ouverts par son Ascension glorieuse, et qui n'avons d'empressement que pour les choses de la terre ; nous qui savons qu'il n'est entré dans le ciel que comme notre précurseur et pour nous y préparer la place, et qui n'avons que du mépris pour cette place si éminente et si digne de toutes nos recherches ; nous qui connaissons qu'il a pris possession du ciel comme notre chef, afin de nous y attirer après lui comme ses membres, et qui négligeons de l'y suivre ; nous qui croyons enfin que ce chef si auguste y est adoré par les anges, et qui n'avons point de honte de donner sur la terre, par nos péchés, ses membres à fouler aux pieds des démons ? Ah ! rentrons un peu ici, mes frères, au dedans de nous-mêmes ; craignons que notre foi ne rende, au dernier jour, un témoignage terrible contre nous, et que ces biens ineffables du ciel, qu'elle présente souvent à nos esprits, ne couvrent d'une confusion éternelle ces attaches si honteuses de nos cœurs pour les biens périssables de la terre ; apprenons une bonne fois qu'il n'y a rien de solide que ce qui est éternel, et tournons vers le ciel et nos yeux et nos cœurs, nos espérances et nos affections, nos désirs et nos soupirs ; joignons à cela notre travail et nos efforts, nous en avons besoin pour nous élever vers le ciel, arrêtés que nous sommes par le poids de notre corps mortel, et plus encore par celui de nos péchés et de nos passions ; ayons soin de nous décharger de ce poids malheureux, si nous voulons nous élever au ciel : *Deponentes omne pondus et circumstantes nos peccatum ; souvenons-nous qu'il n'y a que nos péchés qui puissent nous empêcher de monter dans ce sanctuaire que Jésus-Christ nous ouvre aujourd'hui, parce que les vices, dit saint Augustin, n'y sauraient monter avec le Seigneur des vertus. Et le moyen que la malice puisse y monter avec celui**

qui est la bonté même, l'impureté avec le Fils d'une Vierge, l'orgueil avec celui qui s'est anéanti et qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; l'avarice avec celui qui n'a pas voulu avoir en ce monde où reposer sa tête ; la haine, la vengeance avec celui qui, expirant sur une croix, a prié pour ceux qui l'y ont attaché ? Quittons donc toutes nos passions, renoncions à tous nos vices, et appliquons-nous à la pratique de toutes sortes de vertus ; courons avec ardeur dans la carrière de la piété et de la justice, et, par des efforts redoublés, tâchons de mériter la gloire qui nous est aujourd'hui proposée. Souvenons-nous que le Sauveur lui-même n'a point voulu prendre possession de la sienne qu'il ne l'ait auparavant méritée ; ce n'est qu'après qu'il a consommé l'œuvre que son Père lui avait donnée, qu'il lui a demandé d'être glorifié : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam : et nunc clarifica me* (Joan., VII, 4) ; ce n'est qu'après qu'il s'est anéanti, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, qu'il a été élevé au-dessus de tous les anges dans le ciel, et que le Père l'a fait asseoir à sa droite, jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied. Nous avons considéré cet adorable Sauveur quittant la terre et montant dans le ciel comme notre chef, et nous avons appris de lui à quitter les espérances mondaines et les attachements terrestres ; considérons-le maintenant assis à la droite de Dieu, réduisant, comme un roi toujours victorieux, ses ennemis sous ses pieds, et apprenons à nous assujettir à lui par amour, afin de n'y être pas, pour notre malheur éternel, assujettis de force : c'est ce qui va faire la matière du second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Conduire et gouverner les peuples avec une autorité souveraine, leur faire ressentir les effets de sa bonté et d'une puissante protection, vaincre et terrasser leurs ennemis, sont les trois fonctions les plus nobles d'un roi ; et ce sont celles que le Sauveur va remplir glorieusement dans le ciel, et qui sont renfermées dans cette expression figurée de l'apôtre saint Paul : *Sedet a dextris Dei* : Il est assis à la droite de Dieu : car par là nous ne devons entendre autre chose, sinon que Dieu, qui n'a ni droite, ni gauche, étant d'une nature spirituelle et infinie, fait aujourd'hui part au Sauveur de sa puissance et de son autorité suprême.

Bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ eût naturellement et essentiellement, en tant que Fils de Dieu, une autorité absolue sur toutes les choses créées, comme étant les ouvrages de ses mains, puisque tout a été fait par lui et que rien n'a été fait sans lui, il est certain, néanmoins, qu'en tant qu'homme et médiateur des hommes, il l'a acquise par son obéissance et par ses souffrances. Il s'est abaissé, dit saint Paul : c'est pourquoi Dieu l'a élevé, lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, a voulu que tout

genou fléchisse à ce nom, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est maintenant dans la gloire de Dieu son Père.

Il était juste, mes frères, que cette grande récompense lui fût accordée, et qu'après avoir vécu sur la terre pour la gloire de Dieu son Père, il entrât dans le ciel, pour avoir la meilleure part à cette gloire. Mais, outre cette raison de justice, il y en avait encore une autre : c'est que l'autorité et la puissance souveraine lui étaient absolument nécessaires pour bien remplir les fonctions de sa charge de Sauveur et de médiateur des hommes, et pour conduire ses élus à la gloire dont il jouit.

En effet, pour les arracher de la terre et les faire monter dans le ciel, ne fallait-il pas que toute puissance lui fût donnée en la terre et au ciel ? ne lui fallait-il pas un pouvoir absolu sur tous les empires du monde, pour les établir ou les détruire, les renverser ou les affermir, selon qu'il conviendrait au bien de ses élus ? Car toutes choses sont pour les élus. Le temps n'est que pour servir à leur éternité ; les royaumes de ce monde, que pour les faire arriver au royaume de Dieu : tout est pour eux. Ne lui fallait-il pas un pouvoir absolu sur les démons, pour réprimer leur puissance, pour écarter leurs tentations, pour les lier et les empêcher d'entraîner les hommes dans la société de leur péché, et par là dans la société de leur supplice ? ne lui fallait-il pas un pouvoir absolu sur les anges, pour en disposer et les employer au service de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ? *Qui est l'ange*, dit saint Paul, *à qui le Seigneur ait dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. Tous les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leurs ministères en faveur de ceux qui doivent être sauvés ?* Mais nous voyons, dit le même apôtre, que Jésus, qui avait été rendu pour un peu de temps inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte : Dieu, par sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour tous ; et, à cause de cela, il l'a élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance, il lui a donné l'empire sur tous les ouvrages de ses mains, lui a assujéti toutes choses et les a mises sous ses pieds.

Or, c'est aujourd'hui que se fait ce couronnement d'honneur et de gloire ; c'est dans ce glorieux jour de son Ascension que le Sauveur peut dire que Dieu l'a établi roi sur sa sainte montagne, puisqu'il entre comme un roi de gloire dans le ciel, et que s'allant placer à la droite de la majesté de Dieu, il donne par là de l'étonnement et de l'admiration aux anges mêmes, qui s'entre-demandent d'abofé : Qui est donc ce roi de gloire ? *Qui est iste rex gloriæ ?* mais qui, le reconnaissant pour le Seigneur tout-puissant, passent bientôt de l'étonnement à l'adoration, et, entourant son trône par millions, disent à haute voix : *L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir la puissance, la divinité,*

la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et toutes sortes de louanges et de bénédictions (Apoc., V, 12).

Mais laissons admirer aux anges la grandeur de cette gloire qu'ils ont devant les yeux, et, pour nous, prenons le parti d'admirer celle de son amour, d'avoir bien voulu se priver de cette gloire durant toute sa vie mortelle, afin d'être en état de pouvoir accomplir, par ses souffrances et par sa mort, le grand ouvrage de notre salut.

Ah! mes frères, que ne devons-nous pas à cet aimable Rédempteur! De quels sentiments de respect, d'adoration, de confiance, de reconnaissance, mais surtout de quels sentiments d'amour nos cœurs ne doivent-ils point être pénétrés aujourd'hui! Tout est assujéti à ce roi de gloire, assis à présent à la droite de Dieu : ayons donc honte de ne lui pas assujettir nos cœurs, et de ne pas contribuer par là à la gloire de son triomphe. C'est sur nos cœurs qu'il veut particulièrement régner. Il fait moins d'état de l'empire de l'univers que de celui de nos affections : il ne prend possession de celui-là que pour mieux parvenir à celui-ci; il ne triomphe dans les cieux que pour triompher dans nos âmes. Après cela, aussi, quelle sera notre condamnation, et quels supplices ne mériteront point ceux qui au lieu de se soumettre à un roi si puissant et tout à la fois si aimable, aimeront mieux se ranger sous l'empire du démon, faire régner en eux la convoitise, et obéir à ses désirs honteux et criminels!

Mais avançons, et voyons comme le Sauveur va exercer dans le ciel la seconde fonction de sa dignité royale, qui est de faire sentir à ses sujets les effets de sa bonté, et de leur donner des marques d'une puissante protection.

L'apôtre saint Paul nous fait bien voir que c'est de Jésus-Christ, assis à la droite de Dieu, que découlent sur les hommes toutes les grâces et tous les dons de Dieu, lorsqu'après nous avoir dit, dans sa lettre aux Ephésiens, que la grâce a été donnée à un chacun de nous, selon la mesure du don de Jésus-Christ, c'est-à-dire selon qu'il lui plaît de nous la mesurer; il apporte aussitôt, comme une preuve très-solide de ce qu'il a avancé, un passage formel de l'Écriture qui parle de son Ascension : c'est celui des psaumes où il est dit qu'étant monté en haut, il a mené captive une grande multitude de captifs, et a répandu ses dons sur les hommes : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus*.

En effet, n'est-ce pas alors qu'il a répandu sur la terre ces dons si merveilleux de foi, de sagesse, d'intelligence, de zèle, de force, de patience, tous ces dons de langues, de prophéties, de guérisons et de toutes sortes de miracles? N'est-ce pas alors que toute la terre a commencé à se remplir de la grandeur de son nom, et que cette prophétie de David s'est accomplie : *Seigneur, que la gloire de votre nom est admirable dans toute la terre! votre grandeur est élevée au-dessus*

des cieux (Ps. VIII); car c'est le sens que saint Augustin donne à ces paroles. Enfin, n'est-ce pas l'Ascension du Sauveur qui en a fait descendre le Saint-Esprit sur la terre, le Saint-Esprit, la source de tous les dons de Dieu, le don de Dieu par excellence? Et saint Jean ne nous a-t-il pas appris qu'avant l'Ascension le Saint-Esprit n'avait pas été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié? *Nondum enim erat Spiritus datus, quia nondum erat Jesus glorificatus* (I Joan., VII).

Que pouvons-nous, mes frères, désirer davantage? que ne devons-nous point maintenant espérer? et qu'avons-nous à craindre, si nous voulons correspondre aux grâces de Dieu et coopérer à l'ouvrage de notre salut? L'ouverture des cieux, faite aujourd'hui par le Sauveur, et sa séance à la droite de Dieu son Père, ne nous assurent-elles pas assez que tout est dû au mérite de sa mort, et qu'il n'y a point de grâces qui puissent lui être refusées? Allons donc nous présenter avec confiance au trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver grâce pour être secourus dans nos besoins : *Ademus ergo cum fiducia ad thronum gratiae ejus, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in tempore opportuno* (Heb. IV, 16). Jésus-Christ, assis sur ce trône de grâce et de miséricorde, nous invite lui-même à en approcher ainsi, et prend plus de plaisir à voir dans nos cœurs cette disposition qu'à y voir celle de la crainte du tribunal de sa justice. Le considérant assis sur ce trône de grâce, disons avec saint Paul : *Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu même qui les justifie : qui osera les condamner? Jésus-Christ est mort, et il n'est pas mort seulement, il est encore ressuscité; il est à la droite de Dieu, et il y est pour nous faire sentir les effets de sa protection toute-puissante. Après cela, les ennemis de notre salut, qui sont les siens, doivent-ils être à craindre pour nous? et y en a-t-il aucun sur lequel il n'ait un empire souverain et qu'il ne mette sous ses pieds?*

C'est la troisième fonction de sa dignité royale dans le ciel. Dieu, son Père, qui lui a dit : *Asseyez-vous à ma droite, et qui lui a communiqué par là sa puissance et son autorité suprême, a ajouté en même temps ces paroles : Jusqu'à ce que tous vos ennemis soient réduits à vous servir de marchepied : Sede a dextris meis, quoadusque ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (Heb., I, 13).

Mais quoi! me direz-vous, les ennemis du Sauveur ne sont-ils pas vaincus? A-t-il attendu qu'il fût monté dans le ciel pour les combattre et pour les vaincre? et cette séance à la droite de Dieu son Père n'est-elle pas la récompense de ses combats et le fruit de ses victoires?

Pour bien entendre cette dernière fonction que le Sauveur exerce en qualité de roi de gloire dans le ciel, il faut remarquer qu'il devait vaincre et assujettir ses ennemis en deux manières : la première, en leur ôtant le droit qu'ils avaient acquis sur les hom-

mes, à cause du péché. Car, comme saint Augustin nous l'enseigne, bien qu'il fût très-injuste que l'homme se soumit au démon, il y avait néanmoins une espèce de justice que, s'étant librement et volontairement laissé vaincre par cet ennemi de son salut, il devint son esclave, et que le démon le dominât après l'avoir vaincu : *A quo quis victus est, hujus et servus factus est*. Maxime établie même par saint Paul. Et voilà la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la croix. C'est en mourant pour nos péchés sur cette croix qu'il a triomphé de cet ennemi et qu'il s'est chargé de ses dépouilles : *Exspolians principatus et potestates, et triumphans illos in semetipso*; c'est en lui ôtant, par la voie de la justice, tout le droit qu'il pouvait avoir acquis sur les hommes pécheurs; c'est en le lui faisant perdre justement, en les rachetant de son esclavage, par le prix infini de son sang précieux.

Mais comme cet ennemi dépouillé de son droit sur les hommes ne laisse pas de vouloir toujours se maintenir dans son injuste possession, et emploie toute la force de ses tentations pour conserver sa proie : après l'avoir vaincu d'une manière, il est nécessaire de le vaincre d'une autre, en lui ôtant réellement et d'effet cette injuste possession dans laquelle il prétend se maintenir; arrachant les élus de ses mains; les arrachant, comme parle saint Paul, de la puissance des ténèbres; les appelant aux lumières admirables de la foi, les soutenant par sa grâce, les mettant enfin dans une jouissance paisible et éternelle de sa gloire. Et là-dessus, que de combats à donner, que de victoires à remporter, que d'oppositions de la part de la chair et du monde, aussi bien que des démons; que de résistances de la part des hommes mêmes, qui sont souvent, par leurs péchés continuels, les plus grands ennemis de leur propre salut! Et voilà la matière des triomphes que Jésus-Christ, ce roi de gloire, remporte et remportera jusqu'à la fin des siècles; voilà ce qui le fait et le fera agir continuellement dans le ciel, bien qu'il nous y soit représenté assis et en repos à la droite de Dieu. Cet époux divin veut introduire l'Eglise son épouse dans le ciel; ce chef adorable veut y attirer ses membres après lui. Que d'ennemis s'élèvent contre lui, pour l'empêcher de réussir dans ce grand dessein! Mais ce roi de gloire est assis triomphant à la droite de la majesté de Dieu; et par cette séance même, c'est-à-dire par la puissance et l'autorité suprême qu'il reçoit, il les mettra tous sous ses pieds. Celui qui demeure dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux : *Qui habitat in cælis iridebit eos, et Dominus subsannabit eos* (Ps. II, 4).

Ah! mes frères, prenons garde d'être du malheureux nombre de ces ennemis dont ce roi de gloire se moquera et qu'il brisera avec la force de son sceptre; joignons-nous plutôt à lui, pour combattre et pour vaincre avec lui le principal de ses ennemis, qui est le péché. Si nous avons ce courage, il nous fera asseoir avec lui dans le ciel et nous fera

part de sa puissance. *Quiconque sera victorieux*, nous dit-il, *je le ferai asseoir sur mon trône. Comme ayant été moi-même victorieux, je me suis assis avec mon Père sur son trône* (Apoc., III, 21). La victoire dont il parle, c'est celle qu'il faut remporter sur les péchés. Comme il ne s'est assis sur le trône de son Père qu'après nous avoir purifiés par lui-même de nos péchés : *Purgatorium peccatorum faciens, sedet ad dexteram majestatis in excelsis* (Heb., I, 3); de même, ce ne sera qu'après que nous aurons bien purifié nos consciences de toutes les souillures des péchés, par une sincère et solide pénitence, que nous pourrons nous asseoir sur son trône avec lui.

La pénitence, mes frères, doit être le fruit du discours que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui sur l'Ascension glorieuse du Sauveur. Quand l'apôtre saint Pierre eut fini la première prédication qu'il fit aux Juifs, par ces paroles : *David n'est point monté dans les cieux; il dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied. Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que Dieu a fait seigneur et christ, c'est-à-dire roi, ce Jésus que vous avez crucifié*; aussitôt leurs cœurs furent touchés de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Frères, que faut-il que nous fassions? A quoi saint Pierre répondit : Faites pénitence, et qu'un chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de vos péchés. Nous avons, chrétiens, autant et plus de sujet de faire pénitence que les Juifs. Ils ont crucifié le Sauveur, il est vrai, mais ils ne le connaissaient pas pour le Seigneur de la gloire; et saint Paul nous apprend que s'ils l'avaient connu pour tel, ils ne l'auraient point crucifié : et nous, qui le connaissons maintenant, nous le crucifions en nous-mêmes tous les jours par nos crimes. Ils l'ont rejeté lorsqu'il n'était qu'une petite pierre qu'ils avaient de la peine à apercevoir : et nous le rejetons lorsqu'il est devenu une grande montagne qui remplit toute la capacité de l'univers. Ils l'ont méprisé et l'ont foulé aux pieds, lorsqu'ils l'ont vu sur la terre dans un état d'abaissement et de faiblesse : et nous le méprisons, nous le foulons aux pieds, lorsque nous savons qu'il est assis, plein de gloire, à la droite de Dieu son Père, dans le ciel. Que devons-nous attendre après cela, sinon d'être du nombre de ces ennemis infortunés qui seront éternellement sous ses pieds, pour être sans fin les victimes de sa justice? Etrange alternative, mes frères, qui vous est aujourd'hui proposée! Pensez-y sérieusement, ou d'être éternellement assis dans le ciel, avec Jésus-Christ, ou d'être éternellement dans les enfers, sous les pieds de sa justice. Il faut choisir l'un des deux, car je vous avertis qu'il n'y a point de milieu. Ah! faites donc un bon choix, et donnez-nous-en des preuves par votre pénitence et les bonnes œuvres d'une nouvelle vie. Laissez désormais les

choses d'ici-bas : pensez aux choses qui sont en haut. Cherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu : *Que sursum sunt querite, ubi Christus est in dextera Dei sedens*. Ne laissez pas perdre, par votre négligence, le droit que Jésus-Christ vous a acquis d'entrer dans le ciel ; servez-vous de la liberté que vous donne son sang, d'entrer avec lui dans le véritable sanctuaire. C'est ici où après avoir considéré le Sauveur comme notre chef et comme notre roi, nous l'allons considérer comme notre pontife. Après l'avoir vu monter dans le ciel comme notre chef, après l'y avoir vu recevoir comme notre roi, nous allons voir ce qu'il y fait comme notre pontife. C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Après que l'apôtre saint Paul a établi, dans sa lettre aux Hébreux, la grandeur de Jésus-Christ et l'excellence de sa religion, il conclut avec raison que tout ce qu'il a avancé se réduit à ceci : que le pontife que nous avons est si grand, qu'il est assis dans le ciel, à la droite du trône de la souveraine Majesté : *Capitulum super ea quæ dicuntur : Talem habemus pontificem, qui consedit in dextera Majestatis in excelsis* (Heb., VIII).

En effet, les plus grands et les plus augustes mystères de notre religion ne sont-ils pas renfermés dans le sacerdoce de Jésus-Christ, commencé sur la terre, consommé dans le ciel, s'offrant lui-même à Dieu son Père sur la croix, comme la victime des hommes pécheurs, et entrant ensuite dans le ciel, y portant son sang, et intercédant continuellement pour nous, par la vertu infinie de ce sang adorable ?

Pour vous en convaincre, mes frères, il ne faut que vous faire voir que tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus majestueux dans la religion des Juifs, qui n'était qu'une figure de la nôtre, se trouvait renfermé dans ce que faisait le grand prêtre pour expier solennellement les péchés du peuple, et dans l'entrée qu'il faisait dans le lieu très-saint, autrement appelé le sanctuaire, où résidait d'une manière toute particulière la majesté de Dieu, et qui était comme le trône de sa gloire.

Il n'était permis à aucun homme mortel, non-seulement d'y mettre les pieds, mais d'y jeter même la vue. Un voile séparait et couvrait ce lieu très-saint, et personne n'osait le lever : il n'y avait que le seul grand pontife qui le pût faire et qui entrât dans ce lieu si auguste : encore ne le pouvait-il qu'une seule fois dans l'année, en y portant le sang des victimes qu'il avait offertes pour les péchés du peuple, et allant avec ce sang intercédant pour lui. Que de figures éclatantes de nos mystères, que l'apôtre saint Paul a pris plaisir de nous développer dans sa lettre aux Hébreux, en nous disant que ce lieu très-saint était la figure du ciel ; que ce voile qui le couvrait, et la défense qui était faite à tout le monde d'y entrer, étaient des figures qui représentaient que le ciel était alors fermé aux hommes pécheurs, et que la voie

du vrai sanctuaire n'était point encore découverte ; que ce grand prêtre était la figure de Jésus-Christ ; que ce grand prêtre entrant seul dans le sanctuaire représentait qu'il n'appartenait qu'au Sauveur seul à nous ouvrir le ciel ; que, comme le grand prêtre n'entrait dans le sanctuaire qu'après avoir, par des sacrifices, purifié les péchés du peuple, Jésus-Christ ne devait entrer dans le ciel qu'après avoir purifié les iniquités de la terre, en se sacrifiant lui-même ; qu'enfin, comme le grand prêtre n'entrait pas dans le sanctuaire pour n'y rien faire, mais pour intercédant pour le salut du peuple, ayant en ses mains le sang des victimes qu'il venait d'immoler, de même le Sauveur entre dans le ciel afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu son Père, et, avec le sang qu'il a répandu pour nous, le prier et le presser, par le mérite de ce sang si précieux, de nous remettre nos péchés : *Ut appareat vultui Dei pro nobis !*

Or, je dis que c'est ainsi que ce véritable grand prêtre va accomplir dans le ciel les fonctions de son sacerdoce éternel. Il n'y entre pas aujourd'hui seulement pour y jouir de la gloire qui lui est due, mais pour achever ce qu'il a commencé pour nous. Il est monté au-dessus de tous les cieux, dit saint Paul, afin de remplir toutes choses : *Ascendit super omnes cælos ut impleret omnia* (Eph., IV, 10). Il ne nous oublie point au milieu de sa gloire. Quoique plus élevé que les cieux : *Excelsior cælis factus*, il ne laisse pas d'être tout appliqué à nous secourir dans les besoins où nous sommes sur la terre ; quoique dans la souveraine puissance, il ne laisse pas d'être plein de compassion pour nos faiblesses ; quoique saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, il se rend continuellement l'avocat des pécheurs ; demandant pour eux, à Dieu son Père, l'esprit de pénitence et la grâce de leur conversion ; lui offrant, quand ils sont convertis, leurs larmes, leurs soupirs, leurs aumônes, leurs jeûnes, leurs prières, et les lui rendant agréables par la vertu de son sang, qu'il représente sans cesse à ses yeux. Et c'est dans cette représentation continuelle que consiste la prière continuelle de ce grand prêtre ; c'est par là qu'il gagne le cœur de Dieu son Père, qu'il émeut les entrailles de sa miséricorde, qu'il emporte ses grâces comme de force, et qu'il l'oblige à les répandre sur nous. Son sang crie, mais crie bien mieux que celui d'Abel : *Melius clamantem quam Abel*, dit saint Paul, parce qu'il demande miséricorde, au lieu que celui d'Abel demandait justice et criait vengeance contre le crime de son frère.

Quel avantage donc et quel sujet de consolation pour nous, pour peu que nous soyons touchés du désir de notre salut, de savoir que Jésus-Christ fait continuellement dans le ciel, des prières pour nous ! chrétien, mon cher auditeur, si tu es dans la tribulation ou la tentation, prends donc courage et donne-toi bien de garde de tomber dans l'abattement ; Jésus-Christ prie sans cesse pour toi, lorsque la force de la tribulation ou de la

tentation a fermé ta bouche et peut-être même ton cœur à la prière. Ame innocente et fidèle, qui te trouves quelquefois dans ces aridités, ces ténèbres, ces peines intérieures qui te désolent, qui te troublent et qui t'empêchent de trouver ton cœur pour prier; console-toi, Jésus-Christ, ce pontife éternel, est dans le sanctuaire de Dieu, qui paraît pour toi devant sa face, lorsque les peines te font croire qu'il l'a détournée pour toujours de toi. Mais toi, pécheur, qui m'écoutes ici et qui par le poids de ton infirmité, te laisses aller souvent à la tentation et surprendre par le péché, ne désespère point pour cela de ton salut. Jésus-Christ est dans le ciel, qui prie pour toi. Relève-toi de ton péché, tu as encore en lui un avocat puissant auprès du Père, qui plaide ta cause devant lui par la voix de son sang adorable et par la bouche de ses plaies sacrées : *Si quis peccaverit*, dit l'apôtre saint Jean, *advocatum habemus apud Patrem Dominum Jesum Christum justum* (I Joan., II).

Ah! ne négligeons donc point, mes frères, de profiter d'un si grand secours. Puisque nous avons dans la personne du Sauveur, un grand prêtre établi sur la maison de Dieu, comme parle saint Paul, ayons recours à lui dans tous nos besoins; approchons-nous de lui avec un cœur véritable et sincère, et avec une pleine foi, ayant nos âmes purifiées par une aspersion intérieure, des souillures de la mauvaïse conscience : *Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda a conscientia mala* (Heb., X). Approchons-nous-en avec un cœur véritable et sincère. Loin de nous ces cœurs doubles, hypocrites et déguisés, pleins d'artifices et de fraudes envers Dieu et envers les hommes, et qui sous l'apparence d'une fausse dévotion, cachent mille passions secrètes. Loin de nous ces cœurs faux et partagés qui prétendent pouvoir accommoder Dieu avec le monde, les maximes de l'Evangile avec celles du siècle, la vanité de leur vie et le dérèglement de leurs mœurs avec la piété et le vrai culte de Jésus-Christ. Approchons-nous-en avec une pleine foi : *In plenitudine fidei*, c'est-à-dire, avec une foi qui soit non-seulement pure, entière, invincible; mais aussi qui nous fasse agir par amour, et qui produise en même temps en nous une plénitude de confiance fondée sur ce que nous avons le Fils de Dieu pour pontife dans le ciel qui intercède pour nous, qui ne meurt point, qui est toujours vivant pour toujours prier pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Sa prière est non-seulement continuelle, elle est encore toute-puissante. La voix de son sang par laquelle il prie est d'une force et d'une vertu infinie qui l'emporte sur le démérite infini des péchés de tout le monde.

Venez donc, pécheurs, qui que vous soyez, et venez avec confiance, pourvu que vous veniez avec les sentiments d'une pénitence sincère. Quelque sales que soient vos péchés, le sang de ce grand prêtre qui a bien voulu en être lui-même la victime, les nettoiera. Quelque ardent que soit le feu de la colère de Dieu contre vous, ce sang adorable l'étein-

dra; ayez seulement soin d'en faire une aspersion intérieure sur vos âmes et sur vos corps, par une foi vive, une repentance sincère, des œuvres d'une nouvelle vie, et dans cet état par de dignes et de fréquentes approches des sacrements de son Eglise.

Que si après vous être ainsi lavés dans son sang précieux, vous venez encore à vous salir de nouveau, retombant dans la boue et dans la fange de vos péchés, ne perdez point courage; ayez encore confiance; sur toutes choses donnez-vous de garde de tomber jamais dans le désespoir. La maladie recommence, recommencez les remèdes. Souvenez-vous que vous avez toujours un avocat auprès du Père dans la personne du Sauveur, que vous avez en lui tout à la fois un homme qui prie, et un Dieu qui exauce; un avocat qui plaide votre cause, et un juge qui peut la décider en votre faveur; un grand prêtre, un pontife éternel qui s'offre sans cesse lui-même pour vous, qui prie sans cesse pour vous; offrant pour vous ses adorations, son amour, la mort qu'il a soufferte, le sang qu'il a répandu, l'obéissance qu'il a rendue aux commandements de son Père, les plaies dont il a été couvert, les opprobres et tous les mauvais traitements qu'il a reçus.

Mais s'il prie ainsi pour vous et s'il n'est pas un seul moment dans le ciel sans prier, n'aurez-vous pas de honte, vous, pécheurs qui m'écoutez-ici, de ne pas prier pour vous-mêmes, de passer les journées, que dis-je, les années entières, des parties considérables de votre vie sans entrer comme il faut dans cet heureux commerce que vous pouvez avoir avec votre Dieu? Et vous, âmes fidèles, qui vivez dans les pratiques de la piété, vous lasserez-vous désormais dans la prière, y aurez-vous du dégoût, y serez-vous dans la tiédeur et dans la sécheresse? Ne vous estimez-vous pas au contraire infiniment heureuses d'avoir un libre accès au sanctuaire de Dieu? Négligerez-vous le privilège de cette liberté d'y entrer, que Jésus-Christ ce grand prêtre vous a acquise par son sang? enfin ne vous animerez-vous pas à prier sur la terre, par l'exemple qu'il vous en donne dans le ciel? Que cet exemple, mes frères, demeure profondément gravé dans nos cœurs, afin que nous souvenant toujours que le Sauveur est entré dans le ciel pour y prier pour nous, nous priions aussi sans cesse pour y entrer après lui et y régner avec lui; c'est ce que je vous souhaite, etc. Amen.

SERMON XII.

Pour le jour de la Pentecôte.

Cum venerit, arguet mundum de peccato de justitia et de judicio.

Lorsque le Saint-Esprit sera venu, il convaincra le monde, touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement (S. Jean, ch. XVI).

Quelle idée vous donnerai-je ici, mes frères, du mystère auguste que l'Eglise célèbre, et comment pourrai-je vous en expliquer les merveilles d'une manière qui soit propre tout à la fois à vous instruire et à vous édifier?

Vous dirai-je que Dieu semble s'épuiser

(Trente-trois.)

aujourd'hui en faveur des hommes, comme parle un Père de l'Eglise, et que son amour en fait un prodigue de lui-même à leur égard, leur envoyant son Saint-Esprit pour leur sanctification; après leur avoir envoyé son Fils pour leur rédemption : *O Deum, si fas est dici, prodigum sui, præ desiderio hominis!*

Vous ferai-je admirer cet heureux et glorieux commerce qui s'établit aujourd'hui entre le ciel et la terre; où le ciel reçoit la chair de l'homme, et la terre est remplie de l'Esprit de Dieu; Jésus-Christ étant monté de la terre au ciel, et le Saint-Esprit descendant du ciel sur la terre? Oh! que la bonté du Rédempteur est ineffable! s'écrie aujourd'hui saint Augustin. Il a emporté l'homme dans le ciel, et en échange, il nous envoie un Dieu sur la terre : *O quanta et quam ineffabilis pietas Redemptoris, hominem portavit ad cælum, et Deum misit ad terras!*

Vous représenterai-je le Saint-Esprit sous la qualité que le Sauveur l'avait promis, comme le divin consolateur qui vient remplir nos âmes de paix, de joie, de grâce et de sainteté; venant dissiper les ténèbres de nos esprits, embraser et purifier nos cœurs, les délivrer de l'amour servile et honteux des créatures; les détacher de toutes les choses sensibles et les élever vers les biens invisibles du ciel?

M'arrêterai-je enfin à l'idée que me fournissent les paroles que j'ai prises pour mon texte; et pour rendre ce discours plus moral, me contenterai-je de vous faire paraître le Saint-Esprit, comme le témoin glorieux de Jésus-Christ, qui descend du ciel aujourd'hui pour convaincre le monde par le témoignage plein de gloire, qu'il vient rendre à la divinité de cet adorable Sauveur et à toutes les vérités qu'il nous a révélées?

C'est à cette idée; mes frères, que je me bornerai dans ce discours, vous faisant voir dans les trois parties qui le composeront, que le Saint-Esprit vient convaincre le monde touchant trois choses : touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. Touchant le péché, parce que le Saint-Esprit vient nous faire voir combien est grand le péché de n'avoir pas cru en Jésus-Christ : *De peccato quidem, quia non crediderunt in me.* Touchant la justice, parce que le Saint-Esprit vient nous apprendre que le Fils de Dieu s'en étant allé à son Père, et ayant quitté la terre pour se retirer dans le ciel, il faut l'y suivre et y élever nos cœurs; sans quoi toute notre justice se trouvant déstituée d'amour, ne peut être qu'une fausse justice : *De justitia, quia ad Patrem vado.* Touchant le jugement, enfin, parce que le Saint-Esprit venant détruire l'empire du démon, et nous faire voir par là que le prince de ce monde est déjà jugé, il vient nous convaincre en même temps, qu'en suivant le monde et ses maximes, notre jugement est certain et notre condamnation inévitable : *De judicio, quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

J'attaquerai donc dans ce discours, comme vous voyez, trois sortes de personnes : l'incrédule, le faux juste et l'amateur du monde.

Je ferai voir contre le premier, que le Saint-Esprit descend aujourd'hui du ciel, comme un esprit de vérité, pour le convaincre de son irrégion. Je ferai voir contre le second, qu'il descend comme un esprit de charité, pour le convaincre de sa fausse justice. Je ferai voir contre le troisième, qu'il descend comme un esprit de sainteté, pour le convaincre de son dérèglement et de la corruption de ses maximes. Veuille ce divin Esprit éclairer le mien, embraser mon cœur, purifier ma langue et porter lui-même dans vos esprits et dans vos cœurs, toutes les vérités qui doivent sortir aujourd'hui de ma bouche; demandons-lui tous ensemble cette grâce, par l'intercession de la Vierge sainte, en laquelle il est survenu avec tant d'abondance, lorsque l'Ange la salua pleine de grâce : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Pour obliger l'homme à croire en Dieu, et lui rendre en même temps le culte suprême qui lui est dû, ce n'était pas assez que Dieu lui fît le don de la raison et de l'intelligence; il fallait qu'invisible comme il est en lui-même, et habitant, comme parle saint Paul, une lumière inaccessible, il se manifestât à l'homme et lui découvrit ses grandeurs et ses divines perfections.

Dieu n'a pas manqué aussi à lui faire cette manifestation qui lui était si nécessaire. Il l'a premièrement faite à la création, et toutes les créatures ont été des voix qui ont publié sans cesse aux oreilles de l'homme les grandeurs et les perfections de Dieu. *La considération des choses qui ont été faites,* dit saint Paul, *a rendu visible aux hommes ce qui est invisible en Dieu : sa puissance éternelle et sa divinité même (Rom., I).*

Dieu en serait demeuré à cette manifestation à l'égard de l'homme sur la terre, sans le péché. Mais l'homme étant tombé, et Dieu ayant conçu, dans l'excès de son amour, le dessein de le relever de sa chute, ce même amour l'a contraint de faire à l'homme bien d'autres découvertes de lui-même, et de lui révéler ce qu'il y a en lui de plus caché, ce que saint Paul appelle les profondeurs de Dieu, *Profunda Dei (I Cor., II).*

Expliquons comme nous pourrions, dans ce grand jour, les merveilles de Dieu. Les apôtres, remplis du Saint-Esprit, en parlent magnifiquement aujourd'hui en toutes sortes de langues : pour nous, qui n'avons qu'une très-petite mesure de cet esprit, parlons-en au moins dans la nôtre, selon notre faiblesse.

Ne soyez pas surpris, mes chers auditeurs, de la proposition que je vais avancer. Elle pourra vous paraître nouvelle, mais elle est véritable et conforme aux principes de la plus saine théologie, aussi bien qu'au langage de l'Ecriture et des saints Pères. C'est que, sans le péché, l'homme n'aurait point connu sur la terre le mystère adorable de la trinité des personnes divines : mystère dont la connaissance et la claire vue sont réservées pour faire les délices des anges et des bienheureux dans le ciel.

L'homme ayant outragé par son péché la majesté de Dieu qui est infinie, sa justice exigeait, pour réparation de cet outrage, une satisfaction qui fût d'un prix infini, dont il n'y avait qu'une personne infinie, et par conséquent divine, qui fût capable : et voilà pourquoi le Père éternel, porté par la grandeur de son amour pour nous, a envoyé son Fils unique en ce monde, et l'a livré pour être sur une croix la victime de propitiation pour nos péchés. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.*

Par là, premièrement les perfections de Dieu ont été bien mieux découvertes aux hommes, et ont brillé avec bien plus d'éclat qu'auparavant. Sa charité incompréhensible s'est fait connaître, en livrant à la mort son propre Fils pour des hommes pécheurs; sa sainteté, en marquant, par un tel sacrifice, combien il a d'éloignement et d'horreur de nos crimes; sa justice, en exigeant, pour être satisfaite, une réparation proportionnée à la grandeur de l'offense; sa sagesse, en trouvant par là le moyen d'exercer tout à la fois une justice rigoureuse et une miséricorde consommée; sauvant l'homme pécheur, en punissant si sévèrement son péché.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Dieu a été aussi comme contraint de nous révéler le mystère adorable de la trinité des personnes divines; car il a fallu nous apprendre la manière admirable dont s'est opéré notre salut. Il a fallu nous faire connaître que le Père a envoyé son Fils en ce monde pour notre rédemption; que le Père et le Fils y ont envoyé le Saint-Esprit pour notre sanctification : ce qui n'a pu se faire sans nous révéler en même temps le mystère de la trinité des personnes divines, parce qu'il faut nécessairement qu'il y ait distinction de personnes entre celui qui envoie et celui qui est envoyé.

Il est certain, et cela doit être d'une grande consolation pour nous, que les trois personnes divines ont voulu comme se partager l'ouvrage de notre salut. L'amour du Père l'a porté à nous livrer son Fils, l'amour du Fils l'a porté à se livrer lui-même à la mort pour nous. Mais tout cela nous serait devenu inutile, si le Saint-Esprit, qui est l'amour même par la propriété de sa personne, ne nous l'avait appliqué en nous le faisant connaître par la foi, et nous y faisant correspondre par l'amour. La bonté du Père, qui a voulu pourvoir à notre rédemption, a été du côté de Dieu comme le premier acte qui a opéré notre salut; les souffrances et la mort du Fils, qui nous l'ont mérité, ont été comme le second; les dons et les grâces du Saint-Esprit, qui nous l'ont appliqué, ont été comme le troisième. Le Père nous a adoptés et nous a élevés à la dignité éminente de ses enfants; le Fils nous a incorporés à lui et nous a élevés à la qualité glorieuse de ses membres; le Saint-Esprit nous a sanctifiés et consacrés, et a fait de nos

âmes et de nos corps mêmes, les temples de sa divinité; et tout cela s'est fait en un chacun de nous, lorsque nous avons reçu le saint baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Voilà notre religion, mes frères : voilà l'objet de la foi du fidèle et la matière aussi sur laquelle s'exerce l'impiété de l'incrédule. Voilà les grandes vérités qui nous ont été découvertes, et que le Fils de Dieu est venu révéler sur la terre. Mais ce n'était pas assez de les découvrir et de les révéler, il fallait encore en convaincre le monde incrédule, qui, toujours attaché à ses sens, ne veut rien croire que sur leur témoignage.

Sans cette conviction, le monde les aurait infailliblement rejetées, ou comme étant trop au-dessus des hommes, ou comme étant trop au-dessous de Dieu. Le mystère de la trinité des personnes divines dans l'unité d'une même essence aurait été rejeté comme étant trop au-dessus des hommes. Les mystères qui regardent les abaissements du Fils de Dieu, son incarnation, sa naissance, ses souffrances, sa mort, auraient été rejetés comme étant trop au-dessous de Dieu. Ceux qui regardent l'exaltation et la gloire de l'Homme-Dieu, comme sa résurrection du tombeau, son ascension dans le ciel, sa séance à la droite de Dieu, son Père, auraient été aussi rejetés comme étant trop au-dessus des hommes.

Esprit saint et tout-puissant, qui nous avez été promis sous la qualité d'Esprit de vérité qui procède du Père, *Spiritus veritatis qui a Patre procedit*, c'est à vous qu'est réservée la conviction du monde incrédule. *Cum venerit, arguet mundum de peccato... quia non crediderunt in me*; et c'est aujourd'hui, Esprit adorable, que vous commencez avec éclat cette conviction, prenant les hommes par leurs sens, pour mieux persuader leurs esprits, et leur faisant voir et entendre les merveilles de votre puissance.

Pour vous en bien persuader, mes chers auditeurs, il ne faut que vous exposer simplement toutes les merveilles de ce jour, vous faisant remarquer auparavant une belle et grande différence entre la mission du Fils de Dieu, qui est venu racheter le monde, et celle du Saint-Esprit, qui est venu le sanctifier. Comme l'ouvrage de la rédemption devait s'accomplir par les souffrances et la passion du Fils de Dieu, sa mission en ce monde devait être, comme elle a été en effet, dans l'infirmité, l'humilité, et les abaissements. Il devait venir caché, inconnu : car si on l'avait connu, on ne l'aurait point crucifié. Il n'en est pas de même de la mission du Saint-Esprit. L'ouvrage de la sanctification et de la conversion du monde, qui est l'objet de cette mission, est l'ouvrage de la pure puissance de Dieu et de sa grâce. Il ne se trouve là aucun mélange de faiblesse; c'est pourquoi son envoi du ciel est tout plein de gloire : *Spiritus sancto misso de calo*. Il en descend visiblement sur la terre; sa descente est accompagnée de pompe et

d'éclat, et suivie d'une foule glorieuse de miracles.

On entend premièrement venir du ciel un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux. Des langues de feu paraissent ensuite, se séparent, et se reposent sur chacun des apôtres, afin de les rendre capables de publier par toute la terre les vérités de l'Evangile. Remplis du Saint-Esprit, ils parlent aussitôt toutes sortes de langues. Des Juifs de toutes les nations du monde, que la providence de Dieu avait assemblés à Jérusalem à la grande fête de la Pentecôte, afin de répandre ensuite par toute la terre des témoins des merveilles de ce jour, ayant entendu ce grand bruit de la descente du Saint-Esprit, s'assemblent en grand nombre autour de la maison où étaient les apôtres. Surpris et effrayés de ce que chacun d'eux les entend parler en sa langue, ils disent par admiration : Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Et comment donc les entendons-nous chacun parler la langue de notre pays ? Parthes, Mèdes, Elamites, de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphilie, de l'Égypte et de la Lybie, Juifs ou prosélytes, Crétois ou Arabes, nous les entendons tous parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu. Que veut dire ceci ?

Et voilà, mes frères, ce qui donne lieu à l'apôtre saint Pierre d'élever sa voix et d'employer, dans la première prédication qu'il fait aux Juifs, non-seulement les témoignages des prophètes, mais les sens mêmes de ses auditeurs, sur l'accomplissement visible de leurs prophéties ; de les convaincre par là et d'en convertir trois mille tout d'un coup. *Dieu a ressuscité Jésus*, leur dit-il, *et nous sommes tous témoins de sa résurrection ; et après qu'il a été élevé par la puissance de Dieu et qu'il a reçu l'accomplissement de la promesse que son Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit-Saint que vous voyez et que vous entendez maintenant : Promissione Spiritus sancti accepta a Patre, effudit hunc quem vos auditis et videtis* (Act., II). Les apôtres ont été témoins oculaires de la résurrection de Jésus-Christ, et les Juifs, aussi bien que les apôtres, sont témoins oculaires et auriculaires de la descente du Saint-Esprit. Voilà donc le Saint-Esprit tout visible et tout sensible ; que peut-on désirer après cela pour convaincre le monde incrédule ?

Ce seul changement si prodigieux qui s'est fait dans les apôtres n'est-il pas une preuve toute sensible que c'est l'Esprit du Seigneur qui les anime, et par conséquent un témoignage authentique et incontestable rendu à la gloire et à la divinité de Jésus-Christ leur Maître, aussi bien qu'à la vérité de toutes les choses qu'il nous a révélées ? Quels étaient, je vous prie, les apôtres avant la descente du Saint-Esprit, et quels sont-ils maintenant ? Auparavant faibles, lâches, timides, ignorants, grossiers, imparfaits ; maintenant forts, courageux, intrépides, parfaits, savants, parlant magnifiquement

des grandeurs de Dieu en toutes sortes de langues. Et d'où leur viendraient cette force, ce courage, cette perfection de vertu, cette science si sublime, cette faculté de s'exprimer en toutes sortes de langues, cette puissance d'opérer toutes sortes de miracles ? Et surtout d'où leur viendrait cette intrépidité avec laquelle ils vont se présenter devant les Juifs pour publier, au péril de leur vie, la gloire de Jésus-Christ leur Maître, qui vient d'être par eux crucifié, si ce n'est de l'Esprit de Dieu qu'ils ont reçu ? Quelle différence entre Pierre reniant Jésus-Christ à la voix d'une servante, et Pierre à la tête des apôtres aujourd'hui, ouvrant la bouche le premier pour reprocher publiquement aux Juifs le crime de leur déicide !

Mais ce n'est pas encore assez que toutes ces merveilles dont je viens de vous parler soient vues et entendues des Juifs, qui de toutes les nations sont venues à Jérusalem : il faut, pour mieux convaincre le monde incrédule, qu'elles soient vues et entendues par tout l'univers. Comme l'Eglise de Jésus-Christ doit être composée des gentils aussi bien que des Juifs, il faut que le Saint-Esprit descende visiblement sur les uns et sur les autres. C'est aussi ce qui arrive dès la première fois que l'apôtre saint Pierre prêche les gentils. Il en fait lui-même le récit : Aussitôt que j'eus commencé à leur parler, dit-il en rapportant aux autres apôtres cette merveille, le Saint-Esprit descendit sur eux comme il était descendu au commencement sur nous : *Cecidit Spiritus sanctus super eos, sicut et in nos in initio* (Act., XI, 15).

La même chose arrive aux prédications de saint Paul et à celles des autres apôtres. On ne voit partout que des descentes du Saint-Esprit, que dons miraculeux et extraordinaires de langues, d'intelligence, de science, de sagesse, de prophétie et de toutes sortes de miracles. Dans la seule Eglise de Corinthe, il y a un si grand nombre de prophètes, que saint Paul est obligé de faire des règlements sur la manière de prophétiser, et d'ordonner que l'un parle après l'autre afin de ne point troubler l'ordre et d'éviter la confusion qui se rencontrerait s'ils prophétisaient tous ensemble.

C'est ainsi, mes frères, qu'a été formée l'Eglise de Jésus-Christ : elle a pris naissance au milieu d'une infinité de miracles, dont les plus grands, sans doute, sont la conversion si prompte de l'univers, la sainteté et l'innocence répandues partout, le courage des millions de martyrs de tous âges et de tous sexes, qui aiment mieux s'exposer aux supplices les plus cruels que d'offrir un seul grain d'encens aux idoles ; l'idolâtrie renversée, les temples des démons détruits de tous côtés et tombant comme d'eux-mêmes au son de la voix des apôtres, de la même manière que les murailles de Jéricho tombèrent au son des trompettes.

Voilà ce que l'esprit d'erreur et de mensonge ne saurait imiter, et voilà comme l'Esprit de vérité, le Saint-Esprit, est venu convaincre le monde touchant le péché de son

incrédulité : *Arguet mundum de peccato... quia non crediderunt in me.* Douter après cela des vérités de la religion chrétienne, ne pas se rendre à tant de preuves si éclatantes et si visibles, fermer les yeux à tous ces témoignages si forts et si convaincants du Saint-Esprit, c'est faire paraître de la folie et non pas de la force d'esprit; c'est attirer sur soi les vengeances de Dieu les plus terribles, parce que c'est commettre le plus grand de tous les péchés, qui est ordinairement irrémédiable, étant ordinairement suivi de l'impenitence finale.

Mais j'entends l'incrédule qui me dit : Pour me convaincre des vérités de la religion chrétienne, il faudrait donc aussi me faire voir et entendre les mêmes merveilles qui ont été vues et entendues des apôtres et des fidèles des premiers siècles : à quoi je réponds qu'il est très-déraisonnable d'exiger de Dieu qu'il fasse des prodiges autant de fois que le demandera le caprice de chaque incrédule, et que, loin d'établir la foi par là, ce serait au contraire un véritable moyen de la détruire. Dieu a fait ces prodiges quand il l'a fallu et autant qu'il en a fallu par le passé; ils subsistent même encore à présent par la connaissance certaine que nous avons qu'ils ont été faits; ils subsistent plus particulièrement encore dans leurs effets, car la foi et la conversion de tout le monde, qui ont été les effets de ces prodiges, subsistent encore et sont même des objets visibles et sensibles pour nous.

Ne soyons donc pas, mes chers auditeurs, du nombre de ces incrédules que le Saint-Esprit vient convaincre touchant le péché : *Arguet mundum de peccato, quia non crediderunt in me.* Ne demandons plus à Dieu de miracles pour croire, ne lui demandons que celui de notre conversion; ne lui demandons aucun de ces dons éclatants, autrefois nécessaires dans l'établissement de son Eglise, mais qui ne nous sont plus utiles à présent, et qui pourraient même nous être dangereux; au lieu du don des langues, demandons-lui celui de bien retenir la nôtre, en sorte qu'elle ne prononce jamais de paroles contraires à la vérité, à la charité, à la pureté, à la piété, et que toutes nos conversations soient chrétiennes, charitables et utiles au prochain. Au lieu du don de la guérison des maladies corporelles, demandons-lui celui de guérir les maladies de nos âmes, d'éteindre l'ardeur et le feu de leurs passions, et de leur rendre même la vie par la pénitence quand nous leur avons donné la mort par le péché. Au lieu du don de prophétie, demandons celui de bien prévoir notre avenir, de nous bien préparer à la mort et de nous mettre en état d'arriver à une éternité bienheureuse. Au lieu de cette foi, capable de transporter les montagnes et de les envoyer au fond de la mer, demandons-lui-en une qui abaisse notre orgueil, qui change les mauvaises dispositions de notre cœur, qui nous fasse croire et aimer les vérités de notre religion et qui nous applique énergiquement à nos devoirs. Prenons

garde surtout qu'aucun d'entre nous ne se laisse corrompre le cœur par le péché de l'incrédulité, qui, plus que tout autre, nous sépare du Dieu vivant : *Ne sit in vobis cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo*, dit saint Paul (*Hebr.*, III). Pour préserver notre cœur de cette corruption, renouons à toutes ces curiosités de l'esprit, si dangereuses en matière de religion; fuyons avec grand soin la société et les conversations des impies et des libertins, dont les discours corrompus empoisonnent tout à la fois les oreilles et les cœurs. Mais ce n'est pas assez de nous conserver dans la pureté de la foi, il faut rendre cette foi agissante par l'amour, si nous voulons n'être point convaincus par le Saint-Esprit, ni touchant le péché, ni touchant la justice. C'est ici où, après avoir parlé contre le pécheur incrédule, je dois parler contre le faux juste, et faire voir que le Saint-Esprit descend aujourd'hui du ciel, comme un esprit de charité, pour convaincre le monde de sa fausse justice : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu, par une économie tout adorable de sa sagesse, a conduit par degrés l'homme pécheur à la véritable justice. Parce qu'il fallait commencer par convaincre ce superbe de sa faiblesse et même de son impuissance, il l'a d'abord comme abandonné à lui-même; il l'a laissé suivre ses passions sans lui donner de loi qui lui apprit qu'il était mauvais de les suivre. Après avoir assez longtemps laissé ce malade sans remède, il lui en a donné un, mais trop faible pour le guérir, et seulement propre à lui faire connaître combien il était malade et avec combien d'ardeur il devait implorer le secours tout-puissant de la grâce de Dieu, son véritable médecin. Il lui a donné une loi qui lui a montré son mal avant que de lui en donner une qui eût la force de l'en retirer; une loi extérieure, avant que de lui en donner une intérieure; une loi de crainte avant que de lui donner la loi d'amour; une loi écrite sur la pierre avant que d'en écrire une dans son cœur; une loi au milieu des feux et des tonnerres, seulement propre à l'intimider par les menaces, avant que de lui en donner une qui gagnât son cœur et l'attirât à lui par les attraits de sa grâce et la douceur de ses promesses; une loi de péché et de mort avant que de lui donner une loi de grâce et de vie; une loi enfin propre seulement à le rendre juste aux yeux des hommes, avant que de lui en donner une qui, le rendant juste aux yeux de Dieu, lui procurât la véritable justice.

Dieu a promis longtemps cette dernière loi aux hommes sans la donner. La guérison parfaite du malade demandait ce délai; la profondeur de ses plaies exigeait du médecin cette conduite, qui paraît austère. Mais après l'avoir longtemps promise par les prophètes, après avoir dit par leurs bouches : *Il viendra un temps que je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, et voici l'alliance que je ferai avec les hommes, moi qui*

suis le Seigneur : J'imprimerai mes lois dans leur esprit, je les écrirai dans leur cœur. Alors je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple, et chacun d'eux n'aura point besoin d'enseigner son prochain en disant : Connaissez le Seigneur, parce que tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand; car je leur pardonnerai leurs iniquités et ne me souviendrai plus de leurs péchés (Jerem., XXXI).

Le temps est enfin venu de l'accomplissement de ces grandes promesses. C'est dans ce grand jour, mes frères, que Dieu, faisant succéder la vérité à la figure, la Pentecôte des chrétiens à celle des Juifs, envoie son Saint-Esprit sur la terre pour les accomplir, pour contracter avec les hommes une alliance toute nouvelle, pour écrire sa loi dans leurs cœurs par ce divin Esprit, qui est appelé le doigt de Dieu; pour y répandre son amour, pour les embraser, pour y consumer comme un feu toutes leurs iniquités; pour les animer, les vivifier, les rendre justes et vivants, de pécheurs et de morts qu'ils étaient auparavant. Car l'amour de Dieu, qui seul est capable de donner la vie à nos âmes, a été répandu dans nos cœurs, dit saint Paul, par le Saint-Esprit qui nous a été donné : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis*. Car la loi de l'Esprit de vie, dit encore le même apôtre, nous a délivrés de la loi du péché et de la mort : *Lex spiritus vitæ liberavit me a lege peccati et mortis* (Rom., VIII, 2).

Voyons, je vous prie, avec les saints Pères, une admirable figure de toute cette conduite de Dieu à l'égard de la nature humaine, morte par le péché et ressuscitée par la grâce du Saint-Esprit, dans la manière dont le prophète Elisée ressuscita autrefois l'enfant de la Sunamite. Pour opérer ce miracle, il commença par envoyer son serviteur et son bâton. Mais le serviteur ayant mis inutilement le bâton du prophète sur le visage de l'enfant, le prophète fut obligé de descendre lui-même de sa montagne, de venir se coucher, se rapetisser sur lui, pour se proportionner à son petit corps : après quoi la chair de l'enfant fut échauffée; mais pour cette première fois elle ne fut point encore animée. Il fallut que le prophète recommençât une seconde fois et que, retournant au lit de l'enfant, il se penchât et courbât de nouveau sur lui, qu'il mît sa bouche sur sa bouche; et alors poussant son souffle dans la bouche de l'enfant, il le ranima par ce souffle, l'enfant ouvrit et les yeux et la bouche, et de son côté poussa son souffle par sept fois différentes.

Cette résurrection, disent les saints Pères, a été toute pleine de mystères. Le serviteur et le bâton, c'est Moïse et la loi, envoyés inutilement pour retirer les hommes de la mort du péché. Le prophète qui vient lui-même, qui descend de sa montagne, qui se penche, qui se courbe, qui se rapetisse sur l'enfant pour se proportionner à lui; c'est le Fils de Dieu, qui descend du haut des cieux, qui prend la forme et la nature d'un es-

clave, se rendant petit et obéissant jusqu'à la mort pour nous donner la vie. Ce prophète, enfin, qui n'anime cet enfant par son souffle qu'en se courbant une seconde fois sur lui : c'est Jésus-Christ qui n'anime son Eglise, et qui ne lui donna la vie de la grâce, qu'en retournant une seconde fois à elle par l'envoi de son Saint-Esprit, cet Esprit d'amour, ce Dieu d'amour, ce Dieu qui est l'amour même. *Deus charitas est*. Sans cela les hommes seraient toujours demeurés dans la mort de leurs péchés : sans l'ardeur vivifiante et sanctifiante du feu de ce divin amour, jamais, de pécheurs qu'ils étaient, ils ne seraient devenus justes.

Or, c'est ce qui me donne lieu de dire que le Saint-Esprit vient convaincre le monde touchant la justice. *Arguet mundum de justitia*; parce qu'en répandant l'amour de Dieu dans les cœurs des hommes, il vient leur apprendre en quoi consiste la véritable justice, et leur faire voir que jusque-là ils n'en avaient eu qu'une fausse; puisqu'elle avait été destituée d'amour; que l'amour est l'accomplissement de la loi : *Plenitudo legis dilectio*; qu'il faut, pour être véritablement juste, quitter la terre, quitter toutes les créatures, se quitter soi-même, ne s'attacher à rien, pour s'attacher uniquement à Dieu, chercher les choses d'en haut où Jésus-Christ s'est retiré, et où il est assis à la droite de Dieu son Père : vérités que le Sauveur a enseignées par son exemple, se séparant de ses apôtres, qui étaient attachés à sa présence corporelle par des sentiments trop humains, et leur apprenant à rendre plus pur à son égard même, l'amour de leur cœur; ce qui lui fait dire que le Saint-Esprit convaincrera le monde touchant la justice, parce qu'il s'en va à son Père : *Arguet mundum de justitia, quia ad Patrem vado*.

Cela étant ainsi, et la véritable justice ne se pouvant trouver que dans le véritable amour de Dieu, que de fausses justices donc parmi les hommes ! C'est donc une fausse justice que la vôtre, hypocrites qui honorez Dieu des lèvres, mais dont le cœur est bien éloigné de lui; qui avez grand soin de laver le dehors, mais dont le dedans est tout plein d'immondices; qui affectez de paraître observateurs rigides des plus petites choses de la loi, pendant que vous violez ce qu'elle a de plus important. C'est donc une fausse justice que la vôtre, chrétiens, qui ne l'êtes qu'à demi; qui prétendez partager votre cœur entre Dieu et le monde, pratiquant à l'extérieur quelques œuvres de charité, de piété, de pénitence, pendant que vous laissez toujours régner dans vos cœurs des passions secrètes. Vous faites des aumônes par la compassion que vous avez de la misère des pauvres, et vous n'en avez point pour celle de votre âme. Vous célébrez avec quelque apparente piété les mystères de la religion, mais ce n'est point avec l'esprit que ces mystères demandent. Si vous célébrez la mort du Sauveur, vous vous donnez bien de garde de pleurer et de quitter les péchés qui l'ont fait mourir;

si vous prenez quelque part à la joie et à la gloire de sa résurrection, c'est sans vous mettre en peine de ressusciter avec lui; si vous témoignez être un peu sensibles à l'abondante effusion de ses grâces qu'il fait aujourd'hui en vous envoyant son Saint-Esprit, vous ne laissez pas de continuer de vivre dans un mépris ou dans un abus de ses grâces, de résister sans cesse et de faire des outrages à ce divin Esprit. C'est donc enfin une fausse justice que la vôtre, pécheurs, qui, dans vos conversions et vos pénitences prétendues, n'avez aucun soin d'établir et d'entretenir l'amour de Dieu dans votre cœur; qui cessez les actions extérieures du péché, parce que vous craignez les châtimens éternels qu'il mérite, mais qui en conservez toujours les affections au dedans de vous-mêmes, parce que vous n'aimez ni Dieu ni sa justice. Apprenez aujourd'hui et laissez-vous heureusement et salutairement convaincre par le Saint-Esprit touchant la justice : *Arguet mundum de justitia*, c'est-à-dire laissez-vous bien persuader que la vraie justice, la vraie piété et la vraie pénitence consistent dans l'amour de Dieu. Et pouvez-vous, ingrats que vous êtes, lui refuser cet amour, après que, pour l'obtenir, il vous a envoyé son Fils et son Saint-Esprit, c'est-à-dire après qu'il vous a tout donné?

L'amour de votre prochain pour Dieu vous est encore nécessaire pour être justes de la véritable justice. C'est pour nous l'apprendre que le Sauveur a donné son Saint-Esprit à ses apôtres par deux différentes fois; c'est pour nous faire accomplir ces deux préceptes, dans lesquels est comprise la charité, qui seule peut accomplir la loi de Dieu. *Non implet legem nisi charitas*, dit excellemment saint Augustin. Une seule charité, et néanmoins deux préceptes; un même Esprit, mais donné deux fois; donné en la terre pour nous faire accomplir le précepte de l'amour du prochain avec lequel nous vivons sur la terre, envoyé du ciel pour nous faire accomplir le précepte de l'amour de Dieu que nous adorons au ciel; donné en la terre par une amoureuse inspiration, par un souffle doux et adorable qui sort de la bouche du Sauveur, lorsqu'après sa résurrection, paraissant au milieu de ses apôtres, il souffle sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit : *Insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum*; envoyé du ciel en ce jour sacré avec l'éclat et le bruit d'un vent violent et impétueux, parmi les flammes et les langues de feu, mais d'un feu qui éclaire, qui brille, qui brûle, qui embrase les cœurs des apôtres, les ravit, les transporte, les remplit tellement de l'amour de Dieu, que l'on dit qu'ils sont ivres. Ils le sont en effet, mais ils le sont d'amour, et non de vin : *Ebrii sunt amore, non vino*; ils le sont de cette sainte ivresse que le monde ne connaît pas, de cette ivresse dont le Psalmiste a parlé quand il a dit à Dieu : Vous avez visité votre terre, Seigneur, vous l'avez enivrée : *Visitasti terram et inebriasti eam* (Ps. LXIV, 10); ils le sont, ô mon Dieu, du vin de votre Esprit dont ils

vont enivrer toutes les nations de la terre, pleins d'amour pour leur prochain, comme ils le sont pour vous.

Comme ces deux amours sont liés inséparablement, la vraie justice qui consiste dans l'amour les renferme aussi essentiellement tous deux. Et par là, que de convictions encore des faux justes dans la descente du Saint-Esprit : *Arguet mundum de justitia*. Venez ici vous convaincre salutairement de votre fausse justice, vous tous, faux justes, qui croyez conserver la paix avec Dieu en la rompant avec vos frères; considérez seulement avec un peu d'attention les circonstances et les suites du grand mystère de ce jour. Remarquez que si le Saint-Esprit descend sur les apôtres, c'est sur les apôtres unis dans un même esprit et assemblés dans un même lieu : *Erant pariter sedentes in eodem loco* (Act., II, 10). S'il leur confère le don des langues, c'est en réunissant en chacun d'eux toutes les langues du monde; car au lieu que Dieu avait autrefois multiplié les langues pour mettre de la division parmi les hommes et les confondre dans une entreprise superbe, il les réunit aujourd'hui toutes en chacun des apôtres, pour attirer tous les hommes à l'humilité de la foi et à l'unité du corps de Jésus-Christ, son Fils. Le Saint-Esprit enfin, après être descendu, convertit les hommes par milliers; mais il les unit tellement tous par les liens de la charité, qu'ils ne sont qu'une âme et qu'un cœur, et qu'entr'eux toutes choses sont communes : *Erat multitudo credentium, cor unum et anima una* (Act., XXXII).

Le Saint-Esprit, mes frères, est aussi descendu sur nous tous, au moins à notre baptême. Nous avons tous été baptisés par un même Esprit, dit saint Paul, pour ne former tous ensemble qu'un même corps : *In uno Spiritu omnes nos baptizati sumus, in unum corpus*. Travaillons donc, dit le même apôtre, à conserver avec soin l'unité de ce même Esprit, par le lien de la paix : *Solliciti servare unitatem Spiritus in vinculo pacis* (Eph., IV). Pour cet effet, bannissons de nos cœurs, non seulement les envies, les jalousies, les haines, les inimitiés et tous les sentiments de la vengeance, mais encore les amertumes, les aigreurs et les moindres refroidissements. Parce que la paix, l'union, la concorde, sont les fruits de la douceur, de l'humilité et de la patience, appliquons-nous fortement à la pratique de toutes ces vertus, et surtout ne perdons point la charité : *Super omnia charitatem habete* (Coloss., III). La charité, mes frères, est maintenant l'unique marque à quoi nous puissions reconnaître que nous avons reçu le Saint-Esprit. Nous n'en avons plus d'autres. Les dons des langues et des prophéties ont cessé; mais que notre charité soit sincère et véritable, sans fraude, sans artifice, sans dissimulation; car il y a des hypocrites en charité, comme il y en a en piété. Si nous n'avons qu'une fausse charité, nous n'avons aussi qu'une fausse justice, touchant laquelle le Saint-Esprit vient reprendre et

convaincre le monde : *Arguet mundum de peccato, et de justitia*. Achevons ce discours par une troisième conviction. C'est touchant la condamnation du monde et du prince du monde, et c'est ici où, après avoir parlé contre l'incrédule et contre le faux juste, je vais parler contre l'amateur du monde, dans le troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

L'Écriture sainte entend souvent, par le mot de monde, les amateurs du monde, et c'est là le sens qu'il faut donner à toutes ces paroles du Fils de Dieu, dans l'Évangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. Quand l'esprit de vérité sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, la justice et le jugement.*

Il est certain que le monde ne pouvait pas être mieux jugé et mieux condamné qu'il l'a été par le Fils de Dieu, qui, s'étant revêtu de notre chair, est venu enseigner des maximes toutes contraires à celles du monde, et a soutenu tous ses enseignements divins par la force et par le poids des exemples qu'il nous a donnés.

Amateurs du monde, qui, livrés à l'esprit d'illusion, d'enchantement et d'erreur, n'attachez votre cœur qu'aux choses sensibles ; aveugles, qui ne prenez que de la chair et du sang les règles de votre conduite, qui ne voulez avoir pour guides que vos sens, et pour maîtres que vos passions ; qui, fermant les yeux aux lumières de votre foi, vous abandonnez aveuglément à l'esprit du monde ; qui n'estimez que ce qu'il estime, qui ne condamnez que ce qu'il condamne, qui ne recherchez que ce qu'il recherche, et ce qu'il présente à vos yeux, pour corrompre vos cœurs, honneurs, richesses et plaisirs ; car tout ce qui est dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, est ou convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou orgueil de la vie. Insensés, jetez les yeux sur le Fils de Dieu, revêtu de notre chair, écoutez et pesez ses divines maximes qui vous paraissent des paradoxes, qu'il faut, pour être heureux, se haïr et se renoncer soi-même, combattre ses propres inclinations, porter sa croix après lui, et le suivre dans cet état ; qu'il faut s'humilier pour être élevé et entrer dans le royaume de Dieu par beaucoup de tribulations. Mais ne vous contentez pas de les écouter, joignez-y la vue de ses exemples. Faites attention à cette vie si pauvre, si humble, si abjecte, qu'il a menée sur la terre ; contemplez-le principalement sur la croix ; et opposez cela à la conduite que l'on tient et à la vie que l'on mène dans le monde, et vous serez forcés d'avouer que le monde est bien jugé et bien condamné par Jésus-Christ.

Mais si juger et condamner le monde devait être l'emploi du Fils de Dieu sur la terre, suivant ces paroles : *Nunc judicium est mundi*, c'est maintenant que le monde va être jugé, ce doit être celui du Saint-Esprit de convaincre le monde touchant ce jugement, ce qui est différent. *Arguet mundum*

de judicio. Que si vous me demandez comment et quand se fait cette conviction, je vous répondrai qu'elle se fait lorsque le Saint-Esprit fait voir, par ses dons miraculeux, que le prince de ce monde, c'est-à-dire le démon, auquel les pécheurs méritent d'être assujettis, est jugé, condamné et chassé dehors ; et qu'il est chassé dehors, quand il l'est des cœurs des hommes, où cet usurpateur s'était établi une espèce d'empire. *Arguet mundum de judicio, quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

C'est particulièrement sur la croix que le Sauveur a fait le procès au démon ; c'est là que son jugement a été porté, et que l'arrêt par lequel il a été condamné à perdre toutes ses dépouilles, a été prononcé : *Expositus principatus et potestates* ; mais ce n'est que par la descente du Saint-Esprit, que cet arrêt s'exécute et que ce dépouillement se fait. Ne voyez-vous pas en effet, mes frères, que, dès le jour de cette descente merveilleuse, trois mille âmes sont arrachées tout d'un coup d'entre les mains du démon, après la première prédication de l'apôtre saint Pierre, et que cinq mille lui sont enlevées après la seconde ; les possédés ensuite délivrés de tous côtés, les démons chassés des cœurs aussi bien que des corps, l'idolâtrie détruite, les gentils convertis, l'Évangile établi en peu de temps par tout le monde, tout ce qui s'y oppose renversé par le Saint-Esprit, qui répand partout les sept dons divins de sa grâce ; ce que Dieu, dit saint Augustin, a voulu nous marquer en figure, lorsque son arche, tournant sept fois autour des murailles de Jéricho, elles tombèrent au son des trompettes, non par violence, mais comme d'elles-mêmes et sans effort. Concluons donc de tout cela que le Saint-Esprit est venu convaincre le monde touchant le jugement, puisque son prince, après avoir été jugé et condamné, a été dépouillé de tout : *Arguet mundum de judicio, quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

Cela étant, hommes dont l'esprit est aveuglé et dont le cœur est appesanti, qui aimez la vanité et le mensonge, qui vous attachez toujours au monde et y établissez votre bonheur, que deviendrez-vous, et quel sort pouvez-vous attendre, sinon celui du prince que vous servez, qui est le démon ; sinon d'être jugés comme lui et condamnés avec lui au supplice éternel ?

Car que pouvez-vous alléguer, je vous prie, pour éviter cette condamnation ? Que pourrez-vous répondre aux témoignages convaincants que le Saint-Esprit portera contre vous ? Direz-vous : Je voudrais bien me convertir ; mais je ne le puis. Voilà cependant ce que disent souvent les pécheurs, et avec cette fausse et dangereuse pensée, ils remettent toujours et remettent jusqu'à la mort l'ouvrage de leur conversion. Mais le Saint-Esprit ne nous fait-il pas voir que toute la terre s'est convertie, et que, par tous les endroits du monde, on s'est rendu avec promptitude et sans délai à ses divines inspirations ?

Direz-vous, pour vous excuser de ce que vous êtes vaincus dans le combat, ce que l'Apôtre nous dit, pour nous animer à combattre, que l'ennemi de notre salut est puissant, que nous n'avons pas affaire à la chair et au sang, mais à des principautés, des puissances et des malices spirituelles? Et ne les voyez-vous pas vaincues, désarmées et dépouillées de tout par le Saint-Esprit et par la force toute-puissante de sa grâce?

Direz-vous que le monde a des charmes, et que vous êtes trop faibles pour y résister; que vous n'êtes à l'épreuve ni de ce qu'il a de doux, ni de ce qu'il a de terrible; que tantôt vous êtes vaincus par les biens et les plaisirs qu'il vous promet, et tantôt par les peines dont il vous menace? Et que ne jetez-vous les yeux sur ces millions de fidèles de tout âge, de toutes conditions, de tout sexe, non-seulement d'hommes pleins de vigueur et de force, mais de vieillards décrépits, de tendres enfants, de vierges jeunes et délicates, qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, foulaient aux pieds tout ce que le monde leur présentait de richesses, d'honneurs et de plaisirs; méprisaient tout ce qui est visible et sensible, ne le regardaient pas même, n'avaient de goût que pour les biens éternels et invisibles, et, pour y arriver, s'exposaient avec joie aux plus cruels tourments.

Direz-vous enfin que le Saint-Esprit opérait en eux, et qu'il n'opère pas en vous? Il est vrai qu'il distribue ses dons comme il lui plaît; il est vrai qu'il souffle où il veut: *Spiritus ubi vult spirat*; que c'est l'Esprit du Seigneur, et que là où est l'Esprit du Seigneur, là se trouve la souveraine liberté: *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas*. Il est vrai que, dans la dispensation de ses grâces, il agit toujours avec une liberté toute divine, et dont il ne répond à personne. Vous entendez bien sa voix, dit le Fils de Dieu dans l'Evangile; mais vous ne savez ni d'où elle vient, ni où elle va. *Vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quo vadat* (Joan., III, 8). Et c'est là justement ce qui doit vous rendre non seulement attentifs pour écouter cette voix, mais encore vigilants pour exécuter ce qu'elle vous inspire. Et combien y a-t-il de temps qu'elle vous parle, qu'elle vous sollicite, qu'elle vous presse, vous, pécheur, vous, pécheresse du monde, de sortir de l'état malheureux de votre péché? vous, personne spirituelle, et qui faites profession de piété, d'avancer dans les voies de Dieu, et de quitter ce que vous savez bien qui s'oppose à votre perfection? Et vous écoutez toujours cette voix avec un cœur rebelle et endurci. Vous résistez toujours au Saint-Esprit: *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (Act., VII, 51).

Que si votre faiblesse est si grande et votre misère si profonde que vous ayez besoin qu'il ouvre lui-même vos oreilles, votre esprit et votre cœur à sa voix, par un effet extraordinaire de sa grâce, par un coup extraordinaire de sa miséricorde, que ne lui demandez-vous donc tous les jours avec une

humilité profonde et une ferveur persévérante, que ne demandez-vous au Père céleste, mais avec un gémissement continu, qu'il vous donne le bon Esprit et qu'il vous ôte le mauvais? Mais, hélas! on est tellement possédé du mauvais, qu'on ne désire pas même le bon; on est tellement occupé aujourd'hui, tellement rempli, tellement enchanté, tellement empoisonné de l'esprit du monde, qu'à peine sait-on même s'il y a un Saint-Esprit.

Si quelque nouveau saint Paul venait demander aux fidèles aujourd'hui: Avez-vous reçu le Saint-Esprit? combien pourraient lui faire la même réponse que lui firent autrefois ces disciples d'Ephèse: Nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit? *Neque si Spiritus sanctus est, audivimus* (Act., XIX). S'ils ne faisaient pas cette réponse de leur bouche, ils la feraient par leurs actions, qui font bien voir qu'ils ne connaissent point le Saint-Esprit, puisqu'ils ne l'invoquent point, qu'ils ne le consultent point, qu'ils sont rebelles à ses lumières, qu'ils résistent à tous ses mouvements, qu'ils n'en font point le principe de leur conduite. S'ils parlent, s'ils pensent, s'ils agissent, c'est toujours selon l'esprit du monde; s'ils ont des vues, des prétentions, des espérances, ce sont celles que donne l'esprit du monde; s'ils ont des règles et des maximes de conduite, ce sont celles que prescrit l'esprit du monde; s'ils commettent des péchés, c'est parce qu'ils sont animés de l'esprit du monde. Mais que dis-je, hélas! si on pratique aujourd'hui des vertus, n'y a-t-il pas tout lieu de craindre que ce ne soit encore par l'esprit du monde? Saint Paul disait au nom de tous les autres apôtres: Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu: *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est*. Et combien de chrétiens pourraient dire aujourd'hui tout le contraire: Nous n'avons point reçu l'Esprit de Dieu, parce que nous sommes remplis de l'esprit du monde!

Esprit saint et tout-puissant, Esprit qui êtes de Dieu et non du monde, daignez descendre aujourd'hui dans nos cœurs rebelles et rendez-vous-y plus fort pour les sanctifier, que n'est l'esprit du monde pour les corrompre. Otez-nous ces cœurs de pierre que le monde nous a formés, pour nous donner des cœurs de chair qui soient souples et flexibles aux mouvements et aux impressions de votre grâce. Divin consolateur des âmes, soufflez adorable du Père et du Fils, lien sacré de l'un et de l'autre, feu vivifiant pour la résurrection de nos corps, feu purifiant pour la sanctification de nos âmes, source inépuisable de lumières, fournaise ardente d'amour; Esprit de vérité, de sainteté, de charité, de douceur, de paix et de concorde, descendez aujourd'hui sur nous. Venez affermir les faibles, encourager les lâches, rassurer les timides, soumettre les rebelles, amollir les endurcis, réjouir les tristes, consoler les affligés. Nous ne vous demandons pas que vous nous accordiez,

comme aux apôtres, la puissance de faire des miracles, nous ne désirons que celui de notre conversion. Esprit saint, et très-saint, nous vous demandons seulement que vous formiez en nous la vraie justice et la vraie sainteté, qui ne peuvent nous venir que de vous, qui en êtes l'unique source. Participant à votre sainteté, nous participerons ensuite à votre félicité, par l'abondance de vos grâces en cette vie et par les richesses immenses de votre gloire en l'autre. Amen.

SERMON XIII.

Sur le mystère de la très-sainte Trinité.

Existimabam ut cognoscerem hoc; labor est ante me, donec intrem in sanctuarium Dei.

Je pensais, pouvoir m'élever jusqu'à l'intelligence de ce mystère ; mais c'est une entreprise qui surpasse mes forces ; et je n'y arriverai point, que je ne sois entré dans le sanctuaire de Dieu (Ps. LXXI).

Le roi prophète, touché d'un zèle d'indignation à la vue de la paix dont jouissent les pécheurs en ce monde, pendant que tant de justes y gémissent accablés de misères, s'efforce de pénétrer le secret de cette conduite mystérieuse de la providence du Seigneur; mais découvrant bientôt des difficultés qui accablent son esprit, il se trouble, ses pas chancellent, il est près de tomber, et il avoue qu'il ne comprendra point ce mystère que lorsqu'il entrera dans le sanctuaire de Dieu : *Existimabam ut cognoscerem hoc; labor est ante me donec intrem in sanctuarium Dei.*

La même chose, je l'avoue, mes frères, m'est arrivée au sujet du plus grand et du plus ineffable de nos mystères, celui de la très-sainte et adorable Trinité. Je croyais d'abord qu'à force de raisons je pourrais pénétrer ce mystère. Dans ce téméraire dessein, j'ai examiné tous les êtres, j'ai voulu m'en servir comme d'autant de degrés pour aller jusqu'à Dieu; j'ai voulu monter des effets à la cause, des ruisseaux à la source. *Existimabam ut cognoscerem hoc*, mais mon entreprise a été bientôt suivie de ma confusion. Les créatures m'ont bien conduit jusqu'à l'unité d'un Dieu, elles ont bien convaincu mon esprit qu'il y a un Être suprême, éternel, immuable, dont elles ne sont que de faibles écoulements; mais elles m'ont laissé là, elles n'ont pu rien m'apprendre de cette trinité des Personnes divines; j'ai été même contraint d'avouer qu'il est dangereux de vouloir sonder la profondeur de cet abîme, et que d'ailleurs il n'est pas juste de prétendre sur la terre à une connaissance parfaite de ce mystère, qui fait toute la félicité des esprits bienheureux dans le ciel.

Quelque danger néanmoins qu'il y ait ici pour moi, je ne dis pas seulement de vouloir comprendre ou vous faire comprendre des choses incompréhensibles, mais même de vous en parler, puisqu'elles sont ineffables, je n'ai pu refuser ce discours à votre piété. Nous apprendrons au moins à abaisser, à anéantir notre esprit en présence de la grandeur et de la majesté de Dieu; nous apprendrons à révéler nos mystères; nous ferons voir la nécessité de les croire, en faisant voir

le péril qu'il y a de les vouloir comprendre; nous vous ferons convenir que leur intelligence parfaite est une récompense qui nous est réservée dans le ciel; enfin nous ne nous égarerons point après les faibles et sombres lumières d'une raison aveugle, nous ne suivrons que celles de la foi et de l'Esprit de Dieu. Ce sont ces lumières de l'Esprit de Dieu dont j'ai aujourd'hui un besoin tout particulier; demandons-les tous ensemble par l'intercession de la Vierge sainte: *Ave, Maria.*

L'esprit de l'homme est capable de trois sortes de connaissances ou de trois sortes de lumières à l'égard des choses divines : celle de la raison, celle de la foi et celle que les théologiens appellent la lumière de gloire.

La première est celle qui nous fait découvrir Dieu dans ses ouvrages; car les *perfectiones invisibles de Dieu*, dit saint Paul, *son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses ouvrages nous en donnent* (Rom., I, 20).

Mais comme cette connaissance est imparfaite, qu'elle peut bien nous faire connaître, à la vérité, l'existence de Dieu et quelques-unes de ses perfections, mais qu'elle ne saurait nous faire voir la substance de Dieu, atteindre la trinité de ses personnes, ni nous découvrir même les desseins éternels de sa miséricorde pour le salut des hommes, Dieu a voulu, par une économie admirable de sa sagesse et de son amour, nous découvrir toutes ces choses qui étaient infiniment au delà de la portée de nos esprits, ce qu'il a fait avec ordre.

Car premièrement, il s'est contenté en nous les révélant, de nous les faire croire sans nous les faire voir et entendre : et voilà la connaissance et la lumière de la foi. Mais, après que notre âme sera dégagée de notre corps et qu'elle aura rompu les liens qui l'attachent aux choses sensibles, il nous fera voir clairement dans le ciel les vérités qu'il nous aura fait croire sur la terre, et ce sera pour lors la connaissance et la lumière de la gloire. Nous dirons alors, dans des transports de joie, ces paroles du psalmiste : Nous avons vu les choses dans la cité de notre Dieu, comme nous les avons entendues : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri* (Ps. XLVII, 7).

Vous voyez par là, mes frères, qu'il n'y a que deux sortes de lumières à la faveur desquelles nous puissions connaître le mystère adorable de la très-sainte Trinité, celle de la foi et celle de la gloire. Vouloir, dit saint Bernard, connaître ce grand mystère par les lumières de la raison, c'est une vaine curiosité : *Vana curiositas est*; le connaître par les lumières de la foi, pour l'aimer et l'adorer en cette vie, c'est la grande sûreté : *Magna securitas est*; mais, après l'avoir aimé et adoré dans cette vie, le voir clairement dans l'autre, c'est la souveraine félicité : *Summa felicitas est.*

Laissons donc cette première voie de la connaissance et de la lumière de la raison, puisque notre entreprise serait aussi inutile

qu'elle serait téméraire. Arrêtons-nous aux deux autres : celle de la connaissance et de la lumière de la foi, celle de la connaissance et de la lumière de la gloire, et faisons voir dans les deux parties de ce discours que la connaissance du mystère de la très-sainte Trinité, par la lumière de la foi, est aussi avantageuse qu'elle est sûre : ce sera mon premier point ; que sa connaissance dans le ciel, par la lumière de la gloire, est aussi heureuse qu'elle est claire : ce sera mon second point et tout le sujet de ce discours. Je vous demande aujourd'hui toute votre attention

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien connaître Dieu, ce n'était pas assez que l'homme s'élevât au-dessus de ses sens et se servît de toutes les lumières de son esprit : selon saint Augustin, ce n'était pas faire la moitié du chemin. Comme il y a plus loin de l'esprit de l'homme à Dieu que des sens de l'homme à son esprit, il fallait pour atteindre Dieu que non-seulement il s'élevât au-dessus de ses sens, mais au-dessus même de sa raison et de son esprit : et c'est ce qui l'a mis dans l'heureuse nécessité de connaître les mystères de Dieu par la lumière de la foi ; lumière sombre, à la vérité, mais qui récompense bien par sa certitude l'obscurité sainte dont elle se trouve enveloppée ; lumière qui conduit à Dieu et aux choses de Dieu par une voie courte, simple, facile, et dont tous les hommes sont capables ; mais lumière qui n'égare point, nous attachant uniquement à Dieu comme première vérité, et s'appuyant sur l'immobilité de sa parole : au lieu que ceux qui ont entrepris témérairement de juger des choses de Dieu par les seules lumières de la raison sont malheureusement tombés dans une infinité d'erreurs.

C'est ce qui est arrivé particulièrement au sujet du mystère de la sainte Trinité, qui fait l'objet principal de la foi des chrétiens ; car combien d'erreurs, pour avoir voulu mesurer l'immensité de ce mystère par les faibles lumières d'une raison aveugle ? Tantôt on a voulu confondre les personnes divines et n'en reconnaître qu'une seule, comme les sabelliens ; tantôt on les a voulu tellement diviser, qu'on a prétendu qu'elles étaient d'une différente nature, comme les ariens ; tantôt, en reconnaissant la divinité du Fils, on a combattu celle du Saint-Esprit, comme les macédoniens ; tantôt, en tombant d'accord de la divinité de cette troisième personne, on a soutenu qu'elle procédait seulement du Père et non du Fils, comme les Grecs.

Mais, d'un autre côté, qui n'admirera toute l'Eglise catholique composée de tant de peuples qui, se tenant humblement attachés à leur foi, sans vouloir sonder l'abîme trop profond de ce mystère impénétrable, l'adorent et confessent hautement qu'ils croient, avec toute la simplicité que demande la foi, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, un seul et même Dieu, résidant indivisiblement dans ces trois personnes divines ; qu'ils

croient que tout ce qui est au Père est au Fils ; que tout ce qui est au Fils est au Père, comme tout ce qui est au Père et au Fils est au Saint-Esprit ; parce que la substance divine est dans les trois, non-seulement dans une souveraine égalité, mais dans une unité, une indivisibilité et une identité parfaite. Voilà ce qui avait été caché aux sages et aux prudents du siècle. Voilà ce qu'il a plu à Dieu de révéler aux simples et aux petits. Voilà ce qu'il a manifesté aux hommes, mais peu à peu et par degrés, la dignité de ce mystère ineffable, demandant que Dieu gardât à leur égard une telle conduite.

En effet, remarquez je vous prie mes frères, que, dans l'ancien Testament, Dieu a donné quantité de leçons sur ce mystère ; mais soit qu'il les ait données avec obscurité, soit qu'il n'ait pas voulu lever alors le voile qui était sur les esprits à cet égard, les hommes ne sont point parvenus à le connaître.

La première leçon est dans le livre de la Genèse, chapitre premier, où Moïse représente Dieu comme consultant au sujet de la création de l'homme, et disant : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* ; car à qui adressait-il ces paroles ? Ce n'est pas aux anges ; les anges n'ont point concouru et n'ont pu concourir avec Dieu, les créatures avec le Créateur, dans la création. D'ailleurs, l'homme a été fait à l'image de Dieu, et non à l'image de l'ange ; c'est donc Dieu le Père qui adresse ces paroles au Fils et au Saint-Esprit : ce sont là ses coopérateurs dans la création de l'homme : *Loquitur ad coopificem Filium, et Spiritum sanctum*, dit saint Chrysostome. Les paroles qui suivent dans l'Ecriture : *Dieu créa l'homme à son image et ressemblance*, réunissent ces trois divines Personnes en une même nature, et enseignent que toutes trois ne sont qu'un seul Dieu.

La seconde leçon est au même livre, chapitre XVIII, où nous lisons que le Seigneur apparaissant à Abraham, ce patriarche vit trois hommes devant lui, et que les ayant vus, il se prosterna et adora, en disant : Seigneur, *Domine*. Cette vision mystérieuse qu'eut le père des croyants, lui représentait sans doute une image de la Trinité sainte, et de la parfaite égalité des trois Personnes divines dans l'unité d'une même essence. Car pourquoi le Seigneur, voulant se faire voir à Abraham, lui fait-il paraître trois hommes, et pourquoi Abraham, qui en voit trois, les réunit-il en un seul, pour rendre ses hommages et ses adorations ? *Tres vidit et unum adoravit*, dit saint Augustin, si ce n'est parce que ces trois ne sont qu'un et ne font qu'un seul Dieu et un seul Seigneur, *Domine*.

La troisième leçon est au sixième chapitre d'Isaïe, où ce prophète rapporte qu'il a vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, les séraphins environnant ce trône, ayant chacun six ailes, deux dont ils voilaient leurs faces, deux dont ils voilaient leurs pieds, deux autres dont ils volaient, criant

l'un à l'autre et disant : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire.* Ce cantique divin que les séraphins chantent sans cesse dans le ciel, et que l'Eglise répète tous les jours sur la terre, dans la célébration des saints mystères, nous représente celui de l'adorable Trinité. Ces esprits bienheureux disent bien une fois *Seigneur*, une fois *Dieu*, mais ils ne disent pas pour une fois *Saint*; ils ne se contentent pas de le dire deux fois, ils le disent trois, ni plus ni moins : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées.* Par où ils nous apprennent que les trois Personnes divines ont, avec leur distinction, une égalité de gloire et une unité de nature.

Enfin, tous les endroits de l'ancien Testament où la divinité du Fils de Dieu et du Saint-Esprit est établie, enseignent aussi la vérité du mystère de la Trinité sainte. Dans Isaïe, le Fils de Dieu ne porte-t-il pas, même après son incarnation, le nom de Dieu, et de Dieu fort et puissant ? *Son nom sera Emmanuel (Is., IX),* dit ce prophète, c'est-à-dire Dieu avec nous. *Il s'appellera l'admirable, le Dieu fort et puissant, le Prince de la paix, le Père de l'éternité.* Dans les psaumes, le Seigneur m'a dit : *Je vous ai engendré aujourd'hui (Ps. II). Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite (Ps. CX).* Paroles dont le Sauveur lui-même s'est servi pour confondre les Juifs, et d'où il a tiré contre eux une preuve de sa divinité.

Pour ce qui est du Saint-Esprit, sa divinité n'est-elle pas aussi marquée en plusieurs endroits de l'ancien Testament, qui l'appelle l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de Dieu, qui le fait paraître tantôt comme l'auteur de la fécondité de toute la nature, nous disant qu'au commencement du monde *l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux*; tantôt comme l'Auteur de tout l'ornement et de toute la beauté qui se voit dans les cieux. Dieu, dit Job, *a orné les cieux par son Esprit (ch. XXVI);* tantôt comme l'Auteur de la sanctification des hommes, le principe de leurs grâces et de leur salut. *Dans les derniers temps, je répandrai de mon Esprit sur toute chair, dit Dieu par un de ses prophètes; vos fils et vos filles prophétiseront, et alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (Joel. II).*

Mais avec tout cela, nous devons avouer que la révélation du mystère de la très-sainte Trinité n'a été faite, dans l'ancien Testament, qu'avec obscurité, en comparaison de ce qui nous en a été découvert dans le nouveau, où les trois divines Personnes nous ont été si distinctement marquées et si clairement proposées à notre foi, pour en être le principal objet, aussi bien que celui de nos adorations.

Premièrement, qu'y a-t-il de plus clair que la manifestation qui nous en a été faite au baptême du Sauveur, où les cieux se sont ouverts pour nous faire remarquer et distinguer ces trois divines Personnes tout à la fois; le Père dans cette voix : *C'est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon af-*

fection; le Fils, dans cet Homme-Dieu, marqué et désigné par cette voix; le Saint-Esprit dans cette colombe, sous la forme de laquelle il descend visiblement sur le Sauveur?

Que si l'on désire des manifestations à part de ces trois divines et adorables Personnes, pour être mieux persuadé de leur distinction, les cieux ne se sont-ils pas ouverts pour nous en donner et pour nous faire avouer, avec saint Jean, qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et que ces trois ne sont qu'un ? *Tres sunt qui testimonium dant in Cælo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.*

Le Père ne s'est-il pas manifesté, n'a-t-il pas ouvert les cieux, et n'a-t-il pas fait entendre sa voix, et sur la montagne du Thabor et sur le Jourdain ? *Paterna vox audita est.* Le Fils n'a-t-il pas ouvert les cieux pour se manifester dans le martyre de saint Etienne, et ce premier des martyrs n'a-t-il pas eu, en souffrant, la joie et le bonheur de le voir à la droite de Dieu ? Ne les a-t-il pas encore ouverts, et n'en est-il pas même descendu pour se manifester à saint Paul, pour arrêter la fureur de ce persécuteur, le convertir et en faire un apôtre qui allât porter par tout le monde la gloire de son nom ? Le Saint-Esprit n'a-t-il pas aussi ouvert les cieux pour se manifester aux hommes, lorsqu'il est descendu si visiblement et avec tant d'éclat en langues de feu sur les apôtres, et ensuite sur les gentils mêmes, et cela par plusieurs fois, leur communiquant le don de parler toutes sortes de langues, et l'accompagnant de plusieurs autres dons merveilleux ?

Or, pour être persuadé que ces trois témoins du ciel ne sont qu'un : *Et hi tres unum sunt*, il ne faut que lire dans le nouveau Testament les preuves éclatantes de la divinité du Fils et du Saint-Esprit, qui y sont si souvent et si clairement répandues. Car la pluralité des dieux que le paganisme a inventée est impossible, et la raison en démontre l'impossibilité; de sorte que le Fils étant Dieu, et le Saint-Esprit étant Dieu, ils ne peuvent, avec le Père, établir qu'un seul Dieu; et d'ailleurs le Père ayant envoyé son Fils en ce monde, et le Père et le Fils ayant envoyé le Saint-Esprit, comme cela nous est marqué dans l'Evangile, la distinction des personnes nous y est en même temps clairement enseignée, et nous devons la joindre à l'unité d'un Dieu, puisque celui qui envoie doit être nécessairement distingué de celui qui est envoyé.

Ces trois paroles du Fils de Dieu dans l'Evangile : *Mon Père et moi ne sommes qu'un : Ego et Pater unum sumus*, renferment toute cette doctrine. *Mon Père et moi*: voilà la distinction des personnes : *Ne sommes qu'un*: voilà l'unité de l'essence. *Mon Père et moi*: voilà de quoi confondre les sabelliens qui ont voulu confondre les divines personnes, mais dont l'erreur a été bientôt dissipée : *Ne sommes qu'un*: voilà de quoi confondre les

ariens et tous ces hérétiques impies qui ont osé blasphémer contre la divinité du Fils, et qui ont tant fait de maux à l'Eglise, abusant des passages de l'Ecriture, les détournant de leur propre sens pour favoriser celui de leur erreur, fermant en même temps les yeux à tant de textes si clairs et si formels de l'Evangile et des autres livres sacrés du nouveau Testament, ne se rendant point à toutes ces paroles si lumineuses de l'évangéliste saint Jean, cet enfant de Tonnerre particulièrement destiné pour annoncer aux hommes la divinité du Fils de Dieu, qui commence par là son Evangile : *Au commencement, dit-il, était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Qui nous dit que c'est lui dont le prophète Isaïe a parlé, et dont il a vu la gloire dans cette apparition merveilleuse où il vit le Seigneur assis sur un trône élevé, entouré de séraphins, criant : l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées, toute la terre est remplie de sa gloire (Joan., XII). Qui nous dit qu'il est le Fils unique de Dieu, qu'il réside dans son sein, qu'il est sorti de ce sein ; qualité, demeure, origine, qui ne sauraient convenir à une créature ? Qui nous dit que tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait comme lui, que comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît ? Que celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père, que celui qui voit le Fils, voit le Père, conformément à cette parole du Sauveur : Philippe qui me voit, voit mon Père. Qui nous dit enfin que c'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle ?*

Cela devrait être plus que suffisant pour convaincre tous les hérétiques, ennemis de la divinité du Fils de Dieu ; mais, si on y joint encore les témoignages de saint Paul, cet homme élevé jusqu'au troisième ciel, ne faudrait-il pas joindre l'aveuglement à l'impété pour oser la combattre ? Peut-on en effet parler plus fortement de la divinité du Sauveur, que de l'appeler le propre Fils de Dieu, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance ? que de dire qu'il soutient tout par la puissance de sa parole ? que de l'appeler non-seulement Dieu, mais le grand Dieu ? *Exspectantes beatam spem et adventum magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi (Tit., II)*. Que de dire qu'il a été proposé à tous les anges pour être l'objet de leur adoration ; qu'en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité : *In quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter*. Corporellement, c'est-à-dire réellement, non en nombre et en figure comme dans l'arche, non par participation comme dans les justes sur la terre, et les bienheureux dans le ciel ; mais dans sa plénitude et dans toute sa plénitude : *Omnis plenitudo divinitatis*. C'est-à-dire qu'il possède généralement tout ce que la divinité contient : sa nature, ses perfections, ses propriétés et ses droits ; car voilà ce que renferme le mot de plénitude. C'est dans ce sens que l'Ecriture a coutume de l'employer, comme lorsqu'elle

dit que la terre est au Seigneur avec sa plénitude, elle veut dire avec tout ce qu'elle peut contenir : *Domini est terra et plenitudo ejus*.

A l'égard maintenant de la divinité du Saint-Esprit, outre qu'il l'a si bien prouvée lui-même par tous les effets de sa descente visible, par une foule de prodiges, par l'effusion sensible de tous ses dons extraordinaires et merveilleux, par la conversion de tout le monde, par tout ce qu'ont fait et souffert les apôtres et les saints qui n'ont agi et souffert qu'autant qu'ils ont été animés de sa grâce et soutenus de sa vertu. Le nouveau Testament n'est-il pas encore rempli des preuves de sa divinité, puisqu'il y est appelé *l'esprit de Dieu, l'esprit du Fils, l'esprit de Jésus-Christ, l'esprit de vérité qui procède du Père* ? Puisque nous voyons que tous les caractères de la divinité lui sont attribués ; car c'est lui qui sanctifie les hommes, qui leur remet leurs péchés, qui répand les grâces sur qui il veut et comme il veut, qui sonde nos cœurs, qui habite dans nos corps comme dans ses temples, qui fait tout ce que Dieu fait, qui pénètre tout, même ce qu'il y a en Dieu de plus caché, contre lequel blasphémer c'est commettre un péché irrémissible, et dans le siècle présent et dans le futur, auquel mentir, enfin, c'est mentir à Dieu. Comment Satan vous a-t-il tentés de mentir au Saint-Esprit, dit l'apôtre saint Pierre à Ananie ? C'est à Dieu que vous avez menti, et non pas aux hommes.

Tenons-nous fermes là-dessus, mes frères, attachons-nous à la sainteté, à la vérité, à l'immobilité de la parole de Dieu dans son Ecriture expliquée et interprétée par son Eglise. Tenons-nous à couvert avec elle sous le boulevard de la foi ; nous n'aurons pas à la vérité dans cette vie une connaissance claire du mystère de la très-sainte Trinité, mais celle que nous aurons sera sûre, et nous sera de plus aussi avantageuse qu'elle est sûre.

C'est ici où nous allons entrer dans la morale de ce grand mystère ; examinant avec respect pourquoi Dieu nous le propose pour objet principal de notre foi, et met notre salut à croire un mystère incompréhensible qui surpasse infiniment notre raison, qui l'éblouit et qui même l'anéantit lorsqu'elle veut entreprendre de le pénétrer. Je découvre quatre raisons de cette conduite de Dieu à notre égard ; renouvelez l'attention de vos esprits, mais surtout ouvrez vos cœurs pour y recevoir avec fruit la parole de Dieu.

Premièrement, Dieu nous veut tenir dans l'humilité qui nous est si nécessaire pour le salut. L'homme a tant d'orgueil qu'il voudrait mesurer la grandeur et la majesté de Dieu à la petitesse et à la faiblesse de son esprit. Et parce que sa raison peut s'élever jusqu'à connaître une nature divine, toute bonne, toute sage, toute puissante, qui a fait le monde, qui le conserve, qui le conduit ; il s' imagine que cette raison lui suffit

pour connaître tout ce qui est en Dieu, et pour comprendre cet Être éternel qui est incompréhensible à tout autre qu'à lui-même. De là sont venues toutes ces curiosités illícites et criminelles, ces fausses élévations d'esprit, ces égarements véritables d'une imagination présomptueuse, de tant d'hérétiques, d'impies et de libertins, qui ont mieux aimé être les maîtres superbes du mensonge et de l'erreur, que de se rendre disciples humbles et dociles de la vérité et de la foi. Il était nécessaire, grand Dieu, d'abaisser et d'anéantir l'orgueil de l'esprit de l'homme. Il fallait pour cela, ô mon Dieu, éblouir et comme engloutir sa raison par l'éclat et la majesté de vos mystères, il fallait comme l'accabler par le poids de votre grandeur, afin de l'obliger d'adorer dans un religieux silence ce qu'il ne peut expliquer par ses paroles, ni concevoir par sa pensée, afin de le contraindre de vous louer non-seulement selon votre grandeur, mais encore selon la multitude de votre grandeur, pour parler le langage de votre prophète : *Laudate Dominum secundum multitudinem magnitudinis ejus* (Ps. CL). Afin de le forcer d'avouer, avec le même prophète, que vous êtes grand, digne de toutes louanges, et que votre grandeur n'a point de bornes : *Magnus Dominus et laudabilis valde et magnitudinis ejus non est finis* (Psal. CXLIV, 3).

Il est certain, mes frères, que le moyen le plus propre pour réussir dans ce dessein était de proposer à l'homme le mystère adorable de l'unité d'un Dieu résidant et subsistant en trois personnes distinctes. Car l'homme se perd dans ce grand objet, il s'anéantit à la vue de l'immensité, de l'ineffabilité et de la majesté d'un tel mystère, et comme les séraphins se voilent la face de leurs ailes, et disparaissent à leurs propres yeux quand ils chantent ce divin cantique : *Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées, toute la terre est remplie de la gloire de son nom*; de même l'homme, contemplant ce mystère, rempli d'un côté des idées de la grandeur infinie de Dieu, et de l'autre occupé de son néant et de sa propre faiblesse, soumet, dans l'humilité de son cœur, son esprit à sa foi, et cette humble soumission lui devient infiniment avantageuse, parce qu'il se met, par ce moyen, en état d'avoir Dieu pour maître, et que, profitant de ses divines leçons, il surpasse en un moment, par les vives lumières de la foi, toute la vaine science des philosophes et des sages du monde.

Dieu trouve aussi par là le moyen de donner du mérite à notre foi; et c'est la seconde raison qui l'a obligé de nous proposer ce mystère, et d'en faire le point capital de notre religion. Saint Paul, pour empêcher que l'on méprisât la foi, fait voir dans ses Épîtres qu'il y a de la peine à soumettre son esprit à la foi; que si la loi imposait beaucoup de préceptes qu'il était difficile d'observer, la foi étouffait beaucoup de raisonnements qui se présentent à l'esprit, et qu'il lui est difficile de rejeter. Qu'il faut

pour cela avoir beaucoup de fermeté dans l'âme et d'humilité dans le cœur.

N'est-ce pas aussi, mes frères, ce qui a fait le grand mérite du patriarche Abraham, ce père de tous les croyants? Abraham, dit saint Paul, crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice. Il ne s'affaiblit point dans sa foi, il n'hésita point, il n'eut pas la moindre défiance que la promesse de Dieu ne dût s'accomplir; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire ce qu'il a promis. Il n'y a pas moins de mérite dans la foi des mystères de Dieu que dans celle de ses promesses, principalement dans la foi du mystère ineffable et incompréhensible de la Trinité sainte. Que si Abraham avait besoin de se fortifier dans la foi d'une promesse de Dieu qui paraissait être détruite par son commandement; s'il lui fallait une grandeur d'âme, et une fermeté de courage héroïque pour continuer de croire qu'il serait le père d'une grande postérité par son fils Isaac, en même temps que Dieu lui ordonnait de l'immoler; de même nous avons besoin de nous fortifier dans la foi pour croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, bien qu'ils soient trois personnes distinctes. Car l'esprit humain ne peut accorder cette unité avec cette distinction, et l'une lui paraît détruire l'autre. Mais comme Abraham rendit gloire à Dieu en croyant, et eut un grand mérite à se tenir ferme sur la promesse que Dieu lui avait faite; de même nous honorons Dieu, nous lui rendons gloire, nous avons du mérite dans l'humble soumission de notre esprit, croyant fermement par notre foi la vérité d'un mystère que notre esprit ne peut comprendre.

La troisième raison de la conduite de Dieu dans la révélation qu'il nous a faite de ce mystère, c'est afin d'exciter dans nos cœurs tous ces grands mouvements qui nous sont si nécessaires pour nous faire coopérer à l'ouvrage de notre sanctification et de notre salut; la douleur, la pénitence, la haine et l'horreur à l'égard du péché, et à l'égard de Dieu la reconnaissance et l'amour. Pour faire naître dans nos cœurs tous ces sentiments tels qu'ils devaient y être, il fallait leur donner quelque chose d'infini, par rapport d'un côté à la malice infinie du péché qu'il fallait détester, et de l'autre par rapport à la bonté infinie de Dieu qu'il fallait reconnaître et aimer. Pour cela, il fallait nécessairement faire connaître à l'homme tout ce que Dieu avait fait de grand pour le sauver et pour le tirer de l'abîme profond de son péché. Il fallait lui apprendre que Dieu avait envoyé en ce monde son Fils unique, son propre Fils, qu'il ne l'avait pas épargné, mais l'avait livré à la mort pour accomplir l'ouvrage de la Rédemption; que le Père et le Fils avaient ensuite envoyé le Saint-Esprit pour appliquer, par le moyen de la foi et de l'amour, le mérite des souffrances et de la mort du Fils, et accomplir ainsi l'ouvrage de la sanctification. Il fallait

faire connaître que le Fils envoyé par le Père est Dieu ; que le Saint-Esprit envoyé par le Père et par le Fils est Dieu. Il fallait, par conséquent, révéler le mystère de la Trinité des personnes divines, dans l'unité d'une même nature. Car, autrement, si le Fils et le Saint-Esprit n'étaient que de simples créatures que Dieu eût envoyées, qu'est-ce que Dieu aurait fait de si grand pour nous et pour notre salut ? Mais étant des personnes divines qui ne font avec le Père qu'un même Dieu, quelle doit être notre reconnaissance envers Dieu, et quel doit être notre amour ? Quelle horreur ne devons-nous point avoir du péché ? quelle douleur de l'avoir commis, puisqu'il a fallu que Dieu ait fait de si grandes choses pour nous retirer de sa corruption ? Quelles idées ne devons-nous point nous former de la justice, de la sainteté, de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, qui a puni si rigoureusement les péchés, en sauvant les pécheurs ?

Enfin, la quatrième raison pourquoi Dieu a révélé aux hommes ce grand mystère, c'est afin de leur donner dans cette unité indivisible, qui fait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu : *Et hi tres unum sunt*, un puissant motif et un modèle parfait de la paix, de la concorde, de l'union et de l'unité même qui doit être entre eux. J'ose dire ici que c'est la fin principale de la révélation que Dieu nous a faite de ce mystère, et pour en être persuadé, il ne faut qu'entendre le Fils de Dieu faisant de cette union, ou plutôt de cette unité des fidèles, le sujet de ses plus ferventes prières la veille de sa passion : *Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes une même chose; qu'ils soient consommés en l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé* (Joan., XVII).

Que ces prières du Sauveur eurent d'effet sur les fidèles du commencement de l'Eglise, et qu'ils imitèrent bien par l'unité de leur foi, de leur espérance et de leur charité qui les liaient ensemble dans le Seigneur, cette unité adorable d'une même essence dans les trois personnes divines ! *Et hi tres unum sunt*. Vous savez mes frères, combien était grand le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, lorsqu'ayant vendu tous leurs biens, ils en portaient le prix aux pieds des apôtres pour être distribué à chacun selon leur nécessité. Cependant l'Ecriture nous assure, qu'ils n'étaient tous qu'une âme et qu'un cœur dans le Seigneur : *Erat multitudinem credentium cor unum et anima una in Domino*.

Ah ! qu'il faisait beau voir cette union ; qu'elle prouvait bien la mission du Fils de Dieu, la descente du Saint-Esprit, l'union ou plutôt l'unité de ces deux divines personnes avec le Père dans une même substance ! *Et hi tres unum sunt*. Les fidèles raisonnaient alors sans doute et donnaient lieu de raisonner de cette sorte : si la charité qui est entre nous est assez forte pour ne faire qu'une âme de tant d'âmes, qu'un cœur de tant de

cœurs, cette charité qui unit le Père avec le Fils, qui est infiniment plus parfaite, et dont l'excellence surpasse tout entendement, doit faire bien autrement que ces deux divines personnes ne soient avec le Saint-Esprit qu'un seul et même Dieu, et qu'elles le soient en tout sens, c'est-à-dire, non par affection seulement, mais aussi par nature.

Hélas ! mes frères, pourrions-nous trouver maintenant dans l'union des fidèles, une pareille preuve du mystère de la très-sainte Trinité ? Comme nous en sommes venus à ces temps malheureux prédits par le Sauveur, où l'innocence s'est accrue et où la charité d'un grand nombre de personnes s'est refroidie, cette preuve ne subsiste plus, elle a subsisté durant les premiers siècles de l'Eglise ; elle subsistait encore sans doute du temps de saint Augustin, puisque ce Père disait qu'il fallait montrer aux païens, les mœurs des chrétiens et leur cacher les mystères, parce que la sainteté de leurs mœurs, et surtout leur grande charité les attirerait à la foi, au lieu que les mystères, par leur difficulté et leur obscurité, les en éloigneraient. Mais puisque les mœurs des fidèles sont changées, il faut aussi que nous changions à présent de langage, et que nous disions qu'il vaudrait mieux montrer aux infidèles nos mystères que nos mœurs. Oui, il y aurait moins de danger à leur proposer le mystère de la Trinité sainte, à leur expliquer, autant qu'on le pourrait, l'unité éternelle d'un Dieu subsistant en trois personnes, et à leur dire que ces trois ne sont qu'un : *Et hi tres unum sunt*, qu'à leur faire voir toutes ces divisions, ces haines, ces vengeances qui déchirent si cruellement partout, dans tous les états et toutes les conditions, les cœurs des chrétiens, lesquels font profession d'adorer cette admirable unité. Oui, encore un coup, cette opposition de nos mœurs et de notre créance serait plus capable de les rebuter, que toute la difficulté et toute l'obscurité qu'ils rencontreraient dans notre foi ; et jamais, mes frères, cette opposition fut-elle plus grande et plus visible que dans ce temps ?

Le Fils de Dieu nous dit dans l'Evangile, qu'il nous a fait connaître son Père, afin que le même amour dont son Père l'a aimé soit en nous : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis*. Voilà la principale fin de la révélation de ce grand mystère, voilà l'instruction la plus importante que les chrétiens en puissent tirer : d'avoir entre eux de l'union et de la charité ; mais qu'ils profitent mal de cette instruction ! car où trouve-t-on maintenant entre les chrétiens cette union de charité ? S'ils sont unis, n'est-ce pas ordinairement pour l'intérêt et pour le crime ? S'ils conspirent ensemble, n'est-ce pas pour le service de quelque passion, et pour celui du démon ? Les amitiés humaines, que sont-elles aujourd'hui, sinon certaines liaisons fondées sur la chair et le sang, sur l'intérêt, le jeu et le plaisir ; sinon certaines chaleurs aveugles, certaines sympathies, qui ne vont pas loin sans être criminelles ? On

ne s'aime point de cet amour qui naît de Dieu, et qui tend à Dieu. On n'est point conduit dans les amitiés par cette charité divine, qui doit être la source et le principe de notre amour, et qui nous donnant un cœur pur, nous mettrait en droit de prétendre à la vue de Dieu, et d'espérer que nous arriverons dans le ciel, qui est le sanctuaire de Dieu, à la connaissance parfaite du mystère de la Trinité sainte; connaissance qui sera pour nous aussi heureuse pour nous qu'elle sera claire : *Donec intrem in sanctuarium Dei*, c'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quelque progrès que nous puissions faire en cette vie dans la connaissance du mystère adorable de la très-sainte Trinité, il est certain que nous n'en verrons rien ici bas qu'en énigme, et que comme dans un miroir obscur. Je ne connais Dieu qu'imparfaitement, disait saint Paul, mais lorsque je serai dans l'état parfait, je le connaîtrai comme j'en suis connu : *Tunc cognoscam sicut cognitus sum*. Alors plus d'obscurités, plus de ténèbres, plus d'idées de Dieu imparfaites, plus de besoin de la lumière sombre de la foi, et de la révélation obscure des saintes Ecritures. Rien alors ne nous sera caché, nous verrons tout à découvert; nous verrons Dieu face à face, nous le verrons comme il est : *Videbimus eum sicuti est*. Nous serons à la source de la vérité, nous serons entrés dans le sanctuaire de Dieu; nous serons arrivés à sa sainte montagne, où nous lierons, bien autrement que Moïse, un commerce secret et familier avec lui; car il n'y aura point là de nuée épaisse et obscure qui nous le cache, nous verrons la lumière incréée en elle-même, et par elle-même, nous en admirerons la suprême beauté; en un mot nous verrons Dieu tel qu'il est, nous le verrons subsistant en trois personnes distinctes, sans que cette distinction fasse tort à l'unité de son essence.

Nous ne pourrions pas même voir cette divine essence, sans voir en même temps, ou plutôt dans le même jour de l'éternité, les trois personnes divines; comme nous ne pourrions pas les voir, sans voir la divine essence, ni une personne sans voir les autres, parce que l'essence et les personnes ne sont qu'un être éternel et immuable, mais très-simple et très-indivisible qui ne peut-être partagé de sorte qu'une partie soit vue et que l'autre ne le soit pas.

Nous verrons alors comme le Père est le principe des deux autres personnes divines, sans être lui-même d'aucun principe; comme le Père seul engendre le Fils, et comme le Fils seul est engendré du Père; comme le Saint-Esprit est l'esprit du Père et du Fils et procède de l'un et de l'autre. Nous verrons comme le Fils est de toute éternité dans le sein du Père, comme jamais le Père n'a été sans son Fils, et nous pénétrerons le secret de cette génération éternelle. Nous verrons aussi comme le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, et cette procession divine ne nous sera point cachée. Tout

nous sera dévoilé, lorsque nous serons entrés dans le sanctuaire de Dieu : jusque-là notre parti dans ce monde est de nous tenir dans la voie de la foi, et de nous soutenir dans la peine dont elle est accompagnée par l'espérance de la claire vue de ce grand mystère que nous croyons : *Labor est ante me donec intrem in sanctuarium Dei*.

C'est ainsi, mes frères, que le roi-prophète nous apprend qu'il se conduisait, marchant en cette vie au milieu de la sainte obscurité des mystères de Dieu. C'est ainsi qu'il se consolait dans les fréquentes insultes que lui faisaient les ennemis du Seigneur : *Ah! quand viendrai-je, disait-il, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? Mes larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsque l'on me disait tous les jours, Où est ton Dieu? Comme voulant dire: les païens m'insultent à tous moments, en me montrant leurs idoles, et en me disant, Voilà nos dieux, où est le tien? Pour moi, je ne manque pas de Dieu, et du vrai Dieu; mais je ne puis le montrer. L'idolâtre peut bien me faire voir la pierre, ou le soleil qu'il adore; mais pour moi, comment montrer le Dieu que j'adore, qui ne peut se voir des yeux du corps, comme se voient les idoles des païens; qui ne peut-être vu que des yeux de l'âme, encore après que lui-même qui est le Dieu véritable les aura bien purifiés! Dans le trouble où m'ont jeté les insultes des païens, qu'ai-je fait? j'ai répandu mon âme au dedans de moi-même, poursuit le roi-prophète : *Effudi in me animam meam* (Ps. XLVI). Elle était resserrée par la tristesse, je l'ai répandue et comme mise au large par la joie d'une espérance très-certaine que Dieu m'a donnée que je passerai un jour dans le lieu de son tabernacle admirable : *Quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei*. C'est là que je verrai à découvert de mon œil intérieur le Dieu que j'adore; là je pourrai le montrer aux autres, s'ils ont des yeux capables de le voir.*

Ce ne sont plus les païens qui insultent le chrétien et qui, lui montrant leurs idoles, lui disent : Voilà nos dieux qui se voient des yeux mêmes du corps, montre-nous le tien? Ce sont les déistes, les impies, les libertins et tous ces hérétiques qui, rougissant de honte de ne pouvoir comprendre le mystère de la très-sainte Trinité, ont pris le parti de le combattre. Ce sont ceux-là qui nous disent où est votre Dieu? Montrez-le nous, prouvez-nous un Dieu subsistant en trois personnes distinctes, et que ces trois personnes distinctes ne sont néanmoins qu'un seul Dieu. Pour nous qui reconnaissons un Dieu sans cette trinité de personnes, l'œil de notre raison le voit, et si cet œil est en vous, nous pouvons aussi vous le montrer. Voilà par où l'on veut ébranler la foi du fidèle; voilà par où l'on s'efforce de jeter le trouble dans son esprit et dans son cœur; voilà ce qui fait couler de ses yeux des larmes qui deviennent son pain le jour et la nuit : *Fuerunt mihi lacryme panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus. Car,*

il ne saurait montrer ni aux yeux du corps, ni à ceux même de la raison, ce Dieu subsistant en trois personnes qu'il adore. Il faut qu'il s'en tienne durant tout le temps de cette vie mortelle, à la lumière sombre et obscure de la foi. Mais que fait-il, s'il est véritablement fidèle ? il répand son âme au dedans de lui-même par la joie que lui donne l'espérance qu'il arrivera dans l'autre vie à la perfection et à la plénitude de la connaissance de ce grand mystère. Il dit à son âme : Pourquoi es-tu triste, mon âme ; et pourquoi me troubles-tu ? espère au Seigneur. Il est assuré que lorsqu'il sera entré dans le sanctuaire de Dieu, dans ce tabernacle admirable : *Quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis*, que lorsqu'il sera dans le plein jour de l'éternité, l'œil de son intelligence sera tellement ouvert qu'il verra, sans nuages et sans voile, Dieu subsistant en trois personnes et la manière toute merveilleuse dont il y subsiste ; ce qui remplira son cœur d'une joie ineffable et le tiendra dans une admiration perpétuelle de ce mystère, lui faisant dire incessamment avec les anges : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire.

En effet, mes frères, c'est dans cette vue claire de la très-sainte et adorable Trinité que consiste essentiellement la béatitude éternelle des saints. Ils se perdent heureusement et délicieusement dans ce grand objet ; ils s'en nourrissent ; ils le savourent, dit saint Augustin. Ils vivent éternellement heureux de lui et par lui ; et au lieu qu'ils ne faisaient que confesser ici-bas, sous le voile des expressions que la foi leur avait apprises, l'égalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et l'unité de cette Trinité adorable ; ils voient clairement comme ces trois divines personnes ne sont qu'un seul Dieu, et ils le voient dans les transports et les ardeurs d'une contemplation sans nuage. Ils ont vécu ici-bas de la foi de ce grand mystère, croyant ce qu'ils ne voyaient pas encore ; et, par le mérite de cette même foi, ils sont parvenus à ce terme bienheureux où ils voient et possèdent ce qu'ils ont cru. L'avoir cru sur la terre, dit saint Bernard, c'est ce qui a fait leur piété. Le voir dans le ciel, c'est ce qui fait et fera éternellement leur félicité : *Credere pietas, nosse felicitas*.

Nous avons dans notre âme, dit excellemment ce Père, une image de la très-sainte Trinité. Nous l'avons dans notre entendement, notre volonté, notre mémoire ; trois choses distinctes qui ne sont néanmoins qu'une même âme. Et c'est par cette Trinité de ses puissances que notre âme est remplie de tous biens par les trois personnes divines ; qui répandent dans notre entendement une plénitude de vérité et de lumière ; qui mettent dans notre volonté une plénitude de paix et de délices ; qui occupent notre mémoire d'un continuel et agréable souvenir, que le bonheur dont nous jouissons durera toute l'éternité : *Ipse rationi futurus est plenitudo lucis, voluntati multitudo pacis, memoriæ*

ORATEURS SACRÉS. XXII.

continuatio æternitatis (Bern., in Cant. serm. 2). Dieu comme vérité fera cette première merveille ; Dieu comme charité fera cette seconde ; Dieu comme souveraine et éternelle puissance fera cette troisième : *Primum faciet veritas Deus, secundum charitas Deus, tertium summa potestas Deus*. O vérité ! ô charité ! ô éternité ! ô bienheureuse et béatifiante Trinité ! *O veritas ! o charitas ! o æternitas ! o beata et beatificans Trinitas !* Ma misérable trinité pousse continuellement vers vous ses gémissements et ses soupirs, parce qu'étant maintenant bannie et éloignée de vous, elle se trouve livrée en proie à la douleur, à la frayeur et à l'erreur. Quelle trinité de misères ! C'est celle qui faisait gémir le psalmiste, quand il disait : Mon cœur est rempli de trouble : *Cor meum conturbatum est* (Ps. XXXVII). Voilà ce qui fait ma douleur. Toute ma force m'a quitté : *Dereliquit me virtus mea*. Voilà ce qui fait ma frayeur. La lumière de mes yeux n'est plus avec moi : *Et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum*, voilà ce qui me fait tomber dans l'erreur. Mais console-toi, mon âme, tu ne seras pas toujours dans ce lieu de ton exil, éloignée de la Trinité sainte et adorable des personnes divines. Tu la verras un jour dans la patrie, et alors ta raison sera délivrée de toute erreur ; ta volonté de toute douleur ; ta mémoire de tout objet de frayeur. A cette trinité de maux auxquels tu es exposée maintenant, la Trinité adorable des personnes divines fera succéder une trinité de biens dont tu seras remplie ; aux ténèbres et aux nuages de l'erreur, une admirable lumière et une agréable sérénité ; à la douleur, une douce et une charmante suavité ; à la frayeur, une parfaite et éternelle sécurité : *Cum error a ratione, a voluntate dolor, a memoria timor omnis recesserit, et succederit illa quam speramus mira serenitas, plena suavitas, æterna securitas* (Bern., *ibid.*).

Voilà, mes chers auditeurs, ce que j'avais à vous dire sur le grand mystère de ce jour, si néanmoins c'est en avoir dit quelque chose que d'en avoir parlé comme j'ai fait. Le mystère est incompréhensible, il est vrai, mais cependant il ne faut pas laisser de l'expliquer aux fidèles autant qu'on le peut, et leur faire entendre au moins la nécessité et les avantages qu'il y a de le croire. Le Fils unique de Dieu qui réside dans le sein du Père nous l'a révélé : *Unigenitus qui est in sinu Patris ipse enarravit*. Cela ne doit-il pas nous suffire, et une fois convaincus qu'un Dieu nous a parlé, ne devons-nous pas rejeter tous les doutes qu'une raison timide et téméraire peut suggérer ?

Au reste, si ce grand mystère qu'il a plu à Dieu de nous révéler n'est pas clair et évident, il est clair et évident qu'il le faut croire, et la raison peut ici se joindre à la foi, non pour se la soumettre, mais au contraire pour s'y assujettir. Car, Dieu n'a-t-il pas rendu des témoignages évidents à ce mystère ? Le Père n'en a-t-il pas rendu à la divinité de son Fils ? Le Fils n'en a-t-il pas rendu à la divinité du Père, et n'a-t-il pas fait connaître la grandeur de son nom ? Le Saint-Esprit n'en a-t-il pas rendu d'évidents et de sensibles au Père, au Fils et à lui-même ? N'en est-il pas venu conquérir le monde par une infinité de prodiges tout visibles, et surtout par la conversion et la sanctification de tout l'univers ? Si nous recevons le témoignage des

(Trente-quatre.)

hommes, dit saint Jean, celui de Dieu est bien plus grand. Or, c'est Dieu même qui a rendu ce grand témoignage de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a dans son-même le témoignage de Dieu. Celui qui n'y croit pas fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu de son Fils. Et ce témoignage est, que Dieu nous a donné la vie éternelle et que c'est dans son Fils que cette vie éternelle se trouve (1 Jean, VIII).

C'est sur ce témoignage, mes frères, que l'Eglise catholique a cru. C'est sur ce témoignage qu'elle s'est fondée pour prononcer anathème dans ses conciles contre les schismatiques, les ariens, les macédoniens et tous les autres hérétiques qui se sont élevés par leur orgueil contre le mystère adorable de la Trinité sainte. C'est ce qui l'a obligée d'en faire le point principal de la foi des fidèles; c'est là-dessus qu'elle les interroge avant que de les recevoir dans son sein; c'est au nom de cette sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit qu'elle les baptise, qu'elle leur administre tous ses sacrements et qu'elle les rend participants de toutes les grâces divines.

Ce n'est pas sans mystère que saint Jean dans la description qu'il fait de la Jérusalem céleste, dit qu'elle a douze portes, trois à l'Orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'Occident : *Ab Oriente porte tres, et ab Aquilone porte tres, et ab Austro porte tres, et ab Occasu porte tres* (Apocal., II).

C'est sans doute pour nous représenter que nous devons à la Trinité sainte toutes nos grâces en ce monde et tout notre salut en l'autre. Car, soit que saint Jean entende par cette sainte cité qu'il décrit l'Eglise de la terre, ou celle du ciel; il est certain que l'on ne peut entrer ni dans l'une, ni dans l'autre, que par la porte de la foi de la très-sainte Trinité; et il est certain aussi en même temps que cette foi est proposée généralement à tous les hommes, et que Dieu qui veut le salut de tous, leur offre à tous l'entrée du ciel par la porte de cette foi.

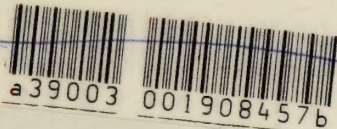
Cette foi seule ne suffit pas néanmoins pour y entrer, si elle n'est accompagnée de charité et si on n'a pas soin de la rendre, comme parle saint Paul, agissante par amour : *Fides que per dilectionem operatur*. Ce n'est pas assez de confesser hautement de bouche que l'on croit un seul Dieu en trois personnes, il faut vivre avec cela d'une manière digne de cette foi et qui soit conforme à l'Evangile où la

révélation de ce grand mystère nous est faite. Quand le Sauveur a dit à ses apôtres : *Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, il a ajouté aussitôt : *Apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai commandées : Doctores des serviteurs que j'enverrai dans le monde*. Il veut que nous possédions l'obéissance à la loi, la sainteté des mœurs à la pureté de la croyance, l'observance de ses commandements à la soumission de nos esprits aux vérités qu'il nous révéle. Et qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable que cette union ? Qu'y a-t-il de plus propre pour nous porter à la sainteté de la vie que la foi de ce grand mystère ? Qu'y a-t-il de plus puissant pour attirer nos cœurs à Dieu et nous le faire aimer, que de voir que le Père nous donne ce qu'il a de plus cher en nous envoyant son Fils unique qui nous mettre sa vie pour nous ; de voir que le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit qui vient habiter et opérer en nous et faire de nos âmes et de nos corps ses temples et ses demeures ; de voir que le Père nous adopte pour ses enfants ; que le Fils nous unit et nous incorpore à lui comme ses membres ; que le Saint-Esprit nous sanctifie et nous consacre comme ses temples ; que le Père nous appelle à sa gloire par sa miséricorde, que la justice de son Fils nous la mérite ; que la grâce du Saint-Esprit nous y conduit. Traillons donc désespérans, mes chers auditeurs, à joindre notre amour à notre foi. Rendons cet amour agissant par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ayons soin de bien purifier notre cœur par cette foi et cet amour, afin de le bien préparer à voir et à posséder durant toute l'éternité la Trinité adorable des personnes divines. Détachons ce cœur de toutes les choses de la terre, vidons-le de tous les desirs du siècle et n'y laissons que le seul désir du bonheur éternel. Commençons à former en nos âmes, dès cette vie, les traits de la ressemblance de la Trinité sainte, en effaçant continuellement ceux que la trinité malheureuse de nos convoitises y imprime sans cesse par les appas trompeurs des biens, des honneurs, des plaisirs. Nous nous rendrons favorables, par là, ces trois témoins du ciel, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Le Père nous reconnaîtra pour ses enfants, le Fils pour ses membres, le Saint-Esprit pour ses temples. Tous trois viendront et établiront en nous leur demeure. Ils y viendront avec toute leur gloire et pour nous rendre participants de cette même gloire. Je vous le souhaite, etc.

TABLE DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

SERMONS DE LA PESSE. (SUITE).	9	par la prospérité.	568
Sermon XXVIII. Sur la rechute.	Ibid.	— LXXI. Sur la nativité de Jésus-Christ.	584
— XXIX. Sur le mauvais exemple.	25	— LXXII. Même sujet.	600
— XXX. Sur la foi.	40	— LXXIII. Sur saint Etienne, premier martyr.	617
— XXXI. Sur le remords de la conscience.	58	— LXXIV. Même sujet.	635
— XXXII. Sur la paix de la conscience.	75	— LXXV. Sur saint Jean l'Evangéliste.	652
— XXXIII. Sur les peines de l'enfer.	90	— LXXVI. Sur saint Jean l'Evangéliste.	670
— XXXIV. Sur l'éternité de l'enfer.	106	— LXXVII. Sur la passion de N.-S. Jésus-Christ.	689
— XXXV. Sur la communion sacrilège.	122	— LXXVIII. Même sujet.	714
— XXXVI. Sur l'éducation des enfants.	138	— LXXIX. Pour la fête de Pâques.—Sur la vérité de la	
— XXXVII. Sur la gloire du juste au jour du jugement.	156	résurrection de Jésus-Christ.	758
— XXXVIII. Sur la confusion du pécheur au jour du jugement.	175	— LXXX. Pour la fête de Pâques.—Sur les sujets de joie	
— XXXIX. Sur le bruit du monde.	189	que les serviteurs de Dieu ont dans la résurrection de	
— XL. Sur l'espérance d'une tardive sagesse.	210	Jésus-Christ.	761
— XLI. Sur les plaisirs.	228	— LXXXI. Pour la fête de Pâques.—Sur la justice que le	
— XLII. Sur la crainte de se distinguer dans le monde	245	mérite peut attendre de Dieu seul.	778
par une vie régulière.	265	— LXXXII. Pour la seconde fête de Pâques.—Sur quel-	
— XLIII. Sur les avantages temporels de la piété.	282	ques sujets particuliers de crainte touchant le salut.	797
— XLIV. Sur la vanité.	292	— LXXXIII. Pour la seconde fête de Pâques.—Sur les	
— XLV. Sur l'opposition de la volonté avec elle-même	298	réflexions que les auditeurs doivent faire touchant l'état	
dans l'affaire du salut.	317	de l'âme, après les sermons d'un Carême.	814
— XLVI. Sur la médisance.	334	NOTICE SUR LE P. CHATELIER.	851
— XLVII. Sur le danger d'un fidèle qui ne souffre pas.	351	SERMONS SUR LES MYSTÈRES.	855
— XLVIII. Sur la perte d'un fidèle qui souffre mal.	369	Avertissement de l'édition de 1701.	Ibid.
— XLIX. Sur la mort.	388	Sermon premier. Pour le jour de l'Annonciation.—Sur	
— L. Sur l'amour de Dieu envers les hommes.	406	le mystère de l'Incarnation.	875
— LI. Sur l'amour des hommes envers Dieu.	426	— II. Pour le jour de Noël. Prêché devant le roi à Saint-	
— LII. Sur l'impureté.	444	Germain-en-Laye, en 1675.—Sur le mystère de la Nati-	
— LIII. Sur l'humilité chrétienne.	461	vité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	894
— LIV. Sur la haine.	479	— III. Pour le jour de la Circoncision.	870
— LV. Sur la force que demande le pardon des in-	497	— IV. Pour le jour des Rois.	886
jures.	515	— V. Pour le jour de la Purification.	901
— LVI. Sur la facilité que nous devrions trouver à par-	533	— VI. Sur la Transfiguration de Notre-Seigneur. Prê-	
donner à nos frères, Dieu nous pardonnant à nous-	555	ché devant le roi à Saint-Germain-en-Laye, le second	
mêmes.	570	dimanche de Carême de l'année 1682.	917
— LVII. Sur le châtiment de la vengeance.	588	VII. Pour le jour de la Cène. Prêché devant le roi à	
— LVIII. Sur la fausseté des réconciliations ordinaires.	606	Saint-Germain-en-Laye, en 1675.	957
— LIX. Sur la sagesse de Dieu qui souffre la prospé-	624	— VIII. Sur l'institution de la sainte Eucharistie.	948
rité des méchants.	642	— IX. Sur la Passion de Notre-Seigneur.	966
— LX. Sur la justice de Dieu qui châtie les méchants	660	— X. Pour le jour de Pâques.	1001
		— XI. Pour le jour de l'Ascension.	1018
		— XII. Pour le jour de la Pentecôte.	1054
		— XIII. Pour le jour de la très-sainte Trinité.	1081





B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 2 2
M I G N E , J A C Q U E S P A U L ,
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V022
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047747

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	04	07	2